PQ
2140
.E40
V.5
1840
SMRS

ŒUVRES

DE

H. DE BALZAC.

ŒUVRES

DE

H. DE BALZAC.

TOME CINQUIÈME.

Bruxelles.

MELINE, CANS ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

LIVOURNE, MÊME MAISON. | LEIPZIG, J. P. MELINE.

1852

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvresdebalzac05balz

LES CHOUANS.

INTRODUCTION.

En prenant le sujet de son ouvrage dans la partie la plus grave et la plus délicate de l'histoire contemporaine, l'auteur s'est trouvé dans la nécessité de déclarer ici, avec une sorte de solennité, qu'il n'a jamais eu l'intention de livrer au ridicule ou au mépris ni les opinions ni les personnes. Il respecte les convictions. Les personnes lui sont inconnues. Ce ne sera pas sa faute si les choses parlent d'elles-mêmes et parlent si haut. Il ne les a ni créées ni révélées. Ici le pays est le pays, les hommes sont les hommes, les paroles sont les paroles mêmes. Les faits n'ont été reniés ni par les mémoires publiés aux diverses époques de la restauration ni par la république française; l'empire seul les avait ensevelis dans les ténèbres de la censure. Dire que cet ouvrage n'eût pas vu le jour sous le règne de Napoléon, n'est-ce pas honorer l'opinion publique qui nous a conquis la liberté?

L'auteur a essayé d'exprimer un de ces événements tristement instructifs pour tous les peuples et dont la révolution française a été si féconde.

La présence de quelques intéressés lui a prescrit d'accuser les physionomies avec une rigoureuse exactitude et de n'avoir que la passion permise au peintre : celle de bien présenter un portrait, de distribuer naturellement la lumière et de tâcher de faire croire à la vie des personnages.

Mais ce mot d'exactitude veut une explication.

L'auteur n'entend pas contracter l'obligation de donner les faits un à un, sèchement et de manière à montrer jusqu'à quel point on peut faire arriver l'histoire à la condition d'un squelette dont les os sont soigneusement numérotés. Aujourd'hui, les grands enseignements que l'histoire déroule dans ses pages doivent devenir populaires. D'après ce système, suivi depuis quelques années par des hommes de talent, l'auteur a tenté de mettre dans ce livre l'esprit d'une époque et d'un fait, préférant la discussion au procès-verbal, la bataille au bulletin, le drame au récit. Donc, nul des événements de cette nationale discorde, si petit qu'il soit, nulle des catastrophes qui ensanglantèrent tant de champs maintenant paisibles, n'ont été oubliés : les personnages s'y verront de face ou de profil, dans l'ombre ou au jour, et les moindres malheurs y seront en action ou en principe.

Quant à la fable du livre, l'auteur ne la donne pas comme neuve, mais elle est déplorablement vraie; à cette différence, que la réalité est odieuse, et que l'événement qui emploie quelques jours s'est passé en quarante-huit heures. La précipitation de la véritable catastrophe n'aura peut-être pas encore été assez adoucie; mais la nature s'est chargée d'excuser l'auteur.

Ignorant, au moment où il écrivait, les destinées de quelques acteurs de son drame, il en a déguisé les noms. Cette précaution, dictée par la délicatesse, a été étendue aux localités.

Le *district* de Fougères ne lui sera pas assez hostile pour venir l'accuser de l'avoir rendu le théâtre d'aventures qui se sont passées à quelques lieues de là. N'était-il pas tout naturel de choisir pour type de la *Bretagne en* 1799, un des berceaux de la chouannerie, et le site peut-être le plus pittoresque de ces belles contrées ?

Puisse cet ouvrage rendre efficaces les vœux formés par tous les amis du pays pour l'amélioration physique et morale de la Bretagne! Depuis environ trente ans la guerre civile a cessé d'y régner, mais non l'ignorance. L'agriculture, l'instruction, le commerce n'y ont fait aucun progrès depuis un demi-siècle. La misère des campagnes est digne des temps féodaux, et la superstition y remplace la morale du Christ.

L'entêtement du caractère breton est un des grands obstacles à l'accomplissement des plus généreux projets. La prospérité de la Bretagne n'est pas une question nouvelle. Elle était le fond du procès entre la Chalotais et le duc d'Aiguillon.

Le mouvement rapide des esprits vers la révolution a empêché jusqu'ici la révision de ce célèbre procès ; mais lorsqu'un ami de la vérité jettera quelque lumière sur cette lutte, les physionomies historiques de l'oppresseur et de l'opprimé prendront des aspects bien différents de ceux que leur a donnés l'opinion des contemporains. Le patriotisme royal d'un homme qui ne cherchait peut-être à faire le bien qu'au profit du fisc et du trône, rencontra cet étroit patriotisme de localité, si funeste au progrès des lumières. Le ministre avait raison, mais il opprimait; la victime avait tort, mais elle était dans les fers. Or, en France, le sentiment de la générosité étouffe même la raison. L'oppression y est aussi odieuse au nom de la vérité qu'elle peut l'être au nom de l'erreur.

M. d'Aiguillon avait tenté d'abattre les haies de la Bretagne, de donner du pain à cette province en y introduisant la culture du blé, d'y tracer des chemins, creuser des canaux, faire parler le français, perfectionner le commerce et l'agriculture, afin d'y mettre un germe d'aisance pour le plus grand nombre et d'y faire arriver la lumière pour tous : tels étaient les résultats éloignés des mesures dont la pensée donna lieu à ce grand débat. L'avenir du pays s'enrichissait des plus belles espérances.

Combien de gens de bonne foi seraient étonnés d'apprendre que la victime défendait les abus, l'ignorance, la féodalité, l'aristocratie, et n'invoquait la tolérance que pour perpétuer le mal dans son pays ! Il y avait deux hommes en cet homme : le Francais qui, dans les hautes questions d'intérêt national, proclamait d'une voix généreuse les plus salutaires principes; le Breton, auquel d'antiques préjugés étaient si chers, que, semblable au héros de Cervantes, il déraisonnait avec éloquence et fermeté aussitôt qu'il s'agissait de guérir les plaies de la Bretagne.

Aujourd'hui, en 1829, un journal annonçait qu'un régiment français, composé de Bretons, avait débarqué à Nantes, après avoir traversé la France et occupé l'Espagne sans qu'aucun des hommes sût un mot de français ou d'espagnol. C'était la Bretagne ambulante, traversant l'Europe comme une peuplade gallique.

Voilà un des résultats de la victoire de M. de la Chalotais sur le duc d'Aiguillon.

L'auteur arrêtera là cette observation. Elle n'était pas de nature à entrer dans le livre, et ses développements auraient trop d'étendue pour une introduction.

Paris, 15 janvier 1829.

LES CHOUANS.

I.

Dans les premiers jours de l'an VIII, au commencement de vendémiaire, ou, pour se conformer au calendrier actuel, vers la fin du mois de septembre 1799, une centaine de paysans et un assez grand nombre de bourgeois, partis le matin de Fougères pour se rendre à Mayenne, gravissaient la montagne de la *Pèlerine,* située à mi-chemin environ de Fougères à Ernée, petite ville où les voyageurs qui font ce trajet ont coutume de se reposer.

Ce détachement, divisé en groupes plus ou moins nombreux, offrait une collection de costumes si bizarres et une réunion d'individus appartenant à des localités ou à des professions si diverses, qu'il ne sera pas inutile d'en décrire les différences caractéristiques pour donner à cette histoire les couleurs vives auxquelles on met tant de prix aujourd'hui, quoique, selon certains critiques, elles nuisent à la peinture des sentiments.

Quelques-uns des paysans, et c'était le plus grand nombre, allaient pieds nus, ayant pour tout vêtement une grande peau de chèvre qui les couvrait depuis le col jusqu'aux genoux, et un pantalon de toile blanche très-grossière, dont le fil mal tordu accusait l'incurie industrielle du pays. Les mèches plates de leurs longs cheveux s'unissaient si habituellement aux poils de la peau de chèvre et cachaient si complétement leurs visages baissés vers la terre, qu'on pouvait facilement prendre cette peau pour la leur, et confondre, à la première vue, ces malheureux avec les animaux dont ils portaient les dépouilles. Mais à travers ces cheveux l'on voyait bientôt briller leurs yeux comme des gouttes de rosée dans une épaisse verdure; et leurs regards, tout en annonçant l'intelligence humaine, causaient plus de terreur que de plaisir. Leurs têtes étaient surmontées d'une sale toque en laine rouge, semblable à ce bonnet phrygien que la république adoptait alors comme emblème de la liberté. Tous avaient sur l'épaule un gros bâton de chêne noueux, au bout duquel pendait un long bissac de toile, peu garni.

D'autres portaient, par-dessus leur bonnet, un grossier chapeau de feutre à larges bords et orné d'une espèce de chenille en laine de diverses couleurs qui en entourait la forme. Ceux-ci, entièrement vêtus de la même toile dont étaient faits les pantalons et les bissacs des premiers, n'avaient presque rien dans leur costume qui appartînt à la civilisation nouvelle. Leurs longs cheveux retombaient sur le collet d'une veste ronde à petites poches latérales et carrées qui n'allait que jusqu'aux hanches, vêtement particulier aux paysans de l'Ouest. Sous cette veste ouverte on distinguait un gilet de même toile et à gros boutons. Quelques-uns d'entre eux marchaient avec des sabots, tandis que, par économie, d'autres tenaient leurs souliers à la main.

En somme, ce costume, sali par un long usage, noirci par la sueur ou la poussière, et moins original que le précédent, n'avait d'autre mérite historique que de servir de transition à l'habillement

presque somptueux de quelques hommes, qui, dispersés çà et là au milieu de la troupe, y brillaient comme des fleurs.

En effet, leurs pantalons de toile bleue, leurs gilets rouges ou jaunes ornés de deux rangées de boutons de cuivre parallèles, et semblables à des cuirasses carrées, tranchaient aussi vivement sur les vêtements blancs et les peaux de leurs compagnons, que des bluets et des coquelicots dans un champ de blé. Quelques-uns étaient chaussés avec ces sabots que les paysans de la Bretagne savent faire eux-mêmes; mais presque tous avaient de gros souliers ferrés et des habits de drap fort grossier, taillés comme les anciens habits français dont nos paysans gardent encore religieusement la forme. Le col de leur chemise était attaché par des boutons d'argent qui figuraient ou des cœurs ou des ancres. Enfin, leurs bissacs paraissaient mieux garnis que ceux de leurs compagnons, et cinq ou six d'entre eux joignaient à leur équipage de route une gourde sans doute pleine d'eau-de-vie, et suspendue par une ficelle à leur cou.

Quelques citadins apparaissaient, au milieu de ces hommes à demi sauvages, comme pour marquer le dernier terme de la civilisation de ces contrées. Coiffés de chapeaux ronds, de claques ou de casquettes, ayant des bottes à revers ou des souliers maintenus par des guêtres, ils présentaient, comme les paysans, des différences remarquables dans leurs costumes.

Une dizaine d'entre eux portaient cette veste républicaine connue sous le nom de *carmagnole;* d'autres, de riches artisans sans doute, étaient vêtus, de la tête aux pieds, en drap de même couleur. Les plus recherchés dans leur mise se distinguaient par des fracs et des redingotes de drap bleu ou vert plus ou moins râpé. Ceux-là, véritables personnages, avaient des bottes de diverses formes, et badinaient avec de grosses cannes en gens qui font contre fortune bon cœur. Quelques têtes soigneusement poudrées, des queues assez bien tressées, annonçaient cette espèce de recherche que nous inspire un commencement de fortune ou d'éducation.

En considérant ces hommes étonnés de se voir ensemble, et ramassés comme au hasard, on eût dit la population d'un petit bourg chassée de ses foyers par un incendie. Mais l'époque et les lieux donnaient un tout autre intérêt à cette masse d'hommes.

En effet, un observateur, initié dans le secret des discordes civiles qui agitaient alors la France, aurait pu facilement reconnaître le petit nombre de citoyens sur la fidélité desquels la république devait compter dans cette troupe, presque entièrement composée de gens qui, quatre ans auparavant, avaient porté les armes contre elle.

Un dernier trait assez saillant ne laissait aucun doute sur les opinions qui divisaient ce rassemblement. Les républicains seuls marchaient avec une sorte de gaieté. Quant aux autres individus de la troupe, s'ils offraient des différences sensibles dans leurs costumes, ils avaient sur leurs figures et dans leurs attitudes cette expression uniforme que donne le malheur. Bourgeois et paysans, tous gardaient l'empreinte d'une mélancolie profonde, leur silence avait quelque chose de farouche, et ils semblaient courbés sous le joug d'une même pensée, terrible sans doute, mais soigneusement cachée, car leurs figures étaient impénétrables. La lenteur peu ordinaire de leur marche pouvait seulement trahir de secrets calculs.

De temps à autre, quelques-uns d'entre eux, remarquables par des chapelets suspendus à leur cou, malgré le danger qu'ils couraient à conserver ce signe d'une religion détruite, secouaient leurs cheveux et relevaient la tête avec défiance. Alors ils examinaient à la dérobée les bois, les sentiers et les rochers dont la route était encaissée, mais de l'air dont un chien, mettant le nez au vent, essaye de subodorer le gibier. Puis, n'entendant que le bruit monotone des pas de leurs silencieux compagnons, ils baissaient de nouveau leurs têtes et reprenaient leur contenance de désespoir, semblables à des criminels emmenés au bagne pour y vivre, pour y mourir.

La marche de cette colonne sur Mayenne, les éléments hétérogènes qui la composaient et les divers sentiments dont elle était animée, s'expliquaient assez naturellement par la présence d'une autre troupe qui formait la tête du détachement.

Cent cinquante soldats environ marchaient en avant avec armes et bagages, sous le commandement d'un *chef de demi-brigade.* Il n'est pas inutile de faire observer à ceux qui n'ont pas assisté au drame de la révolution, que cette dénomination remplaçait le titre de colonel, proscrit par les patriotes comme trop aristocratique.

Ces soldats appartenaient au dépôt d'une demi-brigade d'infanterie en séjour à Mayenne. Dans ces temps de discordes, les habitants de l'Ouest avaient appelé tous les soldats de la république, des *bleus.* Ce surnom était dû à ces premiers uniformes bleus et rouges dont le souvenir est encore assez frais pour en rendre la description superflue. Le détachement des bleus servait donc d'escorte à ce rassemblement d'hommes presque tous mécontents d'être dirigés sur Mayenne, où la discipline militaire devait promptement leur donner un même esprit, une même livrée et l'uniformité d'allure qui leur manquait alors si complétement.

Cette colonne était le contingent péniblement ob-

tenu du district de Fougères, et dû par lui, dans la levée que le Directoire exécutif de la république française avait ordonnée, par une loi du 10 messidor précédent. Le gouvernement avait demandé cent millions et cent mille hommes, afin d'envoyer de prompts secours à ses armées, alors battues par les Autrichiens en Italie, par les Prussiens en Allemagne, et menacées en Suisse par les Russes, auxquels Suwarow faisait espérer la conquête de la France.

Les départements de l'Ouest connus sous le nom de Vendée, la Bretagne et une portion de la Basse-Normandie, pacifiées depuis trois ans par les soins du général Hoche, après une guerre de quatre années, paraissaient avoir saisi ce moment pour recommencer la lutte.

En présence de tant d'agressions, la république retrouva sa primitive énergie. Elle avait d'abord pourvu à la défense des départements attaqués, en en remettant le soin aux habitants patriotes par un des articles de la loi de messidor. En effet, le gouvernement, n'ayant ni troupes ni argent dont il pût disposer à l'intérieur, éluda la difficulté par une gasconnade législative; et, ne pouvant rien envoyer aux départements insurgés, il leur donnait sa confiance. Peut-être espérait-il aussi que cette mesure, en armant les citoyens les uns contre les autres, étoufferait l'insurrection dans son principe.

Cet article, source de funestes représailles, était ainsi conçu :

Il sera organisé des compagnies franches dans les départements de l'Ouest.

Cette disposition impolitique fit prendre à l'Ouest une attitude si hostile, que le Directoire désespéra d'en triompher de prime abord. Aussi, peu de jours après, demanda-t-il aux Assemblées des mesures particulières relativement aux légers contingents dus en vertu de l'article qui autorisait les compagnies franches.

Donc, une nouvelle loi promulguée quelques jours avant le commencement de cette histoire, et rendue le troisième jour complémentaire de l'an VII, ordonnait d'organiser en légions ces faibles levées d'hommes. Elles devaient porter le nom des départements de la Sarthe, de l'Orne, de la Mayenne, d'Ile-et-Vilaine, du Morbihan, de la Loire-Inférieure et de Maine-et-Loire, et *ces légions*, disait la loi, *spécialement employées à combattre les chouans, ne pourraient sous aucun prétexte être portées aux frontières.*

Cet détails fastidieux, mais ignorés, donnent à cette époque une physionomie particulière, et servent à expliquer la marche du troupeau d'hommes conduit par les bleus. Peut-être n'est-il cependant pas superflu d'ajouter que ces belles et patriotiques déterminations directoriales n'ont jamais reçu d'autre exécution que leur insertion au *Bulletin des Lois*. N'étant plus soutenus par de grandes idées morales, par le patriotisme ou par la terreur, qui les rendaient naguère exécutoires, les décrets de la république créaient des millions et des soldats dont rien n'entrait ni au trésor ni à l'armée. Le ressort de la révolution s'étant usé en des mains inhabiles, les lois recevaient dans leur application l'empreinte des circonstances au lieu de les dominer.

Les départements de la Mayenne et d'Ile-et-Vilaine étaient alors commandés par un vieil officier qui, jugeant sur les lieux l'opportunité des mesures à prendre, voulut essayer d'arracher à la Bretagne ses contingents, et surtout celui de Fougères, l'un des plus redoutables foyers de la chouannerie. Il espérait ainsi affaiblir les forces de ces districts menaçants.

Il profita des prévisions illusoires de la loi pour affirmer qu'il équiperait et armerait sur-le-champ les *réquisitionnaires*, et qu'il tenait à leur disposition un mois de la solde promise par le gouvernement à ces troupes d'exception.

Quoique la Bretagne se refusât alors à toute espèce de service militaire, l'opération réussit tout d'abord, sur la foi de ces promesses, et même avec une sorte de promptitude qui alarma cet officier. Mais c'était un de ces vieux chiens de guérite difficiles à surprendre. Aussitôt qu'il vit accourir au district une partie des contingents, il soupçonna quelque motif secret à cette prompte réunion d'hommes; et peut-être devina-t-il juste en croyant qu'ils voulaient se procurer des armes. Alors, sans attendre les retardataires, il prit des mesures pour tâcher d'effectuer sa retraite sur Alençon, afin de se rapprocher des pays soumis.

Cependant l'insurrection croissante de ces contrées rendait le succès de ce projet très-problématique. Mais cet officier, qui, selon ses instructions, gardait le plus profond secret sur les malheurs de nos armées et sur les nouvelles peu rassurantes parvenues de la Vendée, avait tenté, dans la matinée où commence cette histoire, d'arriver à Mayenne par une marche forcée. Là, il se promettait bien d'exécuter la loi suivant son bon vouloir, en remplissant les cadres de sa demi-brigade avec ses *conscrits* bretons.

Ce mot de conscrit, devenu plus tard si célèbre, avait remplacé pour la première fois, dans les lois, le nom de réquisitionnaire, primitivement donné aux recrues républicaines.

Avant de quitter Fougères, il avait fait prendre secrètement à ses soldats les rations de pain nécessaires à la subsistance de tout son monde, afin de ne pas éveiller l'attention des conscrits sur la longueur

de la route. Il comptait bien ne pas s'arrêter à l'étape d'Ernée, où, revenus de leur étonnement, les hommes du contingent auraient pu s'entendre avec les chouans répandus dans les campagnes voisines.

Le morne silence qui régnait dans la troupe des réquisitionnaires surpris par la manœuvre du vieux républicain, et la lenteur de leur marche sur cette montagne, excitaient au plus haut degré la défiance de ce chef de demi-brigade, nommé Hulot. Les traits les plus saillants de la description qui précède, étaient pour lui d'un vif intérêt. Aussi marchait-il silencieusement, au milieu de cinq jeunes officiers, qui tout respectaient la préoccupation de leur chef. Mais au moment où Hulot parvint au faîte de la Pèlerine, il tourna tout à coup la tête, comme par instinct, pour inspecter les visages inquiets des réquisitionnaires, et ne tarda pas à rompre le silence.

En effet, le retard progressif de ces Bretons avait déjà mis entre eux et leur escorte une distance d'environ deux cents pas. Hulot fit alors une grimace qui lui était particulière :

— « Que diable ont donc tous ces muscadins-là ? s'écria-t-il d'une voix sonore. Nos conscrits ferment le compas au lieu de l'ouvrir, je crois ! »

A ces mots, les officiers qui l'accompagnaient se retournèrent par un mouvement spontané assez semblable au réveil en sursaut que cause un bruit soudain. Les sergents, les caporaux les imitèrent, et la compagnie s'arrêta sans avoir entendu le mot souhaité de :

— *Halte !*

Si d'abord les officiers jetèrent un regard sur le détachement qui, semblable à une longue tortue, gravissait la montagne de la Pèlerine, ces cinq jeunes gens que la défense de la patrie avait arrachés, comme tant d'autres, à des études distinguées, et chez lesquels la guerre n'avait pas encore éteint le sentiment des arts, furent assez frappés du spectacle qui s'offrit à leurs regards pour laisser sans réponse une observation dont ils ignoraient toute l'importance.

Quoiqu'ils vinssent de Fougères, où le tableau qui se présentait alors à leurs yeux, se voit également, mais avec les différences que le changement de perspective lui fait subir, ils ne purent se refuser à l'admirer une dernière fois, semblables à ces *dilettanti* auxquels une musique donne d'autant plus de jouissances qu'ils en connaissent mieux les détails.

Du sommet de la Pèlerine apparaît aux yeux du voyageur la grande vallée du Coüesnon, dont la ville de Fougères occupe à l'horizon l'un des points culminants. Son château domine, en haut du rocher où il est bâti, trois ou quatre routes importantes, position qui la rend une des clefs de la Bretagne.

Les officiers découvraient alors, dans toute son étendue, ce bassin aussi remarquable par la prodigieuse fertilité de son sol que par la variété de ses aspects. De toutes parts, des montagnes de schiste s'élèvent en amphithéâtre. Elles déguisent leurs flancs grisâtres sous des forêts de chênes, et recèlent dans leurs versants des vallons pleins de fraîcheur. Ces rochers décrivent une vaste enceinte, circulaire en apparence, au fond de laquelle s'étend avec mollesse une immense prairie dessinée comme un jardin anglais. La multitude de haies vives qui entourent d'irréguliers et de nombreux héritages, tous plantés d'arbres, donnent à ce tapis de verdure une physionomie rare aux paysages de la France, et il enfermait de féconds secrets de beauté dans ses contrastes multipliés dont les effets étaient assez larges pour saisir les âmes les plus froides.

En ce moment, la vue de ce pays était animée de cet éclat fugitif dont la nature se plaît à revêtir parfois ses impérissables créations. Pendant que le détachement traversait la vallée, le soleil levant avait lentement dissipé ces vapeurs blanches et légères qui, dans les matinées de septembre, voltigent sur les prairies. Alors à l'instant où les soldats se retournèrent, une invisible main semblait enlever à ce paysage le dernier des voiles dont elle l'aurait enveloppé, nuées fines, semblables à ce linceul de gaze diaphane qui couvre les bijoux précieux et à travers lequel ils brillent imparfaitement, en excitant la curiosité.

Dans le vaste horizon que les voyageurs embrassèrent, le ciel n'offrait pas le plus léger nuage qui pût faire croire, par sa clarté d'argent, que cette immense voûte bleue fût le firmament; elle ressemblait à une écharpe supportée par les cimes inégales des montagnes et placée dans les airs pour protéger cette magnifique réunion de champs, de prairies, de ruisseaux et de bocages.

Les officiers ne se lassaient pas d'examiner cet espace où jaillissaient tant de beautés champêtres. Les uns hésitaient longtemps à faire un choix parmi l'étonnante multiplicité de ces bosquets que les teintes sévères de quelques touffes jaunies enrichissaient des couleurs du bronze, et que le vert émeraude des prés irrégulièrement coupés faisait encore ressortir. Les autres s'attachaient aux contrastes offerts par des champs rougeâtres où le sarrasin récolté s'élevait en gerbes coniques semblables aux faisceaux d'armes que le soldat amoncelle au bivouac, et séparés par d'autres champs que doraient les guérets des seigles moissonnés. Çà et là, l'ardoise sombre de quelques toits d'où sortaient de blanches fumées, puis les tranchées vives et argentées que produisaient les ruisseaux tortueux du Couësnon,

attiraient l'œil par quelques-uns de ces piéges d'optique qui rendent l'âme indécise et rêveuse.

La fraîcheur embaumée des brises d'automne, la senteur forte et végétale des forêts, s'élevaient comme un nuage d'encens et enivraient les admirateurs de ce beau pays. Ils en contemplaient avec ravissement les fleurs inconnues, la végétation vigoureuse, la verdure rivale de celle des îles d'Angleterre dont il est à peine séparé et dont il porte même le nom.

Quelques bestiaux animaient cette scène déjà si dramatique. Les oiseaux chantaient, et faisaient ainsi rendre à la vallée une suave, une sourde mélodie qui frémissait dans les airs.

Mais si l'imagination recueillie veut apercevoir pleinement les riches accidents d'ombre et de lumière, les horizons vaporeux des montagnes, les fantastiques perspectives qui naissaient des places où manquaient les arbres, où s'étendaient les eaux, où s'abaissaient de coquettes sinuosités; si le souvenir colorie, pour ainsi dire, ce dessin aussi fugace que le moment où il est pris, les personnes pour lesquelles ces tableaux ne sont pas sans mérite auront une image imparfaite du magique spectacle dont l'âme encore impressionnable des jeunes officiers fut comme surprise.

Pensant alors que ces pauvres réquisitionnaires abandonnaient à regret leur pays et leurs chères coutumes pour aller mourir peut-être en des terres étrangères, ils leur pardonnèrent involontairement un retard qu'ils comprenaient. Puis, avec cette générosité naturelle aux soldats, ils déguisèrent leur condescendance sous un feint désir d'examiner les positions militaires de cette belle contrée.

Mais Hulot, qu'il est nécessaire d'appeler le *commandant*, pour éviter de lui donner le nom peu harmonieux de *chef de demi-brigade*, était un de ces militaires qui, dans un danger pressant, ne sont pas hommes à se laisser prendre aux charmes des paysages, quand même ce seraient ceux du paradis terrestre. Il secoua donc la tête par un geste négatif, et contracta deux gros sourcils noirs qui donnaient une expression sévère à sa physionomie.

— Pourquoi, diable! ne viennent-ils pas? demanda-t-il pour la seconde fois de sa voix grossie par les fatigues de la guerre. Y a-t-il dans le village quelque bonne Vierge à laquelle ils donnent une poignée de main?

— Tu demandes pourquoi! répondit une voix inconnue.

En entendant des sons qui semblaient partir de la corne avec laquelle les paysans de ces vallons rassemblent leurs troupeaux, le commandant se retourna brusquement comme s'il eût senti la pointe d'une épée, et vit à deux pas de lui un personnage encore plus bizarre qu'aucun de ceux emmenés à Mayenne pour servir la république.

Cet inconnu, homme trapu, large des épaules, lui montrait une tête presque aussi grosse que celle d'un bœuf, avec laquelle elle avait plus d'une ressemblance. Ses narines étaient épaisses et son nez court. Ses larges lèvres retroussées par des dents blanches comme de la neige, ses grands et ronds yeux noirs garnis de sourcils menaçants, ses oreilles pendantes et ses cheveux roux appartenaient moins à notre belle race caucasienne qu'au genre des herbivores. Enfin l'absence complète des autres caractères de l'homme social rendait sa tête nue plus remarquable encore.

Cette face, comme bronzée par le soleil et dont les anguleux contours offraient une vague analogie avec le granit qui forme le sol de ces contrées, était la seule partie visible du corps de cet être singulier. A partir du cou, il était enveloppé d'un sarrau, espèce de blouse en toile rousse plus grossière encore que celle des pantalons des réquisitionnaires les moins fortunés.

Ce sarrau, dans lequel un antiquaire aurait reconnu la *saie* (*saga*) ou le *sayon* des Gaulois, finissait à mi-corps, en se rattachant à deux fourreaux de peau de chèvre par des morceaux de bois grossièrement travaillés et dont quelques-uns gardaient leur écorce. Les peaux de *bique*, pour parler la langue du pays, qui lui garnissaient les jambes et les cuisses, ne laissaient distinguer aucune forme humaine. Des sabots énormes lui cachaient les pieds. Ses longs cheveux luisants, semblables aux poils de ses peaux de chèvre, tombaient de chaque côté de sa figure, séparés en deux parties égales, et pareils aux chevelures de ces statues du moyen âge qu'on voit encore dans quelques cathédrales.

Au lieu du bâton noueux que les réquisitionnaires portaient sur leur épaule, il tenait appuyé sur sa poitrine, en guise de fusil, un fouet énorme dont le cuir habilement tressé paraissait avoir une longueur double de celle des fouets ordinaires.

La brusque apparition de cet être bizarre semblait facile à expliquer. Au premier aspect, quelques officiers supposèrent que l'inconnu était un réquisitionnaire qui se repliait sur la colonne en la voyant arrêtée. Néanmoins, l'arrivée de cet homme étonna singulièrement le commandant. S'il n'en parut pas le moins du monde intimidé, son front devint toutefois soucieux; et, après avoir toisé l'étranger, il répéta machinalement et comme occupé de pensées sinistres :

—Oui, pourquoi ne viennent-ils pas? le sais-tu, toi?

— C'est que, répondit le sombre interlocuteur avec un accent qui prouvait une assez grande difficulté de parler français, c'est que là, dit-il en éten-

dant sa rude et large main vers Ernée, là est le Maine, et là finit la Bretagne!...

Puis il frappa fortement le sol en faisant tomber l'énorme manche de son fouet aux pieds mêmes du commandant.

L'impression produite, sur les spectateurs de cette scène, par la harangue laconique de l'inconnu, ressemblait assez à celle que donnerait un coup de tam-tam frappé au milieu d'une musique. Le mot de *harangue* suffit à peine pour rendre toute la haine, les regrets et les désirs de vengeance qu'exprimèrent son geste hautain, sa parole brève, sa contenance empreinte d'une énergie farouche et froide. La grossièreté de cet homme taillé comme à coups de hache, sa noueuse écorce, la stupide ignorance gravée sur ses traits, en faisaient une sorte de demi-dieu barbare. Il gardait une attitude prophétique et apparaissait là comme le génie même de la Bretagne, qui se relevait d'un sommeil de trois années, pour recommencer une guerre où la victoire ne se montra jamais sans de doubles crêpes.

— Voilà un joli coco! dit Hulot en se parlant à lui-même. Il m'a l'air d'être l'ambassadeur de gens qui s'apprêtent à parlementer à coups de fusil.

Après avoir grommelé ces paroles entre ses dents, le commandant promena successivement ses regards de cet homme au paysage, du paysage au détachement, du détachement sur les talus abruptes de la route dont les hauts genêts de la Bretagne ombrageaient les crêtes; puis il les reporta tout à coup sur l'inconnu, auquel il fit subir comme un muet interrogatoire qu'il termina en lui demandant brusquement :

— D'où viens-tu?

Son œil avide et perçant cherchait à deviner les secrets de ce visage impénétrable qui, pendant cet intervalle, avait pris la niaise expression de torpeur dont s'enveloppe un paysan au repos.

— Du pays des *Gars!* répondit l'homme sans manifester aucun trouble.

— Ton nom?

— *Marche-à-terre.*

— Pourquoi portes-tu encore un surnom de chouan?

Marche-à-terre, puisqu'il se donnait ce nom, regarda le commandant d'un air d'imbécillité si profondément vrai, que le militaire crut n'avoir pas été compris.

— Fais-tu partie de la réquisition de Fougères?

A cette demande, Marche-à-terre répondit par un de ces *je ne sais pas* dont l'inflexion désespérante arrête tout entretien. Il s'assit tranquillement sur le bord du chemin, tira de son sarrau quelques morceaux d'une mince et noire galette de sarrasin, repas national dont les tristes délices ne peuvent être comprises que des Bretons, et se mit à manger avec une indifférence stupide. Il faisait croire à une absence si complète de toute intelligence, que les officiers le comparèrent tour à tour, dans cette situation, à un des animaux qui broutaient les gras pâturages de la vallée, aux sauvages de l'Amérique ou à quelque naturel du cap de Bonne-Espérance.

Trompé par cette attitude, le commandant lui-même n'écoutait déjà plus ses inquiétudes passagères, lorsque, jetant un dernier regard de prudence à l'homme qu'il soupçonnait être le héraut d'un prochain carnage, il en vit les cheveux, le sarrau, les peaux de chèvre couverts d'épines, de feuilles, de brins de bois et de broussailles, comme si ce chouan eût fait une longue route à travers les halliers. Alors il lança un coup d'œil significatif au lieutenant Gérard près duquel il se trouvait, lui serra fortement la main et dit à voix basse :

— Nous avons été chercher de la laine, mais nous allons revenir tondus.

Tous les officiers étonnés se regardèrent en silence.

II.

La scène précédente recevra quelque lumière d'une courte digression qu'il convient de placer ici, pour faire partager les craintes du commandant Hulot à certaines personnes casanières habituées à douter de tout, parce qu'elles ne voient rien, et qui pourraient contredire l'existence de Marche-à-terre et des honnêtes paysans de l'Ouest.

Le mot *gars,* que l'on prononce *gâ,* est un débris de la langue celtique. Il a passé du bas-breton dans le français, et ce mot est, de notre langage actuel, celui qui contient le plus de souvenirs antiques.

Le *gais* était l'arme principale des Galls ou Gaulois; *gaisde* signifie armé; *gais,* bravoure; *gas,* force. Ces rapprochements prouvent la parenté du mot *gars* avec ces expressions de la langue de nos ancêtres. Il a de l'analogie avec le mot latin *vir,* homme, racine de *virtus,* force, courage. Cette dissertation trouve son excuse dans sa nationalité; puis, peut-être, servira-t-elle à réhabiliter dans l'esprit de quelques personnes, les mots : *gars, garçon, garçonnette, garce, garcette,* généralement proscrits du discours comme malséants, mais dont l'origine est si guerrière, et qui se montreront çà et là dans le cours de cette histoire.

— C'est une fameuse garce! est un éloge peu compris que recueillit madame de Staël dans un petit canton du Vendômois où elle passa quelques jours d'exil.

La Bretagne est, de toute la France, le pays où

les mœurs gauloises ont laissé les plus fortes empreintes. Les parties de cette province où, même de nos jours, la vie sauvage et l'esprit superstitieux de nos rudes aïeux sont restés, pour ainsi dire, flagrants, se nomment le pays des Gars. Lorsqu'un canton est habité par nombre de sauvages semblables à celui qui vient de comparaître dans ce récit, les gens de la contrée disent : Les gars de telle paroisse.

Ce nom classique est comme une récompense de la fidélité avec laquelle ils s'efforcent de conserver les traditions du langage et des mœurs galliques. Aussi leur vie garde-t-elle de profonds vestiges des croyances et des pratiques superstitieuses des anciens temps. Là, les coutumes féodales sont encore respectées. Là, les antiquaires retrouvent debout les monuments des druides. Là, le génie de la civilisation moderne s'effraye de pénétrer à travers d'immenses forêts primordiales. Une incroyable férocité, un entêtement brutal, mais aussi la foi du serment; l'absence complète de nos lois, de nos mœurs, de notre habillement, de nos monnaies nouvelles, de notre langage, mais aussi une simplicité patriarcale et d'héroïques vertus s'accordent à rendre les habitants de ces campagnes plus sauvages et plus pauvres de combinaisons intellectuelles que ne le sont les Mohicans et les Peaux rouges de l'Amérique septentrionale. La place que la Bretagne occupe au centre de l'Europe la rend beaucoup plus curieuse à observer que ne l'est le Canada. Entouré de lumières dont il ne ressent pas la bienfaisante chaleur, ce pays ressemble à un charbon glacé qui reste obscur et noir au sein d'un brillant foyer.

Les efforts tentés par quelques bons esprits pour conquérir à la vie sociale et à la prospérité cette belle partie de la France, si riche de trésors ignorés, les tentatives du gouvernement même, meurent au sein de l'immobilité de toute une population vouée aux pratiques d'une immémoriale routine.

Ce malheur s'explique assez par la nature d'un sol encore sillonné de ravins, de torrents, de lacs et de marais; hérissé de haies et de bastions en terre qui font de chaque champ une citadelle; privé de routes et de canaux; puis par l'esprit d'une population ignorante, livrée à des préjugés dont les détails de cette histoire feront peut-être ressortir les dangers, et qui ne veut pas de notre moderne agriculture.

La disposition pittoresque de ce pays, les superstitions de ses habitants excluent et la concentration des individus et les bienfaits amenés par la comparaison, par l'échange des idées. Là point de villages. Les constructions précaires que l'on nomme des logis sont clair-semées à travers la contrée. Chaque famille vit dans un désert. Les seules réunions connues sont les assemblées éphémères que le dimanche ou les fêtes de la religion consacrent à la paroisse. Ces réunions silencieuses, dominées par le *recteur*, le seul maître de ces esprits grossiers, ne durent que quelques heures. Après avoir entendu la voix terrible de ce prêtre, le paysan retourne pour une semaine dans sa demeure insalubre; il en sort pour le travail, il y rentre pour dormir. S'il y est visité, c'est par ce recteur, l'âme de la contrée. Aussi, était-ce à la voix de ce prêtre que des milliers d'hommes se ruèrent sur la république, et que ces parties de la Bretagne fournirent, cinq ans avant l'époque à laquelle commence cette histoire, des masses de néophytes à la première chouannerie.

Les frères Cottereau, hardis contrebandiers qui donnèrent leur nom à cette guerre, exerçaient leur périlleux métier de Laval à Fougères. Mais les insurrections de ces campagnes n'eurent rien de noble, et l'on peut dire avec assurance que si la Vendée fit du brigandage une guerre, la Bretagne fit de la guerre un brigandage. La proscription des princes, la religion détruite, ne furent pour les chouans que des prétextes de pillage, et les événements de cette lutte intestine contractèrent quelque chose de la sauvage âpreté qu'ont les mœurs en ces contrées.

Aussi, quand de vrais défenseurs de la monarchie vinrent recruter des soldats parmi ces populations ignorantes et belliqueuses, ils essayèrent de donner, sous le drapeau blanc, quelque grandeur à ces tristes entreprises qui avaient rendu la chouannerie odieuse. Leurs nobles efforts furent inutiles, et les chouans sont restés comme un mémorable exemple du danger de remuer les masses peu civilisées d'un pays.

Le tableau de la première vallée offerte par la Bretagne aux yeux du voyageur, la peinture des hommes qui composaient le détachement des réquisitionnaires, la description du gars apparu sur le sommet de la Pèlerine, donnent en raccourci une fidèle image de la province et de ses habitants. Une imagination exercée peut, d'après ces détails, concevoir le théâtre et les instruments de la guerre.

Là en étaient les éléments. Les haies si fleuries de ces belles vallées cachaient alors d'invisibles agresseurs. Alors chaque champ était une forteresse, chaque arbre méditait un piége, chaque vieux tronc de saule creux gardait un stratagème. Le lieu du combat était partout. Les fusils attendaient au coin des routes les bleus que de jeunes filles attiraient en riant sous le feu des canons, sans croire être perfides. Elles allaient en pèlerinage avec leurs pères et leurs frères demander des ruses et des absolutions à des Vierges de bois vermoulu. La religion

ou plutôt le fétichisme de ces créatures ignorantes désarmait le meurtre de ses remords. Aussi une fois cette lutte engagée, tout le pays devenait-il dangereux : le bruit comme le silence, la grâce comme la terreur. Il y avait de la conviction dans ces trahisons : c'étaient des sauvages qui servaient Dieu et le roi, à la manière dont les Natchez font la guerre.

Mais pour rendre exacte et vraie en tout point la peinture de cette lutte, l'historien doit ajouter qu'au moment où la paix de Hoche fut signée, la contrée entière redevint et riante et amie. Les familles qui, la veille, se déchiraient encore, le lendemain soupèrent sans danger sous le même toit.

A l'instant où Hulot reconnut les perfidies secrètes que trahissait la peau de chèvre de Marche-à-terre. il resta convaincu de la rupture de cette heureuse paix due au génie de Hoche et dont il avait espéré le maintien. Ainsi la guerre renaissait sans doute plus terrible à la suite d'une inaction de trois années. La révolution, adoucie depuis le 9 thermidor, allait peut-être reprendre le caractère de terreur qui la rendit haïssable aux esprits modérés. L'or des Anglais avait donc, comme toujours, aidé aux discordes de la France ; et la République, abandonnée du jeune Bonaparte qui semblait en être le génie tutélaire, paraissait hors d'état de résister à tant d'ennemis. Le plus cruel se montrait le dernier. La guerre civile, annoncée par mille petits soulèvements partiels, prenait un caractère de gravité tout nouveau, du moment où les chouans concevaient le dessein d'attaquer une aussi forte escorte.

Telles étaient les réflexions qui se déroulèrent dans l'esprit de Hulot, quoique d'une manière beaucoup moins succincte, dès qu'il crut apercevoir, dans l'apparition de Marche-à-terre, l'indice d'une embuscade habilement préparée, car lui seul était dans le secret de son danger.

Le silence dont fut suivie la phrase prophétique du commandant à Gérard, et qui termine la scène précédente, servit à Hulot pour recouvrer son sang-froid. Le vieux soldat avait presque chancelé. Il ne put chasser les nuages qui couvrirent son front quand il vint à penser qu'il était environné déjà des horreurs d'une guerre dont les Cannibales auraient peut-être renié les atrocités.

Le capitaine Merle et le lieutenant Gérard, ses deux amis, cherchant à s'expliquer la terreur, si nouvelle pour eux, dont témoignait la figure de leur chef, contemplaient Marche-à-terre mangeant sa galette au bord du chemin, sans pouvoir établir le moindre rapport entre cette espèce d'animal et l'inquiétude de leur intrépide commandant.

Mais le visage de Hulot s'éclaircit bientôt. Tout en déplorant les malheurs de la France, il se réjouit d'avoir à combattre pour elle, et se promit joyeusement de ne pas être la dupe des chouans et de pénétrer l'homme si ténébreusement rusé qu'ils lui faisaient l'honneur d'employer contre lui.

Avant de prendre aucune résolution, il se mit à examiner la position dans laquelle ses ennemis voulaient le surprendre. En voyant que le chemin au milieu duquel il se trouvait engagé passait dans une espèce de gorge, peu profonde à la vérité, mais flanquée de bois, et où aboutissaient plusieurs sentiers, il fronça fortement ses gros sourcils noirs, puis dit à ses deux amis, d'une voix sourde et très-émue :

— Nous sommes dans un guêpier.

— Et de quoi donc avez-vous peur ? demanda Gérard.

— Peur ! reprit le commandant, oui, peur. J'ai toujours eu peur d'être fusillé comme un chien au détour d'un bois sans qu'on vous crie : Qui vive !

— Bah, dit Merle en riant, qui vive ! est aussi un préjugé.

— Nous sommes donc vraiment en danger ? demanda Gérard aussi étonné du sang-froid de Hulot qu'il l'avait été de sa passagère terreur.

— Chut ! dit le commandant, nous sommes dans la gueule du loup, il y fait noir comme dans un four, et j'essaye à lire mon alphabet. Heureusement, reprit-il, que nous tenons le haut de cette côte !

Il la décora d'une épithète énergique; puis ajouta :

« Mais je finirai peut-être par y voir clair. »

La commandant, attirant à lui les deux officiers, cerna Marche-à-terre.

Le gars feignit de croire qu'il les gênait, et se leva promptement.

« Reste là, chenapan ! lui cria Hulot en le poussant et le faisant retomber sur le talus où il s'était assis.

De ce moment, le chef de demi-brigade ne cessa de regarder attentivement l'insouciant Breton.

« Mes amis, reprit-il alors en parlant à voix basse aux deux officiers, il est temps de vous dire que la boutique est enfoncée là-bas. Le Directoire, par suite d'un remue-ménage qui a eu lieu aux Assemblées, a encore donné un coup de balai à nos affaires. Ces pentarques, ou pantins, c'est plus français, de directeurs viennent de perdre une bonne lame. Bernadotte n'en veut plus.

« Qui le remplace ? » demanda vivement Gérard.

— Milet-Mureau, une vieille perruque. On choisit là un bien mauvais temps pour laisser naviguer des mâchoires ! Voilà des fusées qui partent sur les côtes. Tous ces hannetons de Vendéens et de chouans sont en l'air, et ceux qui sont derrière ces marionnettes-là ont bien su prendre le moment où nous succombons.

— Comment ! dit Merle.

— Nos armées sont battues sur tous les points, reprit Hulot en étouffant sa voix encore davantage. Les chouans ont déjà intercepté deux fois les courriers, et je n'ai reçu mes dépêches et les derniers décrets qu'au moyen d'un exprès envoyé par Bernadotte au moment où il quittait le ministère. Des amis m'ont heureusement écrit confidentiellement sur cette débâcle. Fouché a découvert que le tyran Louis XVIII a été averti par des traîtres de Paris d'envoyer un chef à ses canards de l'intérieur. On pense que Barras trahit la république. Bref, Pitt et les princes ont envoyé un ci-devant, homme vigoureux, plein de talent, qui voudrait, en réunissant les efforts des Vendéens à ceux des chouans, abattre le bonnet de la république. Ce camarade-là a débarqué dans le Morbihan. Je l'ai su le premier, et je l'ai appris aux malins de Paris. Le *Gars* est le nom qu'il s'est donné. Tous ces animaux-là, dit-il, en montrant Marche-à-terre, chaussent des noms qui donneraient la colique à un honnête patriote s'il les portait. Or, notre homme est dans ce district. L'arrivée de ce chouan-là (il indiqua de nouveau Marche-à-terre) annonce qu'il est sur notre dos. Mais on n'apprend pas à un vieux singe à faire la grimace, et vous allez m'aider à ramener mes linottes à la cage *et plus vite que ça !* Je serais un joli coco si je me laissais engluer comme une corneille par ce ci-devant qui arrive de Londres sous le prétexte d'avoir à épousseter nos chapeaux !

En apprenant ces circonstances secrètes et critiques, les deux officiers, sachant que leur commandant ne s'alarmait jamais en vain, prirent alors cette contenance grave qu'ont les militaires au fort du danger, lorsque ce sont de ces hommes fortement trempés et habitués à voir un peu loin dans les affaires humaines. Gérard voulut répondre, afin d'apprendre toutes les nouvelles politiques dont le commandant paraissait taire une partie; mais un signe de Hulot lui imposa silence, et tous les trois se mirent à regarder Marche-à-terre.

Ce dernier ne donna pas la moindre marque d'émotion en se voyant sous la surveillance de ces hommes aussi redoutables par leur intelligence que par leur force corporelle. La curiosité des deux officiers, pour lesquels cette sorte de guerre était nouvelle, fut vivement excitée par le commencement d'une affaire qui offrait un intérêt presque romanesque. Aussi voulurent-ils en plaisanter; mais, au premier mot qui leur échappa, Hulot les regarda gravement et leur dit :

— Tonnerre de Dieu! n'allons pas fumer sur le tonneau de poudre, citoyens! c'est porter de l'eau dans un panier que d'avoir du courage hors de propos!

Gérard, dit-il ensuite en se penchant à l'oreille du lieutenant, approchez-vous insensiblement de ce brigand-là et tenez-vous prêt à lui passer votre épée au travers du corps au moindre mouvement suspect. Quant à moi, je vais prendre des mesures pour soutenir la conversation, s'ils veulent bien l'entamer.

Gérard inclina légèrement la tête en signe d'obéissance; puis il se mit à contempler les points de vue de cette vallée avec laquelle on a pu se familiariser. Il parut vouloir les examiner plus attentivement et marcha pour ainsi dire sur lui-même et sans affectation; mais on pense bien que le paysage était la dernière chose qu'il observât.

De son côté, Marche-à-terre laissa complétement ignorer si la manœuvre du lieutenant le mettait en péril, il jouait avec le bout de son fouet, et l'on eût dit qu'il pêchait à la ligne dans le fossé.

Pendant que Gérard essayait ainsi de prendre position devant le chouan, le commandant dit tout bas à Merle :

— Donnez dix hommes d'élite à un caporal et allez les poster vous-même au-dessus de nous, à l'endroit du sommet de cette côte où le chemin s'élargit en formant un plateau, et d'où vous apercevrez un bon ruban de queue de la route d'Ernée. Choisissez une place où le chemin ne soit pas flanqué de bois et d'où le caporal puisse surveiller la campagne. Appelez la Clef-des-cœurs, il est intelligent. Il n'y a pas de quoi rire, je ne donnerais pas un décime de notre peau, si nous ne prenons pas notre bisque !

Pendant que le capitaine Merle exécutait cet ordre avec une promptitude dont il comprenait toute l'importance, le commandant agita la main droite pour réclamer un profond silence des soldats dont il était entouré et qui causaient en jouant. Il ordonna, par un autre geste, de reprendre les armes. Lorsque le calme fut établi, il porta les yeux d'un côté de la route à l'autre, écoutant avec une attention inquiète comme s'il espérait surprendre quelque bruit étouffé, quelques sons d'armes ou des pas précurseurs de la lutte attendue. Son œil noir et perçant semblait sonder les bois à des profondeurs extraordinaires; mais ne recueillant aucun indice, il consulta le sable de la route, à la manière des sauvages, pour tâcher de découvrir quelques traces de ces invisibles ennemis dont il connaissait l'audace et les avantages.

Désespéré de ne rien apercevoir qui justifiât ses craintes, il s'avança vers les côtés de la route, en gravit les légères collines avec peine, puis il en parcourut lentement les sommets. Tout à coup, sentant combien son expérience était utile au salut de sa troupe, il descendit. Son visage devint plus som-

bre, car dans ces temps-là les chefs regrettaient toujours de ne pas garder pour eux seuls la tâche la plus périlleuse.

Les autres officiers et les soldats, ayant remarqué la préoccupation d'un chef dont ils aimaient le caractère et connaissaient la valeur, pensèrent alors que son extrême attention annonçait un danger. Incapables d'en soupçonner la gravité, s'ils restèrent immobiles et retinrent presque leur respiration, ce fut par instinct. Semblables à ces chiens qui cherchent à deviner les intentions de l'habile chasseur dont ils ne comprennent pas l'ordre, mais obéissent ponctuellement, ces soldats regardèrent alternativement la vallée du Couësnon, les bois de la route et la figure sévère de leur commandant, en tâchant d'y lire leur sort. Ils se consultaient des yeux, et plus d'un sourire se répétait de bouche en bouche.

Quand Hulot fit sa grimace, Beau-pied, jeune sergent qui passait pour le bel-esprit de la compagnie, dit à voix basse :

— Où diable nous sommes-nous donc fourrés pour que ce vieux troupier de Hulot nous fasse une mine aussi marécageuse! Il a l'air d'un conseil de guerre.

Hulot ayant jeté sur Beau-pied un regard sévère, le silence exigé sous les armes régna tout à coup.

Au milieu de ce silence solennel, les pas tardifs des conscrits, sous les pieds desquels le sable criait sourdement, rendaient un son régulier qui ajoutait une vague émotion à cette anxiété générale. Ce sentiment indéfinissable sera compris seulement de ceux qui, en proie à une attente cruelle, ont senti dans le silence des nuits les larges battements de leur cœur, redoublés par quelque bruit dont le retour monotone semblait leur verser la terreur goutte à goutte.

Le commandant, se replaçant au milieu de la route, commençait à se demander : Me trompé-je? Il regardait déjà avec une colère concentrée, qui lui sortait en éclairs par les yeux, le tranquille et stupide Marche-à-terre; mais l'ironie sauvage qu'il sut démêler dans le regard terne du chouan lui persuada de ne pas discontinuer de prendre ses mesures salutaires.

En ce moment, le capitaine Merle avait accompli les ordres de Hulot, et revint auprès de lui. Alors les muets acteurs de cette scène, semblable à mille autres qui rendirent cette guerre la plus dramatique de toutes, attendirent avec impatience de nouvelles impressions, curieux de voir s'illuminer par d'autres manœuvres les points obscurs de leur situation militaire.

— Nous avons bien fait, capitaine, dit le commandant, de mettre à la queue du détachement le petit nombre de patriotes que nous comptons parmi ces réquisitionnaires. Prenez encore une douzaine de bons lurons, à la tête desquels vous mettrez le sous-lieutenant Lebrun, et vous les conduirez rapidement à la queue du détachement. Là ils appuieront les patriotes qui s'y trouvent, et feront avancer, et vivement, toute la troupe de ces oiseaux-là, afin de la ramasser en deux temps vers la hauteur occupée par les camarades. Je vous attends.

Le capitaine disparut au milieu de la troupe. Le commandant, regardant tour à tour quatre hommes intrépides dont il connaissait l'adresse et l'agilité, les appela silencieusement en les désignant du doigt et leur faisant ce signe amical qui consiste à ramener l'index vers le nez, par un mouvement rapide et répété. Ils vinrent.

— Vous avez servi avec moi sous Hoche, leur dit-il, quand nous avons mis à la raison ces brigands qui s'appellent *les chasseurs du roi!* Vous savez comment ils se cachaient pour canarder les bleus!

A cet éloge de leur savoir-faire les quatre soldats hochèrent la tête en faisant une moue significative. C'étaient de ces figures héroïquement martiales dont l'insouciante résignation annonçait que, depuis la lutte commencée entre la France et l'Europe, leurs idées n'avaient pas été plus loin que leur giberne en arrière et que leur baïonnette en avant. Tout en ramassant leurs lèvres comme une bourse dont on serre les cordons, ils regardèrent leur commandant d'un air attentif et curieux.

— Eh bien! reprit Hulot qui possédait éminemment l'art de parler la langue pittoresque du soldat, il ne faut pas que de bons lapins comme nous se laissent embêter par des chouans. Il y en a ici, ou je ne me nomme pas Hulot! Vous allez, à vous quatre, battre les deux côtés de cette route. Le détachement va filer le câble. Ainsi, suivez ferme, tâchez de ne pas descendre la garde, et éclairez-moi cela, vivement!

Et il leur montra les dangereux sommets du chemin.

Tous, en guise de remercîment, portèrent le revers de la main devant leurs vieux chapeaux à trois cornes, dont le haut-bord, battu par la pluie et affaibli par l'âge, se courbait sous la forme. L'un d'eux, nommé Larose, sergent connu de Hulot, lui dit en faisant sonner son fusil :

— On va leur siffler un air de clarinette, mon commandant.

Ils partirent les uns à droite, les autres à gauche.

Ce ne fut pas sans une émotion secrète que la compagnie les vit disparaître des deux côtés de la route. Cette anxiété fut partagée par le commandant, qui croyait les envoyer à une mort certaine.

Il eut même un frisson involontaire lorsqu'il ne vit plus la pointe de leurs chapeaux. Officiers et soldats écoutèrent le bruit graduellement affaibli de leurs pas dans les feuilles sèches, avec un sentiment d'autant plus aigu qu'il était caché plus profondément. Il y a des scènes de guerre où quatre hommes risqués causent plus d'effroi que les milliers de morts étendus à Jemmapes. Ces physionomies militaires ont des expressions si multipliées, si fugitives, que leurs peintres sont obligés d'en appeler aux souvenirs des soldats, et de laisser les esprits pacifiques étudier ces figures si dramatiques, car ces orages si féconds en détails et si riches d'accidents ne pourraient être complétement décrits sans d'interminables longueurs.

Au moment où les baïonnettes des quatre soldats ne brillèrent plus, le capitaine Merle revenait, après avoir accompli les ordres du commandant avec la rapidité de l'éclair. Alors Hulot, par deux ou trois commandements, mit le reste de sa troupe en bataille au milieu du chemin. Puis il ordonna de regagner le sommet de la Pèlerine où stationnait sa petite avant-garde; mais il marcha le dernier et à reculons, afin d'observer les plus légers changements qui surviendraient sur tous les points de cette scène que la nature avait faite si ravissante, et l'homme si terrible.

Il atteignit l'endroit où Gérard gardait Marche-à-terre, lorsque ce dernier, qui avait suivi, d'un œil indifférent en apparence, toutes les manœuvres du commandant, mais qui regardait alors avec une incroyable intelligence les deux soldats engagés dans les bois situés sur la droite de la route, se mit à siffler trois ou quatre fois de manière à produire le cri clair et perçant de la chouette.

Les trois célèbres contrebandiers dont les noms ont déjà été cités employaient ainsi, pendant la nuit, certaines intonations de ce cri pour s'avertir des embuscades, de leurs dangers et de tout ce qui les intéressait. De là leur était venu le surnom de *chuin* qui signifie chouette ou hibou dans le patois de ce pays. Ce mot corrompu servit à nommer ceux qui dans la première guerre imitèrent les allures et les signaux de ces trois frères.

En entendant ce sifflement suspect, le commandant s'arrêta pour regarder fixement Marche-à-terre. Il feignit d'être la dupe de la niaise attitude du chouan, afin de le garder près de lui comme un baromètre qui lui indiquât les mouvements de l'ennemi. Aussi arrêta-t-il la main de Gérard qui s'apprêtait à le dépêcher. Puis il plaça deux soldats à quelques pas de l'espion, et leur ordonna, à haute et intelligible voix, de se tenir prêts à le fusiller au moindre signe qui lui échapperait. Malgré son imminent danger, Marche-à-terre ne laissa paraître aucune émotion. Le commandant qui l'étudiait, s'apercevant de cette insensibilité, dit à Gérard :

— Le serin n'en sait pas long! Ah ah! il n'est pas facile de lire sur la figure d'un chouan; mais celui-ci s'est trahi par le désir de montrer son intrépidité. Vois-tu, Gérard, s'il avait joué la terreur, j'allais le prendre pour un imbécile. Lui et moi aurions fait la paire. J'étais au bout de ma gamme. Oh! nous allons être attaqués! Mais qu'ils viennent, maintenant je suis prêt.

Après avoir prononcé ces paroles à voix basse et d'un air de triomphe, le vieux militaire se frotta les mains et regarda Marche-à-terre d'un air goguenard. Puis il se croisa les bras sur la poitrine, resta au milieu du chemin entre ses deux officiers favoris, et attendit le résultat de ses dispositions. Sûr du combat, il contempla ses soldats d'un air calme.

— Oh! il va y avoir du foutreau! dit Beaupied à voix basse, le commandant s'est frotté les mains.

III.

La situation critique dans laquelle se trouvaient placés le commandant Hulot et son détachement, était une de celles où la vie est si réellement mise en jeu que les hommes d'énergie tiennent à honneur de s'y montrer pleins de sang-froid et libres d'esprit. Là se jugent les hommes en dernier ressort. Le commandant, plus instruit du danger que ses deux officiers, mit de l'amour-propre à paraître le plus tranquille. Les yeux tour à tour fixés sur Marche-à-terre, sur le chemin et sur les bois, il n'attendait pas sans angoisse le bruit de la décharge générale des chouans qu'il croyait cachés, comme des lutins, autour de lui; mais sa figure restait impassible.

Au moment où tous les yeux des soldats étaient attachés sur les siens, il plissa légèrement ses joues brunes marquées de petite vérole, retroussa fortement sa lèvre droite, cligna des yeux, grimace toujours prise pour un sourire par ses soldats; puis il frappa Gérard sur l'épaule en lui disant :

— Maintenant nous voilà calmes. Que vouliez-vous me dire tout à l'heure?

— Dans quelle crise nouvelle sommes-nous donc, mon commandant?

— La chose n'est pas neuve, reprit-il à voix basse. L'Europe est contre nous tout entière, et cette fois elle a beau jeu. Pendant que les Directeurs se battent entre eux comme des chevaux dans une écurie, et que tout tombe par lambeaux dans leur gouvernement, ils laissent les armées sans secours. Nous sommes abîmés en Italie! Oui, mes amis, nous

avons évacué Mantoue à la suite des désastres de la Trébia, et Joubert vient de perdre la bataille de Novi. J'espère que Masséna gardera les défilés de la Suisse envahie par Suwarow. Nous sommes enfoncés sur le Rhin. Le Directoire y a envoyé Moreau. Ce lapin défendra-t-il les frontières?... Je le veux bien. Mais la coalition finira par nous écraser, et malheureusement le seul général qui puisse nous sauver est au diable, là-bas, en Égypte! Comment reviendrait-il, au surplus? l'Angleterre est maîtresse de la mer.

— L'absence de Bonaparte ne m'inquiète pas, commandant! répondit le jeune lieutenant Gérard, chez lequel une éducation soignée avait développé un esprit supérieur. Notre révolution s'arrêtera. Nous ne sommes pas seulement chargés de défendre le territoire de la France, nous avons une double mission. Ne devons-nous pas aussi conserver l'âme du pays, ses principes généreux de liberté, d'indépendance, cette raison humaine, réveillée par nos Assemblées, et qui gagnera, j'espère, de proche en proche? La France est comme un voyageur chargé de porter une lumière; elle la garde d'une main et se défend de l'autre. Si vos nouvelles sont vraies, jamais, depuis dix ans, nous n'aurions été entourés de plus de gens qui cherchent à la souffler : doctrines et pays, tout est prêt à périr.

— Hélas oui! dit en soupirant le commandant Hulot. Ces polichinelles de Directeurs ont su se brouiller avec tous les hommes qui pouvaient bien mener la barque. Bernadotte, Carnot, tout, jusqu'au citoyen Talleyrand, nous a quittés. Bref, il ne reste plus qu'un seul bon patriote, l'ami Fouché. Il tient tout par la police! voilà un homme! aussi est-ce lui qui m'a fait prévenir à temps de cette insurrection. Encore nous voilà pris, je suis sûr, dans quelque traquenard.

— Oh! si l'armée ne se mêle pas un peu de notre gouvernement, dit Gérard, les avocats nous remettront plus mal que nous n'étions avant la révolution. Est-ce que ces chafouins-là s'entendent à commander?

— J'ai toujours peur, reprit Hulot, d'apprendre qu'ils traitent avec les Bourbons! Tonnerre de Dieu! s'ils s'entendaient, dans quelle passe nous serions ici, nous autres!

— Non, non, commandant, nous n'en viendrons pas là. L'armée, comme vous le dites, élèvera la voix, et, pourvu qu'elle ne prenne pas ses expressions dans le vocabulaire de Pichegru, j'espère que nous ne nous serons pas hachés pendant dix ans pour, après tout, prendre du lin dans une maison et le voir filer à d'autres.

— Oh oui! dit le commandant, il nous en a furieusement coûté pour changer de costume.

— Eh bien! dit le capitaine Merle, agissons toujours ici en bons patriotes, et tâchons d'empêcher nos chouans de communiquer avec la Vendée, car s'ils s'entendent et que l'Angleterre s'en mêle, cette fois je ne répondrais pas du bonnet de la république, une et indivisible.

Là le cri de la chouette se fit entendre à une distance assez éloignée et interrompit la conversation. Alors le commandant, plus inquiet, examina derechef Marche-à-terre dont la figure impassible ne donnait, pour ainsi dire, pas signe de vie.

Les conscrits, rassemblés par un officier, étaient réunis comme un troupeau de bétail au milieu de la route, à trente pas environ de la compagnie en bataille. Puis derrière eux, à dix pas, se trouvaient les soldats et les patriotes commandés par le lieutenant Lebrun.

Le commandant jeta les yeux sur cet ordre de bataille et regarda une dernière fois le piquet d'hommes postés en avant sur la route. Content de ses dispositions il se retournait pour ordonner de se mettre en marche, lorsqu'il aperçut les cocardes tricolores de deux soldats qui revenaient après avoir fouillé les bois situés sur la gauche. Le commandant, ne voyant point reparaître les deux éclaireurs de droite, voulut attendre leur retour.

— C'est de là que la bombe va partir! dit-il à ses deux officiers.

Et il leur montra le bois où ses deux enfants perdus étaient comme ensevelis.

Pendant que les deux tirailleurs lui faisaient une espèce de rapport, Hulot cessa de regarder Marche-à-terre. Alors le chouan se mit à siffler vivement, de manière à faire retentir son cri à une distance prodigieuse. Puis, avant qu'aucun de ses surveillants ne l'eût même couché en joue, il leur avait appliqué un coup de fouet qui les renversa sur la berme.

Aussitôt, des cris ou plutôt des hurlements sauvages surprirent les républicains, et une décharge terrible, partie du bois qui surmontait le talus où le chouan s'était assis, abattit sept ou huit soldats. Marche-à-terre, sur lequel cinq à six hommes tirèrent sans l'atteindre, disparut dans le bois après avoir grimpé le talus avec la rapidité d'un chat sauvage. Ses sabots roulèrent dans le fossé, et il fut aisé de lui voir aux pieds les gros souliers ferrés que portaient habituellement les chasseurs du roi.

Aux premiers cris jetés par les chouans, tous les conscrits sautèrent dans le bois à droite, semblables à ces troupes d'oiseaux qui s'envolent à l'approche d'un voyageur.

— Feu! feu! cria le commandant.

La compagnie tira sur eux, mais les conscrits avaient su se mettre tous à l'abri de cette fusillade

en s'adossant à des arbres. Avant que les armes eussent été rechargées, ils avaient disparu.

— Décrétez donc des légions départementales, hein! dit Hulot à Gérard. Il faut être bête comme un Directoire pour vouloir compter sur la réquisition de ce pays-ci. Les Assemblées feraient mieux de ne pas nous voter tant d'habits, d'argent, de munitions, et de nous en donner.

— Voilà des crapauds qui aiment mieux leurs galettes que le pain de munition! dit Beau-pied, le *malin* de la compagnie.

A ces mots, des huées et des éclats de rire partis du sein de la troupe républicaine honnirent les déserteurs, mais le silence se rétablit tout à coup.

Les soldats virent descendre péniblement du talus les deux chasseurs que le commandant avait envoyés battre les bois de la droite. Le moins blessé des deux soutenait son camarade qui abreuvait le terrain de son sang. Les deux pauvres soldats étaient parvenus à moitié de la pente lorsque Marche-à-terre montra sa face hideuse. Il ajusta si bien les deux bleus qu'il les acheva d'un seul coup, et ils roulèrent pesamment dans le fossé. A peine avait-on vu sa grosse tête que trente canons de fusil se levèrent, mais semblable à une figure fantasmagorique il avait disparu derrière les fatales touffes de genêts.

Ces événements, qui exigent tant de mots, se passèrent en un moment; puis, en un moment aussi, les patriotes et les soldats de l'arrière-garde rejoignirent le reste de l'escorte.

— En avant! s'écria Hulot.

La compagnie se porta rapidement à l'endroit élevé et découvert où le piquet avait été placé. Là le commandant mit la compagnie en bataille; mais n'apercevant aucune démonstration hostile de la part des chouans, il espéra que la délivrance des conscrits était le seul but de cette embuscade.

— Leurs cris, dit-il à ses deux amis, m'annoncent qu'ils ne sont pas nombreux. Marchons au pas accéléré; nous atteindrons peut-être Ernée sans les avoir sur le dos.

Ces mots furent entendus d'un conscrit patriote. Il sortit des rangs et se présenta devant Hulot:

— Mon général, dit-il, j'ai déjà fait cette guerre-là en contre-chouan. Peut-on vous toucher deux mots?

— C'est un avocat, dit le commandant à l'oreille de Merle, cela se croit toujours à l'audience.

Allons, plaide! répondit-il au jeune Fougerais, qui s'approcha de lui pour lui dire à voix basse :

— Mon commandant, les chouans ont sans doute apporté des armes aux hommes dont ils viennent de se recruter, et si nous levons la semelle devant eux, ils iront nous attendre à chaque coin de bois, et nous tueront jusqu'au dernier avant que nous arrivions à Ernée. Il faut plaider comme tu le dis, mais avec des cartouches. Pendant la bataille, qui durera encore plus de temps que tu ne le crois, l'un de mes camarades ira chercher la garde nationale et les compagnies franches de Fougères. Alors, quoique nous ne soyons que des conscrits, tu verras si nous sommes de la race des corbeaux.

— Tu crois donc les chouans bien nombreux?

— Vois, citoyen commandant!

Il amena Hulot à un endroit du plateau où le sable avait été remué comme avec un râteau. Puis, après le lui avoir fait remarquer, il le conduisit assez avant dans un sentier, où ils virent les vestiges du passage d'un grand nombre d'hommes. Les feuilles y étaient empreintes dans la terre battue.

— Ceux-là sont les gars de Vitré, dit le Fougerais. Ils ont été se joindre aux Bas-Normands.

— Comment te nommes-tu, citoyen? demanda Hulot.

— Gudin, mon commandant.

— Eh bien! Gudin, je te fais sergent de tes bourgeois. Tu m'as l'air d'un homme solide. Je te charge de choisir celui de tes camarades qu'il faut envoyer à Fougères. Tu te tiendras à côté de moi. D'abord, va avec tes réquisitionnaires prendre les fusils, les gibernes et les habits de nos pauvres camarades que ces brigands viennent de coucher dans le chemin. Vous ne resterez pas ici à manger les coups de fusil, sans en rendre.

Les intrépides Fougerais allèrent chercher la dépouille des morts, et la compagnie entière les protégea par un feu bien nourri dirigé sur le bois de manière qu'il réussirent à dépouiller les morts sans perdre un seul homme.

— Ces Bretons-là, dit Hulot à Gérard, feront de fameux fantassins, si jamais la gamelle leur sourit.

L'émissaire de Gudin partit en courant par un sentier détourné dans les bois de gauche.

Alors les soldats, occupés à visiter leurs armes, s'apprêtèrent au combat. Le commandant les passa en revue, leur sourit, s'alla planter à quelques pas en avant avec ses deux officiers favoris, et attendit de pied ferme l'attaque des chouans.

Le silence régna de nouveau pendant un instant, mais il ne fut pas de longue durée.

Trois cents chouans, dont les costumes étaient identiques avec ceux des réquisitionnaires, débouchèrent par les bois de la droite et vinrent sans ordre, en poussant de véritables hurlements, occuper toute la route devant le faible bataillon des bleus. Le commandant rangea ses soldats en deux parties égales qui présentaient chacune un front de dix hommes. Il plaça au milieu de ces deux troupes ses douze réquisitionnaires équipés en toute hâte, et se mit à leur tête.

Cette petite armée était protégée par deux ailes de vingt-cinq hommes chacune, qui manœuvrèrent sur les deux côtés du chemin sous les ordres de Gérard et de Merle. Ils devaient prendre à propos les chouans par les flancs, et les empêcher de *s'égailler*.

Ce mot du patois de ces contrées exprime l'action de se répandre dans la campagne où chaque paysan allait se poster de manière à tirer les bleus sans danger. Alors les troupes républicaines ne savaient où prendre leurs ennemis.

Ces dispositions, ordonnées par le commandant avec la rapidité voulue en cette circonstance, ayant communiqué sa confiance aux soldats, tous marchèrent sur les chouans en silence.

Au bout de trois minutes exigées par la marche des deux corps l'un vers l'autre, il se fit une décharge à bout portant qui répandit la mort dans les deux troupes. En ce moment, les deux ailes républicaines auxquelles les chouans n'avaient pu rien opposer, arrivèrent sur leurs flancs, et par une fusillade vive et serrée, semèrent la mort et le désordre au milieu de leurs ennemis. Cette manœuvre rétablit presque l'équilibre numérique entre les deux partis. Mais le caractère des chouans comportait une intrépidité et une constance à toute épreuve. Ils ne bougèrent pas, leur perte ne les ébranla point, ils se serrèrent et tâchèrent d'envelopper la petite troupe noire et bien alignée des bleus, qui, tenant peu d'espace, ressemblait à une reine d'abeilles au milieu d'un essaim.

Il s'engagea donc un de ces combats horribles où le bruit de la mousqueterie, rarement entendu, est remplacé par le cliquetis de ces luttes à armes blanches pendant lesquelles on se bat corps à corps, et où le nombre décide, à courage égal, de la victoire. Les chouans l'auraient emporté de prime abord si les deux ailes, commandées par Merle et Gérard, n'avaient réussi à opérer deux ou trois décharges qui prirent en écharpe la queue de leurs ennemis. Ils auraient dû rester dans leur position et continuer ainsi d'ajuster avec adresse leurs terribles adversaires; mais les soldats de ces deux ailes, animés par la vue des dangers que couraient ces héroïques bataillons de bleus, alors complétement entourés par les chasseurs du roi, se jetèrent sur la route comme des furieux, la baïonnette en avant, et rendirent la partie plus égale pour quelques instants.

Les deux troupes se livrèrent alors à un acharnement aiguisé par toute la fureur et la cruauté de l'esprit de parti qui firent de cette guerre une exception. Chacun attentif à son danger devint silencieux. La scène fut sombre et froide comme la mort. Au milieu de ce silence, on n'entendait, à travers le cliquetis des armes et le grincement du sable sous les pieds, que les exclamations sourdes et graves échappées à ceux qui, blessés grièvement ou mourants, tombaient à terre.

Au sein du parti républicain, les douze réquisitionnaires défendaient avec un tel courage le commandant, occupé à donner des avis et des ordres multipliés, que plus d'une fois deux ou trois soldats crièrent :

— Bravo, les recrues!

Hulot, impassible et l'œil à tout, remarqua bientôt parmi les chouans un homme qui, entouré comme lui d'une troupe d'élite, devait en être le chef. Il lui parut nécessaire de bien le connaître; mais il fit à plusieurs reprises de vains efforts pour en distinguer les traits que lui dérobaient toujours les bonnets rouges et les chapeaux à grands bords. Seulement, il aperçut Marche-à-terre qui, placé à côté de son général, en répétait les ordres d'une voix rauque, et dont la carabine ne restait jamais inactive.

Le commandant s'impatienta de cette contrariété renaissante. Il mit l'épée à la main, anima ses réquisitionnaires, chargea sur le centre des chouans avec une telle furie qu'il troua leur masse et put entrevoir le chef, dont malheureusement la figure était entièrement cachée par un feutre à cocarde blanche. Mais l'inconnu, surpris d'une si audacieuse attaque, fit un mouvement rétrograde en relevant son chapeau avec brusquerie. Alors il fut permis à Hulot de prendre à la hâte le signalement de ce personnage.

Ce jeune chef, auquel Hulot ne donna pas plus de vingt-cinq ans, portait une veste de chasse en drap vert. Sa ceinture blanche contenait des pistolets. Ses gros souliers étaient ferrés comme ceux des chouans. Des guêtres de chasseur montant jusqu'aux genoux et s'adaptant à une culotte de coutil très-grossier complétaient ce costume qui laissait voir une taille moyenne, svelte et bien prise.

Furieux de voir les bleus arrivés jusqu'à sa personne, il abaissa son chapeau et s'avança vers eux; mais il fut promptement entouré par Marche-à-terre et par quelques chouans alarmés. Hulot crut apercevoir, à travers les intervalles laissés par les têtes qui se pressaient autour de ce jeune homme, un large cordon rouge sur une veste entr'ouverte. Les yeux du commandant attirés d'abord par l'éclat de cette décoration royale, alors complétement oubliée, se portèrent soudain sur un visage qu'il perdit bientôt de vue, forcé par les accidents du combat de veiller à la sûreté et aux évolutions de sa petite troupe.

Aussi à peine vit-il des yeux étincelants dont il ne distingua pas la couleur, des cheveux blonds et des traits assez délicats, brunis par le soleil. Cependant il fut frappé de l'éclat d'un cou nu dont la blancheur était rehaussée par une cravate noire, lâche et négligemment nouée.

L'attitude fougueuse et animée du jeune chef était militaire, à la manière de ceux qui veulent dans un combat une certaine poésie de convention. Sa main bien gantée agitait en l'air une épée presque flamboyante. Sa contenance avait à la fois de l'élégance et de la force; et son exaltation consciencieuse, relevée encore par les charmes de la jeunesse, par des manières distinguées, faisait de cet émigré une gracieuse image de la noblesse française dont il représentait les brillantes qualités. Il contrastait vivement avec Hulot qui, à quatre pas de lui, offrait à son tour une image vivante de cette énergique république pour laquelle ce vieux soldat combattait, et dont la figure sévère, l'uniforme bleu à revers rouges usés, les épaulettes noircies et pendantes derrière les épaules, peignaient si bien les besoins et le caractère.

La pose gracieuse et l'expression du jeune homme n'échappèrent pas à Hulot, qui s'écria en voulant le joindre :

— Ah ah! beau danseur d'Opéra, avance donc que je te démolisse.

Le chef royaliste, courroucé de son désavantage momentané, s'avança par un mouvement de désespoir; mais au moment où ses gens le virent se hasarder ainsi, tous se ruèrent sur les bleus. Soudain une voix douce et claire domina le bruit du combat :

— Ici Saint-Lescur est mort, ne le vengerez-vous pas?

A ces mots magiques, l'effort des chouans devint terrible et les soldats de la république eurent grand'-peine à se maintenir, sans rompre leur petit ordre de bataille.

—Si ce n'était pas un jeune homme, se disait Hulot en rétrogradant pied à pied, nous n'aurions pas été attaqués! A-t-on jamais vu les chouans livrer une bataille? Mais tant mieux, on ne nous tuera pas comme des chiens le long de la route!

Puis, élevant la voix de manière à faire retentir les bois :

—Allons, vivement, mes lapins! allons-nous nous laisser *embêter* par ces brigands!

Le verbe par lequel nous remplaçons ici l'expression dont se servait le brave commandant, n'en est qu'un faible équivalent; mais les vétérans sauront y substituer la véritable, qui est d'un plus haut goût soldatesque.

— Gérard, Merle, reprit le commandant, rappelez vos hommes, formez-les en bataillon, reformez-vous en arrière, tirez sur ces chiens-là et finissons-en.

L'ordre de Hulot fut difficilement exécuté. Entendant la voix de son adversaire le jeune chef s'écria :

— Par la sainte Vierge d'Auray, ne les lâchez pas! égaillez-vous, les gars!

Alors, quand les deux ailes commandées par Merle et Gérard se séparèrent du gros de la mêlée, chaque petit bataillon fut suivi par des chouans obstinés et bien supérieurs en nombre.

Ces vieilles peaux de bique entourèrent de toutes parts les soldats de Merle et de Gérard, en poussant de nouveau leurs cris sauvages.

— Taisez-vous donc, canards, on ne s'entend pas tuer! s'écria Beau-pied.

Cette plaisanterie ranima le courage des bleus.

Au lieu de se battre sur un seul point, les républicains se défendirent sur trois endroits différents du plateau de la Pèlerine, et le bruit de la fusillade éveilla tous les échos de ces vallées naguère si paisibles.

IV.

La victoire aurait pu rester indécise pendant des heures entières, ou la lutte se serait terminée faute de combattants. Bleus et chouans montraient un courage égal. Leur furie allait croissant, lorsque dans le lointain un tambour résonna faiblement. D'après la direction du bruit, le corps qu'il annonçait devait traverser la vallée du Couësnon.

— C'est la garde nationale de Fougères! s'écria Gudin d'une voix forte. Vannier l'aura rencontrée.

A cette exclamation qui parvint à l'oreille du jeune chef des chouans et de son féroce aide-de-camp, les royalistes firent un mouvement rétrograde, que réprima bientôt un cri sauvage jeté par Marche-à-terre. Alors, sur deux ou trois ordres donnés à voix basse par le chef à ce dernier, et transmis par lui aux chouans en bas-breton, ceux-ci opérèrent leur retraite avec une habileté qui déconcerta les républicains et même leur commandant.

Au premier ordre, les plus valides des chouans se mirent en ligne et présentèrent un front respectable derrière lequel les blessés et le reste des leurs se retirèrent pour charger leurs fusils. Puis tout à coup, avec cette agilité dont Marche-à-terre avait déjà offert l'exemple, les blessés gagnèrent le haut de l'éminence dont la route était flanquée à droite, et ils y furent suivis par la moitié des chouans qui la gravirent lestement pour en occuper le sommet, ne montrant plus aux bleus que leurs têtes énergiques. Là se faisant un rempart des arbres, ils dirigèrent les canons de leurs fusils sur les restes de l'escorte qui d'après les commandements réitérés de Hulot, s'était rapidement mise en ligne, afin d'opposer sur la route un front égal à celui des chouans.

Ceux-ci reculèrent lentement et défendirent le terrain, en pivotant de manière à se ranger sous le

feu de leurs camarades. Quand ils atteignirent le fossé qui bordait la route, ils grimpèrent à leur tour le talus élevé dont la lisière était occupée par les leurs, et les rejoignirent en essuyant bravement le feu des républicains, qui les fusillèrent avec assez d'adresse pour joncher le fossé. Les gens qui couronnaient l'escarpement répondirent par un feu non moins meurtrier.

En ce moment, la garde nationale de Fougères arriva sur le lieu du combat. Sa présence termina l'affaire. Les gardes nationaux et quelques soldats échauffés franchissaient déjà la berme de la route pour s'engager dans les bois; mais le commandant leur cria de sa voix martiale :

— Voulez-vous vous faire démolir là-bas?

Alors ils rejoignirent le bataillon de la république, à qui le champ de bataille était resté non sans de grandes pertes.

Tous les vieux chapeaux furent mis au bout des baïonnettes, les fusils se hissèrent, et les soldats crièrent d'une voix unanime à deux reprises : *Vive la République!...*

Les blessés eux-mêmes, assis sur l'accotement de la route, partagèrent cet enthousiasme, et Hulot pressa la main de Gérard en lui disant :

— Hein! voilà ce qui s'appelle de braves lapins!

Merle fut chargé d'ensevelir les morts dans un ravin de la route. D'autres soldats s'occupèrent du transport des blessés. Les charrettes et les chevaux des fermes voisines furent mis en réquisition, et l'on s'empressa d'y placer les camarades souffrants sur les dépouilles des morts.

Avant de partir, la garde nationale de Fougères remit à Hulot un chouan dangereusement blessé qu'elle avait pris au bas de la côte abrupte par où s'échappèrent les chouans, et où il avait roulé, trahi par ses forces expirantes.

— Merci de votre coup de main, citoyens, dit le commandant. Tonnerre de Dieu! sans vous, nous passions un rude quart d'heure. Prenez garde à vous! la guerre est décidément commencée. Adieu, mes braves.

Puis, Hulot se tournant vers le prisonnier :

— Quel est le nom de ton général? lui demanda-t-il.

— Le Gars.

— Qui, Marche-à-terre?

— Non, le Gars.

— D'où le Gars est-il venu?

A cette question, le chasseur du roi, dont la figure rude et sauvage était abattue par la douleur, garda le silence, prit son chapelet et se mit à réciter des prières.

— Le Gars est sans doute ce jeune ci-devant à cravate noire? Il a été envoyé par le tyran et ses alliés Pitt et Cobourg.

A ces mots, le chouan, qui n'en savait pas si long, releva fièrement la tête :

— Envoyé par Dieu et le Roi!

Il prononça ces paroles avec une énergie qui épuisa ses forces.

Le commandant, voyant qu'il était difficile de questionner un homme mourant dont toute la contenance trahissait un fanatisme obscur, détourna la tête en fronçant le sourcil.

Deux soldats amis de ceux que Marche-à-terre avait si brutalement dépêchés d'un coup de fouet sur l'accotement de la route, car ils y étaient morts, se reculèrent de quelques pas; et ajustant le chouan, dont les yeux fixes ne se baissèrent pas devant les canons dirigés sur lui, le tirèrent à bout portant. Il tomba. Lorsque les soldats s'approchèrent pour le dépouiller, il cria fortement encore : *Vive le Roi!*

— Oui, oui, sournois, dit la Clef-des-cœurs, va-t'en manger de la galette chez ta bonne Vierge. Ne vient-il pas nous crier au nez vive le tyran, quand on le croit frit!

— Tenez, mon commandant, dit Beau-pied, voici les papiers du brigand.

— Oh oh! s'écria la Clef-des-cœurs, venez donc voir ce fantassin du bon Dieu qui a des couleurs sur l'estomac!

Hulot et quelques soldats vinrent entourer le corps entièrement nu du chouan. Ils aperçurent sur sa poitrine une espèce de tatouage de couleur bleuâtre qui représentait un cœur enflammé. C'était le signe de ralliement des initiés de la confrérie du *Sacré-cœur*. Au-dessous de cette image Hulot put lire : *Marie Lambrequin*, sans doute le nom du chouan.

— Tu vois bien, la Clef-des-cœurs! dit Beau-pied. Eh bien! tu serais cent décades à deviner à quoi sert ce fourniment-là.

— Est-ce que je me connais aux uniformes du pape? répliqua la Clef-des-cœurs.

— Méchant pousse-caillou, tu ne t'instruiras donc jamais! reprit Beau-pied. Comment ne vois-tu pas qu'on a promis à ce coco-là qu'il ressusciterait, et qu'il s'est peint le gésier pour se reconnaître.

A cette saillie, qui n'était pas sans fondement, Hulot lui-même ne put s'empêcher de partager l'hilarité générale. En ce moment Merle avait achevé de faire ensevelir les morts, et les blessés avaient été, tant bien que mal, arrangés dans deux charrettes par leurs camarades. Les autres soldats rangés d'eux-mêmes sur deux files le long de ces ambulances improvisées, descendaient le revers de la montagne qui regarde le Maine et d'où l'on aperçoit

la belle vallée de la Pèlerine, rivale de celle du Couësnon. Alors Hulot, accompagné de ses deux amis, Merle et Gérard, suivit lentement ses soldats, en souhaitant d'arriver sans malheur à Ernée, où les blessés devaient trouver des secours.

Ce combat, presque ignoré au milieu des grands événements qui se préparaient en France, prit le nom du lieu où il fut livré. Cependant il obtint quelque attention dans l'Ouest, dont les habitants, occupés de cette seconde prise d'armes, y remarquèrent un changement dans la manière dont les chouans recommençaient la guerre. Autrefois, ils n'eussent pas attaqué des détachements aussi considérables.

Selon les conjectures de Hulot, le jeune général royaliste qu'il avait aperçu devait être *le Gars*, nouveau chef envoyé en France par les princes. Cette circonstance rendait le commandant aussi inquiet après sa triste victoire qu'au moment où il soupçonna l'embuscade. Il se retourna à plusieurs reprises pour contempler le plateau de la Pèlerine qu'il laissait derrière lui et d'où arrivait encore, par intervalles, le son étouffé des tambours de la garde nationale qui descendait dans la vallée du Couësnon en même temps que les bleus descendaient dans la vallée de la Pèlerine.

— Y a-t-il un de vous, dit-il brusquement à ses deux amis, qui puisse deviner le motif de l'attaque des chouans? Pour eux, les coups de fusil sont un commerce, et je ne vois pas encore ce qu'ils gagnent à ceux-ci. Ils auront au moins perdu cent vingt hommes, et nous, ajouta-t-il en retroussant sa joue droite et clignant des yeux pour sourire, tout au plus quarante. Tonnerre de Dieu! je ne comprends pas la spéculation. Ils pouvaient bien se dispenser de nous attaquer. Nous aurions passé comme des lettres à la poste, et je ne vois pas à quoi leur a servi de nous tuer nos hommes.

Et il montra par un geste triste les deux charrettes de blessés.

— Ils auront peut-être voulu nous dire *bonjour*, ajouta-t-il.

— Mais, mon commandant, ils y ont gagné nos cent cinquante serins! répondit Merle.

— Les réquisitionnaires auraient sauté comme des grenouilles dans les bois que nous ne les aurions pas été repêcher, surtout après avoir essuyé une bordée, répliqua Hulot.

Non, non, reprit-il, il y a quelque chose là-dessous.

Il se retourna encore vers la Pèlerine.

— Tenez, s'écria-t-il, voyez!

Quoique les trois officiers fussent déjà éloignés de ce fatal plateau, leurs yeux exercés reconnurent facilement Marche-à-terre et quelques chouans qui l'occupaient de nouveau.

— Allez au pas accéléré! cria Hulot à sa troupe. Ouvrez le compas et faites marcher plus vite que ça vos chevaux. Ont-ils les jambes gelées? Ces bêtes-là seraient-elles aussi des Pitts et des Cobourgs!

Ces paroles imprimèrent à la petite troupe un mouvement rapide.

— Quant au mystère dont je ne puis percer l'obscurité, Dieu veuille, mes amis, dit-il aux deux officiers, qu'il ne se débrouille pas par des coups de fusil à Ernée. J'ai bien peur d'apprendre que la route de Mayenne nous est encore coupée par les sujets du roi.

Le problème de stratégie qui hérissait la moustache du commandant Hulot ne causait pas, en ce moment, une moins vive inquiétude aux gens qu'il avait aperçus sur le sommet de la Pèlerine.

Aussitôt que le bruit du tambour de la garde nationale fougeraise n'y retentit plus et que Marche-à-terre eut aperçu les bleus au bas de la longue rampe qu'ils avaient descendue, il fit entendre gaiement le cri de la chouette, et les chouans reparurent, mais moins nombreux. Plusieurs d'entre eux étaient sans doute occupés à placer les blessés dans le village de la Pèlerine, situé sur le revers de la montagne qui regarde la vallée du Couësnon. Deux ou trois chefs des chasseurs du roi vinrent auprès de Marche-à-terre. A quatre pas d'eux, le jeune noble, assis sur une roche de granit, semblait absorbé dans les nombreuses pensées excitées par les difficultés que son entreprise présentait déjà.

Marche-à-terre fit avec sa main une espèce d'auvent au-dessus de son front pour se garantir les yeux de l'éclat du soleil, et contempla tristement la route que suivaient les républicains à travers la vallée de la Pèlerine. Ses petits yeux noirs et perçants essayaient de découvrir ce qui se passait sur l'autre rampe, à l'horizon de la vallée.

— Les bleus vont intercepter le courrier, dit d'une voix farouche celui des chefs qui se trouvait le plus près de Marche-à-terre.

— Par la sainte Vierge d'Auray, reprit un autre, pourquoi nous as-tu fait battre? était-ce pour sauver ta peau?

Marche-à-terre lui lança un regard comme venimeux et frappa le sol de sa lourde carabine.

— Suis-je le chef?

Puis après une pause :

— Si vous vous étiez battus tous comme moi, pas un de ces bleus-là n'aurait échappé! reprit-il en montrant les restes du détachement de Hulot. Alors, peut-être, la voiture serait-elle arrivée jusqu'ici.

— Crois-tu, reprit un troisième, qu'ils penseraient à l'escorter ou à la retenir, si nous les avions laissés passer tranquillement? Tu as voulu sauver ta peau de chien, parce que tu ne croyais pas les bleus en route.

Pour la santé de son groin, ajouta l'orateur en se tournant vers les autres, il nous a fait saigner et nous perdrons encore vingt mille francs de bon or...

— Groin toi-même! s'écria Marche-à-terre en se reculant de trois pas et ajustant son agresseur. Ce ne sont pas les bleus que tu hais, c'est l'or que tu aimes. Tiens, tu mourras sans confession, vilain damné, qui n'as pas communié cette année!

Cette insulte irrita le chouan au point de le faire pâlir, et un sourd grognement sortit de sa poitrine pendant qu'il se mit en mesure de mirer Marche-à-terre.

Le jeune chef s'élança entre eux. Il leur fit tomber les armes des mains en frappant leurs carabines avec le canon de la sienne; puis il demanda l'explication de cette dispute, car la conversation avait été tenue en bas-breton, idiome qui lui était complétement inconnu.

— Monsieur le marquis, dit Marche-à-terre en achevant son discours, c'est d'autant plus mal à eux de m'en vouloir que j'ai laissé en arrière Pille-miche, qui saura peut-être sauver la voiture des griffes des voleurs.

Et il montra les bleus.

— Comment! s'écria le jeune homme en colère, c'est donc pour arrêter une voiture publique que vous restez encore ici, lâches qui n'avez pu remporter une victoire dans le premier combat où j'ai commandé! Mais comment triompherait-on avec de semblables intentions? Les défenseurs de Dieu et du Roi sont-ils donc des brigands! Par la sainte Vierge d'Auray! nous avons à faire la guerre à la république et non aux diligences. Ceux qui désormais se rendront coupables d'attaques aussi honteuses ne recevront pas l'absolution et ne profiteront pas des faveurs réservées aux braves serviteurs du Roi.

Un sourd murmure s'éleva du sein de cette troupe. Il était facile de voir que l'autorité importante et difficile à établir sur ces hordes indisciplinées allait être compromise. Le jeune chef, auquel ce mouvement n'avait pas échappé, cherchait déjà à sauver sa douteuse autorité, lorsque le trot d'un cheval retentit au milieu du silence. Toutes les têtes se tournèrent dans la direction présumée du personnage qui survenait.

C'était une jeune femme assise en travers sur un petit cheval breton. Elle le mit au galop pour arriver plus vite auprès de la troupe des chouans aussitôt qu'elle y eut aperçu le jeune homme.

— Qu'avez-vous donc? demanda t-elle en regardant tour à tour les chouans et leur chef.

— Croiriez-vous, madame, qu'ils attendent la correspondance de Mayenne à Fougères, dans l'intention de la piller, quand nous venons d'avoir, pour délivrer nos gars de Fougères, une escarmouche qui nous a coûté beaucoup d'hommes sans que nous ayons pu détruire les bleus?

— Eh bien! où est le mal? demanda la jeune dame, à laquelle un tact naturel aux femmes révéla le secret de la scène. Vous avez perdu des hommes, nous n'en manquerons jamais. Le courrier porte de l'argent, sans doute; nous en manquerons toujours! Nous enterrerons nos hommes qui iront au ciel, et nous prendrons l'argent, qui ira dans les poches de tous ces braves gens. Où est la difficulté?

— N'y a-t-il donc rien là-dedans qui vous fasse rougir? demanda le jeune homme à voix basse. Êtes-vous donc dans un tel besoin d'argent qu'il vous faille en prendre sur les routes?

— J'en suis tellement affamée, marquis, que je mettrais, je crois, mon cœur en gage s'il n'était pas pris, dit-elle en lui souriant avec coquetterie. Mais d'où venez-vous donc, pour croire que vous vous servirez des chouans sans leur laisser piller par-ci par-là quelques bleus? Ne savez-vous pas le proverbe: *voleur comme une chouette?* Or, qu'est-ce qu'un chouan? D'ailleurs, dit-elle en élevant la voix, n'est-ce pas une action juste? Les bleus n'ont-ils pas pris tous les biens de l'Église et les nôtres?...

Un autre murmure, bien différent du premier, accueillit ces paroles. Alors le jeune marquis, dont le front se rembrunissait, prit la jeune dame à part et lui dit avec la vive bouderie d'un homme bien élevé:

— Ces messieurs viendront-ils à la Vivetière au jour fixé?

— Oui.

— Permettez que j'y retourne. Je ne saurais sanctionner de tels brigandages par ma présence! Oui, madame, j'ai dit brigandages. Il y a de la noblesse à être volé, mais...

— Eh bien! dit-elle en l'interrompant, j'aurai votre part. Je vous remercie de me l'abandonner, ce surplus de prise me fera grand bien! Ma mère a tellement tardé à m'envoyer de l'argent que je suis au désespoir.

— Adieu! s'écria le jeune chef.

Et il disparut.

Alors, elle courut vivement après lui.

— Pourquoi ne restez-vous pas avec moi? demanda-t-elle en lui lançant le regard à demi despotique, à demi caressant, dont les femmes qui ont des droits au respect d'un homme savent si bien nuancer les expressions.

— N'allez-vous pas piller la voiture?

— Piller! reprit-elle, quel singulier terme! Laissez-moi vous expliquer...

— Rien, dit-il en lui prenant les mains et les lui baisant avec la galanterie superficielle d'un courtisan.

Écoutez-moi, reprit-il: si je demeurais là pen-

dant la capture de cette diligence, vos gens me tueraient, car je les...

— Ils ne vous tueraient pas, reprit-elle vivement; mais ils vous lieraient les mains avec les égards dus à votre rang; et après avoir levé sur les républicains une contribution nécessaire à leur équipement, à leur subsistance, et à l'achat de leur poudre, ils vous obéiraient aveuglément.

— Et vous voulez que je commande ici! Si ma vie est nécessaire à la cause que je défends, permettez-moi de sauver l'honneur de mon pouvoir. En me retirant, je puis ignorer cette lâcheté. Je reviendrai pour vous accompagner.

Et il s'éloigna rapidement.

La jeune dame écouta le bruit de ses pas avec un déplaisir marqué. Quand le bruissement des feuilles séchées eut insensiblement cessé, elle resta comme interdite, puis elle revint en grande hâte vers les chouans. Elle laissa brusquement échapper un geste de dédain et dit à Marche-à-terre, qui l'aidait à descendre de cheval :

— Ce jeune homme-là voudrait pouvoir s'arranger à l'amiable avec la République! — Prr... encore quelques jours et il changera d'opinion!

—Comme il m'a traitée! se dit-elle après une pause.

Elle s'assit sur la roche qui avait servi de siége au marquis et attendit en silence l'arrivée de la voiture.

Ce n'était pas un des moindres phénomènes de l'époque que cette jeune dame noble jetée par de violentes passions dans la lutte des monarchies contre l'esprit du siècle, et poussée par la vivacité de ses sentiments à des actions dont pour ainsi dire elle n'était pas complice; semblable en cela à tant d'autres qui furent entraînées par une exaltation souvent féconde en grandes choses.

Comme elle, beaucoup de femmes jouèrent des rôles ou héroïques ou blâmables dans cette tourmente. La cause royaliste ne trouva pas d'émissaires ni plus dévoués ni plus actifs que ces femmes, mais aucune des héroïnes de ce parti ne paya les erreurs du dévouement, ou le malheur de ces situations interdites à leur sexe, par une expiation aussi terrible que le fut le désespoir de cette dame, lorsque, assise sur le granit de la route, elle ne put refuser son admiration au noble dédain et à la loyauté du jeune chef.

Insensiblement elle tomba dans une profonde rêverie. D'amers souvenirs lui firent désirer l'innocence de ses premières années et regretter de n'avoir pas été une victime de cette révolution dont elle essayait d'arrêter la marche, alors victorieuse.

V.

La voiture qui entrait pour quelque chose dans l'attaque des chouans avait quitté la petite ville d'Ernée quelques instants avant l'escarmouche des deux partis.

Rien ne peint mieux un pays que l'état de son matériel social. Sous ce rapport, cette voiture mérite une mention honorable. La révolution elle-même n'eut pas le pouvoir de la détruire; et elle roule encore de nos jours.

Lorsque M. Turgot remboursa le privilége qu'une compagnie obtint sous Louis XIV, de transporter exclusivement les voyageurs par tout le royaume, et qu'il institua les entreprises nommées alors *les turgotines;* les vieux carrosses de MM. de Vouges, Chanteclaire et veuve Lacombe refluèrent dans les provinces. Une de ces mauvaises voitures établissait donc la communication entre Mayenne et Fougères. Quelques entêtés l'avaient jadis nommée, par antiphrase, *la turgotine,* pour singer Paris ou en haine d'un ministre qui tentait des innovations.

Cette turgotine était un méchant cabriolet à deux roues très-hautes au fond duquel deux personnes un peu grasses auraient difficilement tenu. L'exiguïté de cette frêle machine ne permettant pas de la charger beaucoup, et le coffre qui en formait le siége étant exclusivement réservé au service de la poste, si les voyageurs avaient quelque bagage, ils étaient obligés de le garder entre leurs jambes déjà torturées par le peu d'ampleur de la caisse.

Cette caisse ressemblait assez à un gros soufflet. Sa couleur primitive et celle des roues fournissait aux voyageurs une insoluble énigme. Deux rideaux de cuir, peu maniables malgré de longs services, devaient protéger les patients contre le froid et la pluie. Le conducteur, assis sur une banquette semblable à celle des plus mauvais coucous parisiens, participait forcément à la conversation, par la manière dont il était placé entre ses victimes bipèdes et quadrupèdes.

Cet équipage avait une fantastique ressemblance avec ces vieillards décrépits qui ont essuyé bon nombre de catarrhes, d'apoplexies, et que la mort semble respecter. Semblable à un voyageur sommeillant, il se penchait alternativement en arrière et en avant, comme s'il eût essayé de résister à l'action violente de deux petits chevaux bretons qui le traînaient sur une route passablement raboteuse.

Ce monument d'un autre âge contenait trois voyageurs qui, à la sortie d'Ernée, où l'on avait relayé, continuèrent avec le conducteur une conversation commencée depuis longtemps.

— Comment voulez-vous que les chouans se soient montrés par ici? disait le conducteur : ceux d'Ernée viennent de me dire que le commandant Hulot n'a pas encore quitté Fougères.

— Oh oh! l'ami, lui répondit le moins âgé des

voyageurs, tu ne risques que ta carcasse! Si tu avais, comme moi, trois cents écus sur toi, et que tu fusses connu pour être un bon patriote, tu ne serais pas si tranquille!

— Vous êtes en tout cas bien bavard, répondit le conducteur en hochant la tête.

— Brebis comptées, le loup les mange, reprit le second personnage.

Ce dernier, vêtu de noir, paraissait avoir une quarantaine d'années et devait être quelque recteur des environs. Son menton s'appuyait sur un double étage, et son teint était très-fleuri. Quoique gros et court, il déployait une certaine agilité chaque fois qu'il fallait descendre de voiture ou y remonter.

— Seriez-vous des chouans? s'écria l'homme aux trois cents écus, dont l'opulente peau de bique couvrait un pantalon de bon drap et une veste fort propre qui annonçaient quelque riche cultivateur. Par l'âme de saint Robespierre, je jure que vous seriez mal reçus!

Puis, promenant ses yeux gris du conducteur aux voyageurs, il leur montra deux pistolets à sa ceinture.

— Les Bretons n'ont pas peur de cela, dit avec dédain le recteur. D'ailleurs avons-nous l'air d'en vouloir à votre argent?

Chaque fois que le mot argent était prononcé, le conducteur devenait taciturne.

Le recteur avait précisément assez d'esprit pour douter que le patriote eût des écus et croire que leur guide en portât.

— Es-tu chargé aujourd'hui, Coupiau? lui demanda-t-il.

— Oh! monsieur Gudin, je n'ai quasiment *rin*, répondit le conducteur.

M. Gudin, ayant interrogé la figure du patriote et celle de Coupiau, les trouva également imperturbables pendant cette réponse.

— Tant mieux pour toi! répliqua le patriote. Alors je pourrai prendre mes mesures pour sauver mon avoir en cas de malheur.

Une dictature si despotiquement réclamée révolta Coupiau, qui reprit brutalement :

— Je suis le maître de ma voiture, et pourvu que je vous conduise...

— Es-tu patriote? es-tu chouan? lui demanda vivement son adversaire en l'interrompant.

— Ni l'un ni l'autre, lui répondit Coupiau. Je suis postillon, et Breton, qui plus est; partant, je ne crains ni les bleus ni les gentilshommes.

— Tu veux dire les gens-pille-hommes, reprit le patriote avec ironie.

— Ils ne font que reprendre ce qu'on leur a ôté, dit le recteur.

Les deux voyageurs se regardèrent, s'il est permis de s'exprimer ainsi, jusque dans le blanc des yeux.

Il existait au fond de la voiture un troisième voyageur qui gardait, au milieu de ces débats, le plus profond silence. Le conducteur, le patriote et même M. Gudin son voisin ne faisaient aucune attention à ce muet personnage.

C'était en effet un de ces voyageurs incommodes et peu sociables qui sont dans une voiture comme un veau résigné que l'on mène les pattes liées au marché voisin. Ils commencent par s'emparer de toute leur place légale, et finissent par dormir sans aucun respect humain sur les épaules de leurs voisins.

Le patriote, M. Gudin et le conducteur l'avaient donc laissé à lui-même sur la foi de son sommeil, après s'être aperçus qu'il était inutile de parler à un homme dont la figure pétrifiée annonçait une vie passée à mesurer des aunes de toile et une intelligence occupée à les vendre tout bonnement plus cher qu'elles ne coûtaient.

Ce gros petit homme, pelotonné dans son coin, ouvrait de temps en temps ses petits yeux d'un bleu de faïence. Or, pendant cette discussion, il les avait successivement portés sur chaque interlocuteur avec des expressions d'effroi, de doute et de défiance. Mais il paraissait ne craindre que ses compagnons de voyage et se soucier fort peu des chouans. Quand il regardait le conducteur, on eût dit de deux francs-maçons.

En ce moment la fusillade de la Pèlerine commença. Coupiau, déconcerté, arrêta sa voiture.

— Oh oh! dit l'ecclésiastique qui paraissait s'y connaître, c'est un engagement sérieux! Il y a beaucoup de monde.

— L'embarrassant, monsieur Gudin, est de savoir qui l'emportera, s'écria Coupiau.

Cette fois les figures furent unanimes dans leur anxiété.

— Entrons la voiture, dit le patriote, dans cette auberge là-bas. Nous l'y cacherons, en attendant le résultat de la bataille.

Cet avis parut si sage que Coupiau s'y rendit. Le patriote aida le conducteur à cacher la voiture à tous les regards, derrière un tas de fagots.

Alors le prétendu recteur saisit une occasion de dire à Coupiau : Est-ce qu'il aurait réellement de l'argent?

— Hé, monsieur Gudin, si ce qu'il en a entrait dans les poches de Votre Révérence, elles ne seraient pas lourdes!

Les républicains, pressés de gagner Ernée, passèrent devant l'auberge sans y entrer.

Au bruit de leur marche précipitée, Gudin et l'aubergiste, stimulés par la curiosité, avancèrent sur la porte de la cour pour les voir.

Tout à coup le gros ecclésiastique courut à un soldat qui restait en arrière.

— Eh bien, Gudin ! s'écria-t-il, entêté, tu vas donc avec les bleus ! Mon enfant, y penses-tu ?

— Oui, mon oncle, répondit le sergent. J'ai juré de défendre la France !

— Eh ! malheureux, tu perds ton âme !

— Mon oncle, si le roi avait été à la tête de ses armées, je ne dis pas que...

— Eh ! imbécile, qui te parle du roi ? Ta république donne-t-elle des abbayes ? Elle a tout renversé. A quoi veux-tu parvenir ? Reste avec nous, nous triompherons, un jour ou l'autre, et tu deviendras conseiller à quelque parlement.

— Des parlements ? dit Gudin d'un ton moqueur. Adieu, mon oncle.

— Tu n'auras pas de moi trois louis vaillant, dit l'oncle en colère. Je te déshérite !

— Merci, dit le républicain.

Ils se séparèrent.

Les fumées du cidre versé par le patriote à Coupiau pendant le passage de la petite troupe avaient réussi à obscurcir l'intelligence du conducteur ; mais il se réveilla tout joyeux quand l'aubergiste, qui s'était informé du résultat de la lutte, annonça que les bleus avaient eu l'avantage.

Alors Coupiau remit sa voiture en route. Elle ne tarda pas à se montrer au fond de la vallée de la Pèlerine, où il était facile de l'apercevoir également et des plateaux du Maine et de ceux de la Bretagne, semblable à un débris de vaisseau nageant sur les flots après une tempête.

Hulot était arrivé sur le sommet de la côte que les bleus gravissaient alors, et d'où l'on apercevait encore la Pèlerine dans le lointain. Il se retourna pour voir si les chouans y séjournaient toujours. Le soleil, frappant sur les canons de leurs fusils, les lui indiqua comme des points brillants. Alors, en jetant un dernier regard sur la vallée qu'il allait quitter pour entrer dans celle d'Ernée, il crut distinguer sur la grande route l'équipage de Coupiau.

— N'est-ce pas la voiture de Mayenne ? demanda-t-il à ses deux amis.

Les deux officiers, dirigeant à l'envi leurs yeux sur la vieille turgotine, la reconnurent.

— Hé bien, dit Hulot, comment ne l'avons-nous pas rencontrée ?

Ils se regardèrent en silence.

— Voilà encore une énigme ! s'écria le commandant. Je commence à entrevoir la vérité cependant.

En ce moment Marche-à-terre reconnaissait aussi la turgotine. Il la signala à ses camarades, et les éclats de leur joie tirèrent la jeune dame de sa rêverie. Elle s'avança et vit la voiture qui s'approchait du revers de la Pèlerine avec une fatale rapidité. La malheureuse turgotine arriva bientôt sur le plateau. Alors les chouans, qui s'y étaient cachés de nouveau, fondirent sur leur proie avec une avide célérité.

Le voyageur muet se laissa couler au fond de la voiture et s'y cacha soudain en cherchant à garder l'apparence d'un ballot.

— Ah bien ! s'écria Coupiau de dessus son siége, vous avez senti le patriote que voilà. Il a de l'or un plein sac !

Il leur désigna le paysan.

Les chouans accueillirent ces paroles par un éclat de rire général et s'écrièrent : — Pille-miche ! Pille-miche ! Pille-miche !...

Au milieu de ce rire, auquel Pille-miche lui-même répondait comme un écho, Coupiau descendit tout honteux de son siége. Lorsque Pille-miche aida son voisin à quitter la voiture, il s'éleva un murmure de respect.

— C'est l'abbé Gudin ! crièrent plusieurs hommes.

A ce nom respecté, tous les chapeaux furent ôtés, les chouans s'agenouillèrent devant l'abbé et lui demandèrent sa bénédiction. Le prêtre la leur donna gravement.

— Il tromperait saint Pierre et lui volerait les clefs du paradis, dit le recteur en frappant sur l'épaule de Pille-miche. Sans lui, les bleus nous interceptaient.

Mais l'abbé, apercevant la jeune dame, alla s'entretenir avec elle à quelques pas de là.

Marche-à-terre, qui avait ouvert lestement le coffre du cabriolet, fit voir avec une joie sauvage un sac dont la forme annonçait des rouleaux d'or.

Il ne resta pas longtemps à faire les parts. Chaque chouan reçut de lui son contingent avec une telle exactitude que ce partage n'excita pas la moindre querelle. Puis, il s'avança vers la jeune dame et l'abbé, et leur présenta six mille francs environ.

— Puis-je accepter en conscience, monsieur Gudin ? dit-elle.

Elle sentait intérieurement le besoin d'une approbation.

— Comment donc, madame ! l'Église n'a-t-elle pas autrefois approuvé la confiscation du bien des protestants ? A plus forte raison celle des révolutionnaires qui renient Dieu, détruisent les chapelles et persécutent la religion !

Et l'abbé joignit l'exemple à la prédication, en acceptant sans scrupule la dîme de nouvelle espèce que lui offrait Marche-à-terre.

— Au reste, ajouta-t-il, je puis maintenant consacrer tout ce que je possède à la défense de Dieu et du Roi. Mon neveu part avec les bleus !

Coupiau se lamentait et criait qu'il était ruiné.

— Viens avec nous, lui dit Marche-à-terre, tu auras ta part !

— Mais on croira que j'ai fait exprès de me laisser voler, si je reviens sans avoir essuyé de violence.

— N'est-ce que ça ? dit Marche-à-terre.

Il fit un signal, et une décharge cribla la turgotine.

A cette fusillade imprévue, la vieille voiture poussa un cri si lamentable que les chouans, naturellement superstitieux, reculèrent d'effroi. Mais Marche-à-terre avait vu sauter et retomber dans un coin de la caisse la figure pâle du voyageur taciturne.

— Tu as encore une volaille dans ton poulailler? dit tout bas Marche-à-terre à Coupiau.

Pille-miche, qui comprit la question, cligna des yeux en signe d'intelligence.

— Oui, répondit le conducteur. Mais je mets pour condition à mon enrôlement avec vous autres que vous me laisserez conduire ce brave homme sain et sauf à Fougères. Je m'y suis engagé au nom de la sainte Vierge d'Auray.

— Qui est-ce? demanda Pille-miche.

— Je ne puis pas vous le dire, répondit Coupiau.

— Laisse-le donc ! reprit Marche-à-terre en poussant Pille-miche par le coude. Il a juré par la sainte Vierge d'Auray, faut qu'il tienne ses promesses.

Mais, dit le chouan en s'adressant à Coupiau, ne descends pas trop vite la montagne, nous allons te rejoindre et pour cause. Je veux voir le museau de ton voyageur, et nous lui donnerons un passe-port.

En ce moment on entendit le galop d'un cheval dont le bruit se rapprochait vivement de la Pèlerine. Bientôt le jeune chef apparut. La dame cacha promptement le sac qu'elle avait à la main.

— Vous pouvez garder cet argent sans scrupule, dit le jeune homme en ramenant en avant le bras de la dame. Voici une lettre que j'ai trouvée pour vous parmi celles qui m'attendaient à la Vivetière. — Elle est de madame votre mère.

Après avoir tour à tour regardé les chouans qui regagnaient le bois et la voiture qui descendait la vallée du Couësnon, il ajouta :

— Malgré ma diligence, je ne suis pas arrivé à temps. Fasse le ciel que je me sois trompé dans mes soupçons !

— C'était l'argent de ma pauvre mère ! s'écria la dame après avoir décacheté la lettre dont elle lut les premières lignes.

Quelques rires étouffés retentirent dans le bois. Le jeune homme lui-même ne put s'empêcher de sourire en voyant la dame tenir à la main le sac qui renfermait sa part dans le pillage de son propre argent. Elle-même se mit à rire et dit au chef :

— Eh bien ! marquis, Dieu soit loué ! pour cette fois je m'en tire sans péché.

— Vous mettez donc de la légèreté même dans vos remords ? dit le jeune homme.

Elle rougit et le regarda avec une contrition si véritable qu'il en fut désarmé.

L'abbé rendit poliment, mais d'un air équivoque, la dîme qu'il venait d'accepter. Puis il suivit le jeune homme qui se dirigeait vers le chemin détourné par lequel il était venu.

Avant de les rejoindre, la jeune dame fit un signe à Marche-à-terre qui vint près d'elle.

— Vous vous porterez en avant de Mortagne, lui dit-elle à voix basse. On m'écrit que les bleus doivent envoyer incessamment à Alençon une forte somme en numéraire pour subvenir aux préparatifs de la guerre. Si j'abandonne à tes camarades la prise d'aujourd'hui c'est à condition qu'ils sauront m'en indemniser. Surtout que le Gars ne sache rien de l'expédition : peut-être s'y opposerait-il. En cas de malheur, je l'adoucirai.

— Madame, dit le marquis, sur le cheval duquel elle se mit en croupe en abandonnant le sien à l'abbé, nos amis de Paris m'écrivent de prendre garde à nous. La république veut essayer de nous combattre par la ruse et la trahison.

— Ce n'est pas trop mal ! répondit-elle. Ils ont d'assez bonnes idées, ces gens-là ! Je pourrai prendre part à la guerre et trouver des adversaires.

— Je le crois, s'écria le marquis. Pichegru m'engage à être scrupuleux et circonspect dans mes amitiés de toute espèce. La république me fait l'honneur de me supposer plus dangereux que tous les Vendéens ensemble, et compte sur mes faiblesses pour s'emparer de ma personne.

— Vous défieriez-vous de moi? dit-elle en lui frappant le cœur avec la main par laquelle elle se tenait à lui.

— Seriez-vous là, madame ? dit-il en riant.

— Ainsi, reprit l'abbé, la police de Fouché sera plus dangereuse pour nous que ne le sont les bataillons mobiles et les contre-chouans.

— Comme vous le dites, mon révérend !

— Ha ha ! s'écria la dame, Fouché va donc envoyer des femmes contre vous !

Je les attends ! ajouta-t-elle d'un son de voix profond et après une légère pause.

Ils se perdirent dans un dédale de chemins couverts.

A trois ou quatre portées de fusil du plateau désert qu'ils abandonnaient, il se passait une de ces scènes qui, pendant quelque temps encore, devinrent assez fréquentes sur les grandes routes.

Au sortir du petit village de la Pèlerine, Pille-miche et Marche-à-terre avaient arrêté de nouveau la voiture dans un enfoncement du chemin.

Coupiau était descendu de son siége, après une

molle résistance. Le voyageur taciturne, exhumé de sa cachette par les deux chouans, se trouvait agenouillé dans un genêt.

— Qui es-tu? lui demandait Marche-à-terre d'une voix sinistre.

Il gardait le silence, lorsque Pille-miche recommença la question en lui donnant un coup de crosse.

— Je suis, dit-il alors en jetant un regard sur Coupiau, Jacques Pinaud, un pauvre marchand de toile.

Coupiau fit un signe négatif, sans croire enfreindre ses promesses. Ce signe éclaira Pille-miche qui ajusta le voyageur pendant que Marche-à-terre lui signifia catégoriquement ce terrible ultimatum :

— Tu es trop gras pour avoir les soucis des pauvres! Si tu te fais encore demander une fois ton véritable nom, voici mon ami Pille-miche qui, par un seul coup de fusil, acquerra l'estime et la reconnaissance de tes héritiers.

—Qui es-tu?

—Je suis d'Orgemont de Fougères.

—Ah ah! s'écrièrent les deux chouans.

—Ce n'est pas moi qui vous ai nommé, monsieur d'Orgemont, dit Coupiau. La sainte Vierge m'est témoin que je vous ai bien défendu.

— Puisque vous êtes monsieur d'Orgemont de Fougères, reprit Marche-à-terre d'un air presque respectueux, nous allons vous laisser aller bien tranquillement. Mais comme vous n'êtes ni un bon chouan, ni un vrai bleu, quoique ce soit vous qui ayez acheté les biens de l'abbaye de Juvigny, vous nous paierez, ajouta le chouan en ayant l'air de compter ses associés, trois cents écus de six francs pour votre rançon. La neutralité vaut bien cela.

— Trois cents écus de six francs! répétèrent en chœur le malheureux banquier, Pille-miche et Coupiau, mais avec des expressions diverses.

— Hélas! mon cher monsieur, continua d'Orgemont, je suis ruiné. L'*emprunt forcé* de cent millions fait par cette république du diable, qui m'a taxé à une somme énorme, m'a mis à sec!

— Combien t'a-t-elle donc demandé, ta république?

— Mille écus, mon cher monsieur, répondit le banquier d'un air piteux, croyant obtenir une remise.

—Si ta république t'arrache des emprunts forcés aussi considérables, tu vois bien qu'il y a tout à gagner avec nous autres; notre gouvernement est moins cher. Trois cents écus, est-ce donc tant pour ta peau?

— Où les prendrai-je?

— Dans ta caisse, dit Pille-miche. Et qu'ils ne soient pas rognés, ou nous te rognerons les ongles au feu.

— Où vous les paierai-je? demanda d'Orgemont.

—Ta maison de campagne de Fougères n'est pas loin de la ferme de Gibarry, où demeure mon cousin Galope-Chopine, autrement dit le grand Jacquot; tu les lui remettras, dit Pille-miche.

—Cela n'est pas régulier, répondit d'Orgemont.

— Qu'est-ce que cela nous fait? reprit Marche-à-terre. Songe que, s'ils ne sont pas remis à Galope-Chopine d'ici à quinze jours, nous te rendrons une petite visite qui te guérirait de la goutte pour toujours si tu l'avais aux pieds.

Quant à toi, Coupiau, reprit Marche-à-terre, ton nom désormais sera *Mène-à-bien*...

A ces mots les deux chouans s'éloignèrent. Le voyageur remonta dans la voiture qui, grâce au fouet de Coupiau, se dirigea rapidement vers Fougères.

— Si vous aviez eu des armes, lui dit Coupiau, nous aurions pu nous défendre un peu mieux.

—Imbécile, j'ai dix mille francs là! reprit d'Orgemont en montrant ses souliers. Est-ce qu'on peut se défendre avec une somme aussi forte sur soi?

Mène-à-bien se gratta l'oreille et regarda derrière lui; mais ses nouveaux camarades avaient complétement disparu.

VI.

Hulot et ses soldats s'arrêtèrent à Ernée pour déposer les blessés à l'hôpital de cette petite ville. Puis, sans que nul événement fâcheux interrompît la marche des troupes républicaines, elles arrivèrent à Mayenne. Là le commandant put, le lendemain, résoudre tous ses doutes relativement à la marche du messager. Le lendemain, les habitants apprirent le pillage de la voiture.

Peu de jours après, les autorités dirigèrent sur Mayenne assez de conscrits patriotes pour que Hulot pût y remplir le cadre de sa demi-brigade.

Bientôt se succédèrent des ouï-dire peu rassurants sur l'insurrection. La révolte était complète sur tous les points où, pendant la dernière guerre, les chouans et les Vendéens avaient établi les principaux foyers de cet incendie. En Bretagne, les royalistes s'étaient rendus maîtres de Pontorson, afin de se mettre en communication avec la mer. La petite ville de Saint-James, située entre Pontorson et Fougères, avait été prise par eux. Ils paraissaient vouloir en faire momentanément leur place d'armes, le centre de leurs magasins et de leurs opérations. De là, ils pouvaient correspondre sans dan-

ger avec la Normandie et le Morbihan. Les chefs subalternes parcouraient ces trois pays pour y soulever les partisans de la monarchie et arriver à mettre de l'ensemble dans leur entreprise. Ces menées coïncidaient avec les nouvelles de la Vendée, où des intrigues semblables agitaient la contrée, sous l'influence de quatre chefs célèbres, MM. l'abbé Bernier, d'Autichamp, de Châtillon et Suzannet.

Le chef du vaste plan d'opérations qui se déroulait lentement, mais d'une manière formidable, était réellement le Gars, surnom donné par les chouans à M. le marquis de Montauran, lors de son débarquement. Les renseignements transmis aux ministres par Hulot se trouvaient exacts en tout point. L'autorité de ce chef envoyé du dehors avait été aussitôt reconnue. Le marquis prenait même assez d'empire sur les chouans pour leur faire concevoir le véritable but de la guerre et leur persuader que les excès dont ils se rendaient coupables souillaient la cause généreuse qu'ils avaient embrassée. Le caractère hardi, la bravoure, le sang-froid, la capacité de ce jeune seigneur réveillaient les espérances des ennemis de la république, et flattaient si vivement la sombre exaltation de ces contrées, que les moins zélés coopéraient à y préparer des événements décisifs pour la monarchie abattue.

Hulot ne recevait aucune réponse aux demandes et aux rapports réitérés qu'il adressait à Paris. Ce silence étonnant annonçait sans doute une nouvelle crise révolutionnaire.

— En serait-il maintenant, disait le vieux chef à ses amis, en fait de gouvernement comme en fait d'argent? Met-on néant à toutes les pétitions?

Mais le bruit du magique retour du général Bonaparte et des événements du 18 brumaire ne tarda pas à se répandre. Les commandants militaires de l'Ouest comprirent alors le silence des ministres. Néanmoins ces chefs n'en furent que plus impatients d'être délivrés de la responsabilité qui pesait sur eux et devinrent assez curieux de connaître les mesures qu'allait prendre le nouveau gouvernement.

En apprenant que le général Bonaparte avait été nommé premier consul de la république, les militaires éprouvèrent une joie très-vive. Ils voyaient, pour la première fois, un des leurs arriver au maniement des affaires. La France, dont le jeune général était l'idole, tressaillit d'espérance. L'énergie de la nation se renouvela. La capitale, fatiguée de sa sombre attitude, se livra aux fêtes et aux plaisirs dont elle était depuis si longtemps sevrée. Les premiers actes du consulat ne diminuèrent aucun espoir, et la liberté même ne s'en effaroucha pas.

Le premier consul fit une proclamation aux habitants de l'Ouest. Ces éloquentes allocutions adressées aux masses et dont il était, pour ainsi dire, l'inventeur, produisaient, dans ces temps de patriotisme et de miracles, des effets prodigieux. Cette voix retentissait dans le monde comme la voix d'un prophète. Aucune proclamation n'avait encore été démentie par la victoire.

« Habitants,

« Une guerre impie embrase une seconde fois les départements de l'Ouest.

« Les artisans de ces troubles sont des traîtres vendus à l'Anglais ou des brigands qui ne cherchent dans les discordes civiles que l'aliment et l'impunité de leurs forfaits.

« A de tels hommes le gouvernement ne doit ni ménagements, ni déclaration de ses principes.

« Mais il est des citoyens chers à la patrie qui ont été séduits par leurs artifices; c'est à ces citoyens que sont dues les lumières et la vérité.

« Des lois injustes ont été promulguées et exécutées; des actes arbitraires ont alarmé la sécurité des citoyens et la liberté des consciences; partout des inscriptions hasardées sur des listes d'émigrés ont frappé des citoyens; enfin de grands principes d'ordre social ont été violés.

« Les consuls déclarent que la liberté des cultes étant garantie par la Constitution, la loi du 11 prairial an III, qui laisse aux citoyens l'usage des édifices destinés aux cultes religieux sera exécutée.

« Le gouvernement pardonnera : il fera grâce au repentir; l'indulgence sera entière et absolue; mais il frappera quiconque après cette déclaration oserait encore résister à la souveraineté nationale. »

— Eh bien! disait Hulot après la lecture publique de ce discours consulaire, est-ce assez paternel? Vous verrez cependant que pas un brigand royaliste ne changera d'opinion.

Le commandant avait raison. Cette proclamation ne servit qu'à raffermir chacun dans son parti.

Quelques jours après, Hulot et ses collègues reçurent des renforts. Le nouveau ministre de la guerre leur manda que le général Brune était désigné pour aller prendre le commandement des troupes dans l'ouest de la France. Hulot, dont on connaissait l'expérience, eut provisoirement l'autorité dans les départements de l'Orne et de la Mayenne. Une activité inconnue anima bientôt tous les ressorts du gouvernement. Une circulaire du ministre de la guerre et du ministre de la police générale annonça que des mesures vigoureuses confiées aux chefs des commandements militaires avaient été prises pour étouffer l'insurrection *dans son principe*. Mais les chouans et les Vendéens avaient déjà profité de l'inaction de la république pour soulever les campagnes et s'en emparer entièrement.

Aussi, une nouvelle proclamation consulaire fut-elle adressée. Cette fois le général parlait aux troupes.

« Soldats,

« Il ne reste plus dans l'Ouest que des brigands, des émigrés, des stipendiés de l'Angleterre.

« L'armée est composée de plus de soixante mille braves; que j'apprenne bientôt que les chefs des rebelles ont vécu. La gloire ne s'acquiert que par les fatigues; si on pouvait l'acquérir en tenant son quartier-général dans les grandes villes, qui n'en aurait pas?...

« Soldats, quel que soit le rang que vous occupiez dans l'armée, la reconnaissance de la nation vous attend. Pour en être dignes, il faut braver l'intempérie des saisons, les glaces, les neiges, le froid excessif des nuits; surprendre vos ennemis à la pointe du jour et exterminer ces misérables, le déshonneur du nom français.

« Faites une campagne courte et bonne; soyez inexorables pour les brigands, mais observez une discipline sévère.

« Gardes nationales, joignez les efforts de vos bras à ceux des troupes de ligne.

« Si vous connaissez parmi vous des hommes partisans des brigands, arrêtez-les! Que nulle part ils ne trouvent d'asile contre le soldat qui va les poursuivre; et s'il était des traîtres qui osassent les recevoir et les défendre, qu'ils périssent avec eux! »

— Quel compère! s'écria Hulot, c'est comme à l'armée d'Italie, il sonne la messe et il la dit! Est-ce parler, cela!

— Oui, mais il parle tout seul, et en son nom, dit Gérard qui commençait à s'alarmer des suites du 18 brumaire.

— Hé! sainte guérite, qu'est-ce que cela fait, puisque c'est un militaire? s'écria Merle.

A quelques pas de là, plusieurs soldats s'étaient attroupés devant la proclamation affichée sur le mur. Or, comme pas un d'eux ne savait lire, ils la contemplaient, les uns d'un air insouciant, les autres avec curiosité, pendant que deux ou trois cherchaient parmi les paysans un citoyen qui eût la mine d'un savant.

— Vois donc, la Clef-des-cœurs, ce que c'est que ce chiffon de papier-là, dit Beau-pied d'un air goguenard à son camarade.

— C'est bien facile à deviner, répondit la Clef-des-cœurs.

A ces mots, tous regardèrent les deux camarades toujours prêts à jouer leurs rôles.

— Tiens, regarde, reprit la Clef-des-cœurs. Et il montra, en tête de la proclamation, une grossière vignette où depuis peu de jours un compas remplaçait le niveau de 1793.

— Tiens, cela veut dire qu'il faudra que, nous autres troupiers, nous marchions ferme! ils ont mis là un compas toujours ouvert, c'est un emblème.

— Mon garçon, ça ne te va pas de faire le savant, cela s'appelle un problème. J'ai servi d'abord dans l'artillerie, reprit Beau-pied, mes officiers ne mangeaient que de ça...

— C'est un emblème.

— C'est un problème.

— Gageons!

— Quoi?

— Ta pipe d'écume!

— Tope!

— Sans vous commander, mon lieutenant, n'est-ce pas que c'est un emblème, et non un problème? demanda la Clef-des-cœurs à Gérard qui, tout pensif, suivait Hulot et Merle.

— C'est l'un et l'autre! répondit-il gravement.

— Le lieutenant s'est moqué de nous, reprit Beau-pied. Ce papier-là veut dire que notre général d'Italie est passé consul, qui est un fameux grade, et que nous allons avoir des capotes et des souliers.

Vers les derniers jours du mois de brumaire, au moment où, pendant la matinée, Hulot faisait manœuvrer sa demi-brigade, entièrement concentrée à Mayenne par des ordres supérieurs, un exprès, venu d'Alençon, lui remit des dépêches pendant la lecture desquelles une assez forte contrariété se peignit sur sa figure.

— Allons, en avant! s'écria-t-il avec humeur en serrant les papiers au fond de son chapeau. Deux compagnies vont se mettre en marche avec moi et se diriger sur Mortagne. Les chouans y sont.

Vous m'accompagnerez, dit-il à Merle et à Gérard. Si je comprends un mot à ma dépêche, je veux être fait noble. Je ne suis peut-être qu'une bête, n'importe, en avant! Il n'y a pas de temps à perdre.

— Mon commandant, qu'y a-t-il donc de si barbare dans cette carnassière-là? dit Merle en montrant du bout de sa botte l'enveloppe ministérielle de la dépêche.

— Tonnerre de Dieu! il n'y a rien si ce n'est que l'on nous embête.

Lorsque le commandant laissait échapper cette expression militaire, déjà l'objet d'une observation critique, elle annonçait toujours quelque tempête. Les diverses intonations de cette phrase formaient des espèces de degrés qui, pour la demi-brigade, étaient un sûr thermomètre de la patience du chef; et la franchise de ce vieux soldat en avait rendu la connaissance si facile, que le plus méchant tambour savait bientôt son Hulot par cœur, en obser-

vant les variations de la petite grimace par laquelle le commandant retroussait sa joue en clignant des yeux.

Cette fois, le ton de sourde colère dont il accompagna ce mot rendit les deux amis silencieux et circonspects. Les marques mêmes de petite vérole dont son visage guerrier était sillonné paraissaient plus profondes et son teint plus brun que de coutume. Sa large queue bordée de tresses étant revenue sur une des épaulettes quand il remit son chapeau à trois cornes, il la rejeta avec tant de fureur que les cadenettes en furent dérangées.

Cependant comme il restait immobile, les poings fermés, les bras croisés avec force sur la poitrine, la moustache hérissée, Merle se hasarda à lui demander :

— Part-on sur l'heure?

— Oui, si les gibernes sont garnies! répondit-il en grommelant.

— Elles le sont.

Hulot fit un geste.

— Portez arme! par file à gauche, en avant, marche! dit Merle.

Et les tambours se mirent en tête des deux compagnies désignées par Gérard. Au son du tambour, le commandant, plongé dans ses réflexions, parut se réveiller, et il sortit de la ville accompagné de ses deux amis auxquels il ne dit pas un mot.

Merle et Gérard se regardèrent silencieusement à plusieurs reprises comme pour se demander : Nous tiendra-t-il longtemps rigueur?

Et, tout en marchant, ils jetèrent à la dérobée des regards observateurs sur Hulot, qui continuait à murmurer entre ses dents de vagues paroles. Plusieurs fois ces phrases résonnèrent comme des jurements aux oreilles des soldats; mais pas un d'eux n'osa souffler mot. Dans l'occasion, tous savaient garder la discipline sévère à laquelle étaient habitués les troupiers jadis commandés en Italie par Bonaparte. La plupart d'entre eux étaient, comme Hulot, les restes de ces fameux bataillons qui capitulèrent à Mayence sous la promesse de ne pas être employés sur les frontières, et l'armée les avait nommés les *Mayençais*. Il était difficile de rencontrer des soldats et des chefs qui se comprissent mieux.

VII.

Le lendemain de leur départ, Hulot et ses deux amis se trouvaient de grand matin sur la route d'Alençon, à une lieue environ de cette dernière ville, vers Mortagne, dans la partie du chemin qui côtoie les pâturages arrosés par la Sarthe.

Les vues pittoresques de ces prairies se déploient successivement sur la gauche, tandis que la droite, flanquée des bois épais qui se rattachent à la grande forêt de Menibrood, forme, s'il est permis d'emprunter ce terme à la peinture, un *repoussoir* aux délicieux aspects de la rivière. Les bermes du chemin sont perpétuellement encaissées par des fossés dont les terres, sans cesse rejetées sur les champs, y produisent de hauts talus couronnés d'*ajoncs*, nom donné dans tout l'Ouest au genêt épineux. Cet arbuste, qui s'étale en buissons épais, fournit, pendant l'hiver, une excellente nourriture aux chevaux et aux bestiaux ; mais tant qu'il n'était pas récolté, les chouans se cachaient derrière ses touffes d'un vert sombre.

Ces talus et ces ajoncs, qui annoncent au voyageur l'approche de la Bretagne, rendaient donc cette partie de la route aussi dangereuse qu'elle était belle. Les périls qui devaient se rencontrer dans le trajet de Mortagne à Alençon et d'Alençon à Mayenne, étaient la cause du départ de Hulot; et, là, le secret de sa colère finit par lui échapper.

Le commandant escortait alors une vieille calèche traînée par des chevaux de poste que ses soldats fatigués obligeaient à marcher lentement. Les compagnies de bleus appartenant à la garnison de Mortagne et qui avaient accompagné cette voiture jusqu'aux limites de leur étape, où Hulot était venu les remplacer dans ce service, à juste titre nommé par ses soldats *une scie* patriotique, retournaient à Mortagne et se voyaient dans le lointain comme des points noirs. Une des deux compagnies du vieux républicain se tenait à quelques pas en arrière, et l'autre en avant de cette calèche. Hulot, qui se trouvait entre Merle et Gérard, à moitié chemin de l'avant-garde et de la voiture, leur dit tout à coup :

— Mille tonnerres! croiriez-vous que c'est pour accompagner les deux cotillons qui sont dans ce vieux fourgon, que le ministre de la guerre nous détache de Mayenne?

— Mais, mon commandant, quand nous avons pris position tout à l'heure auprès des citoyennes, répondit Gérard, vous les avez saluées d'un air qui n'était pas déjà si gauche.

— Hé! voilà l'infamie. Ces *muscadins* de Paris ne nous recommandent-ils pas les plus grands égards pour leurs damnées femelles! Peut-on déshonorer de bons et braves patriotes comme nous, en les mettant à la suite d'une jupe! Oh! moi, je vais droit mon chemin et n'aime pas les zigzags chez les autres. Quand j'ai vu Danton avoir des maîtresses, Barras avoir des maîtresses, je leur ai dit : — « Citoyens, quand la république vous a requis de la gouverner, ce n'était pas pour autoriser les amusements de l'ancien régime. Vous me direz à cela que les

femmes... Oh ! on a des femmes ! c'est juste. A de bons lapins, voyez-vous, il faut des femmes et de bonnes femmes. Mais, assez causé quand vient le danger. A quoi donc aurait servi de balayer les abus de l'ancien temps si les patriotes recommençaient? Voyez le premier consul, c'est là un homme. Pas de femmes. Toujours à son affaire. Je parierais ma moustache gauche qu'il ignore le sot métier qu'on nous fait faire ici.

— Ma foi, commandant, répondit Merle en riant, j'ai aperçu le bout du nez de la jeune dame cachée au fond de la calèche, et j'avoue que tout le monde pourrait sans déshonneur se sentir, comme je l'éprouve, la démangeaison d'aller tourner autour de cette calèche jaune, pour nouer avec les voyageuses un petit bout de conversation.

— Gare à toi, Merle, dit Gérard. Elles sont accompagnées d'un citoyen assez rusé pour te prendre dans un piége.

— Qui, cet *incroyable* dont les petits yeux vont incessamment d'un côté du chemin à l'autre, comme s'il y voyait des chouans ; ce *muscadin* dont on aperçoit à peine les jambes ; et qui dans le moment où celles de son cheval sont cachées par la voiture, a l'air d'un canard dont la tête sort d'un pâté ? Si ce dadais-là m'empêche jamais de caresser sa jolie fauvette...

— Canard, fauvette ! Oh ! mon pauvre Merle, tu es furieusement dans les volatiles. Mais ne te fie pas au canard ! Ses yeux verts me paraissent perfides comme ceux d'une vipère et fins comme ceux d'une femme qui pardonne à son mari. Je me défie moins des chouans que de ces avocats dont les figures ressemblent à des carafes de limonade.

— Bah ! s'écria Merle gaiement, avec la permission du commandant, je me risque ! Cette femme-là a des yeux qui sont comme des étoiles ! On peut tout mettre au jeu pour les voir.

— Il est pris, le camarade ! dit Gérard au commandant. Il commence à dire des bêtises.

Hulot fit la grimace, haussa les épaules et répondit : Avant de prendre le potage, je lui conseille de le sentir !...

— Brave Merle ! reprit Gérard en jugeant à la lenteur de sa marche qu'il manœuvrait pour se laisser graduellement gagner par la calèche. Est-il gai ! C'est le seul homme qui puisse rire de la mort d'un camarade sans être taxé d'insensibilité.

— C'est le vrai soldat français, dit Hulot d'un ton grave.

— Oh ! le voici qui ramène ses épaulettes sur son épaule pour faire voir qu'il est capitaine, s'écria Gérard en riant, comme si le grade y faisait quelque chose.

La calèche vers laquelle pivotait l'officier renfermait en effet deux femmes dont l'une semblait être la servante de l'autre.

— Ces femmes-là, disait Hulot, vont toujours deux ensemble.

Un petit homme sec et maigre caracolait, tantôt en avant, tantôt en arrière de la voiture, mais, quoiqu'il parût accompagner les deux voyageuses privilégiées, personne ne l'avait encore vu leur adresser la parole. Ce silence, dédain ou respect, la bizarrerie de l'équipage qui ressemblait à une voiture de charlatan, les bagages nombreux, et les cartons de celle que le commandant appelait une *princesse*, tout, jusqu'au costume de son cavalier servant, avait encore irrité la bile de Hulot.

Le costume de cet inconnu présentait un exact tableau de la mode qui valut en ce temps les caricatures des *incroyables*. Qu'on se figure ce personnage affublé d'un habit dont les basques étaient si courtes qu'elles laissaient passer cinq à six pouces du gilet, et les pans si longs qu'ils ressemblaient à une queue de morue, terme alors employé pour les désigner. Une cravate énorme décrivait autour de son cou de si nombreux contours, que la petite tête qui sortait de ce labyrinthe de mousseline, justifiait presque la comparaison gastronomique du capitaine Merle.

L'inconnu portait un pantalon collant et des bottes à la Suwarow. Un immense camée blanc et bleu servait d'épingle à sa chemise. Deux chaînes de montre s'échappaient parallèlement de sa ceinture. Puis ses cheveux, pendant en tire-bouchons de chaque côté des faces, lui couvraient presque tout le front. Enfin pour dernier enjolivement, le col de sa chemise et celui de l'habit montaient si haut que sa tête paraissait enveloppée, comme un bouquet, dans un cornet de papier. Ajoutez à ces grêles accessoires qui juraient entre eux sans produire d'ensemble, l'opposition burlesque des couleurs du pantalon jaune, du gilet rouge, de l'habit cannelle, et l'on aura une image fidèle du suprême bon ton auquel obéissaient les élégants au commencement du Consulat. Ce costume tout à fait baroque semblait avoir été inventé pour servir d'épreuve à la grâce et montrer qu'il n'y a rien de si ridicule que la mode ne sache consacrer.

Le cavalier paraissait avoir atteint l'âge de trente ans. Malgré cette toilette d'empirique, sa tournure accusait une certaine élégance de manières à laquelle on reconnaissait un homme de l'ancienne bonne société, appelé, par ses talents, à gouverner la nouvelle. Lorsque le capitaine se trouva près de la calèche, le muscadin parut deviner son dessein et le favorisa en retardant le pas de son cheval. Merle, qui lui avait jeté un regard sardonique, rencontra un de ces visages impénétrables, accoutu-

més par les vicissitudes de la révolution à cacher toutes les émotions du cœur.

Au moment où le bout recourbé du vieux chapeau triangulaire et l'épaulette du capitaine furent aperçus par les dames, une voix d'une angélique douceur lui demanda : — Monsieur l'officier, auriez-vous la bonté de nous dire en quel endroit de la route nous nous trouvons?

Il existe un charme inexprimable dans une question faite par une voyageuse inconnue. Alors le moindre mot semble contenir toute une aventure. Mais si la femme sollicite quelque protection, en s'appuyant sur sa faiblesse et sur une certaine ignorance des choses, chaque homme n'est-il pas légèrement enclin à bâtir une fable impossible où il se fait heureux? Aussi les mots de « Monsieur l'officier, » la forme polie dont la demande était accompagnée portèrent-ils un trouble inconnu dans le cœur du capitaine. Il essaya d'examiner la voyageuse et fut singulièrement désappointé, car un voile jaloux lui en cachait les traits. A peine même put-il en voir les yeux qui, à travers la gaze, brillaient comme deux onyx frappés par le soleil.

— Vous êtes maintenant à une lieue d'Alençon, madame.

— Alençon, déjà?

Ces mots furent prononcés par la dame inconnue avec une sorte de terreur. Elle se rejeta ou plutôt se laissa aller au fond de la voiture, sans rien répondre.

— Alençon, répéta l'autre femme en paraissant se réveiller. Vous allez voir mon pays.

Elle regarda le capitaine et se tut. Merle, trompé dans son espérance de voir la belle inconnue, se mit à en examiner la compagne.

C'était une fille d'environ vingt-six ans, blonde, d'une jolie taille, et dont le teint avait cette fraîcheur de peau, cet éclat nourri qui distingue les femmes de Valognes, de Bayeux et des environs d'Alençon. Le regard de ses yeux bleus n'annonçait pas d'esprit, mais une certaine fermeté mêlée de tendresse. Elle portait une robe d'étoffe commune. Ses cheveux, relevés sous un petit bonnet à la mode cauchoise, et sans aucune prétention, rendaient sa figure charmante de simplicité. Son attitude, sans avoir la noblesse convenue des salons, n'était pas dénuée de cette dignité naturelle à une jeune fille modeste qui pouvait contempler le tableau de sa vie passée sans y trouver un seul sujet de repentir.

D'un coup d'œil, Merle sut deviner en elle une de ces fleurs champêtres qui, transportée dans les serres parisiennes où se concentrent tant de rayons flétrissants, n'avait rien perdu de ses couleurs pures ni de sa rustique franchise. L'attitude naïve de la jeune fille et la modestie de son regard apprirent à Merle qu'elle ne voulait pas d'auditeur. En effet, quand il s'éloigna, les deux inconnues commencèrent à voix basse une conversation dont il entendit le léger murmure.

— Vous êtes partie si précipitamment, dit la jeune campagnarde, que vous n'avez pas seulement pris le temps de vous habiller. Vous voilà belle! Si nous allons plus loin qu'Alençon il faudra nécessairement y faire une autre toilette....

— Oh! oh! Francine, s'écria l'inconnue.

— Plaît-il?

— Voici la troisième tentative que tu fais pour apprendre le terme et la cause de ce voyage.

— Ai-je dit la moindre chose qui puisse me valoir ce reproche?...

— Oh, j'ai bien remarqué ton petit manége. De candide et simple que tu étais, tu as pris un peu de ruse à mon école. Tu commences à avoir les interrogations en horreur. Tu as bien raison, mon enfant. De toutes les manières connues d'arracher un secret, c'est, à mon avis, la plus niaise.

— Eh bien! reprit Francine, puisqu'on ne peut rien vous cacher, convenez-en, Marie! Votre conduite n'exciterait-elle pas la curiosité d'un saint? Hier matin, sans ressources; aujourd'hui, les mains pleines d'or, vous courez en ce moment la poste, protégée par les troupes du gouvernement, et vous êtes suivie par un homme que je regarde comme votre mauvais génie.

— Qui, Corentin? demanda la jeune inconnue en accentuant ces deux mots par deux inflexions de voix pleines d'un mépris qui déborda même dans le geste par lequel elle montra le cavalier.

Écoute, Francine, reprit-elle. Te souviens-tu de *Patriote*, ce singe que j'avais habitué à contrefaire Danton et qui nous amusait tant?

— Oui, mademoiselle.

— Eh bien! en avais-tu peur?

— Il était enchaîné.

— Mais Corentin est muselé, mon enfant.

— Nous badinions avec Patriote pendant des heures entières, dit Francine, je le sais; mais il finissait toujours par nous jouer quelque mauvais tour.

A ces mots Francine se rejeta vivement au fond de la voiture, près de sa maîtresse, dont elle prit les mains pour les caresser avec des manières câlines en lui disant d'une voix affectueuse :

— Mais vous m'avez devinée, Marie, et vous ne me répondez pas. Comment, après ces tristesses qui m'ont fait tant de mal, oh! bien du mal, pouvez-vous en vingt-quatre heures devenir d'une gaieté folle, comme lorsque vous parliez de vous tuer, méchante? D'où vient ce changement? J'ai le droit

de vous demander un peu compte de votre âme. Elle est à moi avant d'être à qui que ce soit, car jamais vous ne serez mieux aimée. Parlez, mademoiselle.

— Eh bien! Francine, ne vois-tu pas autour de nous le secret de ma gaieté? Regarde les houppes jaunies de ces arbres lointains! Pas une ne se ressemble, et, à les contempler de loin, on dirait une vieille tapisserie de château. Vois ces haies derrière lesquelles il peut se rencontrer des chouans à chaque instant. Quand je regarde ces ajoncs, il me semble apercevoir des canons de fusil. J'aime ce renaissant péril qui nous environne. Toutes les fois que la route prend un aspect sombre, je suppose que nous allons entendre des détonations; alors mon cœur bat, une sensation inconnue m'agite. Et, ce ne sont ni les tremblements de la peur, ni les émotions du plaisir; non, c'est mieux; c'est le jeu de tout ce qui se meut en moi, c'est la vie. Quand je ne serais joyeuse que d'avoir un peu animé ma vie!

— Ah! vous ne me dites rien, cruelle. Sainte Vierge! ajouta Francine en levant les yeux au ciel avec douleur, à qui se confessera-t-elle, si elle se tait avec moi?

— Francine, reprit l'inconnue d'un ton grave, je ne peux pas t'avouer mon entreprise. Cette fois-ci, oh! je fais mal, très-mal...

— Pourquoi faire le mal, si vous le voyez?

— Que veux-tu? je me surprends à penser comme si j'avais cinquante ans, et à agir comme si j'en avais encore quinze. Tu as toujours été ma raison, ma pauvre fille, mais dans cette affaire-ci, j'essaie d'étouffer ma conscience.

Et, dit-elle après une pause en laissant échapper un soupir, je n'y parviens pas. Or, comment veux-tu que j'aille encore mettre après moi un confesseur aussi rigide?

Et elle lui frappa doucement dans la main.

— Hé! quand, s'écria Francine, vous ai-je reproché vos actions? Le mal en vous a de la grâce. Oui, la sainte Vierge d'Auray, que je prie tant pour votre salut, vous absoudrait de tout. Enfin ne suis-je pas à vos côtés sur cette route, sans savoir où vous allez?

Dans son effusion, elle lui baisa les mains.

— Mais, reprit Marie, tu peux m'abandonner si ta conscience...

— Allons, taisez-vous, madame, reprit Francine en faisant une petite moue chagrine. Oh, ne me direz-vous pas...?

— Rien, dit la jeune demoiselle d'une voix ferme. Seulement, sache-le bien! je hais cette entreprise encore plus que celui dont la langue dorée me l'a expliquée. Je veux être franche et je t'avouerai que je ne me serais pas rendue à leurs désirs, si je n'avais entrevu dans cette ignoble farce un mélange de terreur et d'amour qui m'a tentée. Puis, je n'ai pas voulu m'en aller de ce bas monde sans avoir essayé d'y cueillir les fleurs que j'en espère, dussé-je périr! Mais souviens-toi, pour l'honneur de ma mémoire, que si j'avais été heureuse, l'aspect de leur gros couteau prêt à tomber sur ma tête ne m'aurait pas fait accepter un rôle dans cette tragédie, car c'est une tragédie.

Maintenant, dit-elle avec dégoût, si elle était décommandée, je me jetterais à l'instant dans la Sarthe. Et ce ne serait pas un suicide, car je n'ai point encore vécu!

— Oh! sainte Vierge d'Auray, pardonnez-lui.

— De quoi t'effraies-tu? Les plates vicissitudes de la vie domestique n'excitent pas mes passions, tu le sais. Cela est mal pour une femme; mais mon âme s'est fait une sensibilité plus élevée, pour supporter de plus fortes épreuves. J'aurais été peut-être, comme toi, une douce créature. Pourquoi me suis-je élevée au-dessus, ou abaissée au-dessous de mon sexe! Ah! que la femme du général Bonaparte est heureuse! Tiens, je mourrai jeune, puisque j'en suis déjà venue à ne pas m'effrayer d'une partie de plaisir où il y a du sang à boire, comme disait ce pauvre Danton. Mais oublie ce que je te dis, c'est la femme de cinquante ans qui a parlé. Dieu merci! la jeune fille de quinze ans va bien vite reparaître.

La jeune campagnarde frémit. Elle seule connaissait le caractère bouillant et impétueux de sa maîtresse. Elle seule était initiée aux mystères de cette âme riche d'exaltation, aux sentiments de cette créature qui, jusque-là, avait vu passer la vie comme une ombre insaisissable, en voulant toujours la saisir. Après avoir semé à pleines mains sans rien récolter, cette femme était restée vierge, mais irritée par une multitude de désirs trompés. Alors, lassée d'une lutte sans adversaire, elle arrivait, dans son désespoir, à préférer le bien au mal quand il s'offrait comme une jouissance; le mal au bien quand il présentait quelque poésie; la misère à la médiocrité, comme quelque chose de plus grand; l'avenir sombre et inconnu de la mort, à une vie pauvre d'espérances ou même de souffrances. Jamais tant de poudre ne s'était amassée pour l'étincelle; jamais tant de richesse à dévorer pour l'amour; enfin, jamais aucune fille d'Ève n'avait été pétrie avec plus d'or dans son argile.

Semblable à un ange terrestre, Francine veillait sur cet être en qui elle adorait la perfection, croyant accomplir un céleste message, si elle le conservait au chœur des séraphins d'où il semblait banni, en expiation d'un péché d'orgueil.

— Voici le clocher d'Alençon, dit le cavalier en s'approchant de la voiture.

— Je le vois, répondit sèchement la jeune dame.

— Ha! dit-il en s'éloignant avec les marques d'une soumission servile, malgré son désappointement.

— Allez, allez plus vite, dit la dame au postillon. Maintenant, il n'y a rien à craindre. Allez au grand trot, ou au galop, si vous pouvez. Ne sommes-nous pas sur le pavé d'Alençon?

En passant devant le commandant elle lui cria d'une voix douce : — Nous nous retrouverons à l'auberge, commandant. Venez m'y voir.

— C'est cela, répliqua le commandant. A l'auberge! Venez me voir! Comme ça vous parle à un chef de demi-brigade!...

Et il montrait du poing la voiture qui roulait rapidement sur la route.

— Ne vous en plaignez pas, commandant, dit en riant Corentin qui essayait de mettre son cheval au galop pour rejoindre la voiture. Elle a votre grade de général dans sa manche.

Et il partit.

— Ah! que je ne me laisserai pas embêter par ces paroissiens-là, dit Hulot à ses deux amis en grognant. J'aimerais mieux jeter l'habit de général dans un fossé que de le gagner dans un lit. Que veulent-ils donc, ces canards-là? Y comprenez-vous quelque chose, vous autres?

— Oh! oui, dit Merle, je sais que c'est la femme la plus belle que j'aie jamais vue! Je crois que vous entendez mal la métaphore. C'est la femme du premier consul, peut-être!

— Bah! la femme du premier consul est vieille, et celle-ci est jeune, reprit Hulot. D'ailleurs, l'ordre que j'ai reçu du ministre m'apprend qu'elle se nomme mademoiselle de Verneuil. C'est une ci-devant. Est-ce que je ne connais pas ça! Avant la révolution, elles faisaient toutes ce métier-là. Alors, on devenait, en deux temps et six mouvements, chef de demi-brigade. Il ne s'agissait que de leur bien dire deux ou trois fois : — *Mon cœur!*

VIII.

Pendant que la troupe ouvrait le compas, pour employer l'expression du commandant, la calèche avait promptement atteint l'hôtel des Trois-Maures, situé au milieu de la grande rue d'Alençon.

Les équipages étaient alors si rares que le son criard de la calèche fit accourir l'hôte sur le pas de sa porte; et, à l'aspect des deux voyageuses, il les salua profondément. Elles entrèrent lestement dans la cuisine, inévitable antichambre des auberges dans tout l'Ouest, et l'hôte se disposait à les suivre après avoir examiné la voiture, lorsque le postillon lui dit, en l'arrêtant par le bras : Attention, citoyen Brutus. Escorte de bleus. Ah! ce sont de grandes dames qui paient comme des ci-devant princesses, ainsi...

— Ainsi, nous boirons un verre de vin ensemble tout à l'heure, mon garçon, lui dit l'hôte.

Mademoiselle de Verneuil jeta un coup d'œil sur cette cuisine noircie par la fumée, sur une table sanglante où gisaient des viandes crues, et se sauva dans la salle voisine avec la légèreté d'un oiseau. Elle craignait l'aspect et l'odeur de cette cuisine, autant que la curiosité d'un chef malpropre et d'une femme grosse et courte qui déjà l'examinaient avec attention en venant à elle.

L'hôte ne vit donc plus que Francine, et après avoir jeté un regard rapide sur ceux qui pouvaient l'écouter, il lui dit de manière à donner à ses paroles l'air d'une confidence : — Si ces dames désirent se faire servir à part, comme je n'en doute point, j'ai un repas très-délicat tout préparé pour une dame et son fils. Ces voyageurs ne s'opposeront sans doute pas à partager leur déjeuner avec vous, ajouta-t-il d'un air mystérieux. Ce sont des personnes de condition.

En prononçant ces derniers mots d'une voix plus basse, l'hôte y mit une certaine finesse, comme s'il eût voulu dire : Vous êtes des nobles et ils le sont. Vous n'aimez pas plus qu'eux à être surveillés, et peut-être venez-vous pour les voir.

Mais à peine cet hôte indiscret avait-il achevé sa dernière phrase, qu'il se sentit appliquer dans le dos un léger coup de manche de fouet. Il se retourna brusquement et vit derrière lui un petit homme trapu, sorti sans bruit d'un cabinet voisin, et dont l'apparition avait glacé de terreur la grosse femme, le chef et son marmiton. L'hôte pâlit en retournant la tête. Le petit homme secoua ses cheveux qui lui cachaient entièrement le front et les yeux, se dressa sur ses pieds pour atteindre à l'oreille de l'hôte, et lui dit : — Vous savez ce que vaut une imprudence, une dénonciation, et de quelle couleur est la monnaie dont nous les payons. Nous sommes généreux.

Il joignit à ces paroles un geste qui leur fit un épouvantable commentaire. Quoique la vue de ce personnage fût dérobée à Francine par la corpulence de l'hôte, elle saisit quelques mots des phrases qu'il avait sourdement prononcées; et, alors, elle resta comme frappée par la foudre en entendant les sons rauques d'une voix bretonne. Elle seule, au milieu de la terreur générale, s'élança vers le petit homme; mais celui-ci, qui semblait se mouvoir avec l'agilité

d'un animal sauvage, sortait déjà par une porte latérale donnant sur la cour. Francine crut s'être trompée dans ses conjectures, car elle n'aperçut que la peau fauve et noire d'un ours de moyenne taille. Étonnée, elle courut à la fenêtre; et, à travers les vitres jaunies par la fumée, elle regarda l'inconnu, mais avec stupeur. Il gagnait l'écurie d'un pas traînant. Avant d'y entrer, il dirigea deux yeux noirs sur le premier étage de l'auberge, et de là sur la calèche, comme s'il voulait faire part à un ami de quelque importante observation relative à cette voiture. Alors, malgré les peaux de bique et grâce à ce mouvement qui lui permit de distinguer le visage de cet homme, Francine reconnut à son énorme fouet et à sa démarche rampante, quoique agile dans l'occasion, le chouan surnommé Marche-à-terre.

Elle l'examina, mais indistinctement, à travers l'obscurité de l'écurie, où il se coucha dans la paille en prenant une position d'où il pouvait observer tout ce qui se passerait dans l'auberge. Il était ramassé de telle sorte que, de loin comme de près, l'espion le plus rusé l'aurait facilement pris pour un de ces gros chiens de roulier, tapis en rond et qui dorment, la gueule placée sur leurs pattes.

La conduite de Marche-à-terre prouvait à Francine que le chouan ne l'avait pas reconnue. Or, dans les circonstances délicates où se trouvait sa maîtresse, elle ne sut pas si elle devait s'en applaudir ou s'en chagriner. Mais le mystérieux rapport qui existait entre l'observation menaçante du chouan et l'offre de l'hôte, assez commune chez les aubergistes, qui cherchent toujours à tirer deux moutures d'un sac, piqua sa curiosité; elle quitta la vitre crasseuse d'où elle regardait la masse informe et noire qui, dans l'obscurité, lui indiquait la place occupée par Marche-à-terre, se retourna vers l'aubergiste, et le vit dans l'attitude d'un homme qui a fait un pas de clerc et ne sait comment s'y prendre pour revenir en arrière. Le geste du chouan l'avait pétrifié.

Qui, dans l'Ouest, ignorait les cruels raffinements des supplices dont les chasseurs du roi punissaient les gens soupçonnés seulement d'indiscrétion? L'hôte croyait déjà sentir leurs couteaux sur son cou; le chef regardait avec terreur l'âtre du feu où souvent ils *chauffaient* les pieds de leurs dénonciateurs; la grosse petite femme tenait un couteau de cuisine d'une main, de l'autre une pomme de terre à moitié coupée, et contemplait son mari d'un air hébété; enfin le marmiton cherchait le secret, inconnu pour lui, de cette silencieuse horreur.

La curiosité de Francine devint plus vive à cette scène muette, dont l'acteur principal était vu par tous, quoique absent. Elle fut flattée de la terrible puissance du chouan, et encore qu'il n'entrât guère dans son humble caractère de faire des malices de femme de chambre, elle était cette fois trop fortement intéressée à pénétrer ce mystère pour ne pas profiter de ses avantages.

— Eh bien, dit elle gravement à l'hôte, qui fut comme réveillé en sursaut par ses paroles, mademoiselle accepte votre proposition.

— Laquelle? demanda-t-il avec une surprise réelle.

— Laquelle? demanda Corentin survenant.

— Laquelle? demanda mademoiselle de Verneuil.

— Laquelle? demanda un quatrième personnage qui se trouvait sur la dernière marche de l'escalier et sauta légèrement dans la cuisine.

— Eh bien, de déjeuner avec vos personnes de distinction! répondit Francine impatiente.

— De distinction, reprit d'une voix mordante et ironique le personnage arrivé par l'escalier. Ceci est une mauvaise plaisanterie d'auberge.

Mais si c'est cette jeune citoyenne, dit-il en regardant mademoiselle de Verneuil, que tu veux nous donner pour convive, il faudrait être fou pour s'y refuser, brave homme.

Et il frappa sur l'épaule de l'aubergiste stupéfait.

— En l'absence de ma mère j'accepte, ajouta-t-il.

La gracieuse étourderie de la jeunesse déguisa la hauteur insolente de ces paroles qui attirèrent naturellement l'attention de tous les acteurs de cette scène sur ce nouveau personnage. L'hôte prit alors la contenance de Pilate cherchant à se laver les mains de la mort de Jésus-Christ. Il rétrograda de deux pas vers sa grosse femme, et lui dit à l'oreille :

— Tu es témoin que, s'il arrive quelque malheur, ce ne sera pas ma faute. Mais au surplus, ajouta-t-il encore plus bas, va prévenir de tout ça M. Marche-à-terre.

Le voyageur, jeune homme de moyenne taille, portait un habit bleu, et de grandes guêtres noires qui lui montaient au-dessus du genou, sur une culotte de drap également bleu. Cet uniforme simple et sans épaulettes appartenait aux élèves de l'École Polytechnique.

D'un seul regard, mademoiselle de Verneuil sut distinguer sous ce costume sombre des formes élégantes et ce *je ne sais quoi* qui annonce une noblesse native. Assez ordinaire au premier aspect, la figure du jeune homme se faisait bientôt remarquer par la conformation de quelques traits où se révélait une âme capable de grandes choses. Un teint bruni, des cheveux blonds et bouclés, des yeux bleus étincelants, un nez fin, des mouvements pleins d'aisance; en lui, tout décelait et une vie dirigée par des sentiments élevés et l'habitude du commandement. Mais les signes les plus caractéristiques de

son génie étaient dans un menton à la Bonaparte, dans sa lèvre inférieure qui se joignait à la supérieure en décrivant la courbe gracieuse de la feuille d'acanthe sous le chapiteau corinthien; la nature avait mis dans ces deux traits d'irrésistibles enchantements.

— Ce jeune homme est un aigle, se dit mademoiselle de Verneuil.

Voir tout cela d'un clin d'œil, s'animer par l'envie de plaire, pencher mollement la tête de côté, sourire avec coquetterie, lancer un de ces regards veloutés qui ranimeraient un cœur mort à l'amour, voiler ses longs yeux noirs sous de larges paupières dont les cils fournis et recourbés dessinèrent une ligne brune sur sa joue; chercher, trouver les sons les plus mélodieux de sa voix pour donner un charme pénétrant à cette phrase banale : « Nous vous sommes bien obligées, monsieur; » tout ce manége n'employa pas le temps nécessaire à le décrire. Puis, mademoiselle de Verneuil, s'adressant à l'hôte, demanda son appartement, vit l'escalier, et disparut avec Francine en laissant à l'étranger le soin de deviner si cette réponse était une acceptation ou un refus.

— Quelle est cette femme-là? demanda lestement l'élève de l'École Polytechnique à l'hôte immobile et de plus en plus stupéfait.

— C'est la citoyenne Verneuil, répondit aigrement Corentin, en toisant le jeune homme avec jalousie; une ci-devant; qu'en veux-tu faire?

L'inconnu, qui fredonnait une chanson républicaine, leva la tête avec fierté vers Corentin. Les deux jeunes gens se regardèrent alors pendant un moment comme deux coqs prêts à se battre. Ce regard mit la haine entre eux pour toute leur vie. Autant l'œil bleu du militaire était franc, autant l'œil vert de Corentin annonçait de malice et de fausseté. L'un avait des manières nobles, l'autre des façons insinuantes; l'un s'élançait, l'autre se courbait; l'un commandait le respect, l'autre cherchait à l'obtenir; l'un devait dire: Conquérons! l'autre : Partageons.

Un paysan entra.

— Le citoyen du Gua Saint-Cyr est-il ici?

— Que lui veux-tu? répondit le jeune homme en s'avançant.

Le paysan salua profondément et remit une lettre que le jeune élève jeta dans le feu après l'avoir lue. Pour toute réponse, il inclina la tête et l'homme partit.

— Tu viens sans doute de Paris, citoyen? dit alors Corentin en s'avançant vers l'étranger avec une certaine aisance de manières, avec un air souple et liant qui parurent être insupportables au citoyen du Gua.

— Oui, répondit-il sèchement.

— Et tu es sans doute promu à quelque grade dans l'artillerie?

— Non, citoyen, dans la marine.

— Ah! tu te rends à Brest? demanda Corentin d'un ton insouciant.

Mais le jeune marin tourna lestement sur les talons de ses souliers sans vouloir répondre, et démentit bientôt les belles espérances que sa figure avait fait concevoir à mademoiselle de Verneuil. Il s'occupa de son déjeuner avec une légèreté enfantine, questionna le chef et l'hôtesse sur leurs façons d'agir, s'étonna des habitudes de province en Parisien arraché à sa coque enchantée, manifesta des répugnances de petite-maîtresse, et montra enfin d'autant moins de caractère que sa figure et ses manières en annonçaient davantage. Corentin sourit de pitié en lui voyant faire la grimace quand il goûta le meilleur cidre de Normandie.

— Pouah! s'écria-t-il, comment pouvez-vous avaler cela, vous autres? Il y a là-dedans à boire et à manger. La république a bien raison de se défier d'une province où l'on vendange à coups de gaule et où l'on fusille sournoisement les voyageurs sur les routes. N'allez pas nous mettre sur la table une carafe de cette médecine-là, mais de bon vin de Bordeaux blanc et rouge. Allez voir surtout s'il y a bon feu là-haut. Ces gens-là m'ont l'air d'être bien retardés en fait de civilisation. — Ah! reprit-il en soupirant, il n'y a qu'un Paris au monde, et c'est grand dommage qu'on ne puisse pas l'emmener en mer! — Comment, gâte-sauce, dit-il au chef, tu mets du vinaigre dans cette fricassée de poulet, quand tu as là des citrons !... — Quant à vous, madame l'hôtesse, vous m'avez donné des draps si gros que je n'ai pas fermé l'œil pendant cette nuit.

Puis il se mit à jouer avec une grosse canne en exécutant avec un soin puéril des évolutions dont le plus ou le moins de fini et d'habileté annonçait le degré plus ou moins honorable qu'un jeune homme occupait dans la classe des Incroyables.

— Et c'est avec des *muscadins* comme ça, dit confidentiellement Corentin à l'hôte, qu'on espère relever la marine de la république!

— Cet homme-là, disait le jeune marin à l'oreille de l'hôtesse, est quelque espion de Fouché. Il a la police gravée sur la figure, et je jurerais que la tache qu'il conserve au menton est de la boue de Paris. Mais à bon chat, bon...

En ce moment une dame, vers laquelle le marin s'élança avec tous les signes d'un respect extérieur, entra dans la cuisine de l'auberge.

— Ma chère maman, lui dit-il, arrivez donc. Je crois avoir, en votre absence, recruté des convives.

— Des convives! lui répondit-elle, quelle folie!

— C'est mademoiselle de Verneuil, reprit-il à voix basse.

— Elle a péri avec son père, lui dit brusquement sa mère.

— Vous vous trompez, madame, reprit avec douceur Corentin en appuyant sur le mot *madame;* elle a été sauvée au 9 thermidor.

L'étrangère, surprise de cette familiarité, se recula de quelques pas comme pour examiner cet interlocuteur inattendu. Elle fixa sur lui ses yeux noirs pleins de cette vive sagacité si naturelle aux femmes, et parut chercher dans quel intérêt il venait affirmer l'existence de mademoiselle de Verneuil. En même temps Corentin, qui étudiait cette dame à la dérobée, la destitua de tous les plaisirs de la maternité pour lui accorder ceux de l'amour. Il refusa galamment le bonheur d'avoir un fils de vingt ans à une femme dont il admira la peau éblouissante, les sourcils arqués encore bien fournis, les cils peu dégarnis, et les abondants cheveux noirs qui, séparés en deux bandeaux sur le front, faisaient ressortir toute la jeunesse d'une tête spirituelle. Les faibles rides dont sa figure était marquée, loin d'annoncer les années, trahissaient des passions jeunes; et, si ses yeux perçants étaient un peu voilés, on ne savait si cette altération venait de la fatigue du voyage ou d'une trop fréquente expression de plaisir. Enfin Corentin remarqua que l'inconnue était enveloppée dans une mante d'étoffe anglaise, et que la forme de son chapeau, sans doute étranger, n'appartenait à aucune des modes dites à la grecque qui régissaient encore les toilettes parisiennes.

Or, Corentin était un de ces êtres portés par leur caractère à toujours soupçonner le mal plutôt que le bien, et il conçut à l'instant des doutes sur le civisme des deux voyageurs. De son côté, la dame, qui avait aussi fait avec une égale rapidité ses observations sur la personne de Corentin, se tourna vers son fils avec un air significatif assez fidèlement traduit par ces mots : — Quel est cet original-là? Est-il de notre bord?

A cette mentale interrogation, le jeune marin répondit par une attitude, par un regard et par un geste de main qui disaient : Je n'en sais, ma foi, rien, et il m'est suspect autant qu'à vous.

Puis, laissant à sa mère le soin de deviner ce mystère, il se tourna vers l'hôtesse à laquelle il dit à l'oreille : Tâchez donc de savoir ce qu'est ce drôle-là, s'il accompagne effectivement cette demoiselle et pourquoi.

—Ainsi, dit madame du Gua en regardant Corentin, tu es sûr, citoyen, que mademoiselle de Verneuil existe.

— Elle existe aussi certainement en chair et en os, *madame*, que le citoyen du Gua Saint-Cyr.

Cette réponse renfermait une profonde ironie dont la dame seule avait le secret, et toute autre qu'elle en aurait été déconcertée.

Son fils regarda tout à coup fixement Corentin, qui tirait froidement sa montre sans paraître se douter du trouble que produisait sa réponse.

La dame, inquiète et curieuse de savoir sur-le-champ si cette phrase couvrait une perfidie, ou si elle était seulement l'effet du hasard, dit à Corentin de l'air le plus naturel : — Mon Dieu! que les routes sont peu sûres! Nous avons été attaqués au delà de Mortagne par les chouans. Mon fils a manqué de rester sur la place. Il a reçu deux balles dans son chapeau, en me défendant.

— Comment, madame, vous étiez dans le courrier que les brigands ont dévalisé malgré l'escorte! On m'a dit, à mon passage à Mortagne, que les chouans s'étaient trouvés au nombre de deux mille à l'attaque de la voiture et que tout le monde avait péri. Voilà comme on écrit l'histoire!

Le ton musard que prit Corentin et son air niais le firent en ce moment ressembler à un habitué de la Petite-Provence qui reconnaîtrait avec douleur la fausseté d'une nouvelle politique.

— Hélas! madame, continua-t-il, si l'on assassine les voyageurs si près de Paris, jugez combien les routes de la Bretagne vont être dangereuses! Si je n'étais pas certain d'être protégé par l'escorte de mademoiselle de Verneuil, je retournerais à Paris...

— Ah! reprit la dame à voix basse, mademoiselle de Verneuil est escortée. — Est-elle belle, jeune, jolie? demanda-t-elle en se tournant vers l'hôtesse.

En ce moment l'hôte interrompit cette conversation dont l'intérêt avait quelque chose de cruel pour ces trois personnages, en annonçant que le déjeuner était servi. Le jeune marin offrit la main à sa mère avec une fausse familiarité qui confirma les soupçons de Corentin, auquel il dit tout haut en se dirigeant vers l'escalier : — Citoyen, si tu accompagnes la citoyenne Verneuil et qu'elle accepte la proposition de l'hôte, ne te gêne pas...

Quoique ces paroles fussent prononcées d'un ton leste et peu engageant, Corentin monta. Alors le jeune homme serra vivement la main de la dame; et, quand ils furent séparés du Parisien par sept à huit marches : — Voilà, dit-il à voix basse, à quels dangers sans gloire nous exposent vos imprudentes entreprises. Si nous sommes découverts, comment pourrons-nous échapper? Et quel rôle me faites-vous jouer!

Tous trois arrivèrent dans une chambre assez vaste. Il ne fallait pas avoir beaucoup cheminé dans l'Ouest pour reconnaître que l'aubergiste avait prodigué pour recevoir ses hôtes tous ses trésors et un luxe peu ordinaire. La table était soigneusement

servie. La chaleur d'un grand feu avait chassé l'humidité de l'appartement. Enfin, le linge, les siéges, la vaisselle n'étaient pas trop malpropres. Aussi Corentin s'aperçut-il que l'aubergiste s'était, pour nous servir d'une expression populaire, *mis en quatre* afin de plaire aux étrangers.

— Donc, se dit-il, ces gens ne sont pas ce qu'ils veulent paraître. Ce petit jeune homme est rusé. Je le prenais pour un sot, mais maintenant je le crois plus fin que je ne puis l'être moi-même.

Le jeune marin, sa mère et Corentin attendirent mademoiselle de Verneuil, que l'hôte avait été prévenir. Mais la belle voyageuse ne parut pas. L'élève de l'École Polytechnique se douta bien qu'elle allait faire des difficultés, il sortit en fredonnant *Veillons au salut de l'empire,* et se dirigea vers la chambre où devait être mademoiselle de Verneuil, dominé par un piquant désir de vaincre ses scrupules et de l'amener avec lui. Peut-être voulait-il résoudre les doutes qui l'agitaient, ou peut-être essayer sur cette inconnue le pouvoir que tout homme a la prétention d'exercer sur une jolie femme.

— Si c'est là un républicain, dit Corentin en le voyant sortir, je veux être pendu! Il a dans les épaules le mouvement des gens de cour.

Et si c'est la mère, se dit-il encore en regardant madame de Gua, je suis le pape! Ce sont des chouans. Attention!

IX.

La porte ne tarda pas à s'ouvrir. Le jeune marin parut en tenant par la main mademoiselle de Verneuil, qu'il conduisit à table avec une suffisance pleine de courtoisie.

L'heure qui venait de s'écouler n'avait pas été perdue pour le diable. Aidée par Francine, mademoiselle de Verneuil s'était armée d'une toilette de voyage plus redoutable peut-être que ne l'est une parure de bal. Sa simplicité avait cet irrésistible attrait qui procède de l'art avec lequel une femme, assez belle pour se passer d'ornements, sait réduire la toilette à n'être plus qu'un agrément secondaire. Elle portait une robe verte dont la jolie coupe, dont le spencer orné de brandebourgs dessinaient ses formes avec une affectation peu convenable à une jeune fille, et laissaient voir sa taille souple, son corsage élegant et ses gracieux mouvements.

Elle entra en souriant avec cette aménité naturelle aux femmes qui peuvent montrer, dans une bouche rose, des dents bien rangées aussi transparentes que la porcelaine, et sur leurs joues, deux fossettes aussi fraîches que celles d'un enfant. Ayant quitté la capote qui l'avait d'abord presque dérobée aux regards du jeune marin, elle put employer aisément les mille petits artifices, si naïfs en apparence, par lesquels une femme fait ressortir et admirer toutes les beautés de son visage et les grâces de sa tête. Un certain accord entre ses manières et sa toilette la rajeunissait si bien que madame du Gua se crut libérale en lui donnant vingt ans. La coquetterie de cette toilette, évidemment faite pour plaire, devait inspirer de l'espoir au jeune homme; mais mademoiselle de Verneuil le salua par une molle inclination de tête, sans le regarder, et parut l'abandonner avec une folâtre insouciance dont il resta déconcerté. Cette réserve n'annonçait, aux yeux des étrangers, ni précaution ni coquetterie; c'était indifférence naturelle ou feinte. L'expression candide que la voyageuse sut donner à son visage le rendit impénétrable. Elle ne laissa paraître aucune préméditation de triomphe, et sembla douée de ces jolies petites manières qui séduisent, et dont l'amour-propre du jeune marin avait été dupe. Aussi l'inconnu regagna-t-il sa place avec une sorte de dépit.

Mademoiselle de Verneuil prit Francine par la main et s'adressant à madame du Gua :

— Madame, lui dit-elle d'une voix caressante, auriez-vous la bonté de permettre que cette fille en qui je vois plus une amie qu'une servante, dîne avec nous? Dans ces temps d'orage le dévouement ne peut se payer que par le cœur. D'ailleurs, n'est-ce pas tout ce qui nous reste?

Madame du Gua répondit à cette dernière phrase, prononcée à voix basse, par une demi-révérence un peu cérémonieuse, qui révélait son désappointement de rencontrer une femme aussi jolie. Puis se penchant à l'oreille de son fils : — Oh! *temps d'orage, dévouement, madame,* et la servante! Ce ne doit pas être mademoiselle de Verneuil.

Les convives allaient s'asseoir, lorsque mademoiselle de Verneuil aperçut Corentin qui continuait de soumettre à une sévère analyse les deux inconnus assez inquiets de ses regards.

— Citoyen, lui dit-elle, tu es sans doute trop bien élevé pour suivre ainsi mes pas. En envoyant mes parents à l'échafaud, la république n'a pas eu la magnanimité de me donner de tuteur. Si par une galanterie chevaleresque, inouïe, tu m'as accompagnée malgré moi, — et là elle laissa échapper un soupir — je suis décidée à ne pas souffrir que les soins protecteurs dont tu es si prodigue aillent jusqu'à te causer de la gêne. Je suis en sûreté ici, tu peux m'y laisser.

Elle lui lança un regard fixe et méprisant. Elle fut comprise.

Corentin réprima un sourire qui fronçait presque

les coins de ses lèvres rusées, et la salua d'une manière respectueuse en lui disant :

— Citoyenne, je me ferai toujours un honneur de t'obéir. La beauté est la seule reine dont un républicain puisse volontiers exécuter les ordres.

En le voyant partir, les yeux de mademoiselle de Verneuil brillèrent d'une joie si naïve, elle regarda Francine avec un sourire d'intelligence empreint de tant de bonheur, que madame du Gua, devenue prudente en devenant jalouse, se sentit disposée à abandonner les soupçons que la parfaite beauté de mademoiselle de Verneuil lui faisait concevoir.

— C'est peut-être mademoiselle de Verneuil, dit-elle à l'oreille de son fils.

— Et l'escorte ! lui répondit le jeune homme que le dépit rendait sage, est-elle prisonnière ou protégée, amie ou ennemie du gouvernement?

Madame du Gua cligna des yeux, comme pour lui dire qu'elle saurait bien éclaircir ce mystère.

Cependant le départ de Corentin sembla tempérer la défiance du marin, dont la figure perdit son expression sévère, et il jeta sur mademoiselle de Verneuil des regards où se révélait un amour immodéré des femmes et non la respectueuse ardeur d'une passion naissante. La jeune fille n'en devint que plus circonspecte et réserva ses paroles affectueuses pour madame du Gua. Le jeune homme, se fâchant à lui tout seul, essaya, dans son amer dépit, de jouer aussi l'insensibilité. Mademoiselle de Verneuil ne parut pas s'apercevoir de ce manége. Elle se montra simple sans timidité, réservée sans pruderie.

Cette rencontre de personnes qui ne paraissaient pas destinées à se lier, n'éveilla aucune sympathie entre elles. Il y eut même un embarras vulgaire, une gêne qui détruisit tout le plaisir que mademoiselle de Verneuil et le jeune marin s'étaient promis une heure auparavant. Mais les femmes ont entre elles un si admirable tact des convenances, des liens si intimes ou de si vifs désirs d'émotion, qu'elles savent toujours rompre la glace dans ces occasions. Tout à coup comme si les deux belles convives eussent eu la même pensée, elles se mirent à plaisanter innocemment leur unique cavalier, et rivalisèrent à son égard de moqueries, d'attentions et de soins.

Cette unanimité d'esprit les laissait libres. Un regard ou un mot qui, échappés dans la gêne, ont de la valeur, devenaient alors insignifiants. Bref, au bout d'une demi-heure ces deux femmes, déjà secrètement ennemies, parurent être les meilleures amies du monde. Alors le jeune marin se surprit à en vouloir autant à mademoiselle de Verneuil de sa liberté d'esprit que de sa réserve. Il était tellement contrarié, qu'il regrettait avec une sourde colère d'avoir partagé son déjeuner avec elle

— Madame, dit mademoiselle de Verneuil à madame du Gua, monsieur votre fils est-il toujours aussi triste?

— Mademoiselle, répondit-il, je me demandais à quoi sert un bonheur qui va s'enfuir. Le secret de ma tristesse est dans la vivacité de mon plaisir.

— Voilà des madrigaux, reprit-elle en riant, qui sentent plus la cour que l'École Polytechnique.

— Il n'a fait qu'exprimer une pensée bien naturelle, mademoiselle, dit madame du Gua, qui avait ses raisons pour apprivoiser l'inconnue.

— Allons, riez donc, reprit mademoiselle de Verneuil en souriant au jeune homme. Comment êtes-vous donc quand vous pleurez, si ce qu'il vous plaît d'appeler un bonheur vous attriste ainsi?

Ce sourire, accompagné d'un regard agressif qui détruisit l'harmonie de ce masque de candeur, rendit un frêle espoir au marin. Mais inspirée par sa nature qui entraîne la femme à toujours faire trop ou trop peu, tantôt mademoiselle de Verneuil semblait s'emparer de lui par un coup d'œil où brillaient les fécondes promesses de l'amour ; puis, tantôt elle opposait à ses galantes expressions une modestie froide et sévère : vulgaire manége sous lequel les femmes cachent leurs véritables émotions. Un moment, un seul, où chacun d'eux crut trouver chez l'autre des paupières baissées, ils se communiquèrent leurs secrets désirs ; mais ils furent aussi prompts à voiler leurs regards qu'ils l'avaient été à confondre cette lumière qui bouleverse les cœurs en les éclairant. Honteux de s'être dit tant de choses ils n'osèrent plus se regarder. Mademoiselle de Verneuil, jalouse de détromper l'inconnu, se renferma dans une froide politesse, et parut même attendre la fin du repas avec impatience.

— Mademoiselle, vous avez dû bien souffrir en prison? lui demanda madame du Gua.

— Hélas ! madame, il me semble que je n'ai pas cessé d'y être.

— Votre escorte est-elle destinée à vous protéger, mademoiselle, ou à vous surveiller? Êtes-vous précieuse ou suspecte à la république?

Mademoiselle de Verneuil comprit instinctivement qu'elle inspirait peu d'intérêt à madame du Gua, et s'effaroucha de cette question.

— Madame, répondit-elle, je ne sais pas bien précisément quelle est en ce moment la nature de mes relations avec la république.

— Vous la faites peut-être trembler, dit le jeune homme avec un peu d'ironie.

— Pourquoi ne pas respecter les secrets de mademoiselle? reprit madame du Gua.

— Oh ! madame, les secrets d'une jeune personne qui ne connaît encore de la vie que ses malheurs, ne sont pas bien curieux...

— Mais, répondit madame du Gua pour continuer

une conversation qui pouvait lui apprendre ce qu'elle voulait savoir, le premier consul paraît avoir des intentions parfaites. Ne va-t-il pas, dit-on, arrêter l'effet des lois contre les émigrés?

— C'est vrai, madame, dit-elle avec trop de vivacité peut-être; mais alors pourquoi soulevons-nous la Vendée, la Bretagne, pourquoi donc incendier la France?...

Ce cri généreux, par lequel elle semblait se faire un reproche à elle-même, causa un tressaillement au marin. Il regarda fort attentivement mademoiselle de Verneuil, mais il ne put découvrir sur sa figure ni haine ni amour. Cette peau dont le coloris attestait la finesse était impénétrable. Une curiosité invincible l'attacha soudain à cette singulière créature vers laquelle il était attiré déjà par de violents désirs.

— Mais, dit-elle, madame, allez-vous à Mayenne?

— Oui, mademoiselle, répondit le jeune homme d'un air interrogateur.

— Eh bien, madame, continua mademoiselle de Verneuil, puisque monsieur votre fils sert la république...

Elle prononça ces paroles comme si elle se fût sentie allégée d'un poids qu'elle eût porté secrètement et à regret.

— Vous devez redouter les chouans, reprit-elle, et mon escorte n'est pas à dédaigner. Nous sommes devenus presque compagnons de voyage, acceptez ma calèche jusqu'à Mayenne.

Le fils et la mère se jetèrent des regards significatifs.

— Je ne sais, mademoiselle, répondit le jeune homme, s'il est bien prudent de vous avouer que des intérêts d'une haute importance exigent pour cette nuit notre présence aux environs de Fougères, et que nous n'avons pas encore trouvé de moyens de transport; mais les femmes sont si naturellement généreuses que j'aurais honte de ne pas me confier à vous. Néanmoins, ajouta-t-il, avant de nous remettre entre vos mains, au moins devons-nous savoir si nous pourrons en sortir sains et saufs. Êtes-vous la reine ou l'esclave de votre escorte républicaine? Excusez la franchise d'un jeune marin, mais je ne vois dans votre situation rien de bien naturel...

— Nous vivons dans un temps, monsieur, où rien de ce qui se passe n'est naturel. Ainsi vous pouvez accepter sans scrupule, croyez-le bien. Et, surtout, ajouta-t-elle en appuyant sur ses paroles, vous n'avez à craindre aucune trahison dans une offre faite avec simplicité, par une personne qui n'épouse point les haines politiques.

— Le voyage ainsi fait ne sera pas sans danger, reprit-il en mettant dans son regard une finesse qui donnait de l'esprit à cette réponse.

— Que craignez-vous donc encore? demanda-t-elle avec un sourire moqueur, je ne vois de périls pour personne.

— La femme qui parle ainsi est-elle la même dont le regard vient de me charmer? se disait le jeune homme. Quel accent! Elle me tend quelque piége.

En ce moment, le cri clair et perçant d'une chouette qui semblait perchée sur le sommet de la cheminée, vibra comme un sombre avis.

— Qu'est ceci? dit mademoiselle de Verneuil. Notre voyage ne commencera pas sous d'heureux présages. Mais comment se trouve-t-il ici des chouettes qui chantent en plein jour?

— Cela peut arriver quelquefois, dit le jeune homme froidement.

Il regarda sa mère et sa mère le regarda.

— Mademoiselle, reprit-il, nous vous porterions peut-être malheur. N'est-ce pas là votre pensée? Ne voyageons donc pas ensemble.

Ces paroles furent dites avec un calme et une réserve qui surprirent mademoiselle de Verneuil.

— Monsieur, dit-elle avec une impertinence tout aristocratique, je suis loin de vouloir vous contraindre. Gardons le peu de liberté que nous laisse la république. Si madame était seule, j'insisterais...

Les pas pesants d'un militaire retentirent dans le corridor, et le commandant Hulot montra bientôt une mine renfrognée.

— Venez ici, mon colonel, dit en souriant mademoiselle de Verneuil.

Elle lui indiqua de la main une chaise auprès d'elle.

— Occupons-nous, puisqu'il le faut, des affaires de l'État. Mais riez donc! Qu'avez-vous? Y a-t-il des chouans ici?

Le commandant était resté béant à l'aspect du jeune inconnu qu'il contemplait avec une singulière attention.

— Ma mère, désirez-vous encore du lièvre? Mademoiselle Francine, vous ne mangez pas, disait le marin en s'occupant des convives.

Mais la surprise de Hulot et l'attention de mademoiselle de Verneuil avaient quelque chose de cruellement sérieux qu'il était dangereux de méconnaître.

— Qu'as-tu donc, commandant, est-ce que tu me connaîtrais? reprit brusquement le jeune homme.

— Peut-être, répondit le républicain.

— En effet, je crois t'avoir vu venir à l'École.

— Je n'ai jamais été à l'école, répliqua brutalement le commandant. Et de quelle école sors-tu donc, toi?...

— De l'École Polytechnique.

— Ah ah! oui, de cette caserne où l'on veut faire des militaires dans des dortoirs, répondit le com-

mandant, dont l'aversion était insurmontable pour les officiers sortis de cette savante pépinière. Mais dans quel corps sers-tu?

— Dans la marine.

— Ah! dit Hulot en riant avec malice. Connais-tu beaucoup d'élèves de cette école-là dans la marine? — Il n'en sort, reprit-il d'un accent grave, que des officiers d'artillerie et du génie.

Le jeune homme ne se déconcerta pas.

— J'ai fait exception à cause du nom que je porte, répondit-il. Nous avons tous été marins dans notre famille.

— Ah! reprit Hulot, quel est donc ton nom de famille, citoyen?

— Du Gua Saint-Cyr.

— Tu n'as donc pas été assassiné à Mortagne?

— Ah! il s'en est de bien peu fallu, dit vivement madame du Gua, mon fils a reçu deux balles...

— Et tu as des papiers? dit Hulot sans écouter la mère.

— Est-ce que vous voulez les lire? demanda impertinemment le jeune marin, dont l'œil bleu plein de malice étudiait alternativement la sombre figure du commandant et celle de mademoiselle de Verneuil.

— Un blanc-bec comme toi voudrait-il *m'embêter*, par hasard? Allons, donne-moi tes papiers, ou sinon, en route!

— Là, là, mon brave, je ne suis pas un *serin*. Ai-je donc besoin de te répondre? Qui es-tu?

— Le commandant du département, reprit Hulot.

— Oh! alors mon cas peut devenir très-grave, je serais pris les armes à la main.

Et il tendit un verre de vin de Bordeaux au commandant, qui lui répondit : — Je n'ai pas soif. Allons, voyons! tes papiers.

En ce moment, un bruit d'armes et les pas de quelques soldats retentirent dans la rue. Hulot s'approcha de la fenêtre et prit un air satisfait qui fit trembler mademoiselle de Verneuil. Ce signe d'intérêt échauffa le jeune homme dont la figure était devenue froide et fière. Après avoir fouillé dans la poche de son habit, il offrit au commandant des papiers qu'il tira d'un élégant portefeuille. Hulot se mit à les lire lentement, et compara le signalement du passe-port avec le visage de l'inconnu. Pendant cet examen, le cri de la chouette recommença; mais, cette fois, il ne fut pas difficile d'y distinguer l'accent et les jeux d'une voix humaine. Le commandant rendit alors au jeune homme les papiers d'un air moqueur.

— Tout cela est bel et bon, lui dit-il, mais il faut me suivre au district. Je n'aime pas la musique, moi!

— Pourquoi l'emmenez-vous au district? demanda mademoiselle de Verneuil d'une voix altérée.

— Ma petite dame, répondit le commandant en faisant sa grimace habituelle, cela ne vous regarde pas.

Irritée du ton, de l'expression du vieux militaire, et plus encore de l'espèce d'humiliation qu'elle subissait devant le jeune marin, mademoiselle de Verneuil se leva, quitta tout à coup l'attitude de candeur et de modestie dans laquelle elle s'était tenue jusqu'alors, son teint s'anima, et ses yeux brillèrent.

—Dites-moi, s'écria-t-elle doucement, mais avec une sorte de tremblement dans la voix, si ce jeune homme a satisfait à tout ce qu'exige la loi?

— Oui, en apparence, répondit ironiquement Hulot.

— Eh bien! j'entends que vous le laissiez tranquille *en apparence*, reprit-elle. Avez-vous peur qu'il ne vous échappe? Vous allez l'escorter avec moi jusqu'à Mayenne. Il sera dans ma voiture avec madame sa mère. Pas d'observation, je le veux. — Eh bien! quoi, reprit-elle en voyant Hulot faire sa petite grimace, le trouvez-vous encore suspect?

— Mais un peu, je pense.

— Que voulez-vous donc en faire?

— Rien, si ce n'est de lui rafraîchir la tête avec un peu de plomb.—C'est un étourdi, reprit le commandant avec ironie.

—Plaisantez-vous, colonel? s'écria mademoiselle de Verneuil.

— Allons, camarade, dit le commandant en faisant un signe de tête au marin. Allons, dépêchons!

A cette impertinence de Hulot, mademoiselle de Verneuil devint calme et sourit.

— N'avancez pas, dit-elle au jeune homme, qu'elle protégea par un geste plein de dignité.

— Oh la belle tête! dit le marin à l'oreille de sa mère qui fronça les sourcils.

Le dépit et mille sentiments irrités mais combattus déployaient alors des beautés toutes nouvelles sur le visage de l'inconnue. Francine, madame du Gua et son fils s'étaient levés. Mademoiselle de Verneuil se plaça vivement entre eux et le commandant qui souriait, et défit lestement deux brandebourgs de son spencer. Puis, agissant par suite de cet aveuglement dont les femmes sont saisies lorsqu'on attaque fortement leur amour-propre, mais flattée ou impatiente aussi d'exercer son pouvoir comme un enfant peut l'être d'essayer le nouveau jouet qu'on lui a donné, elle présenta vivement au commandant une lettre tout ouverte.

— Lisez, lui dit-elle avec un sourire sardonique.

Elle se retourna vers le jeune homme, à qui, dans l'ivresse du triomphe, elle lança un regard où la malice se mêlait à une expression amoureuse. Leurs fronts s'éclaircirent; la joie colora leurs figures agitées, et mille pensées contradictoires s'ele-

vèrent dans leurs âmes. Par un seul regard, madame du Gua parut attribuer bien plus à l'amour qu'à la charité la générosité de mademoiselle de Verneuil. Certes elle avait raison. La jolie voyageuse rougit d'abord et baissa modestement les paupières en devinant tout ce que disait ce regard de femme qu'elle aperçut; puis, retrouvant un singulier courage, elle releva fièrement la tête et défia tous les yeux. Le commandant était pétrifié. Il rendit cette lettre contresignée des ministres, et qui enjoignait à toutes les autorités d'obéir aux ordres de mademoiselle Verneuil; puis, il tira son épée du fourreau, la prit, la cassa sur son genou, en jeta les morceaux, et dit froidement : — Mademoiselle, vous savez probablement bien ce que vous avez à faire : mais un républicain a ses idées et sa fierté. Je ne sais pas servir là où les belles filles commandent; le premier consul aura, dès ce soir, ma démission; et d'autres que Hulot vous obéiront. Là où je ne comprends plus, je m'arrête; surtout, quand je suis tenu de comprendre.

Il y eut un moment de silence qui fut rompu par mademoiselle de Verneuil. Elle marcha au commandant, lui tendit la main et lui dit : — Commandant, quoique votre barbe soit un peu longue, vous pouvez m'embrasser, vous êtes un homme.

— Et je m'en flatte, mademoiselle, répondit-il en déposant assez gauchement un baiser sur la main de mademoiselle de Verneuil.

Quant à toi, camarade, ajouta-t-il en menaçant du doigt le jeune homme, tu en reviens d'une belle!

— Mon commandant, reprit en riant l'inconnu, il est temps que la plaisanterie finisse, et si tu le veux je vais te suivre au district.

— Y viendras-tu avec ton siffleur invisible, Marche-à-terre?...

— Qui Marche-à-terre? demanda le marin avec tous les signes de la surprise la plus vraie.

— N'a-t-on pas sifflé tout à l'heure?

— Eh bien! reprit l'étranger, qu'a de commun ce sifflement avec moi, je te le demande? J'ai cru que les soldats que tu avais commandés, peut-être pour m'arrêter, te prévenaient ainsi de leur arrivée.

— Vraiment! tu as cru cela?

— Eh! mon Dieu, oui! Mais bois donc ton verre de vin de Bordeaux, il est délicieux.

Surpris de l'étonnement naturel du marin, de l'incroyable légèreté de ses manières, de la jeunesse de sa figure que rendaient presque enfantine les boucles soigneusement frisées de ses cheveux blonds, le commandant flottait entre mille soupçons. Il remarqua madame du Gua qui essayait de surprendre le secret des regards que son fils jetait à mademoiselle de Verneuil, et lui demanda brusquement :

— Votre âge, citoyenne?

— Hélas! monsieur l'officier, les lois de notre république deviennent bien cruelles! j'ai trente-huit ans.

— Quand on devrait me fusiller, je n'en croirais rien encore. Marche-à-terre est ici, il a sifflé, vous êtes des chouans déguisés; je vais, tonnerre de Dieu! faire entièrement cerner et fouiller l'auberge.

En ce moment, un sifflement irrégulier, assez semblable à ceux qu'on avait entendus, et qui partait de la cour de l'auberge, coupa la parole au commandant : il se précipita fort heureusement dans le corridor, et n'aperçut point la pâleur que ses paroles avaient répandue sur la figure de madame du Gua. Hulot vit le siffleur, c'était un postillon, qui attelait ses chevaux à la calèche de mademoiselle de Verneuil; alors, il déposa ses soupçons, car il lui sembla réellement absurde que des chouans se hasardassent à venir au milieu d'Alençon, et il revint confus.

—Je lui pardonne, mais il le payera cher, dit en riant la mère à l'oreille de son fils, au moment où Hulot rentrait dans la chambre.

Le brave officier offrait sur sa figure embarrassée l'expression de la lutte que la sévérité de ses devoirs livrait dans son cœur à sa bonté naturelle. Il conserva son air bourru, peut-être parce qu'il croyait alors s'être trompé. Il prit le verre de vin de Bordeaux et dit : — Camarade, excusez-moi, mais votre École envoie à l'armée des officiers si jeunes...

— Les brigands en ont donc de plus jeunes encore? demanda en riant le prétendu marin.

— Pour qui preniez-vous donc mon fils? reprit madame du Gua.

— Pour le Gars, le chef envoyé aux chouans et aux Vendéens par le cabinet de Londres, et qu'on nomme, je crois, le marquis de Montauran.

Le commandant épia encore attentivement la figure de ces deux personnages suspects.

La mère et le fils se regardèrent avec cette singulière expression de physionomie que prennent successivement deux ignorants présomptueux.

— Connais-tu cela?

— Non. Et toi?

— Connais pas du tout.

— Qu'est-ce qu'il nous dit donc là?

— Il rêve.

Puis le rire insultant et goguenard de la sottise quand elle croit triompher.

Mademoiselle de Verneuil pâlit tout à coup en entendant prononcer le nom du général royaliste, et observa le marin à la dérobée; mais la subito

altération de ses manières et sa torpeur ne furent sensibles que pour Francine, la seule à qui fussent connues les imperceptibles nuances de cette jeune figure. Le commandant était en pleine déroute. Il ramassa les deux morceaux de son épée, regarda mademoiselle de Verneuil dont la chaleureuse expression avait trouvé le secret d'émouvoir son cœur, et lui dit : — Quant à vous, mademoiselle, je ne m'en dédis pas. Demain les tronçons de l'épée Hulot parviendront à Bonaparte, à moins que...

—Eh! que me fait Bonaparte, votre république, les chouans, le roi et le Gars?... s'écria-t-elle avec un emportement qui révéla toute l'agitation de son âme.

Les caprices ou la passion donnèrent à sa figure des couleurs étincelantes. L'on vit que le monde entier ne devait plus être rien pour elle du moment où elle y distinguait une créature. Mais tout à coup elle rentra dans un calme forcé en se voyant, comme un acteur sublime, l'objet des regards de tous les spectateurs. Le commandant se leva brusquement. Alors, inquiète et agitée, mademoiselle de Verneuil le suivit, l'arrêta dans le corridor, et lui demanda d'un ton solennel : — Vous aviez donc de bien fortes raisons de soupçonner ce jeune homme d'être le Gars?

— Tonnerre de Dieu! mademoiselle, le fantassin qui vous accompagne est venu me prévenir que la voiture où étaient le jeune du Gua et sa mère avait été arrêtée avant-hier du côté de Mortagne, que le fils, la mère et le courrier avaient été assassinés par les chouans.

— Oh! s'il y a du Corentin là-dedans, je ne m'étonne plus de rien! s'écria-t-elle avec un mouvement de dégoût.

Le commandant s'éloigna, sans oser regarder mademoiselle de Verneuil dont la dangereuse beauté lui troublait déjà le cœur.

— J'aurais fait la sottise de reprendre mon épée, si j'étais resté deux minutes de plus, se disait-il en descendant l'escalier.

En voyant le jeune homme les yeux attachés sur la porte par où mademoiselle de Verneuil était sortie, madame du Gua lui dit à l'oreille : — Toujours le même! Vous ne périrez que par la femme. Une poupée vous fait tout oublier. Pourquoi l'avoir invitée à déjeuner avec nous? Qu'est-ce qu'une demoiselle de Verneuil qui accepte le déjeuner de gens inconnus, que les bleus escortent, et qui les désarme avec une lettre mise en réserve comme un billet doux, dans son spencer? Peut-être est-ce une de ces mauvaises créatures à l'aide desquelles Fouché veut s'emparer de vous!

— Eh! madame, répondit le jeune homme d'un ton aigre qui perça le cœur de la dame et la fit pâlir, sa générosité dément votre supposition. Souvenez-vous bien que l'intérêt seul du Roi nous rassemble. Après avoir eu Charette à vos pieds, l'univers ne serait-il donc pas vide pour vous? Ne vivriez-vous déjà plus pour le venger?

La dame resta pensive et debout comme un homme qui, du rivage, contemple le naufrage de ses trésors, et n'en convoite que plus ardemment sa fortune perdue. Mademoiselle de Verneuil rentra. Le jeune marin échangea avec elle un sourire et un regard empreint d'espérance. Quelque incertain que parût l'avenir, quelque éphémère que fût leur union, les prophéties de cet espoir n'en étaient que plus caressantes. Ce regard fut rapide, mais il ne put échapper à l'œil sagace de madame du Gua qui le comprit. Aussitôt, son front se contracta légèrement, et sa physionomie ne put entièrement cacher de jalouses pensées. Francine observait cette femme, elle en vit les yeux briller, les joues s'animer; elle crut apercevoir un esprit infernal animer ce visage en proie à quelque révolution terrible; mais l'éclair n'est pas plus vif, ni la mort plus prompte que ne fut cette expression passagère; madame du Gua reprit son air enjoué avec un tel aplomb, que Francine crut avoir rêvé. Cependant, en reconnaissant chez cette femme une violence au moins égale à celle de mademoiselle de Verneuil, elle frémit en prévoyant les terribles chocs qui devaient survenir entre deux esprits de cette trempe, et frissonna quand elle vit mademoiselle de Verneuil aller en souriant vers le jeune officier, lui jeter un de ces regards passionnés qui enivrent, lui prendre les deux mains, l'attirer à elle et le mener au jour par un geste de coquetterie plein de malice.

—Maintenant, avouez-le-moi, dit-elle en cherchant à lire dans ses yeux, vous n'êtes pas M. du Gua Saint-Cyr.

—Si, mademoiselle.

—Mais il est mort.

—J'en suis désolé, répondit-il en riant. Quoi qu'il en soit, je ne vous en ai pas moins une obligation pour laquelle je vous conserverai toujours une grande reconnaissance que je voudrais être à même de vous témoigner.

—J'ai cru sauver un émigré, mais je vous aime mieux républicain.

A ces mots échappés de ses lèvres comme par étourderie, elle devint confuse; ses yeux semblèrent rougir, et il n'y eut plus dans sa contenance qu'une délicieuse naïveté de sentiment; elle quitta mollement les mains de l'officier, poussée non par la honte de les avoir pressées, mais par une pensée trop lourde à porter dans son cœur, et le laissa ivre d'espérance. Puis, elle parut s'en vouloir à elle seule

de cette liberté, autorisée peut-être par ces fugitives aventures de voyage, reprit l'attitude qu'elle s'était imposée, salua ses deux compagnons de voyage, et disparut avec Francine.

En arrivant dans leur chambre, Francine se croisa les doigts, retourna les paumes de ses mains en se tordant les bras, et contempla sa maîtresse en lui disant : — Ah! Marie, que de choses en peu de temps! il n'y a que vous pour ces histoires-là!

Mademoiselle de Verneuil bondit et sauta au cou de Francine.

— Ah! voilà la vie, je suis dans le ciel!

— Dans l'enfer peut-être, répliqua Francine.

— Oh! va pour l'enfer! reprit mademoiselle de Verneuil avec gaieté. Tiens, donne-moi ta main. Sens mon cœur, comme il bat. J'ai la fièvre. Que le monde entier est maintenant peu de chose! Que de fois j'ai vu cet homme dans mes rêves, que sa tête est belle et son regard étincelant! Comme je l'examinais!

— Vous aimera-t-il? demanda d'une voix affaiblie la naïve et simple paysanne dont le visage s'était empreint de mélancolie.

— Tu en es à le demander! répondit mademoiselle de Verneuil.

— Mais dis donc, Francine, ajouta-t-elle en se montrant à elle dans une attitude moitié sérieuse, moitié comique, il serait donc bien difficile!

— Oui, mais aimera-t-il toujours? reprit Francine en souriant.

Elles se regardèrent un moment comme interdites, Francine de révéler tant d'expérience, Marie d'apercevoir pour la première fois un avenir de bonheur dans la passion; aussi resta-t-elle comme penchée sur un précipice dont elle aurait voulu sonder la profondeur en attendant le bruit d'une pierre jetée d'abord avec insouciance.

— Hé! c'est mon affaire, dit-elle en laissant échapper le geste d'un joueur au désespoir. Je ne plaindrai jamais une femme trahie, elle ne doit s'en prendre qu'à elle-même de son abandon. Je saurai bien garder, vivant ou mort, l'homme dont j'aurai conquis le cœur!...

Mais, dit-elle avec surprise et après un moment de silence, d'où te vient tant de science, Francine?...

— Mademoiselle, répondit vivement la paysanne, j'entends des pas dans le corridor.

— Ah! dit-elle en écoutant, ce n'est pas *lui!*

Mais, reprit-elle, voilà comme tu réponds! je te comprends : je t'attendrai ou te devinerai.

Francine avait raison. Trois coups frappés à la porte interrompirent cette conversation. Sur l'invitation d'entrer que fit mademoiselle de Verneuil, le capitaine Merle se montra.

X.

Après avoir salué militairement mademoiselle de Verneuil, le capitaine hasarda de lui jeter une œillade, et ne trouva rien autre chose à lui dire que : — Mademoiselle, je suis à vos ordres!

— Vous êtes donc devenu mon protecteur par la démission de votre chef de demi-brigade. Votre régiment ne s'appelle-t-il pas ainsi? Votre commandant a donc bien peur de moi!

— Faites excuse, mademoiselle, Hulot n'a pas peur; mais les femmes, voyez-vous! ça n'est pas son affaire; et ça l'a chiffonné de trouver son général en cornette.

— Cependant, reprit mademoiselle de Verneuil, son devoir était d'obéir à ses supérieurs! J'aime la subordination, je vous en préviens, et je ne veux pas qu'on me résiste.

— Cela serait difficile, répondit Merle.

— Tenons conseil, reprit mademoiselle de Verneuil. Vous avez ici des troupes fraîches, elles m'accompagneront à Mayenne où je puis arriver ce soir. Pouvons-nous y trouver de nouveaux soldats pour en repartir sans nous y arrêter? Les chouans ignorent notre petite expédition. En voyageant ainsi nuitamment, nous aurions bien du malheur si nous les rencontrions en assez grand nombre pour être attaqués. Voyons, dites, croyez-vous que ce soit possible?

— Oui, mademoiselle.

— Comment est le chemin de Mayenne à Fougères?

— Rude. Il faut toujours monter et descendre, un vrai pays d'écureuil.

— Partons, partons, dit-elle; et comme nous n'avons pas de dangers à redouter en sortant d'Alençon, allez en avant, nous vous rejoindrons bien.

— On dirait qu'elle a dix ans de grade, se dit Merle en sortant. Hulot se trompe, cette jeune fille-là n'est pas de celles qui se font des rentes avec un lit de plume. Et, mille cartouches, si M. le capitaine Merle veut devenir chef de demi-brigade, je ne lui conseille pas de prendre saint Michel pour le diable.

Pendant la conférence de mademoiselle de Verneuil avec le capitaine, Francine était sortie dans l'intention d'examiner par une fenêtre du corridor un point de la cour vers lequel une irrésistible curiosité l'entraînait depuis son arrivée dans l'auberge. Elle contemplait la paille de l'écurie, avec une attention si profonde qu'on l'aurait pu croire en prières devant une bonne Vierge. Bientôt elle aperçut madame du Gua se diriger vers Marche-à-tere avec les précautions d'un chat qui ne veut pas se mouiller les pattes. A son approche, le chouan se leva et garda devant elle l'attitude du plus profond respect. Cette étrange aventure éveilla la curiosité de Francine.

Légère comme une hirondelle, elle s'élança dans la cour, se glissa le long des murs, de manière à ne point être vue par madame du Gua, et tâcha de se cacher derrière la porte de l'écurie. Elle marcha sur la pointe du pied, retint son haleine, évita de faire le moindre bruit, et réussit à se poser près de Marche-à-terre sans en avoir excité l'attention.

—Et si, après toutes ces informations, disait l'inconnue au chouan, ce n'était pas son nom, tu tireras dessus sans pitié, pour la tuer comme une chienne enragée.

—Entendu, répondit Marche-à-terre.

La dame s'éloigna. Le chouan remit son bonnet de laine rouge sur la tête, resta debout, et se grattait l'oreille à la manière des gens embarrassés, lorsqu'il vit Francine lui apparaître comme par magie.

—Sainte Vierge d'Auray! s'écria-t-il.

Tout à coup il laissa tomber son fouet, joignit les mains et demeura en extase. Une faible rougeur illumina son visage grossier, et ses yeux brillèrent comme des diamants perdus dans de la fange.

—Est-ce bien la garce à Cottin? dit-il d'une voix si sourde, que lui seul pouvait s'entendre.

Êtes-vous *godaine!* reprit-il après une pause.

Ce mot assez bizarre de *godain, godaine*, est un superlatif du patois de ces contrées qui sert aux amoureux à exprimer l'accord d'une riche toilette et de la beauté.

—Je n'oserais point vous toucher! ajouta Marche-à-terre en avançant néanmoins sa large main vers Francine, comme pour s'assurer du poids d'une grosse chaîne d'or qui tournait autour de son cou, et descendait jusqu'à sa taille.

— Et *vous* feriez bien, Pierre, répondit Francine inspirée par cet instinct de la femme qui la rend despote quand elle n'est pas opprimée.

Elle se recula avec hauteur après avoir joui de la surprise du chouan. Mais elle compensa la dureté de ses paroles par un regard plein de douceur, et se rapprocha de lui.

— Pierre, reprit-elle, cette dame-là *te* parlait de la jeune demoiselle que j'accompagne, n'est-ce pas?

Marche-à-terre resta muet et sa figure lutta comme l'aurore entre les ténèbres et la lumière. Il regarda tour à tour Francine, le gros fouet qu'il avait laissé tomber et la chaîne d'or qui paraissait exercer sur lui des séductions aussi puissantes que le visage de la Bretonne. Puis, comme pour mettre un terme à son inquiétude, il ramassa son fouet et garda le silence.

— Oh! il n'est pas difficile de deviner que cette dame t'a ordonné de tuer ma maîtresse, reprit Francine, qui connaissait la discrète fidélité du gars, et voulut en dissiper les scrupules.

Alors Marche-à-terre baissa la tête d'une manière significative.

— Eh bien! Pierre, s'il lui arrive le moindre malheur, si un seul cheveu de sa tête est arraché, nous nous serons vus ici pour la dernière fois, et pour l'éternité, car je serai dans le Paradis, moi! et toi, tu iras en enfer.

Le possédé que l'Église allait jadis exorciser en grande pompe n'était pas plus agité que Marche-à-terre ne le fut sous cette prédiction prononcée avec une croyance qui lui donnait une sorte de certitude. Ses regards, d'abord empreints d'une tendresse sauvage, puis combattus par les devoirs d'un fanatisme aussi exigeant que celui de l'amour, devinrent tout à coup farouches quand il aperçut l'air impérieux de l'innocente maîtresse qu'il s'était jadis donnée.

Francine interpréta le silence du chouan à sa manière.

— Tu ne veux donc rien faire pour moi? lui dit-elle d'un ton de reproche.

A ces mots, il jeta sur elle un coup d'œil aussi noir que l'aile d'un corbeau.

— Es-tu libre? demanda-t-il par un grognement que Francine seule pouvait entendre.

— Serais-je là? répondit-elle avec indignation. Mais toi que fais-tu ici? Tu chouannes encore, tu cours par les chemins comme une bête enragée qui cherche à mordre. Oh! Pierre, si tu étais sage, tu viendrais avec moi. Cette belle demoiselle a eu soin de nous. J'ai maintenant deux cents livres de bonnes rentes; elle m'a acheté pour cinq cents écus la grande maison à mon oncle Thomas; et j'ai deux mille livres d'économies.

Mais son sourire et les trésors exprimés dans sa parole échouèrent devant l'impénétrable expression de Marche-à-terre.

— Les recteurs ont dit de se mettre en chasse, répondit-il. Chaque bleu jeté par terre vaut une indulgence.

— Mais les bleus te tueront peut-être.

Il répondit en laissant aller ses bras comme pour regretter la modicité de l'offrande qu'il faisait à Dieu et au roi.

— Et que deviendrai-je, moi? demanda douloureusement Francine.

Marche-à-terre la regarda avec stupidité. Ses yeux semblèrent s'agrandir, il s'en échappa deux larmes qui roulèrent parallèlement de ses joues velues sur les peaux de chèvre dont il était couvert, et un sourd gémissement sortit de sa poitrine.

— Sainte Vierge d'Auray! Pierre, voilà donc tout ce que tu me diras après une séparation de dix ans! Tu as bien changé.

— Je t'aime toujours! répondit le chouan d'une voix brusque.

— Non, lui dit-elle à l'oreille, le roi passe avant moi.

— Si tu me regardes ainsi, reprit-il, je m'en vais.

— Eh bien! adieu, dit-elle avec tristesse.

— Adieu, répéta Marche-à-terre.

Il saisit la main de Francine, la serra, la baisa, fit un signe de croix, et se sauva dans l'écurie, comme un chien qui vient de dérober un os.

— Pille-miche, dit-il à son camarade; je n'y vois goutte. As-tu ta *chinchoire?*

— Oh, la belle chaîne! répondit Pille-miche en fouillant dans une poche pratiquée sous sa peau de bique.

Il tendit à Marche-à-terre ce petit cône en corne de bœuf dans lequel les Bretons mettent le tabac fin qu'ils lévigent eux-mêmes pendant les longues soirées d'hiver. Le chouan leva le pouce de manière à former dans son poignet gauche ce creux où les invalides se mesurent leurs prises de tabac, il y secoua fortement la chinchoire dont Pille-miche avait dévissé la pointe, et une poussière impalpable tomba lentement par le petit trou qui terminait le cône de ce meuble breton. Marche-à-terre recommença sept ou huit fois ce manége silencieux, comme si cette poudre eût possédé le pouvoir de changer la nature de ses pensées. Tout à coup, il laissa échapper un geste désespéré, jeta la chinchoire à Pille-miche et ramassa une carabine cachée dans la paille.

— Sept à huit *chinchées* comme ça de suite, ça ne vaut *rin*, dit Pille-miche.

— En route! s'écria Marche-à-terre d'une voix rauque. Nous avons de la besogne.

Une trentaine de chouans qui dormaient sous les râteliers et dans la paille, levèrent la tête, virent Marche-à-terre debout, et disparurent aussitôt par une porte qui donnait sur les champs.

Lorsque Francine sortit de l'écurie, elle trouva la calèche prête à partir. Mademoiselle de Verneuil et ses deux compagnons de voyage y étaient déjà montés. La Bretonne frémit en voyant sa maîtresse au fond de la voiture à côté de la femme qui venait d'en ordonner la mort. Le jeune officier se mit en face de Marie, et aussitôt que Francine se fut assise, la calèche partit au grand trot.

Le soleil avait dissipé les nuages gris de l'automne et ses rayons animaient la mélancolie des champs par un certain air de fête et de jeunesse. Beaucoup d'amants prennent ces hasards du ciel pour des présages.

Francine fut étrangement surprise du silence qui régna d'abord entre les voyageurs. Mademoiselle de Verneuil avait repris son air froid, et se tenait les yeux baissés, la tête doucement inclinée, et les mains cachées sous une espèce de mante dont elle s'enveloppa. Si elle leva les yeux, ce fut pour voir les paysages qui s'enfuyaient en tournoyant avec rapidité. Certaine d'être admirée, elle se refusait à l'admiration. Mais son apparente insouciance accusait plus de coquetterie que de candeur. La touchante pureté qui donne tant d'harmonie aux diverses expressions par lesquelles se révèlent les âmes faibles, semblait ne pas pouvoir prêter son charme à une créature que ses vives impressions destinaient aux orages de l'amour.

En proie au plaisir que donnent les commencements d'une intrigue, l'inconnu ne cherchait pas encore à s'expliquer la discordance qui existait entre la coquetterie de cette singulière fille et l'exaltation dont elle avait fait preuve. Cette candeur jouée ne lui permettait-elle pas de contempler à son aise une figure que le calme embellissait alors autant qu'elle venait de l'être par l'agitation? Nous n'accusons guère la source de nos jouissances.

Il est difficile à une jolie femme de se soustraire, en voiture, aux regards de ses compagnons, dont les yeux s'attachent sur elle comme pour y chercher une distraction de plus à la monotonie du voyage. Aussi, très-heureux de pouvoir satisfaire l'avidité de sa passion naissante, sans que l'inconnue évitât son regard ou s'offensât de sa persistance, le jeune officier se plut-il à étudier les lignes pures et brillantes qui dessinaient les contours du visage dont il s'affolait. Ce fut pour lui comme un tableau. Tantôt le jour faisait ressortir la transparence rose des narines, et avivait le double arc qui unissait le nez à la lèvre supérieure; tantôt un pâle rayon de soleil mettait en lumière les nuances d'un teint nacré sous les yeux et autour de la bouche, rosé sur les joues, mat vers les tempes et sur le cou. Il admira les oppositions de clair et d'ombre produites par des cheveux dont les rouleaux noirs environnaient la figure, en y imprimant une grâce qu'elle ne devait plus avoir le lendemain.

Tout est si fugitif chez la femme! Sa beauté d'aujourd'hui n'est souvent pas celle d'hier; et, heureusement pour elle peut-être! Encore dans l'âge où l'homme peut jouir de ces riens qui sont tout l'amour, le soi-disant marin attendait, avec bonheur, soit le mouvement répété des paupières, soit les jeux séduisants que la respiration donnait au corsage. Parfois, au gré de ses pensées, il épiait un accord entre l'expression des yeux et l'imperceptible inflexion des lèvres. Chaque geste lui livrait une âme, chaque mouvement une face nouvelle. Si quelques idées venaient agiter ces traits mobiles, si quelque soudaine rougeur s'y infusait, si le sourire y répandait la vie, il savourait mille délices en cherchant à deviner les secrets de cette femme, et craignait déjà de ne plus la revoir. Tout était piége pour

l'âme, piége pour les sens; et le silence, loin d'élever des obstacles à l'entente des cœurs, devenait un lien commun pour les pensées.

Plusieurs regards où ses yeux rencontrèrent ceux de l'étranger apprirent à mademoiselle de Verneuil que ce silence allait la compromettre; alors, elle fit à madame du Gua quelques-unes de ces demandes insignifiantes qui préludent aux conversations, mais elle ne put s'empêcher d'y mêler son jeune partenaire.

— Madame, comment avez-vous pu, disait-elle, vous décider à mettre monsieur votre fils dans la marine? N'est-ce pas vous condamner à de perpétuelles inquiétudes?

— Mademoiselle, le destin des femmes, des mères, veux-je dire, est de toujours trembler pour leurs trésors.

— Monsieur vous ressemble beaucoup.

— Vous trouvez, mademoiselle?

Cette innocente *légitimation* de l'âge que madame du Gua s'était donné, fit sourire le jeune homme et inspira à sa prétendue mère un nouveau dépit. La haine de cette femme grandissait à chaque regard passionné que jetait son fils sur mademoiselle de Verneuil. Le silence comme le discours, tout allumait en elle une effroyable rage déguisée sous les manières les plus affectueuses.

— Mademoiselle, dit alors l'inconnu, vous êtes dans l'erreur. Les marins ne sont pas plus exposés que ne le sont les autres militaires. Les femmes ne devraient pas haïr la marine; n'avons-nous pas sur les troupes de terre l'immense avantage de rester fidèles à nos maîtresses?

— Oh! de force, répondit en riant mademoiselle de Verneuil.

— C'est toujours de la fidélité, répliqua madame du Gua d'un ton presque sombre.

La conversation s'anima, se porta sur des sujets qui n'étaient intéressants que pour les trois voyageurs, car en ces sortes de circonstances, les gens d'esprit donnent aux banalités des significations toutes nouvelles; mais l'entretien, frivole en apparence, où ces inconnus se plurent à s'interroger mutuellement, cacha les désirs, les passions et les espérances qui les agitaient. La finesse et la malice de mademoiselle de Verneuil qui fut constamment sur ses gardes, apprirent à madame de Gua que la calomnie et la trahison pourraient seules la faire triompher d'une rivale aussi redoutable par son esprit qu'elle l'était par sa beauté.

Les voyageurs atteignirent leur escorte, et la voiture alla moins rapidement. Le jeune marin aperçut une longue côte à monter et proposa une promenade à mademoiselle de Verneuil. Le bon goût, l'affectueuse politesse du jeune homme semblèrent la décider, et son consentement le flatta.

— Madame est-elle de notre avis? demanda-t-elle à madame du Gua. Veut-elle aussi se promener?

— La coquette! dit en murmurant la dame qui descendit de voiture.

Alors mademoiselle de Verneuil et l'inconnu marchèrent ensemble, mais séparément. Le marin, déjà saisi par de violents désirs, fut jaloux de faire tomber la réserve qu'on lui opposait, et dont il n'était pas la dupe. Il crut pouvoir y réussir en badinant avec elle à la faveur de cette amabilité française, de cet esprit parfois léger, parfois sérieux, toujours chevaleresque, souvent moqueur, qui distinguait les hommes remarquables de l'aristocratie exilée. Mais sa rieuse compagne le plaisanta si malicieusement, sut lui reprocher ses intentions de frivolité si dédaigneusement en s'attachant de préférence aux idées fortes et à l'exaltation qui perçaient malgré lui dans ses discours, qu'il devina facilement le secret de lui plaire.

La conversation changea donc, et l'étranger réalisa les espérances que donnait sa figure expressive. De moment en moment, il éprouvait de nouvelles difficultés en voulant apprécier la sirène dont il s'éprenait de plus en plus, et fut forcé de suspendre ses jugements sur une fille qui se faisait un jeu de les infirmer tous. Après avoir été séduit par la contemplation de sa beauté, il fut donc entraîné vers cette âme inconnue par une curiosité qu'elle se plut à exciter.

Cet entretien prit bientôt un caractère d'intimité très-étranger au ton que mademoiselle de Verneuil s'efforça de lui imprimer d'abord et de lui conserver. Quoique madame du Gua les eût suivis, ils avaient insensiblement marché plus vite qu'elle, et s'en trouvèrent séparés par une centaine de pas environ. Ils foulaient le sable fin de la route, emportés par le charme enfantin d'unir le léger retentissement de leurs pas, heureux de se voir enveloppés par un même rayon de lumière qui paraissait appartenir au soleil du printemps, et de respirer ensemble ces parfums d'automne chargés de tant de dépouilles végétales, qu'ils semblent une nourriture apportée par les airs à la mélancolie. Aussi, quoiqu'ils ne parussent voir l'un et l'autre qu'une aventure galante dans leur union passagère, le ciel, le site et la saison communiquèrent à leurs sentiments une teinte de gravité qui leur donnait l'apparence de la passion.

Ils commencèrent à faire l'éloge de la journée, de sa beauté; puis ils parlèrent de leur étrange rencontre, de la rupture prochaine d'une liaison qui leur était douce et de la facilité qu'on met à s'épancher avec les personnes qu'on ne doit jamais revoir. A cette dernière observation, le jeune homme profita de la permission tacite qu'elle semblait lui

donner de faire quelques douces confidences, et essaya de risquer quelques aveux indirects, en homme accoutumé à de semblables situations.

— Remarquez-vous, mademoiselle, lui dit-il, combien les sentiments suivent peu la route commune, dans le temps de terreur où nous vivons? Tout, autour de nous, n'est-il pas frappé d'une inexplicable soudaineté? Aujourd'hui, nous aimons, nous haïssons sur la foi d'un regard. L'on s'unit pour la vie ou l'on se quitte avec la célérité dont on marche à la mort. On se dépêche en tout comme la nation dans ses tumultes. Au milieu des dangers, les étreintes sont plus vives; et, à Paris même, comme sur un champ de bataille, chacun a su dernièrement tout ce que pouvait dire une poignée de main.

— On sent la nécessité de vivre vite et beaucoup, répondit-elle, peut-être parce qu'on a peu de temps à vivre.

Elle jeta sur son jeune compagnon un regard qui semblait lui montrer le terme de leur court voyage.

— Que pensez-vous de moi? demanda-t-il après un moment de silence. Dites-moi votre opinion sans ménagements.

— Vous voulez sans doute acquérir ainsi le droit de me parler de moi, répliqua-t-elle en riant.

— Vous ne répondez pas? reprit-il après une légère pause. Prenez garde, le silence est souvent une réponse.

— Ne devine-je pas tout ce que vous voudriez pouvoir me dire? hé! mon Dieu, vous avez déjà trop parlé.

— Oh! si nous nous entendons, reprit-il en riant, j'obtiens plus que je n'osais espérer.

Elle se mit à sourire si gracieusement qu'elle semblait accepter la lutte courtoise dont tout homme se plaît à menacer une femme. Alors ils se persuadèrent autant sérieusement que par plaisanterie qu'il leur était impossible d'être jamais, l'un pour l'autre, autre chose que ce qu'ils étaient en ce moment; que le jeune homme pouvait se livrer à une passion qui n'avait point d'avenir, et qu'elle pouvait en rire. Puis, quand ils eurent élevé ainsi entre eux une barrière imaginaire, ils parurent l'un et l'autre fort empressés de mettre à profit la dangereuse liberté qu'ils venaient de s'accorder.

Mademoiselle de Verneuil heurta un caillou et fit un faux pas.

— Prenez mon bras, dit l'inconnu.

— Il le faut bien, étourdi! Vous seriez trop fier si je refusais. N'aurais-je pas l'air de vous craindre?

— Ha! mademoiselle, répondit-il en lui pressant le bras, de manière à le mettre sur son cœur pour lui en faire sentir les battements, vous allez me rendre fier de cette faveur.

— Eh bien, ma facilité vous ôtera vos illusions.

— Voulez-vous déjà me défendre contre le danger des émotions que vous causez?

— Cessez, je vous prie, dit-elle, de m'entortiller dans ces petites idées de boudoir, dans ces logogriphes de ruelle. Je n'aime pas à rencontrer chez un homme de caractère l'esprit que les sots peuvent avoir. Voyez! nous sommes sous un beau ciel, en pleine campagne. Devant nous, au-dessus de nous, tout est grand. Vous voulez me dire que je suis belle, n'est-ce pas! vos yeux me le prouvent mieux; d'ailleurs, je le sais, et je ne suis pas une femme que les compliments puissent flatter. Voudriez-vous, par hasard, me parler de vos *sentiments?* dit-elle avec une emphase sardonique. Me supposeriez-vous donc la simplicité de croire à des sympathies soudaines assez fortes pour dominer une vie entière par le souvenir d'une matinée.

— Non pas d'une matinée, répondit-il, mais d'une belle femme qui s'est montrée généreuse.

— Vous oubliez, reprit-elle en riant, de bien plus grands attraits, une femme inconnue, et chez laquelle tout doit sembler bizarre, le nom, la qualité, la situation, la liberté d'esprit et de manières...

— Vous ne m'êtes point inconnue, s'écria-t-il, j'ai su vous deviner, et ne voudrais rien ajouter à vos perfections, si ce n'est un peu plus de foi dans l'amour que vous inspirez tout d'abord.

— Ha, vous parlez déjà d'amour? dit-elle en souriant. Eh bien! soit, reprit-elle. C'est là un sujet de conversation entre deux personnes, comme la pluie et le beau temps quand nous faisons une visite. Prenons-le! Vous ne trouverez en moi ni fausse modestie ni petitesse. Je puis écouter ce mot sans rougir; il m'a été tant de fois prononcé sans l'accent du cœur, qu'il est devenu presque insignifiant pour moi. Il m'a été répété au théâtre, dans les livres, dans le monde, partout; mais je n'ai jamais rien rencontré qui ressemblât à ce magnifique sentiment.

— L'avez-vous cherché?

— Oui.

Ce mot fut prononcé avec tant de laisser-aller, que le jeune homme fit un geste de surprise et regarda fixement mademoiselle de Verneuil comme s'il eût tout à coup changé d'opinion sur son caractère et sa véritable situation.

— Mademoiselle, dit-il avec une émotion mal déguisée, êtes-vous fille ou femme, ange ou démon?

— Je suis l'un et l'autre, reprit-elle en riant. N'y a-t-il pas toujours quelque chose de diabolique et d'angélique chez une jeune fille qui n'a point aimé, n'aime pas, et n'aimera peut-être jamais?

— Et vous trouvez-vous heureuse ainsi? dit-il en prenant un ton et des manières libres, comme s'il eût déjà conçu moins d'estime pour sa libératrice.

— Oh! heureuse, reprit-elle, non. Si je viens à penser que je suis seule, dominée par des conventions sociales qui me rendent nécessairement artificieuse, j'envie les priviléges de l'homme. Mais, si je songe à tous les moyens que la nature nous a donnés pour vous envelopper, vous enlacer dans les filets invisibles d'une puissance à laquelle aucun de vous ne peut résister, alors mon rôle ici-bas me sourit; puis, tout à coup, il me semble petit, et je sens que je mépriserais un homme s'il était la dupe de séductions vulgaires. Enfin, tantôt j'aperçois notre joug et il me plaît, puis il me semble horrible et je m'y refuse; tantôt je sens en moi ce désir de dévouement qui rend la femme si noblement belle, puis j'éprouve un désir de domination qui me dévore. Peut-être, est-ce le combat naturel du bon et du mauvais principe qui fait vivre toute créature ici-bas. Ange et démon, vous l'avez dit. Ah! ce n'est pas d'aujourd'hui que je reconnais ma double nature. Mais, nous autres femmes comprenons encore mieux que vous notre insuffisance. N'avons-nous pas un instinct qui nous fait pressentir en toute chose une perfection à laquelle il est sans doute impossible d'atteindre? Mais, ajouta-t-elle en regardant le ciel et jetant un soupir, ce qui nous grandit à vos yeux c'est que nous luttons toutes, plus ou moins, contre une destinée incomplète.

— Mademoiselle, pourquoi donc nous quittons-nous ce soir?

— Ah! dit-elle en souriant au regard passionné que lui lança le jeune homme, remontons en voiture, le grand air ne nous vaut rien.

Elle se retourna brusquement, l'inconnu la suivit, et lui serra le bras par un mouvement peu respectueux, mais qui inspira tout à la fois d'impérieux désirs et de l'admiration. Alors, elle marcha plus vite. Le marin devina qu'elle voulait fuir une déclaration peut-être importune, il n'en devint que plus ardent, risqua tout pour arracher une première faveur à cette femme, et lui dit en la regardant avec finesse : — Voulez-vous que je vous apprenne un secret?

— Oh! dites promptement, s'il vous concerne.

— Je ne suis point au service de la république. Où allez-vous? J'irai.

A cette phrase, elle trembla violemment, lui retira son bras, et se couvrit le visage de ses deux mains pour lui dérober la rougeur ou la pâleur peut-être qui en altéra les traits; mais elle dégagea tout à coup sa figure, lui jeta un regard mêlé de terreur et de reproche; puis, après un court silence, elle lui dit d'une voix attendrie :

— Vous avez donc débuté comme vous auriez fini, vous m'avez trompée?

— Oui.

A cette réponse elle tourna le dos à la calèche vers laquelle ils se dirigeaient et se mit à marcher avec une précipitation singulière.

— Mais, reprit l'inconnu, l'air ne vous valait rien.

— Oh! il a changé, dit-elle avec un son de voix grave, et continua de marcher en proie à des pensées orageuses.

— Vous vous taisez? demanda l'étranger, le cœur rempli de cette douce appréhension que donne l'attente du plaisir.

— Oh! dit-elle d'un accent bref, la tragédie a bien promptement commencé.

— De quelle tragédie parlez-vous? demanda-t-il.

Elle s'arrêta, le toisa d'abord d'un air empreint d'une double expression de crainte et de curiosité, puis elle cacha sous un calme impénétrable les sentiments qui l'agitaient, et montra que, pour une jeune fille, elle avait une grande habitude de la vie.

— Qui êtes-vous? reprit-elle, mais je le sais! En vous voyant, je m'en étais doutée : vous êtes le chef royaliste nommé le Gars? M. l'évêque d'Autun a bien raison, en nous disant de toujours croire aux pressentiments qui annoncent des malheurs.

— Quel intérêt avez-vous donc à le connaître?

— Quel intérêt aurait-il donc à se cacher de moi, si je lui ai déjà sauvé la vie?

Elle se mit à rire, mais forcément.

— J'ai sagement fait de vous empêcher de me dire que vous m'aimez. Sachez-le bien, monsieur, je vous abhorre. Je suis républicaine, vous êtes royaliste, et je vous livrerais si vous n'aviez ma parole, si je ne vous avais déjà sauvé une fois, et si...

Elle s'arrêta. Ces violents retours sur elle-même, ces combats qu'elle ne se donnait pas la peine de déguiser, inquiétèrent l'inconnu qui tâcha, mais vainement, de l'observer.

— Quittons-nous à l'instant, je le veux, adieu.

Elle se retourna vivement, fit quelques pas et revint.

— Mais non, j'ai un immense intérêt à apprendre qui vous êtes. Ne me cachez rien, et dites-moi la vérité. Qui êtes-vous?

— Un marin, prêt à quitter l'Océan pour vous suivre partout où votre imagination voudra me guider. Si j'ai le bonheur de vous offrir quelque mystère, je me garderai bien de détruire votre curiosité. Pourquoi mêler les graves intérêts de la vie réelle, à la vie du cœur où nous commencions à si bien nous comprendre?

— Nos âmes auraient pu s'entendre, dit-elle d'un ton grave. Mais, monsieur, je n'ai pas le droit d'exiger votre confiance. Vous ne connaîtrez jamais l'étendue de vos obligations envers moi. Je me tairai.

Ils avancèrent de quelques pas dans le plus profond silence.

— Combien ma vie vous intéresse! reprit l'inconnu.

— Monsieur, dit-elle, de grâce votre nom, ou taisez-vous. Vous êtes un enfant, ajouta-t-elle en haussant les épaules, et vous me faites pitié. L'obstination que la voyageuse mettait à connaître son secret fit hésiter le pretendu marin entre la prudence et ses désirs. Le dépit d'une femme souhaitée a de bien puissants attraits. Sa soumission comme sa colère est si impérieuse, elle attaque tant de fibres, dans le cœur de l'homme, elle le pénètre et le subjugue. Était-ce, chez mademoiselle de Verneuil, une coquetterie de plus? Malgré sa passion, l'étranger eut la force de se défier d'une femme qui voulait lui arracher violemment un secret d'où dépendait son existence.

— Pourquoi, lui dit-il en lui prenant la main qu'elle laissa prendre par distraction, pourquoi mon indiscrétion qui laissait un avenir à cette journée, en a-t-elle détruit le charme!

Mademoiselle de Verneuil paraissait souffrante, elle garda le silence.

— En quoi puis-je vous affliger? reprit-il. Que puis-je faire pour vous apaiser?

— Dites-moi votre nom.

A son tour il marcha en silence et ils avancèrent de quelques pas. Tout à coup mademoiselle de Verneuil s'arrêta, comme une personne qui a pris une importante détermination.

— Monsieur le marquis de Montauran, dit-elle avec dignité, mais sans pouvoir entièrement déguiser une agitation qui donnait une sorte de tremblement nerveux à ses traits, quoi qu'il puisse m'en coûter, je suis heureuse de vous rendre un bon office. Ici nous allons nous séparer. Mon escorte et ma voiture sont trop nécessaires à votre sûreté pour que vous n'acceptiez pas l'une et l'autre. Ne craignez rien des républicains; tous ces soldats, voyez-vous, sont des hommes d'honneur, et je vais donner au capitaine Merle des ordres qu'il exécutera fidèlement. Quant à moi, je puis regagner Alençon à pied avec ma femme de chambre; quelques soldats nous accompagneront. Écoutez-moi bien, il s'agit de votre tête. Si vous rencontriez, avant d'être en sûreté, le jeune muscadin que vous avez vu dans l'auberge, fuyez, car il vous livrerait aussitôt. Quant à moi... Elle fit une pause. — Je me rejette avec orgueil dans les misères de la vie, reprit-elle à voix basse en retenant ses pleurs. Adieu, monsieur. Puissiez-vous être heureux! Adieu.

Et elle fit un signe au capitaine Merle qui atteignait alors le haut de la colline. Le jeune homme ne s'attendait pas à un aussi brusque dénoûment.

— Attendez! cria-t-il avec une sorte de désespoir assez bien joué.

Ce singulier caprice d'une fille pour laquelle il aurait alors sacrifié sa vie le surprit tellement qu'il inventa une déplorable ruse pour tout à la fois lui cacher son nom et satisfaire sa curiosité.

— Vous avez presque deviné, dit-il, je suis émigré, condamné à mort et me nomme le marquis de Marigny. L'amour de mon pays m'a ramené en France. J'espère me faire radier de la liste par l'influence de madame de Beauharnais, aujourd'hui la femme du premier consul; mais, si j'échoue, alors je veux mourir sur la terre de mon pays en combattant auprès de Montauran, mon ami. Je vais, d'abord en secret, à l'aide d'un passe-port qu'il m'a fait parvenir, savoir s'il me reste quelques propriétés en Bretagne.

Pendant qu'il parlait, mademoiselle de Verneuil l'examinait d'un œil perçant. Elle essaya de douter de la vérité de ses paroles, mais crédule et confiante, elle reprit lentement une expression de sérénité, et s'écria : — Monsieur, ce que vous me dites en ce moment est-il vrai?

— Parfaitement vrai, répéta l'inconnu, qui paraissait mettre peu de probité dans ses relations avec les femmes.

Mademoiselle de Verneuil soupira fortement comme une personne qui revient à la vie.

— Ha! s'écria-t-elle, je suis bien heureuse!

— Vous haïssez donc bien mon pauvre Montauran.

— Non, dit-elle, vous ne sauriez me comprendre. Je n'aurais pas voulu que *vous* fussiez menacé des dangers contre lesquels je vais tâcher de le défendre puisqu'il est votre ami.

— D'où savez-vous que Montauran...

— Hé, monsieur, respectez mon secret, et faites-moi crédit de votre estime, jusqu'à ce que je vous aie sauvés tous deux; plus tard vous me jugerez. Quel que soit votre arrêt, je m'y soumets par avance; mais jusque-là, je vous défends de me soupçonner, et... de me haïr.

— Vous haïr, mais je vous aime!

— Déjà? dit-elle. Non, vous ne m'aimez pas, vous voyez en moi l'objet d'une galanterie passagère. Ne vous ai-je pas deviné? Une personne qui a quelque habitude de la bonne compagnie peut-elle, par les mœurs qui courent, se tromper en entendant un élève de l'école polytechnique se servir d'expressions choisies, et déguiser aussi mal que vous l'avez fait les manières d'un grand seigneur sous l'écorce des républicains; mais vos cheveux ont un reste de poudre, et vous avez un parfum de gentilhomme que doit sentir tout d'abord une femme du monde. Aussi, tremblant pour vous que mon surveillant, qui a toute la finesse d'une femme, ne vous reconnût, l'ai-je congédié. Monsieur, un véritable officier, sorti de l'école, ne se croirait pas, près de moi, en

bonne fortune, et ne me prendrait pas pour une jolie intrigante. Permettez-moi, monsieur de Marigny, de vous soumettre, à ce propos, un léger raisonnement de femme. Êtes-vous si jeune, que vous ne sachiez pas que, de toutes les créatures de notre sexe, la plus difficile à soumettre est celle dont la valeur est chiffrée et qui s'ennuie du plaisir. Cette femme exige, m'a-t-on dit, d'immenses séductions, et ne cède qu'à ses caprices. Aspirer à lui plaire est une fatuité. Mettons à part cette classe de femmes dans laquelle vous me faites la galanterie de me ranger, vous devez comprendre qu'une jeune femme noble, belle, spirituelle (vous m'accordez ces avantages) ne se vend pas, et ne peut s'obtenir que d'une seule façon, quand elle est aimée. Vous m'entendez? Si elle aime et veut faire une folie, elle doit être justifiée par quelque grandeur. Pardonnez-moi ce luxe de logique, si rare chez les personnes de notre sexe, mais, pour votre honneur, et... le mien, dit-elle en s'inclinant, je ne voudrais pas que nous nous trompassions sur notre mérite, et que vous crussiez mademoiselle de Verneuil, ange ou démon, fille ou femme à se laisser prendre à de banales galanteries.

— Mademoiselle, dit le marquis, dont la surprise quoique dissimulée fut extrême et qui redevint tout à coup homme de grande compagnie, je vous supplie de croire que je vous accepte comme une très-noble personne, pleine de cœur et de sentiments élevés.

— Je ne vous demande pas tant, monsieur, dit-elle en riant. Laissez-moi mon incognito. Mon masque est mieux mis que ne l'était le vôtre, et il me plaît à moi de le garder, ne fut-ce que pour savoir si je suis aimée de celui qui me parle d'amour... Ne vous hasardez pas légèrement près de moi. — Monsieur, écoutez, lui dit-elle, en lui saisissant le bras avec force : si vous pouviez me prouver un véritable amour, aucune puissance humaine ne nous séparerait. Oui, je voudrais m'associer à quelque grande existence d'homme, épouser une vaste ambition, de belles pensées. Les nobles cœurs ne sont pas infidèles, car la constance est une force qui leur va : je serais donc toujours aimée, toujours heureuse; mais aussi, ne serais-je pas toujours prête à faire de mon corps une marche pour élever un peu plus l'homme qui aurait mes affections, à me sacrifier pour lui, à tout supporter de lui, à l'aimer toujours, même quand il ne m'aimerait plus? Je n'ai jamais osé confier à un autre cœur ni les souhaits du mien, ni les élans passionnés de l'exaltation qui me dévore; mais je puis bien vous en dire quelque chose, puisque nous allons nous quitter aussitôt que vous serez en sûreté.

— Nous quitter! jamais, dit-il, entraîné par les sons que rendait cette âme vigoureuse qui semblait se débattre contre quelque chose d'immense.

— Êtes-vous libre? reprit-elle en lui jetant un regard dédaigneux qui le rapetissa.

— Oh! pour libre... oui, sauf la condamnation à mort.

Alors elle lui dit d'une voix pleine de sentiments amers : — Si tout ceci n'était pas un songe, quelle belle vie serait la vôtre! mais si j'ai dit des folies, n'en faisons pas. Quand je pense à tout ce que vous devriez être, pour m'apprécier à ma juste valeur, je doute de tout.

— Et moi, je ne douterais de rien, si vous vouliez me...

— Chut! s'écria-t-elle en entendant cette phrase dite avec un véritable accent de passion : l'air ne ne nous vaut décidément plus rien, ajouta-t-elle sans amertume, allons retrouver nos chaperons.

XI.

La voiture ne tarda pas à rejoindre ces deux personnages qui reprirent leurs places et firent quelques lieues dans le plus profond silence; car ils avaient l'un et l'autre trouvé matière à d'amples réflexions; mais leurs yeux ne craignirent plus désormais de se rencontrer.

Tous deux semblaient avoir un égal intérêt à s'observer et à se cacher un secret important; mais ils se sentaient entraînés l'un vers l'autre par un même désir qui, depuis leur entretien, contractait l'étendue de la passion, car ils avaient réciproquement reconnu chez eux des qualités qui rehaussaient encore à leurs yeux les plaisirs qu'ils se promettaient de leur lutte ou de leur union. Peut-être chacun d'eux, embarqué dans une vie aventureuse, était-il arrivé à cette singulière situation morale, où, soit par lassitude, soit pour défier le sort, on se refuse à des réflexions sérieuses, et où l'on se livre aux chances du hasard en poursuivant une entreprise, précisément parce qu'elle n'offre aucune issue et qu'on veut en voir le dénoûment nécessaire. La nature morale n'a-t-elle pas, comme la nature physique, ses gouffres et ses abîmes où les caractères forts aiment à se plonger en risquant leur vie, comme un joueur aime à jouer sa fortune?

Le marquis et mademoiselle de Verneuil eurent en quelque sorte une révélation de ces idées, qui leur furent communes après l'entretien dont elles étaient la conséquence, et ils firent ainsi tout à coup un pas immense, car la sympathie des âmes suivit celle de leurs sens. Néanmoins plus ils se sentirent

fatalement entraînés l'un vers l'autre, et plus ils furent intéressés à s'étudier, ne fût-ce que pour augmenter, par un involontaire calcul, la somme de leurs jouissances futures.

Le marquis, encore étonné de la profondeur dont cette fille bizarre avait fait preuve, se demanda tout d'abord comment elle pouvait allier tant de connaissances acquises à tant de fraîcheur et de jeunesse. Alors il crut découvrir un extrême désir de paraître chaste, dans l'extrême chasteté qu'elle cherchait à donner à ses attitudes; il la soupçonna de feinte, se querella sur son plaisir, et ne voulut plus voir dans cette inconnue qu'une habile comédienne, et il avait raison. Mademoiselle de Verneuil, comme toutes les filles du monde, était devenue d'autant plus modeste qu'elle ressentait plus d'ardeur, et prenait fort naturellement cette contenance de pruderie sous laquelle les femmes savent si bien voiler leurs excessifs désirs. Toutes voudraient s'offrir vierges à l'amour; et si elles ne le sont pas, leur dissimulation est toujours un hommage qu'elles rendent à leur amant. Ces réflexions passèrent rapidement dans l'âme du marquis, et lui firent plaisir. En effet, pour tous deux, cet examen devait être un progrès, et il en vint bientôt à cette phase de la passion où un homme voit dans les défauts de sa maîtresse des raisons pour l'aimer davantage.

Mademoiselle de Verneuil resta plus longtemps pensive que ne le fut son amant; peut-être parce que son imagination lui faisait franchir une plus grande étendue. Le marquis obéissait à quelqu'un des mille sentiments qu'il devait éprouver dans sa vie d'homme, tandis qu'elle apercevait toute une vie. Elle se plut à l'arranger belle, à la remplir de bonheur, de grands et de nobles sentiments, elle se vit heureuse en idée, et s'éprit autant de ses chimères que de la réalité, autant de l'avenir que du présent. Puis elle essaya de revenir sur ses pas, et agissait en cela instinctivement, comme agissent toutes les femmes. Après être convenue avec elle-même de se donner tout entière, elle désirait, pour ainsi dire, se disputer en détail. Elle aurait voulu pouvoir reprendre dans le passé toutes ses actions, ses paroles, ses regards pour les mettre en harmonie avec la dignité de la femme aimée. Aussi, ses yeux exprimèrent-ils parfois une sorte de terreur, quand elle songeait à l'entretien qu'elle venait d'avoir et où elle s'était montrée si agressive. Mais elle se disait, en contemplant cette figure empreinte de force, qu'un être aussi puissant devait être généreux, et s'applaudissait de rencontrer une part plus belle que celle de beaucoup d'autres femmes, en trouvant dans son amant, un homme de caractère, un homme condamné à mort qui venait jouer lui-même sa tête et faire la guerre à la république.

La pensée de pouvoir occuper sans partage l'âme de ce jeune homme, prêta bientôt à toutes les choses une physionomie différente. Entre le moment où cinq heures auparavant elle composa son visage et sa voix pour agacer le marquis, et le moment actuel où elle pouvait le bouleverser d'un regard, il y avait la différence de l'univers mort à un vivant univers. De bons rires et de joyeuses coquetteries cachèrent une immense passion qui se présenta comme le malheur, en souriant. Dans les dispositions d'âme où se trouvait mademoiselle de Verneuil, la vie extérieure prit donc pour elle le caractère d'une fantasmagorie. La calèche passa par des villages, des vallons, des montagnes dont aucune image ne s'imprima dans sa mémoire. Elle arriva dans Mayenne, les soldats de l'escorte changèrent, Merle lui parla, elle répondit, traversa toute une ville, et se remit en route; mais les figures, les maisons, les rues, les paysages, les hommes furent emportés comme les formes indistinctes d'un rêve. La nuit vint. Elle voyagea sous un ciel de diamants, enveloppée d'une douce lumière, et sur la route de Fougères, sans qu'il lui vînt dans la pensée que le ciel eût changé d'aspect, sans savoir ce qu'était ni Mayenne ni Fougères, ni où elle allait. Qu'elle pût quitter dans peu d'heures l'homme de son choix et dont elle se croyait choisie, n'était pas, pour elle, une chose possible. L'amour est la seule passion qui ne souffre ni passé ni avenir. Si parfois sa voix errait sur ses lèvres, c'était pour jeter à son amant des phrases dénuées de sens, mais qui résonnaient dans son âme comme des promesses de plaisir.

Cette passion naissante avait, pour les deux témoins qui l'observaient, une marche effrayante. Francine connaissait mademoiselle de Verneuil aussi bien que l'étrangère connaissait le marquis; et silencieuses toutes deux, elles semblaient attendre quelque terrible dénoûment. En effet, elles ne tardèrent pas à voir finir ce drame que mademoiselle de Verneuil avait si justement, sans le savoir peut-être, nommé une tragédie.

Quand les quatre voyageurs eurent fait environ une lieue, hors de Mayenne, ils entendirent un homme à cheval qui se dirigeait vers eux avec une excessive rapidité. Lorsqu'il atteignit la voiture, il se pencha pour y regarder mademoiselle de Verneuil, qui reconnut Corentin. Ce sinistre personnage se permit de lui adresser un signe d'intelligence dont la familiarité eut quelque chose de flétrissant pour elle, et s'enfuit après l'avoir glacée par ce signe empreint de bassesse.

L'inconnu parut désagréablement affecté de cette circonstance, qui n'échappa certes point à sa prétendue mère. Mais mademoiselle de Verneuil le pressa légèrement, et sembla se réfugier, par un re-

gard, dans son cœur comme dans le seul asile qu'elle eût sur terre. Alors le front du jeune homme s'éclaircit, en savourant l'émotion que lui fit éprouver le geste par lequel sa maîtresse lui avait révélé, comme par mégarde, l'étendue de son attachement. Une inexplicable peur avait fait évanouir toute coquetterie et l'amour se montra un moment sans voile. Ils se turent comme pour prolonger la douceur de ce moment. Malheureusement au milieu d'eux madame du Gua voyait tout, et, comme un avare qui donne un festin, paraissait leur compter les morceaux et leur mesurer la vie.

En proie à leur bonheur, les deux amants arrivèrent, sans se douter du chemin qu'ils avaient fait, à la partie de la route qui se trouve au fond de la vallée d'Ernée, et qui forme le premier des trois bassins à travers lesquels se sont passés les événements qui servent d'exposition à cette histoire. Là, Francine aperçut et montra d'étranges figures qui semblaient se mouvoir comme des ombres à travers les arbres et dans les ajoncs dont les champs étaient entourés. Quand la voiture arriva dans la direction de ces ombres, une décharge générale, dont les balles passèrent en sifflant au-dessus des têtes, apprit aux voyageurs que tout était positif dans cette apparition. L'escorte tombait dans une nouvelle embuscade.

A cette vive fusillade, le capitaine Merle regretta vivement d'avoir partagé l'erreur de mademoiselle de Verneuil, qui, croyant à la sécurité d'un voyage nocturne et rapide, ne lui avait laissé prendre qu'une soixantaine d'hommes. Aussitôt le capitaine, secondé par Gérard, divisa sa petite troupe en deux colonnes pour tenir les deux côtés de la route, et chacun d'eux se dirigea vivement au pas de course à travers les champs de genêts et d'ajoncs, en cherchant à combattre les assaillants avant de les compter. Les bleus se mirent à battre à droite et à gauche ces épais buissons avec une intrépidité pleine d'imprudence, et répondirent à l'attaque des chouans par un feu soutenu dans les genêts, d'où partaient les coups de fusil.

Le premier mouvement de mademoiselle de Verneuil avait été de sauter hors de la calèche et de courir assez loin en arrière pour s'éloigner du champ de bataille; mais honteuse de sa peur, et mue par ce sentiment qui porte à se grandir aux yeux de l'être aimé, elle demeura immobile et tâcha d'examiner froidement le combat.

L'inconnu la suivit, lui prit la main et la plaça sur son cœur.

— J'ai eu peur, dit-elle en souriant; mais maintenant...

En ce moment sa femme de chambre effrayée lui cria : — Marie, prenez garde! Mais Francine, qui voulait s'élancer hors de la voiture, s'y sentit arrêtée par une main vigoureuse. Le poids de cette main énorme lui arracha un cri violent, elle se retourna et garda le silence en reconnaissant la figure de Marche-à-terre.

— Je devrai donc à vos terreurs, disait l'étranger à mademoiselle de Verneuil, la révélation des plus doux secrets du cœur! Grâce à Francine, j'apprends que vous portez le nom gracieux de Marie. Marie, le nom que j'ai prononcé dans toutes mes angoisses; Marie, le nom que je prononcerai désormais dans la joie, et que je ne dirai plus maintenant sans faire un sacrilége, en confondant la religion et l'amour. Mais n'est-ce pas mieux de prier et d'aimer tout ensemble!

A ces mots ils se serrèrent fortement la main, se regardèrent en silence, et l'excès de leurs sensations leur ôta la force et le pouvoir de les exprimer.

— *Ce n'est pas pour vous autres qu'il y a du danger!* dit brutalement Marche-à-terre à Francine, en donnant aux sons rauques et gutturaux de sa voix une sinistre expression de reproche, et appuyant sur chaque mot de manière à jeter l'innocente paysanne dans la stupeur.

Pour la première fois la pauvre fille apercevait de la férocité dans les regards de Marche-à-terre. La lueur de la lune semblait être la seule qui convînt à cette figure. Ce sauvage Breton tenant son bonnet d'une main, sa lourde carabine de l'autre, ramassé comme un gnôme et enveloppé par cette blanche lumière dont les flots donnent aux formes de si bizarres aspects, appartenait ainsi plutôt à la féerie qu'à la vérité. Cette apparition et son reproche eurent quelque chose de la rapidité des fantômes. Il se tourna brusquement vers madame du Gua, avec laquelle il échangea de vives paroles, et Francine, qui avait un peu oublié le bas breton, ne put y rien comprendre. La dame paraissait donner à Marche-à-terre des ordres multipliés. Cette conférence d'une minute fut terminée par un geste impérieux de cette femme qui désignait au chouan le groupe formé à cinquante pas de là par les deux amants.

Avant d'obéir, Marche-à-terre jeta un dernier regard à Francine qu'il semblait plaindre. Il aurait voulu lui parler; mais la Bretonne sut que le silence de son amant lui était imposé. La peau rude et tannée de cet homme parvint à se plisser sur son front, et ses sourcils se rapprochèrent violemment. Résistait-il à l'ordre renouvelé de tuer mademoiselle de Verneuil? Cette grimace le rendit sans doute plus hideux à madame du Gua, mais l'éclair de ses yeux devint presque doux pour Francine, qui, devinant par ce regard qu'elle pourrait faire plier l'énergie de ce sauvage sous sa volonté de femme,

espéra régner encore, après Dieu, sur ce cœur grossier.

Le doux entretien de Marie et du marquis fut interrompu par Marche-à-terre, suivi de madame du Gua, qui se mit à crier comme si quelque balle l'avait atteinte, afin d'avoir un prétexte pour venir séparer les deux amants. En ce moment, le feu de l'escarmouche roulait avec une étonnante vivacité sans que les deux partis en vinssent aux mains.

— Mon capitaine, ne serait-ce pas une fausse attaque pour enlever nos voyageurs et leur imposer une rançon? dit la Clef-des-cœurs, en entendant les cris de madame du Gua.

— Tu as les pieds dans leurs souliers ou le diable m'emporte, répondit Merle en volant sur la route.

Le capitaine regarda sur la route, aperçut Marche-à-terre qui se dirigeait de la calèche vers mademoiselle de Verneuil, et revint au pas de course avec une telle rapidité que le chouan eut à peine le temps d'adresser au marquis deux ou trois mots inintelligibles qui ressemblèrent plutôt à un cri sauvage qu'à des paroles; puis il sauta comme un oiseau dans un bouquet d'ajoncs et disparut.

Quelques minutes après, le feu des chouans se ralentit, et Gérard, qui revint au milieu du chemin, les vit se sauver en petit nombre à travers les haies; alors, il ne jugea pas à propos de s'engager dans une lutte inutilement dangereuse, et ramena tous les soldats sans avoir essuyé de perte. L'escorte reprit sa position sur le chemin, et se remit en marche.

Le capitaine Merle put offrir la main à mademoiselle de Verneuil pour remonter en voiture; le marquis n'y mit aucun obstacle, et cette Parisienne étonnée monta sans accepter la politesse du républicain. Elle tourna la tête vers son amant, le vit immobile, et resta stupéfaite du changement subit que les mystérieuses paroles du chouan venaient d'opérer en lui. Le jeune émigré revint lentement, le visage baissé, et son attitude décelait un profond sentiment de dégoût.

—N'avais-je pas raison, lui dit madame du Gua? nous sommes certes entre les mains d'une créature avec laquelle on a trafiqué de votre tête. Mais puisqu'elle a fait la sottise de s'amouracher de vous, n'allez pas vous conduire en enfant, ayez l'air de l'aimer, jusqu'à ce que nous ayons gagné la Vivetière... Une fois là...

— Mais l'aimerait-il donc déjà! se dit-elle en voyant le marquis reprendre sa place dans la voiture comme eût fait un homme endormi.

La calèche roula sourdement sur le sable de la route, et, au premier regard que mademoiselle de Verneuil jeta autour d'elle, tout lui parut avoir changé. La mort se glissait déjà dans son amour. Ce n'étaient que des nuances peut-être; mais de ces nuances qui, aux yeux de toute femme qui aime, sont aussi tranchées que de vives couleurs. Francine avait compris, par le regard de Marche-à-terre, que le destin de mademoiselle de Verneuil sur laquelle elle lui avait ordonné de veiller, était entre d'autres mains que les siennes et offrait un visage pâle, sans pouvoir retenir ses larmes quand sa maîtresse la regardait. La dame inconnue cachait mal sous de faux sourires la malice d'une vengeance féminine, et le subit changement que son obséquieuse bonté pour mademoiselle de Verneuil introduisit dans son maintien, dans sa voix et sa physionomie, était de nature à donner des craintes à une personne perspicace. Aussi mademoiselle de Verneuil frissonna-t-elle par instinct en se demandant : — Pourquoi frissonné-je?... C'est sa mère. Mais elle trembla de tous ses membres en se disant tout à coup : — Est-ce bien sa mère? Elle vit un abîme qu'un dernier coup d'œil jeté sur l'inconnue acheva d'éclairer.—Cette femme l'aime! pensa-t-elle. Mais pourquoi m'accabler de prévenances, après m'avoir témoigné tant de froideur? Suis-je perdue, ou aurait-elle peur de moi?

Quant à l'étranger, il pâlissait et rougissait tour à tour. Il gardait une attitude calme en baissant souvent les yeux pour dérober les étranges émotions qui l'agitaient. Une compression violente détruisait la gracieuse courbure de ses lèvres, et son teint jaunissait sous les efforts d'une orageuse pensée. Mademoiselle de Verneuil ne pouvait même plus deviner s'il y avait encore de l'amour dans sa fureur. Le chemin, flanqué de bois en cet endroit, devint sombre et empêcha ces muets acteurs de s'interroger des yeux. Le murmure du vent, le bruissement des touffes d'arbres, le bruit des pas mesurés de l'escorte, donnèrent à cette scène ce caractère solennel qui accélère les battements du cœur. Mademoiselle de Verneuil ne pouvait pas chercher en vain la cause de ce changement. Le souvenir de Corentin passa comme un éclair, et lui apporta l'image de sa véritable destinée qui lui apparut tout à coup; et, pour la première fois depuis la matinée, elle réfléchit sérieusement à sa situation. Jusqu'à ce moment, elle s'était laissée aller au bonheur d'aimer, sans penser ni à elle, ni à l'avenir.

Incapable de supporter plus longtemps ses angoisses, elle chercha, elle attendit, avec la douce patience de l'amour, un des regards du marquis; et alors elle le supplia si vivement, sa pâleur et son frisson eurent une éloquence si pénétrante, que le jeune homme chancela; mais la chute n'en fut que plus complète.

—Souffririez-vous, mademoiselle? demanda-t-il. Cette voix dépouillée de douceur, la demande

elle-même, le regard, le geste, tout servit à convaincre la pauvre fille que les événements de cette journée appartenaient à un mirage de l'âme qui se dissipait alors comme ces nuages à demi formés que le vent emporte.

— Si je souffre? reprit-elle en riant forcément; j'allais vous faire la même question.

— Je croyais que vous vous entendiez, dit madame du Gua avec une fausse bonhomie.

Ni le marquis ni mademoiselle de Verneuil ne répondirent. La jeune fille, doublement outragée, se dépita de voir sa puissante beauté sans puissance. Elle savait pouvoir apprendre au moment où elle le voudrait la cause de cette situation; mais, peu curieuse de la pénétrer, pour la première fois peut-être une femme recula devant un secret.

La vie humaine est tristement féconde en situations où, par suite, soit d'une méditation trop forte, soit d'une catastrophe, nos idées ne tiennent plus à rien, sont sans substance, sans point de départ, où le présent ne trouve plus de liens pour se rattacher au passé, ni dans l'avenir : tel fut l'état de mademoiselle de Verneuil. Penchée dans le fond de la voiture, elle y resta comme un arbuste déraciné. Muette et souffrante, elle ne regarda plus personne, s'enveloppa de sa douleur, et demeura avec tant de volonté dans le monde inconnu où se réfugient les malheureux, qu'elle ne vit plus rien. Des corbeaux passèrent en croassant au-dessus d'eux; mais quoique, semblable à toutes les âmes fortes, elle eût un coin du cœur pour les superstitions, elle n'y fit aucune attention. Les voyageurs cheminèrent quelque temps en silence.

XII.

— Déjà séparés! se disait mademoiselle de Verneuil. Cependant rien autour de moi n'a parlé. Serait-ce Corentin? Ce n'est pas son intérêt. Qui donc a pu se lever pour m'accuser? A peine aimée, voici déjà l'horreur de l'abandon. Je sème l'amour, et recueille le mépris. Il sera donc toujours dans ma destinée de toujours voir le bonheur et de toujours le perdre!

Elle sentit alors dans son cœur des troubles inconnus, car elle aimait réellement et pour la première fois. Cependant elle ne s'était pas tellement livrée qu'elle ne pût trouver des ressources contre sa douleur dans la fierté naturelle à une femme jeune et belle. Le secret de son amour, ce secret souvent gardé dans les tortures, ne lui était pas échappé. Alors elle se releva, et honteuse de donner la mesure de sa passion par sa silencieuse souffrance, elle secoua la tête par un mouvement de gaieté, montra un visage ou plutôt un masque riant; puis elle força sa voix pour en déguiser l'altération.

—Où sommes-nous? demanda-t-elle au capitaine Merle, qui se tenait toujours à une certaine distance de la voiture.

—A trois lieues et demie de Fougères, mademoiselle.

— Nous allons donc y arriver bientôt? lui dit-elle pour l'encourager à lier une conversation où elle se promettait bien de témoigner quelque estime au jeune capitaine.

— Ces lieues-là, reprit Merle tout joyeux, ne sont pas larges; seulement, elles se permettent dans ce pays-ci de ne jamais finir. Lorsque vous serez sur le plateau de la côte que nous gravissons, vous apercevrez une vallée semblable à celle que nous allons quitter, et à l'horizon vous pourrez alors voir le sommet de la Pèlerine. Plaise à Dieu que les chouans ne veuillent pas y prendre leur revanche! Or vous concevez qu'à monter et descendre ainsi l'on n'avance guère. De la Pèlerine, vous découvrirez encore...

A ce mot l'inconnu tressaillit pour la seconde fois, mais si légèrement que mademoiselle de Verneuil fut seule à le remarquer.

— Qu'est-ce donc que cette Pèlerine? demanda vivement la jeune fille, en interrompant le capitaine engagé dans sa topographie bretonne.

— C'est, reprit Merle, le sommet d'une montagne qui donne son nom à la vallée du Maine dans laquelle nous allons entrer, et qui sépare cette province de la vallée du Couësnon, à l'extrémité de laquelle est située Fougères, la première ville de Bretagne. Nous nous y sommes battus à la fin de vendémiaire avec le Gars et ses brigands. Nous emmenions des conscrits qui, pour ne pas quitter leur pays, ont voulu nous tuer sur la limite; mais Hulot est un rude chrétien qui leur a donné...

— Alors vous avez dû voir le Gars? demanda-t-elle. Quel homme est-ce?...

Ses yeux perçants et malicieux ne quittèrent pas la figure du marquis.

— Oh! mon Dieu! mademoiselle, répondit Merle toujours interrompu, il ressemble tellement au citoyen du Gua, que s'il ne portait pas l'uniforme de l'école polytechnique, je gagerais que c'est lui.

Mademoiselle de Verneuil regarda fixement le froid et immobile jeune homme dont elle était dédaignée, mais elle ne vit rien en lui qui pût trahir un sentiment de crainte. Elle l'instruisit par un sourire amer de la découverte qu'elle faisait en ce moment du secret si traîtreusement gardé par lui; puis, d'une voix railleuse, les narines enflées de

joie, la tête de côté pour examiner le marquis et voir Merle tout à la fois, elle dit au républicain : — Ce chef-là, capitaine, donne bien des inquiétudes au premier consul. Il a de la hardiesse, dit-on. Seulement, il s'aventure dans certaines entreprises comme un étourneau, surtout auprès des femmes.

— Nous comptons bien là-dessus, reprit le capitaine, pour solder notre compte avec lui. Si nous le tenons seulement deux heures, nous lui mettrons un peu de plomb dans la tête. S'il nous rencontrait, le drôle en ferait autant de nous, et nous mettrait à l'ombre; ainsi, *par pari*...

— Oh! dit le Gars, car les conjectures de mademoiselle de Verneuil étaient justes, nous n'avons rien à craindre! Vos soldats n'iront pas jusqu'à la Pèlerine, ils sont trop fatigués, et si vous y consentez, ils pourront se reposer à deux pas d'ici. Ma mère descend à la Vivetière, et en voici le chemin, à quelques portées de fusil. Ces deux dames voudront s'y reposer, elles doivent être lasses d'être venues d'une seule traite d'Alençon ici. — Et puisque mademoiselle, dit-il avec une politesse forcée en se tournant vers sa maîtresse, a eu la générosité de donner à notre voyage autant de sécurité que d'agrément, elle daignera peut-être accepter à souper chez ma mère. — Enfin, capitaine, ajouta-t-il en s'adressant à Merle, les temps ne sont pas si malheureux qu'il ne puisse se trouver encore à la Vivetière une pièce de cidre à défoncer pour vos hommes. Allez, le Gars n'y aura pas tout pris; du moins, ma mère le croit.

— Votre mère! reprit mademoiselle de Verneuil avec ironie et trop agitée pour répondre à la singulière invitation dont elle était l'objet.

— Mon âge ne vous semble donc plus croyable ce soir, mademoiselle, répondit madame du Gua. J'ai eu le malheur d'être mariée fort jeune, j'ai eu mon fils à quinze ans.

— Ne vous trompez-vous pas? madame; ne serait-ce pas à trente?

L'inconnue pâlit en dévorant le sarcasme par lequel la jeune fille se vengeait de celui qu'elle avait essuyé naguère. Madame du Gua aurait voulu la déchirer, et se trouvait forcée de lui sourire, car elle désira reconnaître, même à ses épigrammes, le sentiment dont la jeune fille était animée, et feignit de ne l'avoir pas comprise.

— Jamais les chouans n'ont eu de chef plus cruel que celui-là, s'il faut ajouter foi aux bruits qui courent sur lui, dit-elle.

— Oh! pour cruel, je ne crois pas, répondit mademoiselle de Verneuil; mais il sait mentir et me semble fort crédule : un chef de parti ne doit être le jouet de personne.

— Vous le connaissez? demanda froidement le marquis.

— Non, répliqua-t-elle en lui lançant un regard de mépris, je croyais le connaître...

— Oh! mademoiselle, c'est décidément un *malin*, reprit le capitaine en hochant la tête et donnant par un geste expressif la physionomie particulière que ce mot avait alors et qu'il a perdue depuis. Ces vieilles familles poussent quelquefois de vigoureux rejetons. Il revient d'un pays où les ci-devant n'ont pas eu, dit-on, toutes leurs aises; et les hommes, voyez-vous, sont comme les nèfles, ils mûrissent sur la paille. Si ce garçon-là est habile, il pourra nous faire courir longtemps. Il a bien su opposer des compagnies légères à nos compagnies franches et neutraliser les efforts du gouvernement. Si l'on brûle un village aux royalistes, il en fait brûler deux aux républicains. Il se développe sur une immense étendue, et nous force ainsi à employer un nombre considérable de troupes dans un moment où nous n'en avons pas de trop! Oh! il entend les affaires.

— Il assassine sa patrie, dit Gérard d'une voix forte en interrompant le capitaine.

— Alors, répliqua le marquis, si sa mort délivre le pays, fusillez-le donc bien vite.

Puis il sonda par un regard l'âme de mademoiselle de Verneuil, et il se passa entre eux une de ces scènes muettes dont le langage ne peut reproduire que très-imparfaitement la vivacité dramatique et la fugitive finesse.

Le danger rend intéressant. Quand il s'agit de mort, le criminel le plus vil excite toujours un peu de pitié. Or, quoique mademoiselle de Verneuil fût alors certaine que l'amant qui la dédaignait était ce chef dangereux, elle ne voulait pas encore s'en assurer par son supplice; elle avait une tout autre curiosité à satisfaire. Elle préféra donc douter ou croire selon sa passion, et se mit à jouer avec le péril. Son regard empreint d'une perfidie moqueuse montrait les soldats au marquis d'un air de triomphe. En lui présentant ainsi l'image de son danger, elle se plaisait à lui faire durement sentir que sa vie dépendait d'un seul mot, et déjà ses lèvres paraissaient se mouvoir pour le prononcer. Semblable à un sauvage d'Amérique, elle interrogeait les fibres du visage de son ennemi lié au poteau, et brandissait le *casse-tête* avec grâce, savourant une vengeance tout innocente et punissant comme une maîtresse qui aime encore.

— Si j'avais un fils comme le vôtre, madame, dit-elle à l'étrangère visiblement épouvantée, je porterais son deuil le jour où je l'aurais livré aux dangers.

Elle ne reçut point de réponse. Alors elle tourne vingt fois la tête vers les officiers, et la retourna brusquement vers madame du Gua sans surprendre entre elle et le marquis aucun signe secret qui pût

lui confirmer une intimité qu'elle soupçonnait et dont elle voulait douter. Une femme aime tant à hésiter dans une lutte de vie et de mort, quand elle en tient l'arrêt!

Le jeune général souriait de l'air le plus calme, et soutenait, sans trembler, la torture que mademoiselle de Verneuil lui faisait subir. Son attitude et l'expression de sa physionomie annonçaient un homme nonchalant des dangers auxquels il s'était soumis, et parfois il semblait lui dire : — Voici l'occasion de venger votre vanité blessée, saisissez-la! Je serais au désespoir de revenir de mon mépris pour vous.

Mademoiselle de Verneuil se mit à l'examiner de toute la hauteur de sa position avec une impertinence et une dignité apparente; car, au fond de son cœur, elle admirait le courage et la tranquillité de son amant. Elle était joyeuse de découvrir qu'il portait un vieux titre dont presque toutes les femmes aiment les distinctions. Elle éprouvait quelque plaisir à le rencontrer dans une situation où, champion d'une cause ennoblie par le malheur, il luttait avec toutes les facultés d'une âme forte contre une république tant de fois victorieuse, et de le voir aux prises avec le danger, déployant cette bravoure si puissante sur le cœur des femmes. Elle le mit vingt fois à l'épreuve, en obéissant peut-être à cet instinct qui porte la femme à jouer avec sa proie, comme le chat joue avec la souris qu'il a prise.

— En vertu de quelles lois condamnez-vous donc les chouans à mort! demanda-t-elle à Merle.

— Mais, celle du 14 fructidor dernier, qui met hors la loi les départements insurgés, et y institue des conseils de guerre, répondit Gérard.

— A quoi dois-je maintenant l'honneur d'attirer vos regards? dit-elle à M. de Montauran qui l'examinait attentivement.

— A un sentiment qu'un galant homme ne saurait exprimer à quelque femme que ce puisse être, répondit-il à voix basse, en se penchant vers elle. — Il fallait, dit-il à haute voix, vivre en ce temps pour voir des femmes faire l'office du bourreau, et enchérir sur lui en jouant avec la hache...

Elle le regarda fixement; puis, ravie d'être insultée par cet homme, au moment où elle en tenait la vie entre ses mains, elle lui dit à l'oreille, en riant avec une douce malice :

— Vous avez une trop mauvaise tête, les bourreaux n'en voudront pas, je la garde.

Le marquis resta stupéfait. Il contempla pendant un moment cette inexplicable fille dont l'amour triomphait même des plus piquantes injures, et qui se vengeait par le pardon d'une offense que les femmes ne pardonnent jamais. Ses yeux furent moins sévères, moins froids, et une expression de mélancolie même se glissa dans ses traits. Sa passion était déjà plus forte qu'il ne le croyait lui-même.

Mademoiselle de Verneuil, satisfaite de ce faible gage d'une réconciliation cherchée, le regarda tendrement, lui jeta un sourire qui ressemblait à un baiser; puis, elle se pencha dans le fond de la voiture, et ne voulut plus risquer l'avenir de ce drame de bonheur, croyant en avoir rattaché le nœud par ce sourire. Elle était si belle! Elle savait si bien triompher des obstacles en amour! Elle était si fort habituée à se jouer de tout, à marcher au hasard, et elle aimait tant l'imprévu, les orages de la vie!

Bientôt, par l'ordre du marquis, la voiture quitta la grande route et se dirigea vers la Vivetière, à travers un chemin creux encaissé de hauts talus plantés de pommiers qui en faisaient plutôt un fossé qu'une route. Les voyageurs laissèrent les soldats gagner lentement à leur suite le manoir dont on apercevait à peine les tours grisâtres du fond de cette route dont la boue argileuse arracha plus d'un juron aux gens de l'escorte.

— Cela ressemble furieusement au chemin du paradis, s'écria Beau-pied.

Grâce à l'expérience que le postillon avait de ces chemins, mademoiselle de Verneuil ne tarda pas à voir le château de la Vivetière. Cette maison, située sur la croupe d'une espèce de promontoire, était défendue et enveloppée par deux étangs profonds qui ne permettaient d'y arriver qu'en suivant une étroite chaussée. La partie de cette péninsule où se trouvaient les habitations et les jardins, était protégée à une certaine distance derrière le château, par un large fossé où se déchargeait l'eau superflue des étangs avec lesquels il communiquait, et formait ainsi réellement une île presque inexpugnable, retraite précieuse pour un chef qui ne pouvait y être surpris que par trahison.

En entendant crier les gonds rouillés de la porte et en passant sous la voûte en ogive d'un portail ruiné par la guerre précédente, mademoiselle de Verneuil avança la tête. Les couleurs sinistres du tableau qui s'offrit à ses regards effacèrent presque les pensées d'amour et de coquetterie dont elle se berçait.

La voiture entra dans une grande cour presque carrée et fermée par les rives abruptes des étangs. Ces berges sauvages, baignées par des eaux couvertes de grandes plaques vertes, avaient pour tout ornement des arbres aquatiques dépouillés de feuilles, dont les troncs rabougris, les têtes énormes et chenues, élevées au-dessus des roseaux et des broussailles, ressemblaient à des nains hideux, à des marmousets grotesques. Ces haies disgracieuses pa-

rurent s'animer et parler quand les grenouilles les désertèrent en coassant, et que des poules d'eau, réveillées par le bruit de la voiture, volèrent en barbotant sur la face des étangs.

La cour encombrée d'herbes hautes et flétries, d'ajoncs, d'arbustes nains ou parasites, excluait toute idée d'ordre et de splendeur. Le château semblait abandonné depuis longtemps. Les toits paraissaient plier sous la mousse dont ils étaient chargés. Les murs, quoique construits de ces pierres schisteuses et solides dont le sol abonde, offraient de nombreuses lézardes garnies de grands manteaux de lierre. Deux corps de bâtiment, réunis en équerre à une haute tour et qui tous deux faisaient face à l'étang, composaient tout le château dont les portes et les volets pendants et pourris, les balustrades rouillées, les fenêtres ruinées, paraissaient devoir tomber au premier souffle du vent. La bise sifflait alors à travers ces vieilles ruines auxquelles la lune donnait, par sa lumière indécise, le caractère et la physionomie d'un grand spectre. Il faut avoir vu les couleurs de ces pierres granitiques grises et bleues, mariées aux schistes noirs et fauves, pour savoir combien est vraie l'image que suggérait la vue de cette carcasse vide et sombre. Ses pierres disjointes, ses croisées sans vitres, sa tour à créneaux, ses toits à jour lui donnaient tout à fait l'air d'un squelette; et les oiseaux de proie qui s'envolèrent en criant, ajoutèrent un trait de plus à cette vague ressemblance.

Quelques hauts sapins plantés derrière la maison, élevaient au-dessus des toits leur feuillage sombre, et quelques ifs, taillés pour en décorer les angles, l'encadraient de tristes festons, semblables aux tentures d'un convoi. Enfin, les formes des portes, la grossièreté des ornements, le peu d'ensemble des constructions, tout annonçait un de ces manoirs féodaux dont la grande Bretagne est encore semée, et qui forment sur notre sol, comme une histoire monumentale des temps nébuleux qui précédèrent l'établissement de la monarchie.

Mademoiselle de Verneuil, dans l'imagination de laquelle le mot de château réveillait toujours les formes d'un type convenu, frappée de la physionomie funèbre de ce tableau, sauta légèrement hors de la calèche, et le contemplait toute seule avec terreur, en songeant au parti qu'elle devait prendre. Francine entendit madame du Gua pousser un soupir de joie en se trouvant hors de l'atteinte des bleus, et une exclamation involontaire lui échappa quand le portail fut fermé et qu'elle se vit dans cette espèce de forteresse naturelle.

— M. de Montauran s'était vivement élancé vers mademoiselle de Verneuil en devinant les pensées qui la préoccupaient.

— Ce château, dit-il avec une légère tristesse, a été ruiné par la guerre, comme les projets que j'élevais pour notre bonheur l'ont été par vous.

— Et comment! demanda-t-elle toute surprise.

— Êtes-vous une *jeune femme belle*, NOBLE *et spirituelle?* dit-il avec un accent d'ironie, en lui répétant les paroles qu'elle lui avait si coquettement prononcées dans leur conversation sur la route.

— Qui vous a dit le contraire?

— Des amis dignes de foi qui s'intéressent à ma sûreté et veillent à déjouer les trahisons dont je pourrais être victime.

— Des trahisons? dit-elle d'un air moqueur. Alençon, et Hulot, sont-ils donc si loin? Vous n'avez pas de mémoire : défaut dangereux pour un chef de parti! — Mais du moment où des amis, ajouta-t-elle avec une rare impertinence, règnent si puissamment dans votre cœur, gardez vos amis! Rien n'est comparable aux plaisirs de l'amitié. Adieu, ni moi ni les soldats de la république nous n'entrerons ici.

Elle s'élança vers le portail par un mouvement de fierté blessée et de dédain, mais elle déploya dans sa démarche et son attitude une noblesse et un désespoir qui changèrent toutes ses idées. Il lui en coûtait trop de renoncer à ses désirs pour qu'il ne fût pas imprudent et crédule. Lui aussi, aimait déjà : ils n'avaient donc envie ni l'un ni l'autre de se quereller longtemps.

— Ajoutez un mot et je vous crois, dit-il d'une voix suppliante.

— Un mot! reprit-elle avec ironie en serrant ses lèvres, un mot! pas seulement un geste.

—Au moins grondez-moi, demanda-t-il en essayant de prendre une main qu'elle retira; si toutefois, vous osez bouder un chef de rebelles, maintenant aussi défiant et sombre qu'il était joyeux et confiant naguère.

Elle le regarda sans colère, et alors il ajouta : — Vous avez mon secret, et je n'ai pas le vôtre.

A ces mots, son front d'albâtre sembla brunir, elle lui jeta un regard d'humeur et répondit : — Mon secret! jamais.

En amour, chaque parole, chaque coup d'œil ont leur éloquence du moment; mais là mademoiselle de Verneuil n'exprima rien de précis, et quelque habile que fût M. de Montauran, le secret de cette exclamation resta impénétrable, quoique la voix de cette femme eût trahi des émotions peu ordinaires, qui durent vivement piquer sa curiosité.

— Vous avez, reprit-il, une plaisante manière de dissiper les soupçons.

— En conservez-vous donc? demanda-t-elle en le toisant des yeux comme si elle lui eût dit : — Avez-vous quelques droits sur moi?

— Mademoiselle, répondit le jeune homme d'un

air soumis et ferme, le pouvoir que vous exercez sur les troupes républicaines, cette escorte...

— Ah! vous m'y faites penser. Mon escorte et moi, lui demanda-t-elle avec une légère ironie, vos protecteurs, enfin, seraient-ils en sûreté ici?

— Oui, foi de gentilhomme! Qui que vous soyez, vous et les vôtres n'avez rien à craindre chez moi.

Ce serment fut prononcé par un mouvement si loyal et si généreux, que mademoiselle de Verneuil dut avoir une entière sécurité sur le sort des républicains. Elle allait parler, quand l'arrivée de madame du Gua lui imposa silence. Cette femme avait pu entendre ou deviner une partie de la conversation des deux amants, et ne concevait pas de médiocres inquiétudes en les apercevant dans une position qui n'accusait plus la moindre inimitié. En la voyant, le marquis offrit la main à mademoiselle de Verneuil, et s'avança vers la maison avec vivacité comme pour se défaire d'une importune compagnie.

— Je les gêne, se dit l'inconnue en restant immobile à sa place.

Elle les regarda s'en aller lentement vers le perron, où ils s'arrêtèrent pour causer aussitôt qu'ils eurent mis entre elle et eux un certain espace.

— Oui, oui, je les gêne, reprit-elle en se parlant à elle-même, mais dans peu cette créature-là ne me gênera plus, l'étang sera, pardieu, son tombeau! Ne tiendrai-je pas bien ta parole de gentilhomme? une fois sous cette eau, qu'a-t-on à craindre? n'y sera-t-elle pas en sûreté?

Elle regardait d'un œil fixe le miroir calme du petit lac de droite, quand tout à coup elle entendit bruire les ronces de la berge et aperçut au clair de la lune la figure de Marche-à-terre qui se dressa par-dessus l'écorce informe d'un vieux saule. Il fallait le connaître pour le distinguer au milieu de cette assemblée de têtes noueuses parmi lesquelles la sienne se confondait si facilement. Madame du Gua jeta d'abord autour d'elle un regard de défiance; elle vit le postillon conduisant ses chevaux à une écurie située dans celle des deux ailes du château qui faisait face à la rive où Marche-à-terre était caché; Francine allait vers les deux amants qui, en ce moment, oubliaient toute la terre; alors, l'inconnue s'avança en mettant un doigt sur ses lèvres, pour réclamer un profond silence; puis, le chouan comprit plutôt qu'il n'entendit les paroles suivantes : — Combien êtes-vous?

— Quatre-vingt-sept.

— Ils ne sont que soixante-cinq, je les ai comptés.

— Bien, reprit le sauvage avec une satisfaction farouche.

Attentif aux moindres gestes de Francine, il disparut dans l'écorce du saule en la voyant se retourner pour chercher des yeux l'ennemie sur laquelle elle veillait par instinct.

XIII.

Attirées par le bruit de la voiture, sept ou huit personnes se montrèrent en haut du principal perron et s'écrièrent : — C'est le Gars! c'est lui, le voici!

A ces exclamations, d'autres hommes accoururent, et leur présence interrompit la conversation des deux amants. Le marquis de Montauran s'avança précipitamment vers les gentilshommes, leur fit un signe impératif pour leur imposer silence, et leur indiqua le haut de l'avenue par laquelle débouchaient les soldats républicains. A l'aspect de ces uniformes bleus à revers rouges si connus, et de ces baïonnettes luisantes, les conspirateurs étonnés s'écrièrent : — Seriez-vous donc venu pour nous trahir?

— Je ne vous avertirais pas du danger, répondit le marquis en souriant avec amertume.

— Ces bleus, reprit-il, forment l'escorte de cette jeune dame dont la générosité nous a miraculeusement délivrés d'un péril auquel nous avons failli succomber, dans une auberge d'Alençon. Nous vous conterons cette aventure. Mademoiselle et son escorte sont ici sur ma parole, et doivent être reçus en amis.

Madame du Gua et Francine étant arrivées jusqu'au perron, le marquis présenta galamment la main à mademoiselle de Verneuil, le groupe de gentilshommes se partagea en deux haies pour les laisser passer, et tous essayèrent d'apercevoir les traits de l'inconnue; car madame du Gua avait déjà rendu leur curiosité plus vive en leur faisant quelques signes à la dérobée.

Mademoiselle de Verneuil vit dans la première salle une grande table parfaitement servie, et préparée pour une vingtaine de convives. Cette salle à manger communiquait à un vaste salon où l'assemblée se trouva bientôt réunie. Ces deux pièces étaient en harmonie avec le spectacle de destruction qu'offraient les dehors du château. Les boiseries de noyer poli, mais de formes rudes et grossières, saillantes, mal travaillées, étaient disjointes et semblaient prêtes à tomber. Leur couleur sombre ajoutait encore à la tristesse de ces salles sans glaces ni rideaux, où quelques meubles séculaires et en ruine s'harmonisaient avec cet ensemble de débris. Elle aperçut des cartes géographiques, et des plans déroulés sur une grande table; puis, dans les angles de l'appartement, des armes et des carabines amoncelées. Tout

témoignait d'une conférence importante entre les chefs des Vendéens et ceux des Chouans.

Le marquis conduisit mademoiselle de Verneuil à un immense fauteuil vermoulu qui se trouvait auprès de la cheminée, et Francine vint se placer derrière sa maîtresse en s'appuyant sur le dossier de ce meuble antique.

— Vous me permettrez bien de faire un moment le maître de maison, dit le marquis en quittant les deux étrangères pour se mêler aux groupes formés par ses hôtes.

Francine vit tous les chefs, sur quelques mots de M. de Montauran, s'empresser de cacher leurs armes, les cartes et tout ce qui pouvait éveiller les soupçons des officiers républicains. Quelques-uns quittèrent de larges ceintures de peau contenant des pistolets et des couteaux de chasse. Le marquis leur recommanda la plus grande discrétion, et sortit en s'excusant sur la nécessité de pourvoir à la réception des hôtes gênants que le hasard lui donnait.

Mademoiselle de Verneuil, qui avait levé ses pieds vers le feu en s'occupant à les réchauffer, laissa partir M. de Montauran sans retourner la tête, et trompa l'attente des assistants qui tous désiraient la voir. Francine fut donc seule témoin du changement que produisit dans l'assemblée le départ du jeune chef. Les gentilshommes se groupèrent autour de la dame inconnue, et, pendant la sourde conversation qu'elle tint avec eux, il n'y en eut pas un qui ne regardât à plusieurs reprises les deux étrangères.

— Vous connaissez Montauran, leur disait-elle, il s'est amouraché en un moment de cette fille, et vous comprenez bien que, dans ma bouche, les meilleurs avis lui ont été suspects. Tous les amis que nous avons au ministère l'ont prévenu du piége qu'on veut lui tendre en lui jetant à la tête une créature, et il se coiffe de la première qu'il rencontre; d'une fille qui, suivant des renseignements que j'ai fait prendre, s'empare d'un grand nom pour le souiller, qui, etc., etc.

Cette dame, dans laquelle on a pu reconnaître la femme qui décida l'attaque de la turgotine, conservera désormais dans cette histoire le nom dont elle se servit pour échapper aux dangers de son passage par Alençon. La publication du vrai nom ne pourrait qu'offenser une noble famille, déjà profondément affligée par les écarts de cette jeune dame dont l'histoire contemporaine ignore même encore la destinée.

Bientôt l'attitude de curiosité que prit l'assemblée devint impertinente et presque hostile. Quelques exclamations dures parvinrent à l'oreille de Francine, qui, après avoir dit un mot à mademoiselle de Verneuil, se réfugia dans l'embrasure d'une croisée. Sa maîtresse se leva, se tourna vers le groupe insolent, y jeta quelques regards pleins de dignité et même de mépris. Sa beauté, l'élégance de ses manières et sa fierté, changèrent tout à coup les dispositions de ses ennemis et lui valurent un murmure flatteur qui leur échappa. Deux ou trois hommes, dont l'extérieur trahissait les habitudes de politesse et de galanterie qui s'acquièrent dans la sphère élevée des cours, s'approchèrent d'elle avec bonne grâce. Sa décence leur imposa le respect, aucun d'eux n'osa lui adresser la parole, et loin d'être accusée par eux, ce fut elle qui sembla les juger.

Les chefs de cette guerre entreprise pour Dieu et le Roi, ressemblaient bien peu aux portraits de fantaisie qu'elle s'était plu à tracer. Cette lutte véritablement grande se rétrécit et prit des proportions mesquines, quand elle vit, sauf deux ou trois figures vigoureuses, ces gentilshommes de province, tous dénués d'expression et de vie. Elle avait fait de la poésie et tombait tout à coup dans le vrai. Ces physionomies paraissaient annoncer d'abord plutôt un besoin d'intrigue que l'amour de la gloire, car l'intérêt leur mettait bien réellement à tous les armes à la main; mais ils devenaient héroïques dans l'action, et là ils se montraient à nu. La perte de ses illusions rendit mademoiselle de Verneuil injuste et l'empêcha de reconnaître le dévouement vrai qui rendit plusieurs de ces hommes si remarquables. Cependant la plupart d'entre eux avaient des manières communes. Si quelques têtes originales se faisaient distinguer entre les autres, elles étaient rapetissées par les formules et l'étiquette de l'aristocratie. Si elle leur accorda généralement de la finesse et de l'esprit, elle trouva une absence complète de cette simplicité, de ce grandiose auquel les triomphes et les hommes de la république l'avaient habituée. Cette assemblée nocturne, au milieu de ce vieux castel en ruines et sous ces ornements contournés assez bien assortis aux figures, la fit sourire. Elle voulut y voir un tableau symbolique de la monarchie. Elle pensa bientôt avec délices qu'au moins le marquis jouait le premier rôle parmi ces gens dont le seul mérite, pour elle, était de se dévouer à une cause perdue. Elle dessina la figure de son amant sur cette masse, se plut à l'en faire ressortir, et ne vit plus dans ces figures maigres et grêles que les instruments de ses nobles desseins.

En ce moment, les pas du marquis retentirent dans la salle voisine. Tout à coup ses hôtes se séparèrent en plusieurs groupes, et les chuchotements cessèrent. Semblables à des écoliers qui ont comploté quelque malice en l'absence de leur maître, ils s'empressèrent d'affecter l'ordre et le silence. M. de Montauran entra, et mademoiselle de Verneuil eut le bonheur de l'admirer au milieu de ces gens dont il était le plus jeune, le plus beau, le pre-

mier. Comme un roi dans sa cour, il alla de groupe en groupe, distribua de légers coups de tête, des serrements de main, des regards, des paroles d'intelligence ou de reproche, en faisant son métier de chef de parti avec une grâce et un aplomb difficiles à supposer dans ce jeune homme qu'elle avait d'abord accusé d'étourderie. La présence du marquis mit un terme à la curiosité dont mademoiselle de Verneuil était devenue l'objet; mais, bientôt les méchancetés de madame du Gua produisirent leur effet. Un jeune noble que sa pétulance faisait distinguer, et qui, parmi tous ces hommes rassemblés par de graves intérêts, paraissait autorisé, soit par son nom, soit par son rang, à traiter familièrement M. de Montauran, le prit par le bras et l'emmena dans un coin.

— Écoute, mon cher marquis, lui dit-il, nous te voyons tous avec peine faire une insigne folie.

— Qu'entends-tu par ces paroles?

— Mais sais-tu bien d'où vient cette fille, qui elle est réellement, et quels sont ses desseins sur toi?

— Mon cher, entre nous soit dit, demain matin, ma fantaisie sera passée.

— D'accord, mais si elle te livre avant le jour.

— Je te répondrai quand tu m'auras dit pourquoi elle ne l'a pas déjà fait, répliqua Montauran en prenant par badinage un air de fatuité.

— Oui, mais si tu lui plais, elle ne veut peut-être pas te trahir, avant que sa fantaisie à elle, soit passée.

— Mon cher, regarde cette charmante créature, étudie ses manières, et ose dire que ce n'est pas une femme de distinction! Si elle jetait sur toi des regards favorables, ne sentirais-tu pas au fond de ton âme quelque respect pour elle? Une dame vous a déjà prévenus contre cette personne; mais, après ce que nous nous sommes dit l'un à l'autre, si c'était une de ces créatures perdues dont nos amis nous ont parlé je la tuerais...

— Croyez-vous, dit madame du Gua, qui intervint, Fouché assez bête pour vous envoyer une fille prise au coin d'une rue; non, il a proportionné les séductions à votre mérite! Mais si vous êtes aveugle, vos amis auront les yeux ouverts pour veiller sur vous.

— Madame, répondit le marquis en lui dardant des regards de colère, songez à ne rien entreprendre contre cette personne, ni contre son escorte, ou rien ne vous garantirait de ma vengeance. Je veux que mademoiselle soit traitée avec les plus grands égards et comme une femme qui m'appartient; car nous sommes, je crois, alliés aux Verneuil.

L'opposition que rencontrait le marquis produisit l'effet ordinaire que font sur les jeunes gens de semblables obstacles. Quoiqu'il eût en apparence traité fort légèrement mademoiselle de Verneuil et fait croire que sa passion pour elle était un caprice, il venait, par un sentiment d'orgueil, de franchir un espace immense. En avouant cette femme, il trouva son honneur intéressé à ce qu'elle fût respectée, et alla de groupe en groupe, assurer, en homme qu'il eût été dangereux de froisser, que cette inconnue était réellement mademoiselle de Verneuil. Aussitôt, toutes les rumeurs s'apaisèrent.

Lorsque M. de Montauran eut établi une espèce d'harmonie dans le salon et satisfait les exigences, il se rapprocha de sa maîtresse avec empressement et lui dit à voix basse : — Ces gens-là m'ont volé un moment de bonheur.

— Je suis bien contente de vous avoir près de moi, répondit-elle en riant. Je vous préviens que je suis curieuse; ainsi, ne vous fatiguez pas trop de mes questions. Dites-moi d'abord quel est ce jeune homme assez bien mis qui porte une veste de drap vert, et avec lequel vous venez de causer.

— C'est le chevalier de Renty, un cadet de famille. Il a de grandes passions et de petits revenus. La révolution l'a surpris criblé de dettes.

— Dévouement forcé! reprit mademoiselle de Verneuil. Mais quel est le gros écclesiastique à face rubiconde avec lequel il cause maintenant de moi?

— Savez-vous ce qu'ils disent?

— Si je veux le savoir!

— Mais je ne pourrais vous en instruire, sans vous offenser.

— Alors, du moment où vous me laissez offenser sans tirer vengeance des injures que je reçois chez vous, adieu, M. le marquis! Je ne veux pas rester un moment ici. J'ai déjà quelque remords de tromper ces pauvres républicains si loyaux et si confiants.

Elle fit quelques pas et le marquis la suivit.

— Ma chère Marie, écoutez-moi. Sur mon honneur, j'ai imposé silence aux calomnies avant de savoir si c'étaient des calomnies. Mais dans ma situation quand les amis que nous avons dans les ministères à Paris m'ont averti de me défier de toute espèce de femme qui se trouverait sur mon chemin, en m'annonçant que Fouché voulait employer contre moi une Judith des rues, il est permis à mes meilleurs amis de penser que vous êtes trop belle pour être une honnête femme...

En parlant, le marquis plongeait son regard dans les yeux de mademoiselle de Verneuil qui rougit et ne put retenir quelques pleurs.

— J'ai mérité ces injures, vous êtes juste, dit-elle. Je voudrais vous voir persuadé que je suis une misérable créature et me voir aimée..., alors je ne douterais plus de vous. Moi je vous ai cru quand vous me trompiez, et vous ne me croyez pas quand

je suis vraie. Brisons là, monsieur, dit-elle en fronçant le sourcil et pâlissant comme une femme qui va mourir. Adieu.

Elle s'élança hors de la salle à manger par un mouvement de désespoir.

— Marie, ma vie est à vous.

Elle s'arrêta, le regarda.

— Non, non, dit-elle, je serai généreuse. Adieu. Je ne pensais, en vous suivant, ni au passé, ni à l'avenir, j'étais folle.

— Comment, vous me quittez au moment où je vous offre ma vie !

— Oui, dans un moment de passion, de désir.

— Sans regret, et pour toujours ! dit-il.

Elle rentra.

Pour cacher ses émotions, le marquis continua l'entretien.

— Ce gros homme dont vous me demandiez le nom est un homme redoutable, l'abbé Gudin, un de ces jésuites assez obstinés, assez dévoués peut-être pour rester en France, malgré l'édit de 1763, qui les en bannit. Il est le boute-feu de la guerre dans ces contrées et le propagateur de l'association religieuse dite du Sacré-Cœur. Habitué à se servir de la religion comme d'un instrument, il persuade à ses affiliés qu'ils ressusciteront et sait entretenir leur fanatisme par d'adroites prédications. Vous le voyez, il faut employer les intérêts particuliers de chacun pour arriver à un grand but. Là sont tous les secrets de la politique.

— Et ce vieillard encore vert, tout musculeux, dont la figure est si repoussante. Tenez, là, l'homme habillé avec les lambeaux d'une robe d'avocat.

— Avocat? il prétend au grade de maréchal-de-camp. N'avez-vous pas entendu parler de Longuy?

— Ce serait lui ! dit mademoiselle de Verneuil effrayée. Vous vous servez de ces hommes !

— Chut ! il peut vous entendre. Voyez-vous cet autre en conversation criminelle avec madame du Gua...

— Cet homme en veste déchirée, qui appuie tous les doigts de sa main droite sur le panneau comme un pacant, dit mademoiselle de Verneuil en riant.

— Vous l'avez, pardieu, deviné. C'est un ancien contrebandier.

— Et son voisin, celui qui serre en ce moment sa pipe de terre blanche?

C'est l'ancien garde-chasse du défunt mari de cette dame. Il commande une des compagnies que j'oppose aux bataillons mobiles. C'est peut-être le plus consciencieux serviteur que le roi ait ici.

— Mais *elle*, qui est-elle?

— Elle, reprit le marquis, elle est la dernière maîtresse qu'ait eue Charette. Elle possède une grande influence sur tout ce monde.

— Lui est-elle restée fidèle?

Là le marquis fit une petite moue dubitative.

— Et l'estimez-vous?

— Vous êtes effectivement bien curieuse.

— Elle est mon ennemie parce qu'elle ne peut pas être ma rivale, dit en riant mademoiselle de Verneuil, je lui pardonne ses erreurs passées, qu'elle me pardonne les miennes. Et cet officier à moustaches?

— Permettez-moi de ne pas le nommer. Il veut se défaire du premier consul par l'assassinat. Qu'il réussisse ou non, vous le connaîtrez, il deviendra célèbre.

— Et vous êtes venu commander à de pareilles gens! dit-elle avec horreur. Voilà les défenseurs du roi! Où sont donc les gentilshommes et les seigneurs?

— Mais, dit le marquis avec fierté, ils sont répandus dans toutes les cours de l'Europe, ce sont eux qui enrôlent les rois, leurs cabinets, leurs armées au service de la maison de Bourbon et les lancent sur cette république qui menace de mort toutes les monarchies, et l'ordre social d'une destruction complète.

— Ah ! répondit-elle avec une généreuse émotion, soyez désormais la source pure où je puiserai les idées que je dois encore acquérir ! J'y consens. Mais laissez-moi penser que vous êtes le seul noble qui fasse son devoir en attaquant la France avec des Français, et non à l'aide de l'étranger. Je suis femme, et sens que si mon enfant me frappait dans sa colère, je pourrais lui pardonner; mais s'il me voyait de sang-froid déchirée par un inconnu, je le regarderais comme un monstre.

— Vous serez toujours républicaine, dit le marquis en proie à une délicieuse ivresse excitée par les généreux accents qui le confirmaient dans ses présomptions.

— Républicaine? non, je ne le suis plus. Je ne vous estimerais pas, si vous vous soumettiez au premier consul, reprit-elle. Mais je ne voudrais pas non plus vous voir à la tête de gens qui pillent un coin de la France, au lieu d'assaillir toute la république. Pourquoi vous battez-vous? Qu'attendez-vous d'un roi rétabli sur le trône par vos mains? Une femme a déjà entrepris ce beau chef-d'œuvre. Le roi libéré l'a laissé brûler vive. Ces hommes-là sont les oints du Seigneur, il y a du danger à toucher aux choses consacrées. Laissez Dieu seul les placer, les déplacer, les replacer sur leurs tabourets de pourpre. Si vous avez pesé la récompense qui vous en reviendra, vous êtes à mes yeux dix fois plus grand que je ne vous croyais; foulez-moi alors, si vous le voulez, aux pieds, je vous le permets, je serai heureuse.

— Vous êtes ravissante! N'essayez pas d'endoctriner ces messieurs, je serais sans soldats.

— Ah! si vous vouliez me laisser vous convertir, nous irions à mille lieues d'ici.

— Ces hommes que vous paraissez mépriser sauront périr dans la lutte, répliqua le marquis d'un ton plus grave, et leurs torts seront oubliés. D'ailleurs, si mes efforts sont couronnés de quelque succès, les lauriers du triomphe ne cacheront-ils pas tout?

— Il n'y a que vous ici à qui je vois risquer quelque chose.

—Je ne suis pas le seul, reprit-il avec une modestie vraie. Voici là-bas deux nouveaux chefs de la Vendée. Celui-ci est le marquis de P...., l'agent de l'Angleterre, je le crois de bonne foi.

— Et oubliez-vous Quiberon? Ah! vous me faites frémir! Monsieur, reprit-elle d'un ton qui semblait annoncer une réticence dont le mystère lui était personnel, il suffit d'un instant pour détruire une illusion et dévoiler des secrets d'où dépendent la vie et le bonheur de bien des gens.

Elle s'arrêta comme si elle eût craint d'en trop dire, et ajouta : — Je voudrais savoir les soldats de la république en sûreté.

—Je serai prudent, dit-il en souriant pour déguiser son émotion, mais ne me parlez plus de vos soldats, je vous en ai répondu sur ma foi de gentilhomme.

— Et après tout, de quel droit voudrais-je vous conduire? reprit-elle. Entre nous soyez toujours le maître. Ne vous ai-je pas dit que je serais au désespoir de régner sur un esclave?

— Monsieur le marquis, dit respectueusement le garde-chasse en interrompant cette conversation, les bleus resteront-ils donc longtemps ici?

— Ils partiront aussitôt qu'ils se seront reposés, s'écria mademoiselle de Verneuil.

Le marquis lança des regards scrutateurs sur l'assemblée, y remarqua de l'agitation, quitta mademoiselle de Verneuil, et laissa madame du Gua venir le remplacer auprès d'elle. Cette femme apportait un masque riant et perfide que le sourire amer du jeune chef ne déconcerta point.

En ce moment Francine jeta un cri promptement étouffé. Mademoiselle de Verneuil vit avec étonnement sa fidèle campagnarde s'élancer vers la salle à manger et disparaître. Elle regarda madame du Gua, et sa surprise augmenta à l'aspect de la pâleur répandue sur le visage de son ennemie. Curieuse de pénétrer le secret de ce brusque départ, elle s'avança vers l'embrasure de la fenêtre, où sa rivale la suivit afin de détruire les soupçons qu'une imprudence pouvait avoir éveillés. Mais madame du Gua sourit avec une indéfinissable malice quand, après avoir toutes deux jeté un regard sur le paysage du lac, elles revinrent ensemble à la cheminée, mademoiselle de Verneuil sans avoir rien aperçu qui justifiât la fuite de Francine, madame du Gua satisfaite d'être obéie.

Le lac au bord duquel Marche-à-terre avait comparu dans la cour à l'évocation mentale de cette femme, allait rejoindre le fossé d'enceinte qui protégeait les jardins, en décrivant de vaporeuses sinuosités, tantôt larges comme des étangs, tantôt resserrées comme les rivières artificielles d'un parc. Le rivage rapide et incliné que baignaient ces eaux claires passait à vingt toises environ de la croisée. Francine s'était amusée à contempler, sur la surface des eaux, les lignes noires qu'y projetait la tête des mélèzes ou des vieux saules, et observait assez insouciamment l'uniformité de courbure qu'une brise légère imprimait à leurs branchages. Tout à coup elle crut apercevoir une de leurs figures remuer sur le miroir des eaux par quelques-uns de ces mouvements irréguliers et spontanés qui trahissent la vie; cette figure, toute vague qu'elle fût, semblait être celle d'un homme. Elle attribua d'abord sa vision aux imparfaites configurations que produisait la lumière de la lune, à travers les feuillages; mais bientôt, une autre tête se montra; puis d'autres apparurent encore dans le lointain. Les petits arbustes de la berge se courbèrent et se relevèrent avec violence. Francine vit alors cette longue haie insensiblement agitée comme un de ces grands serpents indiens aux formes fabuleuses. Puis, çà et là, dans les genêts et les hautes épines, plusieurs points lumineux brillèrent et se déplacèrent. Alors elle redoubla d'attention, et bientôt elle crut reconnaître la première des figures noires qui allaient au sein de ce mouvant rivage. Quelque indistinctes que fussent les formes de cet homme, le battement de son cœur lui persuada qu'elle voyait en lui Marche-à-terre. Un geste l'éclaira. Impatiente de savoir si cette marche mystérieuse ne cachait pas quelque perfidie, elle s'élança vers la cour.

Arrivée au milieu de ce plateau de verdure, elle regarda tour à tour les deux corps de logis et les deux berges sans découvrir dans celle qui faisait face à l'aile inhabitée aucune trace du sourd mouvement dont elle s'était effrayée. Elle prêta une oreille attentive. Bientôt elle entendit un léger bruissement semblable à celui que peuvent produire les pas d'une bête fauve dans le silence des forêts. Elle tressaillit, mais ne trembla pas. Quoique jeune et innocente encore, la curiosité lui inspira promptement une ruse. Elle aperçut la calèche, courut s'y blottir, ne leva sa tête qu'avec la précaution du lièvre aux oreilles duquel résonne le bruit d'une chasse lointaine. Elle vit Pille-miche qui sortit de l'écurie. Ce chouan était accompagné de deux paysans et tous trois portaient des bottes de paille. Ils les étalèrent de manière à former une longue li-

tière, devant le corps de bâtiment inhabité parallèle à la berge bordée d'arbres nains, où les chouans marchaient avec un silence qui trahissait les apprêts de quelque horrible stratagème.

— Tu leur donnes de la paille comme s'ils devaient réellement dormir là. Assez, Pille-miche, assez, dit une voix rauque et sourde que Francine reconnut.

— N'y dormiront-ils pas? reprit Pille-miche en laissant échapper un gros rire bête. Mais ne crains-tu pas que le Gars ne se fâche? ajouta-t-il si bas que Francine n'entendit rien.

— Eh bien! il se fâchera, répondit à demi-voix Marche-à-terre; mais nous aurons tué les bleus, tout de même.

— Voilà, reprit-il, une voiture qu'il faut rentrer à nous deux.

Pille-miche tira la calèche par le timon et Marche-à-terre la poussa par une des roues avec une telle prestesse que Francine se trouva dans la grange et sur le point d'y rester renfermée, avant d'avoir eu le temps de réfléchir à sa situation. Pille-miche sortit pour aider à amener la pièce de cidre que le marquis avait ordonné de distribuer aux soldats de l'escorte. Marche-à-terre passait le long de la calèche pour se retirer et fermer la porte, quand il se sentit arrêté par une main qui saisit les longs crins de sa peau de chèvre. Il reconnut des yeux dont la douceur exerçait sur lui la puissance du magnétisme, et demeura pendant un moment comme *charmé*.

Francine sauta vivement hors de la voiture, et lui dit de cette voix agressive qui va merveilleusement à une femme irritée : — Pierre, quelles nouvelles as-tu donc apportées sur le chemin à cette dame et à son fils? Que fait-on ici? Pourquoi te caches-tu? je veux tout savoir.

Ces mots donnèrent au visage du chouan une expression que Francine ne lui connaissait pas. Il amena son innocente maîtresse sur le seuil de la porte. Là, il la tourna vers la lueur blanchissante de la lune, et lui répondit en la regardant avec des yeux terribles :

Oui, par ma damnation! Francine, je te le dirai, mais quand tu m'auras juré sur ce chapelet — et il tira un vieux chapelet de dessous sa peau de bique — sur cette relique que tu connais, reprit-il, de me répondre vérité à une seule demande.

Francine rougit en regardant ce chapelet qui, sans doute, était un gage de leur amour.

— C'est là-dessus, reprit le chouan tout ému, que tu as juré...

Il n'acheva pas. La paysanne appliqua sa main sur les lèvres de son sauvage amant pour lui imposer silence.

— Ai-je donc besoin de jurer?

Il la prit doucement par la main, la contempla pendant un instant, et reprit :

— La demoiselle que tu sers se nomme-t-elle réellement mademoiselle de Verneuil?

Francine demeura les bras pendants, les paupières baissées, la tête inclinée, pâle, interdite.

— C'est une catau! reprit Marche-à-terre d'une voix terrible.

A ce mot, la jolie main lui couvrit encore les lèvres, mais cette fois il se recula violemment. La petite Bretonne ne vit plus d'amant, mais bien une bête féroce dans toute l'horreur de sa nature. Les sourcils du chouan étaient violemment serrés, ses lèvres se contractèrent, et il montra les dents comme un chien qui défend son maître.

— Je t'ai laissée fleur et je te retrouve fumier. Ha, pourquoi t'ai-je abandonnée! Vous venez pour nous trahir, pour livrer le Gars.

Ces phrases furent plutôt des rugissements que des paroles. Quoique Francine eût peur, à ce dernier reproche, elle osa contempler ce visage farouche, leva sur lui des yeux angéliques et répondit avec calme : — Je gage mon salut que cela est faux. Ce sont des idées de ta dame.

A son tour il baissa la tête; puis elle lui prit la main, se tourna vers lui par un mouvement mignon, et lui dit : — Pierre, pourquoi sommes-nous dans tout ça? Écoute, je ne sais pas comment toi tu peux y comprendre quelque chose, car je n'y entends rien! Mais souviens-toi que cette belle et noble demoiselle est une fille pieuse et ma bienfaitrice; elle est aussi la tienne, et nous vivons quasiment comme deux sœurs. Il ne doit jamais lui arriver rien de mal, là où nous serons avec elle, de notre vivant du moins. Jure-le-moi donc! Ici, je n'ai confiance qu'en toi.

— Je ne commande pas ici, répondit le chouan d'un ton chagrin.

Son visage devint sombre. Elle lui prit ses grosses oreilles pendantes, et les lui tordit doucement, comme si elle caressait un chat.

—Eh bien, promets-moi, reprit-elle en le voyant moins sévère, d'employer à la sûreté de notre bienfaitrice tout le pouvoir que tu as.

Il remua la tête comme s'il doutait du succès, et ce geste fit frémir la Bretonne. En ce moment critique, l'escorte était parvenue à la chaussée. Les pas des soldats et le bruit de leurs armes réveillèrent les échos de la cour et parurent mettre un terme à l'indécision de Marche-à-terre.

— Je la sauverai peut-être, dit-il à sa maîtresse, si tu peux la faire demeurer dans la maison. — Et, ajouta-t-il, quoi qu'il puisse arriver, restes-y avec elle et garde le silence le plus profond; sans quoi, rin.

—Je te le promets, répondit-elle dans son effroi.

—Eh bien! rentre, rentre à l'instant et cache ta peur même à ta maîtresse.

— Oui.

Elle serra la main du chouan, qui la regarda, d'un air paternel, courir avec la légèreté d'un oiseau vers le perron; puis il se coula dans sa haie, comme un acteur qui se sauve vers la coulisse au moment où se lève le rideau tragique.

XIV.

— Sais-tu, Merle, que cet endroit-ci m'a l'air d'une véritable souricière? dit Gérard.

— Je le vois bien, répondit le capitaine soucieux.

Les deux officiers s'empressèrent de placer des sentinelles pour s'assurer de la chaussée et du portail, puis ils jetèrent des regards de défiance sur les berges et les alentours du paysage.

— Bah! dit Merle, il faut nous livrer à cette baraque-là en toute confiance ou ne pas y entrer.

— Entrons, répondit Gérard.

Les soldats, rendus à la liberté par un mot de leur chef, se hâtèrent de déposer leurs fusils en faisceaux coniques et formèrent un petit front de bandière devant la litière de paille au milieu de laquelle figurait la pièce de cidre. Ils se divisèrent en groupes auxquels deux paysans commencèrent à distribuer du beurre et du pain de seigle.

Le marquis vint au-devant des deux officiers et les emmena au salon. Quand Merle eut monté le perron, et qu'il regarda les deux ailes où les vieux mélèzes étendaient leurs branches noires, il appela Beau-pied et la Clef-des-cœurs.

— Vous allez, à vous deux, faire une reconnaissance dans les jardins et fouiller les haies, entendez-vous? Puis, vous placerez une sentinelle devant votre front de bandière...

— Nous pouvons allumer notre feu avant de nous mettre en chasse, mon capitaine? dit la Clef-des-cœurs.

Merle inclina la tête.

— Tu le vois bien, la Clef-des-cœurs, dit Beau-pied, le capitaine a tort de se fourrer dans ce guêpier. Si Hulot nous commandait, il ne se serait jamais acculé ici; nous sommes là comme dans une marmite.

— Es-tu bête! répondit la Clef-des-cœurs, comment, toi, le roi des malins, tu ne devines pas que cette guérite est le château de l'aimable particulière auprès de laquelle siffle notre joyeux Merle, le plus fini des capitaines? Il l'épousera, cela est clair comme une baïonnette bien fourbie. Ça fera honneur à la demi-brigade, une femme comme ça.

— C'est vrai, reprit Beau-pied. Tu peux encore ajouter que voilà de bon cidre, mais je ne le bois pas avec plaisir devant ces chiennes de haies-là. Il me semble toujours voir dégringoler Larose et Vieux-Chapeau dans le fossé de la Pèlerine. Je me souviendrai toute ma vie de la queue de ce pauvre Larose, elle allait comme un marteau de grande porte.

— Beau-pied, mon ami, tu as trop d'*émagination* pour un soldat. Tu devrais faire des chansons à l'institut national.

— Si j'ai trop d'imagination, lui répliqua Beau-pied, tu n'en as guère, toi, et il te faudra du temps pour passer consul.

Le rire de la troupe mit fin à la discussion, car la Clef-des-cœurs ne trouva rien dans sa giberne pour riposter à son antagoniste.

— Viens-tu faire ta ronde? Je vais prendre à droite, moi, lui dit Beau-pied.

— Eh bien! je prendrai la gauche, répondit son camarade. Mais avant, minute! je veux boire un verre de cidre, mon gosier s'est collé comme le taffetas gommé qui enveloppe le beau chapeau de Hulot.

Le côté gauche des jardins que la Clef-des-cœurs négligeait d'aller explorer immédiatement était par malheur la berge dangereuse où Francine avait observé un mouvement d'hommes.

En entrant dans le salon et en saluant la compagnie, Merle jeta un regard pénétrant sur les hommes qui la composaient. Le soupçon revint avec plus de force dans son âme, il alla tout à coup vers mademoiselle de Verneuil et lui dit à voix basse : — Je crois qu'il faut vous retirer promptement, nous ne sommes pas en sûreté ici.

Elle se mit à rire.

— Craindriez-vous quelque chose chez moi? demanda-t-elle. Vous êtes plus en sûreté ici que vous ne le seriez à Mayenne.

Une femme répond toujours de son amant avec assurance. Merle, tout confus, vint rassurer Gérard. En ce moment la compagnie passa dans la salle à manger, malgré quelques phrases insignifiantes relatives à un convive assez important qui se faisait attendre.

Mademoiselle de Verneuil put, à la faveur du silence qui règne toujours au commencement des repas, donner quelque attention à cette réunion curieuse, dans les circonstances présentes, et dont elle avait été en quelque sorte la cause par suite de cette ignorance que les femmes, accoutumées à se jouer de tout, portent dans les actions les plus critiques de la vie. Un fait la surprit soudain. Les deux officiers républicains dominaient cette assemblée par le caractère imposant de leurs physionomies.

Leurs longs cheveux tirés des tempes et réunis dans une queue énorme derrière le cou, dessinaient sur leurs fronts ces lignes qui donnent tant de candeur et de noblesse à de jeunes têtes. Leurs uniformes bleus râpés, à parements rouges usés, tout, jusqu'à leurs épaulettes rejetées en arrière par les marches et qui accusaient, même chez les chefs, le manque de capotes, faisait ressortir ces deux militaires, des hommes au milieu desquels ils se trouvaient.

— Oh! là est la nation, la liberté, se dit-elle. Puis, jetant un regard sur les royalistes : — Et, là est un homme, un roi, des priviléges.

Elle ne put se refuser à admirer la figure de Merle, tant ce gai soldat répondait complétement aux idées qu'on peut avoir de ces troupiers français, qui savent siffler un air au milieu des balles et n'oublient pas de faire un lazzi sur le camarade qui tombe mal. Gérard imposait. Grave et plein de sang-froid, il paraissait avoir une de ces âmes vraiment républicaines qui, à cette époque, se rencontrèrent en foule dans les armées françaises, auxquelles des dévouements noblement obscurs imprimèrent une énergie jusqu'alors inconnue.

— Voilà un des hommes à grandes vues, se dit mademoiselle de Verneuil. Appuyés sur le présent qu'ils dominent, ils ruinent le passé au profit de l'avenir...

Cette pensée l'attrista parce qu'elle ne se rapportait pas à son amant, vers lequel elle se tourna pour se venger, par une autre admiration, de la république qu'elle haïssait déjà. En voyant le marquis entouré de ces hommes assez hardis, assez fanatiques, assez calculateurs de l'avenir, pour attaquer une république victorieuse dans l'espoir de relever une monarchie morte, une religion détruite, des princes errants et des priviléges expirés, — Celui-ci, se dit-elle, n'a pas moins de portée que l'autre; car, accroupi sur des décombres, il veut faire, du passé, l'avenir.

Alors son esprit nourri d'images hésitait entre les jeunes et les vieilles ruines. Sa conscience lui criait bien que l'un se battait pour un homme, l'autre pour un pays; mais elle était déjà presque persuadée que le bonheur de ce pays dépendait du système défendu par son amant.

En entendant retentir dans le salon les pas d'un homme, le marquis se leva pour aller à sa rencontre. Il reconnut le convive attendu qui, surpris de la compagnie, voulut parler; mais le Gars déroba aux républicains le signe qu'il lui fit pour l'engager à se taire et à prendre place au festin.

A mesure que les deux officiers républicains analysaient les physionomies de leurs hôtes, les soupçons qu'ils avaient conçus d'abord renaissaient. Le vêtement ecclésiastique de l'abbé Gudin et la bizarrerie des costumes chouans éveillèrent leur prudence. Alors ils redoublèrent d'attention et découvrirent de plaisants contrastes entre les manières des convives et leurs discours. Autant le républicanisme manifesté par quelques-uns d'entre eux était exagéré, autant les façons de quelques autres étaient aristocratiques. Certains coups d'œil surpris entre le marquis et ses hôtes, certains mots à double sens imprudemment prononcés, mais surtout la ceinture de barbe dont le cou de quelques convives était garni et qu'ils n'avaient pas bien pu cacher dans leurs cravates, finirent par apprendre aux deux officiers une vérité qui les frappa en même temps. Ils se révélèrent leurs communes pensées par un même regard, car madame du Gua les avait habilement séparés et ils en étaient réduits au langage de leurs yeux. Leur situation commandait d'agir avec adresse, car ils ne savaient s'ils étaient les maîtres du château, ou s'ils y avaient été attirés dans une embûche; si mademoiselle de Verneuil était dupe ou complice de cette inexplicable aventure; mais un événement imprévu précipita la crise, avant qu'ils pussent en connaître toute la gravité.

Le nouveau convive était un de ces hommes carrés de base comme de hauteur, dont le teint est fortement coloré, qui se penchent en arrière quand ils marchent, semblent déplacer beaucoup d'air autour d'eux, et croient qu'il faut à tout le monde plus d'un regard pour les voir. Malgré sa noblesse, il avait pris la vie comme une plaisanterie dont on doit tirer le meilleur parti possible; et tout en s'agenouillant devant lui-même, il était bon, poli et spirituel à la manière de ces gentilshommes qui, après avoir fini leur éducation à la cour, reviennent dans leurs terres, et ne veulent jamais supposer qu'ils ont pu, au bout de vingt ans, s'y rouiller. Ils manquent de tact avec un aplomb imperturbable, disent spirituellement une sottise, se défient du bien avec beaucoup d'adresse, et prennent d'incroyables peines pour donner dans un piége.

Lorsque par un jeu de fourchette qui annonçait un grand mangeur, il eut regagné le temps perdu, il leva les yeux sur la compagnie. Son étonnement redoubla en voyant les deux officiers, et il interrogea d'un regard madame du Gua qui, pour toute réponse, lui montra mademoiselle de Verneuil. En apercevant la sirène dont la beauté commençait à imposer silence aux sentiments d'abord excités par madame du Gua dans l'âme des convives, le gros inconnu laissa échapper un de ces sourires impertinents et moqueurs qui semblent contenir toute une histoire graveleuse. Il se pencha à l'oreille de son voisin auquel il dit deux ou trois mots, et ces mots, qui restèrent un secret pour les officiers et pour mademoiselle de Verneuil, allèrent, d'oreille en oreille,

de bouche en bouche, jusqu'au cœur de celui qu'ils devaient frapper à mort.

Les chefs des Vendéens et des chouans tournèrent leurs regards sur le marquis de Montauran avec une curiosité cruelle. Les yeux de madame du Gua allèrent du marquis à mademoiselle de Verneuil étonnée, en lançant des éclairs de joie. Les officiers inquiets se consultèrent en attendant le résultat de cette scène bizarre. Puis, en un moment, les fourchettes demeurèrent inactives dans toutes les mains, le silence régna dans la salle, et tous les regards se concentrèrent sur le Gars. Une effroyable rage éclata sur ce visage colère et sanguin qui prit une teinte de cire. Le jeune chef se tourna vers le convive d'où ce serpenteau était parti, et d'une voix qui sembla couverte d'un crêpe : — Mort de mon âme ! comte, cela est-il vrai ? demanda-t-il.

— Sur mon honneur, répondit le comte en s'inclinant avec gravité.

Le marquis baissa les yeux un moment, et il les releva bientôt pour les reporter sur mademoiselle de Verneuil, qui, attentive à ce débat, recueillit ce regard plein de mort.

— Je donnerais ma vie, dit-il à voix basse, pour me venger sur l'heure.

Madame du Gua comprit cette phrase au mouvement seul des lèvres, et sourit au jeune homme comme on sourit à un ami dont on va dissiper le désespoir. Le mépris général pour mademoiselle de Verneuil, peint sur toutes les figures, mit le comble à l'indignation des deux républicains, qui se levèrent brusquement.

— Que désirez-vous, citoyens? demanda madame du Gua.

— Nos épées, *citoyenne,* répondit ironiquement Gérard.

— Vous n'en avez pas besoin à table, dit le marquis froidement.

— Non, mais nous allons jouer à un jeu que vous connaissez, répondit Gérard en reparaissant. Nous nous verrons ici d'un peu plus près qu'à la Pèlerine.

L'assemblée resta stupéfaite. En ce moment une horrible décharge se fit entendre. Les deux officiers suivis du marquis s'élancèrent sur le perron. Là, ils virent une centaine de chouans qui ajustaient quelques soldats que leur première décharge n'avait pas atteints, et qui tiraient sur eux comme sur des lièvres. Ces Bretons sortaient de la rive où Marche-à-terre les avait postés au péril de leur vie; car, dans cette évolution et après les derniers coups de fusil, on entendit, à travers les cris des mourants, quelques chouans tombant dans les eaux où ils roulèrent comme des pierres dans un gouffre.

Pille-miche visait Gérard, Marche-à-terre tenait Merle en respect.

— Capitaine, dit froidement le marquis à Merle, *voyez-vous, les hommes sont comme les nèfles, ils mûrissent sur la paille.*

Et par un geste de main, il montra l'escorte entière des bleus couchée sur la litière ensanglantée, où les chouans achevaient les vivants, et dépouillaient les morts avec une incroyable célérité.

— J'avais bien raison de vous dire que vos soldats n'iraient pas jusqu'à la Pèlerine, ajouta le marquis. Je crois aussi que votre tête sera pleine de plomb avant la mienne, qu'en dites-vous ?

M. de Montauran éprouvait un horrible besoin de satisfaire sa rage. Son ironie envers le vaincu, la férocité, la perfidie même de cette exécution militaire qu'il n'avait pas ordonnée, mais qu'il avouait alors, répondaient aux vœux secrets de son cœur. Dans sa fureur, il aurait voulu anéantir la France. Les bleus égorgés, les deux officiers vivants, tous innocents du crime dont il demandait vengeance, étaient entre ses mains, comme les cartes que dévore un joueur au désespoir.

— J'aime mieux périr ainsi que de triompher comme vous, dit Gérard.

Puis, en voyant ses soldats nus et sanglants, il s'écria : — Les avoir assassinés lâchement, froidement !

— Comme le fut Louis XVI, monsieur, répondit vivement le marquis.

— Monsieur, répliqua Gérard avec hauteur, il existe dans le procès d'un roi des mystères que vous ne comprendrez jamais.

— Accuser le roi ! s'écria le marquis hors de lui.

— Combattre la France ! répondit Gérard d'un ton de mépris.

— Niaiserie, dit le marquis.

— Parricide ! reprit le républicain.

— Régicide !

— Eh bien ! vas-tu prendre le moment de ta mort pour te disputer ? s'écria gaiement Merle.

— C'est vrai, dit froidement Gérard ; et se retournant vers le marquis : — Monsieur, si votre intention est de nous donner la mort, reprit-il, faites-nous au moins la grâce de nous fusiller sur-le-champ.

— Te voilà bien ! reprit le capitaine, toujours pressé d'en finir. Mais, mon ami, quand on va loin et qu'on ne pourra pas déjeuner le lendemain, on soupe.

Gérard s'élança fièrement et sans mot dire vers la muraille. Pille-miche l'ajusta en regardant le marquis immobile, prit le silence de son chef pour un ordre, et tua le lieutenant qui tomba comme un arbre. Marche-à-terre courut partager cette nouvelle dépouille avec Pille-miche ; et, comme deux corbeaux, ils eurent un débat et grognèrent sur le cadavre encore chaud.

— Si vous voulez achever de souper, capitaine, vous êtes libre de venir avec moi, dit le marquis à Merle, qu'il avait l'intention de garder pour faire des échanges.

Le capitaine rentra machinalement avec le marquis, en disant à voix basse, comme s'il s'adressait un reproche : — C'est cette diablesse de fille, qui est cause de ça. Que dira Hulot ?

— Cette fille ! s'écria le marquis d'un ton sourd. C'est donc bien décidément une fille !

Le capitaine semblait avoir tué M. de Montauran qui le suivit tout pâle, défait, morne et d'un pas chancelant.

Il s'était passé dans la salle à manger une autre scène à laquelle l'absence du marquis laissa prendre un caractère tellement sinistre, que mademoiselle de Verneuil, se trouvant sans son protecteur, put croire à l'arrêt de mort écrit dans les yeux de sa rivale.

Au bruit de la décharge, tous les convives s'étaient levés, moins madame du Gua.

— Rasseyez-vous, dit-elle, ce n'est rien, nos gens tuent les bleus.

Lorsqu'elle vit le marquis dehors, elle se leva.

— Mademoiselle que voici, s'écria-t-elle avec le calme d'une sourde rage, venait nous enlever le Gars ! Elle venait essayer de le livrer à la république.

— Depuis ce matin je l'aurais pu livrer vingt fois ; et peut-être, lui ai-je sauvé la vie, répliqua mademoiselle de Verneuil.

Alors madame du Gua s'élança sur sa rivale avec la rapidité de l'éclair. Elle brisa, dans son aveugle emportement, les faibles brandebourgs du spencer de la jeune fille, surprise par cette soudaine irruption ; viola d'une main brutale l'asile sacré où la lettre était cachée ; déchira l'étoffe, les broderies, le corset, la chemise ; puis elle profita de cette recherche pour assouvir sa jalousie, et frappa avec tant d'adresse et de fureur la gorge palpitante de sa rivale, qu'elle y laissa les traces sanglantes de ses ongles, en éprouvant un sombre plaisir à lui faire subir une si odieuse prostitution.

Dans la faible lutte que mademoiselle de Verneuil opposa à cette femme furieuse, sa capote dénouée tomba, ses cheveux rompirent leurs liens et s'échappèrent en boucles ondoyantes ; son visage rayonna de pudeur ; puis deux larmes tracèrent un chemin humide et brûlant le long de ses joues et rendirent le feu de ses yeux plus vif ; enfin, le tressaillement de la honte la livra toute frémissante aux regards des convives. Des juges même endurcis auraient cru à son innocence en voyant sa douleur.

La haine calcule si mal, que madame du Gua ne s'aperçut pas qu'elle n'était écoutée de personne pendant que, triomphante, elle s'écriait : — Voyez, messieurs, ai-je donc calomnié cette horrible créature ?

— Pas si horrible, dit à voix basse le gros convive, auteur du désastre. J'aime prodigieusement ces horreurs-là, moi.

— Voici, reprit la cruelle Vendéenne, un ordre signé Laplace, contresigné Dubois-Crancé et Fouché.

A ces noms, quelques personnes levèrent la tête.

— Et en voici la teneur, dit en continuant madame du Gua :

« Les citoyens commandants militaires de tout grade, administrateurs de district, les procureurs-syndics, etc., des départements insurgés et particulièrement ceux des localités où se trouvera le ci-devant marquis de Montauran, chef de brigands et surnommé le Gars, devront prêter secours et assistance à la citoyenne Marie de Verneuil et se conformer aux ordres qu'elle pourra leur donner, chacun en ce qui le concerne, etc. »

— Une fille d'Opéra prendre un nom illustre pour le souiller de cette infamie ! ajouta-t-elle.

Un mouvement de surprise se manifesta dans l'assemblée.

— La partie n'est pas égale si la république emploie d'aussi jolies femmes contre nous, dit gaiement le chevalier de Renty.

— Surtout des filles qui ne mettent rien au jeu, répliqua madame du Gua.

— Rien ? dit le garde-chasse. Mademoiselle a cependant un domaine qui doit lui rapporter de bien grosses rentes !

— La république aime donc bien à rire, pour nous envoyer des filles de joie en ambassade ! s'écria l'abbé Gudin.

— Mais mademoiselle recherche malheureusement des plaisirs qui tuent, reprit madame du Gua avec une horrible expression qui indiquait le terme de ces plaisanteries.

— Comment donc vivez-vous encore, madame ? dit la victime en se relevant après avoir réparé le désordre de sa toilette.

Cette sanglante épigramme imprima une sorte de respect pour une si fière victime et imposa silence à l'assemblée. Madame du Gua vit errer sur les lèvres des chouans des sourires dont l'ironie la mit en fureur.

— Pille-miche, dit-elle en se tournant vers la porte où elle n'aperçut pas, tant elle était éblouie par la colère, le marquis et le capitaine immobiles spectateurs de cette scène, Pille-miche, emporte-la.

Elle lui désigna du doigt mademoiselle de Verneuil.

— C'est ma part du butin, je te la donne; fais-en tout ce que tu voudras.

A ce mot *tout* prononcé par cette femme, l'assemblée entière frissonna.

Les têtes hideuses de Marche-à-terre et de Pille-miche qui se montraient derrière le marquis achevaient le tableau. Le supplice apparaissait dans toute son horreur.

Francine debout, les mains jointes, les yeux pleins de larmes, restait comme frappée de la foudre. Mademoiselle de Verneuil recouvra dans son danger toute sa présence d'esprit; elle jeta sur l'assemblée un regard de mépris, ressaisit la lettre que tenait madame du Gua, leva la tête, et l'œil sec mais fulgurant, elle s'élança vers la porte où l'épée de Merle était restée. Là elle rencontra le marquis froid et immobile comme une statue. Rien ne plaidait pour elle sur ce visage dont tous les traits étaient fixes et fermes. Alors elle fut blessée dans son cœur, et la vie lui devint odieuse. L'homme qui lui avait témoigné tant d'amour, avait donc entendu les plaisanteries dont elle venait d'être accablée, et restait le témoin glacé de la prostitution qu'elle venait d'endurer lorsque les beautés qu'une femme réserve à l'amour essuyaient tous les regards! Peut-être lui aurait-elle pardonné ses sentiments de mépris, mais elle s'indigna d'avoir été vue par lui dans une infâme situation. Elle lui lança un regard stupide et plein de haine, car elle sentait naître dans son cœur d'effroyables désirs de vengeance; mais elle voyait la mort derrière elle, et son impuissance l'étouffa. Il s'éleva dans sa tête comme un tourbillon de folie; son sang bouillonnant lui fit voir le monde comme un incendie; alors, au lieu de se tuer, elle saisit l'épée, la brandit sur le marquis, la lui enfonça jusqu'à la garde; mais l'épée ayant glissé entre le bras et le flanc, le Gars l'arrêta par le poignet, et l'entraîna hors de la salle, aidé par Pille-miche qui se jeta sur cette créature furieuse au moment où elle essaya de tuer le marquis.

A ce spectacle Francine jeta des cris perçants.

— Pierre! Pierre! Pierre! s'écria-t-elle avec des accents lamentables.

Et tout en criant, elle suivit sa maîtresse.

Le marquis laissa le capitaine et l'assemblée stupéfaits, et sortit en fermant la porte de la salle. Quand il arriva sur le perron, il tenait encore le poignet de cette femme et le serrait par un mouvement convulsif, tandis que les doigts nerveux de Pille-miche lui brisaient presque le bras; mais elle ne sentait que la main brûlante du jeune chef qu'elle regarda froidement.

— Monsieur, vous me faites mal!

Pour toute réponse, il la contempla pendant un moment.

— Avez-vous donc quelque chose à venger bassement comme cette femme a fait? dit-elle; puis, apercevant les cadavres étendus sur la paille, elle s'écria en frissonnant: — La foi d'un gentilhomme! ah! ah! ah!...

Après ce rire qui fut affreux, elle ajouta: — Quelle belle journée!

— Oui belle, répéta-t-il, mais sans lendemain.

Il abandonna la main de mademoiselle de Verneuil, après avoir contemplé d'un dernier, d'un long regard, cette ravissante créature à laquelle il lui était presque impossible de renoncer. Alors, aucun de ces deux esprits altiers ne voulut fléchir. Le marquis attendait peut-être une larme. Les yeux de la jeune fille restèrent secs et fiers. Il se retourna vivement, laissant à Pille-miche sa victime.

— Je mourrai donc sans regret, dit-elle.

Pille-miche, embarrassé d'une si belle proie, l'entraîna avec une douceur mêlée de respect et d'ironie.

Le marquis poussa un soupir, rentra dans la salle, et offrit à ses hôtes un visage semblable à celui d'un mort dont aucune main charitable n'aurait fermé les yeux.

XV.

La présence du capitaine Merle était inexplicable pour les acteurs de cette tragédie; aussi, tous le contemplèrent-ils avec surprise en s'interrogeant du regard.

Merle s'aperçut de l'étonnement des chouans et sans sortir de son caractère, leur dit en souriant tristement: — Je ne crois pas, messieurs, que vous refusiez un verre de vin à un homme qui va faire une longue route.

Ce fut au moment où l'assemblée était calmée par ces paroles prononcées avec une étourderie française qui devait plaire aux Vendéens, que M. de Montauran reparut, et sa figure pâle, son regard fixe glacèrent tous les convives.

— Vous allez voir, dit le capitaine, que le mort va mettre les vivants en train.

— Ha, dit le marquis en laissant échapper le geste d'un homme qui s'éveille, vous voilà, mon conseil de guerre!

Et il lui tendit une bouteille de vin de Grave, comme pour lui verser à boire.

— Oh! merci, citoyen marquis, je pourrais m'étourdir, voyez-vous!

A cette saillie, madame du Gua dit aux convives en souriant: — Allons, épargnons-lui le dessert.

— Vous êtes bien cruelle dans vos vengeances,

madame, répondit le capitaine. Vous oubliez mon ami assassiné, qui m'attend, et je ne manque pas à mes rendez-vous.

— Capitaine, dit alors le marquis, en lui jetant son gant, vous êtes libre! Tenez, voilà un passeport. Les chasseurs du roi savent bien qu'on ne doit pas tuer tout le gibier.

— Va pour la vie! répondit Merle, mais vous avez tort; car je vous réponds de jouer serré avec vous, et je ne vous ferai pas de grâce. Vous pouvez être très-habile, mais vous ne valez pas Gérard. Quoique votre tête ne me payera jamais la sienne, il me la faudra, et je l'aurai.

— Il était donc bien pressé! reprit le marquis.

— Adieu! dit le capitaine. Je pouvais trinquer avec mes bourreaux; mais je ne reste pas avec les assassins de mon ami.

Et il disparut en laissant les convives étonnés.

— Hé bien! messieurs, que dites-vous des échevins, des chirurgiens et des avocats qui dirigent la république? demanda froidement le Gars.

— Par la mort-Dieu, marquis, répondit le comte de Bauvan, ils sont en tout cas bien mal élevés. Celui-ci nous a fait, je crois, une impertinence.

La brusque retraite du capitaine avait un secret motif. La créature si dédaignée, si humiliée, et qui succombait peut-être en ce moment, lui avait offert dans cette scène des beautés si difficiles à oublier qu'il se disait en sortant : — Si c'est une fille, ce n'est pas une fille ordinaire, et je la prendrais certes bien pour femme...

Il désespérait si peu de la sauver des mains de ces sauvages, que sa première pensée, en ayant la vie sauve, avait été de la prendre désormais sous sa protection. Malheureusement en arrivant sur le perron, le capitaine trouva la cour déserte. Il jeta les yeux autour de lui, écouta le silence et n'entendit rien que les rires bruyants et lointains des chouans qui buvaient dans les jardins, en partageant leur butin. Il se hasarda à tourner l'aile fatale devant laquelle ses soldats avaient été fusillés; et, de ce coin, à la faible lueur de quelques chandelles, il distingua les différents groupes que formaient les chasseurs du roi. Ni Pille-miche, ni Marche-à-terre, ni la jeune fille ne s'y trouvaient; mais en ce moment, il se sentit doucement tiré par le pan de son uniforme, se retourna et vit Francine à genoux.

— Où est-elle? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, Pierre m'a chassée en m'ordonnant de ne pas bouger.

— Par où sont-ils allés?

— Par là, répondit-elle en montrant la chaussée.

Le capitaine et Francine aperçurent alors dans cette direction quelques ombres projetées sur les eaux du lac par la lumière de la lune, et reconnurent des formes féminines dont la finesse quoique indistincte leur fit battre le cœur.

— Oh! c'est elle, dit la Bretonne.

Mademoiselle de Verneuil paraissait être debout, et résignée au milieu de quelques figures dont les mouvements accusaient un débat.

— Ils sont plusieurs, s'écria le capitaine. C'est égal, marchons!

— Vous allez vous faire tuer inutilement, dit Francine.

— Je l'ai déjà été une fois aujourd'hui, répondit-il gaiement.

Et tous deux s'acheminèrent vers le portail sombre derrière lequel la scène se passait. Au milieu de la route, Francine s'arrêta.

— Non, je n'irai pas plus loin! s'écria-t-elle doucement, Pierre m'a dit de ne pas m'en mêler; je le connais, nous allons tout gâter. Faites ce que vous voudrez, monsieur l'officier, mais éloignez-vous. Si Pierre vous voyait auprès de moi, il vous tuerait.

En ce moment, Pille-miche se montra hors du portail, appela le postillon resté dans l'écurie, aperçut le capitaine et s'écria en dirigeant son fusil sur lui : — Sainte Vierge d'Auray, le recteur d'Antrain avait bien raison de nous dire que les bleus signent des pactes avec le diable! Attends, attends, je m'en vais te faire ressusciter, moi!

— Hé! j'ai la vie sauve, lui cria Merle en se voyant menacé. Voici le gant de ton chef.

— Oui, voilà bien les esprits, reprit le chouan. Je ne te la donne pas, moi, la vie. *Ave Maria!*

Il tira. Le coup de feu atteignit à la tête le capitaine qui tomba. Quand Francine s'approcha de lui, elle lui entendit murmurer quelques paroles :

— J'aime encore mieux rester avec eux que de revenir sans eux, dit-il.

— Le chouan s'élança sur lui pour le dépouiller en disant : — Il y a cela de bon chez ces revenants, qu'ils ressuscitent avec leurs habits.

En voyant, dans la main du capitaine qui avait fait le geste de montrer le gant du Gars, cette sauvegarde sacrée, il resta stupéfait.

— Je ne voudrais pas être dans la peau du fils de ma mère, s'écria-t-il. Puis il disparut avec la rapidité d'un oiseau.

Pour comprendre cette rencontre si fatale au capitaine, il est nécessaire de suivre mademoiselle de Verneuil quand le marquis, en proie au désespoir et à la rage, l'eut quittée en l'abandonnant à Pille-miche. Francine avait saisi, par un mouvement convulsif, le bras de Marche-à-terre, et réclamé, les yeux pleins de larmes, la promesse qu'il lui avait faite.

A quelques pas d'eux, Pille-miche entraînait sa

victime comme s'il eût tiré après lui quelque fardeau grossier. Marie, les cheveux épars, la tête penchée, tourna les yeux vers le lac; mais retenue par un poignet d'acier, elle était forcée de suivre lentement le chouan. Il se retourna plusieurs fois pour la regarder ou pour lui faire hâter sa marche, et chaque fois une pensée joviale dessina sur sa figure un épouvantable sourire.

— Est-elle godaine! s'écria-t-il avec une grossière emphase.

En entendant ces mots, Francine recouvra la parole.

— Pierre?

— Hé bien!

— Il va donc la tuer?

— Pas tout de suite, répondit Marche-à-terre.

— Mais elle ne se laissera pas faire, et je mourrai si elle meurt.

— Tu l'aimes trop, qu'elle meure! dit Marche-à terre.

— Si nous sommes riches et heureux, c'est à elle que nous le devons; mais qu'importe, n'as tu pas promis de la sauver de tout malheur?

— Je vais essayer, mais reste là, ne bouge pas.

Sur-le-champ le bras de Marche-à-terre resta libre, et Francine, en proie à la plus horrible inquiétude, erra dans la cour.

Marche-à-terre rejoignit son camarade au moment où ce dernier, après être entré dans la grange, avait contraint sa victime à monter en voiture, Pille-miche réclama le secours de son compagnon pour sortir la calèche.

— Que veux-tu faire de tout cela? lui demanda Marche-à-terre.

— *Ben!* la grande m'a donné la femme, et tout ce qui est à elle est à *mé*.

— Bon pour la voiture, tu en feras des sous; mais la femme! elle te sautera au visage comme un chat.

Pille-miche partit d'un éclat de rire bruyant et répondit : Quien, je l'emporte *itou chez mé*, je l'attacherai.

— Hé *ben*, attelons les chevaux, dit Marche-à-terre.

Un moment après, Marche-à-terre, qui avait laissé son camarade garder sa proie, mena la calèche hors du portail, sur la chaussée, et Pille-miche monta près de mademoiselle de Verneuil, sans s'apercevoir qu'elle prenait son élan pour se précipiter dans l'étang.

— Ho! Pille-miche!

— Quoi?

— Je t'achète tout ton butin.

— Gausses-tu? demanda le chouan en tirant sa prisonnière par les jupons.

— Laisse-la moi voir, je te dirai un prix.

L'infortunée fut contrainte de descendre et demeura entre les deux chouans qui la tenaient chacun par une main, et la contemplant comme les deux vieillards durent regarder Suzanne dans son bain.

— Veux-tu, dit Marche-à-terre en poussant un soupir, veux-tu cent livres de bonnes rentes et la maison de Thomas à Ernée?

— *Ben* vrai?

— Tope! lui dit Marche-à-terre en lui tendant la main.

— Oh je tope, il y a de quoi avoir des Bretonnes avec ça! Mais la voiture, à qui qué sera? reprit Pille-miche en se ravisant.

— A moi, s'écria Marche-à-terre, d'un son de voix terrible qui annonça l'espèce de supériorité que son caractère féroce lui donnait sur tous ses compagnons.

— Mais s'il y avait de l'or dans la voiture?

— N'as-tu pas topé?

— Oui, j'ai topé.

— Eh bien! va chercher le postillon qui est garrotté dans l'écurie.

— Mais s'il y avait de l'or dans...

— Y en a-t-il? demanda brutalement Marche-à terre à Marie en lui secouant le bras.

— J'ai une centaine d'écus, répondit mademoiselle de Verneuil.

A ces mots les deux chouans se regardèrent.

— Eh! mon bon ami, dit Pille-miche à l'oreille de Marche-à-terre, *boutons-la* dans l'étang avec une pierre au cou, partageons les cent écus et ne nous brouillons pas pour une bleue.

— Je te donne les cent écus dans ma part de la rançon de d'Orgemont, s'écria Marche-à-terre en étouffant un grognement causé par ce sacrifice.

Pille-miche poussa une espèce de cri rauque, et alla chercher le postillon. Sa joie porta malheur au capitaine qu'il rencontra. En entendant le coup de feu, Marche-à-terre s'élança vivement à l'endroit où Francine, encore épouvantée, priait à genoux, les mains jointes auprès du pauvre capitaine, tant le spectacle du meurtre l'avait vivement frappée.

— Va à ta maîtresse, lui dit brusquement le chouan, elle est sauvée, mais nous sommes ruinés.

Il courut chercher lui-même le postillon, revint avec la rapidité de l'éclair, et, en passant de nouveau devant le corps de Merle, il aperçut le gant du Gars qu'une main morte serrait convulsivement encore.

— Oh oh! s'écria-t-il, Pille-miche a fait là un beau coup! Il n'est pas sûr de vivre de ses rentes.

Il arracha le gant et dit à mademoiselle de Ver-

neuil qui était déjà placée dans la calèche avec Francine : — Tenez, prenez ce gant. Si dans la route nos hommes vous attaquaient, criez : « Ho! le Gars! » montrez ce passe-port-là, et il ne vous arrivera rien.

— Francine, dit-il en se tournant vers elle et lui saisissant fortement la main, nous sommes quittes avec cette femme-là; viens avec moi et que le diable l'emporte!

— Tu veux que je l'abandonne en ce moment! répondit Francine d'une voix douloureuse.

Marche-à-terre se gratta l'oreille et le front; puis, il leva la tête, et fit voir des yeux armés d'une expression féroce : — C'est juste, dit-il. Je te laisse à elle huit jours; si passé ce terme tu ne viens pas avec moi...

Il n'acheva pas, mais il donna un violent coup du plat de sa main sur l'embouchure de sa carabine; et, après avoir fait le geste d'ajuster sa maîtresse, il s'échappa sans vouloir entendre de réponse.

Aussitôt que le chouan fut parti, une voix qui semblait sortir de l'étang cria sourdement : — Madame, madame!

Le postillon et les deux femmes tressaillirent d'horreur, car quelques cadavres avaient flotté jusque-là. Un soldat caché derrière un arbre se montra, c'était Beau-pied.

— Laissez-moi monter sur la giberne de votre fourgon, ou je suis un homme mort. Le damné verre de cidre que la Clef-des-cœurs a voulu boire, a coûté plus d'une pinte de sang! S'il m'avait imité et fait sa ronde, les pauvres camarades ne seraient pas là comme des galiotes.

Il poussa un soupir et monta derrière la calèche.

Pendant que ces événements se passaient au dehors, les chefs envoyés de la Vendée et ceux des chouans délibéraient, le verre à la main, sous la présidence du marquis de Montauran. De fréquentes libations de vin de Bordeaux animaient cette discussion, qui devint importante et grave à la fin du repas. Au dessert, au moment où la ligne commune des opérations militaires était décidée, les royalistes portèrent une santé aux Bourbons. Là, le coup de feu de Pille-miche retentit comme un écho de la guerre désastreuse dont ces gais et ces nobles conspirateurs menaçaient leur patrie.

Madame du Gua tressaillit; et, au mouvement de joie qui lui échappa, les convives se regardèrent en silence. Le marquis se leva de table et sortit.

— Il l'aimait pourtant, dit ironiquement madame du Gua. Allez donc lui tenir compagnie, monsieur de Châtillon. Il sera ennuyeux comme les mouches, si on lui laisse broyer du noir.

Elle alla à la fenêtre qui donnait sur la cour, et put distinguer, aux derniers rayons de la lune qui se couchait, la calèche gravissant l'avenue de pommiers avec une célérité incroyable. Le voile de mademoiselle de Verneuil, emporté par le vent, flottait hors de la calèche. A cet aspect, madame du Gua furieuse quitta l'assemblée.

Le marquis, appuyé sur le perron et plongé dans une sombre méditation, contemplait cent cinquante chouans environ qui, après avoir procédé dans les jardins au partage du butin, étaient revenus achever la pièce de cidre et le pain promis aux républicains tués. Ces soldats de nouvelle espèce et sur lesquels se fondaient les espérances de la monarchie, buvaient par groupes; tandis que, sur la berge qui faisait face au perron, sept ou huit d'entre eux s'amusaient à lancer dans les eaux les cadavres des bleus auxquels ils attachaient des pierres. Ce spectacle, joint aux différents tableaux que présentaient les bizarres costumes et les sauvages expressions de ces gars insouciants et barbares, était si extraordinaire et si nouveau pour M. de Châtillon, auquel les troupes vendéennes avaient offert quelque chose de noble et de régulier, qu'il saisit cette occasion pour dire au marquis de Montauran : — Qu'espérez-vous pouvoir faire avec de semblables bêtes?

— Pas grand'chose, n'est-ce pas? répondit le Gars.

— Sauront-ils jamais manœuvrer en présence des républicains?

— Jamais.

— Tiendront-ils devant le feu des canons?

— Jamais.

— Pourront-ils seulement comprendre et exécuter vos ordres?

— Jamais.

— A quoi donc vous seront-ils bons?

— A plonger mon épée dans le ventre de la république, reprit le marquis d'une voix tonnante, à me donner Fougères en trois jours et toute la Bretagne en dix! Allez, monsieur, dit-il d'une voix plus douce, partez pour la Vendée; que d'Autichamp, Suzannet, l'abbé Bernier marchent seulement aussi rapidement que moi : qu'ils ne traitent pas avec le premier consul, comme on me le fait craindre (là il serra fortement la main du jeune Vendéen), nous serons alors, dans vingt jours, à trente lieues de Paris.

— Mais la république envoie contre nous soixante mille hommes et le général Brune.

— Soixante mille hommes! vraiment? reprit le marquis avec un rire moqueur. Quant au général Brune, il ne viendra pas! Bonaparte l'a dirigé contre les Anglais en Hollande, et le général Hédouville, l'ami de notre ami Barras, le remplace ici. Me comprenez-vous?

En l'entendant parler ainsi, M. de Châtillon re-

garda le marquis de Montauran d'un air fin et spirituel qui semblait lui reprocher de ne pas comprendre lui-même le sens des paroles mystérieuses qui lui étaient adressées. Ils s'entendirent alors parfaitement, mais le jeune chef répondit avec un indéfinissable sourire aux pensées qu'ils exprimèrent des yeux : Monsieur de Châtillon, ma devise est, *Persévérer jusqu'à la mort.*

— Vous êtes jeune, marquis ; écoutez-moi, vos biens n'ont pas tous été vendus...

— Ah ! concevez-vous le dévouement sans sacrifice ?

— Connaissez-vous bien le Roi ?

— Oui !

— Je vous admire.

Ils se séparèrent, le Vendéen convaincu de la nécessité d'une prompte soumission, le marquis pour combattre avec acharnement et forcer les Vendéens par les triomphes qu'il rêvait à persister dans leur entreprise.

XVI.

Ces événements avaient excité tant d'émotions dans l'âme de mademoiselle de Verneuil, qu'elle se pencha tout abattue, et comme morte, au fond de la voiture, en donnant l'ordre d'aller à Fougères. Francine imita le silence de sa maîtresse. Le postillon craignit quelque nouvelle aventure, se hâta de gagner la grande route, et arriva en peu de temps au sommet de la Pèlerine.

Mademoiselle de Verneuil traversa, dans le brouillard épais et blanchâtre du matin, la belle et large vallée du Couësnon où cette histoire a commencé, et entrevit à peine, du haut de la Pèlerine, le rocher de schiste sur lequel est bâtie la ville de Fougères. Les trois voyageurs en étaient encore séparés d'environ deux lieues. En se sentant transie de froid, mademoiselle de Verneuil pensa au pauvre fantassin qui se trouvait derrière la voiture, et voulut absolument, malgré ses refus, qu'il montât près de Francine. Son arrivée à Fougères la tira pour un moment de ses réflexions, car le poste placé à la porte Saint-Léonard ayant refusé l'entrée de la ville à des inconnus, elle fut obligée d'exhiber sa lettre ministérielle. Alors elle se vit à l'abri de toute entreprise hostile en entrant dans cette place dont, pour le moment, les habitants étaient les défenseurs. Le postillon ne lui trouva pas d'autre asile que l'auberge de la Poste.

— Madame, dit Beau-pied, si vous avez jamais besoin d'administrer un coup de sabre à un particulier, ma vie est à vous. Je suis bon là. Je me nomme Jean Falcon, dit Beau-pied, sergent à la 1re compagnie des lapins de Hulot, 72e demi-brigade, surnommée *la Mayençaise.* Faites excuse de ma condescendance et de ma vanité ; mais je ne puis vous offrir que l'âme d'un sergent, je n'ai que ça pour le quart-d'heure...

Il tourna sur ses talons et s'en alla en sifflant.

— Plus bas on descend dans la société, dit amèrement mademoiselle de Verneuil, plus on y trouve de sentiments généreux sans ostentation. Un marquis me donne la mort pour la vie, et un sergent... Enfin, laissons cela.

Lorsque mademoiselle de Verneuil fut couchée dans un lit bien chaud, la fidèle paysanne attendit en vain un mot affectueux auquel elle était habituée ; mais en la voyant inquiète et debout, sa maîtresse lui dit d'un ton grave : — On nomme cela une journée, Francine. Je suis de dix ans plus vieille.

Le lendemain matin, à son lever, Corentin se présenta pour la voir, et elle lui permit d'entrer.

— Francine, dit-elle, mon malheur est donc immense, la vue de Corentin ne m'est pas trop désagréable.

Néanmoins, en revoyant cet homme, elle éprouva pour la millième fois une répugnance instinctive que dix ans de connaissance n'avaient pu adoucir.

— Eh bien ! dit-il en souriant, j'ai cru à la réussite. Ce n'était donc pas lui que vous teniez ?

— Corentin, reprit-elle avec une lente expression de douleur, ne me parlez de cette affaire que quand j'en parlerai moi-même.

Il garda le silence, se promena dans la chambre et jeta sur mademoiselle de Verneuil des regards obliques, en essayant de deviner les pensées secrètes de cette jeune fille, dont la vue avait assez de portée pour déconcerter, par instant, les hommes les plus habiles.

— J'ai prévu cet échec, reprit-il après un moment de silence ; et, s'il vous plaisait d'établir votre quartier-général dans cette ville, j'ai déjà pris des informations. Nous sommes au cœur de la chouannerie. Voulez-vous y rester ?

Elle répondit par un signe de tête affirmatif qui donna lieu à Corentin d'établir des conjectures, en partie vraies, sur les événements de la veille.

— J'ai mis en réquisition pour vous une maison nationale qui n'a pas été vendue. Ils sont bien peu avancés dans ce pays-ci. Personne n'a osé acheter cette baraque, parce qu'elle appartient à un émigré qui passe pour brutal. Elle est située auprès de l'église Saint-Léonard ; et, *ma paole d'hôneur*, on y jouit d'une vue ravissante. On peut tirer parti de ce chenil, il est logeable, voulez-vous y venir ?

— A l'instant, s'écria-t-elle.

— Mais il me faut encore quelques heures pour y

mettre de l'ordre et de la propreté, afin que vous y trouviez tout à votre goût.

— Qu'importe! dit-elle, j'habiterais un cloître, une prison sans peine. Néanmoins, faites en sorte que, ce soir, je puisse y reposer dans la plus profonde solitude. Allez, laissez-moi. Votre présence m'est insupportable. Je veux rester seule avec Francine, je m'entendrai mieux avec elle qu'avec moi-même peut-être... Adieu. Allez! allez!

Ces paroles, prononcées avec volubilité, et tour à tour empreintes de coquetterie, de despotisme ou de passion, annoncèrent en elle une tranquillité parfaite. Le sommeil avait sans doute lentement classé les impressions de la journée précédente, et la réflexion lui avait conseillé la vengeance. Si quelques sombres expressions se peignaient encore parfois sur son visage, elles semblaient attester la faculté que possèdent certaines femmes d'ensevelir dans leur âme les sentiments les plus exaltés, et cette dissimulation qui leur permet de sourire avec grâce en calculant la perte de leur victime.

Elle demeura seule occupée à chercher comment elle pourrait amener entre ses mains le marquis tout vivant. Pour la première fois, cette femme avait vécu selon ses désirs; mais, de cette vie, il ne lui restait qu'un sentiment, celui de la vengeance, d'une vengeance infinie, complète. C'était sa seule pensée, son unique passion. Les paroles et les attentions de Francine la trouvèrent muette; elle sembla dormir les yeux ouverts; et cette longue journée s'écoula sans qu'un geste ou une action indiquassent cette vie extérieure qui rend témoignage de nos pensées. Elle resta couchée sur une ottomane qu'elle avait faite avec des chaises et des oreillers. Le soir, seulement, elle laissa tomber négligemment ces mots, en regardant Francine : — Mon enfant, j'ai compris hier qu'on vécût pour aimer, et je comprends aujourd'hui qu'on puisse mourir pour se venger. Oui, pour l'aller chercher là où il sera, pour de nouveau le rencontrer, le séduire et l'avoir à moi, je donnerais ma vie; mais si je n'ai pas, dans peu de jours, sous mes pieds, humble et soumis, cet homme qui m'a méprisée, si je n'en fais pas mon valet, mais je serais au-dessous de tout, je ne serais plus une femme, je ne serais plus moi!...

La maison que Corentin avait proposée à mademoiselle de Verneuil lui offrit assez de ressources pour satisfaire le goût de luxe et d'élégance inné dans cette fille. Il rassembla tout ce qu'il savait devoir lui plaire avec l'empressement d'un amant pour sa maîtresse, ou mieux encore avec la servilité d'un homme puissant qui cherche à courtiser quelque subalterne dont il a besoin. Le lendemain il vint proposer à mademoiselle de Verneuil de se rendre à cet hôtel improvisé.

Bien qu'elle ne fît que passer de sa mauvaise ottomane sur un antique sofa que Corentin avait su lui trouver, la fantasque Parisienne prit possession de cette maison comme d'une chose qui lui aurait appartenu. Ce fut une insouciance royale pour tout ce qu'elle y vit, une sympathie soudaine pour les moindres meubles qu'elle s'appropria tout à coup comme s'ils lui eussent été connus depuis longtemps; détails vulgaires, mais qui ne sont pas indifférents à la peinture de ces caractères exceptionnels. Il semblait qu'un rêve l'eût familiarisée par avance avec cette demeure où elle vécut de sa haine comme elle y aurait vécu de son amour.

— Je n'ai pas du moins, se disait-elle, excité en lui cette insultante pitié qui tue, je ne lui dois pas la vie. O mon premier, mon seul et mon dernier amour, quel dénoûment!

Elle s'élança d'un bond sur Francine effrayée : — Aimes-tu? Oh! oui, tu aimes, je m'en souviens. Ha, je suis bien heureuse d'avoir auprès de moi une femme qui me comprenne. Eh bien! ma pauvre Francette, l'homme ne te semble-t-il pas une effroyable créature? Hein, il disait m'aimer, et il n'a pas résisté à la plus légère des épreuves. Mais si le monde entier l'avait repoussé, pour lui mon âme eût été un asile; si l'univers l'avait accusé, je l'aurais défendu. Autrefois, je voyais le monde rempli d'êtres qui allaient et venaient, ils ne m'étaient qu'indifférents; le monde était triste et non pas horrible; mais maintenant, qu'est le monde sans lui? Il va donc vivre sans que je sois près de lui, sans que je le voie, que je lui parle, que je le sente, que je le tienne, que je le serre. Non, je l'égorgerai plutôt moi-même dans son sommeil.

Francine, épouvantée, la contempla un moment en silence.

— Tuer celui qu'on aime! dit-elle d'une voix douce.

— Ah, certes, quand il n'aime plus.

Mais après ces épouvantables paroles elle se cacha le visage dans ses mains, se rassit et garda le silence.

Le lendemain, un homme se présenta brusquement devant elle sans être annoncé. Il avait un visage sévère. C'était Hulot. Elle leva les yeux et frémit.

— Vous venez, dit-elle, me demander compte de vos amis? Ils sont morts.

— Je le sais, répondit-il. Ce n'est pas au service de la république.

— Pour moi et par moi, reprit-elle. Vous allez me parler de la patrie! La patrie rend-elle la vie à ceux qui meurent pour elle, les venge-t-elle seulement? Moi, je les vengerai! s'écria-t-elle.

Alors les lugubres images de la catastrophe dont elle avait été la victime s'étant tout à coup développées à son imagination, cet être gracieux qui met-

tait la pudeur en premier dans les artifices de la femme, eut un mouvement de folie et marcha d'un pas saccadé vers le commandant stupéfait.

— Pour quelques soldats égorgés, j'amènerai sous la hache de vos échafauds une tête qui vaut des milliers de têtes. Les femmes font rarement la guerre, mais vous pourrez, tout vieux que vous êtes, apprendre à mon école quelques bons stratagèmes. Je livrerai à vos baïonnettes une famille entière, ses aïeux, son avenir, son passé. Autant j'ai été bonne et vraie pour lui, autant je serai perfide et fausse. Commandant, je veux l'amener dans mon lit, il en sortira pour marcher à la mort; c'est cela! je n'aurai jamais de rivale... Il a prononcé pardieu lui-même son arrêt, *un jour sans lendemain!* Votre république et moi nous serons vengées. — La république! reprit-elle d'une voix dont il est difficile de décrire les intonations bizarres; mais il mourra donc pour avoir porté les armes contre son pays! La France me volerait donc ma vengeance! Ah! qu'une vie est peu de chose, une mort n'expie qu'un crime! mais s'il n'a qu'une tête à donner, j'aurai une nuit pour lui faire penser qu'il perd plus d'une vie. Sur toute chose, commandant, vous qui le tuerez (elle laissa échapper un soupir), faites en sorte que rien ne trahisse ma trahison, et qu'il meure convaincu de ma fidélité. Je ne vous demande plus que cela. Qu'il ne voie que moi, moi et mes baisers, moi et mes caresses.

Là, elle se tut. Mais à travers la pourpre de son visage, Hulot et Corentin s'aperçurent que la colère et le délire n'étouffaient pas entièrement la pudeur. Elle frissonna violemment en disant les derniers mots; elle les écouta de nouveau comme si elle eût douté de les avoir prononcés, et tressaillit naïvement en faisant les gestes involontaires d'une femme à laquelle un voile échappe.

— Mais vous l'avez eu entre les mains, dit Corentin.

— Probablement, répondit-elle avec amertume.

— Pourquoi m'avoir arrêté quand je le tenais? reprit Hulot.

— Eh! commandant, nous ne savions pas que ce serait *lui*.

Tout à coup cette femme agitée qui se promenait à pas précipités en jetant des regards dévorants aux deux spectateurs de cet orage, se calma.

— Je ne me reconnais pas, dit-elle d'un ton d'homme. Pourquoi parler? il faut l'aller chercher!

— L'aller chercher! dit Hulot; mais, ma chère enfant, prenez-y garde! nous ne sommes pas maîtres des campagnes, et, si vous vous hasardiez à sortir de la ville, vous seriez prise ou tuée à cent pas.

— Il n'y a jamais de dangers pour ceux qui veulent se venger, répondit-elle en faisant un geste de dédain pour bannir de sa présence ces deux hommes qu'elle avait honte de voir.

— Quelle femme! s'écria Hulot en se retirant avec Corentin. Quelle idée ils ont eue à Paris, ces gens de police! Mais elle ne nous le livrera jamais, ajouta-t-il en hochant la tête.

— Oh! si! répliqua Corentin.

— Ne voyez-vous pas qu'elle l'aime? reprit Hulot.

— Oui, mais, dit Corentin en regardant le commandant étonné, je suis là pour l'empêcher de faire des sottises; car, selon moi, camarade, il n'y a pas d'amour qui vaille deux cent mille francs.

Quand ce diplomate de l'intérieur quitta le soldat, ce dernier le suivit des yeux; et, lorsqu'il n'entendit plus le bruit de ses pas, il poussa un soupir, en se disant à lui-même : — Il y a donc quelquefois du bonheur à n'être qu'une bête comme moi! Tonnerre de Dieu, si je rencontre le Gars, nous nous battrons corps à corps, ou je ne me nomme pas Hulot; car si ce renard-là me l'amenait à juger, maintenant qu'ils ont créé des conseils de guerre, je me croirais aussi sale que la chemise d'un troupier en déroute.

Les assassinats commis par les chouans et le désir de venger ses deux amis, avaient autant contribué à faire reprendre à Hulot le commandement de sa demi-brigade, que la réponse par laquelle un nouveau ministre, Berthier, lui déclarait que sa démission n'était pas acceptable dans les circonstances présentes. A la dépêche ministérielle était jointe une lettre confidentielle où, sans l'instruire de la mission dont mademoiselle de Verneuil avait été chargée, il lui écrivait que cet incident, complétement en dehors de la guerre, n'en devait pas arrêter les opérations. La participation des chefs militaires devait, disait-il, se borner dans cette affaire, à seconder *cette honorable citoyenne, s'il y avait lieu.*

Alors, en apprenant par ses rapports que les mouvements des chouans annonçaient une concentration de leurs forces vers Fougères, Hulot avait secrètement ramené, par une marche forcée, deux bataillons de sa demi-brigade sur cette place importante. Le danger de la patrie, la haine de l'aristocratie dont les partisans menaçaient une étendue de pays considérable, l'amitié, tout avait contribué à rendre au vieux militaire le feu de sa jeunesse.

— Voilà donc cette vie que je désirais! s'écria mademoiselle de Verneuil quand elle se trouva seule avec Francine; quelque rapides que soient les heures, elles ont des siècles de pensées.

Elle prit tout à coup la main de Francine, et sa voix, comme celle du premier rouge-gorge qui chante après l'orage, laissa échapper lentement ces

paroles : — J'ai beau faire, mon enfant, je vois toujours ces deux lèvres délicieuses, ce menton court et légèrement relevé, ces yeux de feu, et j'entends encore le — hue ! — du postillon ; je rêve... et pourquoi donc tant de haine au réveil ?

Elle poussa un long soupir, se leva ; puis, pour la première fois, elle se mit à regarder le pays livré à la guerre civile par ce cruel gentilhomme qu'elle voulait attaquer toute seule. Séduite par la vue du paysage, elle sortit pour respirer plus à l'aise sous le ciel ; et, si elle suivit son chemin à l'aventure, elle fut certes conduite vers *la Promenade* de la ville par ce maléfice de notre âme qui nous fait chercher des espérances dans l'absurde. Les pensées conçues sous l'empire de ce charme se réalisent souvent ; mais alors on en attribue la prévision à cette puissance appelée le pressentiment, pouvoir inexpliqué mais réel, que les passions trouvent toujours complaisant comme un flatteur qui, à travers ses mensonges, dit parfois la vérité.

XVII.

Les derniers événements de cette histoire étant intimement liés à la disposition des lieux où ils se passèrent, il est indispensable d'en donner ici une minutieuse description, sans laquelle le dénoûment perdrait son principal intérêt.

La ville de Fougères est assise en partie sur un rocher de schiste que l'on dirait tombé en avant des montagnes qui ferment au couchant la grande vallée du Couësnon et prennent différents noms suivant les localités. A cette exposition, la ville est séparée de ces montagnes par une gorge au fond de laquelle coule une petite rivière appelée le Nançon. La portion du rocher qui regarde l'est a pour point de vue le paysage dont on jouit au sommet de la Pèlerine, et celle qui regarde l'ouest a pour toute vue la tortueuse vallée du Nançon ; mais il existe un endroit d'où l'on peut embrasser à la fois un segment du cercle formé par la grande vallée, et les jolis détours de la petite qui vient s'y fondre. Ce lieu, choisi par les habitants pour leur promenade, et où allait se rendre mademoiselle de Verneuil, fut précisément le théâtre où se dénoua le drame commencé à la Vivetière. Ainsi, quelque pittoresques que soient les autres parties de Fougères, l'attention doit être exclusivement portée sur les accidents du pays que l'on découvre en haut de la Promenade.

Pour donner une idée de l'aspect que présente le rocher de Fougères vu de ce côté, on peut le comparer à l'une de ces immenses tours, en dehors desquelles les architectes sarrasins ont fait tourner, d'étage en étage, de larges balcons joints entre eux par des escaliers en spirale. En effet, cette roche est terminée par une église gothique dont les petites flèches, le clocher, les arcs-boutants achèvent de lui donner la forme d'un pain de sucre. Devant la porte de cette église, dédiée à saint Léonard, se trouve une petite place irrégulière dont les terres sont soutenues par un mur exhaussé en forme de balustrade, et qui communique par une rampe à la Promenade. Semblable à une seconde corniche, cette esplanade se développe circulairement autour du rocher à quelques toises en dessous de la place Saint-Léonard, et offre un large terrain planté d'arbres, qui vient aboutir aux fortifications de la ville. Puis, à dix toises des murailles et des roches qui supportent sa terrasse due à une heureuse disposition des schistes et à une patiente industrie, il existe un chemin tournant, nommé *l'escalier de la Reine,* pratiqué dans le roc, et qui conduit à un pont bâti sur le Nançon par Anne de Bretagne. Enfin sous ce chemin, qui figure une troisième corniche, des jardins descendent de terrasse en terrasse jusqu'à la rivière, et ressemblent à des gradins chargés de fleurs.

Parallèlement à la Promenade, de hautes roches qui prennent le nom d'un faubourg de la ville où elles s'élèvent et qu'on appelle les montagnes de Saint-Sulpice, s'étendent le long de la rivière et s'abaissent en pentes douces dans la grande vallée, où ils décrivent un brusque contour vers le nord. Ces roches droites, incultes et sombres, semblent toucher aux schistes de la Promenade dont, en quelques endroits, elles sont à une portée de fusil, et garantissent, contre les vents du nord, une étroite vallée, profonde de cent toises, où le Nançon se partage en trois bras qui arrosent une prairie chargée de fabriques et délicieusement plantée.

Vers le sud, à l'endroit où finit la ville proprement dite, et où commence le faubourg Saint-Léonard, le rocher de Fougères fait un pli, s'adoucit, diminue de hauteur et tourne dans la grande vallée en suivant la rivière qu'il serre ainsi contre les montagnes de Saint-Sulpice, en formant un col d'où elle s'échappe en deux ruisseaux vers le Couësnon où elle va se jeter. Ce joli groupe de collines rocailleuses est appelé *le Nid-aux-crocs,* la vallée qu'elles dessinent se nomme *le val de Gibarry,* et ses grasses prairies fournissent une grande partie du beurre connu des gourmets sous le nom de beurre de la Prée-Valaye.

A l'endroit où la Promenade aboutit aux fortifications, s'élève une tour nommée *la tour du Papegaut.* A partir de cette construction carrée sur la-

quelle était bâtie la maison où logeait mademoiselle de Verneuil, règne tantôt une muraille, tantôt le roc quand il offre des tables droites; et la partie de la ville, assise sur cette haute base inexpugnable, décrit une vaste demi-lune, au bout de laquelle les roches s'inclinent et se creusent pour laisser passage au Nançon. Là, est située la porte qui mène au faubourg de Saint-Sulpice, dont elle prend le nom. Puis, sur un mamelon de granit qui domine trois vallons dans lesquels se réunissent plusieurs routes, surgissent les vieux créneaux et les tours féodales du château de Fougères, l'une des plus immenses constructions faites par les ducs de Bretagne, murailles hautes de quinze toises, épaisses de quinze pieds; fortifiée à l'est par un étang d'où sort le Nançon qui coule dans ses fossés et fait tourner des moulins entre la porte Saint-Sulpice et les ponts-levis de la forteresse; défendue à l'ouest par la roideur des blocs de granit sur lesquels elle repose.

Ainsi, depuis la Promenade jusqu'à ce magnifique débris du moyen âge, enveloppé de ses manteaux de lierre, paré de ses tours carrées ou rondes, où peut se loger dans chacune un régiment entier, la ville et son rocher, protégé par des murailles à pans droits, ou par des redans taillés à pic, forment un vaste fer à cheval garni de précipices sur lesquels, à l'aide du temps, les Bretons ont tracé quelques étroits sentiers. Çà et là, des blocs s'avancent comme des ornements; ici les eaux suintent par des cassures d'où sortent des arbres rachitiques; quelques tables de granit moins droites que les autres nourrissent de la verdure qui attire les chèvres; puis les bruyères, venues entre plusieurs fentes humides, tapissent de leurs guirlandes roses de noires anfractuosités. Au fond de cet immense entonnoir, la petite rivière serpente dans une prairie toujours fraîche et mollement posée comme un tapis.

Au pied du château et entre plusieurs masses de granit, s'élève l'église dédiée à saint Sulpice, qui donne son nom à un faubourg situé par delà le Nançon. Ce faubourg, comme jeté au fond d'un abîme, et son église dont le clocher pointu n'arrive pas à la hauteur des roches qui semblent près de tomber sur elle et sur les chaumières qui l'entourent, sont pittoresquement baignés par quelques affluents du Nançon, ombragés par des arbres, décorés par des jardins; ils coupent irrégulièrement le cirque décrit par la Promenade, la ville et par le château, et produisent, par leurs détails, de naïves oppositions avec les graves spectacles de l'amphithéâtre, auxquels ils font face. Enfin Fougères tout entier, son château, le faubourg et son église, les montagnes même de Saint-Sulpice, sont encadrés par les hauteurs de Rillé, qui font partie de l'enceinte générale de la grande vallée du Couësnon.

Tels sont les traits les plus saillants de cette nature dont le principal caractère est une âpreté sauvage, adoucie par les plus riants motifs, par un heureux mélange des travaux les plus magnifiques de l'homme, avec les caprices d'un sol tourmenté par des oppositions inattendues, par je ne sais quoi d'imprévu qui surprend, étonne et confond. Nulle part en France le voyageur ne rencontre de contrastes aussi grandioses que celui offert par le grand bassin du Couësnon et par les vallées perdues entre les rochers de Fougères et les hauteurs de Rillé; ce sont de ces beautés inouïes où le hasard triomphe, et auxquels ne manquent aucunes des harmonies de la nature. Là des eaux claires, limpides, courantes, des montagnes vêtues par la puissante végétation de ces contrées, des rochers sombres, des fabriques élégantes, des fortifications élevées par la nature et des tours de granit bâties par les hommes; puis tous les artifices de la lumière et de l'ombre, toutes les oppositions entre les différents feuillages que cherchent les dessinateurs; des groupes de maisons où foisonne une population active, et des places désertes où le granit ne souffre pas même les mousses blanches qui s'accrochent aux pierres; enfin toutes les idées qu'on demande à un paysage, de la grâce et de l'horreur; un poëme entier plein d'une indescriptible magie, de tableaux sublimes, de délicieuses rusticités! La Bretagne est là dans sa fleur.

La tour dite du Papegaut, sur laquelle est bâtie la maison occupée par mademoiselle de Verneuil, a sa base au fond même du précipice, et s'élève jusqu'à l'esplanade pratiquée en corniche devant l'église de Saint-Léonard. Cette maison, isolée de trois côtés, donne à la fois sur le grand fer à cheval que commence la tour même, sur la vallée tortueuse du Nançon, et sur la place Saint-Léonard. Elle fait partie d'une rangée de logis trois fois séculaires, et construits en bois, situés sur une ligne parallèle au flanc septentrional de l'église avec laquelle ils forment une impasse dont la sortie donne dans une rue en pente qui longe l'église et mène à la porte Saint-Léonard, vers laquelle descendait mademoiselle de Verneuil. Elle négligea naturellement d'entrer sur la place de l'église au-dessous de laquelle elle était, et se dirigea vers la Promenade.

Lorsqu'elle eut franchi la petite barrière de poteaux peints en vert qui se trouve devant le poste alors établi dans la tour de la porte Saint-Léonard, la magnificence du spectacle rendit un instant ses passions muettes. Elle admira la vaste portion de la grande vallée du Couësnon que ses yeux embrassaient depuis le sommet de la Pèlerine jusqu'au plateau par où passe le chemin de Vitré; puis ses yeux se reposèrent sur le Nid-aux-crocs et sur les

sinuosités du val de Gibarry, dont les crêtes étaient baignées par les lueurs vaporeuses du soleil couchant. Elle fut presque effrayée par la profondeur de la vallée du Nançon dont les plus hauts peupliers atteignaient à peine aux murs des jardins situés au-dessous de l'escalier de la Reine. Enfin, elle marcha de surprise en surprise jusqu'au point d'où elle put apercevoir et la grande vallée, à travers le val de Gibarry, et le délicieux paysage encadré par le fer à cheval de la ville, par les rochers de Saint-Sulpice et par les hauteurs de Rillé. A cette heure du jour, la fumée des maisons du faubourg et des vallées formait dans les airs un nuage qui ne laissait poindre les objets qu'à travers un dais bleuâtre; les teintes trop vives du jour commençaient à s'abolir; le firmament prenait un ton gris de perle, la lune jetait ses voiles de lumière sur ce ravissant paysage; tout enfin tendait à plonger l'âme dans la rêverie et l'aider à évoquer les êtres chers.

Tout à coup, ni les toits en bardeau du faubourg Saint-Sulpice, ni son église dont la flèche audacieuse se perdait dans la profondeur de la vallée, quand mademoiselle de Verneuil faisait un pas en arrière; ni les manteaux séculaires de lierre et de clématite dont s'enveloppaient les murailles de la vieille forteresse à travers laquelle le Nançon bouillonnait sous la roue des moulins, enfin rien dans ce paysage ne l'intéressa plus. En vain le soleil couchant jeta-t-il sa poussière d'or et ses nappes rouges sur les gracieuses habitations semées dans les rochers, au fond des eaux et sur les prés, elle resta immobile devant les roches de Saint-Sulpice. L'espérance insensée qui l'avait amenée sur la Promenade s'était miraculeusement réalisée.

A travers les ajoncs et les genêts qui croissent sur les sommets opposés, elle crut reconnaître, malgré la peau de bique dont ils étaient vêtus, plusieurs convives de la Vivetière, parmi lesquels se distinguait le Gars, dont tous les mouvements se dessinèrent dans la lumière adoucie du soleil couchant. A quelques pas en arrière du groupe principal, elle vit sa redoutable ennemie, madame du Gua. Pendant un moment mademoiselle de Verneuil put penser qu'elle rêvait; mais la haine de sa rivale lui prouva bientôt que tout était réel dans ce rêve. L'attention profonde qu'elle accordait aux moindres gestes du marquis l'empêcha de remarquer le soin avec lequel madame du Gua la mirait avec un long fusil. Bientôt un coup de feu réveilla les échos des montagnes, et la balle qui siffla près d'elle apprit à mademoiselle de Verneuil qu'elle était reconnue. A l'instant de nombreux *qui vive* retentirent, de sentinelle en sentinelle, depuis le château jusqu'à la porte Saint-Léonard, et révélèrent aux chouans la prudence des Fougerais, puisque la partie la moins vulnérable de leurs remparts était si bien gardée.

— C'est elle et c'est lui, se dit-elle.

Aller à sa recherche, le suivre, le surprendre, fut une idée conçue avec la rapidité de l'éclair.

— Je suis sans arme, pensa-t-elle.

Elle songea qu'au moment de son départ à Paris, elle avait jeté, dans un de ses cartons, un élégant poignard, jadis porté par une sultane, et dont elle voulut se munir en venant sur le théâtre de la guerre, comme ces plaisants qui s'approvisionnent d'albums pour les idées qu'ils auront en voyage; mais elle fut moins séduite par la perspective d'avoir du sang à répandre, que par le plaisir de porter un joli *kandjar* orné de pierreries, et de jouer avec sa lame pure comme un regard. Trois jours auparavant elle avait bien vivement regretté de l'avoir oublié dans ses cartons, quand, pour se soustraire à l'odieux supplice que lui réservait sa rivale, elle avait souhaité de se tuer.

En un instant elle retourna chez elle, trouva le poignard, le mit à sa ceinture, serra autour de ses épaules et de sa taille un grand châle brun, enveloppa ses cheveux d'une dentelle noire, et se couvrit la tête d'un de ces chapeaux à larges bords que portaient les chouans et qui appartenait à un domestique de sa maison. Avec cette présence d'esprit que prêtent parfois les passions, elle prit le gant du marquis donné par Marche-à-terre comme un passeport; puis, après avoir répondu à Francine effrayée : — Que veux-tu? j'irais *le* chercher dans l'enfer! elle revint sur la Promenade.

Le Gars était encore à la même place, mais seul. D'après la direction de sa longue-vue, il paraissait examiner, avec l'attention scrupuleuse d'un homme de guerre, les différents passages du Nançon, l'escalier de la Reine et le chemin qui, de la porte Saint-Sulpice, tourne contre cette église et va rejoindre les grandes routes sous le feu du château.

Mademoiselle de Verneuil s'élança dans les petits sentiers tracés par les chèvres et leurs pâtres sur le versant de la Promenade, gagna l'escalier de la Reine, arriva au fond du précipice, passa le Nançon, traversa le faubourg, devina, comme l'oiseau dans le désert, sa route au milieu des dangereux escarpements des roches de Saint-Sulpice, atteignit bientôt une route glissante tracée sur des blocs de granit, et, malgré les genêts, les ajoncs piquants, les rocailles qui le hérissaient, elle se mit à la gravir avec ce degré d'énergie inconnu à l'homme, mais que la femme entraînée par la passion possède momentanément.

La nuit la surprit à l'instant où, parvenue sur les sommets, elle tâchait de reconnaître à la faveur des pâles rayons de la lune, le chemin qu'avait dû prendre le marquis. Une recherche obstinée faite

sans aucun succès et le silence qui régnait dans la campagne lui apprirent la retraite des chouans et de leur chef.

Cet effort de passion tomba tout à coup avec l'espoir qui l'avait inspiré. En se trouvant seule, pendant la nuit, au milieu d'un pays inconnu, en proie à la guerre, elle se mit à réfléchir, et les recommandations de Hulot, le coup de feu de madame du Gua, la firent frissonner de peur.

Le calme de la nuit, si profond sur les montagnes, permettait d'entendre la moindre feuille errante, même à de grandes distances, et ces bruits légers vibraient dans les airs comme pour donner une triste mesure de la solitude ou du silence. Le vent agissait sur la haute région et emportait les nuages avec violence, en produisant des alternatives d'ombre et de lumière, dont les effets augmentèrent sa terreur en donnant des apparences fantastiques et terribles aux objets les plus inoffensifs.

Alors elle tourna les yeux vers les maisons de Fougères dont les lueurs domestiques brillaient comme autant d'étoiles terrestres, et tout à coup elle vit distinctement la tour du Papegaut. Elle n'avait qu'une faible distance à parcourir pour retourner chez elle, mais cette distance était un précipice. Elle se souvenait assez des abîmes qui bordaient l'étroit sentier par où elle était venue, pour savoir qu'elle courrait plus de risques en voulant revenir à Fougères qu'en poursuivant son entreprise. Elle pensa que le gant du marquis écarterait tous les périls de sa promenade nocturne, si les chouans tenaient la campagne. Madame du Gua seule pouvait être redoutable. A cette idée, elle pressa son poignard, et tâcha de se diriger vers une maison de campagne dont elle avait entrevu les toits en arrivant sur les rochers de Saint-Sulpice; mais elle marcha lentement, car elle avait jusqu'alors ignoré la sombre majesté qui pèse sur un être solitaire, pendant la nuit, au milieu d'un site sauvage où de toutes parts de hautes montagnes penchent leurs têtes comme des géants assemblés. Le frôlement de sa robe, arrêtée par des ajoncs, la fit tressaillir plus d'une fois, et plus d'une fois elle hâta le pas pour le ralentir encore en croyant sa dernière heure venue. Mais bientôt les circonstances prirent un caractère auquel les hommes les plus intrépides n'eussent peut-être pas résisté, et plongèrent mademoiselle de Verneuil dans une de ces terreurs qui pressent tellement les ressorts de la vie, qu'alors tout est extrême chez les individus, la force comme la faiblesse; alors, les êtres les plus faibles font des actes d'une force inouïe, et les plus forts deviennent fous de peur.

Elle entendit à une faible distance des bruits étranges. Distincts et vagues tout à la fois, comme la nuit était tour à tour sombre et lumineuse, ils annonçaient de la confusion, du tumulte, et l'oreille se fatiguait à les percevoir. Ils sortaient du sein de la terre, qui semblait ébranlée sous les pieds d'une immense multitude d'hommes en marche. Un moment de clarté permit à mademoiselle de Verneuil d'apercevoir à quelques pas d'elle une longue file de hideuses figures qui s'agitaient comme les épis d'un champ et glissaient à la manière des fantômes; mais elle les vit à peine, car aussitôt l'obscurité retomba comme un rideau noir et lui déroba cet épouvantable tableau plein d'yeux jaunes et brillants. Elle se recula vivement et courut sur le haut d'un talus, pour échapper à trois de ces horribles figures qui venaient à elle.

— L'as-tu vu? demanda l'un.

— J'ai senti un vent froid quand il a passé près de moi, répondit une voix rauque.

— Et moi j'ai respiré, dit le troisième, un air humide et l'odeur des cimetières.

— Est-il blanc? reprit le premier.

— Pourquoi, dit le second, est-il *revenu* seul de tous ceux qui sont morts à la Pèlerine?

— Ah! pourquoi, répondit le troisième. Pourquoi fait-on des préférences à ceux qui sont du *Sacré-Cœur*. Au surplus, j'aime mieux mourir sans confession, que d'errer comme lui, sans boire ni manger, sans avoir ni sang dans les veines, ni chair sur les os.

— Ah!...

Cette exclamation, ou plutôt ce cri terrible, partit du groupe, quand un des trois chouans montra du doigt les formes sveltes et le visage pâle de mademoiselle de Verneuil qui se sauvait avec une effrayante rapidité, sans qu'ils entendissent le moindre bruit.

— Le voilà. — Le voici. — Où est-il?—Là.—Ici. — *Il est parti*.—Non.—Si.—Le vois-tu?

Ces phrases retentirent comme le murmure monotone des vagues sur la grève.

Mademoiselle de Verneuil marcha courageusement dans la direction de la maison, et vit les figures indistinctes d'une multitude qui fuyait à son approche en donnant les signes d'une frayeur panique. Elle était comme emportée par une puissance inconnue dont elle subissait l'influence, et la légèreté de son corps lui semblait inexplicable et devenait un nouveau sujet d'effroi pour elle-même. Ces figures, qui se levaient par masses à son approche et comme de dessous terre où elles lui paraissaient couchées, laissaient échapper des gémissements qui n'avaient rien d'humain. Enfin elle arriva, non sans peine, dans un jardin dévasté dont les haies et les barrières étaient brisées. Une sentinelle l'arrêta, elle lui montra son gant. La lune ayant alors éclairé

sa figure, la carabine échappa des mains du chouan, qui déjà la mettait en joue, mais qui à son aspect jeta le cri rauque dont retentissait la campagne. Elle aperçut de grands bâtiments où quelques lueurs indiquaient les pièces habitées, et parvint auprès des murs sans rencontrer d'obstacles. Par la première fenêtre vers laquelle elle se dirigea, elle vit madame du Gua avec les chefs convoqués à la Vivetière. Étourdie et par cet aspect, et par le sentiment de son danger, elle se rejeta violemment sur une petite ouverture défendue par de gros barreaux de fer, et distingua, dans une longue salle voûtée, le marquis seul et triste, à deux pas d'elle. Les reflets du feu, devant lequel il occupait une chaise grossière, illuminaient son visage de teintes rougeâtres et vacillantes qui imprimaient à cette scène le caractère d'une vision. Immobile et tremblante, la pauvre fille se colla aux barreaux; et, par le silence profond qui régnait, elle espéra l'entendre s'il parlait. En le voyant abattu, découragé, pâle, elle se flatta d'être une des causes de sa tristesse; puis, sa colère se changea en commisération, sa commisération en tendresse, et elle sentit soudain qu'elle n'avait pas été amenée jusque-là par la vengeance seulement. Le marquis se leva, tourna la tête et resta stupéfait en apercevant, comme dans un nuage, la figure de mademoiselle de Verneuil; alors il laissa échapper un geste d'impatience et de dédain en s'écriant: — Je vois donc cette diablesse de fille, même quand je veille!

Ce profond mépris, conçu pour elle, arracha à la pauvre fille un rire d'égarement qui fit tressaillir le jeune chef. Il s'élança vers la croisée. Mademoiselle de Verneuil se sauva. Elle entendit près d'elle les pas d'un homme qu'elle crut être M. de Montauran; et, pour le fuir, elle ne connut plus d'obstacles, elle eût traversé les murs, volé dans les airs, aurait trouvé le chemin de l'enfer pour éviter de relire en traits de flamme ces mots — IL TE MÉPRISE! écrits sur le front de cet homme, et qu'une voix intérieure lui criait alors avec l'éclat d'une trompette.

Après avoir marché sans savoir par où elle passait, elle s'arrêta en se sentant pénétrée par un vent frais, chargé d'odeurs végétales. Effrayée par le bruit des pas de plusieurs personnes, et poussée par la peur, elle descendit un escalier qui la mena au fond d'une cave. Arrivée à la dernière marche, elle prêta l'oreille pour tâcher de reconnaître quelle direction prenaient ceux qui la poursuivaient; mais, malgré des rumeurs extérieures assez vives, elle entendit les lugubres gémissements d'une voix humaine qui ajoutèrent à son horreur. Un jet de lumière parti du haut de l'escalier lui annonça que sa retraite était connue de ses persécuteurs; et, pour leur échapper, elle trouva de nouvelles forces. Il lui fut très-difficile de s'expliquer, quelques instants après et quand elle recueillit ses idées, par quels moyens elle avait pu grimper sur le petit mur où elle s'était cachée. Elle ne s'aperçut même pas d'abord de la gêne que la position de son corps lui fit éprouver; mais cette gêne finit par devenir intolérable, car elle ressemblait, sous l'arceau de la voûte, à la Vénus accroupie qu'un amateur aurait placée dans une niche trop étroite.

Ce mur assez large et construit en granit formait une séparation entre le passage de l'escalier et un caveau d'où partaient les gémissements. Elle vit bientôt un inconnu couvert de peaux de chèvre descendre au-dessous d'elle et tourner sous la voûte sans faire le moindre mouvement qui annonçât une recherche empressée. Alors, impatiente de savoir s'il se présenterait quelque chance de salut pour elle, mademoiselle de Verneuil attendait avec anxiété que la lumière portée par l'inconnu éclairât le caveau où elle apercevait à terre une masse informe, mais animée, qui essayait d'atteindre à une certaine partie de la muraille par des mouvements violents et répétés, semblables aux brusques contorsions d'une carpe mise hors de l'eau sur la rive.

XVIII.

Une petite torche de résine répandit bientôt sa lueur bleuâtre et incertaine dans le caveau. Malgré la sombre poésie dont l'imagination de mademoiselle de Verneuil avait bruni ces voûtes frappées par les sons d'une prière douloureuse, elle fut obligée de reconnaître que la pièce où pénétra l'inconnu était tout simplement une cuisine souterraine, abandonnée depuis longtemps. La masse informe se changea en un petit homme très-gros dont tous les membres avaient été attachés avec précaution, mais qui semblait avoir été laissé sur les dalles humides sans aucun soin par ceux qui s'en étaient emparés.

A l'aspect de l'étranger tenant d'une main la torche, et de l'autre un fagot, le captif poussa un gémissement profond qui attaqua si vivement la sensibilité de mademoiselle de Verneuil, qu'elle oublia sa propre terreur, son désespoir, la gêne horrible de tous ses membres pliés qui s'engourdissaient, et tâcha de rester immobile.

Le chouan jeta son fagot dans la cheminée après s'être assuré de la solidité d'une vieille crémaillère qui pendait le long d'une haute plaque en fonte, et mit le feu au bois avec sa torche. Alors mademoi-

selle de Verneuil ne reconnut pas sans effroi ce rusé Pille-miche auquel sa rivale l'avait livrée, et dont la figure, éclairée par la flamme, ressemblait à celle de ces petits hommes de buis, grotesquement sculptés en Allemagne. La plainte échappée à son prisonnier produisit un rire immense sur son visage sillonné de rides et brûlé par le soleil.

— Tu vois, dit-il au patient, que nous autres chrétiens ne manquons pas comme toi à notre parole. Ce feu-là va te dégourdir les jambes, la langue et les mains. Quien! quien! je ne vois point de lèchefrite à te mettre sous les pieds; ils sont si dodus, que la graisse pourrait éteindre le feu. Ta maison est donc bien mal montée qu'on n'y trouve pas de quoi donner au maître toutes ses aises quand il se chauffe!

La victime jeta un cri aigu, comme si elle eût espéré se faire entendre par delà les voûtes et attirer un libérateur.

— Oh! vous pouvez chanter à gogo, monsieur d'Orgemont! ils sont tous couchés là-haut, et Marche-à-terre me suit, qui fermera la porte de la cave.

Tout en parlant, Pille-miche sondait, du bout de sa carabine, le manteau de la cheminée, les dalles qui pavaient la cuisine, les murs et les fourneaux, pour essayer de découvrir la cachette où l'avare avait mis son or. Cette recherche était faite avec une telle habileté que d'Orgemont demeura silencieux, comme s'il eût craint d'avoir été trahi par quelque serviteur effrayé; car, quoiqu'il ne se fût confié à personne, ses habitudes auraient pu donner lieu à des inductions vraies. Pille-miche se retournait parfois brusquement en regardant sa victime comme dans ce jeu où les enfants essayent de deviner, par l'expression naïve de celui qui a caché le mouchoir, s'ils s'en approchent ou s'ils s'en éloignent.

D'Orgemont feignit quelque terreur en voyant le chouan frapper les fourneaux qui rendirent un son creux, et parut vouloir amuser ainsi pendant quelque temps l'avide crédulité de Pille-miche. En ce moment, trois autres chouans se précipitèrent dans l'escalier, entrèrent tout à coup dans la cuisine; et, à l'aspect de Marche-à-terre, Pille-miche discontinua sa recherche, après avoir jeté sur d'Orgemont un regard empreint d'une férocité qui peignit toute son avarice trompée.

— Marie Lambrequin est ressuscité, dit Marche-à-terre en gardant une attitude qui annonçait que tout autre intérêt pâlissait devant une nouvelle aussi grave.

— Ça ne m'étonne pas, répondit Pille-miche, il communiait si souvent! Le bon Dieu semblait n'être qu'à lui.

— Ah! ah! reprit Mène-à-bien, ça lui a servi comme des souliers à un mort. Voilà-t-il pas qu'il n'avait pas reçu l'absolution avant cette affaire de la Pèlerine, il a margaudé la fille à Goguelu, et s'est trouvé sous le coup d'un péché mortel. Donc l'abbé Gudin dit comme ça qu'il va rester deux mois comme un esprit avant de revenir tout à fait! Nous l'avons vu *tretous* passer devant nous, il est pâle, il est froid, il est léger, il sent le cimetière.

— Et Sa Révérence a bien dit que si l'esprit pouvait s'emparer de quelqu'un, il s'en ferait un compagnon, reprit le quatrième chouan.

La figure grotesque de ce dernier interlocuteur tira Marche-à-terre de la rêverie religieuse où l'avait plongé l'accomplissement d'un miracle que la ferveur pouvait renouveler chez tout pieux défenseur de la religion et du roi.

— Tu vois, Galope-Chopine, dit-il au néophyte avec une certaine gravité, à quoi nous mènent les plus légères omissions des devoirs commandés par notre sainte religion. C'est un avis que nous donne la vierge d'Auray, d'être inexorables entre nous pour les moindres fautes. Ton cousin Pille-miche a demandé pour toi la *surveillance* de Fougères; le Gars consent à te la confier, et tu seras bien payé; mais tu sais de quelle farine nous pétrissons la galette des traîtres?

— Oui, monsieur Marche-à-terre.

— Tu sais pourquoi je te dis cela. Quelques-uns prétendent que tu aimes le cidre et les gros sous; mais il ne s'agit pas ici de tondre sur les œufs.

— Révérence parler, monsieur Marche-à-terre, ce sont deux bonnes *chouses* qui n'empêchent point le salut.

— Si le cousin fait quelque sottise, dit Pille-miche, ce sera par ignorance.

— De quelque manière qu'un malheur vienne, s'écria Marche-à-terre d'un son de voix qui fit trembler la voûte, je ne le manquerai pas. — Tu m'en réponds, ajouta-t-il en se tournant vers Pille-miche, car s'il tombe en faute, je m'en prendrai à ce qui double ta peau de bique.

— Mais, sous votre respect, monsieur Marche-à-terre, reprit Galope-chopine, est-ce qu'il ne vous est pas souvent arrivé de croire que les *contre-chuins* étaient des *chuins*.

—Mon ami, répliqua Marche-à-terre d'un ton sec, que ça ne t'arrive pas! Quant aux envoyés du Gars, ils auront son gant. Mais, depuis cette affaire de la Vivetière, notre grande garce y boute un ruban vert.

Pille-miche poussa vivement le coude de son camarade en lui montrant d'Orgemont qui feignait de dormir; mais Marche-à-terre et Pille-miche savaient par expérience que personne n'avait encore sommeillé au coin de leurs feux; et, quoique les der-

nières paroles de cette initiation eussent été dites à voix basse, comme elles pouvaient avoir été comprises par le patient, les quatre chouans le regardèrent tous pendant un moment et pensèrent sans doute que la peur lui avait ôté l'usage de ses sens.

Tout à coup, sur un léger signe de Marche-à-terre, Pille-miche ôta les souliers et les bas de d'Orgemont, Mène-à-bien et Galope-chopine le saisirent à bras-le-corps, le portèrent au feu ; puis Marche-à-terre prit un des liens du fagot, et attacha les pieds de l'avare à la crémaillère. L'ensemble de ces mouvements et leur incroyable célérité firent pousser à la victime des cris qui devinrent déchirants quand Pille-miche lui eut rassemblé des charbons sous les jambes :

—Mes amis, mes bons amis, s'écria d'Orgemont, vous allez me faire mal, je suis chrétien comme vous.

— Tu mens par ta gorge, lui répondit Marche-à-terre. Ton frère a renié Dieu ; et toi, tu as acheté l'abbaye de Juvigny.

— Mais, mes frères en Dieu, je ne refuse pas de vous payer.

— Nous t'avions donné quinze jours ; deux mois se sont passés, et voilà Galope-chopine qui n'a rien reçu.

— Tu n'as donc rien reçu, Galope-chopine? demanda l'avare avec désespoir.

— Rin, — rin ! monsieur d'Orgemont, répondit Galope-chopine effrayé.

Les cris qui s'étaient convertis en un grognement, continu comme le râle d'un mourant, recommencèrent avec une violence inouïe. Aussi habitués à ce spectacle qu'à voir marcher leurs chiens sans sabots, les quatre chouans contemplaient si froidement d'Orgemont qui se tortillait et hurlait, qu'ils ressemblaient à des voyageurs examinant devant la cheminée d'une auberge si le rôt est assez cuit pour être mangé.

— Je meurs ! je meurs ! cria la victime... et vous n'aurez pas mon argent.

Malgré la violence de ces cris, Pille-miche s'aperçut que le feu ne mordait pas encore la peau, et attisa très-artistement les charbons de manière à faire légèrement flamber le feu ; alors d'Orgemont dit d'une voix abattue et douloureusement faible. — Mes amis, déliez-moi. Que voulez-vous? dix mille écus, cent mille écus...

Cette voix était si lamentable que mademoiselle de Verneuil oublia son propre danger, et laissa échapper une exclamation d'horreur.

— Qui a parlé? demanda Marche-à-terre.

Les chouans jetèrent autour d'eux des regards effarés ; car ces hommes, si braves sous la bouche meurtrière des canons, ne tenaient pas devant un *esprit*. Pille-miche seul écoutait sans distraction la confession que les douleurs croissantes arrachaient à sa victime.

—Dix mille francs ! Eh bien ! oui. Ah ! je meurs...

— Bah ! Où sont-ils? lui disait tranquillement Pille-miche.

—Hein, ils sont sous le premier pommier. Sainte Vierge ! au fond du jardin, à gauche... Vous êtes des brigands... des voleurs... vous... je meurs... dix mille francs.

— Je ne veux pas de francs, reprit Marche-à-terre, il nous faut des livres. Les écus de ta république ont des figures païennes qui n'auront jamais cours.

— Ils sont en livres, en bons louis d'or. Mais déliez-moi, déliez-moi... vous avez ma vie... mon trésor.

Ils se regardèrent en cherchant celui d'entre eux auquel ils pouvaient se fier pour l'envoyer déterrer la somme. En ce moment cette cruauté de cannibales fit tellement horreur à mademoiselle de Verneuil, que, sans savoir si le rôle que lui assignait sa figure pâle la préserverait encore de tout danger, elle s'écria courageusement d'un son de voix grave : — Ne craignez-vous pas la colère de Dieu ? Détachez-le, barbares !

Les chouans levèrent la tête, aperçurent dans les airs ses yeux qui brillaient comme deux étoiles, et s'enfuirent épouvantés. Mademoiselle de Verneuil sauta dans la cuisine, courut à d'Orgemont, le tira si violemment du feu que les liens du fagot cédèrent ; puis, du tranchant de son poignard, elle coupa les cordes avec lesquelles il avait été garrotté. Quand l'avare fut libre et debout, la première expression de son visage fut un rire douloureux, mais sardonique.

— Allez, allez au pommier, brigands ! dit-il. Oh, oh ! voilà deux fois que je les leurre ; mais ils ne me reprendront pas une troisième.

En ce moment, une voix de femme retentit au dehors.

— *Un esprit ! un esprit !* criait madame du Gua ; imbéciles, c'est *elle*. Mille écus à qui m'en apportera la tête !

Mademoiselle de Verneuil pâlit, mais l'avare sourit, lui prit la main, l'attira sous le manteau de la cheminée, l'empêcha de laisser les traces de son passage en la conduisant de manière à ne pas déranger le feu qui n'occupait qu'un très-petit espace ; puis il fit partir un ressort, et la plaque de fonte s'enleva. Lorsque leurs ennemis communs rentrèrent dans le caveau, la lourde porte de la cachette était déjà retombée sans bruit ; et la Parisienne comprit alors le but des mouvements de carpe que faisait le malheureux banquier quand il était tout seul.

— Voyez-vous, madame, s'écria Marche-à-terre, l'esprit a pris le bleu pour compagnon.

L'effroi dut être grand, car ces paroles furent suivies d'un si profond silence que d'Orgemont et sa compagne entendirent les chouans qui prononcèrent à voix basse : — *Ave, sancta Anna* Auriaca, *gratiâ plena, Dominus tecum*, etc.

— Ils prient, les imbéciles ! s'écria d'Orgemont.

— N'avez-vous pas peur, dit mademoiselle de Verneuil en interrompant son compagnon, de faire découvrir notre...?

Un rire du vieil avare dissipa les craintes de la jeune Parisienne.

— La plaque est dans une table de granit qui a trois pieds de profondeur. Nous les entendons, et ils ne nous entendent pas.

Puis il prit doucement la main de sa libératrice, la plaça vers une fissure par où sortaient des bouffées de vent frais, et elle devina que cette ouverture avait été pratiquée dans le tuyau de la cheminée.

—Ah ! ah ! reprit d'Orgemont. Diable ! les jambes me cuisent un peu ! Cette *jument de Charette*, comme on l'appelait à Nantes, n'est pas assez sotte pour les contredire. Elle sait bien que, s'ils n'étaient pas si brutes, ils ne se battraient pas contre leurs intérêts. La voilà qui prie avec eux. Elle doit être bonne à voir, en disant son *ave* à sainte Anne d'Auray. Elle ferait mieux de détrousser quelque diligence pour me rembourser les quatre mille francs qu'elle me doit. Avec les intérêts, les frais, ça va bien à quatre mille sept cent quatre-vingts francs et des centimes...

La prière finie, les chouans se levèrent et partirent. Le vieux d'Orgemont serra la main de mademoiselle de Verneuil comme pour la prévenir que néanmoins le danger existait toujours.

— Non ! non, madame, s'écria Pille-miche, après quelques minutes de silence, vous resteriez là dix ans, ils ne reviendront pas.

— Mais elle n'est pas sortie, et doit être ici.

— Non, madame, non, ils se sont envolés à travers les murs. Le diable n'a-t-il pas déjà emporté là, devant nous, *un assermenté ?*

— Comment ! toi, Pille-miche, avare comme lui, ne devines-tu pas que le vieux cancre aura bien pu dépenser quelques milliers de livres pour construire dans les fondations de cette voûte un réduit dont l'entrée est cachée par un secret ?

L'avare et la jeune fille entendirent un gros rire échappé à Pille-miche.

— Ben vrai, dit-il.

— Reste ici, reprit madame du Gua. Attends-les à la sortie. Pour un seul coup de fusil je te donnerai tout ce que tu trouveras dans le trésor de notre usurier. Si tu veux que je te pardonne de l'avoir vendue quand je te disais de la tuer, obéis-moi.

— Usurier ! dit le vieux d'Orgemont, je ne lui ai pourtant prêté qu'à neuf pour cent. Il est vrai que j'ai une caution hypothécaire ! Mais enfin, voyez comme elle est reconnaissante ! Allez, madame, si Dieu nous punit du mal, le diable est là pour nous punir du bien ; et l'homme placé entre ces deux termes là, sans rien savoir de l'avenir, m'a toujours fait l'effet d'une règle de trois dont l'x est introuvable.

Il laissa échapper un soupir creux qui lui était particulier ; car, en passant par son larynx, l'air semblait y rencontrer et attaquer deux vieilles cordes détendues.

Le bruit que firent Pille-miche et madame du Gua en sondant de nouveau les murs, les voûtes et les dalles parut rassurer d'Orgemont qui saisit la main de sa libératrice pour l'aider à monter une étroite vis saint-gilles, pratiquée dans l'épaisseur d'un mur en granit. Après avoir gravi une vingtaine de marches, la lueur d'une lampe éclaira faiblement leurs têtes. L'avare s'arrêta, se tourna vers sa compagne, en examina le visage comme s'il eût regardé, manié et remanié une lettre de change douteuse à escompter, et poussa son terrible soupir.

— En vous mettant ici, dit-il après un moment de silence, je vous ai remboursé intégralement le service que vous m'avez rendu ; donc, je ne vois pas pourquoi je vous donnerais...

— Oh ! monsieur, laissez-moi là, je ne vous demande rien.

Ces derniers mots et peut-être le dédain qu'exprima cette belle figure rassurèrent le petit vieillard, car il ajouta, non sans un soupir : — Ah ! en vous conduisant ici, j'en ai trop fait pour ne pas continuer...

Alors il l'aida poliment à monter quelques marches assez singulièrement disposées, et l'introduisit, moitié de bonne grâce, moitié rechignant, dans un petit cabinet de quatre pieds carrés, éclairé par une lampe suspendue à la voûte. Il était facile de voir que l'avare avait pris toutes ses précautions pour passer plus d'un jour dans cette retraite, si les événements de la guerre civile l'eussent contraint à s'y reléguer longtemps.

— N'approchez pas du mur, vous pourriez vous blanchir, dit tout à coup d'Orgemont.

Et il mit avec assez de précipitation sa main entre le châle de la jeune fille et la muraille qui semblait fraîchement recrépie. Le geste du vieil avare produisit un effet tout contraire à celui qu'il en attendait. Mademoiselle de Verneuil regarda soudain devant elle, et vit dans un angle une sorte de construction dont la forme lui arracha un cri de terreur, car elle devina qu'une créature humaine avait été enduite dans un mortier et placée là debout. D'Orgemont lui fit un signe effrayant pour l'engager à se

taire, et ses petits yeux d'un bleu de faïence annoncèrent autant d'effroi que ceux de sa compagne.

—Sotte! croyez-vous que je l'aie assassiné? C'est mon frère, dit-il en variant son soupir d'une manière lugubre. C'est le premier recteur qui se soit assermenté. Voilà le seul asile où il ait été en sûreté contre la fureur des chouans et des autres prêtres. Poursuivre un digne homme qui avait tant d'ordre! C'était mon aîné! lui seul a eu la patience de m'apprendre le calcul décimal. Oh! c'était un bon prêtre! Il avait de l'économie et savait amasser. Il y a quatre ans qu'il est mort, je ne sais pas de quelle maladie. Mais, voyez-vous, ces prêtres, ça a l'habitude de s'agenouiller de temps en temps pour prier, et il n'a peut-être pas pu s'accoutumer à rester ici debout comme moi... Je l'ai mis là; autre part, *ils* l'auraient déterré!... Un jour je pourrai l'ensevelir en terre sainte, comme il disait, le pauvre homme...

Une larme roula dans les yeux secs du petit vieillard, dont alors la perruque rousse parut moins laide à la jeune fille, qui détourna les yeux par un secret respect pour cette douleur. Malgré son attendrissement, d'Orgemont lui dit :—N'approchez pas du mur, vous...

Et ses yeux ne quittèrent pas ceux de mademoiselle de Verneuil, en espérant ainsi l'empêcher d'examiner plus attentivement les parois de ce cabinet où l'air trop raréfié ne suffisait pas au jeu des poumons. Cependant elle réussit à dérober un coup d'œil à son argus, et, d'après les bizarres proéminences des murs, elle supposa que l'avare les avait bâtis lui-même avec des sacs d'argent ou d'or.

Depuis un moment d'Orgemont était plongé dans un ravissement grotesque. La douleur que la cuisson lui faisait souffrir aux jambes, et sa terreur en voyant un être humain au milieu de ses trésors se lisaient dans chacune de ses rides; mais en même temps ses yeux arides exprimaient, par un feu inaccoutumé, la généreuse émotion qu'excitait en lui le périlleux voisinage de sa libératrice dont la joue rose et blanche attirait le baiser, dont le regard noir et velouté lui amenait au cœur des vagues de sang si chaud et si abondant, qu'il ne savait plus si c'était un signe de vie ou de mort.

—Êtes-vous mariée? lui demanda-t-il d'une voix tremblante.

—Non, dit-elle en souriant.

—J'ai quelque chose, reprit-il en poussant son soupir, quoique je ne sois pas aussi riche qu'ils le disent tous. Une jeune fille comme vous doit aimer les diamants, les bijoux, les équipages, l'or, ajouta-t-il en regardant d'un air effaré autour de lui. J'ai tout cela à donner, après ma mort. Hé! hé! si vous vouliez...

L'œil du vieillard décelait tant de calcul même dans cet amour éphémère, qu'en agitant sa tête par un mouvement négatif, mademoiselle de Verneuil ne put s'empêcher de penser que l'avare ne songeait à l'épouser que pour enterrer son secret dans le cœur d'un autre lui-même.

— L'argent, dit-elle en jetant à d'Orgemont un regard plein d'ironie dont il fut à la fois heureux et fâché, l'argent n'est rien pour moi. Vous seriez trois fois plus riche que vous ne l'êtes, si tout l'or que j'ai refusé était là.

—N'approchez pas du m...

—Et l'on ne me demandait cependant qu'un regard, ajouta-t-elle avec une incroyable fierté.

—Vous avez eu tort, c'était une excellente spéculation. Mais songez donc...

—Songez, reprit mademoiselle de Verneuil, que je viens d'entendre retentir là une voix dont un seul accent a, pour moi, plus de prix que toutes vos richesses.

Puis, avant que l'avare n'eût pu l'en empêcher, elle fit mouvoir, en la touchant du doigt, une petite gravure enluminée qui représentait Louis XV à cheval, et vit tout à coup au-dessous d'elle le marquis occupé à charger un tromblon. L'ouverture cachée par le petit panneau sur lequel l'estampe était collée semblait répondre à quelque ornement dans le plafond de la chambre voisine, où sans doute couchait le général royaliste.

D'Orgemont repoussa avec la plus grande précaution la vieille estampe, et regarda la jeune fille d'un air sévère : — N'ajoutez pas un mot, si vous aimez la vie. Vous n'avez pas jeté, lui dit-il à l'oreille après une pause, votre grappin sur un petit bâtiment. Savez-vous, ma chère enfant, que le marquis de Montauran possède pour cent mille livres de revenus en terres affermées, qui n'ont pas encore été vendues. Or, un décret des consuls que j'ai lu dans *le Primidi de l'Ille-et-Vilaine*, vient d'arrêter les séquestres. Ah! ah! vous le trouvez maintenant plus joli homme, n'est-ce pas? Vos yeux brillent comme deux louis d'or tout neufs.

Les regards de mademoiselle de Verneuil s'étaient fortement animés en entendant résonner de nouveau une voix bien connue. Depuis qu'elle était là, debout, comme enfouie dans une mine d'argent, le ressort de son âme courbée sous ces événements s'était redressé. Elle semblait avoir pris une résolution sinistre et entrevoir les moyens de la mettre à exécution.

—On ne revient pas d'un tel mépris, se dit-elle, et s'il ne doit plus m'aimer, je veux le tuer. Aucune femme ne l'aura.

— Non, l'abbé, non, s'écriait le jeune chef dont elle entendit distinctement la voix, il faut que cela soit ainsi.

—Monsieur le marquis, reprit l'abbé Gudin avec hauteur, vous scandaliserez toute la Bretagne en donnant ce bal à Saint-James. Ce sont des prédicateurs, et non des danseurs qui remueront nos villages. Ayez des fusils et non des violons.

— L'abbé, vous avez assez d'esprit pour savoir que ce n'est que dans une assemblée générale de tous nos partisans que je verrai ce que je puis entreprendre avec eux. Un dîner me semble plus favorable pour examiner leurs physionomies et connaître leurs intentions que tous les espionnages possibles, dont, au surplus, j'ai horreur. Nous les ferons causer.

Mademoiselle de Verneuil tressaillit, car en entendant ces paroles, elle conçut quelques espérances.

— Me prenez-vous pour un idiot avec votre sermon sur la danse? reprit M. de Montauran. Ne figureriez-vous pas de bon cœur dans une chaconne pour vous retrouver à Juvigny? Ignorez-vous que les Bretons sortent de la messe pour aller danser? Ignorez-vous aussi que messieurs Hyde de Neuville et d'Andigné ont eu il y a cinq jours une conférence avec le premier consul sur la question de rétablir Sa Majesté Louis XVIII? Si je m'habille en ce moment pour aller risquer un coup de main aussi téméraire que l'est celui-ci, c'est uniquement pour ajouter à leurs négociations le poids de nos souliers ferrés. Ignorez-vous que les chefs de la Vendée parlent de se soumettre? Ah! monsieur, l'on a évidemment trompé les princes sur l'état de la France. Les dévouements dont on les entretient sont des dévouements de position. L'abbé, si j'ai mis le pied dans le sang, je ne veux m'y mettre jusqu'au coude qu'à bon escient. Je me suis dévoué au Roi et non pas à quatre cerveaux brûlés, à six hommes perdus de dettes, à des chauffeurs, à...

—Dites tout de suite, monsieur, à des abbés qui perçoivent des contributions sur le grand chemin pour soutenir la guerre, reprit l'abbé Gudin.

—Pourquoi ne le dirais-je pas? répondit aigrement le marquis. Je dirai plus, les temps héroïques de la Vendée sont passés...

— Monsieur le marquis, nous saurons faire des miracles sans vous.

— Oui, comme celui de Marie Lambrequin, répondit en riant le marquis. Allons, sans rancune, l'abbé! Je sais que vous payez de votre personne, et tirez un bleu aussi bien que vous dites un *oremus*. Dieu aidant, j'espère vous faire assister, une mitre en tête, au sacre du Roi.

Cette dernière phrase eut sans doute un pouvoir magique sur l'abbé, car on entendit sonner sa carabine, et il s'écria :—J'ai cinquante cartouches dans mes poches, monsieur le marquis, et ma vie est au Roi.

—Voilà encore un de mes débiteurs, dit l'avare à mademoiselle de Verneuil. Je ne parle pas de cinq à six cents malheureux écus qu'il m'a empruntés, mais d'une dette de sang qui, j'espère, s'acquittera. Il ne lui arrivera jamais autant de mal que je lui en souhaite. Il avait juré la mort de mon frère, et soulevait le pays contre lui. Pourquoi? parce que le pauvre homme avait obéi aux lois et à sa conscience.

Après avoir appliqué son oreille à un certain endroit de sa cachette :—Les voilà qui décampent, tous ces brigands-là, dit-il. Ils vont faire encore quelque miracle! Pourvu qu'ils n'essayent pas de me dire adieu comme la dernière fois, en mettant le feu à la maison.

Après environ une demi-heure, pendant laquelle mademoiselle de Verneuil et d'Orgemont se regardèrent comme si chacun d'eux eût regardé un tableau, tout à coup, la voix rude et grossière de Galope-Chopine cria doucement :—Il n'y a plus de danger, monsieur d'Orgemont. Mais cette fois-ci, j'ai ben gagné mes dix écus.

—Mon enfant, dit l'avare, jurez-moi de fermer les yeux.

Mademoiselle de Verneuil plaça une de ses mains sur ses paupières; mais, pour plus de secret, le vieillard souffla la lampe, prit sa libératrice par la main, l'aida à faire sept ou huit pas dans un passage difficile; puis, au bout de quelques minutes, il lui dérangea doucement la main, et alors elle se vit dans la chambre que le marquis de Montauran venait de quitter et qui était celle de l'avare.

—Ma chère enfant, lui dit le vieillard, vous pouvez partir. Ne regardez pas ainsi autour de vous. Vous n'avez sans doute pas d'argent? Tenez, voici quatre écus; ils sont rognés, mais ils passeront. En sortant du jardin, vous trouverez un sentier qui conduit à la ville, ou, comme on dit maintenant, au district. Mais les chouans sont à Fougères, il n'est pas présumable que vous puissiez y rentrer de sitôt; ainsi, vous pourrez avoir besoin d'un sûr asile. Retenez bien ce que je vais vous dire, et n'en profitez que dans un extrême danger. Vous verrez sur le chemin qui mène au Nid-aux-crocs par le val de Gibarry une ferme où demeure Galope-chopine, entrez-y en disant à sa femme :—*bonjour, Bécanière!* Barbette vous cachera. Si Galope-chopine vous découvrait, ou il vous prendra pour l'esprit, s'il fait nuit; ou ces quatre écus l'attendriront, s'il fait jour. Adieu! nos comptes sont soldés. Si vous vouliez, dit-il en montrant par un geste les champs qui entouraient sa maison, tout cela serait à vous!

Mademoiselle de Verneuil jeta un regard de remercîment à cet être singulier, et réussit à lui arracher un soupir dont les tons furent très-variés.

— Vous me rendrez sans doute mes quatre écus, remarquez bien que je ne parle pas d'intérêts, vous

les remettrez à mon crédit chez maître Patrat, le notaire de Fougères. Il ferait notre contrat, beau trésor!... Adieu.

— Adieu, dit-elle en souriant et le saluant de la main.

— S'il vous faut de l'argent, lui cria-t-il, je vous en prêterai à cinq! Oui, à cinq seulement. Ai-je dit cinq?

Elle était partie.

— Ça m'a l'air d'être une bonne fille; cependant, je changerai le secret de ma cheminée.

Puis il prit un pain de douze livres, un jambon, et rentra dans sa cachette.

Lorsque mademoiselle de Verneuil marcha dans la campagne, elle crut renaître. La fraîcheur du matin ranima son visage qui depuis quelques heures lui semblait frappé par une atmosphère brûlante. Elle essaya de trouver le sentier indiqué par l'avare; mais, depuis le coucher de la lune, l'obscurité était devenue si forte, qu'elle fut forcée d'aller au hasard. Bientôt la crainte de tomber dans les précipices la prit au cœur, et lui sauva la vie; car elle s'arrêta tout à coup en sentant que la terre lui manquerait si elle faisait un pas de plus. Un vent plus frais qui caressait ses cheveux, le murmure des eaux, l'instinct, tout servit à lui indiquer qu'elle se trouvait sur les rochers de Saint-Sulpice. Elle passa les bras autour d'un arbre, et attendit l'aurore en de vives anxiétés, car elle entendait un bruit d'armes, de chevaux et de voix humaines. Alors elle rendit grâces à la nuit qui la préservait du danger de tomber entre les mains des chouans, si, comme le lui avait dit l'avare, ils étaient à Fougères.

XIX.

Semblables à des feux nuitamment allumés pour un signal de liberté, quelques lueures légèrement pourprées passèrent par-dessus les montagnes dont les bases conservèrent des teintes bleuâtres qui contrastèrent avec les nuages de rosée flottant sur les vallons. Bientôt le soleil éleva faiblement son disque de rubis, les cieux le reconnurent; et alors, les accidents du paysage, le clocher de Saint-Léonard, les rochers, les prés ensevelis dans l'ombre reparurent insensiblement, et les arbres situés sur les cimes se dessinèrent dans ces feux naissants.

Le soleil se dégagea par un gracieux élan du milieu de ses rubans de feu, d'ocre, de saphir; sa vive lumière s'harmonia par lignes égales, de colline en colline, déborda de vallons en vallons; les nuages se dissipèrent, et le jour accabla la nature. Une brise piquante frissonna dans l'air, les oiseaux chantèrent, et la vie se réveilla partout. Mais à peine la jeune fille avait-elle eu le temps d'abaisser ses regards sur les masses de ce paysage romantique, que, par un phénomène assez fréquent dans ces fraîches contrées, des vapeurs s'élevèrent comme un manteau de neige, jusqu'aux plus hauts sommets de l'horizon; ensevelirent toute la région sous un linceul blanc, comblèrent les vallées; et mademoiselle de Verneuil crut revoir une de ces mers de glace qui meublent les Alpes. Bientôt cette nuageuse atmosphère roula des vagues comme l'Océan, souleva des lames compactes et impénétrables qui se balancèrent avec mollesse, ondoyèrent, tourbillonnèrent violemment, contractèrent aux rayons du soleil des teintes d'un rose vif, et prirent çà et là les transparences d'un lac d'argent fluide; puis, tout à coup, le vent du nord dissipa ces brouillards qui déposèrent une eau pleine d'oxyde sur les gazons.

Alors mademoiselle de Verneuil put apercevoir une immense masse brune placée sur les rochers de Fougères. Sept à huit cents chouans armés s'agitaient à ses pieds dans le faubourg Saint-Sulpice comme des fourmis dans une fourmilière; et les environs du château étaient occupés par trois mille hommes, arrivés comme par magie, qui tous attaquèrent cette ville endormie dont les remparts verdoyants et les vieilles tours grises auraient succombé, si Hulot n'eût pas été là.

Une batterie, cachée sur une éminence qui se trouve au fond de la cuvette que forment les remparts, répondit au premier feu des chouans en les prenant en écharpe sur le chemin du château. La mitraille nettoya la route, et la balaya. Puis, une compagnie sortit de la porte Saint-Sulpice, profita de la stupeur des chouans, occupa le chemin et commença sur eux un feu meurtrier. Les chouans n'essayèrent même pas de résister en voyant les remparts du château se couvrir de soldats comme si l'art du machiniste y eût appliqué des lignes bleues, et le feu de la forteresse protéger celui des tirailleurs républicains.

Cependant les chouans, maîtres de la petite vallée du Nançon, avaient gravi les galeries du rocher et parvenaient à la Promenade, où ils montèrent. En un instant elle fut couverte de peaux de bique qui lui donnèrent l'apparence d'un toit de chaume bruni par le temps. Au même moment, de violentes détonations se firent entendre dans la partie de la ville qui regardait la vallée du Couësnon, et annoncèrent que Fougères était entièrement cerné et attaqué sur tous les points. Le feu qui se manifesta sur le revers oriental du rocher, prouvait même que les chouans incendiaient les faubourgs. Cependant les flammèches qui s'élevaient des toits de ge-

nêt ou de bardeau cessèrent bientôt, et quelques colonnes de fumée noire indiquèrent que l'incendie s'éteignait.

Des nuages blancs et bruns dérobèrent encore une fois cette scène à mademoiselle de Verneuil, mais le vent dissipa bientôt ce brouillard de poudre. Déjà, le commandant républicain avait fait changer la direction de sa batterie de manière à pouvoir prendre successivement en file la vallée du Nançon, le sentier de la Reine et le rocher, quand, du haut de la Promenade, il vit ses premiers ordres admirablement bien exécutés. Deux pièces placées au poste de la porte Saint-Léonard abattirent la fourmilière de chouans qui s'étaient emparés de cette position; tandis que les gardes nationaux de Fougères, accourus en hâte sur la place de l'Église, achevèrent de chasser l'ennemi.

Ce combat ne dura pas une demi-heure et ne coûta pas vingt hommes aux bleus. Déjà, dans toutes les directions, les chouans battus et écrasés se retiraient d'après les ordres réitérés du Gars dont le hardi coup de main échouait, sans qu'il le sût, par suite de l'affaire de la Vivetière qui avait si secrètement ramené Hulot à Fougères. L'artillerie n'y était arrivée que pendant cette nuit, car la seule nouvelle d'un transport de munitions aurait suffi pour faire abandonner par M. de Montauran cette entreprise qui ne pouvait alors avoir qu'une mauvaise issue. En effet, Hulot désirait autant donner une leçon sevère au Gars, que le Gars pouvait souhaiter de réussir dans sa pointe pour influer sur les déterminations du premier consul.

Au premier coup de canon, le marquis comprit donc qu'il y avait de la folie à poursuivre par amour-propre une surprise manquée. Aussi, pour ne pas faire tuer inutilement ses chouans, se hâta-t-il d'envoyer sept ou huit émissaires porter des instructions pour opérer promptement sa retraite sur tous les points. Le commandant, ayant aperçu son adversaire entouré d'un nombreux conseil au milieu duquel était madame du Gua, essaya de tirer une volée sur le rocher de Saint-Sulpice où ils étaient; mais la place avait été trop habilement choisie pour que le jeune chef n'y fût pas en sûreté.

Hulot changea de rôle tout à coup; et, d'attaqué, devint agresseur. Aux premiers mouvements qui indiquèrent les intentions du marquis, la compagnie placée sous les murs du château se mit en devoir de couper la retraite aux chouans en s'emparant des issues supérieures de la vallée du Nançon.

Mademoiselle de Verneuil épousa, malgré sa haine, la cause des hommes que commandait son amant, et se tourna vivement vers l'autre issue pour voir si elle était libre. Mais elle aperçut les bleus, sans doute vainqueurs de l'autre côté de Fougères, qui revenaient de la vallée du Couësnon par le val de Gibarry pour s'emparer du Nid-aux-crocs et de la partie des rochers Saint-Sulpice où elle était, et où se trouvaient les issues inférieures de la vallée du Nançon. Ainsi les chouans, renfermés dans l'étroite prairie de cette gorge, semblaient devoir périr jusqu'au dernier, tant les prévisions du vieux commandant républicain avaient été justes et ses mesures habilement prises. Mais sur ces deux points, les canons qui avaient si bien servi Hulot furent impuissants, et il s'y établit des luttes acharnées. La ville de Fougères une fois préservée, l'affaire prit donc le caractère d'un engagement auquel les chouans étaient habitués.

Mademoiselle de Verneuil comprit alors la présence des masses d'hommes qu'elle avait aperçues dans la campagne, la réunion des chefs chez d'Orgemont et tous les événements de cette nuit, sans savoir comment elle avait pu échapper à tant de dangers. Cette entreprise, dictée par le désespoir, l'intéressa si vivement qu'elle resta immobile à contempler les tableaux animés qui s'offrirent à ses regards. Bientôt, le combat qui avait lieu au bas des montagnes de Saint-Sulpice, eut, pour elle, un intérêt de plus; car le marquis et ses amis, voyant les bleus presque maîtres des chouans, s'élancèrent dans la vallée du Nançon afin de leur porter secours. Alors le pied des roches dont elle occupait le faîte, fut couvert d'une multitude de groupes furieux; et, là, se décidèrent des questions de vie et de mort sur un terrain et avec des armes peu favorables aux peaux de bique.

Insensiblement, cette arène mouvante s'étendit dans l'espace. Les chouans s'égaillèrent et envahirent les rochers en grimpant sur les arbustes qui y croissent çà et là. Alors mademoiselle de Verneuil eut un moment d'effroi en voyant un peu tard ses ennemis remontés sur les sommets, où ils défendirent avec fureur les sentiers dangereux par lesquels on y arrivait. Toutes les issues de cette montagne étant occupées par les deux partis, elle eut peur de se trouver au milieu d'eux, quitta le gros arbre derrière lequel elle s'était tenue, et se mit à fuir en pensant à mettre à profit les recommandations du vieil avare. Après avoir couru pendant longtemps sur le versant des montagnes de Saint-Sulpice qui regarde la grande vallée du Couësnon, elle aperçut de loin une étable et jugea qu'elle dépendait de la maison de Galope-chopine, qui devait avoir laissé sa femme toute seule pendant le combat. Encouragée par ces suppositions, mademoiselle de Verneuil espéra être bien reçue dans cette habitation, et pouvoir y passer quelques heures, jusqu'à ce qu'il lui fût possible de retourner sans danger à Fougères.

Selon toute apparence, Hulot allait triompher; car les chouans fuyaient si rapidement qu'elle entendait des coups de feu tout autour d'elle, et la peur d'être atteinte par quelque balle lui fit promptement gagner la chaumière dont elle entrevoyait toujours la cheminée.

Le sentier qu'elle avait suivi aboutissait à une espèce de hangar dont le toit, couvert en genêt, était soutenu par quatre gros arbres encore garnis de leur écorce. Un mur en torchis formait le fond du hangar, sous lequel se trouvaient un pressoir à cidre, une aire à battre le sarrasin, et quelques instruments aratoires. Elle s'arrêta contre l'un de ces poteaux sans se décider à franchir le marais fangeux qui servait de cour à cette maison que, de loin, en véritable Parisienne, elle avait prise pour une étable.

Cette cabane était garantie des vents du nord par une éminence qui s'élevait au-dessus du toit et sur laquelle elle s'appuyait. Quelques pousses d'ormes, des bruyères et les fleurs du rocher la couronnaient de leurs guirlandes. Un escalier champêtre pratiqué entre le hangar et la maison permettait aux habitants d'aller respirer un air pur sur le haut de cette roche. A gauche de la cabane, l'éminence s'abaissait brusquement, et laissait voir une suite de champs dont le premier dépendait sans doute de cette ferme. Ils dessinaient de gracieux bocages séparés par des haies en terre, plantées d'arbres, et dont la première achevait l'enceinte de la cour. Le chemin qui conduisait à ces champs était fermé par un gros tronc d'arbre à moitié pourri, clôture bretonne dont le nom fournira plus tard une digression qui achèvera de caractériser ce pays.

Entre l'escalier creusé dans les schistes et le sentier fermé par ce gros arbre, devant le marais et sous cette roche pendante, quelques pierres de granit grossièrement taillées, superposées les unes aux autres, formaient les quatre angles de cette chaumière, et maintenaient le mauvais pisé, les planches et les cailloux qui en faisaient les principaux matériaux. Une moitié du toit était couverte de genêt en guise de paille; et l'autre, en bardeau, espèce de merrain taillé en forme d'ardoise. La partie de la chaumière au toit de genêt était une étable close par une méchante claie; et les maîtres habitaient la chambre au toit en bardeau. Quoique cette cabane dût au voisinage de la ville quelques améliorations complétement perdues à deux lieues plus loin, elle expliquait bien l'instabilité de la vie à laquelle les guerres et les usages de la féodalité avaient si fortement subordonné les mœurs du serf, qu'aujourd'hui encore beaucoup de paysans appellent en ces contrées une *demeure*, le château habité par leurs seigneurs.

Enfin, en examinant tout avec un étonnement assez facile à concevoir, mademoiselle de Verneuil remarqua çà et là, dans la fange de la cour, des fragments de granit disposés de manière à tracer jusqu'à l'habitation un chemin qui présentait plus d'un danger; mais en entendant le bruit de la mousqueterie qui se rapprochait sensiblement, elle sauta de pierre en pierre, comme si elle traversait un ruisseau, et gagna l'entrée de la maison.

Elle était fermée par une de ces portes qui se composent de deux parties séparées, dont l'inférieure est en bois plein et massif, et dont la supérieure est défendue par un volet qui sert de fenêtre. Dans plusieurs boutiques de certaines petites villes en France, on voit le type de cette porte, mais beaucoup plus orné et armé à la partie inférieure d'une sonnette d'alarme. Celle-ci s'ouvrait au moyen d'un loquet de bois digne de l'âge d'or, et la partie supérieure ne se fermait que pendant la nuit; car le jour ne pouvait pénétrer dans la chambre que par cette ouverture. Il y existait bien une grossière croisée, mais ses vitres ressemblaient à des fonds de bouteille, et les massives branches de plomb qui les retenaient prenaient tant de place, qu'elles semblaient destinées à intercepter la lumière.

Quand mademoiselle de Verneuil fit tourner la porte sur ses gonds criards, elle sentit d'effroyables vapeurs alcalines sortir par bouffées de cette chaumière, et vit que les quadrupèdes avaient ruiné à coups de pied le mur intérieur qui les séparait de la chambre. Ainsi l'intérieur de la ferme, car c'était une ferme, ne démentait pas l'extérieur. Mademoiselle de Verneuil se demandait s'il était possible que des êtres humains vécussent dans cette fange organisée, quand un petit gars en haillons et qui paraissait avoir huit ou neuf ans, lui présenta tout à coup sa figure fraîche, blanche et rose, des joues bouffies, des yeux vifs, des dents d'ivoire et une chevelure blonde qui tombait par écheveaux sur ses épaules demi-nues. Ses membres étaient vigoureux, et son attitude avait cette grâce d'étonnement, cette naïveté qui agrandit les yeux d'un enfant. Il était sublime de sa beauté.

— Où est ta mère? dit mademoiselle de Verneuil d'une voix douce et en se baissant pour lui baiser les yeux.

L'enfant glissa comme une anguille, après avoir reçu le baiser, et disparut derrière un tas de fumier qui se trouvait entre le sentier et la maison, sur la croupe de l'éminence; car Galope-chopine, comme beaucoup de cultivateurs bretons, mettait, par un système d'agriculture qui leur est particulier, ses engrais dans des lieux élevés, en sorte que quand ils s'en servent, les eaux pluviales les ont dépouillés de toutes leurs qualités.

Maîtresse du logis pour quelques instants, mademoiselle de Verneuil en eut promptement fait l'inventaire, car la chambre où elle attendait Barbette composait toute la maison. L'objet le plus apparent et le plus pompeux était une immense cheminée dont une pierre de granit bleu formait *le manteau ;* et l'étymologie de ce mot avait sa preuve dans un lambeau de serge verte bordée d'un ruban vert pâle, découpée en rond, qui pendait le long de cette tablette au milieu de laquelle était une bonne Vierge en plâtre colorié. Sur le socle de la statue, mademoiselle de Verneuil lut deux vers d'une poésie religieuse fort répandue dans le pays :

Je suis la Mère de Dieu,
Protectrice de ce lieu.

Derrière la Vierge une effroyable image tachée de rouge et de bleu représentait saint Labre. Un lit de serge verte, dit en tombeau, une informe couchette d'enfant, un rouet, des chaises grossières, un bahut sculpté garni de quelques ustensiles, complétaient, à peu de chose près, le mobilier de Galope-chopine.

Devant la croisée, se trouvait une longue table de châtaignier de chaque côté de laquelle étaient deux bancs du même bois, auxquels le jour des vitres donnait les sombres teintes de l'acajou. Une immense pièce de cidre, sous le bondon de laquelle mademoiselle de Verneuil remarqua une boue jaunâtre dont l'humidité décomposait le plancher quoiqu'il fût formé de morceaux de granit assemblés par une argile rousse, prouvait que le maître du logis n'avait pas volé le surnom sous lequel il était connu.

Mademoiselle de Verneuil leva les yeux comme pour fuir ce spectacle, et alors, il lui sembla avoir vu toutes les chauves-souris de la terre, tant étaient nombreuses les toiles d'araignée qui pendaient au plancher.

Deux énormes *pichés*, pleins de cidre, se trouvaient sur la longue table. Ces ustensiles sont des espèces de cruches en terre brune, dont le modèle existe dans plusieurs pays de la France, et dont un Parisien peut avoir l'idée, en supposant aux pots dans lesquels les gourmets servent le beurre de Bretagne, un ventre plus arrondi, verni par places inégales et nuancé de taches fauves comme celles de quelques coquillages. Cette cruche est terminée par une espèce de gueule, assez semblable à la tête d'une grenouille prenant l'air hors de l'eau.

Toute l'attention de mademoiselle de Verneuil avait fini par se porter sur ces deux pichés ; mais le bruit du combat devint tout à coup plus distinct et la força de chercher un endroit propre à se cacher sans attendre la Barbette, quand elle se montra tout à coup.

— Bonjour, Bécanière, lui dit-elle en retenant un sourire involontaire à l'aspect d'une figure qui ressemblait assez aux têtes que les architectes placent comme ornement aux clefs de certaines croisées.

— Ah ah ! vous venez d'Orgemont, répondit Barbette d'un air peu empressé.

— Où allez-vous me mettre ? car voici les chouans...

— Là, reprit Barbette aussi stupéfaite de la beauté que de l'étrange accoutrement d'une créature qu'elle n'osait comprendre parmi celles de son sexe. Là ! dans la cachette du prêtre.

Elle la conduisit à la tête de son lit, la fit entrer dans la ruelle ; mais elles furent tout interdites, en croyant entendre un inconnu sauter dans le marais. Barbette eut à peine le temps de détacher un rideau du lit et d'y envelopper mademoiselle de Verneuil ; car en se retournant, elle se trouva face à face avec un chouan fugitif.

— La vieille, où peut-on se cacher ici ? Je suis le comte de Bauvan.

Mademoiselle de Verneuil tressaillit en reconnaissant la voix du convive dont quelques paroles, restées un secret pour elle, avaient causé la catastrophe de la Vivetière.

— Hélas ! vous voyez, monseigneur. Il n'y a *rin* ici ! Ce que je peux faire de mieux est de sortir, je veillerai. Si les bleus viennent, j'avertirai. Si je restais et qu'ils me trouvassent avec vous, ils brûleraient ma maison.

Et Barbette sortit, car elle n'avait pas assez d'intelligence pour concilier les intérêts de deux ennemis qui avaient un droit égal à la cachette.

— J'ai deux coups à tirer, dit le comte avec désespoir ; mais ils m'ont déjà dépassé. Bah, j'aurais bien du malheur si, en revenant par ici, il leur prenait fantaisie de regarder sous le lit.

Il déposa légèrement son fusil auprès de la colonne où mademoiselle de Verneuil se tenait debout enveloppée dans la serge verte, et se baissa pour s'assurer s'il pouvait passer sous le lit. Il allait infailliblement voir les pieds de la réfugiée, qui, dans ce moment désespéré, saisit le fusil, sauta vivement dans la chaumière, et menaça le comte. Celui-ci partit d'un éclat de rire en la reconnaissant, car, pour se cacher, elle avait quitté son vaste chapeau de chouan, et ses cheveux s'échappaient en grosses touffes de dessous sa résille de dentelle.

— Ne riez pas, comte, vous êtes mon prisonnier. Si vous faites un geste, vous saurez ce dont est capable une femme offensée.

En ce moment le comte et mademoiselle de Verneuil se regardèrent avec de bien diverses émotions. Des voix confuses criaient dans les rochers : — Sauvez le Gars ! sauvez le Gars ! Égaillez-vous ! égaillez-vous !...

Mais la voix aigre de Barbette domina le tumulte

extérieur et fut entendue dans la chaumière avec des émotions bien différentes par le couple ennemi.

— Ne vois-tu pas les bleus ? s'écria-t-elle. Viens-tu ici, petit méchant gars, ou je vais à toi ! Veux-tu donc attraper des coups de fusil. Allons, sauve-toi vitement et donne-moi la main.

Pendant tous ces petits événements qui se passèrent rapidement, un bleu sauta dans le marais.

— Beau-pied, lui cria mademoiselle de Verneuil.

Beau-pied accourut à cette voix et ajusta le comte un peu mieux que ne le faisait sa libératrice.

— Aristocrate ! dit le malin soldat, ne bouge pas ou je te démolis comme la Bastille, en deux temps.

— Monsieur Beau-pied, reprit mademoiselle de Verneuil d'une voix caressante, vous me répondez de ce prisonnier. Faites comme vous voudrez, mais il faudra me le rendre sain et sauf à Fougères.

— Suffit, madame.

— La route jusqu'à Fougères est-elle libre maintenant ?

— Elle est sûre, à moins que les chouans ne ressuscitent.

Mademoiselle de Verneuil s'arma gaiement du léger fusil de chasse, sourit avec ironie en disant à son prisonnier : — Adieu, monsieur le comte, au revoir ! et s'élança dans le sentier après avoir repris son large chapeau.

— J'apprends un peu trop tard, dit amèrement M. de Bauvan, qu'il ne faut jamais plaisanter avec l'honneur de celles qui n'en ont pas.

— Aristocrate, s'écria durement Beau-pied, si tu ne veux pas que je t'envoie dans ton ci-devant Paradis, ne dit rien contre cet ange-là.

Mademoiselle de Verneuil revint à Fougères par les sentiers qui joignent les roches de Saint-Sulpice au Nid-aux-crocs. Quand elle atteignit cette dernière éminence et qu'elle courut à travers le chemin tortueux pratiqué sur les aspérités du granit, elle admira cette jolie petite vallée du Nançon naguère si turbulente et alors parfaitement tranquille. Vue de là, elle ressemblait à une rue de verdure.

Mademoiselle de Verneuil rentra par la porte Saint-Léonard, à laquelle aboutissait ce petit sentier. Les habitants, encore inquiets du combat qui, d'après les coups de fusil entendus dans le lointain, semblait devoir durer toute la journée, y attendaient le retour de la garde nationale pour reconnaître l'étendue de leurs pertes. En voyant cette fille dans son bizarre costume, les cheveux en désordre, un fusil à la main, son châle et sa robe frottés contre les murs, souillés par la boue et mouillés derosée, leur curiosité fut d'autant plus vivement excitée, que le pouvoir, la beauté, la singularité de cette Parisienne, étaient déjà devenus à Fougères le sujet de toutes les conversations.

XX.

Francine, en proie à d'horribles inquiétudes, avait attendu sa maîtresse pendant toute la nuit ; et quand elle la revit, elle voulut parler ; mais un geste, plein d'amitié, lui imposa silence.

— Je ne suis pas morte, mon enfant, dit mademoiselle de Verneuil. Ah ! je voulais des émotions en partant de Paris ! J'en ai eu, ajouta-t-elle après une pause.

Francine voulut sortir pour commander un repas, en faisant observer à sa maîtresse qu'elle devait en avoir grand besoin.

— Oh ! dit mademoiselle de Verneuil, un bain, un bain ! La toilette avant tout, ma chère enfant.

Francine ne fut pas médiocrement surprise d'entendre sa maîtresse désigner pour cette toilette les modes les plus élégantes qui eussent été mises dans ses cartons.

Après avoir déjeuné, mademoiselle de Verneuil fit sa toilette avec la recherche et les soins minutieux qu'une femme met à cette œuvre capitale, quand elle doit apparaître aux yeux d'une personne chère, au milieu d'un bal. Francine ne s'expliquait pas la gaieté moqueuse de sa maîtresse. Ce n'était pas la joie de l'amour, une femme ne se trompe pas à son expression ; c'était une malice concentrée qui n'annonçait rien de bon.

Mademoiselle de Verneuil drapa elle-même les rideaux de la fenêtre qui offrait l'aspect d'un riche panorama, puis elle approcha le canapé du feu, le mit dans un jour favorable à sa figure, et dit à Francine de se procurer des fleurs, afin de donner à sa chambre un air de fête.

Lorsque Francine eut apporté des fleurs, mademoiselle de Verneuil en dirigea l'emploi de la manière la plus pittoresque ; et quand elle eut jeté un dernier regard de satisfaction sur son appartement, elle dit à Francine d'envoyer réclamer son prisonnier chez le commandant.

Elle se coucha voluptueusement sur le canapé, autant pour se reposer que pour prendre une attitude de grâce et de faiblesse dont certaines femmes connaissent tout le pouvoir. Une molle langueur, la pose provoquante de ses pieds dont la pointe perçait à peine sous les plis de la robe, l'abandon du corps, la courbure du col, tout jusqu'à l'inclinaison des doigts effilés de sa main qui pendait d'un oreiller comme les clochettes d'une touffe de jasmin, tout s'accordait avec son regard pour exercer d'irrésistibles séductions. Elle brûla des parfums, pour répandre dans l'air ces douces émanations qui attaquent si puissamment les fibres de l'homme, et préparent souvent les triomphes que les femmes veulent obtenir sans les solliciter.

Quelques instants après, les pas pesants du vieux militaire retentirent dans le salon qui précédait la chambre.

— Eh bien, commandant, où est mon captif?

— Je viens de commander un piquet de douze hommes pour le fusiller, comme pris les armes à la main.

— Vous avez disposé de mon prisonnier! dit-elle. Écoutez, commandant! La mort d'un homme ne doit pas être après le combat quelque chose de bien satisfaisant pour vous, si j'en crois votre physionomie. Eh bien! rendez-le-moi! Mettez à sa mort un sursis que je prends sur mon compte. Je vous déclare qu'il m'est devenu très-essentiel, et va coopérer à l'accomplissement de nos projets. Au surplus, le fusiller serait commettre un acte aussi absurde que de tirer sur un ballon quand il ne faut qu'un coup d'épingle pour le désenfler. Pour Dieu, laissez les cruautés à l'aristocratie. Les républiques doivent être généreuses. N'auriez-vous pas pardonné, vous, aux victimes de Quiberon et à tant d'autres? Allons, envoyez vos douze hommes faire une ronde, et venez dîner chez moi avec mon prisonnier. Il n'y a plus qu'une heure de jour, et voyez-vous, ajouta-t-elle en souriant, ma toilette manquerait tout son effet, si vous tardiez.

— Mais, mademoiselle... dit le commandant surpris.

—Eh bien, quoi? Je vous entends. Allez, le comte ne vous échappera point. Tôt ou tard ce gros papillon-là viendra se brûler à vos feux.

Et elle montra en riant la carabine qui était à côté d'elle. Le commandant haussa légèrement les épaules comme un homme forcé d'obéir, malgré tout, aux désirs d'une jolie femme, et il revint une demi-heure après, suivi du comte de Bauvan.

Mademoiselle de Verneuil les laissa s'approcher très-près d'elle, feignit d'être surprise et parut confuse d'avoir été vue par le comte aussi négligemment couchée; mais après avoir lu dans les yeux du gentilhomme qu'elle avait réussi dans l'effet qu'elle voulait produire sur lui, elle se leva et reçut ses deux convives avec une grâce, une politesse parfaites. Rien d'étudié ni de forcé dans les poses, le sourire, la démarche ou la voix, ne trahissait sa préméditation ou ses desseins. Tout était en harmonie, et aucun trait trop saillant ne donnait à penser qu'elle affectât les manières d'un monde où elle n'eût pas vécu. Quand le royaliste et le républicain furent assis, elle regarda le comte d'un air sévère.

Le gentilhomme connaissait assez les femmes pour savoir que l'offense commise envers celle-ci lui vaudrait un arrêt de mort. Malgré ce soupçon, il n'était ni gai, ni triste; mais il avait l'air d'un homme qui ne s'était pas habitué à d'aussi brusques dénoûments. Puis il lui sembla ridicule d'avoir peur de la mort devant une jolie femme, et l'air sévère dont elle le regardait en ce moment lui donna *des idées*. — Et qui sait, pensait-il, si une couronne de comte à prendre, ne lui plaira pas mieux qu'une couronne de marquis perdue? Montauran est sec comme un clou, et moi... Il se regarda d'un air satisfait. Or, le moins qui puisse m'arriver, est de sauver ma tête.

Mais ses réflexions diplomatiques étaient bien inutiles. Le désir qu'il se promettait de feindre pour mademoiselle de Verneuil devint une passion vraie que cette dangereuse créature se plut à entretenir.

— Monsieur le comte, dit-elle, vous êtes mon prisonnier, et j'ai seule le droit de disposer de vous. Votre exécution n'aura lieu que de mon consentement, et j'ai trop de curiosité pour vous laisser fusiller maintenant.

— Et si j'allais m'entêter à garder le silence? répondit-il gaiement.

— Avec une femme honnête, peut-être, mais avec une fille! allons donc, monsieur le comte, impossible.

Ces mots, remplis d'une ironie amère, furent sifflés, comme dit Sully en parlant de la duchesse de Beaufort, d'un bec si affilé, que le gentilhomme étonné se contenta de regarder sa cruelle antagoniste.

— Tenez, reprit-elle d'un air moqueur, pour ne pas vous démentir, je vais être comme ces créatures-là, *bonne fille*. Voici votre carabine.

Et elle lui présenta son arme par un geste doucement moqueur.

— Foi de gentilhomme, vous agissez, mademoiselle...

— Ah! dit-elle en l'interrompant, j'ai assez de la foi des gentilshommes. C'est sur cette parole que je suis entrée à la Vivetière. Votre chef m'avait juré que moi et mes gens nous y serions en sûreté.

— Quelle infamie! s'écria Hulot en fronçant les sourcils.

— La faute est à monsieur le comte, reprit-elle en montrant le gentilhomme à Hulot. Certes, le Gars avait bonne envie de tenir sa parole; mais monsieur a répandu sur moi je ne sais quelle calomnie qui a confirmé toutes celles qu'il avait plu à une certaine femme de supposer...

— Mademoiselle, dit le comte tout troublé, la tête sous la hache, j'affirmerais n'avoir dit que la vérité...

— En disant quoi?

— Que vous aviez été la...

— Dites le mot, la maîtresse.

— Du marquis de Navailles, l'un de mes amis, répondit le comte.

— Maintenant je pourrais vous laisser aller au supplice, reprit-elle froidement et sans paraître émue de l'accusation consciencieuse du comte, qui resta stupéfait de l'insouciance apparente ou feinte qu'elle montrait pour ce reproche. Mais, reprit-elle en riant, écartez pour toujours la sinistre image de ces morceaux de plomb, car vous ne m'avez pas plus offensée que cet ami dont vous voulez que j'aie été... fi donc! Écoutez, monsieur le comte! n'êtes-vous pas venu chez mon père, le duc de Verneuil? Eh bien?

Jugeant sans doute que Hulot était de trop pour une confidence aussi importante que celle qu'elle avait à faire, mademoiselle de Verneuil attira le comte à elle par un geste et lui dit quelques mots à l'oreille. Il laissa échapper une sourde exclamation de surprise, et regarda d'un air hébété mademoiselle de Verneuil qui, tout à coup, compléta le souvenir qu'elle venait d'évoquer en s'appuyant à la cheminée dans l'attitude d'innocence et de naïveté d'un enfant. Le comte fléchit un genou.

— Mademoiselle, s'écria-t-il, je vous supplie de m'accorder mon pardon, tout indigne que j'en suis.

— Je n'ai rien à pardonner, dit-elle. Vous n'avez pas plus raison maintenant dans votre repentir que dans votre insolente supposition à la Vivetière. Mais ce sont des mystères qui sont au-dessus de votre intelligence. Sachez seulement, monsieur le comte, reprit-elle gravement, que la fille du duc de Verneuil a trop d'élévation dans l'âme pour ne pas vivement s'intéresser à vous.

— Même après une insulte? dit le comte avec une sorte de regret.

— Certaines personnes ne sont-elles pas trop haut situées pour que l'insulte les atteigne? Monsieur le comte, je suis du nombre.

En prononçant ces paroles, la jeune fille prit une attitude de noblesse et de fierté qui imposa au prisonnier et rendit toute cette intrigue beaucoup moins claire pour Hulot. Le commandant mit la main à sa moustache pour la retrousser, et regarda d'un air inquiet mademoiselle de Verneuil, qui lui fit un signe d'intelligence comme pour l'avertir qu'elle ne s'écartait pas de son plan.

— Maintenant, reprit-elle après le moment de silence dont ses derniers mots furent suivis, causons. Francine, donnez-nous des lumières.

Elle amena fort adroitement la conversation sur le temps qui était, en si peu d'années, devenu *l'ancien régime*. Elle reporta si bien le comte à cette époque par la vivacité de ses observations et de ses tableaux; elle donna tant d'occasions au gentilhomme d'avoir de l'esprit par la complaisante finesse avec laquelle elle lui ménagea des reparties, que le comte finit par trouver qu'il n'avait jamais été si aimable. Cette idée l'ayant rajeuni, il essaya de faire partager à cette séduisante personne la bonne opinion qu'il avait de lui-même.

Cette malicieuse femme se plut à essayer sur lui tous les ressorts de sa coquetterie, et put y mettre d'autant plus d'adresse que c'était un jeu pour elle. Ainsi tantôt elle lui laissait croire à de rapides progrès, et tantôt, comme étonnée de la vivacité du sentiment qu'elle éprouvait, elle lui manifestait une froideur dont il était charmé, et qui servait à augmenter insensiblement cette passion impromptu. Elle ressemblait parfaitement à un pêcheur qui lève légèrement sa ligne pour reconnaître si quelque poisson mord à l'appât. Le pauvre comte, qui mettait tous ses souvenirs à contribution, se laissa prendre à la manière innocente dont sa libératrice avait accepté deux ou trois compliments assez bien tournés; alors, l'émigration, la république, la Bretagne et les chouans se trouvèrent à mille lieues de sa pensée.

Hulot se tenait droit, immobile et silencieux comme le dieu Terme, car son défaut d'instruction le rendait tout à fait inhabile à ce genre de conversation. Il se doutait bien que les deux interlocuteurs devaient être très-spirituels; mais tous les efforts de son intelligence ne tendaient qu'à les comprendre, afin de savoir s'ils ne complotaient pas à mots couverts contre la république.

— Montauran, mademoiselle, disait le comte, a de la naissance, il est bien élevé, joli garçon; mais il ne connaît pas du tout la galanterie. Il est trop jeune pour avoir vu Versailles. Son éducation a été manquée; et au lieu de faire des noirceurs, il donnera des coups de couteau. Il peut aimer violemment, mais il n'aura jamais cette fine fleur de manières qui distinguait Lauzun, Adhémar, Coigny, comme tant d'autres; et n'a point l'art aimable de dire aux femmes de ces jolis riens, qui, après tout, leur conviennent mieux que ces élans de passion dont elles sont bientôt fatiguées. Oui, quoique ce soit un homme à bonnes fortunes, il n'en a ni le laisser-aller, ni la grâce.

— Je m'en suis bien aperçue, répondit mademoiselle de Verneuil.

— Ah! se dit le comte, elle a eu une inflexion de voix et un regard qui prouvent que je ne tarderai pas à être *du dernier bien* avec elle; et, ma foi! pour lui appartenir, je croirai tout ce qu'elle voudra que je croie.

Il lui offrit la main, car le dîner était servi.

Mademoiselle de Verneuil fit les honneurs du repas avec une politesse et un tact qui ne pouvaient avoir été acquis que par une longue habitude de la vie recherchée des gens de la cour.

— Allez-vous-en, dit-elle à Hulot en sortant de table, vous lui feriez peur: tandis que si je suis seule

avec lui, je saurai bientôt tout ce que j'ai besoin d'apprendre; car il en est au point où un homme me dit tout ce qu'il pense et ne voit plus que par mes yeux.

— Et après? demanda le commandant.

— Oh! libre, répondit-elle, il sera libre comme l'air.

— Il a cependant été pris les armes à la main.

— Non, dit-elle par une de ces plaisanteries sophistiques que les femmes se plaisent à opposer à une raison péremptoire, je l'avais désarmé.

Comte, dit-elle au gentilhomme en rentrant, je viens d'obtenir votre liberté; mais rien pour rien, ajouta-t-elle en souriant et mettant sa tête de côté comme pour l'interroger.

— Demandez tout, s'écria-t-il dans son ivresse, je mets tout à vos pieds.

Et il s'avança pour lui saisir la main en essayant de lui faire prendre ses désirs pour de la reconnaissance.

Mademoiselle de Verneuil n'était pas fille à s'y méprendre. Aussi, tout en souriant de manière à donner quelque espérance à ce nouvel amant : — Me feriez-vous repentir de ma confiance? dit-elle en se reculant de quelques pas.

— L'imagination d'une jeune fille va plus vite que celle d'une femme, répondit-il en riant.

— Elles ont plus à perdre.

— C'est vrai, l'on doit être défiant quand on porte un trésor.

— Quittons ce langage-là, reprit-elle, et parlons sérieusement. Vous donnez un bal à Saint-James. J'ai entendu dire que vous aviez établi là vos magasins, vos arsenaux et le siége de votre gouvernement. A quand le bal?

— A demain soir.

—Vous ne vous étonnerez pas, monsieur, qu'une femme calomniée veuille, avec l'obstination d'une femme, obtenir une éclatante réparation des injures qu'elle a subies en présence de ceux qui en furent les témoins. J'irai donc à votre bal. Je vous demande de m'accorder votre protection du moment où j'y paraîtrai jusqu'au moment où j'en sortirai. — Je ne veux pas de votre parole, dit-elle en lui voyant se mettre la main sur le cœur. J'abhorre les serments, ils ont trop l'air d'une précaution. Dites-moi seulement que vous vous engagez à garantir ma personne de toute entreprise criminelle ou honteuse. Promettez-moi de réparer votre tort en proclamant que je suis réellement mademoiselle de Verneuil, et nous serons quittes. Hé! deux heures de protection accordées à une femme au milieu d'un bal, est-ce une rançon chère? Allez, vous ne valez pas une obole de plus... Et, par un sourire, elle ôta à ces paroles toute amertume.

— Que demanderez-vous pour la carabine? dit le comte en riant.

— Oh! plus que pour vous.

— Quoi?

— Le secret. Croyez-moi, M. de Bauvan, la femme ne peut être devinée que par une femme; et je suis certaine que si vous dites un mot, je puis périr en chemin. Hier quelques balles m'ont avertie des dangers que j'ai à courir sur la route. Oh! cette dame est aussi habile à la chasse, que leste à la toilette. Jamais femme de chambre ne m'a déshabillée... Ah! de grâce, dit-elle en s'interrompant, faites en sorte que je n'aie rien de semblable à craindre au bal...

— Vous y serez sous ma protection, répondit le comte avec orgueil. Mais viendrez-vous donc à Saint-James pour Montauran? demanda-t-il d'un air triste.

— Vous voulez être plus instruit que je ne le suis, dit-elle en riant. — Maintenant, il est temps que vous sortiez, ajouta-t-elle après une pause. Je vais vous conduire moi-même hors de la porte Saint-Léonard, je ne veux confier votre tête à personne. Vous vous faites ici une guerre de cannibales.

— Vous vous intéressez donc un peu à moi! s'écria le comte. Ah! mademoiselle, permettez-moi d'espérer que vous ne serez pas insensible à mon amitié; car il faut se contenter de ce sentiment, n'est-ce pas? ajouta-t-il d'un air de fatuité.

— Allez, devin! dit-elle avec cette joyeuse expression que prend une femme pour faire un aveu qui ne compromet ni sa dignité ni son secret.

Puis, elle mit une pelisse et accompagna le comte jusqu'au Nid-aux-crocs, après avoir ordonné au poste d'en respecter la retraite. Arrivée au bout du sentier, elle lui dit : — Monsieur, soyez discret, même avec le marquis. Et elle mit un doigt sur ses deux lèvres.

Le comte, enhardi par l'air de bonté de mademoiselle de Verneuil, lui prit la main. Elle la lui laissa comme une faveur; et, en la baisant, il lui dit : — Oh! mademoiselle, comptez sur moi à la vie, à la mort. Si je vous dois une reconnaissance presque égale à celle que je dois à ma mère, il me sera bien difficile de n'avoir pour vous que du respect...

Il s'élança dans le sentier.

Après l'avoir vu gagner les rochers de Saint-Sulpice, elle hocha la tête en signe de satisfaction et se dit à elle-même à voix basse : — Ce gros garçon-là m'a livré plus que sa vie! J'en ferais ma créature à bien peu de frais! Une créature ou un créateur, voilà donc toute la différence qui existe entre un homme et un autre!

Elle n'acheva pas, jeta un regard de désespoir vers le ciel, et regagna lentement la porte Saint-Léonard où l'attendaient Hulot et Corentin.

— Encore deux jours, s'écria-t-elle, et... Elle s'arrêta en voyant qu'ils n'étaient pas seuls.

— Et il tombera sous vos fusils, dit-elle à l'oreille de Hulot.

Sa contenance et son visage n'accusaient aucun remords, car il y a cela d'admirable chez les femmes qu'elles ne raisonnent jamais leurs actions les plus blâmables, le sentiment les entraîne. Il y a du naturel même dans leur dissimulation, et c'est chez elles seules que le crime se rencontre sans bassesse. La plupart du temps, *elles ne savent pas comment cela s'est fait.*

Le commandant recula d'un pas et la regarda d'un air de goguenarderie militaire difficile à rendre.

— Je vais à Saint-James, au bal donné par les chouans, et...

— Mais, dit Corentin en l'interrompant, il y a cinq lieues, voulez-vous que je vous y accompagne?

— Vous vous occupez beaucoup, lui dit-elle, d'une chose à laquelle je ne pense jamais... de vous.

Le mépris qu'elle témoignait à Corentin plut singulièrement à Hulot, qui hocha la tête en la voyant disparaître vers Saint-Léonard. Corentin la suivit des yeux, en laissant éclater sur sa figure une sourde conscience de la fatale supériorité qu'il croyait pouvoir exercer sur cette charmante créature, en gouvernant les passions qui, tôt ou tard, la lui livraient. Mademoiselle de Verneuil, de retour chez elle, s'empressa de délibérer sur ses parures de bal. Francine, habituée à obéir à sa maîtresse sans jamais en comprendre les fins, chercha les cartons, proposa une parure grecque, car alors tout subissait le système grec, et la toilette, agréée par elle, put tenir dans un carton facile à porter.

—Francine, mon enfant, je vais courir les champs; vois si tu veux rester ici ou me suivre.

— Rester! s'écria Francine. Et qui vous habillerait?

— Où as-tu mis le gant que je t'ai rendu ce matin?

— Le voici.

— Couds à ce gant-là un ruban vert, et surtout, prends de l'argent.

Elle s'aperçut que Francine tenait des pièces nouvellement frappées, et s'écria : — Il ne faut que cela pour nous faire assassiner. Envoie Jérémie éveiller Corentin. Non, il nous suivrait! Envoie-le chez le commandant demander de ma part des écus de six francs.

Avec cette sagacité féminine qui embrasse les plus petits détails, elle pensait à tout; et pendant que Francine achevait les préparatifs de son inconcevable départ, elle se mit à essayer de contrefaire le cri de la chouette de manière à pouvoir faire illusion, et parvint à imiter complétement le signal de Marche-à-terre.

A l'heure de minuit, elle sortit par la porte Saint-Léonard, gagna le petit sentier du Nid-aux-crocs, et s'aventura, suivie de Francine, à travers le val de Gibarry, en allant d'un pas ferme, car elle était animée par cette volonté forte qui donne à la démarche et au corps je ne sais quel caractère de puissance. Sortir d'un bal de manière à éviter un rhume, est pour les femmes une affaire importante, mais qu'elles aient une passion dans le cœur, leur corps devient de bronze. Cette entreprise aurait longtemps flotté dans l'âme d'un homme audacieux; et, à peine avait-elle souri à mademoiselle de Verneuil que les dangers devenaient pour elle autant d'attraits.

— Vous partez sans vous recommander à Dieu! dit Francine qui s'était retournée pour contempler le clocher de Saint-Léonard.

La pieuse Bretonne s'arrêta, joignit les mains, et dit un *avé* à la Sainte-Vierge d'Auray, pour la prier de rendre ce voyage heureux, et sa maîtresse resta pensive en regardant tout à coup la pose naïve de sa femme de chambre, et les effets de la nuageuse lumière de la lune à travers les découpures de l'église, qui à la nuit avait quelque chose de la légèreté d'un ouvrage en filigrane.

XXI.

Les deux voyageuses arrivèrent promptement à la chaumière de Galope-chopine. Quelque léger que fût le bruit de leurs pas, il éveilla un de ces gros chiens à la fidélité desquels les Bretons confient la garde de leurs portes à simple loquet de bois. Il accourut vers les deux étrangères, et ses aboiements devinrent si menaçants qu'elles furent forcées d'appeler au secours en rétrogradant de quelques pas. Elles entendirent bientôt crier les gonds rouillés de la porte du logis, et Galope-chopine, levé en toute hâte, montra sa mine ténébreuse. Mademoiselle de Verneuil lui présenta le gant du marquis de Montauran.

— Il faut, dit-elle, que je me rende promptement à Saint-James. M. le comte de Bauvan m'a dit que ce serait toi qui m'y conduirais et me servirais de défenseur. Ainsi, mon cher Galope-chopine, procure-nous deux ânes pour monture, et prépare-toi à nous accompagner, car notre temps est précieux. Si nous n'arrivons pas avant demain soir à Saint-James, nous ne verrons ni le Gars, ni le bal.

Galope-chopine, tout ébaubi, prit le gant, le tourna, retourna, et alluma une chandelle en résine, grosse comme le petit doigt et de la couleur

du pain d'épice; marchandise importée en Bretagne du nord de l'Europe, et qui accuse, comme tout ce qui se présente aux regards dans ce malheureux pays, une ignorance de tous les principes commerciaux, même les plus vulgaires.

Après avoir vu le ruban vert, avoir regardé mademoiselle de Verneuil, s'être gratté l'oreille, avoir bu un piché de cidre dont il offrit une part à la belle dame, Galope-chopine la laissa assise devant la table sur le banc de châtaignier poli, et alla chercher deux ânes.

La lueur violette que jetait la chandelle exotique n'était pas assez forte pour dominer les jets capricieux de la lune qui nuançaient par des points lumineux les tons noirs du plancher et des meubles de la chaumière enfumée. Le petit gars avait levé sa jolie tête étonnée, et au-dessus de ses beaux cheveux, deux vaches montraient, à travers les trous du mur de l'étable, leurs mufles rouges et leurs gros yeux brillants. Le grand chien, dont la physionomie n'était pas la moins intelligente, semblait examiner les deux étrangères avec autant de curiosité qu'en annonçait l'enfant. Un peintre aurait admiré longtemps les effets de nuit de ce tableau; mais mademoiselle de Verneuil, peu curieuse d'entrer en conversation avec Barbette qui se dressait sur son séant comme un spectre et commençait à ouvrir de grands yeux en la reconnaissant, sortit pour échapper à l'air empesté de ce taudis et aux questions que la Bécanière allait lui faire.

Elle monta lestement l'escalier du rocher qui abritait la hutte de Galope-chopine, parvint sur le faîte, et y admira les immenses détails de ce paysage, dont les points de vue subissaient autant de changements que l'on faisait de pas en avant ou en arrière, vers le haut des sommets ou le bas des vallées. La lumière de la lune enveloppait alors, comme d'une brume lumineuse, la vallée du Couësnon, et certes une femme qui portait en son cœur un amour méconnu devait savourer la mélancolie que cette lueur douce fait naître dans l'âme, par les apparences fantastiques qu'elle donne aux masses, et par les couleurs qu'elle jette dans les eaux, dont les mouvements s'harmonient si bien aux effusions de nos secrètes douleurs.

En ce moment le silence fut troublé par le cri des ânes; mademoiselle de Verneuil redescendit promptement à la cabane du chouan, et ils partirent aussitôt.

Galope-chopine était armé d'un fusil de chasse à deux coups, et portait une longue peau de bique qui lui donnait l'air de Robinson Crusoé. Son visage bourgeonné et plein de rides se voyait à peine sous le large chapeau que les paysans conservent encore comme une tradition des anciens temps, orgueilleux d'avoir conquis à travers leur servitude l'antique ornement des têtes seigneuriales. Cette nocturne caravane, protégée par ce guide dont le costume, l'attitude et la figure avaient quelque chose de patriarcal, ressemblait à cette scène de la fuite en Égypte due aux sombres pinceaux de Rembrandt.

Galope-chopine évita soigneusement la grande route, et guida les deux étrangères à travers l'immense dédale de chemins de traverse de la Bretagne. Alors mademoiselle de Verneuil comprit la guerre des chouans.

En pénétrant dans ces routes tortueuses elle put apprécier l'état de ces campagnes qui, vues d'un point élevé, lui avaient paru si ravissantes; car il était difficile de concevoir une image exacte de cette multitude de champs, sans les parcourir. Autour de chacun d'eux et depuis un temps immémorial, les paysans ont élevé un mur en terre, haut de six pieds, de forme prismatique, sur la cime duquel croissent des châtaigniers, des chênes ou des hêtres. Ce mur, ainsi planté, s'appelle une *haie*, et les longues branches des arbres qui la couronnent, étant presque toujours rejetées sur le chemin, décrivent au-dessus un immense berceau. Ces chemins, tristement encaissés par ces murs tirés d'un sol argileux, ressemblent aux fossés des places de guerre, et lorsque le granit qui, dans ces contrées, arrive presque toujours à fleur de terre, n'y fait pas une espèce de pavé raboteux, ils deviennent alors tellement impraticables que la moindre charrette ne peut y rouler qu'à l'aide de deux paires de bœufs et de deux chevaux petits, mais vigoureux. Ces chemins sont si habituellement marécageux, que l'usage a forcément établi pour les piétons dans le champ et le long de la haie un sentier nommé une *rote*, qui commence et finit avec chaque pièce de terre. Pour passer d'un champ dans un autre, il faut donc remonter la haie au moyen de plusieurs marches que la pluie rend souvent très-glissantes. Les voyageurs avaient encore bien d'autres obstacles à vaincre dans ces routes tortueuses. Chaque morceau de terre ainsi fortifié a son entrée qui, large de dix pieds environ, est fermée par ce qu'on nomme, dans l'Ouest, un *échalier*.

L'échalier est un tronc ou une forte branche d'arbre dont un des bouts est percé de part en part et s'emmanche dans une autre pièce de bois informe qui sert de pivot. L'extrémité de l'échalier se prolonge un peu au delà de son pivot, de manière à recevoir une charge assez pesante pour former un contre-poids et permettre même à un enfant de manœuvrer cette singulière fermeture champêtre dont l'autre extrémité repose dans un trou fait à la partie intérieure de la haie. Quelquefois les paysans

économisent la pierre du contre-poids en laissant dépasser le gros bout du tronc de l'arbre ou de la branche. Cette clôture varie suivant le génie de chaque propriétaire. Souvent l'échalier consiste en une seule branche d'arbre dont les deux bouts sont scellés par de la terre dans la haie argileuse. Souvent il a l'apparence d'une porte carrée, composée de plusieurs menues branches d'arbre, placées de distance en distance, comme les bâtons d'une échelle mise en travers; alors cette porte tourne d'un côté comme un échalier et roule à l'autre bout sur une petite roue pleine.

Ces haies et ces échaliers donnent au sol la physionomie d'un immense échiquier dont chaque champ forme une case parfaitement isolée des autres, et fermée comme une forteresse, protégée comme elle par des remparts; et sa porte, facile à défendre, offre à des assaillants la plus périlleuse de toutes les conquêtes.

En effet, le paysan breton croit engraisser la terre qui se repose, en y encourageant la venue de genêts immenses, arbuste si bien traité dans ces contrées qu'il y arrive en peu de temps à hauteur d'homme. Ce préjugé, digne de gens qui placent leurs fumiers dans la partie la plus élevée de leurs cours, entretient sur le sol et dans la proportion d'un champ sur quatre, des forêts de genêts, au milieu desquelles on peut dresser mille embûches. Enfin il n'existe peut-être pas de champ où il ne se trouve quelques vieux pommiers à cidre, qui y abaissent leurs branches basses et par conséquent mortelles aux productions du sol qu'elles couvrent; or, si vous venez à songer au peu d'étendue des champs dont toutes les haies supportent d'immenses arbres à racines gourmandes qui prennent le quart du terrain, vous aurez une idée de la culture et de la physionomie du pays que parcourait alors mademoiselle de Verneuil.

On ne sait si c'est au besoin d'éviter les contestations ou à l'usage favorable à la paresse d'enfermer les bestiaux sans les garder, que ces clôtures formidables sont dues; mais les permanents obstacles qu'elles offrent, rendent le pays imprenable, la guerre des masses impossible; et alors on conçoit que la lutte entre des troupes régulières et des partisans y devienne interminable. Cinq cents hommes peuvent y défier les troupes d'un royaume. Là était tout le secret de la guerre des chouans.

Mademoiselle de Verneuil comprit alors la nécessité où se trouvait la république d'étouffer la discorde plutôt par des moyens de police et de diplomatie, que par l'inutile emploi de la force militaire. Que faire en effet contre des gens assez habiles pour mépriser la possession des villes et s'assurer celle de ces campagnes dont les fortifications sont indestructibles? Comment ne pas négocier lorsque toute la force de ces paysans aveuglés résidait dans un chef habile et entreprenant? Elle admira le génie du ministre qui devinait du fond d'un cabinet le secret de la paix. Elle crut entrevoir les considérations qui agissent sur les hommes assez puissants pour voir tout un empire d'un regard, et dont les actions, criminelles aux yeux de la foule, ne sont que les jeux d'une pensée immense. Il y a, chez ces âmes terribles, on ne sait quel partage entre le pouvoir de la fatalité et celui du destin, on ne sait quelle prescience dont les signes les élèvent tout à coup; la foule les cherche un moment parmi elle, elle lève les yeux et les voit planer.

Ces pensées semblaient justifier et même ennoblir les désirs de vengeance formés par mademoiselle de Verneuil; puis, ce travail de son âme et ses espérances lui communiquaient assez d'énergie pour lui faire supporter les étranges fatigues de son voyage.

Au bout de chaque héritage, Galope-chopine était forcé de faire descendre les deux voyageuses pour les aider à gravir les passages difficiles. Lorsque les rotes cessaient, elles étaient obligées de reprendre leurs montures et de se hasarder dans ces chemins fangeux qui se ressentaient de l'approche de l'hiver. La combinaison de ces grands arbres, des chemins creux et des clôtures, entretenait dans les bas-fonds une humidité qui souvent enveloppait les trois voyageurs d'un manteau de glace.

Après de pénibles fatigues, ils atteignirent, au lever du soleil, les bois de Marignay. Alors le voyage devint moins difficile dans le large sentier de la forêt. La lumière de l'aurore, la voûte formée par les branches, l'épaisseur des arbres, les mirent à l'abri de l'inclémence du ciel; et les difficultés multipliées qu'ils avaient eu à surmonter d'abord ne se représentèrent plus.

A peine avaient-ils fait une lieue environ à travers ces bois, qu'ils entendirent dans le lointain un murmure confus de voix et le bruit d'une sonnette dont les sons argentins n'avaient pas cette monotonie que leur imprime la marche des bestiaux. Tout en cheminant, Galope-chopine écouta cette mélodie avec beaucoup d'attention. Bientôt une bouffée de vent lui apporta quelques mots psalmodiés dont l'harmonie parut agir fortement sur lui; car alors il dirigea les montures fatiguées dans un sentier qui devait écarter les voyageuses du chemin de Saint-James, et fit la sourde oreille aux représentations de mademoiselle de Verneuil, dont l'inquiétude fut extrême à l'aspect de ce nouveau chemin.

A droite et à gauche, d'énormes rochers de granit, posés les uns sur les autres, offraient de bizar-

res configurations. A travers ces blocs, d'immenses racines, semblables à de gros serpents, se glissaient pour aller chercher au loin les sucs nourriciers de quelques hêtres séculaires. Les deux côtés de la route ressemblaient à ces grottes souterraines, célèbres par leurs stalactites. D'énormes festons de pierre où la verdure sombre du houx et des fougères s'alliait aux taches verdâtres ou blanchâtres des mousses, cachaient des précipices, et l'entrée de quelques profondes cavernes. Quand les trois voyageurs eurent fait quelques pas dans un étroit sentier, le plus étonnant des spectacles vint tout à coup s'offrir aux regards de mademoiselle de Verneuil. Un bassin demi-circulaire, entièrement composé de quartiers de granit, formait un amphithéâtre dans les gradins informes duquel de hauts sapins noirs et des châtaigniers jaunis s'élevaient les uns sur les autres en présentant l'aspect d'un grand cirque à travers lequel le soleil de l'hiver semblait plutôt verser de sombres couleurs qu'épancher sa lumière et où l'automne avait partout jeté le tapis fauve de ses feuilles séchées.

Au centre de cette salle, dont le déluge semblait avoir été l'architecte, s'élevaient trois énormes pierres druidiques qui formaient un vaste autel sur lequel était fixée une ancienne bannière d'église. Une centaine d'hommes agenouillés, et la tête nue, priaient avec ferveur dans cette enceinte où un prêtre, assisté de deux autres ecclésiastiques, disait la messe. La pauvreté des vêtements sacerdotaux, la faible voix du prêtre qui retentissait comme un murmure dans l'espace, ces hommes pleins de conviction, unis par un même sentiment et prosternés devant un autel sans pompe; la nudité de la croix, l'agreste énergie du temple, l'heure, le lieu, l'époque, tout donnait à cette scène le caractère de naïveté qui distingue les premières époques du christianisme.

Mademoiselle de Verneuil resta frappée d'admiration. Cette messe dite au fond des bois, ce culte renvoyé par la persécution vers sa source, la poésie des anciens temps hardiment jetée au milieu d'une nature capricieuse et bizarre, ces chouans armés et désarmés, cruels et priants, hommes et enfants, tout cela ne ressemblait à rien de ce qu'elle avait encore vu ou imaginé. Elle se souvenait bien d'avoir admiré dans son enfance les pompes de cette Église romaine si flatteuses pour les sens; mais elle ne connaissait pas encore Dieu tout seul, sa croix sur l'autel, son autel sur la terre; au lieu des feuillages découpés qui couronnent les arceaux gothiques, les arbres de l'automne soutenant le dôme du ciel; au lieu des mille couleurs projetées par les vitraux, le soleil glissant à peine ses rayons rougeâtres et ses reflets assombris sur l'autel, sur le prêtre et sur les assistants. Les hommes n'étaient plus là qu'un fait et non un système, c'était une prière et non une religion.

Mais les passions humaines, dont la compression momentanée laissait à ce tableau toutes ses harmonies, ne tardèrent pas à apparaître au sein de cette scène mystérieuse et l'animèrent puissamment.

A l'arrivée de mademoiselle de Verneuil, l'évangile s'achevait. Bientôt elle aperçut, non sans quelque effroi, l'abbé Gudin, et se déroba précipitamment à ses regards en profitant d'un immense fragment de granit qui lui fit une cachette où elle attira vivement Francine, en essayant d'arracher Galope-chopine de la place qu'il avait choisie pour participer aux bienfaits de cette cérémonie, mais ses efforts furent inutiles. Elle espéra échapper au danger qui la menaçait en remarquant que, par la nature du terrain, elle pourrait se retirer avant tous les assistants. A la faveur d'une large fissure du rocher, elle vit l'abbé Gudin monter sur un quartier de granit tombé dont il se fit une chaire, et il y commença son prône en ces termes : *In nomine Patris et Filii, et Spiritûs sancti.*

Tous les assistants firent le signe de la croix.

— Mes chers frères, reprit-il, nous prierons d'abord pour les trépassés :

Jean Cochegrue;

Nicolas Laferté;

Joseph Brouet;

François Parquoi;

Sulpice Coupiau;

Tous de cette paroisse et morts des blessures qu'ils ont reçues au combat de la Pèlerine et au siége de Fougères.

De profundis, etc.

Ce psaume fut récité, suivant l'usage, par les assistants et par les clercs, qui disaient alternativement un verset avec une ferveur de bon augure pour le succès de la prédication.

Lorsque le psaume des morts fut achevé, l'abbé Gudin continua d'une voix dont la violence alla toujours en croissant, car l'ancien jésuite n'ignorait pas que la véhémence du débit était le plus puissant des arguments pour persuader ses sauvages auditeurs. Il s'écria : « Ces défenseurs de Dieu, chrétiens, vous ont donné l'exemple du devoir. N'êtes-vous pas honteux de ce qu'on peut dire de vous dans le paradis ? Sans ces bienheureux qui ont dû y être reçus à bras ouverts par tous les saints, Notre Seigneur pourrait croire que votre paroisse est habitée par des *Mahométisches!*... — Comment ! dit-on dans la Bretagne, et chez le Roi, les bleus ont renversé les autels, ils ont tué les recteurs, ils ont assassiné le Roi et la Reine, ils veulent prendre tous les paroissiens de Bretagne pour en faire des bleus comme eux et les envoyer se battre hors de leurs paroisses, dans des pays bien éloignés... et

les gars de Marignay, où l'on a brûlé l'église, sont restés les bras ballants ? Oh ! oh ! cette république de damnés a vendu à l'encan les biens de Dieu et ceux des seigneurs, elle en a partagé le prix entre ses bleus ; puis, pour se nourrir d'argent comme elle se nourrit de sang, elle vient de décréter de prendre trois livres sur les écus de six francs, comme elle veut emmener trois hommes sur six, et les gars de Marignay n'ont pas pris leurs fusils pour chasser les bleus de Bretagne ? Ah ! ah !... le paradis leur sera refusé, et ils ne pourront jamais faire leur salut. C'est donc de votre salut, chrétiens, qu'il s'agit. C'est votre âme que vous sauverez en combattant pour la religion et pour le Roi. Sainte Anne d'Auray elle-même m'est apparue avant-hier à deux heures et demie. Elle m'a dit comme je vous dis : — Tu es un prêtre de Marignay ? — Oui, madame. — Eh bien, je suis sainte Anne d'Auray, tante de Dieu, à la mode de Bretagne. Je suis toujours à Auray et encore ici, parce que je suis venue pour que tu dises aux gars de Marignay qu'il n'y a point de salut à espérer pour eux s'ils ne s'arment pas. Aussi leur refuseras-tu l'absolution de leurs péchés, à moins qu'ils ne servent Dieu. Tu béniras leurs fusils, et les gars qui seront sans péché ne manqueront pas les bleus, parce que leurs fusils seront consacrés.

« Elle a disparu en laissant, sous le chêne de la Patte-d'oie, une odeur d'encens. J'ai marqué l'endroit. Une belle vierge de bois y a été placée par M. le recteur de Saint-James. Or, la mère de Pierre Leroi, dit Marche-à-terre, y étant venue prier le soir, a été guérie de ses douleurs, à cause des bonnes œuvres de son fils. La voilà au milieu de vous et vous la verrez de vos yeux marcher toute seule. C'est un miracle fait comme la résurrection du bienheureux Marie Lambrequin, pour vous prouver que Dieu n'abandonnera jamais la cause des Bretons quand ils combattront pour ses serviteurs et pour le Roi.

« Ainsi, mes chers frères, si vous voulez faire votre salut et vous montrer les défenseurs du Roi notre seigneur, vous devez obéir à tout ce que vous commandera celui que le Roi a envoyé et que nous nommons le Gars. Alors vous ne serez plus comme des Mahométisches, et vous vous trouverez avec tous les gars de toute la Bretagne, sous la bannière de Dieu. Vous pourrez reprendre dans les poches des bleus tout l'argent qu'ils auront volé ; car, si pendant que vous faites la guerre vos champs ne sont pas semés, le Seigneur et le Roi vous abandonnent les dépouilles de leurs ennemis.

« Voulez-vous, chrétiens, qu'il soit dit que les gars du Marignay sont en arrière des gars du Morbihan, des gars de Saint-Georges, de ceux de Vitré, d'Antrain, qui tous sont au service de Dieu et du Roi ? Leur laisserez-vous tout prendre ? Resterez-vous comme des hérétiques, les bras croisés, quand tant de Bretons font leur salut et sauvent leur Roi ? — Vous abandonnerez tout pour moi ! a dit l'Évangile. N'avons-nous pas déjà abandonné les dîmes, nous autres ? Abandonnez donc tout pour faire cette guerre sainte ! Vous serez comme les Machabées, tout vous sera pardonné. Vous trouverez au milieu de vous les recteurs et leurs curés, et vous triompherez.

« Faites attention à ceci, chrétiens, dit-il en terminant, pour aujourd'hui seulement nous avons le pouvoir de bénir vos fusils. Ceux qui ne profiteront pas de cette faveur, ne retrouveront plus la sainte Vierge d'Auray aussi miséricordieuse, et elle ne les écouterait plus comme elle l'a fait dans la guerre précédente. »

Cette prédication, soutenue par l'éclat d'un organe emphatique et par des gestes multipliés qui mirent l'orateur tout en eau, produisit en apparence peu d'effet. Tous les paysans immobiles et debout, les yeux attachés sur l'orateur, ressemblaient à des statues ; mais mademoiselle de Verneuil remarqua bientôt que cette attitude générale était le résultat d'un charme jeté par l'abbé sur cette foule. Il avait, à la manière des grands acteurs, manié tout son public comme un seul homme.

Le prédicateur avait parlé aux intérêts et aux passions. Il avait absous d'avance les excès. Sa parole mensongère venait de délier les seuls liens qui retinssent ces hommes grossiers dans l'observation des préceptes de la morale. Il avait prostitué le sacerdoce aux intérêts politiques ; car dans ces temps de révolution, chacun faisait, au profit de son parti, une arme de ce qu'il possédait, et la croix pacifique des temples devenait un instrument de guerre aussi bien que le soc nourricier des charrues.

Ne rencontrant aucun visage avec lequel elle pût s'entendre, mademoiselle de Verneuil se retourna pour regarder Francine ; mais elle ne fut pas médiocrement surprise de lui voir partager cet enthousiasme et dire son chapelet sur celui de Galope-chopine, qui le lui avait sans doute abandonné pendant la prédication.

— Francine ! lui dit-elle à voix basse, tu as donc peur d'être une Mahométische ?

— Oh ! mademoiselle, répliqua la Bretonne, voyez donc là-bas la mère de Pierre qui marche...

L'attitude de Francine annonçait une conviction si profonde, que mademoiselle de Verneuil comprit alors tout le secret de ce prône, l'influence du clergé sur les campagnes, et les prodigieux effets de la scène qui commença sous ses yeux.

Les paysans les plus voisins de l'autel s'avancèrent un à un, et s'agenouillèrent en offrant leurs

fusils au prédicateur qui les remettait sur l'autel. Galope-chopine se hâta d'aller présenter son fusil. Les trois prêtres entonnèrent l'hymne du *Veni Creator*. Le célébrant enveloppa ces instruments de mort dans un nuage de fumée bleuâtre, en décrivant des dessins qui semblaient s'entrelacer. Lorsque la brise eut dissipé le nuage d'encens, les fusils furent distribués par ordre. Chaque homme reçut le sien à genoux, et en le lui rendant, les trois prêtres récitaient une prière latine. Lorsque les hommes armés revinrent à leurs places, l'enthousiasme sourd et profond de l'assistance éclata d'une manière formidable, mais attendrissante.

— *Domine, salvum fac regem!...*

Telle était la prière que le prédicateur avait entonnée d'une voix retentissante et que par deux fois l'assistance chanta violemment. Ces cris eurent quelque chose de sauvage et de guerrier. Les deux notes du mot *regem*, facilement traduit par ces paysans, furent attaquées avec tant d'énergie, que mademoiselle de Verneuil ne put s'empêcher de reporter ses pensées avec attendrissement sur la famille des Bourbons exilés. Ces souvenirs éveillèrent ceux de sa vie passée. Sa mémoire lui retraça les fêtes de cette cour maintenant dispersée, et au sein desquelles elle avait brillé. La figure du marquis s'introduisit dans cette rêverie. Alors avec cette mobilité naturelle à l'esprit d'une femme, elle oublia le tableau qui s'offrait à ses regards, et revint à ses projets de vengeance où il s'en allait de sa vie, mais qui pouvaient échouer devant un regard. En pensant à paraître belle, dans le moment le plus décisif de son existence, elle songea qu'elle n'avait pas d'ornements pour parer sa tête au bal, et fut séduite par l'idée de se coiffer avec une branche de houx, dont les feuilles crispées et les baies rouges attiraient en ce moment son attention.

— Oh! oh! dit Galope-chopine, mon fusil pourra rater des oiseaux mais des bleus... jamais! Et il hocha la tête en signe de satisfaction.

Mademoiselle de Verneuil examina plus attentivement la figure de son guide, et y trouva le type de toutes celles qu'elle venait de voir. Ce vieux chouan ne trahissait certes pas autant d'idées qu'il y en aurait eu chez un enfant. Une joie naïve ridait ses joues et son front quand il regardait son fusil; et, alors, une religieuse conviction jetait dans l'expression de sa joie une teinte de fanatisme qui, pour un moment, faisait participer cette sauvage figure aux vices de la civilisation.

Ils atteignirent bientôt un village, c'est-à-dire la réunion de quatre ou cinq habitations semblables à celle de Galope-chopine, où les chouans nouvellement recrutés arrivèrent, pendant que mademoiselle de Verneuil achevait un repas dont le beurre, le pain et le laitage firent tous les frais. Cette troupe irrégulière était conduite par le recteur, qui tenait à la main une croix grossière transformée en drapeau; et, à quelques pas derrière lui, un gars portait la bannière de la paroisse.

Alors mademoiselle de Verneuil se trouva forcément réunie à ce détachement qui se rendait comme elle à Saint-James, et qui la protégea naturellement contre toute espèce de danger, du moment où Galope-chopine eut fait l'heureuse indiscrétion de dire au chef de cette troupe qu'elle était la bonne amie du Gars.

XXII.

Vers le coucher du soleil, les trois voyageurs arrivèrent à Saint-James, petite ville qui doit son nom aux Anglais par lesquels elle fut bâtie au quatorzième siècle, pendant leur domination en Bretagne.

Avant d'y entrer, mademoiselle de Verneuil fut témoin d'une étrange scène de guerre à laquelle elle ne donna pas beaucoup d'attention, car elle craignit d'être reconnue par quelques-uns de ses ennemis, et cette peur lui fit hâter sa marche.

Cinq à six mille paysans étaient campés dans un champ. Leurs costumes, assez semblables à ceux des réquisitionnaires de la Pèlerine, excluaient toute idée de guerre. Cette réunion tumultueuse d'hommes ressemblait à celle d'une grande foire. Il fallait même quelque attention pour découvrir qu'ils étaient armés, car leurs peaux de bique si diversement façonnées cachaient presque leurs fusils, et l'arme la plus visible était la faux par laquelle quelques-uns remplaçaient les fusils qu'on devait leur distribuer. Les uns buvaient et mangeaient; les autres se battaient ou se disputaient à haute voix. La plupart étaient couchés par terre et dormaient. Il n'y avait nulle apparence d'ordre et de discipline. Un officier, portant un uniforme rouge, attira l'attention de mademoiselle de Verneuil. Elle le supposa devoir être au service d'Angleterre. Plus loin, deux autres officiers paraissaient vouloir apprendre à quelques chouans, plus intelligents que les autres, à manœuvrer deux pièces de canon qui semblaient former toute l'artillerie de l'armée royaliste.

Des hurlements accueillirent l'arrivée des gars de Marignay qui furent reconnus à leur bannière. A la faveur du mouvement que cette troupe et les recteurs excitèrent dans le camp, mademoiselle de Verneuil put le traverser sans danger et s'introduisit dans la ville. Elle atteignit une petite auberge de peu d'apparence et qui n'était pas très-éloignée de la maison où se donnait le bal. La ville était envahie par tant

de monde, qu'après toutes les peines imaginables, elle n'obtint qu'une mauvaise petite chambre. Lorsqu'elle y fut installée, et que Galope-chopine eut remis à Francine les cartons qui contenaient la toilette de sa maîtresse, il resta debout dans une attitude d'attente et d'irrésolution incroyable. En tout autre moment, mademoiselle de Verneuil se serait amusée à voir ce qu'est un paysan breton sorti de sa paroisse; mais elle rompit le charme, en tirant de sa bourse quatre écus de six francs qu'elle lui présenta.

— Prends donc! dit-elle à Galope-chopine; et, si tu veux m'obliger, tu retourneras sur-le-champ à Fougères, sans passer par le camp et sans goûter au cidre.

Le chouan, étonné d'une telle libéralité, regardait tour à tour les quatre écus qu'il avait pris et mademoiselle de Verneuil; mais elle fit un geste de main, et il disparut.

— Comment pouvez-vous le renvoyer, mademoiselle? demanda Francine. N'avez-vous pas vu comme la ville est entourée? Comment la quitterons-nous? Qui vous protégera ici?...

— N'as-tu pas ton protecteur? dit mademoiselle de Verneuil en sifflant sourdement d'une manière moqueuse, à la manière de Marche-à-terre dont elle essaya de contrefaire l'attitude. Francine rougit, puis sourit tristement de la gaieté de sa maîtresse; enfin elle lui dit : — Mais où est le vôtre?

Mademoiselle de Verneuil tira brusquement son poignard, et le montra à la Bretonne effrayée qui se laissa aller sur une chaise, en joignant les mains : — Qu'êtes-vous donc venue chercher ici, Marie? s'écria-t-elle d'une voix suppliante qui ne demandait pas de réponse.

Mademoiselle de Verneuil était occupée à contourner les branches de houx qu'elle avait cueillies, et disait : — Je ne sais pas si ce houx sera bien joli dans les cheveux! Un visage aussi éclatant que le mien peut seul supporter une aussi sombre coiffure. Qu'en dis-tu, Francine?...

C'était au milieu de mille propos semblables qui annonçaient la plus grande liberté d'esprit, que cette singulière fille procédait à sa toilette.

Une robe de mousseline des Indes assez courte et semblable à un linge mouillé, révéla les contours délicats de ses formes. Elle revêtit une petite tunique rouge dont les plis nombreux et graduellement plus allongés à mesure qu'ils tombaient sur le côté, dessinaient le cintre gracieux des tuniques grecques. Ce voluptueux vêtement des prêtresses antiques rendit moins indécente la robe que la mode de cette époque permettait aux femmes de porter. Mademoiselle de Verneuil voulut encore modifier l'impudeur de la mode, et couvrit d'une gaze très-claire ses blanches épaules que le corsage décolleté de la tunique laissait trop à nu. Elle tourna les longues nattes de ses cheveux de manière à leur faire former derrière la tête ce cône imparfait et aplati qui donne tant de grâce à la figure de quelques statues antiques, par une prolongation factice de la tête, et quelques boucles réservées au-dessus du front retombèrent de chaque côté de son visage en longs rouleaux brillants. Ainsi vêtue, ainsi coiffée, elle offrait une ressemblance parfaite avec les plus beaux chefs-d'œuvre du ciseau grec. Quand elle eut, par un sourire, donné son approbation à cet édifice d'air et de jais dont les moindres dispositions faisaient ressortir les beautés de son visage, elle y posa la couronne de houx qu'elle avait préparée et dont les nombreuses baies rouges répétèrent heureusement au milieu de cette coiffure la couleur de la tunique. Tout en tortillant quelques feuilles pour produire des oppositions capricieuses entre les sens et les revers, mademoiselle de Verneuil regarda dans une glace l'ensemble de sa toilette, et dit, comme si elle eût été entourée de flatteurs : — Je suis horrible ce soir! J'ai l'air d'une statue de la Liberté.

Elle plaça soigneusement son kandjar au milieu de son corset en laissant passer les rubis dont le manche était orné, et dont les reflets rougeâtres donnèrent une grâce de plus à sa toilette en attirant les yeux sur les trésors voilés que sa rivale avait si indignement prostitués.

Francine ne put se résoudre à quitter sa maîtresse. Quand elle la vit prête à partir, elle sut trouver, pour l'accompagner, des prétextes dans tous les obstacles que les femmes ont à surmonter en allant à une fête dans une petite ville de la Basse-Bretagne. Ne fallait-il pas qu'elle débarrassât mademoiselle de Verneuil du manteau dont elle s'était enveloppée, de la double chaussure que la boue et le fumier de la rue avaient nécessitée, quoiqu'on l'eût fait sabler; et du voile de gaze sous lequel elle avait dérobé sa tête aux regards des gens du pays, attirés par la curiosité autour de la maison où la fête avait lieu? La foule était si nombreuse, qu'elles s'avancèrent entre deux haies de chouans. Francine n'essaya pas de retenir sa maîtresse, mais après lui avoir rendu les derniers services exigés par une toilette dont le mérite consistait dans une extrême fraîcheur, elle resta toute triste dans la chambre où elle était, ne voulant pas l'abandonner aux hasards de sa destinée sans être à même de voler à son secours, car la pauvre Bretonne ne prévoyait que des malheurs.

Une scène assez étrange avait lieu dans l'appartement de M. de Montauran, au moment où mademoiselle de Verneuil se rendait à la fête. Le jeune marquis achevait sa toilette et passait ce large ruban qui devait servir à le faire reconnaître comme le

premier personnage de cette assemblée, lorsque l'abbé Gudin entra d'un air inquiet.

— Monsieur le marquis, venez vite, lui dit-il. Vous seul pourrez calmer l'orage qui s'est élevé, je ne sais à quel propos, entre les chefs. Ils parlent de quitter le service du Roi. Je crois que ce diable de Cottereau, le contrebandier, est cause de tout le tumulte. Ces querelles-là sont toujours causées par une niaiserie. Madame du Gua lui a reproché, m'a-t-on dit, d'arriver au bal très-mal vêtu...

— Il faut que cette femme soit folle, s'écria le marquis, pour vouloir...

— Cottereau, reprit l'abbé, a répliqué que si vous lui aviez donné l'argent promis au nom du Roi...

— Assez, assez, l'abbé. Je comprends tout maintenant. Cette scène a été convenue, n'est-ce pas?... et vous êtes l'ambassadeur...

— Moi, monsieur le marquis! reprit l'abbé en interrompant. Je vais vous appuyer vigoureusement, et vous me rendrez, j'espère, la justice de croire que le rétablissement de nos autels en France, celui du Roi sur le trône de ses pères, sont pour mes humbles travaux de bien plus puissants attraits que cet évêché de Rennes...

L'abbé n'osa poursuivre, car à ces mots le marquis s'était mis à sourire avec amertume.

Le jeune chef réprima aussitôt la tristesse des réflexions qu'il faisait, son front prit une expression sévère, et il suivit l'abbé Gudin dans une salle où retentissaient de violentes clameurs.

— Je ne reconnais ici l'autorité de personne, s'écriait le contrebandier en jetant des regards enflammés à tous ceux qui l'entouraient et en portant la main à la poignée de son sabre.

— Reconnaissez-vous celle du bon sens? lui demanda froidement le marquis.

Le farouche contrebandier se retourna, reconnut le général des armées catholiques, et garda le silence.

— Qu'y a-t-il donc, messieurs? dit le jeune chef en examinant tous les visages.

— Il y a, monsieur le marquis, reprit Cottereau, embarrassé comme un homme du peuple qui reste d'abord sous le joug du préjugé devant un grand seigneur, mais qui ne connaît plus de bornes aussitôt qu'il a franchi la barrière qui l'en sépare, parce qu'il ne voit alors en lui qu'un égal, il y a, dit-il, que vous venez fort à propos. Je ne sais pas dire des paroles dorées, aussi m'expliquerai-je rondement. J'ai commandé cinq cents hommes pendant tout le temps de la dernière guerre. Depuis que nous avons repris les armes, j'ai su trouver pour le service du Roi mille têtes aussi dures que le fer. Voici sept ans que je risque ma vie pour la bonne cause, je ne vous le reproche pas, mais toute peine mérite salaire. Or, pour commencer, je veux qu'on m'appelle monsieur *de* Cottereau. Je veux que le grade de colonel me soit reconnu, sinon je traite de ma soumission avec le premier consul. Voyez-vous, monsieur le marquis, mes hommes et moi nous avons un créancier diablement importun et qu'il faut toujours satisfaire! — Le voilà! ajouta-t-il en se frappant le ventre.

— Les violons sont-ils venus? demanda le marquis à madame du Gua avec un accent moqueur.

Mais le contrebandier avait brutalement traité un sujet trop important, et ces esprits aussi calculateurs qu'ambitieux étaient depuis trop longtemps en suspens sur ce qu'ils avaient à espérer du Roi, pour que le dédain du jeune chef pût mettre un terme à cette scène.

Longuy se plaça vivement devant M. de Montauran et lui dit avec un calme affecté:

— Prenez garde, monsieur le marquis, vous traitez trop légèrement des hommes qui ont quelque droit à la reconnaissance de celui que vous représentez ici. Nous savons que Sa Majesté vous a donné tout pouvoir pour attester nos services, qui doivent trouver leur récompense dans ce monde, ou dans l'autre, car chaque jour l'échafaud est dressé pour nous. Je sais, quant à moi, que le grade de lieutenant général...

— Vous voulez dire maréchal de camp.

— Non, monsieur le marquis, j'ai rempli ces fonctions-là dans la dernière guerre, sous Charette. Le grade dont je parle ne pouvant pas m'être contesté, je ne plaide point en ce moment pour moi, mais pour tous mes intrépides frères d'armes dont les services ont besoin d'être constatés. Votre signature et vos promesses leur suffiront aujourd'hui; et, dit-il tout bas, j'avoue qu'ils se contentent de peu de chose. Mais, reprit-il en haussant la voix, quand le soleil se lèvera dans le château de Versailles pour éclairer les jours heureux de la monarchie, alors les fidèles qui auront aidé le Roi à conquérir la France, en France, pourront-ils facilement obtenir des grâces pour leurs familles, des pensions pour les veuves, et la restitution des biens qu'on leur a, si mal à propos, confisqués? J'en doute. Alors, monsieur le marquis, les preuves des services rendus ne seront pas inutiles. Je ne me défierai jamais du Roi, mais bien de ces cormorans de ministres et de courtisans qui lui corneront aux oreilles des considérations sur le bien public, l'honneur de la France, les intérêts de la couronne, et mille autres billevesées. Puis, l'on se moquera d'un loyal Vendéen ou d'un brave chouan, parce qu'il sera vieux et que la brette qu'il aura tirée pour la bonne cause lui battra dans des jambes amaigries par les souffrances... Trouvez-vous que nous ayons tort?

— Vous parlez admirablement bien, monsieur

de Longuy, mais un peu trop tôt, répondit le marquis.

— Écoutez donc, marquis, lui dit le comte de Bauvan à voix basse, il a, par ma foi, débité de fort bonnes choses. Vous êtes sûr, vous, de toujours avoir l'oreille du Roi; mais, nous autres, nous n'irons voir le maître que de loin en loin, et je vous avoue que si vous ne me donniez pas votre parole de gentilhomme, de me faire obtenir, en temps et lieu, la charge de Grand maître des eaux et forêts de France, du diable si je risquerais mon cou. Conquérir la Normandie au Roi, ce n'est pas une petite tâche; aussi espéré-je bien avoir l'Ordre. — Mais, ajouta-t-il en rougissant, nous avons le temps de penser à cela. Dieu me préserve d'imiter ces pauvres hères et de vous harceler. Vous parlerez de moi au Roi, et tout sera dit.

Alors, chacun des chefs trouva le moyen de faire savoir au marquis d'une manière plus ou moins ingénieuse le prix exagéré qu'il attendait de ses services. L'un demandait modestement le gouvernement de Bretagne, l'autre une baronnie, celui-ci un grade, celui-là un commandement; tous voulaient des pensions.

— Eh bien! Renty, dit le marquis au jeune chevalier, tu ne veux donc rien, toi?

— Ma foi, marquis, ces messieurs ne me laissent que la couronne de France, mais je pourrais bien m'en accommoder...

— Eh! messieurs, dit l'abbé Gudin d'une voix tonnante, songez donc que si vous êtes si empressés, vous gâterez tout au jour de la victoire. Le Roi ne sera-t-il pas obligé de faire des concessions aux révolutionnaires?

— Aux jacobins, s'écria le contrebandier. Ah! que le Roi me laisse faire, et je réponds d'employer mes mille hommes à les pendre.

— Monsieur *de* Cottereau, reprit le marquis, je vois entrer quelques personnes invitées à se rendre ici. Nous devons rivaliser de zèle et de soins pour les décider à coopérer à notre sainte entreprise, et vous comprenez que ce n'est pas le moment de nous occuper de vos demandes, fussent-elles justes.

En parlant ainsi, le marquis s'avançait vers la porte comme pour aller au-devant de quelques nobles des pays voisins qu'il avait entrevus; mais le hardi contrebandier lui barra le passage d'un air soumis et respectueux.

— Non, non, monsieur le marquis, excusez-moi; mais les jacobins nous ont trop bien appris que ce n'est pas celui qui fait la moisson qui mange la galette. Signez-moi ce chiffon de papier, et demain je vous amène quinze cents gars! sinon, je me rends...

Le marquis regarda fièrement autour de lui; mais il vit que la hardiesse du vieux chef et son air résolu ne déplaisaient à aucun des spectateurs de ce débat. Un seul homme assis dans un coin semblait ne prendre aucune part à la scène et s'occupait à charger de tabac une pipe en terre blanche. L'air de mépris qu'il témoignait pour les orateurs, son attitude modeste et le regard compatissant que le marquis rencontra dans ses yeux, lui firent examiner ce serviteur généreux, dans lequel il reconnut le garde-chasse de madame du Gua. Le chef alla brusquement à lui.

— Et toi, lui dit-il, que demandes-tu?

— Oh! monsieur le marquis, si le Roi fait rendre à mon jeune maître la terre que les bleus lui ont prise, je ne tirerai jamais de daim sans penser que, sauf la sainte Vierge d'Auray, nous devons tout au Roi.

— Mais toi?

— Oh moi! monseigneur veut rire.

Le marquis serra la main calleuse du Breton, et dit à madame du Gua, dont il s'était rapproché :

— Madame, je puis périr dans mon entreprise avant d'avoir eu le temps de faire parvenir au Roi un rapport fidèle sur les armées catholiques de la Bretagne. Si vous voyez la Restauration, n'oubliez pas ce brave homme. Il y a plus de vraie noblesse en lui que dans tous ces gens-là.

Et il montra les chefs qui attendaient avec une certaine impatience que le jeune marquis fît droit à leurs demandes. Tous tenaient à la main des papiers déployés où leurs services avaient sans doute été constatés par les généraux royalistes des guerres précédentes, et tous commençaient à murmurer.

Au milieu d'eux, l'abbé Gudin, le comte de Bauvan et le chevalier de Renty se consultaient pour aider le marquis à repousser des prétentions aussi exagérées, car ils trouvaient la position du jeune chef très-délicate.

Tout à coup le marquis promena ses yeux bleus, brillants d'ironie, sur cette assemblée, et dit d'une voix claire : — Messieurs, je ne sais pas si les pouvoirs que le Roi a daigné me confier, sont assez étendus pour que je puisse satisfaire à vos demandes. Il n'a peut-être pas prévu tant de zèle et de dévouement. Vous allez juger vous-mêmes de mes devoirs; peut-être saurai-je les accomplir.

Il disparut et revint promptement en tenant à la main une lettre déployée, revêtue du sceau et de la signature royale.

— Voici les lettres patentes en vertu desquelles vous devez m'obéir. Elles m'autorisent à gouverner la province de Bretagne au nom du Roi et à reconnaître les services des officiers qui se seront distingués dans ses armées.

Un mouvement de satisfaction éclata dans l'assemblée. Les chouans s'avancèrent vers le marquis, en décrivant autour de lui un cercle respectueux.

Tous les yeux étaient attachés sur la signature du Roi. Le jeune chef, qui se tenait debout devant la cheminée, se retourna et jeta les lettres dans le feu où elles furent consumées en un clin d'œil.

— Je ne veux plus commander, s'écria le jeune homme, qu'à ceux qui verront un roi dans le Roi, et non une proie à dévorer. Vous êtes libres, messieurs, de m'abandonner...

Madame du Gua, l'abbé Gudin, le garde-chasse, le jeune chevalier de Renty, le comte, enthousiasmés, firent entendre le cri de *vive le Roi!* et, si d'abord les autres chefs hésitèrent un moment à le répéter, ils furent bientôt entraînés par la noble action du marquis, et le prièrent d'oublier ce qui venait de se passer, en l'assurant que, sans lettres patentes, il serait toujours leur chef.

— Allons danser, s'écria le chevalier, et advienne que pourra! Après tout, ajouta-t-il gaiement, il vaut mieux, mes amis, s'adresser à Dieu qu'à ses saints. Battons-nous d'abord, et nous verrons après.

— Ah! c'est vrai, ça. Sauf votre respect, monsieur le chevalier, dit le garde-chasse à voix basse, je n'ai jamais vu réclamer dès le matin le prix de la journée.

L'assemblée se dispersa dans les salons où quelques personnes étaient déjà réunies. Le marquis essaya vainement de quitter l'air sombre qui altéra son visage. Alors les chefs aperçurent aisément les impressions défavorables que cette scène avait produites sur un homme dont le dévouement était encore accompagné des belles illusions de la jeunesse, et ils en furent tous honteux.

Une joie réelle éclatait dans cette réunion composée des personnes les plus exaltées du parti royaliste, qui, n'ayant jamais pu juger, du fond d'une province insoumise, les événements de la révolution française, devaient prendre les espérances les plus hypothétiques pour des réalités. Les opérations hardies commencées par M. de Montauran, son nom, sa fortune, sa capacité relevaient tous les courages, et causaient cette ivresse politique la plus dangereuse de toutes, en ce qu'elle ne se refroidit que dans des torrents de sang presque toujours inutilement versé. Pour toutes les personnes présentes, la révolution n'était qu'un trouble passager dans le royaume de France, où, pour elles, rien ne paraissait changé. Ces campagnes appartenaient toujours à la maison de Bourbon; car les royalistes y régnaient si complétement que, quatre années auparavant, Hoche y obtint moins la paix qu'un armistice. Les nobles traitaient donc fort légèrement les révolutionnaires, et les femmes se disposaient fort gaiement à danser. Quelques-uns des chefs qui s'étaient battus avec les bleus connaissaient seuls la gravité de la crise actuelle, et sachant que, s'ils parlaient du premier consul et de sa puissance à leurs compatriotes arriérés, ils n'en seraient pas compris, tous causaient entre eux en regardant les femmes avec une insouciance dont elles se vengeaient en se critiquant entre elles. Madame du Gua, qui semblait faire les honneurs du bal, essayait de tromper l'impatience des danseuses en adressant successivement à chacune d'elles les flatteries en usage. Déjà l'on entendait les sons criards des instruments que l'on mettait d'accord, lorsque madame du Gua aperçut le marquis dont la figure conservait encore une expression de tristesse, et alla brusquement à lui.

— Ce n'est pas, j'ose l'espérer, la scène très-ordinaire que vous avez eue avec vos manants qui peut vous accabler? lui dit-elle.

Elle n'obtint pas de réponse; car le marquis, absorbé dans sa rêverie, croyait entendre quelques-unes des raisons que, d'une voix prophétique, mademoiselle de Verneuil lui avait données au milieu de ces mêmes chefs à la Vivetière, pour l'engager à abandonner la lutte des rois contre les peuples. Mais ce jeune homme avait trop d'élévation dans l'âme, trop d'orgueil, trop de conviction peut-être pour délaisser l'œuvre de sa pensée, et il se décidait en ce moment à la poursuivre courageusement malgré les obstacles. Il releva la tête avec fierté, et alors il comprit ce que lui disait madame du Gua.

— Vous êtes sans doute à Fougères, disait-elle avec une amertume qui révélait l'inutilité des efforts qu'elle avait tentés pour distraire le marquis. Ah! monsieur, je donnerais mon sang pour vous la mettre entre les mains et vous voir heureux avec elle.

— Pourquoi donc avoir tiré sur elle avec tant d'adresse?

— Parce que je la voudrais morte ou dans vos bras. Oui, monsieur, j'ai pu aimer le marquis de Montauran le jour où j'ai cru voir en lui un héros. Maintenant je n'ai plus pour lui qu'une douloureuse amitié, en le voyant séparé de la gloire par le cœur nomade d'une fille d'Opéra.

— Pour de l'amour, reprit le marquis avec l'accent de l'ironie, vous me jugez bien mal! Si j'aimais cette fille-là, madame, je la désirerais moins... et, sans vous, peut-être n'y penserais-je déjà plus.

— La voici, dit brusquement madame du Gua.

La précipitation que mit le marquis à tourner la tête lui fit mal, mais la vive lumière des bougies lui permit de bien voir les traits de cet homme si violemment aimé; et elle crut y découvrir quelques espérances pour son amour, lorsqu'il ramena sa tête vers elle, en souriant de cette ruse toute féminine.

— De quoi riez-vous donc? demanda le comte de Bauvan.

— D'une bulle de savon qui s'évapore! répondit madame du Gua toute joyeuse. Le marquis, s'il faut

l'en croire, s'étonne aujourd'hui d'avoir senti son cœur battre un instant pour cette fille qui se disait mademoiselle de Verneuil. Vous savez?

— Cette fille! reprit le comte avec un accent de reproche. Madame, c'est à l'auteur du mal à le réparer, et je vous donne ma parole d'honneur qu'elle est bien réellement la fille du duc de Verneuil.

— Monsieur le comte, dit le marquis d'une voix profondément altérée, laquelle de vos deux paroles croire, celle de la Vivetière ou celle de Saint-James?

Une voix éclatante annonça mademoiselle de Verneuil. Le comte s'élança vers la porte, offrit la main à la belle inconnue avec les marques du plus profond respect; et, la présentant à travers la foule curieuse au marquis et à madame du Gua : — Ne croire que celle d'aujourd'hui, répondit-il au chef stupéfait.

Madame du Gua pâlit en voyant réellement cette malencontreuse Parisienne qui resta debout un moment en jetant des regards orgueilleux sur cette assemblée où elle chercha les convives de la Vivetière. Elle attendit la salutation forcée de sa rivale; et, sans même regarder le marquis, se laissa conduire à une place d'honneur par le comte, qui la fit asseoir près de madame du Gua à laquelle elle rendit avec une grâce affectueuse un léger salut de protection, mais qui, par un instinct de femme, ne s'en fâcha point et prit aussitôt un air riant et amical.

La mise extraordinaire et la beauté de mademoiselle de Verneuil excitèrent un moment les murmures de l'assemblée. Lorsque le marquis et madame du Gua tournèrent leurs regards sur les convives de la Vivetière, ils les virent dans une attitude de respect qui ne paraissait pas être jouée, et chacun d'eux semblait chercher les moyens de rentrer en grâce auprès de la jeune fille.

Les ennemis étaient donc en présence.

XXIII.

— Mais c'est une magie, mademoiselle! Il n'y a que vous au monde pour surprendre ainsi les gens. Comment, venir toute seule! disait madame du Gua.

— Toute seule, répéta mademoiselle de Verneuil; ainsi, madame, vous n'aurez que moi, ce soir, à tuer.

— Soyez indulgente, reprit madame du Gua. Je ne puis vous exprimer combien j'éprouve de plaisir à vous revoir. Vraiment j'étais accablée par le souvenir de mes torts envers vous, et cherchais une occasion qui me permît de les réparer.

— Quant à vos torts, madame, je vous pardonne facilement ceux que vous avez eus envers moi; mais j'ai sur le cœur la mort des bleus que vous avez assassinés. Je pourrais peut-être encore me plaindre de la roideur de votre correspondance... Hé bien! j'excuse tout, grâce au service que vous m'avez rendu.

Madame du Gua perdit contenance en se sentant presser la main par sa belle rivale qui lui souriait avec une grâce insultante. Le marquis était resté immobile, mais en ce moment il saisit fortement le bras du comte.

— Vous m'avez indignement trompé, lui dit-il, et vous avez compromis jusqu'à mon honneur; je ne suis pas un Géronte de comédie, et il me faut votre vie ou vous aurez la mienne.

— Marquis, reprit le comte avec hauteur, je suis prêt à vous donner toutes les explications que vous désirerez.

Et ils se dirigèrent vers la pièce voisine. Les personnes le moins initiées au secret de cette scène commençaient à en comprendre l'intérêt, en sorte que quand les violons donnèrent le signal de la danse, personne ne bougea.

— Mademoiselle, quel service assez immense ai-je donc eu l'honneur de vous rendre, pour mériter...? reprit madame du Gua, en se pinçant les lèvres avec une sorte de rage.

— Madame, ne m'avez-vous pas éclairée sur le vrai caractère du marquis de Montauran? Avec quelle impassibilité cet homme affreux me laissait périr! Je vous l'abandonne bien volontiers.

— Que venez-vous donc chercher ici? dit vivement madame du Gua.

— L'estime et la considération que vous m'aviez enlevées à la Vivetière, madame. Quant au reste, soyez bien tranquille; s'il revenait à moi, vous devez savoir qu'un retour n'est jamais de l'amour.

Madame du Gua prit alors la main de mademoiselle de Verneuil avec cette affectueuse gentillesse de mouvement que les femmes déploient volontiers entre elles, surtout en présence des hommes.

— Eh bien! ma pauvre petite, je suis enchantée de vous voir si raisonnable; et si le service que je vous ai rendu a été d'abord bien rude, dit-elle en pressant la main qu'elle tenait, quoiqu'elle éprouvât l'envie de la déchirer lorsque ses doigts lui en révélèrent la moelleuse finesse, il sera du moins complet. Écoutez, je connais le caractère du Gars, dit-elle avec un sourire perfide, eh bien! il vous aurait trompée, il ne veut et ne peut épouser personne.

— Ah!...

— Oui, mademoiselle, il n'a accepté sa dangereuse mission que pour mériter la main de mademoiselle de Rohan, alliance pour laquelle Sa Majesté lui a promis tout son appui.

— Ah! ah!...

Mademoiselle de Verneuil n'ajouta pas un mot à cette railleuse exclamation. Le jeune chevalier, impatient de se faire pardonner la plaisanterie qui avait donné le signal des injures à la Vivetière, s'avança vers elle en l'invitant respectueusement à danser; elle lui tendit la main et s'élança pour prendre place au quadrille où figurait madame du Gua. La mise de ces femmes, dont les toilettes rappelaient les modes de la cour exilée, et qui toutes avaient de la poudre ou les cheveux crêpés, sembla ridicule aussitôt qu'on put la comparer au costume à la fois élégant, riche et sévère, que la mode parisienne autorisait mademoiselle de Verneuil à porter, qui fut proscrit à haute voix, mais envié *in petto* par les femmes. Les hommes ne se lassaient pas d'admirer la beauté d'une chevelure que rien ne gâtait, et les détails d'un ajustement dont la grâce était toute dans celle des proportions qu'il révélait.

En ce moment le marquis et le comte rentrèrent dans la salle de bal et arrivèrent derrière mademoiselle de Verneuil, qui ne se retourna pas. Si une glace, placée vis-à-vis d'elle, ne lui eût pas appris la présence du marquis, elle l'eût devinée par la contenance de madame du Gua, qui cachait mal, sous un air indifférent en apparence, l'impatience avec laquelle elle attendait la lutte qui, tôt ou tard, devait se déclarer entre les deux amants.

Quoique le marquis s'entretînt avec le comte et deux autres personnes, il put néanmoins entendre les propos des cavaliers et des danseuses qui, selon les caprices de la contredanse, venaient occuper momentanément la place de mademoiselle de Verneuil et de ses voisins.

— Oh! mon Dieu, oui, madame, elle est venue toute seule, disait l'un.

— Il faut être bien hardie, répondit la danseuse.

— Mais si j'étais habillée ainsi, je me croirais toute nue, dit une autre dame.

— Oh! ce n'est pas un costume décent, répliquait le cavalier, mais elle est si belle, et il lui va si bien!

— Voyez, je suis honteuse pour elle de la perfection de sa danse. Ne trouvez-vous pas qu'elle a tout à fait l'air d'une fille d'Opéra? répliqua la dame jalouse.

— Croyez-vous qu'elle vienne ici pour traiter au nom du premier consul? demandait une troisième dame.

— Quelle plaisanterie! répondit le cavalier.

— Elle n'apportera guère d'innocence en dot, dit en riant la danseuse.

Le Gars se retourna brusquement pour voir la femme qui se permettait cette épigramme; et alors madame du Gua le regarda d'un air qui disait évidemment : Vous voyez ce qu'on en pense!

— Madame, dit en riant le comte à l'ennemie de mademoiselle de Verneuil, il n'y a encore que les dames qui la lui ont ôtée...

Le marquis pardonna intérieurement au comte tous ses torts. Lorsqu'il se hasarda à jeter un regard sur sa maîtresse, dont les grâces étaient, comme celles de presque toutes les femmes, mises en relief par la lumière des bougies, elle lui tourna le dos en revenant à sa place, et s'entretint avec son cavalier, en laissant parvenir à l'oreille du marquis les sons les plus caressants de sa voix.

— Le premier consul nous envoie des ambassadeurs bien dangereux, lui disait le chevalier de Renty.

— Monsieur, reprit-elle, vous m'avez déjà dit cela à la Vivetière.

— Mais, vous avez autant de mémoire que le Roi, repartit le chevalier, mécontent de sa maladresse.

— Pour pardonner les injures, il faut bien s'en souvenir, reprit-elle vivement en le tirant d'embarras par un sourire.

— Sommes-nous tous compris dans cette amnistie? lui demanda le marquis.

Mais elle s'élança pour danser avec une ivresse enfantine, en le laissant interdit et sans réponse. Il la contempla avec une froide mélancolie; elle s'en aperçut, et alors elle pencha la tête par une de ces coquettes attitudes que lui permettait la gracieuse proportion de son col, et n'oublia certes aucun des mouvements qui pouvaient attester la rare perfection de son corps. Elle attirait comme l'espoir, elle échappait comme un souvenir; et la voir ainsi, c'était vouloir la posséder à tout prix. Elle le savait, et la conscience qu'elle eut alors de sa beauté répandit sur sa figure un charme inexprimable. Le marquis sentit s'élever dans son cœur un tourbillon d'amour, de rage et de folie, serra violemment la main du comte et s'éloigna.

— Eh bien! il est donc parti? demanda mademoiselle de Verneuil en revenant à sa place.

Le comte s'élança dans la salle voisine, et fit à sa protégée un signe d'intelligence en lui ramenant le Gars.

— Il est à moi, se dit-elle en examinant dans la glace le marquis dont la figure doucement agitée rayonnait d'espérance.

Elle le reçut en boudant et sans mot dire, mais elle le quitta en souriant. Elle le voyait si supérieur, qu'elle se sentit fière de pouvoir le tyranniser, et voulut lui faire acheter chèrement quelques douces paroles, pour lui en apprendre tout le prix, suivant un instinct de femme auquel toutes obéissent plus ou moins. La contredanse finie, tous les gentils-

hommes de la Vivetière vinrent l'entourer, et chacun d'eux sollicita le pardon de son erreur par des flatteries plus ou moins bien débitées; mais celui qu'elle aurait voulu voir à ses pieds, n'approcha pas du groupe où elle régnait.

— Il se croit encore aimé, se dit-elle, et ne veut pas être confondu avec les indifférents.

Elle refusa de danser. Puis, comme si cette fête eût été donnée pour elle, elle alla de quadrille en quadrille, appuyée sur le bras M. de Bauvan auquel elle se plut à témoigner quelque familiarité. L'aventure de la Vivetière était alors connue de toute l'assemblée dans ses moindres détails, grâce aux soins de madame du Gua, qui espérait, en affichant ainsi mademoiselle de Verneuil et le marquis, mettre un obstacle de plus à leur réunion; aussi étaient-ils devenus l'objet de l'attention générale. M. de Montauran n'osait aborder sa maîtresse, car le sentiment de ses torts et la violence de ses désirs rallumés la lui rendaient presque terrible; et de son côté, la jeune fille en épiait la figure faussement calme, tout en paraissant contempler le bal.

— Il fait horriblement chaud ici, dit-elle à son cavalier. Je vois le front de M. de Montauran tout humide. Menez-moi de l'autre côté, que je puisse respirer, j'étouffe.

Et d'un geste de tête, elle désigna au comte le salon voisin où se trouvaient les joueurs. Le marquis y suivit sa maîtresse, dont il avait deviné les paroles au seul mouvement des lèvres. Il osa espérer qu'elle ne s'éloignait de la foule que pour le revoir, et cette faveur supposée rendit à sa passion une violence inconnue; car elle avait grandi de toutes les résistances qu'il croyait devoir lui opposer depuis quelques jours. Mademoiselle de Verneuil se plut à le tourmenter. Son regard, si doux, si velouté pour le comte, devenait sec et sombre quand par hasard il rencontrait les yeux du marquis. Celui-ci parut faire un effort pénible, et lui dit d'une voix sourde:

— Ne me pardonnerez-vous donc pas?

— L'amour, lui répondit-elle avec froideur, ne pardonne rien, ou pardonne tout. Mais, reprit-elle, en lui voyant faire un mouvement de joie, il faut aimer.

Elle avait repris le bras du comte et s'était élancée dans une espèce de boudoir attenant à la salle de jeu. Le marquis la suivit.

— Vous m'écouterez! s'écria-t-il.

— Vous feriez croire, monsieur, répondit-elle, que je suis venue ici pour vous et non par respect pour moi-même. Si vous ne cessez cette odieuse poursuite, je me retire.

— Eh bien! dit-il, laissez-moi vous parler seulement pendant le temps que je pourrai garder dans la main ce charbon.

Il se baissa vers le foyer, saisit un bout de tison et le serra violemment. Mademoiselle de Verneuil rougit, dégagea vivement son bras de celui du comte et regarda le marquis avec étonnement. Le comte s'éloigna doucement et les laissa seuls. La folle action de son amant lui avait ébranlé le cœur; car, en amour, rien n'est plus persuasif qu'une bêtise.

— Vous me prouvez là, dit-elle en essayant de lui faire jeter le charbon, que vous me livreriez encore au plus cruel de tous les supplices. Vous êtes extrême en tout. Sur la foi d'un sot et les calomnies d'une femme, vous avez soupçonné celle qui venait de vous sauver la vie, d'être capable de vous vendre.

— Oui, dit-il en souriant, j'ai été cruel envers vous. Mais oubliez-le toujours, je ne l'oublierai jamais. Écoutez-moi. J'ai été indignement trompé, mais tant de circonstances dans cette fatale journée se sont trouvées contre vous.

— Et ces circonstances suffisaient pour éteindre votre amour?

Il hésitait à répondre, elle fit un geste de dédain, et se leva.

— Oh! Marie, maintenant je ne veux plus croire que vous...

— Mais jetez donc ce feu! Vous êtes fou. Ouvrez votre main, je le veux.

Il se plut à opposer une molle résistance aux doux efforts de sa maîtresse, pour prolonger le plaisir aigu qu'il éprouvait à être fortement pressé par ses doigts mignons et caressants; mais elle réussit enfin à ouvrir cette main qu'elle aurait voulu pouvoir baiser. Le sang avait éteint le charbon.

— Eh bien! à quoi cela vous a-t-il servi? dit-elle.

Elle fit de la charpie avec son mouchoir, et en garnit une plaie peu profonde que le marquis couvrit bientôt de son gant. Madame du Gua arriva sur la pointe du pied dans le salon de jeu, et jeta de furtifs regards sur les deux amants, aux yeux desquels elle échappa avec adresse, en se penchant en arrière à leurs moindres mouvements; mais il lui était certes difficile de s'expliquer les propos des deux amants par ce qu'elle leur voyait faire.

— Si tout ce qu'on vous a dit de moi était vrai, avouez qu'en ce moment je serais bien vengée, dit mademoiselle de Verneuil avec une expression de malignité qui fit pâlir le marquis.

— Et par quel sentiment avez-vous donc été amenée ici?

— Mais, mon cher, vous êtes un bien grand fat! Vous croyez donc pouvoir impunément mépriser une femme comme moi! — Je venais et pour vous et pour moi, reprit-elle après une pause en mettant

la main sur la touffe de rubis qui se trouvait au milieu de sa poitrine, et lui montrant la lame de son poignard.

— Qu'est-ce que tout cela signifie? pensait madame du Gua.

— Mais, dit-elle en continuant, vous m'aimiez encore! Vous me désiriez toujours, du moins, et la sottise que vous venez de faire, ajouta-t-elle en lui prenant la main, m'en a donné la preuve. Je suis redevenue ce que je voulais être, et je pars heureuse. Qui nous aime est toujours absous. Quant à moi, si je suis aimée, j'ai reconquis l'estime de l'homme qui représente à mes yeux le monde entier.

— Vous m'aimez encore! dit le marquis.

— Ai-je dit cela?... répondit-elle d'un air moqueur en suivant avec joie les progrès de l'affreuse torture que, dès son arrivée, elle avait commencé à faire subir au marquis. N'ai-je pas dû faire des sacrifices pour venir ici? J'ai sauvé M. de Bauvan de la mort, et, plus reconnaissant, il m'a offert en échange de ma protection sa fortune et son nom : vous n'avez jamais eu cette pensée!...

Le marquis, étourdi par ces derniers mots, réprima la plus violente colère à laquelle il eût encore été en proie, en se croyant joué par le comte, et ne répondit pas.

—Ha, vous réfléchissez? reprit-elle avec un sourire amer.

— Mademoiselle, reprit le jeune homme, votre doute justifie le mien.

— Monsieur, sortons d'ici, s'écria mademoiselle de Verneuil en apercevant un coin de la robe de madame du Gua, et elle se leva; mais le désir de désespérer sa rivale la fit hésiter à s'en aller.

— Ah! voulez-vous donc me laisser dans l'enfer? reprit le marquis en lui prenant la main et la pressant avec force.

— Ne m'y avez-vous pas plongée depuis cinq jours? En ce moment même, ne me laissez-vous pas dans la plus cruelle incertitude sur la vérité de votre amour?

— Mais sais-je si vous ne poussez pas votre vengeance jusqu'à prendre toute ma vie, pour la ternir, au lieu de vouloir ma mort?...

— Ah! vous ne m'aimez pas, vous pensez à vous et non à moi, dit-elle avec rage en versant quelques larmes; car la coquette connaissait bien la puissance de ses yeux quand ils étaient noyés de pleurs.

— Eh bien! dit-il hors de lui, prends ma vie, mais sèche tes larmes...

— Oh! mon amour! s'écria-t-elle d'une voix étouffée, voici les paroles, l'accent et le regard que j'attendais, pour préférer ton bonheur au mien! Mais, monsieur, reprit-elle, je vous demande une dernière preuve de votre affection, que vous dites si grande. Je ne veux rester ici que le temps nécessaire pour y bien faire savoir que vous êtes à moi. Je ne prendrais même pas un verre d'eau dans la maison où demeure une femme qui deux fois a tenté de me tuer, qui complote peut-être encore quelque trahison contre nous, et qui, en ce moment, nous écoute, ajouta-t-elle en montrant du doigt au marquis les plis flottants de la robe de madame du Gua.

Puis, elle essuya ses larmes, se pencha jusqu'à l'oreille du jeune chef qui tressaillit en se sentant caresser par la douce moiteur de son haleine.

— Préparez tout pour notre départ, dit-elle, vous me reconduirez à Fougères, et là seulement, vous saurez bien si je vous aime! Pour la seconde fois, je me fie à vous. Vous fierez-vous une seconde fois à moi?

— Ha, Marie, vous m'avez amené au point de ne plus savoir ce que je fais, je suis enivré par vos paroles, par vos regards, par vous enfin, et suis prêt à vous satisfaire.

— Hé bien, rendez-moi, pendant un moment, bien heureuse! Faites-moi jouir du seul triomphe que j'aie désiré. Je veux respirer en plein dans la vie que j'ai rêvée, et me repaître de ses illusions avant qu'elles ne se dissipent. Allons, venez, et dansez avec moi.

Ils revinrent ensemble dans la salle du bal, et quoique mademoiselle de Verneuil fût aussi complétement flattée dans son cœur et dans sa vanité que puisse l'être une femme, l'impénétrable douceur de ses yeux, le fin sourire de ses lèvres, la rapidité des mouvements d'une danse animée, gardèrent le secret de ses pensées, comme la mer celui du criminel qui lui confie un pesant cadavre. Néanmoins l'assemblée laissa échapper un murmure d'admiration quand elle se roula dans les bras de son amant pour valser, et que, l'œil sous le sien, tous deux voluptueusement entrelacés, les yeux mourants, la tête lourde, ils tournoyèrent en se serrant l'un l'autre avec une sorte de frénésie, et révélèrent dans cette passagère union tous les plaisirs qu'ils espéraient d'une plus intime passion.

— Comte, dit madame du Gua à M. de Bauvan, allez savoir si Pille-miche est au camp, amenez-le-moi, et soyez certain d'obtenir de moi, pour ce léger service, tout ce que vous voudrez!

Ma vengeance me coûtera cher, dit-elle en le voyant s'éloigner; mais, pour cette fois, je ne la manquerai pas.

Quelques moments après cette scène, mademoiselle de Verneuil et le marquis étaient au fond d'une berline attelée de quatre chevaux vigoureux. Surprise de voir leurs mains entrelacées et paraître en si bon accord, Francine restait muette, sans oser se

demander si, chez sa maîtresse, c'était de la perfidie ou de l'amour. Grâce au silence et à l'obscurité de la nuit, le marquis ne put remarquer l'agitation dont mademoiselle de Verneuil était tourmentée à mesure qu'elle approchait de Fougères. Les faibles teintes du crépuscule lui permirent d'apercevoir dans le lointain le clocher de Saint-Léonard ; et dans ce moment elle se dit : — Je vais mourir !

A la première montagne, les deux amants eurent à la fois la même pensée, ils descendirent de voiture et gravirent à pied la colline, comme en souvenir de leur première rencontre. Lorsque mademoiselle de Verneuil eut pris le bras du marquis et fait quelques pas, elle remercia le jeune homme, par un sourire, de ce qu'il avait respecté son silence ; puis, en arrivant sur le sommet du plateau, d'où l'on découvrait Fougères, elle sortit tout à fait de sa rêverie.

— N'allez pas plus avant, dit-elle, mon pouvoir ne vous sauverait plus des bleus aujourd'hui.

M. de Montauran lui marqua quelque surprise, elle sourit tristement, lui montra du doigt un quartier de roche, comme pour lui ordonner de s'asseoir, et resta debout dans une attitude de mélancolie. Les déchirantes émotions de son âme ne lui permettaient plus de déployer ces artifices dont elle avait été si prodigue, et en ce moment, elle se serait agenouillée sur des charbons ardents sans les plus sentir, que le marquis n'avait senti le tison dont il s'était saisi pour attester la violence de sa passion. Ce fut après avoir contemplé son amant par un regard empreint de la plus profonde douleur, qu'elle lui dit ces affreuses paroles : — Tout ce que vous avez soupçonné de moi est vrai !

Le marquis laissa échapper un geste.

— Ah ! par grâce, dit-elle en joignant les mains, écoutez-moi sans m'interrompre. — Je suis réellement, reprit-elle d'une voix émue, la fille de M. de Verneuil, mais sa fille naturelle. Ma mère expia sa faute par quinze années de larmes et mourut à Alençon. A son lit de mort seulement, elle implora, pour moi, l'homme qui l'avait abandonnée ; mais elle me voyait sans amis, sans fortune, sans avenir... J'arrivai chez mon père, et le trouvai sans remords. Cet homme, toujours présent sous le toit que je quittais, avait oublié ma mère. Néanmoins il m'accueillit avec plaisir et me reconnut parce que j'étais belle et que, peut-être, il se revoyait jeune en moi. C'était un de ces seigneurs qui, sous le règne précédent, mirent leur gloire à montrer comment on pouvait se faire pardonner un crime en le commettant avec grâce. Je n'ajouterai rien, il fut mon père ! Cependant, laissez-moi vous expliquer comment mon séjour à Paris a dû me gâter l'âme. La société du duc de Verneuil et celles où il me conduisit étaient engouées de cette philosophie moqueuse dont la France s'enthousiasmait parce qu'on l'y professait partout avec esprit. Les brillantes conversations qui flattèrent mon oreille, se recommandaient par la finesse des aperçus, ou par un mépris spirituellement formulé pour ce qui était religieux et vrai. Les hommes, en se moquant des sentiments, les peignaient d'autant mieux qu'ils ne les éprouvaient pas ; et ils séduisaient autant par leurs expressions épigrammatiques que par la bonhomie avec laquelle ils savaient mettre toute une aventure dans un mot ; mais souvent ils péchaient par trop d'esprit, et fatiguaient les femmes en faisant de l'amour un art plutôt qu'une affaire de cœur. J'ai faiblement résisté à ce torrent. Cependant mon âme, pardonnez-moi cet orgueil, était assez passionnée pour sentir que l'esprit avait desséché tous les cœurs ; mais la vie que j'ai menée alors a eu pour résultat d'établir une lutte perpétuelle entre mes sentiments naturels et les habitudes vicieuses que j'y ai contractées. Quelques gens supérieurs s'étaient plu à développer en moi cette liberté de pensée, ce mépris de l'opinion publique qui ravissent à la femme une certaine modestie d'âme sans laquelle elle perd de son charme. Hélas ! le malheur n'a pas eu le pouvoir de détruire les défauts que me donna l'opulence. — Mon père, poursuivit-elle, après avoir laissé échapper un soupir, M. le duc de Verneuil, mourut après m'avoir reconnue par un testament qui diminuait considérablement la fortune de mon frère, son fils légitime, et je me trouvai, un matin, sans asile, ni protecteur. Mon frère attaquait le testament qui me faisait riche. Trois années passées au sein d'une famille opulente avaient développé ma vanité. En satisfaisant à toutes mes fantaisies, mon père m'avait créé des besoins de luxe, des habitudes dont mon âme encore jeune et naïve ne s'expliquait ni les dangers, ni la tyrannie. Un ami de mon père, le marquis de Navailles, âgé de soixante-dix ans, s'offrit à me servir de tuteur, j'acceptai, et me retrouvai, quelques jours après le commencement de cet odieux procès, dans une maison brillante, où je jouissais de tous les avantages que la cruauté d'un frère me refusait sur le cercueil de notre père. Tous les soirs le vieux marquis venait passer auprès de moi quelques heures, pendant lesquelles ce vieillard ne me faisait entendre que des paroles douces et consolantes. Ses cheveux blancs, et toutes les preuves touchantes qu'il me donnait d'une tendresse paternelle, m'engageaient à reporter sur son cœur les sentiments du mien, et je me plus à me croire sa fille. J'acceptais les parures qu'il m'offrait, et ne lui cachais aucun de mes caprices, en le voyant si heureux de les satisfaire. Un soir, j'appris que tout Paris me croyait la maîtresse de

ce pauvre vieillard; qu'il était désormais hors de mon pouvoir de reconquérir une innocence dont chacun me dépouillait gratuitement; et que l'homme qui avait abusé de mon inexpérience ne pouvait pas être un amant, et ne voulait pas être mon mari. Dans la semaine où je fis cette horrible découverte et la veille du jour fixé pour mon union avec celui dont je sus exiger le nom, seule réparation qu'il me pût offrir, il partit pour Coblentz, et je fus honteusement chassée de la petite maison où il m'avait mise et qui ne lui appartenait pas. Jusqu'à présent, je vous ai dit la vérité comme si j'étais devant Dieu; mais maintenant, ne demandez pas à une infortunée le compte des souffrances ensevelies dans sa mémoire. Un jour, monsieur, je me trouvai mariée à Danton. Quelques jours plus tard, l'ouragan renversait le chêne immense autour duquel j'avais tourné mes bras. En me revoyant plongée dans la plus profonde misère, je résolus cette fois de mourir. Je ne sais si l'amour de la vie, si l'espoir de fatiguer le malheur et de trouver au fond de cet abîme sans fin un bonheur qui me fuyait, furent à mon insu mes conseillers, ou si je fus séduite par les raisonnements d'un jeune homme d'Alençon qui, depuis dix ans, s'est attaché à moi comme un serpent à un arbre, en croyant sans doute qu'un extrême malheur peut me donner à lui; enfin, j'ignore comment j'ai accepté l'odieuse mission d'aller pour trois cent mille francs me faire aimer d'un inconnu que je devais livrer à la police. Je vous ai vu, monsieur, et vous ai reconnu tout d'abord, par un de ces pressentiments qui ne nous trompent jamais; cependant, je me plaisais à douter, car plus je vous aimais et plus la certitude m'était affreuse. En vous sauvant des mains du commandant Hulot, j'abjurai donc mon rôle, et résolus de tromper les bourreaux au lieu de tromper leur victime. J'ai eu tort de me jouer ainsi des hommes, de leur vie, de leur politique et de moi avec l'insouciance d'une fille qui ne voit que des sentiments dans le monde. Je me suis crue aimée, et me suis laissée aller à l'espoir de recommencer ma vie; mais tout, et jusqu'à moi-même peut-être, a trahi mes désordres passés, car vous avez dû vous défier d'une femme aussi passionnée que je le suis. Hélas, qui n'excuserait pas et mon amour et ma dissimulation? Oui, monsieur, il me sembla que j'avais fait un pénible sommeil, et qu'en me réveillant je me retrouvais à seize ans. N'étais je pas à Alençon, où mon enfance me livrait ses chastes et purs souvenirs? J'ai eu la folle simplicité de croire que l'amour me donnerait un baptême d'innocence. Pendant un moment j'ai pensé que j'étais vierge encore puisque je n'avais pas encore aimé. Mais, hier au soir, votre passion m'a paru vraie et une voix m'a crié : Pourquoi le tromper? — Sachez-le donc, monsieur le marquis, reprit-elle d'une voix gutturale qui sollicitait une réprobation avec fierté, sachez-le bien, je ne suis qu'une créature déshonorée, indigne de vous. Dès ce moment, je reprends mon rôle de fille perdue, fatiguée que je suis de jouer celui d'une femme que vous aviez rendue à toutes les saintetés du cœur. La vertu me pèse. Je vous mépriserais si vous aviez la faiblesse de m'épouser. C'est une sottise que peut faire un comte de Bauvan; mais vous, monsieur, soyez digne de votre avenir et quittez-moi sans regret. La courtisane, voyez-vous, serait trop exigeante, elle vous aimerait tout autrement que la jeune enfant simple et naïve qui s'est senti au cœur pendant un moment la délicieuse espérance de pouvoir être votre compagne, de vous rendre toujours heureux, de vous faire honneur, de devenir une noble, une grande épouse, et qui a puisé dans ce sentiment le courage de ranimer sa mauvaise nature de vice et d'infamie, afin de mettre entre elle et vous une éternelle barrière. Je vous sacrifie honneur et fortune. L'orgueil que me donne ce sacrifice me soutiendra dans ma misère, et le destin peut disposer de mon sort à son gré; mais je ne vous livrerai jamais. Je retourne à Paris. Là, votre nom sera pour moi tout un autre moi-même, et la magnifique valeur que vous saurez lui imprimer, me consolera de tous mes chagrins. Quant à vous, vous êtes homme, vous m'oublierez. — Adieu.

Elle s'élança dans la direction des vallées de Saint-Sulpice et disparut avant que le marquis se fût levé pour la retenir; mais elle revint sur ses pas, profita des redans d'une roche pour se cacher, leva la tête, examina le marquis avec une curiosité mêlée de doute, et le vit marchant sans savoir où il allait, comme un homme accablé.

— Serait-ce donc une tête faible? se dit-elle lorsqu'il eut disparu et qu'elle se sentit séparée de lui. Me comprendra-t-il?

Elle tressaillit. Puis tout à coup elle se dirigea vers Fougères à grands pas, comme si elle eût craint d'être suivie par le marquis dans une ville où il aurait trouvé la mort.

— Eh bien! Francine, que t'a-t-il dit? demanda-t-elle à sa fidèle Bretonne lorsqu'elles furent réunies.

— Hélas, Marie, il m'a fait pitié. Vous autres grandes dames, vous poignardez un homme à coups de langue.

— Comment donc était-il en t'abordant?

— Est-ce qu'il m'a vue? Oh! Marie, il t'aime!

— Oh! il m'aime, ou il ne m'aime pas! répondit-elle, deux mots qui, pour moi, sont le paradis ou l'enfer; entre ces deux extrêmes, je ne trouve pas une place où je puisse poser mon pied.

Après avoir ainsi accompli son terrible destin, elle put s'abandonner à toute sa douleur, et sa figure, jusque-là soutenue par tant de sentiments divers, s'altéra si rapidement, qu'après une journée pendant laquelle elle flotta sans cesse entre un pressentiment de bonheur et le désespoir, elle perdit l'éclat de sa beauté et cette fraîcheur dont le principe est dans l'absence de toute passion, ou dans l'ivresse de la félicité.

Curieux de connaître le résultat de sa folle entreprise, Hulot et Corentin étaient venus la voir peu de temps après son arrivée. Elle les reçut d'un air riant.

— Eh bien! dit-elle au commandant dont la figure soucieuse avait une expression très-interrogative, le renard revient à portée de vos fusils, et vous allez bientôt remporter une bien glorieuse victoire.

— Qu'est-il donc arrivé? demanda négligemment Corentin en jetant à mademoiselle de Verneuil un de ces regards obliques par lesquels les diplomates espionnent la pensée.

— Ah! répondit-elle, le Gars est plus que jamais épris de ma personne, et je l'ai contraint à nous accompagner jusqu'aux portes de Fougères.

— Il paraît que votre pouvoir a cessé là, reprit Corentin, et que la peur du ci-devant surpasse encore l'amour que vous lui inspirez.

Mademoiselle de Verneuil jeta un regard de mépris à Corentin.

— Vous le jugez d'après vous-même, lui répondit-elle.

— Eh bien! dit-il sans s'émouvoir, pourquoi ne l'avez-vous pas amené jusque chez vous?

— S'il m'aimait véritablement, commandant, dit-elle à Hulot en lui jetant un regard plein de malice, m'en voudriez-vous beaucoup de le sauver, en l'emmenant hors de France?

Le vieux soldat s'avança vivement vers elle et lui prit la main pour la baiser, avec une sorte d'enthousiasme; puis il la regarda fixement et lui dit d'un air sombre : — Vous oubliez mes deux amis et mes soixante-trois hommes.

— Ah! commandant, dit-elle avec toute la naïveté de la passion, il n'en est pas comptable, il a été joué par une mauvaise femme, la maîtresse de Charette, qui boirait, je crois, le sang des bleus....

— Allons, Marie, reprit Corentin, ne vous moquez pas du commandant, il n'est pas encore au fait de vos plaisanteries.

— Taisez-vous, lui répondit-elle, et sachez que le jour où vous m'aurez un peu trop déplu, n'aura pas de lendemain pour vous.

— Je vois, mademoiselle, dit Hulot sans amertume, que je dois m'apprêter à combattre.

— Vous n'êtes pas en mesure, cher colonel. Je leur ai vu plus de six mille hommes à Saint-James, des troupes régulières, de l'artillerie et des officiers anglais. Mais que deviendraient ces gens-là sans lui! Je pense comme le ministre, sa tête est tout.

— Eh bien, l'aurons-nous? demanda Corentin impatienté.

— Je ne sais pas, répondit-elle avec insouciance.

— Des Anglais!... cria Hulot en colère, il ne lui manquait plus que ça pour être un brigand fini! Ah! je vais t'en donner des Anglais, moi!...

XXIV.

— Il paraît, citoyen diplomate, que tu te laisses périodiquement mettre en déroute par cette fille-là, disait Hulot à Corentin, quand ils se trouvèrent à quelques pas de la maison.

— Il est tout naturel, citoyen commandant, répliqua Corentin d'un air pensif, que dans tout ce qu'elle nous a dit, tu n'aies vu que du feu. Vous autres fusiliers, vous ne savez pas qu'il existe plusieurs manières de guerroyer. Employer habilement les passions des hommes ou des femmes comme des ressorts que l'on fait mouvoir au profit de l'État; mettre les rouages à leur place dans cette grande machine que nous appelons un gouvernement, et se plaire à y renfermer les plus indomptables sentiments comme des détentes dont on s'amuse à surveiller la puissance et le jeu, n'est-ce pas créer, et, comme Dieu, se placer au centre de l'univers?

— Tu me permettras de préférer mon métier au tien, répliqua sèchement le militaire. Ainsi, vous ferez tout ce que vous voudrez avec vos rouages; mais je ne connais d'autre supérieur que le ministre de la guerre, j'ai mes ordres, je vais me mettre en campagne avec des lapins qui ne boudent pas, et prendre en face l'ennemi que tu veux saisir par derrière.

— Oh! tu peux te préparer à marcher, reprit Corentin. D'après ce que cette fille m'a laissé deviner, tout impénétrable qu'elle te semble, tu vas avoir à t'escarmoucher, et je te procurerai avant peu le plaisir d'un tête-à-tête avec le chef des brigands.

— Comment ça? demanda Hulot en se reculant pour mieux regarder cet étrange personnage.

— Mademoiselle de Verneuil aime le Gars, reprit Corentin d'une voix sourde, et peut-être en est-elle aimée! Un marquis, cordon-rouge, jeune et spirituel, qui sait même s'il n'est pas riche encore? que de tentations! Elle serait bien sotte de ne pas agir pour son compte, en tâchant de l'épouser plutôt

que de nous le livrer! Elle cherche à nous amuser. Mais j'ai lu dans ses yeux quelque incertitude. Les deux amants auront vraisemblablement un rendez-vous; et, peut-être est-il déjà donné. Eh bien, demain je tiendrai mon homme par les deux oreilles. Jusqu'à présent, il n'était que l'ennemi de la république, mais il est devenu le mien, depuis quelques instants; or, ceux qui se sont avisés de se mettre entre cette fille et moi sont tous morts sur l'échafaud, même Danton.

En achevant ces paroles, Corentin retomba dans des réflexions qui ne lui permirent pas de voir le profond dégoût qui se peignit sur le visage du loyal militaire au moment où il découvrit la profondeur de cette intrigue et le mécanisme des ressorts employés par Fouché. Aussi, Hulot résolut-il de contrarier Corentin en tout ce qui ne nuirait pas essentiellement aux succès et aux vœux du gouvernement, et de laisser à l'ennemi de la république les moyens de périr avec honneur les armes à la main, avant d'être la proie du bourreau dont ce sbire de la haute police s'avouait être le pourvoyeur.

— Si le premier consul m'écoutait, dit-il en tournant le dos à Corentin, il laisserait ces renards-là combattre les aristocrates, ils sont dignes les uns des autres, et il emploierait les soldats à toute autre chose.

Corentin regarda froidement le militaire dont il avait deviné toute la pensée; et alors ses yeux reprirent une expression sardonique qui révéla la supériorité de ce Machiavel encore subalterne.

—Donnez trois aunes de drap bleu à ces animaux-là, et mettez-leur un morceau de fer au côté, se dit-il, ils s'imaginent qu'en politique on ne doit tuer les hommes que d'une façon.

Puis, il se promena lentement quelques minutes, et se dit tout à coup : — Oui, le moment est venu, cette femme sera donc à moi! depuis dix ans le cercle que je trace autour d'elle s'est insensiblement rétréci, je la tiens, et avec elle j'arriverai dans le gouvernement un peu plus haut que n'y est monté mon ami Fouché.—Oui, si elle perd le seul homme qu'elle ait aimé, la douleur me la livrera corps et âme. Il ne s'agit plus que de veiller nuit et jour pour surprendre son secret.

Un moment après, un observateur aurait distingué la figure pâle et chafouine de cet homme d'État, à travers la fenêtre d'une maison d'où il pouvait apercevoir tout ce qui entrait dans l'impasse formée par la rangée de maisons parallèle à Saint-Léonard.

Avec la patience du chat qui guette la souris, Corentin était encore, le lendemain matin, attentif au moindre bruit et occupé à soumettre chaque passant au plus sévère examen. La journée qui commençait était un jour de marché. Quoique, dans ces temps calamiteux, les paysans se hasardassent difficilement à venir en ville, Corentin vit un petit homme à figure ténébreuse, couvert d'une peau de bique, et qui portait à son bras un petit panier rond de forme écrasée, se diriger vers la maison de mademoiselle de Verneuil, après avoir jeté autour de lui des regards assez insouciants. Corentin descendit dans l'intention d'attendre le paysan à sa sortie; mais tout à coup, il sentit que s'il pouvait arriver à l'improviste chez mademoiselle de Verneuil, il surprendrait peut-être d'un seul regard les secrets cachés dans le panier de cet émissaire. D'ailleurs la renommée lui avait appris qu'il était presque impossible de lutter avec succès contre les impénétrables réponses des Bretons et des Normands.

—Galope-chopine! s'écria mademoiselle de Verneuil lorsque Francine introduisit le chouan.

Serais-je donc aimée? se dit-elle à voix basse.

Un espoir instinctif répandit les plus brillantes couleurs sur son teint et la joie dans son cœur. Galope-chopine regarda alternativement la maîtresse du logis et Francine, en jetant sur cette dernière des yeux de méfiance; mais un signe de mademoiselle de Verneuil le rassura.

— Madame, dit-il, approchant deux heures, *il* sera chez moi, et vous y attendra.

L'émotion ne permit pas à mademoiselle de Verneuil de faire d'autre réponse qu'un signe de tête; mais un Samoïède en eût compris toute la portée. En ce moment, les pas de Corentin retentirent dans le salon. Galope-chopine ne se troubla pas le moins du monde lorsque le regard autant que le tressaillement de mademoiselle de Verneuil lui indiquèrent un danger, et dès que l'espion montra sa face rusée, le chouan éleva la voix de manière à fendre la tête.

— Ah ah! disait-il à Francine, il y a beurre de Bretagne et beurre de Bretagne. Vous voulez du Gibarry et vous ne donnez que onze sous de la livre? il ne fallait pas m'envoyer querir! C'est de bon beurre, ça.

Et il découvrit promptement son panier, pour montrer deux petites mottes de beurre façonnées par Barbette.

— Faut être juste, ma bonne dame; allons, mettez un sou!

Sa voix caverneuse ne trahissait aucune émotion, et ses yeux verts, ombragés de gros sourcils grisonnants, soutinrent sans faiblir le regard perçant de Corentin.

— Allons, tais-toi, bon homme, tu n'es pas venu ici vendre du beurre, car tu as affaire à une femme qui n'a jamais rien marchandé de sa vie. Le métier que tu fais, mon vieux, te rendra quelque jour plus court de la tête. Et Corentin, le frappant amicalement sur l'épaule, ajouta : — On ne peut

pas être longtemps à la fois l'homme des chouans et l'homme des bleus.

Galope-chopine eut besoin de toute sa présence d'esprit pour dévorer sa rage et ne pas repousser cette accusation qui d'ailleurs n'était peut-être pas sans fondement. Il se contenta de répondre : — Monsieur veut se gausser de moi.

Corentin lui avait tourné le dos. Tout en saluant mademoiselle de Verneuil dont le cœur se serra, il pouvait facilement examiner le chouan dans la glace. Galope-chopine ne se crut plus vu par l'espion, et consulta par un regard Francine, qui, de la main, lui indiqua la porte en disant : — Venez avec moi, mon bon homme, nous nous arrangerons toujours bien.

Rien n'avait échappé à Corentin, ni la contraction que le sourire de mademoiselle de Verneuil déguisait mal, ni sa rougeur et le changement de ses traits, ni l'inquiétude du chouan, ni le geste de Francine, il avait tout aperçu. Convaincu que Galope-Chopine était un émissaire du marquis, il l'arrêta par les longs poils de sa peau de chèvre au moment où il sortait, le ramena devant lui, et le regarda fixement en lui disant : — Où demeures-tu, mon cher ami? j'ai besoin de beurre...

— Mon bon monsieur, répondait le chouan, tout Fougères sait où je demeure, je suis quasiment de...

— Corentin! s'écria mademoiselle de Verneuil en interrompant la réponse de Galope-chopine, vous êtes bien hardi de venir chez moi à cette heure, et de me surprendre ainsi! A peine suis-je habillée... Laissez ce paysan tranquille, il ne comprend pas plus vos ruses que je n'en conçois les motifs. Allez, brave homme!

Galope-chopine hésita un instant à partir. Cette indécision naturelle ou jouée d'un pauvre diable qui ne savait à qui obéir, trompait déjà Corentin, lorsque le chouan, sur un geste impératif de la jeune fille, s'éloigna à pas pesants. En ce moment, mademoiselle de Verneuil et Corentin se contemplèrent en silence. Cette fois les yeux limpides de Marie ne purent soutenir l'éclat du feu sec que distillait le regard de cet homme. L'air résolu avec lequel il pénétra dans la chambre, une expression de visage qu'elle ne lui connaissait pas, le son mat de sa voix grêle, sa démarche, tout l'effraya. Elle comprit qu'une lutte secrète commençait entre eux, et qu'il déployait contre elle tous les pouvoirs de sa sinistre influence; mais si elle eut une vue plus distincte et plus complète de l'abîme au fond duquel elle se précipitait, elle essaya de secouer le froid glacial de ses pressentiments et puisa des forces dans son amour.

—Corentin, reprit-elle avec une sorte de gaieté, j'espère que vous allez me laisser faire ma toilette.

— Marie, dit-il, oui, permettez-moi de vous nommer ainsi. Vous ne me connaissez pas encore! Écoutez, un homme moins perspicace que je ne le suis, aurait déjà découvert votre amour pour le marquis de Montauran. Je vous ai à plusieurs reprises offert et mon cœur et ma main. Vous ne m'avez pas trouvé digne de vous; et peut-être avez-vous raison; mais si vous vous trouvez trop haut placée, trop belle, ou trop grande pour moi, je saurai bien vous faire descendre jusqu'à moi. Mon ambition et mes maximes vous ont donné peu d'estime pour moi; et, franchement, vous avez tort. Les hommes ne valent que ce que je les estime, presque rien. J'arriverai certes à une haute position dont vous partageriez les honneurs. Qui pourra mieux vous aimer, qui vous laissera plus souverainement maîtresse de lui, si ce n'est l'homme dont vous êtes aimée depuis dix ans. Quoique je risque de vous voir prendre de moi une idée qui me sera défavorable, car vous ne concevez pas qu'on puisse renoncer par excès d'amour à la personne qu'on idolâtre, je vais vous donner la mesure du désintéressement avec lequel je vous adore. N'agitez pas ainsi votre jolie tête. Si le marquis vous aime, épousez-le; mais auparavant, assurez-vous bien de sa sincérité. Je serais au désespoir de vous savoir trompée, car je préfère votre bonheur au mien. Ma résolution peut vous étonner, mais ne l'attribuez qu'à la prudence d'un homme qui n'est pas assez niais pour vouloir posséder une femme malgré elle. Aussi est-ce moi et non vous que j'accuse de l'inutilité de mes efforts. J'ai espéré vous conquérir à force de soumission et de dévouement, car depuis longtemps, vous le savez, je cherche à vous rendre heureuse suivant mes principes; mais vous n'avez voulu me récompenser de rien.

— Je vous ai souffert près de moi, dit-elle avec hauteur.

— Ajoutez que vous vous en repentez...

—Après l'infâme entreprise dans laquelle vous m'avez engagée, dois-je donc encore vous remercier?...

— En vous proposant une entreprise qui n'était pas exempte de blâme pour des esprits timorés, reprit-il audacieusement, je n'avais que votre fortune en vue. Pour moi, que je réussisse ou que j'échoue, je saurai faire servir maintenant toute espèce de résultat au succès de mes desseins. Si vous épousiez M. de Montauran, je serais charmé de servir utilement la cause des Bourbons, à Paris, où je suis membre du club de Clichy. Or, une circonstance qui me mettrait en correspondance avec les princes, me déciderait à abandonner les intérêts d'une république qui marche à sa décadence. Le général Bonaparte est trop habile pour ne pas sentir qu'il lui

est impossible d'être à la fois en Allemagne, en Italie et ici où la révolution succombe. Il n'a fait sans doute le 18 brumaire que pour obtenir des Bourbons de plus forts avantages en traitant de la France avec eux, car c'est un garçon très-spirituel et qui ne manque pas de portée; mais les hommes politiques doivent le devancer dans la voie où il s'engage. Trahir la France est encore un de ces scrupules que, nous autres gens supérieurs, laissons aux sots. Je ne vous cache pas que j'ai les pouvoirs nécessaires pour entamer des négociations avec les chefs des chouans, aussi bien que pour les faire périr; car mon ami Fouché est un homme assez profond, il a toujours joué un double jeu : il était à la fois pour Robespierre et pour Danton.

— Que vous avez lâchement abandonné, dit-elle.

— Niaiserie, répondit Corentin; il est mort, oubliez-le. Allons, parlez-moi à cœur ouvert, je vous en donne l'exemple. Ce chef de demi-brigade est plus rusé qu'il ne le paraît, et, si vous vouliez tromper sa surveillance, je ne vous serais pas inutile. Songez qu'il a infesté les vallées de contre-chouans et surprendrait bien promptement vos rendez-vous! En restant ici, sous ses yeux, vous êtes à la merci de sa police. Voyez avec quelle rapidité il a su que ce chouan était chez vous! Sa sagacité militaire ne doit-elle pas lui faire comprendre que vos moindres mouvements lui indiqueront ceux du marquis, si vous en êtes aimée?

Mademoiselle de Verneuil n'avait jamais entendu de voix plus affectueuse; Corentin était tout bonne foi, et paraissait plein de confiance. Le cœur de la pauvre fille recevait si facilement des impressions généreuses qu'elle allait livrer son secret au serpent qui l'enveloppait dans ses replis; cependant, elle pensa que rien ne prouvait la sincérité de cet artificieux langage, et ne se fit aucun scrupule de tromper son surveillant.

— Eh bien! répondit-elle, vous avez deviné, Corentin. Oui, j'aime le marquis; mais je n'en suis pas aimée! du moins je le crains. Aussi, le rendez-vous qu'il me donne me semble-t-il cacher quelque piége.

— Mais, répliqua Corentin, vous nous avez dit hier qu'il vous avait accompagnée jusqu'à Fougères... S'il eût voulu exercer des violences contre vous, vous ne seriez pas ici.

—Vous avec le cœur sec, Corentin. Vous pouvez établir de savantes combinaisons sur les événements de la vie humaine, et non sur ceux d'une passion. Voilà peut-être d'où vient la constante répugnance que vous m'inspirez. Puisque vous êtes si clairvoyant, cherchez à comprendre comment un homme dont je me suis séparée violemment avant-hier, m'attend avec impatience aujourd'hui, sur la route de Mayenne, dans une maison de Florigny, vers le soir...

A cet aveu qui semblait échappé dans un emportement assez naturel à cette créature franche et passionnée, Corentin rougit; il jeta sur elle et à la dérobée un de ces regards perçants qui vont chercher l'âme. La naïveté de mademoiselle de Verneuil était si bien jouée qu'elle le trompa, et il répondit avec une bonhomie factice : — Voulez-vous que je vous accompagne de loin? J'aurais avec moi des soldats déguisés, et nous serions prêts à vous obéir.

— J'y consens! dit-elle; mais promettez-moi sur votre honneur... oh! non, je n'y crois pas!... par votre salut, mais vous ne croyez pas en Dieu!... par votre âme, vous n'en avez peut-être pas. Quelle assurance pouvez-vous donc me donner de votre fidélité? Et je me fie à vous cependant! et je remets en vos mains plus que ma vie, ou mon amour ou ma vengeance!

Le léger sourire qui apparut sur la figure blafarde de Corentin fit connaître à mademoiselle de Verneuil le danger qu'elle venait d'éviter. Le sbire, dont les narines se contractaient au lieu de se dilater, prit la main de sa victime, la baisa avec les marques du respect le plus profond, et la quitta en lui faisant un salut qui n'était pas dénué de grâce.

Trois heures après cette scène, mademoiselle de Verneuil, qui craignait le retour de Corentin, sortit furtivement par la porte Saint-Léonard, et gagna le petit sentier du Nid-aux-Crocs qui conduisait dans la vallée du Nançon. Elle se crut sauvée en marchant sans témoins à travers le dédale des sentiers qui menaient à la cabane de Galope-chopine, où elle allait gaiement, conduite par l'espoir de trouver enfin le bonheur, et par le désir de soustraire son amant au sort qui le menaçait.

Pendant ce temps, Corentin était à la recherche du commandant. Il eut de la peine à reconnaître Hulot, en le trouvant sur une petite place où il s'occupait de quelques préparatifs militaires. En effet, le brave vétéran avait fait un sacrifice dont le mérite sera difficilement apprécié. Sa queue et ses moustaches étaient coupées, et ses cheveux, soumis au régime ecclésiastique, avaient un œil de poudre. Il portait de gros souliers ferrés, avait troqué son vieil uniforme bleu et son épée contre une peau de bique, s'était armé d'une ceinture de pistolets, d'une lourde carabine, et passait en revue deux cents habitants de Fougères dont les costumes auraient pu tromper l'œil du chouan le plus exercé. L'esprit belliqueux de cette petite ville et le caractère breton se déployaient dans cette scène qui n'était pas nouvelle. Çà et là, quelques mères, quelques sœurs apportaient elles-mêmes à leurs fils, à leurs frères, une gourde

d'eau-de-vie ou des pistolets oubliés. Plusieurs vieillards s'enquéraient du nombre et de la bonté des cartouches de ces gardes nationaux déguisés en contre-chouans et dont la gaieté annonçait plutôt une partie de chasse qu'une expédition dangereuse. Pour eux, les rencontres de la chouannerie, où les Bretons des villes se battaient avec les Bretons des campagnes, semblaient avoir remplacé les tournois de la chevalerie. Cet enthousiasme patriotique avait peut-être pour principe quelques acquisitions de biens nationaux; mais les bienfaits de la révolution mieux appréciés dans les villes, l'esprit de parti et un certain amour national pour la guerre, entraient aussi pour beaucoup dans cette ardeur. Hulot émerveillé parcourait les rangs en demandant des renseignements à Gudin, sur lequel il avait reporté tous les sentiments d'amitié jadis voués à Merle et à Gérard. Un grand nombre d'habitants examinaient les préparatifs de l'expédition en comparant la singulière tenue de leurs tumultueux compatriotes à celle d'un bataillon de la demi-brigade de Hulot. Tous immobiles et silencieusement alignés, les bleus attendaient, sous la conduite de leurs officiers, les ordres du commandant que les yeux de chaque soldat suivaient de groupe en groupe. En parvenant auprès du vieux chef de demi-brigade, Corentin ne put s'empêcher de sourire du changement opéré sur la figure de Hulot. Il avait l'air d'un portrait qui ne ressemble point à l'original.

— Qu'y a-t-il donc de nouveau? lui demanda Corentin.

— Viens faire avec nous le coup de fusil et tu le sauras, lui répondit le commandant.

— Oh! je ne suis pas de Fougères, répliqua Corentin.

— Cela se voit bien, citoyen, lui dit Gudin.

Quelques rires moqueurs partirent de tous les groupes voisins.

— Crois-tu, reprit Corentin, qu'on ne puisse servir la France qu'avec des baïonnettes?...

Puis il tourna le dos aux rieurs, et s'adressa à une femme pour apprendre le but et la destination de cette expédition.

— Hélas! mon bon homme, les chouans sont déjà à Florigny! On dit qu'ils sont plus de trois mille et s'avancent pour prendre Fougères.

— Florigny, s'écria Corentin pâlissant. Le rendez-vous n'est pas là! Est-ce bien, reprit-il, Florigny sur la route de Mayenne?

— Il n'y a pas deux Florigny, lui répondit la femme en lui montrant le chemin terminé par le sommet de la Pèlerine.

— Est-ce le marquis de Montauran que vous cherchez? demanda Corentin au commandant.

— Un peu, répondit brusquement Hulot.

— Il n'est pas à Florigny, répliqua Corentin. Dirigez sur ce point votre bataillon et la garde nationale; mais gardez avec vous quelques-uns de vos contre-chouans et attendez-moi.

— Il est trop malin pour être fou, s'écria le commandant en voyant Corentin s'éloigner à grands pas. C'est bien le roi des espions!

En ce moment Hulot donna l'ordre du départ à son bataillon. Les soldats républicains marchèrent sans tambour et silencieusement le long du faubourg étroit qui menait sur la route de Mayenne, en dessinant une longue ligne bleue et rouge à travers les arbres et les maisons. Les gardes nationaux déguisés les suivaient; mais Hulot resta sur la petite place avec Gudin et une vingtaine des plus adroits jeunes gens de la ville, en attendant Corentin, dont l'air mystérieux avait piqué sa curiosité.

Francine apprit elle-même le départ de mademoiselle de Verneuil à cet espion sagace, dont tous les soupçons se changèrent en certitude, et qui sortit aussitôt pour recueillir quelques lumières sur une fuite à bon droit suspecte. Instruit par les soldats de garde au poste Saint-Léonard du passage de la belle inconnue par le Nid-aux-Crocs, Corentin courut sur la Promenade, et y arriva malheureusement assez à propos pour apercevoir de là les moindres mouvements de Marie. Quoiqu'elle eût mis une robe et une capote verte pour être vue moins facilement, les soubresauts de sa marche presque folle faisaient reconnaître, à travers les haies dépouillées de feuilles et blanches de givre, vers quel point ses pas se dirigeaient.

— Ah! s'écria-t-il, tu dois aller à Florigny et tu descends dans le val de Gibarry! Je ne suis qu'un sot, elle m'a joué. Mais patience, j'allume ma lampe, le jour...

Corentin, devinant alors à peu près le lieu du rendez-vous des deux amants, accourut sur la place au moment où Hulot allait la quitter et rejoindre ses troupes.

— Halte! mon général! cria-t-il au commandant qui se retourna.

En un instant, Corentin instruisit le soldat des événements dont il avait si habilement saisi la trame, et Hulot, frappé par la perspicacité du diplomate, lui saisit vivement le bras.

— Mille tonnerres! citoyen curieux, tu as raison. Les brigands font là-bas une fausse attaque! Les deux colonnes mobiles que j'ai envoyées inspecter les environs entre la route d'Antrain et de Vitré, ne sont pas encore revenues; ainsi, nous trouverons dans la campagne des renforts qui ne nous seront sans doute pas inutiles, car le Gars n'est pas assez niais pour se risquer sans avoir avec lui ses sacrées chouettes.

— Gudin, dit-il au jeune Fougerais, cours avertir le capitaine Lebrun qu'il peut se passer de moi à Florigny pour y frotter les brigands, et reviens plus vite que ça. Tu connais les sentiers, je t'attends pour aller à la chasse du ci-devant et venger les assassinats de la Vivetière.

Tonnerre de Dieu, comme il court ! reprit-il en voyant partir Gudin ; Gérard aurait-il aimé ce garçon-là !

A son retour, Gudin trouva la petite troupe de Hulot augmentée de quelques soldats pris aux différents postes de la ville. Le commandant dit au jeune Fougerais de choisir une douzaine de ses compatriotes les mieux dressés au difficile métier de contre-chouan, et lui ordonna de se diriger par la porte Saint-Léonard afin de longer le revers des montagnes de Saint-Sulpice, qui regardait la grande vallée du Couësnon, et sur lequel était située la cabane de Galope-chopine. Puis, il se mit lui-même à la tête du reste de la troupe, et sortit par la porte Saint-Sulpice pour aborder les montagnes à leur sommet, où, suivant ses calculs, il devait rencontrer les gens de Beaupied, qu'il se proposait d'employer à renforcer un cordon de sentinelles, chargées de garder les rochers, depuis le faubourg Saint-Sulpice jusqu'au Nid-aux-Crocs.

Corentin, certain d'avoir remis la destinée de celui dont il avait juré la perte, entre les mains de ses plus implacables ennemis, se rendit promptement sur la Promenade pour mieux saisir l'ensemble des dispositions militaires de Hulot.

Il ne tarda pas à voir la petite escouade de Gudin débouchant par la vallée du Nançon et suivant les rochers du côté de la grande vallée du Couësnon ; tandis que Hulot, débusquant le long du château de Fougères, gravissait le sentier périlleux qui conduisait sur le sommet des montagnes de Saint-Sulpice. Ainsi les deux troupes se déployaient sur deux lignes parallèles. Tous les arbres et les buissons enveloppés d'un givre blanc décrivaient de riches arabesques, et jetaient sur la campagne un reflet blanchâtre qui permettait de bien voir, comme des lignes grises, ces deux petits corps d'armée en mouvement.

Arrivé sur le plateau des rochers, Hulot détacha de sa troupe tous les soldats qui étaient en uniforme. Corentin les vit établir, par les ordres de l'habile commandant, une ligne de sentinelles ambulantes, séparées chacune par un espace convenable, et dont la première devait correspondre avec Gudin et la dernière avec Hulot, de manière qu'aucun buisson ne devait échapper aux baïonnettes de ces trois lignes mouvantes qui allaient traquer le Gars à travers les montagnes et les champs.

— Il est rusé, ce vieux loup de guérite ! s'écria Corentin en perdant de vue les dernières pointes de fusil, qui brillèrent dans les ajoncs, et le Gars est cuit.

XXV.

Les douze jeunes Fougerais conduits par l'adjudant Gudin atteignirent bientôt le versant que forment les rochers de Saint-Sulpice, en s'abaissant par petites collines dans la vallée de Gibarry. Alors leur jeune chef quitta les chemins, sauta lestement l'échalier du premier champ de genêts qu'il rencontra, et où il fut suivi par six de ses compatriotes. Les six autres se dirigèrent, d'après ses ordres, dans les champs de droite, afin d'opérer les recherches de chaque côté des chemins.

Gudin s'élança vivement vers un pommier qui se trouvait au milieu du *Genêt*. Au bruissement produit par la marche des six contre-chouans qu'il conduisait à travers cette forêt de genêts dont ils craignaient d'agiter les touffes givrées, sept ou huit hommes à la tête desquels était Beaupied, se cachèrent derrière quelques châtaigniers dont la haie de ce champ était couronnée. Malgré le reflet blanc qui éclairait la campagne et malgré leur vue exercée, les Fougerais n'aperçurent pas d'abord leurs adversaires qui s'étaient fait un rempart des arbres.

— Chut ! les voici, dit Beaupied qui le premier leva la tête. Les brigands nous ont excédés ; mais, puisque nous les avons au bout de nos fusils, ne les manquons pas, ou, nom d'une pipe ! nous ne serions pas susceptibles d'être même soldats du pape !

Cependant les yeux perçants de Gudin avaient fini par découvrir quelques canons de fusil dirigés vers sa petite escouade. En ce moment, par une amère dérision, huit grosses voix crièrent *qui vive !* et huit coups de fusil partirent aussitôt. Les balles sifflèrent autour des contre-chouans. L'un d'eux en reçut une dans le bras, et un autre tomba. Les cinq Fougerais qui restaient sains et saufs ripostèrent par une décharge en répondant : — Amis ! Puis, ils marchèrent rapidement sur les ennemis, afin de les atteindre avant qu'ils n'eussent rechargé leurs armes.

— Nous ne savions pas si bien dire, s'écria l'adjudant en reconnaissant les uniformes et les vieux chapeaux de sa demi-brigade. Nous avons agi en vrais Bretons, nous nous sommes battus avant de nous expliquer.

Les huit soldats restèrent stupéfaits en reconnaissant Gudin.

—Dame ! mon adjudant, qui diable ne vous prendrait pas pour des brigands sous vos peaux de bique? s'écria douloureusement Beaupied.

—C'est un malheur dont nous sommes tous innocents, puisque vous n'étiez pas prévenus de la sortie de nos contre-chouans. Mais où en êtes-vous? lui demanda Gudin.

— Mon adjudant, nous sommes à la recherche d'une douzaine de chouans qui s'amusent à nous échiner. Nous courons comme des rats empoisonnés; mais, à force de sauter ces échaliers et ces haies que le tonnerre confonde, nos compas s'étaient rouillés et nous nous reposions. Je crois que les brigands doivent être maintenant dans les environs de cette grande baraque d'où vous voyez sortir de la fumée.

—Bon! s'écria Gudin. Vous autres, dit-il aux huit soldats et à Beaupied, vous allez vous replier sur les rochers de Saint-Sulpice, à travers les champs, et vous y appuierez la ligne de sentinelles que le commandant y a établie. Il ne faut pas que vous restiez avec nous autres, puisque vous êtes en uniforme. Nous voulons, mille cartouches! venir à bout de ces chiens-là, car le Gars est avec eux! Les camarades vous en diront plus long. Filez sur la droite, et n'administrez pas de coups de fusil à six de nos peaux de bique que vous pourrez rencontrer. Vous reconnaîtrez nos contre-chouans à leurs cravates qui sont roulées en corde sans nœud.

Gudin laissa ses deux blessés sous le pommier, en se dirigeant vers la maison de Galope-chopine que Beaupied venait de lui indiquer, et dont la fumée lui servit de boussole.

Pendant que l'adjudant était mis sur la piste des chouans par une rencontre assez commune dans cette guerre, mais qui aurait pu devenir plus meurtrière, le petit détachement que commandait Hulot avait atteint sur sa ligne d'opérations un point parallèle à celui où le jeune adjudant était parvenu sur la sienne.

Le vieux militaire, à la tête de ses contre-chouans, glissait silencieusement le long des haies avec toute l'ardeur d'un jeune homme, et sautait les échaliers encore assez légèrement, en jetant ses yeux fauves sur toutes les hauteurs, et prêtant, comme un chasseur, l'oreille au moindre bruit. Au troisième champ dans lequel il entra, il aperçut une femme d'une trentaine d'années, occupée à labourer la terre à la houe, et qui toute courbée, travaillait avec courage; tandis qu'un petit garçon, âgé d'environ sept à huit ans, armé d'une serpe, secouait le givre de quelques ajoncs qui avaient poussé çà et là, les coupait et les mettait en tas.

Au bruit que fit Hulot en retombant lourdement de l'autre côté de l'échalier, le petit gars et sa mère levèrent la tête. Hulot prit facilement cette jeune femme pour une vieille. Des rides venues avant le temps sillonnaient son front et la peau de son cou, Elle était grotesquement vêtue d'une peau de bique usée, et si elle n'avait pas eu une robe de toile jaune et sale, marque distinctive de son sexe, Hulot n'aurait su à quel genre la paysanne appartenait, car les longues mèches de ses cheveux noirs étaient cachées sous un bonnet de laine rouge. Les haillons dont le petit gars était à peine couvert, en laissaient voir la peau.

— Ho! la vieille, cria Hulot d'un ton bas à cette femme en s'approchant d'elle, où est le Gars?

En ce moment les vingt contre-chouans qui suivaient Hulot franchirent les enceintes du champ.

— Ah! pour aller au Gars, faut que vous retourniez d'où vous venez, répondit la femme après avoir jeté un regard de défiance sur la troupe.

— Est-ce que je te demande le chemin du faubourg du Gars à Fougères, vieille carcasse? répliqua brutalement Hulot. Par la sainte Anne d'Auray, as-tu vu passer le Gars?

—Je ne sais pas ce que vous voulez dire, répondit la femme en se courbant pour reprendre son travail.

—Garce damnée! veux-tu donc nous faire avaler par les bleus qui nous poursuivent? s'écria Hulot.

A ces paroles, la femme releva la tête et jeta un nouveau regard de méfiance sur les contre-chouans en leur répondant:—Comment les bleus peuvent-ils être à vos trousses? J'en viens de voir passer sept à huit qui regagnent Fougères par le chemin d'en bas.

— Ne dirait-on pas qu'elle va nous mordre avec son nez? reprit Hulot. Tiens, regarde, vieille bique!

Et le commandant lui montra du doigt, à une cinquantaine de pas en arrière, trois ou quatre de ses sentinelles dont les chapeaux, les uniformes et les fusils étaient faciles à reconnaître.

—Veux-tu laisser égorger ceux que Marche-à-terre envoie au secours du Gars, que les Fougerais veulent prendre? reprit-il avec colère.

— Ah! excusez, reprit la femme; mais il est si facile d'être trompé! De quelle paroisse êtes-vous donc? demanda-t-elle.

— De Saint-Georges, s'écrièrent deux ou trois Fougerais en bas-breton, et nous mourons de faim.

—Eh bien! tenez, répondit la femme, voyez-vous cette fumée là-bas? c'est ma maison. En suivant les routins de droite, vous y arriverez par en haut. Vous trouverez peut-être mon homme en route. Galope-chopine doit faire le guet pour avertir le Gars, puisque vous savez qu'il vient aujourd'hui chez nous, ajouta-t-elle avec orgueil.

— Merci, bonne femme, répondit Hulot. — En avant, vous autres, tonnerre de Dieu! ajouta-t-il en parlant à ses hommes.

A ces mots, le détachement suivit au pas de course le commandant qui s'engagea dans les sentiers indiqués. En entendant le juron si peu catholique du

soi-disant chouan, la femme de Galope-chopine pâlit. Elle regarda les guêtres et les peaux de bique des jeunes Fougerais, s'assit par terre, serra son enfant dans ses bras et dit : — Que la sainte Vierge d'Auray et le bienheureux saint Labre aient pitié de nous ! Je ne crois pas que ce soient nos gens, leurs souliers sont sans clous.

Cours par le chemin d'en bas prévenir ton père ! dit-elle au petit garçon qui disparut comme un daim à travers les genêts et les ajoncs.

Cependant mademoiselle de Verneuil n'avait rencontré sur sa route aucun des partis bleus ou chouans qui se pourchassaient les uns les autres dans le labyrinthe de champs dont la cabane de Galope-chopine était environnée. En apercevant une colone bleuâtre s'élever du tuyau à demi détruit de la cheminée de cette triste habitation, son cœur éprouva une de ces violentes palpitations dont les coups précipités et sonores semblent monter dans le cou comme par flots. Elle s'arrêta, s'appuya de la main sur une branche d'arbre, et contempla cette fumée qui devait également servir de fanal aux amis et aux ennemis du jeune chef. Jamais elle n'avait ressenti d'émotion aussi écrasante.

— Ah! je l'aime trop, se dit-elle avec une sorte de désespoir; aujourd'hui je ne serai peut-être pas maîtresse de moi...

Tout à coup elle franchit l'espace qui la séparait de la chaumière, et se trouva dans la cour dont la gelée avait endurci la fange. Le gros chien s'élança encore contre elle en aboyant; mais, sur un seul mot prononcé par Galope-chopine, il remua la queue et se tut.

En entrant dans la chaumine, mademoiselle de Verneuil y jeta un de ces regards qui embrassent tout; le marquis n'y était pas; elle respira plus librement, et reconnut avec plaisir que le chouan s'était efforcé de restituer quelque propreté à la sale et unique chambre de sa tanière. Galope-chopine saisit sa canardière, salua silencieusement son hôtesse et sortit avec son chien. Elle le suivit jusque sur le seuil, et le vit s'en aller par le sentier qui commençait à droite de sa cabane, et dont un gros arbre pourri défendait l'entrée, en y formant un échalier presque ruiné.

De là, elle put apercevoir une suite de champs dont les échaliers présentaient à l'œil comme une enfilade de portes, car la nudité des arbres et des haies permettait de bien voir les moindres accidents du paysage.

Quand le large chapeau de Galope-chopine eut tout à fait disparu, mademoiselle de Verneuil se retourna vers la gauche pour voir l'église de Fougères; mais le hangar la lui cachait entièrement. Alors elle jeta les yeux sur la vallée du Couësnon qui s'offrait à ses regards, comme une vaste nappe de mousseline dont la blancheur rendait plus terne encore un ciel gris et chargé de neige. C'était une de ces journées où la nature semble muette, où les bruits sont absorbés par la nature ou par l'atmosphère. Aussi, quoique les bleus et leurs contre-chouans marchassent dans la campagne sur trois lignes en formant un triangle qu'ils resserraient en s'approchant de la cabane, le silence était si profond que mademoiselle de Verneuil se sentit émue par des circonstances qui ajoutaient à ses angoisses une sorte de tristesse physique. Il y avait du malheur dans l'air.

Enfin, à l'endroit où un petit rideau de bois terminait l'enfilade d'échaliers, elle vit un jeune homme qui sautait les barrières comme un écureuil, et courait avec une étonnante rapidité.

— C'est lui, dit-elle.

Simplement vêtu comme un chouan, il portait son tromblon en bandoulière derrière sa peau de bique, et, sans la grâce de ses mouvements, il aurait été méconnaissable.

Mademoiselle de Verneuil se retira précipitamment dans la cabane, en obéissant à l'une de ces déterminations instinctives aussi peu explicables que l'est la peur; mais bientôt il fut à deux pas d'elle devant la cheminée où brillait un feu clair et animé. Tous deux se trouvèrent sans voix, craignirent de se regarder, ou de faire un mouvement. Une même espérance unissait leur pensée, un même doute les séparait; c'était une angoisse, c'était une volupté.

— Monsieur, dit enfin mademoiselle de Verneuil d'une voix émue, le soin de votre sûreté m'a seul amenée ici.

— Ma sûreté, reprit-il avec amertume.

— Oui, répondit-elle : tant que je resterai à Fougères, votre vie est compromise, et je vous aime trop pour n'en pas partir ce soir; ne m'y cherchez donc plus.

— Partir, chère ange! je vous suivrai.

— Me suivre, y pensez-vous? et les bleus!

— Eh, ma chère Marie, qu'y a-t-il de commun entre les bleus et notre amour?

— Mais il me semble qu'il est difficile que vous restiez en France, près de moi, et plus difficile encore que vous la quittiez avec moi.

— Y a-t-il donc quelque chose d'impossible à qui aime bien?

— Ah! oui, je crois que tout est possible. N'ai-je pas eu le courage de renoncer à vous, pour vous?

— Quoi! vous vous êtes donnée à un être affreux que vous n'aimiez pas, et vous ne voulez pas faire le bonheur d'un homme qui vous adore, dont vous remplirez la vie, et qui jure de n'être jamais qu'à vous? Écoute-moi, Marie, m'aimes-tu?

— Oui, dit-elle.

— Eh bien, sois à moi.

— Avez-vous oublié que j'ai repris le rôle infâme d'une courtisane, et que c'est vous qui devez être à moi? Si je veux vous fuir, c'est pour ne pas laisser retomber sur votre tête le mépris que je pourrais encourir; sans cette crainte, peut-être...

— Mais si je ne redoute rien...

— Et qui m'en assurera? Je suis défiante; et, dans ma situation, qui ne le serait pas? Si l'amour que nous inspirons ne dure pas, au moins doit-il être complet, et nous faire supporter avec joie l'injustice du monde. Qu'avez-vous fait pour moi?... Vous me désirez. Croyez-vous vous être élevé par là bien au-dessus de ceux qui m'ont vue jusqu'à présent. Avez-vous risqué, pour une heure de plaisir, vos chouans, sans plus vous en soucier que je ne m'inquiétais des bleus massacrés quand tout fut perdu pour moi? Et si je vous ordonnais de renoncer à toutes vos idées, à vos espérances, à votre roi qui m'offusque, et qui, peut-être, se moquera de vous quand vous périrez pour lui; tandis que je saurais mourir pour vous, avec un saint respect. Enfin, si je voulais que vous envoyassiez votre soumission au premier consul pour que vous pussiez me suivre à Paris; si j'exigeais que nous allassions en Amérique y vivre loin du monde où tout est vanité, afin de savoir si vous m'aimez bien pour moi-même, comme en ce moment je vous aime. Pour tout dire en un mot, si je voulais, au lieu de m'élever à vous, que vous tombassiez jusqu'à moi, que feriez-vous?

— Tais-toi, Marie, ne te calomnie pas. Pauvre enfant, je t'ai devinée! Va, si mon premier désir est devenu de la passion, ma passion est maintenant de l'amour. Chère âme de mon âme, je le sais, tu es aussi noble que ton nom, aussi grande que belle; je suis assez noble et me sens assez grand moi-même pour t'imposer au monde. Est-ce parce que je pressens en toi des voluptés inouïes et incessantes; est-ce parce que je crois rencontrer en ton âme ces précieuses qualités qui nous font toujours aimer la même femme? J'en ignore la cause, mais mon amour est sans bornes, et il me semble que je ne puis plus me passer de toi. Oui, ma vie serait pleine de dégoût si tu n'étais toujours près de moi...

— Comment! près de vous?

— Oh! Marie, tu ne veux donc pas me deviner?

— Ah! croiriez-vous me flatter beaucoup en m'offrant votre nom, votre main? dit-elle avec un apparent dédain, mais en regardant fixement le marquis pour en surprendre les moindres pensées. Et savez-vous si vous m'aimerez dans six mois? et alors quel serait mon avenir! Non, non, une maîtresse est la seule femme qui soit sûre des sentiments qu'un homme lui témoigne, car le devoir, les lois, le monde, l'intérêt des enfants, n'en sont pas les tristes auxiliaires; et si son pouvoir est durable, elle y trouve des flatteries et un bonheur qui font accepter les plus grands chagrins du monde. Être votre femme et avoir la chance de vous peser un jour!... Ah! je préfère à cette crainte un amour passager, mais vrai, quand même la mort et la misère en seraient la fin. Oui, je pourrais être, mieux que toute autre, une mère vertueuse, une épouse dévouée, mais, pour entretenir de tels sentiments dans l'âme d'une femme, il ne faut pas qu'un homme l'épouse dans un accès de passion. D'ailleurs, sais-je moi-même si vous me plairez demain? Non, je ne veux pas faire votre malheur; je quitte la Bretagne, dit-elle en apercevant de l'hésitation dans son regard, je retourne à Fougères, et vous ne viendrez pas me chercher là...

— Eh bien! après-demain, si dès le matin tu vois de la fumée sur les roches de Saint-Sulpice, le soir je serai chez toi, amant, époux, ce que tu voudras que je sois. J'aurai tout bravé!

— Mais tu m'aimes donc bien, dit-elle avec ivresse, pour risquer ainsi ta vie avant de me la donner!

Il ne répondit pas; il la regarda, elle baissa les yeux; mais il lut sur l'ardent visage de sa maîtresse un délire égal au sien, et alors il lui tendit les bras. Une sorte de folie entraîna mademoiselle de Verneuil qui alla tomber mollement sur le sein du marquis, décidée à s'abandonner à lui pour faire de cette faute le plus grand des bonheurs, en y risquant tout son avenir qu'elle rendait plus certain si elle sortait victorieuse de cette dernière épreuve. Mais à peine sa tête s'était-elle posée sur l'épaule de son amant qu'un léger bruit retentit au dehors. Elle s'arracha de ses bras comme si elle se fût réveillée, et s'élança hors de la chaumière. Alors elle put réfléchir, et quand elle fut auprès du hangar : — Il m'aurait acceptée et se serait moqué de moi peut-être; se dit-elle. Ah! si je pouvais le croire, je le tuerais.

— Ah! pas encore cependant, reprit-elle en apercevant Beaupied, à qui elle fit un signe que le soldat comprit à merveille, car il tourna brusquement sur ses talons, en feignant de n'avoir rien vu.

Tout à coup, mademoiselle de Verneuil rentra dans le salon en invitant le jeune chef à garder le plus profond silence, par la manière dont elle se pressa les lèvres sous l'index de sa main droite.

— Ils sont là, dit-elle avec terreur et d'une voix sourde.

— Qui?

— Les bleus.

— Ah! je ne mourrai pas sans avoir...

— Oui, prends...

Il la saisit froide et sans défense, et cueillit sur ses lèvres un baiser plein d'horreur et de plaisir, car il pouvait être à la fois le premier et le dernier.

Puis ils allèrent ensemble sur le seuil de la porte en y plaçant leurs têtes de manière à tout examiner sans être vus. Le marquis aperçut Gudin à la tête d'une douzaine d'hommes qui tenaient le bas de la vallée du Couësnon; il se tourna vers l'enfilade des échaliers, le gros tronc d'arbre pourri était gardé par sept soldats; alors il monta sur la pièce de cidre, enfonça le toit de bardeau pour sauter sur l'éminence; mais il retira précipitamment sa tête du trou qu'il venait de faire: Hulot couronnait la hauteur et lui coupait le chemin de Fougères.

En ce moment, il regarda sa maîtresse qui jeta un cri de désespoir; car elle entendait les trépignements des trois détachements réunis autour de la maison.

— Sortez la première, lui dit-il, vous me préserverez.

Elle se plaça machinalement en face de la porte, pendant que le marquis armait son tromblon; puis, après avoir mesuré l'espace qui existait entre le seuil de la cabane et le gros tronc d'arbre, il se jeta devant les sept bleus, les cribla de sa mitraille et se fit un passage au milieu d'eux. Les trois troupes se précipitèrent autour de l'échalier que le chef avait sauté, et le virent alors courant dans le champ avec une incroyable célérité.

— Feu, feu, mille noms d'un diable! Vous n'êtes pas Français; feu donc, mâtins! cria Hulot d'une voix tonnante.

Au moment où il prononçait ces paroles du haut de l'éminence, ses hommes et ceux de Gudin firent une décharge générale qui, heureusement, fut mal dirigée.

Déjà le marquis arrivait à l'échalier qui terminait le premier champ; mais, au moment où il passait dans le second, il faillit être atteint par Gudin, qui s'était élancé sur ses pas avec violence. Alors, en entendant ce redoutable adversaire à quelques toises, il redoubla de vitesse; néanmoins ils arrivèrent presque en même temps à l'échalier; mais Montauran lança si adroitement son tromblon à la tête de Gudin qu'il le frappa et retarda sa marche.

Il est impossible de dépeindre l'anxiété de mademoiselle de Verneuil et l'intérêt que manifestaient à ce spectacle Hulot et sa troupe; tous répétaient silencieusement, à leur insu, les gestes des deux coureurs.

Au troisième échalier, l'adjudant se baissa pour ramasser quelque chose, et laissa gagner du terrain au Gars qui lui avait à dessein jeté son portefeuille, Enfin ils parvinrent ensemble au rideau blanc formé par le petit bois; mais l'adjudant rétrograda tout à coup, et s'effaça derrière un pommier. Une vingtaine de chouans, qui n'avaient pas tiré de peur de tuer leur chef, se montrèrent et criblèrent l'arbre. Alors toute la petite troupe de Hulot s'élança au pas de course pour sauver Gudin, qui, se trouvant sans armes, revenait de pommier en pommier, en saisissant pour chaque fuite rétrograde, le moment où les chasseurs du roi chargeaient leurs armes. Son danger dura peu. Les contre-chouans mêlés aux bleus et Hulot à leur tête vinrent soutenir le jeune adjudant à la place où le marquis avait jeté son tromblon. En ce moment Gudin aperçut son adversaire tout épuisé, assis sous un des arbres du petit bouquet de bois; il laissa ses camarades occuper les chouans, qui s'étaient retranchés derrière une haie latérale du champ, les tourna et se dirigea vers le marquis avec la vivacité d'une bête fauve. En voyant cette manœuvre, les chasseurs du roi poussèrent d'effroyables cris pour avertir leur chef; puis, après avoir tiré sur les contre-chouans avec un rare bonheur, ils essayèrent de leur tenir tête; mais ceux-ci gravirent courageusement la haie dont leurs ennemis se faisaient un rempart et y prirent une sanglante revanche.

Les chouans gagnèrent alors le chemin qui longeait le champ dans l'enceinte duquel cette scène avait lieu, et s'emparèrent des hauteurs que Hulot avait commis la faute d'abandonner. Avant que les bleus eussent eu le temps de se reconnaître, les chouans avaient pris pour retranchements les brisures que formaient les arêtes de ces rochers à l'abri desquels ils pouvaient tirer sans danger sur les soldats de Hulot, si ceux-ci faisaient quelque démonstration de vouloir venir les y combattre.

Pendant que Hulot, suivi de quelques soldats, allait lentement vers le petit bois, pour y chercher Gudin, les Fougerais demeurèrent pour dépouiller les chouans morts et achever les vivants; car, dans cette épouvantable guerre, les deux partis ne faisaient pas de prisonniers. Le marquis sauvé, les chouans et les bleus reconnurent mutuellement la force de leurs positions respectives et l'inutilité de la lutte, en sorte que chacun ne songea plus qu'à se retirer.

— Si je perds ce jeune homme-là, s'écria Hulot en regardant le bois avec attention, je ne veux plus faire d'amis!

— Ah! ah! dit un des jeunes gens de Fougères occupé à dépouiller les morts, voilà un oiseau qui a des plumes jaunes.

Et il montrait à ses compatriotes une bourse pleine de pièces d'or qu'il venait de trouver dans la poche d'un gros homme vêtu de noir.

— Mais qu'a-t-il donc là? reprit un autre qui tira un bréviaire de la redingote du défunt.

— C'est pain bénit, c'est un prêtre! s'écria-t-il en jetant le bréviaire à terre.

— Le voleur! il nous fait banqueroute, dit un

troisième en ne trouvant que deux écus de six francs dans les poches du chouan qu'il déshabillait.

— Oui, mais il a une fameuse paire de souliers, répondit un soldat, qui se mit en devoir de les prendre.

— Tu les auras s'ils tombent dans ton lot, lui répliqua le premier des Bretons, en les arrachant des pieds du mort et les lançant au tas des effets déjà rassemblés.

Un quatrième contre-chouan recevait l'argent, afin de faire les parts lorsque tous les soldats de l'expédition seraient réunis.

Quand Hulot revint avec le jeune adjudant, dont la dernière entreprise, pour joindre le Gars, avait été aussi périlleuse qu'inutile, il trouva une vingtaine de ses soldats et une trentaine de contre-chouans devant onze ennemis morts dont les corps avaient été jetés dans un sillon tracé au bas de la haie.

— Soldats, s'écria Hulot d'une voix sévère, je vous défends de partager ces haillons. Formez vos rangs et plus vite que ça.

— Mon commandant, dit un soldat en montrant à Hulot ses souliers au bout desquels les cinq doigts de ses pieds se voyaient à nu, bon pour l'argent; mais cette chaussure-là, ajouta-t-il en montrant avec la crosse de son fusil la paire de souliers ferrés, cette chaussure-là, mon commandant, m'irait comme un gant.

— Tu veux à tes pieds des souliers anglais? lui répliqua Hulot.

— Commandant, dit respectueusement un des Fougerais, nous avons, depuis la guerre, toujours partagé le butin.

— Je ne vous empêche pas, vous autres, de suivre vos usages, répliqua durement Hulot en l'interrompant.

— Tiens, Gudin, voilà une bourse là, qui contient trois louis; tu as eu de la peine, ton chef ne s'opposera pas à ce que tu la prennes, dit à l'adjudant l'un de ses anciens camarades.

Hulot regarda Gudin de travers, et le vit pâlir.

— C'est la bourse de mon oncle! s'écria le jeune homme.

Tout épuisé qu'il était par la fatigue, il fit quelques pas vers le monceau de cadavres, et le premier corps qui s'offrit à ses regards fut précisément celui de son oncle; mais à peine en vit-il le visage rubicond sillonné de bandes bleuâtres, les bras roidis et la plaie faite par le coup de feu, qu'il jeta un cri étouffé et s'écria : — Marchons, mon commandant.

La troupe de bleus se mit en route. Hulot soutenait son jeune ami en lui donnant le bras.

— Tonnerre de Dieu! cela ne sera rien, lui disait le vieux soldat.

— Mais il est mort, répondit Gudin, mort! C'était mon seul parent. Il m'aimait. Le roi revenu, tout le pays aurait voulu ma tête, que le bon homme m'aurait caché sous sa soutane.

— Est-il bête! disaient les gardes nationaux restés à se partager les dépouilles; le bon homme est riche, et, comme ça, il n'a pas eu le temps de faire un testament par lequel il l'aurait déshérité.

Le partage fait, les contre-chouans rejoignirent le petit bataillon de bleus et le suivirent de loin.

XXVI.

Une horrible inquiétude se glissa dans la chaumière de Galope-chopine, où jusqu'alors la vie avait été si naïvement insoucieuse. Barbette et son petit gars portant tous deux sur leur dos, l'une sa pesante charge d'ajoncs, l'autre une provision d'herbes pour les bestiaux, revinrent à l'heure où la famille prenait le repas du soir. En entrant au logis, la mère et le fils cherchèrent en vain des yeux Galope-chopine; et alors jamais cette misérable chambre ne leur parut si grande, tant elle était vide. Le foyer sans feu, l'obscurité, le silence, tout leur prédisait quelque malheur.

Quand la nuit vint, Barbette s'empressa d'allumer un feu clair et deux *oribus*, nom donné aux chandelles de résine dans le pays compris entre les rivages de l'Armorique jusqu'en haut de la Loire, et encore usité en deçà d'Amboise dans les campagnes du Vendômois.

Barbette mettait à ces apprêts la lenteur dont les actions sont frappées quand un sentiment profond les domine; elle écoutait le moindre bruit; mais, souvent trompée par le sifflement des rafales, elle allait sur la porte de sa misérable hutte et en revenait toute triste. Elle nettoya deux pichés, les remplit de cidre et les posa sur la longue table de noyer. A plusieurs reprises, elle regarda son garçon qui surveillait la cuisson des galettes de sarrasin, mais sans pouvoir lui parler. Un instant les yeux du petit gars s'arrêtèrent sur les deux clous qui servaient à supporter la canardière de son père, et Barbette frissonna en voyant comme lui cette place vide. Le silence n'était interrompu que par les mugissements des vaches, ou par les gouttes de cidre qui tombaient périodiquement de la bonde du tonneau. La pauvre femme soupira en apprêtant dans trois écuelles de terre brune une espèce de soupe composée de lait, de galette coupée par petits morceaux et de châtaignes cuites.

— Ils se sont battus dans la pièce qui dépend de la Béraudière, dit le petit gars.

— Vas-y donc voir, répondit la mère.

Le gars y courut, reconnut au clair de la lune le monceau de cadavres, n'y trouva point son père, et revint tout joyeux en sifflant, parce qu'il avait ramassé quelques pièces de cent sous foulées aux pieds par les vainqueurs et oubliées à terre.

Il trouva sa mère assise sur une escabelle et occupée à filer du chanvre au coin du feu. Il fit un signe négatif à Barbette qui n'osa croire à quelque chose d'heureux; puis, dix heures ayant sonné à Saint-Léonard, le petit gars se coucha après avoir marmoté une prière à la sainte Vierge d'Auray.

Au jour, Barbette, qui n'avait pas dormi, poussa un cri de joie en entendant retentir dans le lointain un bruit de gros souliers ferrés, et Galope-chopine montra bientôt sa mine renfrognée.

— Grâces à saint Labre à qui j'ai promis un beau cierge, le Gars a été sauvé! N'oublie pas que nous devons maintenant trois cierges au saint.

Puis, Galope-chopine saisit un piché et l'avala tout entier sans reprendre haleine. Lorsque sa femme lui eut servi sa soupe, l'eut débarrassé de sa canardière et qu'il se fut assis sur le banc de noyer, il dit en s'approchant du feu : — Comment les bleus et les contre-chouans sont-ils donc venus ici? On se battait à Florigny. Quel diable a pu leur dire que le Gars était chez nous? car il n'y avait que lui, sa belle garce et nous deux qui le savions!

La femme pâlit.

— Les contre-chouans m'ont persuadé qu'ils étaient des gars de Saint-Georges, répondit-elle en tremblant, c'est moi qui leur ai dit où était le Gars.

Galope-chopine pâlit à son tour, et laissa son écuelle sur le bord de la table.

— Je t'ai envoyé not' gars pour te prévenir, reprit Barbette effrayée, il ne t'a pas rencontré.

Le chouan se leva, et frappa si violemment sa femme, qu'elle alla tomber pâle comme un mort sur le lit.

— Garce maudite! tu m'as tué, dit-il. Mais saisi d'épouvante, il prit sa femme dans ses bras : — Barbette! s'écria-t-il, Barbette! Sainte Vierge, j'ai eu la main trop lourde.

— Crois-tu, lui dit-elle en ouvrant les yeux, que Marche-à-terre vienne à le savoir?

— Le Gars, répondit le chouan, a dit de s'enquérir d'où venait cette trahison.

— L'a-t-il dit à Marche-à-terre?

— Pille-miche et Marche-à-terre étaient à Florigny.

Barbette respira plus librement.

— S'ils touchent à un cheveu de ta tête, dit-elle, je rincerai leurs verres avec du vinaigre.

— Ah! je n'ai plus faim, s'écria tristement Galope-chopine.

Sa femme poussa devant lui l'autre piché plein, il n'y fit pas même attention. Alors deux grosses larmes sillonnèrent les joues de Barbette et humectèrent les rides de son visage fané.

— Écoute, femme, il faudra demain matin amasser des fagots au *dret* de Saint-Léonard sur les rochers de Saint-Sulpice et y mettre le feu. C'est le signal convenu entre le Gars et le vieux recteur de Saint-Georges.

— Il ira donc à Fougères?

— Oui, chez sa belle garce. J'ai à courir aujourd'hui à cause de ça. Je crois bien qu'il va l'épouser et l'enlever; il m'a dit d'aller louer des chevaux et de les disperser sur la route de Saint-Malo.

Là-dessus, Galope-chopine fatigué se coucha pour quelques heures et se remit en course. Le lendemain matin il rentra après s'être soigneusement acquitté des commissions que le marquis lui avait confiées. En apprenant que Marche-à-terre et Pille-miche ne s'étaient pas présentés, il dissipa les inquiétudes de sa femme qui partit, toute rassurée, pour les roches de Saint-Sulpice, où la veille elle avait préparé sur le mamelon qui faisait face à Saint-Léonard quelques fagots couverts de givre. Elle emmena par la main son petit gars qui portait du feu dans un sabot cassé.

A peine son fils et sa femme avaient-ils disparu derrière le toit du hangar, que Galope-chopine entendit deux hommes sauter le dernier des échaliers en enfilade, et insensiblement il vit à travers un brouillard assez épais des formes anguleuses se dessiner comme des ombres indistinctes.

— C'est Pille-miche et Marche-à-terre, se dit-il mentalement. Et il tressaillit.

Les deux chouans montrèrent dans la petite cour leurs visages ténébreux qui ressemblaient assez, sous leurs grands chapeaux usés, à ces figures que les peintres s'amusent à faire avec des paysages.

— Bonjour, Galope-chopine! dit gravement Marche-à-terre.

— Bonjour, monsieur Marche-à-terre, répondit humblement le mari de Barbette. Voulez-vous entrer ici et vider quelques pichés? J'ai de la galette froide et du beurre fraîchement battu.

— Ce n'est pas de refus, mon cousin, dit Pille-miche.

Les deux chouans entrèrent. Ce début n'avait rien d'effrayant pour le maître du logis, qui s'empressa d'aller à sa grosse tonne emplir trois pichés, pendant que Marche-à-terre et Pille-miche, assis de chaque côté de la longue table sur un des bancs luisants, se coupèrent des galettes et les garnirent d'un beurre gras et jaunâtre qui, sous le couteau, laissait jaillir de petites bulles de lait. Galope-chopine posa les pichés pleins de cidre et couronnés de mousse devant ses hôtes; et les trois chouans se mirent à manger;

mais de temps en temps le maître du logis jetait un regard de côté sur Marche-à-terre dont il s'empressait de satisfaire la soif.

— Donne-moi ta chinchoire, dit Marche-à-terre à Pille-miche.

Et après en avoir secoué fortement plusieurs chinchées dans le creux de sa main, le Breton aspira son tabac en homme qui voulait se préparer à quelque action grave.

— Il fait froid, dit Pille-miche en se levant pour aller fermer la partie supérieure de la porte. Le jour terni par le brouillard ne pénétra plus dans la chambre que par la petite fenêtre, et n'éclaira que faiblement la table et les deux bancs; mais le feu y répandit une lueur rougeâtre.

En ce moment, Galope-chopine, qui avait achevé de remplir une seconde fois les pichés de ses hôtes, les mettait devant eux; mais ils refusèrent de boire, jetèrent leurs larges chapeaux et prirent tout à coup un air solennel. Leurs gestes et le regard par lequel ils se consultèrent firent frissonner Galope-chopine, qui crut apercevoir du sang sous les bonnets de laine rouge dont ils étaient coiffés.

— Apporte-nous ton couperet, dit Marche-à-terre.

— Mais, monsieur Marche-à-terre, qu'en voulez-vous donc faire?

— Allons, cousin, tu le sais bien, dit Pille-miche en serrant sa chinchoire que lui rendit Marche-à-terre, tu es jugé.

Les deux chouans se levèrent ensemble en saisissant leurs carabines.

— Monsieur Marche-à-terre, je n'ai *rin* dit sur le Gars...

— Va chercher ton couperet, répondit le chouan.

Le malheureux Galope-chopine heurta le bois grossier de la couche de son garçon, et trois pièces de cent sous roulèrent sur le plancher. Pille-miche les ramassa.

— Oh, oh! les bleus t'ont donné des pièces toutes neuves, s'écria Marche-à-terre.

— Aussi vrai que voilà l'image de saint Labre, reprit Galope-chopine, je n'ai *rin* dit. Barbette a pris les contre-chouans pour les gars de Saint-Georges; voilà tout.

— Pourquoi parles-tu d'affaires à ta femme? répondit brutalement Marche-à-terre.

— D'ailleurs, cousin, nous ne te demandons pas des raisons, mais ton couperet. Tu es jugé.

Alors, à un signe de son compagnon, Pille-miche l'aida à saisir la victime. En se trouvant entre les mains des deux chouans, Galope-chopine perdit toute force, tomba sur ses genoux, et leva vers ses bourreaux des mains désespérées: — Mes bons amis, mon cousin, que voulez-vous que devienne mon petit gars?

— J'en prendrai soin, dit Marche-à-terre.

— Mes chers camarades, reprit Galope-chopine devenu blême, je ne suis pas en état de mourir. Me laisserez-vous partir sans confession? vous avez le droit de prendre ma vie, mais non celui de me faire perdre la bienheureuse éternité.

— C'est juste, dit Marche-à-terre en regardant Pille-miche.

Les deux chouans restèrent un moment dans le plus grand embarras et sans pouvoir résoudre ce cas de conscience. Alors Galope-chopine écouta le moindre bruit causé par le vent, comme s'il eût conservé quelque espérance. Le son de la goutte de cidre qui tombait périodiquement du tonneau lui fit jeter un regard machinal sur la pièce et soupirer tristement. Tout à coup, son cousin le prit par un bras, l'entraîna dans un coin et lui dit: — Confesse-moi tous tes péchés; je les redirai à un prêtre de la véritable église; il me donnera l'absolution; et, s'il y a des pénitences à faire, je les ferai.

Galope-chopine obtint quelque répit par la manière dont il accusa ses péchés; mais, malgré le nombre et les circonstances des crimes dont il se fit coupable, il finit par atteindre le bout de son chapelet.

— Hélas! dit-il en terminant, après tout, mon cousin, puisque je te parle comme à un confesseur, je t'assure par le saint nom de Dieu, que je n'ai guère à me reprocher que d'avoir, par-ci par-là, un peu trop beurré mon pain, et j'atteste saint Labre, que voici au-dessus de la cheminée, que je n'ai *rin* dit sur le Gars. Non, mes bons amis, je n'ai pas trahi.

— Allons, c'est bon, cousin, relève-toi, tu t'entendras sur tout cela avec le bon Dieu, dans le temps comme dans le temps.

— Mais laissez-moi dire un petit brin d'adieu à Barbe...

— Allons, répondit Marche-à-terre, si tu veux qu'on ne t'en veuille pas plus qu'il ne faut, comporte-toi en Breton, et finis proprement.

Alors les deux chouans saisirent de nouveau Galope-chopine, le couchèrent sur le banc où il ne donna plus d'autres signes de résistance que ces mouvements convulsifs produits par l'instinct de l'animal, et poussa quelques hurlements sourds qui cessèrent aussitôt que le son lourd du couperet eut retenti. Sa tête fut tranchée d'un seul coup. Marche-à-terre prit cette tête par une touffe de cheveux, sortit de la chaumière, chercha et trouva dans le grossier chambranle de la porte un grand clou autour duquel il tortilla les cheveux qu'il tenait, et y laissa pendre cette tête sanglante dont il ne ferma même pas les yeux.

Les deux chouans se lavèrent les mains sans aucune précipitation, dans une grande terrine pleine d'eau, reprirent leurs chapeaux, leurs carabines,

et franchirent l'échalier en sifflant l'air de la ballade du Capitaine. Pille-miche entonna d'une voix enrouée, au bout du champ, ces strophes prises au hasard dans cette naïve chanson dont les rustiques cadences et les vers furent emportés par le vent :

A la première ville,
Son amant l'habille
Tout en satin blanc;

A la seconde ville,
Son amant l'habille
En or, en argent.

Elle était si belle
Qu'on lui tendait les voiles
Dans tout le régiment.

Cette mélodie devint insensiblement confuse à mesure que les deux chouans s'éloignaient; mais le silence de la campagne était si profond que plusieurs notes parvinrent à l'oreille de Barbette qui revenait alors au logis en tenant son petit gars par la main. Une paysanne n'entend jamais froidement ce chant, si populaire dans l'ouest de la France; aussi Barbette commença-t-elle involontairement les premières strophes de la ballade :

Allons, partons, belle,
Partons pour la guerre,
Partons, il est temps.

Brave capitaine,
Que ça ne te fasse pas de peine,
Ma fille n'est pas pour toi.

Tu ne l'auras sur terre,
Tu ne l'auras sur mer,
Si ce n'est par trahison.

Le père prend sa fille
Qui la déshabille
Et la jette à l'eau.

Capitaine, plus sage,
Se jette à la nage,
La ramène à bord.

Allons, partons, belle,
Partons pour la guerre,
Partons, il est temps.

A la première ville, etc.

Au moment où Barbette se retrouvait, en chantant, à la reprise de la ballade par où avait commencé Pille-miche, elle était arrivée dans sa cour, sa langue se glaça, elle resta immobile, et un grand cri, soudain réprimé, sortit de sa bouche béante.

— Qu'as-tu donc, mère? demanda l'enfant.

— Marche tout seul, s'écria sourdement Barbette en lui retirant la main et le poussant avec une incroyable rudesse; tu n'as plus ni père ni mère...

L'enfant qui se frottait l'épaule en criant, vit la tête clouée, et son frais visage garda silencieusement la convulsion nerveuse que les pleurs donnent aux traits. Il ouvrit de grands yeux, regarda longtemps la tête de son père avec un air stupide qui ne trahissait aucune émotion; puis, sa figure, abrutie par l'ignorance, arriva jusqu'à exprimer une curiosité sauvage.

Tout à coup Barbette reprit la main de son enfant, la serra violemment, et l'entraîna d'un pas rapide dans la maison. Pendant que Pille-miche et Marche-à-terre couchaient Galope-chopine sur le banc, un de ses souliers était tombé sous son cou de manière à se remplir de sang, et ce fut le premier objet que vit sa veuve.

— Ote ton sabot, dit la mère à son fils. Mets ton pied là-dedans. Bien. Souviens-toi toujours, s'écria-t-elle d'un son de voix lugubre, du soulier de ton père, et ne t'en mets jamais un aux pieds sans te rappeler celui qui était plein du sang versé par les *chuins*. Tue, tue, tue les *chuins !*

En ce moment elle agita sa tête par un mouvement si convulsif que les mèches de ses cheveux noirs retombèrent sur son cou et donnèrent à sa figure une expression sinistre.

— J'atteste saint Labre, reprit-elle, que je te voue aux bleus. Tu seras soldat pour venger ton père! Tue, tue les *chuins* et fais comme moi. Ils ont pris la tête de mon homme, je vais donner celle du Gars aux bleus.

Elle sauta d'un seul bond sur le lit, s'empara d'un petit sac d'argent dont elle connaissait la cachette, reprit la main de son fils étonné, l'entraîna violemment sans lui laisser le temps de reprendre son sabot, et ils marchèrent tous deux d'un pas rapide vers Fougères, sans que l'un ou l'autre retournât la tête vers la chaumière qu'ils abandonnaient.

Quand ils arrivèrent sur le sommet des rochers de Saint-Sulpice, Barbette attisa le feu des fagots, et son gars l'aida à les couvrir de genêts verts chargés de givre afin d'en rendre la fumée plus forte.

— Il durera plus que ton père, plus que moi, et que le Gars, dit Barbette d'un air farouche en montrant le feu à son fils.

XXVII.

Au moment où la veuve de Galope-chopine et son fils au pied sanglant regardaient, avec une sombre expression de vengeance et de curiosité, tourbillonner la fumée dont ils venaient d'épaissir la colonne, mademoiselle de Verneuil avait les yeux attachés sur cette roche et tâchait, mais en vain, d'y découvrir le signal annoncé par le marquis; car le brouillard, qui s'était insensiblement accru,

ensevelissait toute la région sous un voile dont les teintes grises cachaient les masses les plus prochaines du paysage.

Elle contemplait tour à tour avec une douce anxiété les rochers, le château, les édifices qui ressemblaient dans ce brouillard à des brouillards plus noirs encore. Auprès de sa fenêtre, quelques arbres se détachaient de ce fond bleuâtre comme ces madrépores que la mer laisse entrevoir quand elle est calme. Le soleil donnait au ciel la couleur blafarde de l'argent terni, et ses rayons coloraient d'une rougeur douteuse les branches nues des arbres où se balançaient encore quelques dernières feuilles. Mais des sentiments trop délicieux agitaient son âme, pour qu'elle vît de mauvais présages dans ce spectacle en désaccord avec le bonheur dont elle se repaissait par avance.

Depuis deux jours ses idées s'étaient étrangement modifiées. L'âpreté, les éclats désordonnés de ses passions avaient lentement subi l'influence de l'égale température que donne à la vie un véritable amour. La certitude d'être aimée, qu'elle avait été chercher à travers tant de périls, avait fait naître en elle le désir de rentrer dans les conditions sociales qui sanctionnent le bonheur, et dont elle n'était sortie que par désespoir. N'aimer qu'un moment lui sembla de l'impuissance. Puis, elle se vit soudain reportée du fond de la société où le malheur l'avait plongée, dans le haut rang où son père l'avait un moment placée. Sa vanité, comprimée par les cruelles alternatives d'une passion désespérée, s'éveilla, lui fit voir tous les bénéfices d'une grande position. En quelque sorte née marquise, épouser M. de Montauran, n'était-ce pas pour elle agir et vivre dans la sphère qui lui était propre? Après avoir connu les hasards d'une vie tout aventureuse, elle pouvait mieux qu'une autre femme apprécier la grandeur des sentiments qui font la famille; et le mariage, la maternité et ses soins étaient pour elle moins une tâche qu'un repos. Elle aimait cette vie vertueuse et calme entrevue à travers ce dernier orage, comme une femme lasse de la vertu peut jeter un regard de convoitise sur une passion illicite. La vertu était pour elle une nouvelle séduction.

— Peut-être, dit-elle en revenant de la croisée sans avoir vu de feu sur la roche de Saint-Sulpice, ai-je été bien coquette avec lui; mais aussi j'ai su combien je suis aimée. Francine, ce n'est plus un songe! je serai, ce soir, la marquise de Montauran. Qu'ai-je donc fait pour mériter un si complet bonheur? Oh! je l'aime, et l'amour seul peut payer l'amour. Néanmoins, Dieu veut sans doute me récompenser d'avoir conservé tant de cœur malgré tant de misères, et me faire oublier mes souffrances; car, tu le sais, mon enfant, j'ai bien souffert.

— Ce soir, marquise de Montauran, vous, Marie? ah! tant que ce ne sera pas fait, moi je croirai rêver. Qui donc lui a dit ce que vous valez?

— Mais, ma chère enfant, il n'a pas seulement de beaux yeux, il a aussi une âme. Si tu l'avais vu comme moi dans le danger! Oh, il doit bien savoir aimer, il est si courageux!

— Si vous l'aimez tant, pourquoi souffrez-vous donc qu'il vienne à Fougères?

— Est-ce que nous avons eu le temps de nous dire un mot quand nous avons été surpris? D'ailleurs, n'est-ce pas une preuve d'amour? Et, en a-t-on jamais assez? En attendant, coiffe-moi.

Mais elle dérangea cent fois par des mouvements comme électriques les heureuses combinaisons de sa coiffure, en mêlant des pensées encore orageuses à tous les soins de la coquetterie. En crêpant les cheveux d'une boucle, ou en rendant ses nattes plus brillantes, elle se demandait, par un reste de défiance, si le marquis ne la trompait pas; et alors, elle pensait qu'une semblable rouerie devait être impénétrable, puisqu'il s'exposait audacieusement à une vengeance immédiate en venant la trouver à Fougères. En étudiant malicieusement à son miroir les effets d'un regard oblique, d'un sourire, d'un léger pli du front, d'une attitude de colère, d'amour ou de dédain, elle cherchait une ruse de femme pour sonder jusqu'au dernier moment le cœur du jeune chef.

— Tu as raison, Francine! dit-elle, je voudrais comme toi que ce mariage fût fait. Ce jour est le dernier de mes jours nébuleux, il est gros de ma mort ou de notre bonheur. Le brouillard est odieux, ajouta-t-elle en regardant de nouveau vers les sommets de Saint-Sulpice, toujours voilés.

Alors elle se mit à draper elle-même les rideaux de soie et de mousseline qui décoraient la fenêtre, en se plaisant à intercepter le jour de manière à produire dans la chambre un voluptueux clair obscur.

— Francine, dit-elle, ôte ces babioles qui encombrent la cheminée et n'y laisse que la pendule et les deux vases de Saxe dans lesquels j'arrangerai moi-même les fleurs d'hiver que Corentin m'a trouvées... Sors toutes les chaises, je ne veux voir ici que le canapé et un fauteuil. Quand tu auras fini, mon enfant, tu brosseras le tapis, de manière à en ranimer les couleurs, puis tu garniras de bougies les bras de cheminée et les flambeaux...

Mademoiselle de Verneuil regarda longtemps et avec attention la vieille tapisserie tendue sur les murs de cette chambre. Guidée par un goût inné, elle sut trouver parmi les brillantes nuances de la haute lisse, les teintes qui pouvaient servir à lier cette antique décoration aux meubles et aux accessoires de ce boudoir par l'harmonie des couleurs

ou par le charme des oppositions. La même pensée présida à l'arrangement des fleurs dont elle chargea les vases contournés qui ornaient la chambre. Le canapé fut placé près du feu. De chaque côté du lit, qui occupait la paroi parallèle à celle où était la cheminée, elle mit, sur deux petites tables dorées, de grands vases de Saxe remplis de feuillages et de fleurs qui exhalèrent les plus doux parfums.

Elle tressaillit plus d'une fois en disposant les plis onduleux du lampas vert au-dessus du lit, et en étudiant les sinuosités de la draperie à fleurs sous laquelle elle le cacha. De semblables préparatifs ont toujours un indéfinissable secret de bonheur et amènent une irritation si délicieuse, que souvent, au milieu de ces voluptueux apprêts, une femme oublie tous ses doutes, comme mademoiselle de Verneuil oubliait les siens. N'existe-t-il pas un sentiment religieux dans cette multitude de soins pris pour un être aimé qui n'est pas là pour les voir et les récompenser, mais qui doit les payer plus tard par ce sourire approbateur qu'obtiennent ces gracieux préparatifs toujours si bien compris? Alors les femmes se livrent pour ainsi dire par avance à l'amour, et il n'en est pas une seule qui ne se dise comme mademoiselle de Verneuil le pensait : — Ce soir je serai bien heureuse ! Alors la plus innocente d'entre elles inscrit cette suave espérance dans les plis les moins saillants de la soie ou de la mousseline ; puis, insensiblement, l'harmonie qu'elle établit autour d'elle imprime à tout une physionomie où respire l'amour. Au sein de cette sphère voluptueuse, pour elle les choses deviennent des êtres, des témoins; et déjà, elle en fait les complices de toutes ses joies futures. A chaque mouvement, à chaque pensée, elle s'enhardit à voler l'avenir. Bientôt, elle n'attend plus, elle n'espère pas; mais elle accuse le silence, et le moindre bruit lui doit un présage; enfin, le doute vient poser sur son cœur une main crochue, elle brûle, elle s'agite, elle se sent tordue par une pensée qui se déploie comme une force purement physique; c'est tour à tour un triomphe et un supplice, que sans l'espoir du plaisir elle ne supporterait point.

Vingt fois, mademoiselle de Verneuil avait soulevé les rideaux, dans l'espérance de voir une colonne de fumée s'élever au-dessus des rochers, mais le brouillard semblait de moment en moment prendre de nouvelles teintes grises dans lesquelles son imagination finit par lui montrer de sinistres présages.

Enfin dans un moment d'impatience, elle laissa retomber le rideau, en se promettant bien de ne plus venir le relever. Elle regarda d'un air boudeur cette chambre à laquelle elle avait donné une âme et une voix, se demanda si ce serait en vain, et cette pensée la fit songer à tout.

— Ma petite, dit-elle à Francine en l'attirant dans un cabinet de toilette contigu à sa chambre, et qui était éclairé par un œil de bœuf donnant sur l'angle obscur où les fortifications de la ville se joignaient aux rochers de la Promenade, range-moi cela, que tout soit propre. Quant au salon, tu le laisseras, si tu veux, en désordre, ajouta-t-elle en accompagnant ces mots d'un de ces sourires que les femmes réservent pour leur intimité et dont jamais les hommes ne peuvent connaître la piquante finesse.

— Ah, combien vous êtes jolie ! s'écria la petite Bretonne.

— Eh ! folles que nous sommes toutes, notre amant ne sera-t-il pas toujours notre plus belle parure?

Francine la laissa mollement couchée sur l'ottomane, et se retira pas à pas en devinant que, aimée ou non, sa maîtresse ne livrerait jamais M. de Montauran.

XXVIII.

— Es-tu sûre de ce que tu me débites-là, ma vieille? disait Hulot à Barbette qui l'avait reconnu en entrant à Fougères.

— Avez-vous des yeux? tenez! Regardez les rochers de Saint-Sulpice, là, mon bon homme, au dret de Saint-Léonard.

Corentin tourna les yeux vers le sommet, dans la direction indiquée par le doigt de Barbette ; et, comme le brouillard commençait à se dissiper, il put voir assez distinctement la colonne de fumée blanchâtre dont la femme de Galope-chopine avait parlé.

— Mais quand viendra-t-il? Hé, la vieille ! sera-ce ce soir ou cette nuit?

— Mon bon homme, reprit Barbette, je n'en sais *rin*.

— Pourquoi trahis-tu ton parti? dit vivement Hulot après avoir attiré la paysanne à quelques pas de Corentin.

— Ah ! monseigneur le général, voyez le pied de mon gars ! hé bien, il est trempé dans le sang de mon homme tué par les chuins, sous votre respect, comme un veau, pour le punir des trois mots que vous m'avez arrachés, avant-hier, quand je labourais. Prenez mon gars puisque vous lui avez ôté son père et sa mère, mais faites-en un vrai bleu, mon bon homme, et qu'il puisse tuer beaucoup de chuins. Tenez, voilà sept cents écus, gardez-les-lui. En les ménageant, il ira loin avec ça, puisque son père a été douze ans à les amasser.

Hulot regarda avec étonnement cette paysanne pâle et ridée dont les yeux étaient secs.

— Mais toi, dit-il, toi, la mère, que vas-tu devenir? Il vaut mieux que tu conserves cet argent.

— Moi, répondit-elle en branlant la tête avec tristesse, je n'ai plus besoin de rin! Vous me *clancheriez* ben au fin fond de la tour de Mélusine (et elle montra une des tours du château), que les chuins sauraient ben m'y venir tuer!

Elle embrassa son gars avec une sombre expression de douleur, le regarda, versa deux larmes, le regarda encore et disparut.

— Commandant, dit Corentin, voici une de ces occasions qui, pour être mises à profit, demandent plutôt deux bonnes têtes qu'une. Nous savons tout et nous ne savons rien. Faire cerner, dès à présent, la maison de mademoiselle de Verneuil, ce serait la mettre contre nous. Nous ne sommes pas, toi, moi, tes contre-chouans et tes deux bataillons, de force à lutter contre cette fille-là, si elle se met en tête de sauver son ci-devant. Ce garçon est homme de cour et par conséquent rusé, c'est un jeune homme et il a du cœur. Nous ne pourrons jamais nous en emparer à son entrée à Fougères. Il s'y trouve d'ailleurs peut-être déjà. Faire des visites domiciliaires? Absurdité! Ça n'apprend rien, et ça tourmente les habitants.

— Je m'en vais, dit Hulot impatienté, donner au factionnaire du poste de Saint-Léonard la consigne d'avancer sa promenade de trois pas de plus, et il arrivera ainsi en face de la maison de mademoiselle de Verneuil. Je conviendrai d'un signe avec chaque sentinelle; je me tiendrai au corps de garde; et, quand on m'aura signalé l'entrée d'un jeune homme quelconque, je prends un caporal et quatre hommes, et...

— Et, reprit Corentin en interrompant l'impétueux soldat, si le jeune homme n'est pas le marquis; si le marquis n'entre pas par la porte; s'il est déjà chez mademoiselle de Verneuil; si, si...

Là, Corentin regarda le commandant avec un air de supériorité qui avait quelque chose de si insultant, que le vieux militaire s'écria :—Mille tonnerres de Dieu! va te promener, citoyen de l'enfer. Est-ce que tout cela me regarde? Si ce hanneton-là vient tomber dans un de mes corps de garde, il faudra bien que je le fusille; si j'apprends qu'il est dans une maison, il faudra bien aussi que j'aille la cerner, le prendre et le fusiller! Mais, du diable si je me creuse la cervelle pour mettre de la boue sur mon uniforme.

—Commandant, la lettre des trois ministres t'ordonne d'obéir à mademoiselle de Verneuil.

— Citoyen, qu'elle vienne elle-même, je verrai ce que j'aurai à faire.

— Eh bien! citoyen, répliqua Corentin avec hauteur, elle ne tardera pas. Elle te dira, elle-même, l'heure et le moment où le ci-devant sera entré. Peut-être, même, ne sera-t-elle tranquille que quand elle t'aura vu poser les sentinelles et cerner sa maison.

— Le diable s'est fait homme, se dit douloureusement le vieux chef de demi-brigade en voyant Corentin qui remontait à grands pas l'escalier de la Reine, où cette scène avait eu lieu, et regagnait la porte Saint-Léonard.

— Il me livrera le citoyen Montauran, pieds et poings liés, reprit Hulot; et je me trouverai embêté d'un conseil de guerre à présider.—Après tout, dit-il en haussant les épaules, le Gars est un ennemi de la république, il m'a tué mon pauvre Gérard, et ce sera toujours un noble de moins. Au diable!

Il tourna lestement sur les talons de ses bottes, et alla visiter tous les postes de la ville en sifflant *la Marseillaise*.

XXIX.

Mademoiselle de Verneuil était plongée dans une de ces méditations dont les mystères restent comme ensevelis dans les abîmes de l'âme, et dont les mille sentiments contradictoires ont souvent prouvé à ceux qui en ont été la proie qu'on peut avoir une vie orageuse et passionnée entre quatre murs, sans même quitter l'ottomane sur laquelle se consume alors l'existence.

Arrivée au dénoûment du drame qu'elle était venue chercher, cette fille en faisait tour à tour passer devant elle les scènes d'amour et de colère qui avaient si puissamment animé sa vie pendant les dix jours écoulés depuis sa rencontre avec le marquis. En ce moment le bruit d'un pas d'homme retentit dans le salon qui précédait sa chambre, elle tressaillit; la porte s'ouvrit, elle tourna vivement la tête, et vit Corentin.

— Petite tricheuse! dit en riant le sbire, l'envie de me tromper vous prendra-t-elle encore? Ah! Marie! Marie! vous jouez un jeu bien dangereux en ne m'intéressant pas à votre partie, en en décidant les coups sans me consulter. Si le marquis a échappé à son sort...

— Cela n'a pas été votre faute, n'est-ce pas? répondit mademoiselle de Verneuil avec une ironie profonde. Monsieur, reprit-elle d'une voix grave, de quel droit venez-vous encore chez moi?

— Chez vous? demanda-t-il d'un ton amer.

— Vous m'y faites songer, répliqua-t-elle avec noblesse, je ne suis pas chez moi. Vous avez peut-être sciemment choisi cette maison pour y commettre plus sûrement vos assassinats. Je vais en sortir.

J'irais dans un désert pour ne plus voir des... des espions.

— Cette maison n'est ni à vous ni à moi, répondit Corentin, elle est au gouvernement. Quant à en sortir, vous n'en ferez rien, ajouta-t-il en lui lançant un regard diabolique.

Mademoiselle de Verneuil se leva par un mouvement d'indignation, s'avança de quelques pas; mais tout à coup elle s'arrêta en voyant Corentin qui releva le rideau de la fenêtre et se prit à sourire en l'invitant à venir près de lui.

— Voyez-vous cette colonne de fumée? dit-il avec le calme profond qu'il savait conserver sur sa figure blême, quelque profondes que fussent ses émotions.

— Quel rapport peut-il exister entre mon départ et de mauvaises herbes auxquelles on a mis le feu? demanda-t-elle.

— Pourquoi votre voix est-elle si altérée? reprit Corentin. Pauvre petite! ajouta-t-il d'une voix douce, je sais tout. Le marquis vient aujourd'hui à Fougères, et ce n'est pas dans l'intention de nous le livrer que vous avez arrangé si voluptueusement ce boudoir, ces fleurs et ces bougies.

Mademoiselle de Verneuil pâlit en voyant la mort du marquis écrite dans les yeux de ce tigre à face humaine, et ressentit pour son amant un amour qui tenait du délire. Chacun de ses cheveux lui versa dans la tête une atroce douleur qu'elle ne put soutenir, et elle tomba sur l'ottomane.

Corentin resta un moment les bras croisés sur la poitrine, moitié content d'une torture qui le vengeait de tous les sarcasmes et du dédain dont cette femme l'avait accablé, moitié chagrin de voir souffrir une créature dont il lui était impossible de secouer le joug.

— Elle l'aime, se dit-il d'une voix sourde.

— L'aimer, s'écria-t-elle, eh! qu'est-ce que signifie ce mot? Corentin! il est ma vie, mon âme, mon souffle.

Elle se jeta aux pieds de cet homme dont le calme l'épouvantait.

— Ame de boue, lui dit-elle, j'aime mieux m'avilir pour lui obtenir la vie, que de m'avilir pour la lui ôter. Je veux le sauver au prix de tout mon sang. Parle, que te faut-il?

Corentin tressaillit.

— Je venais prendre vos ordres, Marie, dit-il d'un son de voix plein de douceur et en la relevant avec une gracieuse politesse. Oui, Marie, vos injures ne m'empêcheront pas d'être tout à vous, pourvu que vous ne me trompiez plus. Vous savez, Marie, qu'on ne me dupe jamais impunément.

— Ah! si vous voulez que je vous aime, Corentin, aidez-moi à le sauver.

— Eh bien! à quelle heure vient le marquis? dit-il en s'efforçant de faire cette demande d'un ton calme.

— Hélas! je n'en sais rien.

Ils se regardèrent tous deux en silence.

— Je suis perdue, se disait mademoiselle de Verneuil.

— Elle me trompe, pensait Corentin.

— Marie, reprit-il, j'ai deux maximes : l'une, de ne jamais croire un mot de ce que disent les femmes, c'est le moyen de ne pas être leur dupe; l'autre, de toujours chercher si elles n'ont pas quelque intérêt à faire le contraire de ce qu'elles ont dit et à se conduire en sens inverse des actions dont elles veulent bien nous confier le secret. Je crois que nous nous entendons maintenant.

— A merveille, répliqua mademoiselle de Verneuil. Vous voulez des preuves de ma bonne foi; mais je les réserve pour le moment où vous m'en aurez donné de la vôtre.

— Adieu, mademoiselle, dit sèchement Corentin.

— Allons, reprit la jeune fille en souriant, asseyez-vous, mettez-vous là et ne boudez pas, sinon je saurai bien me passer de vous pour sauver le marquis. Quant aux trois cent mille francs que vous voyez toujours étalés devant vous, je puis vous les mettre en or, là, sur cette cheminée, à l'instant où le marquis sera en sûreté.

Corentin se leva, recula de quelques pas et regarda mademoiselle de Verneuil.

— Vous êtes devenue riche en peu de temps, dit-il d'un ton dont l'amertume était mal déguisée.

— M. de Montauran, reprit-elle en souriant de pitié, pourra vous offrir lui-même bien davantage pour sa rançon. Ainsi, prouvez-moi que vous avez les moyens de le garantir de tout danger, et...

— Ne pouvez-vous pas, s'écria tout à coup Corentin, le faire évader au moment même de son arrivée, puisque Hulot en ignore l'heure et...

Il s'arrêta comme s'il se reprochait à lui-même d'en trop dire.

— Mais est-ce bien vous qui me demandez une ruse? reprit-il en souriant de la manière la plus naturelle. Écoutez, Marie, je suis certain de votre loyauté. Promettez-moi de me dédommager de tout ce que je perds en vous servant, et j'endormirai si bien cette buse de commandant, que le marquis sera libre à Fougères comme à Saint-James.

— Je vous le promets, répondit la jeune fille avec une sorte de solennité.

— Non pas ainsi, reprit-il, jurez-le-moi par votre mère.

Mademoiselle de Verneuil tressaillit; et, levant une main tremblante, elle fit le serment demandé par cet homme dont les manières venaient de changer subitement.

— Vous pouvez disposer de moi, dit Corentin. Ne me trompez pas, et vous me bénirez ce soir.

— Je vous crois, Corentin, s'écria mademoiselle de Verneuil tout attendrie. Elle le salua par une douce inclination de tête, et lui sourit avec une bonté mêlée de surprise en lui voyant sur la figure une expression de tendresse mélancolique.

— Quelle ravissante créature! s'écria Corentin en s'éloignant. Ne l'aurai-je donc jamais, pour en faire, à la fois, l'instrument de ma fortune et la source de mes plaisirs! Se mettre à mes pieds, elle!... Oh! oui, le marquis périra. Et si je ne puis obtenir cette femme qu'en la plongeant dans un bourbier, je l'y plongerai.

— Enfin, se dit-il à lui-même en arrivant sur la place où ses pas le conduisirent à son insu, elle ne se défie peut-être plus de moi. Cent mille écus à l'instant! Elle me croit avare. C'est une ruse, ou elle l'a épousé.

Corentin, perdu dans ses pensées, n'osait prendre une résolution. Le brouillard que le soleil avait dissipé vers le milieu du jour, reprenait insensiblement toute sa force et devint si épais que Corentin n'apercevait plus les arbres même à une faible distance.

— Voilà un nouveau malheur, se dit-il en rentrant à pas lents chez lui. Il est impossible d'y voir à six pas. Le temps les protége. Surveillez donc une maison gardée par un tel brouillard.

— Qui vive? s'écria-t-il en saisissant le bras d'un inconnu qui semblait avoir grimpé sur la Promenade à travers les roches les plus périlleuses.

—C'est moi, répondit naïvement une voix enfantine.

—Ah! c'est le petit gars au pied rouge. Ne veux-tu pas venger ton père? lui demanda Corentin.

— Oui! dit l'enfant.

— C'est bien. Connais-tu le Gars?

— Oui.

— C'est encore mieux. Eh bien! ne me quitte pas, sois exact à faire tout ce que je te dirai, tu achèveras l'ouvrage de ta mère, et tu gagneras des gros sous. Aimes-tu les gros sous?

— Oui.

— Tu aimes les gros sous et tu veux tuer le Gars, je prendrai soin de toi.

Allons, se dit Corentin après une pause, Marie, tu nous le livreras toi-même! Elle est trop violente pour juger le coup que je m'en vais lui porter; d'ailleurs, la passion ne réfléchit jamais. Elle ne connaît pas l'écriture du marquis, voici donc le moment de tendre le piége dans lequel son caractère la fera donner tête baissée. Mais pour assurer le succès de ma ruse, Hulot m'est nécessaire, et je cours le voir.

En ce moment mademoiselle de Verneuil et Francine délibéraient sur les moyens de soustraire le marquis à la douteuse générosité de Corentin et aux baïonnettes de Hulot.

— Je vais aller le prévenir, s'écriait la petite Bretonne.

— Folle, sais-tu donc où il est? Moi-même, aidée par tout l'instinct du cœur, je pourrais bien le chercher longtemps, sans le rencontrer.

Après avoir inventé bon nombre de ces projets insensés si faciles à exécuter au coin du feu, mademoiselle de Verneuil s'écria : —Quand je le verrai, son danger m'inspirera.

Puis elle se plut, comme tous les esprits ardents, à ne vouloir prendre son parti qu'au dernier moment, se fiant à son étoile ou à cet instinct d'adresse qui abandonne rarement les femmes. Jamais peut-être son cœur n'avait subi d'aussi fortes contractions. Tantôt elle restait comme stupide, les yeux fixes; et tantôt, au moindre bruit, elle tressaillait comme ces arbres presque déracinés que les bûcherons agitent fortement avec une corde pour en hâter la chute. Tout à coup une détonation violente, produite par la décharge d'une douzaine de fusils, retentit dans le lointain. Mademoiselle de Verneuil pâlit, saisit la main de Francine, et lui dit : — Je meurs, ils me l'ont tué.

Le pas pesant d'un soldat se fit entendre dans le salon. Francine épouvantée se leva et introduisit un caporal. Le républicain, après avoir fait un salut militaire à mademoiselle de Verneuil, lui présenta des lettres dont le papier n'était pas très-propre. Le soldat, ne recevant aucune réponse de la jeune fille, lui dit en se retirant : — Madame, c'est de la part du commandant.

Mademoiselle de Verneuil, en proie à de sinistres pressentiments, lisait une lettre écrite probablement à la hâte par Hulot.

« Mademoiselle, mes contre-chouans viennent de s'emparer d'un des messagers du Gars. Parmi les lettres interceptées, celle que je vous transmets peut vous être de quelque utilité, etc. »

— Grâce au ciel, ce n'est pas lui qu'ils viennent de tuer, s'écria-t-elle en jetant cette lettre au feu.

Elle respira plus librement et lut avec avidité le billet qu'on venait de lui envoyer; il était du marquis et semblait adressé à madame du Gua.

« Non, mon ange, je n'irai pas ce soir à la Vivetière. Ce soir, vous perdez votre gageure avec le comte et je triomphe de la république en la personne de cette fille délicieuse qui vaut certes bien une nuit! convenez-en! Ce sera le seul avantage réel que je remporterai dans cette campagne, car la Vendée se soumet. Il n'y a plus rien à faire en France; et nous repartirons sans doute ensemble pour l'Angleterre; mais à demain les affaires sérieuses. »

Le billet lui échappa des mains, elle ferma les yeux, garda un profond silence, et resta penchée en arrière, la tête appuyée sur un coussin. Après une longue pause, elle leva les yeux sur la pendule qui marquait alors quatre heures.

— Et monsieur se fait attendre ! dit-elle avec une cruelle ironie.

— Oh ! s'il pouvait ne pas venir ! reprit Francine.

— S'il ne venait pas, dit Marie d'une voix sourde, j'irais au-devant de lui, moi ! Mais non, il ne peut tarder maintenant. Francine, suis-je bien belle ?

— Vous êtes bien pâle !

— Vois, reprit mademoiselle de Verneuil, cette chambre parfumée, ces fleurs, ces lumières, cette vapeur enivrante, tout ici pourra-t-il bien donner l'idée d'une vie céleste à celui que je veux plonger cette nuit dans les délices de l'amour ?

— Qu'y a-t-il donc ? mademoiselle.

— Je suis trahie, trompée, abusée, jouée, rouée, perdue, et je veux le tuer, le déchirer. Mais oui, il y avait toujours dans ses manières un mépris qu'il cachait mal, et que je ne voulais pas voir ! Oh, j'en mourrai ! — Sotte que je suis, dit-elle en riant, il vient, j'ai la nuit pour lui apprendre que, mariée ou non, un homme qui m'a possédée ne peut plus m'abandonner. Je lui mesurerai la vengeance à l'offense et il périra désespéré. Je lui croyais quelque grandeur dans l'âme, mais c'est sans doute le fils d'un laquais ! Il m'a certes bien habilement trompée, car j'ai peine à croire encore que l'homme capable de me livrer à Pille-miche sans pitié, puisse descendre à des fourberies dignes de Scapin. Il est si facile de se jouer d'une femme aimante, que c'est la dernière des lâchetés. Qu'il me tue, bien ! mais mentir, lui que j'avais tant grandi ! A l'échafaud ! à l'échafaud ! Ah ! je voudrais le voir guillotiner. Suis-je donc si cruelle ? Il ira mourir couvert de caresses, de baisers qui lui auront valu vingt ans de vie...

— Marie, reprit Francine avec une douceur angélique, comme tant d'autres, soyez victime de votre amant, mais ne vous faites ni sa maîtresse ni son bourreau. Gardez son image au fond de votre cœur sans vous la rendre à vous-même cruelle. S'il n'y avait aucune joie dans un amour sans espoir, que deviendrions-nous, pauvres femmes que nous sommes ! Ce Dieu, Marie, auquel vous ne pensez jamais, nous récompensera d'avoir obei à notre vocation sur la terre : aimer et souffrir !

— Petite chatte, répondit mademoiselle de Verneuil en caressant la main de Francine, comme ta voix est douce et séduisante ! Que la raison a d'attraits sous ta forme ! Je voudrais bien t'obéir...

— Vous lui pardonnez, vous ne le livrerez pas ?

— Tais-toi, ne me parle plus de cet homme-là. Comparé à lui, Corentin est une noble créature. Me comprends-tu ?

Elle se leva en cachant sous une figure horriblement calme, et l'égarement qui la saisit et une soif inextinguible de vengeance. Sa démarche lente et mesurée annonçait je ne sais quoi d'irrévocable dans ses résolutions. En proie à ses pensées, dévorant son injure et trop fière pour avouer le moindre de ses tourments, elle alla au poste de la porte Saint-Léonard pour y demander la demeure du commandant.

A peine était-elle sortie de sa maison que Corentin y entra.

— Oh ! monsieur Corentin, s'écria Francine, si vous vous intéressez à ce jeune homme, sauvez-le, mademoiselle va le livrer. Ce misérable papier a tout détruit.

Corentin prit négligemment la lettre en demandant : — Et où est-elle allée ?

— Je ne sais.

—Je cours, dit-il, la sauver de son propre désespoir.

Il disparut en emportant la lettre, franchit la maison avec rapidité, et dit au petit gars qui jouait devant la porte : — Par où s'est dirigée la dame qui vient de sortir ?

Le fils de Galope-chopine fit quelques pas avec Corentin pour lui montrer la rue en pente qui menait à la porte Saint-Léonard.

— C'est par-là, dit-il.

En ce moment quatre hommes entrèrent chez mademoiselle de Verneuil, sans avoir été vus ni par le petit gars, ni par Corentin.

— Retourne à ton poste, répondit l'espion. Aie l'air de t'amuser à faire tourner le loqueteau des persiennes ; mais veille bien, et regarde partout, même sur les toits.

XXX.

Corentin s'élança rapidement dans la direction indiquée par le petit gars, crut reconnaître mademoiselle de Verneuil au milieu du brouillard, et la rejoignit effectivement au moment où elle atteignait la porte Saint-Léonard.

— Où allez-vous ? dit-il en lui offrant le bras, vous êtes pâle, qu'est-il donc arrivé ? Est-il convenable de sortir ainsi toute seule ? Prenez mon bras.

— Où est le commandant? lui demanda-t-elle.

A peine mademoiselle de Verneuil avait-elle achevé sa phrase, qu'elle entendit le mouvement d'une reconnaissance militaire en dehors de la porte Saint-Léonard, et distingua bientôt la grosse voix de Hulot au milieu du tumulte.

— Tonnerre de Dieu! s'écria-t-il, jamais je n'ai vu moins clair à faire la ronde. Ce ci-devant a commandé le temps, je crois.

— De quoi vous plaignez-vous ? répondit mademoiselle de Verneuil en lui serrant fortement le bras. Ce brouillard peut cacher dans ses ténèbres les instruments de la vengeance comme ceux de la perfidie. — Monsieur le commandant, ajouta-t-elle à voix basse, il s'agit de prendre avec moi des mesures telles qu'il ne puisse pas échapper aujourd'hui.

Hulot tressaillit.

— Est-il chez-vous ? lui demanda-t-il d'une voix émue.

— Non, répondit-elle, mais vous me donnerez un homme sûr, et je l'enverrai vous avertir de l'arrivée de ce marquis.

— Qu'allez-vous faire? dit Corentin avec empressement. Un soldat chez vous l'effaroucherait, mais un enfant, et j'en trouverai un, n'inspirera pas de défiance...

— Commandant, reprit mademoiselle de Verneuil, grâce à ce brouillard que vous maudissez, vous pouvez, dès à présent, cerner ma maison. Mettez des soldats partout. Placez un poste dans l'église Saint-Léonard pour vous assurer de l'esplanade sur laquelle donnent les fenêtres de mon salon. Apostez des hommes sur la Promenade, car, quoique la fenêtre de ma chambre soit à vingt pieds du sol, le désespoir prête quelquefois la force de franchir les distances les plus périlleuses. Écoutez! je le ferai probablement sortir par la porte de ma maison; ainsi, ne donnez qu'à un homme courageux la mission de la surveiller; car, dit-elle en poussant un soupir, on ne peut pas lui refuser de la bravoure, et il se défendra!

— Gudin! s'écria le commandant.

Aussitôt le jeune Fougerais s'élança du milieu de la troupe dont Hulot était accompagné et qui avait gardé ses rangs à une certaine distance.

— Écoute, mon garçon, lui dit le vieux militaire à voix basse. Ce tonnerre de fille nous livre le Gars sans que je sache pourquoi, c'est égal, ça n'est pas notre affaire. Tu prendras dix hommes avec toi et tu te placeras de manière à garder le cul-de-sac au fond duquel est la maison de cette fille; mais arrange-toi pour qu'on ne voie ni toi ni tes hommes.

— Oui, mon commandant, je connais le terrain.

— Eh bien! mon enfant, reprit Hulot, Beaupied viendra t'avertir de ma part du moment où il faudra jouer du bancal. Tâche de joindre toi-même le marquis; et si tu peux le tuer, afin que je n'aie pas à le fusiller juridiquement, tu seras lieutenant dans quinze jours, ou je ne me nomme pas Hulot.

— Tenez, mademoiselle, voici un lapin qui ne boudera pas, dit-il à la jeune fille en lui montrant Gudin. Il fera bonne garde devant votre maison, et si le ci-devant en sort ou veut y entrer, il ne le manquera pas.

Gudin partit avez une dizaine de soldats.

— Savez-vous bien ce que vous faites? disait tout bas Corentin à mademoiselle de Verneuil.

Elle ne lui répondit pas, et vit partir avec une sorte de contentement les hommes qui, sous les ordres d'un sous-lieutenant, allèrent se placer sur la Promenade, et ceux qui, suivant les instructions de Hulot, se postèrent le long des flancs obscurs de l'église Saint-Léonard.

— Il y a des maisons qui tiennent à la mienne, dit-elle au commandant, cernez-les aussi. Ne nous préparons pas de repentir en négligeant une seule des précautions à prendre.

— Elle est enragée, pensa Hulot.

—Ne suis-je pas prophète? lui dit Corentin à l'oreille. Quant à celui que je vais mettre chez elle, c'est le petit gras au pied sanglant; ainsi...

Il n'acheva pas. Mademoiselle de Verneuil s'était, par un mouvement soudain, élancée vers sa maison, où il la suivit en sifflant comme un homme heureux. Quand il la rejoignit, elle avait déjà atteint le seuil de la porte où Corentin retrouva le fils de Galope-chopine.

— Mademoiselle, lui dit-il, prenez avec vous ce petit garçon; vous ne pouvez pas avoir d'émissaire plus innocent et plus actif.

— Quand tu auras vu le Gars entré, quelque chose qu'on te dise, sauve-toi, et viens me trouver au corps de garde. Je te donnerai de quoi manger de la galette pendant toute ta vie.

A ces mots, soufflés pour ainsi dire dans l'oreille du petit gars, Corentin se sentit presser fortement la main par le jeune Breton qui suivit mademoiselle de Verneuil.

— Maintenant, mes bons amis, expliquez-vous quand vous voudrez! s'écria Corentin lorsque la porte se ferma. Si tu fais jamais l'amour, mon petit marquis, ce sera dans un tombeau.

Mais Corentin ne put se résoudre à quitter de vue cette maison fatale, et se rendit sur la Promenade où il trouva le commandant occupé à donner quelques ordres. Bientôt la nuit vint. Deux heures s'écoulèrent sans que les différentes sentinelles, placées de distance en distance, eussent rien aperçu qui pût faire soupçonner que le marquis avait franchi la

triple enceinte d'hommes attentifs et cachés qui cernaient les trois côtés par lesquels la tour du Papegaut était accessible. Vingt fois Corentin était allé de la Promenade au corps de garde, vingt fois fois son attente avait été trompée, et son jeune émissaire n'était pas encore venu le trouver. Abîmé dans ses pensées, le sbire marchait lentement sur la Promenade en éprouvant le martyre que lui faisaient subir trois passions terribles dans leur choc : l'amour, l'avarice, l'ambition. Huit heures sonnèrent à toutes les horloges. La lune se levait fort tard; le brouillard et la nuit enveloppaient alors dans d'effroyables ténèbres les lieux où le drame conçu par cet homme allait se dénouer. Ce fourbe sut imposer silence à ses passions, se croisa fortement les bras sur la poitrine, et ne quitta pas des yeux la fenêtre qui s'élevait comme un fantôme lumineux au-dessus de cette tour. Quand sa marche le conduisait du côté des vallées au bord des précipices, il épiait machinalement le brouillard sillonné par les lueurs pâles de quelques lumières qui brillaient çà et là dans les maisons de la ville ou des faubourgs, au-dessus et au-dessous du rempart. Le silence profond qui régnait n'était troublé que par le murmure du Nançon, par les coups lugubres et périodiques du beffroi, par les pas lourds des sentinelles, ou par le bruit des armes, quand on venait d'heure en heure relever les postes. Tout était devenu solennel, les hommes et la nature.

— Il fait noir comme dans la gueule d'un loup, dit en ce moment Pille-miche.

— Va toujours, répondit Marche-à-terre, et ne parle pas plus qu'un chien mort.

— J'ose à peine respirer, répliqua le chouan.

— Si celui qui vient de laisser rouler une pierre veut que son cœur serve de gaîne à mon couteau, il n'a qu'à recommencer, dit Marche-à-terre d'une voix si basse qu'elle se confondait avec le frissonnement des eaux du Nançon.

— Mais c'est moi, dit Pille-miche.

— Eh bien, vieux sac à cidre, reprit le chef, glisse sur ton ventre comme une anguille de haie, sinon, nous allons laisser là nos carcasses plus tôt qu'il ne le faudra.

— Hé! Marche-à-terre, dit en continuant l'incorrigible Pille-miche, qui s'aida de ses mains pour se hisser sur le ventre, et arriva sur la ligne où se trouvait son camarade à l'oreille duquel il parla d'une voix si étouffée, que les chouans dont ils étaient suivis n'entendirent pas une syllabe.

Hé! Marche-à-terre, s'il faut en croire notre Grande Garce, il doit y avoir un fier butin là-haut. Veux-tu faire part à nous deux?

— Écoute, Pille-miche! dit Marche-à-terre en s'arrêtant à plat ventre.

Toute la troupe imita ce mouvement, tant les chouans étaient excédés par les difficultés que le précipice opposait à leur marche.

— Je te connais, reprit Marche-à-terre, pour être un de ces bons Jean-prend-tout, qui aiment autant donner des coups que d'en recevoir, quand il n'y a que cela à choisir. Nous ne venons pas ici pour chausser les souliers des morts, nous sommes diables contre diables, et malheur à ceux qui auront les griffes courtes! La Grande Garce nous envoie ici pour sauver le Gars. Il est là, tiens, lève ton nez de chien et regarde cette fenêtre, au-dessus de la tour du Papegaut.

En ce moment minuit sonna. La lune se leva et donna au brouillard l'apparence d'une fumée blanche. Pille-miche serra violemment le bras de Marche-à-terre et lui montra silencieusement, à dix pieds au dessus d'eux, le fer triangulaire de quelques baïonnettes luisantes.

— Les bleus y sont déjà, dit Pille-miche, nous n'aurons rien de force.

— Patience, répondit Marche-à-terre, si j'ai bien tout examiné ce matin, nous devons trouver au bas de la tour du Papegaut, entre les remparts et la Promenade, une petite place où l'on met toujours du fumier, et l'on peut se laisser tomber là-dessus comme sur un lit.

— Si saint Labre, dit Pille-miche, voulait changer en bon cidre le sang qui va couler, les Fougerais en trouveraient demain une terrible provision.

— Chut!

Et Marche-à-terre couvrit de sa large main la bouche de son ami; puis un avis, sourdement donné par lui, courut de rang en rang jusqu'au dernier des chouans suspendus dans les airs, parmi les bruyères des schistes.

En effet, Corentin avait une oreille trop exercée pour n'avoir pas entendu le froissement de quelques arbustes tourmentés par les chouans, ou le bruit léger des petits fragments de roche qui roulèrent au bas du précipice. Il était alors arrivé jusqu'au bord de l'esplanade.

Marche-à-terre, qui semblait posséder le don de voir dans l'obscurité, ou dont les sens, continuellement en mouvement, devaient avoir acquis la finesse de ceux des sauvages, avait entrevu Corentin; ou, comme un chien bien dressé, peut-être l'avait-il senti.

Alors le diplomate eut beau écouter le silence et regarder de tous ses yeux le mur naturel formé par les schistes, il n'y put rien découvrir. Si la lueur douteuse du brouillard lui permit d'apercevoir quelques chouans, il les prit pour des fragments du rocher, tant ces corps humains gardèrent bien l'apparence d'une nature inerte. Le danger de la

troupe dura peu. Corentin fut attiré par un bruit très-distinct qui se fit entendre à l'autre extrémité de la Promenade, au point où cessait le mur de soutenement et où commençait la pente rapide du rocher. Un sentier tracé sur le bord des schistes et qui communiquait à l'escalier de la Reine aboutissait précisément à ce point d'intersection. Au moment où Corentin y arriva, il vit une figure s'élever comme par enchantement, et quand il avança la main pour s'emparer de cet être fantastique ou réel auquel il ne supposait pas de bonnes intentions, il rencontra les formes rondes et moëlleuses d'une femme.

— Que le diable vous emporte, ma bonne ! dit-il en murmurant. Si vous n'aviez pas eu affaire à moi, vous auriez pu attraper une balle dans la tête... Mais d'ou venez-vous et où allez-vous à cette heure-ci ? Êtes-vous muette ? — C'est cependant bien une femme, se dit-il à lui-même.

Le silence devenant suspect, l'inconnue répondit d'une voix qui annonçait un grand effroi : — Ah ! mon bon homme, je revenons de la veillée.

— C'est la prétendue mère du marquis, se dit Corentin. Voyons ce qu'elle va faire.

— Eh bien ! allez par là, la vieille, reprit-il à haute voix en feignant de ne pas la reconnaître. A gauche donc, si vous ne voulez pas être fusillée !

Il resta immobile ; mais en voyant madame du Gua se diriger vers la tour du Papegaut, il la suivit de loin avec une adresse diabolique.

Pendant cette fatale rencontre, les chouans s'étaient très-habilement postés sur les tas de fumier vers lesquels Marche-à-terre les avait guidés.

— Voilà la Grande Garce ! se dit tout bas Marche-à-terre, en se dressant sur ses pieds le long de la tour comme aurait pu faire un ours.

Nous sommes là, dit-il à la dame.

— Bien ! répondit madame du Gua. Si tu peux trouver une échelle dans la maison dont le jardin aboutit à six pieds au-dessous du fumier, le Gars sera sauvé. Vois-tu cet œil-de-bœuf là-haut ? il donne dans un cabinet de toilette attenant à la chambre à coucher, c'est là qu'il faut arriver. Ce pan de la tour au bas duquel vous êtes, est le seul qui ne soit pas cerné. Les chevaux sont prêts, et si tu as gardé le passage du Nançon, en un quart d'heure nous devons le mettre hors de danger, malgré sa folie. Mais si cette catin veut le suivre, poignardez-la.

Corentin, apercevant dans l'ombre quelques-unes des formes indistinctes qu'il avait d'abord prises pour des pierres, se mouvoir avec adresse, alla sur-le-champ au poste de la porte Saint-Léonard, où il trouva le commandant dormant tout habillé sur le lit de camp.

— Laissez-le donc, dit brutalement Beaupied à Corentin, il ne fait que de se poser là.

— Qu'y a-t-il ? demanda Hulot.

— Les chouans sont ici, répondit Corentin.

— Impossible, mais tant mieux ! s'écria le commandant tout endormi qu'il était, au moins l'on se battra.

Lorsque Hulot arriva sur la Promenade, Corentin lui montra dans l'ombre la singulière position occupée par les chouans.

— Ils auront trompé ou étouffé les sentinelles que j'ai placées entre l'escalier de la Reine et le château, s'écria le commandant. Ah ! quel tonnerre de brouillard ! Mais patience ! je vais envoyer au pied du rocher une cinquantaine d'hommes, sous la conduite d'un lieutenant. Il ne faut pas les attaquer là, car ces animaux-là sont si durs qu'ils se laisseraient rouler jusqu'en bas du précipice comme des pierres, sans se casser un membre.

La cloche fêlée du beffroi sonna deux heures lorsque le commandant revint sur la Promenade, après avoir pris les précautions militaires les plus sévères, afin de se saisir des chouans commandés par Marche-à-terre. En ce moment, tous les postes ayant été doublés, la maison de mademoiselle de Verneuil était devenue le centre d'une petite armée.

Le commandant trouva Corentin absorbé dans la contemplation de la fenêtre qui dominait la tour du Papegaut.

— Citoyen, lui dit Hulot, je crois que le ci-devant nous embête ; car rien n'a encore bougé.

— Il est là, s'écria Corentin en montrant la fenêtre. J'ai vu l'ombre d'un homme sur les rideaux ! Je ne comprends pas ce qu'est devenu mon petit gars. Ils l'auront tué ou séduit. Tiens, commandant, vois-tu ? voici un homme ! marchons !

— Je n'irai pas le saisir au lit, tonnerre de Dieu ! Il sortira, s'il est entré ; alors, Gudin ne le manquera pas, s'écria Hulot qui avait ses raisons pour attendre.

— Allons, commandant, je t'enjoins, au nom de la loi, de marcher à l'instant sur cette maison.

— Tu es encore un joli coco pour vouloir me faire aller.

Sans s'émouvoir de la colère du commandant, Corentin lui dit froidement : Tu m'obéiras.

Puis, il tira de sa poche un papier.

— Voici un ordre en bonne forme, signé du ministre de la guerre, qui t'y forcera, reprit-il. Est-ce que tu t'imagines que nous sommes assez simples pour laisser cette fille-là agir comme elle l'entend ?

— Je prends la liberté, citoyen, de t'envoyer faire... tu me comprends ? Suffit. Pars du pied gauche, laisse-moi tranquille et plus vite que ça.

— Mais lis, dit Corentin.

— Ne m'embête pas de tes fonctions, s'écria

Hulot indigné de recevoir des ordres d'un être qu'il trouvait si méprisable.

En ce moment, le fils de Galope-chopine se trouva au milieu d'eux comme un rat qui serait sorti de terre.

— Le Gars est en route, s'écria-t-il.

— Par où...?

— Par la rue Saint-Léonard.

— Beaupied, dit Hulot à l'oreille du caporal qui se trouvait auprès de lui, cours prévenir l'adjudant de s'avancer sur la maison et de faire un joli petit feu de file : tu m'entends!

Le caporal partit.

— Par file à gauche, en avant sur la tour, vous autres! s'écria le commandant.

XXXI.

Quand les passions arrivent à une catastrophe, elles nous soumettent à une puissance d'enivrement bien supérieure aux mesquines irritations du vin ou de l'opium. La lucidité que contractent alors les idées, la délicatesse des sens trop exaltés, produisent les effets les plus étranges et les plus inattendus. Alors, en se trouvant sous la tyrannie d'une même pensée, certaines personnes aperçoivent clairement les objets les moins perceptibles, tandis que les choses les plus palpables sont pour eux comme si elles n'existaient pas. Mademoiselle de Verneuil était en proie à cette espèce d'ivresse qui fait de la vie réelle une vie semblable à celle des somnambules, lorsqu'après avoir lu la lettre du marquis, elle s'empressa de tout ordonner pour qu'il ne pût échapper à sa vengeance, comme naguère elle avait tout préparé pour une fête d'amour.

Mais quand elle vit sa maison soigneusement entourée, par ses ordres, d'un triple rang de baïonnettes, une lueur soudaine brilla dans son âme; elle jugea sa propre conduite et pensa avec une sorte d'horreur qu'elle venait de commettre un crime. Dans un premier mouvement d'anxiété, elle s'élança vivement vers le seuil de sa porte, et y resta pendant un moment immobile, en s'efforçant de réfléchir sans pouvoir achever une idée. Elle doutait si complétement de ce qu'elle venait de faire, qu'elle chercha pourquoi elle se trouvait dans l'antichambre de sa maison, en tenant un enfant inconnu par la main. Devant elle, des milliers d'étincelles nageaient en l'air comme des langues de feu. Elle se mit à marcher pour secouer l'horrible torpeur dont elle était enveloppée; mais, semblable à une personne qui sommeille, aucun objet ne lui apparaissait avec sa forme ou ses couleurs vraies. Elle serrait la main du petit garçon avec une violence qui ne lui était pas ordinaire, et l'entraînait par une marche si précipitée, qu'elle semblait avoir l'activité d'une folle.

Elle ne vit rien de tout ce qui était dans le salon quand elle le traversa, et cependant elle y fut saluée par trois hommes qui se séparèrent pour lui donner passage.

— La voici, dit l'un d'eux.

— Elle est bien belle! s'écria le prêtre.

— Oui, répondit le premier; mais comme elle est pâle et agitée!...

— Et distraite, ajouta le troisième, elle ne nous voit pas.

A la porte de sa chambre, mademoiselle de Verneuil aperçut la figure douce et joyeuse de Francine qui lui dit à l'oreille : — Il est là, Marie.

Alors mademoiselle de Verneuil se réveilla, put réfléchir, regarda l'enfant qu'elle tenait, le reconnut et répondit à Francine : — Enferme ce petit garçon, et, si tu veux que je vive, garde-toi bien de le laisser s'évader.

En prononçant ces paroles avec lenteur, elle avait fixé les yeux sur la porte de sa chambre, où ils restèrent attachés avec une si effrayante immobilité, qu'on eût dit qu'elle voyait sa victime à travers l'épaisseur des panneaux.

Elle poussa doucement la porte, et la ferma sans se retourner, car elle aperçut le marquis debout devant la cheminée. Sans être trop recherchée, sa toilette avait un certain air de fête et de parure qui ajoutait encore à l'éclat que presque toutes les femmes trouvent à leurs amants.

A cet aspect, mademoiselle de Verneuil retrouva toute sa présence d'esprit. Ses lèvres, fortement contractées quoique entr'ouvertes, laissèrent voir l'émail de ses dents blanches et dessinèrent un sourire arrêté dont l'expression était plus terrible que voluptueuse. Elle marcha d'un pas lent vers le jeune homme; et, lui montrant du doigt la pendule, elle lui dit avec une sorte de gaieté :

— Un homme digne d'amour vaut bien la peine qu'on l'attende.

Mais, abattue par la violence de ses sentiments, elle tomba sur le sofa qui se trouvait auprès de la cheminée.

— Ma chère Marie, que vous êtes séduisante quand vous êtes en colère! dit le marquis en s'asseyant auprès d'elle, lui prenant une main qu'elle laissa prendre et implorant un regard qu'elle refusait. — J'espère, continua-t-il d'une voix tendre et caressante, que Marie sera dans un instant bien chagrine d'avoir dérobé sa tête à son heureux mari.

En entendant ces mots, elle se tourna brusquement et le regarda dans les yeux.

— Que signifie ce regard terrible? reprit-il en riant. Que ta main est brûlante !... Mon amour, qu'as-tu?

— Mon amour! répondit-elle d'une voix sourde et altérée.

— Oui, dit-il en se mettant à genoux devant elle, en lui prenant les deux mains qu'il couvrit de baisers; oui, mon amour, je suis à toi pour la vie.

Elle le poussa violemment et se leva. Ses traits se contractèrent, elle rit comme rient les fous et lui dit: — Tu n'en crois pas un mot, homme plus fourbe que le plus ignoble scélérat.

Elle sauta vivement sur le poignard qui se trouvait auprès d'un vase de fleurs, et le fit briller à deux doigts de la poitrine du jeune homme surpris.

— Bah! dit-elle en le jetant, je ne t'estime pas assez pour te tuer! Ton sang est même trop vil pour être versé par des soldats, et je ne vois pour toi que le bourreau.

Ces paroles furent péniblement prononcées d'un ton bas, et elle trépignait des pieds comme un enfant gâté qui s'impatiente. Le marquis s'approcha d'elle en cherchant à la saisir.

— Ne me touchez pas! s'écria-t-elle en se reculant par un mouvement d'horreur.

— Elle est folle, se dit le marquis au désespoir.

— Oui, folle! répéta-t-elle; mais pas encore assez pour être ton jouet. Que ne pardonnerais-je pas à la passion; mais vouloir me posséder sans amour, et l'écrire à cette...

— A qui donc ai-je écrit? demanda-t-il.

— A cette femme chaste qui voulait me tuer.

Là, le marquis pâlit, serra le dos du fauteuil qu'il tenait de manière à le briser et s'écria : — Si madame du Gua a été capable de cette noirceur...

Mademoiselle de Verneuil chercha la lettre, ne la retrouva plus, appela Francine, et la Bretonne vint.

— Où est cette lettre?

— Monsieur Corentin l'a prise.

— Corentin! ah! je comprends tout, il a fait la lettre et m'a trompée comme il trompe, avec un art diabolique.

Après avoir jeté un cri perçant, elle alla tomber sur le sofa, et un déluge de larmes sortit de ses yeux. Le doute comme la certitude était horrible. Le marquis se précipita aux pieds de sa maîtresse, la serra contre son cœur en lui répétant dix fois ces mots, les seuls qu'il pût prononcer : — Pourquoi pleurer, mon ange? où est le mal? Les injures ne sont-elles pas de l'amour? ne pleure pas, je t'aime! je t'aime toujours.

Tout à coup il se sentit presser par elle avec une force surnaturelle, et au milieu des sanglots : Tu m'aimes donc? dit-elle.

— Tu en doutes encore! répondit-il d'un ton plein de mélancolie.

Elle se dégagea brusquement de ses bras et se sauva comme effrayée et confuse, à deux pas de lui.

— Si j'en doute! s'écria-t-elle.

Elle vit le marquis sourire avec une si douce ironie que les paroles expirèrent sur ses lèvres. Elle se laissa prendre par la main et conduire jusque sur le seuil de la porte. Mademoiselle de Verneuil aperçut au fond du salon un autel dressé à la hâte pendant son absence. Le prêtre était en ce moment revêtu de son costume sacerdotal. Des cierges allumés jetaient sur le plafond un éclat aussi doux que l'espérance. Elle reconnut dans les deux hommes qui l'avaient saluée, le comte de Bauvan et le chevalier de Renty, deux témoins choisis par M. de Montauran.

— Me refuseras-tu toujours? lui dit tout bas le marquis.

A cet aspect, elle fit tout à coup un pas en arrière pour regagner sa chambre, tomba sur les genoux, leva les mains vers le marquis et lui cria : — Ah pardon! pardon! pardon!

Sa voix s'éteignit, sa tête se pencha en arrière, ses yeux se fermèrent, et elle resta entre les bras du marquis et de Francine comme si elle eût expiré. Quand elle ouvrit les yeux, elle rencontra le regard du jeune chef, un regard plein d'une amoureuse bonté.

— Marie, patience! cet orage est le dernier, dit-il.

— Le dernier! répéta-t-elle.

Francine et le marquis se regardèrent avec surprise, mais elle leur imposa silence par un geste.

— Appelez le prêtre, dit-elle, et laissez-moi seule avec lui.

Ils se retirèrent.

— Mon père, dit-elle au prêtre qui apparut soudain devant elle, mon père, dans mon enfance, un vieillard à cheveux blancs, semblable à vous, me répétait souvent qu'avec une foi bien vive on obtenait tout de Dieu; est-ce vrai?

— C'est vrai, répondit le prêtre. Tout est possible à celui qui a tout créé.

Alors mademoiselle de Verneuil se précipita à genoux avec un incroyable enthousiasme.

— O mon Dieu! dit-elle dans son extase, ma foi en toi est égale à mon amour pour lui! inspire-moi! Fais ici un miracle, ou prends ma vie.

— Vous serez exaucée, dit le prêtre.

Mademoiselle de Verneuil vint s'offrir à tous les regards en s'appuyant sur le bras de ce vieux prêtre

à cheveux blancs. Une émotion profonde et secrète la livrait à l'amour d'un amant, plus brillante qu'en aucun jour passé; car une sérénité pareille à celle que les peintres se plaisent à donner aux martyrs, imprimait à sa figure un caractère imposant. Elle tendit la main au marquis, et ils s'avancèrent ensemble vers l'autel où ils s'agenouillèrent. Ce mariage qui allait être béni à deux pas du lit nuptial; cet autel, élevé à la hâte; cette croix, ces vases, ce calice, apportés secrètement par un prêtre; cette fumée d'encens répandue sous des corniches qui n'avaient encore vu que la fumée des repas; ce prêtre qui ne portait qu'une étole par-dessus sa soutane; ces cierges dans un salon, tout formait une scène touchante et bizarre qui achève de peindre ces temps de triste mémoire où la discorde civile avait renversé les institutions les plus saintes. Alors les cérémonies religieuses avaient toute la grâce des mystères : les enfants étaient ondoyés dans les chambres où gémissaient encore les mères; comme autrefois, le Seigneur allait, simple et pauvre, consoler les mourants; puis les jeunes filles recevaient pour la première fois le pain sacré, dans le lieu même où elles jouaient la veille.

L'union du marquis et de mademoiselle de Verneuil allait être consacrée comme tant d'autres unions, par un acte contraire à la législation nouvelle; mais plus tard, ces mariages, bénis pour la plupart au pied des chênes, furent tous scrupuleusement reconnus. Le prêtre qui conservait ainsi les anciens usages jusqu'au dernier moment, était un de ces hommes fidèles à leurs principes au fort des orages. Sa voix, pure du serment exigé par la république, ne répandait à travers la tempête que des paroles de paix. Il n'attisait pas, comme l'avait fait l'abbé Gudin, le feu de l'incendie, mais il s'était, avec beaucoup d'autres, voué à la dangereuse mission d'accomplir les devoirs du sacerdoce pour les âmes restées catholiques. Afin de réussir dans ce périlleux ministère, il usait de tous les pieux artifices nécessités par la persécution, et le marquis n'avait pu le trouver que dans une de ces excavations qui de nos jours encore, porte le nom de *la cachette du prêtre*. La vue de sa figure pâle et souffrante inspirait si bien la prière et le respect, qu'elle suffisait pour donner à cette salle mondaine l'aspect d'un saint lieu.

L'acte de malheur et de joie était tout prêt. Avant de commencer la cérémonie, le prêtre demanda, au milieu d'un profond silence, les noms de la fiancée.

— Marie Nathalie, fille de mademoiselle Blanche de Hautefeuille et de Victor Amédée, duc de Verneuil.

— Née?

— Le 11 décembre 1774.

— Où ?

— A Alençon.

— Je ne croyais pas, dit tout bas le comte au chevalier, que Montauran ferait la sottise de l'épouser! La fille naturelle d'un duc, fi donc! Si c'était du roi, encore passe!

Les noms du marquis avaient été remplis à l'avance. Les deux amants signèrent et les témoins après. La cérémonie commença. En ce moment, mademoiselle de Verneuil entendit seule le bruit des fusils et celui de la marche lourde et régulière des soldats qui venaient sans doute relever le poste de bleus qu'elle avait fait placer dans l'église; alors elle tressaillit et leva les yeux sur la croix de l'autel.

— La voilà une sainte, dit tout bas Francine.

— Qu'on me donne de ces saintes-là et je serai diablement dévot, ajouta le chevalier à voix basse.

Lorsque le prêtre fit à mademoiselle de Verneuil la question d'usage, elle répondit par un *oui* accompagné d'un soupir profond. Elle se pencha à l'oreille de son mari et lui dit : — Dans peu vous saurez pourquoi j'ai manqué au serment que j'avais fait de ne jamais vous épouser.

Lorsqu'après la cérémonie, l'assemblée passa dans une salle où le dîner avait été servi, et au moment où les convives s'assirent, Jérémie arriva tout épouvanté. La pauvre mariée se leva brusquement, alla au-devant de lui, suivie de Francine, et, sur un de ces prétextes que les femmes savent si bien trouver, elle pria le marquis de faire tout seul, pendant un moment, les honneurs du repas, et emmena le domestique avant qu'il eût commis une indiscrétion qui serait devenue fatale.

— Ah! Francine! se sentir mourir et ne pas pouvoir dire : Je meurs!... s'écria mademoiselle de Verneuil qui ne reparut plus.

Cette absence pouvait trouver sa justification dans la cérémonie qui venait d'avoir lieu. A la fin du repas, et au moment où l'inquiétude du marquis était au comble, Marie revint dans tout l'éclat du vêtement des mariées. Sa figure était joyeuse et calme, tandis que Francine qui l'accompagnait avait une terreur si profonde empreinte sur tous les traits, qu'il semblait aux convives voir dans ces deux figures un tableau bizarre où l'extravagant pinceau de Salvator Rosa aurait représenté la Vie et la Mort se tenant par la main.

— Messieurs, dit-elle au prêtre, au chevalier et au comte, vous serez mes hôtes pour ce soir; car il y aurait trop de danger pour vous à sortir de Fougères. Cette bonne fille que voici a mes instructions et conduira chacun de vous dans son appartement.

Pas de rébellion, dit-elle au prêtre qui allait

parler, j'espère que vous ne désobéirez pas à une femme le jour de ses noces!

Une heure après, elle se trouva seule avec son amant dans la chambre voluptueuse qu'elle avait si gracieusement disposée. Ils arrivèrent enfin à ce lit fatal, où, comme dans un tombeau, se brisent tant d'espérances; où le réveil à une belle vie est si incertain; où meurt, où naît l'amour, suivant la portée des caractères qui ne s'éprouvent que là.

Marie regarda la pendule, et se dit: — Six heures à vivre.

— J'ai donc pu dormir, s'écria la marquise réveillée en sursaut par un de ces mouvements soudains qui nous font tressaillir lorsqu'on a fait la veille un pacte en soi-même afin de s'éveiller le lendemain à une certaine heure. — Oui, j'ai dormi, répéta-t-elle en voyant à la lueur des bougies que l'aiguille de la pendule allait bientôt marquer deux heures du matin.

Elle se retourna et contempla son époux. Le marquis dormait, la tête appuyée sur une de ses mains, à la manière des enfants, et de l'autre il serrait celle de sa maîtresse en souriant à demi, comme s'il se fût endormi au milieu d'un baiser.

— Ah! se dit-elle à voix basse, il a le sommeil d'un enfant! Mais pouvait-il se défier de moi, de moi, qui lui dois un bonheur sans nom?

Elle le poussa légèrement, il se réveilla et acheva de sourire. Il baisa la main qu'il tenait, et regarda cette malheureuse femme avec des yeux si étincelants que, n'en pouvant soutenir le voluptueux éclat, elle déroula lentement ses larges paupières comme pour s'interdire à elle-même une dangereuse contemplation: mais en voilant ainsi le feu de ses regards, elle excitait si bien le désir en paraissant s'y refuser, que si elle n'avait pas eu de profondes terreurs à cacher, son mari aurait pu l'accuser d'une trop grande coquetterie. Ils relevèrent ensemble leurs têtes charmantes et se firent mutuellement un signe de reconnaissance plein des plaisirs qu'ils avaient goûtés; mais, après un rapide examen du délicieux tableau que lui offrait la figure de sa femme, le marquis, attribuant à un sentiment de mélancolie les nuages répandus sur le front de Marie, lui dit d'une voix douce: — Pourquoi cette ombre de tristesse, mon amour?

Elle se jeta sur le sein du marquis et pleura.

— Pauvre Alphonse, où crois-tu donc que je t'aie mené? demanda-t-elle en tremblant.

— Au bonheur.

— A la mort!

Puis, tressaillant d'horreur, elle s'élança hors du lit; le marquis étonné la suivit; sa femme l'amena près de la fenêtre. Après un geste délirant qui lui échappa, elle releva les rideaux de la croisée et lui montra du doigt, sur la place, une vingtaine de soldats. La lune ayant dissipé le brouillard, éclairait de sa blanche lumière les habits, les fusils, l'impassible Corentin qui allait et venait comme un chacal attendant sa proie, et le commandant, les bras croisés, immobile, le nez en l'air, les lèvres retroussées, attentif et chagrin.

— Eh! laissons-les, Marie, et reviens.

— Pourquoi ris-tu, Alphonse? c'est moi qui les ai placés là.

— Tu rêves!

— Non!

Ils se regardèrent un moment, le marquis devina tout, et, la serrant dans ses bras: — Va! je t'aime toujours, dit-il.

— Tout n'est donc pas perdu! s'écria Marie. Alphonse! dit-elle après une pause.

— Eh bien?

— Il y a de l'espoir.

En ce moment, ils entendirent distinctement le cri sourd de la chouette.

Francine sortit tout à coup du cabinet de toilette.

— Pierre est là! dit-elle avec une joie qui tenait du délire.

XXXII.

La marquise et Francine revêtirent M. de Montauran d'un costume de chouan, avec cette étonnante promptitude qui n'appartient qu'aux femmes. Lorsque la marquise vit son mari occupé à charger les armes que Francine apporta, elle s'esquiva lestement après avoir fait un signe d'intelligence à sa fidèle Bretonne. Francine conduisit alors le marquis dans le cabinet de toilette attenant à la chambre, et le jeune chef, en voyant une grande quantité de draps fortement attachés, put se convaincre de l'active sollicitude avec laquelle la Bretonne avait travaillé à tromper la vigilance des soldats.

— Jamais je ne pourrai passer par là, dit le marquis en examinant l'étroite baie de l'œil-de-bœuf.

En ce moment une grosse figure noire en remplit entièrement l'ovale, et une voix rauque, bien connue de Francine, cria doucement: — Dépêchez-vous, mon général, ces crapauds de bleus se remuent.

— Oh! encore un baiser! dit une voix tremblante et douce.

Le marquis, dont les pieds atteignaient l'échelle libératrice, mais qui avait encore une partie du corps engagée dans l'œil-de-bœuf, se sentit pressé

par une étreinte de désespoir. Il jeta un cri en reconnaissant ainsi que sa femme avait pris ses habits de chouan. Il voulut la retenir, mais elle s'arracha brusquement de ses bras, et il se trouva forcé de descendre. Il gardait à la main un lambeau d'étoffe, et la lueur de la lune venant à l'éclairer soudain, il s'aperçut que ce lambeau devait appartenir au gilet qu'il avait porté la veille.

— Halte! feu de peloton.

Ces mots, prononcés par Hulot au milieu d'un silence qui avait quelque chose d'horrible, rompirent le charme sous l'empire duquel semblaient être les hommes et les lieux. Une salve de balles arriva du fond de la vallée jusqu'au pied de la tour et succéda à la décharge que firent les bleus placés sur la Promenade. Le feu des républicains n'offrit aucune interruption et fut horrible, impitoyable. Les victimes ne jetèrent pas un cri. Entre chaque décharge le silence était sombre et effrayant. Corentin, ayant cependant entendu tomber du haut de l'échelle un des personnages aériens qu'il avait signalés au commandant, soupçonna quelque piége.

— Pas un de ces animaux-là ne chante, dit-il à Hulot, ces deux amants sont bien capables de nous amuser ici par quelque ruse, tandis qu'ils se sauvent peut-être d'un autre côté...

L'espion, impatient d'éclaircir le mystère, envoya le fils de Galope-chopine chercher des lumières. La supposition de Corentin avait été si bien comprise de Hulot, que le vieux soldat, préoccupé par le bruit d'un engagement très-sérieux qui avait lieu au poste de Saint-Léonard, s'écria : — C'est vrai, ils ne peuvent pas être deux.

Et il s'élança vers le corps de garde.

On lui a lavé la tête avec du plomb, mon commandant, lui dit Beau-pied qui venait à sa rencontre; mais il a tué Gudin et blessé deux hommes. Ah! l'enragé! il avait enfoncé trois rangées de lapins, et aurait gagné les champs sans le factionnaire de la porte Saint-Léonard qui l'a embroché avec sa baïonnette.

En entendant ces paroles, le commandant inquiet se précipita dans le corps de garde; il vit sur ce lit de camp le corps ensanglanté que l'on venait d'y placer, s'approcha du prétendu marquis, et leva le chapeau qui en couvrait la figure.

— Je m'en doutais, s'écria-t-il en tombant sur une chaise et se croisant les bras avec force, elle l'avait, sacré tonnerre! gardé trop longtemps.

Tous les soldats restèrent immobiles, car l'action du commandant avait fait dérouler les longs cheveux noirs d'une femme. Tout à coup le silence fut interrompu par le bruit d'une multitude armée. Corentin entra dans le corps de garde en précédant quatre soldats, qui, sur leurs fusils placés en forme de civière, portaient M. de Montauran auquel plusieurs coups de feu avaient cassé les cuisses. Le marquis fut déposé sur le lit de camp auprès de sa femme; il l'aperçut et lui saisit la main par un geste convulsif. La mourante tourna péniblement la tête, reconnut son mari, frissonna par une secousse horrible à voir et murmura ces paroles d'une voix presque éteinte :

— Un jour sans lendemain, tu l'avais dit toi-même.

— Portez-les à l'hôpital voisin, s'écria Corentin.

Hulot prit le sbire par le bras, de manière à lui laisser l'empreinte de ses ongles dans la chair, et lui dit : — Puisque ta besogne est finie par ici, fiche-moi le camp, et regarde bien la figure du commandant Hulot pour ne jamais te trouver sur son passage, si tu ne veux pas qu'il te fourre son bancal dans le ventre.

Et déjà le vieux soldat tirait son sabre hors du fourreau.

— Voilà encore un de mes honnêtes gens qui ne feront jamais fortune, se dit Corentin, quand il fut hors du corps de garde.

JANE LA PALE.

JANE LA PALE.

I.

— Il est donc riche, madame?

— Oh! très-riche, car il a un intendant; quand je dis un intendant, c'est plutôt une espèce de *maître Jacques*, cumulant les fonctions de valet de chambre, d'écuyer, de maître d'hôtel.

— En tout cas, s'il est riche, il n'est guère poli...

— Comment cela, ma chère amie?

— Comment!... Ne nous devait-il pas une visite? Quand on arrive dans un pays où se trouvent quelques personnes *comme il faut*, il me semble que l'usage exige...

— Certes, ma chère fille, tu es bien faite pour attirer l'attention; mais faut-il s'étonner qu'un jeune homme transporté tout à coup de Paris à Chambly ne cherche pas de relations dans une petite ville où il ne compte pas sans doute se fixer?

— Oh! si je l'ai remarqué, ce n'est pas pour m'en plaindre; nous ne sommes pas venues au village pour recevoir.

— Il est vrai... Cependant cette grande résolution commence à me peser un peu. Il est pénible, ma chère amie, après avoir vécu entourée de toutes les richesses du luxe, de se voir confinée dans une maison de campagne, à dix lieues de Paris, et loin de tout secours en cas de maladie.

Ici l'on entendit du bruit à la porte du salon, mais l'entretien était trop animé pour que les deux dames en pussent être détournées.

— A qui le dites-vous? répondit la plus jeune. Croyez-vous, madame, que ce séjour soit de mon goût? J'ai toujours, vous le savez, *exécré* la campagne; mon rang, mes habitudes m'appellent à Paris, que je ne reverrai peut-être jamais... Quand le monde vous paraît encore regrettable, croyez-vous qu'à trente-trois ans votre fille en soit assez lasse pour le fuir de son gré? Si j'ai accepté cet exil, c'est pour tâcher de rassembler, à force d'économie, les débris d'une fortune dissipée par le mari que vous m'avez donné.

Ce reproche blessa au cœur la pauvre mère, qui s'efforça de réparer sa maladresse par l'aveu vingt fois répété de ses torts; madame d'Arneuse l'interrompit:

— Allons, madame, le mal est fait, n'en parlons plus. Sa mort m'a rendu le repos, et toutes nos plaintes ne me rendront ni mes cent mille livres de rentes ni mon hôtel.

— Ah! oui, s'écria la mère en soupirant, cent bonnes mille livres de rentes que ton père avait amassées avec tant de peine et dont tu t'es vue dépouillée en quelques années!...

— Si au moins il ne me restait pas une fille de ce triste mariage, j'aurais l'espoir de pouvoir me remarier.

Ici madame Guérin donna cours aux éloges exagérés que lui dictèrent la tendresse maternelle et le désir de rentrer en grâce: madame d'Arneuse, à l'entendre, paraissait la sœur cadette de sa fille.

— Va, lui dit-elle en terminant, si ce jeune

homme vient nous voir, il ne voudra pas croire que tu sois la mère d'Eugénie.

— Y pensez-vous, madame ? M. Landon ne daignera pas nous faire cet honneur !...

L'air d'ironie qui accompagna ces paroles pouvait seul faire voir combien était piquée la femme qui les prononçait.

— Mais pourquoi pas ?... Quelque jour, en passant, il entendra jouer du piano, ou chanter, et... ce jeune homme a du monde, dit-on, il voudra savoir qui nous sommes : on dit qu'il est bien fait, spirituel ; et si ta fille...

— Mais ma fille est encore trop jeune pour se marier !...

Pour cette fois, le dépit en personne prononça cette phrase : madame Guérin, voyant la rougeur de sa fille, se tut, et continua de broder, en regardant par la fenêtre.

Eugénie, rentrant alors dans le salon, alla s'asseoir à côté de sa grand'mère ; mais après avoir examiné le visage sérieux de sa mère et repris son ouvrage, elle se hasarda de dire bien doucement :

— Si M. Landon ne nous a pas fait de visite, c'est peut-être parce qu'il a trop de chagrin...

Cette phrase faisait supposer deux choses : d'abord, que le léger bruit entendu à la porte du salon venait de la curieuse Eugénie ; elle avait voulu savoir ce qu'on disait en son absence, et la pauvre petite en avait bien le droit. Ensuite, on pouvait conjecturer que la jeune personne n'était pas contente de voir expirer la conversation, surtout quand il s'agissait de M. Horace Landon.

— Mais, mademoiselle, à quel propos cette observation vient-elle?... et qui a pu vous dire que M. Horace eût du chagrin ?

La jeune fille rougit, et, répondant à la seconde question en éludant finement la première :

— C'est Marianne, dit-elle, qui prétend l'avoir appris du domestique de M. Landon.

Détournée par cet innocent subterfuge, l'attention de madame d'Arneuse se porta tout entière sur un point qui prêtait à la contradiction.

— Eh bien, dit-elle, je tiens de Rosalie que M. Horace est très-gai ; mais, Eugénie, rappelez-vous bien que je ne veux pas que l'on parle chez moi de cet inconnu : vous m'entendez?...

Un « oui, madame » timidement prononcé fut toute la réponse d'Eugénie, qui poussa un soupir et baissa les yeux sur son ouvrage, non sans envier le privilége acquis à sa grand'mère de travailler auprès de la fenêtre et de voir passer M. Landon à son retour de la promenade.

C'était un véritable tableau de genre que le groupe de ces trois femmes : la vieille grand'mère, ses lunettes sur le nez, brodait une collerette ; sa fille, tenant un livre, annonçait par sa pose et par sa mise que l'orgueil lui faisait dédaigner les travaux du ménage ; sa figure altière contrastait singulièrement avec la douceur empreinte sur le visage de la tremblante Eugénie, qui travaillait sans mot dire, et dont la jolie tête restait toujours penchée sur un sein gonflé de soupirs. La bonne grand'mère jetait de temps en temps un regard affectueux à sa petite fille, qui répondait à cette caresse par un coup d'œil furtif qu'elle semblait vouloir dérober à l'inquisition de sa mère.

Cette famille habitait une jolie maison de peu d'apparence, située à l'entrée de Chambly, et d'où la vue s'étendait sur une campagne accidentée, connue sous le nom de Vallée de l'Ile-Adam ; cette vallée, moins célèbre, mais plus riante que celle de Montmorency, qui la sépare de Paris, est couronnée par de vastes forêts et divisée en plusieurs vallons qu'embellissent les gracieux détours de l'Oise. De riants villages, étagés sur les collines qui bordent les rives du fleuve, jettent sur tout le paysage un air d'animation et de fête dont le charme ne laisse pas regretter les beautés sévères qui manquent à toute la contrée.

La scène que nous venons de rapporter se passait dans un salon régulier où deux fenêtres s'ouvraient sur des jardins, et deux sur la rue. La grand'mère, que nous avons montrée brodant une collerette pour Eugénie, était âgée de soixante et quelques années ; sa fille avait trente-trois ans, ce qu'elle répétait si souvent depuis quatre ans que tout Chambly le savait : pour Eugénie, sa petite-fille, elle entrait dans cet âge charmant où le mariage est une terre promise sur laquelle on ne jette que des regards furtifs.

La grand'mère, madame Guérin, veuve depuis longtemps d'un fermier général, demeurait toujours avec madame d'Arneuse. Avant la révolution, madame Guérin avait marié sa fille à M. d'Arneuse, par suite de l'ambition qui poussait tous les financiers à rechercher l'alliance des maisons nobles, et M. Guérin n'avait point hésité à sacrifier une grande partie de sa fortune pour faire de sa fille une femme de qualité.

Cette union eut, comme la plupart des mésalliances, les suites les plus fâcheuses. Mademoiselle Guérin, devenue madame la marquise d'Arneuse, donna l'essor à l'orgueil, sa passion dominante. Elle punit sévèrement sa mère d'avoir désiré ce mariage ; elle l'écarta de son hôtel, et la bannit de ses réunions. Madame Guérin dévora ses larmes sans se plaindre, et chercha même à excuser sa fille auprès de l'avare fermier général ; mais madame d'Arneuse, ivre de vanité, finit par ne plus recevoir sa famille.

M. d'Arneuse était le type du dissipateur. Il avait mangé une grande partie de sa fortune avant d'épouser mademoiselle Guérin; ce mariage ne rétablit point ses affaires et ne fit que retarder de quelques années sa ruine, car la marquise, enchantée d'avoir le droit de *vivre noblement*, mit à honneur d'imiter son mari. Alors, quand les biens de M. d'Arneuse furent tout à fait dissipés, et que son espoir ne reposa plus que sur des substitutions dont les effets étaient fort éloignés, il trouva dans les biens de sa femme une ressource que celle-ci lui abandonna volontiers et qu'elle contribua même à épuiser en peu de temps.

Au milieu de cette splendeur, il faut avouer que madame d'Arneuse, quoique coquette et vaine, sut conserver une réputation de vertu que le peu d'agréments de M. d'Arneuse dut rehausser aux yeux du monde. Cette réserve, dont l'orgueil et la sécheresse du cœur firent peut-être tous les frais, lui valut les hommages de quelques hommes à la mode. La marquise eut soin de laisser éclater leur poursuite, et plus encore ses dédains, et prit de là occasion, dans ses rapports avec son mari, de se targuer à tout propos de sa vertu comme d'un trésor chèrement acquis. Madame allant sans cesse au bal, à l'Opéra, faisant plusieurs brillantes toilettes par jour, laissant un intendant administrer ses biens, donnant des fêtes élégantes, ainsi que cela se pratiquait jadis; monsieur jouant, ayant des maîtresses, crevant des chevaux, perdant des paris, comme on faisait, dit-on, autrefois, comme on fait peut-être encore aujourd'hui, finirent par se ruiner noblement. Le pauvre Guérin, avare comme doit l'être un fermier général qui a été laquais, mourut de chagrin en voyant s'évanouir en fumée le fruit de ses peines, de son usure et de ses travaux. Tout ce qu'on sait d'authentique sur la douleur de madame d'Arneuse, c'est qu'elle prit le deuil.

A cette époque éclata la révolution. Fidèle aux principes qui dirigeaient l'aristocratie, M. d'Arneuse émigra, ne laissant guère en France que des dettes. Sa situation était de celles où l'on se bat en désespéré; ce fut le parti qu'il prit; un duel lui fit rencontrer à Coblentz la mort qu'il avait cherchée en vain sur le champ de bataille. Passionné pour le jeu de trictrac, le marquis faisait avec un personnage important une partie dont les enjeux étaient considérables. Il se voyait sur le point de terminer un coup brillant qui devait lui donner un avantage immense. En effet, son adversaire avait entassé la fatale pile de misère; mais le coin de M. d'Arneuse était vide, et M. S*** amena trois fois de suite *bezet*. D'Arneuse s'écrie aussitôt que les dés sont pipés; S***, irrité, fit à la joue de son adversaire ce qu'il avait fait au coin, c'est-à-dire qu'il la *battit à vrai*[1]. Le jour, l'heure, le pré, les armes, les témoins furent choisis, et le lendemain M. d'Arneuse périt, regrettant moins la vie que la partie.

Cet excellent joueur ne fut pleuré de personne, pas même de sa femme, qui n'avait épousé que son nom. Cette mort vint assez à temps pour que madame d'Arneuse pût garder, toutes dettes payées et l'honneur sauf, mille écus de rentes, qui, par une fatalité singulière, se trouvèrent dépendre de la fortune de M. d'Arneuse. Eugénie était le seul fruit de leur union. L'obligation d'élever une fille en bas âge et de lui léguer des exemples de vertu fut une espèce de charge qui sembla déplaire à la jeune veuve.

Au milieu de ce grand naufrage, madame d'Arneuse ne conserva que son orgueil et ses prétentions : elle retrouva sa mère immuable dans sa bonté; car madame Guérin consentit à vivre avec elle, pour joindre six mille livres de rentes qui lui restaient au faible revenu de sa fille; et le village de Chambly, dix ans avant le moment où commence cette histoire, avait été choisi pour servir de tombeau aux grands airs de madame d'Arneuse : elle espérait, à force d'économie et de privations, pouvoir sortir de la médiocrité, et reparaître au grand jour de la capitale. C'était là tout son avenir.

Les résultats naturels de ces antécédents ont à peine besoin d'être énoncés : madame d'Arneuse, aigrie par ses malheurs, devint fort difficile à vivre; à défaut de sensibilité, une vivacité toute nerveuse, qui lui était propre, la faisait rapidement passer des espérances les plus ambitieuses au plus profond découragement. Sa vie fut constamment mêlée de joie et de peines factices. Enfin, l'amour de la domination, qui est la passion de ces âmes hautaines, devint la source des seuls plaisirs réels qui lui restèrent, plaisirs dont sa fille et sa mère firent tous les frais. Eugénie avait à ses yeux mille torts : le premier, celui d'être née; aussi la pauvre petite semblait-elle vouloir, à chaque instant, en demander pardon par le regard suppliant qu'elle jetait à sa mère. Ensuite, Eugénie avait une charmante figure, qu'embellissait encore un air de soumission et de douceur.

L'aspect d'Eugénie faisait naître une émotion d'autant plus vive, qu'à travers la crainte que lui inspirait madame d'Arneuse, l'amour filial et le respect brillaient dans les regards qu'elle portait sur sa mère : elle épiait le moindre geste, et cette tendre fille prévenait les ordres et les désirs, plutôt par tendresse que par crainte des reproches. Une joie enfantine animait son visage lorsque ses attentions n'étaient pas dédaignées, ou quand madame

[1] Terme de trictrac.

d'Arneuse les recevait avec moins d'indifférence qu'à l'ordinaire. Elle semblait comprendre la situation de sa mère, qu'elle plaignait et dont elle excusait les travers et les caprices.

La grand'mère, madame Guérin, souffrait de voir sa petite-fille traitée avec tant de rigueur; mais sa tendresse pour madame d'Arneuse et sa faiblesse naturelle l'empêchaient de se prononcer hautement en faveur d'Eugénie. Elle-même, d'ailleurs, malgré son grand âge et le dévouement dont elle avait donné tant de preuves, n'était pas à l'abri des exigences de sa fille; mais elle opposait à cette incessante tyrannie l'impassibilité de la vieillesse, et s'accusait elle-même des défauts de madame d'Arneuse, pensant qu'un mariage mieux assorti eût accru la fortune de sa fille, diminué son orgueil et adouci son caractère. Aussi n'intervenait-elle dans les querelles domestiques que pour recommander à Eugénie de ne pas heurter sa mère, de voler au-devant de ses désirs et de l'aimer toujours.

Madame d'Arneuse, au milieu de cette médiocrité de fortune, agissait comme madame de Montespan, qui, n'étant plus maîtresse de Louis XIV, exigeait encore les respects dus à une reine; madame d'Arneuse voulait être servie comme lorsqu'elle avait cent mille livres de rentes. Or, Marianne et Rosalie, les deux seuls domestiques qui fussent restés à son service, avaient bien de la peine à représenter dignement l'ancienne maison; aussi Eugénie prenait-elle une grande part aux soins que l'on prodiguait à sa mère : elle excusait les domestiques autant qu'elle le pouvait, et les suppléait pour tous les soins délicats qu'on ne peut attendre des subalternes. Reconnaissantes de cette condescendance qui ne compromettait en rien la dignité d'Eugénie, ces deux femmes ne gardaient leurs places que par affection pour leur jeune maîtresse, qui répandait un charme inexprimable sur les rapports même les moins intimes. Toutes deux déploraient secrètement la tyrannie qui pesait sur cette aimable personne, et Eugénie trouvait en elles un appui plus grand qu'on ne pourrait l'imaginer, car les deux bonnes formaient en sa faveur une ligue permanente; et si l'on songe à quel point les maîtres sont entre les mains de leurs valets, on concevra facilement de quel secours Rosalie et Marianne étaient à la pauvre Eugénie.

Cette maison ressemblait donc à toutes les maisons du monde : calme à la superficie, mais troublée dans l'intérieur, et en proie à mille petites intrigues domestiques qui roulaient plutôt sur des sentiments que sur des faits. Pour achever ce tableau et le rendre complet, avant de revenir à ce qui se passe dans le salon, nous allons écouter ce qui se dit dans l'antichambre.

Une jeune et jolie fille repassait une robe de percale qu'elle venait d'étendre sur une couverture. Elle mettait à cet ouvrage une grande attention; et à la manière dont Rosalie plissait la robe, on eût pu deviner qu'elle travaillait pour mademoiselle.

— Avouez, Marianne, disait-elle à une femme d'une soixantaine d'années qui s'occupait de quelques détails de ménage, avouez que cette pauvre jeune personne serait bien heureuse si nous parvenions à la tirer d'ici.

— Malheureusement, répondit Marianne, il n'y a pas moyen, mais je donnerais bien la moitié d'un quaterne pour la délivrer.

— Hé bien, repartit Rosalie en abandonnant son fer et en venant s'asseoir auprès de la cuisinière, nous pouvons toujours l'essayer.

—Eh! bonne sainte Vierge! comment?... s'écria Marianne en mettant les mains sur ses hanches et en regardant la soubrette avec une avide curiosité.

— En la mariant avec M. Horace Landon, répondit la femme de chambre.

—Il est beaucoup trop riche, et puis il a quelque amour dans la tête. il est triste.

— Il est gai, répliqua Rosalie.

— Il est triste! répéta Marianne d'un ton péremptoire.

— Qui vous a dit cela? demanda Rosalie.

— C'est sa femme de charge, répondit Marianne, se croyant victorieuse.

— Et moi, je le tiens de son valet de chambre! s'écria Rosalie en rougissant; M. Nikel, celui qui gouverne la maison de M. Landon; il mène son maître par le bout du nez; il est le seul qui puisse le voir; et c'est la vérité, il me l'a bien dit plus d'une fois...

A ces paroles, la cuisinière se tourna d'un air inquisiteur vers la femme de chambre :

— Est-ce qu'il vous ferait sa cour?... demanda-t-elle.

— Je n'ai pas dit cela... répliqua Rosalie en baissant les yeux; mais quand cela serait, j'aurais bien la force de me dévouer pour gagner M. Nikel et l'engager à marier notre demoiselle à son maître.

— Dévouer! s'écria Marianne; saint Jésus! je me dévouerais plutôt mille fois qu'une!

A cette exclamation, la femme de chambre, abandonnant la place qu'elle occupait auprès de la cuisinière, reprit son fer. qu'elle passa silencieusement sur une percale d'une blancheur éblouissante, en réfléchissant à la phrase de Marianne.

— Est-ce que vous avez déjà vu M. Nikel? demanda Rosalie après un moment de silence.

— Oui, répondit Marianne; et c'est lui qui m'a dit que son maître avait cinquante mille livres de

rentes, que c'était une maison d'or, que M. Landon ne prenait garde à rien, que les domestiques vivaient chez lui comme le poisson dans l'eau, qu'à Paris M. Landon possédait un bel hôtel; et il m'a encore raconté que personne de chez eux ne pouvait découvrir ce qui l'avait obligé à venir habiter un petit village pour y vivre retiré, et très-mal; mais il paraît que M. Horace n'aime pas trop la bonne chère, puisqu'il a une si mauvaise cuisinière, et qu'il la garde!...

Le ton de Marianne en prononçant ces dernières paroles rendit à Rosalie le souffle qu'elle avait perdu; elle s'aperçut que Marianne ne cherchait en M. Nikel qu'un protecteur dont l'entremise pût l'élever à la place de cuisinière de M. Landon, et que, dans cette espérance, elle ferait tous les sacrifices nécessaires. La femme de chambre ainsi rassurée tourna la tête vers Marianne d'un air moins inquiet, et leur conversation finissant par l'aveu mutuel de leurs intérêts, elles convinrent de marcher chacune à leur but en s'entr'aidant et en dirigeant tous leurs efforts pour amener M. Landon à venir dans la maison de madame d'Arneuse.

— Cela sera d'autant plus difficile, dit Marianne en terminant, qu'il n'est pas dans l'intérêt de M. Nikel que son maître se marie : aussitôt qu'il y aura une femme dans la maison, il perdra son empire, et je gage qu'il empêchera son maître de venir ici.

— Si je parviens à lui plaire, pensait Rosalie, ce M. Nikel ne fera que ma petite volonté...

— Si je deviens cuisinière, pensait Marianne, j'en dirai tant sur mademoiselle Eugénie...

Ces dignes servantes s'imaginaient que M. Landon était un homme auquel on parlait aussi facilement qu'à leurs maîtresses, dont la détresse avait autorisé une certaine licence.

On doit bien s'imaginer que tout Chambly savait ce qui se passait dans la maison de madame d'Arneuse, par l'organe de la digne Marianne, qui de sa vie n'avait pu retenir une demande ou refuser une réponse. On dit même qu'elle faisait souvent l'une et l'autre à la fois.

Pendant que les deux domestiques complotaient ainsi de marier mademoiselle Eugénie à M. Landon, le silence régnait toujours au salon. Eugénie avait fort bien vu passer M. Horace, le matin; et, ayant remarqué le temps qu'il mettait à faire sa promenade, elle regardait la pendule pour calculer le moment de son retour. Jugeant enfin que cette heure désirée approchait, elle se leva, quitta son ouvrage et se mit au piano.

Cette petite manœuvre, tout innocente qu'elle était, annonçait évidemmment qu'Eugénie pensait à M. Horace Landon. Ce ne pouvait être en effet que pour lui qu'elle se mettait au piano tous les jours à la même heure, et qu'elle exécutait les morceaux les plus brillants, juste au moment où il passait. Aussi conclurons-nous de cette adroite combinaison si souvent répétée, qu'Eugénie avait conçu un petit plan de séduction qu'elle s'avouait peut-être ainsi : — A force d'entendre jouer, il voudra connaître la musicienne; alors, comme Marianne et Rosalie ont disposé tout le monde en ma faveur, on ne pourra que l'intéresser en lui rapportant ce que les heureux bavardages de Marianne ont appris sur mon compte : s'il est riche, il n'a pas besoin d'une femme qui lui donne encore de la fortune, il voudra donc voir la musicienne... et... s'il vient...

Ce rêve de la jeune fille était aussi celui de madame d'Arneuse, qui ne s'arrêtait probablement pas, comme Eugénie, au point le plus intéressant de son roman; en sorte que la maison ressemblait assez à l'un de ces forts dont les batteries étagées défendent l'approche d'un port militaire. Madame d'Arneuse avait aussi remarqué les heures auxquelles M. Landon passait et repassait. Chaque jour elle montait à sa chambre, abandonnait le salon à sa fille, et courait, sous quelque prétexte, s'établir à sa fenêtre pour foudroyer l'ennemi par un feu soutenu de regards, de gestes et d'attitudes qui ne paraissaient pas s'adresser à lui, bien qu'elles n'eussent pas d'autre objet.

Ainsi la première batterie faisait à grand bruit son explosion au rez-de-chaussée, où le piano d'Eugénie engageait l'action, tandis que madame d'Arneuse, au premier, lisait à sa croisée, ou regardait sur la route, etc... Enfin, souvent Rosalie, sur le seuil de la porte, établissait une troisième batterie qui tirait à bout portant sur Nikel.

Ces différentes manœuvres étaient toujours si habilement justifiées que le diable en personne ne les eût pas crues dirigées contre lui. Quoi de plus naturel, en effet, que madame d'Arneuse montât dans sa chambre à quatre heures, pour y faire sa toilette du dîner ou pour y prendre un livre... Quatre heures, même à Chambly, ce n'est pas heure indue, et Eugénie pouvait jouer du piano sans encourir les plaintes des voisins et les reproches du propriétaire. Quant à Rosalie, elle avait cru entendre sonner à la grand'porte, ou bien elle courait chez la mercière pour acheter du fil.

Cependant madame d'Arneuse était en proie aux plus graves agitations : elle commençait à croire que sa fille avait l'audace de tracer sur ses propres lignes une parallèle qui allait plus directement à la place attaquée, et la mésintelligence ne tarda pas à éclater entre les assiégeants. Eugénie venait de s'asseoir au piano et commençait un charmant caprice, lorsque madame d'Arneuse s'écria :

— Avez-vous oublié que j'ai la migraine, ou faites-vous du bruit à dessein? n'apprendrez-vous jamais à avoir une attention pour votre mère?...

Eugénie déconcertée fut loin de se douter que sa mère ne souffrait pas le moins du monde; elle la crut naïvement, et restant interdite, elle la regarda avec sollicitude.

— Comment, ma pauvre enfant, s'écria madame Guérin, tu souffres!... Et la grand'maman, tournant la tête vers sa petite-fille, lui fit signe d'abandonner le piano et de revenir travailler. La pauvre Eugénie, jetant un coup d'œil sur la pendule, poussa un soupir, regarda la croisée et reprit son ouvrage.

— Souffres-tu toujours beaucoup? demanda madame Guérin après une demi-heure de silence. Et elle contempla sa fille avec un air de compassion.

— Oui, madame; et mon mal de tête est si violent, que je vais aller chercher de l'eau de Cologne.

A ces mots, madame d'Arneuse, entendant le pas d'un cheval, courut précipitamment vers l'escalier. La pauvre grand'mère, croyant sa fille plus malade, la suivit avec inquiétude.

Eugénie, restée seule, n'osa toucher du piano, de peur qu'on ne la crût indifférente aux souffrances de sa mère; madame Guérin elle-même se serait courroucée. La jeune fille écoutait le pas du cheval, et elle le connaissait trop bien pour ignorer que M. Horace Landon allait passer.

Rosalie entre tout à coup, et s'écrie : — Mademoiselle, le voici!

— Mais Rosalie!... Et la jeune personne dévoile son embarras par un de ces doux regards qui disent tout. Aussitôt la femme de chambre tranche la difficulté en sautant à la fenêtre; elle l'ouvre précipitamment, se saisit d'une assiette creuse pleine d'eau, et la vide dans la rue : alors Eugénie s'approchant, toutes deux virent le jeune Horace Landon; son cheval marchait paisiblement, Nikel suivait.

Rosalie arrêta son regard sur ce dernier avec l'assurance d'une soubrette de comédie; mais Eugénie, timide et coquette en même temps, se rejeta brusquement en arrière, aussitôt que son regard eut rencontré celui du jeune homme. Nikel fit un signe d'amitié à la rusée soubrette qui lui souriait; Eugénie put, lorsqu'ils furent passés, contempler encore le jeune Horace, qui se garda bien de se retourner.

II.

— Je voudrais bien savoir pourquoi vous vous êtes permis d'ouvrir cette fenêtre?...

— Ce n'est pas moi, madame, répondit Eugénie.

— C'est moi, s'écria Rosalie; je suis venue pour ôter l'assiette dans laquelle madame a voulu nettoyer elle-même son bougeoir de vermeil, et j'en ai jeté l'eau par la fenêtre.

— Je le nettoierai moi-même toutes les fois que cela me plaira, entendez-vous?... mais pourquoi Eugénie était-elle debout, rouge et décontenancée, lorsque je suis entrée?

— Madame, s'écria Rosalie qui se hâta de répondre, mademoiselle, connaissant mon étourderie, a craint de me voir jeter par la fenêtre votre bobèche de cristal qu'elle croyait dans l'assiette...

— Pourquoi vous mêlez-vous de répondre pour ma fille? reprit madame d'Arneuse en interrompant Rosalie; et pourquoi entrez-vous au salon sans y être appelée?... J'entends que vous restiez dans l'antichambre, et que vous n'en bougiez que quand on aura besoin de vous. Tout va fort mal ici!... Sortez! Et vous, mademoiselle, mettez-vous au piano.

—Mais, maman, votre mal de tête...

—Il ne s'agit pas de ma tête, mais de votre piano; je veux voir si vous jouerez aussi faux qu'à l'ordinaire.

— Allons, dit madame Guérin, allons, ma petite, obéis à ta mère. Quant à son jeu, dit-elle en s'adressant à madame d'Arneuse, tu en seras, je crois, contente. Puis revenant à Eugénie :—Allons, mon enfant, lui dit-elle, ne fâche pas ta mère.

Eugénie obéit sans murmurer et sans demander la raison de cette nouvelle fantaisie; mais, tout en jouant, elle cherchait ce qui avait pu dissiper si rapidement le mal de tête de sa mère et en même temps lui donner tant d'humeur.

La pauvre enfant pouvait-elle deviner que la seconde batterie venait de tirer en pure perte? que madame d'Arneuse ayant entendu ouvrir la croisée, ayant vu M. Landon regarder dans le salon, et surtout ayant remarqué le signe de Nikel, était devenue furieuse en songeant que sa fille avait remporté le premier avantage décisif, après vingt jours de *tranchée* ou plutôt de croisée ouverte?

Cette colère d'amour-propre fut terrible; la grand'mère seule remercia Eugénie quand celle-ci eut terminé son morceau, encore le fit-elle avec les ménagements d'un homme de cour qui évite un disgracié, car elle déroba à sa fille le sourire qu'elle adressait à Eugénie. Le mouchoir de madame d'Arneuse étant tombé, sa fille se précipita pour le ramasser, et le lui présenta sans avoir le froid *merci* qu'on accorde même aux indifférents : enfin, madame d'Arneuse ne parla presque pas à Eugénie, et le lendemain matin son visage avait conservé la sévère expression de la veille.

Au déjeuner, le hasard voulut que la conversation tombât sur M. Horace Landon, et l'on se doute bien

que ce fut madame Guérin qui en parla la première : aussitôt madame d'Arneuse déclara—qu'elle ne voulait plus entendre ce nom; qu'elle défendait d'ouvrir la bouche sur ce qui concernait ce merveilleux, impoli à l'excès, grossier, sans esprit, et qu'il ne me conviendrait pas de voir, ajouta-t-elle, quand même il en solliciterait la permission. Je ne me sens pas du tout disposée à recevoir des gens dont le ton est si différent du nôtre. C'est quelque fils de parvenu, quelque marchand retiré; son nom n'est pas celui d'un homme comme il faut.

—Mais ma chère amie, ses gens l'appellent M. de Landon, dit madame Guérin.

— Oui, madame, s'écria Rosalie avec finesse, il est noble!

— Landon ou de Landon, cela ne signifie rien. N'a-t-on pas fait des nobles à la douzaine depuis quelque temps? Cependant ce nom-là n'aurait pas eu besoin d'être anobli, car c'est celui d'une des plus anciennes familles de France, à laquelle M. Landon n'appartient certainement pas, car il n'en a rien fait savoir, et ce sont là de ces choses qu'on a soin de ne pas laisser ignorer. Mais ce qui prouve mieux encore son origine plébéienne, c'est sa tournure : on le dit militaire, il n'est pas même décoré.

— Au reste, reprit madame d'Arneuse après un moment de silence, qu'on se souvienne de la manière dont il est arrivé dans ce pays! En vérité, quoique alors on ne l'ait pas arrêté et que depuis il ait donné les renseignements nécessaires, je ne puis qu'en penser très-mal : c'est quelque mauvaise affaire qui l'aura conduit ici; car comment un jeune homme qui a cinquante mille livres de rentes préfère-t-il habiter un village plutôt que Paris? Ceci n'est pas clair. D'ailleurs, tout en sa personne trahit le défaut d'éducation première... Il monte mal à cheval, il se tient sans dignité. Enfin, qu'on ne m'en parle plus; cela m'irrite et m'agace.

En ce moment, la haine que madame d'Arneuse croyait porter au jeune Landon était arrivée à son comble, et l'on sait combien elle était exagérée dans ses sentiments. Ainsi, ce jeune homme qui, à son arrivée dans le pays, lui parut digne d'être reçu et qui fut même désiré, devint, au bout de trois mois, l'objet de son antipathie. Chacun devinera pourquoi.

Malgré le haut point de défaveur où le jeune Landon était parvenu dans son esprit, madame d'Arneuse ne continua pas moins d'épier son passage; car ce fut vers quatre heures et demie que, se plaignant du froid, elle voulut son châle; Eugénie eut de son côté la satisfaction d'apercevoir que M. Horace, désirant sans doute écouter les sons du piano, arrêta le trot de son cheval, le fit marcher lentement le long de la maison, et reprit le trot une fois qu'il lui fut impossible d'entendre la musique. C'est, du moins, ce que supposa la pauvre enfant. Mais, hélas! elle ne savait pas que si M. Landon parut s'arrêter, ce fut par la volonté de Nikel son domestique, et non par un effet de son propre mouvement. En effet, même en ce moment, il y eut entre Nikel et Rosalie un engagement sérieux dans lequel cette dernière remporta un avantage signalé.

Cette jeune femme de chambre était Languedocienne; par conséquent vive, légère, animée, l'œil fripon, et la tournure en quelque sorte agaçante; alors on peut concevoir comment, tout en servant sa jeune maîtresse, elle avait le plaisir de travailler pour son propre compte en attaquant le cœur de l'estimable Nikel.

Jamais Chambly n'avait été si tranquille, et sous aucun régime il n'y eut une disette d'intrigues, de rapports, de commérages, pareille à celle qui mettait à mal toutes les langues lorsque M. Landon y arriva, de manière que ces événements obtenaient une grande attention, et le public observait les mouvements de la maison de madame d'Arneuse et ceux de M. Horace avec encore plus de curiosité que les habitués de la Petite-Province ne suivent, sur une carte, les mouvements des armées européennes, et l'on faisait généralement des vœux pour que mademoiselle Eugénie épousât M. Landon.

Il faut convenir que les discours suggérés par la haine à madame d'Arneuse n'étaient pas sans fondement, et la conduite de M. Horace, à son arrivée dans le village, prêtait assez à la médisance. A l'autre bout de Chambly s'élevait une belle maison séparée de toutes les autres. Elle était inhabitée, et le propriétaire n'avait jamais pu la louer, parce qu'elle exigeait de la part du locataire une fortune considérable : aussi, depuis quelque temps, s'était-il déterminé à mettre sur la porte cochère un petit écriteau économique sur lequel on lisait d'un côté *à vandre;* et de l'autre : *à loué.*

Cet écriteau, suspendu par une mince ficelle, tournait au gré du vent : or, le 15 janvier 1814, le vent soufflait de telle façon que l'écriteau ne présentait aux passants que la face sur laquelle on lisait *à loué.*

Ce jour-là, un jeune homme, monté sur un cheval fougueux, courait à bride abattue en traversant le village de Chambly. Un domestique le suivait.

L'air égaré du maître, ses yeux hagards, sa chevelure en désordre, firent croire à ceux qui le virent passer que c'était ou quelque prisonnier de marque, ou quelque criminel qui s'évadait.

Ce jeune homme ne paraissait faire aucune attention aux choses extérieures; et ce qui le prouva, c'est que son cheval s'abattit sous lui, qu'il tomba, qu'on le releva, que son domestique lui demanda s'il souffrait, et que, devant un cercle qui s'était

formé autour de lui, il répondit : — Qu'est-ce? que me voulez-vous?...

Cette phrase donna lieu à une dernière conjecture; chacun pensa qu'il était fou.

— Ah! je le crains bien!... dit Nikel à ceux qui lui faisaient part de leurs soupçons pendant qu'on transportait son maître dans la maison où un lit fut disposé en peu d'instants.

Quand le jeune Horace reprit ses sens après un long évanouissement, il demeura pendant quelque temps plongé dans un accablement profond; puis, parcourant d'un regard effaré tous les objets qui l'entouraient : « Jane! » s'écria-t-il. A ce moment il aperçut son valet de chambre, et recouvrant toute sa présence d'esprit : « Où sommes-nous? » dit-il à Nikel; celui-ci le lui rappela : « Eh bien, reprit Horace, le hasard m'indique la retraite où je dois me fixer; ici mon cheval s'est arrêté, ici je vivrai obscur, et j'y trouverai peut-être la tranquillité à défaut de bonheur. »

Il se mit alors à parcourir la chambre à grands pas, et ayant aperçu l'écriteau qui se balançait à la croisée, il se dégagea des bras de Nikel, qui voulut en vain le retenir, et s'élança dans la rue; il se mit à examiner la maison, au grand étonnement des habitants de Chambly, qui se figuraient qu'il avait au moins la jambe cassée. M. Landon loua sur-le-champ la maison, et ne tarda pas à s'y établir.

Tel fut le début de M. Horace dans la ville de Chambly. Il était de nature à faire causer : aussi parla-t-on de cet événement singulier jusqu'à ce que Nikel eût donné peu à peu des renseignements qui satisfirent la curiosité publique.

M. Landon était âgé de vingt-sept ans; il avait perdu son père et sa mère pendant la révolution, et sa fortune, qui était alors considérable, se ressentit de cette cruelle perte : néanmoins, son tuteur, homme d'une probité sévère, en sauva une grande partie. Ce tuteur était un homme assez supérieur pour, dans ces temps de troubles, veiller par lui-même à l'éducation de son pupille. Ses soins presque paternels furent couronnés d'un plein succès; l'élève se trouva digne du maître. M. Horace était donc, depuis longtemps, livré à lui-même; il avait servi pendant sept ans dans les chasseurs de la garde, et avait obtenu son congé.

Après ces doucements, que Nikel ne répandit que lentement et comme pour calmer l'avide curiosité du public, on se contenta d'observer ce qui se passait dans la maison de M. Landon. Cette maison fut meublée avec soin. Les écuries, abandonnées depuis longtemps, revirent de beaux chevaux, et les domestiques du jeune homme arrivèrent bientôt. On espérait assez tirer parti des gens de la maison, mais leur taciturnité désolante étonna tout le monde, et l'on fut encore plus surpris d'apprendre qu'elle était commandée par M. Landon.

Alors on attendit avec impatience les premières démarches du jeune homme, pour le juger en dernier ressort, mais il resta un mois entier sans se montrer : la curiosité devint bien vive, et arriva même à son comble, quand on sut, car tout se sait, qu'il ne bougeait pas du coin de son feu, où il passait la plupart du temps à lire. Nikel, chargé de la conduite de la maison, en était en quelque sorte le maître. Il n'y avait qu'un seul point sur lequel M. Horace fût scrupuleux; il exigeait un silence absolu, et s'emportait même, chose fort rare en lui, lorsqu'il entendait un bruit inusité. Faisant sa demeure favorite d'une chambre reculée qui avait vue sur la campagne, il n'en sortait que pour se promener dans son parc. Ainsi pendant un certain temps, il régna dans le village de Chambly une inquiétude générale sur le nouvel habitant.

Ce fut au bout de ce mois passé dans le silence et dans la mélancolie la plus profonde, qu'un matin, Nikel, ayant fini la chambre de M. Landon, prit sur lui de parler à son maître. Il le contempla d'abord pendant quelque temps : Horace regardait machinalement le feu; sa tête était appuyée sur la paume de sa main droite, dont le coude posait sur son fauteuil, et sa main gauche pendante annonçait par son immobilité une forte préoccupation. Ce spectacle, habituel pour Nikel, lui parut ce jour-là plus triste que jamais, et le fidèle serviteur s'enhardit au point de se placer d'abord au milieu de la chambre, à dix pas de son maître.

Là, posant son coude sur un meuble qui lui servit de point d'appui, il ne se soutint plus que sur sa jambe gauche, autour de laquelle il entortilla la droite; s'étant alors regardé dans la glace, il se trouva si bonne grâce, une tournure si philosophique et si argumentative, que, ne doutant pas du succès, il commença ainsi : — Savez-vous, monsieur, qu'en demeurant enseveli dans ce fauteuil, vous détruisez votre santé et perdez votre jeunesse?...

A ces mots, M. Landon se tourna vers Nikel, et l'examina sans mot dire.

Nikel se croyait beaucoup plus d'esprit et de finesse qu'il n'en fallait pour conduire son maître, et la cause de cette bonne opinion qu'il avait de lui-même était dans le caractère d'Horace, qui avait une telle insouciance sur les insipides détails de la vie, qu'elle dégénérait en dégoût complet pour les *choses*. Aimant trop les jouissances intellectuelles pour ne pas fuir les réalités que sa fortune lui permettait de négliger, s'agissait-il des *sentiments* ou des *personnes*, il retrouvait alors une énergie toute vierge et tout l'enthousiasme de la jeunesse. On conçoit alors l'espèce d'empire que pouvait avoir ac-

quis, sur le maître, le valet de chambre. Nikel aimait sincèrement M. Landon, il le soignait avec affection et complaisance. Celui-ci avait éprouvé tant de fois l'attachement de Nikel, qu'il ne pouvait refuser une grande liberté au domestique. Ce dernier se permettait donc de donner son avis, de chapitrer son maître, avec respect, il est vrai, mais encore avait-il conquis le droit de remontrance comme les anciens parlements; et Landon en agissait comme le roi, il écoutait la remontrance et n'en faisait qu'à sa tête.

Alors, Nikel, profitant de l'espèce d'insouciance de son maître pour la conduite d'une maison, ne prenait, dans certains cas, l'avis de M. Landon que comme Richelieu venait prendre celui de Louis XIII. Mais il n'abusait pas de son autorité; seulement il régnait avec douceur sur tous les gens de la maison, faisait le beau parleur, et quand on proposait quelque chose, il répondait en s'identifiant avec M. Horace : *Nous verrons, nous avons le projet de, nous sommes d'avis,* et toujours *nous.* Marianne croyait le maréchal des logis Nikel (car il avait été maréchal des logis) aussi jaloux de son autorité que de ses intérêts; il n'en était rien : Nikel aimait sincèrement son maître, il savait que son maître l'aimait, et, content de son rôle, loin de s'opposer à quelque projet qui pût dissiper le chagrin de M. Horace, il eût été le premier à le proposer. Enfin Nikel était formé d'une argile pure, mais non pas sans défaut : enfant d'Adam, il payait sa quote-part dans le grand tribut d'imperfections que nous devons au malin esprit, et cette contribution personnelle ne l'empêchait pas d'être un brave, un digne homme, quoique parfois curieux et bavard.

Nikel vit bien que la douceur du regard de son maître étant un encouragement, il pouvait parler sans rien craindre : jugeant alors que dans les cas désespérés il faut de grands remèdes, il procéda en jetant d'abord son maître dans l'étonnement.

— Savez-vous, dit-il en continuant, que Sénèque vous condamne tout à fait lorsqu'il établit que *les hommes de courage supportent les infortunes sans changer de caractère...*

— Et où diable as-tu pris cela?...

— Bravo! dit en lui-même Nikel; où je l'ai pris, monsieur, dans le chapitre 5 du Traité des Passions, où ce grand général a mis en déroute tous les arguments que des gens de la Grèce ont, à ce qu'il prétend, poussés contre lui, quoique je ne comprenne guère comment il se peut que ce Sénèque...

— Mais, Nikel, tu as donc lu Sénèque?... dit M. Landon en changeant de posture, car il se porta sur un seul côté de son fauteuil pour regarder Nikel.

— Oui, monsieur, je l'ai lu en le replaçant l'autre jour dans votre bibliothèque.

— Tu n'as lu que ce passage-là, je parie!... et tu es bien heureux d'avoir à me le citer.

— Ciel! s'écria Nikel en décroisant ses jambes et en s'approchant de M. Landon; c'est ce qui vous trompe, mon général, car j'ai continué, et j'ai été bien plus content de mon auteur dans sa pièce du *Mariage de Figaro.* Voilà un homme!

M. Landon se prit à rire, et Nikel interdit reprit sa première pose; et ayant retrouvé son point d'appui :

— Oui, monsieur, c'est dans le volume suivant; il est, comme l'autre, tout relié en maroquin rouge.

Cette explication fit encore plus rire Landon, qui comprit alors la méprise de Nikel : le maréchal avait cru que des volumes de même format et reliés de la même manière devaient ne former qu'un seul et même ouvrage.

— Je vois bien que monsieur rit parce que je ne sais pas le latin, reprit Nikel; mais enfin, monsieur, toujours est-il que vous devriez sortir de votre léthargie, courir, monter à cheval, vous distraire : vous n'employez plus votre pauvre Nikel! un maréchal des logis réduit à n'avoir plus qu'une chambre à faire!... Nous avons tous sur le cœur le pain que nous mangeons. Je ne suis pas au fait de ce qui cause votre peine, et je ne dois pas même le savoir, à moins que monsieur ne me le dise lui-même; car Dieu m'est témoin que je ne ferais pas une enjambée, même à cheval, pour le découvrir. Je ne suis pas comme ceux qui vont au pas de charge dans la confiance de leurs maîtres : notre devoir est de les servir et de prendre leurs intérêts; c'est pour cela que je dis à monsieur qu'il devrait ne pas s'absorber et se complaire dans sa mélancolie : quoique je n'en connaisse pas les causes, je suis certain que monsieur conviendra qu'il a tort, et que Sénèque a raison.

— Sénèque est mis là pour Nikel, dit en souriant M. Landon.

— Et quand ce serait Nikel? est-ce parce que votre pauvre chasseur vous aurait montré le bon chemin que vous prendriez le mauvais?

— Non, non, Nikel, reprit M. Landon, tu sais bien que je suis volontiers tes conseils, qui sont bons quelquefois.

— Monsieur veut rire, s'écria le valet de chambre avec un faux air de modestie où l'amour-propre triomphait; puis il reprit :

Puisque monsieur cache obstinément la cause de son chagrin, on ne peut pas lui donner des consolations; mais, en tout cas, je ne persiste pas moins à prétendre que si monsieur montait son beau cheval, s'il allait au grand galop vers Cassan, comme lorsque nous avons chargé à Eylau, monsieur se

dissiperait et finirait par reprendre un peu de gaieté.

— Tu as raison, Nikel; c'est une lâcheté que de se laisser abattre par la douleur.

— Ainsi, monsieur, interrompit Nikel, je vais faire seller *Magnifique,* vous apporter votre déjeuner, et nous partirons pour Cassan.

Horace était retombé dans son fauteuil; il avait l'œil fixé sur le feu; il ne répondit rien.

— Il est ensorcelé ! s'écria Nikel en s'en allant.

Néanmoins, M. Landon, depuis cette matinée, prit une autre manière de vivre. Semblable à ces gens qui, tout glorieux d'avoir rencontré l'idée d'un homme supérieur, pensent qu'ils le conduisent, Nikel regarda ce changement comme son ouvrage. Alors la curiosité des habitants de Chambly eut lieu de se satisfaire : Horace se promenant quelquefois à cheval dans la campagne, ils le virent passer, et soudain chacun voulut expliquer ce qu'il y avait d'étrange dans ses manières : de là mille commentaires différents, tous appuyés sur les traces de violent chagrin qui paraissaient dans le maintien du jeune étranger.

En effet, l'âme d'Horace avait été altérée par une secousse trop forte pour revenir subitement à toute sa vie première; les ressorts trop fatigués n'avaient plus cette élasticité qui fait le charme du jeune âge; sa figure portait l'empreinte de la souffrance, et, comme son âme, au premier aspect elle semblait flétrie; mais, en examinant Horace, on finissait par découvrir qu'il s'était seulement froissé dans sa chute, et que l'âme pouvait fleurir encore. On reconnaissait d'abord en lui une inépuisable bonté qui n'excluait pas la finesse : spirituel, il était franc; libre dans ses manières et dans ses expressions, il devait déplaire à quelques-uns par sa facilité à obéir à toutes les impressions d'une imagination mobile; quoiqu'il parlât avec pureté, avec éloquence même, il se livrait néanmoins à des saillies qui s'accordaient mal avec sa manière habituelle de s'énoncer, mais fort bien avec l'ensemble de l'homme. Il savait cependant sacrifier aux convenances, et avait parfois de la dignité. Sa figure, sans être belle, était si expressive, qu'elle traduisait innocemment les moindres mouvements de son âme. Il était petit, mais très-bien proportionné; la couleur de son teint, ses gestes vifs, tout indiquait en lui le défaut des tempéraments nerveux, cette exaltation dans la pensée, cette chaleur dans les sentiments, qui ne laissent jamais le temps de consulter la froide raison : suivant ainsi l'inspiration du moment, tantôt Horace se livrait à une gaieté excessive, et tantôt il devenait mélancolique; mais cette inégalité de caractère n'influait que sur la surface, car on retrouvait toujours en lui la bonté, l'enthousiasme et cette noble confiance de la jeunesse, d'où il résultait qu'Horace, n'ayant jamais rien de caché pour personne, introduisait le premier venu dans sa conscience avec une facilité qui lui nuisait au premier abord : aussi était-ce un bien grand miracle et une chose inexplicable pour Nikel que M. Horace eût gardé pour lui seul la cause de sa retraite et de son chagrin.

Avec l'apparence de la légèreté, Landon était capable de constance; son chagrin ne céda point à sa nouvelle conduite. Il finit par contracter machinalement l'habitude de monter à cheval tous les jours avant son dîner, et les habitants s'accoutumèrent à le voir passer tous les jours et ne s'occupèrent plus de lui. Horace allait se promener, au gré de Nikel, dans les environs : il pouvait plaisanter, rire, faire du bien, mais toutes ses actions portaient un caractère d'insouciance qui prouvait qu'il ne mettait pas toute son âme dans ce qu'il faisait; à travers la pensée du moment, éclatait une autre pensée toujours vivante qui faisait pâlir tout ce qui ne se rapportait pas à elle.

Aussi les hommes les moins observateurs apercevaient-ils dans son maintien ou sur sa figure les traces de la douleur. On le plaignait involontairement, et les bonnes gens sous le chaume desquels il portait des consolations et des secours, lui disaient tous : — Ah, monsieur ! fasse le Ciel que vous soyez plus heureux !... Le malheur a un instinct qui lui fait deviner le malheur.

Quand l'homme riche est malheureux, ses peines prennent leur source dans les affections de l'âme; alors son désespoir a les formes moins acerbes que celles de l'infortune qui n'envie que les biens matériels.

Cette noble douleur de l'âme perce néanmoins dans tous les actes de l'existence, parce qu'elle est de tous les moments. Les autres ont des instants d'illusion et de rechute; celle-là est égale et toujours digne : Horace Landon la laissait voir avec une franchise qui ne lui faisait rien perdre de sa dignité et qui redoublait l'intérêt qu'inspirait sa personne.

Trois mois se passèrent ainsi, et le jeune homme vit arriver la belle saison avec indifférence.

Ce fut à cette époque, au milieu du mois d'avril, que les intrigues de Rosalie et de Marianne prirent un caractère plus grave, que madame d'Arneuse contracta l'habitude de faire avant le dîner une toilette qui la retenait dans sa chambre depuis quatre heures jusqu'à cinq, que la visite de M. Landon fut d'abord souhaitée, et son obstination à ne pas la faire, regardée comme une déclaration de guerre. Il serait difficile d'expliquer les intentions de madame d'Arneuse : voulait-elle essayer la puissance de ce qui lui restait de charmes, ou désirait-elle

seulement rompre, par la société du jeune inconnu, la monotonie de son genre de vie? Quoi qu'il en fût, madame Guérin n'avait pas d'autre motif que ce dernier, car l'établissement d'Eugénie n'entrait guère dans sa tête que comme un événement possible, mais trop heureux, disait-elle, pour qu'il pût advenir à une famille que le bonheur avait abandonnée.

Eugénie, en apprenant l'arrivée de Landon, agit et pensa comme toutes les jeunes personnes. Elle se disait en riant : « Il sera mon mari. » Une minute après elle n'y songeait plus. Lorsqu'il passa pour la première fois devant la maison, elle l'examina avec la folle curiosité de la jeunesse. Horace lui plaisait. Elle en plaisanta maintes fois avec sa grand'mère; mais elle finit par en rire si souvent, qu'une autre que madame Guérin eût trouvé la chose sérieuse. Enfin elle commençait à ne plus se permettre aucune plaisanterie, et touchait du piano tous les jours à quatre heures. Horace Landon était loin de se croire l'objet d'une telle curiosité; il ne savait certes pas que, dans une maison du village, son nom, mis à l'index, donnait lieu à des scènes de famille, à des déchirements intérieurs. Nikel, de son côté, se sentait une violente inclination pour Rosalie; mais tous ces sentiments restaient enfermés dans le secret des consciences sans qu'aucun événement les eût fait éclater.

Telle était, au 15 avril 1814, la position respective des parties belligérantes. Le village attendait bien quelques événements, mais le présent n'offrait rien qui pût autoriser les moindres conjectures sur l'avenir.

III.

La scène qui se trouve rapportée au premier chapitre de cette histoire se passa le seize avril au matin : ce fut donc le lendemain, dix-sept, que Rosalie remporta cet avantage signalé sur le cœur du maréchal des logis. Cette victoire, dont la femme de chambre avait seule le secret, lui donna lieu d'espérer qu'elle ne serait que le prélude de plus grands événements, et elle se flatta de faire du salon de madame d'Arneuse le théâtre de la guerre.

Le pauvre Nikel avait, en effet, trop bien accueilli le malin regard lancé par la femme de chambre. On trouvera peut-être extraordinaire qu'un maréchal des logis et une soubrette languedocienne débutent en amour avec tant de délicatesse, mais il n'en est pas moins vrai qu'au moment où Rosalie regarda venir Nikel et où Nikel contempla Rosalie, le chasseur arrêta machinalement son cheval, et sans suivre son maître, resta naïvement devant la porte de madame d'Arneuse. Le cheval laissa tout au plus deux minutes à son maître, c'en fut assez pour la Languedocienne; quant au chasseur, il était vaincu, il aurait voulu rester une heure, un an, toute sa vie... Il rejoignit son maître à contre-cœur pour la première fois.

Aussi, lorsqu'au retour de cette promenade Landon se mit à table, et que Nikel, la serviette sous le bras, une assiette à la main, debout derrière son maître, attendit l'ordre de s'asseoir, que celui-ci lui donnait quelquefois quand la promenade avait été longue, ses idées étaient déjà toutes renversées; Rosalie triomphait complétement, Nikel avait perdu la tête.

Horace ayant demandé du pain, Nikel lui présenta une cuiller; il apporta ensuite un morceau de pain à son maître, qui lui tendait son verre; il remit plusieurs fois sur la table les mets dont Horace avait déjà mangé. Le maréchal ne voyait plus que l'œil fripon de Rosalie, ce tablier relevé en triangle, qu'elle tenait de sa jolie main, et surtout certaine cornette garnie de mousseline qui entourait ses joues rondes et fraîches. La coiffure est assurément la partie de la toilette que les femmes soignent le plus; c'est aussi la plus indiscrète : elle révèle souvent les projets de séduction dissimulés avec le plus d'habileté. Les femmes qui se coiffent elles-mêmes portent toujours avec elles un sûr indice de leur caractère. Une dévote ne met pas son bonnet à rubans de couleur sombre, comme ces femmes du monde qui passent une minute d'un quart d'heure à chiffonner leur gracieuse coiffure du matin.

— Qu'avez-vous donc aujourd'hui? dit Horace à Nikel.

— L'avez-vous vue, monsieur?

— De qui voulez-vous parler? Je n'ai vu personne aujourd'hui; il s'agira de quelque femme.

— Ah! monsieur, vous l'eussiez remarquée autrefois.

— Nikel, vous savez bien qu'en général je n'aime pas les femmes.

— Monsieur les aime peut-être en particulier...

Ici Horace regarda Nikel avec étonnement et lui dit en souriant :

— Çà, mon pauvre chasseur, te voilà donc amoureux?

— Ah! monsieur, je me sens comme je n'ai jamais été. Certes, lorsqu'une figure me plaisait autrefois, je n'étais pas maréchal des logis de chasseurs pour rien, et j'allais en conquête aussi vite que le régiment. Tenez, monsieur, sauf votre respect et votre avis, je crois qu'il y a plusieurs amours.

— Oui, Nikel, répondit Horace gravement, je le crois aussi.

— Et il y en a un où l'on est timide comme un conscrit, et où on se laisse mener à la baguette comme un Prussien.

— C'est quand on ressent plus d'amour qu'on n'en inspire, répondit Horace.

— Monsieur a parfaitement raison ; mais alors n'y aurait-il pas une marche toute particulière à suivre dans ce cas? par exemple, tomber à l'improviste sur l'ennemi, pour emporter la place d'assaut, et...

— Le véritable amour, dit Horace avec une gravité comique, est toujours respectueux.

— Respectueux! reprit Nikel ; mais alors, monsieur, il s'agirait donc de mariage?

— Nikel, mon pauvre enfant, ne te fie jamais à une femme... Crois-moi.

— Sauf votre respect, mon général, la plus mauvaise a toujours quelque chose de meilleur que nous.

L'innocente plaisanterie du maréchal ne parut pas avoir égayé Landon, qui, cessant de répondre à Nikel, resta plongé dans une sombre méditation. L'honnête chasseur, se gourmandant en lui-même d'avoir fait peine à son maître, n'osait troubler cette rêverie ; cependant, au bout d'une demi-heure de silence, il osa demander la permission de sortir. Horace y consentit par un signe de tête.

Nikel se mit sur le pied de guerre en revêtant sa veste de chasseur et tout ce que sa garde-robe pouvait lui fournir de plus séduisant : il partit en fredonnant une chanson et en faisant tourner sa canne comme pour se donner de la hardiesse ; et à n'en juger que par la force de la rotation, grande était sa timidité.

Le chasseur marcha d'un pas très-délibéré tant qu'il fut à une certaine distance de la maison de madame d'Arneuse ; mais lorsqu'il en aperçut le toit, son cœur battit avec violence, il ralentit son pas, sa canne ne tourna plus, il en serra le cordon, se contenta de la traîner lentement, et se mit à philosopher : c'était son faible.

— Comment se fait-il que mademoiselle Rosalie, que depuis deux mois j'ai vue presque tous les jours, me soit apparue aujourd'hui tout autre qu'à l'ordinaire? car, enfin, la demoiselle Rosalie de ce matin n'est plus celle d'hier.

Le chasseur s'était arrêté tout court ; et, chose inouïe, il éprouvait en lui-même un sentiment qui tenait de la peur. En effet, savait-il si mademoiselle Rosalie le recevrait bien ou mal? s'il paraîtrait aimable?... Là-dessus, ayant fait descendre son pantalon de manière à ce qu'il n'y eût aucun pli, ayant brossé les manches de sa veste et tiré le col de sa chemise, il avança de quelques pas ; mais tout à coup il rétrograda comme si le feu d'une redoute inconnue l'eût foudroyé : il se tapit derrière l'angle d'un mur, et resta dans cette position, incertain, rougissant, pesant la démarche qu'il allait faire et les paroles qu'il allait prononcer.

La cause de cette soudaine retraite était Rosalie elle-même, qui, postée depuis longtemps dans le grenier, avait aperçu de loin la démarche incertaine et la toilette du chasseur. Descendant alors avec prestesse, elle était venue se mettre en embuscade sur le seuil de la porte cochère : là, tranquille en apparence, feignant de ne pas voir Nikel, tout en jetant parfois de son côté un regard furtif, elle était prête à tourner brusquement la tête quand il serait près d'elle, et à jouer la surprise.

En rétrogradant ainsi, le maréchal laissa voir son jeu : il permit à Rosalie d'apprécier le sentiment qu'elle inspirait ; la soubrette comprit qu'elle était aimée ; et en descendant de son grenier, elle changea de rôle. Elle venait au seuil de la porte, humble et soumise, livrer son cœur au valet de chambre ; mais en arrivant près de lui elle en avait déjà fait son vassal, et avait decidé de déguiser son amour, de veiller sur tous ses mouvements, enfin de dominer Nikel et de le tenir en arrêt.

Toute cette histoire repose sur la fausse manœuvre du chasseur, car les plus grands effets ne dépendent jamais que des plus petites causes ; un ver microscopique a mis la Hollande à deux doigts de la mort, en rongeant les digues qui la défendent de l'invasion de la mer ; comment aurait-il pu, le pauvre Nikel, ignorant l'avenir, connaître l'influence fatale d'un pas plus ou moins accéléré? S'il eût marché droit à Rosalie, il serait arrivé, quoi? que la Languedocienne eût été trop heureuse des attentions du chasseur... et, dans cette hypothèse, les amours de Nikel auraient fini trop brusquement pour amener la capitulation qu'il devait signer.

Rosalie avait donc l'avantage. Quand elle jugea que le chasseur était sorti de sa cachette, elle tourna la tête vers lui avec une hardiesse mutine : une femme est toujours tout obéissante ou tout impérieuse.

Nikel, rassemblant alors son courage, rehaussa la touffe de cheveux qui garnissait le sommet de sa tête, abandonna sa position, et prit le haut du pavé, sans regarder la Languedocienne. Certes, si quelque chose pouvait rétablir l'équilibre et détruire le mauvais effet du pas rétrograde, c'était ce pas redoublé et ce dédain affecté pour le minois contristé de la soubrette. Un bon génie semblait crier à Nikel : « Courage! continue! et tu sauveras ton maître! » Mais non, lorsque le valet de chambre parvint à l'endroit où était la servante, qu'il entendit le doux murmure des clefs agitées par elle, il sentit son cœur faillir, il tourna la tête, la tête lui tourna, il quitta soudain

le pavé, et quand il fut arrivé en ligne, c'est-à-dire à deux pas de Rosalie, il s'arrêta.

Dans ce moment, on commençait au salon une partie de piquet; madame Guérin jouait contre sa fille et contre Eugénie. Tout à coup madame d'Arneuse se lève et sonne pour avoir de la lumière; Rosalie entendit la sonnette, mais elle décréta de ne pas bouger. Si Nikel eût été philosophe et observateur autant qu'il avait la prétention de l'être, cet événement eût pu lui rendre l'avantage.

Mais non, le valet de chambre, les yeux baissés, ne pouvait guère changer d'attitude; car, par bonheur ou par malheur, la soubrette était chaussée avec une coquetterie raffinée, et Nikel admirait deux petits pieds, agrément rare dans une soubrette, et que Nikel avait si souvent entendu vanter à son maître, qu'il avait fini par en faire lui-même le plus grand cas. Pendant qu'il cherchait ce qu'il allait dire, la femme de chambre, ayant peine à déguiser sa joie, croisa ses bras l'un sur l'autre, de manière que la main droite caressait légèrement la partie supérieure du bras gauche, et tout son air semblait dire à Nikel: Si tu as de l'empire sur M. Landon, il épousera mademoiselle Eugénie... Quant à toi, tu seras mon humble serviteur.

Le maréchal sentit qu'un silence de trente secondes est inconvenant auprès d'une femme, quelle qu'elle soit, surtout quand on admire ses pieds et que les pieds sont petits. Levant alors tout doucement sa tête, il se mit à contempler le visage mutin de Rosalie. Cette vue le fit tressaillir.

On doit se rappeler que Nikel avait la prétention de passer pour un bel esprit, qu'il s'étudiait à parler d'une manière distinguée; or voici comme il débuta :

— Sur mon honneur, mademoiselle, voici une bien belle soirée.

En prononçant cette phrase banale, Nikel regardait d'un air sentimental la maligne soubrette, qui, soutenant cette attaque en lui renvoyant des regards pleins de gentillesse et de coquetterie, répondit que la douceur du temps l'avait seule engagée à venir respirer le frais sur le seuil de la porte.

La conversation n'en demeura pas là, comme on peut bien le croire, et le chasseur ne tarda pas à entamer le chapitre des compliments. Rosalie accepta cet hommage de l'air d'une fille habituée aux éloges.

— Vous avez été militaire, M. Nikel, lui dit-elle enfin; combien de fois vous est-il arrivé de débiter de pareils compliments sans en penser un mot peut-être! Cependant les pauvres filles s'y laissent toujours prendre quand ils leur sont adressés par de jolis garçons.

Nikel, en ce moment, trouva Rosalie dix fois plus belle. Celle-ci, comme on le voit, s'avançait en bon ordre de bataille, gardant les rangs, s'emparant de tous les postes, s'établissant sur toutes les hauteurs.

— Je sais, mademoiselle, reprit le valet de chambre, que ces choses-là n'ont de mérite que quand on les pense; mais votre miroir vous a dit avant moi que tous ceux qui vous les adressent doivent être sincères, sous peine d'être aveugles... En prononçant ces dernières paroles, il tâcha de prendre la main de Rosalie; mais elle la retira en regardant Nikel avec assez de douceur pour le dédommager de la sévérité du geste.

— Il fait presque nuit, dit Rosalie; si vous vouliez entrer vous asseoir, nous serions mieux... La soubrette fit mine de s'en aller en ayant l'air de dire : « Qui m'aime me suive... » Le maréchal s'élança dans la cour, et la femme de chambre se présenta dans la cuisine, en traînant à sa suite Nikel tremblant et captif.

— Mais, Rosalie, dit la jeune fille, voilà une heure que l'on vous sonne pour de la lumière! prenez garde à vous, maman est en colère. Et Eugénie disparut...

— Comme elle est bonne, mademoiselle!... s'écria Rosalie en regardant Nikel. Puis elle sortit pour porter de la lumière au salon.

Nikel fut étonné de la beauté touchante d'Eugénie, et, pendant l'absence de Rosalie, il fit un retour sur lui-même pour considérer dans quelle affaire il s'embarquait ; ses yeux erraient sur chaque instrument de cuisine; et, d'après leur nombre, leur éclat, la manière dont cette pièce essentielle était tenue, il prenait une assez haute idée de la maison de madame d'Arneuse.

Soit astuce, soit réalité, Rosalie revint dans un état qui acheva la défaite de Nikel : elle pleurait, en essuyant ses yeux mutins du coin de son tablier.

— Que vous est-il arrivé, mademoiselle? s'écria l'honnête maréchal, dont l'âme tendre s'émut à cette scène inattendue.

— Hélas! je viens d'être grondée à cause de vous; pendant que j'étais sur la porte à prêter l'oreille à vos sornettes, madame m'a sonnée et je ne l'ai pas entendue.

— Et vous avez été grondée pour moi!... Ah, mademoiselle!... Et Nikel, approchant sa chaise de celle de Rosalie, prit la main de la jolie pleureuse, et cette fois il la serra dans les siennes.

— Si je souffrais seule de l'humeur de madame, il n'y aurait que demi-mal; mais mademoiselle! ah, la pauvre enfant!... quel malheur pour elle d'être jolie!... Quel dommage qu'il n'y ait pas dans ce pays-ci un bon parti pour elle!... Comme elle rendra heureux, en sortant d'une pareille prison, le mari qui l'en délivrera!

— Je suis persuadé, dit Nikel, que vous ressemblez à votre jeune maîtresse.

— Non, M. Nikel; non, non, répondit Rosalie en remuant la tête d'une manière très-significative; moi, je ne suis qu'une pauvre fille, je n'ai pas de fortune; mademoiselle est riche: ce que j'ai, M. Nikel, c'est une bonne âme, et ce n'est pas à cela qu'on regarde maintenant.

Cette fois le maréchal ne pouvait éviter la botte, elle était trop directe; il n'y avait ni feinte, ni passe, elle allait droit au cœur: aussi n'y répondit-il qu'en tortillant le cordon de cuir de sa canne, et en regardant alternativement et Rosalie et la canne, ou, si l'on veut, et la canne et Rosalie, de manière que l'on a toujours ignoré laquelle des deux excitait le plus vivement son attention.

— Cette fille-là, se disait-il en revenant chez son maître, cette fille-là est un trésor, tudieu!... Cette lacune est indispensable; car toute périphrase serait sans énergie pour rendre les expressions du maréchal. Au surplus, continua-t-il, quel mal y aurait-il à me marier?... Elle me vaudra dix maîtresses!... Mais, mille tonnerres! elle m'a donné une fort bonne idée, et mon maître devrait venir faire quelquefois sa partie chez madame d'Arneuse; on le distrairait, et puis ne l'accompagnerais-je pas? s'il joue au salon, nous jouerons à l'antichambre, je serai près de ma Rosalie. Tous les soirs je la verrai... et, si l'on ne peut pas faire autrement, on l'épousera!... Elle est, morbleu! propre et gentille comme un cheval de lancier polonais.

Ce monologue de Nikel fait voir que la rusée soubrette avait avancé les affaires de sa maîtresse comme les siennes. Elle avait trop de finesse pour ne pas deviner les pensées de Nikel: aussi s'empressa-t-elle d'instruire Eugénie du succès de ses intrigues. Sans en rien témoigner, mademoiselle d'Arneuse en conçut quelque joie; elle espéra même, et ce faible espoir répandit quelque charme sur la vie malheureuse qu'elle menait.

— Allez, mademoiselle, vous serez madame Landon, disait Rosalie en la déshabillant; car M. Landon viendra ici, et il est impossible de voir mademoiselle sans l'aimer.

— Rosalie, vous êtes folle! répondit-elle avec un sourire presque moqueur; gardez-vous bien de laisser supposer à personne que j'autorise ce badinage.

Du moment où Eugénie cessa de plaisanter sur M. Horace avec sa grand'mère, et qu'en le voyant passer tous les jours elle admira le cheval et le cavalier, l'enfantillage cessa pour faire place à un autre jeu de l'esprit. Toutes les jeunes personnes ont, à l'âge d'Eugénie, assez de penchant vers les idées romanesques: or comme Landon était le premier homme qui s'offrît à ses regards, et qu'il n'avait rien de disgracieux, l'*étrangeté* de ses manières, sa mélancolie, tout servit à favoriser le penchant qu'elle eut à en faire, dans son imagination, le héros d'un petit roman. Elle écrivait ce roman tous les soirs, en le modifiant comme pour s'amuser; mais Dieu sait si elle s'y donnait un mauvais rôle!

En bâtissant ainsi des châteaux en Espagne, Eugénie s'habituait à penser à M. Landon, et tout en s'avouant qu'il ne lui était pas indifférent, en croyant de plus en plus qu'elle serait heureuse avec lui, elle était loin de connaître son propre cœur; un sentiment pur y grandissait à son insu, et l'amour n'était pas loin lorsqu'elle dit avec un accent enfantin: « Rosalie, vous êtes folle! » La nuit, elle rêva qu'elle épousait M. Landon.

Le lendemain, au déjeuner, Nikel, décidé à faire concourir son maître au succès de ses amours, employa pour l'engager à se présenter chez madame d'Arneuse tous les moyens que lui suggéra son adresse. S'il n'aborda pas ouvertement la question, comme on peut bien le penser, au moins ne prononça-t-il pas un mot qui ne tendît indirectement à son but.

Il commença par établir que les intérêts et la réputation de son bon maître étaient tout ce qu'il avait, lui Nikel, de plus cher.

A ce début, Landon ayant regardé le maréchal avec attention, crut qu'il s'agissait d'une chose sérieuse; Nikel, continuant alors avec feu, soutint en thèse générale qu'il ne pouvait pas souffrir que l'on mît en doute l'urbanité et la politesse des Landon, et, en thèse particulière, que cette exquise réputation était en danger si monsieur n'allait pas faire des visites à toutes les bonnes maisons du pays, où monsieur paraissait vouloir toujours habiter, notamment à la maison d'Arneuse, etc., etc. Enfin, il termina ainsi:

— Oui, monsieur, je le dis et je le répète, je ne vois pas ce qui vous empêcherait d'aller dans cette maison; vous vous y divertiriez toujours mieux que chez vous.

— C'est vrai, Nikel.

— Pourquoi refusez-vous donc de vous y présenter?

— Je ne sais, mais j'éprouve une répugnance invincible à sortir de ma solitude.

— Si je connaissais vos chagrins, je pourrais, monsieur, vous prouver peut-être qu'il vaudrait mieux vous dissiper et voir une jolie jeune personne, un ange...

— Je doute que vous pussiez me persuader cela, interrompit M. Landon avec l'accent du maître.

— Ah! monsieur, reprit l'adroit Nikel, vous faites bien voir là que vous la craignez.

— Il n'est plus au monde une femme que je redoute.

— En ce cas, monsieur a donc été amoureux ?... En faisant cette interrogation, le chasseur regardait son maître; Horace ne leva même pas les yeux; alors Nikel continua :

— Si monsieur a été amoureux, il doit connaître les tourments et les infernales inquiétudes de cette passion... A ces mots M. Landon regarda Nikel d'un air qui voulait dire : Veux-tu me faire de la peine?

Le maréchal comprit parfaitement ce regard ; il savait bien que son maître avait été amoureux, et son envie d'apprendre tous les détails d'une aventure dont il ne connaissait que l'héroïne, lui faisait sans cesse appuyer sur cet article, malgré le silence obstiné de Landon et le chagrin qu'il lui causait. Cependant, la plupart du temps, le remords le prenait en voyant qu'il tourmentait son maître, et, dans ce combat entre sa curiosité et sa bonté, ce dernier sentiment l'emporta; en ce moment, il n'osa plus toucher cette corde, et reprit en ces termes :

— Ce que je faisais observer à monsieur était pour lui donner à entendre que je ne le sollicitais d'aller chez madame d'Arneuse qu'afin de rendre service au pauvre soldat qui lui a sauvé la vie à Eylau; et je ne rappelle certes pas l'effet de mon devoir pour vous décider, car vous êtes le maître, monsieur; je ne voudrais pas, pour toute la gloire d'un de nos maréchaux, vous causer la moindre peine!... Vous irez, ou vous n'irez pas; Nikel fera comme il pourra...

— J'irai, Nikel, interrompit Horace d'un ton de voix plus doux. J'irai dès ce soir, demain, quand tu voudras enfin! Va, mon brave, tâche de trouver une femme qui t'aime sincèrement, et tu seras plus heureux que ton maître!...

— Vous êtes donc malheureux?... demanda Nikel avec l'accent de la plus tendre compassion, mais de la compassion curieuse.

— En voilà assez; je ferai ce que tu veux... Laisse-moi!

— C'est que monsieur connaît mon penchant pour le malheur; sans me vanter, j'ai su partager mon pain avec le pauvre, je n'ai jamais tué la poule du paysan, et j'ai toujours conduit les ennemis blessés à l'ambulance.

— C'est bon, c'est bien; mais laisse-moi, Nikel...

— C'est que je vois bien que vous allez tomber dans la mélancolie, et *j'aimerais mieux*, c'est-à-dire, il serait convenable (puisque vous allez ce soir chez madame d'Arneuse), que vous vous promenassiez à cheval ce matin.

— Je préfère rester.

— Mais monsieur sait bien que *Brigand* n'est pas sorti depuis quinze jours.

— Eh bien, monte-le!

— Ciel! y pensez-vous, monsieur? moi, monter un des chevaux de monsieur! j'aimerais mieux gratter la terre avec mes ongles! si monsieur ne veut pas venir, je promènerai *Brigand* à la main.

— Allons, Nikel, j'irai.

Nikel, se frottant les mains en signe de joie, se retira, et Horace sourit légèrement en voyant son valet de chambre persuadé qu'il avait remporté une grande victoire. Nikel était une si bonne âme, un si fidèle serviteur, que Landon ne voulut pas, en le détrompant, se priver de quelques scènes qui, pour la plupart du temps, le divertissaient.

IV.

Landon et son fidèle sergent, d'après la résolution qu'ils avaient prise, se promenèrent donc beaucoup plus matin qu'à l'ordinaire. Eugénie, plus attentive que sa mère, fut seule à les voir passer.

A trois heures environ, le chasseur mit toute son adresse à faire adopter à son maître une mise recherchée; et la mélancolie d'Horace l'empêchant de s'apercevoir du manége de son domestique, il s'habilla tout comme le voulut Nikel.

— Monsieur, disait-il quand il se vit en route avec son maître pour aller faire cette visite, vous reviendrez sans doute de vos préventions contre les femmes quand vous aurez vu combien cette jeune personne est intéressante et malheureuse...

— Elle est malheureuse!... dit Landon avec un accent de compassion, et comment?...

— Monsieur, c'est sa mère qui la tourmente un peu. Madame d'Arneuse est emportée, sa fille est douce; la mère aime le faste, et mademoiselle Eugénie aime la simplicité: or, monsieur sait bien qu'il y a des caractères si opposés qu'ils ne s'accordent jamais entre eux, et alors la vie intérieure n'est pas commode. C'est précisément comme si l'on couchait avec un mauvais camarade. Toute maltraitée qu'elle est, cette jeune fille adore sa mère, Rosalie me l'a dit; et cette mère est aveuglée par une inexplicable antipathie, au point de ne pas reconnaître tout l'amour que sa fille a pour elle.

— Pourquoi ne m'as-tu pas instruit plus tôt de ces détails?

— Mon colonel, je ne savais pas si ce spectacle-là vous rendrait plus triste ou plus gai.

— Tu le sais donc, maintenant?

— Non, mon colonel; mais j'avoue franchement que, malgré tout le désir que j'ai de vous voir aller chez madame d'Arneuse, je ne voudrais pas que

votre bonté... vous fût à charge. D'ailleurs, monsieur, ajouta Nikel en faisant tourner sa canne comme pour enlever ses scrupules, vous trouverez là des distractions plutôt que chez vous. Ne prendrez-vous pas le parti de la fille contre la mère, comme le *petit tondu* a fait en Espagne? ce sera une petite guerre. Vous finirez par vous intéresser à la jeune personne, et... vogue la galère... mademoiselle Eugénie est jolie... Tenez, voici la maison; elle n'est pas mal!... Au surplus, si vous vous ennuyez, nous allons au trot, vous pourrez vous retirer au galop... Mais voici la porte... entrez, mon colonel.

Horace, souriant de la franchise de son chasseur, lui serra la main, et Nikel, oppressé jusque-là, respira plus librement. Il trembla en frappant à la porte, et tressaillit en entendant les pas de Marianne, qui vint ouvrir.

Pendant qu'ils s'acheminaient, une tempête s'était élevée au salon.

— Notre voisin ne fait pas sa promenade aujourd'hui, avait dit madame Guérin.

— Il est sorti ce matin, lui répondit imprudemment sa petite-fille.

— Comment sais-tu cela? lui demanda la grand'-mère.

— Je l'ai vu ce matin vers dix heures, il allait à Cassan, repartit Eugénie avec d'autant plus de bonne foi que sa mère semblait approuver ce discours par son silence.

— Vraiment, je vous admire! s'écria madame d'Arneuse, furieuse d'avoir manqué le passage de Landon; vraiment, Eugénie, vous faites bien du cas de tous les ordres de votre mère!... J'ai signifié que je ne voulais plus entendre parler de cet étranger; son nom même me déplaît, m'irrite, et vous ne cessez de le prononcer! Maintenant, lorsque je voudrai quelque chose, je demanderai tout le contraire; ainsi, Eugénie, ma fille, parlez, étourdissez-moi de tout ce que fait et ne fait pas M. Landon. Et d'où savez-vous, je vous prie, qu'il aille à Cassan? l'avez-vous suivi à cheval?

— Non, maman, répondit Eugénie en tremblant.

— Comment, non! vous m'étonnez. Il ne vous manque plus que de courir les champs avec lui!...

— Mais, ma chère amie, dit madame Guérin en interrompant sa fille, ce n'est pas la faute d'Eugénie, c'est la mienne; j'ai parlé la première de ce jeune homme.

— Qu'importe, madame? devait-elle répondre? l'interrogeait-on? depuis quand les enfants discourent-ils avec tant de liberté? Ah! de notre temps on se tenait tout autrement! Jamais une fille bien élevée n'osait lever les yeux, et mademoiselle voit passer le monde, sait où l'on va, ce qu'on fait. Nous demanderons pour vous le ministère de la police.

— Mais, maman, je n'ai pas cherché à le savoir; le domestique de M. Landon...

— Eh bien, toujours!... Qu'est-ce que je viens de vous dire?... Ce nom me fatigue, et il faut l'entendre à chaque instant...

— Madame, voici M. Landon! s'écria Rosalie en entrant dans le salon avec un air de triomphe.

A ces mots, madame d'Arneuse resta tout interdite, et sa figure devint le théâtre d'une véritable péripétie comique. Le rouge de la colère expirante fit place à l'air d'une satisfaction froide; une aménité toute d'apprêt succéda si vite aux couleurs sombres de la vérité, qu'on pouvait facilement supposer à madame d'Arneuse une grande habitude de ces jeux de physionomie; et cette mobilité dans le masque faisait mal présumer de sa franchise. Madame Guérin et Eugénie avaient précipitamment tourné la tête vers la porte; mais la jeune fille ramena lentement sa figure sur son ouvrage, soit coquetterie innée, soit crainte de sa mère.

— Madame, faut-il faire entrer?... demanda la malicieuse soubrette dont l'air goguenard annonçait qu'elle avait entendu la dernière partie de la scène.

Madame d'Arneuse pencha doucement la tête, passa négligemment les doigts dans ses cheveux, rajusta son fichu, et jeta un coup d'œil dans la glace; sa conscience lui conseilla de s'envelopper dans un grand châle.

Les pas du jeune homme retentirent dans l'antichambre, et bientôt Rosalie rentra pour annoncer d'une voix sonore : — M. Horace de Landon! Puis elle regarda Eugénie en lui lançant une œillade qui voulait dire : — En avant! le chasseur l'eût du moins interprétée ainsi.

A l'aspect d'Horace les trois dames se levèrent. Madame d'Arneuse lui montra un siége qu'elle avait déjà placé de manière à lui dérober la vue d'Eugénie; l'air moitié impérieux, moitié poli avec lequel elle l'accueillit, était un reproche tacite du manque d'égards dont elle le jugeait coupable.

Avant que les compliments d'usage eussent été échangés, le sourire à la fois triste et poli de M. Landon parut à madame d'Arneuse galant et presque admirateur. Regardant déjà ce sourire comme une sorte d'amende honorable, elle eut l'air de consentir à recevoir un hommage en laissant deviner qu'elle pourrait faire grâce en faveur de l'admiration : aussi répondit-elle par un coup d'œil plein d'amabilité.

— Madame, dit Horace, je viens vous faire une visite tardive, sans doute, mais les soins et les embarras d'un nouvel établissement, les chagrins qui l'ont causé sont mon excuse.

En prononçant ces dernières paroles, son regard, qui s'était d'abord porté sur madame d'Arneuse et sur madame Guérin, s'était attaché sur Eugénie, qui se trouvait à côté de lui. La jeune fille, rougissant, se glissa doucement sur une chaise plus voisine de M. Landon, et se gardant bien de jeter les yeux sur sa mère, elle essaya de continuer sa broderie.

— Eugénie, dit madame d'Arneuse avec une perfide bonté, tu n'y vois pas clair, ma fille; rapproche-toi de la croisée, ton ouvrage exige beaucoup de jour, et surtout beaucoup d'attention, ajouta-t-elle en lui lançant un regard impératif qu'elle crut dérober à Landon.

— Est-ce mademoiselle qui joue si bien du piano? demanda Horace en examinant Eugénie avec l'intérêt que lui avaient inspiré les détails donnés par Nikel.

Eugénie, interpellée, resta debout, et se hasardant à regarder Landon, lui répondit :

— Oui, monsieur... et c'est aux soins et aux conseils de ma mère que je dois le peu que je sais.

Par cette petite flatterie, Eugénie demandait à n'être pas forcée de lever le siége; sa mère ne disait mot; mais madame Guérin, enchantée de la phrase conciliatrice qui faisait à la fois l'éloge de la fille et celui de la mère, lui dit :

— Viens, ma petite, viens ici, et laisse ton ouvrage...

Eugénie alla donc toute joyeuse s'asseoir sur un fauteuil à côté de sa grand'mère; et comme madame Guérin se trouvait placée en face de M. Landon, Eugénie, pleine de reconnaissance, baisa la main de sa grand'mère avec une douce effusion de cœur.

— Il paraît, mesdames, que vous êtes bien aimées, dit Horace à madame d'Arneuse.

— Ah! monsieur, repartit Eugénie surprise du silence de la marquise, plus heureuse que la plupart des enfants, j'ai deux mères!

A ces mots, la jeune fille ayant tourné les yeux, rencontra le regard de Landon. Son âme et celle du jeune homme furent comme en présence pendant un instant aussi rapide que l'éclair; Eugénie laissa lire dans ses yeux toute la candeur de son âme: elle voulait inspirer l'amour, elle le ressentit à son insu. Il lui sembla qu'en cet instant le cœur d'Horace avait compris le sien. Ce regard sympathique fut comme un talisman qui lia ses fantastiques méditations à la réalité; la couleur des cheveux de Landon lui plut, elle aima la vivacité de ses yeux, le son de sa voix, son langage, sa mise, enfin elle lui accorda les perfections dont elle le parait dans ses rêves.

Il arriva donc à la maîtresse le contraire de ce qui advint à la soubrette; et de toute éternité il avait été décidé que la tendre Eugénie recevrait des lois de M. Horace, tandis que Nikel obéirait à Rosalie.

Madame d'Arneuse et madame Guérin observaient M. Landon avec la curiosité naturelle en pareille circonstance; la grand'mère semblait chercher dans ses traits les indices d'un bon caractère, et la marquise examinait avant tout les formes extérieures et les manières. Le jeune homme, qui savait vivre, ne s'offensa nullement de cet examen, et par une pente naturelle de notre amour-propre, qui nous porte à vouloir paraître mieux que nous ne sommes, M. Horace s'étudia sans trop d'affectation à rester aussi éloigné de la familiarité que de la sèche et froide politesse du grand monde.

— Monsieur, dit madame d'Arneuse, votre intention n'est sans doute pas de rester toute l'année dans notre village? c'est, pour un jeune homme de votre rang et de votre fortune, un théâtre bien resserré.

— Madame, j'y suis fixé pour toujours; c'est du moins en ce moment mon intention formelle.

— Ah! monsieur, à votre âge peut-on prévoir ainsi l'avenir? Nous avions aussi résolu de ne jamais quitter Paris. Sans la révolution, nous n'aurions pas eu le plaisir de vous voir... à Chambly.

Ici madame Guérin s'étendit longuement sur l'ancien état de sa fortune et sur la vie élégante que sa fille menait à Paris, avant l'époque où toutes deux s'étaient retirées à Chambly. Elle termina, comme à son ordinaire, en disant qu'il était bien dur à son âge d'être réduite...

— Ah! madame, dit madame d'Arneuse en l'interrompant avec vivacité, nous ne sommes pas encore si maltraitées; je connais beaucoup de maisons nobles qui le sont plus que la nôtre.

M. Landon se crut en cette occasion obligé de débiter quelques lieux communs sur cette thèse rebattue : que la fortune ne fait pas le bonheur. Le bonheur, dit-il en terminant, est toujours à notre portée, toujours à nos pieds; c'est une fleur des champs, il ne faut que se baisser pour la cueillir; mais, comme elle est entourée de beaucoup d'autres fleurs, nous nous trompons sur le parfum, sur la couleur, et nous étendons trop les mains pour ne pas dépasser le but.

Cette agreste comparaison que sa promenade du matin lui avait sans doute inspirée, eut un plein succès auprès de ces dames.

Une rougeur subite colora le visage d'Eugénie, en entendant ces paroles et en voyant les yeux de M. Landon se fixer sur elle; elle n'était pas loin de lui, elle était simple, élevée modestement : ne ressemblait-elle pas à une fleur des champs?

— Ainsi, monsieur, reprit madame d'Arneuse,

je vois que vous êtes venu à Chambly pour cultiver le bonheur.

— Ah, madame! il n'en existe plus pour moi!... répondit le jeune homme d'un accent de mélancolie qui intéressa vivement la mère et la fille.

Eugénie laissa parler son émotion dans ses regards et dans son attitude. Il lui sembla que l'infortune les réunissait déjà dans un même sentier de la vie.

Cette sollicitude inattendue frappa Landon, qui remercia la jeune fille par un regard... Madame d'Arneuse fit trembler Eugénie par le coup d'œil qu'elle lui lança.

— Oui, mademoiselle, répondit Horace, je suis malheureux... Mais, ajouta-t-il en souriant, comme pour donner le change, les chagrins des jeunes gens sont de courte durée...

— Eugénie, ma bonne, dit madame d'Arneuse en voyant que M. Landon accordait beaucoup trop d'attention à la jeune fille, ma chère enfant, tu serais bien aimable de m'aller chercher mon ouvrage.

Eugénie se leva en soupirant. Cette phrase était pour elle l'ordre secret de quitter le salon et de n'y plus reparaître sans être appelée par sa mère. En sortant, elle contempla M. Landon dans la glace jusqu'au dernier instant, en lui disant adieu du cœur.

Un geste impérieux de madame d'Arneuse, surpris par Landon, le mit à peu près au fait de cette scène : examinant alors la marquise avec plus d'attention, il vit son visage quitter brusquement le masque de la sévérité pour reprendre les grâces d'une affabilité d'emprunt quand elle se tourna vers lui. C'en fut assez pour lui faire juger madame d'Arneuse. Au premier abord, les deux dames lui avaient déplu; mais à ce moment il acquit la preuve de toutes les assertions de Nikel, et il se sentit vivement intéressé par Eugénie. De son côté, madame d'Arneuse avait reçu cette première impression d'après laquelle on juge presque toujours en dernier ressort une personne que l'on voit pour la première fois.

Elle sentit tout d'abord que leurs âmes n'avaient aucun point de contact, et néanmoins Horace ne lui fut pas désagréable. Ce sentiment s'explique facilement. Madame d'Arneuse, n'étant pas noble d'extraction, outrait son rôle de marquise afin d'en obtenir les honneurs : et comme elle rendait intérieurement justice à la simplicité de ceux qui se sentent naturellement supérieurs, Horace lui imposa, malgré ses manières exemptes d'exagération, une sorte de respect involontaire. Alors, soit qu'elle se flattât de s'en venger en l'écrasant par sa noblesse, soit qu'elle fût séduite par la fortune de Landon, ou que le mystère dont il était entouré l'intriguât, soit que, le trouvant d'un extérieur agréable, elle eût l'espoir de le consoler, le fait est qu'elle déposa ses préventions et commença par lui rendre en elle-même une pleine justice.

Elle daigna donc lui sourire, et d'un air moitié amical, moitié protecteur, elle lui dit :

— Monsieur, si vous avez quelques moments à perdre, nous serons enchantées de pouvoir faire une connaissance plus intime avec vous. Notre intérieur est, comme vous le voyez, très-simple. Je me suis vouée à mon ménage, au travail, à l'éducation de ma fille, et je fais en sorte de me conformer, sans murmure, à la situation dans laquelle le sort m'a placée. Nous nous aimons toutes, et nous nous aidons mutuellement à porter le fardeau que les circonstances nous ont imposé.

— Madame, répondit Horace en faisant un geste par lequel il sembla se replier sur lui-même, j'userai quelquefois de votre aimable invitation : j'aime beaucoup la musique, quoiqu'elle éveille en moi de tristes souvenirs, ajouta-t-il d'une voix altérée. Puis, après un moment de silence, il reprit : — Je vois ici un piano; en revanche, je serais flatté que vous missiez à contribution ma bibliothèque, et, lorsque vous voudrez vous promener au loin, je serai charmé de vous voir accepter mes chevaux...

— Vous êtes on ne peut pas plus galant, monsieur, répliqua sèchement madame d'Arneuse, mais vous me permettrez de n'accepter que vos livres, nous avons notre voiture.

A ces mots, madame Guérin regarda madame d'Arneuse avec surprise, mais le sérieux de sa fille et l'orgueil qui régnait sur sa figure l'engagèrent à retenir ses objections.

— Nous ne nous en servons pas souvent, dit-elle alors avec un sourire moqueur.

Enfin, après quelques propos insignifiants, M. Landon se leva, et, saluant les deux dames, il sortit. Madame d'Arneuse, sans quitter sa place, lui rendit un salut tout à fait théâtral; mais madame Guérin ne le quitta qu'à la porte.

Nikel abandonna Rosalie en entendant les pas de son maître; et le chasseur, une fois dans la rue, se retourna pour voir encore la maison; alors il crut apercevoir dans un étage supérieur, où s'était déjà postée la femme de chambre, une jeune figure qui contemplait Horace avec curiosité.

Aussitôt que M. Landon fut parti, madame Guérin dit à sa fille :

—Comment, ma chère amie, as-tu pu transformer en voiture une berline démantibulée qui se briserait à la première sortie?

— Croyez-vous, madame, que je veuille me laisser écraser par le faste de ce jeune homme? Pour

qui nous prend-il donc, en nous offrant sa voiture?... En cela il a manqué d'usage, car du reste, il est mieux que je ne le croyais.

Cette dernière phrase était chez madame d'Arneuse la première note de la gamme qu'elle se proposait de parcourir. Ce propos tenait dans son esprit le juste milieu entre la ligne où finissait la défaveur, où allait commencer la louange. C'était tout ce que son envie de rendre justice à M. Landon et de l'exalter par la suite pouvait lui faire dire pour s'accorder avec ce qu'elle avait avancé précédemment. Elle se servait ainsi de lignes imperceptibles, pour ne jamais avoir l'air de changer d'opinion; de manière qu'il fallait être très-exact à retenir ses assertions précédentes, et vouloir encourir sa haine en les lui rappelant, pour lui faire apercevoir toute la mobilité de ses préventions.

La phrase de madame d'Arneuse semblait jeter le gant, et madame Guérin se serait tue toute sa vie plutôt que de ne pas le ramasser. Elle se hâta d'enchérir sur les éloges de sa fille.

— Oui, dit froidement madame d'Arneuse, il est assez bien. Comme elle prononçait ces mots, Eugénie rentra au salon, se doutant bien que, selon l'habitude constante de la maison, l'on devait s'occuper de M. Landon. — Eugénie, reprit-elle en s'adressant à sa fille, vous parlez beaucoup trop lorsqu'il y a des étrangers; encore un peu, vous auriez tenu le dé de la conversation.

La pauvre enfant remarqua qu'il y avait moins d'aigreur dans le ton, dans l'accent et dans les paroles de sa mère, et cette douceur lui parut le signe évident de la faveur qu'avait obtenue M. Horace; elle s'en applaudit pour lui, à ce qu'elle crut, mais en analysant bien ses sensations, elle aurait vu que l'espoir de revoir M. Landon était de moitié dans sa joie.

— Je vois avec plaisir, reprit madame Guérin, que ce jeune homme pourra nous faire une société agréable. J'aurais bien voulu lui demander s'il savait jouer au boston; mais une première fois...

— S'il ne le savait pas, dit Eugénie en tremblant, nous le lui apprendrions.

— Eugénie, répondit la grand'mère, il aime la musique...

La jeune fille rougit et se tourna vers son piano comme pour le remercier. A tout cela madame d'Arneuse ne disait mot; mais ce silence était énergique, puisqu'elle souffrait avec plaisir que l'on s'entretînt de ce jeune homme impoli dont le nom était naguère proscrit par elle.

— Du reste, il paraît certain, bonne maman, qu'il est triste; car la mélancolie perce dans ses paroles, dans ses yeux, dans toute sa personne.

— Bah! il est jeune et riche, et dans cette position-là, les peines s'en vont comme elles viennent.

— D'ailleurs, reprit madame d'Arneuse, d'après sa phrase mélancolique on devine bien la nature de ses petits chagrins, et, si l'on voulait s'en donner la peine, on le distrairait bientôt... Les jeunes gens!...

— Je ne le crois cependant pas d'un caractère inconstant, dit madame Guérin, sa figure promet de l'énergie...

On s'entretint ainsi du jeune homme et de sa visite jusqu'à l'heure du dîner, pendant lequel, au grand contentement d'Eugénie, la conversation ne changea pas de sujet, ce qui n'est pas extraordinaire; dans un petit village, les moindres choses font événement.

Pendant qu'au salon on parlait de M. Landon, celui-ci cheminait avec son chasseur.

— Eh bien, Nikel, avait dit Horace, où en sont tes affaires avec ta Rosalie?

— Trop bien, mon colonel, trop bien.

— Que veux-tu dire?

— Je m'explique, monsieur; la rusée m'a tout fait ensorcelé, et maintenant je l'aime trop pour y voir clair, je ferai quelque sottise... Ah! je réponds qu'elle me tiendra toujours la dragée haute, car elle s'aperçoit bien que je ne suis qu'un conscrit auprès d'elle. Croiriez-vous, mon colonel, que je n'ai pas encore osé lui baiser les mains, qu'elle a, par parenthèse, blanches comme du lait?... Enfin, s'écria le maréchal, comme s'il lui fût survenu quelque réflexion désagréable, malgré toutes ces incohérences, elle a un cœur excellent, elle m'a attendri, car elle pleurait en me racontant les tours que sa maîtresse joue à cette pauvre petite créature, qui est bien un ange du ciel.

— Et que t'a-t-elle dit?

— Monsieur, quand elle a entendu fermer la porte du salon, elle s'est écriée : « Marianne, je parie que l'on a renvoyé mademoiselle chercher le mouchoir! » Pour lors elle est sortie, et après quelques minutes elle est revenue, et nous a dit : « Je ne me trompais pas; mademoiselle en a les larmes aux yeux!... »

— Elle pleurait?... s'écria M. Landon.

— Oui, monsieur, et voilà, continua l'impitoyable chasseur, voilà qu'elle nous dit que madame d'Arneuse était la femme la plus capricieuse, la plus changeante, la plus orgueilleuse; que son imagination vire et tourne comme un aide de camp aux jours de bataille. Enfin, elle nous a fait le récit des infortunes de mademoiselle Eugénie, si bien, quoi! qu'elle m'a crevé le cœur. J'aurais donné ma solde de retraite pour avoir douze mille livres de rentes à offrir à cette jeune fille-là avec ce cœur d'honnête homme qui bat sous ma capote, afin de la tirer d'un enfer pareil, si je n'aimais pas Rosalie, s'en-

tend!.. et puis elle nous a encore conté combien cette demoiselle est bonne; qu'elle excuse les domestiques, qu'elle soigne sa mère, qu'elle l'aime malgré ses caprices, qu'elle joue admirablement du piano, enfin qu'elle mérite un trône comme un fuyard mérite une balle dans la tête!

Ce discours du chasseur produisit son effet. Poussé par sa bonté naturelle, Landon s'occupa involontairement du malheur d'Eugénie, et pendant le reste de la journée il se fit répéter plusieurs fois par Nikel les détails que celui-ci tenait de Rosalie.

Si Landon pensait à Eugénie, elle ne fut pas sans l'imiter un peu. Le soir elle eut de la peine à jouer avec sa mère, elle oubliait les cartes, faisait des fautes; et comme madame d'Arneuse, par suite de l'amour-propre qui formait la base de son caractère, n'aimait pas à perdre, elle gronda Eugénie. La pauvre enfant ne put donc se livrer à sa douce rêverie qu'au moment où elle se retira pour dormir. Or, comme dans les deux maisons tous les personnages se couchèrent en pensant les uns aux autres, cette aventure se trouva dans cet instant aussi fortement nouée qu'un bon troisième acte de tragédie.

V.

Le lendemain, Nikel, revenant de promener *Brigand*, s'arrêta devant la maison; car Rosalie, qui l'avait vu arriver, n'avait pas manqué de venir se placer sur la porte pour recueillir au passage les flatteries du maréchal des logis.

— Comment cela va-t-il ce matin, ma belle demoiselle? dit Nikel en attachant la bride de son cheval à la chaîne de la cloche.

— Cela va bien, monsieur, répondit la soubrette en lui lançant une œillade gracieuse; votre visite d'hier a fait changer le vent : madame n'a encore grondé personne, pas même sa fille; madame Guérin fredonne les airs qu'on chantait de son temps; et quant à mademoiselle, tenez!... écoutez-moi ces traits-là, cela roule avec une rapidité de tonnerre; elle est au piano depuis ce matin, et ses doigts vont mille fois plus vite qu'à l'ordinaire; on sent, rien qu'à l'entendre, qu'elle n'est pas malheureuse ce matin; moi-même, M. Nikel, j'ai suivi le torrent, et je chante les rondes de mon pays.

— Pourriez-vous m'apprendre, mademoiselle, reprit flegmatiquement le chasseur, qui a fait faire ce demi-tour à droite, ou quel est le général qui a ordonné ce quart de conversion?

— Ah! M. Nikel, nous sommes toutes ainsi bâties dans notre maison : il ne faut qu'un compliment pour nous enlever une migraine; flattez-nous bien, nous devenons aimables; une caresse, ce sont des amitiés à n'en plus finir; mais une mouche vient à voler, en moins de cinq minutes nous sommes méconnaissables, et de fil en aiguille on arrive à se reprocher des paroles qui datent de vingt ans, et tout cela vient...

— De la lune sans doute! dit le maréchal en haussant l'épaule et en souriant d'un air moqueur et incrédule; à d'autres, mademoiselle! ce sont là des incohérences par trop fortes, et vous vous moquez de moi!...

— Je ne me moque point, reprit Rosalie; et, toute jeune et étourdie que je paraisse être, je gouvernerais la maison si je le voulais. Je devine quand madame est en colère, le son de sa voix suffit pour me l'apprendre, et quand je veux la mettre de bonne humeur je n'ai qu'à lui dire en l'habillant qu'elle est plus blanche que mademoiselle, qu'elle paraît la sœur de sa fille...

— Mais voilà qui est fort mal, mademoiselle.

— Et pourquoi?

— Parce que c'est mentir.

— Bah! reprit Rosalie, j'aime ces changements à vue, moi!... cela met un peu de variété dans notre vie : aussi, bientôt madame desserre ses lèvres minces, elle commence par rire, elle finit par me croire, et la voilà gaie et charmante jusqu'au premier caprice. Quant à madame Guérin!... si vous voulez parler comme elle, l'écouter, lui répéter qu'elle a été jolie et riche, elle vous adorera; le dos tourné, si un autre vous accuse et dit : Tue! elle répond : Assomme! Elle vous cajole; mais c'est de la bonté si l'on veut... Elle est trop faible... Eh bien, M. Nikel, je ne veux pas me donner la peine de les mener; j'aime mieux rire de leurs scènes, regarder tourner ces girouettes, et me borner tranquillement à consoler mademoiselle, et à faire enrager Marianne jusqu'à ce que j'aie une autre victime, vous, par exemple.

— Toujours gentille et spirituelle! s'écria le chasseur en lâchant un gros soupir sentimental.

— Toujours, M. Nikel; malheureusement j'ai grand'peur que notre ordre du jour, comme vous dites, ne tienne pas longtemps; nous retomberons dans notre infortune, et cette pauvre demoiselle Eugénie restera toujours à la torture.

— Mademoiselle, dit Nikel en s'emparant des mains de la soubrette, pourriez-vous m'expliquer où vous en voulez venir?

— Ah! reprit Rosalie, je veux dire qu'il ne tiendrait qu'à vous de faire la pluie et le beau temps chez nous; comme votre maître a l'air d'une bonne âme, il ne demanderait pas mieux que de nous laisser toujours dans une douce température.

— Diable! mademoiselle, ceci s'embrouille, et si je reste ainsi devant vous à regarder sortir vos jolies petites paroles d'entre vos dents blanches, ce n'est pas que j'y comprenne rien, mais c'est parce que je vous aime. Au reste, voilà bien l'amour: comme le disait un trompette de mes amis, c'est le boute-selle de toutes les sottises!...

— M. Nikel, j'aime à croire que vous êtes discret et que l'on peut vous confier quelque chose...

— Mademoiselle, un militaire, quand il a fait deux heures de faction et un tour à la salle de discipline, garde un secret aussi bien que son cheval.

— Eh bien, M. le maréchal, reprit Rosalie en le regardant de manière à le rendre fou, si vous êtes pour longtemps dans le pays, si vous avez quelque empire sur votre maître, engagez-le à venir ici de temps en temps; qu'il tourne chaque fois un petit compliment à madame, et notre pauvre jeune fille respirera, on ne la grondera plus, elle sera heureuse enfin; et si votre maître a bon cœur, il sera heureux aussi d'adoucir le martyre de cette enfant!

— Eh bien! mademoiselle, si cela peut vous plaire, nous viendrons.

— Ah! M. Nikel, je n'y ai d'intérêt que celui de mademoiselle; je voudrais la voir moins malheureuse.

— Mais moi, ma chère, je gagnerais à cela le plaisir de vous voir; votre aspect est si doux pour moi! et le jour où vous voudrez bien me dire que vous comptez sur ma constance, je ne regarderai plus aucune femme en face ni de côté... Ici le chasseur fit un mouvement pour embrasser Rosalie, elle se recula brusquement; Brigand eut peur, cassa la corde de la sonnette et s'enfuit; Nikel courut après Brigand, et Rosalie rentra dans la maison en riant.

Cette conversation ne fut pas sans résultat. Deux ou trois jours après, M. Horace, cerné par les savantes manœuvres de Rosalie, fut enfin amené dans le salon de madame d'Arneuse. La soubrette s'était servie de Nikel comme un habile général se sert des tirailleurs qui couvrent son armée, et le chasseur avait fini par vaincre la répugnance de son maître pour les deux dames. Le jour où le jeune homme se présenta chez elle, madame d'Arneuse, étant mise fort à son avantage, avait un air de fraîcheur et un vernis de beauté qui ne lui étaient pas habituels. Elle fut donc enchantée de l'opportunité de cette visite, et ce fut un premier motif pour trouver le visiteur à son goût. Au nom de Landon, prononcé par Rosalie d'une voix éclatante, les trois dames se levèrent, et chaque visage prit une gracieuse expression à laquelle le jeune homme répondit par un salut et par le sourire banal dont il voilait sa mélancolie.

Le soir voilait alors la campagne de ses teintes indécises et de ses ombres vaporeuses, le printemps répandait les trésors de ses jeunes parfums, et un dernier rayon de soleil jetait encore dans le salon une nappe de lumière rougeâtre : le silence de la campagne interrompu par les chants mourants des oiseaux, le mystère du crépuscule, l'espérance qui se révélait à elle, tout, pour Eugénie, rendit ce moment enivrant; ce fut un véritable enchantement, un bonheur dont elle fut longtemps à savourer toute la douceur. Elle se rassit timidement, pencha la tête sur son ouvrage, garda le silence, et sans lever davantage les yeux sur M. Landon, se contenta de se fondre dans le charme qu'elle éprouvait à l'entendre parler. Elle se mit à recueillir chaque parole; et plus elle écouta, moins elle se sentit tentée de relever son front, car sa rougeur virginale et la naïve expression de sa félicité se seraient dévoilées à l'être le plus inattentif.

Elle avait lieu d'être contente : madame d'Arneuse, qui avait une grande prétention à l'esprit et au savoir, voulant déployer ses connaissances, amena la conversation sur la littérature, les arts, les sciences; et le jeune homme, facile comme il était, toujours prêt à rendre la bride à son imagination, discuta avec tout le feu de son caractère : tranchant comme les hommes qui ont vécu solitaires, et gagnant de l'aisance à mesure que la discussion s'animait, il finit par oublier où il se trouvait et par se croire avec des amis. Il se livra donc à toute la poésie, à toute l'originalité de ses idées; tour à tour familier, énergique, gai, triste, suivant les sujets. A la fin, la conversation, insensiblement détournée de son premier objet, tomba sur l'éducation : madame d'Arneuse soutenait que l'enseignement actuel était bien inférieur à celui d'autrefois, que les jeunes gens n'avaient plus autant d'égard pour les femmes, qu'ils perdaient du côté des belles manières et de la galanterie, etc.

— Ah! cela est bien vrai! s'écria madame Guérin; quelle différence énorme! Je voyais dans nos salons, avant la révolution, les hommes être aux petits soins, faire de la tapisserie, réciter des vers; mais aujourd'hui un homme croirait se compromettre en s'occupant des femmes autrement que pour se jouer d'elles.

— Mesdames, s'écria Landon d'un ton concluant, je conviens que la jeunesse d'aujourd'hui n'est pas celle de 1779.

En entendant cette année, madame d'Arneuse fit un mouvement, comme pour se déclarer incompétente à juger le mérite de la jeunesse de cette époque.

— Mais, continua Landon, les temps aussi sont

bien changés! Ce siècle a reçu un baptême de raison et de gloire qui donne une tout autre direction aux idées.

—Voilà bien ce dont nous nous plaignons, répliqua madame d'Arneuse.

— Quoi! madame, vous réprouveriez le règne de Napoléon, qui a pu dire en plein sénat : Où est le drapeau, là est la France!

— La pensée est un peu nomade, repartit la marquise, enchantée de montrer tant d'esprit.

— Vous réprouveriez nos conquêtes?

— Les ennemis sont en France.

— Nos institutions?

— Votre noblesse n'a qu'un jour.

— Tout ceci, madame, n'est pas l'éducation; nous sortons de notre sujet : je conviens que la noblesse d'autrefois était plus ancienne...

— Plus nationale, monsieur, parce qu'elle s'appuyait sur les vieilles traditions. Nous étions les héritiers des premiers conquérants du sol.

— Vous voulez dire des défenseurs, madame?

— Oui, monsieur, je me trompais..... Ne connais-je pas tout ce que l'on a écrit sur l'origine de la noblesse et sur l'histoire! Mably, Raynal, Diderot, Lavoisier, Helvétius, j'ai vu tous ces messieurs.

— Vous étiez donc toute petite, madame?

— Ils venaient dîner chez mon père fort souvent...

—Nous avions une si bonne maison! dit madame Guérin, pour soutenir le mensonge de sa fille. Nous devions à notre cuisinier l'honneur de leur compagnie. Telle que vous me voyez, j'ai fait un boston avec Franklin, Kamikaël et Voltaire : ils étaient fort aimables. Mais j'en ai fait un autre...

A ces mots, un sourire un peu ironique vint errer sur les lèvres de Landon, et madame d'Arneuse tenait déjà trop à l'estime du jeune homme pour n'en pas être très-piquée; aussi dit-elle à sa mère avec dépit :

—Ah! madame, faites-nous grâce de l'inventaire de vos bostons... Puis s'adressant à Landon : — Allons, monsieur, soutenez votre thèse : vous avez assez d'esprit pour me convaincre, je me sens très-disposée à croire à la perfection de la jeunesse d'aujourd'hui.

— Je n'ai pas prétendu, madame, qu'elle fût exempte de défauts; je m'étonnais seulement de vous entendre regretter le temps où nous étions constamment à vos pieds : vous avez perdu des galants, mais vous gagnez des *amants*. Moins on voit les femmes, plus elles sont honorées.

— On dirait que vous avez peur de nous.

— Peut-être, madame.

— Vous êtes galant, vraiment!

— Ah! vous savez bien que mon *peut-être* n'est pas une injure. De nos jours, une passion influe sur la vie tout entière, et l'on ne doit pas s'y exposer avec étourderie; car si l'amour nous promène d'abord à travers les fleurs, il finit toujours par nous conduire au bord des précipices.

— Bien heureuses, monsieur, sont les femmes qui rencontrent dans leur vie un être qu'elles peuvent aimer comme la jeunesse actuelle mérite, selon vous, d'être aimée. Je n'ai pas connu cette félicité... Mariée par convenance, j'ai su me garder de cette licence de bon ton en usage de mon temps, mais j'avoue que je ne recommencerais pas deux fois mon existence. Vivre avec une âme vierge et aimante en se trouvant chargée de l'honneur d'une illustre maison, est un supplice que j'ignorais avant d'épouser M. d'Arneuse!...

— Ma pauvre fille!... s'écria madame Guérin.

— Ah! madame, répondit Horace, regardez-vous bien plutôt comme heureuse!... En même temps son front se couvrit d'un épais nuage de tristesse, et il ajouta d'une voix tremblante : — Oui! trois fois heureux, le moine, la religieuse, qui, retirés du monde pour mieux résister au démon, atteignent silencieusement la vieillesse! S'ils ignorent comme vous (madame d'Arneuse sourit avec une feinte mélancolie) les vives jouissances de cet amour enivrant pour lequel les regards sont des caresses, le bruit des pas est une harmonie, la parole une musique divine, ils ignorent aussi la rage, le désespoir, causés par une trahison, et cette mort lente, cette consomption fatigante dont on est alors accablé.

Une douloureuse animation perçait dans les regards de Landon, dans ses gestes et dans toute son attitude. Aux derniers mots, sa voix, qui s'était graduellement affaiblie, prit un accent de mélancolie qui pénétra jusqu'aux cœurs des trois dames. Eugénie, qui, d'après l'ordre de sa mère, gardait un religieux silence, n'osa point lever les yeux sur le jeune homme, car elle se sentait prête à pleurer.

— Me voilà presque convaincue de la perfection du siècle : certes, autrefois on parlait avec moins d'enthousiasme... Vous n'avez pas les idées d'un militaire, monsieur...

— Non, madame, répondit-il avec tristesse... Et il y eut un intervalle de silence.

— Il est bien digne d'être aimé, s'il conçoit ainsi l'amour! pensait Eugénie. En ce moment, sa pose était naïve et charmante, elle regardait Horace avec l'abandon de l'innocence. Landon s'étant tourné vers elle, comme pour ne pas voir une image pénible et comme s'il eût voulu se rafraîchir le cœur par l'aspect de l'enfance, fut frappé du spectacle offert par cette figure de jeune fille. Sous les indices

d'un profond amour il découvrit les traces d'une souffrance habituelle. Il remarqua la pureté des contours et l'éclat du teint de ce jeune visage, et dans l'expression il reconnut l'air tendrement soumis de la femme qui aime pour la première fois. Sans deviner encore ce qui se passait dans l'âme d'Eugénie, il admira la suavité d'un si parfait ensemble, comme il eût admiré une tête de Raphaël.

Il rompit enfin le silence, et dit avec une émotion comprimée :

— Mademoiselle ne touche-t-elle pas du piano? Il y a bien longtemps que je n'ai entendu de musique!... Il y avait un secret dans cette exclamation pleine d'amertume.

— Longtemps!... reprit naïvement Eugénie; j'ai joué avant-hier!... Elle s'arrêta, un vif sentiment de peine avait brisé subitement sa voix.

En effet, la pauvre enfant parcourait le doux pays des chimères amoureuses, et le *longtemps* de Landon l'en avait brusquement arrachée.

— S'il ne se souvient pas d'avoir entendu mon piano, il ne m'aimera jamais... Telle fut sa réflexion; et mettant son mouchoir sur sa figure, elle essaya de quitter le salon.

Madame d'Arneuse, ayant remarqué l'attention avec laquelle Horace regardait Eugénie, s'était bien promis de la renvoyer; mais elle fut blessée d'être prévenue par sa fille et de la voir agir par un sentiment qui ne fût pas ordonné. Poussée alors par cette manie des tyrans qui croient perdre en pouvoir ce que leurs sujets gagnent en liberté, elle dit à sa fille :

— Restez! sonnez pour avoir de la lumière : vous allez nous jouer un morceau, et nous tâcherons, ajouta-t-elle, de faire bien des fautes!

Il faut aux gens vraiment sensibles un sens à part pour deviner avec tant de promptitude la blessure involontaire qu'ils ont faite à une âme trop délicate; c'est ce qu'on appelle *savoir revenir*. Landon possédait cette qualité charmante : cet homme, parfois dépourvu de grâces, en avait alors de touchantes. Lorsque Eugénie, obéissant timidement à sa mère, se dirigea vers son piano, il alla ouvrir lui-même l'instrument, aida la jeune fille à chercher la musique, et tandis qu'elle joua, assis auprès d'elle, il la regarda avec des yeux pleins de douceur et qui semblaient implorer un pardon. Ce langage muet ne fut que trop bien entendu. Un malin génie semblait se plaire à égarer Eugénie par de fausses lueurs, pour la laisser éblouie au bord d'un précipice.

En effet, Landon, tourmenté par l'idée qu'il pouvait ajouter à la somme des malheurs intimes qu'Eugénie avait à subir, s'efforça d'être affectueux auprès d'elle. Alors la pauvre petite prit les témoignages d'une compassion généreuse pour les soins d'un amour naissant; elle s'abandonna doucement au bonheur de le voir à ses côtés, s'occupant d'elle, et la regardant avec une expression de plaisir. Pleine de cette confiance naturelle au jeune âge, elle croyait avoir déjà jeté un premier *charme* sur son cœur; elle l'espéra du moins; et dans ce moment trop fugitif, où tout était oublié, posant, non sans crainte, son pied sur une terre inconnue, elle savoura avec délices la première joie de sa vie.

Quand le morceau fut terminé, Landon, avec un sourire comme en savent trouver ceux qui connaissent la souffrance, dit à Eugénie :

— J'ai entendu ce morceau presque aussi bien exécuté...

— On n'a pas eu beaucoup de peine à le mieux jouer! s'écria madame d'Arneuse.

— Par qui, monsieur? demanda Eugénie en tremblant.

— Par vous-même, mademoiselle, répondit-il; il y a quatre ou cinq jours, après midi, je revenais de la promenade... votre fenêtre était ouverte...

L'accent qu'il mit dans cette phrase et la manière dont il souriait, dirent assez à Eugénie qu'il cherchait à réparer sa faute... A ce moment la jeune fille feuilletait par maintien son livre de musique; la page qui tremblait n'accusait que trop son émotion; mais elle eut encore assez de présence d'esprit pour se plaindre de son extrême timidité.

Landon, revenant alors auprès de madame d'Arneuse, la complimenta sur l'éducation soignée qu'elle donnait à sa fille; puis, sans dire un mot d'Eugénie, il se mit à flatter la marquise avec emphase; il semblait, à l'entendre, que ce fût elle qui eût joué. Insinuant adroitement qu'il lui croyait un talent supérieur, il parut désirer vivement de s'en assurer, et sollicita un prélude, une improvisation, un accord même comme une faveur... Madame d'Arneuse se garda bien de détruire cette flatteuse opinion, et reçut ces compliments avec la fausse modestie d'un poëte.

En entendant faire l'éloge de sa fille, il fut impossible à madame Guérin de se taire, et Landon écouta avec une complaisance unique la vieille grand'mère vanter les qualités de la marquise.

— Ah! monsieur, si vous l'aviez vue, dit-elle en terminant, avant la révolution, au milieu d'une cour composée des gens les plus remarquables de l'époque, c'est alors qu'elle était belle et bien mise, ayant les plus beaux chevaux, les équipages les plus élégants.

— Oh! tout était simple, mais de bon goût, ajouta madame d'Arneuse.

— Et le jour que tu fus présentée à la cour, on ne parlait que de toi à Versailles.

— Oui! répondit-elle en poussant un soupir; c'était le 17 janvier 1789.

—A quatorze ans, ma pauvre fille, nous t'avions déjà sacrifiée!... si jeune, si belle!...

— Et je suis maintenant une vieille maman.

— Ah! madame, reprit Horace, si nous sommes séparés de 89 par un siècle d'événements, votre visage nous fait souvenir que la dynastie nouvelle n'a qu'un jour. Pour qui ne sait pas la vérité, vous êtes la sœur de votre fille...

Horace avait déjà deviné le caractère de ses voisines, et n'épargnant plus dès lors un encens qu'on respirait avec tant de plaisir, il s'amusa non-seulement de la marquise, mais aussi de madame Guérin. Il soutint à celle-ci qu'elle avait dû être très-jolie; et ses compliments, tout exagérés qu'ils étaient, furent reçus avec reconnaissance. Madame d'Arneuse venait de montrer son esprit; cette fois elle crut avoir convaincu M. Landon de l'antiquité de sa race.

Alors madame d'Arneuse, après avoir reconduit M. Landon, revint lentement se placer devant la cheminée; et s'examinant quelque temps dans la glace, elle dit en passant ses doigts dans les boucles de ses faux cheveux :

— Il a été très-bien, mais parfaitement bien ce soir, notre voisin! il est très-aimable.

— Et toi, reprit madame Guérin, tu étais mise à ravir.

—Maman était très-jolie, ajouta Eugénie en embrassant sa mère.

Madame d'Arneuse, comme pour la consoler, lui fit une légère caresse.

— Ne vous ai-je pas toujours dit, répondit-elle, que ce jeune homme nous ferait une société? mais c'est qu'il est on ne peut pas plus galant, distingué!

— Et instruit! s'écria madame Guérin; ce jeune homme est un puits de science...

—Oh! mais, charmant! continua madame d'Arneuse : de belles manières, bon ton, joli homme, il a tout pour lui; je gagerais qu'il est noble...

— Il paraît avoir un bien bon cœur, dit tout doucement Eugénie.

— Oh! oui, reprit madame Guérin; il éprouve peut-être quelque infortune de cœur, car il nous a dit certain mot avec une sensibilité qui m'a touchée.

— Il est sans doute trompé par une coquette qui n'aura pas senti la valeur d'une âme comme la sienne, ajouta madame d'Arneuse d'un air qui disait parfaitement : « Je la sens, moi! »

Enfin, à onze heures et demie du soir, après une conférence de trois heures, pendant laquelle chacune de ces dames parla selon ses vœux secrets, il fut reconnu et déclaré à l'unanimité que M. Horace Landon était un homme tel qu'on n'en voyait plus, un homme digne de madame d'Arneuse, un homme digne d'Eugénie. Quand madame d'Arneuse, la plus exagérée des trois, et celle qui exaltait le plus le jeune homme, laissait apercevoir ses vues sur lui, madame Guérin applaudissait; si Eugénie soupirait doucement, sa grand'mère ne manquait pas de dire qu'elle éprouverait un vif plaisir à l'appeler son fils; alors, en quittant le salon, madame Guérin dit tout bas à sa fille : « Tu pourrais l'épouser! » et à sa petite-fille, lorsque madame d'Arneuse fut trop loin pour l'entendre : « Tu l'épouseras! »

VI.

La sensibilité d'Eugénie, refoulée dans son propre cœur par la sévérité de sa mère, y formait un foyer de sentiments qui, ne se déversant sur aucun objet extérieur, ne s'échappant ni dans ses discours ni dans ses actions (renfermée qu'elle était dans une maison solitaire et réduite à la société de ses deux mères), devaient se répandre avec effusion sur le premier être qu'elle jugerait digne d'être son protecteur; et comme ce caractère sourdement énergique était caché sous une grande timidité, résultat naturel de la gêne où la tenait sa mère, cette force aimante gisait dans son pauvre cœur comme une fleur sous la neige. Chez elle la sensibilité existait dans toute sa verdeur primitive : Eugénie vivait dans son cœur, seule et comme dans une nuit profonde.

Cette jeune fille, si résignée en apparence, devait donc bien plus souffrir d'un mot équivoque, d'un regard incertain, qu'une autre femme du plus cruel abandon : enfin, son cœur n'avait de place que pour un seul amour; et tel était son sort, que la sévérité de sa mère ayant augmenté sa timidité naturelle, et l'ayant habituée à l'obéissance la plus soumise, elle était prédestinée à jouer toujours en amour le second rôle, c'est-à-dire le rôle du dévouement et de l'abnégation, qui est toujours celui des grandes âmes.

Une passion sérieuse venait d'entrer dans le cœur d'Eugénie, mais sa chaste réserve, la crainte qu'elle avait de sa mère, tout contribuait à en étouffer l'expression : ainsi, les proportions ordinaires de l'amour, comme on nous le peint, n'existent pas dans cette histoire; un mot, un geste, un regard y sont de grands événements. L'orage était dans le cœur, la paix sur les lèvres. Heureux celui qui, remontant le cours de sa vie passée, prêtera les charmes du souvenir à ce simple tableau.

Au bout de quinze jours, madame d'Arneuse

s'était si bien engouée d'Horace, qu'elle ne négligea plus rien pour l'attirer chez elle. On commença par l'inviter cérémonieusement à dîner, afin de l'entraîner par degrés dans une intimité difficile à secouer. Une partie d'échecs avait été le motif de cette invitation et devait précéder le dîner.

Un trait assez saillant du caractère de madame d'Arneuse était une fausse entente de sa dignité de femme. Elle voulait être toujours devinée : blessée de ramasser elle-même son gant, elle l'était encore bien davantage de n'être pas prévenue dans ses souhaits. Si l'on s'apercevait trop tard de son désir, elle aimait mieux le nier que le satisfaire aux dépens de sa vanité. Ainsi, lorsque Landon arriva, elle crut qu'il allait s'empresser de solliciter la partie d'échecs; à ses yeux, c'était un devoir : or, comme Horace, une minute après l'invitation, l'avait aussi profondément oubliée que si les échecs n'eussent jamais été inventés, il resta tranquillement à causer.

Madame d'Arneuse eut bien soin d'amener la conversation sur la cause première du dîner, et Landon s'écria :

— Et notre partie d'échecs!

— Ah! nous la réserverons pour une meilleure occasion; vous avez trop de plaisir à causer! répondit-elle d'un air piqué.

Horace de s'excuser en sollicitant, comme un bonheur, la partie d'échecs, et la marquise de refuser en prétextant le peu de temps, l'insouciance d'Horace, etc. Enfin Landon fut obligé de faire un siége en règle pour emporter l'honneur de jouer avec madame d'Arneuse. On commença donc; et Landon, voyant l'importance que la marquise attachait à un jeu où la science seule décide des succès, eut l'adresse de se laisser gagner, malgré son évidente supériorité.

Cette dernière circonstance acheva de lui gagner l'estime et l'admiration de madame d'Arneuse : M. Landon était, à son avis, un des plus forts joueurs qu'elle eût connus, un des hommes les plus aimables; enfin, elle épuisa en sa faveur les termes les plus expressifs de son dictionnaire. Alors la joie naquit dans la maison, personne ne fut plus tourmenté; Eugénie respira et fut tout étonnée de sa félicité; madame Guérin, heureuse du bonheur des autres, caressa tour à tour sa fille et sa petite-fille; enfin, la rusée soubrette, admirant l'effet de ses intrigues, ne songea plus qu'à couronner son œuvre par un succès complet.

Nikel ne cessa donc pas d'être son écho : plus d'une fois Landon s'endormit, le soir, aux discours du soldat, qui le félicitait d'avoir allégé, pour un moment, la chaîne pesante de mademoiselle d'Arneuse; et Rosalie, voyant les visites devenir plus fréquentes, engagea Marianne à semer dans le village le bruit du mariage prochain de M. Landon avec mademoiselle Eugénie. Tout Chambly s'en doutait déjà, et tout Chambly le désirait. Il ne restait plus qu'à faire parvenir les caquets du village aux oreilles d'Horace : Rosalie se chargea de cette difficile entreprise.

M. Landon ne tarda pas à accréditer, à son insu, les fausses nouvelles répandues par Marianne, en multipliant tellement ses visites qu'il devint presque de la famille. Il serait difficile d'expliquer cette intimité autrement que par le désir qu'il éprouvait d'adoucir le sort d'Eugénie, qui lui paraissait de plus en plus intéressante; son antipathie pour madame d'Arneuse n'avait pas cédé à l'habitude de la voir, mais il avait fini par s'amuser d'elle comme d'une comédie vivante, et peut-être ce petit manége le divertissait-il réellement.

Bientôt la fière marquise ne rougit plus d'accepter la calèche et les chevaux de Landon. Chaque jour il venait faire des lectures, des parties d'échecs; les promenades aux environs se succédèrent, mais rien ne put adoucir la mélancolie de Landon. Heureux de procurer quelque plaisir à ses voisines, il jouissait de leur joie sans la partager; il n'eut même pas assez de confiance en elles pour les initier à ses actes de bienfaisance et les mener dans les chaumières où le spectacle des maux qu'il soulageait semblait le rattacher à la vie.

Deux mois s'écoulèrent ainsi, pendant lesquels l'amour d'Eugénie s'accrut dans l'ombre et dans le silence; car la sympathie secrète qui l'unissait à Landon lui révéla chaque jour les nobles qualités de ce jeune homme. Dès lors elle ne vécut plus en elle-même, son âme tout entière passa dans celle d'Horace, et ce ne fut pas sans frémir qu'elle pénétra le secret de son propre cœur.

Un soir, par un hasard extraordinaire, elle se trouva seule pendant un moment dans le jardin près de Landon. Celui-ci, les yeux levés au ciel, paraissait plongé dans une extase mélancolique; Eugénie le regardait avec amour. En ce moment un nuage chassé par le vent vint cacher la lune, que Landon contemplait avec ravissement, et découvrit en même temps une étoile qui lança tout à coup une lumière vive et pure.

A cet accident si simple, Landon tressaillit et tourna lentement les yeux sur Eugénie, qu'il compara à cette étoile, dont la douce lueur semblait le consoler en l'absence de l'astre qui l'éclairait naguère. Ce caprice des génies de la nuit, image sans doute trop fidèle de sa fortune, lui arracha des larmes qu'il essaya en vain de retenir et qui roulèrent lentement sur son visage. A l'aspect de ces pleurs, Eugénie fut saisie d'une émotion qu'elle ne put dérober à Horace. Celui-ci prit alors la main de la jeune fille et lui demanda avec intérêt la cause de son agitation; mais Eugénie se leva sans répondre, et s'appuyant

sur Horace qui s'était empressé de lui offrir son bras, resta muette aux questions qu'il lui adressait en la guidant sous les sombres allées du jardin.

Tout à coup, la lune sortit du nuage qui la cachait, et le bosquet fut inondé d'une vive lumière. Eugénie, que les questions d'Horace embarrassaient, l'interrompit en lui disant :

— Levez les yeux ; l'astre que vous aimez a reparu, mais la petite étoile s'est cachée.

Horace n'avait entendu que les premiers mots d'Eugénie ; il s'écria :

— Ah ! j'en accepte le présage ! puisse-t-elle ainsi...

Il n'acheva pas, mais ce peu de mots fut un arrêt pour Eugénie, que Landon sentit tressaillir. La pauvre enfant se soutenait à peine : Horace s'aperçut de son trouble, et la fit entrer dans le salon, dont ils n'étaient pas éloignés. En arrivant, Eugénie se jeta sur une bergère où elle resta presque évanouie.

Horace, effrayé presque autant que confus, commença à soupçonner la véritable cause de cette indisposition soudaine. Déjà, à son insu, une foule de liens secrets l'attachaient à Eugénie ; il ne croyait pas trouver pour elle tant de sentiments dans son cœur.

Madame d'Arneuse et madame Guérin, interdites d'abord, n'empêchèrent pas Horace de rendre mille petits soins à Eugénie.

A ces mots : « Mademoiselle se trouve mal ! » Rosalie et Marianne étaient accourues et semblaient ne respirer que du souffle de la jeune fille. Quand elle eut repris ses sens, un regard de madame d'Arneuse les renvoya du salon ; puis, par un autre regard, elle parut interroger Landon sur cet événement ; celui-ci la comprit fort bien, et lui répondit en attribuant à la fraîcheur du bosquet et à la rosée l'indisposition d'Eugénie.

Eugénie confirma cette supposition, remercia Horace par un signe de tête plein de mélancolie, puis elle se leva et dit qu'elle se trouvait infiniment mieux ; pour en donner la preuve, elle gagna lentement son piano et en tira négligemment quelques accords. Pendant toute la soirée elle fut rêveuse et triste, et plus d'une fois ses larmes furent près de couler.

Landon partagea naturellement la préoccupation d'Eugénie, et fut distrait par la foule de pensées nouvelles que ce petit événement avait fait naître en lui : il contempla si souvent le visage d'Eugénie, que les deux dames, inquiètes, se regardèrent avec des signes d'intelligence, comme pour se demander : Qu'est-il arrivé ? On fit une partie : lorsque ce fut au tour d'Eugénie de donner à couper les cartes, ses doigts effleurèrent ceux de Landon, on la vit pâlir de nouveau et rester un instant sans reprendre les cartes.

— Mais qu'avez-vous donc, Eugénie ?... dit sévèrement madame d'Arneuse.

— Je souffre, madame ! répondit-elle avec un accent déchirant ; et ses larmes, qu'elle retenait depuis longtemps, recommencèrent à couler.

Landon avait trop de bonté pour ne pas partager un peu la souffrance d'Eugénie comme il partageait sa préoccupation. L'idée qu'il pouvait plaire était si loin de lui, qu'il avait besoin d'acquérir les preuves les plus évidentes du sentiment qu'il inspirait, et alors il examina Eugénie avec tant de soin et d'attention, que madame d'Arneuse crut de son côté qu'il devenait amoureux.

Lorsqu'il vit les larmes de la jeune fille, Landon résolut de cesser toute relation avec cette famille ; mais, par malheur, on avait projeté une partie pour le lendemain. On devait aller visiter le parc de Cassan, et, au retour, longer les bords de l'Oise. Horace se promit de trouver un prétexte pour ne plus voir madame d'Arneuse après cette promenade. Il se retira en pensant à tous les malheurs produits par un amour non partagé, malheurs qu'il ne connaissait que trop. Ne pouvant soupçonner toute la violence des sentiments d'Eugénie, il crut qu'il était encore temps de prévenir l'orage qui s'amassait sur la tête de cette jeune fille, déjà si malheureuse.

De retour chez lui, Landon resta plongé dans la rêverie, et, pour la première fois depuis longtemps, une nouvelle image voltigea dans sa pensée comme une ombre légère. C'était déjà beaucoup pour lui, c'était peut-être tout ce qu'il pouvait attendre. Une heure s'écoula sans qu'il sentît peser sur son âme l'idée tyrannique à laquelle le sort l'avait condamné. Il pensa d'abord à la vie infortunée que menait Eugénie, aux moyens qui pourraient l'en délivrer, puis à la douceur du caractère qu'une pareille servitude n'avait point aigri, et à la reconnaissance qu'elle concevrait pour un libérateur ; enfin, il revit Eugénie avec cette angélique physionomie qu'il avait admirée au premier abord, et alors cette pensée traversa rapidement son âme : c'est qu'il y avait encore au monde des femmes dignes d'être aimées. Il frémit, et, comme un enfant qui chasse de sa main l'objet qui lui fait peur, il secoua toutes ces pensées qui le ramenaient toujours à la souffrance.

Quand, par son départ, Landon eut laissé le salon vide pour Eugénie, madame d'Arneuse, piquée de penser que sa fille eût obtenu la préférence sur elle, refusa l'offre qu'elle lui fit de la déshabiller ; et lorsque la pauvre enfant voulut aller lui chercher sa toilette, elle lui ordonna très-durement de rester à sa place et sonna Rosalie. Elle témoigna son mécontentement à sa fille de la manière la plus dure et la plus affligeante pour un cœur aimant ; elle ne lui répondait pas, repoussait ses attentions avec hu-

meur et se détournait pour ne pas la voir. Eugénie jeta sur sa grand'mère un regard si soumis et si triste, que madame Guérin ne put s'empêcher de dire à sa fille :

— Qu'as-tu donc contre Eugénie?...

— Rien, répondit madame d'Arneuse d'un ton qui signifiait le contraire : est-ce qu'elle va encore pleurer? elle fera mieux de réserver cela pour une meilleure occasion; mais si elle croit que de pareilles affectations font trouver un mari, elle se trompe : les hommes n'aiment pas qu'on soit toujours à se plaindre et à larmoyer; elle s'imagine sans doute que c'est de bon ton, elle aura vu cela dans l'Almanach des Modes.

— Cette pauvre petite, reprit madame Guérin, ce n'est pas sa faute!...

— Cela n'en vaut pas mieux, répondit aigrement madame d'Arneuse.

A ce moment la grand'mère dit tout bas à sa petite-fille :

— Demande pardon à ta mère, et couchez-vous sans rancune...

Courbée sous le poids de ses chagrins, qui venaient de s'accroître, Eugénie, en proie d'ailleurs à des douleurs physiques, attendait les paroles consolatrices qu'une mère doit à son enfant qui souffre, et cette scène, ces reproches injustes l'empêchèrent d'entendre la voix de sa grand'mère; elle n'était pas assez forte pour résister à tant de chocs, elle demeura comme pétrifiée.

— La voyez-vous? s'écria madame d'Arneuse en montrant Eugénie par un geste de colère, quel marbre!... quelle tendresse pour sa mère!... Allez-vous-en, mademoiselle!

Eugénie s'approcha pour embrasser sa mère et pour lui souhaiter le bonsoir d'une voix respectueuse et timide; mais madame d'Arneuse l'ayant repoussée avec violence, la jeune fille se retira le cœur brisé, et fondit en larmes en entrant dans sa modeste chambre, seul asile où elle pût respirer quelquefois.

Quand elle eut quitté le salon, il y eut un moment de silence pendant lequel madame Guérin, n'osant excuser Eugénie, épiait le nouveau sentiment dont sa fille était agitée. Elle n'attendit pas longtemps : madame d'Arneuse, secouant la tête à plusieurs reprises, rompit le silence en disant avec un naturel etudié :

— Notre jeune homme se dément un peu!...

— Oui, reprit madame Guérin, il avait ce soir de singulières manières.

— Je ne sais, continua madame d'Arneuse, mais il m'a semblé commun; définitivement, je crois que je n'en ferai pas ma société, il est par trop libre.

Là-dessus, saisissant avec adresse et avec une certaine justesse les imperfections du caractère d'Horace, elle en fit un portrait peu flatteur. — Avez-vous remarqué quelle licence extraordinaire il met parfois dans ses discours? il est irreligieux...

— Oh! je hais souverainement cela, dit madame Guérin; et puis il parle trop, il a souvent des manières inconvenantes.

— Non, réellement, ajouta madame d'Arneuse, ce n'est pas un jeune homme aussi accompli qu'il nous a paru d'abord; je l'ai toujours dit, vous n'avez pas voulu me croire, c'est un homme fort ordinaire...

Enfin, ce soir-là M. Landon n'était plus ce phénix cherché avec tant d'ardeur et qu'elles avaient été si heureuses de rencontrer. Madame d'Arneuse, redescendant l'échelle de son exaltation, revint par degrés à une opinion désavantageuse à Landon. Néanmoins elle s'endormit en se promettant bien de ne rien négliger pour paraître victorieusement dans sa partie du lendemain.

Eugénie passa la nuit à gémir sur sa situation et à consulter son cœur. S'avouant avec effroi sa naissante passion pour Landon, elle sentit, tant elle avait la conscience de son amour et de sa force, que jusqu'à son dernier jour son cœur appartiendrait à Horace. Cette révélation ne fut pas sans charme pour elle, mais tout à coup une voix fatale lui criait que Landon avait déjà aimé et qu'elle n'aurait jamais tout son amour. Au-dessus de ces fluctuations apparaissait la prodigue et folle espérance, qui se levait dans son âme comme une aurore. Eugénie accepta l'avenir avec confiance, séduite par une pensée ingénue, la première qui vienne dans la tête des jeunes filles qui aiment; elle s'imagina que l'amour était si vaste, offrait par lui même tant de plaisirs innocents et secrets qui ne dépassaient pas l'enceinte du cœur, qu'elle pouvait se borner à aimer sans être aimée. Elle trouvait déjà tant de bonheur à rêver ainsi à Landon... Elle espéra donc. Son amour n'était-il pas déjà devenu une égide sous laquelle elle défiait la sévérité de sa mère? Le souvenir de Landon effaçait les sillons de toutes ses douleurs. Elle pleurait, mais elle ne trouvait plus d'amertume à ses larmes.

Le matin, elle s'éveilla en pensant qu'elle allait passer une partie de la journée avec M. Landon. Ce bonheur présent l'absorba tout entière. Elle sourit à la nature, qui la favorisait. Le ciel était d'une admirable pureté. Eugénie en remercia Dieu. Elle s'habilla avec recherche, mais sans luxe, arrangea ses cheveux avec une gracieuse simplicité qui ajoutait au charme de sa figure, puis elle revêtit une robe de mousseline. Cette blanche toilette lui donnait l'air d'une vierge des cieux.

Elle entra chez sa mère, et, avec une effusion de cœur vraiment touchante, avec un oubli charmant

du traitement qu'elle avait subi la veille, elle accourut pour l'embrasser. Sa mère se détourna, et agit comme si sa fille n'eût pas été dans la chambre. Madame d'Arneuse était occupée avec Rosalie à rassembler toutes les ressources de l'art de la toilette pour rendre du prestige à ses attraits. La malicieuse femme de chambre lui donnait les plus perfides conseils : tout en la flattant et en paraissant mettre tous ses soins à parer sa maîtresse, elle s'efforçait de lui faire adopter une mise disgracieuse. A la fin, madame d'Arneuse, jetant un dédaigneux coup d'œil sur Eugénie, lui dit avec ironie :

— A quel bal comptez-vous aller?... J'espère que, si vous voulez venir avec nous, vous ne garderez pas une robe de mousseline... à moins que vous n'ayez envie d'en laisser un échantillon à chaque épine.

Eugénie sortit, changea de costume en soupirant, mit une robe d'indienne à guimpe de couleur foncée, et reparut aux yeux de sa mère, qui lui dit sèchement :

— Est-ce que vous êtes carmélite?

La pauvre fille courut mettre une robe de mérinos rouge, et madame d'Arneuse ne fit plus qu'une observation, c'est qu'Eugénie aurait trop chaud.

— N'auriez-vous pas dû, dit-elle, consulter votre mère avant de vous habiller, venir savoir quelle robe il me plaisait de vous voir porter? vous n'avez donc pas de mère au monde?...

Mais il n'était plus temps de changer; M. Landon arrivait. Eugénie resta donc avec une robe de mérinos à grands plis. A peine M. Horace fut-il au salon, à peine madame d'Arneuse entendit-elle les chevaux frapper la terre de leurs pieds, qu'elle devint charmante, retrouva gaieté, prétentions, air gracieux, et l'on partit pour Cassan au grand trot.

VII.

Les deux dames occupaient le fond de la calèche; Eugénie se plaça sur le devant, à côté d'Horace, que souvent les cahots forçaient à effleurer ou le bras ou la chevelure de la jeune fille. La matinée était superbe, et l'admirable tableau de cette vallée enchanteresse déployait à chaque instant les plus riches trésors d'une nature toujours harmonieuse et pittoresque. Ce voyage fut pour Eugénie la première sensation de vrai bonheur qu'elle eût jamais éprouvée.

— La belle matinée! s'écria Landon après un long silence.

— Ah! répondit Eugénie d'une voix tremblante, cette matinée est la plus belle de ma vie!

— Que voulez-vous dire, Eugénie? lui demanda sa mère avec un faux air de bonté.

— Jamais, reprit-elle avec calme, jamais la campagne ne m'a paru si riante; ce voyage est d'ailleurs pour moi d'une nouveauté qui me charme.

— Vous ne savez ce que vous dites! lui répliqua durement sa mère en lui lançant un regard qui lui imposa silence. Eugénie regarda Landon avec douleur, pencha la tête et se tut. Horace fut d'autant plus ému de cette soumission profonde, qu'elle se rapportait à ses réflexions de la veille : il admira Eugénie, et, dans la conversation qui s'entama sur le parc qu'ils allaient visiter, il eut soin de parler souvent à la jeune fille, en lui marquant une attention toute particulière. Madame d'Arneuse en fut choquée au dernier point, et, avant d'arriver à Cassan, elle avait déjà pris avec M. Landon un air de hauteur et de dignité dont il devina facilement la cause; de son côté, il persévéra dans les soins qu'il prodiguait à Eugénie. Alors la pauvre grand'mère tâcha de pallier les mots un peu sévères que sa fille commençait à lancer à Horace, qui s'en amusait trop pour ne les pas provoquer.

Il avait eu soin de faire apporter un fort bon déjeuner dans le magnifique pavillon chinois du parc de Cassan, dont il connaissait le propriétaire. La journée se passa en promenades dans cette habitation charmante, où un ancien fermier général a déployé toutes les recherches du luxe et ménagé toutes les ressources du terrain.

Au détour d'une allée, Eugénie, voyant toute la mauvaise humeur que les attentions de Landon amassaient dans le cœur de sa mère, s'approcha de lui et lui dit à voix basse et d'un ton suppliant :

— De grâce, monsieur, ne me parlez plus; ma mère... Elle rougit et ne put achever; puis sentant son embarras croître, elle se réfugia près de sa grand'mère, décidée à repousser dès lors tous les soins du jeune homme, sacrifiant ainsi la plus vive de ses jouissances à la crainte d'affliger sa mère. Eugénie rejoignit madame Guérin au moment où madame d'Arneuse la quittait après avoir tâché de lui faire partager ses nouveaux sentiments de haine contre Landon, et ses expressions avaient indiqué à la grand'mère combien cette aversion soudaine devait être déjà profonde, et surtout quel orage s'élevait contre Eugénie.

On revint le soir, à pied, le long des bords de l'Oise; chacun était gêné; le silence régnait assez souvent. En effet, madame Guérin craignant tout de l'animation de sa fille, tremblait de voir M. Landon s'éloigner de leur société, et dans cette hypothèse, son boston perdu sans retour, et l'occasion manquée

de marier Eugénie, étaient deux idées qu'elle ne pouvait envisager sans frémir. Eugénie ressemblait à ces passagers qui dansent sur le tillac en apercevant des nuages à l'horizon. Madame d'Arneuse, irritée des petits événements de la journée, hésitait entre le désir de voir encore Horace et l'intention de le bannir de sa maison : elle parlait peu, pensait beaucoup, et, comptant avec une sourde jalousie les regards que Landon jetait sur sa fille, sa fureur croissante lui conseillait de cesser de recevoir Landon. Quant à ce dernier, il se reprochait d'abandonner Eugénie à son malheur, sa conscience parlait, et... il écoutait sa conscience. Cette promenade fut donc consacrée tout entière à la méditation ; chacun était en proie à un pressentiment différent, mais tous semblaient attendre un changement ; et le calme de l'atmosphère, le bruissement des flots, les feux du couchant, l'air pur de la campagne, l'herbe même de la berge sur laquelle on marchait et qui éteignait le bruit des pas, tout contribuait à entretenir ce silence plein de malaise.

Horace trouva enfin le moyen d'amener la conversation sur son prochain départ ; il parla d'abord des événements politiques, de la chute de Napoléon, de la présence des étrangers, de l'arrivée des Bourbons, du retour de la paix, etc. Ses intérêts l'appelaient à Paris ; il devait aller voir ses propriétés, reparaître à la nouvelle cour ; enfin il annonçait à regret à madame d'Arneuse que, sans savoir l'époque de son retour, *dès demain*...

A peine eut-il prononcé ce mot, qu'Eugénie, qui marchait devant sa mère, se retourna et regarda Landon en pâlissant. A ce spectacle, madame d'Arneuse, qui avait sans doute atteint le plus haut degré de l'impatience et de la jalousie, poussa brusquement Eugénie en lui disant d'une voix rauque de colère :

— Voulez-vous qu'on vous marche sur les talons ?

Une grosse racine que l'obscurité empêchait de distinguer fit trébucher Eugénie, qui perdit l'équilibre et tomba de toute sa hauteur hors de la berge. En cet endroit le rivage formait un talus, le long duquel Eugénie roula jusque dans les flots, après avoir essayé à plusieurs reprises de se retenir aux pierres, au sable, aux bruyères qu'elle entraîna avec elle. On la vit lutter contre la mort, élever les mains au-dessus de sa tête et disparaître dans les eaux. A cette place même, par malheur, l'Oise se trouvait profonde et son courant était rapide.

Landon s'était jeté à la nage, et madame Guérin, versant de grosses larmes, tenait dans ses bras sa fille évanouie.

Madame d'Arneuse avait à peine repris connaissance, qu'elle commença à jeter des cris déchirants. Pendant que Landon plongeait pour trouver Eugénie, elle la demandait à sa mère et aux paysans accourus au bruit. Mais son désespoir, quoique vrai, ne fut pas sans faste, tant l'habitude de poser était enracinée en elle : elle s'avança d'un pas saccadé vers le gouffre, et le regarda d'un œil égaré, comme si elle eût voulu rejoindre Eugénie en expiation de sa faute. La contraction de son visage effraya madame Guérin et les spectateurs de cette horrible scène. Les sentiments naturels que madame d'Arneuse avait toujours pris à tâche d'étouffer reprirent sur elle tout leur empire ; elle n'était plus que mère, et ceux même qui ignoraient le moins ses torts les eussent oubliés en ce moment, à l'aspect de son désespoir.

Tout à coup un nouveau bouillonnement des eaux annonça Landon, qui parut au sein de la rivière, traînant Eugénie par les cheveux ; il la saisit d'une main par la taille, nagea de l'autre main, et fit tous ses efforts pour gagner le rivage, en cherchant des yeux un endroit où il pût facilement déposer le fardeau sous lequel il pliait déjà.

A la vue de sa fille, madame d'Arneuse donna les témoignages d'une joie aussi vive, aussi vraie que l'avait été sa douleur. Madame Guérin, muette et pâle, était déjà arrivée à la place où Landon essayait d'aborder ; la vieille grand'mère se laissa glisser à travers les ronces, et, pleurant de joie, tendit ses mains débiles, qui, retrouvant les forces de la jeunesse, attirèrent Eugénie sur les roseaux.

A ce touchant spectacle, madame d'Arneuse descendit avec rapidité, et enleva à sa mère l'honneur de ce dévouement, en saisissant Eugénie, qu'elle transporta sur le haut de la berge. Là elle s'empara de sa fille avec extase, la couvrit de baisers, et, tout à fait rassurée en sentant battre le cœur de son enfant, elle se livra à des démonstrations dans lesquelles son affectation habituelle reparut tout entière.

Madame Guérin défaisait adroitement la ceinture et le corset de sa petite-fille, et alors Eugénie, ouvrant faiblement les yeux, jeta autour d'elle un regard indécis, et chercha à reconnaître un libérateur que son cœur lui nommait par avance.

— Eugénie, c'est moi !... parle-moi, mon enfant ; je t'aime ! je t'adore ! assieds-toi sur moi !... Et madame d'Arneuse l'embrassait avec force, l'entourait de son châle, de celui de madame Guérin, et la réchauffait dans son sein. A ce moment Eugénie, ayant encore une fois vainement cherché Landon, serra le bras de sa grand'mère avec force, et dit d'une voix faible :

— Ah ! que je suis heureuse d'entendre enfin ma mère !...

Madame d'Arneuse fondit en larmes et serra sa

fille sur son cœur. Tous les chagrins qu'elle avait causés à cette aimable enfant lui apparurent dans leur vrai jour, et elle se jura de tout faire pour les réparer.

Le regard de la jeune fille semblait saluer la nature. Madame Guérin, qui la contemplait avec inquiétude, chercha des yeux le libérateur de sa petite-fille.

Pendant cette scène, il s'était précipité vers Beaumont; et quand on aperçut de loin sa calèche arriver et les chevaux couverts d'écume, on admira sa présence d'esprit et l'intelligente bonté de son cœur.

Il vit madame d'Arneuse tenant sa fille entre ses bras, dans une attitude étudiée.

— Eugénie, souffres-tu ? lui disait-elle. Que sens-tu? Ah! la fatale promenade !... la cruelle journée !

— Ah! répondit-elle en regardant Horace, je ne me plains de rien !

Landon avait ouvert la voiture, et il aida madame d'Arneuse à porter Eugénie au fond de la calèche, où les soins du jeune homme avaient rassemblé tout ce qu'il fallait pour garantir Eugénie du froid qui devait la saisir. Madame d'Arneuse put alors déployer une minutieuse activité de soins plus ingénieux que tendres.

Landon donna l'ordre d'aller très-vite, et l'on arriva en un instant à Chambly.

Lorsque Eugénie, couchée dans le lit de sa mère par sa mère elle-même, eut déclaré ne ressentir aucun mal pour le moment, Landon monta auprès d'elle pour la saluer avant de se retirer; alors elle le regarda en souriant avec douceur et lui dit :

— Vous ne partirez plus maintenant! Ne serait-ce pas une cruauté que de se refuser à recevoir les témoignages de ma reconnaissance?

Landon s'assit auprès d'elle et ne répondit pas; inquiète de ce silence, elle n'osa insister et lui demanda soudain en rougissant :

— Mais vous, monsieur... n'êtes-vous pas indisposé?... On ne pense qu'à moi; et vous donc?

Landon ne répondit que par un signe de tête et par un regard expressif, et, après avoir entendu le médecin déclarer qu'Eugénie serait rétablie le lendemain même, il se retira en saluant les deux dames avec une affectation cérémonieuse; quant à Eugénie, il lui dit adieu d'une voix très-émue. Après son départ, la jeune fille devint triste et rêveuse; mais la fatigue qu'elle avait éprouvée la plongea bientôt dans un profond sommeil.

Madame Guérin saisit avec adresse ce moment pour faire à sa fille de légers reproches sur la manière dont elle se conduisait envers Eugénie. La grand'mère sortit même dans cette circonstance de son caractère, en osant prendre le ton qu'autorisaient son âge et sa qualité de mère.

— Crois-tu, ma chère amie, disait-elle, que ta fille, qui a vécu dans un isolement absolu, puisse voir impunément M. Horace? j'ai grand'peur qu'elle ne l'aime, alors nous devrions nous en assurer, et faire tous nos efforts pour la marier à ce jeune homme, c'est un bon parti!

— Jamais cet homme-là ne deviendra mon gendre, madame; je l'abhorre, je l'exècre, il m'est impossible de continuer à le voir... N'est-ce pas à lui qu'il faut imputer le tort que je me suis donné envers cette pauvre petite? je jure bien de ne le plus recevoir chez moi.

— Mais si Eugénie l'aime, dites-moi, Sophie, que ferez-vous? La scène d'hier n'est-elle pas un avis? croyez-vous que ma vieille expérience reste dupe de ce malaise qui a saisi votre fille à son retour du jardin?

— Ma fille, répliqua madame d'Arneuse avec aigreur, ne peut et ne doit avoir d'autres sentiments que ceux qui lui sont inspirés par sa mère! Elle est trop bien élevée pour qu'on ait le droit d'interpréter son malaise d'une manière si désavantageuse. Si je l'ai grondée le soir, c'est uniquement parce qu'une jeune personne ne doit pas se trouver mal devant un jeune homme. J'élève Eugénie sévèrement, mais c'est pour son bien; trop de douceur rend les enfants ingrats.

— Eugénie est très-sensible, répliqua madame Guérin, et vraiment quelquefois tu la fais souffrir.

— J'ai toujours tort, madame; mais en cette occasion, vous me permettrez, avant de marier ma fille, de faire des réflexions. Nous avons eu assez d'un mariage de convenance...

— Ah! ma pauvre fille, ne te fâche pas, ne me regarde pas ainsi : voilà vingt ans que je pleure ce fatal mariage. Allons, soit, Eugénie n'aime pas M. Landon; je me suis trompée.

Madame d'Arneuse avait prononcé, en opposition au jugement de sa mère, qu'Eugénie ne pouvait pas aimer Landon; c'en était assez pour qu'elle persistât dans cette opinion, malgré l'évidence même. Elle s'endormit en pensant à sa fille et au serment qu'elle avait fait en elle-même de la traiter moins sévèrement.

Pendant la promenade faite à Cassan, le chasseur était venu passer la journée auprès de Rosalie et de Marianne. Ces deux chefs de l'intrigue avaient, longtemps à l'avance, désigné ce jour pour frapper un grand coup. L'honnête Nikel en était venu au point où le voulait Rosalie, car il accomplissait la prophétie de son ami le trompette, en s'apprêtant à faire toutes les sottises possibles. Par mille ruses, par mille phrases adroitement placées, par de douces promesses, on avait persuadé au chasseur de parler mariage à son maître.

— Ah! avait dit Rosalie, M. Nikel a tant d'esprit!

— Il est fin comme un brin de soie, ajoutait Marianne.

— Vous faites tout ce que vous voulez de M. Landon, continua Rosalie.

— Il le retourne comme un gant! répétait Marianne.

— Alors nous saurons bien vite si nous ferons deux noces ici!... disait la soubrette.

— Ah! Rosalie, ma pauvre Rosalie! sécria le chasseur, vous ne connaissez pas mon maître; il a des mots et des regards pires que des boulets de canon! et gare la déroute!

Le chasseur s'en retourna donc, chargé d'une mission délicate; mais enflammé par les éloges, aiguillonné par son amour-propre, il avait déjà cent fois médité, vu, revu, étudié la manière dont il entamerait l'action avec son maître. Lorsque Landon arriva chez lui, que Nikel l'aida à se déshabiller, le chasseur mit une feinte lenteur à faire son service d'habitude.

— Par saint Jacques! monsieur, il vous est arrivé quelque aventure; vos habits sont mouillés comme une guérite.

— C'est que je me suis baigné.

— Devant ces dames?

— Devant ces dames.

— Ah! voilà une fameuse incohérence... Bah! vous aurez sauvé quelqu'un qui buvait à la grande tasse! vous voilà bien!... quelque jour vous laisserez le pauvre Nikel sans maître...

Landon garda le silence. — Ah! j'ai deviné, poursuivit Nikel; vous aurez pêché quelque pékin!... Au lieu de risquer votre vie à sauver des fantassins, vous devriez plutôt sauver mademoiselle Eugénie.

— Que veux-tu dire?...

— Ah! je m'entends...

— Voyons, parle!...

— Mais, monsieur, tout le village répète depuis un mois que vous allez épouser mademoiselle Eugénie, que vous l'aimez... Elle a sans doute appris ce bruit-là, car elle vous aime aussi, monsieur. Rosalie sait tout cela... Moi, j'ai pris votre défense, j'ai dit que nous avions trop de fortune pour épouser une petite fille de campagne, gentille il est vrai, mais qui n'a que dix mille livres de rentes à espérer: elle est malheureuse, c'est encore vrai, ce n'est pas une raison pour que nous autres garçons nous renoncions à notre indépendance.

— Cependant, interrompit Landon, ne cherches-tu pas à te marier?

— Moi, mon colonel, je l'avoue; mais Rosalie est à mes yeux tout aussi bien que sa maîtresse, et nos fortunes sont égales, nous n'avons rien ni l'un ni l'autre; c'est le moyen de ne pas nous brouiller au contrat; encore suis-je plus riche qu'elle, car j'ai un bon maître!... Ensuite, mon colonel, nous ne pouvons pas toujours rester garçons, il faut bien finir par avoir une femme, et quand on en trouve une qui nous aime, comme disait le trompette Duvigneau, c'est comme le pain de munition, il faut toujours en avoir sur soi : — il est souvent dur, — c'est vrai, disait Duvigneau; — il est noir, — c'est encore vrai; — le froment n'y domine pas, — tant que vous voudrez, ajoutait Duvigneau; mais que de fois nous l'avons trouvé avec plaisir en Égypte, en Italie, en Espagne, en Russie! il est fidèle au havresac, c'est l'ami du soldat, et à la Bérésina on le vendait au poids de l'or... Duvigneau avait de l'esprit, mon général.

— Tu prétends qu'elle m'aime? dit Horace d'un air rêveur.

— Rosalie en est persuadée... et la pauvre enfant est bien malheureuse! A votre place, mon général, je ne sais pas si... dame! on n'en rencontre pas souvent d'aussi jolies; c'est doux comme un mouton, simple comme un conscrit de 1812, c'est constant comme une giberne : et nous voyez-vous tous les deux sur les gazons de Lussy, en Bourgogne, vous, faisant sauter vos jolis enfants, et moi des petits Nikels? Ma foi, vivent l'amour et M. le major! comme disait Duvigneau. Pensez à cela, mon colonel.

— Ah! s'écria Landon, lorsqu'on ne peut plus répondre à l'amour qu'on inspire, ce serait une trahison que de laisser croître celui d'une si aimable enfant!

— Bah! répliqua Nikel en faisant claquer ses doigts jusque par-dessus sa tête, il n'y a pas qu'une femme pour nous dans le monde. Un lancier de mes amis disait que le diable nous destinait toujours trois mauvaises balles... Le bon Dieu peut bien nous réserver trois filles...

— Laisse-moi, dit Landon.

Les événements de la journée avaient disposé Horace de telle manière, que les paroles du chasseur mirent le comble à son indécision. Un combat intérieur commença dans son âme, où s'élevèrent deux voix contraires qu'il écoutait avec une sorte d'impartialité : la première s'opposait à ce mariage, en réclamant Landon tout entier pour une image sans cesse présente; l'autre plaidait en faveur d'Eugénie, qui promettait une reconnaissance sans bornes pour son libérateur, un amour inaltérable pour un époux de qui elle tiendrait à la fois la vie et le bonheur. La jeunesse et la beauté d'Eugénie parlaient aussi bien haut. Landon passa la nuit à écouter ces conseillers divers, et dans la matinée suivante il écrivit cette lettre à Eugénie :

« Mademoiselle, je me présentai pour la première

fois chez madame votre mère, attiré par le vif intérêt que vous m'inspiriez d'avance. Je vous vis : tout en vous annonçait la souffrance; malheureux comme vous, j'admirai le courage avec lequel vous supportez vos peines. Cette première impression est devenue de jour en jour plus vive, et je n'ai plus d'autre désir au monde que celui de faire cesser des chagrins auxquels l'accident dont vous venez d'être victime ne mettra pas un terme. Vos rapports avec votre famille vont devenir plus délicats, et les torts dont madame votre mère doit se sentir coupable feront régner entre elle et vous une contrainte plus pénible que les plus mauvais procédés. Je vous offre un moyen d'échapper à ce supplice de chaque jour; accordez-moi votre main. Je ne me présente à vous qu'au seul titre d'infortuné. Peut-être en confondant nos peines en allégerons-nous le fardeau. Je n'ose vous promettre un cœur digne du vôtre; mais si vous ne trouvez pas en moi la vivacité d'une âme qui n'a point éprouvé d'orages, vous pouvez compter sur une paix inaltérable, sur une douce liberté, et peut-être sera-ce une tâche qui vous sourira, que de vivifier un cœur mort, de créer une nouvelle âme dans mon âme ! L'espérance est encore jeune en vous; elle ne fait peut-être que sommeiller en moi, vous la réveillerez. »

Nikel reçut l'ordre de remettre cette lettre à Rosalie, pour que mademoiselle d'Arneuse la pût lire secrètement. Alors le chasseur partit, croyant bien cette fois avoir converti son maître; il prit un air dix fois plus important, et coudoya deux domestiques en traversant la cour. En route son imagination se donna carrière : il détermina l'époque du mariage d'Horace, réunit les deux maisons, s'en fit le *factotum*, épousa Rosalie, revint à Paris, et il était déjà dans l'hôtel de son maître, quand il sonna à la porte de madame d'Arneuse.

— Victoire ! dit-il à Rosalie en l'embrassant.

— Eh bien ! eh bien ! voulez-vous finir ?

— Victoire ! répéta le chasseur en remettant la lettre avec l'injonction de la donner en secret à mademoiselle d'Arneuse; va, Rosalie, tu auras de la peine à faire un sot de Nikel !

Rosalie lui répondit par une jolie petite moue, et ce ne fut pas sans surprise qu'elle apprit le succès de ses intrigues.

VIII.

Le lendemain, Eugénie se trouva mieux et put se lever. Sa mère, dont elle était devenue l'idole en peu d'instants, l'accabla de prévenances et de soins. Ainsi, Rosalie, qui auparavant ne devait point servir mademoiselle d'Arneuse, reçut l'ordre d'aller l'aider à faire sa toilette. La femme de chambre, qui ne savait rien de l'aventure de la veille, sur laquelle chacun, mû par des sentiments plus ou moins délicats, avait gardé le silence, fut fort étonnée de ce changement subit, et surtout de l'amitié toute nouvelle que madame d'Arneuse témoignait pour sa fille. La jolie Languedocienne monta précipitamment chez Eugénie pour trois raisons : d'abord elle était impatiente de connaître l'événement qui pouvait motiver ces variations importantes, car la curiosité marche en première ligne; ensuite la lettre de M. Landon brûlait la poche de son tablier, et ce que Nikel venait de lui dire annonçait de bien plus grands événements du côté du sud ouest, et ici son amour-propre se trouvait en jeu; enfin, son bon naturel la portait à complimenter sa jeune maîtresse du bonheur qu'elle devait éprouver à retrouver le cœur d'une mère, et en même temps la tranquillité.

— Mademoiselle, dit-elle en souriant et en singeant l'air digne de madame d'Arneuse, je viens, par l'ordre de madame votre mère, *habiller mademoiselle.* Il paraît que vous êtes en faveur aujourd'hui; pourvu que cela dure !

— Cela durera, Rosalie, je l'espère : de longtemps ma mère n'oubliera la journée d'hier.

— Qu'est-il donc arrivé, mademoiselle ? dit la Languedocienne en s'appuyant sur son coude, dans la même position de curiosité attentive que Guérin a donnée à la sœur de Didon.

— Il ne m'est pas possible de vous le dire, Rosalie, et, si vous avez quelque attachement pour moi, vous ne ferez jamais aucune tentative pour le savoir... Eugénie prononça ces paroles avec un air de bonté et tout à la fois de gravité qui imposa silence à Rosalie. Alors la soubrette, d'un air malicieux glissa la main dans la poche de son tablier et en tira le billet de M. Landon. Elle le montra de loin à sa jeune maîtresse, qui rougit, se doutant bien d'où pouvait venir cette lettre, et qui, en la prenant, se mit à trembler de façon que Rosalie ne put s'empêcher de lui dire : — Eh bien ! donc ?

— En vérité, mademoiselle, vous l'aimez.

— Quelle folie ! répondit Eugénie en s'efforçant de sourire, il n'en est rien, et je ne sais si je ne devrais pas porter cette lettre à ma mère !...

— Gardez-vous-en bien ! Nikel m'a dit qu'elle était pour vous seule.

Eugénie lut la lettre en changeant plusieurs fois de couleur, la serra dans son sein, et descendit au salon, où elle resta profondément préoccupée. L'agitation intérieure à laquelle elle était en proie, et qui assombrissait son visage, parut vivement inquiéter sa mère. Madame d'Arneuse fit remarquer à ma-

dame Guérin qu'Eugénie pâlissait et rougissait tour à tour, que ses yeux s'arrêtaient indifféremment sur le premier objet qu'ils rencontraient et finissaient par se remplir de larmes. En effet, l'idée de devoir la main de Landon à l'aveu tacite des torts de sa mère blessa Eugénie. Heureuse d'abord de l'offre contenue dans la lettre, elle découvrit facilement que Landon n'était pas inspiré par l'amour en l'écrivant, et alors elle fut saisie d'un chagrin qui devait faire de cruels ravages dans sa jeune et frêle existence.

Pendant toute la journée, combattue par des sentiments divers, elle flotta entre mille résolutions; mais son respect pour sa mère fut inflexible et bannit irrévocablement les espérances de son amour. Le soir elle écrivit en secret la lettre suivante à Landon :

« Monsieur,

« Vous êtes dans une grande erreur si vous me croyez malheureuse entre mes deux mères : je les aime de toute mon âme, et ce sentiment seul me rendrait heureuse, quand même mon affection pour elles ne serait pas payée de retour. Ces deux êtres chéris sont seuls à me protéger, à me guider dans la vie, et jamais je ne pourrais être autant aimée que par eux. Si faible que vous paraisse le sentiment qu'ils me portent, je serais heureuse qu'un époux répondît à la tendresse que j'aurais pour lui par une amitié aussi douce et aussi durable. Vous avez beaucoup vécu dans le monde, monsieur, et vous avez dû voir bien des familles affecter devant les étrangers une union qui n'existait plus dans l'intérieur : la nôtre, monsieur, est toujours et partout la même. Ma mère, vive, prompte, exaltée, doit porter dans ses reproches la vivacité qu'elle met aussi dans son amour. Peut-elle changer de caractère pour sa fille? n'est-ce pas à moi plutôt de me conformer à ce qu'il a de sévère, et ne dois-je pas avoir d'autant plus de reconnaissance pour les marques de tendresse qu'elle me donne, que cette tendresse n'est pas aveugle? Si ces témoignages vous ont paru faibles et rares, pourquoi m'en faire apercevoir? Je puis d'ailleurs regretter qu'il en soit ainsi, mais non le trouver mal!... Ai-je l'expérience que mes parents ont acquise, pour que je me permette de les juger? Si ma mère est sévère pour moi, elle a certainement de grandes raisons pour l'être, et ce me serait une consolation suffisante de voir la violence qu'elle se fait pour agir quelquefois avec une apparente rigueur. Nous sommes faibles et destinées à souffrir, la nature et vos lois l'ont voulu ainsi : le mariage, tel qu'on me l'a dépeint, fait un devoir de l'obéissance passive; ma mère, en me faisant profiter de son expérience, veut sans doute m'accoutumer, longtemps à l'avance, à la soumission dont nous avons besoin dans la carrière d'épreuves que nous devons toutes parcourir plus ou moins heureusement; et si je blâmais ma mère aujourd'hui, peut-être, plus tard, quand elle ne sera plus là pour jouir de ma reconnaissance, penserais-je, avec un repentir bien amer, à l'ingratitude dont j'aurais payé les services qu'elle me rend. Vous l'avouerai-je, monsieur? je crois voir dans votre lettre un piége que vous me tendez pour connaître mon caractère. Est-ce bien vous, qui tant de fois avez excité notre attendrissement en nous parlant de vos affections de famille, qui aujourd'hui me poussez à calomnier ma mère?

« Quant à l'offre que vous me faites, je n'ai pas arrêté ma pensée sur ce point; il faudrait, pour que j'accueillisse une proposition si honorable, qu'elle me parût dictée par un motif auquel la pitié serait étrangère : dans ce cas même, ce ne serait pas à moi de vous répondre. Il est, monsieur, un sentiment qui vivra éternellement dans mon âme, c'est la reconnaissance que je vous dois. Le lien qui m'attache à vous est indépendant de toutes vos actions et de votre conduite à mon égard; que vous restiez près de nous ou que vous nous quittiez, que vous me témoigniez ou non de l'amitié, j'aurai toujours pour vous un sentiment presque religieux. Mes vœux vous suivront partout, quelle que soit la distance qui nous sépare, en quelque lieu que vous vous trouviez. Si, au printemps, je respire une fleur : Après Dieu et ma mère, je lui dois ce parfum ! dirai-je. Ma reconnaissance m'associera à toutes les actions de votre vie, et rien de ce qui pourra vous réjouir ou vous attrister ne me sera indifférent. Souvent, le soir, ah! toujours! même lorsque je regarderai la lune roulant au milieu des nuages et que mon cœur s'élèvera vers le ciel, ma prière sera pleine de vous. Je suis heureuse, monsieur, d'avoir trouvé l'occasion de vous adresser une fois l'expression sincère du sentiment que je vous ai voué. Si, en vous répondant, mon cœur m'a entraînée au delà des convenances, je compte sur la noblesse de votre caractère et sur votre bonté pour excuser cet élan d'une jeune fille inhabile à cacher les mouvements de son âme.

« Eugénie d'Arneuse. »

Eugénie mouilla plus d'une fois cette lettre de ses larmes, et quand elle eut achevé, la pauvre enfant, environnée du silence de la nuit, resta longtemps absorbée par cette méditation où les pensées confuses et indistinctes se dirigent d'elles-mêmes vers un être ou vers un objet auquel on voudrait ne pas songer, mais en vain, puisqu'il est maître de

toute notre âme. Cette rêverie, qu'on ne peut comparer qu'aux ondulations des flots qui se superposent sans aucun ordre apparent, et qui cependant arrivent toujours au rivage, cette rêverie est surtout le propre de l'amour, qui en tire sa plus grande force. On se complaît dans cette mélancolie d'où l'on sort toujours plus épris de l'objet qu'on aime. Eugénie était secrètement satisfaite des rapports qui s'établissaient entre elle et Landon : dans le fond de son cœur, elle espérait acquérir de l'empire en cachant ainsi sa petite coquetterie sous le voile de l'amour filial. Néanmoins, elle discuta encore les moindres expressions de sa lettre, balança longtemps à l'envoyer, s'efforçant d'en préjuger l'effet et se perdant dans des suppositions contraires; pourtant il lui restait constamment plus d'espoir que de crainte : ne devait-elle pas être heureuse de voir une correspondance s'établir entre elle et Horace? Elle ne dormit qu'un instant et rêva mariage.

Le lendemain, Rosalie fut enchantée d'avoir à porter une lettre; aussi elle partit légère comme un oiseau, chantant, riant; une lettre était pour elle un signe certain du succès :

— Quand on répond à quelqu'un, disait-elle, on a bien envie de s'entendre avec lui.

Lorsque la fidèle Languedocienne fut revenue, mademoiselle d'Arneuse, sachant qu'Horace avait reçu sa réponse et la lisait en ce moment même, se sentit assaillie par de nouvelles terreurs. « Il ne m'aimera jamais, se disait-elle; il demande ma main, et je refuse!... Ma lettre est d'une dureté au commencement! il en sera blessé... Puisqu'elle est heureuse, dira-t-il, qu'elle reste avec sa mère... N'en aime-t-il pas une autre? Ce qu'il m'a répondu dans le bosquet prouve combien cette passion le préoccupe encore... Pourquoi ai-je été si fière?... Ne dois-je pas me contenter de l'amour que j'ai pour lui?... Une fois que j'aurais été sa femme, il lui eût été impossible de ne pas me chérir; j'aurais tout fait pour cela... maintenant, j'ai coupé mon bonheur dans sa racine; il faut qu'il m'adore pour m'épouser !... » Quelquefois son cœur lui disait : Il t'adorera !... Enfin elle éprouva toutes les transes qu'une jeune fille timide doit ressentir après une démarche si hardie.

Depuis qu'Horace avait offert à Eugénie de l'épouser, les réflexions les plus contraires à ce projet étaient venues en foule assiéger son esprit, par suite d'un caprice inexplicable de notre nature. Il se repentait sincèrement d'avoir cédé si étourdiment à son premier mouvement de bonté; il était triste, rêveur, et sa conscience grondait d'une action si peu en harmonie avec les sentiments de sa vie passée et de sa vie présente. Lorsque la lettre d'Eugénie arriva, il cherchait déjà les moyens d'éluder la fatale promesse qu'il avait faite. Il parcourut donc avec avidité cette réponse, et, quand il eut fini de la lire, il se sentit délivré du poids dont il était oppressé, il respira plus librement, et relut la lettre, semblable à un prisonnier qui se fait répéter plusieurs fois l'ordre qui le met en liberté, tant il a de peine à y croire.

Mais cette seconde lecture lui inspira un sentiment d'admiration pour Eugénie. A chaque ligne parcourue, il croyait entendre son doux organe; l'amour et la soumission y parlaient avec tant de délicatesse, qu'il n'acheva pas sa lettre sans attendrissement. D'autres pensées l'assaillirent : Eugénie n'était-elle pas un ange de douceur? Façonnée, dès sa naissance, au despotisme et à la crainte, quel danger pouvait-il y avoir à l'épouser? Plus heureuse qu'au sein de sa famille, concevrait-elle jamais la pensée d'abandonner un protecteur, un ami, pour courir après d'autres plaisirs? Elle était belle, charmante!... — Non! s'écria Landon, ce n'est pas elle qui trahirait son époux!... Ces mots ramenèrent les cruels souvenirs de ses malheurs, et, après un combat déchirant, une réflexion terrible l'éclaira soudain : — *Elle* aussi, dit-il, paraissait pure et chaste! elle était plus belle, et j'ai reçu d'elle bien d'autres témoignages d'amour! Qui me répond de la constance d'Eugénie?... sais-je l'impression que produira le mariage sur son âme? Il lui sera facile de rencontrer un homme plus séduisant que moi... Mais, ajouta-t-il, n'ai-je pas juré de ne me fier à aucune femme? Irai-je hasarder une seconde fois ma vie sur l'être le plus frêle?... Non.

L'arrêt était porté. Nikel attendait avec la plus vive curiosité l'effet que produirait la réponse d'Eugénie. Horace le sonna et lui dit d'aller chercher des chevaux de poste.

—Où monsieur va-t-il?...

Horace lui répondit par un regard qui frappa la langue du chasseur d'une soudaine paralysie. Nikel avait été militaire, et quand son maître commandait militairement, le maréchal des logis obéissait de même. D'ailleurs, il ignorait si le départ de Landon s'accordait ou non avec les projets de mariage; et quand il sut qu'ils allaient à Paris : Nous allons chercher la corbeille, se dit-il.

Landon ne tarda pas à partir, et quand il sortit de Chambly, loin d'en oublier les habitants, il emporta la plus vive inquiétude sur le sort d'Eugénie. L'amour-propre lui faisait aussi désirer de savoir l'impression que son départ produirait sur elle.

Lorsque Landon passa devant la maison de madame d'Arneuse, les trois dames étaient dans le salon dont les fenêtres ouvertes permirent à Eugénie de voir le voyageur de la calèche. — M. Landon part! s'écria-

t-elle. Elle rougit et baissa la tête sur son ouvrage, enveloppant sa douleur dans le plus profond silence. A ce moment, elle reçut une commotion terrible : sa vie entière reposait sur cette tête chérie, et, dans une seule minute, le brillant édifice de ses espérances s'écroulait.

— Quel homme ! s'écria madame d'Arneuse ; il nous quitte sans s'informer seulement de la santé d'Eugénie ! c'est un cœur bien sec et bien froid ; je l'ai toujours dit.

—Ah ! ma bonne amie, répondit madame Guérin, il peut avoir des affaires bien pressantes.

—Madame, il pouvait... il devait s'arrêter devant notre porte.

—C'est vrai, dit madame Guérin.

—Maudit soit le jour, continua madame d'Arneuse, où il est venu ici ; car, depuis ce temps, combien de malheurs nous sont arrivés ! voyez comme Eugénie est pâle... Tu souffres, ma chère enfant !... L'air est trop vif... Rosalie, fermez les croisées... Et toi, ma bonne petite, viens ici, à côté de moi.

Eugénie vint appuyer sa tête contre le sein de sa mère et versa un torrent de larmes.

— C'est une crise nerveuse, dit madame Guérin ; vite, de la fleur d'orange ! vite, Rosalie, dépêchez-vous...

Lorsque la femme de chambre apporta le sucre, Eugénie, sans rien dire, refusa, par un mouvement de main, de prendre la cuiller : et, se tournant lentement vers sa grand'mère, sa mère et Rosalie, elle les effraya par l'expression de douleur qu'on lut sur son visage; puis, gardant le silence, elle resta dans une morne tranquillité.

Depuis cette matinée, sa santé parut s'altérer chaque jour davantage.

On la vit au salon, car pour elle il était riche en souvenirs. Elle y voyait Landon dans tous les objets qu'il avait en quelque sorte marqués au sceau de sa prédilection : Horace, ayant ses manies comme la plupart des hommes, aimait singulièrement à tourmenter quelque chose entre ses doigts en parlant ; il venait presque toujours s'asseoir auprès de la chiffonnière d'Eugénie pour s'emparer d'une paire de ciseaux avec laquelle il jouait pendant des heures entières : ces ciseaux devinrent l'objet d'un culte, Eugénie ne permit plus à personne d'y toucher ; elle usa de mille petites ruses pour les dérober aux yeux de madame Guérin et de sa mère. Le piano, qu'Horace ouvrait souvent, lui retraçait plus vivement encore le dieu de son cœur : n'en écoutait-il pas jadis les accords avec une mélancolie attentive ? La pauvre fille ignorait les terribles souvenirs que réveillait en lui la moindre mélodie. Enfin, mille fois par jour, en voyant la porte du salon elle tressaillit en se disant : — Combien de fois il en a franchi le seuil ! combien de fois il m'est apparu comme une étoile dans la nuit ! Elle traça sur la chaise qu'elle donnait toujours à Landon une marque visible pour ses yeux seuls, et cette chaise sacrée devint pour elle une sainte relique. En regardant le salon, elle se disait : — Il le remplissait naguère de sa présence ; sa voix y résonnait; il s'y promenait !

Bien plus, Eugénie, en parlant, s'efforça de prendre les expressions favorites d'Horace, ses gestes, ses manières, ses attitudes ; mille fois heureuse quand, après avoir retrouvé une de ses phrases, un son de voix, elle croyait l'entendre lui-même; mais ces jeux terribles n'amenaient jamais qu'une plus cruelle certitude de sa perte. Cette pensée constante finit par fatiguer son cerveau. Elle resta des heures entières dans une effrayante immobilité, réunissant toutes les forces de son imagination pour revoir la figure de Landon : alors ses cheveux d'or pâle ombrageant son visage, ses yeux qui, malgré leur candeur, semblaient ceux d'une prophétesse écoutant l'avenir ou saisissant une vision du passé, ses lèvres dont la pâleur annonçait qu'elles ne s'ouvraient qu'aux soupirs de la mélancolie, son attitude inclinée, tout révélait un ange mécontent du séjour de la terre ; elle semblait contempler la tombe avec ivresse et la voir comme un second berceau. Son sourire était aussi rare que les beaux jours en hiver : encore avait-il une telle expression, qu'on le voyait avec peine errer sur ses lèvres décolorées, semblable aux dernières lueurs du crépuscule.

Le nom d'Horace ne passa jamais de son cœur sur ses lèvres, et quand on prononçait ce nom chéri, détournant la tête avec adresse, elle dérobait sa vive rougeur aux yeux de ses deux mères, exagérant ainsi la pudeur et les soins délicats des jeunes filles pour leur premier amour.

Eugénie ne ressentit pas d'abord tous les chagrins de l'amour à la fois, elle y eût succombé ; mais ils vinrent insensiblement. Elle n'avait d'abord souhaité que de voir Horace : cette simple prière, ce premier désir d'un amour naissant ayant été exaucé, heureuse, elle n'avait jamais porté les yeux plus loin ; n'était-elle pas en droit d'accuser le sort et de le trouver bien rigoureux de lui avoir enlevé ce modeste bonheur ? Mais elle souffrit bien davantage en raisonnant son amour : élevée dans une extrême rigidité de principes, elle regarda sa passion comme un crime aussitôt qu'elle perdit l'espoir d'épouser Landon. Cet amour était le seul qu'elle dût éprouver dans sa vie : or, si, comme tout le faisait présumer, elle se mariait un jour, quel sentiment apporterait-elle à un mari ? ne le tromperait-elle pas toujours en lui promettant un cœur qui appartiendrait tout entier à un autre ? Alors, sa rêverie était pleine d'amertume. Venaient ensuite des délicatesses

de sentiment qui ne peuvent être comprises que par sympathie, et qui la tourmentaient sans cesse : les femmes, par la tendance des lois, sont des créatures sacrifiées ! Un homme qui aime a mille moyens de prouver son amour, de franchir les distances, de renverser les obstacles, de vaincre les répugnances ; il commande l'amour par l'obstination, par le dévouement, par la patience ! Une femme, une fille, qui aiment et ne sont pas aimées, sont enchaînées ; libres, elles triompheraient ; garrottées par les mœurs, elles n'ont plus qu'à s'envelopper dans leur amour et à mourir en silence !... Telles étaient ses méditations, et son mal étendait sourdement ses ravages.

Ces tristes pensées devinrent de jour en jour plus fixes dans son âme et lui emportèrent par degrés sa force et sa raison. Tantôt elle voulait entendre beaucoup de bruit et se mettait à la fenêtre pour voir passer les voitures ; plus souvent, elle désirait la solitude, et, restant le soir dans le jardin, elle consultait le ciel en se demandant : « Où est-il maintenant ? » Ainsi, livrée à une passion funeste, ses jours se passèrent avec rapidité, en emportant sa santé autrefois si florissante. Quelques semaines s'écoulèrent d'abord sans que les symptômes du mal se découvrissent et devinssent alarmants; il eût fallu une attention soutenue pour s'apercevoir de sa langueur.

Ainsi cette jeune fille, accoutumée à garder le silence, ne parut pas sortir de son maintien habituel.

Cependant elle manqua bientôt d'appétit. Sa mère la reprit quelquefois, assez sévèrement encore, de ce qu'elle répondait rarement juste aux questions qu'on lui adressait. Quand elle essayait de marcher, elle semblait vouloir se ranimer ; tout devint peine pour elle; enfin, de jour en jour, tout prit à ses yeux une teinte de plus en plus indistincte, et la nature se couvrit pour elle d'un voile funèbre.

Le jour où sa mère s'aperçut qu'après avoir lu un livre tout haut, Eugénie n'en avait rien retenu, elle frémit d'inquiétude, et s'alarma d'autant plus, qu'Eugénie s'étant constamment appliquée à lui cacher sa maladie, elle en recueillit avec soin les symptômes qu'elle avait négligés d'abord, et, vus en masse, ils lui parurent effrayants.

Alors madame d'Arneuse, par suite de cette exagération qui lui faisait dépasser en tout les limites du vrai, vit Eugénie beaucoup plus mal qu'elle n'était.

— Grand Dieu ! disait-elle un soir à madame Guérin, serions-nous donc condamnées à perdre Eugénie... notre seule consolation, un enfant si charmant, qui ne nous a causé d'autre chagrin que celui de sa maladie ? et de quoi souffre-t-elle ? qu'a-t-elle ?

— Tu ne veux pas me croire, répondit la grand'-mère, quand je te dis que ta fille aime M. Landon...

— C'est bien aujourd'hui, s'écria madame d'Arneuse, que l'on meurt d'amour !...

— Telle est pourtant la seule cause de la maladie d'Eugénie.

— Vous vous êtes mis cette idée dans la tête, reprit madame d'Arneuse, et vous y rapportez tout avec une ténacité inconcevable ! Ma fille n'aime pas, elle ne peut pas, elle ne doit pas aimer sans l'aveu de sa mère...

— Allons, ma bonne amie, dit madame Guérin avec douceur, ne nous fâchons pas... nous nous accordons à déplorer le dépérissement de notre fille, mais nous pouvons bien penser différemment sur la cause de son mal.

— La cause, répondit madame d'Arneuse, est sa malheureuse chute dans la rivière, et si j'ai le malheur de perdre cette enfant-là, je ne me pardonnerai jamais mes torts !

— Allons, s'écria madame Guérin, ne vas-tu pas te faire du mal ! tu me désoles, vraiment ; sois tranquille, nous soignerons si bien Eugénie qu'elle recouvrera la santé, surtout si M. Landon revient.

— Au nom de Dieu, madame, ne me parlez jamais de cet homme-là !... s'écria madame d'Arneuse ; Eugénie l'aimât-elle, il ne serait jamais mon gendre !

Pour la première fois la mère et la fille étaient d'opinions différentes sans que madame Guérin sacrifiât son sentiment à celui de madame d'Arneuse ; aussi leurs soins, quoique concentrés sur Eugénie, se ressentaient de la différence de leurs façons de voir. Madame d'Arneuse, voyant les symptômes devenir plus alarmants, ne douta plus que sa fille ne fût en proie à une maladie sérieuse, et appela des médecins ; alors sa sollicitude, qui ne pouvait pas s'élever au-dessus des soins matériels, tourmenta la pauvre malade en lui imposant la stricte exécution des ordonnances ; tandis que madame Guérin, cherchant à guérir l'âme, tenait à Eugénie de consolants discours, et, sans vouloir deviner son secret, excitait son espoir en lui racontant une foule d'anecdotes analogues à sa position et dont le dénoûment était toujours heureux. Eugénie portait alors à ses lèvres la main de sa grand'mère, elle l'embrassait, et préférait sa présence à celle de madame d'Arneuse.

Celle-ci, croyant sa fille à toute extrémité, en fit une espèce de dieu dans la maison ; son despotisme devint encore plus exigeant quand il s'exerça en faveur d'Eugénie : il fallait respecter les moindres volontés de mademoiselle, et imiter madame d'Arneuse dans l'exagération de sa douleur. C'était se montrer indifférent que de ne pas se tordre les bras en apprenant qu'Eugénie avait passé une mauvaise

nuit. Bientôt, l'aspect même du salon où Landon était toujours présent pour Eugénie, lui causa une émotion trop forte, et elle se résigna à rester dans son appartement. Sa mère, désolée, lui prodigua tous les secours, épia toutes ses actions; mais rien ne put lui découvrir la cause d'un mal vainement étudié par les médecins.

Quand on demandait à Eugénie quelles étaient ses souffrances, elle répondait, en tâchant de donner quelque animation à son regard, qu'elle ne ressentait aucun mal, mais qu'elle était faible.

Ses joues, naguère si fraîches, étaient déjà d'une extrême pâleur, ses jambes pouvaient à peine la soutenir, et lorsqu'elle voulait marcher, sa mère et Rosalie étaient forcées de lui prêter le secours de leurs bras. Un matin d'été, que le ciel sans nuages brillait d'un éclat inaccoutumé, Eugénie descendit au jardin. En passant devant le salon, elle voulut y entrer pour revoir son piano, par une de ces fantaisies particulières aux malades en langueur. Soudain Rosalie s'élança pour lui éviter la fatigue d'ouvrir le piano. La femme de chambre avait déjà saisi la clef; mais Eugénie, semblable à Blanche de Castille qui força son enfant à rendre le lait qu'une dame de la cour lui avait fait prendre, courut par un mouvement convulsif, prévint Rosalie, essuya avec l'air du dépit la clef qu'elle avait déjà profanée!... et avant de s'asseoir elle l'embrassa pour se justifier. A cette action qui parut insensée, parce qu'on en ignorait le motif, madame d'Arneuse regarda Rosalie en pleurant, et la Languedocienne remua la tête comme pour dire : — Mademoiselle est bien mal! Eugénie essaya de jouer, ses doigts trop faibles ne firent qu'effleurer les touches, alors elle fondit en larmes, promena ses yeux sur le salon, sembla lui dire un dernier adieu, et dès lors elle n'y rentra plus. Le mal était à son comble, elle mourait.

IX.

Après avoir été témoin de cette scène, Rosalie rentra dans la salle à manger, s'assit sur une chaise et pleura; puis, regardant Marianne, elle s'écria : — Pauvre mademoiselle! elle n'a plus longtemps à vivre. Est-ce malheureux que des êtres aussi bons s'en aillent de la terre? En vérité, le ciel en est peut-être jaloux. Qu'est-ce que nous faisons nous autres ici-bas?... Il vaudrait mieux que l'une de nous...

La vieille Marianne, qui était en ce moment occupée à ranger la salle, se retourna vivement en entendant ces mots, et le regard qu'elle lança à Rosalie marquait un tel attachement à la vie, que la femme de chambre resta muette.

— Il vaudrait mieux, reprit aigrement la vieille cuisinière, que personne ne mourût!... Elle est donc bien malade? ajouta-t-elle en se radoucissant.

— Hélas! le remède n'est pas facile à administrer, répondit Rosalie; il me paraît certain que mademoiselle se meurt d'amour pour M. Landon, et c'est moi qui suis la cause de tout cela, puisque je lui disais toujours qu'elle l'épouserait. A ces mots, elle fondit en larmes, et ajouta : M. Landon est parti, et je n'ai même pas vu Nikel, de manière que je ne sais pas ce qui se passe; mais son départ a été déterminé, j'en suis sûr, par la lettre de mademoiselle.

— Une lettre! s'écria Marianne; est-ce que mademoiselle écrirait à un jeune homme?

— Certainement, puisque c'est moi qui ai porté la lettre.

— Hé bien! reprit la cuisinière, il faut faire revenir M. Landon, en écrivant à M. Nikel. Je sais écrire, moi! mais vous me dicterez.

Rosalie accueillit avec joie cette idée, et les deux bonnes employèrent toute la soirée à écrire au valet de chambre la lettre suivante :

LETTRE DE ROSALIE A NIKEL.

« Monsieur Nikel, je suis bien chagrine de ne plus vous voir, et je voudrais bien savoir si vous reviendrez; car voici déjà deux jeunes gens qui me demandent en mariage; cependant je n'ai guère le cœur à me marier; car, outre le chagrin de votre absence, je pleure tous les jours, en voyant l'état désespéré de mademoiselle Eugénie, qui se meurt, on ne sait de quoi. Les médecins de ce pays-ci n'y connaissent rien et disent que c'est la poitrine qui est malade; mais moi je sais que la maladie de langueur de mademoiselle n'a commencé que le jour qu'elle a été à Cassan, aussi beaucoup de gens disent-ils qu'elle aura attrapé une fraîcheur dans le parc; moi qui garde quelquefois mademoiselle quand madame est trop fatiguée, je ne crois pas que ce soit une fraîcheur, parce qu'elle a les yeux si renfoncés et si brillants, que l'on voit bien que c'est plutôt quelque feu qui la mine sourdement. Ses doigts sont maigres, ses joues pâles, et son plus grand plaisir est de tourmenter ses ciseaux dans ses doigts, comme le faisait votre maître. Si vous pouviez l'envisager une minute, vous ne la reconnaîtriez presque plus. C'est bien dommage que les belles personnes soient toujours celles qui meurent! Je souhaite, M. Nikel, que vous conserviez toujours votre bonne santé, et que vous ne m'oubliiez pas à Paris; car je pense toujours bien à vous.

« Rosalie Granvalais. »

Le jour où Rosalie mit cette lettre à la poste, l'état de la pauvre Eugénie empira sensiblement, et la fièvre, à laquelle elle était en proie depuis long-

temps, prit un caractère plus grave; il s'y mêla un délire effrayant. Rosalie était la gardienne de sa jeune maîtresse, car, en ce moment, les deux dames étaient à dîner. Toute la journée, il avait fait une grande chaleur, quoique le soleil eût été couvert par des nuages. La fenêtre de l'appartement était ouverte, et le plus grand silence régnait. Le ciel avait cette couleur terne qui assombrit toutes les pensées. Eugénie semblait reposer. Sa tête charmante conservait, au milieu de la blancheur du linge, une blancheur plus douce et déjà semblable à celle de la mort. Ses beaux yeux semblaient fermés par un sommeil paisible, et ses longues paupières jointes à ses sourcils dessinaient sur ses joues deux larges cercles noirs. Sa belle chevelure, rangée à la vierge, était divisée en bandeaux, et son immobilité lui donnait l'apparence d'une sainte exposée à l'adoration des fidèles. Ses mains étaient jointes; de ses lèvres pâles et entr'ouvertes s'exhalait, par intervalles inégaux, un souffle pur, que Rosalie écoutait avec angoisse. Tout à coup la jeune fille se leva comme en sursaut, et s'écria : T'aimera-t-elle plus que moi?... Oh! reviens, c'est la seule faveur que je désire... Que je te voie! et je meurs heureuse!... heureuse mille fois!...

Rosalie, effrayée, descendit en appelant madame d'Arneuse, qui apaisa sa fille, et la veilla jusqu'au matin, craignant à chaque instant que cette nuit ne fût la dernière.

Aussitôt que Nikel reçut la lettre de Rosalie, il s'empressa de la faire lire à son maître. Depuis son retour à Paris, Landon avait été poursuivi par le souvenir d'Eugénie : une voix intérieure lui reprochait sa conduite envers elle, et souvent la noble et touchante figure de la jeune fille lui était apparue, au milieu du fracas des événements politiques. Obligé, malgré son insouciance, de prendre soin de son avenir politique comme de sa fortune, Horace fut forcé de reparaître dans le monde, où il cherchait à s'étourdir en se plongeant dans les plaisirs et dans les fêtes, lorsque la lettre écrite à Nikel vint réveiller les pensées qui combattaient au fond de son cœur pour mademoiselle d'Arneuse. Si son amour-propre était occupé de l'effet produit par son absence, son cœur fut vivement ému, en apprenant combien il était aimé. La lettre trembla longtemps dans ses mains, et alors une nouvelle lutte s'éleva dans son âme. Rien n'en donnera mieux l'idée que la lettre qu'il écrivit à son tuteur, après avoir flotté pendant quelque temps dans la plus cruelle incertitude.

LETTRE DE LANDON A M. GUÉRARD, A NEUILLY.

« Mon digne ami, l'habitude que j'ai contractée, et qui me sera toujours chère, de vous consulter dans les situations délicates de la vie, me fait recourir à vous en ce moment. Vous connaissez mon caractère, et ce que vous avez appelé *la furia Oraziana*. Votre âge, votre expérience des hommes et des choses vous mettent à même de prononcer. Voici les faits; jugez en souverain, sans appel. Ma passion pour Jane Smithson, la seule femme au monde que je puisse aimer, est née, pour ainsi dire, sous vos yeux; vous savez donc mieux que moi-même si un cœur comme le mien peut s'ouvrir à un autre amour.

« La trahison de cette fille trop aimée me laisse sans avenir, sans espoir de bonheur. J'avais, comme je le dis souvent, hasardé toute ma cargaison de bonheur sur ce vaisseau fragile, et le naufrage a été complet; après mon désastre, j'ai été me confiner dans un village, ne voulant plus voir les hommes et résolu à ne plus vivre que dans le passé. Dans ce village s'est rencontrée une jeune fille que l'on peut dire belle, même après avoir connu Jane; une jeune fille que j'aimais à voir, mais qui ne m'a jamais inspiré qu'un intérêt purement fraternel. Je puis marcher toute ma vie à ses côtés sans attendre d'elle de grandes joies ni de grandes douleurs. Cependant, comme je veux garder toujours à Jane, bien que je la méprise, une place dans mon cœur, après m'être imprudemment avancé, j'ai saisi tout à coup une occasion que m'a présentée la jeune fille pour faire une prompte retraite, imaginant qu'elle aurait bientôt perdu tout souvenir de moi.

« Je me suis trompé; cette jeune enfant se meurt d'amour pour moi, j'en ai la preuve. Sans doute, mon digne ami, vous rirez de voir votre élève se vanter d'exciter une passion semblable, et, adressée à tout autre qu'à vous, cette lettre paraîtrait dictée par la fatuité.

« Il n'en est rien, je vous assure; vous me connaissez depuis assez longtemps pour penser que je n'avance pas à la légère une telle assertion. Ainsi, vous comprenez ce que ma position a d'embarrassant. Eugénie d'Arneuse possède tout ce qu'on doit attendre d'une femme : douceur, amour, soins délicats; elle est charmante : mais que lui apporterais-je en retour? un cœur flétri par les tourments d'un autre amour, car le souvenir de Jane vivra toujours en moi. Que faire?... l'humanité ordonne d'épouser Eugénie, et la délicatesse semble me le défendre!... Conseillez-moi, vous qui vivez loin du monde et qui le connaissez si bien. »

Quelques jours après, M. Landon reçut la lettre suivante :

LETTRE DE M. GUÉRARD A HORACE LANDON.

« Mon jeune ami, je vous ai répété souvent qu'il

y a en vous une énergie qui peut vous conduire au bien comme au mal, mais qui ne vous permettra jamais de vous arrêter dans la voie bonne ou mauvaise où vous vous serez engagé.

« Mettez-vous donc promptement à l'abri de vos propres égarements. J'aperçois, pour vous, un port après l'orage. Si la jeune fille dont vous me parlez est telle que vous me la peignez, hâtez-vous de vous réfugier auprès d'elle.

« L'amour est bien souvent venu de l'habitude, croyez-moi; vous ne tarderez pas à aimer une femme dont vous me faites un portrait si flatteur; consultez-vous. Cependant, avant votre mariage, examinez soigneusement votre cœur, et sachez si dans vos sentiments pour miss Smithson le mépris l'emporte sur l'amour.

« S'il n'en est pas ainsi, racontez fidèlement votre histoire à mademoiselle d'Arneuse; qu'elle connaisse bien le cœur sur lequel elle doit reposer. Si, malgré ces confidences, elle vous aime encore assez pour vous livrer sa vie, je ne vois pas que vous puissiez être malheureux avec elle. Croyez-en votre vieil ami, et décidez-vous promptement. Adieu. »

Cependant la pauvre Eugénie dépérissait de jour en jour. En proie à une douleur croissante, madame Guérin et madame d'Arneuse ne quittaient plus le chevet de leur enfant chéri, et, par une fatalité dont les exemples sont communs, elles découvraient alors toutes ses perfections; mais, à cette heure, elles la voyaient languissamment couchée sur un lit de misère, et leur espérance était comblée lorsqu'Eugénie levait sur elles des yeux ternes qui semblaient ne plus rien voir. Si, par hasard, elle souriait aux tendres soins dont elle était l'objet, il s'élevait alors, dans sa chambre, une joie qui eût fait frémir un étranger; enfin, elle était arrivée à un tel degré de faiblesse que le moindre bruit lui causait une douleur affreuse; et tel était l'intérêt qu'elle avait inspiré dans le village, que les paysans venaient d'eux-mêmes étendre de la paille devant la maison, et qu'ils mettaient un jeune enfant en sentinelle pour prévenir les postillons de ne pas agiter leur fouet en passant sous les fenêtres de la jeune malade. Enfin une désolation silencieuse régnait dans toute la maison.

Un soir, à l'heure où le calme de l'atmosphère, les premières ombres de la nuit, les derniers parfums des fleurs, la fraîcheur de la rosée donnent tant de charmes à la campagne, la pauvre Eugénie, attirée par la vague ressemblance de ce déclin d'un beau jour avec le déclin de sa vie, rassembla ses forces pour se lever, et, jetant un triste regard sur sa chambre en désordre, dans laquelle se déployait un luxe tout médicinal, dit à voix basse :

— Cet air me pèse, Rosalie, je veux sortir; je sens que j'en aurai la force.

En effet, elle parvint, après de longs efforts, à se tenir debout, et quand elle fut dans les bras de Rosalie, elle lui dit à l'oreille :

— Je veux m'éteindre comme le soleil au milieu des champs... en plein air !...

Heureusement, la femme de chambre seule entendit; elle détourna la tête et pleura.

— Rosalie, ajouta-t-elle, comme il peut faire froid dans le jardin, donnez-moi cette robe que j'avais le jour où nous allâmes à Cassan avec M. Landon.

A ce mot elle s'appuya plus fortement sur Rosalie, ses yeux jetèrent un feu passager, une vive rougeur colora ses joues... Ce nom chéri sortait de sa bouche pour la première fois, et il lui semblait que sa voix allait trahir le secret de son cœur.

Eugénie en ce moment semblait éprouver ce soulagement que la plupart des malades prennent pour un rétablissement complet et qui n'est que le dernier degré de l'épuisement et l'avant-coureur de la mort. On a remarqué dans les hôpitaux que les phthisiques meurent pour la plupart le lendemain du jour où ils ont demandé leur sortie. Eugénie marcha, elle voulut descendre au salon; mais quand elle fut assise sur la chaise où Landon avait coutume de s'asseoir et qu'elle regarda tour à tour le piano, les fenêtres, et qu'on ouvrit la porte, elle ressentit tout à coup une si forte émotion qu'il lui sembla que les derniers liens qui retenaient son âme venaient de se briser, et elle se dit : — Voici mon dernier soir !... Alors elle demanda, avec le despotisme des malades, à être transportée au bosquet où le secret de son amour lui avait échappé, et elle voulut s'asseoir, malgré les supplications de sa mère, à cette même place où elle avait regardé avec lui cette étoile à laquelle elle s'était depuis si souvent comparée.

Elle contempla les cieux, et voyant la même planète briller d'un éclat vif et pur :

— Nous ne nous ressemblons plus ! lui dit-elle; que je serais heureuse si mon âme s'envolait vers toi, car il t'a regardée un instant avec plaisir ! mais la lune a reparu et tu as pâli devant elle.

On la crut folle, surtout quand elle exigea qu'on la laissât dans la plus profonde solitude.

Le crépuscule favorisa le rêve qu'elle appelait, la campagne était à peine éclairée, un silence solennel régnait et la lune ne se montrait pas encore à Eugénie, qui put admirer son étoile chérie qu'aucun astre rival n'éclipsait encore. Après un recueillement extatique, la jeune fille crut entendre la voix de son bien-aimé; et, s'abandonnant aux délices de sa vision, elle se livra tout entière à l'innocente joie

d'avouer sa passion à la face du ciel, et de tirer du fond de son cœur l'image qu'il renfermait pour l'admirer en toute liberté.

— Je crois être pure, se disait-elle, et je n'ai pas une pensée qui ne soit pleine de *lui!*... Oui, c'est peut-être une consolation d'avoir vécu toute sa vie en un moment et de descendre au tombeau comme les vierges du ciel!... Que cette soirée est douce!... O nature! que tu es belle encore! pourtant il n'est pas là!...

En murmurant ces plaintes, sa parole était plutôt un souffle harmonieux qu'une voix. Insensiblement elle s'abîma dans sa rêverie, et toutes les forces de son âme se concentrèrent dans le désir qui les brisait en les exaltant sans cesse.

Le jardin n'était plus éclairé que par les dernières lueurs du crépuscule, et Eugénie, levant les yeux au ciel pour contempler son étoile, parvint au dernier degré de l'extase. Elle se sentit rendue à la santé, par l'effet de cette puissance que donnent une méditation et une volonté forte aux intelligences en qui la foi domine le jugement. Elle vit de ses yeux Horace tel qu'il lui était apparu lors de sa première visite; ses cheveux bouclés paraissaient au-dessus de son front comme une flamme céleste; il lui souriait, et dans ses traits brillait tout l'amour qu'elle désirait lui inspirer. Eugénie retenait son haleine, de peur qu'un souffle ne rompît le charme de cette vision... Tout à coup le feuillage du bosquet s'agita, et Eugénie s'écria :

— Le voici!... le voici!...

Madame d'Arneuse, madame Guérin et Rosalie, cachées à quelques pas, épiaient la jeune fille : à son faible cri, elles parurent aussitôt et la trouvèrent évanouie dans les bras de Landon. Sa tête reposait sur le sein d'Horace, et cette pâle figure, au milieu d'une forêt de cheveux épars, ressemblait à une statue de marbre blanc couchée parmi les feuilles de l'automne.

Les yeux noirs de madame d'Arneuse foudroyèrent Landon, à qui elle arracha sa fille.

— Vous lui avez donné la mort! s'écria-t-elle; et elle disparut, suivie de la femme de chambre.

Landon accompagna avec inquiétude madame Guérin, qui, par un geste amical, cherchait à pallier le reproche tragique de sa fille; elle emmena le jeune homme au salon, et là elle lui raconta la maladie de sa petite-fille, tâchant de lui peindre adroitement l'amour dont elle supposait qu'Eugénie était victime. Landon paraissait à la vieille grand'mère le meilleur médecin d'Eugénie : aussi essaya-t-elle de le mettre dans la nécessité de s'expliquer; car elle avait assez de finesse pour deviner que son retour inopiné donnait quelque espérance; et, pour être la première à connaître ses secrets sentiments, confiance dont les grand'mères sont jalouses, elle termina en lui disant :

— Hélas! monsieur, je suis restée seule votre protectrice, car vous avez inspiré à ma fille une répugnance que j'ai vainement combattue!

Landon écouta ce long discours en admirant la chaste fierté de cette jeune fille, qui avait eu le courage de garder le secret de son amour, et il s'applaudit de sa résolution en découvrant de si nobles perfections dans la femme qu'il voulait épouser. Colorant alors son absence par une fable, il remercia madame Guérin et lui dit :

— Votre bienveillance me sera d'autant plus précieuse, madame, qu'elle m'aidera sans doute à vaincre les obstacles que l'éloignement de madame d'Arneuse pour moi pourrait opposer à un dessein que je me trouve heureux de vous confier : en demandant par votre intermédiaire la main de votre petite-fille, je verrai peut-être ma proposition favorablement accueillie.

— Monsieur, répondit madame Guérin en cachant avec peine sa joie, vous sentez que je n'ai aucun droit à disposer de ma petite-fille; mais, dit-elle en lui lançant un sourire plein de grâce, je puis vous promettre mes soins et vous donner beaucoup d'espoir.

— Madame, repartit Horace en lui baisant la main, j'ose vous regarder, dès ce soir, comme ma mère... Et il se retira, laissant madame Guérin livrée à une joie qui la suffoquait.

En effet, un secret était la chose la plus lourde que la bonne dame pût porter, elle ne tardait jamais de s'en débarrasser; elle monta donc bien vite à l'appartement de sa petite-fille, où elle trouva madame d'Arneuse déclamant contre Horace.

— Il est venu chez moi, disait-elle, de la manière la plus indécente! N'a-t-il pas failli causer la mort de ma chère fille par la peur qu'il lui a faite?... N'est-ce pas, ma bonne petite? ajouta-t-elle en se tournant vers Eugénie. Je suis sûre que tu te sens fort mal.

Eugénie laissa échapper un léger sourire, que madame Guérin n'interpréta pas de la même façon que madame d'Arneuse.

— Va, continua cette dernière, je te promets que ma porte lui sera fermée, comme à l'auteur de tous nos maux, et nous ne le reverrons plus, j'espère.

Madame Guérin, tout étonnée de cette sortie, ne savait plus si elle devait annoncer sa nouvelle; néanmoins, après plusieurs signes faits secrètement à sa fille, elle parvint à l'emmener au salon, où elle lui découvrit le brillant avenir qui se préparait pour Eugénie.

— Comment! s'écria madame d'Arneuse, M. Lan-

don ne pouvait-il pas m'instruire la première de ses intentions? il me semble que c'est à une mère...

— Aussi, ma chère amie, compte-t-il bien t'en parler... Vas-tu t'offenser d'une confidence?

— Quand il m'aura fait sa demande, madame, je verrai ce qui sera convenable de répondre... Eugénie n'est guère éprise de lui, et d'ailleurs la pauvre enfant n'est pas dans un état qui permette de lui parler de mariage.

— Ces sortes de conversations, répliqua la grand'mère, n'ont jamais retardé la convalescence d'une jeune personne.

— M. Horace est fort riche, dit madame d'Arneuse.

— Il est très-aimable, ajouta madame Guérin.

Madame d'Arneuse ne répondant pas, la grand'mère hasarda, en faveur de son protégé, un éloge que sa fille écouta sans donner aucune marque de répugnance, et la conversation continua. Alors, soit que madame d'Arneuse eût entrevu le ridicule de ses prétentions personnelles, soit que son dépit disparût devant l'idée de marier Eugénie aussi avantageusement, et de recouvrer ainsi elle-même la liberté et l'opulence, Landon redevint son héros. Elle l'adopta sur-le-champ, et se mit avec une singulière vivacité d'imagination à régler d'avance l'avenir de ses enfants : ils passeraient leur vie tantôt à la ville et tantôt à la campagne; Eugénie, peu faite à diriger une grande maison, à faire les honneurs d'un salon, à recevoir dignement, laisserait tous ces soins à sa mère; et madame d'Arneuse, regardant Horace comme un sujet de plus dans son empire, s'admira, guidant ces deux enfants à travers les défilés de la vie, dominant toutes leurs pensées et se faisant l'âme de toutes leurs actions; elle mènerait encore une existence selon ses goûts; elle reparaîtrait dans le grand monde, entourée du brillant prestige de la richesse et protégeant son gendre de l'éclat de son nom. Cette union était convenable, dans sa position c'était un bonheur; enfin la tête lui tourna au point que, regardant l'accomplissement de ses désirs comme infaillible, elle monta précipitamment chez sa fille, renvoya d'un air mystérieux la femme de chambre, et, s'asseyant au chevet du lit de la malade :

— Ma chère enfant, dit-elle d'une voix qu'elle tâcha de rendre bien douce, comment te sens-tu?

— Oh! bien mieux, ma mère; maintenant je suis sûre de guérir, répondit Eugénie, surprise de l'air diplomatique qui régnait sur la figure de sa mère.

— Alors, ma petite gentille, continua madame d'Arneuse en essayant de donner à ses traits rigides un air folâtre qui leur était entièrement antipathique, j'ai à t'entretenir d'une affaire très-importante; écoute-moi bien : je t'ai élevée de manière à laisser ton cœur dans une indifférence précieuse pour les jeunes personnes, comme tu le sauras un jour (ici elle leva les yeux au ciel), et je crois, ma bonne petite, avoir complétement réussi.

Eugénie rougit.

— Il s'agit d'un mariage pour toi... Je viens te consoler, car je ne veux pas, comme font en ce cas tant de mères, t'imposer mes volontés... J'ai toujours été bien douce envers toi, et tu pourras choisir ton mari en toute liberté, je t'assure... Nous avons jeté les yeux sur un jeune homme; tu nous diras ce que tu en penses.

— Oh! ma mère! s'écria Eugénie en proie à une terrible angoisse, comment puis-je songer au mariage dans l'état où je suis?... songez que je n'ai aucune expérience...

— Comment, Eugénie, vous avez de la répugnance pour le mariage! vous croyez-vous assez belle et assez riche pour trouver des prétendus tous les jours? Vous êtes jeune, tâchez de l'être longtemps! Quant à votre ignorance, soyez sûre que mes conseils ne vous manqueront jamais.

— Ma chère maman, dit Eugénie les larmes aux yeux, j'aime mieux rester toujours auprès de vous.

— Nous ne nous séparerons pas, mon enfant.

— Je n'ai pas encore dix-sept ans...

— Comment, Eugénie, vous vous obstinez à refuser un établissement honorable! Au surplus, reprit madame d'Arneuse en jetant à sa fille un regard dont la sévérité la fit frémir, c'est votre affaire, comme je vous l'ai dit; mais il me semble que M. Landon est...

— M. Landon!... s'écria la jeune fille en versant tout à coup un torrent de larmes et en tombant comme évanouie sur son lit.

— J'en étais bien sûre, dit Madame d'Arneuse à madame Guérin; vous voyez, madame!... avais-je raison de soutenir qu'elle le haïssait!

— La pauvre petite, répondit la grand'mère étonnée, s'il lui était indifférent!

— Ah! s'écria madame d'Arneuse, elle s'y accoutumera! Comment ai-je fait, moi? Et aussitôt qu'elle se portera mieux, nous verrons à... Elle s'arrêta au bruit que fit Eugénie en se retournant. Madame d'Arneuse regarda sa fille et la vit qui lui souriait à travers ses larmes. L'amour brillait dans les yeux de la jeune fille comme le soleil au milieu des nuages, et la joie unie à la pudeur avait coloré subitement son pâle visage. Palpitante et d'une voix troublée :

— Ma mère, dit-elle, ce ne sont pas des larmes de chagrin... il me sera doux de vous obéir, si...

— Aimeriez-vous M. Landon? demanda madame d'Arneuse déjà courroucée.

Eugénie baissa les yeux, rougit et garda le silence.

— Comment! s'écria sa mère lui lançant un regard fixe et sévère, comment, Eugénie, vous aimiez M. Landon sans m'en avoir rien dit, sans me consulter! Vous avez manqué de confiance en moi! vous connaissez bien peu mon cœur et vos devoirs; mais c'est une chose affreuse!... Je vous laisse, mademoiselle; vous vous marierez bien sans moi!

— Que fais-tu? s'écria madame Guérin; ne te l'avais-je pas dit?... Vas-tu gronder ta fille?... vois, elle se trouve mal!... Eugénie, ma petite, ce n'est rien, tu l'épouseras : *il t'aime!...*

A ce mot magique, Eugénie regarda sa grand'mère d'un air presque stupide; peu à peu le sourire reparut sur ses traits, elle leva les yeux, et des larmes de bonheur sillonnèrent lentement ses joues. Elle aurait voulu se mettre à genoux et prier... Elle prit la main de sa grand'mère, la mit sur son cœur, qui battait avec violence; et alors, madame d'Arneuse, qui avait cru devoir s'apaiser, se rapprocha du lit, regarda sa fille avec bonté et lui accorda son pardon.

L'espérance et la joie s'étaient emparées de toutes ces âmes naguère en proie à l'ennui et à la tristesse.

Si la marquise fut déterminée dans sa clémence par quelque réflexion d'intérêt, ou si ce fut un sacrifice fait au désir de rendre sa fille heureuse, c'est ce que nous regardons comme inutile d'examiner. Landon exerçait dans cette maison l'influence du soleil sur la nature, lorsqu'au mois de mars, dissipant de sombres masses de nuages, il fait succéder l'azur le plus pur au manteau des orages. Eugénie s'abandonna joyeusement à l'amour, madame d'Arneuse complota son avenir, madame Guérin remercia Dieu du bonheur qu'il lui envoyait sur ses vieux jours, Rosalie se regarda comme la plus habile soubrette du royaume, et chacun, faisant mille projets, attendit le lendemain avec une vive impatience.

X.

Le lendemain, M. Landon, persistant dans ses projets de mariage, se présenta et fut reçu avec un cérémonial extraordinaire : lorsqu'il entra, madame d'Arneuse, quittant à peine sa bergère, lui montra d'un air solennel une chaise qui se trouvait à côté d'elle. Après quelques propos insignifiants, Horace fit sa demande, et la future belle-mère, avec un ton moitié familier, moitié hautain, lui répondit qu'elle n'apercevait aucun obstacle à cette union, et que, quand on aurait fait toutes les démarches que les gens comme il faut exigent en pareille occasion, ce serait à lui à obtenir le consentement de mademoiselle d'Arneuse.

—Vous sentez, monsieur, dit-elle, que je laisse ma fille parfaitement libre... mais Eugénie est susceptible de s'attacher beaucoup; elle est d'une douceur d'ange; elle est un peu musicienne, je l'ai parfaitement élevée; elle peut devenir une femme brillante, et, quoiqu'elle ne soit jamais sortie de Chambly, elle sera très-bien placée dans un salon : ayant été moi-même à la cour autrefois, car... j'y fus présentée précisément en 89; j'ai eu soin de lui donner des manières distinguées... elle est tout à fait bien. Alors elle trouva l'occasion de prononcer son propre éloge en ayant l'air de faire celui d'Eugénie.

Prenant un petit air d'autorité maternelle et de dignité familière, elle tendit la main à Landon, qui embrassa sa mère d'adoption avec cordialité. Madame d'Arneuse, fière de cette marque d'amour filial et la regardant comme de bon augure, essayait déjà de faire sentir sa supériorité à son gendre, mais son masque de grandeur ne devait pas tenir longtemps. Dans le cours de la conversation, Landon annonça que la noblesse ancienne reprenant ses titres en vertu de la Charte que Louis XVIII venait d'octroyer, il était redevenu duc de Landon.

— Comment, monsieur... vous seriez le chef de cette noble et illustre maison... qui... La joie lui coupa la parole et elle regarda son gendre avec respect.

— J'imagine, madame, qu'une telle bagatelle vous importe fort peu, dit Horace; quant à moi, noble ou plébéien, ce m'est tout un...

— Oh! monsieur, je pense comme vous : une fois qu'on possède ce frêle avantage, on le méprise; c'est comme jadis notre pauvre Académie, tout le monde voulait en être, et une fois admis on n'y mettait pas le pied; mais mademoiselle d'Arneuse, monsieur, ne fera pas rougir vos ancêtres...

— Ah! madame, je tiens si peu aux honneurs, ajouta Landon, que je me permettrai de vous cacher mes titres et mes charges jusqu'à ce que je sache quelle conduite il convient de tenir dans la nouvelle situation politique où nous nous trouvons...

Ainsi Landon fut reçu chez madame d'Arneuse comme le fiancé d'Eugénie à la fin de l'été, et depuis l'hiver précédent la jeune fille l'adorait en secret. L'opulence, l'amour, la jeunesse, la beauté, s'unissaient enfin pour promettre à ces deux amants un long avenir de bonheur.

Bientôt Eugénie, simplement mise et soutenue par sa grand'mère, entra au salon. Elle connaissait le mystère de cette entrevue, comme le prouvaient

son maintien embarrassé et la rougeur de son visage; elle s'assit en silence et sans oser même lever les yeux, après avoir adressé à Landon un timide salut. Celui-ci lut, avec un bonheur mêlé de peine, les preuves d'amour écrites sur le front d'Eugénie : elle était maigrie, ses doigts étaient effilés, ses joues un peu creuses, ses yeux renfoncés; mais tant d'amour perçait au milieu de ce ravage, que Landon ne trouva point pesant l'engagement qu'il venait de contracter; il tressaillit même en entendant parler Eugénie, dont la voix semblait avoir acquis une mélodie qui allait droit à l'âme.

— Croiriez-vous, dit-elle, que vous m'avez fait peur hier?...

A ce moment, elle pensa qu'il était là, qu'elle ne le perdrait plus, et, faiblissant sous le poids du bonheur, elle laissa échapper de douces larmes, qu'elle essaya vainement de cacher à Horace, dont le cœur, ému d'un sentiment qui ressemblait beaucoup à l'amour, oublia peut-être pour un instant l'image chérie de Jane : il regarda Eugénie, et cette fois elle se crut aimée : — Je me nourrirai donc en paix de sa chère présence, se dit-elle... Et la sereine expression de l'amour heureux vint animer ses traits.

Lorsque Landon se leva pour partir, elle le suivit des yeux comme une hirondelle suit le premier essor de ses petits, et longtemps elle écouta le bruit de ses pas. Elle contempla le salon, qui maintenant semblait revivre et se parer d'un lustre nouveau; elle soupira doucement, regarda la chaise qu'il venait de quitter, et se jeta dans le sein de sa mère, comme pour donner cours à des sentiments qu'elle ne pouvait contenir.

L'événement de la veille, loin d'abattre Eugénie, lui avait sur-le-champ donné de la vigueur; car dans ces sortes de maladies la santé semble être aux ordres de l'âme : la jeune fille était déjà plus forte, et la mort avait fui.

— Allons, Eugénie, lui dit sa grand'mère, te voilà heureuse! ceci doit te faire encore plus chérir ta mère, s'il se peut, et suivre ses bons avis... Que je suis contente! cela me rappelle mon jeune temps... Et madame Guérin se mit à fredonner.

— Eugénie, reprit madame d'Arneuse avec gravité, j'ai bien des conseils à te donner pour la conduite que tu dois tenir dans la circonstance présente.

— Écoute bien ta mère, ma petite, dit madame Guérin.

— Il faudra, continua madame d'Arneuse, t'appliquer à n'être ni trop froide ni trop empressée, et cependant témoigner de la joie. Rosalie t'habillera tous les jours; nous verrons à te parer de notre mieux... Surtout, ma fille, sois toujours occupée quand il sera ici; étudie-toi à ne jamais, dans la conversation, dire quelque chose de malséant, pèse bien tes paroles, conserve un maintien modeste : cependant, mon enfant, lorsque tu seras mariée, songe à tenir ton rang, car tu seras duchesse...

— Duchesse!... s'écria madame Guérin.

— Duchesse de Landon, répéta madame d'Arneuse avec emphase... Hé bien! Eugénie, tu ne parais pas contente?... qu'as-tu donc?

— Tous les duchés du monde me sont fort indifférents, répondit-elle.

— Veux-tu ne plus vivre que pour l'amour? lui répliqua sa mère; ton mari a du mérite, mais la naissance a bien son prix; sache soutenir l'éclat d'un pareil nom... et surtout ne manque pas ce mariage par d'aussi folles idées... Et voyez donc, dit-elle à madame Guérin, le malheur veut qu'elle soit malade et pâle dans ce moment.

— Dépêche-toi de reprendre tes jolies couleurs, ajouta madame Guérin.

Enfin, les deux mères s'efforcèrent de lui dicter la manière dont elle devait exprimer ses sentiments et les graduer comme les *crescendo* d'une sonate : elles oubliaient qu'à pareille époque de leur vie elles avaient trouvé dans leur cœur autre chose que les avis maternels. Ces recommandations ressemblaient beaucoup au Mémoire que l'on donna à Louis XV pour la tenue de son premier lit de justice : « Ici le roi froncera le sourcil, là le roi s'adoucira, plus bas le roi fera un signe de tête, plus loin le roi saluera. »

Eugénie devait sourire à son entrée, sourire à sa sortie, sourire à chaque mot. Eugénie écoutait et riait dans son cœur, dont un seul battement l'instruisait bien mieux que toutes ces leçons. Aimer n'est ni un art ni une science, c'est un instinct de l'âme.

Dès ce jour, le duc de Landon vint chez la marquise d'Arneuse avec l'assiduité d'un prétendu; les promenades, les parties de plaisir firent de chaque jour un jour de fête. Dans cette douce intimité, Eugénie apprit que son amour pouvait encore s'accroître. Elle vit ainsi se découvrir par degrés toutes les nobles qualités qu'elle avait seulement entrevues dans Horace; puis elle se mit à étudier les goûts, les pensées, les sentiments de son ami pour s'y conformer en tout : douce fut la peine et courte fut l'étude, car Eugénie avait si bien identifié son âme à celle de son bien-aimé qu'elle ne pouvait plus exister que pour lui. Comme son visage n'était que l'expression de ce qui se passait dans son cœur, sa beauté primitive était revenue promptement à la suite du bonheur.

Cependant cette félicité ne resta pas longtemps sans quelques nuages, car madame d'Arneuse, reprenant son empire à mesure que sa fille revenait à la

vie, ne tarda pas à s'immiscer dans les relations des amants, et voulut commander l'expression des sentiments d'Eugénie comme les évolutions d'une parade.

Pour les amants, le monde et ses usages, la société et ses lois, les mœurs et leurs exigences, les plaisirs, le langage, tout disparaît pour faire place à des rapports nouveaux qu'Eugénie conçut avec une merveilleuse facilité; un regard, un sourire, étaient pour elle autant de questions ou de réponses; un mouvement de tête résumait tout son amour, et son moindre signe valait mille fois mieux que tout le jargon de la politesse. Un jour Landon lui apporta une jolie boîte à ouvrage; sans mot dire, elle la posa sur la cheminée, puis, regardant Horace dans la glace, elle le remercia par un léger sourire et par un signe de tête. Quand il fut parti, madame d'Arneuse dit à Eugénie :

— En vérité, ma chère amie, je ne vous conçois pas; votre prétendu vous offre un des plus jolis cadeaux que l'on puisse faire, un bijou fort cher enfin, et vous le jetez là sans rien dire, sans le remercier; c'est vraiment étonnant! vous feriez croire que vous n'avez reçu aucune éducation; le pauvre jeune homme en a été touché.

— Cela me fait de la peine pour lui, ajouta madame Guérin.

— Enfin, continua madame d'Arneuse, vous êtes aujourd'hui mal coiffée et très-mal habillée. Si cela continue, j'ai grand'peur de voir échouer le mariage.

— Ah! ma chère maman, dit Eugénie, est-ce qu'un présent est au-dessus de son amour?

— Ah! vous en savez probablement plus que moi, mademoiselle; à votre aise... mais comme je n'ai pas envie de vous voir rebuter M. le duc par vos sottises, apprenez à le recevoir mieux que vous ne le faites. Il arrive, la plupart du temps, que vous restez ébahie à le regarder; sachez donc causer, répondre, et l'attacher par mille petites familiarités permises qui font le bonheur des amants. L'autre jour, il vous complimente très-galamment, vous recevez cela sans répondre par une phrase gracieuse; hier, il vous dit que vous chantez comme un ange, vous ne pouvez pas lui dire que vous n'avez eu que moi pour maîtresse : ah! vous ne faites guère valoir votre mère!

— Allons, reprit madame Guérin, ne te fâche pas, elle aura soin une autre fois d'observer toutes ces délicatesses... Vois-tu, mon cœur, dit-elle à Eugénie, il faut bien écouter ta mère, tu n'as qu'elle au monde, c'est tout notre bien; elle est si bonne! vois si elle épargne la moindre chose pour ton trousseau.

— Et voyez comme elle m'en remercie! plus on fait pour les enfants, moins ils en sont reconnaissants! répondit madame d'Arneuse, qui voulait que ses soins maternels fussent reçus comme des faveurs.

Il y avait d'ailleurs de l'injustice dans le reproche qu'elle adressait à Eugénie. Si réellement le trousseau était magnifique et au-dessus de la fortune de madame d'Arneuse, son amour pour sa fille n'entrait pour rien dans cette dépense, elle était toute d'ostentation. Eugénie n'avait pas de dot, et madame d'Arneuse, embarrassée par son orgueil, cherchait à se mettre, au moins dans les petites choses, de pair avec M. Landon, ce qu'elle ne pouvait faire dans les grandes. Elle soutenait même parfois que leurs maisons étaient aussi anciennes l'une que l'autre.

Ainsi Eugénie avait à essuyer mille petites contrariétés qui lui faisaient acheter son bonheur. Sa mère osait l'accuser de manquer de grâce avec celui qu'elle aimait, et elle frémissait si Horace lui prenait la main, tressaillait au moindre bruit de ses pas, allait secrètement caresser *Brigand*, son cheval favori, et faire causer Nikel, qui ne tarissait point en louant son maître. Quand Landon arrivait, elle avait des pressentiments qui l'avertissaient de son approche, et souvent elle se surprenait à penser ce qu'il disait... Aussi le jeune homme s'applaudissait-il chaque jour de sa résolution, en admirant avec quelle ferveur il était aimé.

Mais plus Eugénie prodiguait à Landon les témoignages d'un amour inaltérable, et plus il se sentait oppressé par des sentiments pénibles : obligé d'initier cette jeune fille aux mystères de sa vie passée, pouvait-il prévoir le résultat de cette triste confession? L'amour d'Eugénie était-il assez profond pour souffrir une rivale sans cesse présente à la pensée de son époux?

Aussi, souvent Horace pensait-il qu'il valait mieux ne rien dire; mais Guérard lui avait si fortement recommandé de faire cette sinistre confidence, que plus souvent encore il songeait aux moyens d'obéir à son vieux tuteur. Bientôt ces idées devinrent tyranniques. Landon, sans cesse préoccupé, craignant de perdre Eugénie, tourmenté par sa conscience, effrayé même au souvenir de Jane, laissa paraître sur son front des nuages de chagrin qu'il ne put dérober aux yeux attentifs d'Eugénie.

Elle ne regarda plus Horace qu'avec une curieuse inquiétude; craintive, elle tâcha de deviner les secrètes pensées qui l'agitaient; elle examina son maintien, ses gestes, interprétant jusqu'aux inflexions de sa voix. D'abord elle s'imagina que ce changement pouvait provenir d'elle-même, avoir été causé par les imperfections de sa personne ou de son caractère, et elle trembla d'avoir déplu à son ami. Elle se chagrina, pleura en secret, et, s'examinant avec soin, elle se rappela tout ce qu'elle avait dit, sans

trouver jamais dans son cœur autre chose que les pensées de l'amour le plus tendre. La pauvre enfant demeura agitée d'une anxiété affreuse en voyant toujours s'accroître la tristesse de Landon sans pouvoir en pénétrer le motif.

Un soir, ils se trouvèrent seuls au salon, assis près de la croisée qui donnait sur le jardin. La lueur grise du crépuscule avait fait place aux pâles ténèbres, et l'aspect imposant des cieux étoilés avait plongé les amants dans un religieux silence, quoique chacun d'eux semblât vouloir parler à l'autre : jamais Horace n'avait paru si agité à Eugénie, et jamais peut-être elle ne s'était elle-même senti tant d'impatience. Enfin l'un et l'autre paraissaient craindre et désirer tour à tour de parler. Cette scène était tout à la fois douce et cruelle; mais quand Eugénie, ayant levé les yeux à la dérobée, aperçut Horace qui, les bras croisés, la tête penchée, se tenait auprès d'elle sans avoir l'air de songer même qu'elle existât, elle trembla tout à coup, son inquiétude se changea en une certitude de malheur et elle eut un moment d'horrible souffrance. Cependant elle s'arrêta encore à l'admirer à cet instant où son visage, plein de mystère et de passion, ressemblait à ces figures auxquelles les grands artistes ont su donner une empreinte surnaturelle en conservant l'apparence de la réalité. Tout à coup Horace se retourna vers Eugénie, mais ses yeux restèrent mornes en rencontrant ceux de la jeune fille. Elle fut prête à s'évanouir, mais sa peine changea promptement en joie, car Landon ayant penché sa tête vers elle, leurs chevelures se confondirent et éveillèrent en eux une chaste et mélancolique volupté par un contact si léger, que l'âme paraissait être seule à le sentir. Horace prit la main de la jeune fille, la pressa, et, la sentant trembler, il fit tous les mouvements d'un homme qui voudrait parler et que la crainte de mal dire en empêche. Eugénie, que tant d'émotion suffoquait, se leva d'un air désespéré, et s'arrêtant subitement comme glacée, elle laissa rouler sur ses joues deux larmes, dernier langage de l'amour.

Alors Landon porta lentement à ses lèvres la main d'Eugénie; mais la jeune fille, ne pouvant plus supporter cet horrible état de doute, retira sa main avec vivacité, après cependant qu'un baiser y eut été déposé, et dit avec angoisse :

— Vous m'aimerez, n'est-ce pas ?...

A ces paroles Horace tressaillit, et, passant la main sur son front pour en essuyer la sueur :

— Eugénie, Eugénie!... répondit-il, nous sommes séparés par un obstacle que je n'ai pas la force de lever!... Il s'arrêta.

— De grâce, achevez! que craignez-vous?...

— Je crains que ce ne soit un grand malheur pour vous de m'avoir rencontré.

Elle fit un mouvement de surprise et sourit légèrement.

— Oui, continua-t-il, je ne puis plus aimer comme vous aimez, et... vous en souffrirez.

— Je souffre en ce moment, dit-elle, plus que vous ne le sauriez croire; dès mon enfance le malheur m'a poursuivie, je n'ai pas nourri une pauvre bête qu'elle ne soit morte, pas un oiseau n'a vécu gardé par moi, la fleur que je cultivais se fanait au lever du soleil, j'ai pensé coûter la vie à ma mère; et ce n'est pas tout, je vous vois et je vous perds aussitôt!... vous revenez, et, un mois s'est à peine écoulé, que votre front s'obscurcit; vous êtes triste, je le vois bien... Y a-t-il déjà une nouvelle infortune entre nous? quel est-il cet obstacle qui nous sépare?

— Ne le savez-vous pas? lui dit Horace; ne faut-il pas vous raconter ma vie et vous faire connaître le cœur sur lequel vous comptez?... Si j'étais indigne de vous?...

Eugénie frissonna; mais, en ce moment, l'étoile qu'elle avait choisie brillait de tout son éclat; ce fut pour la jeune fille un présage céleste de bonheur devant lequel ses craintes s'évanouirent.

— Tenez, répondit-elle alors, voyez-vous cette étoile? c'est la mienne; comme sa lumière est pure! Allez, nous serons heureux. Regardez-la, je vous en prie; je ne l'ai jamais vue si belle.

Landon soupira; la reine des nuits se levait majestueuse; il la montra aussi à Eugénie, qui ne regarda que la main de son bien-aimé.

— Qu'avez-vous donc à me dire? demanda-t-elle après un moment de silence; me laisserez-vous ainsi dans l'incertitude?

Landon l'arrêta par un signe.

— Demain, Eugénie, demain je vous révélerai le secret de mon cœur, et vous verrez si vous pouvez unir votre destinée à la mienne.

— Qu'importe mon bonheur, si je me suis consacrée au vôtre, si je ne puis vivre que dans votre ombre! comme ces astres qui ne brillent que du reflet du soleil, mon âme est le reflet de la vôtre. Vos maux sont les miens... parlez, confiez-les-moi, je vous en prie, parlez; vous m'avez épouvantée...

A ces paroles, les yeux d'Horace se mouillèrent de larmes d'attendrissement, et Eugénie pleura parce qu'il pleurait. Il voulut répondre, son cœur était trop plein; il regarda quelques instants encore la jeune fille avec une expression indéfinissable, mêlée d'effroi et de tendresse, et il s'échappa en la laissant stupéfaite du désordre de ses paroles et de ses manières.

— Demain! se dit-elle : qu'a-t-il donc à m'annoncer?... Mon bonheur se flétrira-t-il comme les roses que je cultivais?... Elle resta en proie à une terreur d'autant plus profonde que la cause en était

cachée sous un impénétrable voile, et que, dans une telle incertitude, l'avenir ne pouvait lui offrir aucune image consolante.

Son sommeil fut agité de songes pénibles, et le matin, quand Rosalie l'habilla :

— J'ai rêvé, lui dit-elle, que je nageais dans une rivière.

— Était-elle trouble ?

— Oui.

— Marianne prétend que cela signifie du malheur.

— Et mes dents tombaient, ajouta Eugénie.

— Ruine complète ! répondit Rosalie en riant ; quand Marianne rêve ainsi, elle perd toujours à la loterie ! Vous pâlissez, mademoiselle !

— Ce n'est rien, répliqua la jeune fille. Cependant ces paroles avaient produit sur elle une affreuse impression.

Elle attendit avec une douloureuse impatience l'arrivée de Landon, et quand elle entendit le bruit de ses pas, elle frissonna : Horace était sombre, sa voix altérée glaça Eugénie.

Ils allèrent se promener avec madame d'Arneuse et madame Guérin : en marchant, Horace garda un silence inquiet ; il évita même de regarder Eugénie, qui, à chaque pas, sentait augmenter sa terreur. Il semble, se dit-elle, qu'il s'agisse de ma vie.

Landon répondit aux questions de madame d'Arneuse d'un air si distrait qu'elle cessa bientôt de lui adresser la parole, et, rejoignant sa mère qui marchait en avant, elle laissa Eugénie seule avec Landon.

— Mademoiselle, dit-il alors d'une voix entrecoupée, il m'est impossible de vous raconter moi-même les événements de ma vie... et il faut cependant que vous les connaissiez... Je prendrai donc quelques jours pour vous en écrire les détails... alors vous prononcerez sur notre union. Vous vous croyez malheureuse, Eugénie ! ah ! vous verrez que des fleurs mal arrosées, des oiseaux qui meurent privés de liberté, ne font pas encore de vous une victime du sort ; le malheur se repaît de fleurs plus belles, de sentiments plus précieux : s'il vient à nous, prenez garde, il n'est pas toujours vêtu de couleurs sinistres, il arrive souvent entouré du brillant cortége des joies de la vie, il sourit, sa parole est flatteuse ; ce n'est que trop tard, et quand on lui appartient déjà, qu'on sent qu'il est enfin venu. Espérons que la sueur glacée dont mon front se baigne à ce seul souvenir ne passera pas sur le vôtre...

Il lui pressa doucement la main ; Eugénie essaya de déguiser sa terreur sous un sourire ; bientôt elle se plaignit du froid, hâta sa marche, et revint à la maison sans prononcer une parole. Au sein du bonheur, elle se sentait frappée par la fatalité, et, redoutant les déceptions de Tantale, elle n'osait se baisser pour recueillir les fleurs que l'amour jetait à ses pieds.

Une semaine entière se passa sans qu'elle reçût la moindre nouvelle d'Horace, et cette semaine fut plus pénible pour elle que toutes les souffrances de sa maladie : les réflexions les plus sinistres l'absorbèrent : — Et cependant, se disait-elle, que puis-je apprendre de plus douloureux ? qu'il ne m'aime pas ! et il m'aime, puisqu'il m'épouse. Indigne de moi !... m'a-t-il dit, lui, si noble, si généreux !... Son chagrin ne peut donc venir que d'accidents qui nous sont étrangers, et, une fois mariés, nous pouvons vivre loin du monde ; alors quel malheur peut nous atteindre ?... Telles étaient ses pensées, partagées entre l'effroi et la curiosité ; de sorte qu'elle redoutait et désirait à la fois de voir arriver le fatal écrit qui devait, d'une manière ou d'une autre, faire cesser son incertitude.

Enfin, le huitième jour, Nikel vint apporter à Rosalie un assez gros paquet de papiers adressés par son maître à mademoiselle d'Arneuse.

— Tenez, ma belle, il faut remettre ceci à votre jeune demoiselle, et en secret : prenons garde à nous, ces écritures sont pleines de poison ; le général est mille fois plus triste depuis qu'il y travaille qu'en arrivant ici...

— Dites-moi donc, M. Nikel, cela n'empêchera pas les noces, j'espère ?

— Je ne pense pas, le colonel a l'air d'aimer votre demoiselle...

— Pourquoi donc, monsieur le maréchal, dites-vous le colonel, le général, le capitaine ? qu'est donc votre maître enfin ? avant de nous marier, nous devons savoir qui nous épousons.

— Il est... suffit, s'écria le chasseur d'un air sévère... J'allais oublier la consigne ! Ah ! Duvigneau avait bien raison quand il disait que l'amour est le boute-selle de toutes les sottises ; mais encore quelques jours, et nous serons mariés... alors...

— Oh ! alors ! répliqua la soubrette, vous ne ferez plus que mes volontés.

Pour toute réponse, le chasseur se contenta de faire claquer ses doigts par-dessus sa tête, et il embrassa Rosalie sans que la Languedocienne pût se défendre des libertés du chasseur. En effet, depuis les accords, il gouvernait militairement ses amours, et Rosalie, en approchant du but, n'était plus si forte ; la course avait été sans doute trop longue.

Néanmoins, la soubrette, curieuse d'apprécier l'importance du volumineux paquet qu'elle tenait, se débarrassa de Nikel en le repoussant avec une vigueur peu féminine. Le chasseur porta la main à son front, et, saluant militairement, répondit avec gaieté : — Merci, mon capitaine !

Rosalie trouva bientôt le moyen de s'acquitter de

sa commission. Elle fut toute surprise de voir sa jeune maîtresse serrer soigneusement les papiers et garder le silence.

— Mais qu'est-il donc arrivé, mademoiselle, pour que vous soyez aussi triste?... Savez-vous qu'hier, au salon, ces dames parlaient de vous comme déjà mariée?...

— Ah!... Rosalie!... Rosalie!... Ce fut toute la réponse d'Eugénie, et la Languedocienne revint auprès de Nikel, stupéfaite de voir qu'elle ne tenait plus tous les fils de l'intrigue qu'elle avait si bien nouée.

— Que de mal aurons-nous eu pour en faire une duchesse!... dit-elle à Nikel.

Aussitôt que dans la maison chacun fut endormi, mademoiselle d'Arneuse, qui voulait consacrer la nuit à lire le manuscrit de Landon, se prépara à cette pénible veille. Bien des sentiments l'agitaient lorsqu'elle rompit l'enveloppe qui contenait les papiers, et l'importance dont cette lecture devait être pour le bonheur de sa vie remplit ce moment de solennité : ses mains étaient froides quand elle déploya ces pages qui allaient lui parler : elle observa la tristesse de la nuit; elle écouta les gémissements de la pluie et en tira de sinistres présages. Le cri plaintif d'un oiseau, les oscillations de sa lampe, le craquement d'une boiserie, les coups répétés d'une araignée, le vol même d'une mouche, tout excitait son inquiétude et contribuait à rendre les battements de son cœur plus profonds et moins rapides. Elle aurait voulu que le vent fût moins lugubre, la nuit plus calme, en un mot que la nature compatît à ses souffrances au lieu de les augmenter.

La cloche, en sonnant minuit, la fit tressaillir de peur, soit qu'au milieu du repos des êtres vivants ce bruit produit par une chose inanimée lui semblât affreux en lui-même, soit qu'Eugénie n'eût pas dépouillé les terreurs enfantines que cause cette heure à laquelle se rattachent tant de superstitions; mais le premier motif de sa peur existait dans son propre sein : son amour était menacé; des pressentiments douloureux s'élevaient dans son âme. Nous devons pardonner à Eugénie des sensations qui sembleront ridicules à qui ne partage pas sa situation, et cependant il existe peu de femmes capables de lire sans effroi, dans la solitude de la nuit, un écrit qui doit décider de l'avenir de leur amour. Mademoiselle d'Arneuse trouva la lettre suivante enveloppée avec les papiers :

« Mademoiselle,

« Je vous envoie ce fatal écrit; il est baigné de mes pleurs. J'ai conçu de votre caractère une trop noble idée pour ne pas vous parler franchement; le malheur donne une forte trempe à l'âme; je vous ai donc retracé les émotions de mon cœur, telles que je les ai ressenties. Après avoir rempli ce devoir, j'aurai le courage d'ajouter, quand même cet aveu devrait nous être à tous deux funeste, qu'en me rappelant mon premier amour, bien qu'il soit aujourd'hui sans espoir, j'ai senti à ma souffrance que celle qui en fut l'objet règne toujours au fond de mon âme. Je frissonne en faisant ainsi retomber sur votre existence une part du fardeau qui pèse sur la mienne. Maintenant vos forces sont la mesure de nos espérances : oserez-vous vous charger de mon avenir?... Si, après avoir lu cette lettre, vous pouvez encore me consacrer votre vie, je vous offre en échange la plus tendre affection; mais si, trouvant ma destinée trop malheureuse, vous détournez la tête, je ne vous en blâmerai pas, et moi... Cet effort vers le bonheur sera le dernier. »

— Grand Dieu! s'écria-t-elle, que vais-je lire?... Des larmes obscurcirent ses yeux, et à peine vit-elle les premières lignes du manuscrit qu'elle déroula lentement.

HISTOIRE DE JANE LA PALE, OU MÉMOIRES D'HORACE, DUC DE LANDON-TAXIS.

« A l'âge de cinq ans, mademoiselle, je fuyais ma patrie, sauvé par ma mère dont le courage et la présence d'esprit avaient dérobé ma tête à l'échafaud; mais nous laissions derrière nous mon père en prison; et à peine nos pieds touchèrent-ils la terre étrangère que nous apprîmes à la fois sa condamnation et sa mort. Ce coup terrible écrasa ma mère, elle périt à la fleur de l'âge. Je me rappelle qu'alors, craignant sans doute pour moi les dangers d'un monde où j'allais être seul, et ne sachant plus à qui confier son enfant, elle me serra dans ses bras mourants, comme si elle eût voulu m'emmener avec elle. Quoique les autres événements de mon enfance soient gravés dans ma mémoire comme les confuses images d'un songe, ce souvenir m'est toujours resté présent. On ne voit point impunément le dernier soupir d'une mère! A ce moment nos biens étaient à l'encan, nos honneurs détruits, mon berceau proscrit, ma jeunesse sans guide, et la longue et brillante fortune d'une maison historique périssait dans un obscur village d'Allemagne, sans le dévouement d'un vieillard.

« Mon père avait pour intendant un procureur au parlement de Paris; c'était un de ces vieux serviteurs dont la fidélité passe de génération en génération, comme un des biens du patrimoine. Guérard

nous fut légué par mon aïeul, chez lequel il avait débuté par être commis d'un secrétaire : son intelligence ayant été remarquée, mon grand-père l'avait fait élever avec tant de soin, l'avait protégé avec une telle bienveillance, qu'en 89 Guérard était devenu l'un des hommes les plus remarquables de son corps; ses connaissances, son instruction, son esprit, égalaient son attachement à notre famille, dont il faisait presque partie. Lorsque l'orage éclata, mon père fut étonné d'apercevoir son intendant rangé parmi les plus fameux adversaires de la monarchie. Guérard est toujours resté républicain; mais dans les efforts qu'il fit pour sauver mon père, nous reconnûmes une justesse de calcul digne d'un homme d'État. Son dévouement faillit même le perdre; on le jeta dans la même prison que son maître, et la voix consolatrice du fidèle serviteur fut la dernière que mon père entendit avant de marcher à l'échafaud.

« En restant mon unique appui, Guérard retrouva de nouvelles forces; dès qu'il fut sorti de prison, il vola me chercher en Allemagne, me ramena sur le sol paternel, me fit rayer de la liste des émigrés, protesta de mon dévouement à la république, acheta ceux de mes biens que l'on vendait, arrêta la dilapidation des autres, me mit à l'abri des fureurs révolutionnaires en me cachant à tous les yeux, et s'occupa de mon éducation avec tant de soin et de succès, que j'entrai, jeune encore, dans cette école célèbre, l'une des plus belles créations de la république.

« En 1807, n'ayant pas encore vingt ans, je sortis de l'École Polytechnique, bien recommandé par nos illustres maîtres. La faveur dont Guérard jouissait alors, et l'amour de Napoléon pour les grandes familles, me valurent une lieutenance dans un régiment de cavalerie, arme que je préférais à toutes les autres. Le fanatisme guerrier dont j'étais animé me fit solliciter d'être envoyé sur-le-champ à une armée active, et j'arrivai assez à temps pour me distinguer pendant le cours de la campagne par quelques actions d'éclat dont je recherchais avec avidité les occasions. Alors Guérard, prêt à abandonner son poste éminent, par suite du chagrin que lui causait le despotisme impérial, fit habilement valoir mon enthousiasme, et profita d'un moment où Napoléon pouvait être séduit par l'éclat de mon nom pour m'obtenir dans la garde impériale le grade que j'avais dans la ligne.

« Satisfait de m'avoir placé dans un poste si brillant pour un jeune homme qui venait d'entrer dans la carrière militaire, heureux d'avoir attiré sur son fils adoptif l'attention du souverain, l'incorruptible Guérard, entouré de l'estime publique, se retira à Neuilly comme dans un ermitage, et mit toute son ambition, tout son orgueil en moi. Alors, comme aujourd'hui, mon nom prononcé avec quelque éloge le faisait palpiter de joie, et mes visites étaient pour lui des fêtes. Seul, il administre mes biens et prend soin de mes revenus. Il est mon guide et mon soutien dans la vie. Il partage mes joies comme mes peines, et son existence semble même n'être qu'un long reflet de la mienne. Notre amitié est telle que je ne lui ai jamais demandé les comptes de mon héritage. Je lui laisse le soin de ma fortune comme à un bon père, et sa prévoyance est si grande, que mes prodigalités n'ont jamais épuisé les sommes qu'il dépose pour moi chez son banquier.

« Mais, mademoiselle, la nature, semblable au sort qui favorise les joueurs avant de les ruiner, fut même prodigue envers moi; j'avais trouvé un père, elle me donna un ami. Vous demanderez comment j'ai pu devenir tout à fait malheureux : ah! vous verrez bientôt avec quelle pompe la vie s'est présentée à moi!

« Quand, au sortir de l'École Polytechnique, je me rendis à l'armée, j'y fus accompagné par un jeune Italien nommé Annibal Salviati; nous avions passé ensemble nos examens pour être admis à l'École, et dès lors nous nous étions sentis entraînés l'un vers l'autre par une vive sympathie. Une douce conformité d'âge, de mœurs et de caractère resserra les liens de notre amitié. Annibal était orphelin comme moi, comme moi il cherchait un frère au milieu du monde; tout conspirait à nous unir.

« Mon ami est d'une belle taille, ses yeux jettent du feu, son organe est flatteur, son parler poétique; ses cheveux noirs bouclent naturellement sur un front plein de noblesse, et ses traits séduisants sont encore embellis par ce teint olivâtre qui donne un caractère si passionné aux figures méridionales. Inégal d'humeur comme moi, l'expansion est chez lui plutôt un besoin qu'une qualité, et il possède pardessus tout cette grâce indéfinissable qu'il a fallu appeler le *je ne sais quoi;* il est brave, généreux, spirituel, modeste, il excelle à tous les arts d'agrément, et je ne peux lui reprocher qu'une aveugle jalousie, passion qu'il doit sans doute à sa patrie et que mon amitié a vainement combattue. Tour à tour gais et tristes l'un et l'autre, nous avons recueilli de cette discordance originale un contraste perpétuel de douleur et de joie, une consolation dans les maux, une vivacité dans les plaisirs, une espérance infatigable, une chaleur d'amitié qu'il serait difficile de vous peindre : mêlant ainsi nos affections, confondant nos pensées, nous soutenant l'un l'autre, nous avons plus d'une fois remercié le hasard qui nous avait unis.

« Salviati, pour ne pas me quitter, voulut servir dans la cavalerie, malgré la répugnance qu'il avait

pour cette arme, répugnance qui était peut-être un pressentiment; car à cette première rencontre, où nos jeunes courages obtinrent de flatteuses approbations, Annibal, en me sauvant la vie, reçut une blessure qui le força de quitter l'armée. Il revint à Paris où la protection de Guérard lui fit obtenir le titre de maître des requêtes et la place de secrétaire auprès d'un ministre. Sa fortune fut aussi rapide dans la carrière administrative que la mienne à l'armée.

« Vous pouvez facilement imaginer, mademoiselle, la brillante perspective qui s'offrait à nos regards: riches tous deux, tous deux puissamment protégés, bien accueillis dans le monde, nous marchions de fête en fête, essayant de toutes les illusions, déployant nos ailes vers la moindre lueur, heureux enfin comme on l'est à vingt ans quand le destin semble se plaire à jeter à nos pieds toutes les fleurs de la vie, et quand, les mains pleines, nous envions de l'œil les couleurs éclatantes de celles que nous ne pouvons saisir.

« Telle est, mademoiselle, l'histoire de ma vie extérieure, voilà tout ce qui intéresse la plupart des hommes; mais ma vie intérieure, cette succession de sentiments orageux dans un cœur tranquille en apparence, forme une histoire bien autrement importante. Je vous raconte cette vie avec une candeur de sauvage: ne faut-il pas vous montrer tout entier l'homme qui doit vous accompagner toujours?

« Lorsqu'au milieu de l'année 1808, je ramenai à Paris Annibal blessé, j'obtins, en outre de ma promotion dans la garde, un congé de deux mois, afin de pouvoir soigner mon ami. Vers la fin de septembre, Salviati entra en convalescence, et je devais le mener à ma terre de Lussy, en Bourgogne, pour achever sa guérison à la campagne, lorsqu'un jour la promenade matinale que je lui faisais faire nous conduisit jusqu'au boulevard Saint-Antoine. — Tu n'as pas vu cette jeune fille? me dit Salviati. — Non, lui répondis-je. — Eh bien! retourne-toi, et regarde-la!... Je me retournai pour la voir et je la vis. — N'est-ce pas original? me demanda-t-il. — Oh! très-original, lui dis-je avec un sourire forcé. — Voilà comme je me représente le vampire dont nous a parlé ce jeune Anglais à Coppet. Je ne répondis rien. — Aurais-tu froid? reprit Salviati, tu trembles! — Va tout seul, lui dis-je en l'abandonnant... Il me regarda d'un air inquiet, et finit par sourire en me voyant attendre la jeune fille et mesurer mon pas au sien. — Annibal, ne te moque pas de moi, et si tu m'aimes, laisse-moi seul... Il s'en alla avec la soumission de la véritable amitié.

« Soigneusement enveloppée dans une espèce de manteau d'étoffe commune, mais d'une propreté recherchée, cette jeune fille semblait vouloir dérober ou ses formes ou sa toilette aux regards des curieux; sa tête était même cachée presque tout entière sous un grand chapeau de paille blanche, et sa figure seule avait attiré l'attention d'Annibal. En effet, la jeune inconnue était d'une pâleur effrayante, et son visage ressemblait exactement à celui d'une statue, quand, sortant des mains du sculpteur, le marbre, vierge encore des injures de l'air, jette une molle et blanche lumière; le tissu de sa peau avait une telle finesse, une transparence si vive, que je croyais voir couler dans ses veines à peine bleuâtres, non pas du sang, mais le lait le plus pur. Au milieu de cette blancheur éclatante, ses deux lèvres étaient comme deux branches de corail; le reflet des longs cils de ses larges paupières baissées jetait sur sa joue une légère vapeur noire, et la flamme humide lancée par son regard en paraissait plus brillante encore; mais ses yeux et ses sourcils noirs tranchaient bien davantage sur la couleur éblouissante de sa figure. Ses cheveux étaient cachés par un voile négligemment noué sous son menton. Sa démarche avait je ne sais quoi de magique, car j'ignore d'où peut venir cette ondulation délicieuse qui régnait dans le moindre mouvement de sa personne; le bruit même de ses pas retentissait à mon oreille comme une douce harmonie, et je la suivais comme entraîné par le courant d'un fleuve.

« Elle avait pour guide un vieillard simplement habillé, dont la marche lourde et tremblante contrastait avec la légèreté de la sienne. La figure de cet homme était d'une laideur repoussante, ignoble peut-être au premier aspect; mais pour peu qu'on le contemplât, on reconnaissait tant de bonté, un tel accord dans les traits, une tranquillité si noble, un front serein si bien accompagné de cheveux blancs comme la neige, qu'on oubliait presque sa laideur.

« Il était impossible de ne pas être vivement intéressé par cette alliance singulière de la laideur et de la beauté, de la vieillesse et de l'enfance; on ne voit pas sans une émotion profonde une rose sur une tombe et l'hirondelle sous un monceau de neige; aussi je cherchais vaguement à deviner le sentiment qui les unissait: chaque pas du vieillard attirait l'attention de la jeune fille, et les moindres gestes de la jeune fille excitaient les soins du vieillard; enfin l'entente parfaite de leurs mouvements, l'accord de leurs yeux, celui de leurs âmes auraient fait croire qu'ils avaient une seule vie pour tous deux.

« Bientôt je me trouvai devant l'église de Saint-Paul, ignorant comment j'étais arrivé jusque-là. En montant le perron, le vieillard et sa compagne furent assaillis par des pauvres qui accoururent vers eux comme les oiseaux de la campagne sur le blé; il

donna quelques pièces de monnaie à la jeune fille, qui les remit aux mendiants. J'ignorais le véritable motif de cette action, mais je fus attendri par ce raffinement de tendresse.

« Je les suivis sous les voûtes sacrées de l'édifice, marchant avec une sorte de souffrance. Ils prirent de l'eau bénite, s'avancèrent vers un autel, s'agenouillèrent; je les suivis encore, et je ne m'agenouillai point, mais, tapi derrière un pilier, je m'applaudis d'être placé de manière à voir la jeune fille au moment où elle relèverait la tête de dessus son livre de prières. Mes jambes chancelaient, et parfois mes yeux étaient fatigués comme dans les songes, lorsqu'on cherche à voir avec les yeux du corps ce qu'on ne voit qu'avec les yeux de l'âme.

« Le vieillard, quittant sa protégée pour aller à la sacristie, tourna plusieurs fois la tête vers elle avec une paternelle sollicitude, et revint aussitôt en ramenant un prêtre. Alors, de ses mains tremblantes il débarrassa la jeune fille de sa pelisse et l'aida à étendre sur sa tête une voile blanc comme la neige qui n'a pas encore touché la terre. Je la vis tout entière : ses cheveux tombèrent sur son front en boucles aussi noires que les fruits du troëne, et me rappelèrent cette image de Milton : *Un rocher d'albâtre environné de nuages.* Elle était vêtue d'une robe blanche, et le prêtre lui jeta, en montant à l'autel, un regard qui dévoila le mystère de cette scène. Elle joignit les mains et pria. Je répétai involontairement les paroles saintes que parfois elle prononçait à haute voix; puis, rougissant en lui voyant tourner une page, me levant quand elle se levait, pliant les genoux quand elle s'inclinait, je me recueillis comme elle, me prosternant devant la créature pendant qu'elle adorait le Créateur : extase aussi pure que celle des séraphins confondus dans la lumière du Trône!

« Le silence profond de l'église et le jour sombre qui y régnait m'imprimèrent une sorte de terreur; l'air était brûlant, ma main presque humide, mes vêtements lourds. Que vous dirai-je? comment vous peindre des joies aussi passagères, et cependant si durables, si profondes? Je ne voyais plus que cette tête; chaque geste de la jeune fille donnait un charme de plus à ma vision; elle semblait se mouvoir dans une atmosphère lumineuse, et son moindre mouvement amenait un nouvel accident de lumière : tantôt elle était éclairée par le jour mélancolique du dôme; puis, quand elle s'inclinait, ses vêtements se teignaient des couleurs de l'arc-en-ciel sous les reflets des vitraux des chapelles latérales; les nuages, luttant avec le soleil au-dessus de l'édifice, la plongeaient tour à tour dans l'ombre ou dans la lumière; enfin, la chute de son voile et la main qui le relevait aussitôt, son souffle, la vapeur légère qui se jouait autour de ses lèvres, la pureté des contours de son visage, ses paupières vacillantes, tout donnait à mon âme une joie nouvelle, à mes yeux de nouvelles fêtes.

« Tout à coup le prêtre se retourna, et elle leva sa figure vers le prêtre. Il tenait l'hostie suspendue, et, dans ce moment, il paraissait sur les marches de l'autel comme un ange médiateur. La jeune fille le contemplait avec une joie pure, elle rayonnait comme une sainte. Il jeta sur elle un regard de bonté puissante, et soudain releva sa tête vers la voûte, comme si tous les chérubins venus sur des nuages d'or et groupés en cercles harmonieux eussent souri à cette fête de la terre, à ce premier banquet de la vierge. Il me sembla qu'un reflet de cette lumière qui enveloppe le trône de Dieu jetait son éclat inimitable sur ces trois êtres confondus dans une même admiration. Une molle et voluptueuse langueur m'avait saisi, j'étais comme assoupi, rêvant, et plongé dans un monde nouveau : je serais resté là toujours! Le prêtre déposa le pain de vie sur les lèvres de la jeune fille qui baissa aussitôt la tête; les cieux ouverts s'étaient refermés soudain. Je pleurai en voyant des larmes rouler dans les rides du vieillard, et je demeurai comme un homme ivre, ne pouvant plus me soutenir.

« Lorsque ma fatigue fut passée, que mes jambes ne tremblèrent plus, je cherchai la jeune fille des yeux; elle avait disparu. Je me précipitai dans la rue et je ne la vis pas; je parcourus tout le quartier, et il me fut impossible de la retrouver; nulle trace n'avait marqué son passage, personne ne l'avait vue. L'effroi s'empara de mon âme, et je devins comme un enfant resté seul dans la nuit. Demain! me dis-je, et je revins lentement chez moi, après avoir été revoir avec une attention presque stupide le lieu où Salviati m'avait dit : — Tu n'as pas vu cette jeune fille?

« Ne pensez pas, mademoiselle, que mon enivrement m'ait alors laissé analyser mes sensations comme je le fais en ce moment. Ce n'est que bien tard, au contraire, que le souvenir est venu m'apporter ces images, comme, au bord de la mer, les flots jettent sur la grève tous les débris d'un vaisseau brisé par l'orage; et maintenant je dois vous faire observer que les longues études dont Guérard s'était servi pour fatiguer l'ardeur de ma jeunesse, les occupations de l'École et mon amour de gloire, m'avaient laissé dans le calme le plus profond. Jusqu'alors ma fougue s'était emparée des sciences, le monde ne m'avait offert qu'un tourbillon de plaisirs dont les atteintes venaient mourir à mes pieds sans les effleurer : ainsi je naissais à la vie avec d'autant plus de force que le sentiment avait plus longtemps dormi dans mon cœur. »

— Eh quoi! se dit Eugénie en laissant tomber le manuscrit, cette âme si exaltée, si grande, serait à moi!... Mais reprenant bientôt les papiers, elle continua :

« Le lendemain arriva, et dès le matin je rôdais tour à tour sur le boulevard et dans la rue Saint-Antoine; enfin j'entrai dans l'église, espérant que la jeune inconnue y viendrait : que de fois j'allai de l'autel au portail, cherchant à l'apercevoir, et du portail à l'autel, trouvant chaque fois un nouveau plaisir à revoir la pierre sur laquelle elle était la veille! Mon front dégouttait de sueur, je sentais les innombrables minutes du temps comme les angoisses d'une douleur, et j'interprétais l'absence de la jeune fille de mille façons bizarres. Chaque personne qui entrait me faisait frissonner, enfin les dalles de l'église brûlaient mes pieds, et ma situation devint si intolérable, que j'allais sortir quand la jeune fille parut. Elle entra et s'agenouilla devant l'autel de la Vierge; je la contemplai avec d'autant plus de bonheur, que, depuis qu'elle avait disparu, je m'étais occupé à me rappeler les moindres traits de son visage. Elle était sans manteau, vêtue simplement, sa taille était svelte, elle me parut avoir tout au plus quinze ans. En la revoyant ainsi, je tremblai de ma propre ivresse. Bientôt elle sortit avec son guide, et je les suivis lentement, craignant d'être aperçu, les perdant de vue, les rejoignant soudain; mais, arrivé à la place Royale, je les vis entrer dans une maison qui formait le coin de la place et de la rue de Turenne.

« Avec la naïveté d'un enfant, je ne songeai point à pénétrer dans la maison; satisfait de ne plus pouvoir perdre la jeune fille de vue et ne pensant même pas qu'il était possible que cette maison ne fût pas la sienne, je me contentai de l'examiner longtemps, en cherchant à deviner l'étage qu'elle devait occuper; quand je me sentis fatigué, je retournai chez moi, comptant simplement revenir le lendemain à Saint-Paul. Ce fut ainsi que pendant quatre ou cinq jours je vécus innocemment du bonheur d'aller contempler la jeune fille priant à l'autel de la Vierge. Mon imagination ne voyageait pas au delà. J'étais heureux de me nourrir ainsi de sa vue, et je me sentais assez d'amour pour vivre de mon amour même. Avec l'imprévoyance enfantine du nègre qui, ne pensant pas qu'il dormira le soir, vend le coton de sa couche, je jouissais du présent avec ivresse, ignorant la joie que me causerait une parole prononcée par elle. Alors j'étais séparé du désir de presser sa main, par une plaine aussi vaste, aussi brûlante que le grand désert : je pensais à *elle* dans le silence des nuits; je me préparais à aller à Saint-Paul comme pour un long pèlerinage; je causais longtemps avec Salviati qui riait en déplorant mon délire : n'étais-je pas fou quand je versais dans son âme le torrent de mes pensées? Souvent je lui disais que son cœur même ne me suffisait pas, que j'aurais voulu pouvoir tout dire à la nature entière; mais plus souvent encore je voulais tout cacher, et, craignant même ses regards, je me réfugiais dans mon âme.

« Cette première joie que je croyais sans fin fut bientôt épuisée, et je m'accoutumai presque au tressaillement qui me saisissait à la vue de la jeune fille. Enfin bientôt elle cessa d'aller à Saint-Paul. Alors je tombai dans le désespoir : je voulus, avec le despotisme d'un enfant gâté, entrer dans le sanctuaire habité par elle. J'attaquai cette idée avec fureur, je me tourmentai en moi-même pour l'exécuter, et alors je fus en proie à une véritable folie. Le jour était trop vif pour moi, le bruit me faisait mal, tout me gênait. Ma divinité m'était ravie au moment même où je voulais me rapprocher d'elle, respirer son souffle, effleurer ses vêtements, entendre sa parole, apprendre son nom pour le prononcer mille fois, lui parler pour lui plaire; au moment, enfin, où je voyais encore une autre vie à épuiser. L'amour, le véritable amour ne passe-t-il pas par mille teintes avant d'arriver à la lumière, comme l'insecte s'ensevelit dans un tombeau de soie avant de déployer ses brillantes ailes?

« Salviati me conseilla de séduire le portier : — Tu apprendras bien certainement par lui l'histoire de ton vieillard, me dit-il, et je pourrai dresser quelque machine pour te donner tes entrées au logis, car tu es incapable d'ouvrir une porte! Je lui sautai au cou, en lui disant qu'il avait plus d'esprit que tous les Crispins de théâtre, et je courus à la place Royale, emporté par je ne sais quelle frénésie de joie et de bonheur.

« Quand, arrivé devant la porte, je saisis le marteau que sa main avait touché, le sifflement de la peur retentit à mes oreilles, et il me sembla que mon cœur cessait de battre. Était-ce le bruit des ailes de mon ange? était-ce un pressentiment de malheur?... La porte s'ouvrit, je me trouvai sous le portique de la maison habitée par elle. J'entrai dans la loge d'un air embarrassé, je rougissais; mais, en voyant un vieil homme courbé sur un habit qu'il raccommodait, je m'assis, et prenant courage :

« — N'avez-vous pas ici des étrangers? lui dis-je.

« Cette question, faite par un jeune homme décoré, sortant d'une voiture élégante, l'intimida.

« — Monsieur, répondit-il, tous nos locataires sont de fort honnêtes gens, tous tranquilles, et le gouvernement...

« — Il ne s'agit pas du gouvernement, répliquai-je, en lui glissant une pièce d'or dans la main, je veux seulement avoir des renseignements sur un vieillard, sur une jeune fille dont le visage est pâle...

Alors le concierge remua sa tête chenue d'une manière significative, et me dit : — Le vieux bonhomme se nomme Smithson ; je ne crois pas que la jeune personne soit sa fille, mais il y a quelque mystère là-dessous : on ne les voit jamais ; ils sortent rarement ; ils sont Anglais, et demeurent au second.

« Ce sont de fort honnêtes gens, qui ne font point attendre leur terme, mais qui ne sont pas riches : M. Smithson copie de la musique, et la jeune fille joue toute la journée de la harpe. Je n'en sais pas davantage, car ils ont une domestique, nommée *Nelly*, qui ne parle pas plus qu'un mur.

« Après cinq ans la voix cassée du vieux portier retentit encore à mon oreille, et le souvenir de cette scène est aussi frais que si elle s'était passée hier, tant ma mémoire est puissante quand je l'interroge sur les moindres détails de cette longue ivresse.

« J'accourus à Annibal, comme s'il eût été chargé de penser pour moi. Il écouta gravement le récit que je lui fis, et se mit à jouer une de ces scènes où le valet cherche à démontrer à son maître embarrassé la fertilité de son génie. Je le pressais de me trouver quelque expédient, et il termina ses plaisanteries en me disant : — Cherche *la bataille d'Hastings !*

« *La bataille d'Hastings* était un mauvais opéra que nous avions fait ensemble à l'École Polytechnique ; et quand il prononça cet arrêt, je le suppliai de ne pas se moquer plus longtemps de ma souffrance ; il répondit par sa phrase : — Cherche *la bataille d'Hastings !* J'eus mille peines à trouver ce manuscrit jeté parmi nos papiers inutiles.

« — Ne vois-tu pas, s'écria Salviati en saisissant l'opéra, que c'est à cette œuvre que nous devrons le bonheur de contempler cette pâle beauté ! En effet, son père copie de la musique : alors il est musicien ou copiste ; si c'est un copiste, il est misérable, et nous enlevons la fille ; s'il est musicien, il est encore plus misérable, et nous enlèverons encore la fille pendant qu'il fera la musique de l'opéra.

« Salviati, lui dis-je, partage mon respect pour *elle*, ou je te renie pour mon frère.

« — Oh ! oh ! cela devient sérieux ! mais, mon pauvre Horace, poursuivit-il, rends justice à ce dilemme triomphant. Sir Smithson est-il copiste, tu iras voir copier toutes les partitions de ton compositeur ; est-il musicien, ce sera certainement un Amphion, et tu le conjureras de prendre la lyre pour donner quelque prix à ton poëme. Je te ferai même une musique baroque que tu lui porterais à copier dans la première hypothèse, ou dont tu serais mécontent dans la seconde. Il ne s'agit plus maintenant que d'enlever les suffrages du sénat comique en lui livrant des assauts réitérés au Rocher de Cancale.

« — Salve, mon cher Salve, lui dis-je en trépignant de joie, veux-tu me sauver la vie encore une fois, me guérir d'une fièvre qui me dévorerait ? mets-toi sur-le-champ à l'ouvrage. Je suis incapable de raisonner, d'agir ; je suis un enfant ; prends mes lisières et guide-moi.

« Il sourit et tint parole à son sourire. Le comité ne résista pas longtemps à nos dîners, à notre crédit, à nos recommandations ; enfin la pièce fut reçue ; Annibal eut bientôt broché une musique d'écolier. Si pendant tout le temps que prirent ces intrigues, je restai privé de ma lumière et dans une obscurité profonde, si je ne murmurai point de ne voir que les murs de *sa* maison, c'est alors qu'à chaque instant brillait l'espérance d'entrer dans le temple habité par *elle*. La nuit, le jour, à toute heure, une ombre s'élevait devant moi, s'animait lentement, grandissait, s'enveloppait de vêtements éclatants comme la lumière : et cette ombre, c'était *elle !* Je la voyais, non plus comme à l'autel de la Vierge, froide, calme, sans expression ; non, je donnais à sa pâle figure le ravissant sourire que je souhaitais, et souvent je disais à Salviati :

« — Vois comme elle est belle !

« Enfin, par une charmante matinée d'automne, je partis pour la place Royale, accompagné d'Annibal qui me faisait répéter ma leçon.

« — Ne te trompe pas, me cria-t-il, quand il me vit descendre de voiture et courir sous l'arcade.

« — Montez au second, me dit le vieux portier.

« Qu'on m'explique par quel phénomène ces paroles amenèrent la sueur sur mon front et la crainte en mon cœur. En gravissant l'escalier avec rapidité, je sentais croître dans mon sein une chaleur humide et profonde. Arrivé en un clin d'œil à la porte, je m'arrêtai soudain comme si j'eusse rencontré un invincible obstacle, et dans le silence j'entendais résonner les fortes pulsations de mon cœur. Je sonnai en tremblant, et les sons qui retentirent dans cet appartement me causèrent cette douloureuse sensation qui nous saisit quand un bruit aigu rompt la profonde paix de la nuit.

« Une femme, dont les pas traînants me chagrinèrent, parut et m'introduisit sur ma demande. Une fois que j'eus mis le pied dans cet appartement, je crus avoir atteint la terre promise, je respirai plus librement dans un air moins lourd ; mais j'étais ébloui, et je ne recouvrai la vue qu'en me trouvant à mon insu assis devant le vieillard.

« — Que désire monsieur ?

« Ces mots me réveillèrent en sursaut.

« Je crois me souvenir que mes yeux parcoururent alors la chambre avec une curiosité si avide qu'elle avait sans doute excité cette brusque demande ; mais, en ne voyant pas la jeune inconnue,

la mémoire me revint, je répondis en rougissant et cherchant à répéter mot à mot la leçon de Salviati :

« — Monsieur, j'ai l'honneur de vous apporter la musique d'un opéra...

« — Comment, dit-il en m'interrompant, ai-je l'honneur d'être connu de vous? je suis étranger.

« — Une dame irlandaise, lady Pagest, que j'ai le plaisir de voir souvent, m'a beaucoup parlé de vous et de vos talents.

« A ce moment, sa figure parut s'animer, ses yeux brillèrent, et je ne le trouvai plus aussi laid.

« — Les Irlandais! s'écria-t-il, cela ne m'étonne pas, c'est moi qui le premier fis connaître leurs airs nationaux!

« Là mon embarras cessa, car j'eus assez de présence d'esprit pour deviner qu'il était musicien.

« — Monsieur, repris-je, voici le motif de ma visite : l'opéra que je vous présente est reçu au théâtre Feydeau; le sujet en est pris dans l'histoire d'Irlande; lady Pagest, à qui je me plaignais il y a quelques jours de la médiocrité de mon compositeur, me dit qu'elle avait entendu parler par plusieurs Irlandais de sir Smithson : — S'il est ici, comme on le prétend, je l'aurai bientôt découvert, ajouta-t-elle, et vous pourrez vous adresser à lui, car c'est l'homme qu'il vous faut. Hier au soir, monsieur, j'ai su votre demeure, et ce matin je suis accouru vous offrir mon poëme.

« — Je n'ai jamais entendu parler de lady Pagest,... répondit-il, et je ne sais peut-être pas assez le français pour... Ces mots me glacèrent d'épouvante. *La Bataille d'Hastings!* s'écria-t-il en prenant le manuscrit : oh, Erin! Erin [1]! (et il tremblait d'enthousiasme) pour toi, mon feu éteint se rallumera, et tout accablé que je puisse être sous le poids de la vieillesse et de l'infortune, pour toi, Erin, je retrouverai la lyre de mon jeune âge!... En prononçant ces mots, sa physionomie révéla toute la noblesse de son âme. — Eh quoi! vous seriez malheureux? lui dis-je avec intérêt. — Et que vous importe? répondit-il avec la brusquerie anglaise. — Comment, m'écriai-je, n'êtes-vous pas un homme? et si votre infortune est de celles que l'or peut adoucir, lisez dans mes yeux, vous verrez que je me trouve heureux d'être riche, que j'ai un cœur que vous avez gagné, que je suis tout à vous. Voyez mon front, est-il de ceux qui sont marqués du sceau de l'égoïsme? Il me contempla en souriant avec ironie; puis, après un instant de silence, il me prit la main et me dit : — C'est bien!

« L'homme vertueux a-t-il autour de lui, comme les fils des dieux de la fable, un nuage qui le préserve de toute souillure, et celui qui l'approche entre-t-il dans une sphère céleste, ou son âme laisse-t-elle échapper un divin fluide qui donne aux gestes, aux paroles une puissance magique? Cette phrase me fit rougir. Je ne méritais pas de l'entendre, car ma générosité était toute de calcul, et j'expiai ma faute en vouant au vieillard une amitié désintéressée.

« J'aperçois là une harpe, dis-je en cherchant à cacher mon embarras, n'est-ce pas la vôtre? n'êtes-vous pas quelque barde déguisé? Et je regardais tour à tour les deux portes, désirant bien vivement recueillir quelques renseignements sur la jeune fille dont il m'était interdit de parler.

« A ce moment une des portes s'ouvrit, soudain l'inconnue parut; mais en m'apercevant elle se rejeta brusquement en arrière. Le vieillard lui dit alors quelques mots en anglais; et, tout interdite, elle s'avança lentement les yeux baissés, puis, faisant une salutation embarrassée, elle s'assit à quelques pas de moi. Le frémissement de sa robe, le bruit léger de ses pas retentirent dans le silence comme les sons dont Schiller a dit : On les sent comme une brise du soir. — Croyez-vous, me dit sir Smithson, que je puisse être tout à fait malheureux?

« — Vous êtes marié? lui demandai-je avec effroi.

« — Non, répondit-il en souriant, vous voyez mon Antigone.

« La jeune fille leva ses longues paupières, et le remercia par un regard. Deux fois, et à la dérobée, elle glissa sur moi un regard empreint de cette taciturnité naïve d'un enfant que l'aspect d'un étranger effraye. A peine osait-elle faire un mouvement; et moi je ne jouissais pas du charme de me trouver auprès d'elle, car mon âme était plongée dans une sorte de stupeur semblable à celle que doivent éprouver les gens qui passent subitement de la misère à l'opulence; d'ailleurs je crus que j'allais rester là toujours. Bientôt la peur de paraître indiscret me prit, et je me levai en demandant la permission de venir m'informer quelquefois de l'opéra. Le vieillard me répondit de manière à me faire croire que je ne serais pas importun. Je sortis, et ce fut alors que je me reprochai mon silence, ma précipitation, mon défaut de présence d'esprit; mais j'avais le cœur plein de joie.

« Mademoiselle, il n'y a dans ce récit nul charme, nul accident qui puisse vous le rendre intéressant, et cependant cette scène si rapide abonde en sentiments; mais comment vous les décrire? où trouver des images pour exprimer cette timide pudeur dont s'enveloppent nos premiers vœux, ce tressaillement intérieur que nous éprouvons auprès de notre idole, et cette hésitation dans la pensée, dans la parole, et cette crainte dans les regards, cette audace dans les

[1] C'est le nom que les Irlandais donnent à leur pays.

vœux, ce sourire fixe, enfin ce délire comprimé qui fatigue et que l'on aime? C'étaient, hélas! des émotions vierges dont le charme est à jamais détruit.

« Jusqu'à ce jour j'avais aperçu cette jeune fille comme dans un songe; tout ce que je pouvais me dire à moi-même pour me rendre raison de mon ivresse, si toutefois je raisonnais, c'est qu'elle me semblait *la plus belle des femmes;* mais maintenant j'allais en quelque sorte marcher pas à pas dans son âme, reconnaître sans doute en elle un de ces êtres descendus des sphères célestes, admirer ses perfections, étudier les nuances de son caractère comme les mille beautés de son visage. Ainsi mon cœur ne passait pas d'un ciel à un autre sans en parcourir les brillantes merveilles; je montais de lumière en lumière jusqu'à cette région où les âmes brûlent toutes du même feu.

« Je vous épargne le détail des degrés imperceptibles qui, de visite en visite, établirent une sorte d'intimité entre elle et moi. Des volumes entiers ne suffiraient pas à décrire cette multitude de sentiments, de scènes intérieures, ces riens qui ont tant de prix, ces mots qui valent des discours. D'ailleurs, quelle expression pourrait peindre ces mystères des âmes qui, par une lente et graduelle succession de pensées, d'entretiens, se mêlent, s'infusent en quelque sorte, et deviennent une seule âme. Irai-je aussi vous expliquer ces autres mystères de la beauté vivante? vous dire quelle magique auréole se pose sur un visage adoré? La lumière est plus vive, l'ombre passe, les teintes se nuancent, l'iris de l'œil brille ou s'éteint, et chacun de ces accidents révèle une grâce nouvelle, peint un sentiment qui passe d'une âme dans une autre comme le son dans l'écho; tout est voix, pensée, amour, et cette magie s'enfuit comme l'écharpe humide de la terre au matin; elle était là, elle s'est dissipée, le charme du lendemain n'est plus celui de la veille.

« Enfin, je passai presque toutes les soirées chez sir Smithson, attiré non-seulement par la jeune fille, mais aussi par une certaine tranquillité dans la vie, par une égalité dans les manières qui me séduisait en eux. Leur appartement était toujours tenu avec la simplicité anglaise; les meubles brillaient par la propreté; ils semblaient immobiles; tout annonçait le calme, la paix de l'âme. Rien n'effrayait l'œil comme chez le riche, on y reconnaissait sur-le-champ je ne sais quelle secrète harmonie entre les êtres et les choses. Pendant longtemps la jeune fille resta dans son appartement, et cette conduite si opposée à celle qu'autorise la liberté des jeunes miss me causa le chagrin le plus vif.

« Enfin, le jour où je crus être assez l'ami de sir Smithson pour lui demander quelque chose, je lui exprimai le désir d'entendre la jeune fille jouer de la harpe, car ce soir-là j'avais résolu de la voir. Sir Smithson l'appela, elle vint. Elle était vêtue de sa robe de mousseline blanche, et ses cheveux noirs, tombant en boucles, donnaient à sa pâle figure un charme inexprimable. — Vous allez l'entendre, me dit sir Smithson avec joie. Elle s'assit devant nous, saisit sa harpe, leva au ciel des yeux qu'animait le génie, et puis elle joua. Cette harmonie me pénétra comme la lumière quand elle traverse un corps diaphane; je ne me sentis plus vivre, mon âme n'eut plus qu'un sens; et les sons, s'élevant d'abord comme un nuage de parfums qui monte au ciel, me parurent venir d'en haut, semblables aux voix entendues par les bergers de l'Évangile. Je restai dans une attitude de stupeur, retenant mon haleine comme si elle eût dû troubler ces divins accords. La jeune fille jeta deux fois les yeux sur moi, deux regards de flamme. Quand elle se leva, mon œil inquiet la suivit. — Pourquoi ne reste-t elle jamais? dis-je à sir Smithson. — Depuis quelque temps elle est plus recueillie, me répondit-il. Je tressaillis. — Mes aiguillettes feraient-elles peur à votre fille? lui répliquai-je. — Jane n'est pas ma fille. — Et qu'est-elle donc? d'où lui vient cette pâleur? et quelle est votre histoire?

« — Chlora! s'écria-t-il, reviens, mon enfant. Monsieur est notre ami.

« Elle vint s'asseoir en silence auprès de moi, voilant toujours ses regards sous ses larges paupières, qu'elle ne soulevait que pour contempler le vieillard, comme si elle eût craint de me voir. Sir Smithson me prit les mains et me dit avec onction : — Je vous crois bon, vous êtes notre ami, le seul que nous ayons dans Paris, je vais vous dire mon histoire. Et alors il nous fit un long récit que je vais abréger.

« Il n'avait jamais été marié; et de sa nombreuse famille il ne lui restait qu'un frère, encore s'était-il écoulé dix-huit ans depuis leur dernière entrevue. A cette époque son frère partait pour l'Italie où il devait épouser une femme qu'il adorait; et la dissidence de leurs opinions religieuses était cause qu'il n'avait jamais reçu de ses nouvelles depuis leur séparation. —Voilà, dit-il en montrant la jeune fille, voilà celle qui me tient lieu de tout sur la terre, et son histoire est un épisode de la mienne. On donnait à Londres un de mes opéras lorsque la salle de Drury-Lane brûla. Mistriss Jenny Duls, danseuse célèbre, éprouva une telle frayeur à l'aspect de l'incendie, qu'elle mourut dans mes bras. Elle était grosse; ne trouvant pas de chirurgien au milieu du tumulte, j'eus le courage de pratiquer l'affreuse opération qui sauva cette chère enfant. Par un phénomène inexplicable, la pâleur de la mère avait passé sur le visage de la fille, et c'est pour cela que vous m'enten-

dez souvent la nommer Chlora ou Chlore [1]; ce nom doit lui rappeler sans cesse qu'elle a été conquise sur la mort.

« Après cette explication, il reprit le cours de son histoire : le pauvre homme, jusqu'à trente ans, avait goûté toutes les délices de la vie d'artiste; attachant sa barque à tous les rivages; s'arrêtant où il se trouvait bien, fuyant rapidement dès que les nuages lui annonçaient un orage. Ne voulant que les fleurs de la vie, il se souciait peu de l'avenir et ne s'attachait qu'à jouir du présent; il mena enfin l'existence aventureuse et pittoresque de ces hommes dont les triomphes trouvent souvent pour capitole un hôpital magnifiquement bâti, comme disait en souriant le vieillard. — Oui, mon jeune ami, continua-t-il, j'ai cru, dans mon jeune âge, que tout en irait toujours ainsi : que les fêtes, les chansons, les festins, les amis et la vie oisive entoureraient toujours le *convive du nectar*. Ces riantes idées sont vraies, sont belles à vingt ans; mais quand j'en ai eu cinquante, il m'a fallu quitter le brillant palais que je m'étais construit. N'ayant pas fait de provisions pour mon hiver, j'ai voulu mettre à profit mes prétendus talents; j'ai trouvé ma veine glacée, ma verve éteinte; les amis, ainsi que je le fis peut-être moi-même aux jours de mon bonheur, s'enfuirent loin de moi; les femmes ne me virent plus du même œil; je n'étais plus jeune et j'étais pauvre; n'avais-je pas mangé mon blé en herbe, en vendant chacune de mes productions aux directeurs de théâtre? les barbares! ils me laissèrent affamé devant la porte de leurs salles de festins : j'avais la gloire, eux l'argent. Ainsi je me trouvai bientôt, à l'âge de soixante ans, n'ayant plus rien que de charmants souvenirs et un grand fonds de philosophie. Loin d'accuser le ciel, je n'accusai que moi-même, et je cessai même bientôt de me dénigrer en approuvant tout ce que j'avais fait comme étant pour le mieux, par la grande raison que nous ne sommes plus maîtres du passé.

« Alors je résolus, à l'âge de soixante-six ans, de passer en France et d'essayer d'y faire fortune. Je vins à Paris avec Jane, elle avait cinq ans. Cette chère petite me fut d'un rare secours, car il arrive un âge où nos affections et le besoin d'aimer qui brûle toujours un cœur tendre ne peuvent plus se porter sur les êtres qui charmèrent notre jeunesse. Les femmes ont raison de nous fuir; un vieillard est comme un enfant gâté qui, à tous les défauts d'un homme, joint la tristesse d'un malade. Et pourtant, à mon âge, celui qui n'a pas une âme à laquelle il puisse rattacher la sienne est un être complétement malheureux. On a bien des amis, mais y en a-t-il beaucoup?... si j'en avais eu un seul, serais-je ici?

« A ces mots, je saisis la main du vieillard et notre attendrissement fut égal. Le moment de silence qu'il y eut, nous laissa jouir de toute notre sensibilité, et nos âmes s'entendirent comme celles de deux amis habitués depuis trente ans à penser ensemble. Jane nous contempla avec des yeux humides de joie : ce n'était plus l'extase, mais la douce émotion de la prière.

« Et, reprit-il, l'ami le plus affectueux et le plus expansif procure-t-il à notre âme ces plaisirs purs que l'on ressent à cultiver la plus belle des fleurs, à regarder naître ses couleurs, à contempler son lent épanouissement?... Quelles chastes voluptés dans la liaison d'un vieillard et d'une jeune fille, quand cette liaison a pour but de faciliter la vie à un être faible et charmant de candeur, de grâces, de tendresse! On recueille la première flamme de ce foyer caché dans son cœur, on a ses premières caresses, son premier amour, et l'on se sent rajeunir en écoutant ses naïves confidences.

« A cet instant je vis Jane qui, la tête appuyée contre l'épaule de son père adoptif, mêlait sa chevelure noire aux longs cheveux blancs du vieillard, et me regardait avec un mol abandon. De ses yeux à demi fermés s'échappait un rayon vraiment céleste. — Tenez, me dit-il, croyez-vous qu'il y ait rien de plus doux au monde que cette pression caressante par laquelle cette chère enfant me témoigne son affection? Il la prit dans ses bras et déposant sur son front un baiser de vieillard, un de ces baisers chastes et brûlants tout à la fois, il s'écria : — Oh, oui! tu me dois de la reconnaissance!... non que je l'exige, ajouta-t-il en changeant de ton brusquement : mais ne t'ai-je pas inspiré de bonne heure ce qui fait le charme de la vie, une philosophie douce, une décente gaieté? n'ai-je pas développé en toi une sensibilité profonde? et toi, ma fille, tu aimeras!... Tu es pieuse, tu garderas ta parole; et dans telle situation que te place le sort, j'espère que tu auras toute la force et la grandeur que le ciel laisse aux femmes; tu ne perdras jamais ces richesses-là, non plus que les talents que je t'ai donnés. Enfin, je t'ai légué tous mes trésors, mon enfant, assurant ainsi ton bonheur moral; le reste n'est pas en mon pouvoir, l'homme n'est maître que de son âme; les jours et les événements appartiennent à Dieu.

« Aussi, mon jeune ami, Dieu nous a-t-il affligés; vous saurez, dit-il en me regardant, que Paris me fut aussi funeste que Londres: j'acquis la triste certitude que partout où les hommes sont entassés, ils perdent en sensibilité ce qu'ils gagnent en intel-

[1] *Chlore* signifie *blanche*. Ce mot vient de χλωρος, adjectif grec. Constance, empereur romain, a porté ce surnom à cause de sa pâleur.

ligence et en bonheur matériel par la communication de leurs idées et par l'association de leurs forces. Je végétai longtemps, dônnant des leçons d'anglais et de musique, travaillant autant que je le pouvais à mon âge. Je vous épargnerai le récit des événements qui nous ont fait descendre par des lignes imperceptibles jusqu'à cet état de médiocrité, d'indigence, dirai-je, dans lequel nous vivons aujourd'hui, car notre situation présente est triste. En rassemblant toutes mes ressources, j'ai à peu près réuni quarante livres sterling de rentes qui nous suffiront, j'espère; à moins, dit-il en me regardant d'un air ironique, que notre opéra ne nous donne une fortune; mais, sans la refuser, je ne la souhaite plus. Avec notre système d'économie, une bagatelle est devenue une jouissance. Une parure pour Chlora, un meuble, choses qui feraient sourire un riche de pitié, nous procurent d'innocentes joies. Leur possession ne satisfait-elle pas une masse de désirs longtemps comprimés? et, dans la vie, le bonheur n'est pas autre chose. L'imagination est une fée; sous sa baguette le plus beau diamant, le dernier coquillage de la terre, sont égaux et prennent le rang qu'elle daigne leur assigner. Or, il faut songer que si la vie de l'homme est là (il montrait sa tête), elle est encore bien là (et il montrait son cœur).

« Vous voyez, mon ami, si je vous crois digne de ce titre en vous dévoilant ce que nous fûmes, ce que nous sommes; en vous le disant, je n'ai pas semé mon infortune dans un mauvais cœur : vous me comprenez! » Il me serra la main.

« Tel fut à peu près le récit de ce bon vieillard. A chaque mot son âme tendre s'échappait de ses lèvres; il enchaînait par ses discours, et il était impossible de l'écouter sans attendrissement. Je m'étonnais qu'il n'eût pas réussi en France; mais nous sommes si insouciants! Insensiblement la jeune fille s'était rapprochée de son bienfaiteur, et depuis le moment où elle l'avait pressé si tendrement, elle était restée sur son sein comme sous l'aile protectrice de la philosophie. Sa jeune tête aux contours fins et purs, ses cheveux abondants, sa bouche entr'ouverte, la naïveté de sa pose, tous les trésors de la vie qui brillaient en elle, formaient un riche contraste avec cette tête de vieillard dont le large front, ombragé par de longs cheveux blancs, était creusé de rides parallèles, dont les yeux n'avaient plus qu'un feu sec, dont les contours étaient flétris. La jeune fille était là comme une violette éclose dans le creux d'un vieux saule.

« Les derniers sons de la suave musique vibraient encore à mon oreille, mêlés aux dernières paroles du vieillard; le silence qui leur avait succédé, ce tableau, le charme de cette soirée, avaient éloigné de moi toute idée terrestre. J'étais prêt à dire comme les apôtres sur la montagne : *Dressons une tente et restons ici!*... Nos regards se confondirent, et, pénétré d'attendrissement, je m'écriai, les larmes aux yeux : — Et moi aussi, je suis orphelin!... Alors l'accent de ma voix, les traits de mon visage, mon geste, eurent une magique puissance, car Jane se leva soudain, et le vieillard, me tendant la main, me dit avec la voix de l'âme : — Voulez-vous être mon fils?... Je me précipitai sur son sein et je l'embrassai avec effusion. Quand je relevai ma tête, Jane était là, des larmes la rendaient encore plus belle; et, me prenant la main, elle me dit d'une voix tremblante : — Vous serez donc mon frère?... Son attitude inspirait une douce confiance sans l'exprimer encore; elle était émue, mais craintive. Sa tendresse n'avait-elle pas franchi la chaste enceinte de son âme? Aussi, toute confuse, elle baissa les yeux; et, comme la Galatée de Virgile qui s'enfuyait pour être suivie, elle cacha sa tête dans le sein du vieillard.

« Telle fut sa première parole d'amour. Elle retentit souvent à mon oreille, mais alors elle tomba dans mon cœur comme le cri de grâce dans celui du captif. A ce moment elle sembla me tendre une main secourable, et nous entrâmes dans le même ciel. L'habitude de nous voir devint un besoin de nos cœurs, et notre mutuelle timidité fut, pendant longtemps, pour tous deux la source d'un charme nouveau. Ah! le malheur a voulu que nos mains moissonnassent la moindre fleur éclose sur les bords de notre chemin!

« Bientôt, à notre insu, vint insensiblement une délicieuse entente dans la pensée, une même intention dans les mouvements, une même vie dans les regards, une identité parfaite dont nous sentîmes les charmes sans pouvoir les définir. La timidité resta, mais l'embarras disparut. Nous étions libres et livrés à cette précieuse communauté de pensées, d'actions, qui existe entre un frère et une sœur. Quand j'arrivais pour les voir il me semblait que j'entrais chez moi; le vieillard et la jeune fille m'attendaient : parlait-elle, j'accourais; souhaitais-je un regard, je l'obtenais; nous avions les jeux de l'enfance, comme nous en avions la pureté; enfin, quand je voulais l'entendre chanter, j'apportais la harpe, et soudain elle se rendait à mon désir avec cette tendre soumission qui semblait m'accorder un secret empire. Aussi le moindre de ses signes était un ordre auquel j'obéissais avec une joie qui lui disait : Je suis à toi!

« Mais la nature de mon caractère me condamnait à dévorer ces enivrantes délices avec la même avidité qui m'avait fait passer du bonheur de la voir en secret à celui de venir vivre auprès d'elle, et de cette joie aux voluptueuses émotions de la folle es-

pérance. Je m'accoutumai trop vite, hélas ! à cette vie d'innocence et de paix. Je voulais... Que voulais-je? aujourd'hui je suis embarrassé de le dire, je suis honteux d'avoir si peu vécu dans ce matin de l'amour, et je ne peux expliquer cette progression dans mes désirs que par un instinct terrible qui pousse toujours l'homme vers de nouveaux rivages. Eût-il l'univers tout entier, son œil inquiet se tournerait vers les cieux. Je voulais alors savoir si j'étais aimé, je voulais savoir si cette chère créature était à moi !... Et à qui pouvait-elle appartenir? J'étais le premier, le seul être qu'elle eût aperçu sur sa route.

« Aujourd'hui mille preuves d'amour reviennent à ma mémoire comme des remords. Combien de fois elle resta sans faire un point à sa broderie, croyant travailler en m'écoutant! avec quelle naïveté elle contemplait mon uniforme! comme elle tremblait en touchant les aiguillettes, et comme elle tressaillait quand je lui parlais! Je n'étais pas content du bonheur d'être *attendu!* de savoir que, dans un coin du globe, un être aimant et faible me voyait comme son seul protecteur, me donnait tous ses soupirs, reconnaissait mon approche au bruit de mes pas, accourait à ma rencontre, épiait un regard, conservait dans son cœur chaque parole comme un monument, chaque sourire comme une fête, et par cet entier dévouement marchait vers la perfection de l'amour sans croire aimer! Je voulais plus, je voulais qu'elle confessât son amour, quand moi-même je ne l'osais pas encore. J'étais comme ce monarque insensé de l'Écriture, qui, possédant la Judée, voulait s'enorgueillir de sa propre grandeur en comptant ses sujets.

« Un soir que ces idées avaient jeté sur mon front un voile d'inquiétude, sir Smithson nous laissa seuls par hasard. Jane était depuis un moment penchée sur sa harpe, et, rêveuse parce que je rêvais, elle en tirait des sons vagues comme nos pensées. Je n'osais parler, elle était muette. La lampe se trouvait placée derrière nous; alors la lumière, en glissant autour d'elle, la laissait presque dans l'ombre, et sa chevelure enveloppait son visage; elle me regarda et tressaillit; je vins m'asseoir auprès d'elle, et, levant mes yeux suppliants vers les siens, je saisis sa main pour la presser doucement. — Oh! s'écria-t-elle, Horace, ne me prenez jamais ainsi la main!... Elle quitta sa place et courut s'asseoir loin de moi; alors je pleurai. M'observant à la dérobée, elle revint avec un délicieux abandon en voyant couler mes larmes, et tout émue, me dit: — Horace, vous aurais-je fait de la peine? — Oui, répondis-je... Elle parut en proie à une vive douleur. — Écoutez, chère Chlora, repris-je en la regardant avec une tendre sollicitude, nos âmes s'entendent et nous ne parlons pas : n'y a-t-il pas entre nous un monde de pensées qu'un mot peut détruire comme un rayon de lumière dissipe la nuit? — Oh! oui! dit-elle avec naïveté. — Eh bien! continuai-je, m'aimez-vous comme je vous aime? — Oui, répondit-elle avec un sourire d'innocence et une simplicité d'attitude qui m'imprimèrent un respect profond. — Mais, m'aimez-vous comme je vous aime, autant que je vous aime? — Je ne sais, dit-elle avec un regard où se joignaient confusément la pudeur et l'amour, mais je croirais que c'est plus, car je ne vous aurais jamais demandé si vous m'aimez. — Pourquoi? répondis-je dans mon désir de prolonger le charme de cette scène. — Parce que j'en étais sûre! — Ange céleste! m'écriai-je; et, poussé par mon ivresse : — N'y a-t-il pas, lui dis-je, une dissonance entre ce *vous* et j'aime? est-ce là le mot du cœur?

« Elle baissa les yeux, qu'elle releva soudain pour me regarder avec un embarras qui peignait son amour; puis, voilant encore une fois ses regards, elle s'assit en silence, semblable à ces généreux coursiers qui se couchent quand on leur demande une tâche au-dessus de leurs forces, et elle pleura. Je tombai à ses pieds. — Reçois donc, m'écriai-je, le don de mon âme! sois ma sœur, sois *ma femme!* je t'aime, et pour toujours!

« J'ignore le torrent d'idées que j'exprimai, mais je sais qu'elle pleurait de joie et que je tenais ses mains embrassées lorsque sir Smithson entra... Jane ne changea pas d'attitude, elle reporta seulement ses yeux brillants à travers ses larmes sur son protecteur immobile, qui nous regardait avec inquiétude.

« — Ami, me dit-elle, je t'ai écouté!... sans te faire taire, ajouta-t-elle en se retournant vers son père; j'ai pris plaisir à t'entendre!... Oh! mon cœur en est gonflé! Il m'a semblé, Horace, que tu parlais pour moi... Ah! ajouta-t-elle, je t'aime depuis longtemps!

« — Mauvaise, dit sir Smithson en l'interrompant et en venant s'asseoir entre nous deux, pourquoi donc me l'avez-vous nié l'autre jour?

« — Mon père, dit-elle avec un sourire tout à la fois plein de la finesse d'une femme et de la naïveté d'un enfant, c'est que je voulais qu'il fût le premier à l'entendre.

« — Enfants! s'écria sir Smithson avec un indulgent sourire, aimez-vous... soyez heureux... Jeune homme, me dit-il, si tu ne l'avais pas aimée, j'aurais été à toi un jour, et, te prenant la main, je t'aurais dit : — Ami, tu as une belle âme; je l'ai reconnu au seul son de ta voix, à ton geste, à ton front; sans cela, tu ne serais pas mon ami. Écoute : Chlora est un ange, épouse-la. Tu l'aurais épousée. Vous auriez été heureux, parce que vous êtes nés au même ciel; aujourd'hui je réponds de votre bon-

heur ; je suis vieux, et les vieillards voient quelquefois dans l'avenir ; ils en sont plus près que tous les autres. Mais, mes chers enfants, je n'aurais pas si-tôt parlé que vous ; j'eusse attendu quelques années ; vous êtes trop jeunes. Horace, à peine es-tu majeur, et Chlora n'a pas encore seize ans ! Va, mon ami, cours au champ d'honneur, acquitte ta dette envers ta patrie, et reviens ; tu trouveras Chlora telle qu'elle est aujourd'hui... Je serai son protecteur jusqu'à ce que je l'aie unie à une plus durable protection... Mes chers enfants, ajouta-t-il en nous rassemblant sur son sein et en nous contemplant avec orgueil, vous serez le plus beau couple de la terre !...

« Jane leva les yeux au ciel et les reporta sur moi en tenant la main du vieillard. Cette muette réponse, qui disait : Après Dieu, c'est toi ! cette attitude, ce groupe... ah ! je vois tout encore... Malheureux !

« Comme deux anges qui vont en mission sur la terre, et, s'ignorant l'un l'autre, ne se reconnaissent qu'au moment où la flamme céleste brille au-dessus de leurs têtes, nous avions été deux mois entiers livrés au charme de marcher de jouissance en jouissance dans une carrière au milieu de laquelle la religion et la musique nous avaient servi de tendres interprètes ; réunis maintenant, nous confondîmes nos âmes en une seule, et dès lors s'ouvrit une ère nouvelle de sentiments plus tendres. Nous allions parler cœur à cœur, nous étions amants ! Voilà, mademoiselle, comment la vie s'est ouverte pour moi. »

A cet endroit Eugénie s'arrêta, ses larmes l'empêchaient de lire, son cœur était gonflé, elle respirait à peine, un poids horrible l'oppressait.

« Que leur est-il donc arrivé ?... » se dit-elle tout émue de ce tableau que la lettre d'Horace déroulait devant ses yeux. Elle reprit bientôt sa lecture.

« La fin de ce jour, le plus beau de ma vie, compléta le bonheur qui l'avait commencé. Jane prit sa harpe et joua d'inspiration. Toutes les impressions qui l'avaient assaillie dans cette journée trouvèrent dans la musique un divin interprète, le seul qui pût recevoir et redire les confidences de cette âme naïve.

« Le lendemain, quand je racontai cette scène à Salviati, ses yeux brillèrent d'une expression que je n'avais jamais observée en lui ; il me sauta au cou, m'embrassa et me dit : — Horace, tu es heureux, toi !... tu as trouvé le plus grand bien ! oh ! j'en jouis autant que toi ! ne suis-je pas ton ami, ton frère ?... Tu es aimé, et je ne le serai jamais, moi ! où trouver une autre Chlora ?

« — Oh ! lui dis-je, j'avoue qu'elle est unique !... Je m'arrêtai en lui en parlant, car je vis ses yeux se remplir de larmes.

« Il me serra la main pour me remercier de mon silence, et me dit avec un son de voix que je n'ai point oublié, car il m'a dévoilé toute son amitié : — Je ne puis plus être ton confident, ton bonheur me tue !... attends que je sois aimé !...

« — Noble ami, lui dis-je, ton amitié, celle de mon tuteur, celle de sir Smithson, et... l'amour de Chlora, c'est trop de bonheur pour un seul ! oh ! que je vive !... nul n'est plus heureux que moi sur la terre !

« Dès lors mes jours se passèrent tout entiers auprès de sir Smithson et de sa fille adoptive. J'abandonnais mon hôtel dès le matin, pour n'y rentrer que le soir. Les jours nous paraissaient des heures, et les heures des minutes. Je ne suis jamais entré dans la chambre où elle demeurait sans voir errer le plus doux sourire sur ses lèvres adorées. La naïve liberté qui régnait dans nos discours, dans nos enfantines caresses, n'eût pas effarouché les anges. Jamais il n'y eut sur terre d'amour plus pur, plus vivement senti ; mille fois ma pensée fut prévenue par la sienne, comme mille fois nos mouvements furent ordonnés par la même volonté. Que d'heures entières nous passâmes à nous regarder en silence, détachés de toute affection terrestre, comme dans un rêve ou comme lorsqu'on regarde le ciel !

« Un souvenir entre tous les autres m'est resté. Elle était occupée à broder, et je baisais à la dérobée tout ce qu'elle avait touché !... Elle feignait de ne pas me voir et riait. *Elle riait !...* Je crois devenir fou en me rappelant ce rire. Une lueur surnaturelle semblait l'environner, ses cheveux étaient ornés d'une rose blanche. Le caractère virginal de ses traits n'excluait en rien l'amour qui brillait dans ses yeux, et sa tête doucement penchée comme pour fuir un regard qu'elle savourait avec bonheur, ajoutait à toute sa personne une grâce que l'on croyait deviner pour la première fois... Le jour, car elle était placée dans l'embrasure d'une croisée, passant à travers des rideaux de mousseline, ne tombait que sur elle, et semblait la caresser doucement ; tout à coup elle se retourna, et tirant de son sein une petite croix noire qu'elle portait toujours, elle me dit : — Embrasse plutôt ce gage d'un autre amour, et je pourrai confondre mes deux cultes en un seul !... Je couvris la croix de caresses ; mais, emporté par mon ardeur, je déposai sur sa main un baiser brûlant.

« Elle la retira avec un petit geste d'humeur et me dit : — Horace, c'est trop !... Le feu s'échappa de ses yeux comme un éclair quand elle ajouta : — Tu me fais mal ! mon amour ne te suffit-il pas ?... Laisser voir tout son amour lui paraissait un crime ; et un jour elle déchira une lettre pour éviter de me la montrer. Elle m'aurait donné de l'orgueil, disait-elle.

« Honteux à mon tour, je m'en allai à côté de sir Smithson, qui écrivait sa musique, et je me mis à regarder les notes qu'il traçait en fredonnant. — Jugez-moi, lui dis-je à voix basse; suis-je coupable pour lui avoir embrassé la main?...—La question, me dit-il en souriant, est difficile à résoudre; Jane est et n'est pas votre femme; mais ne vous plaignez pas de sa colère, dit-il en s'interrompant; et il se retourna vers elle.

« —Elle méconnaît, dis-je assez haut, la nature de l'amour qu'elle m'inspire; c'est l'adoration la plus pure... J'avais à peine achevé ces mots que je sentis ses lèvres se poser sur mon front. Je me retournai sur-le-champ, je la vis prosternée, disant, avec un accent comique plein de reproche, d'amour et de gaieté : — Aurais-je offensé mon maître?...

« Enfin chaque minute en amenait une semblable, et toutes étaient marquées par la plus douce folâtrerie. Je ne m'attache, mademoiselle, à vous peindre ce profond amour sous tous ses aspects, dans toutes ses phases, que pour vous bien faire sentir toute l'horreur de la catastrophe qui mit fin à mon bonheur quand je fus trahi par Jane.

« Ces détails vous feront comprendre en même temps combien il faut que vous m'inspiriez de confiance pour que je mette mon sort entre vos mains. Chaque jour notre amour croissait, à notre grande surprise. Chlora s'était imposé la loi de se conformer à mon caractère. Elle s'efforçait d'être habituellement gaie, parce que la gaieté me plaisait, et cependant la mélancolie lui était plus naturelle; car à elle, plus qu'à tout autre, il appartenait de rire comme les anges et de pleurer comme eux. Elle sacrifiait ainsi ses plus chères pensées à mon bonheur. Pour moi, elle aurait voulu, disait-elle, rassembler en elle toutes les perfections; pour moi, il me semblait qu'elle n'avait rien à désirer.

« Ce soin perpétuel de voler au-devant de tous mes vœux, ce contentement de voir mes pensées les plus fugitives devenir la loi sacrée d'une créature plus parfaite que moi, ont peut-être flatté mon jeune amour-propre, et telle est la cause secrète de la passion qu'elle m'inspirait. Quoi qu'il en soit, le son et l'écho, deux glaces polies se renvoyant le même reflet, sont d'imparfaites images de notre union; elle était arrivée à toute la perfection que les sentiments peuvent avoir sur cette terre. Irai-je évoquer parmi de douloureux souvenirs d'autres scènes pour vous convaincre de la supériorité de cette trop chère créature! j'ajouterais à mon chagrin, et je ne vous donnerais qu'une faible idée de cette vie céleste. Ah! croyez plutôt que Jane n'avait d'autre mérite que celui de me plaire, que j'étais aveugle, et laissons périr la mémoire de tant de bonheur.

« Un jour j'arrivai plus tôt que de coutume; ses cheveux étaient encore emprisonnés dans quelques fragments de l'ouverture de notre opéra.

« —Sainte Thérèse! dit-elle en riant, quand vous parliez à Dieu, vous ôtiez vos papillotes! Dieu me préserve donc de paraître jamais devant le roi de la terre sans être parée!

« Et elle s'enfuyait avec un ensemble de gestes et de peureuses précautions, me regardant, m'évitant de manière à exciter cette folâtrerie si douce pour le cœur, et murmurant, elle disait :

« —Il ne m'arrêtera pas, vous verrez que j'aurai la honte de courir à lui!

« — O Jane!... tu t'arrêteras, lui dis-je.

« Elle me regarda, restant stupéfaite d'apercevoir sur mon visage l'expression du chagrin. J'avais reçu l'ordre de partir, et je ne savais comment le lui apprendre. Elle accourut près de moi, m'amena vers son père, et me prenant la main, me dit : — Qu'as-tu donc? avec un accent, un regard, une contenance qui me donnèrent une plus haute idée de son amour que tout ce qu'elle avait répandu de bonheur, de grâce et de gentillesse sur les deux mois et demi que j'avais passés auprès d'elle. Quelquefois, une voix m'éveille la nuit et j'entends : — Qu'as-tu donc? Jane est là, avec son geste, son regard... Je la vois et je frissonne, il me semble qu'elle me dit : *Je t'aime toujours!*

« Le vieillard dit en me regardant avec anxiété :

« — Quel malheur nous est donc arrivé, mon ami?

« — Un seul mot vous le fera connaître, lui dis-je. Je pars!

« Jane tomba, presque rouge, dans mes bras, en disant :

« — J'étouffe et j'ai froid!

« Je la réchauffai sur mon cœur, je la couvris de baisers. Elle revint à elle, et voyant mes yeux lui sourire, elle sourit à son tour :

« — Il est encore là! dit-elle avec un reste d'effroi. Oh! ajouta-t-elle, ne nous quitte pas d'une minute jusqu'au moment fatal!

« Cette crainte de Jane répandit sur les derniers instants que nous devions passer ensemble une mélancolie qui me montra combien je lui étais cher.— Ne viens plus en uniforme! me dit-elle un jour après avoir embrassé mes épaulettes sans que je m'en fusse aperçu. Ordinairement, le soir, elle me disait *adieu;* désormais elle ne prononça plus ce mot cruel. Il ne lui échappa aucune plainte, elle fut même parfois gaie, affectant une force qu'elle n'avait pas. Elle s'occupa toujours de sa harpe avec enthousiasme et mit la même exaltation dans ses improvisations, mais il ne s'y trouvait plus cette harmonie ineffable dont la cause secrète est dans la sérénité du cœur. Elle me regarda bien avec le même

sourire, mais il y avait sur ses yeux un voile de tristesse inexplicable.

« Un soir, au milieu d'une conversation qui ne roulait même pas sur mon départ, elle dit tout à coup : — Cette guerre me sera fatale !... Elle s'habilla avec la même élégance, mais il se rencontrait quelquefois des oublis dans sa toilette. Elle voulut un jour que je lui amenasse le cheval que j'avais acheté pour m'en servir à la campagne; elle descendit dans la cour et resta longtemps à le flatter et à le caresser. Une autre aurait accusé le chef du gouvernement, se serait plainte de son ambition, de son insatiable cruauté; elle était Anglaise, elle l'aurait pu... non, elle gémissait en secret et n'accusait personne.

« —Horace, me dit-elle un soir, ce matin je suis allée à Saint-Paul, je me suis assise sur *la même chaise,* j'avais le même livre, c'était la même église, les mêmes prières, c'était toujours Dieu enfin; eh bien ! j'ai senti que je n'étais plus la même, je mêlais involontairement d'autres idées à ma pieuse méditation, les mêmes paroles n'avaient plus le même sens pour moi; je ne puis plus prier sans toi !... Aussi, ajouta-t-elle, j'ai dit à Dieu que c'était lui qui m'avait donné mon amour et qu'il ne nous condamnerait sans doute pas !...

« A chaque moment, il sortait de sa bouche et à son insu les paroles les plus tendres et les plus touchantes; elle était née pour aimer. On voyait que la douleur que lui causait mon départ était un sentiment qui l'absorbait et qui se trahissait en tout et malgré elle. Sa harpe répétait : J'aime et je souffre !... son attitude le redisait encore; le son seul de sa voix indiquait la pénible situation de son âme, et son regard la reflétait sans cesse; elle s'asseyait comme une personne à qui tout est insupportable ; et ce spectacle me remplissait moi-même d'une tristesse amère qui s'augmentait encore à la vue des efforts qu'elle faisait pour me sourire aussi doucement qu'autrefois.

« Quant à sir Smithson, il ne craignait pas de se plaindre, et la douleur de ce vieillard était effrayante; elle ressemblait à celle d'une mère qui, dans un incendie, voit périr son dernier enfant; il me suivait des yeux comme s'il ne devait plus me revoir; rien ne pouvait le ranimer, il était morne et accablé.

« Enfin, le jour fatal arriva. Lorsque Jane et son père me virent entrer en habit de voyage, elle s'écria : — C'est donc vrai !... Elle resta immobile et comme pétrifiée par l'horreur de sa situation : en présence du désespoir elle regrettait les affreuses anxiétés dans lesquelles elle venait de vivre.

« Je devais dîner avec Jane et son père : nous dînâmes, c'est-à-dire que tous les trois nous fûmes assis autour d'une table sur laquelle on servit des mets : — Qu'il parte !... s'écria Jane avec un geste désespéré, et elle s'enferma dans sa chambre sans qu'aucune prière pût l'en faire sortir. — Horace, disait-elle, que je n'entende même pas ta voix !... J'embrassai M. Smithson et je partis.

« Telle fut l'aurore d'un amour qui dura cinq années et qui fut toujours aussi pur. Jamais deux âmes ne s'emparèrent l'une de l'autre avec une telle force. L'amour, la jeunesse, la beauté, l'opulence, radieuses, m'ouvraient le seuil de la vie : toutes les existences comparées à la mienne ne me semblaient que ténèbres. Avec quelle fierté je regardais la foule des hommes au milieu desquels je marchais !...

« La veille de mon départ, j'avais indiqué à Jane et à son père, Salviati comme un ami dévoué dont la position au ministère de la guerre devait nous être d'un grand secours, et il leur rendit en effet d'importants services.

« Au moment où je partais, nous nous trouvions vers la fin de l'année 1808, je me rendais à l'armée d'Allemagne, et par la suite je passai en Espagne, pour n'en sortir que furtivement, au commencement de la fatale année de 1814. Vous savez, mademoiselle, combien ces cinq années furent orageuses; j'obtins rarement des congés, et lorsque j'arrivais à Paris, je passais toutes ces journées de grâce auprès de Jane. Telle vous l'avez vue, telle elle fut toujours. Il faudrait vous répéter les mêmes choses. Afin d'éviter de m'appesantir sur une histoire dont chaque détail renouvelle mes douleurs, je vais ajouter ici la correspondance de mon ami Salviati; je choisirai parmi ses lettres celles qui suffiront pour faire connaître la suite de mon histoire; mais n'attendez pas de moi que je vous donne une seule de ces lettres de Jane dont il sera question. Elles sont soigneusement cachetées, et jamais l'enveloppe n'en sera brisée. Je ne puis même, sans une émotion profonde, voir l'endroit où elles sont déposées; alors mes yeux sont comme éblouis, ma tête se trouble, je me sens embrasé par un feu dévorant : Jane est là vivante, elle me parle, je la vois, il faut sortir, car je succomberais sous le faix trop pesant de ces terribles souvenirs. »

—

PREMIÈRE LETTRE D'ANNIBAL A HORACE.

« Il y a réellement du plaisir à être ton ami; la belle miss Jane me regarde avec quelque bienveillance. Je lui apporte les bulletins de la grande-armée, et Dieu sait avec quelle avidité ils sont lus, et tout cela pour un petit capitaine de chasseurs,

qui, dans ce moment, trotte inaperçu parmi cent mille hommes. Je vois venir de belles comtesses, des duchesses, des femmes de généraux ; elles traversent la cour du ministère, et, sans crainte de crotter leurs jolis pieds, elles montent, sollicitent des nouvelles de leurs maris, avec ardeur, j'en conviens, mais demandent aussi, et cela du ton de l'indifférence, si un de leurs parents, un jeune capitaine, a été épargné : elles remuent ciel et terre si, par hasard, nouvelle leur manque sur le petit capitaine ; elles mettent en l'air gens, voitures, employés, elles vont même jusqu'au ministre !... Au quartier du Marais vit obscurément une jeune fille qui, par la seule vertu de son sourire, obtient chaque jour, avant tout Paris, l'assurance que l'amour de ses regards galope au son de la trompette en toute liberté. Amitié ! voilà ton ouvrage !

« Elle veut être mon amie, parce que tu m'aimes... Tu es son unique pensée... Elle est vêtue de blanc, mais elle porte une ceinture noire et des ornements de deuil, et tout cela sans la moindre affectation. Elle prononce rarement ton nom, et quand elle l'entend elle n'est pas maîtresse d'une émotion profonde. Ce que j'ai le plus admiré en elle, et ce dont tu ne m'avais pas parlé, c'est cette expression de dévouement qui éclate au milieu d'une naïve ingénuité ; son nez fin, dont les lignes appartiennent encore à l'enfance, forme un singulier contraste avec la douleur grave qu'expriment sa bouche et ses yeux. Ah ! pourquoi te l'ai-je montrée !...

« J'ai fait un grand plaisir au père et à la fille en leur apportant la carte du théâtre de la guerre, et le lieu où campe ton régiment est pour eux le quartier-général. Une épingle à laquelle une banderole est fixée annonce que là vit le bien-aimé, et les yeux de Jane se tournent à chaque instant vers cette carte.

« Horace, heureux ami ! tout a été couronné par un de ces événements qui me feraient rester comme une statue, éternellement agenouillé devant une si noble créature. Tu m'avais vanté son talent, cette brillante inspiration, cette harmonie angélique ; si je voulais te rappeler tes discours, vingt pages ne me suffiraient pas ; tu sens que j'étais curieux d'entendre cette merveille... J'arrive, il y a quelques jours, décidé à tout faire pour obtenir cette faveur ; je la demande humblement, au nom de notre amitié ; on me la refuse, j'insiste. Jane se lève ; l'enthousiasme d'une prophétesse animait ses regards ; elle marche à sa harpe, prend un couteau, coupe en un instant toutes les cordes, puis me regarde fièrement et se rassied.

« Elle était sublime !... Un frisson s'est glissé jusqu'à mon cœur. Mon ami, voilà de la musique supérieure à celle que tu as pu entendre.

« De quelle foule de questions je suis accablé sur ton compte !... avec quel bonheur, avec quelle joie je réponds. Je raconte nos aventures de collége, notre entrée dans le monde. Elle tressaille, pleure et rit quand je dis que depuis ton arrivée à Paris je n'ai pu te décider à aller dans aucune assemblée ; quand je vante ton amour pour les arts, l'ingénuité de ton caractère, ta bonté, ta bienfaisance, et cette nonchalance d'existence, cette heureuse disposition de l'âme qui te font trouver plus de bonheur dans une douce conversation au coin du feu, entre deux ou trois amis, que dans le grand monde. Elle ne t'aime pas, Horace, elle t'adore !

« Chaque fois je sors le cœur pressé, désirant une Chlora et pénétré de l'impossibilité d'en trouver une seconde. Eh ! qu'elle soit laide, pourvu qu'elle soit gracieuse, qu'elle brise les cordes de sa harpe en mon absence, qu'elle porte mon deuil et que je vive au fond de son âme ! Dans le monde, au bal, je prends pitié de toutes ces pauvres petites créatures harnachées comme des chevaux de cortége, chargées de plumes, de parures. Elles aiment comme elles se lèvent, se couchent, s'habillent, babillent, mangent et se déshabillent tous les jours... Adieu, il faut que j'aille au ministère. Tu trouveras ci-incluses les lettres de ton ange. »

DEUXIÈME LETTRE D'ANNIBAL SALVIATI A HORACE LANDON.

« Je te félicite de ta nomination au grade de chef d'escadron, mais tes exploits font frémir ta chère Jane. Plus je la vois et plus je m'étonne : le temps n'affaiblit en rien sa douleur et son amour. On dirait, à l'entendre parler de toi, que ton départ ne date que d'hier. L'Empereur a passé une revue aux Tuileries, elle y était. En l'apercevant, elle a éprouvé une émotion fort vive. L'amitié dont elle m'honore, le charme de ses manières, l'agrément de sa conversation m'ont enivré ; ma visite du soir est un besoin pour moi. Je doute qu'elle soit aussi brillante en ta présence que parmi nous ; son amour doit lui ôter tous ses moyens. J'ai admiré l'étendue des connaissances que son vieil ami lui a fait acquérir et dont elle ne fait jamais parade comme nos Parisiennes.

« Je t'envoie ses dépêches, dans lesquelles elle te recommande, m'a-t-elle dit, de ne jamais exposer sans motifs graves des jours qui lui appartiennent. La santé du pauvre Smithson n'est pas très-bonne.

« Jane t'envoie son portrait. Combien on doit être brave quand on porte sur la poitrine une image aussi gracieuse ! Quant à ton ami, il répète sans cesse que tu es trop heureux, et, s'il ne t'aimait pas autant, il envierait ton bonheur bien da-

vantage. Il me prend souvent des envies de ne plus voir l'enchanteresse. Adieu. »

TROISIÈME LETTRE DE SALVIATI A LANDON.

« Aussitôt que j'ai appris la nouvelle de ton affaire à S*** et que j'ai su que tu avais été blessé si dangereusement, j'ai couru chez tes amis pour atténuer le terrible coup que devait leur porter cette nouvelle; car tu es cité dans les feuilles. O cher ami! lorsque j'entrai et qu'elle aperçut mon air triste, elle jeta un cri horrible, renversa lentement sa tête, dont les cheveux se déroulèrent, et s'écria : *Il est mort!*... Je courus à elle, lui jurant sur l'honneur que tu vivais. Elle me regarda d'un œil hagard et me dit d'une voix mal assurée : — Ne me cachez rien, j'ai du courage... Je lui ai tout raconté. — Y a-t-il une lettre? demanda-t-elle. Je lui dis que non. Elle resta immobile et silencieuse pendant toute la soirée : il n'y avait plus personne pour elle dans le monde.

« Le lendemain, je m'empressai, dès le matin, d'aller savoir de ses nouvelles; on m'a dit que le père et la fille étaient absents: voici trois jours qu'on me fait la même réponse, et la plus vive inquiétude m'a saisi. Je m'empresse de t'écrire et vais faire des démarches pour apprendre ce qu'ils sont devenus. Donne-moi de tes nouvelles, je t'en supplie. »

LETRE DE M. HORACE LANDON A M. ANNIBAL SALVIATI.

« Ne cherche plus nos amis, mon cher Salviati; voici mon aventure. Dans la journée de... j'étais avec mon régiment sur l'aile gauche; c'était une bien chaude affaire; mais nos gens enrageaient, nous avions l'ordre de ne pas marcher. L'affaire ne se décidait pas, et il y avait précisément en face de nous un carré composé de bonnes troupes. La nuit arrive, l'ordre de donner nous est transmis : grands cris de joie, nous partons. Arrivé à portée de fusil, je me suis approché du colonel, qui m'aime, comme tu sais, et je lui ai dit : — Je gage, colonel, que ces gens-là masquent une batterie... — Nous verrons bien!... répondit-il d'un air sévère. Notre régiment a été balayé, le colonel est mort... mais le reste de nos hommes a chargé, et nous avons emporté le poste après une lutte terrible. Je suis resté le seul officier. Pendant que nous nous rendions maîtres de cette partie de la ligne, on triomphait sur l'autre, et ce fut au sein même de la victoire qu'un dernier coup m'atteignit à la poitrine. L'armée a marché en avant, et on m'a laissé dans le petit village de S... avec une grande quantité de blessés; on m'a établi dans une misérable cabane allemande bâtie en bois. La blessure était si grave qu'on m'a tenu pour mort pendant longtemps. Je suis resté étendu sur mon lit, immobile, souffrant, et presque sans connaissance. Le chirurgien a retiré pièce à pièce le portrait de Jane qui était entré dans ma plaie.

« Je ne te dirai pas combien de temps je suis resté aveugle. Une nuit, à la lueur d'une mauvaise lampe, je distinguai, à travers le voile étendu sur mes yeux, une ombre légère; elle voltigeait dans ma chambre. J'accusai ma raison égarée, et je mis cette apparition sur le compte des songes. Tantôt elle veillait au chevet de mon lit, tantôt elle arrangeait la chaumière, en apportant dans cet asile de la souffrance l'esprit d'ordre et de propreté qui distingue les femmes. Était-ce Jane?... Je crus d'abord à la présence de quelque béguine allemande. Chaque minute me semblait être ma dernière heure, et je n'avais même pas toute la sensation que comportaient mes douleurs. Cette ombre légère et ces soins me tourmentaient beaucoup. La nuit, je la voyais toujours les yeux fixés sur les miens, et, dans mon délire, je reconnaissais parfaitement l'expression des yeux de Jane.

« Enfin, un matin, je sentis une main si douce et si tendre faire à ma blessure une friction avec un soin si minutieux, recommencer avec tant de patience, y mettre une légèreté, une douceur si grandes, que j'eus l'idée que ce pouvait être elle!... Oh! il faut avoir passé par ce monde inconnu de douleur pour s'en figurer les émotions : les objets ne paraissent plus sous leurs couleurs et dans leurs dimensions véritables; les forces du corps sont anéanties à tel point que lever la main est un supplice; la parole est difficile; on rassemble tout ce qu'on a d'énergie, et on ressemble encore à une vraie machine. Ainsi, tu peux, cher Salviati, te figurer combien mes perceptions étaient confuses. Ce fut alors que je levai la main pour saisir une autre main qui me sembla la sienne, et je pus prononcer son nom. J'entendis le murmure confus des voix, les expressions de joie, mais bientôt je retombai dans ma première faiblesse.

« Ce fut quelques jours après, une nuit que, n'ayant plus de fièvre, éprouvant un bien-être qui me faisait croire que je *renaissais*, j'aperçus, à la douce lueur d'un flambeau nocturne, ma chère Jane, dont les yeux attachés sur les miens semblaient se complaire à me veiller. Je la reconnus alors... et je l'appelai doucement. Elle me prit les mains, les baisa, me dit : — Reste calme... et me montra son père qui dormait dans un grand fauteuil... Quel délicieux moment, quelle joie au milieu de la souffrance! Smithson était maigre, ses doigts effilés, toute sa figure déposait de sa vigilante tendresse. La cabane était devenue un temple.

« Depuis ce moment, soit que la certitude de la

présence de Jane ait agi sur moi, soit que ses soins aient augmenté avec son espérance, ma guérison fit des progrès rapides, et j'eus dès lors le touchant spectacle de son attentive tendresse : une mère! une mère qui soigne un enfant chéri!

« Elle me raconta comment, le jour même de la nouvelle, elle était partie avec son père : elle me peignit ses angoisses, ses craintes d'arriver trop tard, de ne pas retrouver ma trace, enfin sa terreur quand elle m'aperçut aux portes de la mort; mais elle ne dit rien du reste.

« La délicatesse des soins d'une femme, Salviati, ne peut être appréciée que par ceux qui en ont été l'objet; j'admire maintenant son adresse à deviner mes pensées : elle voit avant moi qu'un rayon de soleil trop fort me blesse, et gaiement elle attache un mouchoir au rideau, drape un châle devant la fenêtre; je n'ai pas le temps de désirer.

« Avant-hier, le vieillard s'est penché sur mon lit et m'a dit :—Horace, ordonnez qu'elle se couche; voici vingt jours qu'elle n'a pas dormi!... Le vieillard pleurait. Elle a consenti à prendre du repos en voyant le chagrin que m'avait causé une telle confidence.

« Ce matin, à mon réveil, j'ai entendu les sons les plus doux, le chant le plus pur. Jane était penchée sur une harpe et me regardait en chantant. Cette délicieuse musique m'a pour un instant rendu toutes mes forces. La raison, le courage, sont revenus.

« Je me suis levé, elle m'a donné son bras, m'a conduit, aidée par le vieillard, sur un banc de gazon, sous un peuplier. Vois-tu ce tableau? le soleil était brillant, le ciel était sans nuages : que la nature m'a paru belle! avec quel bonheur je l'ai saluée! Jane me pressait la main, je l'appelais du doux nom de sœur... elle pleurait!...

« Oh! si tu pouvais la voir mesurer ma nourriture et me la faire prendre! Sa fatigue cesse, elle revient à la santé avec moi, nous croissons ensemble; elle semble vivre tout à fait de ma vie, respirer de mon souffle. Dans tout le village on l'a nommée *l'Ange!* Jane a quelque chose d'imposant qui la fait respecter partout; elle a cet attrait et cet empire qui arrêtent un mot sur des lèvres impures... elle est reine! Non, mon cher Salviati, tu ne connaîtras jamais Jane, car tu ne l'as pas vue dans l'asile de la souffrance, tu ne l'as pas vue sur son trône de gloire, répandant toutes les richesses de sa présence et de son esprit dans une humble cabane... Ma tête se fatigue, j'ai fait écrire cette lettre pendant son sommeil, elle m'aurait empêché de la dicter; Jane est mon second médecin, il faut obéir quand elle ordonne. Toutes ses facultés sont tendues vers un seul but qu'elle poursuit avec une opiniâtreté extraordinaire; elle a voulu ma santé comme elle veut mon bonheur, comme elle veut mon amour!...

« Adieu, cher Salviati; sois désormais sans inquiétude, et envoie-moi, je te prie, une assez forte somme; j'ai une horrible peur : tout ce qui s'est fait ici serait-il aux frais de sir Smithson? Grand Dieu! quarante livres sterling de rentes!... le capital en serait bien attaqué. Je pense au moyen de leur faire constituer mille écus de rentes sans qu'ils puissent me refuser. Adieu, écris-moi, car on proclame sourdement que la paix va se conclure, et je voudrais savoir la vérité. »

« Mademoiselle, à cette époque je fus ramené à Paris, où je restai six mois à recouvrer ma santé. Mais laissez-moi ensevelir dans le fond de mon âme le souvenir de ces jours de bonheur, et reportons-nous brusquement à la fin de cette désastreuse campagne de 1813 : j'étais alors en Espagne, et la correspondance qui suit vous peindra fidèlement tous mes malheurs. »

QUATRIÈME LETTRE D'ANNIBAL SALVIATI A HORACE LANDON.

« Notre vieil ami est bien dangereusement malade : tous les malheurs, comme tu vois, nous accablent à la fois. Tu dois rester à ton poste, il est périlleux; je tâcherai de te remplacer, mais je ne saurais te cacher qu'il n'y a plus guère d'espérance. Jane est au désespoir!... Adieu, je t'envoie une lettre qui t'en dira plus que la mienne. »

LETTRE DE SIR SMITHSON A LANDON.

« Mon fils, je suis aux portes de la tombe, et cette lettre est un testament; quand vous la recevrez, c'est du fond de mon cercueil que s'élèvera ma voix. Landon, quand je te vis pour la première fois, je devinai facilement que je n'étais pas seul l'objet de ta visite. Ma fille chérie te plut; tu l'aimes, elle t'adore. Je te la lègue, prends soin de son bonheur : je te confie une âme digne de la tienne. Après de cruelles inquiétudes sur le sort de ma fille, je la rattache dans la vie à un être bon et généreux... ma tâche est remplie; je meurs comme j'ai vécu, sans regret, sans envie, les yeux tournés sur vous, ô mes enfants! ne te vois-je pas à mon chevet? Adieu; songez que mon ombre vous accompagnera sans cesse. Adieu donc, toi, le protecteur de ma chère Chlora!... »

CINQUIÈME LETTRE D'ANNIBAL SALVIATI A HORACE LANDON.

« Ton digne ami n'est plus! Il souffrait déjà depuis longtemps lorsqu'il prit le parti de se mettre au lit. J'ai vu Chlora, sans cesse à ses côtés, suivre avec une douleur croissante les progrès du mal; c'est te dire tout en un mot.

« Aussi attentifs l'un que l'autre, ne quittant ja-

mais des yeux le lit dans lequel reposait le juste, marchant légèrement pour éviter le bruit, veillant ensemble, nous comprenant d'un regard, nous entendant comme une seule âme pour tout ce qui pouvait être soulagement et bien-être au malade, nous ressemblions à deux anges gardiens chargés d'adoucir les derniers moments d'un prophète.

« Il n'a pas laissé échapper une seule plainte, son visage a toujours respiré une résignation sublime, et il a conservé jusqu'au dernier moment ce léger sourire qui disait tant à l'âme. Souvent, la nuit, quand à la lueur tremblante de la lampe nous le regardions dormir et que nous nous parlions du geste et des yeux, je l'ai vu soulever sa paupière pesante pour jeter un coup d'œil d'inquiétude sur sa fille adoptive.

« Hier au soir, nous étions assis à son chevet, le silence régnait. Depuis le matin toutes les facultés du vieillard paraissaient affaissées, et le visage penché sur lui, nous écoutions avec anxiété sa pénible respiration, craignant que chaque suspension trop longue n'eût annoncé son dernier soupir. La lueur des flambeaux donnait au visage de sir Smithson la pâleur de la mort!... Tout à coup le vieillard releva lentement sa paupière par un dernier effort, et nous montra l'œil éteint de la mort, cet œil sans expression, sans regard. Nous avons frémi comme si nous n'eussions plus vu que l'ombre de notre père.

« Chlora, dit-il d'une voix qui s'éteignait, ma fille, je suis ton père!... Quoique la force de ton âme me fût bien connue, j'ai gardé ce pesant secret sur mon cœur, craignant de te faire rougir. Je l'ose maintenant qu'un autre *moi* te reste... J'aurais désiré vous voir... mais l'heure de l'éternité sonne pour moi!...

« Il s'arrêta, lui jeta un dernier regard de tendresse et de regret, et rendit le dernier soupir. Jane et moi sommes tombés ensemble à genoux, et nous tenant par la main, nos âmes ont accompagné un instant celle du juste, et le matin nous a surpris à genoux!... Oh! je ne veux plus voir Jane!... et cependant, dans l'horrible crise où elle se trouve, je suis forcé de te remplacer. Elle n'a pas encore versé une larme et sent tout son malheur sans le comprendre encore. Quels soins ne faut-il pas lui prodiguer! je vais lui tenir compagnie chaque jour, ne plus la quitter; mais par quels secrets lui cacherai-je le vide affreux qu'elle va sentir? Elle entendra les accents d'une voix qui lui est à peine connue, elle recevra les soins d'un être qui ne lui est point cher. Adieu. »

SIXIÈME LETTRE D'ANNIBAL SALVIATI A HORACE LANDON.

« Jane va mieux; elle a pleuré. Elle a daigné m'écouter et prendre quelque nourriture. Quel spectacle! je donnerais volontiers ma vie pour adoucir sa peine . . . . . .

« Aventure extraordinaire, mon cher Orazio! le sir Smithson d'Italie était à Paris, cherchant son frère, et l'annonce du décès de sir Smithson dans les journaux lui a fait découvrir la demeure de Jane. Il est arrivé hier; sa présence la prive tout à coup de la faible succession de son père. Heureusement tes mille écus de rentes sont constitués de manière à rester à la pauvre enfant. Par ma première lettre, je te donnerai des renseignements sur nos hôtes nouveaux, car sir Georges Smithson a une fille. »

SEPTIÈME LETTRE D'ANNIBAL A HORACE.

« Maintenant, Orazio, miss Jane est sauvée. L'image de son père est comme une ombre qui l'accompagne sans cesse, et, pour comble de douleur, elle vit au milieu d'une foule d'objets qui tous lui parlent du vieillard. Cependant miss Cécile, la fille de sir Georges, lui a plu, et cette amitié naissante apporte quelque adoucissement à ses chagrins.

« Rien n'est plus original que le contraste produit par la réunion de ces trois êtres. Sir Georges Smithson est un homme de cinq pieds huit pouces; il est maigre, sec, nerveux. Son visage est sévère, il garde une imperturbable gravité, et même, quand il regarde sa fille, ses traits conservent leur rigidité habituelle. Ses habits noirs ont quelque chose d'antique et de patriarcal; il a des cheveux gris, porte un chapeau à larges bords rabattus, semblable à ceux des quakers, sort rarement, parle plus rarement encore, tutoie tout le monde, et quatre fois par jour lit la Bible avec sa fille; c'est un puritain renforcé, digne du temps de Cromwell.

« Miss Cécile est une jeune fille presque aussi grande que son père; elle est svelte, élancée; et, comme Jane, quand elle marche, on dirait d'un jeune peuplier balancé par les vents, tant ses mouvements sont gracieux et souples. Sa figure brune est laide au premier aspect, mais on y reconnaît bientôt une grande originalité, et ses yeux bleus ont je ne sais quoi de sauvage et de fier. Elle porte toujours, par l'ordre de son père, une robe noire à grands plis qui ressemble assez au costume de nos religieuses et qui monte jusqu'à son col. Sir Smithson permet à peine à sa fille de laisser voir sa taille, la ceinture est à peine tolérée; car l'ornement le plus simple est strictement interdit à la jeune miss; ses cheveux sont toujours exactement partagés en deux bandeaux au-dessus d'un front éclatant, elle n'a même pas le droit de friser des cheveux châtains qui cachent son cou sous de grosses boucles brunes. En vain le vieux puritain cherche-t-il à re-

tenir dans les tristes voies du puritanisme cette fille de l'Italie, le naturel triomphe : elle tremble devant son père, dont un seul mot de reproche la fait pâlir ; aussi, sans examiner la raison ou son goût, elle lui obéit avec la servilité d'un muet du sérail ; elle garde auprès de sir Smithson une morne contenance, et baissant les yeux, ne hasardant pas un mot, elle reste immobile comme une statue : a-t-elle franchi le seuil de la porte et se trouve-t-elle avec Jane, c'est une gaieté folle, une pétulance d'écolier, une exaltation, un amour pour la parure, une amabilité, un feu... la fierté de ses yeux a disparu, elle est charmante !

« L'autre jour, Chlora lui avait donné une boucle d'acier bronzé pour mettre à sa ceinture, elle s'en para joyeusement et folâtra comme un papillon, tant elle était heureuse de ce présent. En entrant dans le salon, sir Smithson aperçut cet ornement, et, regardant tour à tour sa fille et la ceinture : « Cécile ! » a-t-il dit ; et la pauvre enfant rendit la boucle avec une froide impassibilité qui m'étonna.

« Tu peux facilement imaginer la souffrance d'une âme comme celle de Chlora en présence d'un caractère semblable ; c'est la glace et le feu, l'exaltation du génie et la froideur du cloître.

« Avez-vous été jeune ? demandait hier Chlora à sir Georges. — J'ai toujours été tranquille. — Avez-vous eu des amis ? — Ils sont morts. — Aviez-vous du plaisir à les voir ? — D'abord, mais je m'y suis accoutumé. — Avez-vous aimé ?... Sir Smithson la regarda avec une telle insensibilité qu'elle s'arrêta. — Vous ne prenez donc pas de plaisir à voir les belles créations des arts, à ressentir les émotions d'une musique délicieuse, à contempler un beau tableau ? — L'admiration pour les ouvrages des hommes me fatigue, mais la prière et la contemplation ne me lassent jamais. — Êtes-vous heureux ?... Il revint à sa première réponse : — Je suis tranquille ! — Mais votre fille, a dit Jane, vous attache à la vie ?... Il tourna lentement les yeux sur Cécile, et la regarda avec plaisir, mais sans passion. — Connaissez-vous la douleur ? lui dit Chlora. — J'ai obtenu le calme !... et il prit sa Bible. C'est un stoïcien sans grâce, sans cette grandeur qui, jadis, leur donnait de l'héroïsme.

« Je ne crois pas que Jane reste longtemps en présence de cette statue de glace. Elle a pris Cécile en amitié, et cette pauvre jeune fille adore Chlora. N'est-ce pas la première créature dont le cœur lui ait été ouvert ? elle s'y réfugie comme dans un asile... »

HUITIÈME LETTRE D'ANNIBAL A HORACE.

« Suis-je ton ami, ne le suis-je pas ? Oserai-je d'une main hardie te réveiller au bord du précipice, ou te verrai-je périr sans rien tenter pour te sauver ? Je sais que tu me donneras à tous les diables ; mais je veille sur ton amour comme un chien sur le trésor de son maître, et j'aboie parce que j'entends du bruit : ceci est brusque, mais tu me connais, et tu apprécieras ma franchise.

« La figure de Jane est une de celles sur lesquelles le moindre trouble de l'âme apparaît, comme le moindre souffle du vent sur une source. Depuis trois jours cette belle physionomie, jadis empreinte d'un sentiment impérissable, a changé. Jane est distraite, rêveuse ; elle commence des phrases sans les achever, parce qu'elle pense à je ne sais quoi de terrible : ses yeux n'ont plus la même expression de calme et de sérénité ou d'amoureuse rêverie ; elle pleure quelquefois ; elle tressaille au moindre bruit ; elle ne parle plus de son père, elle ne parle plus de toi ; elle ne me voit pas encore avec peine, elle sent que ce serait donner trop de soupçon, mais elle m'accueille avec un plaisir qui me paraît joué. Elle lutte peut-être avec courage contre un fantôme qui semble lui apparaître à tous moments. Cécile et Chlora ont des conférences ensemble, et souvent elles se font des signes qui ne m'échappent point. Que te dirai-je ? ces indices sont aussi légers que l'ombre projetée par une figure quand la lune se lève : je les aperçois, mais je n'en rends pas la force cachée. L'accent d'un mot, l'insouciance d'un regard ne se décrivent pas.

« L'autre jour, je l'ai vue, à son insu, se promener ; elle était parée ; elle, qui pendant ton absence traîne de longs habits de deuil ! Elle est bien en deuil ; mais la femme a un art merveilleux pour glisser la joie dans un cortége de douleur et les crêpes de la douleur dans un habit de fête.

« Hier, miss Cécile voyant ton portrait en parut enthousiasmée : — Si vous connaissiez l'original, ai-je dit, vous sauriez que nul pinceau ne rendra l'expression de son visage.

« — C'est vrai ! a répondu Jane. Je ne pourrais, même de vive voix, te peindre la froideur de son accent.

« Le soupçon s'est furtivement glissé dans mon âme, mais rien ne le justifie. Je suis effrayé du mal que te causera la lecture de cette lettre : mais que veux-tu ? je t'aime comme un homme doit aimer. Attends encore ma prochaine dépêche avant de te désespérer, et crois que je suis abusé par quelque vain fantôme... »

NEUVIÈME LETTRE.

« Non, non, elle est pure comme un beau ciel, comme la neige de mes Alpes chéries ; c'est une créature toute céleste ! Je l'ai tourmentée, gênée,

épiée ; l'enfant qui lève ses mains timides vers les cieux au moment où l'intelligence commence à poindre dans son âme n'est pas plus candide qu'elle. Je m'incline devant elle! Sois heureux, Horace...

« Cependant, je suis bien certain que ces deux jeunes filles-là me cachent un secret. Est-ce une plaisanterie? oui, car Jane et miss Cécile sont depuis quelque temps d'une gaieté folle. Elles jouent comme des enfants et méditent quelque espièglerie, car les entretiens dont on me bannit avec un joyeux mystère sont fréquents, et je ne crois pas que ces deux jeunes filles soient assez perfides pour couvrir une trahison sous les riantes joies d'un commerce aussi naïf : voilà ce que je me répète. Eh bien! ce mystère me tourmente... »

DIXIÈME LETTRE.

« Quelle terrible situation! Mon amitié pour toi me fait éprouver toutes les angoisses qui te déchireraient si tu étais présent à toutes les scènes qui se passent ici, et qui varient comme les visages de ces deux jeunes filles. Je vis incessamment menacé par un orage, les nuages s'amoncellent et disparaissent soudain ; je suis balancé par un flux et un reflux continuels d'espérances, de chagrins et de soupçons qui me tuent. Hier au soir, j'ai éprouvé une émotion affreuse que tu vas partager ; écoute... Miss Jane se trouvant très-fatiguée, Cécile s'est levée et lui a proposé de se retirer dans leur appartement. Alors, le vieux puritain a jeté un regard terrible sur sa fille, qui ne s'en est pas aperçue heureusement, car elle se serait évanouie de frayeur.

« Sir Smithson, lui ai-je dit, votre religion défendrait-elle aux jeunes filles d'être indisposées? — Non, frère, a-t-il répondu. — Et pourquoi avez-vous regardé miss Smithson avec tant de colère? — Parce que je la vois en danger ici, répliqua-t-il. Chlora est une véritable fille d'Ève ; ses grâces séduisantes et ses talents mondains le prouvent assez. Elle est attachée à la terre, et je crains même qu'elle ne préfère une créature au Créateur. — Je crois qu'il en est ainsi, lui répondis-je... Le vieux puritain m'a contemplé avec terreur. — Mais comment voulez-vous donc que l'on vive ici-bas? — On y est en épreuve, et nous ne devons penser qu'à la sainte et redoutable éternité! — Bien, lui dis-je ; mais puisque vous avez une fille, vous avez été marié ; vous n'avez pas toujours eu le Ciel pour unique pensée... Laissez donc les jeunes filles se marier comme vous l'avez fait ; quand elles seront plus âgées, elles songeront à leur salut, comme vous faites à présent. — Qu'elles se marient, dit-il, mais qu'elles n'aient pas d'amants, et qu'elles ne se chargent pas d'or et de bijoux, pures inventions du démon!

« — Eh! repris-je, quand voyez-vous des amants ici?

« — Il en vient, dit-il d'un ton grave (à cette parole je frissonnai de rage); la femme qui veut se parer et qui se pare ne cherche pas seulement sa propre satisfaction ; tu le sais, frère, il y a dans l'Écriture : *Je me suis levée pour aller ouvrir à mon amant chéri... mes mains avaient répandu les parfums en rosée.* (*Surrexi ut aperirem dilecto meo... manus meæ stillaverunt myrrham et digiti mei pleni.*)

« Entends-tu, Horace? *il vient des amants!* La première impression calmée, les réflexions que tu fais en cet instant se sont présentées en foule à mon esprit. Cette phrase du vieillard ne me concernait-elle pas? Sir Smithson, entraîné par une défiance aveugle, ne pouvait-il pas avoir pris le change sur moi? Jane t'a donné tant de preuves d'un amour immuable, qu'elle ne saurait être soupçonnée d'inconstance; enfin cet amant ne serait-il pas plutôt celui de Cécile?...

« J'ai embrassé cette idée avec une espèce de fureur. Je suis revenu plus souvent et à des heures différentes chez Jane, espérant recueillir quelques indices qui pussent éclaircir ces nouveaux soupçons. Cécile, mon pauvre Horace, est l'innocence même ; et où aurait-elle trouvé un amant? Elle est à Paris depuis trois mois, n'est pas sortie dix fois, et quand elle sort, son père l'accompagne, et regarde sans cesse autour de lui, comme un dragon qui veille sur un trésor. Je me suis repenti de l'avoir accusée ; mais alors, quelle chute! Ne faut-il pas que mes soupçons retombent sur Jane, sur Jane!... C'est tout dire.

« Maintenant j'ai l'âme assiégée par le souvenir de tous les exemples de légèreté donnés par les femmes. Ces histoires souvent fabuleuses, mais toujours assises sur ce principe vrai que la femme est une créature essentiellement mobile, viennent tour à tour se dérouler à mon esprit, et je frémis! Mais ne faut-il pas considérer Jane comme un de ces êtres chez lesquels la perfection de la beauté féminine n'exclut pas la stabilité de sentiments qui est notre partage? ne t'ai-je pas dit un jour qu'elle avait l'âme d'un grand homme? Adieu. »

FRAGMENT D'UNE AUTRE LETTRE D'ANNIBAL A HORACE.

« Je songe, mon cher Orazio, que tu dois avoir entre tes mains des preuves plus certaines de la fidélité ou de la trahison de Jane. Ne t'écrit-elle pas? chacune de ses lettres n'est-elle pas le reflet de sa pensée? n'a-t-elle pas l'âme trop fière pour vouloir dissimuler ses sentiments même coupables? et si j'ai observé l'inquiétude de ses yeux et le trouble de ses discours, si, malgré ses efforts pour paraître

toujours la même, elle n'a pu me cacher sa préoccupation, ne peux-tu pas, toi, scruter le fond de son cœur? Il te suffit, pour cela, de comparer les lettres d'aujourd'hui avec celles d'hier. On a beau vouloir les déguiser, les pensées qui prédominent en nous percent toujours dans nos écrits!... En vérité, ma situation est affreuse. Je ne dors plus. Tu me connais, Horace; tu sais si je suis fier, hautain, si jamais l'idée d'une bassesse a pu souiller mon âme; eh bien! voilà que je descends à l'ignoble office d'espion. Je vais sourdement épier les actions d'une créature toute céleste!... Je vais... ah, Horace! que la sainte amitié a des devoirs cruels! ne nous ordonne-t-elle pas d'achever l'ami qui languit sur le champ de bataille, atteint d'une mortelle blessure?. . . . . »

DOUZIÈME LETTRE D'ANNIBAL A HORACE.

. . . . . .

« Hier, sir Georges Smithson lisait à haute voix l'évangile de la femme adultère. — Vous voyez, lui dis-je quand il eut fini, que Jésus pardonnait aux filles de Baal, et votre devoir est tout tracé... Les deux jeunes miss m'ont regardé avec effroi, et Jane a *rougi :* tu sais de quelle émotion cette rougeur est l'indice? — Mon devoir, dit le vieux puritain avec une tranquillité vraiment horrible, je le connais! ma fille n'aura jamais besoin du pardon du Sauveur: elle ne ferait qu'une faute, moi vivant!... A cette phrase prononcée comme un arrêt, Jane s'est appuyée sur Cécile, et toutes deux sont sorties. Cécile soutenait sa cousine presque évanouie... »

DERNIÈRE LETTRE D'ANNIBAL A HORACE.

SUSCRIPTION.

« Tu auras sans doute été surpris de mon silence, mais j'ai pris le parti de faire une espèce de journal, et je te l'envoie. Je n'ai pas la force de t'en dire davantage.

« Octobre 1813.

« Mon pauvre Horace, je marche de lumière en lumière, de douleur en douleur. Tu as du courage, je t'écrirai la vérité.

« Tu sais qu'au-dessus de l'appartement de Jane il existe une longue mansarde dépendant de son logement; jusqu'ici cette mansarde était inhabitée. Hier seulement j'ai aperçu je ne sais quel air de nouveauté aux fenêtres de ce grenier. Le lendemain, je suis revenu, je suis monté comme par mégarde, et je n'ai pas eu honte de regarder à travers la serrure. Horace, tout est fini, je le crains bien!... Tu n'es plus aimé!

« La magnificence du peu de meubles que j'ai pu voir m'a étonné. J'ai pris le soir même, en sortant, l'empreinte de la serrure, et j'ai le lendemain trouvé un homme habile qui m'a promis de me fabriquer une clef. »

« Du 17.

« J'ai la clef, je cours à la place Royale, j'arrive, et je monte à cette fatale mansarde! J'en reviens sans avoir vu Jane. Ah! mon pauvre Horace, je tremble encore de rage!

« Quel est le démon, la fée?... Non, c'est l'amour qui a présidé à la création de ce voluptueux palais où il a prodigué ses enchantements!... Mais quel prince a pu semer ainsi l'or à pleines mains, et, nouveau Jupiter, franchir mystérieusement les murs d'airain qui gardent cette Danaé nouvelle? par quels artifices magiques a-t-on dérobé à mes vigilants regards les pas des ouvriers qui ont décoré avec tant de luxe cette amoureuse retraite?

« Cet ignoble grenier a été distribué en trois vastes salons, et les lignes disgracieuses des combles se trouvent cachées sous la soie dont les rouleaux se nuancent et s'enlacent disposés avec un goût remarquable. Mes pieds ont partout foulé les tapis les plus somptueux, et, dans les angles rentrants, des tableaux m'ont offert les couleurs les plus fraîches et les plus suaves figures. Ici c'est un vase magnifiquement doré, là une statue d'albâtre, plus loin des porcelaines dignes d'un souverain, et des fleurs fraîches écloses charment les regards et enivrent les sens. Mais je ne te parlerai que de la chambre à coucher : c'est le temple de la volupté, un véritable chef-d'œuvre en ce genre. Les fenêtres sont garnies en verre dépoli; les murs sont cachés par des draperies d'une mousseline éblouissante que bordent de larges bandeaux de soie bleue; le tapis est à fond blanc, semé de fleurs bleues; tout le reste de l'ameublement est en harmonie avec la délicatesse des tentures; le lit est de forme antique et drapé avec une élégance voluptueuse; il était encore dans le désordre où l'avait laissé l'amour. Une coquille d'agathe était suspendue au milieu de la chambre et servait de lampe; auprès du lit je remarquai une paire de pistolets, et sur un riche divan de velours bleu je vis les habits d'un jeune homme : ils paraissaient y avoir été jetés à la hâte. Je suis promptement sorti; tout mon sang bouillonnait, mille pensées s'élevaient dans mon âme. J'étais comme au milieu d'un tourbillon. Je songeais à la richesse du séducteur, à l'élégance de ses mœurs, trahie par les recherches de ce lieu de délices. Je le voyais beau, noble, brave, élégant dans ses manières et de parole gracieuse; je voyais la faiblesse de la femme mise aux prises avec toutes les vanités humaines; Jane n'avait pu résister, etc., etc.

« Il est impossible, me disais-je, que le vieux portier ne sache rien sur le nouvel habitant de cette maison... J'entrai brusquement dans sa loge et je lui dis : — Vous avez un nouveau locataire dans la maison? — Non, monsieur, m'a-t-il répondu. — Vous vous moquez de moi; je suis entré dans son appartement et je l'ai vu. — Ah! si monsieur le connaît, c'est différent! a-t-il répondu. — Mais, lui ai-je demandé, quel est-il?

« A cette question imprudemment lâchée, il m'a regardé de son air inquisiteur que tu dois connaître et s'est enveloppé dans un profond silence. J'ai tenté de le séduire, il a repoussé l'or; rien n'a pu le fléchir. Ainsi, toutes les précautions sont habilement prises et l'inconnu n'est pas un étourdi : mais cet homme-là sort, vient, entre... Je découvrirai ce mystère... Je tuerai ton rival... ma tête est en feu. Une fruitière demeure dans la maison voisine; j'ai voulu la gagner, j'ai réussi; elle vient de m'apprendre que le vieux portier a marié dernièrement sa fille unique en lui donnant dix mille francs de dot... Dix mille francs!... payer si cher la langue d'un portier! Je porterai le flambeau dans ce mystère, dût-il en jaillir un incendie; je te vengerai!... »

« Mardi, 20.

« Aujourd'hui j'apprends que le magicien est un jeune homme. Je me suis mis en sentinelle pour le guetter : mon espion m'a dit qu'il sortait bien rarement, et toujours si lestement, de si grand matin, qu'il était presque impossible de le surprendre. Ce n'est point un sylphe, et mes yeux le verront, je l'ai juré! Je ne m'occupe plus ni de Jane ni de Cécile, ni du puritain; je suis sur la trace de ton rival, et jamais tigre n'aura mieux suivi sa proie que je ne le suivrai. »

« Mercredi, 22.

« Je l'ai vu rentrer; il était onze heures et demie; une voiture l'a jeté au coin du boulevard Saint-Antoine : c'est un grand jeune homme; l'obscurité ne m'a pas permis de distinguer sa figure. A demain; je serai sur le boulevard à cinq heures du matin. »

« Jeudi soir.

« Horace, j'étais ce matin sur le boulevard vers quatre heures et demie : à cinq heures, une brillante voiture attelée de deux chevaux anglais est venue s'arrêter près de la mienne; des gouttes de sueur inondaient mon front, et, malgré le froid, dans ma fureur impatiente, je courais de la place Royale au boulevard, du boulevard à la porte de Jane. Je n'ai pas attendu longtemps; un jeune homme de vingt-cinq ans environ est sorti de la maison, il était vêtu très-simplement; il m'a regardé d'un air inquiet, car je l'examinais avec une sombre curiosité. Il est blond, ses cheveux bouclent naturellement; il a l'air doux, mais fier; son visage est distingué, sa tournure noble et gracieuse; ses yeux bleus sont aussi tendres que tes yeux noirs sont ardents. J'ai jugé au caractère de sa physionomie et à tout l'ensemble de sa personne qu'il devait être Anglais... Oh! s'il peut être Anglais, me disais-je, malheur à lui! en deux heures je puis le faire emprisonner!...

« Il est monté dans sa voiture, et moi dans la mienne. Après mille détours par lesquels il semblait vouloir se dérober à ma poursuite, il est arrivé à l'hôtel de l'ambassadeur de Naples. Le soir même je suis allé à l'ambassade. On y donnait un bal, j'ai vu mon étranger. J'ai demandé à madame de B... le nom de ce jeune inconnu; elle s'est défendue de répondre pendant environ une demi-heure, mais j'ai fini par lui déclarer, au nom de R..., que je prenais ces renseignements dans l'intérêt même du jeune homme, qui courait des dangers. — Annibal, m'a-t-elle dit, je me confie à votre honneur, et en vous disant le nom de l'étranger, vous le protégerez : jurez-le-moi... Impatient de tout apprendre, je l'ai juré, Horace!... Le jeune homme, reconnaissant en moi son espion du matin et voyant la familiarité qui régnait entre la duchesse et moi, ne pouvait pas déguiser le trouble affreux auquel il était en proie. Lui parlait-on, il ne répondait pas; forcé de danser, il jetait sur moi d'impatients regards...

« — C'est, me dit madame de B..., le fils de lord C..., le ministre anglais... A ce nom tu sens quelle fut ma surprise!... Ton rival est donc un compatriote, le fils d'un homme qui, dans le pays de Jane, est presque roi; il en a tout le pouvoir sans l'éclat; ce jeune homme s'est donc présenté dans toute la splendeur de la jeunesse et de la beauté à la jeunesse et à la beauté même; il est venu entouré du cortége des souvenirs de la patrie; il a dû apparaître à Jane comme la patrie elle-même; il a parlé! il a parlé le doux langage qui charme une Irlandaise... enfin, il a sur toi d'incontestables avantages.

« Le père est immensément riche, mais la fortune du fils est indépendante, sa mère est morte en lui laissant trente mille livres sterling de rentes[1]. J'ai su tous ces détails de madame de B..., et j'ai découvert le motif de l'intérêt qu'elle prend à lui : n'a-t-elle pas une fille à marier? Aussi, elle m'a ajouté que le jeune homme était retenu ici *pour une affaire amoureuse*. — Or, dit-elle, je suis certaine que cet amour n'ira pas loin, parce que le père a déjà refusé une fois son consentement, en annonçant à son fils qu'il le déshériterait s'il épousait cette jeune fille. — La

[1] Près de huit cent mille francs, argent de France.

connaissez-vous? lui ai-je dit. — Non, mais je sais qu'elle est Anglaise! m'a-t-elle répondu.

« Voilà où j'en suis, Horace : crois-tu qu'il y ait de l'espoir? et que faire?... »

« Mardi.

« Mes recherches sont vaines, il m'est impossible de découvrir quand et comment sir Charles C... est parvenu à voir Jane; cette intrigue diabolique restera toujours dans les ténèbres au sein desquelles elle a pris naissance. »

« 1er novembre.

« C'en est fait! mon cher Horace, tu es trahi. Je compte sur une fermeté peu commune en te traçant cet arrêt terrible. Mais tu t'envelopperas dans une froide résignation; je te connais, ami! J'ai longtemps reculé devant l'affreuse vérité, maintenant la lumière m'aveugle. Un amour de six années n'était-il pas toujours là, plaidant la cause de Jane? Enfin tout est rompu, un autre a su lui plaire. Une grande âme comme la tienne doit faire à Jane le sacrifice d'un amour qui ne saurait plus la rendre heureuse. Je ne suis pas assez insensible pour exiger de toi cette fermeté stoïque qui brave toutes les douleurs; non, la perte de Jane encore vivante mérite, je ne dirai pas des larmes, nous autres hommes nous n'en devons répandre que de joie, mais le même désespoir que si la mort l'avait ravie. Ton amour s'ensevelira dans une amitié courageuse. Au moment où tu liras ces lignes, songe qu'il est au monde un être qui partage et sent ta douleur; maintenant rassemble toute ta fermeté.

« Après avoir recueilli les renseignements que me donna madame de B... chez l'ambassadeur de Naples, j'ai avidement cherché les moyens d'éclaircir mes soupçons. Je suis allé voir Jane; cette jeune fille me confond; elle est toujours tendre, affectueuse..., rien ne trahit les secrètes émotions qui l'agitent sans doute; cependant elle est changée, elle est en proie à des souffrances dont elle s'efforce en vain de dérober la violence et la cause à mes regards. Horace! Horace!... Du reste, hier encore la scène était la même, rien n'annonçait le trouble et le désordre des passions dans cette tranquille retraite. Le vieux puritain semble cependant vouloir retourner en Italie avec sa fille, car les affaires de la succession du pauvre Smithson n'ont pas été difficiles à régler; et, comme sir Georges Smithson frémit à chaque instant des dangers que court sa fille en vivant dans l'amitié d'une fille aussi mondaine que Jane, son départ me paraît certain.

« Tu sais qu'il existe à l'autre coin de la place une maison de laquelle il est facile de voir ce qui se passe chez Jane, les appartements se trouvant tous sur la même ligne et de pareille hauteur à la place Royale : je résolus alors de me tenir en sentinelle dans un appartement de la maison voisine pendant tout le temps qui me serait nécessaire pour acquérir les tristes preuves de l'amour de Jane pour le fils de lord C...

« Le lendemain même, le portier de cette maison fut à moi, et il me laissa la liberté de m'établir dans le grenier, où, muni d'une longue-vue et tapi dans un endroit propice à mon espionnage, je restai toute la journée et toute la nuit. A une heure du matin environ, je vis briller une lumière dans l'appartement de miss Jane, et à travers les rideaux j'aperçus distinctement les ombres de trois personnes. Je reconnus facilement le jeune homme dont un instant auparavant j'avais entendu la voiture s'arrêter au coin de la rue de Turenne; il riait et folâtrait avec miss Chlora. La nuit, les rideaux, tout conspirait contre moi, je ne pus voir que ces ombres sinistres qui voltigeaient. Tantôt dans le silence de la nuit j'entendais quelques sourds accents de cette harpe divine, tantôt l'ombre d'une jeune fille dans les bras de sir C..... se projetait sur les plis de la mousseline, et je frissonnais... Enfin ils ne tardèrent pas à disparaître, la chambre rentra dans une obscurité profonde, et soudain la lumière illumina successivement les différentes croisées de la voluptueuse mansarde. Mais bientôt miss Cécile, rentrant dans son appartement, ouvrit sa croisée; et comme si l'aspect de ce bonheur l'eût trop agitée, qu'elle eût besoin de la vue d'un ciel étoilé pour se consoler de sa solitude, elle resta plongée dans la rêverie, contemplant les nuages qui fuyaient avec rapidité à travers les flambeaux de la nuit. Alors mon dernier espoir m'abandonna, et je fus saisi d'un froid qui pénétra jusqu'à mes os.

« Ami, cherche un prétexte, viens, accours, tombe comme la foudre, charge-toi seul du soin de ta vengeance. J'irai au-devant de toi aussitôt que tu seras arrivé en France; car tu ne manqueras pas, j'espère, de m'écrire un mot d'avis. Adieu. »

« Hélas! Eugénie, vous auriez un tableau bien imparfait de cette catastrophe, si je gardais le silence sur la situation dans laquelle je me trouvais lorsque cette dernière lettre alluma dans mon cœur tous les feux de l'enfer.

« Les Français étaient séparés les uns des autres en Espagne, et, semblables à des citadelles semées dans une contrée, ces restes de nos armées se défendaient au milieu d'un pays où les murs, les arbres, les fontaines, recélaient des ennemis. Accablé par la chaleur du climat, par les longues marches, par tous les soins qu'exigeaient notre subsistance

précaire et notre sûreté menacée, je portais déjà un cruel fardeau, lorsque ce dernier malheur vint m'accabler.

« Jusque-là les terreurs d'Annibal n'avaient point encore attaqué mon amour; je dormais tranquille, me confiant au sourire de Jane. Hélas! mademoiselle, ses lettres changèrent insensiblement : à ces chères expressions d'un immortel amour, qui me ravissaient, succédèrent lentement des expressions encore tendres, mais dénuées de cette exaltation qui est la vie du cœur. Je ne m'en aperçus pas, car nous n'étions point de ces amants dont la flamme est dévorante parce qu'elle dure un jour. Bientôt son style eut de la tiédeur, puis il perdit cette chaleur dont l'amour est le principe. Enfin ses lettres devinrent froides par des teintes aussi imperceptibles que les dégradations de la lumière au coucher du soleil : alors les avis de Salviati prirent à mes yeux beaucoup de gravité, alors s'élevèrent en moi d'horribles doutes que mon cœur repoussait, des soupçons démentis par une voix secrète; l'image de Jane planait toujours devant mes yeux comme un soleil et dissipait tous ces nuages. Mais je reçus la dernière lettre de Salviati; il s'y trouvait une lettre de Jane dont l'indifférence me glaça, et un démon s'empara de moi : je fus emporté par je ne sais quelle puissance infernale, et je n'avais plus la conscience de ma propre existence.

« Aussitôt je quittai l'armée, disant que ma blessure reçue à S.... s'était rouverte et demandait les plus grands soins. Le poste que j'occupais était envié, on me savait incapable de commettre une lâcheté, j'obtins sur-le-champ un congé, je partis.

« J'ignore moi-même en quelles intentions j'allais à Paris : dans le torrent d'idées, de sensations, de projets qui s'entre-choquaient, je ne distinguais rien; une espèce d'instinct me guidait, et j'obéissais aveuglément. Je traversai la France, les malheurs de ma patrie ne me touchèrent point : ce ne fut que longtemps après, et à Chambly même, que je me rappelai les événements politiques comme une vision de mon enfance. Au milieu des souffrances de cet horrible cauchemar, j'entrevoyais la vengeance comme une nécessité, l'amour de Jane comme un espoir, et ces deux pensées étaient seules à tourmenter mon cœur. La vigueur de ma jeune imagination et les événements terribles qui la fatiguaient enfantèrent un chaos de souffrances morales et physiques sous lequel ma raison faillit succomber.

« Enfin j'arrivai à Orléans; j'y trouvai Annibal : à ma vue, il se précipita dans mes bras, et m'accueillit par un silence qui me fit connaître toute l'étendue de mon malheur. Je le vis pâlir, rougir tour à tour, et n'oser lever sur moi des yeux dans lesquels je crus voir briller une larme, et je le connaissais assez pour savoir que son dévouement n'était égalé que par mon infortune.

« — Et Jane?... fut ma première parole. Il baissa la tête par un geste plein de mélancolie. — L'as-tu prévenue de mon arrivée?...

« — Enfant!... s'écria-t-il; et son regard exprima la pitié. Il m'était si difficile de croire à sa trahison que je ne cessais point d'agir et de parler comme si elle était toujours à moi!...

« — Hélas! lui dis-je, c'était cette année même que nous avions attendue pour notre union! à ce terme je devais acquitter les obligations que le bon père Smithson m'avait imposées par sa lettre dernière... A cette idée, je restai stupéfait en pensant que le souvenir de cette union de nos cœurs, célébrée si religieusement par cet être divin dans une scène qui ne sortira jamais de ma mémoire, ne s'était pas élevé dans le cœur de Jane pour défendre mon amour. Depuis ce moment, n'étions-nous pas époux?...

« Annibal, profitant alors de l'abattement dans lequel je tombai, me raconta en peu de mots que Jane était mère, que son séducteur était parti depuis deux mois pour l'Angleterre, dans l'espérance de fléchir son père, qu'enfin le puritain venait de perdre sa fille!...

« Ce récit me causa des convulsions affreuses; une fièvre cérébrale causée par ces secousses terribles me contraignit de rester à Orléans. Tantôt j'appelais la mort à grands cris, et alors Annibal, veillant sur moi, me dérobait mes armes; tantôt je refusais toute nourriture, ou je voulais m'enfuir.

« Annibal employait pour me calmer toutes les ressources de l'éloquence, et il agissait avec moi comme les chefs de parti avec les masses populaires. Tantôt il me disait : — Eh bien! allons *la* tuer, elle et son amant!... Je reculais d'horreur, comme si j'eusse vu une mare de sang, et je refusais d'accomplir le vœu que j'avais exprimé avec fureur. Tantôt il me parlait de sa vive affection pour moi, de la part qu'il prenait à mes chagrins, et sa douce voix apaisait mes souffrances.

« — Oui, lui dis-je un jour avec un sang-froid qui l'épouvanta, l'amour fait de l'homme un tyran! Eh! quel droit avons-nous d'exiger qu'une pauvre créature qui vit sous l'influence despotique des sens aime toujours, parce que nous l'aimons? mais c'est une folie!... c'est vouloir qu'il n'y ait au monde ni hasard, ni plaisirs, ni erreurs... Annibal crut d'abord que ces paroles m'étaient dictées par l'ironie que mon désespoir affectait souvent.

« — Partons, dit-il.

« — Partons, répondis-je, je ne crains rien; je puis regarder maintenant Jane en face sans être ému... Je disais vrai; quelquefois l'âme a de ces

retours et trouve des forces nouvelles en se repliant sur elle-même, semblable à Antée qui puisait un nouveau courage en touchant la terre.

« J'arrivai à Paris, et, suivi de Salviati, j'accourus chez Jane. Angoisse affreuse!... je franchissais, à la poursuite du malheur, ce même chemin que jadis je me faisais un jeu d'abréger en courant m'enivrer de ses regards.

« — Tu pâlis! me dit Annibal quand j'arrivai rue de Turenne. — Je ne crois pas, lui répondis-je; mais j'ai froid!

« J'ai vu la porte de la maison, j'ai monté les marches de l'escalier, et j'ai fait retentir cette sonnette dont jadis les tintements. . . . . »

« J'ai pris un moment de repos, Eugénie; j'étouffais : n'y a-t-il pas un monde de douleurs dans ce dernier mot? J'ai repris courage, je vais poursuivre.

« Alors je l'entendis, je la reconnus sans la voir, elle accourait de ce pas léger si connu de mon oreille. Souvent, autrefois, elle accourait ainsi!... aujourd'hui elle accourt, joyeuse, auprès d'un autre!... Rien n'a manqué à cette catastrophe. C'était *elle!*... A ma vue elle jeta un cri perçant; je la vis frissonner et rougir; je frémis : cette rougeur était chez elle l'indice de la plus grande douleur. Que la honte la rendait belle!... Elle me jeta un regard, et je me sentis fasciné par une puissance inconnue : toutes mes idées se confondirent, et je restai en contemplation devant elle.

« — Est-ce *toi?*... s'écria-t-elle; dans quel moment, hélas!

« Je m'avançai sans lui répondre; elle me suivit en silence dans le salon. Là, un autre spectacle s'offrit à mes regards : un homme, ou plutôt un squelette, habillé de noir, tenait un livre dans ses mains décharnées. Notre arrivée n'opéra en lui d'autre changement qu'une vacillation lente et monotone dans ses yeux, qui roulèrent dans leur orbite de telle façon qu'en s'arrêtant sur nous ils ne me semblèrent pas avoir changé d'attitude.

« — Ce n'est pas *elle*, dit-il avec une douleur si profonde que ma douleur se tut devant l'angoisse paternelle. Il ne se leva point, ne fit aucun mouvement, et ses yeux revinrent contempler la chaise qu'*elle* avait occupée pour la dernière fois. Je souffrais; j'avais du bonheur à revoir Jane, même infidèle; j'étais stupéfait à la vue du puritain; en un mot, j'étais ivre. Voir cet appartement!... être à cette même place où sir Smithson avait uni nos deux mains dans les siennes!... oh! ce sont des angoisses que personne ne comprendra. Un autre homme eût tué Jane ou l'eût accablée de reproches; moi, je sentis ma fureur expirer à son aspect, et ma bouche, qui s'ouvrait pour l'accuser, exprima par un triste sourire les sentiments confus dont j'étais agité. Alors sir Georges, qui m'examinait d'un air sombre, s'écria gravement : — La joie des hommes est une insulte pour qui n'a plus de fille! (La joie!) J'ai cru voir l'ombre du roi Lear!...

« Je me retournai vers Jane, elle pleurait! A ce spectacle, je fus près de me jeter à ses pieds, mais une femme de campagne sortit de la chambre à coucher, et Jane courut lui parler à voix basse. Annibal se pencha vers moi pour me dire : — C'est la paysanne qui prend soin de son fils; depuis quinze jours elle va tous les matins à Sèvres... Mon cœur, à cette phrase, redevint de marbre. Annibal s'éloigna pour nous laisser seuls, en me faisant signe que le puritain ne comptait plus parmi les vivants. En effet, il regardait constamment *cette chaise!* lui qui voulait tuer sa fille à la première faute qu'elle commettrait!

« Jane revint précipitamment à moi, et me prenant la main avec cet abandon qui me charmait jadis, elle me dit : — Enfin, te voilà!... A cette phrase, sir Smithson leva brusquement la tête et nous regarda : Chlora baissa les yeux. — Ma lettre t'a parlé, dit-elle, de circonstances fâcheuses; mais, avant tout, laisse-moi te dire que je t'aime!... Sa bouche prononça cette phrase avec l'accent d'autrefois. — Eh bien! continua-t-elle, pourquoi ton étonnement?... Soudain elle regarda la pendule avec effroi : — Midi! s'écria-t-elle; Horace, adieu! adieu!... Reste ici! dans deux heures je reviens à toi!...

« — Comment, lui dis-je avec une sourde colère, j'arrive, tu ne m'as pas vu depuis deux ans!... depuis deux ans! et voilà quel est ton accueil! tu me fuis! Que te dire? trouverai-je des mots pour qualifier tes perfidies?...

« — Grands dieux! qu'as-tu? me dit-elle en me regardant avec un étonnement parfaitement joué.

« — Où vas-tu? lui demandai-je. Elle resta muette, et, par un mouvement involontaire, elle regarda la pendule. L'heure te presse! lui dis-je. Elle fit un signe de tête affirmatif en me contemplant avec un effroi qui me calma soudain.

« — Jane! lui dis-je plus doucement en lui prenant la main et la baisant avec ardeur. A ce geste, le vieux puritain se leva, dirigea sur nous des yeux étincelants de rage, ses lèvres tremblèrent et il s'écria : — Voilà comme on les perd!

« — Votre heure de prier vient de sonner! lui cria Jane. Le vieillard avait jeté sa bible par terre, il n'entendit rien et se rassit en silence.

« — Jane, où vas-tu, mon ange, et que vas-tu

faire? lui demandai-je dans le désir de commencer avec calme cette fatale scène.

« — Ami, dit-elle avec un son de voix enchanteur et en mettant son doigt sur mes lèvres, ceci est un secret qui ne m'appartient pas : en aurais-je pour toi? Je suis bien aise de t'apprendre que ta femme sera discrète!... Elle tremblait, mais elle accompagna cette phrase d'un sourire et d'une expression qui semblaient appartenir à l'innocence. Alors une infernale idée s'empara de moi, je pensai qu'elle espérait encore me tromper et qu'elle avait résolu de m'épouser pour cacher son déshonneur... Elle s'était éloignée de quelques pas, et quand je la vis sortir aussi froidement, je sentis redoubler ma fureur, j'ouvrais même la bouche pour lui dire un éternel adieu, lorsque tout à coup elle revient à moi, m'enlace, me serre dans ses bras, m'embrasse avec amour. — Tu n'as encore rien adressé au cœur de la pauvre Jane, me dit-elle à voix basse, et tu m'arrives après deux ans d'absence! et je te revois dans un état déplorable! et tu me jettes de sinistres regards! et tu frissonnes... Au nom du ciel! qu'as-tu?

«—Jane, lui dis-je en la pressant sur mon cœur, après deux ans, quelle affaire assez pressante peut jeter tant de froideur sur l'accueil que tu me fais?

«—Une affaire!... s'écria-t-elle avec étonnement, une affaire!... Connais-tu quelque affaire qui m'empêchât de rester un an tout entier devant toi, occupée à te regarder, sans me rassasier de ta chère vue? Une affaire!... non, c'est un devoir sacré! un jour tu pourras me comprendre, c'est *un devoir* enfin!... mais je te connais et je pars tranquille. Il y a pour toi dans cette chambre des souvenirs qui me défendront de tes soupçons... Elle m'embrassa en pleurant, me montra du doigt le puritain, disparut en étouffant ses sanglots, et me laissa en proie à je ne sais quelle espérance. Dans ses regards, j'avais reconnu la céleste expression de son amour, rien n'était changé. Ma colère expirait; ma langue se glaça par trois fois, quand trois fois je voulus exprimer un reproche. Elle triomphait de moi!... ou plutôt je croyais toujours à son amour.

«—Annibal, m'écriai-je, il existe un mystère que je ne saurais éclaircir!... Annibal vint à moi sans embarras et me parla de la fausseté des femmes.

« —Songe, lui dis-je en l'interrompant, qu'il me faut des preuves!... qu'il me faut l'évidence, pour balancer un seul de ses sourires!... Ces preuves, si Annibal ne me les eût pas données, je l'aurais tué. Aussi je lui dis : — Annibal, si tu t'étais trompé, évite-moi alors que je reconnaîtrai ton erreur... Il sourit, et ce sourire me fit trembler. Je marchais sur un fil entre deux précipices. Ne fallait-il pas renoncer à Chlora ou à un ami? voir s'évanouir un des deux rêves de mon cœur?...

« Pendant que j'étais plongé dans cet égarement, que, jeune encore, j'offrais le même spectacle que ce vieux puritain privé de sa fille, Annibal entendit un grand bruit de chevaux; il courut à la fenêtre, revint précipitamment, et me prenant par la main : —Horace, me dit-il, du courage, de la prudence, ne t'emporte pas!... Songe qu'il faut, pour tout découvrir et acquérir la preuve de cette horrible trahison, garder un sang-froid imperturbable.

« Alors j'entendis un jeune homme se précipiter dans la maison; il sonna : le vieux puritain, ébranlé dans le fond du cœur, se leva de l'air d'un prophète inspiré, et levant les bras au ciel, il s'écria, comme un enfant joyeux :—La voilà!... c'est elle!... Je ne sais plus ce qu'il fit, car, dans ma rage, je m'élançai dans l'antichambre et je courus ouvrir moi-même.

« Je fus surpris, je l'avoue, en voyant mon rival. Si la beauté des formes, la candeur de l'expression, annoncent une grande âme, ce jeune homme est digne de Jane : il me regardait avec des yeux si petillants de joie que cette vue me rendit ma fureur. Il me souriait, et peut-être allait-il me sauter au cou et m'embrasser.

« — Monsieur, lui dis-je en me contenant avec peine, qui venez-vous chercher ici?...

« — Monsieur, me répondit-il avec cette émotion que cause à un homme joyeux l'obstacle imprévu d'un homme en colère, miss Jane n'est-elle pas ici?

«—Non, monsieur, lui répliquai-je.

«—Il faudrait cependant que je la visse à l'instant même! je lui apporte de la joie...

« — Monsieur, lui dis-je en me contenant avec peine, miss Jane est sortie... Mon agitation le frappa, il me regarda d'un air indécis et me dit : Sortie?... oh! ne me trompez pas! si elle était ici, inquiète, souffrante, qu'elle ne fût pas visible, portez-lui mon nom, et sur-le-champ...

«—Monsieur, m'écriai-je, je vous ai dit la vérité; miss Jane est sortie.

« —En ce cas, dit-il en réfléchissant, Jane est à Sèvres...

« Je restai anéanti : ce mot Jane, cette certitude du lieu même où elle se trouvait... oh! alors, un nuage s'étendit sur mes yeux. Annibal me soutint, je me réveillai dans ses bras.—A Sèvres, à Sèvres!... m'écriai-je avec fureur en m'assurant que mes pistolets étaient sur moi.

«—Il a quatre chevaux à sa voiture, me dit Annibal; nous ne l'atteindrons pas...

« — En eût-il cent, il n'ira pas si vite que moi! lui dis-je. Nous partîmes.

« Encore un peu de courage : mon récit, chère Eugénie, touche à sa fin. Ici, je vous ferai observer que, telle rapidité que je mette à vous exprimer les

gestes, les regards, les paroles qui ont marqué pour moi cette journée, rien ne peut vous peindre l'horrible célérité des scènes qui la remplirent; l'histoire de mes sentiments serait aussi par trop pénible, vous connaissez mon caractère; je vous raconterai seulement les faits...

« Hélas! jamais catastrophe ne fut plus habilement amenée par le hasard! L'image de Jane avait combattu des doutes inspirés par ses lettres et confirmés par celles d'Annibal; un faible espoir me restait encore, l'aspect de Jane m'avait rendu la vie; la rencontre de sir Charles C... venait de me plonger dans le néant. Je courais à Sèvres chercher la mort.

« Nos chevaux haletaient en entrant dans le village; mais avec une célérité inouïe nous avions atteint, rencontré, dépassé la voiture de mon rival. Attelée de quatre chevaux, cette infernale voiture allait avec une effrayante rapidité, et il a fallu que ma rage ait passé dans l'âme de ces deux chevaux que vous connaissez, pour que nous ayons obtenu environ une dizaine de minutes d'avance sur sir Charles C...

« En arrivant à Sèvres, nous aperçûmes un fiacre dans lequel j'avais cru voir Jane : il était arrêté à quelques pas d'une maison vis-à-vis de laquelle se trouvait un restaurateur. Je vis de mes yeux Jane descendre de cette voiture. Alors nous entrâmes dans la cour de l'auberge, après avoir confié nos chevaux au maître, qui était venu lui-même à notre rencontre. Je franchissais déjà la cour pour m'élancer dans la maison de Jane, quand je me sentis arrêté par Salviati, qui me dit : — Vas-tu commettre des imprudences, te montrer pour ne rien savoir!... Prenons des renseignements! Crois-tu qu'on ignore à qui cette maison appartient?

« Nous montâmes dans une salle dont les croisées permettaient de voir la maison, et je fis venir l'aubergiste. Le hasard voulut que ce fût un ancien militaire qui avait servi sous mes ordres.

« — Mon brave, lui dis-je, connais-tu le pays?...

« — Comme une consigne, répondit-il. (Car il semble que ma mémoire ne me fasse grâce d'aucun détail; les moindres circonstances sont toujours présentes à mon esprit; et les paroles, je les entends; les gestes, les individus, les nuages même qui couraient alors dans le ciel, je les vois.)

« — Voilà pour toi, lui dis-je en lui jetant ma bourse; écoute, tu vois cette maison!... par qui est-elle occupée?

« — Monsieur, répondit-il, cette maison est louée à une jeune Anglaise... Il poursuivit, et les détails qu'il me donna confirmèrent et mes soupçons et les accusations d'Annibal, qui, pendant mon colloque avec l'aubergiste, était à la croisée.

« — Horace! s'écria-t-il, voici la femme que tu as vue ce matin chez miss Jane... Je m'approchai de la fenêtre, je reconnus la paysanne. Jane était aussi à la fenêtre, et regardait dans la rue en donnant les marques de la plus vive inquiétude.

« — Voulez-vous que j'attire cette femme ici? me demanda l'aubergiste. J'y consentis par un geste convulsif, demeurant le témoin impassible des efforts que fit l'hôte pour amener la paysanne devant nous. Elle vint, et, pour qu'elle ne me reconnût pas, je m'enveloppai dans mon manteau.

« — Quel est le nom de la personne à laquelle vous louez votre maison? lui demanda Annibal. Elle refusa de répondre. On lui présenta de l'or, elle le refusa et voulut se retirer. Alors je tirai mon portefeuille, et, lui montrant des billets de banque, Annibal lui proposa un prix exorbitant pour ses confidences. Elle regarda tour à tour les billets et sa maison; puis, succombant à l'appât du gain, elle dit à voix basse : — C'est miss Jane Smithson!... Je n'en entendis pas davantage, un voile épais tomba subitement devant moi; je fis signe de la main qu'on éloignât cette femme, et je me précipitai vers la fenêtre, dans l'intention de me jeter sur le pavé, pour qu'*elle* fût obligée de passer sur mon corps en retournant à Paris; mais la vue de mon rival m'arrêta soudain. Sa voiture était arrêtée à quelques pas, et il allait à pied, demandant de maison en maison la demeure de son enfant. A cet aspect, je devins immobile, et, le contemplant avec une sorte de calme : — « Jane l'aime donc! ils sont heureux!... » me dis-je. Je ne sais à quelle cause attribuer ce moment de relâche que me donna la douleur. Le jeune lord était le bonheur même, il parlait à tout le monde, et, rencontrant la paysanne, il l'interrogea, l'embrassa dans son délire, courut avec elle jusqu'à la maison, dont la porte s'ouvrit pour lui. Alors ma rage me revint tout entière; elle revint d'autant plus violente que je voyais la preuve de tout ce que j'avais pu soupçonner de pire, et l'anéantissement des espérances qui m'étaient restées malgré tout.

« Haletant, déchirant mes habits, armant, désarmant mes pistolets, je ne criais pas, je rugissais sourdement, le torrent où ma pensée était emportée ne me laissant pas le pouvoir de m'arrêter à des mots, à des phrases : je n'avais plus rien d'humain, j'étais comme un tigre affamé, j'avais besoin de sang. Annibal ne cherchait point à me calmer et se contentait de veiller sur mes moindres mouvements. J'allais, par un mouvement précipité, du mur à la fenêtre, et de la fenêtre au mur, absolument semblable aux animaux carnassiers enfermés dans leur loge : ce n'étaient plus des idées qui se pressaient dans mon cerveau, mais des myriades de pensées aiguës qui passaient en me déchirant de leur essor. Ah! l'on souffre

bien moins pour mourir!... Tout à coup je vis le jeune lord sortir de la maison de Jane en donnant les marques d'une profonde inquiétude. Il laissa la porte ouverte. Sur-le-champ j'ouvre la croisée, je mesure de l'œil la distance, je m'élance, je saute sur le chemin sans me blesser; à peine sentais-je mon corps! Je me dirige rapidement vers cette maison, qui m'attirait comme un gouffre fatal, et, quand j'y parvins, la terre, les corps, les objets, tout avait disparu sous les flots d'une lueur surnaturelle : mes sensations étaient si vives, si multipliées, que mon âme avait subjugué, anéanti mon corps; je m'agitais dans une sphère inconnue que je ne puis comparer qu'à ce monde étrange dans lequel s'accomplissent nos rêves; je marchais comme marche l'Ombre, l'*Esprit;* enfin le langage manque à peindre de telles scènes.

« Me voici dans cette maison : un escalier se trouve devant moi; j'entends les vagissements plaintifs d'un enfant et la douce voix de Jane! Mon emportement s'était évanoui; une sueur froide baigne mon front. Je pose mon pied sur la première marche, avec la précaution d'un voleur nocturne préparant l'assassinat : je n'ai point fait de bruit; la marche est franchie; une seconde, une troisième, nul bruit. J'arrive au seuil sans avoir écrasé un seul grain de poussière, je retiens mon haleine, le moindre souffle retentit dans mon oreille comme jadis une parole de Jane en mon âme; je suis devant la porte de la chambre où est l'enfant; Jane et la paysanne y sont aussi. Je n'ai aucune honte de regarder par cette porte entr'ouverte, et j'ai la vertu, le courage (que dire !...) de contenir mes cris en voyant Jane, cette Jane qui m'adora, bercer l'enfant d'un autre!... lui sourire, et quel sourire!... Elle lui souriait enfin, et chantait pour apaiser ses souffrances!... Elle venait sans doute de l'allaiter? Qu'elle était belle!... que dis-je, belle?... divine, sublime!... Était-elle coupable?... mon cœur me criait : — *Non...*

« — *Elle est perdue pour toi!...* me dit une voix terrible; et une force invincible, cette force qui brise notre poitrine pendant un long cauchemar, me clouait à cette porte. — *Oh! mon Dieu! la trouvera-t-il?...* fut la seule parole que prononça Jane avec les signes d'une profonde douleur.

« Je m'élançai hors de cet infernal repaire et regagnai mon auberge dans un état qui aurait fait pitié à Jane elle-même. Je trouvai Annibal au désespoir : — Dieu soit loué!... s'écria-t-il en me voyant l'embrasser, et, les yeux secs, lui dire : Perdue!... perdue!... perdue à jamais!... Ce fut alors que commença la folie : je tombai dans une démence sombre, et mes yeux hagards effrayèrent l'aubergiste et Annibal.

« Mon ami fit de moi ce qu'il voulut; nos chevaux étaient sellés; il me mit sur le mien et m'entraîna. Je sortais, lorsque lord C..... parut : nous nous arrêtâmes l'un devant l'autre.

« — Tout votre bonheur est là!... lui dis-je en montrant la maison.

« — Oui... répondit-il.

« — Aimez-la bien!... m'écriai-je; et je m'enfuis, car je sentis que j'allais lui faire sauter la cervelle.

« Je revins à Paris, et, pendant la route, j'écoutai les discours que me tint Annibal, mais je n'y compris rien; sa voix me semblait une musique vague; je savais qu'il me parlait, mais mon âme était morte. Cependant mes dents s'entre-choquaient de froid; je riais, et mes yeux brûlants me refusaient des pleurs; je n'étais pas en proie à une souffrance aiguë, mais ma main ne savait plus guider mon cheval.

« Arrivé chez moi, je fis venir Nikel et lui commandai de tenir deux chevaux prêts; puis, prenant Annibal dans mes bras: — Mon ami, lui dis-je, mon frère!... Les larmes me coupèrent la parole.

« — Tais-toi, me dit-il, les larmes d'un homme sont terribles!...

« — Ami, je vais te quitter pour toujours!... Je dis adieu à la nature entière... Annibal, tu n'as plus d'ami... Adieu, je vais vivre où le hasard m'indiquera une place, mais je vivrai obscur, gardant un silence absolu. Personne ne sait *son* nom, je ne l'entendrai donc pas! Je l'aimerai toujours, tu pourras le *lui* dire, si tu *la* rencontres... Qu'elle soit heureuse et qu'elle oublie mon infortune! je lui pardonne. Ne fais aucune démarche pour me revoir, et si tu apprends que j'ai succombé au chagrin, viens graver sur la tombe de ton ami : — *Il aima!...* Je suis fier de mon amour. Adieu.

« Vainement Annibal essaya de me détourner de ce projet, il fallut me quitter. Guérard m'a dit que, désespéré de m'avoir perdu, il s'était réfugié à Tours: Salviati est le modèle des amis!...

« Quand Nikel vint me dire que les chevaux étaient prêts, je lui ordonnai de m'accompagner, et, une fois à cheval, je partis au grand galop... Où?... L'instinct invincible de la passion me conduisit, hélas! sur les boulevards, et, en un instant, j'arrivai à la place Royale. *La* revoir!... *la* revoir, mademoiselle, me sembla le plus grand bonheur! Oui! *la* revoir, même perdue pour moi! — Eh oui, criais-je tout haut, je la verrais comme un beau tableau, comme une image des perfections célestes!... A qui mon admiration nuira-t-elle? empêchera-t-elle celui dont jadis elle a sauvé la vie, qu'elle a serré dans ses bras, de rester comme une ombre de sa brillante vie, comme une statue qu'elle éclairera des feux de son bonheur?... eh bien! je demanderai cette faveur à genoux à mon rival... et il y aura encore au

monde une joie pour moi! N'ai-je pas assez de force dans l'âme pour aimer sans espoir?... N'étais-je pas heureux quand je m'enivrais de la voir prier à Saint-Paul?... O malheur! elle avait quinze ans alors!... six ans se sont écoulés, et ma félicité a été successivement portée à son comble et renversée sans espoir.

« Je montai rapidement chez Jane, agité par des pensées bien différentes de mes pensées d'autrefois... Ah! si l'on savait lire dans les mouvements humains, que d'angoisses, de terreurs et même de joies, on eût découvertes dans mes gestes et dans mes pas, langages souvent plus expressifs que la parole! Je sonnai, j'entrai, je parcourus l'antichambre, le salon; tout était désert : j'entendis parler chez Jane, j'ouvre... je reste stupéfait : Eugénie! le même enfant que j'avais vu à Sèvres!... Il était chez elle, dans le même berceau; elle le balançait, elle avait pleuré!... Le vieux puritain aux cheveux blancs souriait à l'enfant et le regardait d'un air hébété comme regarde la démence... Jane me sourit, mais soudain elle jeta un cri en voyant mon visage. C'était celui d'un maître irrité, d'un bourreau!... plus d'amour, plus d'espoir! la mort siégeait sur mon front, inflexible, terrible!... Elle s'élança sur moi, je la repoussai. Elle alla tomber sur le vieux puritain, qui, étonné, la retint dans ses bras... — Malheureuse! m'écriai-je, tu m'as tué!... Nous sommes quittes, je te devais la vie... — Est-ce *lui?*... lui?... dit-elle. A ce mot, je ne sais quel démon s'empara de moi, je vis la chambre toute en feu; j'avais saisi mes pistolets, l'enfer me souriait, je crois; mon doigt lâcha la détente... A travers la flamme produite par la détonation, je vis Jane se débattre, et venir à moi en souriant avec innocence; je n'avais atteint personne... Je me sauvai, poursuivi par mille furies et par ce sourire de Jane, plus cruel que les voix infernales qui aboyaient à mes oreilles. Au milieu de ce tumulte, j'entendis Jane parler et courir; mais je fuyais, je montai à cheval, faisant signe à Nikel de me suivre, et je partis comme un éclair. Jane est descendue jusque dans la rue, car en détournant je la vis pâle, échevelée, essayant de me rejoindre,... mais rien n'a pu m'arrêter. Je me suis trouvé bientôt à Chambly; mon cheval s'abattit devant la maison que j'habite, je regardai cet accident comme un ordre d'en haut, j'obéis. Vous savez le reste.

« Jamais, depuis ce jour, le nom de Jane n'a été prononcé devant moi. Par moments, j'entends encore sa voix, je revois ce sourire qui me fait tant de mal; il m'assassine! J'ignore en quelle contrée elle a porté ses pas. Souvent son fantôme arrive à moi plein de grâce, de charme!... Je la vois folâtrant, je vois ses yeux noirs, ses joues pâles, ses cheveux, sa robe blanche, et, penchée sur sa harpe, elle me chante une ballade irlandaise qui parle d'amour... Souvent aussi elle se lève, terrible, menaçante, me montre deux fosses funèbres, deux croix, deux noms!... Voilà mes rêves, voilà ce qui absorbe toutes mes pensées! aussi ma jeunesse est-elle flétrie... Maintenant vous connaissez le cœur sur lequel vous voudriez asseoir votre bonheur!

« Pardonnez-moi, mademoiselle, d'avoir soulevé le voile qui dérobait à votre candeur le pitoyable spectacle du monde. Ah! si nous unissons nos destinées, nous n'habiterons pas les villes!

« A présent ma tâche est remplie. Vous allez prononcer sur notre sort : si votre réponse m'est favorable, mademoiselle, elle dissipera sans doute les nuages qui chargent mon front, et, j'ose l'espérer, le jour où nous serons unis, Jane cessera de m'apparaître et mes souvenirs de m'accabler. Cette espérance rafraîchit mon âme épuisée par les efforts qu'il m'a fallu faire pour vous retracer ainsi les cruelles agitations de ma vie. »

« — Ah! m'aimera-t-il autant?... » s'écria Eugénie en laissant tomber ces pages funestes; et s'abîmant dans une profonde rêverie, elle resta longtemps livrée aux réflexions aussi nombreuses que cruelles que cette lecture éveillait en elle. Ce moment était pour la jeune fille un de ceux où l'âme, planant au-dessus de la vie, juge l'avenir par le passé et se sent capable de lutter avec la destinée.

Mais Eugénie aimait, elle ne réfléchit pas longtemps sur ce qu'elle devait craindre ou espérer, et ne sonda point ses pressentiments; mais, s'oubliant bientôt entièrement, elle ramena toute sa pensée sur les malheurs de son bien-aimé. Comme tous ceux dont l'âme a toujours été froissée, mademoiselle d'Arneuse était douée d'une expérience précoce. Le malheur rend observateur, il ne s'avance qu'avec circonspection, tandis que l'homme accoutumé à réussir procède brusquement et sans examiner. Eugénie aperçut tout de suite un défaut de clarté et de liaison dans les détails de cette catastrophe, qu'elle déplorait par amour pour Horace : elle accusa surtout le jeune homme d'avoir jugé son amie avec trop de précipitation et de colère; se mettant à la place de Landon, elle s'approchait de Jane. — L'as-tu donc trahi? lui demandait-elle; as-tu cessé de l'aimer?... Et alors, se rappelant la dernière entrevue des deux amants et comment leurs âmes s'étaient entendues, se rappelant enfin toute l'histoire si chaste et si touchante de cet amour, elle y trouvait une réponse suffisante, et n'hésitait pas à absoudre Jane de parjure : mais soudain revenaient à la mémoire d'Eugénie toutes les

preuves de la trahison; d'un côté, cette correspondance connue de Landon, et d'où l'amour s'était graduellement retiré; de l'autre, les faits accablants racontés par Annibal. Ne fallait-il pas un coupable?... Discutant alors les moindres circonstances, elle restait horriblement embarrassée pour condamner ou Jane ou Annibal. La répugnance qu'éprouvent les belles âmes à supposer la perfidie lui faisait toujours absoudre Salviati, et la cause de Jane étant celle des femmes et de l'amour, intéressait doublement Eugénie : de sorte qu'elle accusait Landon lui-même, et cherchait à le convaincre au moins d'emportement. — Une femme, disait-elle, qui le voit, peut ne pas l'aimer; mais celle qui l'a connu, qui a vécu dans *son* âme, ne doit jamais le trahir!... Tout à coup Eugénie songea avec terreur que tout son bonheur avait sa source dans la faute qu'elle reprochait à Landon, et ce sentiment d'égoïsme, qui n'abandonne jamais l'amour, vint lui suggérer que, si quelque fatale erreur avait amené cette rupture, ce n'était pas à elle de la découvrir; elle essaya donc, mais vainement, de combattre le penchant qui l'entraînait à aimer sa rivale et à la plaindre. Les âmes nobles, échappées de la même source, ne tendent-elles pas à se réunir ici-bas!

Le jour surprit Eugénie plongée dans cette méditation pénible, et quand elle descendit appelée par la cloche qui annonçait le repas du matin, ses deux mères, frappées du changement de ses traits, de sa préoccupation, de ses distractions, se firent un signe d'intelligence.

— Vous n'êtes plus reconnaissable aujourd'hui, Eugénie, lui dit sa mère en rentrant au salon; vous ne nous dites rien.

— Il me semble, ma mère, répondit-elle en souriant d'un air abattu, que je n'ai jamais beaucoup parlé.

—Eugénie, je n'aime pas de telles répliques! une mère doit toujours avoir raison.

— Écoute bien ta mère, ma petite, dit madame Guérin à voix basse.

— Eugénie, continua madame d'Arneuse, que s'est-il passé entre vous et M. le duc? Voici huit jours que nous ne le voyons plus; votre gaieté a fui, votre figure est tellement changée que je suis inquiète de votre santé... M'écoutez-vous?

— Oui, madame.

— Eh bien, qu'est-il donc arrivé?

— Rien, madame.

— Rien? reprit madame d'Arneuse avec ironie, j'en suis ravie! Eugénie, songez que si vous manquez ce mariage, je vous ferai entrer dans ce couvent que l'on vient d'établir... — J'y consens, madame, reprit Eugénie; et son accent annonçait qu'alors elle accepterait la solitude avec joie. Les deux mères étonnées gardèrent le silence, et Eugénie attendit avec anxiété le moment où elle serait seule et où elle pourrait répondre à Landon; mais n'ayant de liberté que pendant la nuit, ce fut la nuit qu'elle écrivit, sans crainte d'être surprise, cette lettre méditée pendant toute la journée :

LETTRE DE MADEMOISELLE D'ARNEUSE AU DUC DE LANDON.

« J'ai senti bien cruellement toute mon infériorité devant la magnifique image que vous avez présentée à mes regards!... Certes, comme Jane, en votre absence, je pourrais briser les cordes d'une harpe, porter des vêtements de deuil. J'affronterais tout danger et je sourirais à la mort que m'enverrait votre main. Je ferais toutes ces choses comme Jane... Oh! j'essayerais même de vous donner de plus puissants témoignages d'amour! Nulle âme ne peut être plus dévouée que la mienne : mais je sens que la pauvre Eugénie, ensevelie depuis sa naissance dans un obscur village, n'aura jamais l'éclat, la beauté, les talents de miss Jane. Non, non, je ne saurais pas, avec une grâce aussi enchanteresse, vous exprimer mon amour; tout ce que je sais, c'est que je vous aime. Oui, je vous aime plus que vous ne pouvez le croire, et vous allez connaître mon cœur. Écoutez : il est impossible que Jane ait cessé de vous aimer, et... je vous sacrifie ma vie en vous répondant de sa fidélité. Jane vous aime toujours. Allez, courez sur ses traces, et pour croire qu'elle se soit parjurée, attendez que sa trahison vous soit aussi bien prouvée que son amour. On a calomnié en elle la vertu la plus pure; j'ignore comment on a pu arriver à la noircir, je puis vous transmettre la voix de ma conscience, mais il est au-dessus de mon courage d'étudier cette cruelle vérité; je n'aurais pas la force d'en écouter les preuves.

« Allez donc auprès de Jane, et... si vous obéissez à la lumière que je viens de faire briller devant vous, ne songez pas à moi : dès mon enfance (je l'avoue aujourd'hui) j'ai été façonnée à la douleur; le ciel m'a sans doute réservé une vie tout amère. Vous pourriez trouver dans cette résignation de la grandeur, du courage; il n'y a, monsieur, que de l'amour, et je suis sans mérite... N'y a-t-il pas quelque douceur à s'immoler au bonheur de celui qu'on aime?

« Comment oser écrire ce que je voudrais vous dire encore? Si vous retrouvez votre amie, vous devinez que je n'aurai plus rien à chercher dans ce monde, et alors je voudrais... Comment achever? Puisque j'aime Jane, elle aussi m'aimera, et, sœurs en amour, elle me laissera vivre et mourir à l'ombre

de son bonheur et sous votre protection, plus heureuse mille fois que si j'avais vécu longtemps sans vous connaître.

« Horace, aujourd'hui je suis maîtresse de moi, je puis rester votre amie et mourir; mais si, demain, j'avais le droit de reposer mon bras sur le vôtre, je veux votre cœur tout entier, je le veux en despote; je serais jalouse du nom seul de Jane prononcé dans votre sommeil... Hélas! y a-t-il au monde des créatures semblables à Jane? ne serait-ce pas une création à laquelle vous auriez prêté vos propres perfections? L'avez-vous bien vue? ne vous avait-elle pas fasciné? et ne vous a-t-elle trahi que parce qu'elle n'était pas aussi parfaite?... Hélas! elle a été élevée par un être sublime! un ange vous avait offert un ange. Eh bien! daignez être pour Eugénie ce que sir Smithson a été pour sa fille : vous me formerez à l'image de cette belle créature, j'étudierai avec ardeur ce qui vous plaira, et... vous m'aimerez au moins comme votre ouvrage!

« Enfin, une espérance me reste au milieu de mes alarmes, c'est que, si je n'ai pas été trouvée digne de votre premier amour, vous serez, vous, le premier, le dernier amour d'Eugénie; et pourrez-vous ne pas être touché de ma tendresse et ne pas finir par m'aimer?... Ne désirai-je pas votre bonheur aux dépens du mien? Hélas! être votre Eugénie!... être à vous, que je vois si grand! Vos écrits me font trouver mon âme petite : vous m'avez inspiré un respect que je suis heureuse de vous porter. Regardez-moi comme votre création, ce titre me sera doux. Puis-je espérer?... Oh! mon cœur se brise!... Amie ou épouse, je serai glorieuse de mes sentiments, ne voyant que petitesse à vous déguiser combien vous m'êtes cher. Laissez-moi donc vous prendre la main, vous regarder en face et vous dire : — Ami, êtes-vous content de ma réponse? Eugénie mérite-t-elle votre amitié?... Je n'ai plus qu'une crainte, c'est de trouver la vie trop courte pour vous prouver mon amour!... Adieu; j'ose encore espérer.

« Eugénie. »

Au matin, la fidèle Rosalie porta secrètement cette lettre à Horace. Eugénie resta d'abord plongée dans les angoisses d'une morne attente : ses regards avaient quelque chose de farouche, elle se sentait comme suspendue entre la vie et la mort, elle frissonnait au moindre bruit, et pâle, tremblante, elle fut obligée de laisser son ouvrage; incapable de rien faire, elle sortit de la maison et se mit à courir follement à travers le jardin, éprouvant le besoin de déverser dans une extrême agitation du corps la cruelle activité de son âme.

IX.

La profonde préoccupation d'Eugénie, l'absence de Landon et la tristesse qui, chez tous les deux, avait précédé cette confidence solennelle, donnaient depuis huit jours les plus vives inquiétudes aux deux mères; dans le cercle étroit de leur vie, ces incidents étaient des événements aussi importants que l'est une déclaration de guerre pour un souverain. Aussi Rosalie avait déjà prévenu sa jeune maîtresse que les conférences du soir roulaient entièrement sur les causes secrètes d'une situation si désespérée; et madame d'Arneuse, trop acariâtre pour dissimuler longtemps, fit sentir à sa fille le poids d'une colère concentrée.

Pendant les huit jours que durèrent les chagrins des deux amants, les idées de madame d'Arneuse avaient complétement changé. En effet, du moment où elle apprit que son gendre était duc, duc de Landon, un Landon-Taxis, un jeune homme aussi distingué par son esprit que par ses manières, possédant une fortune considérable, des terres, des châteaux, un hôtel à Paris, cachant avec mystère un grade sans doute supérieur et des décorations méritées, madame d'Arneuse ne tarda pas à s'enthousiasmer de nouveau pour son gendre : Landon devint son idole, elle se trouva fière d'une telle alliance, et, au milieu d'une gloire si éclatante, elle ne vit plus sa fille que comme une tache au soleil. Eugénie était-elle digne d'un homme aussi distingué, d'un cavalier si accompli?... Lui enviant même secrètement son bonheur, elle ne se borna plus bientôt à s'immiscer dans l'amour de sa fille; reprenant cet air inflexible qu'elle avait déposé le jour où elle avait vu Eugénie dans les bras de la mort, madame d'Arneuse redevint d'autant plus impérieuse qu'elle sentait son pouvoir près de lui échapper et qu'elle voulait prévenir la rébellion. Eugénie, absorbée par les pensées de son amour, laissa voir qu'elle ne sentait plus le bras pesant de sa mère; alors, la marquise, furieuse, accordant à Landon la place qu'Eugénie devait occuper dans son cœur, ne jeta plus sur celle-ci que des regards d'indignation et de colère.

Pendant que la jeune fille parcourait le jardin, sa mère et sa grand'mère avaient commencé une longue conférence, jugeant qu'il était urgent d'examiner la position respective des deux maisons et de porter de prompts remèdes aux dangers que courait la gloire des d'Arneuse. La marquise avait eu soin, d'abord, de fermer la porte du salon : cette porte, au sujet de laquelle on faisait de quotidiennes observations à Rosalie, ressemblait à celle du temple de Janus, mais avec cette différence que, fermée, elle annonçait la guerre entre l'antichambre et le salon.

Séparées par une table de jeu, les deux dames se regardaient avec l'attention de deux avares pesant de l'or; l'une tenait son ouvrage d'une main, ses lunettes de l'autre, et madame d'Arneuse feuilletait machinalement un livre.

— Eugénie, dit-elle à voix basse, aura fait quelque sottise!... Puis elle remua verticalement la tête de droite à gauche, de gauche à droite, et, ce geste ne lui paraissant pas assez expressif, elle le commenta en soupirant et en levant les yeux au ciel, ce qui voulait dire : — Qu'une mère est souvent à plaindre!...

— Voilà huit jours qu'*il* n'est venu!... répondit madame Guérin, qui, par ces paroles, mit le feu aux poudres.

— Vous verrez, s'écria madame d'Arneuse, qu'Eugénie manquera ce mariage!... et que le malheur nous poursuivra en tout... en tout! répéta-t-elle en frappant sur la table : voilà huit jours que le duc n'est venu!... Cette petite sotte-là ne lui convient pas, ou elle aura commis quelque faute... Elle est froide comme marbre, elle change à vue d'œil, elle est laide!... Elle ne m'écoute pas et croit avoir plus d'expérience que nous. Ah! la méchante fille! elle me donne la fièvre! Si elle n'est pas duchesse de Landon, je mourrai de chagrin!... Perdre la seule occasion qui puisse se présenter de reparaître à la cour et dans le grand monde avec éclat... et tout dépend d'elle!... Ah! je ne lui retrouverai, ma foi, pas un prétendu comme celui-là!...

En entendant cette philippique, madame Guérin laissa tomber sur le tapis un mouchoir qu'elle marquait des initiales E. L.; l'entretien s'animait trop pour qu'elle pût tirer un seul point de plus.— Comme tu t'effrayes, ma chère amie! Eugénie est triste, mais c'est tout simple; elle n'a plus que huit jours à être demoiselle : le jeune homme ne vient pas! eh bien! ne faut-il pas qu'il fasse ses apprêts?...

— Une semaine sans venir!... répéta madame d'Arneuse, et Eugénie a les larmes aux yeux.

— Hélas! répondit madame Guérin, n'étais-tu pas triste aussi, toi, la veille de ton mariage?

— C'était un pressentiment!... dit madame d'Arneuse.

— Oh! oui, ma pauvre fille; ce jour-là est bien la cause de tous nos malheurs! Ici les deux dames soupirèrent simultanément, et la fille répondit à sa mère : — Effets naturels de votre ambition! vous m'auriez déshéritée, si je ne m'étais pas soumise.

— Allons, allons, ma fille! c'était écrit là-haut! Que veux-tu? le mal est fait.

— Oh! oui! s'écria madame d'Arneuse, mais il ne s'agit pas de moi; tâchons de questionner Eugénie et d'apprendre la cause de cette rupture... Je veux que ce mariage-là se fasse, et il se fera! Maintenant Eugénie ne dira pas un mot, ne se permettra pas un geste, un regard que je ne l'aie ordonné. En conduisant ainsi l'affaire, elle réussira peut-être!... après... cela ne me regardera plus.

Enfin, après de longs discours et une multitude d'hypothèses, madame Guérin termina en disant : — J'espère, ma chère amie, que tu ménageras cette petite; elle est gentille!...

— Mais je pense, reprit madame d'Arneuse, qu'elle n'a pas à se plaindre! Si j'ai un reproche à me faire, c'est de la traiter avec trop de douceur!...

A ce moment la porte du salon s'ouvrit, et Eugénie parut; elle marchait lentement, les yeux baissés et le front altéré. Parvenue au milieu du salon sans rien apercevoir, elle se sentit saisie avec force par le bras, et sa mère, la conduisant devant une glace, lui dit d'un ton sévère : — Si M. le duc venait!... Voyez votre figure! vous avez encore vos papillotes, et vous êtes à faire peur!...

— Mais, maman...

— Chut! lui dit madame Guérin, écoute ta mère.

— Eugénie, lui dit madame d'Arneuse, qu'avez-vous?... Elle ne répondit pas. — Qu'avez-vous, Eugénie?...

— Mais, maman, rien, je vous assure!

— Comment, rien?... vous êtes triste, et M. le duc reste huit jours sans nous faire une seule visite...

— Eh! madame, puis-je le forcer?

— Je sais fort bien, mademoiselle, que vous êtes assez gauche pour l'éloigner; mais que s'est-il passé entre vous? je veux le savoir!... Eugénie garda encore le silence. — Eh bien! ajouta madame d'Arneuse en lançant à sa fille un regard terrible, répondrez-vous à votre mère?... A ce moment Eugénie ne trembla plus comme jadis, et, soit que déjà son courage s'accrût avec les circonstances, soit qu'elle se sentît plus forte à la veille d'avoir un protecteur, elle regarda sa mère en face et lui répondit doucement : — Ah! ma mère! pourquoi vous plaire à me tourmenter?...

Madame d'Arneuse se tourna vers sa fille, et, les lèvres presque blanches de colère, lui dit d'un son de voix dont elle chercha vainement à déguiser le trouble : — Le joug de votre mère vous est donc bien pesant pour lui parler ainsi? vous croyez-vous déjà mariée? Il faut mon consentement, mademoiselle! Ah! je vous ai trop gâtée! et voilà la récompense de mes soins : aucune confiance en moi, des plaintes, des reproches!... Est-ce donc pour nous punir que le Ciel nous donne des enfants?... Si jamais vous en avez, Eugénie, je ne souhaite pas qu'ils vous ressemblent... vous seriez trop malheureuse!...

Eugénie pleurait à chaudes larmes; mais, sans faire attention à ces marques de sensibilité, sa mère

ajouta : — Retirez-vous, mademoiselle; on ira vous chercher à l'heure du dîner. Eugénie se leva, franchit avec rapidité les escaliers, les appartements, afin de ne pas rendre les domestiques témoins de sa douleur, et, arrivée dans sa chambre, elle put au moins y pleurer en liberté. Pendant le dîner, madame Guérin intercéda vainement en faveur d'Eugénie; le dîner se passa sans que madame d'Arneuse eût l'air de savoir qu'il y eût à sa table une jeune fille triste et souffrante, qui était sa propre fille. Rosalie haussa plus d'une fois les épaules à l'insu des convives, et la tristesse de mademoiselle fut le sujet d'une longue discussion entre elle et Marianne : tout ce qui agitait le salon avait toujours un contre-coup dans l'antichambre. Il en est ainsi partout, et l'on ne saurait l'empêcher ; un maître aurait beau ne rien dire, ses laquais seraient muets afin de l'imiter.

La pauvre Eugénie, confinée dans sa chambre, se trouvait heureuse de pouvoir penser à Horace sans être interrompue, lorsque madame Guérin vint la trouver : — Ma chère enfant, tu as fâché ta mère, et il ne faut pas bouder ainsi les uns contre les autres, cela me fait mal, vois-tu... Allons, viens, descends, prends ta jolie petite mine, ne sois plus sérieuse : tu entreras et tu commenceras par demander pardon à ta mère.

— Et de quoi?... dit Eugénie.

— Je n'en sais rien, répondit la grand'mère, mais demande-lui toujours pardon ; embrasse-la bien *gentiment*, faites la paix et ne la troublons plus. Ta mère en sait plus que toi, mon enfant, et tu dois l'écouter; tâche de ne pas la contrarier; elle est ta mère, ne veut que ton bien, ne peut que te donner de bons avis... Viens.

Eugénie se laissa ramener au salon, et vint s'offrir à sa mère avec l'air candide d'un enfant; elle implora timidement son pardon en balbutiant les mots de reconnaissance, de devoir, de respect, etc. Madame d'Arneuse tendit gravement la joue à sa fille, et lui dit avec un geste dramatique : — Me direz-vous maintenant pourquoi M. Landon...?

— Maman, répondit Eugénie en l'interrompant, il m'est impossible de vous répondre...

— Allons, s'écria la grand'mère, tu vois bien qu'elle ne sait seulement pas ce que tu veux lui dire... elle souffre de l'absence de M. Landon et n'en devine pas les motifs : n'est-ce pas, mon enfant?... Eugénie garda le silence et on en resta là. Mais cette paix ne fut qu'une courte trêve; au bout d'une demi-heure, ces mots : — Eugénie, allez vous habiller, prononcés comme un arrêt par madame d'Arneuse, renvoyèrent de nouveau la jeune fille dans sa chambre.

A peine Rosalie commençait-elle la toilette de sa jeune maîtresse, que Marianne annonça au salon M. le duc de Landon. En entendant ce nom et en voyant paraître son gendre chéri, madame d'Arneuse sut facilement prendre un air gracieux et enjoué. — Eh! bonjour, *mon ami;* voilà un siècle que nous ne vous avons vu... Elle se leva, et, tendant la main à Horace, elle s'approcha de façon que le duc se trouva forcé de l'embrasser. — Que vous est-il donc arrivé? j'ai été vraiment dans l'inquiétude.

— Et moi aussi, dit madame Guérin avec une sensibilité vraie. Horace ne pouvait que saluer de la tête. En s'asseyant, il baisa la main de madame Guérin.

— Daignez m'excuser, mesdames, dit-il; j'ai été indisposé, accablé d'affaires et de soins...

— Indisposé!... s'écrièrent à la fois les deux dames; seriez-vous encore malade? vous êtes changé! voulez-vous prendre quelque chose? parlez... Qu'avez-vous eu? mon Dieu!

— Oh! rien, répliqua Landon... Cependant son front s'assombrit lorsqu'il prononça ces derniers mots.

Madame d'Arneuse avait trop de finesse dans l'esprit pour ne pas voir, à l'air et aux manières d'Horace, qu'il n'avait point varié dans son projet de mariage, et qu'il n'avait nulle envie de retirer sa demande. Cette perception lui ayant rendu toute sa gaieté, elle déploya vis-à-vis de son gendre toutes les ressources de son adresse, toutes les ruses de sa coquetterie, essayant, comme une fée, de décrire autour de lui un cercle magique d'où il n'aurait ni le pouvoir ni l'envie de s'échapper.

— Mais je ne vois pas mademoiselle Eugénie! s'écria Landon aussitôt qu'il put se soustraire aux obsessions de la marquise.

— Eugénie! répondit-elle en jouant la surprise, elle est dans sa chambre; elle s'habille, cette chère enfant. Si vous saviez comme elle est aimable! C'est au moment d'être séparée de son enfant, de perdre son unique bien, dit-elle en cherchant à pénétrer les intentions de son gendre, c'est alors que l'on sent à quel point on y tient : tous ces jours-ci Eugénie a été vraiment étonnante; elle est d'une douceur, d'une sensibilité... Méchant, de nous enlever notre joie!...

— Vous l'enlever, madame! s'écria Horace avec une imprudente vivacité; j'espère que nous ferons une même famille.

— Bien, pensait madame d'Arneuse, je serai maîtresse chez mon gendre; j'aurai mes gens, mon hôtel, mes voitures, ma terre, etc. — Allons, dit-elle, pénétrée de la plus vive joie, venez, que je vous embrasse, mon pauvre ami! j'avais besoin d'un fils tel que vous!... Ah! vous m'êtes bien cher!...

Madame Guérin lui tendit la main, serra la sienne en s'écriant : — Mon cœur m'avait bien dit que j'aurais un petit-fils!...

Horace fut tout étonné de rester froid à ce manége, et de ne trouver rien à répondre à ces expressions pathétiques. Involontairement il avait comparé cette scène à celle où sir Smithson lui offrit sa fille; ce souvenir le rendit morne et distrait.

— Souffrez-vous? lui dit aussitôt madame d'Arneuse, dont la sollicitude ne concevait que la douleur physique.

A ce moment Eugénie entra, elle salua Landon du plus doux sourire, et, sans interrompre la partie d'échecs que sa mère avait commencée avec Horace, elle s'assit auprès de madame Guérin, de manière à pouvoir, dans l'ombre où elle se trouvait, contempler son bien-aimé : religieusement, elle examina son visage, ses cheveux, ses yeux, interrogeant son front, épiant ses pensées, et quand elle rencontra ses regards, elle sentit son cœur s'épanouir comme une plante au soleil du matin. Elle voyait en lui, non-seulement l'homme qui s'était rencontré pour recueillir son cœur, mais un être auguste paré de ce charme que nous trouvons aux illustres infortunes, une âme dont toute la richesse lui était connue.

Un premier regard, recueilli avec reconnaissance, ne sembla-t-il pas lui dire : — Désormais tu seras pour moi ce qu'aurait dû être Jane!...

Tout ne lui souriait-il pas dans l'univers?...

La cloche qui sonna pour annoncer le dîner tira Eugénie de sa douce rêverie, et la jeune fille se plaignit en elle-même de la rapidité des heures.

Au dîner l'on convint de signer le contrat dans quatre jours, et de conduire, aussitôt après, les deux amants à l'autel. En écoutant ces conventions, Eugénie tressaillit et resta stupéfaite de trouver de la douleur au milieu de sa joie.

Après le repas, la fraîcheur du soir invita à la promenade; madame d'Arneuse était trop politique pour ne pas laisser sa fille causer librement avec Landon : elle ne les suivit donc que de loin. Lorsqu'ils arrivèrent près du bosquet, Horace, montrant alternativement à Eugénie et son étoile chérie et l'astre des nuits, lui dit : — Vous comprenez aujourd'hui les paroles vagues que je prononçai quand nos cœurs s'entendirent ici pour la première fois!

— Aussi vous répéterai-je, Horace, en vous montrant cet astre, que Jane est pure comme lui!

— Chère Eugénie, dit-il avec une profonde émotion, votre innocence vous empêche de concevoir le mal!...

— Ah! je me tairai volontiers!... reprit-elle en retenant ses larmes. Eh bien! vous consentez donc à faire le bonheur d'Eugénie?... Elle le regarda avec une simplicité touchante; et Landon, savourant le charme de cet aveu, se contenta de baisser la tête ar un mouvement plein de grâce; et Eugénie dit encore : — Oh! mon cher! oui, bien cher Horace! je ne comprends point ces conditions dont les hommes ont imaginé d'entourer l'union céleste de deux cœurs qui s'aiment. Nous sommes seuls. Une de vos paroles, un regard de vos yeux me seront plus sacrés que toutes les pompes imaginables : jurez-moi de me protéger toujours, de vous laisser aimer par moi... de ne jamais repousser loin de vous une créature qui ne peut vivre qu'à vos côtés... Je ne vous demande pas de me promettre un éternel amour, c'est folie; tant de circonstances... Elle s'arrêta, des pleurs inondèrent son visage et elle s'écria :

— Il y a dans mon âme une frayeur que je ne puis expliquer : je ne sais si elle vient de la force de mes sentiments ou s'il faut l'attribuer à cette scène... mais je tremble comme devant le malheur... et vous êtes là... vous!...

Ils avaient, sans s'en apercevoir, quitté le bosquet, le jardin, et, au milieu des champs, gravi une éminence assez élevée d'où l'on découvrait toute la campagne : la lueur de la lune était plus douce. Ils se sentaient emportés par une de ces extases connues des seuls amants. Le calme de la nature avait quelque chose de solennel et semblait l'interprète de leurs cœurs dans les moments de silence. Il y avait auprès d'eux une pierre couverte de mousse qui, s'élevant comme un monument, leur parut un autel digne de la simplicité de leurs serments.

— Eugénie, dit Horace en s'emparant de ses mains qu'il serra avec effusion, Eugénie, Jane est, je le vois, un fantôme qui vous poursuivra sans cesse : écoutez-moi donc bien. Je tiens encore à elle par le souvenir de mes premières douleurs; mais les joies pures que vous m'avez données m'attachent à vous pour la vie...

— Je vous crois, et je suis en ce moment la plus heureuse des femmes!... Elle appuya sa tête sur l'épaule d'Horace, qui la baisa au front avec la tendresse d'un amant. — Maintenant j'existe, dit-elle, maintenant j'ouvre les yeux à une nouvelle vie, et cette heure sera éternellement présente à ma pensée; elle sera le *charme* devant lequel fuiront mes craintes. Souvenez-vous-en toujours aussi... alors elle me sera doublement chère!...

Ils revinrent à pas lents et en silence. Arrivés à vingt pas de la porte, Horace, ému comme Eugénie par les diverses sensations qu'il avait éprouvées, et regardant cette jeune fille comme son seul espoir (il était sans parents, sans famille), la prit dans ses bras, la serra avec force, et, l'embrassant, lui dit : — Oh! oui, Eugénie, ne crains rien!...

A ce moment parut madame d'Arneuse, qui, s'avançant d'un pas grave et dans une attitude comiquement imposante, s'écria : — Mes enfants, vous

n'êtes pas sages !... Elle crut remplir à merveille son rôle de mère, et cette phrase, son accent détruisirent soudain le charme auquel Eugénie et Horace étaient soumis : au milieu d'un divin concert une crécelle avait crié.

— Vous avez raison, madame, répondit gravement Horace, douloureusement affecté de voir qu'il vivrait avec un être dont il ne serait jamais compris.

Pendant le temps qui s'écoula entre cette soirée et le jour du mariage, Eugénie eut bien encore à supporter de petites contrariétés : elle aurait maintes fois désiré aller se promener le soir avec Horace, mais madame d'Arneuse lui interdisait formellement de passer le seuil de la maison, car il était contre les convenances de laisser voir le bout du pied d'une jeune fille promise; elle eut bien des moments d'orages, ils furent pour elle semblables au bruit de la pluie pour celui qui repose sous un toit hospitalier; un regard, une parole d'Horace guérissaient les blessures faites par sa mère. Une nuit elle rêva même que Jane reparaissait et brûlait le palais habité par elle; mais elle secoua toute superstition en se voyant si près de saisir le bonheur.

Le jour du contrat, Horace arriva de bonne heure, et, trouvant toute la famille réunie au salon, il jeta en riant une lettre à madame d'Arneuse et lui dit : — Si vous aimez les dignités, ma mère, et je vous soupçonne de cette faiblesse, vous aurez un gendre Général, Grand-Croix de la Légion, Commandeur de Saint-Louis, etc. — Un Commandeur! s'écria la marquise (à ce mot, l'ombre de l'ancien régime apparut à ses yeux), un Commandeur!... Elle voyait déjà des talons rouges.

La cause de l'avancement extraordinaire de Landon était très-simple. Il avait pour cousin le duc de P... Ce vieux seigneur, en rentrant en France avec le roi, n'oublia pas Horace; et comme au retour de nos princes légitimes on venait de réunir les deux noblesses, les deux armées sous la même enseigne, et par les mêmes faveurs, le duc de P... avait représenté qu'on pouvait, sans craindre d'exciter l'étonnement, combler d'honneurs un militaire aussi distingué que Landon. Son départ de l'Espagne, quand il revint à Paris attiré par la trahison de Jane, fut présenté sous un nouveau jour, et le fit regarder comme un de ceux qui étaient restés fidèles au fond du cœur. L'éclat de son nom, le désir qu'avait le duc de P... de rendre sa famille puissante, tout contribuait à mettre Landon dans une situation politique très-brillante : son cousin l'avait peint comme un des fidèles soutiens du trône. Aussi le vieillard, charmé de la gloire militaire d'Horace, finissait-il sa longue épître en donnant à son cousin l'espoir de s'asseoir bientôt auprès de lui sur les bancs de la Chambre héréditaire. Eugénie, peu touchée de ces nouvelles, sentit mieux que jamais combien son caractère était différent de celui de sa mère : elle ne partagea ni la joie ridicule de celui-ci, ni l'enthousiasme puéril de madame Guérin.

Ce jour était alors un jour de triomphe pour tout le monde : Rosalie chantait victoire. — Les contrats signés, s'écria-t-elle, après sept mois de marches et de contre-marches : est-ce là conduire une intrigue!

— Allons, mademoiselle, répondit le maréchal, vous serez maintenant mon chef de file.

— Je le sais bien, dit-elle en riant; aussi mes talents sont-ils récompensés! M. le duc nous dote de huit cents livres de rentes...

— Et je serai cuisinière d'une duchesse!... s'écria Marianne. La joie régnait partout.

Le 12 octobre 1814 fut le jour désigné pour le mariage. En attendant, on forma la maison de madame la duchesse de Landon-Taxis. Nikel resta le valet favori, et Rosalie première femme de chambre; Marianne eut une pension, et le reste de la maison fut choisi par Eugénie, qui voulut attacher à sa personne des gens dont elle avait déjà soulagé la misère.

Eugénie et Horace désiraient tous deux faire un voyage à la terre qu'ils possédaient en Bourgogne; au mois de novembre seulement ils consentaient à venir habiter leur hôtel à Paris. Landon abandonna à sa belle-mère le petit hôtel Landon; car madame d'Arneuse, dévorée du désir de reparaître dans le monde, avait refusé, au grand contentement des époux, de les suivre à Lussy. Elle fit observer que sa présence était nécessaire à Paris, où elle aurait à diriger la restauration de l'hôtel Landon, et à le meubler au goût d'Eugénie, qu'elle consulterait pour la moindre tenture, les couleurs, les bois, les dorures, les étoffes, les meubles, etc.

Ces soins, ces détails annonçaient la plus grande opulence, et Eugénie croyait rêver, elle demandait naïvement à Horace s'il ne se ruinait pas. Landon lui apprit que le vieux Guérard avait si bien administré ses revenus que sa fortune était doublée, et ce vieil ami lui avait annoncé en outre qu'il tenait en réserve une somme de cinq cent mille francs pour les frais du mariage de son cher élève.

Au milieu de cette joie, madame d'Arneuse éprouva un chagrin violent : Landon n'offrait pas une épingle à Eugénie... Cette aimable enfant l'avait exigé d'avance et en secret d'Horace; mais, aux yeux de madame d'Arneuse, un mariage sans corbeille ne devait pas être heureux. Aussi, quand, après bien des questions faites avec sa finesse ordinaire, elle apprit que cet ornement principal d'un mariage *comme il faut* manquerait absolument, elle dit en confidence à madame Guérin : — Il se dément

un peu notre jeune homme; je ne l'aurais pas cru avare!... Mais, le lendemain, les superbes présents apportés par Landon aux deux dames lui valurent les compliments les plus affectueux; et le soir, madame d'Arneuse dit à sa mère avec un air de conviction : — Ne vous ai-je pas toujours répété qu'il était impossible de refuser à M. Landon une magnificence bien entendue? Aux moindres détails de sa conduite, on reconnaît un homme qui a de la grandeur.

La veille du mariage arriva, et Eugénie fut tout étonnée de l'intérêt que sa toilette et sa figure inspirèrent à ses deux mères. — Eh! ma pauvre enfant, lui dit madame Guérin en l'embrassant, j'aperçois à ta joue une petite tache rouge... viens, viens!... et la grand'mère lui donna une eau souveraine pour faire disparaître ce défaut. A tout instant ses deux mères la regardaient avec une inquiétude mêlée d'intérêt. Parfois madame Guérin prenait les mains d'Eugénie, et, les serrant avec tendresse, disait : — Pauvre petite!... Madame d'Arneuse la contemplait aussi en souriant et s'écriait : — Mon enfant, c'est pourtant demain!... Rosalie, Languedocienne qu'elle était, souriait en entendant ces discours. Cette tendresse du moment exprimée par mille réticences semblait voiler un mystère, et Eugénie était trop heureuse pour chercher à le deviner.

Rosalie et Nikel en étaient déjà à tu et à toi; Marianne prétendait même les avoir vus s'embrasser; mais pure jalousie de femme!

M. Landon, ayant envoyé ses gens à Lussy et vendu sa maison de Chambly à son ancien propriétaire, coucha, la veille de son mariage, chez madame d'Arneuse; alors tous les personnages de ce drame dormirent sous le même toit : dormirent?... veillèrent!... Cette conduite n'était pas très-orthodoxe, mais l'aspect de la couronne ducale avait dissipé tous les scrupules de madame d'Arneuse.

XII.

A la pointe du jour Eugénie ouvrit sa fenêtre; elle aperçut à l'horizon de gros nuages noirs qui annonçaient un orage : — Quel malheur, se dit-elle, que le temps ne soit pas beau pour notre voyage!...

A ce moment elle vit entrer sa mère, qui, s'asseyant auprès d'elle, lui dit : — Ma fille, M. le duc de Landon a voulu partir après la bénédiction nuptiale pour sa terre de Lussy, sans être accompagné de votre mère; j'ai cédé... (ce mot parut très-difficile à prononcer à madame d'Arneuse); c'est vous dire, Eugénie, que votre situation et la mienne sont tout à coup changées : si votre mère a fait plier sa volonté devant les désirs de votre mari, vous devez vous soumettre, vous, à ses moindres caprices. Cette conduite m'a déplu : il vous emmène loin de nous au moment où des soins affectueux sont plus que jamais nécessaires; alors je suis forcée de vous donner ce matin les avis qu'une mère doit à sa fille...

Là, madame d'Arneuse fit une pause; et Eugénie, pour la première fois, était tentée de sourire à l'aspect du masque de gravité mystérieuse qui couvrait le visage de sa mère. — Eugénie, reprit-elle, l'honneur d'une femme est son bien le plus précieux...

Madame d'Arneuse s'arrêta encore, et, jugeant qu'il fallait débuter par des généralités, elle poursuivit ainsi : — L'honneur cependant sera maintenant d'obéir à ton mari en tout. Nous sommes les plus faibles, mon enfant, et c'est par la ruse que nous obtenons quelque pouvoir en ménage. — Oh! maman, je n'aurai jamais besoin de ruse, je l'aimerai! voilà toute ma science : faire sa volonté sera mon plus grand bonheur. — Bien, ma fille, ce sont là les principes que je vous ai inculqués; mais écoute : il n'y a pas de femme qui ne veuille être la maîtresse... tu peux penser autrement en ce moment, mais ta mère a deux fois ton âge et connaît la vie : or, je t'engage à bien suivre mes conseils, à n'en prendre jamais que de moi, et surtout à toujours me dire ce qui se passera entre ton mari et toi, même dès le commencement de ton mariage; alors, nous prendrons des mesures, Eugénie, pour que tu puisses être tout à fait heureuse. Ah! ma chère enfant, il y a deux grands systèmes à suivre pour s'emparer du cœur des hommes : moi, j'ai débuté par les larmes, les attaques de nerfs, les vapeurs, et j'ai reconnu qu'il était infiniment plus aisé de leur imposer notre empire en saisissant le pouvoir avec audace et en leur disant en face qu'ils ne nous valent pas. A force de leur répéter la même chose, ils finissent par nous croire, de guerre lasse... Tu sens que je ne te parlerai pas du parti de la douceur : se soumettre est la plus grande sottise que puisse faire une femme...

A chaque instant Eugénie témoignait son désir de répondre, mais aussitôt madame d'Arneuse lui imposait silence et continuait : — Ce n'est pas là tout, j'ai une foule de choses à te dire... Ici elle fut heureusement interrompue par l'arrivée de Landon.

En écoutant ce discours, Eugénie rendit grâce à Horace d'avoir exigé un mois de solitude à Lussy, et son âme pure applaudit par instinct à la délicatesse de cette conduite.

Bientôt neuf heures sonnèrent. Accompagnés de madame d'Arneuse, de madame Guérin, de Rosalie et de Nikel, ils se rendirent à la mairie de Chambly

et à l'église; puis, à dix heures, le postillon fit entendre son fouet. Une calèche de voyage attendait les deux couples.

Puis vinrent les adieux de madame la marquise d'Arneuse à sa fille et à son gendre : ce fut une scène pathétique et jouée avec assez de naturel. Elle commença par serrer Eugénie dans ses bras et sut trouver quelques larmes qui firent un très-bon effet; puis, elle la regarda de temps à autre d'un œil morne, elle lui tendait la main et pressait la sienne avec un tendre sourire. — Pauvre petite!... Enfin, quand Eugénie se leva, madame d'Arneuse la retint dans ses bras sans vouloir la rendre à Landon. Alors Eugénie, étonnée de ce luxe de tendresse, s'accusa d'avoir mal jugé le cœur de sa mère. Pour madame Guérin, elle était sincèrement affligée et ne pouvait pardonner à son petit-fils l'idée bizarre d'emmener ainsi Eugénie : aussi, lorsque madame la duchesse de Landon fut partie, que les deux mères rentrèrent dans le salon désert, madame Guérin, regardant sa fille, s'écria :

— Certes, tel n'était pas l'usage avant la révolution!

— Le jour qu'il nous a parlé des mœurs et du monde, je me doutais de tout ceci.

— Pourvu qu'il ne leur arrive rien!

— Quelle originalité de nous laisser seules et sans société!

— Pauvre petite, que va-t-elle devenir?

Telle fut la litanie de madame Guérin.

Celle de madame d'Arneuse était bien différente :

— Je vais donc quitter Chambly!

— Nous allons habiter Paris et un bel hôtel!

— Je vais être occupée à monter la maison de ma fille!

— Recevoir des visites de toute ma famille et des parents de mon gendre!

— Enfin, voilà Eugénie duchesse!

— Ah! c'est un beau mariage!

— Nous n'en pouvions pas faire un moindre!

— Eugénie a un long voyage à faire.

— Pauvre petite, que va-t-elle devenir sans moi!...

Là, les deux dames se trouvèrent à l'unisson et continuèrent sur ce ton pendant une partie de la journée, tout en s'occupant des préparatifs de leur départ.

Bientôt elles se rendirent à Paris et s'installèrent avec joie au petit hôtel Landon. Là elles reçurent la cour et la ville, et ce fut bien autre chose : pour la marquise, les plaisirs, les réceptions, les attitudes de reine, la toilette, tout revint avec plus de fureur qu'au premier âge. A l'inconstance et aux caprices près, Marianne prétendit que madame n'avait pas eu un mouvement d'humeur. Elle rajeunit, et il n'est pas besoin de faire observer qu'elle partageait les sentiments et les opinions de la haute aristocratie : — Les d'Arneuse!... Ah! les d'Arneuse!... Prrr, les d'Arneuse!...

Enfin, pour bien connaître madame la marquise, laissons de côté son équipage aux armes des d'Arneuse, ne faisons pas mention du chasseur, des laquais en livrée rouge et or, et entrons dans le salon du petit hôtel Landon; voyons-le, non pas décoré avec cette simplicité noble qui indique la grandeur sans faste, l'opulence sans la petitesse du parvenu, mais orné de tapis précieux, de meubles dorés, de draperies rouges, en un mot, le salon d'un agent de change millionnaire ou d'un prince de nouvelle création. Madame d'Arneuse est entourée de ses parents, qui, depuis peu, daignent la reconnaître et la voir.

Elle est mise, non plus avec cette mesquinerie dont elle rougissait à Chambly, mais avec un luxe ridicule. Elle porte une robe de velours bleu de ciel; les dentelles, les fleurs, tout est prodigué. — Madame, lui dit-on, vous avez conclu pour mademoiselle d'Arneuse un très-beau mariage... — Oui, madame; M. le duc de Landon était un parti fort avantageux, j'en suis satisfaite..... L'air dont elle accompagne ces paroles veut dire : — Maintenant que la noblesse reprend ses droits, une d'Arneuse aurait pu trouver mieux!...

Sur sa figure, mobile comme celle de Célimène, mille sentiments divers se succèdent : elle sourit à l'un, reçoit froidement l'autre, écorche celui-là par un mot, caresse celui-ci, change vingt fois d'expression et de caractère : elle est sérieuse, grave, et tout à coup vive, enjouée; elle politique et parle modes; détruit la Charte et sape une réputation; prend un air imposant, et ne retient pas une idée triviale, reste de son éducation première. Elle est spirituelle, fine, occupe tout son salon d'elle-même, règne, contente une foule d'esprits superficiels, et à peine se trouve-t-il un seul cœur qui la juge! Celui-ci la croit franche, celui-là la trouve dissimulée. Les années n'ont rien enlevé à la vivacité de ses sensations, à la pétulance de ses manières. C'est la corde qui, dans le feu, petille, s'élance, se tourne, se retourne; à l'humidité, s'assouplit, se plie, s'allonge, s'amollit, et qu'un souffle d'été détendra tout à coup. Enfin, à l'examiner froidement, on devine, dans le mouvement excentrique qui l'agite, le besoin qu'elle éprouve de se fuir elle-même.

Madame Guérin, simplement mise, est reléguée dans un coin : heureuse quand elle trouve un notaire, un avoué (les affaires exigent quelquefois leur présence), ou l'un de ces jeunes gens qui ne connaissent pas encore le monde, alors elle s'empare avec adresse de ces humbles comparses et réussit

quelquefois à faire sa partie. Le soir, quand le salon est vide, madame d'Arneuse entrevoit sa mère :

— Eh bien! maman, avez-vous fait votre boston?

— Oui, M. Giraud...

— Oh! quel nom allez-vous chercher là! mais est-ce que je reçois de ces gens-là, moi?...

— Mais il est notaire...

— Eh! qu'est-ce qu'un notaire, madame?... Quand Eugénie sera de retour, il faudra balayer mon salon, et que mon gendre n'y trouve que des gens comme il faut... A ces mots elle salue sa mère, et madame Guérin se dit : — Toujours la même... Elle gémit, mais elle l'aime; c'est sa fille, la seule qu'elle ait eue, c'est l'arbre auquel elle s'attache, son asile, le seul être au monde qui s'intéresse ou doive s'intéresser à elle!...

Au moment où Eugénie monta dans la calèche qui l'entraîna vers la Bourgogne, elle entra dans un nouveau monde. Voyager avec celui qu'on aime, voyager rapidement, se sentir emporté avec lui par un même mouvement, et, comme dans un nuage, voir des pays entiers, l'aurore se lever, le soleil se coucher chaque fois sur des sites nouveaux, et avoir pour point de vue un horizon immense; pouvoir, à l'aspect d'un charmant paysage, d'une côte vineuse où mille voix chantent la vendange, presser une main chérie, et, sans dire un mot, faire tout entendre par un regard : telle est la peinture imparfaite du bonheur d'Eugénie. Elle goûtait pour la première fois une volupté pure et sans mélange, la voix de sa mère ne retentissait que par souvenir à son oreille; elle se sentait comme délivrée d'un fardeau, elle était heureuse enfin! et quand sa pensée et ses yeux étaient distraits pour un moment de son propre bonheur, elle voyait Nikel et Rosalie heureux et sans nul souci.

Souvent Eugénie versa des larmes de joie sur le sein d'Horace, qui goûtait pour la première fois le bonheur d'être aimé plus qu'il n'aimait lui-même. Il avait presque oublié Jane, et Eugénie vit errer sur ses lèvres un rire franc et dégagé de mélancolie. Loin de tous les yeux ils se livrèrent à leur amour avec toute la fougue des premiers désirs. N'existe-t-il donc pas de grandes et de nobles âmes que le bonheur ne conduit pas à la satiété?

Eugénie eût désiré vivre toujours loin de Paris, auprès de son bien-aimé. Cette solitude était pour elle un monde : une fleur qu'elle avait vue s'épanouir la veille et qu'elle avait fait admirer à Horace devenait un souvenir pour le lendemain; elle s'entourait ainsi des monuments de son amour. Mais ce désert qu'elle avait peuplé de riantes images, il fallut bientôt le quitter. Les lettres de sa mère se succédèrent si pressantes, qu'Eugénie, après quatre mois, fut obligée de retourner à Paris. Elle y revint avec douleur, et quand sa voiture roula entre ces rangées de maisons si tristes, elle eut un pressentiment de malheur qui se dissipa promptement à la voix d'Horace. Eugénie surprit agréablement sa mère en lui annonçant une grossesse. Madame d'Arneuse accueillit sa fille avec tant de joie et de tendresse, qu'elle ne remarqua pas d'abord le changement prodigieux opéré par Landon dans l'esprit et dans les manières d'Eugénie. En revoyant après quatre mois une fille dont la situation dans le monde, la beauté, la richesse, étaient pour elle des titres de gloire qui flattaient si fortement son amour-propre, madame d'Arneuse lui prodigua des soins *presque maternels*. Elle fit observer à Eugénie avec quel scrupule elle avait suivi son goût et ses désirs pour l'ameublement de son hôtel; elle l'initia aux mystères de la société au sein de laquelle elle vivait, lui raconta ses plaisirs, sa vie, espérant bien partager avec sa fille les joies de la frivolité, les pâles illusions du monde.

Alors, durant ce premier mois, madame d'Arneuse, enivrée, ne vit pas tout de suite qu'Eugénie d'Arneuse était devenue madame la duchesse de Landon. Ce n'était plus une jeune fille craintive et taciturne : elle s'exprimait avec grâce, elle avait acquis des manières nobles et attrayantes; Landon, enfin, dans le désir de la soustraire à l'autorité maternelle, lui avait inspiré la conscience de sa propre valeur et de sa propre force. Loin de partager l'enthousiasme de sa mère à l'aspect de son hôtel et de ses gens, elle examina tout froidement, et parcourut ses appartements sans donner aucune marque d'étonnement. Elle administra sa maison avec une facilité, une prestesse, une habitude qu'elle possédait naturellement. Elle parut au cercle de sa mère, comme son devoir l'y obligeait, mais sans le fréquenter habituellement, et eut soin de s'y tenir comme une étrangère, laissant sa mère maîtresse dans son salon, pour l'être elle-même dans le sien. Bientôt ce changement total, cette indépendance, cette séparation dans les intérêts étonnèrent madame d'Arneuse, et à la fin de l'hiver elle fut surprise de voir sa fille rester au coin du feu avec son mari, au lieu de la suivre chez la Catalani et au bal.

Alors, en montant en voiture avec madame Guérin, elle lui dit :

— Je ne sais pas, mais je trouve Eugénie prodigieusement changée.

— En mieux? répliqua la grand'mère.

— Non, répondit madame d'Arneuse; elle a oublié que je suis sa mère et n'a plus pour moi les mêmes attentions! Demoiselle, elle était plus aimable... Son devoir ne l'obligeait-il pas à me suivre? Elle est d'une réserve ridicule! Ah! je me souviendrai longtemps du silence imperturbable qu'elle a op-

posé à toutes mes questions quand, à son arrivée, je lui demandais de me dire tout ce qui s'était passé entre elle et son mari. Là, elle m'a blessée au cœur.

— Eugénie est chaste! dit madame Guérin avec émotion.

— Je suis sa mère! répondit madame d'Arneuse en prenant un air de dignité.

— Quand une fille est mariée, ma chère, il ne faut jamais l'accuser, car un mari...

— Ne doit jamais l'emporter sur une mère! répliqua madame d'Arneuse.

Madame Guérin se tut en voyant régner sur la figure de sa fille une expression de sévérité redoutable.

Madame d'Arneuse avait réellement ressenti pour sa fille et pour son gendre une amitié qui, sans être bien tendre, était cependant tout ce que son cœur pouvait atteindre; mais, arrivée à cette élévation, la mobilité de son caractère lui faisant une loi de redescendre, comme d'ailleurs, dans le monde moral aussi bien que dans le monde physique, on descend toujours plus rapidement qu'on ne s'élève, il était probable que la marquise ne tarderait pas à trouver des motifs pour détester Eugénie et Horace. En effet, la noblesse du maintien d'Eugénie devint roideur; le soin qu'elle prenait de gouverner sa maison, défiance de sa mère; ses manières nobles, de l'orgueil; les grandeurs lui avaient tourné la tête; elle écrasait sa mère par son luxe; un dîner donné sans que madame d'Arneuse y assistât indiquait le mépris de ses parents. De telles dispositions ne tardèrent pas à changer en contrainte la réserve qu'apportait Eugénie dans ses rapports avec sa mère, et madame d'Arneuse, toujours arrêtée comme par un rempart d'airain quand elle essayait de reprendre quelque empire sur sa fille, arriva bientôt au dernier degré d'exaspération. Alors examinant le changement qui s'était introduit dans la manière d'être d'Eugénie depuis qu'elle habitait Paris, elle se répandit en plaintes sur l'ingratitude des enfants, la philosophie du temps, les mœurs, le peu de religion du siècle, etc. Ces idées fermentèrent dans sa tête, et son mécontentement se corrobora sans qu'un seul motif raisonnable fût nécessaire pour cela. Il semblait que madame d'Arneuse fût contrariée d'un bonheur constant. Un an s'était à peine écoulé qu'elle était redevenue aussi aigre et aussi sévère avec sa fille qu'elle l'était au commencement de cette histoire, et elle n'avait plus même pour excuse, dans son injustice, l'ennui que lui causait alors une vie en opposition avec ses goûts.

Eugénie, sans se tourmenter comme autrefois de la mauvaise humeur de sa mère, redoubla d'attentions et d'empressement pour elle. Pendant trois mois, madame d'Arneuse chercha vainement l'occasion d'éclater. Landon conservait avec sa belle-mère un tel décorum que, malgré son envie de se fâcher contre lui, elle ne pouvait rien trouver à redire à sa conduite.

Eugénie et Horace, se fiant dans leur amour mutuel, et heureux chaque jour d'un bonheur nouveau, déploraient, sans s'en inquiéter, les caprices de leur mère, et s'étonnaient du malheur de certaines constitutions; ils pensaient, dans leur bonté filiale, qu'il fallait, au sujet de ces travers, accuser les nerfs plutôt que le cœur de madame d'Arneuse, et nous pensons de même, mais par une autre raison.

Un soir, madame d'Arneuse, recevant des compliments sur la satisfaction qu'elle devait éprouver de voir sa fille tenir dans le monde un rang distingué et jouir d'une considération flatteuse:

— Ah! madame! répondit-elle, si le monde est satisfait, je n'ai rien à dire.

Eugénie, en entendant ces mots, eut de la peine à retenir ses larmes. Quand le salon fut vide, la duchesse, étant seule avec sa mère et madame Guérin, demanda l'explication de cette phrase. La question, faite avec une espèce de timidité, sembla rendre à madame d'Arneuse toute sa supériorité, et sans prendre garde au mal qu'elle pouvait faire à une jeune femme sur le point d'accoucher:

— En quoi vous m'avez déplu, ma fille?... en rien... non, en rien: seulement vous vous affranchissez chaque jour de vos devoirs, et moi, bonne que je suis, je le souffre; vous n'avez plus aucune affection pour moi; les grandeurs vous tournent la tête. Madame va à la cour!... madame voit des diplomates, des ministres; cette société l'a rendue tout à coup une femme d'État; vous dirigez votre maison sans me demander un conseil: aussi tout y va de travers. Vous promettiez d'être une femme aimable, douce, gentille; vous êtes fière... vous ne connaissez que votre mari, vous l'aimez bourgeoisement; je ne sais quelle folie sentimentale m'a ravi le cœur de ma fille... Un jour vous saurez ce que vaut une mère! vous verrez que son cœur est toujours le même, et un jour vous en aurez peut-être besoin... Vous *me retrouverez*, Eugénie; vous aimer avec constance sera ma seule vengeance. *On peut perdre un mari*, une mère est immuable dans sa tendresse...

Eugénie, à ces sinistres prophéties prononcées avec enthousiasme, jeta un cri d'effroi; elle regarda sa mère qui, les bras levés, l'œil enflammé, la parole éclatante, ressemblait à une devineresse expliquant un songe; puis elle lui dit: — Ma mère, pouvez-vous m'affliger ainsi?... Vous m'accusez d'aimer mon mari, vous me reprochez un sentiment si naturel! n'est-ce pas un devoir écrit dans mon cœur?...

— Vous pourriez bien dire, reprit madame d'Arneuse, que vous tenez ces principes de moi... je me suis donné assez de peine à vous former, pour que vous me rendiez justice...

— Madame, répondit froidement Eugénie, je n'oublierai jamais ce que je vous dois; mais si, en vous rendant mes devoirs, je viens à essuyer de tels reproches, ils sont trop pénibles et trop peu mérités pour que je ne me les épargne pas...

— Madame !... répéta ironiquement madame d'Arneuse, madame !... une mère !... une mère qui l'a faite duchesse !

A ces mots Eugénie embrassa sa grand'mère, s'approcha pour embrasser sa mère; mais madame d'Arneuse se recula d'un pas, et madame de Landon sortit les larmes aux yeux.

L'imagination de madame d'Arneuse lui représenta sa fille comme perdue pour elle...— Mais qui l'avait ainsi perdue ?... Horace ! — Eh ! sans doute, se dit-elle un matin, c'est lui ! il serait désolé si la mère et la fille s'accordaient, et si Eugénie écoutait mes avis : il est la cause de nos malheurs (car c'étaient déjà des malheurs) !... Alors elle dressa le catalogue des défauts de son gendre, les compta, les grossit à son microscope, et tout à coup son langage changea; Eugénie rentra en grâce. — Oui, sa fille était heureuse sous le rapport de la fortune et des honneurs, mais son mari n'avait pas un caractère aimable, il était d'une humeur inégale, difficile à vivre, jaloux, jaloux au point de lui enlever, à elle, le cœur de sa fille... La pauvre petite souffrait... Elle essaya de morigéner Horace comme s'il eût été son fils, mais Horace ne fit que rire de ces tentatives, et complimenta sa belle-mère sur son talent pour débiter des sermons. Ce dédain irrita madame d'Arneuse plus que n'eût fait une sérieuse opposition; son amour-propre surtout en fut blessé. Aussi quel redoublement de haine contre son gendre ! que de plaintes répétées à l'oreille des bonnes amies et sous l'éventail ! — Mon gendre est un homme sans procédés !... il n'aime pas sa femme; c'est un égoïste, ma chère; il est jaloux, même de moi !... Oh ! il faut vivre avec les gens pour les connaître. Je n'ai cependant pas à me plaindre de lui, ma chère; il est respectueux avec moi et rend même ma fille heureuse; on ne peut pas peindre ces nuages qui troublent une famille... Enfin il m'a enlevé le cœur de ma fille, elle en souffre; je ne peux pas lui donner un avis, un conseil, elle est obligée de faire à sa tête... Excellent mari, du reste, mais original, fantasque, ombrageux. Enfin, le croiriez-vous? ils vont à la cour quand ils veulent, ils ne m'y ont pas menée une seule fois !... C'est une bagatelle, mais cela donne l'idée de leur conduite...

Sa bonne amie la quitte pour danser, et se trouve interrogée par une autre bonne amie. — Que vous disait donc madame d'Arneuse? — Ah ! ma chère ! une folle !... cette femme-là n'est jamais contente; sur un lit de roses elle trouverait un pli... La voilà maintenant qui prétend que son gendre n'aime pas Eugénie...

Par ces propos et par mille autres, madame d'Arneuse sapait sourdement la réputation d'Horace, et le duc s'aperçut trop tard peut-être de l'importance que pouvaient acquérir de tels discours. En épousant Eugénie, il avait juré de prendre soin de son bonheur, de veiller à sa tranquillité, et il voyait avec peine que le dédain qu'il affectait pour les manœuvres de madame d'Arneuse n'empêchait pas celle-ci de redoubler ses efforts pour essayer de ressaisir quelque empire sur sa fille. La duchesse souffrait déjà de cette mésintelligence intérieure, et Horace résolut d'imposer silence à sa belle-mère. Il serait difficile de déterminer les causes de la scène qui eut lieu quand il voulut s'expliquer; les acteurs eux-mêmes perdirent le souvenir de ces premières paroles que les regards, les intentions, les gestes enveniment, et de ces nuances qui font passer d'une phrase aimable par la forme à une réponse ironique, de l'ironie à la plainte, de la plainte à l'irritation. Madame d'Arneuse semblait ne pas redouter ces sortes de scènes, soit qu'elle eût besoin d'émotions, soit que l'âpreté de son caractère les lui fît rechercher. On eût dit en effet qu'elle courait au-devant des discussions comme les âmes fortes au-devant des dangers. Madame d'Arneuse fut vivement choquée de s'entendre dire par son gendre : — Que *les honnêtes gens* devaient avoir pour principe de couvrir les torts de leurs amis d'un manteau protecteur, loin de prendre le public pour confident de peines souvent imaginaires... Enfin, lorsque Landon, poussé à bout par sa belle-mère, déclara qu'il voulait que sa femme restât maîtresse absolue chez elle : — Je vous entends, répondit madame d'Arneuse, je suis de trop dans votre hôtel, je vous gêne, ma présence vous humilie... Soyez tranquille, je ne vous importunerai pas longtemps.

— Ma mère, vous ne nous importunez jamais, et vous donnez un autre sens à mes paroles.

— Oui, je sais que je prends tout de travers : lorsque ma fille refuse par votre ordre de me présenter chez l'ambassadeur de Naples, je dois croire sans doute qu'elle est fière de moi... Ici madame d'Arneuse commença à dérouler le tableau de tous les griefs qu'elle avait dessein de reprocher à son gendre, et Landon impatienté ne put se défendre de lui peindre la cruelle mobilité de ses affections, en lui rappelant quelques traits qui prouvèrent combien Eugénie avait souffert dans son enfance. A ce moment l'inimitié de madame d'Arneuse devint ter-

rible, elle résolut de se séparer pour toujours de son gendre et de sa fille. — Son cœur, disait-elle, était ulcéré; elle ne voulait jamais les revoir...

Par une volonté expresse de Landon, le bien d'Eugénie était resté à madame d'Arneuse; et lorsqu'elle se vit établie au petit hôtel Landon, elle avait réalisé la fortune de sa fille et celle de sa mère, afin d'acheter la terre d'Arneuse, qui, par un hasard extraordinaire, était alors en vente, et les cent mille écus de la marquise ne suffisant pas aux frais de cette acquisition, Landon avait donné cent mille francs à sa belle-mère pour lui procurer la jouissance de posséder son ancien fief en entier. C'était donc à sa terre d'Arneuse qu'elle comptait se réfugier, suivie de madame Guérin, à laquelle elle avait fait épouser son ressentiment. En apprenant ce projet, Landon se mit à rire, espérant bien que les plaisirs de Paris et les couches d'Eugénie ramèneraient bientôt la marquise au sein du tourbillon où elle trouvait la vie.

Le lendemain de cette explication, et pendant que madame d'Arneuse faisait ses apprêts, Landon et sa femme eurent soin de lui laisser le champ libre en s'absentant de la maison, où leur situation était fausse et pénible. Le soir, Horace et Eugénie allèrent se promener à pied, et le hasard les conduisit vers le boulevard Saint-Antoine.

— Eugénie, dit Horace à voix basse et en tremblant, c'est là que pour la première fois j'ai rencontré Jane Smithson... Et il lui montrait l'endroit même où Salviati lui avait dit :—Tu n'as pas vu cette jeune fille?

La duchesse frissonna et ne répondit rien. A ce moment même et au nom de Jane, un homme, appuyé sur l'arbre même qui servait de monument à Landon pour reconnaître cette place, se leva et passa lentement devant eux. La faible lueur qui éclairait alors le boulevard donnait à ce personnage l'apparence d'une ombre. Eugénie pressa le bras d'Horace, et, comme elle, Horace remarqua la pâleur de l'inconnu, sa maigreur, la roideur de ses mouvements, l'animation de ses yeux, la bizarrerie de son attitude et de ses gestes; en lui tout était sombre. Bientôt à l'étonnement de la duchesse succéda une sorte d'effroi, quand elle vit cette figure s'agiter, suivre leurs pas, les regarder avec des yeux inquiets, semblable à un mauvais génie qui décrirait de longs cercles autour de sa proie avant de s'en saisir. Landon, sentant Eugénie trembler, se pencha pour l'interroger : — J'ai peur!... dit-elle. Il l'entraîna plus vite, pour fuir l'inconnu, qui volait sur leurs traces. Landon, s'apercevant qu'Eugénie pâlissait, s'arrêta soudain et se retourna vers ce sombre compagnon de route pour le forcer à la retraite. Au moment où Landon et l'étranger se regardèrent en face, Eugénie sentit tout le corps de son mari frissonner, comme si la fièvre l'eût tout à coup envahi; il resta muet, immobile. La duchesse, stupéfaite, essaya de contempler l'inconnu, mais elle fut contrainte de baisser les yeux devant la farouche expression de son visage. Cet homme semblait cloué sur le sol, et lui aussi gardait le silence. Enfin il tendit sa main à Horace, et Horace, la prenant, s'écria : — Est-ce bien toi?...

— Oui, c'est moi!... répondit Annibal d'une voix sinistre. Après avoir prononcé ces mots, il regarda tour à tour Horace et Eugénie, et cherchant avec peine une lettre cachée dans son sein, il la tendit à Horace. Alors sur ses lèvres flétries vint errer un sourire satanique exprimant à la fois le désespoir du damné, ses remords et l'horrible jalousie que lui inspire la vue des anges de lumière. Horace prit la lettre sans avoir la force de dire une parole. Annibal se pencha vers l'oreille de son ami et ajouta à voix basse :—Je vais à ton hôtel... tu me trouveras dans l'appartement que j'occupais autrefois... Puis il disparut avec la rapidité de l'éclair.

— Quel est cet homme?... demandait Eugénie à Horace pour la seconde fois, et Horace n'entendait pas. Il avait serré la lettre dans son sein et marchait précipitamment. La duchesse, renfermant ses craintes au fond de son cœur, respecta le silence de son bien-aimé. Landon monta en voiture et se rendit promptement à l'hôtel. En arrivant, le duc prit son vieux concierge à part et lui dit : — Vous n'avez pas sans doute encore vu Annibal?... Le concierge fit un signe négatif. — Eh bien! préparez son ancien appartement, et quand il viendra, vous le conduirez vous-même sans répondre aux questions qu'il pourrait vous adresser. Je vous charge de recommander le même silence à Nikel, qui m'avertira de son arrivée...

Le duc trouva dans la cour Eugénie, qui l'attendait avec anxiété, et, pour la première fois, Landon se plaignit en lui-même de l'amour d'Eugénie; il regretta d'avoir vécu dans une telle intimité qu'il lui fût devenu impossible de dérober à sa femme une seule démarche. Il essaya de ne pas voir les regards pleins d'amour et de soumission qu'elle jetait silencieusement sur lui, et fut forcé d'admirer sa réserve. Ils arrivèrent ensemble dans leur appartement, et là, Landon, n'osant pas renvoyer Eugénie, se mit à lire, loin d'elle, la lettre suivante :

LETTRE D'ANNIBAL SALVIATI A HORACE LANDON.

« Tours...

« Mourir, oh, oui! mourir! Lorsque la conscience vous assassine, quand le cœur est mort, que l'air vous étouffe, que la lumière est odieuse, la mort est

un bienfait du Ciel! Combien de fois ne l'ai-je pas appelée! et... la flatteuse voix, les riants mensonges de l'Espérance m'engageaient à poursuivre ma route. Aujourd'hui, plus d'espoir! une voix terrible me crie : — Voici Caïn!... Un regard s'arrête-t-il sur moi, je voudrais m'ensevelir dans les profondeurs de la terre. J'ai vécu cent ans, mourons! Ah! cette idée rafraîchit mon cœur! La tombe est silencieuse, plus de reproches; elle est obscure comme la nuit, je ne verrai plus Jane! Ce soir elle a prononcé mon arrêt : Sortez! a-t-elle dit... Oui, je vais sortir.

« Après quinze mois, infernale créature, après quinze mois passés près de toi, après avoir espéré chaque jour de te plaire, tu te lèves terrible et menaçante, semblable à l'ange qui, de son épée flamboyante et de ses yeux éclatants, défendait à l'homme l'entrée du Jardin. Ah! que cet écrit me serve de testament et qu'il apprenne à ceux qui le liront quelles mains ont creusé ma tombe!

« Hélas! pendant quinze mois j'ai essayé de charmer la solitude de Jane, de la plus aimable, de la plus touchante des femmes..., chaque jour j'arrivais, et d'une voix amie j'adoucissais son chagrin. O supplice! j'étais dévoré des flammes du désir, et je couvrais ma passion insensée sous les dehors d'une sincère amitié.

« Elle demeurait froide et sévère environnée de mes feux. Elle a vu ma vie s'éteindre lentement sans me dire : — Ami, souffres-tu? sans même me consoler par un regard. J'ai désiré souvent entendre ses chants divins et les magiques concerts de sa harpe... La mort aurait desséché ses doigts avant qu'ils eussent effleuré les cordes harmonieuses... Que de fois j'ai voulu la tuer pour l'entraîner avec moi loin du monde!... Hélas! je concevais bien ce nouveau crime loin d'elle; mais comment le consommer en la voyant!... Tout à l'heure, poussé par la passion, le désespoir, le désir, je suis tombé à ses pieds, je les ai mouillés de mes larmes; j'ai parlé, j'ai raconté les douleurs d'un amour qui me dévore depuis cinq années; j'ai dépeint ce long supplice sans qu'une seule de mes paroles pût blesser sa craintive innocence. — Taisez-vous!... je me suis tû. Mais, hélas! mes regards ont parlé. — Sortez!... je suis sorti; je ne la reverrai plus!... j'ai dit adieu à la vie.

« Elle attend son bien-aimé. — Il reviendra! dit-elle; et sa voix, son geste, son regard témoignent de sa noble confiance. — Il reviendra!... Il reviendra, cruelle, si je le veux!...

« Si je le veux!... Horace! ombre chère et sacrée, ami que j'ai tant outragé, tu m'apparais, et voilà que je pleure!... Ah! c'est à toi que je dois adresser cet écrit funèbre; il t'apportera tout à la fois la joie, la joie enivrante de savoir que Jane ne t'a jamais trahi, et la douleur d'apprendre la mort d'Annibal. Que dis-je, la douleur?... Si tu me voyais, ta main vengeresse ne se plongerait-elle pas justement dans mon sang?... ne suis-je plus Caïn? n'ai-je donc plus assassiné mon frère?...

« Reçois donc, en expiation de mes crimes, l'horreur et le désespoir de toutes mes nuits! Accepte, en réparation de mes offenses, les angoisses de cinq années, angoisses affreuses, car j'éprouvais à la fois tes douleurs et les miennes; mais non, rien ne peut expier mes crimes, ils sont aussi grands que mon désespoir. Écoute : il me reste à te faire l'aveu de ma trahison, et j'aurai quelque mérite à tes yeux en me refusant à cette horrible tentation, qui me tourmente encore, de tuer Jane... Je te la laisse, brillante de beauté, de vie, d'espérance, d'amour. Va, elle t'a cruellement vengé!...

« Jadis, en me prenant pour confident de ton amour, tu as allumé dans mon cœur cette passion qui a causé nos malheurs... La jalousie m'a dévoré, j'ai aimé Jane!

« Oh! frère! longtemps j'ai résisté, longtemps j'ai combattu mon amour, j'ai appelé l'orgie au secours de ma raison, j'ai cherché la vertu dans le vice; mais l'ivresse du vin n'a point dissipé l'ivresse de l'amour, et les poignantes émotions du jeu n'ont pu distraire ma pensée de l'unique objet qui l'absorbe. Alors, j'ai voulu t'assassiner... oui, je l'ai voulu.

« Une nuit, je suis entré chez toi, tu dormais!... Te voir dormir et t'entendre, au sein de la nuit, murmurer mon nom quand j'étais là, un stylet à la main... La force m'a manqué; mais le démon m'a attaqué avec d'autres armes, et sa voix m'a dicté un plan qui n'a que trop bien réussi.

« J'ai falsifié les lettres de Jane... Toutes celles que tu as reçues pendant ton séjour en Espagne sont fausses, et j'ai mis une sorte de gloire à composer cette correspondance, dans laquelle le sublime amour de Jane a décru jusqu'à l'indifférence par des nuances imperceptibles.

« J'ai commencé cette intrigue peu de temps après la mort du vieux Smithson : car, si Jane n'eût pas été sans guide et comme livrée à mes coups, vous ne m'auriez plus revu, j'aurais été mourir en de lointains climats; mais l'arrivée de sir Smithson et de Cécile m'a donné les moyens de réussir.

« En effet, Cécile était aimée de sir Charles C..., et je conçus l'audacieux projet de te faire croire que sir Charles était l'amant de Jane.

« Hélas! de loin je pouvais agir en toute liberté et t'abuser à mon gré : mais quel écueil que ta présence!... pouvais-je t'empêcher de venir toi-même reconnaître cette prétendue trahison de Jane? et je continuais... oui, je marchais vers mon but, incer-

tain du succès, mais aveuglé par l'espérance : un regard de Jane m'enivrait ! Enfin, j'espérais que ta bravoure te serait funeste. Ce vœu fratricide, je l'ai cent fois formé pendant que je t'écrivais avec une joie infernale : — Horace, garde-moi tes jours, qui m'appartiennent... J'imaginais te porter malheur en te donnant souvent de semblables avis.

« Bientôt je découvris la grossesse de miss Cécile, et j'appris que Jane se dévouait entièrement pour sauver sa cousine de la fureur d'un père. Hélas ! par quelles expressions te peindre la scène sublime qui eut lieu entre les deux cousines ? Caché dans les replis des rideaux de leur appartement, j'en fus le témoin invisible. — Cécile, disait-elle, si ton père découvre ta faute, songe que je prends tout sur moi, ton enfant sera le mien ; ce sera moi qui te louerai près de Paris une maison où tu seras soustraite à tous les regards, je te couvrirai de mon corps, et... mon honneur ne court aucun danger... Je connais Horace : devant lui, j'avouerais sir Charles pour mon amant ; un sourire lui dirait que c'est un jeu !

« Une lettre pleine d'amour t'instruisait de ces événements, je la remplaçai par celle qui devait t'amener à Paris au moment où je jugeais que ta présence ne pouvait nuire au succès de cette fatale intrigue.

« Lorsque sir Charles C... se vit au moment d'être père, il courut implorer sa famille, espérant obtenir la permission d'épouser miss Cécile. En son absence, la pauvre enfant donna le jour à un fils, et, sir Charles C... tardant à revenir, Cécile devint folle : elle avait abandonné l'enfant qu'elle nourrissait, pour aller sur les chemins demander à tous les passants des nouvelles de Charles. Lorsque tu arrivas d'Orléans, Jane se trouvait obligée..... »

A ce moment, Horace, en proie à une sauvage fureur, froissa cette lettre entre ses mains, la jeta au feu par un mouvement convulsif, et ses dents se choquèrent avec bruit ; puis, frissonnant comme s'il eût été en proie à une fièvre mortelle, et les yeux fixes, il parcourut la chambre en rugissant, car les mots arrivaient à sa bouche en cris inarticulés ; mais tout à coup, à l'aspect d'Eugénie, qui, pâle et tremblante, suivait d'un œil épouvanté ses moindres mouvements, il vint se rasseoir sur un fauteuil, garda une attitude tranquille, et, passant la main sur son front en sueur, il retrouva un de ces faux airs de calme sous lesquels les hommes de courage cachent de profondes douleurs.

Nikel entra, fit signe à son maître, et Landon, sans prononcer un seul mot, s'élança et disparut.

XIII.

Horace arriva sur le seuil de l'appartement où se trouvait Annibal, et il tremblait tellement que Nikel fut obligé d'ouvrir la porte lui même. A l'aspect d'Annibal, Horace resta immobile et stupéfait, sa fureur s'éteignit ; il frissonna et se tut.

Salviati, à l'époque où son ami l'avait quitté, était d'une beauté remarquable : en le voyant dépouillé de tous les agréments qu'il avait admirés lui-même, Horace ne put se soustraire à une émotion douloureuse ; ses cheveux noirs étaient épars, en désordre ; son front livide menaçait comme celui du fou !

A la vue de Landon il détourna la tête, ses dents claquèrent et rendirent un son métallique ; il tendit à Horace une main froide ; ses yeux étaient attachés sur la table qui se trouvait auprès de son lit et sur laquelle Landon vit des papiers et plusieurs flacons pleins de vin, parmi lesquels était une fiole à demi pleine d'une liqueur brune. Soudain Annibal releva la tête, et lançant à Horace un éclair plutôt qu'un regard, il lui dit : — Je viens de m'empoisonner, et... je m'enivre.

Landon s'avança précipitamment comme pour lui porter secours, la pitié étouffant tout autre sentiment ; mais un geste impérieux d'Annibal désigna une chaise sur laquelle il se laissa tomber, et Salviati, avec un sourire ironique, lui dit : — Va, laisse-moi mourir... Il pencha la tête sur sa poitrine pour cacher sa honte, et reprit : — Horace, je me suis mis, comme un lâche, dans la situation d'un enfant auquel personne ne fera jamais que des caresses, parce qu'il est faible et débile, et cela pour exercer encore une sorte d'empire... Je veux ! osai-je vouloir ?... Je serais mort loin de toi, mais te voir, Horace ! te voir et entendre ta voix me pardonner... oh ! pour cela je souffrirais mille morts !

— Te pardonner !... à toi, mon bourreau !...

— Eh ! s'écria le moribond d'une voix éclatante, n'as-tu pas été le mien ?

— J'étais aimé, moi !...

— Et moi, j'aimais...

— Elle m'appartenait.

— Non, c'est moi qui te l'ai montrée.

— Tu m'as assassiné !...

— Je meurs !...

— Meurs donc, traître !....

— Horace, jadis tu m'appelas du nom d'ami !...

— Tu n'es plus rien pour moi.

— Je meurs, Horace ! et... tu seras heureux, toi !... tu l'épouseras, elle t'attend.

— Tais-toi !... tais-toi !... s'écria Horace en fureur.

— Oh !... répondit Annibal, un mot de toi calmerait mes souffrances, et je mourrais heureux !...

Landon fut attendri ; il tendit la main à Salviati, qui s'en empara avec une sorte de rage, et fondit en larmes. Alors sa figure devint sereine, et, pen-

dant un moment, elle recouvra tout l'éclat de la jeunesse.

— Me pardonnes-tu, ami?

Horace baissa la tête, et le moribond effrayé s'agita en frissonnant.

— Où est-elle donc? demanda Horace.

— Elle est à Tours!... tu la reverras!... Ah! Horace! ce mot seul expierait des milliers de crimes... Annibal se tut un moment et reprit : — Tu la verras ensevelie dans une maison funèbre, dans ce qu'ils appellent *le Cloître*... je ne l'ai jamais traversé sans terreur... Je te répéterai ce que jadis tu as dit à sir Charles C... : — Rends-la heureuse...

A ce dernier mot, Annibal trembla de tous ses membres, et avec tant de force, qu'il écarta, par cette convulsion, les draps dont il était couvert; puis il se leva menaçant : Landon lui répondit par un regard farouche; il retomba sur sa couche avec effroi.

— Croirais-tu que je t'ai calomnié au point de lui annoncer que tu étais marié!... Horace frissonna. — Alors elle s'est levée, m'a regardé en disant : — Que m'importe, s'il m'aime!... Horace poussa des cris inarticulés, en restant néanmoins immobile et semblable à un fou.

Bientôt Annibal, en proie à des convulsions affreuses, fut hors d'état de prononcer une seule parole; il poussa des gémissements sourds et profonds, en indiquant à Landon le chevet du lit : il souleva, par un geste désespéré, l'oreiller sur lequel il se débattait, et montra des papiers; Horace s'en saisit, et Annibal, avec un sourire qui vint errer sur son visage décomposé, comme un rayon de lune sur des ruines, lui dit : Ce sont les véritables lettres de Jane... je les sais par cœur...

Horace les parcourait déjà avec avidité, mais un soupir de son ami les lui fit déposer sur la table, et il contempla en silence, mais avec une inexprimable douleur, l'agonie de cet infortuné : c'était là cet ami naguère florissant et remarquable par sa beauté; des larmes roulèrent dans ses yeux; Annibal les vit et les remercia par un regard. Alors, avec les regards effrayants d'un avare qui compte son or, il détacha silencieusement un ruban noir de son col et en montra dédaigneusement la couleur à Landon. Le portrait de Jane la Pâle roula sur le lit. Cette peinture était due à un pinceau célèbre, et il était facile de voir que la voluptueuse ivresse de la figure avait longtemps fait le bonheur du mourant. Annibal tendit le portrait à Horace, pour lui indiquer qu'il le lui donnait, mais il le ramena précipitamment vers lui en ajoutant à ce geste un regard significatif.

Landon interpréta ce langage secret et réussit à disposer cette image de manière qu'Annibal pût la voir jusqu'à son dernier soupir. Il fit un mouvement de tête et dit :

— Que de bonté!... Ah! tu me pardonnes?

— Oui, dit Horace.

— Horace! ma mort est bien douce!.... Une lumière magique rendit encore à son visage l'éclat de la jeunesse; il regarda l'image de Jane.

— Elle est belle, mais terrible!...

Telle fut sa dernière parole : un instant après, il parut s'endormir et ne se réveilla plus.

Horace, en voyant son ami exhaler le dernier soupir, resta pendant quelque temps en proie à une sombre terreur. Le portrait de Jane gisait sur ce corps, et, pour la première fois, cette belle créature reparaissait brillante à ses yeux, mais entourée du spectacle le plus lugubre : cette sinistre pensée passa comme un éclair; Landon prit aussitôt sa résolution avec une énergie qui la rendit irrévocable.

Il sortit, appela Nikel, et lui dit : — Annibal est mort, je te charge d'empêcher que l'on n'étourdisse la duchesse de cette aventure. Le testament de Salviati est sur la table, il expliquera cet événement, mais tu empêcheras surtout que dans l'hôtel on s'entretienne de cette aventure, et tu tâcheras de faire passer le convoi, de grand matin, par le petit hôtel... entends-tu?...

— Oui, mon général.

Horace prit la main de son chasseur, lui dit d'une voix émue : — Adieu, Nikel!... et fit quelques pas; Nikel courut, et l'arrêtant :

— Pourquoi donc adieu, mon général? quand vous iriez au diable... je dois vous accompagner.

— Tu n'es pas assez discret.

— Ah! faut-il que ce soit mon général...

— Eh bien! Nikel, dit Horace à voix basse, pas un mot, ou je te brûle la cervelle.

— Suffit, mon général.

— Alors reste ici trois jours pour exécuter les ordres que je viens de te donner, et tu viendras me rejoindre à Tours : mais garde-toi de faire une seule démarche qui puisse trahir ton voyage; tout serait perdu... Nikel s'inclina.

Landon, jetant un dernier coup d'œil plein de pitié sur Annibal, sortit de ce fatal appartement. En traversant la cour, ses regards se portèrent malgré lui sur l'appartement d'Eugénie. Elle était à sa fenêtre, épiant, avec la sollicitude de l'amour, le moment où Horace rentrerait, et, en l'apercevant, elle quitta la croisée pour courir au-devant de lui.

—Horace, dit-elle d'une voix troublée, qu'est-il donc arrivé?... Il garda le silence. Quand tous deux furent parvenus dans la chambre, la lumière permit à la duchesse de remarquer le changement des traits de Landon, et elle s'écria avec un doulou-

reux accent : — Tu es pâle!... oh! qu'as-tu donc, mon amour?...

— Eugénie, dit Horace, Annibal est venu!...

— Oui! dit-elle avec un sourire convulsif.

— Il est mort tout à l'heure entre mes bras... Eugénie respira. Landon reprit : — Eugénie, cet événement me contraint de faire un voyage.

— Tu vas partir?... dit-elle, partir en ce moment?...

— A l'instant.

— Me quitter au moment où ta pauvre Eugénie va te donner un enfant!... un fils, mon ange!... ton fils ne t'arrêtera-t-il pas?...

— Je reviendrai, Eugénie.

— Dois-je l'espérer?... dit-elle en pleurant. Ah! je vais partir avec toi!...

— Cela est impossible.

— Pourquoi?

— Veux-tu risquer ta vie, celle de notre enfant?... Eugénie, ne me force pas à te refuser. Mon voyage exige la plus grande célérité...

— Écoute, Horace, dit-elle en l'interrompant, tu es embarrassé... mon cœur est le tien, et je le sens gêné, oppressé! souffres-tu? je veux ma part de ton chagrin. Ta fortune, ton honneur sont-ils compromis?...

Horace s'assit, croisa ses bras sur sa poitrine et resta absordé dans une profonde rêverie.

— Il ne m'écoute pas, dit-elle avec désespoir. Elle se mit à le contempler à la dérobée et surprit les regards presque effrayants qu'il lui lançait par intervalles : alors il y eut un moment de silence pendant lequel Eugénie essaya de secouer les sinistres pressentiments dont elle était agitée. Horace se leva pour aller dans son cabinet.

— Où vas-tu? dit-elle. Cette incessante inquisition de l'amour qui fait le charme de la vie intime, devient au jour du refroidissement une insupportable tyrannie. Landon, égaré par le malheur qui l'accablait, jeta un regard de maître à sa femme (en ce moment Eugénie était *sa femme*); il lui répondit :

— Eh! pour Dieu, ma chère, laissez-moi!... Je vais dans mon cabinet chercher l'argent nécessaire pour mon voyage!... Ce ton, qui tout à coup discordait avec une année entière d'amour et de confiance, fit frissonner Eugénie; ses yeux devinrent secs, elle pâlit, refoula sa douleur au fond de son âme, le regarda avec amour, et d'une voix pleine de douceur :

— Mon ami, dit-elle, je te le demandais pour savoir si je pouvais t'éviter une peine!... Landon, trop ému, voulut sortir.

— Tu pars!... s'écria-t-elle, et... sais-tu ce que vaut une minute pour ton Eugénie?... Laisse-moi t'accompagner, je te verrai quelques instants de plus!... Sa figure suppliante et craintive respirait l'amour, et ses genoux tremblants ne pouvant plus la soutenir, elle se prosterna aux pieds d'Horace.

Landon voulait prendre les fausses lettres qu'Annibal lui avait fait parvenir jadis, afin de dévoiler à Jane Smithson la trame odieuse dont il avait été victime, et comme un criminel qui efface les vestiges d'un assassinat nocturne, il eut peur qu'Eugénie ne le vît toucher à ces papiers qu'elle ne connaissait que trop, et ne devinât l'affreuse vérité; car les femmes qui aiment ont un sens si délicat pour ce qui concerne leur unique bien, que Landon craignait même un regard : il refusa donc cette faible grâce à Eugénie.

Elle baissa la tête sur son sein, se tut, et ne poussa même pas un soupir. En un moment Landon revint avec une telle rapidité que, quand sa femme releva son visage baigné de pleurs, elle le trouva à ses genoux. Il lui prit les mains, les couvrit de baisers, la saisit dans ses bras, et, en proie à un délire croissant : — Adieu! dit-il, adieu!

— Horace, tu reviendras pour voir ton enfant?

— Oui.

— Tu reviendras pour consoler ton Eugénie de ses douleurs?

— Oui.

— Ne manque pas à revenir; je mourrai, si je ne te revois bientôt.

— Oui!... Et il se leva pour partir.

— Et tes chevaux?...

— Je vais à pied jusqu'à la voiture...

— Seul?

— Oui, seul...

Eugénie se leva, ouvrit la croisée, et attira son mari près d'elle; puis, lui montrant le ciel dans toute sa magnificence et la lune qui roulait entre des nuages de bronze : — Horace, tu n'abandonneras jamais ton Eugénie... tu es mon protecteur, ma vie, *tu es à moi!*... tu me dois le bonheur!... Ah! tu me l'as promis par un regard, par un baiser!... Pars donc, mon amour, je ne crains plus rien!...

Landon se tut, serra la main d'Eugénie en versant des larmes, embrassa sa femme dans une étreinte d'amour et de désespoir, et disparut. Eugénie resta clouée à cette fenêtre, attendit que son mari parût dans la cour, écouta le bruit de ses pas, le suivit des yeux, l'entendit ouvrir la porte, et lorsqu'il la ferma elle crut avoir vu Horace tomber dans un gouffre.

Malgré sa noble confiance, la duchesse resta en proie à de tristes réflexions qui se succédèrent avec rapidité. C'était la première absence dont elle subissait le supplice, elle en ignorait les motifs. Hélas!

rien n'est affreux comme les premiers moments qui suivent le départ d'un être qui nous est cher et avec lequel surtout on a contracté une longue habitude de bonheur. Alors il n'y a plus ni heures, ni jours, on souffre, et, sans qu'on puisse désirer la mort, on a trop de la vie. Les pensées arrivent en foule, et on ne les coordonne plus; tout est machinal. Eugénie prévoyait vaguement tout le malheur de sa situation, mais elle en ignorait la cause; elle ne pouvait qu'en pressentir les suites.

Le lendemain matin, sa mère vint la voir et la trouva changée. Eugénie lui apprit le départ subit de son mari avec une simplicité affectée et en lui cachant la peine que ce voyage lui causait.

— Je ne m'en irai, certes, pas! dit madame d'Arneuse à madame Guérin; abandonner ma fille dans l'état où elle est!... Un mari seul en est capable; moi, rien au monde ne m'arracherait d'ici. Les hommes ont des affaires importantes que nous ne comprenons pas, ajouta-t-elle, et cette absence inconcevable me force à rester auprès de ma fille!...

— Je reconnais là ton bon cœur, dit madame Guérin.

— Ma mère, je vous remercie, car la solitude me serait cruelle...

— N'est-ce pas ma fille?... Abandonner sa femme quand elle est sur le point d'accoucher!...

— Ma mère, ne l'accusez pas, je connais son cœur, et la nécessité seule...

—Allons donc! c'est mal, très-mal, c'est affreux!... Cet homme-là, je l'ai toujours dit, a un cœur sec... il est égoïste...

On apprit dans la journée la mort d'Annibal, et Nikel ayant réussi par ses soins à étouffer les détails de cette aventure, cet événement fit croire à madame d'Arneuse que son gendre pouvait avoir des affaires sérieuses à traiter.

Eugénie se livra sans résistance à tous les caprices de sa mère, qui ne trouva plus en elle qu'une fille craintive et soumise; il semblait que l'âme d'Eugénie eût suivi Landon. Elle restait constamment distraite, rêveuse, et ne remerciait même pas sa mère des soins qu'elle lui prodiguait avec une activité, un empressement extrêmes. Madame d'Arneuse, ravie d'avoir un prétexte honorable pour rester à Paris, enchantée de la soumission de la duchesse, avait subitement changé d'opinion: — Elle avait enfin, disait-elle, reconquis tous ses droits sur le cœur de sa fille, et M. le duc de Landon seul avait causé la mésintelligence qu'elle déplorait depuis si longtemps... Quatre jours après le départ de Landon, Rosalie entra chez sa maîtresse et lui dit:

— Madame, le valet a fait comme le maître, il s'est enfui...

— Pauvre Rosalie!...

— Oh! madame, répondit-elle, je ne m'afflige pas!... si Nikel est avec M. le duc, je suis tranquille, et si mon traître m'a quittée sans me dire adieu, c'est marque certaine d'un prochain retour.

— Dieu le veuille, Rosalie!

— Oh! mon Dieu comme madame est triste! elle ne prend même plus aucun soin de sa toilette; je pourrais l'habiller de travers sans qu'elle me dît un mot...

Plongée dans une morne douleur, chaque jour la duchesse attendait le lendemain avec une impatience croissante: tout la fatiguait, elle aurait voulu dévorer le temps; le passage des voitures lui causait une sensation si douloureuse, qu'on fut obligé d'empêcher le bruit de la rue d'arriver jusqu'à elle. Tout à coup les lettres vinrent à manquer, l'existence lui devint à charge, et, chose digne de remarque, plus elle souffrit, moins elle se plaignit: sa douceur et sa résignation augmentèrent avec sa peine.

Le terme de sa grossesse la surprit au milieu de ces angoisses. Elle se souvint d'avoir écrit jadis à Horace que souffrir pour *son* bonheur, mourir même, serait pour elle une sorte de joie, et ce souvenir lui rendit quelque courage. Madame d'Arneuse attendait son gendre avec impatience, mais on ne reçut aucune nouvelle de lui. Eugénie fut gardée par ses deux mères, et à tout moment elle appelait Horace. Elle eut un fils, et pleura de joie en remarquant la parfaite ressemblance de l'enfant et du père; elle voulut le nourrir, et son chagrin fut souvent allégé par le plaisir qu'elle éprouvait à contempler cette vivante image de son bien-aimé. Plus d'une fois on la vit sourire quand sa mère disait: — Apportez M. le marquis de Landon... Mais ce sourire était plein de tristesse.

Madame d'Arneuse entoura de son ostentation habituelle les soins qu'elle prodigua à sa fille; elle semblait à tout moment accuser son gendre en montrant avec quel zèle elle le remplaçait.

— Il ne m'écrit pas! disait Eugénie. Quel nom donnerons-nous à son fils?... Elle leva cette difficulté en le nommant Horace-Eugène. — C'est la meilleure manière de nous rendre inséparables!... dit-elle avec amertume.

Au milieu de ces événements, madame d'Arneuse devint souveraine maîtresse dans la maison de sa fille. Elle en éprouva une joie que, par décence, elle aurait bien voulu cacher; mais son bonheur ne fut un secret pour personne: elle proclamait ses ordres avec une dignité, avec une habitude, un instinct du commandement qui la rendaient heureuse, ne fût-ce que de la manière dont elle s'acquittait de ces nobles fonctions. Quelquefois elle daignait se familiariser

avec les gens et leur demandait : — M. le duc n'arrive donc pas? Hélas! que je désirerais voir M. le duc ici! Ma fille peut devenir bien dangereusement malade!... Alors son activité d'esprit et de corps trouvant une pâture, elle joua très-bien son rôle de mère auprès d'Eugénie. Si parfois cette tendresse avait encore une expression dure, il fallait en accuser son naturel et la nécessité, disait-elle, d'en imposer à une jeune femme qui répugnait à se conserver la vie...

Madame d'Arneuse, au milieu de sa profonde douleur, conservait une singulière présence d'esprit : elle était ingénieuse et fertile en ressources pour tromper Eugénie sur le temps écoulé depuis l'absence de son mari, et madame Guérin admirait les inventions nouvelles par lesquelles elle savait distraire sa fille. Une circonstance qui aggravait chaque jour le chagrin d'Eugénie était le défaut de nouvelles : madame d'Arneuse se procura plusieurs lettres de Landon, et, avec une patience incroyable, elle découpa tous les mots nécessaires pour fabriquer une lettre qu'elle avait composée à l'avance; puis, rassemblant ce *pasticcio* sur une feuille de papier, elle en fit tirer un *fac-simile,* imita assez adroitement sur l'adresse le timbre de la poste, et présenta cette lettre à Eugénie.

On peut juger de la joie qu'éprouva la duchesse à la lecture de cette lettre qui expliquait assez bien le silence de Landon depuis trois mois; Eugénie ne discuta pas le mérite du style, qui ressemblait assez peu à celui de Landon. Heureuse mille fois, elle laissa tomber le papier quand elle lut la recommandation que lui faisait son mari de donner à son fils les noms réunis d'Eugénie et Horace. — Ah! s'écria-t-elle en pleurant, il m'aime! il m'aime toujours!... Nous avons encore cette chère et précieuse communauté de pensées, ce sixième sens des amants!... Dès lors son chagrin se dissipa, elle recouvra quelque tranquillité, et ne soupçonna point la sincérité de cette lettre; sa santé revint même dans tout son éclat.

Quelques mois se passèrent ainsi, et Eugénie espéra en vain d'autres lettres, car madame d'Arneuse n'osa pas recommencer deux fois la même supercherie : elle avait cru faire ainsi gagner à Eugénie le moment où Landon serait de retour, et Landon ne revint pas. Alors la duchesse retomba promptement dans ses premières alarmes : le fantôme de Jane la Pâle lui apparut, elle l'accusa de la désertion d'Horace; la mort d'Annibal ne confirmait que trop de tels soupçons.

La mère et la grand'mère d'Eugénie avaient coutume, depuis que celle-ci était malade, de venir le matin dans sa chambre, et souvent elles s'y rendaient avant son réveil. Un jour, le hasard voulut que la duchesse s'éveillât sans faire aucun bruit; elle entendit ses deux mères chuchoter à voix basse. Aussitôt elle ferma les yeux, feignit de dormir et écouta.

— Quelle affaire assez pressante peut retenir Landon cinq mois hors de chez lui sans donner signe de vie?... serait-il mort?... disait madame d'Arneuse.

Eugénie frissonna. — On me trompe... pensa-t-elle avec effroi.

— Il y a quelque mystère là-dessous, répondit madame Guérin, et il est probable que nous ne le découvrirons pas, mais certes il est arrivé quelque événement important.

— Quel événement? reprit madame d'Arneuse. Landon n'a éprouvé aucun échec dans sa fortune, et le duc R*** a dit l'autre jour qu'on allait le nommer pair de France...

— Tout cela est bien, reprit madame Guérin en interrompant sa fille, mais tu ne sais pas que ce jeune homme mort il y a six mois est mort empoisonné.

— Empoisonné! s'écria madame d'Arneuse, et par qui?... serait-ce...

— Il s'est empoisonné lui-même : il paraîtrait qu'il s'est puni de je ne sais quel crime dont il était coupable envers Landon...

Eugénie jeta un grand cri et s'évanouit. Son heure était venue. Pour elle la vérité fatale avait lui dans tout son jour. — Je suis abandonnée! s'écria-t-elle, je suis trahie!... Puis tout à coup, se voyant dans les bras de sa mère, elle se tut. Aux questions multipliées de madame d'Arneuse, elle répondit constamment que ses exclamations avaient été causées par un rêve.

Madame d'Arneuse et madame Guérin furent abusées par le calme apparent sous lequel Eugénie déguisa son désespoir. Mais la contrainte qu'elle s'imposa redoubla ses tourments, on la vit bientôt tomber dans un profond anéantissement. Elle bannit de sa présence sa mère, sa grand'mère, son enfant même, qu'elle ne vit plus que pendant le temps strictement nécessaire pour l'allaiter; elle annonça même l'intention de le sevrer, elle qui trouvait tant de bonheur et mettait tant d'orgueil à le nourrir!... Dévorée par la jalousie et par le désespoir, elle renferma héroïquement ses souffrances dans son âme, toute expansion lui étant interdite par la sécheresse de madame d'Arneuse et par la banalité de madame Guérin, qui toutes deux lui prodiguèrent d'impuissantes et maladroites consolations.

La duchesse avait été accoutumée à remplir les devoirs imposés par la religion, elle était vraiment pieuse, mais elle avait négligé Dieu pendant l'année de bonheur qui venait de s'écouler; car il est à remarquer que l'amour est de toutes les passions celle

qui se suffit le plus à elle-même, et qui écarte des autels les âmes amoureuses qui doivent y trouver un jour leur dernier refuge : alors Eugénie courut aux pieds du Dieu vivant, et son cœur y resta muet. Vainement elle essaya de prier, le ciel était vide pour elle, Landon régnait seul dans son âme.

Après avoir langui pendant longtemps, elle se rattacha tout à coup à la vie avec une sorte de fureur. Ce paroxysme lui rendit toute son énergie; elle résolut d'aller chercher son époux, de reconquérir ce bien qui lui appartenait, au moins en vertu des lois humaines. Ce projet lui apparut sous son vrai jour. — Irai-je, pensa-t-elle, redemander au nom des lois un cœur que mon amour et mes soins n'ont pas su conserver?... Elle conçut alors le dessein sublime de se retirer à Lussy, pour y mourir en emportant le secret de ses douleurs; puis tout à coup la jalousie lui montra les deux amants épouvantés par son arrivée. Mais elle prit le change sur ses véritables sentiments quand elle se crut inspirée par la haine qu'elle portait à sa rivale. L'amour seul la poussait à ce dernier parti : *le voir!*... périr sous ses yeux s'il la repoussait ou obtenir la faveur de vivre là où il vivait; elle aurait bien des souffrances à supporter, mais elle pourrait au moins glaner quelques regards. Et... son enfant!... son enfant ne vaudrait-il pas un sourire à la mère?... Elle résolut de partir.

Alors, avec toute la finesse des femmes, elle chercha les moyens de découvrir le lieu où Jane et Horace s'étaient retirés. En s'occupant ainsi de son départ, ses douleurs se calmèrent. Eugénie se sentait renaître en pensant qu'elle allait infailliblement revoir son bien-aimé, et peut-être était-il encore tout à elle...

Elle se rendit à la place Royale. En approchant de cette maison longtemps habitée par Jane Smithson et où Landon avait été si heureux, elle fut saisie d'un tremblement convulsif, elle hésita même longtemps à entrer. Elle aussi allait questionner le concierge!... Elle ne trouva plus ce vieillard qu'Horace lui avait dépeint; un jeune homme lui apprit où le vieux portier s'était retiré. Il habitait Vincennes : Eugénie y courut; car lui seul savait ce qu'étaient devenus les anciens locataires. — Madame, lui dit-il, miss Cécile Smithson a épousé lord C..., et j'ai vu là un beau mariage! deux enfants qui s'aimaient bien, deux anges! puis, ma petite dame, auprès d'eux était miss Jane Smithson, jadis si belle et déjà flétrie, malheureuse, éplorée... Ah! excusez, madame, si je pleure, mais cette douleur est toujours là, sur mon cœur... Je leur dois tout, cet asile, ce champ. Alors, madame, elle était abandonnée...

— Abandonnée!... s'écria Eugénie.

— Abandonnée par un jeune officier qu'elle aime, et... elle seule au monde sait aimer! Pour la distraire, lord et lady C... ont voulu l'emmener avec eux à Tours, mais rien ne pourra la consoler... Elle a cependant consenti à les suivre... Il me semble encore que j'assiste au départ de miss Jane : elle m'ordonna de faire porter dans la cour tous les meubles qui étaient dans son appartement, et elle les a brûlés, madame... Elle ne voulait plus voir ce qu'avait vu et touché ce jeune homme... Elle a dû mourir de chagrin...

Eugénie tressaillit : était-ce de joie ou de douleur? Elle l'ignorait elle-même.

— Êtes-vous sûr qu'elle soit à Tours?...

— Je le crois, madame, et elle doit y être seule, car lord et lady C... ont passé par Paris il y a environ un an...

— Seule! s'écria Eugénie, seule!... elle disparut.

A quelques jours de là, madame d'Arneuse et madame Guérin, plongées dans un étonnement profond, soumettaient Eugénie à ces différents chefs d'accusation :

— Pourquoi Eugénie avait-elle quitté Paris sans prévenir sa mère du but de son voyage?...

— Emmener Rosalie, une fille sans expérience! quelle folie!...

— Agir sans demander de conseils!

— Quels événements extraordinaires pouvaient donc autoriser une semblable conduite?...

— Quels malheurs n'arriveraient pas à des femmes d'une si grande jeunesse livrées à elles-mêmes!

— Telle est l'ingratitude des enfants!

Enfin le courroux des deux dames s'apaisa. Des mille sentiments qui les agitèrent successivement il ne resta plus que la curiosité, le seul qui soit impérissable chez les femmes : elles cherchèrent à le satisfaire par tous les moyens qu'elles purent imaginer.

XIV.

Jane la Pâle avait choisi pour sa retraite le quartier le plus solitaire de la ville de Tours. Le seul aspect de sa demeure révélait la sombre mélancolie qui la lui avait fait chercher. Empreinte de la sombre couleur que lui ont léguée les siècles, la cathédrale de Saint-Gatien est environnée de grands bâtiments aussi noirs que les arcs nombreux qui soutiennent sa grande nef, et à l'endroit où, derrière l'abside, les arceaux se réunissent et abondent, comme pour protéger le tabernacle, est une place morne et silencieuse; l'herbe y croît entre les pavés, elle est presque toujours déserte. A peine, dans le jour, trois ou

quatre habitants passent-ils à travers cette enceinte, et alors leurs pas retentissent dans le silence. Non loin du chœur s'élève une maison qui faisait jadis partie du cloître, comme l'indiquent les pignons séculaires, sa forme antique, la construction des croisées et la teinte sombre des pierres. Auprès de cette maison est le séminaire, plus loin les bâtiments de l'archevêché. La fabrique, en employant pour son usage presque toutes les constructions qui dépendaient jadis du domaine de l'église, semble avoir abandonné par grâce aux victimes du monde cette habitation solitaire. Là demeurait Jane, gardée par une double enceinte de paix et de mystère. Parfois cette effrayante solitude était troublée, mais par les mille voix du peuple et par les chants religieux qui, traversant les murs, venaient mourir à son oreille comme le bruit du monde qu'elle avait quitté.

C'est là que Landon put oublier en un instant tous les maux qu'il avait soufferts. Il fut saisi d'admiration pour Jane en traversant cette solitude glaciale. Il regarda l'entrée du cloître, et une voix lui disait : —Ici finit le monde... Il regarda la maison de Jane, et la même voix lui dit : Là elle est ensevelie!... Landon s'arrêta et des larmes coulèrent sur son visage. A ce moment il perdit tout souvenir d'Eugénie et il entra dans une vie nouvelle. Il allait revoir Jane, la revoir enveloppée de l'éclat d'un amour sans tache... Elle n'avait pas failli, elle, aux saintes promesses du premier amour! et lui... comment oserait-il s'asseoir au banquet céleste, ivre encore des plaisirs d'un amour parjure? Vivre auprès d'elle, à côté d'un précipice.... qui devait l'engloutir peut-être...

Il contemplait cette maison dont l'aspect agitait son cœur plus puissamment que toutes les joies d'un hymen détesté. Jamais Eugénie n'avait, avec tout son amour, excité dans son âme une sensation aussi délirante. Il avança lentement, souleva le marteau de la porte, et le coup retentit dans son cœur.

Une jeune fille d'une dizaine d'années environ parut et resta debout, inquiète, en le voyant entrer et regarder avec curiosité cette cour silencieuse : des rosiers, des chèvrefeuilles, des jasmins encore fleuris, tapissaient les murs. Horace revint vers la petite fille, et lui dit : C'est ici que demeure miss Jane Smithson?

— Oui, monsieur.

— Elle y est, sans doute?... demanda-t-il en restant dans une affreuse anxiété.

— Non, monsieur... Puis la petite fille le regardant d'un air malin, ajouta tout bas : — Mademoiselle nous a recommandé de répondre ainsi à tout le monde.

— Elle y est donc?...

— Non, monsieur; maintenant elle est à la messe.

— Seule?... reprit Horace.

— Oh! non; mademoiselle ne sort jamais sans Nelly...

Nelly était la nourrice de Jane; depuis l'âge de vingt-cinq ans elle avait suivi les destins du père et de la fille : c'était un de ces domestiques que Sterne appelle *d'humbles amis*.

Alors Landon, s'asseyant sur une marche avec cette naïveté enfantine qui revenait en lui, compagne du bonheur et du véritable amour, prit la jeune fille sur ses genoux, et tirant quelques pièces d'or de sa bourse, il les lui montra en lui disant : — Réponds, mon enfant, à toutes mes questions et tu auras tout cet or-là pour toi...

La petite fille parut chagrine; elle remua la tête et dit : — Je vous répondrai et je ne veux pas de votre argent... Votre fortune ne vaut pas un sourire de mademoiselle, et elle me gronderait, elle qui ne gronde jamais, si elle apprenait que sa petite Gertrude s'est fait payer une réponse... Je ne devrais rien dire, mais je parlerai, parce que vous ressemblez au portrait du bon ami de mademoiselle.... celui qu'elle attend... Pourquoi pleurez-vous?... Vous faites comme Nelly quand elle entend miss s'écrier : —Aujourd'hui, Nelly, c'est aujourd'hui!... Eh bien! Nelly pleure, et elle dit tout bas que mademoiselle est folle, mais je sais bien qu'il n'en est rien, car elle m'apprend à lire.

Landon, charmé du babil de Gertrude, l'embrassa. — Eh bien! vous dites donc, mon enfant, que Jane ne reçoit personne?

— Jane!... s'écria Gertrude en colère, voulez-vous bien dire Jane Smithson!

— Allons, ne nous fâchons pas; réponds-moi.

— Oui, monsieur, depuis un an, depuis le jour que lord et lady C... sont partis, miss,... entendez-vous? miss Jane n'a vu personne,... excepté... un jeune homme, l'ami de celui qu'elle aime, et... il y a quatre jours... le soir, il a commis une faute, et mademoiselle l'a banni... Il était devenu maigre,... maigre; il faisait peur... Là, Gertrude baissa la voix et dit : Nelly prétendait qu'il aimait miss...

— Mais, il faut toujours, répondit Horace, que miss Jane voie quelqu'un, quand ce ne serait qu'en se promenant.

— Nenni, reprit Gertrude avec vivacité, mademoiselle ne sort pas; et, quand elle va à la messe, elle met un grand voile noir bien épais...

— Pourquoi noir?

— Elle est toujours en deuil... Elle est belle!... on dirait qu'elle s'habille ainsi par coquetterie... elle est si blanche!

— Vous l'aimez bien?...

— Si je l'aime!... ah! monsieur, miss Jane est une mère pour moi!...

— Et vous dites qu'elle ne sort jamais?...

—Oh ! quelquefois Nelly fait la malade ; et alors, le soir, au crépuscule, elle va se promener sur le bord de la Loire, et... elle marche lentement, elle parle de *lui* à Nelly, parce que Nelly *le* connaît.

Horace pressa Gertrude sur son cœur et l'embrassa. — Écoute, mon enfant, lui dit-il, laisse-moi entrer dans les appartements de miss Jane.

— Entrer chez mademoiselle !... s'écria Gertrude avec effroi, êtes-vous fou ? mais personne... Entrer chez mademoiselle !... Venez, dit-elle en se levant et ouvrant la porte sur le seuil de laquelle ils étaient assis, voici la pièce où tout le monde vient parler à Nelly ; mais mademoiselle ne voit jamais personne.

— Et où miss Jane recevait-elle donc Annibal ?

— Ah ! reprit Gertrude avec naïveté, dans le salon qui est là... Et traversant les appartements, elle conduisit Horace à l'habitation de Jane. Parvenus au vestibule, Landon aperçut une très-belle statue de marbre. Elle représentait l'Amitié gravant sur un arbre les noms de Cécile et de Charles ; il soupira en voyant cette invitation constante faite à Jane de se rejeter dans le sein de l'amitié.

— Eh bien ! venez donc, lui dit Gertrude en lui montrant un salon décoré avec cette simplicité anglaise qui s'accordait merveilleusement avec les goûts de Jane. Tout y respirait l'ordre, la propreté, la noblesse et une élégance sévère.

Landon s'avança par un mouvement brusque à la porte de la chambre à coucher de Jane, et l'ouvrit avant que Gertrude, qui s'élança sur lui, arrivât assez tôt pour l'en empêcher. La petite fille fondit en larmes en criant :

—Monsieur, mon bon monsieur, je vous en supplie ! n'entrez pas, mademoiselle me renverrait sans pitié... Et elle tomba aux genoux d'Horace. Horace ne l'écoutait pas, il regardait avec étonnement son portrait qui était d'une ressemblance étonnante. Il courut avec une sorte de dépit arracher un crêpe qui le couvrait, et, aux cris de Gertrude, il lui montra le portrait. Gertrude, soit stupeur, soit plaisir, resta muette en reconnaissant l'original : elle pensa vaguement qu'il était possible que ce monsieur fût l'ami de sa maîtresse, et dès lors elle laissa Landon maître de la maison.

Des pleurs inondèrent le visage d'Horace en voyant la harpe de Jane : ses cordes étaient brisées pour la plupart, et à peine en restait-il une dizaine des plus grosses. Landon, se souvenant avec ivresse qu'il avait autrefois coutume d'accorder la harpe de Jane, répara le désordre du temps, et, déchirant le crêpe qui mettait en deuil cette joyeuse compagne de ses amours, cette confidente des premiers transports de celle qu'il aimait, il attacha aux cordes de la harpe une rose qu'il venait de cueillir dans le jardin de Jane.

Une chaise contrastait par sa simplicité avec l'élégance des autres meubles ; c'était la chaise sur laquelle il s'asseyait jadis auprès de Jane, à la place Royale ; il s'y assit avec une sorte de délire, et, sur la table, devant lui, reconnut toutes les lettres que pendant ses longues absences il avait écrites à son amie. Ces lettres étaient tout usées, presque noires, et en plusieurs endroits, des larmes en avaient effacé les caractères. Horace écrivit sur l'enveloppe de la correspondance ces paroles de l'Évangile qui lui vinrent à la mémoire : « Mon fils « que voici était mort, et il est ressuscité ; il était « perdu, et il est retrouvé ; apportez promptement « la plus belle robe pour l'en revêtir... »

Tout à coup il éprouva un désir si violent de voir Jane, qu'il s'élança hors de la chambre emporté par un mouvement de folie : — Ma petite, dit-il à Gertrude, garde-toi bien d'avertir miss Jane de mon arrivée.

— C'est donc bien vous, répondit-elle, qu'elle appelle *toi !*...

Landon était déjà sorti et courait à la cathédrale. Il entra dans ce vaste édifice, et connaissant trop bien Jane pour la chercher au milieu de la foule, il s'avança lentement le long des chapelles latérales, jetant son regard aussi loin qu'il pouvait atteindre. Arrivé près d'une chapelle dédiée à la Vierge, il reconnut Jane Smithson. Elle était séparée de lui par divers groupes de femmes agenouillées, elle priait !... Il la contempla longtemps en silence, admirant son attitude suppliante, l'abandon de sa tête, l'onction de sa pose, la douleur qu'elle exprimait, et alors ce moment devint pour lui d'une frappante solennité. Le moindre son fut une voix, le moindre accident un présage. On chantait un passage du *Dies iræ*, et Landon frissonna involontairement. Il regarda Jane : elle était bien comme jadis à Saint-Paul au pied des autels, mais à Saint-Paul il l'avait admirée vêtue d'une robe blanche, présage de bonheur, d'une vie céleste et pure ; aujourd'hui, elle pleurait en longs habits de deuil ;... il la regardait avec amour, mais aussi avec douleur... Elle lui apparaissait comme le doux génie de la Religion, comme ces anges de la mort que la sculpture représente éplorés sur des tombes. Il détourna la tête et pleura, mais bientôt il s'endurcit contre ces sinistres présages, et, après avoir passé plusieurs fois devant la grille de la chapelle, il se dit : Je l'ai vue et je ne la perdrai plus !... quand je la reverrai, elle ne sera plus vêtue de noir.

XV.

— Nelly, dit Jane en sortant de l'église, ma

pauvre Nelly, ce que tu redoutes est arrivé, je suis folle, j'ai cru entendre son pas dans l'église; ne l'as-tu pas vu?... il n'y a que lui qui marche ainsi...

Elle soupira, et Nelly répondit : — Miss, allons plus vite; voici des gens qui vous regardent.

Jane précipita son pas. — Tu as raison, Nelly, tu me réponds comme à une folle, mais que veux-tu, si je suis folle, c'est par amour, et par amour pour lui. Nelly, n'ai-je pas toujours dit qu'il reviendrait? et, je t'assure, c'était son pas... Elle arriva chez elle, et en voyant la petite fille : — Qu'as-tu, Gertrude? dit-elle, tu parais étonnée de me voir...

— Je n'ai rien, mademoiselle...

Elle rentra dans son appartement, et, parvenue dans sa chambre à coucher, elle regarda le portrait de Landon en disant : — O mon Dieu! tu es muet! et je payerais une parole de ma vie!... Elle ne pouvait voir que le portrait, l'absence du crêpe ne la frappait pas encore. Elle jeta les yeux sur la cheminée et sonna Gertrude. — Gertrude, dit-elle, on a touché à ces papiers...

— Ce n'est pas moi, mademoiselle!

— Et qui donc?... — Gertrude rougit et baissa les yeux. — Qui est venu ici? s'écria Jane, qui? est-ce Annibal?...

— On m'a défendu de le dire, répondit Gertrude.

— On est entré ici! reprit Jane en laissant échapper un geste d'horreur.

— Oui, répliqua la petite fille effrayée.

— Qui? qui?... réponds-moi! A-t-on emporté quelque chose? qui donc?... parle!...

— Il a dit que vous verriez bien!...

Jane, craignant qu'Annibal ne se fût livré à quelque violence, en proie d'une autre part à l'espérance d'un bonheur auquel elle n'osait croire, tourmentée enfin par mille pensées qui la torturaient, restait immobile, et déjà, sur ses joues, apparaissait une terrible rougeur, quand elle tomba soudain dans les bras de Nelly et de Gertrude; puis jetant un grand cri : — C'est lui! dit-elle... Elle avait jeté les yeux sur la harpe. Elle resta quelque temps évanouie : Nelly effrayée lui faisait vainement respirer des sels, et déjà Nelly et Gertrude tremblaient, lorsqu'elle ouvrit ses yeux mourants. Ils se portèrent sur le tableau, et voyant que le crêpe avait disparu : — C'est lui!... répéta-t-elle d'une voix faible. Nelly, il est ici, il est venu! Ah! Nelly, je me meurs! Nelly pleurait, et Gertrude tout interdite se taisait. — Gertrude, s'écria-t-elle avec force, tu l'as vu?

— Oui, mademoiselle, il ressemble au portrait.

— C'est donc bien lui!... je n'en puis plus douter! Ah, Nelly! que je suis heureuse, et... c'est lui que j'ai entendu dans l'église, j'en suis sûre!... Elle se leva tout à coup, parcourut ses appartements comme enivrée. — Il revient! disait-elle... Arrivée devant la statue de l'Amitié : — Sir Charles, et toi, Cécile, vous aviez tort!... oh! bien tort! il est revenu, et s'il m'aime?... ce n'est pas une question! O bien, bien-aimé, c'est toi! dit-elle au portrait, je vais te revoir, t'entendre, te parler... — Nelly, ma Nelly, des fleurs dans tous les vases, ôte toutes les housses aux meubles, que tout prenne un air de fête, tout, jusqu'aux pavés de la cour; je voudrais les joncher de fleurs et de feuillage. Toi, Gertrude, tu vas m'aider à quitter mon deuil, je veux revêtir la blanche parure qui plaisait tant à ses regards. — Gertrude, qu'a-t-il dit? qu'a-t-il fait?... Que tu es heureuse d'avoir eu son premier regard, sa première parole!... Viens m'habiller, tu me conteras tout.

La folie dirigeait tous les mouvements de Jane : le moindre bruit la faisait courir à la fenêtre et regarder la porte; lorsque Gertrude lui tendit sa robe pour qu'elle la passât, loin de se prêter à cette nécessité de la toilette d'une femme, elle s'échappa et courut appeler Nelly. — Nelly, ma Nelly, tu sens que je ne veux pas qu'il me quitte une minute! — ma Nelly, il dînera avec moi; — Nelly, un joli dîner, les mets les plus simples, les plus frais, les plus recherchés, un dîner d'amants enfin. — Et surtout, personne que toi ne nous servira, ne nous dérangera.... — Je le servirais à genoux avec tant de bonheur!... Va, Nelly, guette-le dans le cloître, et avertis-moi!... Sois bien sûre que mon cœur sera trop faible quand tu me diras : — Miss, le voici!... Elle revient, elle chante; ce n'est plus le jour qui l'éclaire, c'est une lumière divine. Elle est habillée et s'assied. Assise, elle se lève et va demander à Nelly : — Vient-il? — Pas encore, miss. Elle frappe du pied, elle revient, se rassied. Elle se lève, regarde le portrait, passe ses doigts sur sa harpe, en tire un accord céleste, jette les yeux sur ses lettres, lit la phrase écrite par Landon, reconnaît l'écriture, y colle ses lèvres, baise ce qu'il a écrit, tressaille, et mille fois s'écrie : — Ah! que je suis heureuse!... Elle court. — Nelly, vient-il?... Le : *Pas encore, miss!* tombe sur son cœur comme un poids; elle retourne s'asseoir et attendre. Attendre! attendre ce qu'on aime! est-ce un bonheur, une peine, un supplice?... ou plutôt, n'est-ce pas tout cela à la fois? En revoyant la harpe et la rose, et la phrase et le portrait, elle s'attache à tous ces objets, les contemple : — O mon ange! dit-elle, oui, c'est toi, car toi seul au monde connais ces délicatesses de sentiment!... Elle va et vient, consulte toutes les pendules, examine si tout est en ordre, comme pour se donner une occupation, et s'écrie : — Oh! si je connaissais sa demeure!... L'impatience la gagne, son sang court dix fois plus vite dans ses veines; enfin, fatiguée comme si elle avait fait une longue route, elle se couche sur un sofa, et son imagination seule

s'agite et se tourmente, son corps n'a plus de forces.

Tout à coup elle entend Nelly, alors elle court, et Nelly n'a eu que le temps de faire un signe, Jane est déjà sur le seuil de la porte, elle attend le coup de marteau; Landon frappera sur le cœur de Jane. Il a frappé, elle ouvre la porte et s'élance, de ses deux mains elle s'empare de lui, elle est sur son cœur, elle l'embrasse, il lui rend en pleurant ses caresses, et le chemin qu'ils font ainsi jusqu'à la harpe est rempli par un seul baiser. Ils se regardent, pleurent et se taisent. Enfin, après ce silence enivrant, après ce moment où l'on croit ne pas vivre assez : — Ah! dit Jane, je n'ai demandé qu'une seule grâce au Ciel, et je l'obtiens : c'est de te voir! Parle, mon bien-aimé; ta voix, après un an d'absence, c'est... oh! rien ne peut l'exprimer! te voilà donc!... là, près de moi!...

— Oh! oui!... pour toujours...

— Horace, dit-elle, je savais bien que tu reviendrais, mais j'ignorais cette joie nouvelle. J'ai eu bien des tourments pendant ces deux années : je te vois... ô toi que j'aime!... tout est oublié!...

Landon fondit en larmes; dans ce peu de mots il retrouvait son amie : il ne sortait pas des lèvres de cette chère créature un seul mot de regret. Il avait passé deux ans sans lui écrire un seul mot, en la quittant il avait emporté la vie, l'âme de celle qu'il aimait; il la revoyait, et la grâce, la joie d'autrefois était celle d'aujourd'hui : le dédain le plus méprisant pour une femme n'excitait pas même un regard de reproche. Non, elle était sûre d'être aimée. L'homme qui l'honorait de son amour n'avait pas pu se tromper; ce qu'il avait fait était bien, elle soumettait humblement son intelligence à la sienne : le soleil s'était caché, il luisait maintenant, voilà tout : elle avait pleuré ne le voyant plus, elle lui souriait aujourd'hui en le retrouvant.

Toutes ces réflexions tombèrent dans le cœur de Landon comme un orage; il ne pouvait que répandre des pleurs et contempler Jane dans un saint recueillement.

— Si le bonheur n'avait pas ses larmes, dit-elle en essuyant les yeux d'Horace par un geste plein de grâce, je t'en voudrais de pleurer en me voyant; mais les grandes joies sont mêlées de tristesse... Ce mot attira sur le front d'Horace un nuage qui se dissipa soudain.

— Comme tu fais voir, à ton propre insu, s'écria-t-il, que j'ai sans cesse été présent pour toi!... A ces mots, Jane le prit par la main, et le promenant dans les appartements avec une feinte gravité, elle lui dit : — Mon seigneur et maître pourrait-il me montrer où il n'est pas?... En prononçant cette phrase, elle y mit l'accent de cette gaieté de cœur qui n'appartenait qu'à elle; puis, le serrant dans ses bras, elle s'écria en lui montrant son visage : — Oh! regarde ces yeux, regarde-les! tu leur dois un baiser pour toutes ces larmes qu'ils ont versées depuis deux ans.

Landon la prit dans ses bras, et l'asseyant sur ses genoux, il lui dit : — Chère âme, j'ai à te parler pendant longtemps... n'ai-je pas à t'apprendre une foule de choses?

— Quand tu parlerais toute la vie, et que, toute la vie, agenouillée devant toi, comme les anges devant Dieu, j'écouterais le doux son de ta voix, je ne me lasserais pas de t'entendre, de te voir, après t'avoir perdu, après être restée plus d'un an sans te voir. Que dis-je, un an? et ces deux autres années passées en Espagne, pendant lesquelles j'ai souffert les plus cruelles inquiétudes; et ce retour affreux!... car vous avez de terribles comptes à me rendre... Comment, reprit-elle en faisant un geste plein de grâce, comment, j'ose interroger!... oh! non, mon Horace, tu me diras ce que voudras! n'es-tu pas là, sur mon cœur?... ne sais-je pas que tu m'aimes?... Cependant il est une chose que je veux savoir : pourquoi as-tu voulu me tuer?... te souviens-tu de ce coup de pistolet? Quelle peur tu m'as fait!...

A ces mots, Landon accablé, serra Jane dans ses bras avec force, et lui dit : — Tu es un ange!...

— Je le crois bien! dit-elle. Ne sont-ce pas des anges qui servent Dieu, s'agenouillent en silence pour l'adorer, écoutent sans interroger, comprennent un regard, brûlent d'un feu pur et parcourent de l'œil l'éternelle immensité sans y trouver de fin, sans en être accablés? N'est-ce pas là ma vie?... N'es-tu pas la plus belle image que le Créateur ait laissée de lui-même ici-bas?... et comme je suis un ange femme, c'est-à-dire un peu faible, ce bonheur si grand m'accable quelquefois, comme en ce moment, par exemple, et si je n'avais pas ton sein pour reposer ma tête, que deviendrais-je?... En parlant ainsi elle lançait à Landon un de ces regards magiques dont la brûlante expression fait jaillir tous les sentiments de l'âme par les yeux.

Horace, immobile, admirait en silence : — Tu n'es pas changée, dit-il enfin, tu es toujours belle! A travers la douce blancheur de ton visage brille je ne sais quelle expression céleste...

Elle fit une révérence toute moqueuse, en disant : — Merci, monseigneur! Qu'on est heureuse de plaire à votre grandeur!...

— Et tu n'es plus en deuil... ajouta Landon, comme s'il se répondait à lui-même.

— Oh non! dit-elle, la vie et le bonheur sont revenus avec toi. Mais, mon amour, conte-moi donc tes aventures... ne suis-je pas femme et curieuse comme Ève?... Elle se mit alors à genoux sur un coussin, et appuyant son coude sur Horace, elle

posa son menton dans sa main, et, dans cette attitude toute contemplative, elle s'apprêtait à l'écouter avec l'extase du bonheur. Le duc se mit à jouer avec les boucles de la chevelure de Jane, et lui dit : — En te racontant ce qui s'est passé je n'ai pas de torts à expier : nous avons été victimes de la plus affreuse trahison!... Annibal est mort, il s'est empoisonné!... Jane laissa échapper un mouvement d'horreur.

Alors Landon, sans faire mention de son mariage avec Eugénie et de tous les événements qui pouvaient s'y rapporter, raconta succinctement à Jane tout ce qui s'était passé. Lorsqu'il eut terminé, il tira de son sein les papiers remis par Annibal et les fausses lettres, puis tous deux comparèrent les deux correspondances avec cette joie que les naufragés échappés à la mort mettent à raconter leurs peines.

Jane était plongée dans un étonnement profond : une semblable trahison emportait avec elle des idées toutes nouvelles pour son âme; elle qui n'avait jamais vu les hommes que sous le plus bel aspect, elle qui, n'étant jamais sortie du cercle habité par Annibal, Horace, sir Smithson, le vieux quaker, Charles C..., Cécile et Nelly, s'imaginait que tous les hommes étaient semblables à ceux qu'elle avait connus. Elle demanda à son cher Horace si de pareilles aventures arrivaient souvent dans le monde : sur sa réponse qui fut toute misanthropique, elle se tordit les mains avec une énergique expression de douleur, et leva les yeux vers le ciel comme pour se réfugier dans un monde plus digne d'elle; puis se jetant dans le sein d'Horace, elle s'écria : — Oh! je veux rester toujours là! ton cœur sera mon seul refuge sur cette terre! oh moi! moi si confiante! moi, qui avais si bien présumé de toi, que, pour sauver Cécile, j'aurais, je crois, embrassé sir Charles C... devant le puritain! Moi infidèle!... mais Horace, si je ne t'avais plus aimé, tu me connais assez... tu l'aurais su le premier. Va, si jamais je te trahis, je te permets de me tuer!...

Après un moment de silence, elle dit : — Ainsi, je t'avais perdu pour jamais, et je te retrouve aussi fidèle! Oh! je puis tout pardonner à Annibal, en faveur de sa confession, et ce ne sera pas ma voix qui s'élèvera jamais contre lui!... Horace, nous sommes unis pour toujours!...

— Pour toujours!... répéta le duc de Landon, qui, dans ce moment, avait tout oublié.

Le pas lourd et trembiant de Nelly se fit entendre. Jane, jugeant que le dîner était servi, entraîna Horace vers la salle à manger.

Le repas, mille fois interrompu, se prolongea dans la soirée. Nous n'essayerons pas de redire la vivacité de leur joie et leurs confiants discours, extases divines, grâces indescriptibles.

La nuit était venue que les deux amants se croyaient encore à leur premier baiser; enfin, Horace sortit après avoir promis de revenir le lendemain. En repassant dans le cloître, il n'eut plus aucune pensée sinistre, il ne fit même aucune attention au silence imposant qui naguère l'avait épouvanté, et au singulier spectacle que présentaient les accidents de la lune dont la lumière colorait à peine ces hautes et sombres constructions : — Ange du ciel, disait-il, comme en sa présence tout s'éclaircit, devient calme et serein! Tous mes chagrins ont fui... Elle m'a enivré, mon cœur suffit à peine à porter tant de bonheur!...

En effet, Horace était absolument comme s'il n'eût jamais quitté Jane. Le moment où il l'avait revue s'était confondu avec celui où il l'avait abandonnée, si bien que l'intervalle disparaissait entièrement. Son cœur n'avait de place que pour le bonheur et pour l'amour. Aucun nuage ne vint ternir cette belle aurore de sa passion renaissante; le souvenir d'Eugénie ne se mêla point à sa méditation nocturne. Eugénie n'existait plus pour lui : il repoussa comme un remords le souvenir de cette aimable créature, et, abandonnant son avenir tout entier au hasard, il résolut d'acheter à tout prix les quelques instants de bonheur que lui promettait l'illusion de son amie; il vécut dès lors sous l'empire du même charme qui l'avait subjugué la première fois qu'il vit Jane à Saint-Paul.

Le lendemain et les jours suivants il la revit et ne la quitta plus, satisfaisant ainsi à ce besoin impérieux que l'on éprouve de voir sans cesse l'objet qu'on aime, surtout quand une longue absence nous l'a rendu plus cher : mais il n'est rien au monde que l'âme de l'homme, véritable abîme, ne sache épuiser, et cette première soif de l'amour, ce temps de délices où le sentiment se repaît de riens et jouit en égoïste de sa propre existence, furent bientôt passés. Alors Eugénie apparut à Landon : elle apparut terrible! Autant ses premières jouissances avaient été vives, autant ses réflexions furent cruelles. Il y a dans la vie une situation affreuse : être aimé, avoir un autre cœur que le sien dans lequel on verse les pensées les plus fugitives qui s'élèvent en l'âme, et en garder une seule, une terrible qu'il faut ensevelir et par laquelle on se sent rongé.

Bientôt Nikel arriva et rendit compte à son maître des événements dont il avait été témoin. Landon frissonna plus d'une fois lorsque le fidèle maréchal lui peignit en termes énergiques la douleur de *madame*. Enfin il fit signe de la main à Nikel de se taire, et, sentant qu'il devait subir toutes les conséquences de sa position, il emmena le chasseur dans la campagne, et là il l'instruisit sommairement de toutes les circonstances de son histoire. — Tu

vois, lui dit-il en terminant, dans quelle situation je me trouve : je te l'ai confiée parce qu'il ne faut pas qu'un mot, une gaucherie détruisent mon bonheur...

— Mais qu'allez-vous faire ?... demanda Nikel par suite de la liberté que Landon lui avait laissé prendre à Chambly.

Landon regarda le chasseur en fronçant les sourcils, et dit : — Je n'en sais rien encore; mais quoi qu'il arrive, j'ai compté sur toi!... Quand tout un tribunal te ferait une question nuisible à ton maître et que l'échafaud t'attendrait, Nikel, j'ai cru à ton silence.

— Suffit, mon général... Et Nikel, faisant un salut militaire, ajouta : — Je veillerai sur mes mouvements et sur ma langue comme une vedette sur des Cosaques, et ce ne sera pas votre pauvre troupier qui vous nuira.

— Ne parle donc à personne, sois muet sur tout ce qui me concerne, et reste comme le chien qui suit son maître et devine sa pensée dans ses regards.

— Vous serez obéi, mon général!...

Ce jour-là Horace et Jane allèrent se promener sur le bord de la Loire : ils voyaient à l'autre rive cette chaîne de rochers, de vallons, de vignobles si pittoresques, et, assis sur l'herbe, ils respiraient la fraîcheur des eaux en admirant cette nature si belle et si variée; le silence régnait entre eux : Jane avait remarqué (échappe-t-il quelque chose à l'œil d'une femme qui aime?) la mélancolie qui se mêlait aux actions, aux gestes, aux paroles, aux regards d'Horace, et elle aussi était devenue rêveuse, peut-être pour se conformer aux secrètes pensées de son bien-aimé.

Le ciel était pur, les ombres du soir tombaient en laissant encore apercevoir les costumes des paysannes qui regagnaient en chantant leurs demeures creusées par étages dans les rochers : on voyait la fumée des cheminées s'échapper des touffes de pampres; de loin, des voiles blanches apparaissaient sur le lac limpide que forme la Loire en cet endroit; les chants monotones des paysannes jetaient une teinte de mélancolie dans ce tableau que Jane faisait admirer à Horace; mais à l'instant même où son attention paraissait absorbée tout entière par les beautés du paysage qui se déroulait sous ses yeux, sa pensée errait bien loin de là : elle avait fait asseoir son bien-aimé pour l'entretenir, à la face du ciel, d'un sujet dont la solennité l'eût étouffée dans un salon; pour en parler, il lui fallait l'air pur de la campagne : en ce moment, ils étaient assis sur un promontoire élevé; les arbres mêmes ne leur montraient que le sommet de leur feuillage agité par la brise, et leur vue planait sur cette scène magique; à chaque minute Chlora se disait : — Parlerai-je?... Elle regardait Horace qui lui souriait tristement, et la parole expirait sur ses lèvres; un bateau passait-il : — Quand il aura atteint cette île verte, se disait Jane, je parlerai... Le bateau était bien loin de l'île et Jane ne pouvait que presser la main de son bien-aimé en s'écriant : — La belle soirée!...

Landon répondait par une phrase admirative.

— Et pourquoi ne le laisserais-je pas commencer?... car il m'en parlera,... pensait Jane.

Il est peu de personnes qui n'aient éprouvé ce petit supplice des âmes timides et de toutes celles dont la franchise attend un grand bien ou un grand mal de ses révélations. Enfin, pour amener la conversation sur le sujet qu'elle voulait traiter, afin de dissiper d'un mot, d'un regard, la mélancolie de son cher Horace, elle lui dit pendant que son cœur battait à briser sa poitrine :

— Croirais-tu que, entre autres folies, Annibal a voulu me persuader que tu étais marié?...

Landon serra la main de Jane avec force, et lui répondit : — Il me l'a avoué... Cette apparente tranquillité couvrait un orage terrible. Il cessa de presser la main de Jane, qui, le regardant, ajouta : — Tu es presque triste depuis deux jours... Puis, se hâtant de continuer : — Je sais pourquoi... Landon tressaillit. — Qu'il m'est doux, reprit-elle, de t'avouer à la face de la nature entière que tu m'es cher!... Tu sais, Horace, il y a longtemps que ces deux mains ont été ainsi réunies! et une âme céleste, un ange doit en ce moment, du haut des cieux, nous regarder avec la même ivresse, le même sourire qui brilla jadis sur son visage, quand, nous découvrant ici-bas, il dit : — Vous ferez le plus beau couple de la terre!... Ai-je de la mémoire, Horace?... Chasse donc ta mélancolie, car Jane la partage, et n'en connaissons-nous pas le remède? Je t'aime, mon Horace!... A ces mots, craignant d'en avoir trop dit, elle versa quelques larmes et réfugia sa tête sur le sein d'Horace, comme dans un asile; puis, la relevant tout à coup, elle lui dit avec vivacité :

— Ta mélancolie seule a descellé ma bouche; t'avais-je bien compris?... Ne tardons pas à nous marier!... ajouta-t-elle.

— Oui!... répondit Landon égaré.

— Grands dieux! ai-je dit quelque chose qui t'ait déplu?

Horace l'embrassa sans répondre et la ramena en silence; en franchissant le seuil de la maison, il songea qu'il n'avait rien dit, et voyant que Jane respectait sa rêverie, il affecta pendant le reste de la soirée une gaieté folle, un enjouement excessif qui rassurèrent complétement son amie. Elle connaissait trop la franchise d'Horace pour imaginer qu'il pût jouer un sentiment; et d'ailleurs son ima-

gination, en cent ans, n'eût pas trouvé une combinaison d'événements qui l'empêchât d'épouser Horace. Ce dernier avait la gaieté de don Juan quand il invita la statue à souper.

— L'instant est donc arrivé de prendre un parti!... disait-il en revenant le soir à son auberge. Il se consulta pendant toute la nuit. — Si je reste à la voir ainsi, en six mois je deviendrai comme Annibal, et je mourrai comme lui... De toutes parts j'aperçois la mort, car je ne peux vivre que là où elle est; une minute d'absence me ronge le cœur!... et... pour la posséder, il faut l'épouser!... N'y a-t-il que ce moyen?... Il s'arrêta sur cette dernière pensée; l'enfer était dans son âme, l'égoïsme s'y déploya : il maudit les lois sociales, argumenta contre elles, les convainquit de barbarie, et s'arrêta enfin à la possibilité de posséder Jane sans enfreindre les lois qu'il venait d'accuser.

XVI.

Le lendemain, Landon emmena Jane sur les coteaux du Cher. Elle le trouva changé : il prétexta une indisposition. Ils parcoururent un pays enchanteur : des prairies, des arbres, des villages, une nature animée, variée. Landon ne savait comment ramener l'entretien de la veille. Enfin, surmontant cette répugnance qui lui fit éprouver les mêmes sentiments que Jane avait combattus la veille, il lui dit en parcourant un chemin bordé de haies qui traversait le haut d'une colline : — Dans peu, chère âme, nous serons unis, et nous voyagerons dans une région où l'amour s'accroîtrait, si chez nous il n'était pas arrivé à son plus haut degré. Le visage de Jane devint radieux et elle l'écouta avec un plaisir inexprimable. — Mais, ma chère, pourquoi nous lier?... Elle laissa échapper un mouvement de surprise. — Que savons-nous, si cette contrainte...

Elle s'arrêta, éleva avec vivacité ses mains sur la bouche de Landon, la lui ferma pour l'empêcher de parler, et lui dit d'une voix entrecoupée : — Tais-toi... tu me fais mal... Elle se tut aussi, réfléchit un moment, et, le regardant avec dignité, mais sans froideur, elle lui dit : Je t'ai compris, Horace... A cet accent, Landon tressaillit et rappela tout son courage. — Écoute-moi bien, continua-t-elle, exprime une seconde fois ce désir avec la réflexion qu'il suppose... je suis à toi!... Elle était debout, la main droite sur son cœur, et tendait l'autre à Horace : alors Landon se sentit rapetissé comme lorsque dans un rêve nous comparaissons devant la foule des anges qui nagent dans l'immensité du ciel; il baissa les yeux. — Imagines-tu dans le monde un lien plus sacré que cette confiance? dit-elle; et, pour nos deux âmes, y a-t-il des cérémonies qui les attachent plus l'une à l'autre? mais écoute : je n'ai pas vécu dans le monde, toi seul m'as appris naguère qu'il existe des traîtres, des lâches, des cœurs corrompus : veux-tu t'exposer à la cruelle injure d'entendre flétrir celle que tu aimes? Je ne parle pas pour moi, Horace, rien ne peut m'affliger; aimée de toi, je m'avouerais avec gloire, à l'univers entier, *ta maîtresse*. Je sais bien que de pareils outrages ne nous atteindront pas; l'enceinte du cloître a enfermé ma douleur, elle enfermera ma joie. Nous n'avons pas besoin du monde. L'univers, pour moi, commence ici, il finit là (et elle frappa sur le cœur de Landon); ainsi je ne crains rien : mais on n'a pas fait ces petites lois humaines pour des âmes élevées; s'il n'y avait que des cœurs généreux, il n'y aurait pas eu un seul législateur; je n'ai pas étudié, ma raison seule m'a dit tout cela : or, pourquoi ne pas faire à cette foule un sacrifice qui nous coûte si peu? n'es-tu pas libre? ne le seras-tu pas toujours autant?... D'ailleurs, si notre union te devenait insupportable, tu recouvrerais bientôt toute ta liberté, je cesserais de vivre aussitôt que tu aurais cessé de m'aimer.

Le sentiment profond qui animait Jane se révélait dans ces paroles aussi simples que tendres. Il y avait tant de vérité dans son accent, tant de charme et de puissance dans sa pose et dans sa physionomie, que Landon fut vaincu. Il connaissait assez le dévouement de son amie pour savoir que, s'il le voulait, il acquerrait le soir même tous les droits d'un époux; mais il savait aussi que, malgré les délices de l'amour, ce sacrifice, en opposition avec la chaste éducation de Jane et ses idées anglaises, serait pour tous deux un éternel sujet de douleur. Alors, ne voyant plus d'issue, il dit, avec un sourire qui jouait l'enjouement et la condescendance : — Pardonne cette épreuve, ma chère vie! je n'ai pas voulu te faire de peine, dans trois semaines nous serons mariés.

Ces derniers mots étaient pour Landon un arrêt irrévocable. Il pensait, au reste, pouvoir trouver des accommodements avec le malheur de sa situation, et cela, en s'y prenant de la manière la plus simple. Jane revit enfin son cher Horace tel qu'il était jadis, et retrouva en même temps sa gracieuse sérénité : elle était heureuse de ce que la tristesse qu'elle avait avec inquiétude remarquée depuis quelques jours sur le front de son amant, n'eût pas d'autres motifs, et elle raillait Horace sur sa facilité à se tourmenter.

Le soir même, Nikel partit en poste, avec les instructions de son maître, pour aller chercher tous les papiers nécessaires au mariage de Jane et du duc. Voici sur quelles circonstances Landon asseyait son espoir : lorsqu'il avait épousé Eugénie, les bans n'avaient été publiés qu'à Chambly, où, par un hasard

fort heureux, son domicile était établi depuis le temps voulu par la loi ; d'ailleurs, ayant toujours été à l'armée, il avait peu habité Paris avant d'être marié, et alors il n'était connu que comme M. Landon, officier de la garde impériale. Lorsqu'il vint avec sa femme s'établir dans son hôtel, sous le nom du duc de Landon-Taxis, on dut croire généralement qu'il venait d'en faire l'acquisition. Ces diverses particularités diminuaient beaucoup le danger qu'eût offert la publication des bans. A la mairie, d'abord, personne ne les lisait; l'employé et le maire ne connaissaient probablement pas le duc, qui d'ailleurs avait enjoint à Nikel de déclarer uniquement M. Horace Landon; son acte de naissance, dressé pendant la révolution, ne contenant aucun autre nom ni qualité, il était fondé à espérer que de ce côté on ne concevrait aucun soupçon. Quant à la paroisse, la chose était plus difficile à arranger; mais Nikel devait faire en sorte que, sur la feuille destinée au prêtre qui devait lire les bans à haute voix, le nom de Landon fût assez mal écrit pourqu'on pût prendre quelques lettres pour d'autres et lire Randon, Landau, Loudon, Vandou, etc. Nikel devait rester à Paris pour avoir l'œil à tout, ne revenir que muni de tous les papiers, et au préalable envoyer à Landon les actes nécessaires pour que les formalités fussent aussi remplies à Tours. Nikel partit et exécuta tous les ordres de son maître.

Landon reçut bientôt les papiers, et, pendant que son domestique agissait à Paris avec un succès complet, il veilla lui-même à ce que les publications n'éprouvassent aucun empêchement à Tours. Quelquefois il frémissait de crainte en pensant que si, par un de ces hasards malheureux qui sont si fréquents, madame Guérin allait précisément dans ce moment entendre la messe à l'Assomption, elle ne pouvait manquer d'être frappée par son nom, bien que défiguré, et alors être portée comme instinctivement à prendre des informations. Il réfléchissait cependant, avec une joie mêlée d'amertume, que les couches de sa femme mettraient assez de désordre dans l'hôtel pour empêcher les dames d'aller à la messe; alors Eugénie lui apparaissait, il la voyait, pour lui, en proie à une double souffrance, il songeait qu'il était père enfin! mais une minute passée auprès de Jane dissipait tous ces nuages, et il ne restait plus dans le cœur de Landon que cette gêne qu'on éprouve à cacher un secret.

Pour Jane, heureuse de voir approcher l'époque de son mariage, elle s'abandonnait à une joie naïve. Gracieusement posée sur les genoux de son bien-aimé, elle lui prodiguait d'innocentes caresses. Souvent elle passait ses bras autour du col d'Horace, et, s'appuyant sur son cœur, elle disait : — J'avoue que je n'aperçois rien au delà de mon bonheur... Tu ris, Horace? eh bien! moi, je ne demanderais au mariage que d'assurer cette félicité.

Je pleure de joie, continua-t-elle, quand je pense que nous vivrons toute notre vie ainsi réunis, nous aimant toujours avec une égale tendresse, et séparés du monde par un cercle de lumière que personne ne franchira. Que la mort nous surprenne ainsi, ta main dans la mienne, tes yeux se confondant aux miens par un regard! ah! cette mort sera calme et suave comme une belle nuit d'été!... M'écoutes-tu?

— Si j'écoute! ah! tes paroles sont une divine musique qui retentit jusqu'au fond de l'âme!

Quittant alors les genoux d'Horace, elle courait à sa harpe, et ajoutait aux délices de ces tendres épanchements le charme enivrant d'une mélodie en accord avec les élans de leurs cœurs.

Elle chantait en levant les yeux au ciel comme pour adresser au Créateur l'offrande de sa félicité. Landon l'admirait pendant qu'elle se livrait à ses inspirations, il l'admirait surtout lorsque, la harpe ne pouvant plus suffire à son exaltation, elle demeurait enfin comme en extase. Alors son visage était vraiment surhumain. Landon se prosternait à ses pieds et implorait la permission de recueillir les larmes qui débordaient dans ces yeux « dont la lumière était faite pour être adorée et non pour adorer. »

C'est ainsi qu'ils vivaient dans un perpétuel ravissement : plus heureux que le reste des hommes, ils ne rencontraient aucun des obstacles dont l'amour est toujours entouré. Horace lui-même en était venu à oublier le plus souvent l'abîme sur le bord duquel il se trouvait. Pour Jane, elle n'apercevait aucun nuage, de quelque côté qu'elle portât ses yeux. Elle était sûre de son ami et ne dépendait de personne : quelle crainte eût-elle pu concevoir? Les deux amants, entièrement renfermés dans leur amour, loin du monde et même de la terre, cheminaient ensemble comme dans une voie céleste, respiraient un air plus éthéré, et l'on pouvait les comparer aux anges qui se meuvent dans les régions lumineuses et dont la pensée est un éternel hymne d'amour.

Il serait, du reste, aussi difficile que fastidieux de détailler l'existence de Landon et de Jane pendant ces jours d'attente et de douces épreuves, délicieux préludes à un bonheur infini. Le récit de cette vie serait aussi monotone que les scènes qui la composaient étaient charmantes et pleines de nuances pour les amants. Il arrivait bien quelquefois que les innocentes coquetteries de Jane et ses naïves caresses faisaient désirer impatiemment à Landon que le délai légal fût expiré, mais bien souvent aussi il était prêt à dire, comme sa bien-aimée, qu'il était impossible d'être plus heureux qu'ils n'étaient. On trouverait

difficilement deux êtres plus respectueux l'un pour l'autre, plus chastes, plus discrets, et cette pudeur, cette retenue s'accordaient parfaitement avec la familiarité; car l'innocence (le véritable amour ramène souvent à l'innocence) joue ainsi autour du feu sans péril : n'y a-t-il pas un Dieu pour les enfants?... Si donc, de cette situation, bien rare dans nos mœurs (on sait par quel enchaînement de circonstances Jane avait été préservée du contact du monde), il résultait pour Landon quelques souffrances, elles servaient, pour ainsi dire, à aiguiser son bonheur et amenaient seulement quelques scènes de colère enfantine dont l'expiation était pleine de charmes.

Un soir, Landon contemplait Jane, tout en songeant à ce qui lui restait à subir d'attente et de formalités. Il venait de repasser dans son âme les plus doux souvenirs de ses amours. Son imagination avait remonté le cercle des heures enivrantes qu'il avait passées auprès de sa bien-aimée, qui en ce moment se taisait, respectant la méditation d'Horace. Il la comparait à elle-même, examinant, avec la timide avidité de l'amour qui se contraint, ses charmes et ses formes si pures et si élégantes; il revoyait la jeune vierge de Saint-Paul, frêle et angélique beauté, et il voyait aussi la femme de vingt-deux ans, belle d'une beauté tout aussi chaste, mais ayant des contours plus pleins, des lignes plus pures, plus achevées, les traits plus éloquents, et enfin plus d'éclat et de vie. Landon était ivre. Ce trésor, cette créature unique, elle lui appartenait pour toujours!

Jane s'approcha, mais lentement, comme un cygne qui se laisse admirer volontiers; elle regarda son bien-aimé, et, s'inclinant, posa légèrement ses lèvres sur celles d'Horace.

— Jane, s'écria-t-il, au nom du Ciel, laisse-moi!... je t'avais défendu de m'embrasser ainsi... cruelle!... Et, quittant le siége qu'il occupait, il alla s'asseoir dans un coin. Jane, interdite et silencieuse, se retira avec la soumission d'un enfant. Elle jeta sur Landon des regards furtifs et plaisants qui donnèrent une grâce enfantine à sa figure imposante; puis, au bout d'un quart d'heure passé dans un profond silence, elle se rapprocha lentement et offrit à Horace un baiser qu'elle se plut à lui refuser quand il voulut le prendre.

Heureusement le dévoué chasseur arriva bientôt, apportant, au grand contentement d'Horace, les papiers nécessaires pour le mariage. Le jour où Landon vint annoncer à Jane que le lendemain serait leur jour nuptial, il entra tout joyeux, respirant le bonheur, et s'écria : — Terre! terre! nous abordons!... Jane, que me donnes-tu pour ma nouvelle?

— Que puis-je te donner? répondit-elle, je n'ai rien que tu ne possèdes!

— Laisse-moi prendre un baiser!... Elle se leva et courut l'embrasser avec l'inexprimable abandon de l'innocence.

— Ah! dit Landon, voilà un baiser de fiancée... Il assit Jane sur ses genoux et savoura lentement un de ces longs baisers qui révèlent toutes les délices de l'amour. Jane pencha la tête, ses longs cheveux se déroulèrent, elle rougit, baissa les yeux, et cacha son visage, qui trahissait des émotions qu'elle avait à peine soupçonnées jusqu'alors. Elle était presque honteuse d'avoir témoigné tant de joie.

— Oui, chère, demain! oui, demain! tu seras à moi... Jane baissa les yeux en gardant le silence.

Nikel et l'hôte du *Faisan* (c'était le nom de l'hôtel où Landon demeurait) furent les témoins que choisit Horace. Il récompensa assez généreusement l'hôte qu'il quittait, pour que ce dernier fût un témoin sans prétention et que l'on pût congédier après la cérémonie.

Nous ne dirons pas l'impatience de Jane. Le matin à neuf heures, l'heureux couple se rendit à l'église. Jane était mise avec la plus grande simplicité, et sa toilette ne différait en rien de celle de la veille. Ils entrèrent à l'église sans être remarqués. Nikel était sombre, mais il essayait de cacher sa tristesse. Landon fut marié à la chapelle où il avait rencontré Jane. Lorsque le prêtre lui demanda s'il ne connaissait aucun obstacle à son union, il répondit négativement avec assurance, et il vit Nikel pâlir : lui-même en ce moment fut troublé, mais là le crime était consommé.

« Comment aurait-il pu échapper aux séduc-
« tions?... un être si beau, dont les accents har-
« monieux semblaient dérobés au ciel même,
« plongé dans un ravissement que les séraphins
« auraient été orgueilleux de partager. Oh! il sen-
« tit, hélas! trop bien cette douce magie, et son
« transport fut chèrement payé [1]...

« Douce fut cette heure, quoique chèrement con-
« quise, et pure autant que pouvait l'être une chose
« de la terre : alors le soleil glorieux vit, pour la
« première fois, devant l'autel de la religion, deux
« cœurs unis par les liens dorés de l'Hymen, jurer de
« vivre et de mourir en aimant; alors le front de la
« vierge porta, pour la première fois, cette guirlande
« d'hyménée qu'un second vœu ne peut ni replacer
« ni faire refleurir après qu'elle est fanée! Union
« bénie!... seul asile paisible et sûr où l'amour,
« après sa chute et son exil du ciel, puisse encore
« trouver une patrie dans ce monde ténébreux!...
« Cependant, jamais le Très-Haut ne regarda une
« faute d'un front moins sévère. La colère de la

[1] Thomas Moore. *Les Amours des Anges*, traduction de Mme Belloc.

« Justice se changea presque en sourire avant d'at-
« teindre le coupable. »

Il devait être puni cruellement, mais l'heure du supplice et celle de la récompense n'étaient pas venues en même temps. Pour Jane, en sortant de l'église, elle ignorait combien ses célestes beautés étaient fatales à la vertu, et « lorsqu'elle rencontra « les yeux de son bien-aimé, elle cacha l'éclat des « siens dans le sein de son amant; sa joie même fut « tempérée par cette humble pensée : — Quel droit « ai-je donc à tant de bonheur [1] ? »

Comme ces jeunes enfants qui, dans la fougue de la jeunesse, commettent une faute, et qui, loin de l'œil sévère du maître, dévorent le charme de désobéir, mangent avec délices le fruit défendu, et s'amusent d'autant plus que, peut-être, dans le lointain gronde l'orage des punitions; ainsi Horace savoura cette journée.

XVII.

Le mythe ingénieux que la Grèce a transmis jusqu'à nous, le roman de Galatée et de Pygmalion ne se soutient, comme la charmante mythologie à laquelle il se rattache, que par de gracieuses allusions à d'éternelles vérités. Certes, jamais l'aventure de l'amoureux sculpteur n'eut, sur la terre, une plus belle, une plus fidèle image. Jane était Galatée, et les foudres de l'amour faillirent la consumer.

Alors elle s'embellit de charmes nouveaux; et si le feu de ses yeux devint plus vif, elle baissa plus souvent ses longues et belles paupières; sa modestie s'accrut en proportion de son bonheur, sa chasteté fut plus minutieuse, et ses regards ne prirent leur expression d'amour qu'à l'insu de Landon, en silence, à la dérobée, parce qu'elle en connaissait la puissance. Si la froideur avait pu paraître sur sa figure, elle eût été froide, mais elle n'était que réservée, même en présence de sa chère Nelly. Elle fit prévaloir la coutume pleine de décence qui veut, en Angleterre, qu'une chambre nuptiale soit un lieu sacré dont l'entrée est interdite même aux serviteurs, et elle résolut de chercher une jeune femme de chambre qui, seule, fut chargée de l'entretien et des soins que réclamait le sanctuaire.

Comme elle, Landon voulut rester dans cette profonde solitude. Le cloître leur était devenu cher, et d'ailleurs la situation de leur maison leur permettait de sortir par un faubourg sans être vus de personne : c'était pour eux un précieux avantage. Landon avait chargé Nikel de lui acheter une voiture à Paris, et la voiture arriva. Le chasseur était revenu avec des chevaux, il fut exclusivement chargé de cette partie de l'administration domestique, et Jane put jouir ainsi de toutes les douceurs d'une opulence tranquille et sans éclat. Leur maison était commode, les prodigalités de sir Charles en avaient embelli l'intérieur selon le goût de Jane, et c'était celui d'Horace. Nikel, Nelly et Gertrude leur formaient un domestique fidèle, discret.

Quelquefois, au milieu d'une nuit de bonheur, Landon, appuyé sur le cœur de Jane, ne pouvait s'empêcher de songer à la fragilité de son bonheur. Alors Jane l'accablait des plus douces caresses, lui parlait le langage le plus affectueux, le plus doux qui jamais ait flatté des oreilles humaines, et Landon répondait toujours avec amour, cachant ainsi au fond de son cœur une pensée bien cruelle. Quel supplice! et au sein de quel bonheur! C'est le père qui cache sa détresse à sa famille, qui répand sur ses enfants les jouissances à pleines mains, et qui, le lendemain peut-être, leur dira, au milieu de leurs tendres félicitations : — Il n'y a plus de pain pour nous!...

Quelques mois s'écoulèrent ainsi, et si Landon se souvint du temps qu'il avait passé près d'Eugénie, ce fut comme d'un songe pénible. La pauvre duchesse était éclipsée par cet astre nouveau. Les plaisirs les plus vifs goûtés avec elle pouvaient-ils approcher de ces torrents de bonheur, de cette inépuisable source de voluptés qu'il devait à sa belle maîtresse? Jane savait revêtir toutes les formes; elle ressemblait au beau portrait de la Joconde. Le spectateur devine sur cette figure si bien idéalisée tous les sentiments imaginables, et choisit à son gré celui qui l'attache davantage. Enfin, quand elle n'aurait pas eu tous ces avantages, Jane n'était-elle pas aimée? seule aimée?... Horace aimait bien Eugénie, et la preuve, c'est que si, par hasard, un souvenir trop vif lui représentait la douleur dans laquelle elle devait être plongée, des larmes involontaires roulaient dans ses yeux; il aurait donné toute sa fortune pour qu'on vînt lui dire :—Eugénie a un amant!... Sa vie avec la duchesse fut une douce nuit, sa vie avec Jane était une journée d'été lorsque le soleil radieux darde ses rayons au milieu du ciel.

Ils passaient leurs jours au sein de la nature la plus pittoresque, et trouvaient trop court ce temps dont les innombrables minutes tombent goutte à goutte sur l'homme : les promenades silencieuses, le soir, au bord des eaux, les soins de leur propre amour, les bienfaits, le soulagement des malheureux, les voyages sur la Loire, au sein des paysages variés que présentent ses bords, les discours charmants, les vives caresses, et la mutuelle confiance

[1] Thomas Moore. *Les Amours des Anges*, traduction de Mme Belloc.

des âmes, une pensée commune exprimée par l'un quand l'autre commençait à la concevoir, tout concourait à leur faire tout oublier. Ils ne formaient qu'une seule âme, un seul être. Enfin, dit encore notre poëte : « C'étaient deux mortels qui n'avaient qu'un cœur dans chaque pensée, se répondant comme l'écho qui répète de colline en colline les sons d'une musique aérienne avec tant de fidélité qu'on cherche en vain quel est l'écho et quels sont les accords; dont la piété est tout amour, et dont l'amour, quoique unissant leurs âmes dans une douce étreinte, n'appartient pas à la terre, mais au ciel. » Ainsi deux glaces polies, placées vis-à-vis l'une de l'autre, se renvoient leur lumière et ne réfléchissent que les cieux!...

Aussi Horace n'était-il occupé qu'à chercher les moyens de rendre son bonheur éternel en le préservant des dangers qui le menaçaient. Un soir il revenait à Tours en guidant son amie à travers les sentiers qui couronnent les rochers de Vouvray, de Roche-Corbon et de Saint-Symphorien; ils avaient joui de l'éclat d'une de ces belles journées d'automne où la nature semble se parer encore une fois avant de s'envelopper de ses vêtements de deuil. Ces rochers éclairés le soir par les derniers rayons du soleil, qui répand à cette époque une lueur rougeâtre, la pureté des eaux du fleuve, l'aspect des plaines qui séparent la Loire du Cher, tout rappelait à Jane l'Écosse qu'elle avait habitée avant de venir en France et à un âge qui ne laisse que des souvenirs confus.

Elle s'arrêta sur la crête du roc, contempla longtemps ce paysage et dit à Landon avec attendrissement :—Il y a un site semblable en Écosse... Qu'il est beau dans mon souvenir! Il me semble revoir là-bas l'endroit où je jouais dans mon enfance; mais ce pays-ci est plus doux à voir... c'est le tien...

— Crains-tu le froid? lui demanda Horace.

— Est-ce que je crains quelque chose auprès de toi?

— Eh bien! asseyons-nous.

— Mon ange, reprit-elle, promets-moi que nous irons ensemble en Écosse; il me sera doux de revoir ces lieux charmants; ils te plairont!... Tu ne réponds pas?

Landon était absorbé, le bonheur lui avait presque ôté la faculté de réfléchir. Par ces mots Jane lui indiquait un moyen d'échapper au malheur.

— Oui, dit-il, aller en Écosse, y chercher une terre superbe, immense, y transporter mes biens, y vivre toujours loin du monde, de la France surtout...

— Qui te parle d'abandonner la France? s'écria-t-elle; me crois-tu capable d'exiger un tel sacrifice?... ta patrie n'est-elle pas la mienne?

— Nous irons, chérie, nous irons avant peu, et nous habiterons désormais les lieux de ta naissance.

— J'ai été élevée en Écosse, mais je suis née à Dublin, et Dieu nous garde d'aller à Dublin!... Voyager en Écosse, n'est-ce point un songe?... dis-tu vrai?

—Oui, répondit Horace en sortant de sa rêverie; et alors son regard, reprenant une expression moins indécise, montrait à Jane que Landon ne l'avait point écoutée.

— Qu'as-tu donc?... lui demanda-t-elle avec étonnement.

—Quelle fatalité!.. s'écria-t-il brusquement.

En effet, Jane avait prononcé : — Qu'as-tu donc? avec le même accent et le même intérêt qu'elle mit à le dire lorsque Landon partit pour l'armée au temps de leurs premières amours, et... en ce moment il méditait encore de s'éloigner. Ce rapport le frappa, et, après avoir expliqué la cause de sa surprise : — Oui, mon ange, dit-il, oui, nous quitterons la France, et pour toujours; nous chercherons un vallon solitaire, et nous y vivrons loin du monde... A son tour, Jane, surprise et comme frappée par une vive et soudaine lumière, lui dit : — Sir Charles a une terre en Écosse, allons nous établir auprès de Cécile; nous aurons pour voisins des gens qui, s'aimant comme nous, comprendront toutes les exigences de l'amour : nous jouirons de notre liberté, sans nous gêner par de sottes convenances; nous resterons en silence dans notre manoir si nous voulons, nous irons les trouver s'ils le veulent; réunis à eux, séparés d'eux à notre gré, nous vivrons de la vie des anges.

Ils redevinrent joyeux, et Jane ne pensa même pas à demander à son bien-aimé la cause de cette détermination. Mais le soir elle interrogea Horace, qui rougit sans répondre; elle s'en aperçut, et reprit : — Tu rougis, méchant! parle, dis-moi, est-ce un secret? Oh! vite, dis-le-moi; tu sais bien que je ne le confierai qu'à mon bien-aimé.

—Chère, répondit Landon, qui avait eu le temps de se remettre, je fuis la France par lâcheté!...

—Toi, lâche! s'écria-t-elle avec un divin sourire, toi le plus noble! le plus courageux!...

—As-tu oublié, répondit-il, que je suis au service?... que d'un moment à l'autre je puis être forcé d'accepter quelque mission périlleuse? Une tête chérie par toi n'est pas plus à l'abri des balles qu'une autre.

—Oh! cher! tu me fais frémir! s'écria-t-elle, oh! oui, partons, et arrange-toi pour qu'on ne puisse pas t'arracher de mes bras, même en Écosse!... Landon fut heureux d'avoir trouvé ce prétexte.

— J'ai payé ma dette à l'État, reprit-il, je puis me retirer sans honte : il ne faut pas, cher ange, que notre bonheur soit troublé... Jane le serra dans ses bras avec effroi, et ses baisers furent plus doux, les caresses de Landon plus vives.

Le lendemain la tristesse s'empara de Jane, car Horace lui dit : — Mon cher ange, dans peu j'irai à Paris.

— Pourquoi?

— Ne faut-il pas réaliser ma fortune, donner ma démission, obtenir l'autorisation de quitter la France?... Oh! ne crains rien, ma promptitude sera en raison de mon amour, et mon absence ne durera pas quinze jours.

— Laisse-moi t'accompagner, dit-elle, voyager avec toi est un bonheur suprême : en effet, quand je marche auprès de toi, appuyée sur ton bras chéri, moi qui jadis me trouvais lasse au bout de cent pas, je sens que j'irais à pied jusqu'à Rome. Quel sera donc cet autre plaisir de penser ensemble vaguement, emportés par une voiture rapide, sur une route qu'on voudrait rendre éternelle! Je pars, n'est-ce pas?...

— Chérie, ce voyage qui te semble charmant serait pour toi un supplice insupportable; tu resterais seule à Paris pendant des journées entières : pourrais-je t'emmener partout? Non, je partirai seul.

Pour la première fois Jane avait à déployer cette soumission aux volontés d'un bien-aimé, charme le plus puissant d'une femme, respectueux devoir d'un véritable amour. En sentant qu'elle obéissait, elle éprouva une sorte de joie :—*Tu le veux,* dit-elle, je resterai malgré les vœux secrets de mon cœur. Ce voyage ne nous sera-t-il pas funeste?

Je ne rêverai plus que faucons, que réseaux,

dit-elle; mais elle se prit à rire, et, le regardant avec une douceur d'ange, elle ajouta : — Je voudrais que tu m'ordonnasses quelque chose de plus cruel, j'obéirais encore.

Horace tomba à ses pieds, saisit ses mains et lui dit : — O charme de mon cœur!... non, ta patrie n'est pas la terre!... Il baissa la tête sur les genoux de Jane et versa quelques pleurs en silence. Elle les vit et lui serrant la main : — Écoute, dit-elle, la première fois que tu m'as quittée, tu as été blessé; la seconde fois, tu m'as crue infidèle : que m'arrivera-t-il maintenant?

— Rien, j'espère, répondit-il d'une voix entrecoupée; que le ciel nous protége!...

— On dirait que tu crains?

Landon s'échappa, sous prétexte d'aller préparer son voyage.

— Heureusement, dit-elle, j'ai encore quelques jours à le voir!...

Landon revint à la nuit : en traversant le cloître, il aperçut une figure noire, debout, devant sa maison : il approcha. Une femme vêtue de noir passa lentement à ses côtés et se perdit dans les hautes et sombres murailles du cloître : il entendit le froissement des étoffes qui couvraient ce fantôme, et il frissonna involontairement. Le passage rapide de cette ombre lui jeta un froid de glace jusque dans le cœur : — C'est ma femme! dit-il avec terreur. Puis rappelant son courage : — Ne serait-ce pas une vision de mon cerveau troublé? pensa-t-il; je veux, parbleu! en être certain...

Apercevant l'ombre de cette femme en deuil projetée dans le cloître par la lueur du seul réverbère qui éclairât ce triste lieu, il courut, et, malgré ses recherches, il ne trouva personne. Alors, en proie à un effroi mêlé de superstition, il s'arrêta silencieusement et prêta l'oreille, espérant encore entendre le bruit des pas du spectre. Des soupirs étouffés semblèrent sortir des arceaux de la cathédrale, il se dirigea de ce côté; mais, après l'inspection la plus minutieuse, il ne découvrit rien qui pût justifier l'illusion de ses sens. — Elle m'apparaît dans mes songes, dit-il, elle peut bien me poursuivre le soir!... Honteux d'avoir obéi à cette faiblesse, il se hâta de rentrer chez lui.

— Grand Dieu! s'écria Jane en le voyant entrer, qu'est-il arrivé? Horace, tu es pâle!...

— Alors je te ressemble, dit-il en riant, et il s'assit auprès d'elle.

— Jure-moi, dit-elle, que tu n'as fait nulle fâcheuse rencontre.

— Non, je t'assure... Elle respira plus librement et l'embrassant : — La tranquillité d'une femme, ajouta-t-elle, dépend du moindre pli qui se forme sur le front de celui qu'elle aime...

Le matin même, Eugénie était arrivée à l'hôtel du *Faisan.* Le voyage lui avait rendu de la force et de la santé. Rosalie remarqua même que le visage de sa maîtresse quittait son expression de douleur à mesure que l'on approchait de Tours. Quand la voiture roula sur la levée et que la duchesse aperçut les clochers de Saint-Gatien, elle sourit, embrassa son fils avec joie, et Rosalie dit : — Madame ne paraît pas avoir été malade.

— Je suis tout à fait bien, répondit Eugénie.

Pendant la route, la jeune duchesse avait fait à sa fidèle Languedocienne, sinon une confidence entière, du moins une relation succincte des principaux événements qui l'amenaient à Tours, prévoyant bien que l'adresse de Rosalie lui serait plus d'une fois utile. La femme de chambre avait promis une discrétion sans bornes et une fidélité à toute épreuve. Sans comprendre la sublimité du caractère de sa maîtresse, elle l'aimait trop pour ne pas lui obéir aveuglément.

Le hasard voulut que la duchesse descendit à l'hôtel du *Faisan,* où Landon avait séjourné pendant quelque temps. L'infortunée dut bien souvent et avec bien de l'amertume songer au premier

voyage qu'elle avait fait dans la même voiture avec un époux chéri de qui elle ne voulait point encore se plaindre. La place d'Horace était restée sans être occupée, et Eugénie la respecta même au point de n'y pas poser son enfant. Cette place vide lui rappelait en effet son bien-aimé alors qu'elle semblait elle-même en être aimée, et cela seul combattait les plus cruelles visions de son imagination.

Lorsque la duchesse, qui ne s'était fait prudemment connaître que sous le nom de comtesse de Taxis, fut assise dans l'appartement qu'elle avait choisi, sa première pensée fut pour dire à Rosalie : — Par quel moyen découvrirons-nous *leur* demeure?... Et elle fondit en larmes.

— Ah ! madame, ce sera difficile ! vous ne voulez ni compromettre personne ni vous montrer, m'avez-vous dit : n'importe, je ne manque pas de ruse... Et en parlant ainsi la soubrette frappait le parquet de petits coups de pieds réitérés et regardait par la fenêtre : — J'irais bien à la promenade publique, dit-elle, il doit y en avoir une ici, mais monsieur n'est pas homme à aller se promener en public avec celle qu'il aime.

— Oh ! non ! dit la duchesse en balançant son enfant comme pour l'endormir. — Eh bien ! trouves-tu un autre moyen?...

Rosalie, sans répondre, s'élança comme un trait hors de la chambre et se rendit dans la salle commune.

— Quel est, dit-elle à l'hôte, ce garçon que vous avez mené sous votre remise et auquel vous montriez cette voiture ?... Rosalie indiquait de la fenêtre la berline dans laquelle Landon était venu à Tours. Cette berline avait été vendue par Nikel à l'hôte du *Faisan* lorsque Landon crut se fixer à Tours. Nikel et l'hôte étaient devenus grands amis, et le chasseur venait emprunter la berline pour le nouveau voyage qu'entreprenait son maître.

— Connaîtriez-vous cet excellent garçon, mademoiselle? répondit l'hôte à Rosalie.

— Mais je crois l'avoir rencontré quelque part. Quel est son nom?

— Nikel, mademoiselle ; c'est le valet de chambre d'un jeune homme nouvellement arrivé dans notre ville et qui vient de s'y marier.

— Vous nommez le jeune homme...

— Horace Landon... Il a épousé une Anglaise de la plus grande beauté. Je suis peut-être le seul qui l'ait vue... j'étais un des témoins...

— Landon !... Landon !... répéta Rosalie ; ne demeure-t-il pas...

— Rue Racine, dans le cloître...

— Je me trompe, mon cher monsieur ; le valet m'est aussi inconnu que le maître.

Rosalie, consternée, remonta précipitamment, et se résigna à apprendre cette fatale nouvelle à sa maîtresse en usant des plus grandes précautions. Un affreux silence suivit ce récit. La duchesse était pâle et comme foudroyée.

— Marié ! s'écria-t-elle enfin d'une voix déchirante, marié !... Je veux y aller sur-le-champ... Rosalie, quelle heure est-il?... Dans le cloître, dites-vous? Ne me parlez pas, vous m'empêcheriez d'entendre. On vient, je crois ; non, non, personne ne pense à moi... Marié ! et cet enfant, bourreau ! tue-le donc aussi, puisque c'est moi qui te l'ai donné !...

Eugénie avait les yeux fixes, elle était debout et tendait son enfant ; Rosalie le prit, et pensa avec terreur que sa maîtresse devenait folle

La duchesse se promena lentement autour de la chambre, son air était égaré, sa poitrine haletante. — Oh ! oui ! poursuivit-elle, Jane est une créature céleste...je suis loin de pouvoir lui être comparée... je sais que tu dois l'aimer mieux que moi... mais tu savais, toi... que je mourrais... oui, je mourrai !... Rosalie, à qui désormais pourra-t-on se confier?...

La duchesse demeura comme anéantie pendant quelques minutes ; tout à coup elle revint à son enfant, qu'elle avait déposé sur le sofa, elle le pressa contre son sein avec effusion. — Pauvre être ! dit-elle, tu as une mère bien malheureuse ! elle n'était née que pour souffrir : malheureuse pendant son enfance, malheureuse encore aujourd'hui, elle est enfin destinée à toujours souffrir ; elle expiera une année de bonheur par des tourments sans fin !... O cher Horace, si tu voyais ton enfant... si tu le voyais ainsi dormir, tu aurais peut-être pitié de sa mère !... Elle pleura alors abondamment, et Rosalie comprit qu'il n'y avait pas d'autre soulagement aux maux de sa maîtresse que celui que la nature lui offrait ainsi.

— Horace serait mort de douleur, si, apprenant que Jane lui était restée fidèle, il lui eût fallu vivre séparé d'elle !... Moi seule je suis de trop !... Si je meurs, je ne serai pas regrettée ; je ne demande que d'être plainte !... pas autre chose. Mais mon enfant n'est-il pas aussi le sien? ne doit-il pas l'aimer?...

Tout à coup, frappée par une pensée nouvelle, elle se leva, et par un violent effort redevint entièrement calme. Il semble que les femmes, dans leurs moments d'énergie, soient plus fortes que les hommes. — *Il* est perdu ! dit-elle... Rosalie, partons !... partons !... Elle s'arrêta et pâlit. — Il est ici ! dit-elle et je ne le verrais pas !... Un regard, même indifférent, me serait, je crois, si doux !... Son amour, sa tendresse, étaient revenus avec la raison, et son courage était égal à son infortune.

— Rosalie, j'irai !... je le verrai.

— Mais, madame, songez donc...

— Je le verrai en secret, rassure-toi !...

Elle sortit le soir, contempla longtemps cette maison asile du bonheur : sa souffrance fut horrible, elle y trouva pourtant une sorte de charme. Il y a en effet deux douleurs : la douleur héroïque et sublime, qui s'asseoit sur une tombe et se repaît de l'image d'un ami qui n'est plus ; et il y a la douleur plus timide, mais non moins profonde, qui fuit tout souvenir funèbre et se consume dans une muette solitude.

Eugénie rentra. — Madame, il faut vous mettre au lit, lui dit Rosalie.

— Tu crois?

— Oui, madame ; vous êtes glacée.

— Que ne suis-je morte!... Elle se coucha cependant, et la fidèle Rosalie voulut passer la nuit auprès d'elle.

XVIII.

Les apprêts du voyage de Landon se firent lentement. Jane, usant de la finesse que déploient les femmes quand elles veulent satisfaire sourdement un désir, créait des retards et multipliait les obstacles. Néanmoins la veille du départ arriva : le temps était la seule chose qu'elle ne pouvait empêcher de marcher. La tristesse de Jane avait redoublé : quelquefois elle s'élançait dans les bras de Landon et disait : — Ne pars pas! reste avec cette pauvre Jane qui t'aime tant!...

— Mon ange, répondait Landon, si tu le veux, je vais rester, mais ce serait agir comme les enfants qui mettent la main devant leurs yeux pour ne pas voir l'objet qui les effraye.

— Tu as raison, tu as toujours raison : nous autres, nous ne sommes que faiblesse; mais les Écossaises ont le *don de seconde vue,* et j'ai été élevée en Écosse. Je pressens quelque malheur; ta voiture est-elle solide? si tu allais verser en route, ne va pas...

— Folle!

— Oui, tu as encore raison, l'amour est une folie.

Le temps était superbe malgré le froid, le ciel était sans nuages, le soleil brillait et la campagne avait encore un reste de verdure. Jane voulut se promener avec Horace pour la dernière fois avant son départ; Landon y consentit. Ils sortirent de Tours par le faubourg Saint-Étienne et marchèrent en silence le long de la levée d'Amboise. — Je ne connais, disait-elle, rien d'affreux comme l'absence; j'ai toujours souffert par elle.

Ils se reposèrent à une demi-lieue environ de la ville, sur une grosse pierre qui se trouvait au bord de la levée. — Horace, dit Jane, regarde comme tout va prendre le deuil de ton absence : vois ce nuage à l'horizon, il ressemble à un crêpe, il annonce de la neige pour demain. Demain! comment puis-je prononcer ce mot? demain tu me quittes... Être quinze grands jours, quinze siècles sans te voir, sans t'entendre! Au moins dis-moi bien ici, sur cette pierre, ah! dis-moi bien que tu m'aimes! je serai longtemps sans l'entendre, dis-le-moi si bien que tes paroles retentissent toujours à mon oreille... J'écoute, mon bien-aimé.

— Jane, je vous aime! répondit Horace avec une gravité profonde. Oh! mon unique amour! poursuivit-il en la pressant contre son cœur; et ayant regardé sur la route pour s'assurer qu'il ne pouvait pas être vu, il l'embrassa. — Tu ignoreras, j'espère, combien je t'aime!... Que sais-tu, dit-il avec énergie, si dans ce moment même je ne te sacrifie pas honneur, patrie, et... plus encore?...

— Que signifient ces mots?... s'écria-t-elle.

Landon se mit à rire. — Ne t'ai-je pas dit que je t'aime?...

— Oui, mais tu m'as effrayée... et je ne veux pas qu'un sentiment d'effroi se mêle dans mon âme au souvenir d'une si douce fête.

— Jane, continua-t-il avec le tendre accent qui la charmait si puissamment qu'elle serait éternellement restée dans une attitude de respect, occupée à savourer ces paroles, ma chère, possédons-nous le sublime langage des archanges pour parler de leur vie? L'homme, en tombant, perdit toute mémoire de cette langue céleste, et les doux regards, les étreintes, les exclamations de l'amour, sont tout ce qui nous en reste. Tu la parles, toi, cette langue harmonieuse quand ta harpe résonne, quand tes yeux lancent la flamme. A tes côtés, je deviens tout âme, toute divinité... je te ressemble enfin... Hélas! je peux sentir mon bonheur, mais le décrire, je ne saurais : tout ce que je puis dire, c'est qu'où tu es, là est la vie pour ton Horace.

— N'entends-tu pas des soupirs étouffés? s'écria Jane.

Tous deux écoutèrent, regardèrent autour d'eux, et, n'ayant vu personne, ils revinrent, se tenant par la main, ravis, heureux, et Jane était moins inquiète : ils marchaient comme les anges dans un nuage de feu. Lorsqu'ils furent assez éloignés pour ne plus voir le lieu de la scène, Eugénie sauta avidement sur la pierre. C'était elle qui, témoin invisible de cette scène, n'avait pas réussi à étouffer ses soupirs et ses larmes. La levée d'Amboise est une digue faite pour préserver les plaines qui séparent la Loire du Cher : Eugénie en se glissant au bas du talus, avait pu suivre les deux amants, qui marchaient sur

le sommet de la levée. Quand ils se reposèrent, elle avait trouvé dans cette digue une excavation assez profonde qui lui permit de se dérober à leurs regards et d'entendre leur conversation. — Eh bien! Rosalie, dit-elle, y a-t-il de l'espoir?

La Languedocienne était muette.

— Si Nikel, répondit-elle en retrouvant la parole, se jouait ainsi de moi, je lui arracherais les yeux.

— Pauvre enfant! et tu crois aimer!... Quel organe enchanteur a cette créature!...

— Laquelle, madame?

— Ah! toutes deux! dit Eugénie en pleurant. Il s'est assis là... (et elle regardait la pierre) voici la trace de son pied (sans Rosalie elle eût baisé le sable). Bien cruel et bien cher! ajouta-t-elle en levant les yeux au ciel. — Venez, Rosalie; voici l'heure de coucher son fils!... Elle soupira, mais elle avait entendu la voix de son bien-aimé. Cette voix lui avait déchiré le cœur comme le cri de liberté qu'écoute un prisonnier, mais elle l'avait entendue...

Jane accompagna son mari jusqu'à Blois, puis elle obtint d'aller à Orléans, mais là Horace fut inflexible. Jane repartit pour Tours, après avoir écouté longtemps sur la route le bruit de la berline. Quand elle rentra chez elle, elle trouva la maison vide, affreuse. Sa chambre, ce temple sacré, lui déplut: n'était-ce pas l'endroit où, pour être seuls, ils se réfugiaient? En la rangeant elle-même, elle pensa qu'elle n'avait pas encore trouvé de femme de chambre: elle voulait une autre Nelly, plus jeune, plus vive; Gertrude, toute gentille qu'elle était, ne savait rien; sa jeunesse ne lui permettait pas de grands travaux. Jane s'estima heureuse d'avoir une distraction: s'occuper du choix d'une nouvelle Nelly, c'était chose sérieuse, et Jane comptait au moins dérober quelques jours à la tristesse. Une âme chagrine a besoin de mouvement et d'activité. Jane mit sur-le-champ Gertrude et Nikel en campagne.

Le chasseur eut recours à son ami, l'hôte du *Faisan*. Rosalie aperçut encore son mari causant confidentiellement au milieu de la cour. L'envie de savoir ce qui se passait chez la rivale de la duchesse, et mieux que cela, le plaisir d'épier un mari, firent descendre la Languedocienne. Elle manœuvra comme un chat qui a peur de se mouiller les pattes, et, saisissant un moment où l'hôte et Nikel, qui se promenaient en long dans la cour, lui tournaient le dos, elle parvint à gagner sans être vue une sorte de bûcher d'où elle pouvait tout entendre.

— Madame Landon voudrait qu'elle eût une certaine éducation, disait Nikel à l'hôte.

— C'est donc une dame de compagnie que madame Landon désire? répondit l'hôte.

— A peu près, dit Nikel; il faut cependant qu'elle puisse faire la chambre, mais voilà tout.... Ils s'éloignèrent, et Rosalie n'entendit plus rien. Bientôt ils revinrent.

— Votre maître est donc parti?...

— Oui... Elle gagnerait sept à huit cents francs.

— Vraiment?

— Et une rente après quelques années de service... Leur marche les dirigeant vers l'autre bout de la cour, Rosalie attendit.

— Mais, disait l'hôte en revenant, j'ai une de mes cousines qui, si les quatre cents francs de rentes sont certains, pourrait...

— Pourvu qu'elle plaise... Ils étaient encore trop loin pour que Rosalie pût saisir la suite, mais au retour: — De la Havane! disait l'hôte avec surprise.

— De la Havane! répéta Nikel, et d'un goût! ah! jamais vous n'aurez fumé meilleur cigare!...

Cette fois, la Languedocienne s'esquiva en reconnaissant que le chasseur était incorrigible, et que, nonobstant ses promesses, il fumait toujours en secret. Elle commenta tout ce qu'elle avait surpris et en instruisit Eugénie.

— Et que m'importe qu'elle veuille une femme de chambre! s'écria la duchesse, cela me rendra-t-il Horace? D'ailleurs, à quoi pensé-je?... je ne plairai plus! Rosalie se retira.

— Il est perdu pour moi! répéta-t-elle; et cependant, le voir, c'est toute ma vie! Pourquoi ne serais-je pas son esclave, sa servante?... Elle parcourut sa chambre à grands pas, s'assit, se leva, sentit la sueur inonder son dos et le froid la gagner tout à coup. Elle acquérait en ce moment une énergie nouvelle.

— Oui! s'écria-t-elle, j'en aurai le courage! nulle femme n'aura porté si loin le dévouement de l'amour!... La jalousie, sentiment qui n'abandonne jamais entièrement le cœur le plus aimant quand il est offensé, lui laissait entrevoir une vengeance bien légitime au milieu de ses souffrances.

Elle appela Rosalie: — Mon enfant, lui dit-elle, que je t'embrasse pour ta nouvelle!...

— Laquelle?

— Ne veut-*elle* pas une femme de chambre? Ce sera moi!...

— Y pensez-vous, madame?

— Ce sera moi, vous dis-je!... Elle regarda Rosalie, et Rosalie se tut.

— Mon enfant, si M. le duc était au logis, je ne pourrais jamais être reçue, mais en son absence on m'acceptera, alors je *le* défie de me chasser... Pas un mot, Rosalie.

— Votre enfant, madame?

Elle frémit.—Ce sera un obstacle, mais je le vaincrai! Rosalie, vous vous logerez dans la maison qui se trouve vis-à-vis de la *leur*: tu l'achèteras, s'il le

faut, et quelle que soit la somme dont tu puisses avoir besoin pour cela, je te la donnerai. Si *mon* enfant n'était pas souffert dans *sa* maison, je l'aurais, au moins, à deux pas sous mes yeux. D'ailleurs, ne faut-il pas que vous me serviez?... Ainsi, loue, achète cette maison, il le faut... Cherche-moi vite un tablier, cours acheter un bonnet, et que dans deux heures j'aie mon costume...

Rosalie sentit qu'il y avait dans ce projet des idées trop élevées ou un plan trop difficile à concevoir pour elle. Elle sortit, et, sans se creuser la tête à deviner les raisons qui engageaient sa maîtresse à jouer un tel rôle, elle s'empressa de lui obéir. En moins de trois heures elle en fit une des plus jolies soubrettes qui eussent porté le tablier. La duchesse recommanda à Rosalie de quitter l'hôtel du *Faisan* quand elle aurait trouvé à se loger, et de mettre la voiture en lieu sûr : les armes des Landon étaient peintes sur les panneaux.

Eugénie courut chez sa rivale avec tant de précipitation qu'on eût dit qu'elle craignait de voir son dessein renversé par quelque réflexion. Elle tâchait de ne plus penser à rien. Elle entrevoyait bien des chagrins, des instants cruels; mais elle vivrait sous le même toit qu'Horace, elle le verrait, lui obéirait. — Il ne m'empêchera pas, se disait-elle, de l'aimer... ainsi je serai presque heureuse : cette vie-là est encore préférable à la mort... et... sans lui je mourrais... Elle arriva rue Racine, frappa, entendit les pas de Nikel. Il ouvrit.

— Dieu du ciel! madame la duchesse! s'écria-t-il.

— Nikel, dit Eugénie, silence!... Immobile, il la regardait d'un air effaré.

Nikel, reprit la duchesse, pas un mot, ou vous perdez votre maître! Il faut me traiter devant *Madame... madame,* enfin, et ses domestiques, comme si j'étais une femme de chambre, si *elle* m'accepte!... Surtout pas d'imprudence, pas d'indiscrétion; vous tueriez trois personnes par un mot... Allez annoncer à la maîtresse de la maison qu'il se présente une femme de chambre, allez!...

Vous êtes pâle! ajouta-t-elle, ne nous perdez pas, raffermissez-vous!... Le pauvre chasseur marcha, mais lentement; la foudre tombée à ses pieds ne l'aurait pas tant étourdi. Il arriva dans le salon et bégaya sa commission.

— Qu'avez-vous, Nikel? lui dit Jane.

— C'est qu'elle est jolie comme un ange... mon général.

— Le pauvre garçon! il est fou!

— Plaît-il, madame?... le duc.

— Elle se nomme madame Leduc? reprit Jane; faites entrer.

Le pauvre chasseur eut encore assez de présence d'esprit pour prévenir la duchesse qu'elle se nommerait désormais madame Leduc.

Eugénie parut à la porte du salon.

— Donnez-vous la peine de vous asseoir, lui dit Jane avec un son de voix plein de bonté.

Eugénie s'assit, regarda sa rivale et ne put lui refuser son admiration : Jane surpassait le portrait idéal que la duchesse avait imaginé jadis en lisant l'histoire des amours de Landon. La figure d'Eugénie s'altéra : les deux sentiments contraires sur lesquels roulent toutes nos affections, la haine et l'amitié, se disputèrent son cœur. Tantôt elle se sentait prête à tout sacrifier au bonheur de cette belle créature et de Landon, et tantôt sa jalousie lui suggérait de porter la douleur et la mort dans ces deux cœurs ennemis de sa joie.

Jane était assise sur un divan, et, le coude appuyé sur un coussin, elle retenait dans sa main sa tête pleine de mélancolie, mais respirant aussi le bonheur et l'amour. Elle regardait avec intérêt Eugénie, qui, modestement placée sur une chaise à quelques pas de sa rivale, baissait et relevait ses yeux tour à tour : malgré les tourments qu'elle éprouvait, sa contenance était calme.

— Avez-vous déjà servi, madame? lui demanda Jane.

— Oui, madame, répondit Eugénie avec une douloureuse expression, mais je n'ai servi qu'un maître.

— Vous êtes, m'a-t-on dit, d'une bonne famille.

— Oui, madame.

— Vous avez donc éprouvé des malheurs?

— Oui, madame, de bien grands.

— Vous vous appelez madame Leduc; mais quel est votre nom de baptême?

— Joséphine, madame.

— Eh bien, Joséphine, approchez-vous de moi. (Elle lui montra le divan.) Là, bien. (Elle lui prit la main.) Contez-moi vos malheurs...

— Madame, dit Eugénie, j'étais placée auprès d'un officier peu fortuné, il est vrai... mais...

— Oh! j'entends le *mais*, dit Jane : tout ce que vous m'ajouteriez serait inutile, mon enfant, vous avez aimé!... O Dieu de bonté! je te remercie! Vous avez aimé, et vous êtes malheureuse!... Ah! vous me comprendrez, vous! Votre figure annonce une belle âme.... vous serez pour moi une amie.... Au moins je ne verrai plus *leurs* yeux me regarder froidement... Pardon, continuez...

— J'ai un enfant!... dit Eugénie en rougissant.

— De *lui?*

— De *lui,* madame.

— Pauvre femme! Quel âge a-t-il?

— Huit mois, tout à l'heure.

— Mais que vous est-il donc arrivé?

— Il m'a abandonnée!... Elle ne put retenir un torrent de pleurs. — Il m'a abandonnée, et... Il est mort, mort pour moi!...

Jane prit la main d'Eugénie pour la serrer sur son cœur. A ce moment, Eugénie se leva, dégagea sa main et s'élança vers la fenêtre pour respirer l'air extérieur : sa rivale l'avait écrasée par ses pleurs. Bientôt elle revint, et frissonna quand Jane, lui reprenant les mains, ajouta : — Joséphine, vous amènerez votre enfant dès ce soir, nous en aurons soin : j'adore les enfants... je veux bercer le vôtre, lui chanter des chansons pour l'endormir. Je connais maintenant toute votre histoire : elle a bien du rapport avec la mienne... Eugénie la regarda avec stupeur.—Mais moi, je suis plus heureuse que vous; mon bien-aimé est revenu! le vôtre reviendra peut-être...

— Il est mort pour moi, madame... Il ne m'aime plus!...

— Et... vous avait-il dit qu'il vous aimait?...

Eugénie baissa la tête et la releva en agitant ses sourcils, comme si elle fût soudain devenue folle.

— C'est donc un lâche? reprit Jane.

— Oh! non!... s'écria Eugénie en laissant échapper un sourire de dédain.

Son heureuse rivale aperçut le sourire; et, pressant alors Eugénie sur son cœur, elle s'écria :—Ah! vous aimez! je le vois!...

Il y eut un moment de silence, pendant lequel elle examina Eugénie avec attention.

— Madame, reprit Jane avec une vive émotion, soyez mon amie... Le seul service que je vous demanderai, sera de faire ma chambre avec moi : du reste, vous aurez un appartement à vous, vous mangerez seule et vous viendrez avec moi aussitôt que mon mari sortira. A ce titre d'amie, vous nous rendrez mille petits services à la table : je n'aime pas, quand je suis avec *lui*, que des domestiques écoutent, entrent, sortent et nous voient. Je voudrais alors une âme amie qui comprît l'amour et ses exigences: vous m'entendez, n'est-ce pas!... Quant à votre fortune, ne craignez rien : vous savez que mon mari est très-riche, vous n'avez qu'à demander. Si cent louis de rentes perpétuelles vous conviennent, nous vous les assurerons... Tenez-vous à rester en France?

— Partout où vous serez, madame, je me plairai.

— Nous allons voyager en Écosse... Eugénie frissonna. — Un peu plus tard, se dit-elle, je l'aurais tout à fait perdu!.... Elle trouva son affreuse situation préférable à celle dans laquelle elle aurait alors été plongée.

— Eh bien! continua Jane, c'est convenu, ma chère : ce soir même vous viendrez, n'est-ce pas?

— Oui, madame, je vous rends mille grâces de votre bonté...

— Eh non! Joséphine, c'est moi qui vous remercie! Avec quel plaisir nous causerons ensemble!... je vous parlerai de mon cher Horace!... Ah! votre présence m'a donné un moment de joie!... *Il* est absent, et j'étais triste quand vous êtes arrivée. Je l'aime, mon enfant, comme vous aimiez vous-même...

A ce moment Eugénie aperçut le portrait de Landon, et pleura. Heureusement Jane attribua ces larmes aux souvenirs qu'elle avait réveillés. — Que je m'en veux, dit-elle, de vous rappeler vos malheurs!... Allons, amenez-moi votre enfant et restez avec moi : deux jeunes folles comme nous feront un beau ménage... Mais, dites-moi, pourquoi portez-vous ainsi des rubans de deuil?...

— Pourquoi, madame?... Est-ce une question?...

Jane baissa les yeux : elle avait eu l'orgueil de croire qu'elle seule savait aimer. Cette divine créature alla à Joséphine, et, déposant toute jalousie, heureuse de rencontrer une âme digne de la sienne, elle embrassa sa rivale avec une touchante effusion de cœur.

Eugénie sortit. Chlora avait exercé sur elle son empire, comme elle avait séduit à son tour sa belle rivale. En un moment ces deux âmes que les circonstances rendaient ennemies s'étaient senties de la même nature; et si l'on suppose aux belles âmes une commune origine et une tendance à se réunir, elles s'étaient identifiées à leur insu. — C'est une sirène, se dit Eugénie en sortant : elle attire pour donner la mort!...—Elle est charmante, pensa Jane, je l'aime déjà!...

Eugénie avait eu un espoir, il était détruit : elle acquit la conviction que jamais elle n'éclipserait Chlora, et cette cruelle certitude ne servit qu'à l'affermir dans la résolution qu'elle avait formée de lutter d'amour avec Jane.

La jeune duchesse trembla en présentant son enfant à sa rivale. Elle croyait que la ressemblance causerait quelque malheur, oubliant qu'il faut être mère pour bien connaître les traits d'un enfant. Jane le trouva charmant.

— Quelle envie cela donne d'être mère!... Mais, ma chère, vous êtes d'un luxe... votre enfant a une robe!... et quel bonnet!... une dentelle d'Angleterre!...

— Ah! madame!...

— Ma chère, écoutez, appelez-moi Jane quand nous serons toutes seules. Quand j'aime, moi, c'est tout de bon.

— Un enfant, continua Eugénie, est tout l'orgueil d'une mère.

— Et le père, qu'est-il donc?... Mais Jane s'arrêta en pensant au malheur d'Eugénie.—Ma chère, reprit-elle, vous me sauvez la vie, vous et votre enfant : je serais morte cent fois d'impatience si je n'avais pas une occupation qui me prît la nuit et le jour. J'aurai à veiller, n'est-ce pas?... à aller, venir, chanter, pour endormir votre cher petit, le faire manger; alors je n'aurai plus dans l'âme cette pensée affreuse : — Tu es seule... il n'est plus là!...

Eugénie aperçut un avenir affreux. — Supporterai-je, se dit-elle, le spectacle de leur amour?...

Le soir même elle fut installée dans cette maison, dans cette maison pleine d'un bonheur qui n'était pas le sien! Elle aida Jane à préparer la chambre nuptiale, et quand elles eurent fini : — Joséphine, dit Jane, je ne coucherai jamais ici... Nous irons ensemble dans le salon là-haut : il y a deux lits, nous soignerons votre enfant tour à tour, vous pourrez dormir. La vue de cette chambre me tuerait!...

Eugénie connut ainsi tout à coup le caractère adorable de sa rivale; elle admira cette inépuisable bonté, cet esprit doux et gai, et cette amitié touchante (presque aussi pure que son amour), dont elle accablait une personne inconnue. La duchesse, en prenant la fatale résolution de servir Jane et son mari, n'avait pas vu toutes les souffrances de cette situation; elle aurait préféré la mort.

Le lendemain, Jane reçut une lettre de Landon, elle la lut à Eugénie : la pauvre duchesse aurait bien voulu baiser l'écriture; Jane la baisa devant elle. La duchesse épia un moment où elle resta seule, et, relisant cette lettre pleine de tendresse, elle tâcha de se persuader que ces brûlantes expressions d'amour s'adressaient à elle. Elle songea (ce fut une pensée tout amère) qu'elle n'avait pas reçu un seul mot de Landon après en avoir été abandonnée si cruellement, et que jamais le duc ne lui avait parlé si tendrement. Elle fut encore bien plus mortifiée : Jane reçut une lettre tous les jours, et Landon l'instruisait de ses moindres démarches, tandis que, pendant l'année de bonheur passée avec lui, il avait souvent gardé le silence sur ses occupations. Chaque événement amenait un contraste, et le contraste excitait les pensées les plus cruelles pour Eugénie. Néanmoins, la duchesse trouva quelque plaisir à suivre ainsi Horace dans les détails les plus minutieux de sa vie, et elle eut des remercîments à adresser au Dieu qui mesure le vent à la brebis nouvellement tondue. Elle avait bien des souffrances, mais çà et là aussi quelques consolations; elle finit même, malgré son horrible jalousie, par écouter avec un calme apparent les récits que Jane lui faisait de son amour pour Landon. Jane parlait alors pour toutes les deux, et Eugénie pouvait par instants oublier la contrainte qui lui était imposée; puis elle était bien façonnée à la douleur depuis sa jeunesse!... Sa rivale avait les soins d'une mère pour Eugénie, elle pleurait même sur le sort de la prétendue Joséphine... Comment Eugénie aurait-elle pu ne pas lui pardonner de l'avoir innocemment emporté sur elle?...

Rosalie réussit à louer un appartement dans la maison voisine, elle s'y établit, et il y eut bientôt une reconnaissance mémorable entre elle et le maréchal des logis.

Quand Nikel aperçut sa femme : — Je me doutais bien, s'écria-t-il, que mon chef de file ne tarderait pas à se montrer...

— Tu m'as joué un joli tour, répondit Rosalie en le regardant d'un air moitié fâché, moitié joyeux; viens chez moi, nous avons à causer...

— Sera-ce long? répliqua le chasseur, qui cherchait à plaisanter.

— Aussi long que cela me plaira! coureur!...

Rosalie et Nikel s'expliquèrent, reconnurent qu'ils en savaient autant l'un que l'autre sur le compte de leurs maîtres, et restèrent animés du même dévouement, l'un pour Monsieur, l'autre pour Madame.

Un mois se passa de la sorte. Jane déployait cette fausse activité des personnes qui souffrent et qui essayent de se tromper elles-mêmes, de donner le change à leur âme par de vaines occupations. Sa peine était aussi vive qu'au moment du départ de Landon. — Il avait dit quinze jours!... et voici un grand mois!... disait-elle à Eugénie du ton d'une tristesse profonde.

XIX.

On était au milieu du mois de mars; le froid avait repris avec une certaine intensité; le ciel était sombre et les toits étaient couverts de neige.

La maison qu'habitait Jane avait redoublé de taciturnité; on aurait pu, sans le facteur de la poste, s'y croire au bout du monde. Un matin, les deux épouses, assises au coin du feu dans le salon, travaillaient après leur déjeuner; Eugène jouait à leurs pieds; Chlora regardait la pendule, ainsi qu'Eugénie, car l'heure de la poste approchait. Nelly entre et donne la lettre à sa maîtresse, qui l'ouvre avec sa précipitation accoutumée : à peine y a-t-elle jeté les yeux, qu'elle la laisse échapper de ses mains. — Il arrive aujourd'hui pour dîner!... entendez-vous, ma chère?... il arrive, Joséphine! embrassez-moi!... Qu'avez-vous? vous changez...

— C'est vous qui m'avez fait peur! votre exclamation... je n'ai su ce que c'était... Eugénie rassembla toute sa résolution; l'instant fatal approchait.

— Comprenez-vous quelles doivent être ma joie et mon impatience? Songez donc, il s'approche à chaque instant!

— M. le duc sera sans doute aussi heureux que vous de cette réunion?...

— Pauvre enfant! son malheur lui est toujours présent... Peut-être avez-vous eu une semblable scène avec votre ami!... Oh! non! pas une, mais mille!... Mais je vous demande pardon, ma bonne Joséphine, ce n'est pas votre Leduc qui arrive, c'est bien mon Horace!...

Eugénie frémit de son imprudence. Quel mouvement elles répandirent toutes deux dans la maison! avec quelle promptitude elles donnèrent à tout un air de fête! Jane voulut, à prix d'or, avoir des fleurs et défendit qu'on laissât un seul flocon de neige dans la cour. D'abord elle ne s'aperçut pas qu'Eugénie était plus ingénieuse qu'elle, qu'elle la surpassait en activité. Elle se crut bien secondée et s'en applaudit sans le remarquer autrement. N'avait-elle pas dit à Eugénie un moment avant de recevoir la lettre de Landon : — Joséphine, vous êtes vraiment ma sœur!...

La pauvre duchesse aida sa rivale à quitter ses vêtements de deuil et à faire une toilette brillante, quoique simple. Aider sa rivale à paraître plus belle!... Eugénie avait une âme trop élevée pour sentir cette atteinte mesquine; elle se réservait pour de plus nobles souffrances. Quand Jane fut habillée, Eugénie lui dit : — Ma chère, voulez-vous que je quitte mes rubans noirs?... cela vous attristerait...

— Je n'osais pas vous le demander, ma chère belle; mais si vous m'offrez vous-même ce sacrifice, j'accepte...

— J'y vais, dit Eugénie avec émotion. La duchesse alla se faire habiller par Rosalie, et Dieu sait si jamais celle-ci s'était donné plus de mal pour rendre sa maîtresse séduisante!... Ce moment était bien solennel pour Eugénie. Heureusement l'agitation de Jane l'empêcha de remarquer celle de sa favorite.

Elles apprêtèrent ensemble le festin, et disposèrent la table et le service au milieu d'un salon secret que Jane avait consacré uniquement aux repas d'amour. Là, tout était simple : les porcelaines, les cristaux, les bougies, les flambeaux, les fleurs ne flattaient que les sens et non la vanité. Joséphine seule, élégamment vêtue, devait y pénétrer pour servir les amants. Auprès du divan sur lequel s'asseyaient les deux convives était une harpe. Jane voulait, au moindre désir de son époux chéri, pouvoir l'enivrer de ses chants. Dans cette retraite le luxe ne fatiguait point les regards : l'amour seul, un amour sans art comme sans fadeur, présidait dans les moindres dispositions faites par les deux rivales. La journée leur parut bien longue. Eugénie eut soin de mettre son enfant sur le passage d'Horace, désirant que ce fût le premier objet qui frappât les regards de son mari.

On entendit bientôt le roulement d'une voiture : Rosalie était à sa fenêtre, Nikel à la porte; Eugénie tâchait de se contenir et tressaillait au moindre bruit; Jane s'était précipitée hors du salon. Tous les acteurs de cette scène étaient agités diversement à la vérité, mais aucun n'était indifférent. Jane fut saisie à l'entrée de la maison par Landon, qui s'écriait : — Diable d'enfant! j'ai manqué l'écraser... Il embrassa sa bien-aimée, appela Nikel, qui emporta Eugène. Landon ne l'avait seulement pas regardé. Il serra Jane dans ses bras avec transport, et, sans dire un mot, il la ramena dans la salle qu'on avait préparée pour le recevoir. Tous deux s'assirent sur le divan qui se trouvait placé devant la table, au-dessus de laquelle un lustre était suspendu, et Jane pressant les mains de Landon entre les siennes et contemplant son mari avec ivresse, s'écria : Te voilà donc, mon chéri! te voilà pour toujours!... plus de séparation!

— Non, oh! non! répondit Landon avec l'accent du bonheur, et dans quelques jours nous partirons pour l'Écosse.

— Chéri, j'ai écrit à sir Charles et à Cécile de venir nous chercher.

— Tu as bien fait; mais ne parlons pas, laisse-moi te regarder en silence! longtemps... toujours...

Tout à coup Landon s'arrêta, comme surpris désagréablement, et prêta l'oreille. — On pleure ici! dit-il.

— Es-tu fou? répondit Jane en riant; qui peut pleurer ici quand tu arrives? Tu rêves, mon bien-aimé.

— On pleure, répéta Landon.

— C'est Joséphine qui broie du sucre.

— Quelle est cette Joséphine?

— Ma femme de chambre, mon chéri, un ange que j'ai rencontré par bonheur, c'est-à-dire elle est venue se présenter... Je lui ai donné l'intendance de la maison, et c'est elle qui désormais nous servira. Les amants devraient tous avoir quelqu'un chargé de penser pour eux... Mais, Horace, c'est une amie.

— Et quelle est cette femme?

— C'est la veuve d'un soldat; elle a été trompée, abandonnée; l'enfant que tu tenais est à elle... Mais, mon-amour, de quoi t'occupes-tu? n'es-tu pas auprès de moi?... Elle l'embrassa, et le regar-

dant avec une sorte de piété : — Que je suis heureuse !... Un mois, un grand mois d'absence ! As-tu le courage d'avoir faim, toi ? veux-tu dîner ?... Elle sonna.

Au bout de quelques minutes Nikel se présenta. — Nikel, toujours Nikel !... Où est donc madame Leduc ?... demanda Jane en laissant échapper un petit geste d'humeur qui contrastait d'une manière piquante avec le contentement dont était empreinte toute sa personne.

— Madame Leduc s'est brûlé le doigt, elle va venir...

— Quelle est cette madame Leduc ? demanda Horace, qui s'inquiétait de tout.

— Madame Leduc est Joséphine, Joséphine est madame Leduc !... Oh ! mon Dieu, mon ange, que le bonheur te rend bête !... Et Jane se jeta au cou de Landon et l'accabla de caresses où se noya l'anxiété du jeune homme.

Madame Leduc se faisant attendre, les deux amants restèrent absorbés dans la contemplation l'un de l'autre, ne pouvant satisfaire leurs âmes, longtemps privées d'un pareil bonheur. Silencieux et ravis, ils avaient enlacé leurs mains, l'ivresse du bonheur brillait dans leurs yeux... une douce extase les enlevait à la terre... Eugénie entre, arrive jusqu'à la table, y pose en tremblant les mets qu'elle apportait ; tout à coup, en voyant des mains blanches, des manches de velours, Landon lève la tête, il voit *sa femme !...* la duchesse, qui, les yeux baissés, n'osait regarder son mari !... Landon ne put que se pencher sur le dos du divan et demeura comme anéanti. Jane, à cet aspect se leva tout éperdue, posa sa main sur le cœur de son ami, et en sentant s'éteindre les battements : — Il se meurt ! s'écria-t-elle d'une voix dont l'accent déchirant fit pâlir Eugénie. Cette dernière, dont le trouble ne fut pas remarqué, sortit comme pour chercher des secours. Landon restait toujours sans mouvement et sans vie, ses yeux étaient fermés, et Jane, incapable de faire un mouvement ni d'avoir une pensée, le regardait d'un œil étincelant et fiévreux... Elle n'aurait pu crier, et elle respirait à peine : on eût dit qu'elle voulait, par la puissance de son regard, rappeler Landon à la vie. Mais bientôt elle sentit le cœur reprendre ses pulsations un moment suspendues, elle tressaillit, et muette, attentive comme l'est une mère près de son enfant malade, elle vit enfin Horace ouvrir lentement les yeux, mais ce ne fut pas pour chercher ceux de son amie. Il ne songeait encore qu'à la vision qui l'avait épouvanté, et d'un œil inquiet il parcourait tous les coins de la salle. Son air était égaré, son geste menaçant, et Jane effrayée l'épiait avec terreur. — Tu ne vois donc pas ta pauvre créature ?... dit-elle en adoucissant sa voix si douce. Landon, à ces mots, recouvra un peu de calme, il regarda sa bien-aimée, la serra dans ses bras comme pour protester que rien ne pourrait le séparer d'elle, et lui dit d'un ton assez tranquille ou plutôt morne : — Je ne sais quelle convulsion m'a assailli le cœur... Le bonheur, mon amour, est bien près de la douleur !... Jane le regardait toujours avec anxiété, mais elle se rassura à mesure que Landon reprit ses sens.

— Comment te trouves-tu ?

— Tout à fait bien... Il s'arrêta... Eugénie était là, il semblait craindre de parler devant elle.

— Eh bien !... reprit Jane.

— Je suis mieux, mon ange... Ce dernier mot fut prononcé à voix basse. Enfin Landon revint tout à fait à lui, en réfléchissant qu'Eugénie, si elle eût voulu le perdre, n'eût pas attendu jusqu'à cette heure, et alors son visage contracta l'expression d'une gaieté nerveuse, comme celle de l'homme qui veut faire bonne contenance devant le danger ; mais Jane redevint trop joyeuse pour s'apercevoir de la contrainte qui régnait dans les manières de Landon.

Eugénie reparut pour les servir ; elle ne leva pas les yeux sur Horace, elle n'en avait pas la force : il lui semblait que si son regard eût rencontré celui de son mari, elle serait tombée morte. Landon l'examinait sans rien comprendre à sa conduite : tant qu'Eugénie était là, le silence régnait.

— Comme tu regardes Joséphine ? dit Jane.

— C'est qu'elle est fort jolie ! répondit Landon.

La duchesse faillit s'évanouir en entendant cette voix aimée, mais elle voulut demeurer dans la salle. L'heure des supplices avait sonné pour les deux époux : l'apparition d'Eugénie était comme la foudre tombant sur la meule que le laboureur a élevée avec un soin avare, et qui consume tout en une seconde. La duchesse épia un moment où Landon ne la voyait pas et le regarda. Elle frémit des angoisses qu'il devait éprouver et le plaignit. Elle sentit aussi son amour croître et grandir au point de souhaiter de mourir pour qu'il fût heureux sans mélange. Puis, en le voyant près de sa rivale, une pensée involontaire et rapide comme un éclair passa dans son âme : — Si Jane mourait !... Elle se hâta de sortir ; la réflexion vint bientôt : Si elle mourait, ne mourrait-il pas aussi..., *lui ?...* Non, non, se dit-elle, j'ai tout le bonheur que je puis avoir !... quel bonheur !... Elle pleura. Landon, tout brûlant et en proie à une fièvre horrible, se réfugia avec Jane dans cette chambre, tabernacle de son bonheur : là, il se trouva en sûreté, il ne voyait plus Eugénie. Les caresses de Jane le transportèrent, loin de toutes ces pensées, dans un cercle étouffant de joie et de volupté.

— Je voudrais, disait-il, consumer toute ma vie ce soir, je voudrais que mon âme échappée par tous mes pores allât s'ensevelir dans ton sein. Ne comprenant pas la réalité de ces paroles, Jane remercia son bien-aimé par un sourire... Landon était comme un homme qui, ayant acquis le pouvoir et la richesse au prix de son âme, voit approcher l'heure à laquelle le démon viendra le réclamer comme sa proie : en présence de la mort, il voudrait rassembler toutes les jouissances de la terre et les étreindre toutes à la fois.

Le lendemain, Jane s'échappa de cette chambre, après avoir furtivement embrassé son mari, et vint ensuite le réveiller en lui apportant *son fils*.

— Tiens, mon ange, lui dit-elle, peut-on voir une plus jolie petite créature?... Je suis jalouse de Joséphine : est-elle heureuse d'avoir un si bel enfant!... Elle avait mis l'enfant sur le lit, et Eugène, comme par instinct, tendit les bras à son père. C'était son fils! et cependant les caresses qu'il lui prodigua étaient mêlées de souffrance.

Cette souffrance horrible, qui tarissait jusqu'aux joies de la paternité, décida du sort de Landon. Au milieu de la journée, quoique Eugénie respectât la douleur de son mari au point de ne pas se montrer à lui, Horace dit à Nikel de ne laisser monter personne dans la chambre où il se rendit; mais la duchesse, qui épiait tous ses mouvements, l'y suivit. Elle connaissait trop bien l'âme d'Horace pour n'avoir pas deviné son projet. Elle demanda à entrer, il refusa; elle l'ordonna d'un ton impérieux, il serra ses armes et lui ouvrit. Eugénie s'approcha lentement de lui, et durant un moment elle le contempla avec une morne douleur.

— Eugénie, dit-il, mon cœur m'en dira mille fois plus que tous vos reproches; votre seule présence est une torture pour moi.

— Une torture! répéta Eugénie.

— Oui, je sais que je vous ai ravi votre repos, votre bonheur, votre jeunesse... Ah! Eugénie!

— Monsieur, dit la duchesse en réprimant toutes ses sensations pénibles, je ne suis plus *Eugénie* pour vous, je ne suis plus même votre femme, regardez-moi comme morte... morte, entendez-vous?... Vous vouliez vous tuer?... Il fit un geste de dénégation, elle montra l'endroit où il avait caché les pistolets. — Est-ce du fond de votre cercueil que vous nous direz adieu?... Vivez, je le veux; votre vie est à moi... Vous resterez l'époux de Jane, dit-elle en élevant la voix; Eugénie peut-elle balancer dans votre âme une si belle créature?... Eugénie vous donna-t-elle jamais, en jetant tout son cœur dans le vôtre, un seul des ravissements que vous cause l'aspect de Jane?... Elle est digne de votre amour; je ne suis rien, rien pour vous, dit-elle avec un accent de rage, mais vous m'accorderez, j'espère, pour toute grâce, de vivre à l'ombre de votre bonheur, de me consumer en silence : j'ai assez de force dans l'âme pour mourir ainsi... Je vous *gênerai* peut-être... Ne vous contraignez pas, donnez carrière à votre amour... cela me tuera plus tôt! Vous n'aurez pas la barbarie de repousser votre enfant de votre sein paternel, c'est votre aîné, votre héritier... vous serez son père!... A ces mots elle alla chercher les pistolets et les garda. — Quant à cette lettre, dit-elle, que vous écriviez, déchirons-la... Elle la déchira... — Retournez auprès de votre femme, rendez-la heureuse, et... si l'on pleure dans la chambre voisine, ne vous en inquiétez pas. Aujourd'hui, monsieur, je réclame de vous le douaire dont je vous parlais dans la lettre que je vous écrivis avant notre mariage : si vous retrouviez Chlora, disais-je, je serais votre amie... Elle pleura à chaudes larmes et tomba sur une chaise. Landon, se précipitant à ses pieds, essaya de lui prendre la main; mais elle se leva brusquement, et, retirant sa main : — Monsieur, lui dit-elle, vous n'êtes plus mon époux! une caresse de vous serait un affront!... Je vous aime, mais pour moi seule, comme je vivrai pour moi seule; pour tout le reste je suis morte; je n'ai plus de mère, plus de grand'mère, plus de fils, plus d'époux, je n'ai personne au monde!... Je puis agir comme il me plaira. Sachez d'abord que, maîtresse de vous deux par ma conduite et par mes droits, j'entends rester ici...

La duchesse était vraiment imposante. Horace, écrasé par cette force de volonté qu'il ne connaissait pas à Eugénie, n'osait lever les yeux. La duchesse n'avait seulement pas rappelé le serment qu'elle avait reçu à la face du ciel et de la terre, et par lequel Horace avait juré de la protéger. Jugeant que tous les mots humains ne signifiaient rien dans une pareille position, Landon ne répondit à Eugénie que par un regard de soumission. Ce regard la perdit, son attitude majestueuse s'humilia, et elle dit en pleurant : — Horace, te servir comme une esclave sera encore un bonheur... Est-ce que, si tu étais mort, je ne vivrais pas avec ton portrait? j'aime encore mieux te voir!... et... si tu as pitié de moi, quand Jane ne te verra pas, soutiens mon courage par un regard d'ami...

— Quelle affreuse situation!... car je t'aime, Eugénie...

— Oui, dit-elle; mais j'apprécie ce que vaut cet amour... — Écoutez, reprit-elle après un moment de silence, telle bizarre et terrible que soit notre position, il n'en est aucune, fût-ce même de voir la hache du bourreau toujours prête à tomber sur son cou, à laquelle l'homme ne puisse s'habituer. Horace, les plus dures angoisses de la nôtre sont épuisées

en ce moment... Tu ne t'accoutumeras que trop à celle-ci... et ce n'est pas toi qu'il faut plaindre!...

Landon se sentait anéanti, surtout quand elle ajouta : — Si vous voulez aller en Écosse, partez; mais laissez-moi vous suivre... Je vous conseille même de quitter la France; il faut vous mettre à l'abri des lois... Landon frissonna. — Et croyez-moi, continua-t-elle, ne conservez aucun intérêt en France, vendez tous vos biens. Je n'exige pour moi qu'une chose, c'est que mon enfant soit reconnu par vous comme votre héritier...

Landon la regarda et répondit : — Oui!... Ce fut tout ce qu'il put dire. Alors Eugénie s'enfuit, tout étonnée d'avoir eu tant de courage. Horace abandonna cette chambre d'où il avait résolu de ne pas sortir vivant, et il revint auprès de Jane. Eugénie avait brillé d'un si grand éclat qu'il fut tout surpris de regarder Jane d'abord avec moins de ravissement, mais au premier sourire il retrouva tout son amour.

Jane possédait à un trop haut degré le sens exquis de l'amour pour ne pas apercevoir les plus légères teintes d'inquiétude qui pouvaient altérer la pureté du front de Landon. Aussi la préoccupation où cet événement laissait Horace ne lui échappa-t-elle point : sans la lui reprocher, elle chercha à la dissiper, elle y parvint. Elle en demanda la cause, Horace l'attribua à ses affaires, — qui, dit-il, s'étaient compliquées; il avait une terre à vendre en Bourgogne; sa démission n'était pas encore acceptée...

Jane prit sa harpe et improvisa une mélodie bouffonne où parfois le sentiment combattait la gaieté. Eugénie était dans le salon voisin, elle entendit cette délicieuse harmonie. — Que suis-je, se dit-elle, auprès de cette sirène?... quels charmes pourraient avoir les accords de mon piano?... Elle pleura. Jane chanta ensuite une chanson d'amour.

— Il l'écoute, il l'admire! pensait la duchesse. Eugénie eut ainsi des douleurs pour tous les instants, et plus elle souffrait, plus elle sentait croître son énergie. Sa santé même ne fut pas altérée de ces secousses si profondes, son visage conserva sa fraîcheur. Ne fallait-il pas qu'elle gardât ses avantages pour balancer ceux de sa rivale? Landon même ne pouvait disconvenir que la duchesse se trouvât dans une situation supérieure à celle de Jane.

Eugénie ne perdait donc pas tout espoir : elle donnait un grand soin à sa toilette, et en même temps elle comprenait que, plus elle s'abaisserait et souffrirait, plus elle deviendrait intéressante aux yeux de leur commun époux. Jane prodiguait les enchantements à pleines mains, mais Eugénie avait aussi un charme bien puissant, celui du malheur.

La pauvre Eugénie, sans faire tous ces raisonnements, était guidée par le désir de reconquérir Landon; elle s'abusait dans cet espoir : elle ne voyait pas que le mouvement des boucles de la chevelure ou le frôlement de la robe de Jane causait plus d'émotion à Horace que le sourire et les premiers pas de son enfant. Il en était toujours avec Chlora au premier baiser, aux paroles balbutiées, aux premières étreintes où l'on croit mourir.

Bientôt les souffrances de Landon s'accrurent et le rendirent plus malheureux peut-être qu'Eugénie : en effet, la grandeur et la sensibilité de son âme lui firent partager toutes les douleurs d'Eugénie. Il n'osait rester quand la prétendue Joséphine entrait pour faire la chambre nuptiale; il n'aurait pu soutenir son regard. L'abnégation perpétuelle qu'Eugénie faisait d'elle-même arrachait souvent des larmes à Landon et le ramenait vers de funestes pensées. Pouvait-il être heureux avec un remords éternel et l'appréhension continuelle d'une catastrophe? Les animaux sentent l'orage, l'homme ne peut-il pas sentir le malheur, surtout lorsque c'est à l'âme qu'il doit s'adresser? Aussi Landon devint de jour en jour plus inquiet, plus craintif, et Chlora partagea tous les sentiments de Landon involontairement et sans les analyser.

Elle reçut une réponse de lady Cécile C.... Sa cousine lui annonçait qu'elle viendrait avec son mari et son père, au mois de mai; que sir Charles C... leur cherchait une terre voisine de la leur, selon ses désirs. Landon fut enchanté d'apprendre ces nouvelles; il lui tardait d'aller en Écosse. Alors Jane, ne pouvant supporter la gêne où vivaient leurs cœurs, essaya de tourmenter Landon, de le fâcher, de le sortir de sa mélancolie par des émotions. Elle s'efforça enfin de l'égayer, mais elle n'y réussit pas : il lui fut prouvé que Landon n'était plus entièrement heureux auprès d'elle; elle attribua ce changement à la vie sédentaire qu'il menait, et se reprocha de le tenir ainsi dans la solitude. Eugénie voyait tout, et le chagrin de Chlora la rendait triomphante.

Un mois se passa de la sorte. Au milieu de ce brillant festin, une main invisible avait tracé les mots funèbres écrits jadis sur les murs de Babylone, et les trois convives, bien qu'ils n'en comprissent pas le sens, les regardaient avec terreur.

XX.

Un matin, en l'absence de Landon, Jane travaillant avec Eugénie, lui fit part des vagues inquiétudes dont son esprit était rempli.

—Ah! ma pauvre Joséphine! lui dit-elle, je suis

en proie à un doute mille fois plus cruel que la vérité! Horace a quelque chagrin qu'il me cache. Je suis bien certaine de son amour! oh! oui!... car souvent je le regarde à la dérobée et je m'aperçois qu'il m'étudie avec une complaisance charmante. Quand je lui fais de la musique, ce concert n'est que l'accompagnement de cette éternelle mélodie : — *Chlora, je t'aime!...* Ses regards me le disent, mais le feu de ses yeux est couvert d'un nuage, et ce n'est certes pas ce voile de lumière qui se forme lorsqu'une chaleur est trop forte : non, c'est un chagrin... un combat... Cette nuit j'ai entendu ou cru entendre des mots qui m'ont fait frémir...

Eugénie répondit de l'air dont on berce les enfants : —Ce n'est rien, ma chère... Et ses yeux brillèrent de joie.

Chlora lut dans les yeux d'Eugénie; le ton de cette réponse l'émut : ce fut un éclair; mais l'un de ces éclairs qui annoncent l'incendie. Elle examina Joséphine, s'aperçut pour la première fois qu'elle n'avait que dix-huit ans, qu'elle était d'une beauté ravissante, et, se regardant avec elle dans la glace comme pour mieux comparer leurs beautés contrastantes, elle eut une idée affreuse pour elle : ce fut *qu'on pouvait aimer Joséphine*. En une minute elle devint jalouse; elle quitta le salon, se réfugia dans sa chambre pour recueillir ses idées.

Alors, sans ordre, sans liaison, les pensées suivantes se présentèrent à son imagination frappée. —Ne serait-ce pas la première sensation de l'amour qui l'aurait fait trouver mal en voyant Joséphine le jour qu'il revint? Il ne l'a jamais regardée avec indifférence, et depuis ce jour son chagrin n'a fait que croître. Presque toujours, il court au-devant d'elle chercher les mets qu'elle apporte... pour lui en éviter la peine... sans doute... Oh! non! c'était pour que nous fussions seuls... non... Comme les yeux de Joséphine brillaient de joie!... elle l'aime peut-être sans le savoir... Mais non!... elle en aime un autre!... Elle est mise avec une recherche, elle a des parures divines!... où les prend-elle?... Elle est toujours habillée comme si elle avait une femme de chambre, et ses toilettes sont trop élégantes pour ne pas venir de Paris... Quelle est donc cette femme?... Elle est plus jeune que moi, elle a des manières de princesse, etc., etc.

En une heure elle parcourut un espace immense, et s'avança dans la passion de la jalousie comme jadis dans la belle carrière de l'amour. Landon entra : elle l'épia avec une inquiétude, un soin de mère; elle suivit ses mouvements, ses gestes, comme s'il eût tenu le fil de sa vie, et c'était exactement cela.

A cet instant, Landon, ne s'apercevant pas de l'effroi de sa bien-aimée, lui demanda :

— Pourquoi Joséphine n'est-elle pas avec toi?...

Chlora tressaillit. — Notre chambre n'est-elle pas sacrée? répondit-elle.

— Ne la fait-elle pas avec toi?

— Oui, mais elle en sort aussitôt qu'elle est faite et n'y rentre plus... Il y avait de la sécheresse de part et d'autre, et cependant tout était naturel. Chlora, épouvantée de ces questions qui lui auraient paru fort simples la veille, vint se mettre à genoux devant Horace; il lui sourit (souvent elle prenait cette attitude en se jouant). — Horace, dis-moi que tu m'aimes toujours!

— Folle! répondit Landon, je te le répète pour la millième fois.

— Eh bien! je le veux! répète-moi que tu m'aimes comme au premier jour.

— Mieux!... dit-il avec l'accent du cœur. Elle s'assit sur ses genoux, s'enchaîna à son cou, et regardant ses yeux :—Que penses-tu de Joséphine?... Il rougit; elle remarqua cette subite rougeur et trembla.

—Que veux-tu que je t'en dise?... Elle est jolie, elle est bonne... Landon était embarrassé.

—Sais-tu, reprit-elle, que je vois les taches du soleil?

— Il y en a, répondit-il.

Elle quitta ses genoux, se leva, le regarda.

— Que me dis-tu?...

— Qu'il y a des taches au soleil, s'écria-t-il en éclatant de rire, et que tu es folle ce matin...

— Oui, Horace, oui, traite-moi de folle.... Elle se mit à pleurer. Landon la prit dans ses bras et la conjura de lui apprendre le sujet de ses pleurs : elle en était honteuse; cependant elle lui avoua qu'elle doutait de son amour. Horace éclata de rire de si bon cœur et la rassura si bien, qu'elle rougit de ses soupçons : mais le temps des souffrances était venu pour elle.

Le lendemain, cette douce et belle créature, travaillant avec Eugénie, lui dit : — Croiriez-vous, ma petite, que j'ai été assez sotte hier pour vous croire amoureuse de mon Horace? . . . Eugénie devint rouge, tremblante, et son cœur palpitait avec une telle force que Chlora l'entendit battre.

— Qui a pu vous faire croire cela? répondit-elle.

— Rien, dit Jane. Cette fois, la rougeur et la surprise d'Eugénie la convainquirent de la présence du danger. — S'il ne l'aime pas, se dit-elle, elle l'aime!... Cependant une accusation aussi grave aux yeux de Jane ne pouvait pas s'établir sur de si faibles indices; elle pouvait être persuadée, mais elle voulait des preuves.

Elle les épia l'un et l'autre avec un soin cruel : les regards, les discours, tout prit un sens nouveau pour elle. Un tourment perpétuel empoisonna les paroles les plus tendres de Landon et ses baisers et

ses caresses. Elle se surprit à regarder Eugénie avec l'expression de la haine. L'égoïsme de l'amour se développa chez elle avec une force singulière : elle usa de mille détours, de mille soins pour faire rentrer Eugénie dans un pur état de domesticité; elle la bannit du salon, sous prétexte qu'elle pouvait entendre les discours de Landon. Eugénie obéit avec joie et passivement; elle croyait que Jane ne devenait pas jalouse sans raison. Bientôt Jane s'abstint de tous les noms d'amitié qu'elle donnait jadis à Eugénie, et Eugénie, courant au-devant de ses vœux, l'appela toujours madame; enfin, le visage de Jane prit même une expression sévère; Eugénie ne lui demanda aucun compte de ce changement de manières, seulement elle se renferma dans la stricte exécution de ses devoirs.

Un matin, elle entra, et Jane frémit en voyant la recherche et la coquetterie qui avaient présidé à la toilette d'Eugénie. — Joséphine, lui dit-elle, vous devriez avoir un tablier pour m'aider...

— J'en portais un le jour que je me présentai chez madame, répondit Eugénie.

— Eh bien! reprenez-le... La duchesse obéit et ne quitta plus le costume d'une femme de chambre, mais ce costume était fort élégant.

Ce jour-là, Jane, en faisant le lit avec Eugénie, acquit une preuve de son malheur. Il ne restait plus à poser que les deux oreillers, et Jane laissait Joséphine les arranger; Jane était devant la cheminée et regardait dans la glace la jeune duchesse : celle-ci, croyant ne pas être vue, déposa un baiser sur l'oreiller de Landon. Jane rougit et renvoya Eugénie. Quand elle se trouva seule, elle se mit à pleurer avec cette naïveté de sentiment qu'on ne trouve que dans l'enfance, où nous avons recours aux larmes lorsqu'un autre enfant touche à des objets aimés que nous croyons inviolables. Pendant qu'elle pleurait ainsi, songeant au malheur d'avoir une rivale secrète, Nelly entra : dans le désordre où était Jane, elle ne songea pas qu'il fallait que Nelly eût à faire une confidence bien importante pour qu'elle osât entrer dans un endroit sacré où elle n'avait jamais pénétré.

— Milady me pardonnera, dit Nelly, si je viens ici; mais j'ai des choses si importantes à dire à milady, que...

— Parlez, Nelly, parlez!

— Mais, milady, c'est peut-être mal à moi de vous apprendre ce que j'ai surpris...

— Et qu'avez-vous surpris, Nelly?

— Ce que j'en fais, reprit la nourrice, c'est parce que vous êtes tout pour moi, que vous êtes ma fille, car je vous ai nourrie de mon lait...

— Mais vous devenez vieille, donc, ma pauvre Nelly! allons, parlez sans périphrases.

— Milady, j'ai vu milord embrasser la main de cette petite Joséphine...

—En es-tu bien sûre?... s'écria Jane en se levant d'un air menaçant.

— Bien sûre!... si je ne l'avais vu qu'une seule fois!... et cela dit bien des choses!

— Ah! dit Jane.... Et elle lui serra fortement la main. — Voilà qui m'annonce la mort!... c'est ma mort, Nelly!... Jane se tordit les mains. — Je ne suis plus aimée! non... O douleur!... Elle tomba sur sa chaise et y resta immobile.

— Ce n'est pas tout, milady.

—Eh bien! qu'y a-t-il encore? hâte-toi de m'apprendre tout!

— Nikel est d'intelligence avec une petite créature nommée Rosalie qui demeure en face, et cette Rosalie lui demandait ce matin : — Comment va madame la duchesse?

— Bavardage, Nelly! il n'y a pas de duchesse ici...

— Mais ils parlaient de celle qu'on nomme Joséphine!... Nelly eut beau parler encore pendant longtemps, Jane n'entendait plus. Nelly se retira.

L'infortunée fut tirée de sa méditation par une voix chérie; Landon était à ses côtés. — Qu'as-tu, mon amour? lui dit-il, tu es presque rouge.

—Et il ne m'aime pas! s'écria-t-elle en le voyant. Oh! si, si, tu m'aimes!... Et elle le pressa fortement sur son cœur.

— Jane, dit Horace, j'exige que tu m'avoues ce qui te rend si sombre, si inquiète...

— Horace!... je t'ai vu baiser la main de Joséphine!...

Landon se mit à rire, et lui répondit avec une feinte candeur qui en imposa à Jane : — Tu as fait de Joséphine une amie : en agissant ainsi, tu l'as mise à sa place. Ce n'est pas une domestique, m'as-tu dit; c'est vrai : elle a reçu une bonne éducation, elle a les manières, les connaissances, le ton d'une femme de bonne compagnie. Je me suis donc conduit sur ta parole avec elle comme avec une femme du monde, et si je lui ai baisé la main l'autre jour, tu me verras toi-même la lui baiser souvent ainsi; c'est un usage de pure politesse en France : c'est même une telle marque d'indifférence que, dans les sociétés où cet usage s'est conservé, on ne reconnaît l'amant de la maîtresse de la maison qu'au refus qu'on lui fait de cette faveur trop banale pour lui.

— Landon, répondit Jane, abolissons ici cet usage.

— Tu serais jalouse?... s'écria Horace avec surprise.

— A déchirer une rivale! répliqua Jane.

— Veux-tu que je t'apprenne à tirer le pistolet? demanda Horace en riant.

— Comment tout ne se calmerait-il pas en ta présence? dit-elle en l'embrassant; je veux te croire, je veux croire tes regards, tes paroles, ton sourire!...

Elle joua de la harpe et déploya tout son génie.

— Oh, non! s'écria-t-elle, non, personne ne te charmera comme moi!... je l'espère, du moins!... ajouta-t-elle en revenant à lui, et tu ne seras jamais si bien aimé!

Tout s'était dissipé: son inquiétude, en présence de Landon, ressemblait à ces brouillards qui se forment au lever du soleil, disparaissent quand il brille et reviennent à son coucher. Horace lui frappa doucement sur l'épaule et lui dit: — Mon ange, nous avons été bien malheureux pour avoir cru aux apparences... Confie-toi donc, je t'en prie, au cœur de ton Horace, qui est à toi seule et tout à toi.

Ce n'était pas encore assez pour Jane des paroles si douces, si flatteuses, prononcées avec tant d'amour par Landon; la passion qui la dominait est la seule qui soit si exigeante: Jane pensa donc à renvoyer Eugénie. Quelques jours après, elle prit soin de se trouver seule avec elle au salon.

— Ma chère enfant, lui dit-elle après plusieurs propos insignifiants, toutes réflexions faites, nous ne vous emmènerons pas en Écosse, nous ne vous ferons pas quitter votre patrie.

— Je la quitterai volontiers, madame: j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire en entrant à votre service.

— Mais cela ne se peut plus aujourd'hui. Écoutez, Joséphine, vous aimez monsieur Landon!... et il n'est pas convenable que vous restiez avec nous; je suis franche, voilà le véritable motif de ma résolution.

Eugénie, sentant ses larmes couler, ne put que répondre: — Ah! madame!...

— Voyons, s'écria Jane, dites la vérité: l'aimez-vous?

— Oui, je l'aime! répondit Eugénie avec chaleur et en pleurant, oui!

— Eh bien! ma chère Joséphine, vous voyez bien qu'il est important pour vous de nous quitter, car vous savez combien je l'aime.... vous seriez malheureuse!... et votre intention n'est pas de... Elle s'arrêta en regardant Eugénie.

— Eh quoi! s'écria la duchesse, j'ai demandé si peu, va-t-on me le retirer?... Qu'on me laisse mourir en paix!... Oui, madame, je l'aime autant que vous!... Je sais que vous l'avez adoré la première; aussi me résigné-je... Mais comment, vous, vous si belle, si bonne, si grande, si généreuse, car vous l'emportez en tout sur moi... eh bien! comment avez-vous eu l'idée de priver une malheureuse créature de son seul plaisir, de son seul bien?... Mais les grands n'ont pas le droit d'empêcher les pauvres de regarder le soleil! Que vous ai-je fait? Croyez-vous que je puisse vous enlever son cœur? Comparez-vous à moi et jugez!... Me défendrez-vous de m'asseoir à la porte de votre palais?... non, vous ne le ferez pas, car vous savez bien qu'un de vos regards lui fait tout oublier... Vous voulez donc me tuer? c'est me tuer, madame!... et vous vous croyez bonne! Oh! que suis-je donc, moi? car vous ne me connaissez pas... fasse le Ciel que vous restiez toujours dans cette ignorance!... et je prends Dieu à témoin que jamais je ne troublerai volontairement votre bonheur!... Ayez pour moi la même bonté; soyez grande, généreuse, seulement comme moi... Enfin, j'ai un enfant... ne tuez pas sa mère!...

Jane resta stupéfaite à ce torrent de prières prononcées de l'accent le plus touchant, le plus suppliant, par une rivale qu'elle ne pouvait s'empêcher de trouver redoutable.

— Pauvre enfant!... s'écria-t-elle, je frémis... Oui, je suis bonne... mais comment comptez-vous supporter un tel spectacle? je vous donne la mort.

— Oh! dit Eugénie avec un sombre courage, ceci est mon affaire! Vous n'aurez pas à compter mes larmes, qui ne couleront point devant vous, et je vous jure que jamais je n'attenterai à votre bien... il est sacré pour moi... si, ajouta-t-elle, vous me laissez ici, près de vous, près de lui...

— Je suis confondue, répondit Jane; vous parlez comme si vous pouviez détruire mon bonheur...

— Ah! madame! répliqua Eugénie avec vivacité, je n'ai pas dit cela.

Jane mit ses deux mains devant son front et dit: — Il me vient trop de pensées, elles m'étouffent! cessons cet entretien qui me tue; nous le reprendrons une autre fois... Eugénie sortit, elle était suffoquée.

Jane, restée seule, frémit en pensant au feu, à l'énergie, à l'amour déployés par Eugénie dans cette scène si cruelle pour toutes deux.

— Cette fille-là, se dit-elle, finira tôt ou tard par être aimée... je perdrai Horace... Elle tomba dans une mélancolie profonde et y resta plongée pendant assez longtemps.

Dès lors une sourde et profonde terreur régna dans l'âme de Jane comme elle régnait dans celle d'Eugénie et de Landon, et ces trois êtres, dont les sentiments étaient si purs, si généreux, commencèrent à éprouver les tortures que devait entraîner la situation fausse et étrange dans laquelle ils se trouvaient jetés. Leurs gestes, leurs regards, leurs moindres paroles, tout en eux respira l'amertume et la défiance.

Ce fut alors que le duc aperçut toute l'étendue de sa faute. Jusqu'à ce jour la passion l'avait aveuglé, le danger de sa position ennoblissait à ses yeux le

crime irréparable que l'amour lui avait fait commettre; mais dès lors il comprit que sa vie n'était pas seule de l'enjeu : dans le premier moment il voulut tout déclarer à Jane.

Celle-ci parla la première. Toujours dominée par une jalousie qui faisait taire sa bonté, elle avait calculé qu'Horace seul pouvait renvoyer Eugénie.

Un matin donc, après toutes les caresses dont elle accablait Landon toutes les fois qu'elle voulait obtenir de lui quelque chose, elle lui dit : — Horace, j'ai une grâce à te demander...

— Je m'en doutais! répondit-il en riant.

— Méchant! comme il se moque! Allons, écoutez-moi et ne badinez pas; c'est la chose la plus sérieuse qui se soit jamais agitée entre nous.

Il se mit à genoux, et badinant avec une croix noire que Jane portait toujours depuis une des premières et des plus touchantes scènes de son amour, il la regarda avec attention.

— Mon ami, Joséphine t'aime...

— Toujours Joséphine! s'écria Landon en lui lançant un regard où la terreur étouffait tout amour.

— Oui, toujours! dit Jane.

Mais, reprit-elle, je ne veux pas compromettre mon amour!... Elle t'aime, te dis-je! je le sais.

— Comment cela?

— Elle me l'a avoué.

— Eh bien?

— Elle m'a suppliée de la laisser ici, j'y ai consenti; mais elle me tue avec son amour! Use donc de ton autorité de maître, congédie-la!... que demain je ne la voie plus entre toi et moi, ou je meurs de douleur...

— La renvoyer!... s'écria Landon épouvanté; mais Joséphine n'est pas une domestique, et sa fortune...

— Nous lui donnerons tout l'or qu'elle voudra!... qu'elle prenne tout ce que tu possèdes, tout, mais qu'elle me laisse respirer en liberté l'air que respire mon Horace, que je puisse te voir à mon aise! Elle m'assassine avec son amour... Elle t'adore, elle m'effraye.

Landon fronça les sourcils. Jane ne lui avait jamais vu cette expression de colère : elle resta immobile, le regarda fixement et attendit avec une horrible anxiété.

— Jane, dit-il en baissant la voix, Joséphine doit rester avec nous toujours!... Tu es par trop jalouse!... et cependant tu as tout mon amour... Deux larmes sillonnèrent ses joues. — Eugénie restera!... ajouta-t-il d'un air sombre.

— Que dis-tu?

— Joséphine restera! répéta-t-il en rougissant.

— Tu l'aimes! s'écria Jane, et elle tomba privée de sentiment.

A cette vue, Landon se sentit défaillir : il appela Eugénie, et ensemble ils aidèrent l'infortunée à reprendre ses sens. Elle jeta un cri en voyant la duchesse et fit un geste pour l'éloigner; Eugénie obéit.

Les attentions, les soins de Landon ne purent calmer les impatiences et les tourments que Jane endura depuis ce moment, bien qu'Eugénie ne se montrât plus à ses yeux. Jamais elle ne fut plus douce, plus aimante, plus soumise; se résignant à son malheur, elle redoubla d'amour pour Horace: elle semblait prévoir qu'on le lui arracherait, et elle s'attachait à lui comme un naufragé à un débris de son navire. Elle ne le laissa plus sortir un instant de cette chambre où elle le charmait par ses discours et par son chant; puis, comme une magicienne, elle prit mille formes : tour à tour gaie, folâtre, mutine, exigeante, capricieuse, souveraine, humble, elle essayait de toutes les séductions, de tous les sentiments, rassemblait toutes les perfections, et, après avoir épuisé les ressources de son charmant caractère : — Penses-tu à Joséphine? lui demandait-elle avec la timide soumission de l'amour.

Landon lui prouva par sa constance et par son ivresse que son cœur avait peine à supporter tant de bonheur. Alors, Jane, heureuse et s'étourdissant de sa propre activité, déploya de nouveaux charmes, inventa de nouveaux plaisirs... Elle eût rassasié Landon, si le véritable amour connaissait la satiété. Enfin la jalouse créature n'avait d'autre ambition que de ne pas laisser à son bien-aimé le temps de penser à Eugénie. Cette longue ivresse fut le chant du cygne.

XXI.

Après une semaine passée au milieu de ce voluptueux enivrement, un soir, Jane, Eugénie et Landon se trouvèrent réunis pour la première fois depuis le jour où la défiance les avait divisés. Ils étaient tous trois dans le salon, assis devant le feu. Jane avait retrouvé la tranquillité; sa belle figure était calme.

Comme sa conduite, ses discours, ses manières, ses longues extases, et même les talents extraordinaires qu'elle déploya sur la harpe pendant les huit jours qui s'étaient écoulés, avaient autant participé de l'amour que de la folie, Landon admirait en silence la paix qui régnait dans cette âme de feu, agitée si violemment naguère par l'amour et par la jalousie. Eugénie avait su par Landon l'état d'irritation dans lequel Jane avait vécu, et alors la duchesse avait décidé de ne plus habiter la maison de Jane. Landon et Eugénie se jetèrent un regard d'intelligence pour

se féliciter du changement qui s'était opéré si promptement dans son cœur. En effet, Chlora voyait Eugénie sans frémir. Le malheur voulut que ce regard fût surpris par Chlora. Elle se leva brusquement, et éclatant tout à coup : — Démon, dit-elle à Eugénie, tu veux ma mort!

A ce cri, Eugénie frissonna, et, se levant à son tour, elle répondit d'une voix douce : — Madame, je ne sais si ce sacrifice n'avancera pas pour moi le terme fatal déjà si rapproché!... Oui, dit-elle à Landon en se retournant vers lui à un geste qu'il fit, je ferai cette dernière offrande au bonheur de mon bien-aimé... Oui, madame, mais écoutez-moi bien... je vais quitter votre maison, oui, je l'abandonne!..... vous ne me verrez plus, et votre bonheur restera sans mélange.

Jane tomba aux genoux de Joséphine, et, l'interrompant, elle s'écria : — Tu es un ange sous la forme d'une femme!

—Oh! vous ne savez pas tout! reprit Eugénie en faisant un geste pour lui imposer silence; mais, si je vous laisse en paix, vous ne me contrarierez plus. Ainsi, en quelque lieu que vous alliez, vous me souffrirez dans le voisinage, moi et mon fils... vous ne nous refuserez pas la vue de notre Soleil... Écoutez : je serai comme une âme... j'errerai autour de votre maison, épiant, guettant Horace à son passage; vous ne me verrez pas... je ne troublerai point vos joies, et je serai semblable à ces figures qu'on voit dans les nuages; elles paraissent et soudain s'éclipsent... Suis-je trop exigeante?...

— Joséphine, répondit Jane en sanglotant, tu vaux mieux que moi, mais aussi tu n'as pas goûté le bonheur d'être à lui...

Eugénie regarda tour à tour Jane et Landon avec un triste sourire.

— Tu es un dieu sauveur! poursuivit Jane, mais achève ton sacrifice... Elle se leva brusquement. — Pars ce soir, car j'ai peur que l'enfer ne souffle sur mon bonheur et ne le fasse évanouir! la mort est là peut-être!... que sais-je?... Accomplis ton dessein avec courage, et tu seras sublime, mille fois plus grande, plus belle que la pauvre Jane!... Pars, pars!... s'écria-t-elle avec une nouvelle force; et son insistance avait quelque chose de féroce. Eugénie regardait Landon à travers ses larmes, et la malheureuse ne voyait plus rien.

— Et pourquoi donc partirait-elle?... s'écria une femme qui ouvrit tout à coup les portes du salon.

Ce cri répandit l'épouvante.

— Oh! voici un spectre que j'ai vu cette nuit! dit Jane en tombant sur son divan. Eugénie était stupéfaite, Landon lui-même resta immobile.

Madame d'Arneuse, la tête haute, le visage irrité, l'œil étincelant, s'avança lentement vers eux. Elle aimait, comme on sait, à produire de l'effet, et elle y réussissait rarement, à cause de la prétention qui perçait dans ses moindres gestes; mais en ce moment le sentiment d'une injure à venger, la gravité des circonstances, tout concourut à donner à son air, à ses traits, à son entrée en scène, une dignité réelle; elle apparut comme la tête de Méduse : ayant entendu les dernières paroles de Jane, elle éclata ainsi avec une violence que rien ne put arrêter :

— Pourquoi donc partir? Est-ce à elle, est-ce à ma fille à quitter cette maison, si elle appartient à M. le duc de Landon?...

Il y eut un moment de silence.

— Dans quel état vous retrouvé-je, Eugénie!... êtes-vous donc servante ici?... Et vous, monsieur, vous, l'auteur de tous ses maux, l'auriez-vous souffert? Pourquoi, malheureux, lui inspirâtes-vous de l'amour? ce fut donc pour perdre d'un souffle sa jeunesse, sa beauté, son innocence! l'œil d'une mère a peine à la reconnaître... Vous avez violé ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes!... vous avez semé la mort sur votre passage : ma mère est mourante, monsieur... et moi, mon amour de mère m'a seul donné la force d'accourir jusqu'ici.

Elle s'avança brusquement vers Eugénie, qui, plongée dans une sorte de torpeur, s'abandonna aux caresses furieuses de sa mère. Madame d'Arneuse la serra vivement dans ses bras; et, la pressant d'une main sur son cœur, elle agita l'autre comme une prophétesse; puis, trouvant quelques larmes, elle reprit d'un ton lamentable : — Hélas! j'avais bien dit que cette union serait fatale!... Ma pauvre Eugénie!... Puis, se tournant vers Landon, elle essaya de l'accabler par ces mots : — Monsieur, vous êtes un monstre!... et je rougis de vous parler plus longtemps!... Dans quel moment vous a-t-on nommé pair de France!... Tenez, voici vos lettres... Et elle jeta sur la table des papiers que personne n'avait aperçus. — Votre cousin, le duc de V..., vous ayant vainement cherché pour vous annoncer cette faveur royale, s'est enfin adressé à moi et m'a mis ainsi sur vos traces... Voilà comme on honore aujourd'hui la bassesse!...

— Lui! s'écria Jane, lui! le plus noble, le plus vertueux!... Et Eugénie approuva cet éloge par un signe de tête déchirant.

Mais madame d'Arneuse, ne laissant pas la parole à Jane, l'interrompit par un regard foudroyant. — C'est à vous, madame ou mademoiselle, que je vais parler... Vous avez détruit par vos séductions le bonheur d'une famille, pour satisfaire une passion éphémère.

— Pauvre femme! dit Jane avec un mouvement de pitié qui fit frémir madame d'Arneuse.

— Ne saviez-vous pas, continua cette dernière encore plus enflammée pas cette marque de dédain, que ma fille était sa femme, sa femme légitime, à laquelle il avait juré foi et protection, amour et fidélité au pied des autels ? vous l'avez rendu le plus criminel de tous les hommes, vous avez appelé sur sa tête la vengeance des lois. Et en quel moment a-t-il abandonné ma fille? quand elle allait le rendre père!

Madame d'Arneuse, éplorée, tomba sur un fauteuil et se cacha le visage dans ses mains; mais elle se releva soudain, et, désignant son gendre par un geste tragique:—Il mériterait l'échafaud!... et nul de nous ne l'y conduira ! Il savait bien, le malheureux, qu'il trahissait des âmes nobles qui sauraient taire son infamie!...

— Sa femme! sa femme! répétait Jane avec une profonde terreur. Elle regarda Eugénie...

— Oh! madame!... et moi, moi, que suis-je donc?...

Madame d'Arneuse se souvint du sourire de mépris que Jane lui avait adressé, et, se levant avec dignité : — Ce que vous êtes, madame?... ai-je besoin de vous le dire?... Et elle rendit à Jane le regard dédaigneux qu'elle en avait reçu.

A ces mots Landon se réveilla, et, comme ces boulets qui, sur les champs de bataille, semblent morts, mais qui tout à coup se relèvent et renversent tout sur leur passage, il s'élança sur sa belle-mère avec la force et les gestes de la folie, puis, grinçant des dents, écumant de rage : — Veux-tu la tuer, furie? n'as-tu pas assez de ta fille et de moi?... La saisissant alors à travers le corps il l'enleva et l'emporta.

— Voulez-vous m'assassiner, parce que je dévoile vos crimes?... s'écria-t-elle. Landon, sans l'écouter, la transporta dans une chambre et l'y enferma.

Horace n'avait rien entendu jusqu'au moment où madame d'Arneuse prononça cette phrase si insultante pour Jane, et dont, grâce à son ignorance de nos mœurs, celle-ci comprit à peine le sens; son réveil avait été terrible, car alors il avait senti tout d'un coup l'étendue de son malheur. En rentrant dans le salon, il aperçut Jane assise d'un côté de la cheminée et Eugénie de l'autre. Elles étaient immobiles et n'osaient se regarder. Eugénie pleurait; Jane avait les yeux secs et brûlants, son visage était pourpre. Landon voulut parler, il se tut; il essaya de les interroger par un regard et ses yeux restèrent baissés vers la terre; il était immobile, et les deux femmes n'osaient lever les yeux sur lui. Ils étaient là tous trois comme des statues de marbre sur le socle d'une tombe.

Tout à coup Jane poussa un soupir, et, se parlant à voix basse, elle dit: —Oui, je suis une malheureuse! oh! bien malheureuse!... six mois d'un tel bonheur devaient être payés bien cher! Ah! je suis frappée à mort!

— Madame, lui dit Eugénie, fuyons! fuyons la France, ce soir même, et nous serons heureuses en quelque contrée lointaine où personne ne viendra nous ravir notre époux. Ne sommes-nous pas deux sœurs? ne l'aimons-nous pas de même?...

Jane regarda fixement Eugénie; elle fit un pas, et se, mettant à genoux : — Madame, dit-elle avec l'accent que l'on met à une fervente prière, je vous demande pardon... oh! accordez-le-moi!... Je vous connais maintenant tout entière... Gardez Horace, il est à vous... Moi, je suis frappée au cœur; cette femme-là m'a tuée d'un regard.

Elle baisa la main d'Eugénie, qui, la relevant soudain, la pressa sur son cœur. — C'est un legs que je te fais, dit Jane, car il était bien à moi! Je ne crois pas qu'une créature ait pu l'aimer avant moi, si ce n'est sa mère, et au moment où je te serre dans mes bras, ô ma sœur! au moment où je te le donne, un instinct secret me dit qu'il m'aime!...

— Cruelle!... je ne le sais que trop! répondit Eugénie. Alors elles se tournèrent ensemble vers Horace, et, le voyant chanceler elles le soutinrent jusqu'au divan, où il perdit connaissance. En voyant la souffrance de cet être chéri, la source de leurs maux comme de leur bonheur, elles éprouvèrent de nouvelles peines qui éclipsèrent les autres, et, rivalisant de soins, elles retrouvèrent le courage de l'amour. Quand Horace eut repris ses sens, il aperçut Jane et Eugénie agenouillées devant lui, veillant avec une égale sollicitude sur celui qu'elles aimaient du même amour, semblables enfin à ces deux âmes dont le Dante a dit :

Quali colombe dal disio chiamate,
Con l'ali aperte, e ferme, al dolce nido
Volan par l'aër dal voler portate.

A cet aspect, plus faible qu'elles, car il semble que dans certaines occasions la nature donne aux femmes un courage inouï, Landon fondit en larmes; mais tout à coup, songeant que son bonheur était détruit, que madame d'Arneuse leur avait ravi toute espérance, la rage sécha ses pleurs, et se levant avec impétuosité, il courut à la chambre où sa belle-mère était renfermée.

Il s'avança lentement vers elle, et avec l'expression d'un froid désespoir : — Sortez, madame, lui dit-il, sortez d'une maison où votre présence vient d'apporter le malheur et la mort!... Votre âme sèche et froide ne comprendra jamais les maux que vous avez causés... Une fois en votre vie vous aurez produit de l'effet : vous avez assassiné une créature dont l'amour et les vertus imposaient silence aux dou-

leurs de votre fille ; vous m'avez tué, et votre fille mourra!... elle mourra, madame, et elle ne sera pas heureuse, car rien ne l'attache plus sur cette terre.

Madame d'Arneuse, suffoquée par la colère, était immobile, et ses yeux attachés sur le duc de Landon sortaient presque de leur orbite, sa figure avait pris une teinte bleuâtre et ses traits se contractaient fortement ; à ce moment elle jeta un cri rauque, et d'une voix entrecoupée par la rage, elle s'écria : — Ce discours est digne de votre immoralité, monsieur!... Ainsi vous rejetez sur moi la cause de vos crimes ! c'est moi qui suis peut-être l'auteur du projet honnête que vous complotiez ! et vous ne rougissez pas de l'infamie de votre conduite!... Il vous plairait assez que ma fille mourût, monsieur, mais son attachement pour vous a sans doute cessé... Je n'ai pas le cœur aussi froid que vous le dites, monsieur, car en vous voyant j'ai cru que vous veniez à mes pieds implorer un pardon que je me sentais prête à vous accorder ; mais... vous n'en êtes plus digne, et les tribunaux vont prononcer entre vous et moi... La Justice vous dira combien de lois vous avez foulées aux pieds...

Landon, lui lançant un sourire de pitié et de dédain, marcha vers la porte et l'ouvrit. Madame d'Arneuse se leva avec toute la dignité qu'elle pouvait avoir, et sortit en s'écriant : — O ma fille ! à quel homme t'ai-je livrée !

Le lendemain, Jane ne se leva point ; elle se plaignit d'une faiblesse générale. Pendant les jours suivants le mal augmenta avec une effrayante rapidité ; Landon et Eugénie restèrent constamment à son chevet.

— Tout à coup, regardant la figure altérée de Landon : — Eugénie, dit-elle, voilà donc ce regard qui nous a perdues !...

Le duc de Landon appela des médecins, il en vint plusieurs ; ils examinèrent Chlora, discutèrent pendant longtemps, tâtèrent le pouls de la malade, et, après une longue consultation, ils se retirèrent. L'un d'eux fut chargé de remplir une douloureuse mission auprès de Landon : — Monsieur, lui dit-il, n'appelez plus de médecins et donnez à Madame tout ce qu'elle demandera...

Un matin, sir Charles C... et Cécile, arrivés depuis la veille à Tours, entrèrent brusquement dans la chambre de Jane, où Landon les introduisit, dans l'espoir que le saisissement et la joie amèneraient une crise favorable. Jane leur sourit. Elle était dans son lit, les mains jointes, sa croix noire était suspendue à son col. Le tableau d'Atala n'offre qu'une imparfaite image de sa pose et de sa beauté. Ses deux lèvres, déjà blanches, étaient entr'ouvertes, ses cheveux noirs encadraient les contours de sa pâle figure, et ses yeux n'étaient point fermés, son âme semblait y trouver un dernier asile ; ils scintillaient comme des étoiles à travers ses longs cils, et elle souriait. Selon ses désirs, on l'avait entourée des fleurs les plus fraîches et les plus odorantes.

Landon, pâle, abattu, les cheveux en désordre, l'air égaré, était immobile au chevet de sa bien-aimée : leurs mains se joignaient, et, sans parler, ils s'entendaient des yeux. Eugénie, sombre et silencieuse, épiait les ordres que donnait son époux, et avec une merveilleuse dextérité, elle servait les désirs de sa rivale et d'Horace.

Bientôt le jour devint trop vif pour Jane, et la lumière douce qui passe à travers la mousseline répandit sur cette scène un jour mystérieux. Tout à coup le visage de Jane la Pâle devint radieux ; on eût dit qu'elle conversait avec les anges : ses regards ne furent alors ni troublés ni effrayants comme ceux des malades qui meurent dans le délire. Elle fut gracieuse et belle jusqu'à son dernier soupir..

— Là-haut, dit-elle, nous nous aimerons toujours, et j'espère que nos âmes seront exemptes de cette horrible jalousie qui me tue... Ne me plaignez pas... j'ai été bien heureuse.

Là, ses yeux se ternirent, la pâleur de son visage ne jeta plus que l'éclat du marbre.

— Où est-*il?* demanda-t-elle.

— Jane, me voici ; je presse tes mains, je te regarde...

— Et je ne te vois plus!...

Deux larmes roulèrent sur ses joues.

Elle saisit les mains de Landon, les mit sur sa poitrine par un mouvement d'une horrible lenteur, et, quand elle les sentit, elle les serra fortement sur son cœur ; puis sa respiration devint embarrassée, elle serra encore les mains d'Horace comme pour l'entraîner avec elle, et, tournant la tête vers lui, elle expira.

Au mouvement que fit sa belle tête, Horace, Eugénie, Cécile et sir Charles C... tombèrent à genoux ; Horace seul ne se releva point.

CONTES DROSLATICQUES.

AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

Si ce livre n'était pas une œuvre d'art dans toute l'acception de ce mot, peut-être un peu trop prodigué de nos jours, l'éditeur ne se serait point hasardé à le publier ; mais il a pensé que les critiques consciencieux et les lecteurs choisis, entre les mains desquels doivent aller les CENT CONTES DROLATIQUES, se souviendront des illustres précédents qui autorisent cette hardie tentative dont l'auteur ne s'est pas dissimulé la témérité, dont il a calculé tous les périls.

Aucun de ceux à qui la littérature est encore chère ne voudra répudier la reine de Navarre, Boccace, Rabelais, l'Arioste, Verville et La Fontaine, génies rares dans les temps modernes, car ils ont presque tous été Molière, moins la scène ; au lieu de peindre une passion, la plupart d'entre eux peignaient leur époque ; aussi, plus nous allons vers le terme auquel meurent les littératures, mieux nous sentons le prix de ces œuvres antiques où respire le parfum d'une naïveté jeune et où se trouvent le nerf comique dont notre théâtre est privé, l'expression vive et drue qui peint sans périphrase et que personne n'ose plus *oser*.

L'indulgence est donc un devoir envers le conteur qui veut, non pas accepter le vaste héritage de nos ancêtres, mais seulement reconnaître la carrière que tant de beaux génies semblent avoir fermée, et dans laquelle un succès a paru presque impossible le jour où notre langage perdit sa naïveté. La Fontaine aurait-il pu écrire la *Courtisane amoureuse* avec le style de J.-J. Rousseau? L'éditeur a emprunté cette remarque à l'auteur pour justifier l'anachronisme de l'idiome employé dans ces contes : à tous les obstacles de cette entreprise, il fallait encore joindre celui de l'impopularité du style.

Il existe en France un grand nombre de personnes attaquées de ce *cant* anglais dont lord Byron s'est si souvent plaint. Ces gens, dont le front rougit des bonnes franchises qui, jadis, faisaient rire les princesses et les rois, ont mis en deuil notre ancienne physionomie, et persuadé au peuple le plus gai, le plus spirituel du monde, qu'il fallait rire décemment et sous l'éventail, sans songer que le rire est un enfant nu, un enfant habitué à jouer avec la tiare, l'épée et la couronne sans connaître le danger.

Aussi, par les mœurs qui courent, l'auteur des *Contes Drolatiques* ne peut être absous que par son talent ; et, justement effrayé de l'alternative, il n'a voulu donner que ses dix premiers contes ; mais, nous, croyant beaucoup au public, et beaucoup en l'auteur, nous espérons en éditer promptement dix nouveaux, ne redoutant ni le livre ni les reproches.

Ne serait-ce pas une inconséquence que de blâ-

mer en littérature les essais encouragés au salon et tentés par les E. Delacroix, les E. Devéria, les Chenavard et par tant d'artistes voués au moyen âge? Si l'on accueille la peinture, les vitraux, les meubles, la sculpture de la *renaissance*, en proscrira-t-on les joyeux récits, les fabliaux comiques?

Si le début de cette muse insouciante de sa nudité doit avoir besoin de chauds protecteurs et de bienveillants suffrages, peut-être ne nous manqueront-ils pas chez les gens dont le bon goût et la vertu ne sauraient être soupçonnés.

Le libraire devait cet avertissement à tout le monde; quant aux réserves de l'auteur, elles font partie du livre.

PROLOGUE.

Cecy est ung livre de haulte digestion, plein de déduicts de grand goust, épicez pour ces goutteulx très-illustres et beuveurs très-précieulx auxquels s'adressoyt nostre digne compatriote, esternel honneur de Tourayne, Françoys Rabelays; non que l'autheur ait l'oultrecuydance de vouloir estre aultre chose que bon Tourangeau; et entretenir en joye les amples lippées des gens fameulx de ce mignon et plantureulx païs, aussy fertile en cocquz, cocquardz et raillardz que pas ung; et qui ha fourni sa grand' part des hommes de renom à la France avecque feu Courier de picquante mémoire; Verville, autheur du *Moyen de parvenir;* et aultres bien cogneuz, desquels nous trions le sieur Descartes, pource que ce fust ung génie mélancholicque, et qui ha plus célebbré les songeries creuses que le vin et la friandise, homme duquel tous les pastissiers et rostisseurs de Tours ont une saige horreur, le mescognoissent, n'en veulent point entendre parler, et disent : — Où demeure-t-il? si on le leur nomme.

Doncques, ceste œuvre est le produict des heures rieuses de bons vieulx moynes, et dont estoyent maintz vestiges espars en notre païs comme à la Grenadière lez Sainct-Cyr, au bourg de Sacché lez Azay-le-Ridel, à Marmoustiers, Veretz, la Roche-Corbon, et dans aulcuns typothèques des bons récits qui sont chanoines anticques et preudes femmes ayant cogneu le bon tems où l'on jocquetoyt encore sans resguarder s'il vous sortoyt ung cheval ou de joyeulx poulains des costes à chaque risée, comme font au jour d'huy les jeunes femmes qui vouldroyent soy esbattre gravement, chose qui sied à nostre gaye France comme une huilière sur la teste d'une royne.

Aussy, comme le rire est ung privilége octroïé seullement à l'homme, et qu'il y ha cause suffisante de larmes avecque les libertez publicques sans en adjouter par les livres, j'ai creu chose patrioticque en dyable de publier une drachme de joyeulsetez par ce tems où l'ennuy tumbe comme une pluie fine qui mouille, qui nous perce à la longue, et va dissolvant nos anciennes coustumes qui faisoyent de la *raye publicque* ung amusement pour le plus grand numbre. Mais de ces vieulx pantagruelistes qui laissoyent faire à Dieu et au Roy leur mestier, sans mettre la main à la paste plus que ne debvoyent, se contentant de rire, il y en ha peu, et il en chet tous les jours, en sorte que j'ai grand paour de voir ces nottables fragments d'anciens bréviaires, conspués, conchiés, gallefretés, honnis, blasmés, ce dont je ne me mocqueroys poinct, vu que je conserve et porte beaucoup de respect aux rogneures de nostre anticquité gauloyse.

Souvenez-vous aussy, criticques enraigés, hallebotteurs de motz, harpyes qui guastez les intentions et inventions de ung chascun, que nous ne rions

que enfants; et, à mesure que nous voïageons, le rire s'estainct et despérit comme l'huyle de la lampe. Cecy signifie que, pour rire, besoing est d'estre innocent et pur de cueur; faulte de quoy, vous tortillez vos lèvres, jouez des badigoinces et fronssez les sourcilz en gens qui cachent des vices et impuretez.

Or, doncques, prenez ceste œuvre comme ung grouppe ou statue desquels ung artiste ne peut retrayre certaines pourtrayctures, et seroyt un sot à vingt-deux caratz s'il y mettoyt seullement des feuilles, pour ce que cesdictes œuvres, non plus que cettuy livre, ne sont faictes pour des couvents.

Néanmoins, j'ai eu cure à mon grand despit de sarcler, ès manuscripts, les vieulx mots qui eussent deschiré les aureilles, esblouy les yeulx, rougy les joues, deschicqueté les lèvres des vierges à braguettes, et des vertuz à trois amants; car il fault aussy faire aulcunes choses pour les vices de son tems, et la périphrase est bien plus guallante que le mot! De faict, nous sommes vieulx et trouvons les longues bagatelles meilleures que les brèves follies de nostre jeunesse, vu que, alors, nous y goustons plus longtems.

Doncques, mesnagez-moy dans vos médisances, et lisez cecy plustost à la nuict que pendant le jour; et, poinct ne le donnez aux puccelles, s'il en est encore, pource que le livre prendroyt feu. Je vous quitte de moy.

Mais je ne crains rien pour ce livre, vu qu'il est extraict d'ung hault et gentil lieu, d'où tout ce qui est sorty ha eu grand succès, comme il est bien prouvé par les ordres royaux de la Toyson d'Or, du Sainct-Esprit, de la Jarretierre, et nottables choses qui y furent prises, et tant de à l'umbre desquelles je me mets.

Or, esbaudyssez-vous, mes amours, et gayment lisez tout, à l'aise du corps et des reins, et que le maulubec vous trousque si vous me reniez après m'avoir lu.

Ces paroles sont de nostre bon maistre Rabelays, auquel nous debvons tous oster nostre bonnet en signe de révérence et honneur, comme prince de toute sapience et toute commédie.

LA BELLE IMPÉRIA.

L'archevesque de Bourdeaux avoyt mis de sa suitte, pour aller au Concile de Constance, ung tout joly petit presbtre tourangeau dont les façons et la parolle estoyent curieusement mignonnes, d'aultant qu'il passoyt pour fils de la Soldée et du gouverneur.

L'archevesque de Tours l'avoyt voulentiers baillé à son confrère lors de son passaige en ceste ville, pource que les archevesques se font de ces cadeaulx entre eulx, cognoissant combien sont cuisantes les démangeaisons théologicques.

Doncques, ce jeune presbtre vind au concile et fust logé dans la maison de son prélat, qui estoyt homme de bonnes mœurs et grand science.

Philippe de Mala, comme avoyt nom le presbtre, se résolut à bien faire et servir dignement son promoteur; mais il vid dans ce concile mystigoricque force gens menant une vie dissolue, et n'en gaignant pas moins, et mesme plus, d'indulgences, escuz d'or, bénéfices, que tous aultres, saiges et bien rengés.

Or, pendant une nuict aspre à sa vertu, le dyable lui souffla dans l'aureille et entendement qu'il eust à faire sa provision à pannerées, puisque ung chascun puisoyt au giron de notre saincte mère l'Église, sans le tarir; miracle qui prouvoyt bien la présence de Dieu. Et le presbtre tourangeau ne faillyt poinct au dyable. Il se promit de bancqueter, de se ruer en rostisseries et aultres saulces d'Allemaigne, quand il le pourroyt sans païer, vu qu'il estoyt paouvre tout son saoul.

Comme il restoyt fort continent en ce qu'il se modeloyt sur son paouvre vieulx archevesque, qui, par force, ne péchoyt plus, et passoyt pour ung sainct, il avoyt souvent à souffrir ardeurs intolérables suivies de tristifications, vu le numbre de belles courtisannes bien gorgiasées et gelives au paouvre monde, lesquelles habitoyent Constance pour éclaircir l'entendement des pères du concile. Il enrageoyt de ne pas savoir comment on abordoyt ces pies guallantes qui rabrouoyent les cardinaulx, abbés commandataires, auditeurs de rote, légats, évesques, princes, ducs et margraves, comme elles auroyent pu faire de simples clercs dénués d'argent.

Le soir, après ses prières dictes, il essayoyt de parler à elles en s'apprenant le beau bréviaire d'amour. Il s'interrogeoyt à respondre à tous cas échéants... Et, le lendemain, si, vers complies, il rencontroyt quelqu'une desdictes princesses, en bon poinct, veautrée en sa litière, escortée de ses paiges bien armés, et fière, il demouroyt béant, comme chien attrapant mousches, à voir ceste frisque figure qui le brusloyt d'aultant.

Le secrétaire de monseigneur, gentilhomme périgourdin, lui ayant apertement démonstré que les pères, procureurs et auditeurs de rote, acheptoyent par force présents, non relicques ou indulgences, mais bien pierreries et or, la faveur d'estre familiers chez les plus haultes de ces chattés choyées qui vivoyent sous la protection des seigneurs du concile; alors, le paouvre Tourangeau, tout nice et cocque-

bin qu'il estoyt, thésaurisoyt dans sa paillasse les angelotz à luy donnez par le bon archevesque pour travaulx d'escripture, espérant, ung jour, en avoir suffisamment, à ceste fin de voir, ung petit, la courtisanne d'ung cardinal, se fiant à Dieu pour le reste.

Il estoyt deschaussé de la cervelle jusqu'aux talons, et ressembloyt aultant à ung homme qu'une chievre coëffée de nuict ressemble à une demoyselle; mais, bridé par son envie, il alloyt, le soir, par les rues de Constance, peu soucieulx de sa vie; et, au risque de se faire pertuisanner le corps par les soudards, il espionnoyt les cardinaulx entrant chez les leurs.

Lors, il voyoyt les chandelles de cire s'allumant aussitost ès maisons; et, soubdain, reluisoyent les huis et les croizées. Puis, il entendoyt les benoistz abbés ou aultres se rigollant, beuvant, prenant du meilleur, énamourés, chantant l'*Alleluia* secret, et donnant de menus suffraiges à la musicque dont on les resgaloyt. Les cuisines faisoyent des miracles, et si, disoyt-on, des offices de bonnes pottées grasses et fluantes, matines de jambonneaulx, vespres de goulées friandes et laudes de sucreries... Et, après les buvettes, ores, ces braves presbtres se taisoyent. Leurs paiges jouoyent aux dez sur les degrez, et les mules restives se battoyent dans la rue. Tout alloyt bien! Mais aussy il y avoyt de la foy et de la relligion... Voilà comment le bonhomme Hus fut bruslé!... Et la cause?... Il mettoyt la main dans le plat sans en estre prié. Et donc, pourquoy estoyt-il huguenot avant les aultres?

Pour en revenir au petit gentil Philippe, souventes foys il reçust force horions et attrapa de bons coups; mais le dyable le soutenoyt en l'incitant à croire que, tost ou tard, il auroyt son tour d'estre cardinal chez quelque femme d'ung.

Sa convoitise lui donna de la hardiesse comme à ung cerf en automne; et si, qu'il se glissa ung soir dans la plus belle maison de Constance, au montoir d'où il avoyt souvent vu des officiers, sénéchaulx, valets et paiges attendant, avecque des flambeaulx, leurs maistres, ducs, rois, cardinaulx et archevesques.

— Ah! se dist-il, elle doibt être belle et gaillante, celle-là...

Ung soudard bien armé le laissa passer, cuydant qu'il appartenoyt à l'électeur de Bavière, sortant présentement dudict logis, et qu'il alloyt s'y acquitter d'ung messaige de ce dessus-dict seigneur.

Philippe de Mala monta les degrez aussy lestement que lévrier possédé de male raige d'amour, et fust mené par une délectable odeur de parfums jouxte la chambre où devisoyt avecque ses femmes la maîtresse du logis en désagraphant ses atours.

Il resta tout esbahy comme un voleur devant les sergents.

La dame estoyt sans cotte ni chapperon. Les chamberières et les meschines, occupées à la deschausser et déshabiller, mettoyent son joly corps à nud, si dextrement et franchement que le presbtre émérillonné fit ung :

— Ah...!

Qui sentoyt l'amour.

—Et que voulez-vous mon petit?...luy dist la dame.

—Vous rendre mon asme... fist-il en la mangeant des yeulx.

— Vous pouvez revenir demain!... reprist-elle pour se druement gausser de luy.

A quoy Philippe, tout bordé de cramoisy, respondist gentiment :

— Je n'y fauldray.

Elle se prist à rire comme une folle.

Le Philippe interdict resta pantois et tout aise, arrestant sur elle des yeulx qui cupidonnoyent d'admirables mignardises d'amour : comme beaux cheveulx espars sur ung dos ayant poly d'ivoire et monstrant des plans délicieulx, blancs et luysants, à travers mille boucles frizotantes. Elle avoyt sur son front de neige ung rubis-balays, moins fertile en vagues de feu que ses yeulx noirs humectés de larmes par son bon rire. Mesme elle getta son soulier à la poulaine, doré comme une châsse, en se tordant force de ribauder, et fist voir son pied nud, plus petit que bec de cygne.

Ce soir, elle estoyt de belle humeur; aultrement, elle auroyt faict boutter dehors par la fenestre le petit tonsuré, sans en prendre plus de soucy que de son premier évesque.

— Il a de beaux yeulx, madame!... dist une des meschines.

— D'où sort-il donc?... demanda l'aultre.

— Paouvre enfant!... s'escria madame, sa mère le chercheroyt... Il faut le remettre dans la bonne voie.

Le Tourangeau, ne perdant pas le sens, fist ung signe de délectation en mirant le lit de brocard d'or où alloyt reposer le joly corps de la Galloise.

Ceste œillade, pleine de suc et d'intelligence amoureuse, resveilla la phantaisie de la dame, qui, moitié riant, moitié férue du mignon, luy répéta :

— Demain!...

Et le renvoya par un geste auquel le pape Jean luy-mesme auroyt obéy, d'aultant qu'il estoyt comme ung limaçon sans cocque, vu que le concile venoyt de le dépapiser.

— Ah! madame, voilà encore ung vœu de chasteté mué en désir d'amour!... dist l'une des femelles.

Et les risées recommencèrent dru comme gresle.

Philippe s'en alla, donnant de la teste contre les

bois, en vraie corneille coëffée, tout estourdy qu'il estoyt d'avoir entrevu ceste créature plus friande à crocquer que syrène sortant de l'eaue...

Il remarqua les figures d'animaux engravées au-dessus de la porte, et s'en revind chez son bonhomme d'archevesque avec mille pannerées de dyables dans le cueur et la fressure toute sophistiquée.

Monté dans sa chambrette, il y compta ses angelotz pendant toute la nuict, mais n'en trouva jamais que quatre; et comme ce estoyt tout son sainct-frusquin, il cuydoyt satisfaire la belle en lui donnant ce qu'il avoyt à luy dans le monde.

— Qu'avez-vous donc, Philippe? luy dist le bon archevesque, inquiet des trémoussements et des — Oh! oh!... de son clerc.

—Ah! monseigneur! respondist le paouvre presbtre, je m'esbahis comment une femme si légière et si doulce pèse tant sur le cueur!...

— Et quelle? reprist l'archevesque en posant son bréviaire qu'il lisoyt pour les aultres, le bonhomme!

— Ah! Jésus, vous allez me maugréer, mon bon maistre et protecteur, pource que j'ai vu la dame d'ung cardinal au moins... Et je plouroys, voyant qu'il me manqueroyt bien plus d'ung paillard escu pour elle, encore que me la laisseriez convertir au bien...

L'archevesque, fronçant l'accent circonflexe qu'il avoyt au-dessus du nez, ne souffla mot.

Ores donc, le très-humble presbtre trembloyt dans sa peau de s'estre ainsi confessé à son supérieur.

Mais incontinent, le sainct homme luy dist :

— Vère, elle est donc bien chère?

— Ah! fist-il, elle a desgressé bien des mitres, et frippé bien des crosses!...

— Eh bien! Philippe, si tu veux renoncer à elle, je te baillerai trente angelotz du bien des paouvres...

— Ah! monseigneur, j'y perdroys trop!... respondist le gars ardé par la ratelée qu'il se promettoyt.

— Oh! Philippe... dit le bon Bourdeloys, tu veux donc aller au dyable et déplaire à Dieu comme tous nos cardinaulx?

Et le maistre, navré de douleur, se mit à prier sainct Gatien, patron des cocquebins, de saulver son serviteur.

Il le fist agenouiller en luy disant de se recommander aussy à sainct Philippe; mais le damné presbtre impétra tout bas le sainct de l'empêcher de faillir, si demain sa dame le recevoyt à mercy et miséricorde, et le bon archevesque, oyant la ferveur de son domesticque, luy crioyt :

— Couraige, petit, le ciel t'exaulcera...

Le lendemain, pendant que monsieur déblatéroyt au concile, contre le train impudicque des apostres de la chrestienté, Philippe de Mala despendit ses angelotz, gaignés avec force labeur, en perfumeries, baignades, estuveries et autres friperies. Or, il se mugueta si bien, qu'auriez dist le mignon d'une linotte coëffée. Il dévalla par la ville pour y recognoistre le logis de sa royne de cueur; et quand il demanda aux passants à qui estoyt ladicte maison, ils luy rioyent au nez en disant :

—D'où vient ce galeux qui n'a entendu parler de la belle Impéria?...

Il eust grand paour d'avoir despendu ses angelotz pour le dyable, en voyant, par le nom, dans quel horrificque tracquenard il estoyt tumbé voulontairement.

Impéria estoyt la plus précieuse et fantasque fille du monde, oultre qu'elle passoyt pour la plus lucidificquement belle, et celle qui mieulx s'entendoyt à papelarder les cardinaulx, guallantiser les plus rudes soudards et oppresseurs de peuple. Elle possédoyt, à elle, de braves capittaines, archers et seigneurs, curieulx de la servir en tout poinct. Elle n'avoyt qu'ung mot à souffler, à ceste fin d'occire ceulx qui faisoyent les faschés. Une déconfiture d'homme ne lui coustoyt qu'un gentil sourire; et, souventefoys, ung sire de Baudricourt, capitaine du Roy de France, luy demandoyt s'il y avoyt, ce jour-là, quelqu'ung à tuer pour elle, par manière de raillerie à l'enconstre des abbez.

Sauf les potentats du hault clergié, avecque lesquels madame Impéria accommodoyt finement ses ires, elle menoyt tout à la baguette, en vertu de son cacquet et de ses façons d'amour, dont les plus vertueulx et insensibles estoyent enlassés comme dans la glue. Aussy vivoyt-elle chérie et respectée aultant que les vraies dames et princesses, et l'appeloyt-on madame...

A quoy, le bon empereur Sigismond respondoyt à une vraie et prude femme qui se plaignoyt de ce :

— Que, elles, bonnes dames, conservoyent les coustumes saiges de la saincte vertu; et madame Impéria les tant doux errements de la déesse Vénus.

Parolles chrestiennes dont se chocquèrent les dames, bien à tort.

Philippe donc, repensant à la franche lippée qu'il avoyt eue par les yeulx, la veille, se doubta que ce seroyt tout. Lors, fust chagrin; et, sans manger ne boire, se pourmena par la ville en attendant l'heure, d'aultant qu'il estoyt cocquet et guallant assez, pour en trouver d'aultres moins rudes au montoir que n'estoyt madame Impéria.

La nuict venue, le joly petit Tourangeau, tout reslevé d'orgueil, caparassonné de dézirs, et fouetté par ses — Hélas! qui l'estouffoyent, se coula comme une anguille au logis de la véritable royne du con-

cile ; car, devant elle, s'abaissoyent toutes les auctorités, sciences et prud'hommies de la chrestienté.

Le maistre d'hostel le déconnut, et l'allayt getter dehors quand la chamberière dist du haut des degrez :

— Eh! messire Imbert, c'est le petit de madame !...

Et le paouvre Philippe, rouge comme une nuict de nopces, monta la vis en bronchant d'heur et d'aise. La chamberière le prist par la main et le mena dedans la salle où piaffoyt déjà madame, lestement nippée en femme de couraige qui attend mieulx.

La lucidificque Impéria estoyt assise près une table couverte de nappes peluchées, garnies d'or, avecque tout l'attirail de la meilleure beuverie. Flaccons de vin, hanaps altérés, bouteilles d'hypocras, grès pleins de bon vin de Chyppre, drageoires comble d'épices, paons rostis, saulces vertes, petits jambonneaulx salés, auroyent resjouy la vue du guallant s'il n'avoyt pas tant aymé madame Impéria.

Elle vid bien que les yeulx de son petit presbtre estoyent tout à elle ; et, quoique coustumière des parpaillotes dévocions des gens d'Église, elle fust bien contente, pource qu'elle s'estoyt affolée nuictamment du paouvre petit qui, toute la journée, luy avoyt trotté dans le cueur.

Les vitres avoyent été closes, madame estoyt bien dispose, et attournée comme pour faire honneur à ung prince de l'Empire... Aussy, le frippon, béatifié par la sacro-sainte beaulté d'Impéria, cogneust-il que, empereur, burgrave, voire ung cardinal en train d'estre élu pape, n'auroyt raison ce soir contre luy, petit presbtre, qui, dans sa bougette, ne logeoyt que le dyable et l'amour.

Il trancha du seigneur, et se jacta, en la saluant avecque une courtoisie qui n'estoyt poinct du tout sotte : et pour lors, la dame luy dist en le festoyant par un cuisant resguard :

— Mettez-vous près de moy, que je voie si vous estes changé d'hier.

— Oh oui !... fist-il.

— Et d'où ?... dist-elle.

— Hier, reprist le matois, je vous aimoys !... Ores, ce soir, nous nous aimons ; et, de paouvre souffreteux, suis devenu plus riche qu'ung roy.

— Oh! petit! petit !... s'escria-t-elle joyeulsement, oui tu es changé, car de jeune presbtre, bien vois-je que tu es devenu vieulx dyable.

Et ils s'accotèrent ensemble devant ung bon feu, qui alloyt espandre également partout leur ivresse. Ils restoyent toujours prêts à manger en se pigeonnant des yeulx, et sans toucher aux plats... Comme ils s'estoyent enfin establis dans leur aise et contentement, il se fist ung bruit désagréable à l'huis de madame, comme si gens s'y battoyent en criant.

— Madame, dist la meschinette hastée, en vécy bien d'ung aultre !...

— Quoy ! s'escria-t-elle, d'ung air hautain comme tyran maugréant d'estre interrompu.

— L'évesque de Coire veut parler à vous...

— Que le dyable l'estrille !... respondist-elle en resguardant Philippe de gentille façon.

— Madame, il a vu la lumière par les fissures et faict grand tapaige...

— Dis-luy que j'ai la fiebvre, et poinct ne mentiras, pource que je suis malade de ce petit presbtre qui me frétille dans la cervelle.

Mais comme elle achevoyt son dire, en pressant dévotieusement la main de Philippe, qui bouilloyt dans sa peau, le gros évesque de Coire se monstra, tout poussif et colère.

Ses estaffiers le suivoyent portant une truite, canonicquement saumonée, fraische tirée hors du Rhin, gisant dans un plat d'or ; puis des épices, contenues ès drageoires myrificques, et mille friandises, comme liqueurs et compotes faictes par des sainctes nonnes de ses abbayes.

—Ah! ah! fist-il de sa grosse voix ; j'ai le tems d'estre avec le dyable, sans que vous me fassiez escorcher d'avance par luy, ma mignonne...

— Vostre ventre fera quelque jour une belle gaisne d'espée... respondist-elle en fronssant ses sourcilz, qui, de beaulx et plaisants, devinrent meschants à faire trembler.

— Et cet enfant de chœur, vient-il donc à l'offrande déjà? dit insolemment l'évesque, en tournant sa face large et rubiconde vers le gentil Philippe.

— Monseigneur, je suis icy pour confesser madame.

— Oh, oh! sais-tu pas les canons ?... Confesser les dames à ceste heure de nuict est ung droit réservé aux évesques... Or, tire tes grègues, va pasturer avec simples moines, et ne retourne ici, sous peine d'excommunication.

— Ne bougez !... cria la rugissante Impéria, plus belle de colère qu'elle n'estoyt d'amour, pour ce qu'il y avoyt ensemble amour et colère.

Restez, mon ami... Vous estes icy chez vous !...

Lors, il cogneut qu'il estoyt bien aymé.

— N'est-ce pas matière de bréviaire et enseignement évangélicque, que vous serez égaux devant Dieu à la vallée de Josaphat?... demanda-t-elle à l'évesque.

— C'est une invention du dyable qui ha frelatté la Bible !... Mais c'est escrit... respondist le gros balourd d'évesque de Coire, pressé de s'attabler.

— Hé bien! soyez donc égaulx devant moy, qui suis icy-bas vostre déesse, reprist Impéria ; sinon, je vous feroys délicattement estrangler quelque jour

entre la teste et les épaules!... Je le jure par la toute-puissance de ma tonsure, qui vault bien celle du pape!...

Et, voulant que la truite fust du repas, voire le plat, les drageoires et les friandises, elle adjouta dextrement :

— Asseyez-vous et beuvez.

Mais la rusée linotte, qui n'en estoyt à sa première dauberie, cligna de l'œil pour dire à son mignon qu'il ne falloyt avoir cure de cet Allemand dont le piot leur feroyt briève justice.

La chamberière mit et entortilla l'évesque à table, pendant que Philippe, atteint d'une raige qui luy fermoyt le bec, en ce qu'il voyoyt son heur s'en aller en fumée, donnoyt l'évesque à plus de dyables qu'il n'y avoyt de moynes en vie.

Ils estoyent piecça, vers la moitié du repast, que le jeune presbtre n'y avoyt poinct encores touchié, n'ayant faim que d'Impéria, près de laquelle il se pelotonnoyt sans mot dire; mais parlant de ce bon langaige auquel les dames entendent sans poincts, virgules, accents, lettres, figures, ni caractères, notes ou images.

Le gros évesque, assez sensuel et soigneulx du vestement de peau ecclésiastique dans lequel sa défuncte mère l'avoyt cousu, se laissoyt amplement servir de l'hypocras par la main délicate de madame; et il en estoyt déjà à son premier hocquet, quand un grand bruit de cavalcade fist esclandre dans la rue.

Le nombre des chevaulx, les :

— Ho! oh!...

des paiges démonstrèrent qu'il arrivoyt quelque prince furieulx d'amour.

Et de faict, tost après, le cardinal de Raguse, à qui les gens d'Impéria n'avoyent osé barrer la porte, entra dans la salle.

A ceste vue triste, la paouvre courtisanne et son petit devinrent honteux et déconvenus comme des lépreux d'hier, car c'estoyt tenter le diable que vouloir évincer le cardinal, d'aultant qu'alors on ne savoyt qui seroyt pape : les trois prétendants s'étant démis du bonnet pour le prouffict de la chrestienté.

Le cardinal, qui estoyt ung rusé Italien, très-barbu, grand sophisticqueur et le boute-en-train du concile, devina, par le plus foyble ject de son entendement, l'alpha et l'oméga de ceste aventure. Il n'eust qu'un petit penser à peser pour savoir comment il debvoyt besogner pour bien hypothéquer ses fressurades. Il arrivoyt poussé par un appétit de moyne; et, pour obtenir sa repue, il estoyt homme à daguer deux moynes, et vendre son morceau de vraie croix; ce qui eust été mal.

— Hé! mon ami!... fist-il à Philippe, en l'appelant à luy.

Le paouvre Tourangeau, plus mort que vif, en soupçonnant que le dyable se mesloyt de ses affaires, se leva, et dist :

— Plaist-il? au redoutable cardinal.

Cettuy, l'emmenant par le bras sur les degrez, le resguarda dans le blanc des yeulx, et reprist sans lanterner :

— Ventredieu! tu es un bon petit compaignon, et je ne vouldroys pas estre obligé de faire savoir à ton chef ce que ton ventre poise!... Mon contentement pourroyt me couster des fondations pieuses en mes vieulx jours... Ainsy, choisis : de te marier avecque une abbaye pour le demourant de tes jours; ou avecque madame, ce soir, pour en mourir demain...

Le paouvre Tourangeau désespéré luy dist :

— Et votre ardeur passée, monseigneur, pourrai-je revenir?

Le cardinal eust peine à se fascher; pourtant il dit grièfvement :

— Choisis! le hault-bois ou la mitre?

— Ah! fist le presbtre malicieusement, une bonne, grosse abbaye...

Oyant cela, le cardinal rentra dans la salle, y prist une escriptoire, et griffonna sur ung bout de charte une cédule pour l'envoyé de France.

— Monseigneur, lui dist le Tourangeau pendant qu'il orthographioyt l'abbaye, l'évesque de Coire ne s'en ira pas aussi brièvement que moy; car il a aultant d'abbayes que les soudards ont de beuvettes en ville, et puis, il est dans les joyes du Seigneur! Or, m'est advis que, pour vous mercier de ceste tant bonne abbaye, je vous dois ung bel advertissement... Vous savez de reste combien est malivole et se gagne dru cette damnée cocqueluche, qui a cruellement matté Paris. Ores, dictes-luy que vous venez d'assister vostre bon vieulx ami l'archevesque de Bourdeaux... Par ainsy, le ferez déguerpir comme feurre devant grand souffle d'air.

— Oh! oh!... s'escria le cardinal, tu mérites mieulx qu'une abbaye... Hé! ventredieu, mon petit amy, voilà cent escuz d'or pour ton voyaige à l'abbaye de Turpenay, que j'ai gaignés au jeu hier et que je te baille en pur don...

En entendant ces parolles et voyant disparoistre Philippe de Mala, sans qu'il luy despartist la chatouillante œillade pleine de quintescence amoureuse qu'elle en espéroyt, la léonine Impéria, soufflant comme ung dauphin, devina toute la couardise du presbtre. Elle n'estoyt pas encore catholicque assez pour pardonner à son amant de la gaber en ne saichant pas mourir pour sa fantaisie.

Aussy, la mort de Philippe fust-elle engravée dans le resguard de vipère qu'elle luy lança pour luy faire insulte, ce qui rendist le cardinal tout

aise, car le paillard Italien vist bien qu'il rentreroyt tost dans son abbaye.

Le Tourangeau, n'ayant cure ni soucy de l'oraige, s'évada en allant de costé, en silence et l'oreille basse, comme ung chien mouillé que l'on chasse de vespres.

Madame poussa un soupir de cueur! Elle auroyt singulièrement accoutré le genre humain, pour peu qu'elle l'eust tenu, car le feu qui la possédoyt luy estoyt monté dans la teste, et des pétillons de flamme sourdoyent dans l'air autour d'elle. Il y avoyt de quoy, pource que c'estoyt la première foys qu'un presbtre la gabeloyt.

Ores, le cardinal soubrioyt, cuydant qu'il n'en auroyt que plus d'heur et d'aise. N'estoyt-ce pas ung rusé compaignon? aussy avoyt-il ung chapeau rouge!

— Ah! ah! mon bon compère, dist-il à l'évesque, je me félicite d'estre en votre compaignie, et suis aise d'avoir su chasser ce petit cuistre indigne de madame, d'aultant que si vous l'aviez approuché, ma toute belle et fringuante bische, vous eussiez pu trespasser indignement, par le faict d'ung simple presbtre...

— Hé comment?...

— C'est le scribe à monsieur l'archevesque de Bourdeaux!... Or, le bonhomme a esté pris ce matin de la contagion...

L'évesque ouvrit la bouche comme s'il vouloyt avaller un fourmaige...

— Hé! d'où savez-vous cela?... demanda-t-il.

— Vère... dist le cardinal en prenant la main au bon Allemand, je viens de l'administrer et consoler... A ceste heure, le sainct homme a bon vent pour voguer en paradis.

L'évesque de Coire montra combien les gros hommes sont légiers; pource que les gens bien pansus ont, par la grâce de Dieu, en récompense de leurs travaulx, les tubes intérieurs élasticques comme ballons. Or, ce dict évesque saulta d'un bond en arrière, en suant d'ahan, toussant déjà comme ung bœuf qui trouve des plumes dans son mangier. Puis, ayant blémy tout à coup, il desgringola par les degrez sans seullement dire adieu à madame.

Quand l'huis fust fermé sur l'évesque, et qu'il dévalla par les rues, monsieur de Raguse se prist à rire et à vouloir gausser.

— Ah! ma mignonne, suis-je pas digne d'estre pape et, mieulx que cela, ton guallant ce soir?...

Mais, voyant l'Impéria soucieulse, il s'approucha d'elle pour la mignardement enlasser dans ses bras, et la mignotter à la façon des cardinaulx, gens brinballant mieulx que tous aultres, voire même que les soudards, en ce qu'ils sont oizifs, et ne guastent point leurs esperitz essentiels.

— Ha! ha! fist-elle en reculant, tu veux ma mort... fou métropolitain... Le principal pour vous est de vous gaudir, méchant ruffian; et mon caz, chose accessoire. Que ta joye me tue, vous me canoniserez, est-ce pas?... Ah! vous avez la cocqueluche et me voulez...! Tourne et vire ailleurs, moyne despourveu de cervelle...

Et ne me touche aucunement, fist-elle en le voyant s'advancer, sinon, je te gourmande avecque ce poignard.

Et la fine commère tira de son aumosnière ung tout joly petit stylet dont elle savoyt jouer à merveille dans les cas opportuns.

— Mais, mon petit paradis, ma mignonne, dist l'aultre en riant, vois-tu pas la ruse?... Ne falloyt-il pas forbannir ce vieulx bœuf de Coire?...

— Oui dà... si vous m'aimez, bien le verrai-je, reprist-elle. Je veux incontinent que vous sortiez... Si vous êtes happé par la maladie, ma mort vous chaille peu. Je vous cognoys assez pour savoir à quel denier vous mettriez un instant de joye, à l'heure de vostre trespassement... Vous noyeriez la terre... Ah! ah! vous vous en estes jacté estant ivre. Or je n'aime que moi, mes trésors et ma santé... Allez, si vous n'avez pas la fressure gelée par le trousse-guallant, vous me reviendrez voir demain... aujourd'hui, je te hais, mon bon cardinal... dit-elle en soubriant.

— Impéria, s'escria le cardinal à genoux, ma saincte Impéria, allons, ne te joue pas de moy.

— Non, fist-elle! je ne joue jamais avec les choses sainctes et sacrées.

— Ah! vilaine ribaulde, je t'excommunierai!... — demain!...

— Mercy Dieu! vous voilà hors de vostre sens cardinalesque.

— Impéria! satanée fille du dyable!... Hé! la la, ma toute belle!... ma petite...

— Vous perdez le respect!... — ne vous agenouillez pas. Fy donc!...

— Veux-tu quelque dispense *in articulo mortis?*... Veux-tu ma fortune, ou mieulx encore, un morceau de la véritable vraie croix... Veux-tu?...

— Ce soir, toutes les richesses du ciel et de la terre ne sauroyent payer mon cueur!... fist-elle en riant. Je seroys la dernière des pécheresses, indigne de recevoir le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, si je n'avoys pas mes caprices.

— Je mets le feu à ta maison!... Sorcière, tu m'as *envousté!*... Tu périras sur ung buscher... Écoute-moi, mon amour, ma gentille *Galloise*. Je te promets la plus belle plasse dans le ciel!... Hein?... — Non! — A mort!... à mort la sorcière!...

— Oh, oh! je vous tuerai, monseigneur.

Et le cardinal écuma de male raige.

— Vous devenez fou, dist-elle, allez-vous-en... cela vous fatigue.

— Je serai pape, et tu me païeras cet estrif...

— Alors vous n'en serez pas plus dispensé de m'obéir...

— Que faut-il donc ce soir pour te plaire?...

— Sortir...

Elle sauta légièrement comme ung hoschequeue dans sa chambre et s'y verrouilla, laissant tempester le cardinal, à qui force fut de desguerpir.

Quand la belle Impéria se trouva seule devant le feu, attablée, et sans — son petit presbtre, elle dist en brisant de colère toutes ses chaînettes d'or :

— Par la double triple corne du dyable, si le petit m'a fait donner ceste bourde au cardinal, et m'expose à estre empoisonnée demain, sans que je chevisse de luy... tout mon content!... je ne mourrai pas que je ne l'aie vu escorchier vif devant moi!...

Ah! fist-elle, en plourant ceste foys avecque de véritables larmes, je mène une vie bien malheureuse, et le peu d'heur, par-ci, par-là, qui m'échet me couste un métier de chien, oultre mon salut...

Comme elle achevoyt sa ratelée, en récapant comme veau qu'on tue, elle vist la figure rougeaude du petit presbtre, qui s'estoyt très-dextrement mussé, poinctant de derrière elle dans son mirouère de Venise...

— Ah! fist-elle, tu es le plus parfait moyne, le plus joly petit moyne, moynant, moynillant, qui ait jamais moynaudé dans ceste saincte et amoureuse ville de Constance!... Ah, ah! viens, mon gentil cavallier, mon fils chéry, mon bedon, mon paradiz de délectation, je veux boire tes yeulx, te manger, te tuer d'amour. Oh! mon florissant, mon verdoyant et sempiternel dieu!... — Va, de petit relligieulx, je veux te faire roy, empereur, pape, et plus heureulx qu'eulx tous!... — Dà, tu peux tout mettre léans à feu et à sang! Je suis tienne! et le monstrerai bien, car tu seras tost cardinal, quand pour rougir ta barette je devroys verser tout le sang de mon cueur.

Et de ses mains tremblottantes, toute heureuse, elle emplist de vin griec un hanap d'or apporté par le gros évesque de Coire et le présenta à son amy, qu'elle voulust servir à genoulx, elle dont les princes trouvoyent la pantophle de plus hault goust que celle du pape.

Mais, luy, la resguardoyt, en silence, d'ung œil si goulu d'amour qu'elle luy dist tressaillant d'aise : — Allons tais-toi, petit!... — Souppons.

LE PÉCHÉ VESNIEL.

CHAPITRE PREMIER.

COMMENT LE BONHOMME BRUYN PRIST FEMME.

Messire Bruyn, cestuy-là qui paracheva le chasteau de la Roche-Corbon, lez Vouvray, sur la Loire, fust ung rude compaignon en sa jeunesse. Tout petit, il grugeoyt déjà les puccelles, gettoyt les maisons par les fenestres, et tournoyt congruement en farine de dyable, quand il vind à calfeutrer son père, le baron de la Roche-Corbon. Lors, fust maistre de faire tous les jours feste à sept chandelliers; et de faict, il besogna des deux mains à son plaisir. Or, force de faire esternuer ses escuz, tousser sa braguette, saigner les poinçons, resgaler les linottes coëffées et faire de la terre le foussé, se vid excommunié des gens de bien, n'ayant pour amis que les saccageurs de païs et les lombards. Mais les uzuriers devindrent bien tost rêches comme les cocques de chastaignier quand il n'eust plus à leur bailler d'aultres gaiges que sadicte seigneurie de la Roche-Corbon, vu que la *Rupes Corbonis* reslevoyt du roy nostre sire.

Alors Bruyn se trouva en belle humeur de déclicquer des coups à tort et à travers, casser les clavicules aux aultres, et chercher noise à tous pour des vétilles. Ce que voyant, l'abbé de Marmoustiers, son voisin, homme libéral en parolles, luy dist que ce estoyt signe évident de perfection seigneurialle, qu'il marchoyt dans la bonne voye; mais que, s'il alloyt desconfire, à la gloire de Dieu, les Mahumetisches qui conchioyent la Terre-Saincte, ce seroyt mieulx encore et que il reviendroyt sans faulte plein de richesses et d'indulgences, en Touraine, ou en paradiz, d'où tous les barons estoyent sortis jadis.

Ledict Bruyn, admirant le grand sens du preslat, se despartist du païs, harnaché par le monastère, et bény par l'abbé, à la joye de ses voisins et amis.

Lors, il mist à sac force villes d'Asie et d'Africque, battist les mescréants sans crier gare, escorchia les Sarrazins, les Griecs, Angloys ou aultres, se souciant peu s'ils estoyent amis et d'où ils sourdoyent, vu qu'entre ses mérittes, il avoyt celuy de n'estre poinct curieulx, et ne les interrogeoyt qu'après les avoir occiz.

A ce mestier, moult agréable à Dieu, au Roy et à luy, Bruyn gaigna renom de bon chrestien, loyal chevallier, et s'amuza beaucoup en païs d'oultremer, vu qu'il donnoyt plus voulentiers ung escu aux garses que six deniers à ung paouvre, quoiqu'il rencontrast plus de beaulx paouvres que de parfaictes commères; mais en bon Tourangeau il faisoyt souppe de tout pain.

Finablement, quand il fust saoul de Turques, de relicques et aultres bénéfices de Terre-Saincte, Bruyn, au grand étonnement des Vouvrillons, rattourna de la Croisade, encumbré d'escuz et pierreries; au rebours d'aulcuns qui, de riches au despart, revindrent lourds de leppres et légiers d'argent.

Au retourner de Tuniz, nostre seigneur le roy Philippe le nomma comte, et le fist son senneschal en nostre païs et en celuy de Poictou. Lors il fust

aymé grandement, et à bon escient considéré, vu qu'oultre toutes ses belles qualitez il funda l'église des Carmes-Deschaulx en la paroisse de l'Esgrignolles, par manière d'acquit envers le ciel, en raison des desportements de sa jeunesse. Aussy, fust-il cardinallement confict dans les bonnes grâces de l'Église et de Dieu. De maulvais gars et homme de meschief, devind bon homme, saige, et discrettement paillard en perdant ses cheveulx. Rarement se choleroyt, à moins qu'on ne maugreast Dieu devant luy, ce qu'il ne toleroyt poinct, pource qu'il l'avoyt maugréé pour les aultres en sa folle jeunesse. Brief, il ne querelloyt plus, vu qu'estant senneschal les gens luy cédoyent incontinent. Vray dire aussy qu'il voyoyt lors ses dézirs accomplis; ce qui rend, voire un dyableteau, otieulx et tranquille de la cervelle aux talons.

Et doncques, il possédoyt ung chastel deschicqueté sur toutes les coustures, et tailladé comme ung pourpoinct hespaignol, assis sur ung cousteau d'où il se miroyt en Loire; dedans les salles, estoyent tapisseries roïalles, meubles et bobans, pompes et inventions sarrazines dont s'estomiroyent ceulx de Tours, et mesme l'archevesque et les clercs de Sainct-Martin, auxquels il bailla, en pur don, une bannière frangée d'or fin. A l'entour dudict chasteau, fourmilloyent de beaulx domaines, moulins, futayes avecque moissons de redevances de toutes sortes, si qu'il estoyt ung des forts banneretz de la province, et pouvoyt bien menner en guerre mille hommes au roy nostre sire.

En ses vieulx jours, si, par cas fortuict, son baillif, homme diligent à pendre, luy amenoyt ung paouvre païsan soubpçonné de quelque meschanterie, il disoyt en soubriant :

— Lasche cestuy-ci, Brédif, il comptera pour ceulx que j'ai inconsidérément navrés là bas...

Souventes foys aussy les faisoyt-il bravement brancher à ung chesne ou accrocher à ses pottences; mais c'estoyt unicquement pour que justice fust, et que la coustume ne s'en perdist poinct en ses chastellenies. Aussy, le populaire estoyt-il saige et rengé comme nonnettes d'hier sur ses terroirs; et tranquille, vu qu'il le protégeoyt des routtiers et malandrins, lesquels il n'espargnoyt jamais, sachant par expertise combien de playes faisoyent ces maudictes bestes de proye.

Du reste, fort dévocieulx, despeschant très-bien toute chose, les offices comme le bon vin; il esmouschoyt les proccez à la turque, disoyt mille joyeulsetez à gens qui perdoyent et disnoyt avecque eulx pour iceulx consoller. Il faisoyt mettre les pendus en terre saincte, comme gens appartenant à Dieu, les trouvant assez puniz d'estre empeschez de vivre. Enfin, ne pressoyt les Juifs qu'à tems et lorsqu'ils estoyent enflez d'usure et de deniers; il les laissoyt amasser leur buttin comme mouches à miel, disant qu'ils estoyent les meilleurs collecteurs d'impôts. Et ne les despouilloyt jamais que pour le prouffict et usaige des gens d'Église, du Roy, de la province ou pour son service à luy.

Cette débonnaireté luy attrayoit l'affection et l'estime de ung chascun, grands et petits. S'il revenoyt soubriant de son siége justicial, l'abbé de Marmoustiers, vieil comme luy, disoyt :

— Ha! ha! messire, il y ha donc des penduz, que vous riez ainsy!...

Et quand venant de la Roche-Corbon à Tours, il passoyt à cheval le long du faubourg Sainct-Symphorien, les petites garses disoyent :

— C'est jour de justice, vécy le bonhomme Bruyn.

Et, sans avoir paour, le resguardoyent chevaulchant sur une grand hacquenée blanche qu'il avoyt ramenée du Levant.

Sur le pont, les jeunes gars s'interrompoyent de jouer aux billes, et luy crioyent :

— Bonjour, monsieur le senneschal.

Et luy, respondoyt en gaussant :

— Amusez-vous bien, mes enfants, jusqu'à ce qu'on vous fouette.

— Oui, monsieur le senneschal.

Aussy, fist-il le païs si content et si bien ballyé de voleurs, que, l'an du grand desbordement de la Loire, il n'y avoyt eu que vingt-deux malfaiteurs de penduz dans l'hyver, sans compter ung juif bruslé en la commune de Château-Neuf, pour avoir desrobbé une hostie, ou achepté, dist-on, car il estoyt riche.

Ung jour de l'an suyvant, environ la Sainct-Jean des foins, ou la Sainct-Jean qui fauche, comme nous disons en Touraine, advint des Égyptiacques, Bohémiens ou aultres trouppes larronnesses qui fisrent ung vol de choses sainctes à Sainct-Martin, et au lieu et plasse de madame la Vierge, lairrèrent, en guize d'insulte et mocquerie de la vraie foy, une infasme jolie fille de l'aage d'ung vieulx chien, toute nue, histrionne et moricaulde comme eulx.

De ce forfaict sans nom, fust égallement conclud par les gens du Roy et ceulx de l'Église que la Moresque païeroyt pour le tout, seroyt arse et cuitte vifve au quarroy Sainct-Martin, proche la fontaine, où est le marché aux Herbes.

Lors, le bonhomme Bruyn apertement et dextrement desmontra, à l'encontre des aultres, que ce seroyt chose prouffictable et bien plaisante à Dieu, de conquester ceste asme affricquaine à la vraie relligion; et, si le dyable logé en cestuy corps féminin faisoyt de l'entesté, que les fagotz ne fauldroyent poinct à le brusler comme disoyt ledict arrest. Ce

que l'archevesque trouva saigement pensé, moult canonicque, conforme à la charitté chrestienne et à l'évangile.

Les dames de la ville et aultres personnes d'aucthorité, disrent à haulte voix que on les frustroyt d'une belle quérimonie, vu que la Moresque plouroyt sa vie en la geole, clamoyt comme chievre liée et se convertiroyt surement à Dieu pour continuer à vivre aultant qu'ung corbeau, s'il estoyt loisible à elle.

A quoy, le senneschal respondist que, si l'estrangière vouloyt sainctement soy commettre en la relligion chrestienne, il y auroyt une quérimonie bien aultrement guallante, et qu'il se jactoyt de la faire royallement magnificque, pour ce qu'il seroyt le parrain du baptesme, et que puccelle devroyt estre sa commère, à ceste fin de plaire dadvantaige à Dieu, vu que luy-mesme estoyt censé cocquebin.

En nostre païs de Touraine, ainsy dist-on des jeunes gars vierges, non mariez ou estimez telz affin de les distinguer emmy les époulx ou les veufs; mais les garses savent bien les deviner sans le nom, pour ce qu'ils sont légiers et joyeulx plus que tous aultres saupouldrez de mariaige.

La Moresque n'hésita poinct entre les fagotz du feu et l'eaue du baptesme. Elle ayma dadvantaige estre chrestienne et vivante que bruslée Égyptiacque; par ainsy, pour ne poinct estre boullue ung moment, elle dust ardre de cueur pendant toute sa vie; vu que, pour plus grand fiance en sa relligion, elle fust mise au moustier des nonnes proche le Chardonneret où elle fist vœu de saincteté.

Ladicte quérimonie fust parachevée au logis de l'archevesque, ou, pour ceste foys, il fust ballé, dancé en l'honneur du Saulveur des hommes, par les dames et seigneurs de Touraine, païs où plus on dance, balle, mange, belute et faict-on plus de graz banquetz et plus de joyeulsetez qu'en aulcun du monde entier.

Le bon vieil senneschal avoyt prins pour sa commère la fille au seigneur d'Azay-le-Ridel, qui depuis fust Azay-le-bruslé, lequel seigneur s'estant croizé fust laissé devant Ascre, ville très-esloignée, aux mains d'ung Sarrazin qui demandoyt une ransson roïalle pour ce que ledict seigneur estoyt de belle prestance.

La dame d'Azay ayant baillé son fief en gaige aux lombards et torçonniers affin de faire la somme, restoyt sans ung piètre denier, attendant le sire dans ung paouvre logis de la ville, sans ung tapis pour se seoir; mais fière comme la royne de Sabba, et brave comme ung levrier qui deffend les nippes de son maistre.

Voïant ceste grand destresse, le senneschal s'en alla délicattement requérir la demoiselle d'Azay, d'estre la marraine de ladicte Égyptiacque, pour ce qu'il auroyt le droict de bien faire à la dame d'Azay. Et de faict, il gardoyt une lourdde chaisne d'or, emblée à la prise de Chippre qu'il déliberoyt d'agrapher au col de sa gentille commère; ains, il y pendist son domaine et ses cheveulx blancs, ses besans et ses hacquenées; brief, il y mist tout, si tost qu'il eust veu Blanche d'Azay dançant une pavane parmi les dames de Tours. Quoique la Moresque qui s'en donnoyt pour son dernier jour, eust estonné l'assemblée par ses tourdions, voltes, passes, bransles, élévacions et tours de force, Blanche l'emporta sur elle au dire de tous, tant elle dança virginallement et mignonnement.

Ores, Bruyn, en admirant ceste gente demoyselle dont les chevilles avoyent paour du plancher et qui se dibvertissoyt ingénuement pour ses dix-sept ans comme une cigalle en train d'essayer sa chanterelle, fust bouclé par ung dézir de vieillard, dézir apoplecticque et vigoureulx de foyblesse qui le chauffa de la semelle à la nucque seullement, car son chief avoyt trop de neige pour que l'amour s'y logeast. Lors, le bonhomme s'aperçust qu'il luy manquoyt une femme en son manoir; et, si le vid-il plus triste qu'il ne l'estoyt. Et qu'estoyt donc ung chastel sans chastelaine?... aultant dire un battant sans sa cloche. Brief, une femme estoyt la seule chose qu'il eust à dézirer; aussy, la vouloyt-il promptement, vu que si la dame d'Azay le faisoyt attendre, il avoyt le temps d'issir de cestuy monde en l'aultre. Mais, pendant le divertissement baptismal, il songea peu à ses griefves blessures, et encore moins aux quatre-vingts ans bien sonnez qui lui avoyent desgarni la teste; il trouva ses yeulx clers assez pour ce qu'il voyoyt très-apertement sa jeune commère, laquelle, suyvant les commandements de la dame d'Azay, le festoyoyt très-bien de l'œil et du geste, cuydant qu'il n'y avoyt aulcun dangier, près de si vieulx compère. En sorte, que Blanche naïfve et nice qu'elle estoyt, au rebours de toutes les garses de Touraine, lesquelles sont esveiglées comme ung matin de printems, permist au bonhomme de lui baiser la main d'abord; et, dadvantaige, le col ung peu bas, disoyt l'archevesque qui les maria la semaine d'apprès, et ce fust de belles espousailles, et une plus belle espousée!...

Ladicte Blanche estoyt mince et frisque comme pas une; et mieulx que ça, puccelle comme jamais puccelle ne fust; puccelle à ne point cognoistre l'amour, ni savoir comment et pourquoy il se faisoyt; puccelle à s'estonner qu'aulcunes fainéantassent dedans le lict; puccelle à croire que marmotz estoyent issus d'ung chou frizé.

Sadicte mère l'avoyt ainsy nourrie en toute in-

nocence, sans luy laisser seullement considérer, tant soit peu, comment elle entonnoyt sa souppe entre ses dents. Aussi, estoyt-ce une enfant fleurie et intacte, joueulse et naïfve, ung ange auquel ne manquoyt que des aësles pour voler en paradiz.

Et quand elle dévalla du paouvre logiz de sa mère éplourée, pour consommer les fiançailles à la cattédrale de Saint-Gatien, ceulx de la campaigne vindrent se repaistre la vue de ladicte mariée, et des tapisseries qui estoyent mises le long de la rue de la Scellerie; et disrent tous que jamais piedz plus mignons n'avoyent foulé terre de Touraine, plus jolis yeulx pers vu le ciel, plus belle feste aorné la rue de tappiz et de fleurs.

Les garses de la ville, celles de Sainct-Martin et du bourg de Chasteauneuf envioyent toutes les longues et faulves tresses avec lesquelles, sans doubte, Blanche avoyt pesché ung comté; mais aussy et plus, soubhaittoyent-elles la robbe dorée, les pierreries d'oultre-mer, les diamants blancs et les chaisnes avec quoy la petite jouoyt et qui la lioyent pour toujours audict senneschal.

Le vieulx soudard estoyt si raguaillardi près d'elle que son heur crevoyt par tous ses riddes, ses resguards ou mouvements. Quoique il fust à peu près droict comme une serpe, il se douanoyt aux coustés de Blanche, qu'on auroyt dict ung lansquenet à la paradde, recevant sa monstre; et il mettoyt la main à son diaphragme en homme que le plaisir estouffe et gehenne.

Oyant les cloches en bransle, la procession, les pompes et doreloteries dudict mariaige dont estoyt parlé depuis la feste épiscopale, ces dictes filles déziroyent vendanges de Moresques, pluyes de vieulx senneschaulx et pannerées de baptesmes égyptiacques; mais cestuy fust le seul qu'il y eust jamais en Touraine vu que le païs est loing d'Égyptte et de Bohesme.

La dame d'Azay reçust une nottable somme d'argent après la quérimonie, dont elle proficta pour aller incontinent devers Ascre audevant de son dict époulx, en compaignie du lieutenant et des gens d'armes du comte de la Roche-Corbon qui les luy fournist de tout. Elle partist le jour des nopces après avoir remis sa fille aux mains du senneschal en luy recommandant de la bien mesnager : plus tard, revind avec le sire d'Azay, lequel estoyt lépreulx et le guarist en le soignant elle-mesme à tous risques d'estre laddre comme luy, ce qui fust granddement admiré.

Les nopces faittes et parachevées, car elles durèrent trois journées au grand contentement des gens, messire Bruyn emmena, en grand' pompe, la petite en son chastel; et, selon la coustume des mariez, la couchia solennellement en sa couche qui fust bénie par l'abbé de Marmoustiers; puis, il vind se mettre près d'elle, dedans la grand' chambre seigneurialle de Roche-Corbon, laquelle avoyt esté tendue de broccard verd, avecque des cannetilles d'or.

Quand le vieulx Bruyn, tout perfumé, se vid chair à chair avecque sa jolie espousée, il la baisa d'abord au front; puis sur le tettin rondelet et blanc, au mesme endroict où elle luy avoyt permiz de lui cadenasser le fermail de la chaisne; mais ce fust tout. Le vieulx rocquentin avoyt trop cuydé de lui-mesme en croïant pouvoir escosser le reste; et lors, il fist chommer l'amour, maugré les chantz joïeulx et nuptiaulx, espitalames et gaudriolles qui se disoyent en bas, dedans les salles où l'on balloyt encore. Il se resconforta d'un coup du breuvaige des espoulx, lequel, suyvant les coustumes, avoyt esté bény, et qui estoyt près d'eulx, dans une couppe d'or; lesdictes épices luy reschauffièrent bien l'estomach, mais non le cueur de sa défuncte braguette.

Blanche ne s'estomira poinct de la félonie de son espoulx, vu qu'elle estoyt puccelle d'asme; et que, du mariaige, elle voyoit seullement ce qui en est visible aux yeulx des jeunes filles, comme robbes, festes, chevaulx, estre dame et maistresse, avoir une comté, se resjouir, et commander; aussy, l'enfant qu'elle estoyt, folastroyt-elle avecque les glands d'or du lict, les bobans et s'emmerveilloyt des richesses du pourpris où debvoyt estre enterrée sa fleur.

Sentant ung peu tard sa coulpe, et se fiant à l'advenir qui cependant alloyt ruyner tous les jours ung petit, ce dont il faisoyt estat pour resgaller sa femme, le senneschal voulust suppléer au faict par la parolle. Ores, il entretinst son espousée de toutes sortes; luy promist les clefs de ses dressoirs, greniers et bahuts, le parfaict gouvernement de ses maisons et domaines, sans controlle aulcun; luy pendant au cou le chansteau du pain, selon le populaire dicton de Touraine. Elle estoyt comme ung jeune destrier, à plein foin, trouvoyt son bonhomme le plus gaillant du monde; et, se dressant sur son séant, elle se prist à soubrire, et vid, avec encore plus de joye; ce beau lict de brocard verd, où doresenavant, il luy estoyt loisible et sans faulte de dormir toutes les nuicts.

La voyant preste à jouer, le rusé seigneur, qui avoyt peu renconstré de puccelles, et savoyt, par mainte expérience, combien les femmes sont cinges sur la plume, vu qu'il s'estoyt toujours esbattu avec les Galloises, redoubtoyt les jeux manuels, baisers de passaige, et les menuz suffraiges d'amour auxquels jadis il ne faisoyt défaut; mais qui, présentement, l'auroyent trouvé froid comme l'obit d'ung pape. Doncques, il se recula devers le bord du lict

en craignant son heur, et dist à sa trop délectable espousée :

—Hé bien, ma mie, vous voilà ores senneschalle; et, de faict, très-bien senneschaussée.

— Oh non !... fist-elle.

— Comment non?... respondist-il en grande paour; n'estes-vous pas dame?...

— Non, fist-elle encore. Ne la seray que si j'ai ung enfant!...

— Avez-vous vu les prées en venant?... reprist le bon compère.

— Oui, fist-elle.

— Eh bien, elles sont à vous...

— Oh! oh! respondist-elle en riant, je m'amuserai bien à y quérir des papillons.

— Voilà qui est saige!.. dist le seigneur. Et les bois?...

— Ah! je ne sauroys y estre seule, et vous m'y mennerez. Mais dist-elle, baillez-moi ung petit de ceste liqueur que la *Ponneuse* a faicte avecque tant de soin pour nous.

— Et pourquoy, ma mie? vous vous boutterez le feu dedans le corps.

— Oh! si veux-je!... fist-elle en grignottant de despit, pour ce que je dézire vous donner au plus tost ung enfant; et bien vois-je que ce breuvaige y sert!...

— Ouf!... ma petite! dist le senneschal cognoissant à cecy que Blanche estoyt puccelle de la teste aux piedz, le bon vouloir de Dieu est premièrement nécessaire pour cet office; puis, les femmes doibvent estre en estat de fenaison.

— Et quand seray-je en estat de fenaison? demanda-t-elle en soubriant.

— Lorsque la nature vouldra, dist-il en cuydant rire.

— Et pour ce, que fault-il faire?... reprist-elle.

— Bah! une opération caballisticque et d'alquémie, laquelle est pleine de dangiers.

— Ah! fist-elle d'une mine songeuse, c'est donc la raison pourquoy ma mère plouroyt de ladicte métamorphose; mais Berthe de Preuilly qui est si dévoltieulse d'estre muée en femme, m'a dict que rien ne estoyt de plus facille au monde.

— C'est selon l'aage, respondist le vieulx seigneur. Mais avez-vous veu à l'escurie la belle hacquenée blanche dont on parle tant en Touraine?

— Oui, elle est bien doulce et plaisantte.

— Eh bien, je vous la donne; et vous pourrez la monter toutes et quantes foys que vous en aurez la phantaisie.

— Oh! vous estes bien bon, et l'on ne me ha pas menty, en me le disant...

— Icy, reprist-il, ma mie, le sommelier, le chapelain, le thrésorier, l'escuyer, le queulx, le baillif, voire mesme le sire de Montsoreau, ce jeune varlet qui ha nom Gauttier, et porte ma bannière, avecque ses hommes d'armes, capitaines, gens et bestes, tout est à vous, et suyvra vos commandements à grand erre, soubz peine d'estre incommodé de la hart.

— Mais, reprist-elle, ceste opération d'alquémie ne sauroyt-elle se faire incontinent?

— Oh! non, reprist le senneschal. Pour ce, il fault que, sur toute chose, nous soyons l'ung et l'aultre en parfaict estat de grâce devant Dieu; sinon, nous aurions ung maulvais enfant, couvert de péché; ce qui est interdist par les canons de l'Église. C'est la raison de ce que, se trouvent tant de garnements incorrigibles dans le monde. Leurs parents n'ont poinct saigement attendu d'avoir l'asme saine, et ont faict de méchantes asmes à leurs enfants: les beaulx et vertueulx viennent de pères immaculés... C'est pour ce, que, nous aultres, faisons bénir nos licts, comme ha faict l'abbé de Marmoustiers de cestuy-cy... N'avez-vous pas transgressé les ordonnances de l'Église?

— Oh! non, dist-elle vifvement, j'ai reçu avant la messe l'absolution de toutes mes faultes; et, depuis, suis restée sans commettre le plus menu péché.

— Vous estes bien parfaicte!... s'écria le rusé seigneur, et suis ravy de vous avoir pour espouse; mais, moy, j'ai juré comme ung païen.

— Oh! et pourquoy?

— Pour ce que la dance ne finissoyt poinct; et que je ne pouvoys vous avoir à moy, pour vous emmener icy, et vous baiser.

Lors, il luy prist fort guallamment les mains et les luy mangea de caresses, en luy débittant de petites mignonneries et mignardises superficielles qui la fisrent tout aise et contente.

Puis, comme elle estoyt fatiguée de la dance et de toutes les quérimonies, elle se couchia, en disant au senneschal :

— Je veiglerai demain à ce que vous ne péchiez poinct.

Et elle laissa son vieillard tout espris de sa blanche beaulté, amoureulx de sa délicatte natture, et aussy embarrassé de savoir comment il l'entretiendroyt en sa naïfveté que d'expliquer pourquoy les bœufs maschoyent deux foys leur mangier...

Quoiqu'il n'augurast rien de bon, il s'enflamma tant à voir les exquises perfections de Blanche, pendant son innocent et gentil sommeil, que il se résolust à garder et défendre ce joly joyau d'amour... Il luy baisoyt, avecque larmes dans les yeulx, ses bons cheveulx dorés, ses belles paupières, sa bouche rouge et fraische, et bien doulcement, de peur qu'elle ne s'esveiglast!... Ce fust toute sa fruition,

plaisirs muets qui luy brusloyent encore le cueur sans que Blanche s'en esmouvast. Aussy, desplorast-il les neiges de sa vieillesse effeuillée, le paouvre bonhomme !... et il vid bien que Dieu s'estoyt amuzé à luy donner des noix quand il n'avoyt plus de dents.

CHAPITRE DEUXIESME.

COMMENT LE SENNESCHAL SE BATTIST AVECQUE LE PUCCELAIGE DE SA FEMME.

Durant les premiers jours de son mariage, le senneschal inventa de nottables bourdes à donner à sa femme de laquelle il abuza la tant prisable innocence.

D'abord il trouva dans ses fonctions de justicier de valables excuses de la laisser parfoys seule ; puys, il l'occupa de déduicts campagnards, l'emmena en vendanges dedans ses closeries de Vouvray ; enfin, la dorelota de mille propos saugrenuz.

Tantost disoyt que les seigneurs ne se comportoyent poinct comme les petites gens; que les enfants des comtes ne se semoyent qu'en certaines conjunctions célestes, déduictes par de savants astrologues. Tantost, que l'on debvoyt s'abstenir de faire les enfants aux jours de feste, parce que c'estoyt ung grand travail; et il observoyt les festes en homme qui vouloyt entrer en paradiz sans conteste !... Aulcunes foys, prétendoyt que les enfants commencez le jour de saincte Claire, estoyent aveugles ; de sainct Genou, avoyent la goutte ; de sainct Aignan, la teisgne ; de sainct Roch, la peste ; surtoust, si, par hazard, les parents n'estoyent en estat de grâce. Tantost, que ceulx ponduz en febvrier estoyent frileux ; en mars, trop remuants ; en apvril, ne valloyent rien du tout ; et que les gentilz garsons estoyent issuz en may. Brief, vouloyt que le sien fust parfaict, eust le poil de deux couleurs ; et pour ce, estoyt besoing que toutes les conditions requises se rencontrassent.

En d'aultres tems, disoyt à Blanche que le droict de l'homme estoyt de bailler ung enfant à sa femme suyvant sa seule et unicque volonté ; et que, si elle faisoyt estat d'estre une femme vertueulse, elle debvoyt se conformer aux bons vouloirs de son époulx ; enfin, qu'il falloyt attendre que la dame d'Azay fust revenue, à ceste fin que elle assistast aux couches.

De tout cela, fust conclud par Blanche que le senneschal estoyt contrarié de ses insistances ; et avoyt peut-estre raison, vu qu'il estoyt vieil et plein d'expérience ; doncques, elle se soubmist, et ne songea plus qu'à part elle, de ce tant déziré enfant, c'est-à-dire que elle y pensoyt toujours, comme quand une femme ha ung vouloir en teste ; sans se doubter que elle faisoyt acte de galloise et villotière courant après la friandise.

Ung soir, que, par cas fortuict, Bruyn devisoyt d'enfants, discours qu'il fuyoyt comme les chatz fuyent l'eaue ; mais il se plaignoyt d'ung gars condamné par luy le matin pour de grans meschiefs, disant que, pour seur, cestuy-là procédoyt de gens chargés de péchés mortels.

—Las !... dist Blanche, si vous voulez m'en donner ung, encore que vous n'ayez poinct l'absolution, je le corrigerai si bien que vous serez content de luy...

Lors, le comte vid que sa femme estoyt mordue par une phantaisie chaulde et qu'il estoyt tems de livrer battaille à son puccelaige, affin de s'en rendre maistre, l'exterminer, le mulcter, le baster, ou l'assoupir, et l'estaindre.

—Comment, ma mie, voulez-vous estre mère !... fist-il. Vous ne savez pas encore le mestier de dame, et n'estes poinct accoustumée à faire la maistresse de léans.

—Oh ! oh ! dist-elle. Pour estre parfaicte comtesse, et loger en mes flancs un petit comte, doibs-je faire la dame ? Si la feroys-je ! Et druement.

Blanche doncques, pour obtenir lignaige, se mist à courre des cerfs et des bisches ; saultant les foussés ; chevaulchant sur sa hacquenée à val et à mont, les bois, les champs ; prenant grand'liesse à voir vosler ses faulxcons, à les deschapperonner ; et les portoyt gentiment sur son poing mignon, toujours en chasse. Ce que avoyt voulu le senneschal.

Mais, à ce pourchas, Blanche gaignoyt ung appetist de nonne et de prelast ; c'est-à-dire voulant procréer, aiguizant ses forces, et ne briddant guères sa faim, quand, au retour, elle se desgressoyt les dents. Aussy, force de lire les légendes escriptes par les chemins, et de dénouer, par la mort, les amours commencées des oyseaulx et bestes faulves, elle fist ung mystère d'alquémie naturelle en coulorant son tainct et superagittant ses esperitz nutritifs ; ce qui pacifioyt peu sa nature guerrière et chatouilloyt fort son dézir, lequel rioyt, prioyt, et fretilloyt de plus belle.

Le senneschal avoyt cuydé dézarmer le séditieulx puccelaige de sa femme, en le faisant s'esbattre aux champs ; mais sa fraulde tournoyt à mal, car l'amour incogneu qui circuloyt dans les veines de Blanche, sortoyt de ces assaultz plus nourri, appelant les joustes et les tournoys comme paige armé chevallier.

Le bon seigneur vid lors qu'il s'estoyt fourvoyé et qu'il n'y avoyt poinct de bonne plasse sur ung gril. Aussy, plus ne savoyt quelle pasture donner à vertu de si griefve corpulence ; car plus la lassoyt, tant plus elle regimboyt. De ce combat, il debvoyt

y avoir ung vaincu, et une meurtrisseure, meurtrisseure dyabolicque qu'il vouloyt esloigner de sa phyzionomie, jusques après son trespas, Dieu aydant.

Le paouvre senneschal avoyt déjà grand'peine à suivre sa dame aux chasses sans estre désarçonné. Il suoyt d'ahan soubz son harnois et s'achevoyt de vivre, là, où sa fringuante senneschalle resconfortoyt sa vie et prenoyt joie.

Souventes foys, à la vesprée, elle vouloyt dancer. Or le bonhomme, empaletocqué de ses grosses harddes, se trouvait tout estrippé de ces exercitations auxquelles il estoyt contrainct de participper, ou pour luy donner la main quand elle faisoyt les bransles de la Moresque, ou pour luy tenir la torche allumée, quand elle avoyt phantaisie de la dance au chandellier; et, maugré ses sciaticques, apostumes et rhumatizmes, il estoyt obligé de soubrire et luy dire quelques gentillesses et guallanteries après tous les tourdions, momeries, pantomimes comicques qu'elle jouoyt pour soy divertir; car il l'aimoyt si follement que elle luy auroyt demandé ung oriflant, il l'eust esté quérir à grand erre.

Néanmoins, ung beau jour, il recogneust que ses reins estoyent en trop grande débilité pour lucter avecque la frisque natture de sa femme, et s'humiliant, devant ledict sieur Puccelaige, il se résolust de laisser aller tout à trac, comptant ung petit, sur la pudicque relligion et bonne honte de Blanche; mais toujours, ne dormist que d'ung œil, car il se doubtoyt de reste que Dieu avoyt faict les puccelaiges pour estre pris comme perdreaulx pour estre embrochez et rostis.

Par ung matin mouillé qu'il faisoyt ce tems où les limaçons frayent leurs chemins, tems mélancholicque et propre aux resveries, Blanche estoyt au logis, assize en sa chaire, et songeulse, pour ce que rien ne produict de plus vifves coctions des essences substantificques, et aulcune recepte, spécificque ou philtre n'est plus pénétrante, transperçante, oultreperçante et fringuante, que la subtile chaleur qui mijote entre le duvet d'une chaire et celuy d'une puccelle size pendant ung certain tems. Aussy, sans le savoir, la comtesse estoyt incommodée de son puccelaige qui luy matagrabolisoyt la cervelle et la grignottoyt de partout.

Lors, le bonhomme, griefvement fasché de la voir languissante, voulust chasser des pensées qui estoyent principe d'amour ultrà-conjugal.

—D'où vient vostre soulcy, ma mie?... dist-il.

—De honte...

—Qui donc vous affronte?

—De n'estre point femme de bien, pour ce que je suis sans ung enfant, et vous, sans lignaige. Est-on dame sans progéniture? Nenny. Voyez!... Toutes mes voisines en ont; et, je me suis mariée pour en avoir, comme vous, pour m'en donner. Les seigneurs de Touraine sont tous amplement fourniz d'enfants; et leurs femmes leur en font par pottées; vous seul n'en avez poinct! On en rira, dà!... Que deviendra vostre nom, et vos fiefs, et vos seigneuries? Ung enfant est nostre compagnie naturelle; c'est notre joye à nous de les fagotter, embobeliner, empacqueter, vestir et devestir, amittonner, dodiner, bercer, lever, couchier, nourrir; et je sens que si en avoys seullement la moitié d''ung, je le baiseroys, émunderoys, emmailloteroys, desharnacheroys, et le feroys saulter et rire, tout le jour, comme font les dames...

— N'estoyt qu'en les pondant, femmes meurent, et que, pour ce, vous estes encore trop mince et trop bien close, vous seriez déjà mère!... respondist le senneschal estourdy de ce ject de parolles. Mais voulez-vous en achepter ung tout venu? Il ne vous coustera ni peine ni douleur.

—Vère, dist-elle, je veux la peine et la douleur!... faulte de quoy, poinct ne seroyt nostre. Je sais bien qu'il doit issir de moy, puisqu'à l'église on dit Jesus estre le fruict du ventre de la Vierge...

— Adonc, prions Dieu que cela soit ainsy!... s'escria le senneschal, et intercédons la Vierge de l'Esgrignolles. Bien des dames ont conceu après des neuvaines; il ne fault manquer à en faire une.

Alors le jour mesme, Blanche se despartist vers Nostre Dame de l'Esgrignolles, attournée comme une royne, montant sa belle hacquenée, ayant sa robbe de veloux verd, lassée d'ung fin lasset d'or, ouvert à l'endroict des tettins, ayant manscherons d'escarlatte, petits pattins, ung chapperon hault garny de pierreries et une ceinture dorée qui montroyt sa taille fine comme gaule. Elle vouloyt donner son ajustement à Madame la Vierge; et, de faict, le luy promist pour le jour de ses reslevailles...

Le sire de Montsoreau chevaulchoyt devant elle, l'œil vif comme cestuy d'une bondrée, faisant renger le monde, et veillant avecque ses cavalliers à la sécurité du voyaige.

Proche Marmoustiers, le senneschal endormy par la chaleur, vu qu'on estoyt en aoust, trébilloyt sur son destrier comme ung dyadesme sur la teste d'une vache; et, voyant si folastre et si gentille dame près d'ung si vieulx braguard, une de la campaigne, qui estoyt acropie au tronc d'ung arbre et beuvoyt de l'eaue en son grez, s'enquist d'une larronnesse édentée, laquelle geignoyt misère en glanant, si ceste princesse s'en alloyt noyer la mort.

— Nenny! fist la vieille. C'est nostre dame de la Roche-Corbon, la senneschalle de Poictou, et de Touraine, en queste d'ung enfant.

—Ah! ah! dist la jeune garse en riant comme une mousche déferrée.

Puis montrant le seigneur dégourt qui estoyt en hault du convoy :

—Cil qui marche en teste li boutte, elle fera l'espargne de la cire et du vœu !...

—Hau! ma mignonne, respartist la larronnesse, je m'esbahis fort que elle aille à Nostre Dame de l'Esgrignolles; vu que les presbtres n'y sont poinct beaux. Elle pourroyt très-bien s'arrester une aulne de tems à l'umbre du clochier de Marmoustiers, elle seroyt tost féconde, tant sont vivaces les bons pères!...

— Foin des religieulx !... dist une mestivière en se resveiglant. Voyez!... Le sire de Montsoreau est flambant et mignon assez pour ouvrir le cueur de ceste dame d'aultant qu'il est jà fendu!...

Et toutes se prisrent à rire.

Le sire de Montsoreau voulust aller à elle et les brancher à ung tilleul du chemin, en punition de leurs mauvaises paroles; mais Blanche s'escria vifvement :

—Oh! messire, ne les pendez poinct encore! Elles n'ont pas tout dist et nous verrons au retour.

Elle rougist et le sire de Montsoreau la resguarda jusqu'au vif comme pour luy darder les mysticques compréhensions de l'amour; mais le débrulecocquement de son intelligence estoyt jà commencé par les dires de ces paysannes, qui fructifioyent dans son entendement. Ledict puccelaige estoyt comme amadou, et n'estoyt besoing que d'ung mot pour l'enflammer.

Aussy, Blanche vid ores de nottables et physicques différences entre les qualitez de son vieil mary et les perfections dudict Gauttier, gentilhomme qui n'estoyt poinct trop affligé de ses vingt-trois ans, se tenoyt droict comme quille en sa selle, et resveiglé comme ung premier coup de matines, quand, au rebours, dormoyt le senneschal; ayant bon couraige et dexterité, là où son maistre défailloyt. C'estoyt ung de ces fils goldronnés dont les friquenelles se coëffent de nuict, plus voulentiers que d'ung escoffion pour ce qu'elles ne craignent plus les puces; il y en ha aulcunes qui les en vitupèrent; mais ne fault blasmer personne; car ung chascun doibt dormir à sa phantaisie.

Tant fust songé par la senneschalle et si impériallement bien, que, en arrivant au pont de Tours, elle aymoyt Gauttier occultement et patepeluement, comme ayme une puccelle, sans se doubter de ce que estoyt l'amour.

Doncques, elle devind femme de bien, c'est-à-dire soubhaitant le bien d'aultry, ce que les hommes ont de meilleur. Elle chust en mal d'amour, allant du prime sault à fond de ses misères, vu que tout est feu entre la première convoitise et le darrenier dézir. Et ne savoyt pas comme elle l'apprist lors, que, par les yeulx, pouvoyt se couler une essence subtile causant si fortes corrozions en toutes les veines du corps, replis du cueur, nerfs des membres, racines des cheveulx, transpirations de la substance, limbes de la cervelle, pertuis de l'épiderme, sinuosités de la fressure, tuyaux des hypochondres et aultres, qui, chez elle, furent soubdain dilatez, eschauldez, chatouillez, envenimez, graphinez, hérissez, et fringuants comme si mille pannerées d'éguilles se trouvoyent en elle. Ce fust une envie de puccelle, envie bien conditionnée, et qui luy troubloyt la vue, au poinct que elle ne vid plus son vieil espoulx, mais bien le jeune Gauttier en qui la natture estoyt ample comme le glorieulx menton d'ung abbé.

Quand le bonhomme entra dans Tours, les : ha! ha! de la foule le resveiglèrent; et il vind en grand' pompe avec sa suitte en l'église de Nostre Dame de l'Esgrignolles, nommée jadis *la Greigneur,* comme si vous disiez : celle qui ha le plus de mérittes.

Blanche alla en la chapelle où les enfants se demandaient à Dieu et à la Vierge; et y entra seule, comme c'estoyt la coustume, en présence toutes foys du senneschal, de ses varlets, et des curieulx, lesquels restèrent devant la grille.

Quand la comtesse vid venir le presbtre qui avoyt la cure des messes aux enfants et de recevoir déclaration desdicts vœux, elle lui demanda s'il estoyt beaucoup de femmes brehaignes. A quoy, le bon presbtre lui respondist que il n'avoyt poinct à se plaindre, et que les enfants estoyent d'ung bon revenu pour l'église.

— Et voyez-vous souvent, reprist Blanche, de jeunes femmes avecque aussy vieulx espoulx que l'est monseigneur?

— Rarement, fist-il.

— Mais celles-là ont-elles obtenu lignaige?

— Toujours! repartist le presbtre en soubriant.

— Et les aultres qui ont moins vieulx compaignons?

— Quelquefoys...

— Oh! oh! fist-elle. Il y ha donc plus de sécurité avec ung comme le senneschal?

— Certes!... dist le presbtre.

— Pourquoy?... dist-elle.

— Ma Dame! respondist gravement le presbtre, avant cet aage, Dieu seul s'en mesle; après, ce sont les hommes...

Dans ce tems, c'estoyt chose vraie que toute sapience estoyt retirée chez les clercs.

Blanche fist son vœu qui fust des plus considérables vu que ses atours valloyent bien deux mille escuz d'or.

—Vous estes bien joyeulse! lui dist le senneschal, quand au retour, elle fist piaffer, saulter et fringuer sa hacquenée.

— Oh! oui, fist-elle. Je ne suys plus en doubte

d'avoir ung enfant; puisque aulcuns doibvent y travailler, comme ha dist le presbtre, je prendray Gauttier...

Le senneschal vouloyt aller occire le moyne; mais il pensa que ce seroyt ung crime qui luy cousteroyt trop; et il se résolust à finement machiner sa vengeance avecque le secours de l'archevesque.

Puys, avant qu'il eust reveu les toits de la Roche-Corbon, il avoyt dist au sire de Montsoreau d'aller chercher en son païs une poignée d'umbre, ce que le jeune Gauttier fist, cognoissant les errements de son seigneur.

Le senneschal se pourvust, au lieu et place dudict Gauttier, du fils au sire de Jallanges, lequel fief relesvoyt de la Roche-Corbon. C'estoyt ung jeune gars ayant nom Réné, approuchant quatorze ans, dont il fist son paige en attendant qu'il eust l'aage d'estre escuyer; et donna le commandement de ses hommes à ung vieulx stropiat avec lequel il avoyt roulé en Palestine et aultres lieux.

Par ainsy, le bonhomme cuyda ne poinct chausser le harnois branchu de cocquaige, et pouvoir encore sangler, bridder et raffrenner le factieulx puccelaige de sa femme, lequel se demenoyt comme une mulle prise en sa chorde.

CHAPITRE TROISIESME.

CE QUI N'EST QUE PÉCHÉ VESNIEL.

Le dimanche ensuyvant de la venue de Réné au manoir de la Roche-Corbon, Blanche alla chasser sans son bonhomme; et, quand elle fust en sa forest, et proche les Carneaux, vid ung moyne qui luy parust pousser une fille plus que besoing n'estoyt, et picqua des deux en disant à ses gens :

— Hau! hau! Empeschez qu'il ne la tue!...

Mais quand la senneschalle arriva près d'eulx, elle tourna promptement bridde, et la veue de ce moyne l'empescha de chasser. Elle revind pensifve; et alors, la lanterne obscure de son intelligence s'ouvrist et receust une vifve lumière qui esclaira mille choses, comme tableaux d'église ou aultres; fabliaux et lays des trouverres, ou manéges des oyseaulx. Soubdain, elle descouvrist le doulx mystère d'amour escript en toutes langues, voire mesme en celle des carpes. Est-ce pas follie aussy, de vouloir céler ceste science aux puccelles?...

Tost ce couchia Blanche, et tost dist au senneschal:

— Bruyn, vous m'avez truphée, et vous debvez besogner comme besognoyt le moyne des Carneaux avecque la fille!

Le vieux Bruyn se doubta de l'adventure et vid bien que sa male heure estoyt venue.

Il resguarda Blanche avecque trop de feu dans les yeulx pour que ceste ardeur fust contrebas, et lui respondist doulcement :

— Las, ma mie! en vous prenant pour femme, j'ai plus eu d'amour que de force, et j'ai faict estat de vostre miséricorde et vertu. Le deuil de ma vie est de sentir tout mon pouvoir dans le cueur seullement. Ce chagrin me despesche à mourir, tant et tant, que vous serez tost libre!... Attendez mon décès de ce monde. C'est la seule requeste que vous fasse celuy qui est vostre maistre et qui pourroyt commander, mais qui ne veult estre que vostre premier ministre et serviteur. Ne trahissez pas l'honneur de mes cheveulx blancs.... Dans ceste occurrence, il y ha des seigneurs qui ont occis leurs femmes...

— Las! vous me tuerez donc!... dist-elle.

— Non, reprist le vieulx homme, je t'aime trop, mignonne! Va, tu es la fleur de ma vieillesse, la joie de mon asme! Tu es ma fille bien aimée. Ta vue resconforte ma vue; et, de toi, je puys tout endurer, fust-ce ung chagrin, comme ung bonheur... Je te donne pleine licence de tout, pourveu que tu ne maugrées pas trop le paouvre Bruyn qui t'a faict grande dame, riche et honnorée. Ne seras-tu poinct une belle veufve?... Va, ton heur adoulcira mon trespas...

Et il trouva dans ses yeulx desseichez encore une larme, qui coula toute chaulde sur son tainct de pomme de pin, et chust sur la main de Blanche, laquelle, attendrie de voir ce grand amour de ce vieil espoulx qui soy mettoyt en fousse pour luy plaire, dist en riant :

— Là, là, ne plourez poinct, j'attendray!...

Là dessus, le senneschal luy baysa les mains, et la resgalla de petites pigeonneries, en disant d'une voix esmue :

— Si tu savoys, Blanche, ma mie, comme en ton sommeil, je te mangeoys de caresses, ores cy, ores là...

Et le vieulx cinge la flattoyt de ses deux mains qui estoyent de vrais ossuaires.

— Et, disoyt-il toujours, je n'osoys resveigler ce chat qui eust estranglé mon honneur, vu qu'à ce mestier d'amour je n'embrazoys que mon cueur...

— Ah! reprist-elle, pour pouvez me dodiner ainsy, mesme quand j'ai les yeulx ouverts; cela ne me faict rien!...

Sur ce dire, le paouvre senneschal prenant le petit poignard qui estoyt sur la table de lict, le luy donna, disant avecque raige :

— Ma mie, tue moy... ou laisse-moy cuyder que tu m'aimes ung petit.

— Oui! oui!... fist-elle toute effrayée. Je verray à vous aimer beaucoup...

Voillà comment ce jeune puccelaige s'empara de

ce vieillard, et l'asservist; pource que, au nom de ce joly champ de Vénus, qui estoyt en frische, Blanche faisoyt, par la malice natturelle aux femmes, aller et venir son vieulx Bruyn comme ung mullet de meusnier.

— Mon bon Bruyn, je veulx cecy... Bruyn, je veulx cela... Allons, Bruyn! — Bruyn! et toujours Bruyn! En sorte que Bruyn estoit plus meurtry par la clémence de sa femme qu'il ne l'eust esté par sa meschanceté.

Elle luy tordoyt la cervelle, voulant que tout fust en cramoisy, luy faisant mettre tout à sac au moindre mouvement de ses sourcils; et, quand elle estoyt triste, le senneschal esperdu disoyt à tout, sur son siège justicial :

— Pendez-le...

Ung aultre eust crevé comme mousche à ceste bataille puccelagesque; mais Bruyn estoyt de natture si ferrugineuse qu'il estoyt mal aisé de venir à bout de luy.

Ung soir que Blanche avoyt mis au logis tout sens dessus dessous, fourbu bestes et gens; et eust, par son humeur navrante, désespéré le père éternel qui ha des thrésors de patience, vu qu'il nous endure, elle dist au senneschal, en se couchiant :

— Mon bon Bruyn, j'ai contrebas des phantaisies qui me mordent et me picquent; de là, vont à mon cueur, bruslent ma cervelle, m'incittent à des choses maulvaises; et, la nuict, je resve du moyne des Carneaux...

— Ma mie, respondist le senneschal, ce sont dyableries et tentacions contre lesquelles savent se deffendre les religieulx et nonnes. Doncques, si vous voulez faire vostre salut, allez à confesse au digne abbé de Marmoustiers, nostre voisin, il vous conseillera bien et vous dirigera sainctement dedans la bonne voye...

— Dès demain, j'iray... fist-elle.

Et, de faict, dare dare, au jour, elle trottoyt au moustier des bons religieulx, lesquels, emmerveillez de voir chez eulx une si mignonne dame, fisrent plus d'ung péché, le soir; et, pour le présent, la mennèrent en grand' liesse à leur révérend abbé.

Blanche trouva ledict bon homme en ung jardin secret, près du rochier, soubz une arcadde fraische, et demoura frappée de respect à la contenance du sainct homme, encore que elle fust accoustumée à ne poinct faire grand estat des cheveulx blancs.

— Dieu vous garde, madame!... dist-il. Que venez-vous quérir si près de la mort, vous jeune?...

— Vos advis précieulx... fist-elle en le saluant d'une révérence. Et s'il vous plaist conduire une ouaille indoccile, je serai bien aise d'avoir ung si saige confesseur.

— Ma fille, respondist le moyne avecque lequel le vieulx Bruyn avoyt accordé ceste hypocrisie, et les rosles à jouer; si je n'avoys pas la froidure de cent hyvers sur ce chief descouronné, je ne sauroys escouter vos péchez; mais dictes, si vous allez en paradiz, ce sera de ma faulte.

Lors, la senneschalle expeddia le frettin de sa provision; et, quand elle se fust purgée de ses petites inniquitez, elle vind au post-scriptum de sa confession.

— Ah! mon père, fist-elle, je dois vous advouer que je suys journellement travaillée du dézir d'avoir ung enfant. Est-ce mal?...

— Non, dit l'abbé.

— Mais, reprist-elle, il est, par natture, commandé à mon mary de ne poinct ouvrer l'estoffe à faire la paouvreté, comme disoyent les vieilles sur le chemin.

— Alors, respartist le presbtre, vous debvez vivre saige et vous abstenir de toute pensée en ce genre.

— Mais j'ai entendeu professer à la dame de Jallanges que ce n'estoyt point péché quand, de ce, l'on ne tiroyt ni prouffict ni plaisir.

— Il y ha toujours plaisir! dist l'abbé. Mais comptez vous poinct l'enfant comme ung prouffict?... Or, bouttez en vostre entendement que ce sera toujours ung péché mortel devant Dieu, et ung crime devant les hommes que de se greffer ung enfant par l'accointance d'ung homme auquel on n'est pas ecclésiastiquement mariée... Aussy, telles femmes qui contreviennent aux sainctes lois du mariaige, en reçoivent de grands dommaiges en l'aultre monde et sont en submission de monstres horribles, à grifs aguz et trenchants qui les flambent dedans plusieurs fournaises, en remembrance de ce qu'elles ont icy bas chauffé leurs cueurs ung peu plus qu'il n'estoyt licite.

Là dessus, Blanche se gratta l'aureille; et, après avoir pourpensé ung petit, elle dist au presbtre :

— Et comment donc ha faict la vierge Marie?...

— Ho! respondist l'abbé, cecy est ung mystère.

— Et qu'est ung mystère?

— Une chose qui ne s'explique poinct et que l'on doibt croire sans examen aulcun.

— Et vère, fist-elle, ne saurais-je faire ung mystère?...

— Cestuy-cy, dist l'abbé, n'est arrivé qu'une fois pour ce que c'estoyt le fils de Dieu!...

— Las, mon père, la voulonté de Dieu est-elle que je meure? ou que, de saige et saine de compréhension, je soys brouillée de cervelle?... De ce, il y a grand dangier. Ores que, en moy, les choses s'esmeuvent et s'entreschauffent, je ne suys plus en mon sens, ne me soulcie de rien; et, pour aller à homme, saulteroys pardessus les murs, iroys à travers

champs, sans vergogne; et, mettroys tout en descumbres pour seullement voir ce qui ardoyt si fort au moyne des Carneaux... Et pendant ces raiges qui me labourent et picottent l'asme et le corps, il n'y ha Dieu, ni dyables, ni mary; je trépigne, je cours, je romproys les buyes, les potteries, l'autrucherie, basse-court, mesnaige et tout, tant que je ne sauroys vous dire. Mais je n'ose vous advouer tous mes meschiefs; pource qu'en en parlant, j'en ai l'eaue en la bouche et la chose, que Dieu mauldisse, me desmange très-bien... Que la follie me happe et me picque, et occize ma vertu... Hein?... Dieu, qui m'aura chevillé ceste grand amour au corps, me damnera-t-il?...

Sur ce propous, ce fut le presbtre qui se gratta l'aureille, tout esbahy des lamentacions, profundes sapiences, controverses et intelligences qu'ung puccelaige sécrétoyt.

— Ma fille, dist-il, Dieu nous ha distingué des bestes, et faict un paradiz à gaigner; et, pour ce, nous donna la rayson qui est ung gouvernail à nous diriger contre la tempeste de nos ambitieulx dézirs... Et il y ha manière de transborder son engin en sa cervelle, par jeusnes, labeurs excessifs et aultres saigesses... Et au lieu de petiller et frétiller comme une marmotte deschaisnée, il fault prier la Vierge, se couchier sur la dure, racoustrer vostre mesnaige, et non faire de l'oysifveté....

— Eh! mon père, quand, à l'église, je suys en ma chaire, je ne voys ni presbtre, ni autel, ains l'enfant Jesus qui me remet la chose en goust. Mais pour finir, si la teste me tourne et que, mon entendoire devallée, je soys dans les gluaulx de l'amour...

— Si telle vous estiez, dist imprudemment l'abbé, vous seriez dans le cas de saincte Lidoire; laquelle dormant ung jour bien fort, les jambes de cy, de là, par ung moment de grand chaleur, et vestue de légier, fust approuchée par ung jeune homme plein de maulvaiseté qui, de pied coi, l'enchargea d'ung enfant; et comme de ce mal-talent, ladicte saincte fust de tout poinct ignorante, et bien surprise d'accouchier, croyant que l'enflure de sa bourse estoyt une griefve maladie, elle en fist pénittence comme d'ung péché vesniel, vu qu'elle n'avoyt perceu aulcune liesse de ce maulvais coup, suyvant la desclaracion du meschant homme, lequel dist sur l'eschaffaud où il fust deffaict, que la sainte n'avoyt aulcunement bougé...

— Oh! mon père, dist-elle, soyez seur que je ne bougeroys pas!...

Sur ce propous, elle s'esvada frisque et gentille, en soubriant, et pensant comme elle pourroyt faire ung péché vesniel.

Au rettourner du grand moustier, elle vid dedans la cour de son chastel le petit Jallanges, lequel, soubs le commandement du vieil escuïer, tournoyt et viroyt sur ung beau cheval, en soy ployant aux mouvements de la beste, descendant, remonstant, par voltes et passes, fort gentement, tenant hault la cuisse, et si joly, si dextre, si dégourt, que cela ne sauroyt se dire; enfin, tant, qu'il auroyt faict envie à la royne Lucrèce, laquelle s'occit pour avoir esté contaminée contre son gré.

— Ha! se dist Blanche, si tant seullement cestuy paige avoyt quinze ans!... je m'endormiroys bien fort près de luy...

Aussy, maugré la trop grand jeunesse de ce gentil serviteur, pendant la collacion et le soupper, elle guigna beaucoup la toison noire, la blancheur de peau, la grace de Réné, surtout ses yeulx où estoyent en habondance une limpide chaleur et ung grand feu de vie, qu'il avoyt paour de darder, l'enfant!...

Ores, à la vesprée, comme la senneschalle restoyt songeulse en sa chaire, au coin de l'astre, le vieulx Bruyn l'interrogua sur son soulcy.

— Je pense, fist-elle, que vous avez deu faire des armes en amour de bon mattin pour estre ainsi piéçà ruyné...

— Oh! respondit-il en soubriant comme tous vieulx questionnez sur leurs remembrances amoureulses, à l'aage de treize ans et demy, j'avoys engrossé la chamberière de ma mère...

Blanche, n'en soubhaittant pas dadvantaige, cuyda que le paige Réné debvoyt estre suffisamment garny; de ce, fust joyeulse beaucoup, fist des aguasseries au bonhomme, et se roula dans son dézir muet, comme ung gasteau qui s'enfarine.

CHAPITRE QUATRIESME.

COMMENT ET PAR QUI FUST FAICT LEDICT ENFANT.

La senneschalle ne resva poinct trop à la façon d'esveigler hastifvement l'amour du paige, et eust bien tost trouvé l'embusche natturelle où sont toujours pris les plus ruddes. Vécy comme:

A l'heure chaulde du jour, le bon homme faisoyt cieste à la mode sarrazine, usaige auquel il ne failloyt jamais depuys son rettourner de Terre-Saincte. Pendant ce, Blanche estoyt seule au prez, ou labouroyt à menuz ouvraiges comme en broddent et en parfilent les femmes; et, le plus soubvent, restoyt en la salle à voir aux buées, à renger les nappes, ou couroyt à sa phantaisie.

Lors, elle assigna cette heure silencieulse à parachever l'éducation du paige en luy faisant lire ès livres, et soy dire ses prières.

Adonc, le lendemain, quand dormist sur le coup de midy le senneschal, qui succomboyt au soleil lequel eschauffe de ses rais les plus lumineux le cousteau de la Roche-Corbon, tant et plus, que là, force est de sommeigler à moins que d'estre ventillé, sacquebuté, fraischement émoustillé par ung dyable de puccelaige; Blanche doncques, se percha moult gentement dedans la grande chaire seigneurialle de son bonhomme, laquelle ne trouva poinct trop haulte, vu qu'elle comptoyt sur les hazards de la perspective. La rusée commère s'y accommoda dextrement comme une hirundelle en son nid, et pencha sa teste malicieulse sur le bras, en enfant qui dort; mais, en faisant ces préparatoires, elle ouvroyt des yeulx friands qui soubrioyent, s'ébauldissant, par avance, des menues et secrettes gaudisseries, esternuements, loucheries et transes de ce paige qui alloyt gézir à ses piedz, séparé d'elle par le sault d'une vieille puce. Et, de faict, elle advança tant et si bien le quarreau de veloux où debvoyt s'agenouiller le paouvre enfant dont elle jouoyt à plaisir l'asme et la vie, que quand il eust esté ung sainct de pierre, son resguard auroyt esté contrainct de suyvre les flexuositez de la robbe, à ceste fin de mirer et admirer les perfections et beaultés de la fine jambe qui mouloyt la chausse blanche de la senneschalle. Aussy, force estoyt qu'ung foible varlet se prist à ung piége où le plus vigoureulx chevallier auroyt voulentiers succombé. Lorsqu'elle eust tourné, rettourné, placé, desplacé son corps et renconstré la situacion où ledict piége estoyt le mieulx tendu, ella cria doulcement:

— Oh! Réné!

Réné que elle savoyt bien estre en la salle des gardes n'eust faulte d'accourir, et monstra soudain sa teste brune entre les tapisseries de l'huys.

— Que plaist-il à vous?... dist le paige.

Et il tenoyt, en grand respect, à la main, son tocquet de peluche cramoysie, moins rouge que ses bonnes joues à fossettes et bien fraisches.

— Venez çà!... reprist-elle de sa petite voix, vu que l'enfant luy attrayoyt si fort qu'elle en estoyt tout espantée.

A vray dire, n'estoyent aulcunes pierreries si flambantes que les yeulx de Réné, ni velin plus blanc que son tainct, ni femme si doulce de formes. Puys, si près du dézir, elle le trouvoyt encore plus duysamment faict; et comptez que le joly jeu d'amour reluysoyt bien de toute cette jeunesse, du bon soleil, du silence, et de tout.

— Lisez-moy les littannies de madame la Vierge?... luy dist-elle en luy poussant ung livre ouvert sur son prie-Dieu. Que je saiche si vous estes bien enseigné par votre maistre.

— Ne trouvez-vous poinct la Vierge belle?... luy demanda-t-elle en soubriant quand il tinst les heures enluminées où esclatoyent l'azur et l'or.

— C'est une paincture!... respondist-il timiddement en gettant ung petit coup d'œil à sa tant gracieulse maistresse.

— Lisez, lisez...

Lors Réné s'occupa de récitter les si doulces et tant mysticques littannies; mais croyez que les *ora pro nobis* de Blanche s'en alloyent toujours plus foibles comme les sons du cor par la campaigne; et ores que le paige reprist avecque ardeur:

— O rose mystérieuse!...

La chastelaine, qui certes entendoyt bien, respondist par un légier soupir.

Sur ce, Réné se doubta que la senneschalle dormoyt. Adonc, se mist à la couvrir de son resguard, la mirant à son aise et n'ayant poinct envie de sonner alors aultre antienne qu'une antienne d'amour. Son heur luy faisoyt bondir et sursaulter le cueur jusques dans la gorge; aussy, comme de rayson, ces deux jolys puccelaiges ardoyent à qui mieulx. Et si les aviez vus, jamais n'en boutteriez deux ensemble.

Réné se resgaloyt par les yeux en complottant, en son asme, mille fruitions qui luy donnoyent l'eaue en la bouche de ce beau fruict d'amour. Dans cette ecstase, il lairra cheoir le livre, ce dont devind penaud comme moyne surpris en mal d'enfant; mais aussy, par là, cogneust que Blanche sommeilloyt bel et dur; car elle, poinct ne s'esmeut; et la ruzée n'auroyt pas ouvert les yeulx, mesme à plus grand dangiers, et comptoyt que tomberoyt aultre chose que le livre d'heures. Oyez comme il n'y ha pire envie que envie de grossesse!...

Ores le paige advisa le pié de sa dame, lequel estoyt chaussé menu dans ung brodequin mignon de couleur perse. Elle l'avoyt singulièrement assiz sur ung escabeau, vu qu'elle estoyt trop eslevée dedans la chaire du senneschal. Cestuy pié estoyt de proportions estroites, légièrement recourbé, large de deux doigts et long comme ung moyneau franc, compris la queue; petit du bout, vray pié de délices, pié virginal qui mérittoyt ung baiser comme ung larron la hart; pié luttin, pié lascif à damner ung archange, pié augural, pié aguassant en dyable et qui donnoyt dézir d'en faire deux neufs, tout pareils, pour perpétuer en ce bas monde les beaulx ouvraiges de Dieu.

Le page fust tenté de déferrer ce pié persuasif. Pour ce faire, ses yeulx allumés de tout le feu de son aage, alloyent vistement, comme battant de cloche, de ce dict pié de délectation, au visaige endormy de sa dame et maistresse, escoutant son sommeil, beuvant sa respiration; et, de rechief, ne savoyt où seroyt plus doulx de plantter ung bayser:

ou sur les fraisches et rouges lèvres de la senneschalle, ou sur ce pié parlant.

Brief, par respect ou crainte, ou peut-estre par grand amour, il esleut le pié, et le baisa dru comme puccelle qui n'ose. Puys, aussitost, il reprist le livre, sentant sa rougeur rougir encore, et tout travaillé de son plaisir, il cria comme ung aveugle :

— *Janua cœli*, porte du ciel!...

Mais la petite Blanche ne s'esveigla poinct, se fiant que le paige iroyt du pié au genouil, et, de là, dans le ciel. Elle fust grandement despittée quand les littannies finèrent sans aultre dommaige, et que Réné, qui croyoyt avoir eu trop d'heur pour ung jour, issit de la salle, tout subtilizé, plus riche de ce hardy baiser qu'ung voleur qui ha robbé le tronc des paouvres.

Quand la senneschalle fust seule, elle pensa dans son asme que le paige seroyt bien long ung peu en besogne, s'il s'amusoyt à chanter *Magnificat* à matines. Lors, pour le lendemain, elle se délibéra de lever le pié ung petit; et, par ainsy, de mettre en lumière le nez de cette beaulté que l'on nomme parfaicte en Touraine pource qu'elle ne se guaste jamais à l'aër, et demeure aussy toujours fraische.

Pensez que le paige, rosty dans son dézir et tout eschauffié des imaginacions de la veille, attendist impatiemment assez, l'heure de lire dans ce bréviaire de guallanterie; et fust appelé; puys, les mennées de la littannie recommencèrent; et Blanche poinct ne faillist à dormir.

A ceste foys, ledict Réné frosla sa main sur la jolye jambe et se hazarda jusques à vérifier si le genouil poly, si aultre chose, estoyt sattin. A ceste vue, le paouvre enfant, armé contre son dézir, tant grand paour il avoyt, n'oza faire que de briefves dévocions et menues caresses; et encore qu'il baisât, mais doulcement, cette bonne estoffe, il se tint coi. Ce que sentant par les sens de l'asme et intelligences du corps, la senneschalle, qui se tenoyt à quatre de ne se mouvoir, lui cria :

— Hé donc, Réné!... je dors!

Oyant ce qu'il crust estre ung grave reproche, le paige espouvanté s'enfuyt, lairrant les livres, la besogne et tout.

Sur ce, la senneschalle adjouta cette prière aux littannies :

— Saincte Vierge, que les enfants sont difficilles à faire!...

A disner, le paige suoyt dans le dos en arrivant servir sa dame et son seigneur; mais il fust bien surpris en recevant de Blanche la plus pute de toutes les œillades que jamais femme ait gettée, et bien plaisante et puissante elle estoyt, vu qu'elle muta cet enfant en homme de couraige.

Aussy, le soir mesme, Bruyn estant demouré ung brin de tems de plus qu'il n'avoyt coustume en sa senneschaussée, le paige chercha, trouva Blanche endormie et lui fist faire ung beau resve!... Il luy tollist ce qui, si fort, la gehennoyt; et, si planturéusement luy bailla de la grayne aux enfants que, du surplus, elle en eust parfaict deux aultres.

Aussi, la commère, saisissant le paige à la teste et le serrant de court, s'escria :

— Oh! Réné, tu m'as esveiglée!..

Et, de faict, il n'y avoyt sommeil qui pust y tenir; ils trouvèrent que les sainctes debvoyent dormir à poings fermés.

De ce coup, sans aultre mystère, et par une propriété benigne qui est principe servateur des espoulx, le doulx et gracieulx plumaige séant aux cocquz se plaça sur la teste du bon mary sans qu'il en ait sentu le moindre eschiec.

Depuys ceste belle feste, la senneschalle fist de grand cueur sa cieste à la françoyse, pendant que Bruyn faisoyt la sienne à la sarrazine. Mais, par lesdictes ciestes, elle expérimenta comme la bonne jeunesse du paige avoyt meilleur goust que cestuy des vieulx senneschaulx; et, de nuict, elle s'enfouissoyt dedans les toilles, loing de son mary que elle trouvoyt rance, et ord en dyable. Puis, force de dormir et de s'esveigler de jour; force de faire des ciestes, et de dire des littannies, la senneschalle sentist florir, dans ses flancs mignons, ceste gésine après laquelle tant et tant avoyt été soupiré; mais ores, elle aimoyt plus dadvantaige la façon que le demourant.

Faites estat que Réné savoyt lire aussy, non plus seullement dedans les livres, ains aux yeulx de sa jolye seigneure pour laquelle il se seroyt getté en ung buschier ardent, si tel avoyt esté son vouloir, à elle.

Quand par eulx furent faictes de bonnes et amples traisnées, plus de cent au moins, la petite senneschalle eust cure et soulcy de l'asme et de l'advenir de son amy le paige. Or, ung mattin de pluye, qu'ils jouoyent à *tousche fer*, comme deux enfants innocents de la teste aux piés, Blanche qui estoyt toujours prise, luy dist :

— Viens çà, Réné?... Sais-tu que, là où j'ai commis des péchés vesniels pour ce que je dormoys, toy, tu en as faict de mortels!...

— Ha, madame, fist-il, où donc Dieu bouttera-t-il tous les damnés si cela est pécher?...

Blanche s'esclata de rire et le baisa au front.

— Tais-toy, meschant, il s'en va du paradiz; et besoin est que nous y vivions de compaignie si tu veulx estre avecque moy toujours.

— Oh, j'ai mon paradiz icy...

— Laissez cela, dist-elle. Vous êtes ung mescréant, ung maulvais qui ne songez poinct à ce que j'aime, c'est vous.... Tu ne sais pas que j'ai ung

enfant; et que, dans peu, il ne se celera pas plus que mon nez... Ores que dira l'abbé? Que dira monseigneur?... il peut te deffaire, s'il vient à se cholérer... M'est advis, petit, que tu ailles à l'abbé de Marmoustiers pour luy advouer tes péchés, en luy donnant mandat de voir ce qui est séant de faire à l'enconstre de mon senneschal.

— Las!... dist le ruzé paige, si je vends le secret de nos joies, il mettra l'interdict sur nostre amour.

—En dà... fist-elle; ouy! Mais ton heur en l'aultre monde est ung bien qui m'est précieulx...

— Le voulez-vous donc, ma mie?

— Ouy, respondist-elle ung peu foible.

— Eh bien, j'iray, mais, dormez encore, que je luy dise adieu...

Et le gentil couple récitta des littannies d'adieux comme s'ils eussent, l'ung et l'aultre, prévu que leur amour debvoyt finer en son apvril...

Puys le lendemain, plus pour saulver sa chière dame que pour soy, et aussy pour obéir à elle, Réné de Jallanges se desporta vers le grand moustier.

CHAPITRE CINQUIESME.

COMMENT DUDICT PÉCHÉ D'AMOUR FUST FAICTE GRIEFVE PÉNITTENCE ET MENNÉ GRAND DEUIL.

— Vray Dieu!... s'escria l'abbé, lorsque le paige eust accusé la kyrielle de ses doulx péchés; tu es complice d'une énorme félonie et tu as trahy ton seigneur... Sais-tu, paige de mal-talent, que, pour ce, tu arseras pendant toute l'éternité, toujours!... Et sais-tu ce que c'est que de perdre à jamais le ciel d'en hault pour ung moment périssable et changeant d'icy-bas!... Malheureulx! je te voys précipitté pour jamais dans les gouffres de l'enfer, à moins de payer à Dieu, dès ce monde, ce que tu luy doibs pour tel grief...

Là dessus, le bon vieil abbé, qui estoyt de la chair dont on faict les saincts et qui avoyt grand aucthorité au païs de Touraine, espouventa le jeune homme par ung monceau de représentacions, discours chrestiens, remembrances des commandements de l'Église, et mille choses éloquentes aultant que ung dyable en peut dire en six sepmaines pour séduire une puccelle, mais tant et tant, que Réné, lequel estoyt dans la loyale ferveur de l'innocence, fist sa soubmission au bon abbé.

Or, ledict abbé, voulant faire ung sainct homme et vertueulx pour toujours de cet enfant en train d'est remaulvais, luy commanda d'aller, de prime abord, se prosterner devant son seigneur et luy advouer ses desportements; puys, s'il reschappoyt de ceste confession, de se croizer sur l'heure et virer droict en Terre-Saincte où il demoureroyt quinze ans de terme préfix à guerroyer contre les infidèles...

— Las!... mon révérend père, fist-il tout espanté, quinze ans seront-ils assez pour m'acquitter de tant de plaisirs!... Ah! si vous saviez! il y ha eu de la doulceur bien pour mille ans!...

— Dieu sera bon homme!... Allez!... reprist le vieulx abbé; ne péchez plus... A ce compte, *ego te absolvo*...

Le paouvre Réné rattourna, là dessus, en grande contricion, au chastel de la Roche-Corbon; et la prime renconstre qu'il y fist, fust le senneschal qui faisoyt fourbir ses armes, morions, brassardz et le reste. Il estoyt siz jus ung grand banc de marbre, à l'aër, et se complaisoyt à voir soleiller ces beaux harnois qui luy ramentevoyent ses joyeulsetez de la Terre-Saincte, les bons coups, les galloises, *et cœtera*.

Quand Réné se fust miz à genoulx devant luy, le bon seigneur fust bien estonné.

— Qu'est cecy?... dist-il.

— Monseigneur, respondist Réné, commandez à ceux-cy de soy rettirer.

Ce que les servitteurs ayant faict, le paige advoua sa faulte en racontant comment il avoyt assailly sa dame pendant le sommeil, et que, pour le seur, il debvoyt l'avoir enchargée d'ung enfant, à l'imitacion de l'homme avecque la saincte, et venoyt par ordre de son confesseur se remettre à la discrecion de l'offensé...

Ayant dist, Réné de Jallanges baissa ses beaulx yeux d'où proccédoyt tout le meschief, et resta coi, prosterné sans paour, les bras pendants, la teste nue, attendant la male heure et soubmis à Dieu.

Le senneschal n'estoyt si blanc qu'il ne pust blesmir encore; et donc, il paslit comme un linge fraischement seichié, demourant muet de cholère; puis, ce vieil homme, qui n'avoyt poinct en ses veines d'esperitz vitaulx assez pour procréer ung enfant, trouva dans ce moment ardent plus de vigueur que besoing n'estoyt pour deffaire ung homme. Il empoigna de sa dextre velue sa lourde masse d'armes, la leva, brandilla, et ajusta si facillement que vous eussiez dist une boulle à jeu de quilles, pour la descharger sur le front pasle dudict Réné, lequel saichant qu'il estoyt bien en faulte à l'endroict de son seigneur, demoura serain et tendist le col, en songeant qu'il alloyt solder toute la coulpe pour sa mie en ce monde et dans l'aultre.

Mais si belle jeunesse et toutes les séductions natturelles de ce joly crime trouvèrent grace au tribunal du cueur chez ce vieil homme, encore que Bruyn

fust sévère ; et lors, gettant sa masse au loing, sur ung chien qu'il escharbotta :

— Que mille millions de griphes mordent pendant l'éternité toutes les charnières de celle qui ha faict cestuy qui sema le chesne dont fust construicte la chaire sur laquelle tu m'as cornifié !... Et aultant à ceux qui t'engendrèrent, mauldit paige de malheur ! Va-t-en au dyable d'où tu viens !... Sors de devant moy, du chasteau, du païs, et n'y reste ung poulce de tems plus que besoing est, sinon, je sauray te presparer une mort à petit feu qui te fera mauldire, vingt foys par heure, ta vilaine ribaulde...

En entendant ce commencement des parolles du senneschal qui avoyt ung retour de jeunesse sur les jurements, le paige s'enfuyt en le quittant du reste, et fist bien.

Bruyn, tout flambant de male raige, gagna les jardins à grand renfort de pié, maugréant tout sur son passaige, frappant, jurant ; mesme qu'il renversa trois potteries tenues par ung sien serviteur qui portoyt la pastée aux chiens ; et il se cognoissoyt si peu qu'il auroyt tué ung peigne pour ung mercier...

Brief, il aperceust sa despuccelée qui resguardoyt sur la route du moustier, attendant le paige et ne saichant poinct que plus jamais ne le verroyt.

— Ha, ma dame, par la rouge triple fourche du dyable, suys-je un mangeur de bourddes et ung enfant, pour croire que vous avez si grand pertuys qu'ung paige y entre sans vous esveigler !... Par la mort, par la teste, par le sang...

— Vère, respondist-elle, voyant que la mine estoyt esventée, je l'ai bien gratieulsement senty ; mais comme vous ne m'aviez poinct appris la chose, j'ai creu resver !...

La grand ire du senneschal fondist comme neige au soleil ; car la plus grosse cholère de Dieu luymesme se fust esvanouie à ung sourire de Blanche.

— Que mille millions de dyables emportent cet enfant forain ! Je jure que...

— Là, là, ne jurez poinct... fist-elle. S'il n'est vostre, il est mien ; et, l'aultre soir, ne disiez-vous pas que vous aimeriez tout ce qui viendroyt de moy...

Là-dessus, elle enfila telle venelle d'arraisonnements, de parolles dorées, de plaintes, querelles, larmes et aultres pastenostres de femmes ; comme d'abord, que ses domaines ne feroyent poinct restour au roy ; que jamais enfant n'avoyt esté plus innocemment getté en moule ; que cecy, que cela ; puis mille choses, tant, que le bon cocqu s'appaisa ; et Blanche, saisissant une propice entre-joincture, dist :

— Et où est le paige ?..

— Il est au dyable !...

— Quoy, l'avez-vous tué !... dist-elle. Et toute pasle, elle chancella.

Bruyn ne seut que devenir en voyant choir tout l'heur de ses vieulx jours ; et il auroyt, pour son salut, voulu luy monstrer ce paige ; lors il commanda de le querir ; mais Réné s'enfuyoyt à tire d'aëles, ayant paour d'estre desconfict, et se despartist pour les païs d'oultremer, à ceste fin d'accomplir son vœu de relligion.

Alors que Blanche eust appris par l'abbé dessusdict la pénittence impozée à son bien-aimé, elle chust en griefve mélancholie, disant parfoys :

— Où est-il ce paouvre malheureux, qui est au milieu des dangiers pour l'amour de moy ?...

Et toujours le demandoyt, comme ung enfant qui ne laisse aulcun repos à sa mère jusqu'à ce que sa quérimonie luy soit octroyée. A ces lamentacions, le vieux senneschal se sentant en faulte, se tresmoussoyt à faire mille choses, une seule hormis, afin de rendre Blanche heureulse ; mais rien ne valloyt les doulces friandises du paige...

Cependant elle eust ung jour l'enfant tant déziré ! Comptez que ce fust une belle feste pour le bon cocqu ; car la ressemblance du père étant engravée en plein sur la face de ce joly fruict d'amour, Blanche se consolla beaucoup, et reprist ung petit ceste tant bonne gayté et fleur d'innocence qui réjouissoyt les vieilles heures du senneschal. Aussy, force de voir courir ce petit, force de regarder les rires correspondants de luy et de la comtesse, il fina par l'aimer, et se seroyt courroulcé bien fort contre ung qui ne l'en auroyt pas creu le père.

Or, comme l'adventure de Blanche et de son paige n'avoyt poinct été transvasée hors du chasteau, il consta par tout le païs de Touraine que messire Bruyn s'estoyt encore trouvé en fonds d'ung enfant. Intacte demoura la vertu de Blanche, qui, par la quintessence d'instruction par elle puisée au réservoir natturel des femmes, recogneust combien besoin estoyt de taire le péché vesniel dont son enfant estoyt couvert. Aussi devind-elle preude et saige, et cittée comme une vertueulse personne. Puys, à l'user, elle expérimenta la bonté de son bonhomme ; et, sans luy donner liccence d'aller avec elle plus loing que le menton, vu, qu'en soy, elle se resguardoyt comme acquise à Réné, Blanche, en rettour des fleurs de vieillesse que luy offroyt Bruyn, le dorelotoyt, lui soubrioyt, le maintenoyt en joie, le papelardant avecque les manières et façons gentilles dont usent les bonnes femmes envers les marys qu'elles truphent, et tout, si bien, que le senneschal ne vouloyt point mourir, se quarroyt dans sa chaire, et, tant plus vivoyt, tant plus s'accoustumoyt à la vie.

Mais, brief, ung soir, il trespassa sans bien savoir où il alloyt ; car il disoyt à Blanche :

— Ho ! ho ! ma mie, je ne te vois plus ! Est-ce qu'il faict nuict ?...

C'estoyt la mort du juste, et il l'avoyt bien mérittée pour loyer de ses travaulx en Terre-Saincte.

Blanche menna de ceste mort ung grand et vray deuil, le plourant comme on ploure ung père. Elle demoura mélancholicque, sans vouloir prester l'aureille aux musicques des secondes nopces; ce dont elle fust louée des gens de bien, lesquels ne savoyent poinct que elle avoyt ung espoux de cueur, une vie en espérance; mais elle estoyt la plus part du tems veufve de faict et veufve de cueur, pource que n'orrant aulcunes nouvelles de son amy le croizé, la paouvre comtesse le réputoyt mort; et, pendant certaines nuicts, le voyant navré, gisant au loing, elle se resveigloyt tout en larmes.

Elle vescut ainsy quatorze années dans le souvenir d'ung seul jour de bonheur.

Finablement, ung jour où elle avoyt avecque elle aulcunes dames de Touraine, et que elles devisoyent après disner, vécy son petit gars, lequel avoyt lors environ treize ans et demy, et ressembloyt à Réné plus que n'est permis à ung enfant de ressembler à son père, et n'avoyt rien de feu Bruyn que le nom, vécy ce petit, fol et gentil comme sa mère, qui revind du jardin tout courant, suant, eschauffié, hallebotant, graphinant toutes choses sur son passaige suivant les us et coustumes de l'enfance, et qui court sus à sa mère bien-aimée, se gette en son giron; puys, rompant les devis d'ung chascun, lui cria :

— Ho! ma mère, j'ai à parler à vous!... J'ai vu en la cour ung pelerin qui m'a pris bien fort...

— Ha! s'escria la chastelaine en se virant devers ung sien serviteur, qui avoyt charge de suyvre le jeune comte et veigler sur ses jours précieulx, je vous avoys deffendu à tout jamais de laisser mon fils aux mains d'étrangiers, voire mesme en celles du plus sainct homme du monde... Vous quitterez mon service...

— Hélas, ma dame, respondist le vieil escuïer tout pantois, cestuy-là ne lui vouloyt poinct de mal pource qu'il a plouré en le baysant bien fort.....

— Il a plouré!... fist-elle. Ha! c'est le père...

Ayant dist, elle pencha la teste sur la chaire où elle estoyt size, et qui, pensez-le bien, estoyt la chaire où elle avoyt péchié.

Oyant ce mot incongreu, les dames fusrent si surprises que, de prime face, elles ne visrent poinct que la paouvre senneschalle estoyt morte; sans que jamais il ait été seu si son brief trespas advind par peine de la despartie de son amant, qui, fidèle à son vœu, ne la vouloyt poinct voir, ou par grand' joie de ce rettourner et de l'espoire de faire lever l'interdict dont l'abbé de Marmoustiers avoyt frappé leurs amours.

Et ce fust ung bien grand deuil; car le sire de Jallanges perdist l'esperit au spectacle de sa dame mise en terre, et se fist relligieulx à Marmoustiers; que, dans cestuy tems, aulcuns nommoyent Maimoustiers, comme qui deroyt *majus Monasterium*, le plus grand moustier; et, de faict, il estoyt le plus beau couvent de France.

LA MIE DU ROY.

Il y avoyt en ce tems ung orphèvre logé aux forges du Pont-au-Change, duquel la fille estoyt cittée dans Paris pour sa très-grande beaulté, renommée sur toute chose pour sa genteté; aussy, très-bien la pourchassoyent aulcuns par les façons accoustumées de l'amour; et tant, que certains auroyent baillé de l'argent au père pour avoir sa dicte fille comme véritable espouse, ce qui le rendoyt aise tant que je ne sauroys dire.

Ung sien voisin, advocat au parlement, lequel force de vendre son bagoust aux aultres, avoyt aultant de dommaines que ung chien a de puces, s'advisa d'offrir audict père ung hostel en recognoissance de son consentement à ce mariaige dont il vouloyt se chausser. A quoy, ne faillist poinct l'orphèvre. Il octroïa sa fille, sans avoir soulcy de ce que cestuy chapperon fourré avoyt une mine de cinge, peu de dents en ses mandibules, encore bransloyent-elles; et sans mesme le flairer, quoique il fust ord et puant comme tous justiciards qui croupissent de reste ès fumiers du palais, parchemins, *olim*, et noires procceddures.

Ores que la belle fille le vid, elle dist de prime face :

— Mercy Dieu, je n'en veulx poinct!...

— Ce n'est mon compte! dist le père qui avoyt déjà prist l'hostel en goust. Je te le donne pour espoulx. Accordez vos musicques. Cela maintenant le resguarde, et son office est de t'agréer.

— Est-ce ainsy!... fist-elle. Eh bien, devant que de vous obéir, je luy diray son faict...

Et le soir mesme, après soupper, lors que l'amoureulx commença de luy exposer son caz bruslant, luy desclairant comme il estoyt feru d'elle, et luy promettant grand' chière pour le demourant de sa vie, elle luy respondist de brief:

— Mon père vous ha vendu mon corps; mais si le prenez, vous ferez de moy une gouge; vu que j'aimeroys mieulx estre aux passants qu'à vous!... Je vous jure, au rebours des damoyselles, une desloyaulté qui ne finera que par mort, vostre ou mienne.

Puys, se mist à plourer comme font toutes les garses qui ne sont poinct encore ferrées; car après, elle ne plourent plus jamais par les yeulx.

Le bon advocat prist ces estranges façons pour des gogues et appastz dont se servent les filles affin d'allumer dadvantaige le feu et faire tourner les dévocions de leurs prétenduz en douayres, préciputz et aultres droitz d'espousée; aussy le mallin n'en tinst compte, et se rist des estouffades de la belle fille en luy disant:

— A quand les nopces?

— Drèz demain!... fist-elle; pource que, plus tost ce sera, plus tost seray libre d'avoir des gaullants et de menner la joyeulse vie de celles qui aiment à leur choix.

Là dessus, ce fol advocat, espriz comme ung pinson dans la glue d'ung enfant, s'en va, faict ses préparatives, interlocute au palais, trotte à l'official, achepte dispenses, et conduit ce pourchas plus vistement que toutes ses aultres playdoiries, ne resvant que de la belle fille.

Pendant ce, le roy qui se trouvoyt au rettourner d'ung voïage, n'entendant parler en sa court que de la belle fille, laquelle avoyt refuzé mille escuz de cestuy-cy, rabbroué cestuy-là; finablement, qui ne vouloyt estre soubmise par personne, et rebbuttoyt tous les plus beaulx filz qui eussent quitté Dieu de leur part de paradiz à seulle fin de jouyr de ce dragon, ung seul jour; doncques, le bon roy, lequel estoyt friand de tel gibbier, issyt en la ville, passa aux forges du pont, entra chez l'orphèvre, à ceste fin d'achepter des joyaulx pour la dame de son cueur; mais *item* pour marchandder le plus précieulx bijou de la bouticque.

Le roy ne se trouvoyt poinct de goust aux orphèvreries, ou les orphèvreries ne se trouvoyent poinct à son goust, tant que le bonhomme fouilla dans une layette cachée pour monstrer au roy un gros dyamant blanc.

— Ma mie, dist-il alors à la belle fille pendant que le père avoyt le nez en la layette, vous n'estes pas faicte pour vendre des pierreries, mais pour en recepvoir; et, si, de toutes ces bagues, vous me donnez le choix, j'en sais une dont icy l'on est affollé, laquelle me plaist, dont à toujours seray subject ou serviteur, et dont le royaulme de France ne pourra jamais payer le prix...

— Ah! sire, reprist la belle fille, je me marie demain... Mais si vous me baillez le poignard qui est à vostre ceincture, je deffendray ma fleur et vous la reserveray pour observer l'évangile où est dist: Donnez à César ce qui est à César.

Tost, le roy luy bailla la petite dague; et ceste vaillante response l'énamoura de la fille, à en perdre le mangier. Il fist son partement en intencion de loger ceste nouvelle mise à la rue de l'Arondelle en ung sien hostel.

Voilà mon advocat pressé de soy bridder qui, au grand despist de ses corrivaulx, menne son espousée au bruit des clochiers, avecque musicques; faict des festins à donner des diarrhées; et, le soir, après les dances, viend en la chambre de son logis où debvoyt estre couchiée la belle fille; non plus belle fille, mais luttin proccessif, mais enraigée dyablesse; qui, size en ung sien fauteuil, n'avoyt voulu se mettre au lict de l'avocat et restoyt devant le foyer, chauffant son ire et son caz.

Le bon mary, tout estonné, vind ployer les genoulx devant elle en la conviant à la jolye battaille des premières armes; mais elle, ne sonna mot; et, quand il tentoyt de luy lever la cotte affin seullement de voir ung petit ce qui si chier luy coustoyt, elle luy donnoyt un coup de main à lui casser les os et se tenoyt muette.

Ce jeu plaisoyt à mon dict advocat, lequel cuydoyt voir la fin de ce, par la chose que vous savez; et il jouoyt en bonne fiance, attrappant de bons coups de sa sournoise; mais tant de hucher, tant de tortiller, tant de l'assaillir, il deffit ores une manche, ores deschira la juppe, et coula sa main au but mignon de fischerie, forfaict dont la belle fille gronda, se dressant en piés; puys, tirant le poignard du roy:

— Que voulez-vous de moy? lui dist-elle.

— Je veulx tout! fist-il.

— Ha, je seroys une grand' pute que de me donner à contre-cueur. Si vous avez cuydé trouver ma virginité dézarmée, vous errez fort. Vécy le poignard du roy, dont je vous tue si vous faictes mine de m'approucher...

Cela dist, elle prist ung charbon, en ayant toujours l'œil au procureur; puys, escripvant une raye sur le planchier, elle adjouta:

— Icy seront les confins du dommaine du roy.... N'y entrez.... Si le passez, je ne vous faulx.

L'advocat, qui ne pensoyt pas faire l'amour avecque ce poignard, restoyt tout desconfict; mais ores qu'il escoutoyt ce cruel arrest dont il avoit déjà païé les deppens, ce bon mary voyoyt, par les deschireures, si bel eschantillon de cuisse rebbondie, blanche et fraische, puys si brillante doubleure de mesnaige bouschant les trous de la robbe, *et cætera*, que la mort luy sembla doulce s'il y goustoyt seullement ung petit; et, alors, se rua dedans le dommaine du roy, disant:

— Peu me chault de mourir!

Et de faict, s'y getta si dru que la belle fille tomba fort mal sur le lict; mais, ne perdant pas le sens, elle se deffendist si frétillamment que l'advocat n'eust aultre liccence que de touchier le poil de la beste; encore, y gaignast-il ung coup de poignard qui luy trancha ung bon bout de lard sur l'eschine sans le trop blesser; en foy de quoy, il ne luy en cousta poinct trop chier d'avoir faict irrupcion dans le bien du roy.

Mais enyvré de ce chetif advantaige, il s'escria:

— Je ne sauroys vivre sans avoir ce tant beau corps, et ces merveilles d'amour!... Doncques, tuez-moy....

Et de rechief, vind assaillir la reserve roïalle. La belle fille, qui avoyt son roy en teste, ne fust poinct touchée de ce grand amour, et dist griefvement:

— Si vous menassez cela de vostre poursuitte, ce n'est pas vous, ains moi que je tueray...

Et son resguard estoyt farouche assez pour espouvanter le paouvre homme, qui s'assit en desplourant ceste male heure, et passa la nuict si tant joyeulse à ceux qui s'entr'aiment, en lamentacions, prières, interjections et aultres promesses: comment elle seroyt servie; pourroyt dissipper tout; mangier

dans l'or; de simple damoyselle en feroyt une dame en acheptant des seigneuries; et finablement, que si elle luy permettoyt de rompre une lance en l'honneur de l'amour, il la quitteroyt de tout, et perdroyt la vie en la façon qu'elle vouldroyt.

Mais elle, toujours fraische, luy dist au mattin, qu'elle luy permettoyt de mourir, et que ce seroyt tout l'heur qu'il pouvoyt luy donner.

— Je ne vous ai poinct truphé!... fist-elle. Mesme à l'enconstre de mes promesses, je me baille au roy, vous faisant grâce des passants, lourddiers et charretons dont je vous menassoys.

Puys, quand le jour fust venu, elle se vestist de ses cottes et ajustements nuptiaulx, attendist paciemment que le bon mary, dont elle n'avoyt rien voulu, se destournast du logis pour l'affaire d'ung client; et, tost, dévalla par la ville cherchant le roy.

Mais elle n'alla poinct si loing que le gect d'une harbaleste, pource que ledict seigneur roy avoyt mis en guette ung sien serviteur qui tortilloyt autour de l'hostel; et, de prime abord, dist à la mariée, qui estoyt encore cadenassée:

— Ne querez-vous poinct le roy?...

— Ouy, fist-elle.

— Eh bien, je suys vostre meilleur amy, reprist le fin homme et subtil courtizan; je vous demande vostre aide et protection, comme je vous donne meshuy la mienne...

Là dessus, il luy dist quel homme estoyt le roy; par quelle coste il debvoyt estre pris; qu'il faisoyt raige ung jour, l'aultre ne sonnoyt mot; et comme estoyt cecy, et comme cela; qu'elle seroyt bien appoinctée, bien fournie; mais qu'elle tinst le roy en servaige; brief, il cacquetta si bien durant le chemin, qu'il en fist une pute parfaicte piéçà qu'elle entrast dans l'hostel de l'Arondelle où fust depuys madame d'Estampes.

Le paouvre mary ploura comme un cerf aux abois, lors que plus ne vid sa bonne femme en son logis; et devind d'ordinaire mélancholicque. Ses confrères luy fisrent aultant de hontes et mocqueries que sainct Jacques eust d'honneurs en Compostelle; mais ce cocquart se cuysoyt et desseichoyt dans son ennuy si tant, que les aultres finisrent par vouloir l'allégier. Ces chapperons fourrez, par esperit de chicquane, descrettèrent que le dollent bonhomme n'estoyt poinct cocqu, vu que sa femme avoyt refusé la jousterie, et si le planteur de cornes avoyt esté aultre que le roy, ils eussent entrepris la dissolucion dudict mariaige.

Mais l'espoulx estoyt affollé de ceste gouge à en mourir; et, par adventure, il la laissa au roy, se fiant qu'ung jour il la pourroyt avoir à luy, estimant qu'une nuictée avec elle n'estoyt poinct trop païée par la honte de toute une vie. Il fault aimer dà, pour ce; et il y a beaucoup de braguards qui reniffleroyent à ceste grand' amour. Mais, luy, toujours pensoyt à elle, négligeant ses plaids, ses clients, ses volleries et tout. Il alloyt par le palais comme ung avare qui querre ung bien perdu, soucieulx, songe-creux; mesme qu'ung jour, il compissa la robbe d'ung conseiller, cuydant estre jouxte le mur où les advocats vuydent leurs causes.

Ce pendant, la belle fille estoyt aimée soir et mattin par le roy, qui ne pouvoyt s'en assouvir, pource qu'elle avoyt des mannières espécialles et gentes en amour, se cognoissant aussy bien à allumer le feu qu'à l'estaindre. Meshuy, rabrouant le roy; demain, le papelardant; jamais la mesme, et ayant des phantaisies, plus de mille; au demourant, très-bonne, jouant du bec comme aulcune ne pouvoyt faire, rieulse, et fertille en folastreries et petites cocquasseries.

Ung sieur de Bridoré se tua pour elle, de despist de ne pouvoir estre reçeu à mercy d'amour, encore qu'il offrist sa terre de Bridoré en Touraine. Mais de ces bons et anciens Tourangeaux qui donnoyent ung dommaine pour ung coup de lance gaye, il ne s'en faict plus. Ceste mort attrista la belle fille; et, pour ce que son confesseur luy imputa ce trespas à grief, elle jura, à part soy, que bien qu'elle fust la mie du roy, à l'advenir, elle accepteroyt les dommaines et feroyt secrettement la joie, pour saulver son asme.

Aussy commença-t-elle alors ceste grand' fortune qui luy ha vallu la considéracion par la ville. Mais aussy, elle empescha beaucoup de gentilzhommes de périr, accordant si bien son luth, et trouvant de telles imaginacions, que le roy ne savoyt poinct qu'elle l'aidoyt à rendre ses subjects plus heureulx. De faict, il l'avoyt si druement en goust qu'elle luy auroyt faict croire que les planchiers d'en hault estoyent ceulx d'en bas, ce qui luy estoyt plus facile qu'à aulcune aultre, pource qu'en son logis de l'Arondelle, ledict roy ne fisnoyt d'estre couchié, tant qu'il ne savoyt faire la différence des planchiers; baguant toujours, comme s'il eust voulu voir si ceste belle estoffe pouvoyt s'user; mais il n'usa que luy, le chier homme, vu qu'il mourust par suitte d'amour.

Quoyque elle eust le soing de ne s'addonner qu'à de beaulx hommes, les plus ancrez en court, et que ses faveurs fussent rares comme miracles, ses envieulx et corrivalles disoyent que pour dix mille escuz, ung simple gentilhomme pouvoyt gouster à la joie du roy, ce qui estoyt faulx de toute faulseté, vu que lors de sa séparacion avec ledict sire, quand elle fust par luy repprouchée de ce, elle luy respondist fièrement:

— J'abomine, je mauldis, je trentemille ceulx qui ont mis ceste bourdde en vostre esperit, je n'en

ai eu aulcun qu'il n'ayt despendu pour moy plus de trente mille escuz à la grille !...

Le roy tout fasché ne pust s'empescher de soubrire, et la garda encore ung mois environ, pour faire taire les meddisances. Enfin, la damoyselle de Pisseleu ne se creut dame et maistresse que sa rivalle ruynée; mais beaucoup eussent aimé ceste ruyne, vu qu'elle fust espousée pour ung jeune seigneur qui fust encore heureulx avecque elle, tant elle avoyt d'amour et de feu, à en revendre à celles qui peschent par trop grande fraischeur. Je reprends.

Ung jour que la mie du roy se pourmenoyt par la ville dedans sa littière, à ceste fin d'achepter des ferrets, lassets, pattins, gorgerettes, et aultres municions d'amour, et que tant belle et bien attornée estoyt, que ung chascun, surtoust les clercs, la voyant, eussent creu voir les cieulx ouverts, vécy son bon mary qui vous la renconstre prouche la Croix du Trahoir...

Elle, qui bouttoyt son pié mignon hors la littière, rentra vistement la teste comme si elle eust vu ung aspic... Elle estoyt bonne femme, car j'en cognoys qui eussent passé fier pour affronter le leur, en grand despect de sa seigneurie conjugale.

— Et qu'avez-vous? luy demanda monsieur de Lannoy, qui, par révérence, l'accompagnoyt.

— Ce n'est rien!... fist-elle tout bas. Mais ce passant est mon mary. Le paouvre homme est bien changé! Il ressembloyt à ung cinge, mais au jour d'huy, je cuyde qu'il est l'imaige de Job...

Ce desplourable advocat restoyt esbahy, sentant son cueur se fendre, à la veue de ce pié mince, et de sa femme tant aimée.

Oyant cela, le sire de Lannoy luy dist en vray goguenard de court :

— Est-ce rayson pource que vous estes son mary, que vous l'empeschiez de passer!...

A ce propous, elle s'esclata de rire, et le bon mary, au lieu de la tuer bravement, ploura en escouttant ce rire qui lui fendist la teste, le cueur, l'asme et tout, si bien qu'il faillist à tumber sur ung vieulx bourgeois occuppé à se reschauffer le caz en voyant la mie du roy.

L'aspect de ceste belle fleur qu'il avoyt eue en boutton, mais qui lors estoyt espanouïe, odorante, et ceste natture blanche, bien gorgiasée, taille de fée, tout cela rendist l'advocat plus malade et plus fol d'ycelle que aulcunes parolles pourroyent le dire. Et besoing est d'avoir esté yvre d'une bien aimée qui se reffuze à vous, pour parfaictement cognoistre la raige de cet homme; encore est-il rare d'estre aussy chauldement enfourné que pour lors il estoyt. Il jura que vie, fortune, honneur, et tout y passeroyt, mais que, une foys au moins, il seroyt chair à chair avecque elle, et feroyt si grand resgal d'amour que il y lairreroyt peut-estre sa fressure et ses reins. Il passa la nuict disant :

— Ho! ouy!... Ha, je l'auray!... Et Sacre, et Dieu! je suys son mary!... Et dyable!...

Se frappant au front, et ne restant poinct en place.

Il y ha en ce monde des hazards auxquels les gens de petit esperit n'accordent poinct de créance, pource que ces dictes renconstres semblent supernatturelles; mais les hommes de haulte imaginacion les tiennent pour vraies parce que l'on ne sauroyt les inventer; par ainsy arriva-t-il au paouvre advocat, le lendemain mesme de ceste griefve veillée où il avoyt tant masché à vuyde son amour.

Ung sien client, homme de grand nom et qui entroyt à ses heures chez le roy, vind de mattin dire à ce bon mary, qu'il luy falloyt une grosse somme d'argent, sans délay, comme douze mille escuz. A quoy, le chat fourré respondist que douze mille escuz ne se renconstroyent poinct au coin d'une rue aussy souvent que ce qu'on y renconstre; et, que besoing estoyt, oultre les seuretez et garanties de l'interest, d'avoir ung homme qui eust chez luy douze mille escuz les bras croizés; et, que de ces gens, peu en estoyt dans Paris, quoique grand il fust; et aultres bourddes que disent les hommes de chicquane.

— Vère, monseigneur, vous avez donc ung créancier bien avide et tortionnaire?... fist-il.

— Oh ouy, respondist-il, car c'est le chose de la mie du roy! N'en sonnez mot; mais, ce soir, moyennant vingt mille escuz et ma terre de Brie je luy prendray mesure.

Sur ce, l'advocat paslit, et le courtizan s'aperceut qu'il avoyt guasté quelque chose. Comme il estoyt au rettourner de la guerre, il ne savoyt poinct que la belle fille aimée du roy eust ung mary.

— Vous blémissez!... fist-il.

— J'ai les fiebvres!... respondist le chicquanier.

Mais, reprist-il, est-ce doncques à elle que vous donnez contracts et argent?

— Ouy dà!

— Et qui donc la marchande? est-ce elle aussy?

— Non, dist le seigneur, mais ces menuz arrangements et solides baguatelles se trafficquent par une meschine qui est bien la plus adroitte chamberière qui jamais fust! Elle est plus fine que moustarde, et il luy reste bien quelques suffraiges aux doigts, de ces nuictées prises au roy.

— J'ai ung mien lombard, reprist l'advocat, qui pourra vous accommoder; mais rien ne sera faict, et, desdicts douze mille escuz vous n'aurez pas tant seullement ung rouge liard, si ladicte chamberière ne vient céans ensaccher le prix de ce caz qui est

si grand alquémiste! il mue le sang en or..., vray Dieu!...

— Oh! ce sera ung bon tour, si luy faictes signer ung acquit!... respartist le seigneur en riant.

La meschine vind sans faulte au rendez-vous des escuz chez l'advocat qui avoyt prié le seigneur de la luy amener. Et faictes estat que lesdicts sires ducatz estoyent bel et bien rengez comme nonnes allant à vespres, couchiez jus une table, et auroyent dériddé ung asne en train d'estre estrillé, tant belles et luysantes estoyent les braves, les nobles, les jeunes, les juteuses pilles. Le bon advocat n'avoyt poinct estably ceste visée pour les asnes; aussy, la meschinette se pourlescha très-humidement les badigoinces, disant mille pastenostres de cinge auxdicts escuz; ce que voyant, le mary luy souffla dedans l'aureille ces mots qui suoyent l'or :

— Cecy est à vous!...

— Ha, dist-elle, je n'ai jamais esté payée si chier!...

— Ma mie, respartist le chier homme, vous les aurez, sans estre grevée de moy...

Et la destournant ung petit :

— Vostre client ne vous ha poinct dist comment on me nomme?... Hein! fist-il. Non! Ores apprenez que je suys le vray mary de la dame que le roy ha desbauchée de son office, et que vous servez... Emportez-luy ces escuz, et revenez icy, je vous compteray les vostres à une condicion qui sera de vostre goust...

La meschine effraïée se raffermist, et fust moult curieulse de savoir à quoy elle gaigneroyt douze mille escuz sans touchier à l'advocat; aussy, ne faillist poinct à tost revenir.

— Or ça, ma mie, luy dist le mary, vécy douze mille escuz; mais avecque douze mille escuz on acquiert des dommaines, des hommes, des femmes, et la conscience de trois presbtres au moins; par ainsy, je cuyde que, pour ces douze mille escuz je puys vous avoir corps, asme, hippopondrilles et tout. Et j'auray créance en vous, comme ont les advocatz : donnant, donnant. Je veulx que vous alliez incontinent chez le seigneur qui croit estre aimé ceste nuict par ma femme, et que vous le tartruphiez en lui conttant comme quoy le roy vient soupper chez elle; et que, pour ce soir, il faut qu'il mette ordre à sa phantaisie, aultrement; puys, cela dist, je serai au lieu de ce beau fils et du roy.

— Et comment?... fist-elle.

— Oh! respondist-il, je t'ai acheptée toy et tes engins!... Mais tu n'auras pas resguardé deux foys les escuz que tu trouveras ung moyen de me faire avoir ma femme; car en ceste conjoncture, tu ne pesches nullement! Est-ce pas œuvre pie de s'employer à la saincte conjunction de deux espoulx dont les deux mains seullement ont été mises l'une dans l'autre devant le presbtre!

— Par ma ficque, venez, dist-elle. Après soupper, les lumières seront estainctes et vous pourrez vous assouvir de ma dame, pourveu que vous ne sonniez mot. Heureusement, à ces heures joyeulses, elle crie plus qu'elle ne parle, et n'interrogue que par gestes,... car elle ha de la puddeur beaucoup et n'aime poinct à tenir de vilains propous, comme les dames de la court...

— Oh! fist l'advocat, tiens, prends les douze mille escuz, et je t'en promets deux foys aultant si j'ai en fraudde le bien qui m'appartient en loyaulté.

Là dessus, ils convindrent de l'heure, de la porte, du signal, de tout; et la meschine s'en alla, emportant à dos de mulet, et bien accompaignée, les beaulx deniers pris ung à ung par le chicquanous aux veufves, orphelins, et aussy à d'aultres, lesquels alloyent tous dans le petit creuset où tout se fond, voire nostre vie, qui en vient.

Voillà mons l'advocat qui s'esbarbe, se perfume, met son beau linge, se passe d'oignons pour avoir ses hallenées fraisches, se resconforte, se superfrise et faict tout ce qu'ung mallotru de palais peut inventer pour se mettre soubz forme de guallant seigneur. Il se donne les airs d'ung jeune degourt, s'éguise à estre leste, et tasche à desguiser sa face immunde; mais il eust beau faire, il sentoyt toujours l'advocat. Il ne fust pas si advisé que la belle buandière de Portillon laquelle, ung dimanche, se voulant mettre en atours pour ung sien amant, lessivoyt son pertuys, et glissant le pénultième doigt ung petit où vous savez, elle se flaira.

— Ah! mon mignon! fist-elle, tu t'advises de sentir encore! La la, je vais te rincer avecque de l'eaue bleue.

Et tost et bien, remist au gué son *crypsimen* rusticque, ce qui l'empescha de se dilatter.

Mais nostre chicquanous se croïoyt le plus beau fils du monde, encore que de toutes ses drogues il fust la pire.

Pour estre brief, il se vestist de légier, quoique le froid pinçast comme ung collier de chanvre serre le col aux pendus; et yssit dehors, gaignant au plus viste ladicte rue de l'Arondelle.

Il y pacienta ung bon tronçon de tems. Mais, au moment où il cuydoyt avoir esté pris pour ung sot, lors que nuict fust, la chamberière vind luy ouvrir l'huis, et le bon mary se coula tout heureulx dedans l'hostel du roy. Cette meschine le serra précieulsement dans ung petist cabinet noir qui se trouvoyt près de l'alcove où se couchioyt sadicte femme; et, par les fentes, il la vid dans toute sa beaulté, vu qu'elle se despouilloyt de ses atours et chaussoyt,

près du foyer, ung habit de combat à travers lequel on apercevoyt tout.

Or, cuydant estre seulle avecque sa meschine, elle disoyt les folies que disent les femmes en soy vestant.

— Ne vaulx-je pas bien vingt mille escuz ce soir?... Et cecy, ne sera-ce pas bien payé par ung chasteau de Brie?...

En disant cela, elle reslevoyt legièrement deux avant-postes, durs comme bastions, lesquels pouvoyent souttenir bien des assaults, vu qu'ils avoyent été furieulsement attaqués sans mollir.

— Mes espaules seulles vallent ung royaume! dist-elle... je défie bien le roy de les refaire... Mais, vray Dieu, je commence à m'ennuyer de ce mestier... A toujours besogner, il n'y ha poinct de plaisir...

La meschinette soubrioyt et la belle fille luy dist :

— Je voudroys bien te voir en ma place...

Et la chamberière se mist à rire plus fort en luy respondant :

— Taysez-vous, mademoyselle. Il est là...

— Qui?

— Vostre mary...

— Lequel?

— Le vray.

— Chut!... reprist la belle fille.

Et sa chamberière lui contta l'adventure, voulant conserver la faveur de sa maistresse et aussy les douze mille escuz.

— Oh bien! il en aura pour son argent!... dist l'advocate. Je vais le laisser se morfondre, très-bien, et, s'il taste de moy, je veulx perdre mon lustre et devenir aussy laidde que le marmouzet d'un cistre. Tu te boutteras au lict en ma place, et tu verras à gaigner tes douze mille escuz. Va luy dire qu'il tire ses grègues de bon mattin affin que je ne sache tes tromperies, et ung peu avant le jour, je viendray me mettre à ses costés.

Le paouvre mary greslottoyt et les dents luy clacquoyent fort; aussy, la chamberière rattournant devers luy soubz le prétexte de querir ung linge, luy dist :

— Entrestenez-vous chauld dans vostre dézir; car madame faict ce soir ses grandes quérimonies, et vous serez bien servy... Mais faictes raige sans souffler; car je seroys perdue.

Finablement, quand le bon mary fust de tout point gellé, les flambeaulx fusrent estaincts, la meschine cria tout bas dans l'alcove à la mie du roy que le seigneur estoyt là, puys, elle se mist au lict, et la belle fille sortist, comme si elle eust été la chamberière.

L'advocat yssit de sa froidde cachette, et se fourra congruement entre les toilles en pourpensant en luy-mesme :

— Ah! que c'est bon!...

De faict, la chamberière luy en donna pour plus de cent mille escuz!... Et le bonhomme cogneut bien la différence qui est entre les proffusions des maisons roïalles et la petite deppense des bourgeoises. La meschine, qui rioyt comme une pantophle, se tira de son roolle à merveille, resgallant le chicquanous de cris passablement gentils, torsions, saults, sursaults convulsifs, comme une carpe sur la paille, et faisant des ha! ha! qui la dispensoyent d'aultres parolles.

Et tant par elle fust adressé de requestes, et tant fusrent-elles amplement respondues par l'advocat qu'il s'endormist comme une poche vuyde; mais paravant de finer, cet amant qui vouloyt conserver le soubvenir de ceste bonne nuictée d'amour, à la faveur d'ung soubresault, espila sa femme, je ne sais où, vu que je n'y estoys poinct, et tinst en sa main ce précieulx gaige de la chaulde vertu de la belle fille.

Vers le mattin, quand le cocq chanta, la belle fille se glissa près de son bon mary, et feignist de dormir. Puys la chamberière vind frapper légièrement au front du bienheureulx en luy disant à l'aureille :

— Il est tems. Pouillez vos chausses et tirez d'icy!... Vécy le jour.

Le bonhomme, griefvement marry de lairrer ce sien trésor, voulsist voir la source de son bonheur esvanouy.

— Oh! oh! fist-il, en proccédant au recollement des pièces; j'ai du blond, et vécy qui est noir...

— Qu'avez-vous faict?... luy dist la meschine, madame verra qu'elle n'a poinct son compte!...

— Oui, mais, voyez!...

— Mais, fist-elle d'ung air de mespris, ne savez-vous poinct, vous qui savez tout, que ce qui est desplanté meurt et se descolore...

Et, là dessus, elle le getta dehors, en s'esclattant de rire avecque la bonne gouge.

Cela fust cogneu; et ce paouvre advocat nommé Féron en mourust de despist, voyant qu'il estoyt le seul qui n'eust poinct sa femme, tandis que elle qui, de ce, fust appelée la belle Féronnière, espousa, après avoir lairré le roy, ung jeune seigneur, comte de Buzançois...

Et, sur ses vieulx jours, elle raconttoyt ce bon tour, et en riant, vu qu'elle n'avoyt jamais pu sentir l'odeur de ce chicquanous.

Cecy nous apprend à ne poinct nous attacher, plus que nous ne debvons, à femmes qui refusent de supporter nostre joug.

L'HÉRITIER DU DYABLE.

Il y avoyt alors, ung bon vieulx chanoine de Nostre-Dame de Paris, lequel demeuroyt en ung beau logis à luy, proche Sainct-Pierre-aux-Bœufs dans le Parvis. Cestuy chanoine estoyt venu simple presbtre à Paris, nud comme dague, sauf la guaisne. Mais, vu qu'il se trouvoyt estre ung bel homme, bien guarny de tout, et complexionné si plantureulsement que, par adventure il pouvoyt faire l'ouvraige de plusieurs sans trop s'esbrescher, il s'adonna très-fort à la confession des dames : baillant aux mélancholicques une doulce absolucion ; aux maladifves, une drachme de son beaulme ; à toutes, une petite friandise. Il fut si bien cogneu pour sa discrétion, sa bienfaisance et aultres qualitez ecclésiasticques, qu'il eust des practiques à la court. Lors, pour ne poinct resveigler la jalousie de l'officialité, celle des maris et aultres ; brief pour enduire de saincteté ces bonnes et prouffictables mennées, la mareschalle Desquerdes luy bailla ung os de sainct Victor, en vertu duquel os tous les miracles du chanoine se parfaisoyent. Et aux curieulx, il estoyt respondeu :

— Il a ung os qui guarit de tout !...

Et, à ce, personne ne trouvoyt rien à redire ; pour ce qu'il n'estoyt poinct séant de soubpçonner les relicques.

A l'umbre de sa souttanne, le bon presbtre eust la meilleure des renommées, celle d'ung homme vaillant soubz les armes ; aussy, vescut-il comme ung roy : battant monnoye avecque son goupillon, et transmuant l'eaue benoiste en bon vin. De plus, il estoyt couchié parmy tous les *et cœtera* des nottaires ès testaments, ou dans les caudicilles, que aulcuns ont escript CODICILLE faussairement, vu que le mot est issu de *cauda;* comme si disiez la queue des legs.

Finablement, le bon frocquard eust esté faict archevesque s'il eust seullement dist par raillerie :

—Je voudroys bien mettre une mistre pour couvrechief, affin d'avoir plus chauld à la teste.

Ains, de tous les benefices à luy offerts, il n'esleut qu'ung simple canonicat, pour se réserver les bons prouffects de ses confessades.

Mais ung jour, le couraigeulx chanoine se trouva foible des reins, vu qu'il avoyt bien soixante et huict ans ; et de faict, avoyt bien usé son confessionnal. Alors, se ramentevant toutes ses bonnes œuvres, il creut pouvoir cesser ses travaulx apostolicques, d'aultant qu'il possédoyt environ cent mille escuz, gaignés à la sueur de son corps. Or, de ce jour, il ne confessa plus que les femmes de hault lignaige, et très-bien. Aussi disoyt-on à la court, que maugré les efforts des meilleurs jeunes clercs, il n'y avoyt encore que le chanoine de Sainct-Pierre-aux-Bœufs pour bien blanchir l'asme d'une femme de condition.

Puys, enfin, le chanoine devind, par force de natture, un beau nonagenaire, bien neigeux de la teste ; tremblant des mains, mais quarré comme une tour ; ayant tant craché sans tousser, qu'il toussoyt lors sans pouvoir cracher ; ne se levant plus de sa chaire, lui qui s'estoyt tant levé par humanité ; mais

beuvant frays, mangeant rudde, ne sonnant mot, et ayant toutes les apparences d'ung vivant chanoine de Nostre-Dame.

Vu l'immobilité de ce susdict chanoine; vu les relacions de sa vie maulvaise qui, depuys ung peu de tems, couroyent parmy le menu peuple toujours ignare; vu sa resclusion muette, sa florissante santé, sa jeune vieillesse, et aultres choses longues à dire, il y avoyt aulcunes gens, lesquels, pour faire du merveilleux et nuyre à nostre saincte religion, s'en alloyent disant que le vray chanoine estoyt piéçà deffunct; et que, depuys plus de cinquante ans, le dyable logeoyt au corps dudict frocquart.

De faict, il sembloyt à ses anciennes praticques, que le dyable seul avoyt pu, par sa grand' chaleur, fournir aux distillacions herméticques qu'elles se ramentevoyent avoir obtenu, à leurs soubhaits, de ce bon confesseur qui toujours avoyt le dyable au corps. Mais comme ce dyable estoyt nottablement cuit et ruyné par elles; et que, pour une royne de vingt ans, il n'auroyt pas bougé; les bons esperitz et ceulx qui ne manquoyent poinct de sens ou les bourgeois qui arraizonnoyent sur toutes choses, gens qui trouveroyent des poulx sur testes chaulves, demandoyent pourquoy le dyable restoyt soubz forme de chanoine, alloyt à l'église Nostre-Dame, aux heures où vont chanoines; et s'adventuroyt jusqu'à gobber les parfums de l'encens, gouster à l'eaue benoiste; puys mille aultres choses!...

A ces propous héréticques, les ungs disoyent que le dyable vouloyt sans doubte se convertir; et les aultres, que il demeuroyt en façon de chanoine, pour se mocquer des trois nepveux et hérittiers de ce susdict brave confesseur, et leur faire attendre, jusques au jour de leur propre trespas, la succession ample de cet oncle, vers lequel ils se desportoyent tous les jours, allant resguarder si le bonhomme avoyt les yeulx ouverts; et, de faict, le trouvoyent toujours l'œil cler, vivant, et aguassant comme œil de basilic. Ce qui les divertissoyt beaucoup, vu qu'ils aimoyent très-fort leur oncle, en parolles.

A ce subject, une vieille femme raconttoyt que, pour seur, le chanoine estoyt le dyable; pource que deux de ses nepveux, le procureur et le capittaine, conduisant à la nuict leur oncle, sans fallot ni lanterne, au rettourner d'ung souper chez le pénittencier, l'avoyent faict, par inadvertence, trebuchier dans ung bon tas de pierres amassées pour eslever la statue de sainct Christophe. D'abord le vieillard avoyt faict feu en tumbant, puys s'estoyt, aux cris de ses chiers nepveux et aux lueurs des flambeaulx qu'ils vindrent querir chez elle, retrouvé debout, droict comme une quille, et gay comme ung esmerillon; disant que le bon vin du pénittencier luy avoyt donné le couraige de soubtenir ce choc, et que ses os estoyent bien durs, et avoyent eu des assaults plus ruddes.

Les bons nepveux le cuydant mort fusrent bien estonnés, et visrent que le tems ne viendroyt pas facillement à bout de casser leur oncle, vu, qu'à ce mestier, les pierres avoyent tort. Aussy, ne l'appeloyent-ils pas leur bon oncle à faulx; car il estoyt de bonne qualité.

Aulcunes meschantes langues disoyent que le chanoine avoyt trouvé tant de ces pierres sur son passaige, qu'il restoyt chez luy, pour n'estre poinct malade de la pierre; et que la crainte du pire estoyt la cause de sa resclusion.

De tous ces dires et rumeurs, il conste que le vieulx chanoine, dyable ou non, demouroyt en son logis, ne vouloyt poinct trespasser, et avoyt trois hérittiers avec lesquels il vivoyt comme avecque ses sciaticques, maulx de reins et aultres deppendances de la vie humaine.

Desdicts trois hérittiers, ung estoyt le plus maulvais soudard qui fust issu d'ung ventre de femme, et il avoyt deu bien deschirer l'estoffe de sa mère, en cassant sa cocquille, veu qu'il estoyt sorty de là avecque des dents et du poil. Aussy mangeoyt-il aux deux tems du verbe, le présent et l'advenir: ayant des garses à luy, dont il païoyt les escoffions; tenant de l'oncle pour la durée, la force et bon usaige de ce qui est souvent de service. Dans les grosses battailles, il taschoyt de donner des horions sans en recepvoir; ce qui est et sera toujours le seul problesme à résouldre en guerre; mais il ne s'y espargnoyt jamais; et, de faict, comme il n'avoyt poinct d'aultre vertu, hormis sa bravoure, il fust capittaine d'une compaignie de grandes lances et fort aimé du duc de Bourgoigne, lequel s'enquéroyt peu de ce que faisoyent *aliàs* ses soudards.

Cestuy nepveu du dyable avoyt nom le capittaine Cochegrue; et, ses créanciers, les lourddiers, bourgeois ou aultres dont il crevoyt les posches, l'appeloyent le *Mau-cinge*, vu qu'il estoyt malicieulx, aultant que fort; mais il avoyt le dos guasté par l'infirmité natturelle d'une bosse, et ne falloyt poinct faire mine de monter dessus pour voir plus loing, car il vous auroyt navré, sans conteste.

Le secund avoyt estudié les coustumes, et, par la faveur de son oncle, estoyt devenu bon procureur et plaidoyt au palais, où il faisoyt les affaires des dames que jadys le chanoine avoyt le mieux confessées. Cestuy-là se nommoyt Pille-grues, pour le railler sur son vray nom qui estoyt Cochegrue, comme celui du capittaine, son frère.

Pille-grues avoyt ung chétif corps, sembloyt lascher de l'eaue très-froide, estoyt pasle de visaige, et possédoyt une phyzionomie en manière de bec de fouyne. Ce néanmoins, il valloyt bien ung denier

de plus que ne valloyt le capittaine, et portoyt à son oncle une pinte d'affection; mais depuys environ deux ans, son cueur s'estoyt ung peu feslé; et, goutte à goute, sa recognoissance avoyt fuy; de sorte que, de tems à aultres, quand l'aër estoyt humide, il aimoyt à mettre ses piés dedans les chausses de son oncle, et à presser par advance le jus de ceste tant bonne succession.

Luy et son frère le soudard trouvoyent leur part bien légière, vu que, loyaulment, en droict, en faict, en justice, en natture et en réalité, besoing estoyt de donner la tierce partie du tout à ung paouvre cousin, fils d'une aultre sœur du chanoine, lequel hérittier, peu aimé du bonhomme, restoyt aux champs où il estoyt bergier près Nanterre.

Cestuy gardien de bestes, paysan à l'ordinaire, vind en ville sur l'advis de ses deux cousins qui le misrent en la maison de leur oncle, dans l'espoir que tant par ses asneries, lourdderies, tant par son défault d'engin, tant par son maltalent, il seroyt desplaisant au chanoine qui le mettroyt à la porte de son testament.

Doncques, ce paouvre Chiquon, comme avoyt nom le bergier, habittoyt, lui seul, avecque son vieil oncle, depuys ung mois environ; et trouvant plus de prouffict ou de divertissement à guarder ung abbé qu'à veiller sur des moutons, se fist le chien du chanoine, son serviteur, son baston de vieillesse, lui disant : Dieu vous conserve! quand il pettoyt; —Dieu vous saulve! quand il esternuoyt; et—Dieu vous garde! quand il rottoyt; allant voir s'il pleuvoyt, où estoyt la chatte, restant muet, escoutant, parlant, recepvant les tousseries du bonhomme par le nez, l'admirant comme le plus beau chanoine qui fust au monde; le tout de cueur, en bonne franchise, ne saichant poinct qu'il le leschast à la manière des chiennes qui espoussettent leurs petits; et l'oncle, auquel ne falloyt poinct apprendre de quel cousté du pain estoyt la frippe, rebuttoyt ce paouvre Chiquon, le faisoyt virer comme un dez; toujours appellant Chiquon, et toujours disant à ses aultres nepveux que ce Chiquon l'aydoyt à mourir, tant baslourd il estoyt.

Là dessus, oyant cela, Chiquon se desmenoyt à bien faire à son oncle, et s'esguisoyt l'entendement à le mieulx servir; mais comme il avoyt l'arrière-train formulé comme une paire de citrouilles, estoyt large des espaules, gros des membres, peu dégourt, il ressembloyt dadvantaige au sieur Silène qu'à ung légier Zéphirus. Au faict, le paouvre bergier, homme simple, ne pouvoyt se repestrir; aussy restoyt-il gros et gras, en attendant la succession pour se maigrir.

Ung soir, monsieur le chanoine discouroyt sur le compte du dyable, et sur les griefves angoisses, supplices, tortures, etc., que Dieu chauffoyt pour les damnés; et, le bon Chiquon, escoutant, d'ouvrir les yeulx grands comme la gueule d'un four, à ces devis, sans en rien croire.

— Vère, fist le chanoine, n'es-tu pas chrestien?

— En dà! ouy!... respondist Chiquon!

—Eh bien, s'il y ha ung paradiz pour les bons, ne fault-il poinct un enfer pour les meschants?

— Ouy, monsieur le chanoine; mais le dyable n'est poinct utile... Si vous aviez céans ung meschant qui vous mettroyt tout c'en dessus dessoubs, ne le boutteriez-vous poinct dehors?

— Ouy, Chiquon...

— Ho, bien, monsieur mon oncle, Dieu seroyt bien nigauld de laisser dans cettuy monde qu'il ha si curieulsement basti, ung abominable dyable espéciallement occupé à luy guaster tout... Foing! je ne recognoys poinct de dyable, s'il y ha ung bon Dieu... Fiez-vous là dessus. Je vouldroys bien voir le dyable!... Ha! je n'ai poinct paour de ses griphes.

— Ah! si j'estoys dans ta fiance, je n'auroys nul soucy de mes jeunes ans où je confessoys bien dix foys par chascun jour...

—Confessez encore, monsieur le chanoine!... je vous affirme que ce seront mérittes précieulx là hault.

— Là, là, est-ce vray?...

— Ouy, monsieur le chanoine.

— Tu ne trembles poinct, Chiquon, de nier le dyable!...

—Je m'en soucie comme d'une gerbe de feurre!...

— Il t'adviendra du desplaisir de ceste doctrine.

— Nullement! Dieu me deffendra bien du dyable, pource que je le crois plus docte et moins beste que le font les savants.

Là dessus, les deux aultres nepveux entrèrent, et recognoissant à la voix du chanoine qu'il ne haïssoyt poinct trop Chiquon, et que les doléances qu'il faisoyt à son endroict estoyent de vraies cingeries pour desguizer l'affection qu'il luy portoyt, se resguardèrent bien estonnez.

Puys, voïant leur oncle en train de rire, ils luy disrent :

— Si vous veniez à tester, à qui laisseriez-vous la maison?

— A Chiquon!

— Et les censives de la rue Sainct-Denis?

— A Chiquon!...

— Et le fief de Ville-Parisis?

— A Chiquon!...

— Mais, fist le capittaine de sa grosse voix, tout sera donc à Chiquon?...

— Non, respondist le chanoine en soubriant, pource que j'auray beau tester en bonne forme, mon héritaige sera au plus fin de vous trois. Je suys si

près de l'advenir que j'y vois clairement vos destins.

Et le ruzé chanoine getta sur Chiquon ung resguard malicieulx comme auroyt peu faire une linotte coëffée à ung mignon pour l'attirer en son clappier. Le feu de cet œil flambant esclaira le bergier qui, dès ce moment, eust l'entendement, les aureilles et tout desbrouillé et la cervelle ouverte comme est une puccelle le lendemain de ses nopces.

Le procureur et le capittaine, prenant ces dires pour prophécies d'esvangile, tirèrent leurs révérences, et sortirent du logis, tout chicquannés des visées saulgrenues du chanoine.

— Que penses-tu de Chiquon?... dist Pille-grues au Mau-cinge.

— Je pense!... je pense!... fit le soudard en grondant, que je pense à m'embusquer dans la rue de Jérusalem, pour luy mettre la tête en bas de ses piés... Il la rescollera si bon lui semble.

— Oh! oh! fist le procureur, tu as une façon de blessure qui se recognoistroyt, et l'on diroyt : — C'est Cochegrue!... Moy je songeoys à le convier d'ung disner après lequel nous jouerions à nous boutter dans un sac, à ceste fin de voir, comme chez le roy, à qui marcheroyt mieulx ainsy accoustré. Puys, l'ayant cousu, nous le projetterions dans la Seyne, en le priant de nager...

— Cecy veult estre bien meury!... reprist le soudard.

— Oh! c'est tout meur... fist l'advocat. Le cousin estant au dyable, l'hoirie sera pour lors entre nous deux!...

—Je veulx bien!... dist le battailleur. Mais besoing sera d'estre ensemble comme deux jambes d'ung mesme corps; car si tu es fin comme soie, je suys fort comme acier, et les dagues vallent bien les lassets!... Oyez ça! mon bon frère...

— Ouy!... fist l'advocat, la cause est entendue; maintenant, sera-ce le fil ou le fer?...

— Et, ventre de Dieu! est-ce donc ung roy que nous avons à deffayre?... Pour ung simple lourdault de bergier fault-il tant de parolles!... Allons, vingt mille francs sur l'hoirie à celuy de nous qui, premier, l'aura descoupé!... Je luy dirai de bon foie : — Ramasse ta teste...

— Et moy : —Nage, mon amy!... s'escria l'advocat en riant comme la fente d'ung pourpoinct.

Puys, ils s'en allèrent soupper, le capittaine chez sa gouge; et l'advocat, chez la femme d'ung orphèvre de laquelle il estoyt l'amant.

Qui fust esbahy?... Chiquon! Le bon bergier entendoyt le devis de sa mort, encore que ses deux cousins se pourmenasssent dans le parvis et se parlassent l'ung à l'aultre, comme ung chascun parle à l'église en priant Dieu. Aussy, Chiquon estoyt fort en peine de savoir si les parolles montoyent, ou si ses aureilles estoyent descendues.

— Entendez-vous? monsieur le chanoine...

— Ouy! fist-il, j'entends le boys qui sue dans le feu....

— Ho! ho! respondist Chiquon, si je ne crois poinct au dyable, je crois en sainct Michel, mon ange gardien, et je cours où il m'appelle...

— Va! mon enfant! dist le chanoine; et prends guarde de te mouiller, ou de te faire trencher la teste : car je croys entendre ruisseler de l'eaue; et les truands de la rue ne sont pas toujours les plus dangereulx truands...

A ces mots, Chiquon s'estomira bien fort; et, resguardant le chanoine, luy trouva l'air bien guay, l'œil bien vif, et les piés bien crochuz; mais, comme il avoyt à mettre ordre au trespas qui le menassoyt, il songea qu'il auroyt toujours le loizir d'admirer le chanoine ou de luy rogner les ongles, et il devalla vistement par la ville, comme femme trottant menu devers son plaisir.

Ses deux cousins n'ayant nulles présumpcions de la science divinatoire dont les bergiers ont maintes bourrasques passagières, avoyent souventes foys devisé devant luy de leurs traisnées secrettes, le comptant pour rien.

Or, ung soir, pour divertir le chanoine, Pille-grues lui avoyt racontté comment s'y prenoyt, en amour, la femme de cet orphèvre à la teste duquel il ajustoyt très-bien des cornes ciselées, brunies, sculptées, historiées comme sallières de prince.

La bonne demoyselle estoyt, à l'entendre, ung vray moule à goguette, hardye à la renconstre; despeschant une accollade pendant le temps que son mary montoyt les desgrez, sans s'esbahir de rien; dévorant la danrée comme si elle gobboyt une fraize; ne songeant qu'à hutiner; toujours vétillant, frétillant; gaye comme une honneste femme, à qui rien ne fault; contentant son bon mary qui la chérissoyt aussy fort qu'il pouvoyt aimer son gousier, et fine comme ung parfum; et tant, que, depuys cinq ans, elle affustoyt si bien le train de son mesnaige, et le train de ses amours, qu'elle avoyt renom de preude femme, la confiance de son mary, les clefs du logis, la bourse, et tout.

—Et quand donc jouez-vous de la flutte doulce?... demanda le chanoine.

— Tous les soirs!... Et bien souvent, je couche avec elle...

— Et comment? fist le chanoine estonné.

— Vécy comme : il y a dans ung réduict voisin ung grand bahust où je me loge. Quand son bon mary rentre de chez son compère le drappier, où il va soupper tous les soirs pource qu'il en faict souvent la besogne près de la drappière, ma maîtresse

objecte ung peu de maladie, le laisse couchier seul, et s'en vient faire panser son mal dans la chambre au bahust. Le lendemain, quand mon orphèvre est à sa forge, je devalle ; et, comme la maison ha une issue sur le pont et l'aultre en la rue, je suys toujours venu par l'huis où le mary n'est pas, soubz prétexte de luy parler de ses proccès que j'entretiens tous en joie et en santé, ne les lairrant poinct finer. C'est ung cocquaige à rentes, vu que les menuz frays et loyaulx cousts des proccédures luy despensent aultant que chevaulx en l'escurie. Il m'aime beaucoup, comme tout bon cocqu doibt aimer celuy qui l'ayde à bescher, arrouzer, cultiver, labourer le jardin natturel de Vénus ; et il ne faict rien sans moy !...

Or ces praticques revindrent en mémoire du bergier, qui fust illuminé par une lueur issue de son dangier, et conseillé par l'intelligence des mesures conservatoires dont chaque animal possède une dose suffisante pour aller jusqu'au bout de son pelotton de vie. Aussy, Chiquon gaigna de pié chauld la rue de la Calandre où debvoyt estre l'orphèvre en train de soupper avecque sa commère ; et, après avoir cogné à l'huis, respondeu à l'interroguatoire à travers la petite grille, et s'estre dist messaigier de secretz d'Estat, il fust admiz au logis du drappier.

Or, venant droict au faict, il fist lever de table le joyeulx orphèvre, le destourna dans ung coing de la salle ; et, là, luy dist :

— Si ung de vos voisins vous plantoyt ung taillis sur le front, et qu'il vous fust livré piés et poings liés, ne le boutteriez-vous poinct dans l'eaue ?...

— Très-bien !... fist l'orphèvre ; mais si vous vous gaussez de moy, je vous cogneray dur...

— La la, reprist Chiquon, je suys de vos amys ; et viens vous advertir que, aultant de foys vous avez préconisé la drappière de céans, aultant l'a esté vostre bonne femme par l'advocat Pille-grues ; et, si vous voulez revenir à vostre forge, vous y trouverez bon feu !... A vostre venue, cettuy qui ballaye gentiment ce que vous savez pour le tenir propre, se bouttera dedans le grand bahust aux hardes. Or, faictes estat que je vous achepte ledit bahust ; et que je seray sur le pont avecque ung charreton, à vostre commandement.

Ledict orphèvre prist son manteau, son bonnet, faulsa compaignie à son compère, sans dire ung mot, et courust à son trou comme ung rat empoisonné.

Il arrive, et frappe ; on ouvre, il entre, monte les desgrez en haste, trouve deux couverts ; entend fermer le bahust, voit sa femme revenant de la chambre aux amours ; et, lors, il lui dist :

— Ma mie, vécy deux couverts ?

— Hé bien, mon mignon, ne sommes-nous pas deux ?...

— Non, fist-il, nons sommes trois.

— Vostre compère vient ? fist-elle en resguardant aussitost par les desgrez avecque une parfaicte innocence.

— Non, je parle du compère qui est dans le bahust.

— Quel bahust ?... fist-elle. Estes-vous en vostre bon sens ?... Où voyez-vous ung bahust ?... Met-on des compères dans les bahusts ? Suys-je femme à loger des bahusts pleins de compères ? Depuys quand les compères logent-ils dans des bahusts ?... Rentrez-vous fol, pour mesler vos compères et vos bahusts ? Je ne vous cognois de compère que maistre Corneille le drappier ; et, de bahust, que cestuy où sont nos hardes !...

— Oh ! fist l'orphèvre. Ma bonne femme, il y a ung maulvais garçon qui est venu m'advertir que tu te laissoys chevaulcher par nostre advocat, et qu'il estoyt dans ton bahust...

— Moy !... fist-elle, je ne sauroys sentir ces chicquaniers, ils besognent tout de travers...

— La la, ma mie, reprist l'orphèvre, je te cognois pour une bonne femme, et ne veulx poinct avoir de castille avecque toy pour ung meschant bahust. Le donneur d'advis est ung layettier auquel je vais vendre ce mauldict bahust que je ne veulx plus jamais voir céans ; et, pour cestuy-là, il m'en vendra deux jolys petits, où il n'y aura pas tant seullement la place d'ung enfant ; par ainsy, les meschanceteries et hableries des envieulx de ta vertu seront estainctes, faulte d'aliment...

— Vous me faictes bien plaisir !... dist-elle, je ne tiens poinct à mon bahust, et par adventure, il n'y ha rien dedans. Nostre linge est à la buanderie. Il sera facille d'emporter dès demain mattin ce bahust de meschief. Voulez-vous soupper ?...

— Nenny, dist-il, je soupperai de meilleur appetist, sans ce bahust.

— Je vois, dist-elle, que le bahust sortira plus facillement d'icy que de vostre teste...

— Holà !... hé !... cria l'orphèvre à ses forgerons et apprentifs. Descendez !

En ung clin d'œil, ses gens fusrent en pié ; et luy, le maistre, leur ayant commandé brièfvement la manutencion dudict bahust, le meuble aux amours fust soudainement transfreté par la salle ; mais en passant, l'advocat, se trouvant les piés en l'aër, ce dont il n'avoyt pas l'habitude, tresbuchia ung petit.

— Allez, dit la femme, allez, c'est le montant qui bouge.

— Non, ma mie, c'est la cheville !...

Et, sans aultre conteste, le bahust glissa très-gentiment le long des desgrez.

— Holà le charreton !... fist l'orphèvre.

Et Chiquon de venir en sifflant ses mules, et bons apprentifs de boutter le bahust proccessif dessus charrette.

— Hé! hé! fist l'advocat.

— Maistre, le bahust parle!... dist ung apprentif.

— En quelle langue? fist l'orphèvre en luy donnant un bon coup de pié entre deux gentillesses qui heureulsement n'estoyent pas de verre.

L'apprentif alla cheoir sur ung desgré, de sorte qu'il discontinua ses estudes en langue de bahust.

Le bergier, accompaigné du bon orphèvre, emmena tout le bagaige au bord de l'eaue, sans escoutter la haulte éloquence du boys parlant; et, luy ayant adjousté quelques pierres, l'orphèvre le getta en la Seyne.

— *Nage, mon amy*... cria le bergier d'une voix suffisamment raillarde, au moment où le bahust s'humecta en faisant ung beau petit plongeon de canard.

Puys, Chiquon continua d'aller par le quay jusques en la rue du port Sainct-Landry, près le cloistre Nostre-Dame.

Là, il advisa ung logis, recogneut la porte et y frappa ruddement.

— Ouvrez, dist-il, ouvrez de par le roy!...

Oyant cela, ung vieil homme, qui n'estoyt aultre que le fameulx lombard Versoris, accourust à l'huis.

— Qu'est cecy?... fist-il.

— Je suis envoïé par le prévost pour vous prévenir de faire bonne guette ceste nuict, respondist Chiquon; comme de son cousté, il mettra sur pié ses archiers, car le bossu qui vous a volé est de retour; et, demourez ferme soubz les armes, car il pourroyt bien vous deslivrer de vos treplus...

Ayant dist, le bon bergier lascha pié, et courust en la rue des Marmouzets, à la maison où le capittaine Cochegrue estoyt à bancqueter avecque la Pasquerette, la plus jolye des villottières, et la plus mignonne en perversitez qui fust alors au dire de toutes les filles de joie. Le resguard d'icelle estoyt vif, perçant comme ung coup de poignard; son allure, si chatouilleulse à la veue, qu'elle eust mis le paradiz en rust; et hardie comme une femme qui n'a plus d'aultre vertu que l'insollence.

Le paouvre Chiquon estoyt bien empesché, en allant au quartier des Marmouzets. Il avoyt grand paour de ne poinct descouvrir le logis de la Pasquerette, ou de trouver les deux pigeons couchiés; mais ung bon ange accommodoyt espéciallement les choses à sa guyse. Vécy comme.

En entrant dans la rue des Marmouzets, il vid force lumières aux croizées, testes coëffées de nuict dehors, et bonnes gouges, villottières, femmes de mesnaige, marys, demoyselles, ung chascun fraischement levé, se resguardant comme si l'on mennoyt pendre ung voleur aux flambeaulx.

—Et qu'y ha-t-il?... fist le bergier à ung bourgeois, lequel en grand haste estoyt sur sa porte avecque une pertuysanne en la main.

— Ho! ce n'est rien! respondist le bonhomme. Nous cuydions que les Armaignacs desvalloyent par la ville; mais c'est le Mau-cinge qui bat la Pasquerette!...

— Où est-ce? demanda le bergier.

— Là bas... A ceste belle maison dont les pilliers ont en hault des gueulles de beaulx crapaudz volants bien mignonnement engravées... Entendez-vous les valets et les chamberières?...

Et de faict, ce n'estoyent que cris : — Au meurtre!... au secours... Holà! Venez!...

Puys, dans la maison, pleuvoyent les coups; et le Mau-cinge disoyt de sa grosse voix :

— A mort, la garse!... Tu chantes, ribaulde!... Ah! tu veulx des escuz!... en voillà!...

Et la Pasquerette gémissoyt : — Hein! hein! je meurs!... à moy!... Hein! hein!...

Lors ung grand coup de fer, puys la lourde chuste du légier corps de la jolye fille sonnèrent et fusrent suyvies d'ung grand silence; après quoy, les lumières s'esteignirent; serviteurs, chamberières, convifves et aultres rentrèrent; et le bergier, qui estoyt advenu à tems, monta les desgrez de compaignie avecque eulx. Mais en voyant dedans la salle haulte, les flaccons cassez, les tappisseries couppées, la nappe à terre avec les platz, ung chascun demoura pantois et coi.

Le bergier, hardy comme ung homme adonné à ung seul voulloir, ouvrist l'huis de la belle chambre où couchioyt la Pasquerette; et la trouva toute déffaicte, les cheveulx espars, la gorge de travers, gisant sur son tappis ensanglanté; puys, le Mau-cinge, esbahy, qui avoyt le verbe bien bas, ne saichant plus sur quelle notte chanter le reste de son antienne.

— Allons, ma petite Pasquerette, ne fayct poinct la morte!... Viens çà que je te raccommode!... Ah! sournoise, déffuncte ou vifvante, tu es si jolye dans le sang, que je vais t'accoller...

Ayant dist, le ruzé soudard la prist et la getta sur le lict; mais elle y tumba tout d'une pièce et roide comme le corps d'ung pendu.

Ce que voyant, le compaignon creut qu'il debvoyt tirer sa bosse du jeu; cependant, le malicieulx, avant de lever le pié, dist :

— Paouvre Pasquerette!... Comment ai-je pu meurtrir une si bonne fille que j'aimoys tant! Mais ouy, je l'ai tuée, et la chose est claire; car, de son vifvant, jamais son joly tettin ne se fust laissé cheoir comme il est! Vray Dieu! l'on diroyt ung escu au fond d'ung bissac.

Sur ce, la Pasquerette ouvrist l'œil et inclina le-

gièrement la teste pour voir à sa chair qui estoyt blanche et ferme ; lors, elle revind à la vie par ung grand soufflet qu'elle bailla sur la joue du capittaine.

— Voillà pour mesdire des morts... fist-elle en soubriant.

— Et pourquoy donc vous tuoyt-il, ma cousine?... demanda le bergier...

—Pourquoy?... demain les sergents viennent tout saisir léans, et luy qui n'a pas plus de monnoye que de vertuz, me reprouchoyt de vouloir faire plaisir à ung joly seigneur, lequel me doibt saulver de la main de justice...

— Pasquerette, je te rompray les os!...

— La la... dit Chiquon, que pour lors le Maucinge recogneust ; n'est-ce que cela?... Oh! bien! mon bon amy, je vous apporte de nottables sommes!...

— Et d'où? demanda le capittaine esbahy.

— Venez icy, que je vous parle en l'aureille. Si quelque trente mille escuz se pourmenoyent nuittamment à l'umbre d'ung poirier, ne vous baisseriez-vous poinct pour les serrer, affin qu'ils ne se guastassent pas...

— Chiquon, je te tue comme ung chien si tu te railles de moy ; ou je te baise là où tu vouldras, si tu me metz en face de trente mille escuz, quand mesme besoing seroyt de tuer trois bourgeois au coing d'ung quay.

— Vous ne tuerez seullement pas ung bonnet... Vécy le faict. J'ai pour amye, en toute loyaulté, la servante du lombard, qui est en la citté prouche le logis de nostre bon oncle. Or je viens de savoir, de science certaine, que ce chier homme est party ce mattin aux champs, après avoir enfouy soubz ung poirier de son jardin ung bon boisseau d'or, cuydant n'estre veu que des anges. Mais la fille qui avoyt, par adventure, ung grand mal de dentz et prenoyt l'aër à sa luccarne, a espié le vieulx torçonnier, sans le voulloir, et a jazé avecque moy par mignardize... Si vous voulez me jurer de me faire bonne part, je vous presteray mes espaules à ceste fin de grimper en la creste du mur; et, de là vous vous getterez sur le poirier qui est jouxtant le mur. — Hein, direz-vous que je suys ung balourd, ung bestial?...

— Nenny, tu es ung bien loïal cousin, ung honneste homme; et, si tu as jamais à mettre ung ennemy à l'umbre, je suys là, prest à tuer mesme ung de mes amys pour toy!... Je suys non plus ton cousin, ains ton frère...

Holà! ma mie, cria le Mau-cinge à la Pasquerette, redresse les tables; essuye ton sang, il m'appartient, je te le paye et t'en bailleray du mien, cent foys aultant que je t'en ai pris... Fais tirer du meilleur, raffermis nos oyseaulx effarouchiés; rajuste tes juppes ; ris, je le veulx ; vois aux ragousts et reprenons nos prières du soir où nous les avons laissées; demain, je te fais plus brave que la royne!... Vécy mon cousin que je veulx resgaler, quand pour ce, besoing seroyt de getter la maison par les fenestres; car nous retrouverons tout demain dedans les caves!... Sus! sus... Aux jambons.

Lors, et, en moins de tems qu'ung presbtre n'en met à dire son *Dominus vobiscum,* tout le pigeonnier passa des larmes au rire, comme il avoyt passé du rire aux larmes ; et il n'y ha que dans ces maisons emputtannées où se fasse ainsy l'amour à coups de dague, et où s'esmeuvent des tempestes joyeulses entre quatre murs ; mais ce sont choses que n'entendent poinct les dames à haults collets.

Ledict capittaine Cochegrue fust guay comme ung cent d'escholiers au desjucher de la classe; et fist bien boyre son bon cousin, lequel avaloyt tout rusticquement, et trancha de l'homme yvre, en débagoullant mille sornettes : comme quoy, demain, il achepteroyt Paris; presteroyt cent mille escuz au roy ; pourroyt fianter dans l'or ; enfin, dist tant de bourddes que le capittaine, redoubtant quelques fascheux advœux, et l'estimant bien desfoncé de cervelle, l'emmena dehors, en bonne intencion lors du partaige d'entamer Chiquon, pour voir s'il n'avoyt poinct une esponge dans l'estomach, pource qu'il venoyt de humer ung grandissime quartaud de bon vin de Suresne.

Ils allèrent devisant de mille choses théologicques, qui s'embrouilloyent très-fort, et finisrent par se couler d'ung pié muet, jus au mur du jardin où estoyent les escuz du lombard.

Ledict Cochegrue, se faisant ung plancher des larges espaules de Chiquon, saulta sur le poirier en homme expert ès assaults des villes; mais Versoris, qui le guettoyt, luy fist une entaille à la nuque et la réitera si druement, que, en trois coups, le chief dudict Cochegrue tomba; non sans qu'il eust entendu la voix claire du bergier qui luy crioyt :

— *Ramasse ta teste, mon amy!...*

Là-dessus, le généreux Chiquon, en qui la vertu recepvoyt sa récompense, cuyda qu'il feroyt saige de rettourner au logis du bon chanoine dont l'héritaige estoyt, par la grâce de Dieu, méthodicquement simplifié.

Doncques, il gaigna la rue Sainct-Pierre-aux-Bœufs à grand renfort de pié; et, bientost, dormist comme ung nouveau-né, ne saichant plus ce que voulloyt dire le mot cousin-germain.

Or le lendemain, il se leva suyvant la coustume des bergiers avecque le soleil, et vind en la chambre de son oncle pour s'enquérir s'il crachoyt blanc, s'il toussoyt, s'il avoyt eu bon sommeil ; mais la vieille meschinarde luy dist que le chanoine, entendant

sonner les mattines de Sainct-Maurice, premier pattron de Nostre-Dame, avoyt esté, par révérence, en la cathédralle où tout le chapitre debvoyt desjeusner chez l'évesque de Paris.

Sur ce, Chiquon respondist :

— Monsieur le chanoine est-il hors de sens d'aller se rafraischir ainsy, gaigner des rheumes, amasser froid aux piés ; veult-il crever ? Je vais luy allumer ung grand feu pour le resconforter à son rettour.

Et le bon bergier saillist en la salle où se tenoyt voulentiers le chanoine ; mais, à son grand esmoy, il le vid siz en sa chaire.

— Ha ! ha ! que dist-elle, ceste folle de Buyrette ! ... je vous savoys bien trop advizé pour estre à ceste heure juchié en vostre stalle du chœur...

Le chanoine ne sonna mot.

Le bergier qui estoyt, comme tous les contemplateurs, homme de sens cachié, n'ignoroyt poinct que parfoys les vieillards ont de saiges lubies, conversent avecque les essences des choses occultes ; et achèvent de marmotter, en dedans d'eulx, des discours aultres que ceulx dont s'agist ; en sorte que, par révérence et en grand respect des méditacions absconses du chanoine, il alla se seoir à distance et attendist la fin de ces songeries, en vérifiant, sans mot dire, la longueur des ongles du bonhomme, lesquels faisoyent mine de trouer les souliers. Puys, considérant attentifvement les piés de son chier oncle, il fust esbahy de voir la chair de ses jambes si cramoizy qu'elle rougissoyt les chausses et sembloyt tout en feu, à travers les mailles.

— Il est donc mort !... pensoyt Chiquon.

En ce moment, l'huis de la salle s'ouvrist, et il vid encore le chanoine, qui, le nez gellé, revenoyt de l'office.

— Ho ! ho ! fist Chiquon, mon oncle, estes-vous hors de sens !... faictes donc attencion que vous ne debvez pas estre à la porte, pource que vous estes déjà siz en vostre chaire au coing du feu ; et qu'il ne peut pas y avoir deux chanoines comme vous, au monde !

— Ah ! Chiquon, il y a eu ung tems où j'auroys bien voullu estre en deux endroicts à la foys ; mais cela n'est poinct du faict de l'homme ; il seroyt trop heureulx... As-tu la berlue ?... je suys seul icy !

Lors Chiquon, destournant la teste vers la chaire, la trouva vuyde ; et, bien surpris, comme debvez le croyre, il s'en approucha, et recogneust sur le carreau, ung petit tas de cendres d'où fumoyt une senteur de soulphre.

— Ha ! fist-il tout espanté, je recognois que le dyable s'est conduict à mon esguard en guallant homme ; je prieray Dieu pour luy !...

Et, là-dessus, il racontta naïfvement au chanoine comment le dyable, ou le bon Dieu peut-estre, l'avoyt aydé à se débarrasser loyallement de ses maulvais cousins ; ce que le bon chanoine admira fort et conceut très-bien, vu qu'il avoyt beaucoup de bon sens encore ; et, souventes foys avoyt observé des choses qui estoyent à l'advantaige du dyable. Aussy, ce vieulx bonhomme de presbtre disoyt-il qu'il se renconstroyt toujours aultant de bien dans le mal, que de mal dans le bien ; et, partant, qu'il falloyt estre assez nonchalant de l'aultre vie ; ce qui estoyt une grièfve hérezie, dont mainct concille a faict justice.

Voilà comment les Chiquons devindrent riches et pusrent, dans ces tems-cy, par la fortune de leur ayeul, ayder à bastir le pont Sainct-Michel, où le dyable faict très-bonne figure sous l'ange, en mémoire de ceste adventure consignée ès histoires véridicques.

LES JOYEULSETEZ DU ROY

LOYS LE UNZIESME.

Le roy Loys le unziesme estoyt ung bon compaignon aimant beaucoup à jocqueter; et, hormis les interests de son estat de roy et ceulx de la relligion, il bancquetoyt très-fort, et donnoyt aussy bien la chasse aux linottes coëffées qu'aux connils et hault gibier roïal. Aussy, les grimaulds qui en ont faict ung sournois monstrent qu'ils ne l'ont pas cogneu, vu qu'il estoyt bon amy, bon bricolleur et rieur comme pas ung.

C'est luy qui disoyt, quand il estoyt dans ses bonnes, que quatre choses sont excellentes et opportunes en la vie, à savoir : fianter chauld, boire frais, arresser dur et avaller mou. Aulcuns l'ont vituperé d'avoir margauldé des bourbeteuses. Cecy est une insigne bourdde, vu que ses filles d'amour, dont une fust légitimée, estoyent toutes issues de grandes maisons, et fisrent des establissements nottables. Il ne donnoyt poinct dans les clincquants et profusions, mettoyt la main sur le solidde; et, de ce que aulcuns mangeurs de peuple n'ont poinct trouvé de miettes chez luy, tous l'ont honny. Mais les vrays collecteurs de véritez savent que ledict roy estoyt un bon petit homme en son pryvé, mesme très-aimable; et, avant de faire coupper la teste à ses amyz ou de les punir, ce dont il n'avoyt espargne, besoing estoyt qu'ils l'eussent truphé beaucoup; toujours sa vengeance fust justice.

Je n'ai veu que dans nostre amy Verville que ce digne souverain se soit trompé; mais une foys n'est pas coustume; et, encore, y ha-t-il plus de la faulte à Tristan, son compère, qu'à luy, roy.

Vécy le faict, tel que le relatte ledict Verville, et je soubpçonne qu'il ha voulu rire. Je le rapporte pource que aulcuns ne cognoissent pas l'œuvre exquise de mon parfaict compatriote. J'abrége, et n'en donne que la substance, les destails estant plus amples, comme les savants n'en ignorent.

« Loys XI avoyt donné l'abbaye de Turpenay « (dont est question dans Impéria) à ung gentil- « homme qui, jouissant du revenu, se faisoyt nom- « mer monsieur de Turpenay. Il advind que le roy « estant au Plessis-les-Tours, le vray abbé qui « estoyt moyne, vind se présenter au roy et luy fist « sa requeste, luy remonstrant que canonicquement « et monasticquement il estoyt pourveu de l'abbaye « et que le gentilhomme usurpateur luy faisoyt tort « contre toute raison; et, partant, qu'il invoquoyt « Sa Majesté pour luy estre faict droit. En secouant « sa perruque, le roy luy promist de le rendre con- « tent.

« Ce moyne, importun comme tous animaulx « portant cucule, venoyt souvent aux issues du re- « past du roy, lequel ennuyé de l'eaue bénoiste du « couvent, appella mon compère Tristan et luy dist :

« — Compère, il y ha icy ung Turpenay qui me « fasche, ostez-le-moy du monde.

« Tristan, prenant ung froc pour ung moyne ou « ung moyne pour ung froc, vind à ce gentilhomme « que toute la cour nommoyt monsieur de Turpe- « nay; et l'ayant accosté, fist tant qu'il le destourna; « puys, le tenant, luy fist comprendre que le roy vou- « loyt qu'il mourust. Il voulust résister en suppliant

« et supplier en résistant; mais il n'y eust aulcun « moyen d'être ouï. Il fust délicattement estranglé « entre la teste et les espaules, si qu'il expira; et, « trois heures après, le compère dist au roy qu'il « estoyt distillé.

« Il advind cinq jours après, qui est le terme « auquel les asmes reviennent, que le moyne vind « en la salle où estoyt le roy, lequel le voyant, de- « meura fort estonné. Tristan estoyt présent. Le « roy l'appelle et luy souffle en l'aureille :

« — Vous n'avez pas faict ce que je vous ai dist.

« — Ne vous en desplaise, sire, je l'ai faict. Tur- « penay est mort.

« — Hé, j'entendoys de ce moyne.

« — J'ai entendu du gentilhomme!...

« — Quoy, c'est donc faict?

« — Ouy, sire.

« — Or, bien!

« Se tournant vers le moyne :

« — Venez icy, moyne!

« Le moyne s'approuche.

« Le roy luy dist :

« — Mettez vous à genoulx.

« Le paouvre moyne avoyt paour.

« Mais le roy luy dist :

« — Remerciez Dieu qui n'a pas voulu que vous « fussiez tué comme je l'avoys commandé. Celuy « qui prenoyt vostre bien l'ha esté. Dieu vous a faict « justice! Allez, priez Dieu pour moy et ne bougez « pas de votre couvent. »

Cecy prouve la bonté de Loys unze. Il auroyt pu très-bien faire pendre ce moyne, cause de l'erreur; car, pour ledict gentilhomme, il estoyt mort au service du roy.

Dans les premiers tems de son séjour au Plessis-les-Tours, ledict Loys ne voullant faire ses beuvettes et se donner ses bonnes ratelées en son chasteau, par révérence de sa majesté, finesse de roy que ses successeurs n'ont poinct eue, s'énamoura d'une dame nommée Nicolle Beaupertuys, laquelle estoyt, pour vray dire, une bourgeoise de la ville, dont il envoya le mary dans le Ponent, et mist ladicte Nicolle en ung logis prouche le Chardonneret, en l'endroict où est la rue Quincangrogne, pource que c'estoyt ung lieu désert, loing des habitacions. Le mary et la femme estoyent ainsy à sa dévocion, et il eust de la Beaupertuys une fille qui mourust relligieulse.

Ceste Nicolle avoyt le bec affilé comme ung papegay, se trouvoyt de belle corpulence, garnie de deux grands, beaulx et amples coussins de natture, fermes au déduict, blancs comme les aëles d'ung ange; et cogneue, du reste, pour estre fertille en façons péripatéticques qui faisoyent que jamais avecque elle mesme chose se renconstroyt en amour, tant elle avoyt estudié les belles résolucions de la science, manières d'accommoder les olives de Poissy, courroyeries des nerfs, et doctrines absconses du bréviaire; ce que aimoyt fort le roy. Elle estoyt gaye comme ung pinson, toujours chantoyt, rioyt, et jamais ne chagrinoyt personne, ce qui est le propre des femmes de ceste natture ouverte et franche, lesquelles ont toujours une occupassion : équivoquez!...

Le roy s'en alloyt souvent avecque de bons compaignons, ses amys, en ladicte maison; et, pour ne poinct estre veu, s'y rendoyt à la nuict, sans suytte. Mais comme il estoyt deffiant et craignoyt des embusches, il donnoyt à Nicolle, tous les chiens de son chenil qui estoyent les plus hargneux, et gens à mangier ung homme sans le prévenir, lesquels chiens royaux ne cognoissoyent que Nicolle et le roy. Quand le sire venoyt, Nicolle les laschoyt dans le jardin; et la porte dudict logis estant suffisamment ferrée, bien close, le roy en gardoyt les clefs; et en toute sécurité, s'adonnoyt avecque les siens, aux plaisirs de mille sortes, ne redoubtant nulle trahison, rigollant à l'envy, se faisant des niches, et montant de bonnes parties.

En ces nuicts là, le compère Tristan veilloyt sur la campaigne, et ung qui se seroyt pourmené sur le mail du Chardonneret auroyt esté miz en estat de donner aux passants bénédiction avecque les piés, à moins qu'il n'eust la passe du roy; vu que souvent Loys unze envoïoyt querir des garses pour ses amys ou des gens pour soy divertir, par des subtilitez dues à Nicolle, ou aux convifves.

Ceulx de Tours estoyent là pour les menuz plaisirs du roy, qui leur recommandoyt légièrement le silence; aussy, ne ha-t-on sceu ces passetems que luy mort. La farce de *Baise mon cul*, fust, dist-on, inventée par ledict sire. Je la rapporte, bien que ce ne soyt le subject de ce contte, pource que elle faict voir le natturel comicque et facétieulx du bonhomme.

Il y avoyt à Tours, trois gens, avaricieulx nottés. Le premier estoyt maistre Cornelius dont j'ai rapporté l'adventure *aliàs*, et qui est suffisamment cogneu. Le secund s'appeloyt Peccard, et vendoyt des doreloteries, dominoteries et joyaulx d'église. Le troisiesme avoyt nom Marchandeau et estoyt un vigneron très-riche. Ces deux Tourangeaulx ont faict souche d'honnestes gens, nonobstant leurs ladreries.

Ung soir, que le roy se trouvoyt chez la Beaupertuys en belle humeur, ayant beu du meilleur, dist des drosleries et faict avant les vespres sa prière à l'oratoire de Madame, il dist à le Daim son compère, au cardinal la Balue et au vieulx Dunois qui roussinoyt encore :

— Fault rire, mes amys!... Et je croys que ce

seroyt bonne commedie à voir que avare devant sac d'or sans pouvoir y touchier... Holà.

Oyant ce, ung sien valet comparut.

— Allez, dist-il, querir mon thrésorier, et qu'il apporte céans six mille escuz d'or, et tost. Puys vous irez apprehender au corps, d'abord mon compère Cornelius; le dorelotier de la rue du Cygne; puys le vieulx Marchandeau, en les amenant icy, de par le roy.

Puys, se remisrent à boyre et à judicieulsement grabeler de ce que valloyt mieulx d'une femme faisanddée ou d'une qui se savonne glorieulsement; d'une qui est maigre ou d'une qui est en bon poinct; et, comme c'estoyent la fleur des savants, ils disrent que la meilleure estoyt celle qu'on avoyt à soy, comme ung plat de moulles, toute chaulde, au moment précis où Dieu envoyoyt une bonne pensée à icelle communiquer.

Le cardinal demanda qui estoyt le plus précieulx pour une dame : ou le premier ou le dernier baiser. A quoy la Beaupertuys respondist que c'estoyt le dernier; vu que elle savoyt ce qu'elle perdoyt; et, au premier, ne savoyt jamais ce qu'elle gaignoyt.

Sur ces dires et d'aultres qui ont été adhirés par grand malheur, vindrent les six mille escuz d'or, lesquels valloyent bien trois cent mille francs d'aujourd'huy, tant nous allons diminuant en toute chose. Le roy commanda que les escuz fussent miz sur une table et bien esclairés; aussy, brillèrent-ils comme les yeulx des convifves qui s'allumèrent involentairement; ce dont ils rirent à contre-cueur. Ils n'attendisrent pas longtems les trois avares que le valet amena blesmes et pantois, horsmis Cornelius qui cognoissoyt les phantaisies du roy.

— Ores ça, mes amys, leur dist Loys, resguardez les escuz qui sont dessus ceste table.

Et les trois bourgeois les grignotèrent de l'œil; et le diamant de la Beaupertuys reluysoyt moins que leurs petits yeulx vérons.

— Cecy est à vous!... adjouta le roy.

Sur ce, ils ne mirèrent plus les escuz, mais commencèrent à se toiser entre eulx, et les convifves cogneurent bien que les vieulx cinges sont plus experts en grimaces que tous aultres, pource que les phyzionomies devindrent passablement curieulses, comme celles des chats beuvant du laict ou de filles chatouillées de mariaige.

— Dà!... fist le roy, ce sera tout à cestuy de vous qui dira trois foys aux deux aultres : — « Baise mon cul!... » en mettant la main dans l'or; mais s'il n'est pas sérieulx comme une mousche qui ha viollé sa voisine, et s'il vient à soubrire en disant ceste gogue, il payera dix escuz à madame. Néanmoins, il pourra recommencer trois foys.

— Ce sera tost gaigné! fist Cornelius, lequel en sa qualité de Hollandoys avoyt la bouche aussy souvent close et sérieulse que le cas de madame estoyt souvent ouvert et riant.

Aussy, mist-il bravement la main sur les escuz pour voir s'ils estoyent de bonne forge et les empoigna gravement; mais, comme il resguardoyt les aultres pour leur dire civillement : — « Baisez mon cul!... » les deux avares, redoubtant sa gravité hollandoyse, lui respondirent :

— A vos souhaicts...

Ce qui fist rire tous les convifves et Cornelius luy-mesme.

Lorsque le vigneron voulust prendre les escuz, il sentist telles démangeaisons dans ses badigoinces que son vieulx visaige d'escumoire laissa passer le rire par toutes les crevasses, si bien que vous eussiez dist une fumée sortant par les riddes d'une cheminée, et ne pust rien dire.

Lors, ce fust le tour du dorelotier, lequel estoyt un petit bout d'homme goguenard et qui avoyt les lèvres serrées comme le cou d'ung pendu. Il se saisist d'une poignée d'escuz, resguarda les aultres, voire le roy, et dist avecque un air raillard : — Baisez mon cul!...

— Est-il breneulx?... demandda le vigneron.

— Il vous sera loisible de le voir, respondist gravement le dorelotier.

Là dessus, le roy eust paour pour ses escuz, vu que ledict Peccard recommença sans rire; et, pour la troisième foys alloyt dire le mot sacramentel, lorsque la Beaupertuys lui fist ung signe de consentement, ce qui lui fist perdre contenance, et sa bouche se fendist en esclatz comme ung vray puccelaige.

— Comment as-tu faict, demanda Dunois, pour tenir ta face grave devant six mille escuz?

— Oh! monseigneur, j'ai pensé en premier à ung de mes proccès qui se juge demain; et en secund, à ma femme qui est une brosse bien chagrinante.

L'envie de gaigner ceste nottable somme les fist essayer encore, et le roy s'amusa pendant environ une heure des chiabrenas de ces figures, des préparacions, mines, grimaces, et aultres patenostres de cinge qu'ils fisrent; mais ils se frottoyent le ventre d'un panier; et, pour gens qui aimoyent mieulx la manche que le bras, ce fust une douleur que d'avoir à compter chascun cent escuz à madame.

— Quand ils fusrent partis, Nicolle dist bravement au roy :

— Sire, voulez-vous que j'essaye, moy?

— Pasques Dieu, respartist Loys unze, non! Je vous le baiseray bien pour moins d'argent.

C'estoyt d'ung homme mesnagier, comme, de faict, il fust toujours.

Ung soir, le gros cardinal la Balue pourchassa

guallamment de parolles et de geste ung peu plus que les canons ne le permettoyent, ceste Beaupertuys qui, heureulsement pour elle, estoyt une fine commère à laquelle ne falloyt pas demander combien il y avoyt de poincts à la chemise de sa mère.

— Vère, dist-elle, monsieur le cardinal, la chose que aime le roy n'en est poinct à recepvoir les sainctes huyles...

Puys, vind Ollivier le Daim, auquel elle ne voulust entendre non plus; et, aux sornettes de qui, elle dist qu'elle demanderoyt au roy s'il luy plaisoyt qu'elle se fist la barbe.

Or, comme ledict barbier ne la supplia poinct de luy garder le secret sur ses poursuittes, elle se doubta que ces mennées estoyent des ruzes praticquées par le roy, dont le soubpçon avoyt peut-estre esté resveiglé par ses amys. Doncques, ne pouvant se venger de Loys unze, elle voulust au moins se mocquer desdicts seigneurs, les berner, et amuser le roy des tours qu'elle alloyt leur jouer.

Adonc, ung soir qu'ils estoyent venus soupper, elle eust une dame de la ville qui vouloyt parler au roy. Ceste dame estoyt une personne d'aucthorité qui avoyt à demander la grace de son mary; et que, par suitte de ceste aventure, elle obtinst.

Nicolle Beaupertuys ayant destourné pendant ung moment le roy dedans ung cabinet, luy dist de faire haulser les couddes à tous leurs convifves, de les pousser en nourriture; et qu'il fust rieur, bien en train de jocqueter; mais que, la nappe ostée, il leur cherchast aulcunes querelles d'allemand, espluchast leurs dires, les traitast à la fourche; et que, lors, elle le divertiroyt en luy monstrant tout le foin qu'ils auroyent en leurs cornes. Enfin, que, sur toute chose, il fist amitié à ladicte dame, et que ce parust estre de bonne foi, comme si elle avoyt le parfum de sa faveur, pource que elle s'estoyt guallamment prestée à ceste bonne joyeulseté.

— Eh bien, messieurs, dist le roy en rentrant, allons nous mettre à table, la chasse ha esté longue et bonne.

Et le barbier, le cardinal, un gros evesque, le capittaine de la garde escossaise et ung envoyé du parlement, homme de justice, aimé du roy, suyvisrent les deux dames dedans la salle où l'on se descrottoyt les mandibules.

Et, lors, ils se cotonnèrent le moulle de leurs pourpoincts. Qu'est cela?... C'est se carreler l'estomac, faire la chimie natturelle, compulser les platz, fester ses trippes, creuser sa tombe à coups de maschoires, jouer de l'espée de Caïn, enterrer les saulces, soutenir un cocqu; mais plus philosophicquement, c'est faire du bran avecque ses dents. Ores, comprenez-vous?... De combien est-il besoing de motz pour vous desfoncer l'entendement?

Poinct ne failloyt le roy de faire distiller à ses hostes ce beau et bon soupper. Il les farcissoyt de pois verds, restournant au hoschepot, vantant les pruneaulx, commentant les poissons, disant à l'ung:

— Pourquoy ne mangez-vous?

A l'aultre : — Buvons à madame!

A tous : — Messieurs, goustons les escrevisses! mettons à mort cestuy flaccon! vous ne cognoissez pas ceste andouille? Et ceste lamproye!... Hein!... ne luy direz-vous rien? — Voilà, Pasques-Dieu, le plus beau barbeau de la Loire!... Allons, crochetez-moi ce pasté! Cecy est gibbier de ma chasse, cil qui n'en veult pas me feroyt affront.

Puys, encore : — Beuvez, le roy n'en sait rien. Distes ung mot à ces confitures, elles sont de madame. Esgrappez ce raisin, il est de ma vigne. — Oh! mangeons des nèfles!

Et, tout en les aydant à grossir leur principal aposteume, le bon monarque rioyt avec eulx, et on gaussoyt, disputtoyt, crachoyt, mouchoyt, rigolloyt comme si le roy n'y eust pas esté. Aussy, tant fust embarqué de victuaille, tant fust succé de flaccons, et ruyné de ragousts, que les trognes des convifves se cardinalizèrent, et les pourpoincts fisrent mine de crever, vu que tous estoyent bourrés comme cervelatz de Troyes, depuys l'entonnoir jusques à la bonde de leurs panses.

Rentrés dedans la salle, ils tressuoyent déjà, soufloyent, et commençoyent à mauldire leurs franches lippées. Alors, le roy fist le silencieulx. Ung chascun se tust d'aultant plus voulentiers que toutes leurs forces estoyent bandées à faire la décoction intestine de ces plattées confictes en leur estomach, lesquelles se tassoyent et gargouilloyent très-fort.

L'ung disoyt à part luy : — J'ai esté desraisonnable de manger de ceste saulce.

L'aultre se grondoyt d'avoir thésaurizé d'ung plat d'anguilles arrangées à la saulce aux caspres.

Cestuy-là pensoyt en luy-mesme : — Oh! oh! l'andouille me cherche chicquane...

Le cardinal qui estoyt le plus ventru d'eulx tous siffloyt par les narines comme ung cheval effrayé. Ce fust luy qui, premier, fust contrainct de donner issue à ung nottable rost; et lors, il eust bien voulu estre en Allemaigne, où l'on vous salue à ce subject; car, entendant ce langaige gastréiforme, le roy resguarda le cardinal en fronssant les sourcils :

— Qu'est-ce à dire!... fist-il. Suys-je donc ung simple clerc?...

Cecy fust entendu avecque terreur pource que d'ordinaire le roy faisoyt grand estat d'ung rost bien poussé.

Alors, les aultres convifves deslibérèrent de résouldre aultrement les vapeurs qui gresnouilloyent déjà dans leurs cornues pancreaticques. Et, d'abord, ils

taschèrent de les maintenir, pendant ung bout de tems, ès replis du mésentère.

Ce fust alors, que, les voyant engraissez comme des maltostiers, la Beaupertuys prist à part le bon sire et luy dist :

— Saichez maintenant que j'ai faict faire par le dorelottier Peccard deux grandes pouppées semblables à ceste dame et à moy. Or, quand ceux-cy, pressez par les drogues que j'ai mises en leurs gobbelets, iront au siége présidial où nous allons faire mine de nous rendre, ils trouveront toujours la place prise... Par ainsy, amusez-vous de leurs tortillements.

Ayant dict, la Beaupertuys disparust avecque la dame, pour aller ployer le touret, suyvant la coustume des femmes, ce dont je vous diray l'origine ailleurs.

Puys, après ung honneste laps d'eaue, la Beaupertuys revind seulle, en laissant croire qu'elle avoyt quitté la dame, au laboratoire..

Là dessus, le roy, avisant le cardinal, le fist lever, et l'entretinst sérieulsement de ses affaires, en le tenant par le gland de son aumusse. A tout ce que disoyt le roy, la Balue respondoyt : — Ouy, sire!... pour estre deslivré de ceste faveur et tirer ses chausses, vu que l'eaue estoyt dans ses caves et que il alloyt perdre la clef de sa porte postérieure.

Tous les convifves en estoyent à ne savoir comment arrester le mouvement du bran auquel la natture a donné encore mieulx qu'à l'eaue, la vertu de tendre à ung certain niveau. Leurs dictes substances se mollifioyent, et couloyent en travaillant comme ces insectes qui demandent à yssir de leurs cocquons; faisant raige, tourmentant, et mescognoissant la majesté roïalle; car rien n'est ignorant, insolent comme ces mauldits objects, et sont importuns comme tous les destenuz auxquels on doibt la liberté. Aussy, glissoyent-ils à tous propous comme anguilles hors d'ung filet; et, ung chacun avoyt besoing de grands efforts et sciences pour ne poinct se conchier devant le roy.

Loys unze prist beaucoup de plaisir à interroguer ses hostes et se plust beaucoup aux vicissitudes de leurs phyzionomies sur lesquelles se refletteyent les grimaces breneuses de leurs fronssures.

Le conseiller de justice dist à Ollivier : — Je donneroys bien mon office pour estre au clos Bruneau, environ un demi-septier de minutes.

— Oh! il n'y ha pas de jouissance qui vaille un bon cas!... Et d'aujourd'huy, je ne suis plus estonné des chieures de mousche!... respondist le barbier.

Le cardinal, cuydant que la dame avoyt obtenu quittance en la court des comptes, laissa le flocquar de son cordon aux mains du roy en faisant ung hault-le-corps comme s'il avoyt oublié de dire ses prières, et se dirigea vers la porte.

— Qu'avez-vous, monsieur le cardinal?... dist le roy?

— Pasques-Dieu, ce que j'ai!... Il paraist que tout est bien grand chez vous, sire!...

Le cardinal s'esvada, laissant les aultres estonnez de sa subtilité. Il marcha glorieulsement vers la chambre basse en laschant ung petit les cordons de sa bourse; mais quand il ouvrist la benoiste huisserie, il trouva la dame en fonctions sur la chaire comme ung pape en train d'estre sacré.

Lors, rengaisnant son fruict meur, il descendist la vis pour aller au jardin. Cependant, aux dernières marches, l'aboyement des chiens le mist en grand paour d'estre mordu à ung de ses précieulx hémisphères; et, ne sachant où se deslivrer de ses produicts chimicques, il revind en la salle, tout frissonnant, comme ung homme qui ha esté à l'aër.

Les aultres, voïant rentrer ledict cardinal, cuydèrent qu'il avoyt vuydé ses réservoirs natturels et desgraissé ses boyaulx ecclésiasticques, et le trouvèrent bien heureulx. Aussy, le barbier se leva vistement comme pour inventorier les tapisseries et compter les solives, mais, gaigna avant qui que ce fust la porte; et, desserrant son sphincter par avance, il fredonna ung refrain en allant au retraict.

Arrivé là, force luy fust, comme à la Balue, de murmurer des parolles d'excuses à ceste breneuse esternelle, en fermant l'huis avec aultant de promptitude qu'il l'avoyt ouvert. Puis, revind avec son arrière-faix de molécules aggrégées qui encombroyent ses conduicts intimes.

Ainsy fisrent processionnellement les convifves sans pouvoir se libérer du plus de leurs saulces; et se trouvèrent bientost tous, en présence de Loys unze, aussy empeschés qu'auparavant, et se resguardèrent avecque intelligence, en se comprenant du cul mieulx qu'ils ne se comprisrent jamais par la parolle; car jamais il n'y ha d'équivocque dans les transactions des parties natturelles et tout y est rationnel, de facille entendement, vu que c'est une science que nous apprenons en naissant.

— Je cuyde, dist le cardinal au barbier, que ceste dame fiantera jusques à demain!... Qu'a donc eu la Beaupertuys, d'inviter icy une telle malade?

— Voillà une heure qu'elle travaille à ce que je feroys en ung poulce de tems. Que les fiebvres la prennent!... s'escria Ollivier le Daim.

Tous ces courtisans entrepris de cholicques, piétinoyent pour faire patienter leurs matières importunes, lorsque ladicte dame reparust en la salle. Croyez qu'ils la trouvèrent belle, gracieulse, et l'auroyent bien baisée là où leur démangeoyt si fort; et, jamais ne saluèrent le jour avecque plus de fa-

veur que ceste dame libératrice de leurs paouvres ventres infortunez.

La Balue se leva.

Les aultres ceddèrent par honneur, estime et révérence de l'Église, la place au clergié. Puys, prenant patience, ils continuèrent à faire des grimaces dont le roy rioyt en luy-mesme avec Nicolle qui l'aydoyt à coupper la respiracion à ces desvoyés. Le bon capittaine escossays, qui avoyt plus que tous aultres mangé d'ung metz auquel le cuisinier mist une pouldre de vertu laxatifve, embrenna son hault de chausses en cuydant ne lascher qu'ung légier pet. Il s'en alla, honteulx dans ung coin, espérant, que, devant le roy, la chose seroyt assez saige pour ne rien sentir.

En ce moment, le cardinal revind horrificquement matagrabolizé, pource qu'il avoyt trouvé la Beaupertuys sur le siége épiscopal. Or, dans son tourment, ne sachant si elle estoyt en la salle, il revind, et fist ung :

— Oh!

diabolicque en la voïant près de son maistre.

— Qu'est cecy?... demanda le roy en resguardant le presbtre à luy donner la fiebvre.

— Sire, dist insolemment la Balue, les choses du purgatoire sont de mon ministère, et je doibs vous dire qu'il y ha de la sorcellerie dans ceste maison.

— Ah! petit presbtre!... tu veulx plaisanter avecque moy! dist le roy.

A ces parolles les assistants ne surent plus distinguer leurs chausses de la doublure, et se conchièrent de paour à se rompre la gorge.

— Oh! me manquez-vous de respect? dist le roy, qui les fist blesmir.

Holà! Tristan, mon compère! cria Loys unze par la fenestre en la levant soubdain, monte icy!...

Le grand prevost de l'hostel ne tarda poinct à paraistre, et comme ces seigneurs estoyent tous gens de rien, eslevés par la faveur du roy, Loys unze, par ung tems de cholicque, pouvoyt les dissouldre à son gré; de sorte que, horsmiz le cardinal qui se fioyt sur sa soutanne, Tristan les trouva tous roiddes et pantois.

— Conduis ces messieurs au prestoire, sur le Mail, mon compère; ils se sont embrennés à trop mangier...

— Suys-je donc une bonne raillarde?... luy dist Nicolle.

— La farce est bonne, mais orde en dyable!... respondist-il en riant.

Ce mot roïal fist cognoistre aux courtisans que le roy n'avoyt pas voulu jouer ceste foys avecque leurs testes, ce dont ils benisrent le ciel.

Ce monarque aimoyt fort ces salauderies; et ce ne estoyt poinct d'un meschant homme, comme le disrent les convifves en se mettant à l'aise, au bord du Mail, avecque Tristan qui, en bon françoys, leur tinst compaignie et les escorta chez eulx.

Voillà pourquoy depuys uncques ne faillisrent les bourgeois de Tours à conchier le mail du Chardonneret, vu que les gens de la court y avoyent esté.

Je ne quitteray poinct les chausses de ce grand roy, sans mestre par escript la bonne coyonnerie qu'il fist à la Godegrand, laquelle estoyt une vieille fille, en grand despist de ne poinct avoir trouvé de couvercle à son pot durant les quarante années qu'elle avoyt vivotté, enraigeant dans sa peau tannée d'estre toujours vierge comme ung mulet.

Ladicte fille avoyt son logis de l'aultre costé de la maison qui appartenoyt à la Beaupertuys, en l'endroict où est la rue de Jérusalem, si bien qu'en se juchant à ung balcon jouxtant le mur, il estoyt amplement facille de voir ce qu'elle faisoyt et de ouyr ce qu'elle disoyt en une salle basse où elle demouroyt; et, souventes foys, le roy prenoyt de bons divertissements de ceste vieille fille qui ne savoyt poinct estre aultant sous la couleuvrine dudict seigneur.

Doncques, ung jour de marché franc, il advind que le roy fist pendre ung jeune bourgeois de Tours lequel avoyt viollé une dame noble, un peu aagée, cuydant que c'estoyt une jeune fille. A cē, il n'y avoyt poinct de mal, et c'eust esté chose mérittoire pour ladicte dame d'avoir esté prise pour vierge; mais, en recognoissant s'estre desçeu, il l'avoyt abominée de mille injures; et, la soubpçonnant de ruze, s'estoyt advisé de lui voller ung beau gobbelet d'argent vermeil en loyer du prest qu'il venoyt de luy faire.

Ce susdict jeune homme estoyt à tous crins et si beau que toute la ville le voulust voir pendre, par mannière de regret, et aussy par culriosité. Comptez qu'il y avoyt à la pendayson plus de bonnetz que de chapeaulx. De faict, ledict jeune homme brandilla très-bien; et, suyvant l'us et coustume des penduz de ce tems, mourust en guallant, la lance en arrest, ce dont il fust grand bruict dans la ville. Beaucoup de dames disrent, à ce subject, que c'estoyt ung meurtre que de ne pas avoir conservé une si belle asme de braguette.

— Que disrez-vous, si nous mettions le beau pendu dedans le lict de la Godegrand?... demanda la Beaupertuys au roy.

— Nous l'espouvanterons, respondist Loys unze.

— Nenny, sire. Soyez ferme qu'elle accueillera bien ung homme mort, tant elle ha grand amour d'ung vifvant. Hier, je l'ai veue faisant des follies à ung bonnet de jeune homme qu'elle avoyt mis sur le hault d'une chaize, et vous auriez bien ri de ses parolles, et mommeries...

Or, pendant que la vierge de quarante ans fust aux vespres, le roy envoya despendre le jeune bourgeois qui venoyt d'achever la dernière scène de sa farce tragicque, et l'ayant vestu d'une chemise blanche, deux estaffiers montèrent par-dessus les murs du jardinet de la Godegrand, et couchièrent ledict pendu dans le lict, du costé de la ruelle...

Puys, cela faict, s'en allèrent, et le roy resta dans la salle au balcon, jouant avecque la Beaupertuys en attendant l'heure du couchier de la vieille fille...

La Godegrand revind bientost, ta, ta, belle, belle, comme disent les Tourangeaux, de l'église de Sainct-Martin, dont elle n'estoyt poinct esloignée, vu que la rue de Jérusalem touche les murs du cloistre. Elle entre chez elle, se descharge de son ausmonière, chappelet, rozaire, et aultres magasins que portent les vieilles filles; puys, descouvre le feu, le souffle, se chauffe, se boutte en sa chaize, caresse son chat, à défaut d'aultre chose; puys, va au garde-mangier, souppe en soupirant et soupire en souppant; avalle toute seulle, en resguardant ses tapisseries; et, après avoir beu, fist ung gros pet que le roy entendist.

— Hein, si le pendu luy disoyt : — Dieu vous bénisse!...

Sur ce propous de la Beaupertuys, tous deux s'esclatèrent d'un rire muet.

Et très-attentif, le roy très-chrestien assista au despouillement de la vieille fille qui se desvestoyt en s'admirant, s'espilant, ou se grattant ung bouton malicieulsement survenu sur une narine, puys, s'espluchiant les dents, et faisant mille menues choses que font, hélas, toutes les dames vierges ou non, dont bien grand leur fasche; mais sans les légiers deffaults de natture, elles seroyent trop fières, et l'on ne pourroyt plus en jouir.

Ayant achevé son discours acquaticque et musical, la vieille fille se mist entre ses toilles et getta ung beau, gros, ample et curieulx cri, alors qu'elle vid, qu'elle sentist la fraischeur de ce pendu, et sa bonne odeur de jeunesse, puys saulta loing de luy par grand puddeur. Mais, comme elle ne le savoyt poinct estre véritablement deffunct, elle revind, cuydant qu'il se mocquoyt d'elle et contrefaisoyt le mort.

— Allez-vous-en, meschant plaisant!... dist-elle. Mais croyez qu'elle proferoyt ces parolles d'un ton bien humble et bien gracieulx.

Puys, voyant qu'il ne bougeoyt, elle l'examina de plus près et s'estomira bien fort de ceste tant belle natture humaine, en recognoissant le pendu, sur lequel la phantaisie la prist de faire des expérimentacions purement scientificques dans l'intérest des penduz.

— Que faict-elle donc?... disoyt la Beaupertuys au roy.

— Elle essaye de le ranimer!... C'est une œuvre d'humanité chrestienne...

Et la vieille fille bouchonnoyt et reboistoyt ce bon jeune homme, en suppliant saincte Marie Égypttienne de l'aider à ravitailler ce mary qui luy tumboyt tout amoureulx du ciel; lorsque, tout à coup, en resguardant le mort qu'elle reschauffoyt charittablement, elle creut voir ung légier mouvement d'yeulx; alors, mist la main au cueur de l'homme et le sentist battre foyblement. Enfin, aux chaleurs du lict, de l'affection et par la température des vieilles filles qui est bien la plus bruslante de toutes les bouffées parties des déserts affricquains, elle eust la joie de rendre la vie à ce beau et bon braguard qui, par cas fortuict, avoyt été très-mal pendu...

— Voilà comment les bourreaulx me servent!... dist Loys unze en riant.

— Hà! dist la Beaupertuys, vous ne le ferez pas rependre?... Il est trop joly.

— L'arrest ne dist pas qu'il sera pendu deux foys!... Mais il espousera la vieille fille...

De faict, la bonne demoyselle alla, d'ung pié pressé, querir ung maistre myrrhe, bon barbier, qui demouroyt en l'abbaïe, et le ramena vistement.

Aussitost il prist sa lancette, saigna le jeune homme, et comme le sang ne sortoyt poinct :

— Ah! dist-il, il est trop tard!... le transbordement du sang dans les poulmons est faict!

Mais tout à coup ce bon jeune sang goutta ung petit, puys vind en abondance, et l'appoplexie chanvreuse, qui n'estoyt qu'esbauchée, fust arrestée en son cours.

Le jeune homme remua, devind plus vivant, puys, il tumba, par le vœu de la natture, dans ung grand affaissement et profonde attricion, prostracion des chairs, et flasquositez du tout.

Ores, la vieille fille, qui estoyt tout yeulx et suyvoyt les grands et nottables changements qui se faisoyent en la personne de ce mal pendu, prist le barbier par la manche, et, luy monstrant le pitteux caz, par une œillade curieulse, luy dist :

— Est-ce que doresenavant il sera ainsy?...

— En dà!... bien souvent, respondist le véridicque chirurgien.

— Oh! il estoyt bien plus gentil pendu!...

A ceste parolle, le roy s'esclatta de rire; et, le voyant par la croizée, la fille et le chirurgien eurent grand paour, vu que ce rire leur sembloyt ung second arrest de mort pour leur paouvre pendu.

Mais le roy tinst parolle, et les maria; et, pour que justice fust, il donna le nom de sieur Mortsauf à l'espoulx, en lieu et place de cestuy qu'il avoyt perdu dessus l'échaffauld. Comme la Godegrand avoyt une bonne pannerée d'escuz, ils fisrent une

bonne famille en Touraine ; laquelle subsiste encore en grand honneur : vu que M. de Mortsauf servist très-fidellement Loys unze, en diverses occurrences. Seullement, il n'aimoyt à renconstrer ni pottences ni vieilles femmes ; et jamais plus ne voulust recepvoir d'assignacions amoureulses pour la nuict.

Cecy nous apprend à bien vériffier et recognoistre les femmes, et ne poinct nous tromper sur la différence localle qui existe entre les vieilles et les jeunes ; vu que si nous ne sommes pas penduz pour nos erreurs d'amour, il y ha toujours quelques larges risques à courir...

LA CONNESTABLE.

Le connestable d'Armaignac espousa, par ambition de haulte fortune, la comtesse Bonne qui s'estoyt déjà très-proprement énamourée du petit Savoisy, fils du chambellan à Monseigneur le roi Charles sixiesme.

Le connestable estoyt ung rudde homme de guerre, pitteulx de mine, vieulx de peau, grandement poislu, disant toujours des parolles noires, toujours occupé de pendre, toujours en sueur de battailles ou resvant à stratagesmes aultres que ceulx d'amour. Aussy, ce bon soudard, peu soulcieulx d'épiccer le ragoust du mariaige, usoyt de sa gente femme en homme qui pense à visées plus haultes; ce que les dames ont en une saige horreur, vu que elles n'aiment poinct à avoir les solives du lict pour seuls juges de leurs mignardises et bons coups.

Doncques, la belle comtesse, dès qu'elle fust connestablée, n'en mordist que mieulx à l'amour dont elle avoyt le cueur encumbré pour le susdict Savoisy; ce que vid bien le compaignon.

Voulant tous deux estudier mesme musicque, ils eusrent bientost accordé leurs luths, ou deschiffré le grimoire; et ce fust chose apertement desmontrée à la royne Isabelle, que les chevaulx de Savoisy estoyent plus souvent establez chez son cousin d'Armaignac qu'en l'Hostel Sainct-Paul où demouroyt le chambellan, depuys la destruction de son logis, faict par ordre de l'université, comme ung chascun sait.

Ceste preude et saige princesse, redoubtant, par avance, quelque fascheux estrif pour Bonne, d'aultant que ledict connestable ne chailloyt pas plus à jouer de sa lame que presbtre à donner ses benedictions, ladicte royne, fine à dorer comme une dague de plomb, dist ung jour en sortant de vespres à sa cousine qui prenoyt de l'eaue bénoiste avec Savoisy :

— Ma mie, ne voyez vous poinct du sang dedans ceste eaue?...

— Bah! fist Savoisy à la royne, l'amour aime le sang, madame!...

Ce que ladicte royne trouva fort bien respondeu, et le mist en escript; puys, plus tard en action, lors que son seigneur roy navra ung sien amant dont vous verrez poindre la faveur dans cestuy conte.

Vous savez, par maintes experimentacions, que, durant le prime vère de l'amour, ung chascun des deux amants ha toujours en grand paour de livrer le mystère de son cueur : et, tant par fleur de prudence, tant pour l'amusement que donnent les doulces trupheries de la guallantise, ils jouent à qui mieulx se mussera. Puys, ung jour d'oubly suffict pour enterrer toutes les saigesses passées. La paouvre femme se prend en sa joie comme en ung lasset; ou son amy signe sa présence ou parfoys ung adieu par quelques vestiges de braguettes, escharpes ou esperons lairrées par ung hasard fatal; et vécy ung coup de dague qui trenche la trame si guallamment ouvragée par leurs délices dorées. Mais, quand pleins sont les jours, poinct ne fault faire la moue à la mort; et l'espée des marys est ung beau trespas de guallanterie, s'il y ha de beaulx trespas! Ainsy debvoyent finir les belles amours de la connestable.

Ung mattin que monsieur d'Armaignac avoyt ung morceau de bon tems à prendre par la fuyte du duc de Bourgoigne, lequel quittoyt Lagny, le connestable doncques s'advisa de soubhaitter bon jour à sa dame, et la voulsist resveigler d'une façon assez doulce pour qu'elle ne se faschast poinct; mais elle, embourbée dans les grasses sommeigleries de la mattinée, respondist au geste sans lever les paulpières :

— Laisse-moy donc, Charles!...

— Oh! oh! fist le connestable, oyant ung nom de sainct qui n'estoyt poinct de ses patrons, j'ai du Charles dans la teste!...

Lors, sans toucher à sa femme, il saulta hors du lict, et monta, le visaige en flammes, et l'espée nue, à l'endroict où dormoyt la chamberière de la comtesse, se doubtant que ladicte servante mettoyt les mains à ceste besogne.

— Ha! ha! gouge d'enfer, lui cria-t-il pour commencer le deduict de sa cholère, dis tes pastenostres, car je vais te tuer sur l'heure, à cause des mennées du Charles qui viend céans!...

— Ha! Monseigneur, respondist la femme, qui vous a dist cela?...

— Sois ferme que je te déffais sans rémission, si tu n'advoues les moindres assignacions données, et en quelle mannière elles s'accordoyent; si ta langue se tortille, si tu bronches, je te cloue avecque mon poignard... Parle!

— Clouez-moy, respartist la fille, vous ne saurez rien!

Le connestable, ayant mal pris ceste excellente response, la cloua net, tant le courroulx l'eschauffioyt; puys, revind en la chambre de sa femme, et dist à son escuyer qu'il renconstra par les desgrez, tout esveiglé aux abois de la fille :

— Allez là hault, j'ai corrigé ung peu fort la Billette!...

Devant qu'il reparust en présence de Bonne, il alla prendre son fils, lequel dormoyt comme ung enfant, et le traisna chez elle avecque des façons peu mignonnes.

La mère ouvrist les yeulx, et bien grands, comme pensez, aux cris de son petit; puys, fust granddement esmeue en le voyant aux mains de son mary, lequel avoyt la dextre ensanglantée et gettoyt ung resguard rouge à la mère et au fils...

— Qu'avez-vous?... dist-elle.

— Madame, demanda l'homme de briefve exécucion, cet enfant est-il issu de mes reins ou de ceulx à Savoisy, vostre amy?...

Sur ce propous, Bonne devind pasle, et saulta sur son fils comme une gresnouille effrayée qui se lance à l'eaue.

— Ah! il est bien à nous!... fist-elle.

— Si vous voulez ne pas voir rousler sa teste à vos piés, confessez-vous à moy et respondez droict.

— Vous m'avez adjoinct ung lieutenant!...

— Ouy, dà!...

— Quel est-il?...

— Ce n'est poinct Savoisy!... et je ne diray jamais le nom d'ung homme que je ne cognois pas!...

Là dessus, le connestable se leva, prist sa femme par le bras pour luy trancher la parolle d'ung coup d'espée; mais elle, luy gettant ung resguard impérial, s'escria :

— Oh, bien! tuez-moy, mais ne me touchez plus...

— Vous vivrez!... respartist le mary, pour ce que je vous réserve ung chastiment plus ample que la mort.

Et, redoubtant les engins, piéges, arraisonnements et artifices familiers aux femmes en ces cas fortuicts dont elles estudient, nuict et jour, les variantes, à part elles, ou entre elles, il se despartist sur ceste rudde et amère parolle. Il alla incontinent interroguer ses serviteurs, leur monstrant une face divinement terrible; aussy, tous lui respondirent comme à Dieu le père, au jour dernier quand ung chascun de nous fera son compte.

Nulz d'iceulx ne sceut le serieulx meschief qui estoyt au très-fonds de ces sommaires interroguatoires et astucieulses interlocucions; mais, de tout ce qu'ils disrent, par le connestable fust conclud que aulcun masle du logis n'avoyt mis le doigt dedans la saulce, hors mis ung de ses chiens qu'il trouva muet et auquel il avoyt donné commission de veigler aux jardins; alors, le prenant dans ses mains, il l'estouffa de raige.

Ce faict l'incitta péripathéticquement à supposer que le sous-connestable venoyt en son hostel par le jardin qui avoyt pour toute issue une potterne donnant sur le bord de l'eaue.

Besoing est de dire à ceux qui en ignorent, la situation de l'hostel d'Armaignac, lequel tenoyt un emplassement nottable près les maisons roïales de Sainct-Paul. Sur ce lieu, fust depuys basti l'hostel des Longueville.

Or, quant à présent, le logis d'Armaignac avoyt ung porche de belle pierre en la rue Sainct-Antoine; estoyt fortiffié de tout poinct; et, les haultz murs du costé de la rivière, en face l'isle aux Vasches, en l'endroict où est maintenant le port de la Gresve, estoyent garniz de tourelles. Le dessin de ce s'est veu longtems chez le sieur cardinal Duprat, chancelier du roy.

Le connestable vuyda sa cervelle; et, au fond, parmy ses plus belles embusches, tria la meilleure, et l'appropria si bien au cas eschéant que force es-

toyt au guallant de s'y prendre comme un lièvre dans ung collet.

— Par la mort-Dieu, dist-il, mon bailleur de cornes est pris et j'ai le temps de resver à savoir comment je l'accommoderai.

Vécy l'ordre de battaille que ce bon capittaine poislu qui faisoyt si grosses guerres au duc Jean-sans-Peur, commanda pour donner l'assault à son ennemy secret.

Il prist bon nombre de ses plus affectionnez et adroitz archiers, les aposta dedans les tours du quay, en leur ordonnant, soubz les plus griefves peines, de tirer sans aulcune distinction de gens, hors mis la connestable, sur les personnes de sa maison qui feroyent mine de sortir des jardins, et d'y laisser entrer nuictamment ou de jour le gentilhomme aimé.

Aultant en fust faict du costé du porche, en la rue Sainct-Antoine.

Les serviteurs, mesme le chapelain, eusrent consigne de ne poinct issir du logis soubz peine de mort.

Puys, la garde des deux flancs de l'hostel ayant esté commise à des soudards de sa compaignie d'ordonnance, lesquels eusrent charge de faire bonne guette, dans les rues lattérales, force estoyt que l'amant incogneu, auquel le connestable estoyt desbitteur de sa paire de cornes, fust saisy tout chauld, quand, ne saichant rien, il s'en viendroyt à l'heure accoustumée de l'amour, plantter insolemment son estendard au cueur des appartenances légitimes dudict seigneur comte.

C'estoyt une chausse-trappe où debvoyt tumber le plus fin homme à moins d'estre aussi sérieulsement protégé de Dieu que le bon sainct Pierre le fust par le Saulveur quand il l'empescha d'aller au fond de l'eaue, le jour où ils eusrent phantaisie d'essayer si la mer estoyt aussy solidde que le planchier des vasches.

Le connestable avoyt affaire à ceulx de Poissy et debvoyt se mettre en selle après le disner, en sorte que cognoissant ce desseing, la paouvre comtesse Bonne s'estoyt advizée, dès la veille, de convier son jeune serviteur à ce joly duel où toujours elle estoyt la plus forte.

Pendant que le connestable faisoyt à son hostel une ceincture d'yeulx et de mort, et embusquoyt des gens à luy, près la potterne, pour happer le guallant à la sortie, ne saichant d'où il tumberoyt, la connestable ne s'amusoyt poinct à lier des pois ou à voir de vasches noires dans les charbons.

D'abord, la chamberière clouée se descloua; puys, se traisnant chez sa maistresse, elle luy dist que le seigneur cocqu ne savoyt rien; et, devant que de rendre son asme, elle resconforta sa chière maistresse; en luy donnant pour seur que elle pourroyt se fier en sa sœur, laquelle estoyt lavandière en l'hostel, et d'acabit à se laisser hacher menu comme chair à saulcisse pour complaire à madame; que elle estoyt la plus adroite et miesvre commère du quartier, et renommée depuys les Tournelles jusqu'à la croix du Trahoir, parmy les gens de menu, comme fertille en invencions pour les caz pressez de l'amour.

Lors, tout en desplourant le trespas de sa bonne chamberière, la comtesse manda la lavandière, luy fist quitter ses buées, et se mist avecque elle à retourner le bissac aux bons tours; voulant saulver Savoisy, au prix de tout son heur à venir.

Et d'abord, les deux femelles deslibérèrent de luy faire savoir les soubpçons du seigneur de céans, et de l'engager à se tenir coi.

Vécy donc la bonne lavandière qui s'encharge de buée comme ung mulet et veult issir de l'hostel. Mais, au porche, elle trouve ung homme d'armes, lequel fist la sourde aureille à toutes les controverses de la buandière. Alors, elle se résolust, par un espécial devouement, de prendre le soudard par son endroict foyble, et l'émoustilla par tant de mignardizes, qu'il joua très-bien avecque elle, quoiqu'il fust houzé comme pour aller en guerre; mais, après le jeu, poinct ne voulust la laisser aller en la rue; et, encore qu'elle essayast de se faire sceller ung passe-port par quelques-ungs des plus beaulx, les croyant plus guallants, nul des archiers, gens d'armes et aultres, n'osa luy ouvrir ung seul des pertuys les plus estroicts du logis.

— Vous estes des meschants et des ingrats, leur dist-elle, de ne pas me rendre la pareille...

Heureulsement, à ce mestier, elle s'enquist de tout, et revind en grande haste près de sa maistresse, à qui elle racontta les estranges machinacions du comte.

Les deux femmes recommencèrent à tenir conseil, et n'eurent pas tant seullement devisé le tems de chanter deux *alleluia,* sur cet appareil de guerre, de guettes, deffenses, ordres, et disposicions esquivocques, sourdes, spécieulses et dyabolicques, que elles recogneurent, par le sixiesme sens dont toute femmelle est guarnie, l'espécial dangier qui menassoyt le paouvre amant.

Madame ayant bien tost sceu que elle seulle avoyt licence de sortir du logis, se hazarda vistement à proufficter de son droict; mais elle n'alla pas si loing que le ject d'ung cranequin; vu que le connestable avoyt commandé à quatre de ses paiges d'estre toujours en debvoir d'accompaigner la comtesse, et à deux enseignes de sa compaignie de ne la poinct quitter.

Lors la paouvre connestable revind à sa chambre, en plourant aultant que plourent ensemble toutes les Magdelaines qu'on voit ès tableaux d'église.

— Las, disoyt-elle, mon amant va donc estre desconfict, et plus ne le verray !... luy qui estoyt si doulx de parolles, si gracieulx au déduict. Ceste belle teste qui ha si souventes foys respozé sur mes genoulx, sera donc meurtrie... Comment ! je ne sauroys getter à mon mary une teste vuyde et de nul prix, en place de ceste teste pleine de charmes et de valleurs... Une teste orde, pour une teste parfumée !... une teste haïe, pour une teste d'amour !...

— Ha ! madame, s'escria la lavandière, si nous faisions pouiller des vestements d'homme noble au fils du Queux, lequel est fol de moy et m'ennuye bien fort ; puys que, l'ayant ainsy accoustré, nous le bouttions dehors par la potterne...

Là dessus, les deux femmes s'entre-resguardèrent d'ung œil assassin en dyable.

— Ce guaste-saulce, resprist-elle, une foys occiz, tous ces soudards s'envoleroyent comme des grues.

— Ouy ! — Mais le comte ne recognoistra-t-il pas le marmitteux ?

Et la comtesse se cognant au cueur s'escria, en branslant le chief :

— Non ! non ! ma mie, icy, c'est du sang noble qu'il fault verser, sans espargne aulcune.

Puys, elle pensa ung petit ; et, saultant de joie, elle accolla tout à coup la lavandière, en disant :

— J'ai saulvé mon amy, par ton conseil !... Aussy, je te solderay ceste vie jusques à ta mort !...

Sur ce, la comtesse seicha ses plours, se fist ung visaige de fiancée, prist son aumosnière, son livre d'heures, et devalla vers l'église de Sainct-Paul dont elle entendoyt sonner les cloches, vu que la darrenière messe alloyt se dire. Or, à ceste belle dévocion, ne failloyt jamais la connestable, en femme noyseuse comme toutes les dames de la court. Aussy nommoyt-on ceste messe, la *messe attornée,* pource que il ne s'y renconstroyt que muguetz, beaulx fils, jeunes gentilzhommes et femmes bien gorgiasées, de haults parfums ; brief, il ne s'y voïoyt poinct de robbes qui ne fussent armoiriées ; ni d'esperons qui ne fussent dorés.

Doncques, la comtesse Bonne s'y despartist, lairrant à l'hostel la buandière bien esbahie et enchargée d'avoir l'œil au grain ; puys, vind en grand' pompe, accompaignée de ses paiges, de deux enseignes, et gens d'armes, en la paroëssse.

Il est occurrent de dire que, parmy la bande de jolys chevalliers qui frestilloyent dans l'église, autour des dames, la comtesse en avoyt plus d'ung dont elle faisoyt la joie, et qui s'estoyt adonné du cueur, à elle ; suyvant la coustume du jeune aage où nous en couchons tant et plus sur nos tablettes, seullement à ceste fin d'en conquérir au moins une sur le grand numbre.

De ces oyseaulx de fine proye, lesquels ouvroyent toujours le bec et resguardoyent plus soubvent à travers les bancs et les pastenostres que devers l'autel et les presbtres, il y en avoyt ung auquel la comtesse faisoyt par foys l'aumosne d'ung coup d'œil, pource qu'il estoyt moins vestillant et plus profondément entrepris que tous aultres.

Cestuy-là se tenoyt coi, toujours collé au mesme pillier, n'en bougeant poinct, et vrayment ravy de la seulle veue de la dame qu'il avoyt esleue pour sienne. Son pasle visaige estoyt doulcement mélancholisié. Sa phyzionomie faisoyt preuve d'ung cueur bien estoffé, ung de ceulx qui se nourrissent d'ardentes passions, et s'abisment délicieulsement dans es désespérances d'ung amour sans advenirs. De ces gens, il y en ha peu ; pource que, d'ordinaire, on aime plus ceste chose que vous savez que les félicitez incogneues gissant et florissant au très-fond de l'asme.

Ce dict gentilhomme, encore que ses vestements fussent de bonne façon et propres et simples, ayant mesme ung certain goust respandu dans les agencements, sembloyt à la connestable debvoir estre ung paouvre chevallier, querant fortune et venu de loing avecque sa cappe et son espée pour tout pottaige. Aussy, tant par soubpçon de sa secrette misère ; tant pource qu'elle en estoyt bien aimée ; ung peu pource qu'il avoyt bonne contenance, beaulx cheveulx noirs, bien longs, belle taille ; et qu'il restoyt humble et soubmiz à tout, la connestable luy soubhaittoyt la faveur des femmes et de la fortune. Puys, pour ne poinct chommer de guallants, et, par ung penser de bonne mesnaigière, elle le reschauffoyt, suyvant ses phantaisies, par quelques menus suffraiges, petits resguards, qui serpentoyent devers luy comme de mordants aspics ; se mocquant de tout l'heur de ceste jeune vie, en princesse accoustumée à jouer des objects plus précieulx que n'estoyt ung simple chevallier. En effet, son mary, le connestable, hazardoyt le roïaulme et tout comme vous feriez d'ung teston au picquet.

Finablement, il n'y avoyt pas plus de trois jours, que, au deshucher des vespres, la connestable, monstrant de l'œil à la royne, ce poursuyvant d'amour, se prist à dire en riant :

— Voillà ung homme de qualitez.

Ce mot resta dans le beau langaige. Plus tard, il devind une façon de désigner les gens de la court. Ce fust à la connestable d'Armaignac et non à d'aultres sources que le françoys fust redevable de cette jolye expression.

Par cas fortuict, la comtesse avoyt renconstré vray à l'endroit du gentilhomme. C'estoyt ung chevallier sans bannière qui avoyt nom Julien de Boys-Bourdon, lequel n'ayant pas hérité sur son fief, assez de bois pour se faire mesme ung cure-dent,

et ne se cognoissant pas de plus beaulx biens que la riche natture dont sa déffuncte mère l'avoyt garni fort à propous, conceut d'en tirer rente et prouffict à la court, saichant combien les dames y estoyent friandes de ces bons revenus et les prisent hault et chier quand ils peuvent toujours estre perceus sans faulte entre deux soleils. Il y ha beaucoup de ses pareils qui ont ainsy pris l'estroite voye des femmes pour faire leur chemin; mais, luy, loing de mettre son amour en couppes réglées, despensa le fonds et tout, si tost que, venu à la messe attornée, il vid la triomphalle beaulté de la comtesse Bonne. Alors il chust en ung amour vray, lequel fust granddement de mize pour ses escuz, vu qu'il en perdist le boyre et le mangier. Ceste amour est de la pire espèce, pource qu'il vous incitte à l'amour de la diette, pendant la diette de l'amour; double maladie dont une suffict à estaindre ung homme.

Voillà quel estoyt le jeune sire auquel avoyt songé la bonne connestable et vers lequel elle venoyt viste pour le convier à mourir.

En entrant, elle vid le paouvre chevalier, qui, fidèle à son plaisir, l'attendoyt, le dos au pillier, comme ung souffretteux aspire au soleil, au printems, à l'aurore. Alors, elle destourna la veue, et voulust aller à la royne pour en requérir assistance en ce cas dezespéré, car elle eust pitié de son amant; mais ung des capittaines luy dist avec une grande teinte de respect :

— Madame, il y ha ordre de ne pas vous laisser la licence de parler à femme ou homme, quand mesme ce seroyt la royne ou vostre confesseur. Et comptez que nostre vie à tous est au jeu.

— Vostre estat, respondist-elle, n'est-il donc pas de mourir ?...

— Et aussy d'obéir !... respartist le soudard.

Doncques, la comtesse se mist en oraison à sa place accoustumée; et, resguardant encore son serviteur, elle luy trouva la face plus maigre et plus creuse que jamais elle n'avoyt esté.

— Bah ! se dist-elle, j'auray moins de soulcy de son trespas !... Il est quasy mort.

Sur ceste paraphrase de son idée, elle getta audict gentilhomme une de ces œillades chauldes, qui ne sont permises qu'aux princesses et aux galloises; et la faulse amour dont tesmoignèrent ses beaulx yeulx fist ung bon mal au guallant du pillier. Qui n'aime pas la chaloureuse attaque de la vie alors qu'elle afflue ainsy autour du cueur, et y gonfle tout !...

La connestable cogneut avecque ung plaisir toujours neuf en l'asme des femmes, l'omnipotence de son magnificque resguard, à la response que fist le chevallier sans rien dire. Et, de faict, la rougeur dont ses joues s'empourprèrent parla mieulx que les meilleures parolles des orateurs griecs et lattins, et fust bien entendue aussy !... A ce doux aspect, la comtesse, pour estre seure que ce n'estoyt poinct ung jeu de natture, prist plaisir à expérimenter jusqu'où alloyt la vertu de ses yeulx. Et, après avoir bien chauffé plus de trente fois son serviteur, elle s'affermist dans la créance qu'il pourroyt bravement mourir pour elle. Ceste idée la toucha si fort, que, par trois reprises, entre ses oraisons, elle fust chastouillée du dézir de luy mettre en ung tas toutes les joies de l'homme et de les luy résoudre en ung seul ject d'amour, affin de ne poinct estre reprouchée ung jour d'avoir dissipé non-seullement la vie, mais aussy le bonheur de ce gentilhomme.

Lorsque l'officiant se rettourna pour chanter l'*allez-vous en !*... à ce beau troupeau doré, la connestable sortist par le costé du pillier où estoyt son courtisan; et, quand elle passa devant luy, tascha de luy insinuer, par ung bon coup d'œil, le dessein de la suyvre. Puys, pour l'affermir dans l'intelligence et interprétacion significative de ce légier appel, la fine commère se revira ung petit après l'avoir despassé, pour derechief requérir sa compaignie.

Alors, elle le vid qui avoyt ung peu sailly de sa place, et n'ozoyt s'advancer, tant modeste il estoyt; mais, sur ce dernier signe, le gentilhomme, seur de n'estre poinct oultre-cuydant, se mesla dans le cortége, à pas menuz et peu bruyants, comme ung cocquebin qui a paour de se produire en ung de ces bons lieux qu'on dist maulvais. Et soit qu'il marchast arrière ou devant, à dextre ou à senestre, toujours la connestable luy laschoyt un luysant resguard pour l'appaster dadvantaige et mieulx l'attirer à elle, comme ung pescheur qui doulcement haulse le fil affin de souspeser le goujon.

Pour estre brief, la comtesse fist si bien le mestier des filles de joie quand elles travaillent pour amener l'eaue bénoiste en leurs moulins, qu'eussiez dist que rien ne ressemble tant à une pute qu'une femme de haulte naissance.

Et de faict, en arrivant au porche de son hostel, la connestable hésita d'y entrer; puys, derechief, destourna le visaige vers le paouvre chevallier pour l'invitter à l'accompaigner en luy descochant une œillade si diabolicque, qu'il accourust à la royne de son cueur, se cuydant appelé par elle. Aussitost, la comtesse luy offrist la main; et, tous deux, bouillants et frissonnants par causes contraires, se trouvèrent en dedans du logis.

A ceste male heure, madame d'Armaignac eust honte d'avoir faict toutes ces puttaineries au prouffict de la mort, et de trahir Savoisy pour le mieulx saulver; mais ce légier remord estoyt aussy boiteulx que les gros, et venoyt tardifvement. Voïant tout mis au jeu, la connestable s'appuya bien fort sur le bras de son serviteur, et lui dist :

— Venez viste en ma chambre; car besoing est que je vous parle...

Et luy, ne saichant poinct qu'il s'en alloyt de sa vie, ne trouva poinct de voix pour respondre, tant l'espoir d'ung prochain bonheur l'estouffa.

Quand la lavandière vid ce beau gentilhomme si vistement pesché :

— En dà, fist-elle, il n'y ha que les dames de la court pour de telles besognes!...

Puys, elle considéra ce courtizan par une salutacion profonde où se peignoyt le respect ironicque deu à ceulx qui ont le grand couraige de mourir pour si peu de chose.

— Picarde, fist la connestable en attirant à elle la lavandière par la cotte, je ne me sens poinct la force de luy advouer le loyer dont je vais payer son muet amour et sa belle croyance en la loyaulté des femmes...

— Bah! madame, pourquoy luy dire? Renvoyez-le bien content par la potterne!... Il meurt tant d'hommes à la guerre pour des riens, cestuy-là ne sauroyt-il mourir pour quelque chose?... J'en referay ung aultre si cela peut vous consoler.

— Allons!... s'escria la comtesse, je vais tout luy dire!... Ce sera la punicion de mon péché...

Cuydant que sa dame accordoyt avecque la meschine quelques menues disposicions et choses secrettes pour n'estre poinct troublée dans le discours qu'elle luy promettoyt, l'amant incogneu se tenoyt discrettement à distance en resguardant les mouches. Cependant, il pensoyt que la comtesse estoyt bien hardie; mais, aussy, comme auroyt faict mesme ung bossu, il trouva mille raisons de la justiffier, et se creut bien digne d'inspirer une telle follie.

Il estoyt dans ces bonnes pensées, quand la connestable ouvrit l'huis de son pourpris et convia son chevallier de l'y suivre.

Là, cette puissante dame dépoza tout l'appareil de sa haulte fortune, et devind simple femme en tombant aux piés de ce gentilhomme.

— Las! beau sire, dit-elle, je suys en grande faulte à vostre esguard. Escoutez!... A vostre despartie de ce logis, vous trouverez la mort... L'amour dont je suys affollée pour ung aultre m'a esblouye; et, sans que vous puissiez tenir sa place, icy, vous avez la sienne à prendre devant ses meurtriers... Vécy la joie dont je vous ai prié...

— Ha, respondist Boys-Bourdon en enterrant au fond de son cueur ung sombre désespoir, je vous rends grâces d'avoir usé de moy comme d'ung bien à vous appartenant... Oui, je vous aime tant, que, tous les jours, je resvoys à vous offrir, à l'imitacion des dames, une chose qui ne se puisse donner qu'une foys!... Or donc, prenez ma vie!

Et, le paouvre chevallier, en ce disant, la resguardoyt d'ung coup pour tout le tems qu'il auroyt eu à la voir pendant de longs jours.

Entendant ces braves et amoureulses parolles, Bonne se leva soubdain :

— Ah! n'estoyt Savoisy, que je t'aimeroys!.. dist-elle.

— Las, mon sort est donc accomply!... respartist Boys-Bourbon. Mon horoscope prédist que je mourray par l'amour d'une grande dame!... Ah, Dieu!... fist-il en empoignant sa bonne espée, je vais vendre chier ma vie, mais je mourray content en songeant que mon trespas assure l'heur de celle que j'aime!... Je vivrai mieulx en sa mémoire qu'en réalité.

Au vu du geste et de la face brillante de cet homme de couraige, la connestable fust férue en plein dans le cueur. Mais bien tost, elle fust picquée au vif de ce qu'il sembloyt vouloir la quitter, sans mesme requérir d'elle une légière faveur.

— Venez que je vous arme!... luy dist-elle en faysant mine de l'accoller

— Ha! ma dame, respondist-il en mouillant d'ung légier plour le feu de ses yeulx, voulez-vous rendre ma mort impossible, en attachant ung trop grand prix à ma vie?...

— Allons!... s'escria-t-elle domptée par ceste ardente amour, je ne sais la fin de tout cecy; mais viens!... Après nous irons tous périr à la potterne!...

Mesme flamme embrazant leurs cueurs, mesme accord ayant sonné pour tous deux, ils s'entre-accollèrent de la bonne façon; et dans le délicieux accès de ceste folle fiebvre que vous cognoissez, j'espère, ils tombèrent en ung profond oubly des dangiers de Savoisy, des leurs, du connestable, de la mort, de la vie, et de tout.

Pendant ce, les gens de la guette au porche estoyent allez informer le connestable de la venue du guallant, et luy dire comment l'enraigé gentilhomme n'avoyt tenu compte des œillades que, pendant la messe et durant le chemin, la comtesse luy avoyt gettées à celle fin de l'empescher d'estre desconfict.

Ils renconstrèrent leur maistre en grande haste d'arriver à la potterne, pource que, de leur costé, ses archiers du quay l'avoyent aussy huchié, de loing, luy disant :

— Vécy le sire de Savoisy qui entre!...

Et de faict, Savoisy estoyt venu à l'heure assignée; et comme font tous les amants, ne pensant qu'à sa dame, il n'avoyt poinct vu les espies du comte, et s'estoyt coulé par la potterne.

Ce conflict d'amants fust cause que le connestable arresta tout court les parolles de ceulx qui ve-

noyent de la rue Sainct-Antoine, en leur disant avecque ung geste d'aucthorité qu'ils ne s'advizèrent pas de contredire :

— Je sais que la beste est prise !...

Là dessus, tous se gettèrent à grand bruit par la susdicte potterne, en criant :

— A mort !... à mort !...

Et gens d'armes, archiers, connestable, capittaines, courusrent sus à Charles Savoisy, filleul du roy, lequel ils assaillisrent jouxte la croizée de la comtesse ; et, par ung cas nottable, les gémissements du paouvre jeune homme s'exhalèrent douloureulsement meslés aux hurlements des soudards, pendant les soupirs passionnez et les cris que poussoyent les deux amants, lesquels se hastèrent en grand paour.

— Ah ! fist la comtesse en blanchissant de terreur, Savoisy meurt pour moy !...

— Mais, je vivray pour vous !... respondit Boys-Bourdon, et me trouveray encore bien heureulx en payant mon bonheur du prix dont se paye le sien !...

— Mussez-vous dedans ce bahust !... cria la comtesse, j'entends le pas du connestable !...

Et, de faict, mon sieur d'Armagnac se monstra bien tost, avecque une teste à la main, et la posant toute sanglante sur le hault de la cheminée :

— Vécy, madame, dist-il ung tableau qui vous endoctrinera sur les debvoirs d'une femme envers son mary !...

— Vous avez tué ung innocent !... respondist la comtesse sans paslir. Savoisy n'estoyt pas mon amant !...

Et, sur ce dire, elle resguarda fièrement le connestable avecque ung visaige masqué de tant de dissimulacion et d'audace féminines que le mary resta sot comme une fille qui laisse échapper quelque note d'en bas devant une nombreuse compaignie, et il fut en doubte d'avoir faict ung malheur.

— A qui songiez-vous donc ce matin ?... demanda-t-il.

— Je resvoys du roy !... fist-elle.

— Et doncques, ma mie, pourquoy ne pas me l'avoir dist ?

— M'auriez-vous creu, dans la bestialle cholère où vous estiez ?...

Le connestable se secoua l'aureille, et reprist :

— Mais comment Savoisy avoyt-il une clef de nostre potterne ?

— Ah ! je ne sais pas, dist-elle briefvement, si vous aurez, pour moy, l'estime de croire ce que j'ai à vous respondre.

Et la connestable vira lestement sur ses talons, comme girouette tournée par le vent, faisant mine d'aller vacquer aux affaires du mesnaige.

Pensez que monsieur d'Armaignac fust granddement embarrassé de la teste du paouvre Savoisy ; et que, de son costé, Boys-Bourdon n'avoyt nulle envie de tousser, en entendant le comte qui grommeloyt tout seul des parolles de toutes sortes.

Enfin le connestable frappa deux grands coups sur la table et dist :

— Je vais tumber sur ceux de Poissy !...

Puys, il se despartist ; et, quand la nuict fust venue, Boys-Bourdon se saulva de l'hostel sous un desguisement quelconque.

Le paoùvre Savoisy fust moult plouré de sa dame qui avoyt faict tout le plus qu'une femme peut faire pour deslivrer un amy ; et, plus tard, il fust mieulx que plouré, il fust regretté ; vu que la connestable ayant racontté ceste adventure à la royne Isabeau, celle-cy desbaucha Boys-Bourbon du service de sa cousine et le mist au sien propre, tant elle fust touchiée des qualitez et du ferme couraige de ce gentilhomme.

Boys-Bourdon estoyt ung homme que la Mort avoyt bien recommandé aux dames.

En effect, il se banda si fièrement contre tout, dans la haulte fortune que lui fist la royne, qu'ayant mal traicté le roy Charles, ung jour où le paouvre homme estoyt dans son bon sens, les courtizans, jaloux de sa faveur, advertisrent le roy de son cocquaige.

Alors, Boys-Bourdon fust en ung moment cousu dans un sac et getté en la Seyne proche le bac de Charenton, comme ung chascun sait.

Je n'ai nul besoing d'adjouster que, depuys le jour où le connestable s'advisa de jouer inconsidérément des coulteaulx, sa bonne femme usa si bien des deux morts qu'il avoyt faicts, et les lui getta si soubvent au nez, qu'elle le rendist doulx comme le poil d'ung chat, et le mist dans la bonne voye du mariaige.

Luy, la proclamoyt une prude et honneste connestable, comme de faict elle estoyt.

Comme ce livre doibt, suyvant les maximes des grands autheurs anticques, joindre aulcunes choses utiles aux bons rires que vous y ferez et contenir des préceptes de hault goust, je vous diray la quintessence de cestuy conte estre cecy :

Que jamais les femmes n'ont besoing de perdre la teste dans les caz graves pource que le Dieu d'amour jamais ne les habandonne, surtout quand elles sont belles, jeunes et de bonne maison.

Puys, que les guallants, en soy rendant à des assignacions amoulreuses, ne doibvent jamais y aller comme des estourneaulx ; mais avecque mesure, et bien tout voir autour des clappiers, pour ne poinct tumber en certaines embusches, et soy conserver ; car, après une bonne femme, la chose la plus précieulse est certes ung joly gentilhomme.

LA

PUCCELLE DE THILHOUZE.

Le seigneur de Valesnes, lieu plaisant dont le chasteau n'est poinct loing du bourg de Thilhouze, avoyt prist une chétifve femme laquelle par rayson de goust ou de desgoust, plaisir ou desplaisir, maladie ou santé, laissoyt jeusner son bon mary des doulceurs et sucreries stipulées en tous contracts de mariaige.

Pour estre juste, fault dire que ce dessus dict seigneur estoyt ung masle bien ord et sale, toujours chassant les bestes faulves, et pas plus amuzant que n'est la fumée dans les salles. Puys, par appoinct du compte, le susdict chasseur avoyt bien une soixantaine d'années desquelles il ne sonnoyt mot, pas plus que la veufve d'ung pendu ne parle de chordes.

Mais, la natture qui, les tortus, bancales, aveugles et laids, gette à pannerées icy bas, sans en avoir plus d'estime que des beaulx, vu que, comme les ouvriers en tapisseries, elle ne sait ce qu'elle faict, donne mesme appetist à tous, et à tous mesme goust au potaige. Aussy, par adventure, chaque beste trouve une escurie; de là, le proverbe : il n'y ha si vilain pot qui ne renconstre son couvercle.

Or, donc, le seigneur de Valesnes cherchoyt partout de jolys pots à couvrir; et, souvent, oultre le faulve, courroyt la petite beste; mais les terres estoyent desgarnies de ce gibbier à haulte robbe; et ung puccelaige coustoyt bien chier à descotter.

Ceppendant, force de furetter, force de s'enquérir, il advind que le sieur de Valesnes fust adverty que, dans Thilhouze, estoyt la veufve d'ung tisserand, laquelle avoyt ung vray thrésor en la personne d'une petite garse de seize ans, dont jamais elle n'avoyt quitté les juppes et qu'elle mennoyt elle-mesme faire de l'eaue, par haulte prévoyance maternelle; puys, la couchoyt dedans son propre lict; la veilloyt, la faisoyt lever de mattin, la lassoyt à telz travaulx que, à elles deux, elles gaignoyent bien huict sols par chascun jour; et, aux festes, la tennoyt en laisse à l'ecclize, luy donnant à grand peine le loizir de broutter ung mot de joyeulsetez avecque les jeunes gars, encore ne falloyt-il poinct trop jouer des mains avecque la puccelle.

Mais les tems de ce tems là estoyent si durs que la veufve et sa fille avoyent juste du pain assez pour ne poinct mourir de faim; et comme elles demouroyent chez ung de leurs parents paouvres, souvent elles manquoyent de boys en hiver, et de harddes en esté; debvoyent des loyers à effrayer ung sergent de justice, lesquels ne s'effrayent poinct facillement des debtes d'aultruy. Brief, si la fille croissoyt en beaulté, la veufve croissoyt en misère, et s'endebtoyt très-fort pour le puccelaige de sa garse, comme ung alquémiste pour son creuset où il fond tout.

Lorsque ses enquestes fusrent faictes et parfaictes, ung jour de pluye, ledict sire de Valesnes vind par cas fortuict dedans le tauddis des deux fileuses, et, pour soy seicher, envoie querir des fagotz au Plessis voisin. Puys, en attendant, il s'assist sur ung escabeau entre les deux paouvres femmes.

A la faveur des umbres grises et demi-jour de la cabane, il vid le doulx minois de la puccelle de Thil-

houze; ses bons bras rouges et fermes; ses avant-postes durs comme bastions qui déffendoyent son cueur du froid; sa taille ronde comme ung jeune chesne; le tout bien frais et net et fringuant et pimpant comme une première gellée; verd et tendre comme une pousse d'apvril; enfin elle ressembloyt à tout ce qu'il y ha de joly dans le monde. Elle avoyt les yeulx d'ung bleu modeste et saige; et le resguard encore plus coi que cestuy de la Vierge, vu que elle estoyt moins advancée, n'ayant poinct eu d'enfant.

Ung qui luy auroyt dist :

— Voulez-vous faire la joie?

Elle auroyt respondu :

— En dà, par où?...

Tant elle sembloyt nice et peu ouverte aux compréhensions de la chose.

Aussy le bon vieulx seigneur tortilloyt sur son escabelle, flairoyt la fille et se deshanchoyt le col comme ung cinge voulant attrapper des noix grollières. Ce que voïoyt bien la mère, et ne souffloyt mot, en paour du seigneur qui avoyt à luy tout le païs.

Quand le fagot fust mis en l'astre et flamba, le bon chasseur dist à la vieille :

— Ah! ah! cela reschauffe presque aultant que les yeulx de vostre fille...

— Las, mon seigneur, fist-elle, nous ne pouvons rien cuyre à ce feu là...

— Si... respondist-il.

— Et comment?...

— Ah, ma mie, prestez vostre garse à ma femme qui a besoing d'une chamberière, nous vous païerons bien deux fagotz tous les jours.

— Ha, mon seigneur, et que cuyroys-je donc à ce bon feu de mesnaige?...

— Et bien, reprist le vieulx braguard, de bonnes bouillies, car je vous bailleray à rentte ung minot de bled par sayson.

— Et donc, reprist la vieille, où les mettroys-je?...

— Dans vostre mette!... s'écria l'acquéreur de puccelaiges.

— Mais je n'ai poinct de mette, ni de bahust, ni rien.

— Et bien, je vous donneray des mettes, des bahusts et des poëles, des buyes, ung bon lict avec sa pente, et tout...

— Vère, dist la bonne veufve, la pluye les guastera... je n'ai poinct de maison...

— Voyez-vous pas d'icy, respondist le seigneur, le logis de la Tourbellière, où demouroyt mon paouvre picqueur, Pillegrain, qui ha esté esventré par ung sanglier?

— Ouy, fist la vieille.

— Eh bien, vous vous boutterez là-dedans, jusques à la fin de vos jours...

— Par ma fy, s'escria la mère, en lairrant tumber sa quenoille, dictes-vous vray?...

— Ouy...

— Et donc, quel loyer donnerez-vous à ma fille?...

— Tout ce qu'elle vouldra gaigner à mon service... dist le seigneur.

— Oh, mon seigneur, vous voulez gausser!...

— Non!... dist-il.

— Si!... dist-elle.

— Par sainct Gatien, sainct Éleuthère, et par les mille millions de saincts qui grouillent là-hault, je jure que...

— Eh bien, si vous ne gaussez poinct, reprist la bonne-mère, je vouldroys que ces fagotz fussent, ung petit brin, passés pardevant le notaire...

— Par le sang du Christ et le plus mignon de vostre fille, ne suys-je poinct gentilhomme? Ma parolle vault le jeu!...

— Ah bien, je ne dis non, mon seigneur; mais aussy vray que je suys une paouvre filandière, j'aime trop ma fille pour la quitter... Elle est trop jeune et foyble encore, elle se romproyt au service. Hier, au prosne, le curé disoyt que nous respondrons à Dieu de nos enfants...

— La la, fist le seigneur, allez querir le nottaire...

Ung vieulx buscheron courust au tabellion; lequel vind et dressa bel et bien ung contract, auquel le sire de Valesnes mist sa croix, ne saichant point escrire; puys, quand tout fust scellé, signé :

— Eh bien, la mère, dist-il, ne respondez-vous donc plus du puccelaige de vostre fille à Dieu?...

— Ah, mon seigneur, le curé disoyt jusques à l'aage de rayson, et ma fille est bien raysonnable...

Lors, se retournant vers elle :

— Marie Ficquet, reprist la vieille, ce que tu as de plus chier est l'honneur; et, là où tu vas, ung chascun, sans compter mon seigneur, te le vouldra tollir; mais tu vois tout ce qu'il vault!... Par ainsy, ne t'en deffais qu'à bon escient et comme il fault. Or, pour ne poinct contaminer ta vertu devant Dieu et les hommes (à moins de motifs légittimes), ayes bien soing, par advance, de faire saulpoudrer, ung petit, ton cas de mariaige; aultrement, tu irais à mal...

— Ouy, ma mère, fist la puccelle.

Et là-dessus, elle sortist du paouvre logis de son parent et vind au chasteau de Valesnes pour y servir la dame qui la trouva fort jolye et à son goust.

Quand ceux de Valesnes, Saché, Villaines et aultres lieux apprindrent le hault prix donné de la puccelle de Thilhouze, les bonnes femmes de mesnaige, recognoissant que rien n'estoyt plus prouffictable que la vertu, taschèrent d'eslever et nourrir toutes leurs filles puccelles; mais le mettier fust

aussi chanceulx que celui d'éducquer les vers à soie, si subjects à crever; vu que les puccelaiges sont comme les neffles qui murissent viste sur la paille. Ceppendant, il y eust quelques filles, pour ce nottées en Touraine, et qui passèrent pour vierges dans tous les couvents de relligieulx, ce dont je ne vouldroys poinct respondre; ne les ayant poinct vériffiéez en la manière enseignée par Verville, pour recognoistre la parfaicte vertu des filles.

Finablement, Marie Ficquet suyvist le saige advis de sa mère, et ne voulsit entendre aulcune des doulces requestes, parolles dorées, et cingeries de son maistre, sans estre ung peu trempée de mariaige.

Quand le vieulx seigneur faisoyt mine de la voulloir margaulder, elle s'effarouchoyt comme une chatte à l'approuche d'ung chien, en criant :

— Je le diray à madame....

Brief, au bout de six mois, le sire n'avoyt pas encore seullement recouvré le prix d'ung seul fagot. A toutes ses besognes, la Ficquet, toujours plus ferme et plus dure, une foys respondoyt à la gracieulse queste de son seigneur :

— Quand vous me l'aurez osté, me le rendrez-vous?... Hein!

Puys, en d'aultres tems disoyt : — Quand j'auroys aultant de pertuys qu'en ont les cribles, il n'y en auroyt pas ung seul pour vous, tant laid je vous trouve!...

Ce bon vieulx prenoyt ces propous de villaige pour fleurs de vertu, et ne chailloyt poinct à faire de petits signes, longues harangues, et cent mille serments; car, force de voir les bons gros avant-cueurs de ceste fille, ses cuisses rebondies, qui se mouloyent en relief, à certains mouvements, à travers ses cottes; et force d'admirer aultres choses capables de brouiller l'entendement d'ung sainct, ce bon chier homme s'estoyt énamouré d'elle avecque une passion de vieillard, laquelle augmente en proportions géométrales, au rebours des passions de jeunes gens; pource que les vieulx aiment avec leur foyblesse qui va croissant; et les jeunes, avecque leurs forces qui s'en vont diminuant.

Aussy, pour ne donner aulcune rayson de refus à ceste fille endyablée, le seigneur prist à partie ung sien sommelier, aagé de plus de septante et quelques années, et lui fist entendre qu'il debvoyt se marier afin de reschauffier sa peau, et que Marie Ficquet seroyt bien son faict.

Le vieulx sommelier, qui avoyt gaigné trois cents livres tournoys de rentte à divers services dans la maison, vouloyt vivre tranquille sans ouvrir de nouveau les portes de devant; mais le bon seigneur l'ayant prié de se marier ung peu, pour luy faire plaisir, l'assura qu'il n'auroyt nul soulcy de sa femme. Alors le vieulx sommelier s'engarria par obligeance dans ce mariaige.

Le jour des fiançailles, Marie Ficquet, débriddée de toutes ses raisons, et ne pouvant objecter aulcun grief à son poursuyvant, se fist octroyer une grosse dot, et ung douayre pour le prix de sa defloraison; puys, bailla licence au vieulx cocquart de venir tant qu'il pourroyt couchier avecque elle, luy promettant aultant de bons coups que de grains de bled donnés à sa mère; mais, à son aage, ung boisseau luy suffisoyt.

Les nopces faictes, poinct ne faillist le seigneur, aussitost sa femme mise en toille, de s'esquicher devers la chambre, bien verrée, nattée et tappissée, où il avoyt logé sa poulette, ses renttes, ses fagotz, sa maison, son bled et son sommelier.

Pour estre brief, saichez qu'il trouva la puccelle de Thilhouze la plus belle fille du monde, jolye comme tout, à la doulce lumière du feu qui petilloyt dans la cheminée, bien noyseulse entre les draps, cherchant castilles, sentant une bonne odeur de puccelaige, et, de prime faict, n'eust aulcun regret au grand prix de ce bijou.

Puys, ne pouvant se tenir de despescher les premières bouchiées de ce friant morceau roïal, le seigneur se mist en debvoir de franfrelucher, en maistre passé, ce jeune formulaire. Vécy donc le bienheureulx qui, par trop grande gloutonnerie, vétille, glisse, enfin ne sait plus rien du joly mestier d'amour.

Ce que voyant, après ung moment, la bonne fille dist innocemment à son vieulx cavallier :

— Monseigneur, si vous y estes, comme je pense, donnez, s'il vous plaist, ung peu plus de vollée à vos cloches.

Sur ce propous, qui finist par se respandre je ne sais comment, Marie Ficquet devind fameulse, et l'on dist encore en nos païs :

— C'est une puccelle de Thilhouze!...

En moquerie d'une mariée, et pour signifier une *friquenelle*.

Friquenelle se dist d'une fille que je ne vous soubhaite poinct de trouver en vos draps la première nuict de vos nopces, à moins que vous ne soyez nourry dans la philosophie du Porticque, où l'on ne s'estomiroyt d'aulcun meschief.

Et il y ha beaucoup de gens contraincts d'estre stoïciens en ceste conjoncture droslastique, laquelle se renconstre encore assez souvent; car la natture tourne, mais ne change poinct; et toujours il y aura de bonnes puccelles de Thilhouze, en Touraine et ailleurs.

Que si vous me demandiez maintenant en quoy consiste et où esclatte la moralité de ce contte, je seroys bien en droict de respondre aux dames :

Que les *Cent Contes droslaticques* sont plus faicts pour apprendre la morale du plaisir que pour procurer le plaisir de faire de la morale.

Mais, si c'estoyt ung bon vieulx braguard bien desreiné qui m'interlocutast, je luy diroys avecque les gracieulx mesnagements deus à ses perruques jaunes ou grises :

Que Dieu ha voulu punir le sieur de Valesnes d'avoir essayé d'achepter une danrée faicte pour estre donnée.

LE FRÈRE D'ARMES.

Au commencement du regne du roy Henry secund du nom, lequel aima tant la belle Diane, il y avoyt encore une quérimonie dont l'usaige s'est depuis beaucoup affoybly; et, qui ha tout à faict disparu comme une infinité de bonnes choses du vieulx tems.

Ceste belle et noble coustume estoyt le choix d'ung frère d'armes que faisoyent tous les chevalliers.

Doncques, après s'estre cogneus pour deux hommes loyaulx et braves, ung chascun de ce gentil couple estoyt marié pour la vie à l'aultre; tous deux devenoyent frères; l'ung debvoyt deffendre l'aultre à la battaille parmy les ennemis qui le menassoyent; et, à la court, parmy les amis qui en médisoyent. En l'absence de son compaignon, l'aultre estoyt tenu de dire à ung qui auroyt accusé son bon frère de quelque desloyaulté, meschanterie ou noirceur feslonne : — Vous en avez menty par vostre gorge!... Et aller sur le pré, vistement, tant seur on estoyt de l'honneur l'ung de l'autre.

Il n'est pas besoing d'adjouster que l'ung estoyt toujours le secund de l'aultre, en toute affaire, meschante ou bonne; et qu'ils partageoyent tout bonheur ou malheur...

Ils estoyent mieulx que les frères qui ne sont conjoincts que par les hazards de la natture; vu qu'ils estoyent fraternisés par les liens d'ung sentiment espécial, voulentaire et mutuel.

Aussy, la fraternité des armes ha-t-elle produict de beaulx traicts, aussy braves que ceulx des anciens Griecs, Romains ou aultres... Mais cecy n'est poinct mon subject. Le récit de ces choses se trouve escript par les historiens de nostre païs, et ung chascun les sait.

Doncques, en ce tems-là, deux jeunes gentilzhommes de Touraine, dont l'ung estoyt le cadet de Maillé, l'aultre le sieur de Lavallière, se fisrent frères d'armes le jour où ils gaignèrent leurs esperons. Ils sortoyent de la maison de monsieur de Montmorency où ils fusrent nourriz des bonnes doctrines de ce grand capittaine, et avoyent monstré combien la valleur est contagieulse en ceste belle compaignie, pource que, à la battaille de Ravennes, ils mérittèrent les louanges des plus vieulx chevalliers.

Ce fust dans la meslée de ceste rudde journée que Maillé, saulvé par le susdict Lavallière, avecque lequel il avoyt eu quelques noises, vid que ce gentilhomme estoyt ung noble cueur. Comme ils avoyent receu chascun des eschancreures en leur pourpoinct, ils baptizèrent ceste fratternité dans leur sang, et fusrent traittés ensemble, dans ung mesme lict, soubz la tente de monsieur de Montmorency, leur maistre.

Il est besoing de vous dire que, à l'enconstre des habitudes de sa famille où il y ha toujours eu de jolys visaiges, le cadet de Maillé n'estoyt poinct de physionomie plaisante, et n'avoyt guères pour luy que la beaulté du dyable; du reste descouplé comme ung levrier, large des espaules et taillé en force comme le roy Pepin, lequel fust un terrible jouxteur.

Au rebours, le sire de Chateau-Lavallière estoyt un fils goldronné, pour qui sembloyent avoir esté inventées les belles dentelles, les fins haults de chausses, et les souliers à fenestre. Ses longs cheveulx cendrés estoyent jolys comme une chevelure de dame; et, c'estoyt, pour estre court, ung enfant avec lequel toutes les femmes auroyent bien voulu jouer. Aussi, ung jour, la Dauphine, niepce du pape, dist en riant à la royne de Navarre, vu qu'elle ne haïssoyt poinct ces bonnes drosleries :

— Que cestuy paige estoyt ung emplastre à guarir de tous les maulx !...

Ce qui fist rougir le joly petit Tourangeau, pource que, n'ayant encore que seize ans, il prist cette guallanterie comme ung reproche.

Lors, au rettourner d'Italie, le cadet de Maillé trouva ung bon chaussepied de mariaige que luy avoyt traficqué sa mère en la personne de mademoiselle d'Annebault, laquelle estoyt une gracieulse fille, riche de mine et bien fournie de tout, ayant ung bel hostel en la rue Barbette, guarny de meubles et tableaux italiens, et force dommaines considérables à recueillir.

Quelques jours après le trespassement du roy Françoys, adventure qui planta la terreur au fond de tous les caz, pource que ledict seigneur estoyt mort par suitte du mal de Naples; et que, doresenavant, il n'y avoyt poinct de sécurité mesme avecque les plus haultes princesses; le dessus dict Maillé fust contrainct de quitter la court pour aller accommoder aulcunes affaires de griefve importance dans le Piémont. Comptez qu'il luy desplaisoyt beaucoup de laisser sa bonne femme, si jeunette, si friande, si noyseulse, au milieu des dangiers, poursuittes, embusches et surprises de ceste guallante compaignie où estoyent tant de beaulx fils, hardis comme des aigles, fiers de resguard et amoureulx de femmes aultant que les gens sont affammés de jambons à Pasques.

Dans ceste haulte jalouzie, tout luy estoyt bien desplaisant; mais force de songer, il s'advisa de cadenasser sa femme, ainsy qu'il va estre dict.

Il invitta son bon frère d'armes à venir au petit jour, le mattin de sa despartie. Or, dès qu'il entendist le cheval de Lavallière dans sa court, il saulta hors de son lict, y laissant sa doulce et blanche moitié sommeiglant encore de ce petit sommeil brouïnant, tant aimé de tous les friands de paresses.

Lavallière vind à luy, et les deux compaignons se mussant dans l'embrazure de la croizée, ils s'accollèrent par une loïalle poignée de main; puys, de prime face, Lavallière dist à Maillé :

— Je seroys venu ceste nuict sur ton advis; mais j'avoys ung proccès amoureulx à vuyder avec ma dame qui me bailloyt assignacion; doncques je ne pouvoys aulcunement faire deffault; mais je l'ai quittée de mattin... Veulx-tu que je t'accompaigne, je luy ai dict ton despart, elle m'a promis de demourer, sans aulcun amour, sur la foy des traictés... Si elle me truphe, ung amy vault mieulx qu'une maistresse !...

— Oh ! mon bon frère, respondist Maillé tout esmeu de ces parolles, je veulx te demander une preuve plus haulte de ton brave cueur... Veulx-tu avoir la charge de ma femme, la déffendre contre tous, estre son guyde, la tenir en lesse, et me respondre de l'intégrité de ma teste ?... Tu demoureras icy, pendant le tems de mon absence, dans la salle verde, et seras le chevallier de ma femme...

Lavallière fronssa les sourcils et dist :

— Ce n'est ni toy, ni ta femme, ni moy que je redoubte, mais les meschants qui proufficteront de cecy pour nous brouiller comme des escheveaulx de soie...

— Ne sois poinct en déffiance de moy !... reprist Maillé, serrant Lavallière contre luy. Si tel estoyt le bon voulloir de Dieu que j'eusse le malheur d'estre cocqu, je seroys moins marry que ce fust à ton advantaige... Mais, par ma foy, j'en mourroys de chagrin, car je suys bien assotté de ma bonne, fraische et vertueulse femme...

Sur ce dire, il destourna la teste pour ne poinct monstrer à Lavallière l'eaue qui luy venoyt aux yeulx, mais le joly courtizan vid cette semence de plours; et, lors, prenant la main de Maillé :

— Mon frère, luy dist-il, je te jure ma foy d'homme que, paravant qu'ung quelqu'un touche à ta femme, il aura sentu ma dague au fond de sa fressure... Et, à moins que je ne meure, tu la retrouveras intacte de corps, sinon de cueur, pource que la pensée est hors du pouvoir des gentilzhommes...

— Il est donc dist là-hault, s'escria Maillé, que je seray toujours ton serviteur et ton obligé.

Là-dessus le compaignon partist pour ne poinct mollir dans les interjections, plours, et aultres saulces que respandent les dames en adieulx; puys, Lavallière l'ayant conduict à la porte de la ville, revind en l'hostel, attendist Marie d'Annebault au deshucher du lict, luy apprist la despartie de son bon mary, lui offrist d'estre à ses ordres, et, le tout, avecque des manières si gentilles, que la plus vertueulse femme eust esté chatouillée du dézir de guarder à soy le chevallier. Mais, de ces belles pastenostres, n'estoyt aulcun besoing pour endoctriner la dame, vu qu'elle avoyt presté l'aureille aux discours des deux amis, et s'estoyt grandement offensée des doubtes de son mary.

Hélas ! comptez que Dieu seul est parfaict ! Dans toutes les idées de l'homme, il y aura toujours un

costé maulvais; et, c'est, ouy dà, une belle science de vie, mais science impossible, que de tout prendre, mesme ung baston, par le bon bout. La cause de ceste grande difficulté de plaire aux dames est qu'il y ha, chez elles, une chose qui est plus femme qu'elles; et, n'estoyt le respect qui leur est deu, je diroys ung aultre mot. Or, nous ne debvons jamais resveigler les phantaisies de ceste chose malivole. Mais le parfaict gouvernement des femmes est œuvre à navrer ung homme, et nous fault rester en totale submission d'elles; c'est, je cuyde, le meilleur sens pour desnouer la très-angoisseuse énigme du mariaige.

Doncques, Marie d'Annebault se tinst heureuse des bonnes façons et offres du guallant; mais il y avoyt, en son soubrire, un malicieulx esperit; et, pour aller ronddement, l'intencion de mettre son jeune garde-chose entre l'honneur et le plaisir; de si bien le requérir d'amour, le tant testonner de bons soings, le pourchasser de resguards si chaulds, qu'il fust infidelle à l'amité, au prouffict de la gualantize.

Tout estoyt en bon poinct pour les mennées de son desseing, vu les accointances que le sire de Lavallière estoyt tenu d'avoir avecque elle par son séjour en l'hostel. Et, comme il n'y ha rien au monde qui puisse destourber une femme de ses visées; en toute occurrence, la cingesse tendoyt à l'empiéger dans ung lacqs.

Tantost, le faisoyt rester siz près d'elle, devant le feu, jusques à douze heures de la nuict, luy chantant des refrains; et, sur toute chose, luy monstrant ses bonnes espaules, les tentacions blanches dont son corsaige estoyt plein; enfin, luy gettant mille resguards cuysants; le tout, sans avoir la physionomie des pensées qu'elle guardoyt sous son aureille.

Tantost elle se pourmenoyt avecque luy, de mattin, dans les jardins de son hostel, et s'appuyoyt bien fort sur son bras, le pressoyt, soupiroyt; luy faisoyt nouer le lasset de son brodequin, qui, toujours, se destortilloyt à poinct nommé.

Puys, c'estoyent mille gentilles parolles, et de ces choses auxquelles entendent si bien les dames; petits soings pour l'hoste: comme venir voir s'il avoyt ses aises; si le lict estoyt bon; si la chambre propre; s'il y avoyt bon aër; si, la nuict, il sentoyt aulcuns vents coulis; si, le jour, avoyt trop de soleil; luy demandant de ne luy rien celer de ses phantaisies et moindres voulentés, disant:

— Avez-vous coustume de prendre quelque chose au mattin, dans le lict?... Soit de l'hydromel, du laict, ou des espices?... Mangez-vous bien à vos heures? Je me conformeray à tous vos dézirs.... dictes!... Vous avez paour de me demander... allons...

Elle accompaignoyt ces bonnes doreloteries de cent mignardizes, comme de dire en entrant:

— Je vous gehenne, renvoyez-moy... Allons, besoing est que vous soyez libre... Je m'en vais...

Et toujours estoyt gratieulsement invittée à rester.

Et toujours la ruzée venoyt vestue à la légière, monstrant des eschantillons de sa beaulté, à faire hennir ung patriarche aussy ruyné par le tems que debvoyt l'estre le sieur de Mathusalem à cent soixante ans.

Le bon compaignon, estant fin comme soie, larroyt aller toutes les mennées de la dame, bien content de la voir occupée de luy, vu que c'estoyt aultant de gaigné; mais, en frère loïal, il remettoyt toujours le mary absent soubz les yeulx de son hostesse.

Or, ung soir, la journée ayant esté très-chaulde, Lavallière redoubtant les jeux de la dame, luy dist: comme Maillé l'aimoyt fort; qu'elle avoyt à elle ung homme d'honneur, ung gentilhomme bien ardent pour elle, et bien chastouilleux de son escu...

— Pourquoy donc, dist-elle, s'il en est chastouilleux, vous ha-t-il mis icy?...

— N'est-ce pas une haulte prudence?... respondist-il. N'estoyt-il pas besoing de vous confier à quelque deffenseur de vostre vertu; non qu'il luy en faille ung; mais pour vous protéger contre les maulvais...

— Doncques, vous estes mon gardien!... fist-elle.

— J'en suis fier! s'escria Lavallière.

— Vère! dist-elle, il a bien mal choisy...

Ce propous fust accompaigné d'une œillade si cruellement lascive, que le bon frère d'armes prist, en mannière de reprouche, une contenance fraische, et laissa la belle dame seulle; laquelle fust picquée de ce reffus tacite d'entamer la battaille des amours.

Elle demoura dans une haulte méditacion, et se mist à querir l'obstacle vérittable qu'elle avoyt renconstré; car il ne sauroyt venir en l'esperit de aulcune dame qu'ung bon gentilhomme puisse avoir du dédain pour ceste baguatelle qui ha tant de prix et si haulte valeur. Or, ces pensers s'entrefilèrent et s'accointèrent si bien, l'une accrochant l'autre, que, de pièces en morceaulx, elle attira toute l'estoffe à elle, et se trouva couchiée au plus profond de l'amour; ce qui doibt enseigner aux dames à ne jamais jouer avecque les armes de l'homme, vu qu'à manier de la glue il en demoure toujours aux doigts.

Par ainsy, Marie d'Annebault finist par où elle auroyt deu commencer: à savoir, que, pour se saulver de ses piéges, le bon chevallier debvoyt estre pris à cestuy d'une dame; et, en bien cherchant autour d'elle où son jeune hoste pouvoyt avoir trouvé ung étuy de son goust, elle pensa que la

belle Limeuil, l'une des filles de la royne Catherine, mesdames de Nevers, d'Estrées et de Giac, estoyent les amyes desclairées de Lavallière; et que, de toutes, il debvoyt en aimer au moins une à la follie.

De ce coup, elle adjousta la raizon de jalouzie à toutes les aultres qui la convioyent de séduire son messire Argus, dont elle ne vouloyt poinct coupper, mais perfumer, bayser la teste, et ne faire aulcun tort au reste.

Elle estoyt certes plus belle, plus jeune, plus appetissante et mignonne que ses rivalles; du moins, ce fust le mélodieulx arrest de sa cervelle. Aussy, mue par toutes les chordes, ressorts de conscience et causes physicques qui font mouvoir les femmes, elle revind à la charge, pour donner nouvel assault au cueur du chevallier; car les dames aiment à prendre ce qui est bien fortiffié.

Alors elle fist la chatte, et se rousla si bien près de luy, le chattouilla si gentilment, l'apprivoisa si doulcement, le patepelua si mignottement, que, ung soir, où elle estoyt tumbée en de noires humeurs, quoique bien gaye au fond de l'asme, elle se fist demander par son frère gardien :

—Qu'avez-vous doncques?...

A quoy, songeulse, elle luy respondist, en estant escouttée, par luy, comme la meilleure des musicques :

Qu'elle avoyt espouzé Maillé à l'enconstre de son cueur, et qu'elle estoyt bien malheureulse; qu'elle ignoroyt les doulceurs d'amour, que son mary ne s'y entendoyt nullement, et que sa vie seroyt pleine de larmes. Brief, elle se fist puccelle de cueur, et de tout, vu qu'elle advoua n'avoir encore perceu, de la chose, que des desplaisirs. Puys dist encore que, pour le seur, ce manesge debvoyt estre fertille en sucreries, friandises de toutes sortes, pource que toutes les dames y couroyent, en vouloyent, estoyent jalouzes de ceulx qui leur en vendoyent; car, à aulcunes, cela coustoyt chier; que elle en estoyt si curieulse que, pour ung seul bon jour ou une nuictée d'amour, elle bailleroyt sa vie, et seroyt toujours subjecte de son amy, sans aulcun murmure; mais que cestuy avec qui la chose luy seroyt plus plaisantte à faire ne vouloyt pas l'entendre; et que, cependant, le secret pouvoyt estre esternellement gardé sur leurs coucheries, vu la fiance de son mary en luy; finablement, que s'il la reffuzoyt encore, elle en mourroyt.

Et toutes ces paraphrases du petit canticque, que savent toutes les dames en venant au monde, fusrent desbagoulées entre mille silences entrecouppés de soupirs arrachiés du cueur, ornées de force tortillements, appels au ciel, yeulx en l'aër, petites rougeurs subittes, cheveulx graphinés... Enfin, toutes les herbes de la Sainct-Jean fusrent mizes dans le ragoust. Et, comme au fond de ces parolles, il y avoyt ung pinçant dézir qui embellist mesme les laidderons, le bon chevallier tumba aux piés de la dame, les luy prist, les luy baysa, tout plourant. Faictes estat que la bonne femme fust bien heureulse de les luy laisser à bayser; et, mesme, sans trop resguarder à ce qu'il vouloyt en faire, elle luy abandonna sa robbe, saichant bien que besoing estoyt de la prendre par en bas pour la lever; mais il estoyt escript que, ce soir, elle seroyt saige, car le beau Lavallière luy dist avecque désespoir :

— Ah! Madame, je suis ung malheureulx et ung indigne...

— Non, non, allez!... fist-elle.

— Hélas! le bonheur d'estre à vous m'est interdict.

— Comment!... dist-elle.

— Je n'oze vous advouer mon caz!...

— Est-ce donc bien mal?...

— Ha, je vous ferai honte!...

— Distes, je me cacherai le visaige dans mes mains.

Et la ruzée se mussa de mannière à bien voir son bien-aimé, par ses entre-doigts.

—Las!... fist-il, l'aultre soir, quand vous m'avez dist ceste si gracieulse parolle, j'estoys allumé si traistreulsement que, ne cuydant poinct mon bonheur prouche et n'ozant vous advouer ma flamme, j'ai couru en ung clappier où vont les gentilzhommes; là, pour l'amour de vous, et pour saulver l'honneur de mon frère, dont j'avoys honte de salir l'escu, j'ai esté pippé ferme, en sorte que je suys en dangier de mourir du mal italien...

La dame prise de frayeur getta un cry d'accouchée; et, toute esmeue, le repoussa par ung petit geste bien doux; puys, le paouvre Lavallière se trouvant en trop pitteuse occurrence, se despartist de la salle; mais il n'estoyt pas tant seullement aux tappisseries de la porte, que Marie d'Annebault l'avoyt derechief contemplé, disant à part elle :

—Ah! quel dommaige!...

Lors, elle rechust en grand mélancolie, plaignant en soy le gentilhomme, et s'énamourant d'aultant plus qu'il estoyt fruict par trois foys déffendeu.

—N'estoyt Maillé, luy dist-elle ung soir qu'elle le trouvoyt plus beau que de coustume, je vouldroys gaigner vostre mal; nous aurions ensemble les mesmes affres...

— Je vous aime trop, dist le frère, pour ne pas estre saige.

Et il la quitta pour aller chez sa belle Limeuil.

Comptez que ne pouvant se reffuzer à recepvoir les flambantes œillades de la dame, il y avoyt, aux heures du mangier et pendant les vesprées, ung feu nourry qui les eschauffioyt beaucoup; mais

elle estoyt contraincte de vivre sans toucher au chevallier aultrement que du resguard.

A ce mestier, Marie d'Annebault se trouvoyt fortiffiée de tout poinct contre les guallants de la court; car il n'y a pas de bornes plus infranchissables et meilleur gardien que l'amour : il est comme le dyable, ce qu'il tient, il l'entoure de flammes...

Ung soir, Lavallière ayant conduict la dame de son amy à ung ballet de la royne Catherine, dançoyt avecque sa belle Limeuil, dont il estoyt affollé; car, dans ces tems-là, les chevalliers conduisoyent bravement leurs amours deux à deux, et mesme par trouppes. Or, toutes les dames estoyent jalouzes de la Limeuil, qui deslibéroyt en ce moment de soy donner au beau Lavallière; et, avant de se mettre en quadrille, elle luy avoyt donné la plus doulce des assignacions pour l'endemain pendant la chasse.

La royne Catherine, laquelle, par haulte politicque, fomentoyt ces amours et les remuoyt comme pastissiers font flamber leurs fours en les fourgonnant, ladicte royne doncques, donnoyt son coup d'œil à tous les gentilz couples enlassez dedans son quadrille de femelles, et disoyt à son mary :

— Pendant qu'ils battaillent icy, peuvent-ils faire des ligues contre vous?... Hein?

— Ouy, mais les ceulx de la relligion...?

— Bah! nous les y prendrons aussy!... dist-elle en riant. Tennez, vécy Lavallière que l'on soubpçonne estre des hugonneaulx, converty à ma chière Limeuil qui ne va pas mal, pour une demoyselle de seize ans... Il l'aura bientost mise dans son greffe.

— Ha! madame, n'en croyez rien, fist Marie d'Annebault, car il est guasté par le mal de Naples qui vous a faicte royne!...

A ceste bonne naïfveté, Catherine, la belle Diane et le roy, qui estoyent ensemble, s'esclattèrent de rire, et la chose courust dans toutes les aureilles. Alors ce fust, pour Lavallière, une honte et des mocqueries qui ne finisrent plus.

Le paouvre gentilhomme, montré aux doigts, auroyt bien voullu d'ung aultre dans ses chausses; car la Limeuil, à qui les corrivaulx de Lavallière n'eusrent rien de plus hasté que de l'advertir en riant de son dangier, fist une mine de heurtoir à son amant, tant grand estoyt l'espantement, et griefves les appréhensions de ce maulvais mal.

Aussy, Lavallière se vid de tout poinct abandonné comme ung leppreux. Le roy luy dist un mot fort desplaisant, et le bon chevallier quitta la feste suivy de la paouvre Marie au désespoir de ceste parolle. Elle avoyt de tout poinct ruyné cestuy qu'elle aimoyt, luy avoyt tolly son honneur et guasté sa vie; vu que les physiciens et maistres myrrhes advançoyent, comme chose non esquivocque, que les gens italianisés par ce mal d'amour y debvoyent perdre leurs meilleurs advantaiges, n'estre plus de vertu génératifve, et noircis dans leurs os.

En sorte que nulle femme ne se vouloyt plus laisser chausser en légitime mariaige par le plus beau gentilhomme du royaume s'il estoyt seullement soubpçonné d'estre ung de ceulx que maistre Françoys Rabelays nommoyt *ses croustes-levés très-précieulx*.

Comme le bon chevallier se taisoyt beaucoup et restoyt en mélancholie, sa compaigne luy dist en rattournant de l'hostel d'Hercules où se donnoyt la feste :

— Mon chier seigneur, je vous ai faict ung grand dommaige!...

— Ha, madame, respondit Lavallière, le mien est réparable, mais dans quel estrif estes-vous tumbée?... Debviez-vous estre au faict du dangier de mon amour?...

— Ah! fist-elle, je suys donc bien seure maintenant, de toujours vous avoir à moy, pource que, en eschange de ce grand blasme et deshonneur, je doibs estre à jamais vostre amye, vostre hostesse et vostre dame, mieulx encore, vostre meschine. Aussy, ma voulenté est-elle de m'adonner à vous pour effacer les traces de ceste honte, et vous guarir par mille soins, par mille veilles; et, si les gens de l'estat desclairent que le mal est trop entesté, qu'il y va pour vous de la mort comme au roy deffunct, je requiers vostre compaignie, affin de mourir glorieulsement en mourant de vostre mal... En dà! fist-elle en plourant, il n'y ha pas de supplices pour payer le tort dont je vous ai entaché.

Ces parolles fusrent accompaignées de grosses larmes; son très-vertueulx cueur s'esvanouit, et elle tumba vrayment pasmée...

Lavallière, tout espouvanté, la prist, et luy mist sa main sur le cueur au dessous d'ung sein d'une beaulté sans secunde; et, à la chaleur de ceste main aimée, la dame revind, sentant de cuysantes délices à en perdre la cognoissance de nouveau.

— Las! dist-elle, ceste caresse malingre et superficielle sera doresenavant les seulles jouissances de nostre amour. Elles sont encore de mille picques au-dessus des joies que le paouvre Maillé cuydoyt me faire... Laissez vostre main là!... dist-elle. Vrayment elle est sur mon asme et la tousche!

A ce discours le chevallier, restant très-pitteulx de mine, confessa naïfvement à sa dame que il sentoyt tant de félicitez à ce touchier que les douleurs de son mal croissoyent beaucoup, et que la mort estoyt préférable à ce martyre.

— Mourons doncques!... dist-elle.

Mais la littière estoyt en la court de l'hostel; et, comme il n'y avoyt pas moyen de mourir, ung chascun d'eux se couchia loing de l'aultre, bien encumbré d'amour; Lavallière ayant perdeu sa belle Li-

meuil, et Marie d'Annebault ayant gaigné des jouissances sans pareilles.

Par cet estrif qui n'estoyt point préveu, Lavallière se trouva miz au ban de l'amour et du mariaige; il n'osa plus se monstrer nulle part; et il vid que la garde d'ung caz de femme coustoyt bien chier; mais plus il y despendoyt d'honneur et de vertuz, plus il renconstroyt de plaisir à ces haults sacrifices offerts à sa fratternité. Ceppendant son debvoir luy fust très-ardu, très-espineulx et intollérable à faire aux derniers jours de sa guette. Vécy comme :

L'adveu de son amour qu'elle cuydoyt partagié, le tort advenu par elle à son chevallier, la renconstre d'un plaisir incogneu, communicquèrent certaine hardiesse à la belle Marie qui cheut en amour platonicque, légièrement tempéré par les menuz suffraiges dont le dangier estoyt nul. Ce fusrent les diabolicques plaisirs de la petite oie, inventée par les dames qui, depuys la mort du roy Françoys, redoubtoyent de se contagionner, mais voulloyent estre à leurs amants; et, à ces cruelles délices du touchier, pour jouer son roolle, Lavallière ne pouvoyt aulcunement se refuser.

Par ainsi, tous les soirs, la dolente Marie attachoyt son hoste à sa juppe, luy tennoyt les mains, le baysoyt par ses resguards, colloyt gentilment sa joue à la sienne; et, dans ceste vertueulse accointance, où le chevallier estoyt pris comme ung dyable dans ung benoistier, elle lui parloyt de son grand amour, lequel estoyt sans bornes, vu qu'il parcouroyt les espaces infinis des dézirs inexaulcez. Aussy, tout le feu que les dames bouttent en leurs amours substancielles lorsque la nuict n'a poinct d'aultres lumières que leurs yeulx, elle les transferoyt dedans les jects mysticques de sa teste, les exsultacions de son asme, et les ecstases de son cueur.— Alors naturellement et avec la joie délicieulse de deux anges accouplés d'intelligence seullement, ils entonnoyent de concert, les doulces littannies que répétoyent les amants de ce tems en l'honneur de l'amour, antiennes que l'abbé de Thelesme ha paragraficquement saulvées de l'oubly, en les engrávant aux murs de son abbaïe, située, suyvant maistre Alcofribas, dans nostre païs de Chinon, où je les ai veues en lattin, et translattées icy pour le prouffict des chrestiens.

—Las! disoyt Marie d'Annebault, tu es ma force et ma vie, mon bonheur, et mon thrésor...

— Et vous, respondoyt-il, vous estes une perle, une ange...

— Toy, mon séraphin.

— Vous, mon asme!...

— Toy, mon dieu!...

— Vous, mon estoile du soir et du mattin, mon honneur, ma beaulté, mon univers...

— Toy, mon grand, mon divin maistre.

— Vous, ma gloire, ma foy, ma relligion.

— Toy, mon gentil, mon beau, mon couraigeulx, mon noble, mon chier, mon chevallier, mon défenseur, mon roy, mon amour.

— Vous, ma fée, la fleur de mes jours, le songe de mes nuicts...

— Toy, la pensée de tous les moments...

— Vous, la joie de mes yeulx.

— Toy, la voix de mon asme.

— Vous, la lumière dans le jour.

— Toy, la lueur de mes nuicts.

— Vous, la mieulx aimée entre les femmes.

— Toy, le plus adoré des hommes.

— Vous, mon sang, ung moy meilleur que moy!

— Toy, mon cueur, mon lustre!

— Vous, ma saincte, ma seulle joie!...

— Je te quitte la palme de l'amour, et tant grand soit le mien, je cuyde que tu m'aimes plus encore, pource que tu es le seigneur!...

— Non, elle est à vous, ma déesse, ma vierge Marie!...

— Non, je suys ta servante, ta meschine, ung rien que tu peulx dissoudre.

— Non, non, c'est moy qui suys vostre esclave, vostre paige fidèle, dont vous pouvez user comme d'ung souffle d'aër, sur qui vous debvez marcher comme sur ung tapiz... Mon cueur est vostre throsne...

— Non, amy, car ta voix me transfige.

— Vostre resguard me brusle!...

— Je ne voys que par toy.

— Je ne sens que par vous!...

— Oh bien, mets ta main sur mon cueur, ta seulle main, et tu vas me voir paslir quand mon sang aura pris la chaleur du tien...

Alors, en ces luttes, leurs yeulx déjà si ardents, s'enflammoyent encore, et le bon chevallier estoyt ung peu complice du bonheur que prenoyt Marie d'Annebault à sentir ceste main sur son cueur. Or, comme dans ceste légière accointance, se bandoyent toutes ses forces, se tendoyent tous ses dézirs, se resolvoyent toutes ses idées de la chose, il luy arrivoyt de se pasmer très-bien et tout à faict... Leurs yeulx plouroyent des larmes bien chauldes, ils se saisissoyent l'ung de l'aultre en plein, comme le feu prend aux maisons; c'estoyt tout!... De faict, Lavallière avoyt promis de rendre sain et sauf à son amy le corps seullement et non le cueur.

Lorsque Maillé fist savoir son rettourner, il estoyt grandement tems, vu que nulle vertu ne pouvoyt tenir à ce mestier de gril; et, tant moins les deux amants avoyent de licence, tant plus ils avoyent de jouissance en leurs phantaisies...

Lairrant Marie d'Annebault, le bon compaignon

alla au-devant de son amy, jusques au pays de Bondy pour l'aider à passer les boys sans male heure; et, lors, les deux frères couchièrent ensemble suyvant la modde anticque, dans le bourg de Bondy.

Là, dedans leur lict, ils se raconttèrent l'ung ses adventures de voyaige; et l'aultre, les cacquets de la court, histoires guallantes, *et cœtera*. Mais, la première requeste de Maillé fust touchant Marie d'Annebault, que Lavallière jura estre intacte en cest endroict précieulx où est logé l'honneur des marys, ce dont Maillé l'amoureulx fust bien content.

L'endemain, ils fusrent tous trois réunis, au grand despist de Marie qui, par la haulte jurisprudence des femelles, festoya bien son bon mary; mais, du doigt, elle monstroyt son cueur à Lavallière par de gentilles mignardizes, comme pour dire :— Cecy est ton bien!

Au soupper, Lavallière annonca son partement pour la guerre. Maillé fust bien marry de ceste griefve résolucion et voulloyt suyvre son frère; mais Lavallière le refuza tout net.

— Madame, fist-il à Marie d'Annebault, je vous aime plus que la vie, mais non plus que l'honneur...

Et il paslit en ce disant, et madame de Maillé paslit en l'escoutant, pource que, jamais, dans leurs jeulx de la petite oie, il n'y avoyt eu aultant d'amour vraye que dans ceste parolle.

Maillé voulust tenir compaignie à son amy jusques à Meaulx. Quand il revind, il deslibéroyt avec sa femme les raysons incogneues et causes absconses de ceste despartie, lorsque Marie, qui se doubtoyt des chagrins du paouvre Lavallière, dist :

— Je le sçais!... c'est qu'il est trop honteulx icy, pource que ung chascun cognoyt qu'il ha le mal de Naples...

— Luy!... fist Maillé tout estonné. Je l'ai vu, quand nous couchiâmes à Bondy, l'aultre soir; et, hier, à Meaulx!... Il n'en est rien! Il est sain comme vostre œil.

La dame fondist en eaue, admirant ceste grande loyauté, ceste sublime résignacion en sa parolle et les haultes souffrances de ceste passion intérieure. Mais comme elle aussy guarda son amour au fond de son cueur, elle mourust quand mourust Lavallière devant Metz, comme l'ha dist ailleurs messire Bourdeilles de Brantosme en ses cacquetaiges.

LE

CURÉ D'AZAY-LE-RIDEAU.

En ce tems-là, les presbtres ne prenoyent plus aulcune femme en légittime mariaige, mais avoyent, à eulx, de bonnes concubines, jolyes si faire se pouvoyt; ce qui, depuys, leur fust interdict par les conciles, comme ung chascun sait; pource que, de faict, il n'estoyt pas plaisant que les espécialles confidences des gens fussent raconttées à une gouge qui s'en rioyt, oultre les aultres doctrines absconses, ménagements eccléziasticques et spéculations qui habondèrent en ce cas de haulte politicque romaine.

Le presbtre de nostre païs qui, théologalement, entretinst le dernier une femme dans son presbytère, en la resguallant de son amour scholasticque, fust ung certain curé d'Azay-le-Ridel, endroict très-agréable nommé plus tard Azay-le-Bruslé, maintenant Azay-le-Rideau, dont le chastel est une des merveilles de Touraine.

Or, cedict tems où les femmes ne haïssoyent pas l'odeur du presbtre n'est poinct aussy loing que aulcuns le pourroyent penser; car, encore estoyt sur le siége de Paris monsieur d'Orgemont, fils du précédent évesque, et les grosses querelles d'Armaignacs n'avoyent finé.

Pour dire le vray, cestuy curé faisoyt bien d'avoir sa cure en ce siècle, vu qu'il estoyt fièrement moullé, hault en couleur, de belle corporence, grand, fort, mangeant et beuvant comme ung convalescent; et, de faict relesvoyt toujours d'une doulce maladdie qui le prenoyt à ses heures; doncques, plus tard il eust esté son propre bourreau, s'il eust voulu observer la continence canonicque. Adjoustez à ce, qu'il estoyt Tourangeau, *id est :* brun, et portant dans les yeulx du feu pour allumer et de l'eaue pour estaindre tous les fours de mesnaige qui voulloyent estre allumés ou estaincts.

Aussy, jamais plus à Azay, ne s'est vu curé pareil!... ung beau curé, quarré, frais, toujours bennissant, hennissant; aimant mieulx les nopces et baptesmes que les trespassements; bon raillard, relligieulx en l'ecclize, homme partout. Il y ha bien eu des curés qui ont bien beu et bien mangé; d'aultres, qui ont bien benny, et certains moult henny; mais, à eulx tous, ils faisoyent à grand poyne, en détail, la valiscence de ce curé susdict; et, luy seul, a dignement remply sa cure de bénédictions, l'a tenue en joie, et y a consolé les affligées, tout si bien, que nul ne le voyoyt saillir de son logis sans le voulloir mettre en sa fressure, tant il estoyt aimé.

C'est luy qui, le premier, ha dist en ung prosne que le dyable n'estoyt pas si noir qu'on le faisoyt; et qui, pour madame de Candé, transformoyt les poissons en perdrix, disant que les perches de l'Indre estoyent perdrix de rivière; et, au rebours, les perdrix, perches de l'aër. Jamais ne fist de coups fourrez à l'umbre de la moralle; et, souventes foys, railloyt en disant qu'il preferoyt estre couchié en ung bon lict, que sur ung testament; que Dieu s'estoyt fourny de tout et n'avoyt besoing de rien.

Au resguard des paouvres et aultres, jamais ceulx qui vindrent querir de la laine de son presbytère ne s'en allèrent tondus, vu qu'il avoyt toujours la main à la poche, et mollissoyt (luy qui, du reste, estoyt si ferme!...) à la veue de toutes les misères, infirmitez, et se bendoyt à boucher toutes les playes...

Aussy, ha-t-on dist longtems de bons contes sur

ce roy des curés !... C'est luy qui fist tant rire aux nopces du seigneur de Valesnes, près Saché.

Comme la mère dudict seigneur se mesloyt ung peu des victuailles, rostisseries et aultres appretz qui habondoyent tant, que du moins, on eust faict le plus d'ung bourg; mais il est vray, pour tout dire, que l'on venoyt à ces espousailles de Montbazon, de Tours, de Chinon, de Langeais, de partout, et pour huict jours.

Or, le bon curé qui revenoyt en la salle où se gaudissoyt la compaignie, fist rencontre d'ung petit pastronnet, lequel vouloyt advertir madame que toutes les substances élémentaires et rudiments gras, jus et saulces estoyent apprestez pour ung boudin de haulte qualité dont elle se jactoyt de surveiller les compilacions, enfonçages et manipulacions secrettes, à ceste fin de resgualler les parents de la fille. Mon dict curé donne ung petit coup sur l'aureille du guaste-saulce en luy disant qu'il estoyt trop ord et sale pour se faire voir à gens de haultes condicions, et qu'il s'acquitteroyt dudict messaige.

Et vécy le raillard qui pousse l'huis, qui roule ses doigts gauches en manière de guaisne, et dedans ce pertuys fourre à plusieurs foys très-gentilment le doigt du milieu de sa dextre; puys, ce faisant, il resguarda finement la dame de Valesnes en luy disant :

— Venez, tout est prest !...

Ceulx qui ne savoyent pas la chose s'esclattèrent de rire, en voyant madame se lever et aller à curé; pource que, elle, savoyt qu'il rettournoyt du boudin, et non de ce que cuydoyent les aultres.

Mais ung vray conte est la manière dont ce digne pasteur perdist sa femelle à laquelle le promoteur mestropolitain ne souffrist poinct d'héritière; mais, pour ce, ledict curé ne faillist poinct d'ustensiles de mesnaige. Dans la paroësse, toutes se fisrent ung honneur de luy prester les leurs; d'aultant, que c'estoyt ung homme à ne rien guaster, et qui avoyt grand cure de bien les rincer, le chier homme ! Mais, vécy le faict.

Ung soir le bon curé revind soupper, la face toute mélancholisée, vu qu'il avoyt mis en pré ung bon mettayer, mort d'une façon estrange dont ceulx d'Azay parlent encore souventes foys.

Voyant qu'il me mangeoyt que du bout des dents et trouvoyt de l'amer dans ung bon planté de trippes, dont la coction s'estoyt saigement accomplie à sa veue, sa bonne femme lui dist :

— Avez-vous donc passé devant le Lombard ?... (Voyez Maistre Cornelius, *passim* [1]), renconstré deux corneilles, ou veu remuer le mort en sa fousse, que vous voillà tout desmanché ?

— Ho ! ho !

— Vous ha-t-on deceu ?...

— Ha !... ha !...

— Distes donc ?...

— Ma mie, je suys encore tout espanté de la mort de ce paouvre Cochegrue et il n'est en ce moment à vingt lieues à la ronde, langue de bonne mesnaigière et lèvres de vertueulx cocqu, qui n'en parlent...

— Et qu'est-ce ?

— Oyez !... Ce bon Cochegrue rattournoyt du marché, ayant vendu son bled et deux cochons à lard. Il revenoyt sur sa jolie jument, laquelle, depuys Azay, commençoyt à s'énamourer, sans que, de ce, il eust le moindre vent; et paouvre Cochegrue trottoyt, trottinoyt, en comptant ses prouffects. Vécy, au destourner du vieulx chemin des Landes de Charlemaigne, ung maistre cheval, que le sieur de la Carte nourrist en ung clos, pour en avoir belle semence de chevaulx, pource que ce dict animal est très-idoine à la course, beau comme peut l'estre ung abbé, hault et puissant, tant que monsieur l'admiral l'est venu voir et dist que c'estoyt une beste de haulte futaye.

Doncques ce dyable chevallin flaire ceste jolye jument, faict le sournoys, ne hennist, ni ne dist aulcune périphrase de cheval; mais, quand elle est jouxte le chemin, saulte quarante chaisnées de vignes, court dessus en piaffant des quatre fers, entaime l'escopetterie d'ung amoureulx qui chosme d'accointance, desclicque des sonneries à faire lascher vinaigre aux plus hardis, et si dru, que ceulx de Champy l'ont entendu et en ont eu grand paour.

Cochegrue, se doubtant de l'estrif, enfile les Landes, picque sa lascive jument; se fie sur son rapide cours; et, de faict, la bonne jument l'escoute, obéist et vole, vole comme ung oiseau; mais, à portée de cranequin, le grand braguard de cheval suyvoyt, tapoyt de ses piés la terre comme si mareschaulx eussent battu ung fer; et, toutes ses forces bandées, tous crins espars, respondoyt au joly train du grand galop de la jument, par son effroïable patapan, patapan !.. Lors, bon fermier, sentant accourir la mort avecque l'amour de la beste, d'esperonner sa jument, et jument de courir; enfin, Cochegrue, pasle et mi-mort, attainct la grande cour de sa métairie; mais, trouvant la porte de ses escuries fermée, il crie :

— Au secours ! à moy !... ma femme !...

Puys, il tourne, tourne autour de sa mare, cuydant esviter le mauldict cheval auquel les amourettes brusloyent, qui faisoyt raige, et croissoyt d'amour au grief pourchas de sa jument.

Tous les siens, espouvantés de ce dangier, n'o-

[1] *Maître Cornelius* fait partie des contes philosophiques; et l'un des mérites de cette histoire est une fidèle reconstruction de la ville de Tours au quinzième siècle. (*Note de l'éditeur.*)

soyent aller ouvrir l'huis de l'escurie, redoubtant l'estrange accolade et les coups de pié de l'amoureulx ferré.

Brief, la Cochegrue y va ; mais, jouxte la porte que la bonne jument avoyt enfilée, le damné cheval l'assaille, l'estrainct, luy donne sa sauvaige venue, l'embrasse des deux jambes, la serre, la pince, la trentemille; et, pendant ce, pestrist et mulcte si dru le Cochegrue, que dudict, il n'ha esté trouvé qu'ung desbris informe concassé comme ung gasteau de noix, après l'huile distillée. C'estoyt pittié de le voir escarbouillé tout vif et meslant ses plaintes à ces grands soupirs d'amour de cheval.

— Oh! la jument!.. s'écria la bonne gouge du curé.

— Quoy ?... fist le bon presbtre estonné.

— Mais ouy ! Vous aultres, ne feriez poinct tant seullement crever une prune !...

— En da ! respartist le curé, vous me resprochez à tort !...

Le bon mary la getta de cholère sur le lict; et, de son poinçon, l'estamppa si rudde qu'elle s'esclatta sur le coup, toute escharbottée; puys, mourust, sans que ni chirurgiens, ni physiciens ayent eu cognoissance de la façon dont se fisrent les solucions de continuité; tant fusrent violemment desjointées les charnières et cloisons médianes. Comptez que c'estoyt ung fier homme, ung beau curé comme ha été dessus dict !...

Les honnestes gens du païs, voire les femmes, convindrent qu'il n'avoyt poinct eu tort et qu'il estoyt dans son droict. De là, peut-estre, est venu le proverbe tant dict en ce tems : *Que l'aze le saille !...* Lequel proverbe est encore plus deshonneste de mot que je ne le dys par révérence des dames.

Mais ce grand et noble curé n'estoyt pas fort que de là; et, par avant ce malheur, il fist ung coup tel, que nuls voleurs n'ozoyent plus jamais luy demander s'il avoyt des anges dans sa pochette, encore qu'ils eussent été vingt et quelques pour l'assaillir.

Ung soir, il avoyt toujours sa bonne femme, apprès soupper, qu'il avoyt bien festoïé l'oie, la gouge, le vin et tout, et restoyt en sa chaire à deviser où il feroyt construire une grange neufve pour les dixmes, vécy venir un messaige du seigneur de Sacché qui rendoyt l'asme, et voulloyt se resconcilier à Dieu, le recepvoir, et faire toutes les quérémonies que vous savez.

— C'est ung bon homme et loïal seigneur, j'y vais ! dist-il.

Là-dessus, passe à son église, prend la boëte d'argent où sont les pains sacrez, sonne luy-mesme sa clochette pour ne poinct esveigler son clerc, et va, de pié légier, très-dispos, par les chemins.

Jouxte le Gué-droit, qui est ung rut qui se gette dans l'Indre à travers la prairie, mon bon curé aperceust ung malandrin.

Et qu'est ung malandrin ?... C'est ung clerc de sainct Nicolas. Et quoy encore, cecy ?... Eh bien ! c'est ung qui voit clair en pleine nuict, s'instruist en compulsant et rettournant les bourses, et prend ses degrez sur les routes. Y estes-vous ?

Doncques, ce malandrin attendoyt la boëte qu'il sçavoyt estre de bien grand prix.

— Ho ! ho ! fist le presbtre, en despozant le cyboire jus la pierre du pont; toy, reste là sans bouger.

Puys, il marche au voleur, luy donne ung croc-en-jambe, luy arrache son baston ferré; et, alors que ce maulvais gars se resleve pour lutter avecque luy, il vous l'estrippe d'ung coup bien adressé dans les escoutilles du ventre.

Puys, il reprend le viaticque en luy disant bravement :

— Hein ! si je m'estoys fié à ta providence, nous estions fondus !...

Mais proférer ceste impiété sur le grand chemin de Sacché, c'estoyt ferrer des cigales; vu qu'il la disoyt, non pas à Dieu, mais bien à l'archevesque de Tours; lequel l'avoyt durement tancé, menassé d'interdict, et admonesté au chapitre, pour avoir dist en chaire à gens lasches, que les moissons ne venoyent poinct par la grâce de Dieu, ains par bons labours et grand poyne. Ce qui sentoyt le fagot. Et, de faict, il avoyt tort, pource que les fruicts de la terre ont besoing de l'ung et de l'aultre; mais il mourust dans ceste hérézie, car il ne voulust jamais comprendre que moissons pussent venir sans la pioche, s'il plaisoyt à Dieu; doctrine que les savants ont prouvé estre vraye en desmontrant que jadis le bled estoyt bien poussé sans les hommes...

Poinct ne laisseray ce beau modèle de pasteur, sans enclore icy l'ung des traicts de sa vie, lequel prouve avec quelle ferveur il imitoyt les saincts dans le partaige de leurs biens et manteaulx, qu'ils donnoyent jadis à paouvres et passants.

Ung jour, il revenoyt de Tours, tirer sa révérence à l'official, et gaignoyt Azay, monté sur sa mulle. Chemin faisant, à ung pas de Ballan, il renconstre une belle fille qui alloyt à pié, et fust marry de voir ceste femme voyaiger comme les chiens; d'aultant, qu'elle estoyt visiblement fatiguée, et levoyt son arrière-train à contre-cueur.

Alors il la hucia doulcement, et belle fille de soy rettourner et arrester. Le bon presbtre, qui s'entendoyt à ne poinct effarouchier les faulvettes, surtout les coëffées, la requist si gentement de se mettre en crouppe sur la mulle, et de si bonne manière, que la garse monta, non sans faire quelques

réserves et cingeries, comme elles en font toutes quand on les convie à manger ou à prendre de ce qu'elles veullent.

L'ouaille appareillée avecque le pasteur, la mulle va son train de mulle ; et, la garse de glisser de cy, de là, vestillant si mal, que le curé luy remonstra, au sortir de Ballan, que ce seroyt mieulx de se tenir à luy; et, aussitost, la belle fille de croiser ses bras pottelés sur le pectoral de son cavallier, tout en n'ozant.

— La!... ballottez-vous encore? Estes-vous bien? dist le curé.

— En dà, ouy, je suys bien !... Et vous ?

— Moy, fist le presbtre, je suys mieulx !...

Et, de faict il estoyt à l'aize, et fust bientost gratieulsement chauffié dans le dos, par deux tangentes qui le froissoyent, et finisrent par voulloir s'empreindre dans ses omoplattes, ce qui eust esté dommaige, vu que ce n'estoyt poinct le lieu de ceste bonne et blanche marchandise.

Peu à peu, le mouvement de la mulle mist en conjunction la chaleur interne de ces deux bons cavalliers, et fist mouvoir leur sang plus viste, vu qu'il avoyt le bransle de la mulle avecque le sien; et, par ainsy, la bonne garse et le curé finisrent par cognoistre leurs pensées.

Puys, quand ung chascun se fust acclymatté, le voisin chez la voisine, et voisine au voisin, ils sentisrent ung remue-mesnaige qui se résolust en secretz dézirs.

— Heim ! fist le curé qui se rettourna devers sa compaigne, vécy une belle rachée de boys qui ha poussé bien espaisse...

— Elle est trop près de la routte, reprist la fille. Les maulvais gars coupperont les branches, ou les vasches mangeront les jeunes pousses.

— Et n'estes-vous poinct mariée ?... demanda le curé reprenant le trot.

— Non, fist-elle.

— Pas du tout ?...

— Ma fy, non.

— Et c'est honteulx à vostre aage...

— En dà ouy ! monsieur ; mais, voyez-vous, une paouvre fille qui ha faict ung enfant est ung bien maulvais bestail...

Lors, le bon curé, ayant pittié de ceste ignorance, et saichant que les canons disoyent, entre aultres choses, que les pasteurs debvoyent endoctriner leurs ouailles, et leur remonster leurs debvoirs et charges en ceste vie, creut bien faire son office en apprenant à celle-cy le faix que elle auroyt ung jour à porter.

Alors il la pria doulcement qu'elle ne fust poinct paoureuse; et que si elle voulloyt se fier en sa loïaulté, jamais ne seroyt seu de personne l'essay du chausse-pié de mariaige qu'il luy proposoyt de faire incontinent; et comme, depuys Ballan, à ce pensoyt la fille; que son envie avoyt esté soigneulsement entretenue et accreue par le chauld mouvement de la beste, elle respondist durement au curé :

— Si vous parlez ainsy, je vais descendre...

Lors le bon curé continua ses doulces requestes, si bien qu'ils atteignisrent les boys d'Azay, et que la fille voulust descendre ; et de faict, le presbtre la descendist; car il estoyt besoing d'estre à cheval aultrement pour achever ce débast.

Alors, la vertueulse fille se saulva dedans le plus espais du boys pour fuir le curé, criant :

— Oh ! meschant, vous ne saurez poinct où je suys.

La mulle arrivée en une clairière où la pelouze estoyt belle, la fille tresbuchia à l'enconstre d'une herbe, et rougist. Le curé vind à elle; puys, là, comme il avoyt sonné la messe, il la dist; et tous deux prindrent un gros à-compte sur les joies du paradiz.

Le bon presbtre eust à cueur de la bien instruire, et trouva sa catéchumène bien docille, aussy doulce d'asme que de peau, vray bijou. Aussy, fust-il bien contrist d'avoir si fort abrégié la leçon en la donnant si près d'Azay, vu qu'il seroyt bien peu aizé de la recommencer; comme font tous les docteurs, qui disent souvent la mesme chose à leurs élèves.

— Ah ! mignonne, s'escria le bonhomme, pourquoy donc has-tu tant fretinfrettaillé, que nous nous soyons accordés seullement jouxte Azay ?

— Ah ! fist-elle, je suys de Ballan...

Pour le faire de brief, je vous diray que, lorsque ce bon homme mourust en sa cure, il y eust ung grand nombre de gens, enfants et aultres, qui vindrent dézolez, affligez, plourant, chagrins, et tous disrent :

— Ah ! nous avons perdu nostre père...

Et les garses, les veufves, les mariées, les garsettes, s'entre-resgardoyent, en le regrettant mieulx qu'ung amy, et toutes disoyent :

— Ce estoyt bien plus qu'ung presbtre, c'estoyt ung homme !

De ces curés, la grayne en est au vent, et ne se reproduira plus maugré les séminaires.

Voyre mesme les paouvres, à qui son espargne fust laissée, trouvèrent qu'ils perdoyent encore.

Et ung vieulx stropiat dont il avoyt soing beugloyt dans la court, criant :

— Je ne mourray poinct, moy !...

Cuydant dire : — Pourquoy la mort ne m'a-t-elle pas pris en sa place ?

Ce qui faisoyt rire aulcuns, ce dont l'umbre du bon curé ne dust poinct estre faschée.

L'APOSTROPHE.

La belle buandière de Portillon lèz Tours, dont ung mot droslaticque ha déjà esté consigné dans ce livre, estoyt une fille dottée de tant de malice, qu'elle avoyt vollé celle de six presbtres ou de trois femmes, au moins. Aussy les mignons ne lui manquoyent poinct, et tant en avoyt, qu'eussiez dist, en les voyant autour d'elle, des mousches voullant rentrer le soir dans leur rusche.

Ung vieulx taincturier de soieries qui demouroyt en la rue Montfumier et y possédoyt ung logis scandaleux de richesse, venant de son clos de la Grenaddière, situé sur le joly costeau de Sainct-Cyr, passoyt à cheval devant Portillon pour gaigner le pont de Tours. Lors, par la chaulde soirée qu'il faisoyt, il fust allumé par ung dézir fou, en voyant la belle buandière assise sur le pas de sa porte. Or, comme depuys longtems il resvoyt de cette joyeulse fille, sa résolucion fust prise d'en faire sa femme; et bientost de lavandière elle devind taincturière, bonne bourgeoise de Tours, ayant des dentelles, du beau linge, des meubles à foison, et fust heureulse, nonobstant le taincturier, vu qu'elle s'entendist très-bien à le pellauder.

Le bon taincturier avoyt pour compère ung fabricateur de méchanicques à soieries, lequel estoyt petit de taille, bossu pour toute sa vie, et plein de meschanterie. Aussy, le jour des nopces, il disoyt au taincturier :

— Tu as bien faict de te marier, mon compère, nous aurons une jolye femme...

Puys, mille gaudrioles matoises comme il est coustume d'en dire aux mariez.

De faict, ce dist bossu courtoysa la taincturière, qui, de sa natture, aimant peu les gens mal bastis, se mist à rire des requestes du méchanicien, et le plaisantta très-bien sur ses ressorts, engins, et aultres bobines dont il avoyt sa bouticque trop pleine.

Enfin, ceste grande amour dudict bossu ne se rebutta de rien, et devind si fort poizante à la taincturière, qu'elle se résolust de la guarir par mille maulvais tours.

Ung soir, après de sempiternelles poursuittes, elle dist à son amoureulx de venir à la petite porte du logis; et que, vers minuit, elle luy ouvriroyt tous les pertuys.

Or c'estoyt, nottez, par une belle nuict d'hyver; la rue Montfumier aboutist à la Loire; et, dans ce pertuys cittadin, s'engouffrent, mesme en esté, des vents picquants comme ung cent d'esguilles.

Le bon bossu, bien empapillotté dans son manteau, ne faillist point à venir, et se pourmena pour se tenir chauld en attendant l'heure.

Vers minuit, il estoyt à moitié gellé, tempestoyt comme trente-deux dyables pris dans une estole, et alloyt renoncer à son bonheur, quand une foible lumière courust par les fentes des croizées, et descendist jusqu'à la petite porte.

— Ah! c'est elle!... fist-il.

Et cet espoir le reschauffia. Lors, il se colla sur la porte, et entendist alors une petite voix.

— Estes-vous là? luy dist la taincturière.

— Ouy!

— Toussez!... que je voye...

Le bossu se mist à tousser.

— Ce n'est pas vous!...

Alors le bossu dist à haulte voix :

— Comment, ce n'est pas moi!... Ne recognoissez-vous poinct ma voix?... Ouvrez!...

— Qui est là?... demanda le taincturier, en levant sa croizée.

— Las!... vous avez resveiglé mon mary qui est revenu d'Amboyse, ce soir, à l'improviste...

Là-dessus, voilà le taincturier qui, voyant au cler de la lune ung homme en sa porte, luy gette une bonne pottée d'eaue froide et crie : Au voleur!... en sorte que force fust au bossu de s'enfuir; mais, dans sa paour, il saulta fort mal par dessus la chaisne tendue au bout de la rue, et tumba dans le trou punais que, lors, les eschevins n'avoyent poinct faict encore remplacer par une vanne à descharger les boues en Loire. De ce bain pensa crever le méchanicien, qui mauldict la belle Tascherette, vu que son mary se nommant Taschereau, les gens de Tours avoyent ainsy désigné sa gentille femme par mignonnerie.

Carandas, c'estoyt le facteur d'engins à tisser, filer, bobiner et enrouler les soies, n'estoyt poinct assez entrepris pour croire à l'innocence de la taincturière, et luy jura une haine de dyable. Mais quelques jours après, quand il fust remis de sa trempette dans l'esgoust des taincturiers, il vind soupper chez son compère. Alors, la taincturière l'arraizonna si bien, luy mist tant de miel dans quelques parolles, et l'entortilla de si belles promesses, qu'il n'eust plus de soubpçons. Il demanda nouvelle assignacion, et la belle Tascherette, avec le visaige d'une femme occupée de ces choses là, luy dist :

— Venez demain soir!... Mon mary restera trois jours à Chenonceaux. La royne veut faire taindre de vieilles estoffes et deslibérera des couleurs avecque luy; cela sera long...

Carandas se chaussa de ses plus belles nippes, ne fist poinct déffault, comparust à l'heure dicte, et trouva un brave soupper : la lamproye, le vin de Vouvray, nappes bien blanches, car il ne falloyt poinct en remonstrer à la taincturière sur le tainct des buées; et tout estoyt si bien appresté que il y avoyt plaisir à voir les plats d'estain bien nets, à sentir la bonne odeur des mets, et mille jouissances sans nom à mirer, au mitant de la chambre, la Tascherette leste, pimpante et appetissante comme une pomme par ung jour de grande chaleur.

Or, le méchanicien, oultre-chauffié par ces ardentes perspectifves, voulust, de prime sault, assaillir la taincturière; lorsque maistre Taschereau frappa de grands coups à la porte de la rue.

— Ha! fist la Portillonne, qu'est-il advenu?... Mettez-vous dans le bahust!... Car j'ai esté vitupérée à vostre endroict; et si mon mary vous trouvoyt, il pourroyt vous déffaire, tant violent il est dans ses maulvaisetiez.

Et, tost elle boutte le bossu dedans le bahust, en prend la clef; et va viste à son bon mary, qu'elle sçavoyt devoir revenir de Chenonceaux pour soupper. Lors le taincturier fust baisé chauldement sur les deux yeulx, sur les deux aureilles; et, luy de mesme, accolla sa bonne femme par de gros baisers de nourrice qui clacquoyent tant et plus. Puys, les deux espoulx se misrent à table, jocquetèrent, fisnèrent par se couchier, et le méchanicien entendist tout, contrainct d'estre debout, de ne poinct faire de tousserie, ni moulvement aulcun. Il estoyt parmy des linges, serré comme une sardine dans ung poinçon, et n'avoyt de l'aër que comme les barbeaux ont du soleil au fond de l'eaue; mais il eust, pour soy divertir, les musicques de l'amour, les soupirs du taincturier et les jolys propous de la Tascherette. Enfin, quand il creut son compère endormy, le bossu fist mine de crocheter le bahust.

— Qui est là?... dist le taincturier.

— Qu'as-tu, mon mignon?... reprist sa femme en levant le nez au-dessus de la courte-poincte.

— J'entends gratter!... dist le bonhomme.

— Nous aurons de l'eaue demain... c'est la chatte... respondist la femme.

Le bon mary de remettre sa teste sur la plume, après avoir esté papelardé legièrement par la taincturière.

— Là, mon fils, vous avez le somme bien légier... Ah! il ne faudroyt poinct s'adviser de vouloir faire de vous un mary de haulte futaye... Là, tiens-toy saige... — Oh! oh! mon papa, ton bonnet est de travers!... Allons, recoëffes-toy, mon petit bouchon, car il faut estre beau, mesme en dormant... Là, es-tu bien?

— Ouy.

— Dors-tu? fist-elle en le baisant.

— Ouy...

Au mattin, la belle taincturière vind, de pié coi, ouvrir au méchanicien, qui estoyt plus pasle qu'ung trespassé.

— Oh! de l'aër!... de l'aër!... fist-il.

Et il se saulva, guary de son amour; empourtant aultant de haine en son cueur qu'une poche peut contenir de bled noir.

Ledict bossu lairra Tours et s'en alla dans la ville de Bruges, où aulcuns marchands l'avoyent convié de venir arranger des méchanicques à faire des haubergeons.

Pendant sa longue absence, Carandas, qui avoyt du sang maure dans les veines, vu qu'il descendoyt

d'ung ancien Sarrazin quitté quazy mort dans le grand combat qui se donna entre les Moricaulds et les Françoys en la commune de Ballan (dont est question au conte précédent), auquel lieu sont les landes dictes de Charlemaigne, où il ne pousse rien, pource que ce sont des mauldicts, des mescréants qui y sont ensevelis, et que l'herbe y damne mesme les vasches; doncques, ce Carandas ne se levoyt, ni ne se couchioyt en païs estranger, sans songer comment il donneroyt pasture à ses dézirs de vengeance, et il y resvoyt toujours et ne voulloyt guères moins que le trespas de la bonne buandière de Portillon, et souventes foys, se disoyt :

— Je mangeroys de sa chair!... Dà, je feroys cuyre l'ung de ses tettins et le crocqueroys, mesme sans saulce.

C'estoyt une haine cramoisie, de bon tainct, une haine cardinalle, une haine de guespe ou de vieille fille; mais c'estoyent toutes les haines cogneues, fondeues en une seulle haine, laquelle rebouilloyt, se concoctionnoyt et se résolvoyt en ung élixir de fiel, de sentiments maulvais et dyabolicques, chauffié au feu des plus flambants tisons de l'enfer; enfin, c'estoyt une maistresse haine.

Or, ung beau jour, ledict Carandas revind en Touraine avecque force deniers qu'il rapporta des païs de Flandres, où il avoyt trafficqué de ses secrets méchanicques. Il achepta ung beau logis dans la rue Montfumier, lequel se voit encore et faict l'estonnement des passants, pource que il y a des rondes-bosses bien plaisantes praticquées sur les pierres des murs.

Carandas le haineux trouva de bien nottables changements chez son compère le taincturier, vu que le bonhomme avoyt deux jolys enfants, lesquels, par cas fortuict, ne présentoyent aulcune ressemblance ni avecque la mère, ni avecque le père; mais comme besoing est que les enfants ayent une ressemblance quelconque, il y en a de ruzés qui vont chercher les traicts de leurs aïeulx, quand ils sont beaulx, les petits flatteurs!... Doncques, en revanche, il estoyt trouvé par le bon mary que ses deux gars ressembloyent à ung sien oncle, jadis presbtre à Nostre-Dame de l'Esgrignolles; mais, pour aulcuns diseurs de gogues, ces deux marmotz estoyent les petites pourtraictures vifvantes d'ung gentil tonsuré desservant de Nostre-Dame la Riche, cellebbre paroësse située entre Tours et le Plessis.

Or, croyez une chose et insculpez-la dans votre esperit; et, quand, en cestuy livre, vous n'auriez broutté, tiré à vous, extrait, puisé, que ce principe de toute vérité, resguardez-vous comme bien heureulx : à savoir, que jamais ung homme ne pourra se passer d'ung nez; *id est* que toujours l'homme sera morveulx; c'est-à-dire qu'il demourera homme; et, par ainsy, continuera dans tous les siècles futurs à rire et boire, à se trouver en sa chemise sans y estre meilleur, ni pire, et aura mesmes occupassions; mais ces idées préparatoires sont pour vous mieux fischer en l'entendement que ceste asme à deux pattes croira toujours pour vraies les choses qui chastouillent ses passions, caressent ses haines et servent ses amours : de là, la logicque!...

Par ainsy, du premier jour que le dessus dict Carandas vid les enfants de son compère, vid le gentil presbtre, vid la belle taincturière, vid le Taschereau, tous assis à table, et vid, à son destriment, le meilleur tronçon de la lamproye donné d'ung certain air par la Tascherette à son amy presbtre, le méchanicien se dist :

— Mon compère est cocqu, sa femme couche avecque le petit confesseur, les enfants ont esté faicts avecque son eaue benoiste, et je leur desmonstrerai que les bossus ont quelque chose de plus que les aultres hommes...

Et, cela estoyt vray, comme il est vray que Tours ha esté et sera toujours les piés dedans la Loire, comme une jolye fille qui se baigne et joue avecque l'eaue, faisant flic flac en fouettant les ondes avecque ses mains blanches; car ceste ville est rieulse, rigolleulse, amoureulse, fraische, fleurie, perfumée mieulx que toutes les aultres villes du monde qui ne sont pas tant seulement dignes de luy paigner ses cheveulx ni de luy nouer sa ceincture...

Et comptez, si vous y allez, que vous luy trouverez, au milieu d'elle, une jolye raye, qui est une rue délicieulse où tout le monde se pourmène, où toujours il y ha du vent, de l'umbre et du soleil, de la pluye et de l'amour... Ha! ha! riez donc, allez-y donc!... C'est une rue toujours neufve, toujours roïalle, toujours impérialle, une rue patrioticque, une rue à deux trottoirs, une rue ouverte des deux bouts bien percée, une rue si large que jamais nul n'y a crié : gare!... Une rue qui ne s'use pas, une rue qui mène à l'abbaye de Grand-Mont et à une tranchée qui s'emmanche très-bien avecque le pont, et au bout de laquelle est ung beau champ-de-foire; une rue bien pavée, bien bastie, bien lavée, propre comme ung mirouère, populeulse; silencieulse à ses heures, coquette, bien coëffée de nuict par ses jolys toicts bleus; brief, c'est une rue où je suis né, c'est la royne des rues, toujours entre la terre et le ciel, une rue à fontaine, une rue à laquelle rien ne manque pour estre cellebbrée parmy les rues!... Et de faict, c'est la vraye rue!... la seulle rue de Tours... S'il y en ha d'aultres, elles sont noires, tortueulses, estroictes, humiddes, et viennent toutes respectueulses saluer ceste noble rue, qui les commande!... Où en suys-je?... car, une foys dans ceste

rue nul n'en veult issir, tant plaisante elle est... Mais je debvoys cest hommaige filial, hymne descriptifve, venue du cueur, à ma rue nattale, aux coins de laquelle manquent seullement les braves figures de mon bon maistre Rabelays et du sieur Descartes, incogneus aux natturels du païs.

Doncques, le dessus dict Carandas fust, à son rettourner de Flandres. festoyé par son compère et par tous ceulx dont il estoyt aimé pour ses gogues, drosleries et facéticulses parolles. Le bon bossu parust deschargé de son ancien amour, fist des amitiés à la Tascherette, au presbtre, embrassa les enfants; et, quand il fust seul avecque la taincturière, luy ramenteva la nuict du bahust, la nuict de l'esgoust, en luy disant :

— Hein!... comme vous vous estes gaussée de moy!...

— Cela vous estoyt deu!... respondist-elle en riant. Si vous vous estiez laissé, par grand amour, turlupiner, trupher, goguenarder, encore ung tronson de tems, vous m'auriez peut-estre fanfreluchée comme tous les aultres!...

Là-dessus, Carandas se prist à rire en enraigeant.

Puys, voyant ledict bahust où il avoyt failly crever, sa cholère devind d'aultant plus chaulde, pource que la belle taincturière s'estoyt encore embellie comme toutes celles qui s'enrajeunissent en soy trempant dans les eaux de Jouvence, lesquelles ne sont aultres que les sources d'amour...

Le méchanicien estudia l'allure du cocquaige chez son compère, affin de soy venger; car, aultant sont de logis, aultant sont de variantes en ce genre; et, quoique tous les amours se ressemblent de la mesme manière que les hommes ressemblent tous les uns aux aultres, il est prouvé aux abstracteurs de choses vrayes, que, pour le bonheur des femmes, chaque amour a sa phyzionomie espécialle; et que, si rien ne ressemble tant à ung homme, qu'ung homme, il n'y ha aussy rien qui diffère plus d'ung homme, qu'ung homme. Voillà qui confond tout, ou explique les mille phantaisies des femmes lesquelles quèrent le meilleur des hommes avecque mille peines et mille plaisirs, plus de l'ung que de l'aultre!... Mais comment les vitupérer de leurs essays, changements et visées contradictoires?... Quoy la natture fretille toujours, vire, tourne, et vous voulez qu'une femme reste en place... Savez-vous si la glace est vrayment froide?... Non... Eh bien! vous ne savez pas non plus si le cocquaige n'est pas ung bon hazard, producteur de cervelles bien guarnies et mieulx faictes que toutes aultres!... Cherchez donc mieulx que des ventositez sous le ciel... Cecy fera bien ronfler la réputacion phylosophicque de ce livre concentricque!... Ouy, ouy, allez, cestuy qui crie : *Vécy la mort aux rats!...* est plus advancé que ceulx occupez à trousser la natture; car c'est une fière pute, bien capricieulse et qui ne se laisse voir qu'à ses heures... Entendez-vous!... Aussy, dans toutes les langues, elle appartient au genre féminin, comme chose essentiellement mobille, féconde et fertille en piperies.

Aussy, bientost recogneust Carandas que parmy les cocquaiges, le mieulx entendu, le plus discret estoyt le cocquaige ecclésiasticque. De faict, vécy comme la bonne taincturière avoyt estably ses traisnées.

Elle se despartoyt toujours devers sa closerie de la Grenaddière, lèz Sainct-Cyr, la veille du dimanche, laissant son bon mary parachéver ses travaulx; compter, vériffier, payer les labeurs d'ouvriers; puys, Taschereau la venoyt rejoindre l'endemain mattin, et trouvoyt ung bon dejeusner, sa bonne femme gaye, et toujours amenoyt le presbtre avecque luy.

De faict, le damné presbtre traversoyt la Loire en ung batteau la veille pour aller tennir chauld à la taincturière et luy calmer ses phantaisies, affin qu'elle dormist bien pendant la nuict, ouvraige auquel s'entendent bien les jeunes gars. Puys, le beau brideur des phantaisies revenoyt au mattin en son logis, à l'heure où le Taschereau advenoyt le requérir de se divertir à la Grenaddière, et toujours le cocqu trouvoyt le presbtre en son lict.

Le battelier bien payé, nul ne savoyt ceste allure, vu que l'amant ne voyageoyt la veille que de nuict; et le dimanche, de grand mattin...

Lorsque Carandas eust bien vériffié l'accord et constante praticque de ces disposicions guallantes, il attendist ung jour où les deux amants se rejoindroyent bien affamés l'un de l'aultre, après quelque caresme fortuict.

Ceste renconstre eust lieu bientost, et le curieulx bossu vid le manége du battelier attendant au bas de la grève, prouche le canal Saincte-Anne, le susdict presbtre, lequel estoyt ung jeune blond, bien gresle, gentil de formes, comme le guallant et couart héros d'amour tant cellebbré par messire Arioste.

Alors le méchanicien vind trouver le vieulx taincturier qui toujours aimoyt sa femme et se croyoyt seul à mettre le doigt dans son joly benoistier...

— Hé! bonsoir, mon compère!... fist Carandas à Taschereau; et Taschereau d'oster son bonnet.

Puys, voicy le méchanicien qui racontte les secrettes festes de l'amour, debagoule des parolles de toutes sortes, et picque de tous costés le taincturier.

Enfin, le voïant prest à tuer sa femme et le presbtre, Carandas luy dist.

— Mon bon voisin, j'ai rapporté de Flandres une espée empoisonnée, laquelle occit net quiconque, pourvu qu'elle luy fasse une esgratigneure; or, dès

que vous en aurez tant seullement touchié vostre gouge et son concubin, ils mourront.

— Allons la querir... s'escria le taincturier.

Puys, les deux marchands d'aller à grand' erre au logis du bossu, de prendre l'espée, et de courir à la campaigne.

— Mais les trouverons-nous couchiez ?... disoyt Taschereau.

— Vous attendrez !... fist le bossu se gaussant de son compère.

De faict, le cocqu n'eust pas la griefve poyne d'attendre la joie des deux amants.

La jolye taincturière et son bien aimé estoyent occupez à prendre, dans ce joly lacqs que vous savez, cest oyseau mignon qui toujours s'en eschappe; et rioyent, et toujours essayoient, et toujours rioyent.

— Ah ! mon mignon, disoyt la Tascherette en l'estreignant comme pour se l'engraver dessus l'estomach, je t'aime tant que je vouldroys te crocquer !... Non... Encore mieulx, t'avoir en ma peau pour que tu ne me quittasses jamais.

— Je le veulx bien !... respondoyt le presbtre; mais je ne puys y estre tout entier, il faut se contenter de m'avoir en destail.

Ce fust en ce doulx moment que le mary entra l'espée haulte et nue.

La belle taincturière, à qui le visaige de son homme estoyt bien cogneu, vid que c'en estoyt faict de son bien-aimé le presbtre. Mais, tout à coup, elle s'eslança vers le bourgeoys, demi-nue, les cheveulx espars, belle de honte, plus belle d'amour, et lui dist:

— Arreste, malheureulx, tu vas tuer le père de tes enfants !...

Sur ce, le bon taincturier, tout esblouy par la majesté paternelle du cocquaige et peut-estre aussy par la flamme des yeulx de sa femme, lairra tumber l'espée sur le pied du bossu qui le suivoyt; et, par ainsy, le tua.

Cecy nous apprend à n'estre poinct haineulx.

ÉPILOGUE.

Icy, finist le premier dixain de ces conttes, mièvre eschantillon des œuvres de la Muse droslaticque jadys née en nos païs de Touraine, laquelle est bonne fille, et sait par cueur ce beau dicton de son amy Verville, escript dans LE MOYEN DE PARVENIR :

Il ne faut qu'estre effronté pour obtenir des faveurs.

Las ! folle mignonne, recouche-toy, dors, tu es essoufflée de ta course, peut-estre has-tu esté plus loing que le présent; doncques, essuye tes jolys piés nuds, bouche-toy les aureilles et rettourne à l'amour; car si tu resves d'aultres poësies tissues de rires, pour en parachever les comicques invencions, tu ne doibs pas escouter les sottes clameurs et injures de ceulx qui, entendant chanter ung joyeulx pinson gaulois, disront : — Ah ! le vilain oiseau !...

PROLOGUE.

Aulcuns ont à l'autheur repprouché de ne pas plus sçavoir le languaige du vieulx temps que les lièvres ne se cognoissent à faire des fagotz. Jadys ces gens eussent esté nommez, à bon escient, cannibales, agélastes, sycophantes, voire mesme ung peu issuz de la bonne ville de Gomorrhe.

Mais l'autheur, voulant leur espargner ces jolyes fleurs de la criticque ancienne, se rabat à ne poinct soubhaiter estre en leur peau, vu que il auroyt honte et mesestime de luy-mesme, et se cuyderoyt le darrenier des cacographes de calumnier ainsi ung paouvre livre qui n'est dedans la voye d'aulcun guaste-papier de cestuy temps.

Hé! maulvaises gens, vous gettez par les fenestres une prétieulse bile dont feriez meilleur employ entre vous!

L'autheur s'est consollé de ne poinct playre à tous, en songiant que ung vieulx Tourangeauld, d'æterne mémoire, eust telles contumelies de gars de mesme estoffe que elles avoyent lassé sa patience; et, *s'estoyt*, dict-il en ung de ses prologues, *deslibéré de ne plus escripre ung iota.*

Aultre aage, mesmes mœurs. Rien ne chet en métamorphose, ni Dieu là haut, ni cy-bas les hommes. Doncques l'autheur s'est affermi sur sa besche en riant et se respouzant sur l'advenir du loyer de ses griefves peines.

Et certes est-ce bien ung grief labeur que d'excogiter CENT CONTES DROSLATICQUES, vu que, après avoir essuïé le feu des ruffians et envieulx, celuy des amis ne lui a poinct faict défault; lesquels sont venuz à la male heure disant :

— Estes-vous fol? y songiez-vous? jamais homme a-t-il eu dedans la bougette de son imaginacion une centaine de contes pareils? Quittez l'hyperbolicque estiquette de vos sacqs, bon homme!... Au bout poinct n'iriez!

Ceux-là ne sont poinct des misanthropes, ni des cannibales; pour ruffians, je ne sçay; mais sont, pour le seur, de bien bons amis, de ceulx qui ont le couraige de vous desbagouler mille duretez tout le long de la vie, sont aspres et resches comme estrilles, soubz pretexte que ils se donnent à vous de foye, de bourse et de piés en les énormes meschiefs de la susdicte vie, et descouvrent tout leur prix en l'heure de l'extresme onction.

Encores, si tels gens s'en tenoyent à ces tristes gentillesses; mais poinct. Quand sont desmenties leurs terreurs, ils disent triumphalement :

— Ha! ah!... Je le sçavoys!... Bien l'avoys-je prophetizé!...

A ceste fin de ne poinct descouraiger les beaulx sentiments, encores que ils soient intolérables, l'autheur lègue à ces amis ses vieilles pantophles fenestrées, et leur baille asseurance, pour les resconforter, que il ha, en toute propriété mobilière, exempte de saisies de justice, dedans le réservoir de natture ès replis du cerveau, septante jolys contes. Vray

dieu ! de beaulx fils d'entendement, bien nippez de phrazes, soigneulsement fournis de péripéties, amplement vestuz de comicque tout neuf, levé sur la pièce diurne, nocturne et sans défault de trame que tisse le genre humain en chaque minute, chaque heure, chaque semaine, mois et an du grand comput ecclésiasticque commencé en ung temps où le soleil n'y voyoyt goutte et où la lune attendoyt qu'on lui montrast son chemin. Ces septante subjects, qu'il vous octroye licence d'appeler de maulvais subjets, pleins de piperies, esfrontez, paillardz, pillardz, raillardz, joueurs, ribleurs, estant joincts aux deux dixains présentement escloz, sont, ventre Mahom! ung légier à-compte sur la dessusdicte centaine. Et n'estoyt la male heure des bibliopoles, bibliophiles, bibliomanes, bibliographes et bibliothèques, qui arreste la bibliophagie, il les eust donnez d'une razade et non goutte à goutte, comme s'il estoyt affligé d'une dysurie de cervelle. Ceste infirmité n'est, *per Braguettam*, nullement à redoubter en luy, veu que soubvent il faict bon poidz, bouttant plus d'ung conte en ung seul, comme il est apertement desmontré par plusieurs de ce dixain. Comptez mesme que il a esleu, pour finer, les meilleurs et plus ribaulds d'entre eulx, à ceste fin de n'estre poinct accuzé d'ung senile décours. Doncques, meslez plus d'amitiez en vos haines, et moins de haines en vos amitiez.

Ores, mettant en oubly l'avaricieulse rareté de la natture à l'endroict des conteurs, lesquels ne sont pas plus des sept parfaicts en l'océan des escriptures humaines, d'aultres, toujours amis, ont esté d'advis que, en ung tems où chascun va vestu de noir, comme en deuil de quelque chose, besoing estoyt de concoctionner des ouvraiges ennuyeulsement graves ou gravement ennuyeulx; que ung scriptolastre ne pouvoit vivre désormais qu'en logeant son esprit en de grands esdifices; et que ceulx qui ne scavoyent poinct rebastir les cathédrales et chasteaulx, dont aulcune pierre ni ciment ne bouge, mourroyent incogneus comme les mulles des papes.

Ces amis furent requis de desclairer ce que mieulx ils aymoient, ou d'une pinte de bon vin ou d'ung fouldre de cervoise? d'ung diamant de vingt deux caratz ou d'ung caillou de cent livres? de l'anneau d'Hans Carvel conté par Rabelays ou d'un escript moderne piteulsement expectoré par ung escholier?

Ceux-là demourant quinaulds et pantois, il leur fust dict sans cholère :

— Avez-vous entendeu, bonnes gens? Ores doncques rettournez à vos vignes!...

Mais besoing est d'adjouter cecy pour tous aultres :

— Le bonhomme auquel nous debvons des fables et contes de sempiternelle aucthorité n'y ha mis que son outil, ayant robbé la mattière à aultruy; mais la main d'œuvre despensée en ces petites figures les ha revestues d'une haulte valleur; et encores qu'il fust, comme messer Louis Ariosto, vistupéré de songier à mièvreries et vetilles, il y ha tel insecte, engravé par luy, tourné deppuis en monument de perennité plus asseurée que n'est celle des ouvraiges les mieulx massonnés. En l'espécialle jurisprudence du Gay-Sçavoir, la coustume est d'existimer plus chièrement ung feuillet extorqué au gézier de la Natture et de la Vérité que tous les tièdes volumes dont, tant beaulx soyent-ils, ne sçauriez extraire ni ung rire, ni ung plour.

L'autheur ha licence de dire cecy sans aulcune incongruité, vu que il n'a poinct intention de se dresser en piés à ceste fin d'obtenir une taille supernatturelle, mais parce qu'il s'en va de la magesté de l'art et non de luy-mesme, paouvre greffier dont le méritte est d'avoir de l'encre en son guallimart, d'escoutter Messieurs de la Court, et calligrapher les dires de ung chascun en ce verbal. Il y est pour la main d'œuvre, la natture pour le demourant; vu que, depuys la Vénus du seigneur Phidias Athénian jusques au petit bon homme Godenot, nommé le sieur Breloque, curieulsement élabouré par ung des plus célèbres autheurs de ce tems, tout est estudié sur le moule esternel des imitacions humaines, qui à tous appartient. En cet honneste mettier, heureux les volleurs, ils ne sont poinct penduz, ains estimez et chéris! Mais est ung triple sot, voire sot dix cors en la teste, cil qui se quarre, jacte et pavane d'ung advantaige deu au hazard des complexions, pour ce que la gloire est seullement en la culture des facultez et aussy dans la patience et le couraige.

Quant aux petites voix flustées et aux becqs gentils de celles qui sont venuz mignonnement en l'aureille de l'autheur, s'y plaignant d'avoir graphiné leurs cheveulx et guasté leur juppe en certains endroicts, il leur dira :

— Pourquoi y estes-vous alléez?

A ces choses, il est contrainct, par les insignes maulvaisetiez d'aulcuns, d'adjouxter ung advertissement aux gens bénignes, à ceste fin qu'ils en usent pour clorre les calumnies des dessusdicts cacographes, en son endroict.

Ces Contes droslaticques sont escripts, suyvant toute aucthorité, durant le tems où la royne Catherine, de la mayson des Médicis, fust en piés, bon

tronson de règne, vu qu'elle se mesla toujours des affaires publicques à l'advantaige de nostre saincte relligion. Lequel tems a prins beaucoup de gens à la gorge, depuys nostre défunct maistre Françoys premier du nom, jusques aux États de Blois où cheut monsieur de Guyse. Or les escholiers qui jouent à la fossette sçavent que, en ceste période de prinses d'armes, pacification et troubles, le languaige de France fust ung peu trouble aussy, vu les inventions de ung chascun poëte qui, en cestuy temps, souloyt faire, comme en celuy-cy, ung françoys pour luy seul, oultre les mots bizarres, griecs, lattins, italians, hallemands, souisses, phrazes d'oultre-mer et jargons hespaigniols advenus par le faict des estrangiers, en sorte que ung paouvre scriptophile ha les couddées franches en ce languaige Babelificque auquel ont pourveu depuys messieurs de Balzac, Blaise Pascal, Furetière, Mesnage, Saint-Evremond, de Malherbe et aultres, qui, les premiers, ballyèrent le françoys, firent honte aux mots estranges et donnèrent droit de bourgeoisie aux parolles légittimes, de bon usaige et sçues de tous, dont fust quinauld le sieur Ronsard.

Ayant tout dict, l'autheur rattourne à sa dame, et soubhaite mille joyeulsetez à ceulx dont il est aymé; aux aultres, des noix grollières en leur degrez. Quand les hirundes descamperont, il reviendra non sans le tiers et quart dixain dont il baille ici promesse aux pantagruelistes, aux bons braguards et mignons de tout estaige auxquels desplaisent les tristifications, méditacions et mélancholies des choléographes.

LES TROIS CLERCS

DE SAINCT NICHOLAS,

L'ostel des Trois Barbeaulx estoyt jadis à Tours l'endroict de la ville où se faisoyt la meilleure chière, vu que l'hoste, resputté le hault bonnet des rostisseurs, alloyt cuire les repasts de nopces jusques à Chastellerault, Loches, Vendosme et Blois. Ce susdict homme, vieulx reistre parfaict en son mestier, n'allumoyt jamais ses lampes de jour, sçavoit tondre sur les œufs, vendoyt poil, cuir et plume, avoyt l'œil à tout, ne se laissoyt poinct facillement païer en monnoie de cinge; et, pour ung denier de moins au compte, eust affronté voire mesme ung prince. Au demourant, bon gausseur, beuvant et riant avecque les grands avalleurs, toujours le bonnet en main devant les chalands munis d'indulgences plenières au titre du *Sit Nomen Domini Benedictum*, les poulsant en despense et leur preuvant au besoing, par de bons dires, que les vins estoyent chiers; que, quoique on fist, rien ne se donnant en Tourayne, force estoyt d'y tout achepter, partant d'y tout païer. Brief, s'il l'eust pu, sans honte auroyt compté : tant pour le bon aër, et tant pour la veue du pays. Aussy fist-il une bonne maison avecque l'argent d'autruy, devinst-il rond comme ung quartaud, bardé de lard, et l'appela-t-on Monsieur.

Lors de la darrenière foire, trois quidams, lesquels estoyent des apprentifs en chiquane, dans qui se trouvoyt plus d'estoffe à faire des larrons que des saincts, et sçavoyent bien déjà jusque où possible estoyt d'aller sans se prendre en la chorde des haultes œuvres, eurent intencion de soy dibvertir et vivre, en condamnant quelques marchands forains ou aultres, en tous les deppens.

Doncques, ces escholiers du dyable faulsèrent compaignie à leurs proccureurs, chez lesquels ils estudioyent le grimoire en la ville d'Angiers, et vindrent de prime-abord se loger en l'ostel des Trois Barbeaulx, où ils voulusrent les chambres du légat, mirent tout c'en dessus dessoubs, firent les desgoustés, retindrent les lamproyes au marché, s'annoncèrent en gens de hault négoce, qui ne traisnoyent poinct de marchandises avecque eulx, et voyageoyent seuls de leur personne.

L'hoste de trotter, de remuer les broches, de tirer du meilleur, et d'apprester ung vray disner d'avocatz à ces trois cogne-festu, lesquels avoyent jà dépensé du tapaige pour cent escuz, et qui bien pressurez n'auroyent pas tant seullement rendu cent sols tournois que l'ung d'eulx faisoyt frestiller en sa bougette.

Mais s'ils estoyent desnuez d'argent, poinct ne manquoyent d'engin, et tous trois s'entendisrent à jouer leurs roolles comme larrons en foire. Ce fust une farce où il y eust à boyre et à mangier; vu que ils se ruèrent pendant cinq jours tant et si bien sur les provisions de toute sorte, qu'ung parti de lansquenetz en eust moins guasté qu'ils n'en frippèrent.

Ces trois chatz fourrez dévalloyent en la foire

après desjeusner, bien abreuvez, pansez, pansus; et, là, tailloyent en plein drap sur les becsjaunes et aultres, robbant, prenant, jouant, perdant; despendant les escripteaulx ou enseignes et les changeant : mettant celuy de bimbelotier à l'orphèvre et de l'orphèvre au cordouannier; gettant de la poudre ès bouticques, faysant battre les chiens, coupant la bridde aux chevaulx attachez, laschant des chatz sur les gens assemblez; criant au voleur ou disant à chascun :

— Estes vous pas monsieur d'Entrefesses d'Angiers?...

Puys, ils donnoyent des poussées au monde, faisoyent des trouées aux sacqz de bled, cherchoyent leur mousche-nez en l'aumosnière des dames, et en relesvoyent les cottes, plourant, questant ung joyau tumbé et leur disant :

— Mes dames, il est dans quelque trou!...

Ils esguaroyent les enfants, se tappoyent en la pance de ceulx qui bayoyent aux corneilles, ribloyent, escorchioyent, et conchioyent tout. Brief, le dyable eust esté saige en comparaizon de ces damnez escholiers, qui se fussent penduz s'il leur avoyt fallu faire acte d'honneste homme; mais aultant auroyt vallu demander de la charité à deux plaideurs enraigez.

Ils quittoyent le champ de foire non fatiguez, mais lassez de malfaisances; puis, s'en venoyent disner jusques à la vesprée, où ils recommençoyent leurs ribleries, aux flambeaulx. Doncques, apprès les forains, ils s'en prenoyent aux filles de joye auxquelles, par mille ruzes, ils ne donnoyent que ce qu'ils en recepvoient, suyvant l'axiosme de Justinian: *Cuique suum jus tribuere,* à chascun son jus. Puis, en se gaussant après le coup, disoyent à ces paouvres garses :

— Que le droict estoyt à eux et le tord à elles.

Enfin, à leur soupper n'ayant poinct de subjects à pistolander, ils se cognoyent entre eulx ou, pour se gaudir encores, se plaignoyent des mousches à l'hoste et luy remonstrant qu'ailleurs les hostelliers les faisoyent attacher, pour que les gens de condition n'en fussent poinct incommodez.

Cependant, vers le cinquiesme jour, qui est le jour criticque des fièbvres, l'hoste n'ayant jamays veu, encores qu'il escarquillast très-bien ses yeulx, la roïalle figure d'ung escu chez ses chalands, et saichant que si tout ce qui resluit estoyt or, il cousteroyt moins chier, commença de renfroigner son museau, et de n'aller que d'ung pié froid à ce que vouloyent ces gens de hault négoce. Or, redoubtant de faire ung maulvais trafic avec eulx, il entreprint de sonder l'aposteume de leurs bougettes.

Ce que voyant, les trois clercs lui disrent avecque l'asseurance d'ung prevost pendant son homme, de vistement leur servir ung bon soupper, attendu que ils alloyent partir incontinent. Leur joyeulse contenance desgreva l'hoste de ses soulcis. Or, pensant que des drosles sans argent debvoyent estre graves, il appresta ung digne soupper de chanoines, soubhaittant mesme de les voir ivres afin de les serrer sans desbats en la geole, le cas eschéant.

Ne saichant comment tirer leurs grègues de la salle où ils estoyent aultant à l'aize que sont les poissons en la paille, les trois compaignons mangièrent et beurent de raige, resguardant la longitude des croisées, espiant le moment de descamper, mais ne renconstroyent ni joinct ni desjoinct. Maudissant tout, l'ung vouloyt aller destacher ses chausses en plein aër pour raison de cholicque; l'aultre querir ung médecin pour le troisième qui s'esvanouiroyt comme faire se pourroyt.

Le maudict hostellier baguenaudoyt toujours de ses fourneaulx à la salle, et de la salle aux fourneaulx, guettoyt les quidams, avançoyt ung pas pour saulver son dû, en resculoyt deulx pour ne poinct estre cogné de ces seigneurs, au cas où ce seroyent de vrays seigneurs, et alloyt en brave hostellier prudent, qui aymoyt les denniers et haïssoyt les coups. Mais soubz umbre de les bien servir toujours avoyt une aureille en la salle, ung pied en la cour; puys, se cuydoyt toujours appelé par eulx, venoyt au moindre esclat de rire, leur monstroyt sa face en guyse du compte et toujours leur disoyt :

— Messeigneurs, que vous plaist-il?

Interroguat en response duquel ils auroyent voulu lui donner dix doigts de ses broches dedans le gozier, pour ce que il faisoyt mine de bien sçavoir ce qui leur playsoit en ceste conjuncture, vu que, pour avoir vingt escuz tresbuchants, ils eussent vendeu chascun le tiers de leur esternité.

Comptez que ils estoyent sur leurs bancqs comme sur des grilz, que les piés leur desmangeoyent très-bien, et que le derrière leur brusloyt ung peu. Déjà l'hoste leur avoyt miz les poires, fourmaige et les compostes soubs le nez; mais eulx, beuvant à petits coupz, maschant de travers, s'entre-resguardoyent pour voir si l'ung d'eulx treuveroyt en son sacq ung bon tour de chiquane; et tous commençoient à se dibvertir très-tristement.

Le plus ruzé des trois clercs, qui estoyt ung Bourguignon, soubrit, et dict en voyant le quart d'heure de Rabelays arrivé :

— Besoing est de remettre à huictaine, messieurs. Comme s'il eust esté au palays.

Et les deux aultres, nonobstant le dangier, se hastèrent de rire.

— Que debvons-nous? demanda celui qui avoyt en sa ceincture les dessus dicts cent sols. Il les mou-

voyt comme s'il eust cuydé leur faire engendrer des petits par ceste enraigé mouvement. Cettuy estoyt ung Picard, cholère en dyable, et homme à s'offenser d'ung rien pour pouvoir boutter l'hoste par la croizée en toute seureté de conscience. Doncques, il dist ces paroles avecque ung air rogue, comme s'il eust eu dix mille doublons de rente au soleil.

— Dix escuz, messeigneurs... respondist l'hoste en tendant la main.

— Je ne souffrirai pas, vicomte, estre resgalé par vous seul... fict le tiers estudiant, qui estoyt ung Angevin, fin comme une femme énamourée.

— Ni moy! dict le Bourguignon.

— Messieurs, messieurs!... respartist le Picard, vous voulez gausser. Je suys vostre serviteur!...

— Sambreguoy! s'escria l'Angevin, vous ne nous laisserez pas païer trois fois... Nostre hoste ne le souffriroyt mie.

— Hé bien! fist le Bourguignon, cil de nous qui dira le pire conte satisfera l'hoste.

— Qui sera le juge?... demanda le Picard renguaisnant ses cent sols.

— Pardieu! nostre hoste. Il doibt s'y entendre, vu qu'il est ung homme de hault goust!... dict l'Angevin. Allons, maistre queux, bouttez-vous là, beuvons, et prestez-nous vos deux aureilles... L'audience est ouverte...

— A moi! dit l'Angevin, je commence.

Là-dessus l'hoste s'assist, non sans se verser amplement à boire.

— En nostre duchié d'Anjou, les gens de la campagne sont très-fidelles servateurs de nostre saincte relligion catholicque, et pas ung ne quitteroyt sa part du paradiz, faulte de faire pénittence, ou de tuer ung hérétique. En dà! si ung ministre des liffre-loffres passoyt par là, tost il seroyt miz en pré, sans sçavoir d'où lui tumberoyt la male mort.

Doncques, ung bonhomme de Jarzé, revenant ung soir de dire ses vespres en vuydant le piot à la Pomme-de-Pin, où il avoyt lairré son entendoire et sapience mémoriale, tumba dedans la rigole d'eau de sa mare, cuydant estre en son lict.

Ung sien voisin, qui ha nom Godenot, l'avisant déjà prins dans la gelée, vu qu'il s'en alloyt de l'hyver, lui dist en gaussant:

— Hé, qu'attendez-vous donc là?...

— Le dégel!... fist le bon ivrogne se voyant empesché par la glace.

Lors Godenot, en bon chrestien, le désencanche de sa mortaise et lui ouvre l'huis du logis, par hault respect du vin qui est seigneur de ce païs.

Le bonhomme vind lors se couchier en plein lict de sa servante, laquelle estoyt jeune et gente fillaude. Puis le vieulx manouvrier, fort de vin, en besogna le chaud sillon, cuydant estre en sa femme, et la mercia du restant de puccelaige qu'il lui trouvoyt. Or, entendant son homme, la femme se mist à crier comme mille, et par ces cris horrificques, le laboureur fust adverti que il n'estoyt poinct dedans la voye du salut, ce dont paouvre laboureur de se navrer plus qu'on ne sçauroyt le dire.

— Ha! fist-il, Dieu m'a puni de n'avoir poinct esté à vespres en l'ecclize...

Puys, s'excusa de son mieulx sur le piot qui avoyt brouillé la mémoire de sa braguette, et en revenant au lict, ragottoyt à sa bonne mesnagière que, pour sa meilleure vasche, il voudroyt n'avoir poinct ce meschief sur la conscience.

— Ce n'est rien!... disoyt à son homme la femme, à qui la fille ayant respondeu que elle resvoyt de son amant, la battoyt ung peu ferme pour lui enseigner à ne poinct dormir si fort.

Mais le chier homme, vu l'énormité du caz, se lamentoyt dessus son grabat, et plouroyt des larmes de vin par crainte de Dieu.

— Mon mignon, fist-elle, drez demain va en confession, et n'en parlons plus.

Le bonhomme trotte au confessionnal et racontte en toute humilité son caz au recteur de la paroësse, lequel estoyt ung bon vieulx presbtre capable d'estre là hault la pantophle de Dieu.

— Erreur n'est pas compte, fist-il à son pénitent, vous jeusnerez demain, et vous absous.

— Jeusner! Avecque plaizir! dit le bon homme. Ça n'empesche poinct de boyre.

— Ho! respondist le curé, vous beuverez de l'eaue, puis ne mangerez aultre chose, sinon ung quarteron de pain et une pomme.

Lors le bon homme, qui n'avoyt nulle fiance en son entendement, revind, répétant à part soi la pénittence ordonnée. Mais ayant loïallement commencé par ung quarteron de pain et une pomme, il arriva chez luy disant :

— Ung quarteron de pommes et ung pain.

Puys, pour se blanchir l'asme, se mist en debvoir d'accomplir son jeusne, et sa bonne mesnagière lui ayant tiré ung pain de la mette, et descroché les pommes du plancher, il joua très-mélancholicquement de l'épée de Caïn.

Comme il faisoyt ung soupir en arrivant au darrenier boussin de pain, ne saichant où le mettre, vu qu'il en avoit jusques en la fossette du cou, sa femme lui remonstra que Dieu ne vouloyt poinct la mort du pescheur, et que faulte de mettre ung frusteau de pain de moins en sa pance, il ne lui seroyt poinct reproché d'avoir mis, ung petist, son chose au verd.

— Tais-toi, femme! dict-il. Quand je debvrois crever, faut que je jeusne.

— J'ai payé mon escot. A toi vicomte... adjouta

l'Angevin en resguardant le Picard d'ung air narquois.

— Les pots sont vuydes, dist l'hoste. Holà! du vin...

— Beuvons, s'écria le Picard. Les lettres mouilleez coulent mieulx.

Là-dessus, il lampa son verre plein, sans y laisser une miette de vin, et, apprès une belle petite tousserie de prosneur, dist cecy :

— Ores, vous sçavez que nos petites garses de Picardie, premier que de se mettre en mesnaige, ont accoustumé de gaigner saigement leurs cottes, vaisselle, bahusts, brief, tous ustensiles de mariaige. Et, pour ce faire, vont en maison, à Péronne, Abbeville, Amiens, et aultres villes où sont chamberières, fouettent les verres, torchent les plats, ployent le linge, portent le disner et tout ce qu'elles peuvent porter. Puys, sont tost espousées dès que elles sçavent faire quelque chose, oultre ce qu'elles apportent à leurs maris. Ce sont les meilleures mesnagières du monde, pour ce que elles cognoissent le service, et tout très-bien.

Une de Azonville, qui est le païs dont je suys seigneur par hérittaige, ayant ouï parler de Paris où les gens ne se baissoyent poinct pour ramasser six blancs, et où l'on se substantoyt, pour ung jour, à passer devant les rostisseurs, rien qu'à humer l'aër, tant graisseux il estoyt, s'ingénia d'y aller espérant rapporter la valeur d'ung tronc d'ecclize.

Elle marche à grand renfort de piés, arrive de sa personne, munie d'ung panier plein de vuyde. Là, tumbe à la porte Sainct-Denis, en ung tas de bons soudards, plantez pour ung tems en vedette, à cause des troubles, vu que iceulx de la relligion faisoyent mine de s'envoller à leur presche.

Le sergent, voïant venir ceste danrée coëffée, boutte son feutre sur le cousté, en secoue la plume, retrousse sa moustache, haulse la voix, affarouche son œil, se met la main sur la hanche, et arreste la Picarde comme pour voir si elle est duement percée, vu qu'il est deffendeu aux filles d'entrer aultrement à Paris.

Puis, lui demande, pour faire le playsant, mais de mine griefve, en quel penser vient-elle, cuydant que elle voulloyt prendre d'assault les clefs de Paris.

A quoy la naifve garse respondit que elle y cherchoyt une bonne condicion en laquelle elle pust servir, et n'auroyt cure d'aulcun mal, pourveu qu'elle gaignast quelque chose.

— Bien vous en prend, ma commère, dit le raillard; je suys Picard, et vais vous faire entrer icy où vous serez traittée comme une royne voudroyt l'estre soubvent, et vous y gagnerez de bonnes choses.

Lors il la menne au corps de garde, où il lui dict de ballayer les planchiers, bien escumer le pot, attiser le feu, et veiller à tout, adjoutant que elle auroyt trente sols parisis pour ung chascun homme, si leur service lui plaisoyt. Or veu que l'escouade estoyt là pour ung mois, elle gaigneroyt bien dix escuz; puis, à leur despartie trouveroyt les nouveaux venus qui s'arrangeroyent très-fort d'elle, et à cet honneste mestier emporteroyt force deniers et présents de Paris en son païs.

La bonne fille de rendre la chambre nette, de tout nettoyer, de si bien apprester le repas et tout, chantant, rossignolant, que, ce jour, les bons soudards trouvèrent à leur taudis la mine d'ung réfectoire de bénédictins. Aussy, tous contents, donnèrent-ils chascun ung sol à leur bonne chamberière.

Puis, bien repue, la couchièrent au lict de leur commandant, qui estoyt en ville chez sa dame, et l'y dodinèrent bien congruement avec mille gentillesses de soldats philosophes, *id est* amoureulx de ce qui est saige.

La voilà bien attifée en ses draps. Ores pour éviter les noises et querelles, ces gaules bontems tirèrent au sort le tour de chascun; puis, se misrent à la rangette, allant très-bien à la Picarde, tous chaulds, ne soufflant mot, bons soldats, ung chascun en prenant au moins pour six-vingts sols tournois.

Encore que ce fust service ung peu dur dont elle n'avoyt pas coustume, la paouvre fille s'y employa de son mieulx, et, par ainsy, ne ferma poinct l'œil ni rien, de toute la nuict.

Au matin, voyant les soudards bien endormis, elle leva le pied, heureuse de n'avoir aulcune escorcheure au ventre après avoir porté si lourde charge, et quoique légièrement fatiguée, gaigna le large à travers champs avecque ses trente sous.

Lors, sur la route de Picardie, void une de ses amies qui, à son imitacion, vouloyt taster du service de Paris, et venoyt toute affriolée, laquelle l'areste et l'interrogue sur les condicions.

— Ah! Perrine, n'y va pas, il y faudroit ung c.l de fer!... encore l'useroyt-on bientost, luy dist-elle.

A toi, grosse pance de Bourgogne, fist-il en rabattant l'aposteume natturel de son voisin par une tape de sergent. Crache ton conte, ou paye!...

— Par la royne des andouilles! respondist le Bourguignon, par ma fey! par le morbey! par Dieu! par dyable! je ne sçays que des histoires de la court de Bourgogne, lesquelles n'ont cours qu'avecque nostre monnoye...

— Eh! ventre-Dieu! sommes-nous pas en ta terre de Beauffremont? s'escria l'aultre, montrant les potz vuydez.

— Je vous diray doncques une aventure bien cogneue à Dijon, laquelle est advenue au temps où

j'y commandoys, et ha deu estre mise par escript.

Il y avoyt ung sergent de justice nommé Franc-Taupin, lequel estoyt ung vieulx sacq à maulvaisetiez, toujours grognant, toujours battant, faysant à tout une mine de verglas, ne resconfortant jamais par quelques gaudriolles ceulx qu'il menoyt pendre; et, pour estre brief, homme à trouver des poulx en teste chauve et des torts à Dieu.

Ce dict Taupin, rebutté de tout poinct, s'enchargea d'une femme; et, par grand hazard, il lui en écheut une doulce comme pelure d'oignon. Laquelle, voyant la défectueuse complexion de son mari, se donna plus de peine pour luy cuire de la joie au logiz qu'une autre en eust pris à l'encorner.

Mais, encores qu'elle se complust à lui obéir en toutes choses, et pour avoir la paix eust tasché de lui fianter de l'or si Dieu l'eust voulu, ce maulvais homme rechignoyt perpétuellement, et n'espargnoyt pas plus les coupz à sa femme, qu'ung débitteur, les promesses aux recors.

Ce traictement incommode continuant maugré les soins et le travail angelicque de la paouvre femme, elle fust contraincte, ne s'y accoustumant poinct, à en référer à ses parents, lesquels intervindrent à la mayson.

Lors, eulx venus, leur fust par le mari desclairé :

Que sa mesnagière estoyt despourveue de sens, qu'il n'en recepvoyt que des desplaizirs, et que elle lui rendoyt la vie très-dure à passer;

Tantost le resvegloyt dans son premier somme;

Tantost ne venoyt poinct ouvrir la porte, et le lairroyt à la brouine ou à la gellée;

Puys que jamais rien n'estoyt à propos céans. Ses agraphes manquoyent de bouttons et ses aiguillettes de ferrets.

Le linge se chamoussoyt, le vin se picquoyt, le bois suoyt, le lit crioyt toujours intempestivement.

Brief, tout estoyt mal.

A ce dévoyement de faulses parolles, la femme respondist en montrant les hardes, et tout, en bon état de réparations locatives.

Lors le sergent dist qu'il estoyt très-mal traité.

Ne trouvoyt jamais son disner appresté, ou, que s'il l'estoyt, le bouillon n'avoyt poinct d'yeulx, ou la souppe estoyt froide.

Il failloyt du vin ou des verres à table;

La viande estoyt nue, sans saulce, ni persil;

La moustarde estoyt tournée;

Il renconstroyt des cheveux sur le rost, ou les nappes sentoyent le vieulx et lui ostoyent l'appestist;

Enfin de tout, elle ne lui donnoyt jamais rien qui fust à son goust.

La femme, estonnée, se contentoyt de nier le plus honnestement que faire se pouvoyt ces estranges griefs à elle imputez.

— Ha! fist-il, tu dis non? robbe pleine de crotte! Eh bien! venez disner céans vous mesme au jour d'huy, vous serez tesmoings de ses desportements. Et, si elle peut me servir une fois selon mon vouloir, j'auray tort en tout ce que j'ai advancé, ne leverai plus la main sur elle, ains lui lairrerai ma hallebarde, les braguettes, et lui quitterai le commendement icy.

— Oh bien, dit-elle toute gaye, je seray donc desormais dame et maistresse.

Lors le mari, se fiant en la natture et les imperfections de la femme, voulut que le disner fust appresté sous la treille dans sa cour, pensant à crier apprès elle si elle tardoyt en trottant de la table à la crédence.

La bonne mesnagière s'employa de tous crins à bien faire son office. Et si donna-t-elle des platz netz à s'y mirer, la moustarde fraische et du bon faiseur, ung disner concoctionné, chauld à emporter la gueule, appétissant comme ung fruict desrobbé, les verres bien fringuez, le vin rafraischi, et tout si bien, si blanc, si reluysant, que son repast eust faict honneur à la margot d'ung évesque.

Mais au moment où elle se pourleschoyt devant sa table, en y gettant l'œillade superflue que les bonnes mesnagières aiment à donner à tout, son mary vind à heurter la porte. Lors, une maudicte poule, qui avoyt eu l'engin de monter sur le treilliz pour se saouller de raizins, lairra choir une ample ordeure au plus bel endroict de la nappe.

La paouvre femme faillit à tumber quasi-morte, tant grand fust son désespoir, et ne sceut aultrement remédier à l'intempérance de la poule qu'en en couvrant le caz incongreu d'une assiette où elle mist des fruits, qui se trouvoyent en trop dedans sa poche, n'ayant plus aulcun soucy de la symmétrie.

Puis, à ceste fin que nul ne s'aperceust de la chose, apporta promptement le potaige et fist seoir ung chascun en son banc et les convia gayment à se rigoller.

Tous, voyant ceste belle ordonnance de bonnes plattées, se rescrièrent, moins le dyable de mari lequel restoyt sombre, refroignoyt, jouoyt des sourcils, grommeloyt, resguardoyt tout, cherchant ung festu à voir pour en assommer sa femme.

Lors, elle se prist à luy dire, bien heureuse de pouvoir l'aguasser à l'abri de ses proches :

— Voilà votre repast, bien chauld, bien dressé, le linge bien blanc, les sallières pleines, les grez bien netz, le vin frais, le pain doré. Que manque-t-il ?... Que quérez-vous ?... Que voulez-vous ?... Que vous faut-il?...

— Du bran ! dist-il par haulte colère.

La mesnagière descouvre vistement l'assiette et répond :

— Mon amy, en voilà !...

Ce que voyant, le sergent demoura quinaud, pensant que le dyable estoyt passé du costé de sa femme.

Là dessus, il fust griefvement repprouché par les parents qui lui donnèrent tort, lui chantèrent mille pouilles, et lui disrent plus de gogues en une aulne de tems qu'ung greffier ne fait d'escritures en son mois.

Deppuis ce jour, le sergent vesquit très-bien en paix avecque sa femme, laquelle, à la moindre équivoque, fronsseure de sourcils, lui disoyt :

— Veux-tu du bran?...

— Qui a faict le pire?... s'escria l'Angevin en frappant ung petit coup de bourreau sur l'espaulle de l'hoste.

— C'est luy !...

— C'est luy !...

Disrent les deux aultres, et lors commencèrent à disputer comme de beaulx pères en ung concile, cherchèrent à s'entrebattre, à se getter les pots à la teste, se lever; et, par ung hasard de bataille, courir et gaigner les champs.

— Je vais vous accorder ! s'escria l'hoste, voyant que là où il avait eu trois débitteurs de bonne voulenté, maintenant aulcun ne pensoyt au vrai compte.

Ils s'arrestèrent espouvantés.

— Je vais vous en fayre ung meilleur, par ainsy vous me donnerez dix livres par chaque pance...

— Escoutons l'hoste ! fit l'Angevin.

— Il y avoyt dans nostre faulxbourg de Notre-Dame-la-Riche, dont est ceste hostellerie, une belle fille, qui oultre ses advantaiges de natture avoyt une bonne charge d'escuz.

Doncques, aussitôt que elle fust en aage et force de porter le faix du mariaige, elle eust aultant d'amants qu'il y a de sols au tronc de Sainct-Gatien, le jour de Pasques.

Ceste fille en esleut ung qui, sauf votre respect, pouvoyt faire de la besoigne le jour et la nuict aultant que deux moines. Aussy, furent-ils bientost accordez et le mariaige en bon train.

Mais le bonheur de la première nuictée ne s'approuchoyt poinct sans causer une légière appréhension à l'accordée, vu qu'elle estoyt subjecte par infirmité de ses conduits souterrains à excogiter des vapeurs qui se résolvoyent en manière de bombe.

Or, redoubtant de lascher la bride à ses folles ventositez, pendant que elle penseroyt à aultre chose, en ceste première nuict, elle fina par advouer son caz à sa mère, dont elle invocqua l'assistance.

Lors la bonne dame lui desclaira que ceste propriété d'engendrer le vent estoyt en elle ung hérittaige de famille, et que elle avoyt esté fort empeschée en son temps. Mais que, sur le tard de la vie, Dieu lui avoyt faict la grâce de serrer sa croupière, et que, depuys sept ans, elle n'avoyt rien esvaporé, sauf une darrenière foys où, par fasson d'adieu, elle avoyt nottabblement esventé son défunct mary.

— Mais, dist-elle à sa fille, j'avoys une seure recepte que me légua ma bonne mère, pour amener à rien ces paroles de surpluz et les exhaler sans bruict. Or, vu que ces souffles n'ont poinct odeurs maulvaises, le scandale est parfaictement esvité.

Pour ce, doncques, besoing est de laisser mijoter la substance venteuse et la retenir à l'issue du pertuis; puiz, de poulser ferme; alors, l'aër, s'estant amenuizé, coule comme ung soubpçon. Et, en nostre famille, cecy s'appelle estrangler les petz.

Bien contente de sçavoir estrangler les petz, la fille mercia sa mère, dança de la bonne fasson, tassant ses flattuositez au fond de son tuyau comme ung souffleur d'orgue, attendant le premier coup de la messe. Puis, venue en la chambre nuptiale, elle se délibéra d'expulser le tout en montant au lict; mais le fantasque élément s'estoyt si bien cuit qu'il ne voulust poinct issir.

Le mary vint, je vous laisse à penser comme ils s'escrimèrent à la jolye battaille, ou avecque deux choses, on en faict mille, si l'on peut.

Au mitant de la nuict, l'espousée se leva, soubz ung petit pretexte menteur, puis revind vistement, mais en enjambant à sa place, son pertuiz, ayant eu lors phantaisie d'esternuer, fit une telle descharge de couleuvrine, que vous eussiez creu comme moi que les rideaulx se deschiroyent.

— Ha ! j'ai manqué mon coup !... fit-elle.

— Tudieu ! lui dis-je, ma mie, alors espargnez-les !... Vous gaigneriez vostre vie à l'armée avecque ceste hartillerie. C'estoyt ma femme.

— Ho ! ho ! ho !... firent les clercs. Et ils se respandirent en esclatz, se tenant les costes, louant l'hoste et disant :

— As-tu, vicomte, entendeu meilleur conte ?

— Ha ! quel conte !

— C'est ung conte !

— C'est ung maistre conte.

— Le roy des contes.

— Ha ! ha ! il estrippe tous les contes, et il n'y a désormais contes que contes d'hostellerie...

— Foy de chrestien ! vécy le meilleur conte que j'aie ouï de ma vie !...

— Moi ! j'entends le pet !...

— Moi, je voudroys bayser l'orchestre !

— Ha ! monsieur l'hoste, dit gravement l'Angevin, nous ne sçaurions sortir de léans sans avoir veu l'hostesse ; et si nous ne demandons pas à baiser son instrument, c'est par grant respect pour ung si bon conteur.

Là-dessus, tous exaltèrent si bien l'hoste, son conte, et le chose de sa femme, que le vieulx rostisseur, ayant fiance en ces rires naïfs, et pompeulx éloges, huchia sa femme. Mais, elle, ne venant poinct, les clercs disrent, non sans intencion frustratoire : — Allons la voir...

Doncques tous sortirent de la salle. Puys l'hoste, prenant la chandelle, monta, premier, par les degrez pour leur montrer le chemin en les esclairant. Mais, voïant la porte de la rue entrebayée, les chiquaniers s'esvadèrent, légiers comme des ombres, lairrant à l'hoste licence de prendre pour solde ung aultre pet de sa femme.

LE

JEUSNE DE FRANÇOYS Ier.

Ung chascun sçayt par quelle adventure le Roy Françoys premier du nom fust prins comme ung oyseau niais, et menné dedans la ville de Madrid en Espaigne. Là, l'empereur Charles cinquiesme le serra très-estroictement, ainsi que chose d'ung hault prix en ung sien chasteau, ce dont notre défunct maistre, d'esterne mémoire, conceust beaucoup d'ennuy, vu qu'aymant le grant aër, ses aises, et tout, il ne s'entendoyt pas plus à demourer en caige qu'une chatte à renger des dentelles.

Aussy, tumba-t-il en des tristifications si estranges que, ses lettres lues, en plein conseil, madame d'Angoulesme, sa mère; madame Catherine, la Daulphine; le cardinal Duprat, monsieur de Montmorency et ceulx qui avoyent en charge l'Estat de France, cognoissant tous la haulte paillardize du Roy, furent d'advis, après meure délibéracion, de luy desputter la Royne Margueritte, de laquelle il recepvroit seurement allégeance en ses soulcis, la bonne dame estant bien aymée de luy, joyeulse et docte en toutte sapience.

Mais, elle, alléguant qu'il s'en alloyt de son asme, pour ce qu'elle ne sçauroyt, sans grand dangier, estre seule avecque le Roy en sa geole, il fust despesché devers la cour de Rome, ung secrettaire habile, le sieur de Fizes, avecque mandat d'impetrer du Pontife un bref d'espécialles indulgences, contenant valables absolutions des legiers peschez que, vu la consanguinité, pourroyt faire ladicte Royne en veue de guarir la mélancholie du Roy.

En ce tems, le Batave Hadrien VII chaussoyt encore la thiare, lequel, bon compaignon au demourant, ne mit poinct en oubly, malgré les liens scholastiques qui l'unissoyent à l'empereur, que il s'agissoyt du filz aisné de l'Ecclise catholicque, et eust la galantize d'envoyer en Espaigne ung exprès légat muni de pleins pouvoirs à ceste fin d'adviser à saulver, sans trop nuyre à Dieu, l'asme de la Royne et le corps du Roy.

Ceste affaire de griefve urgence mist martel en teste aux seigneurs de la court, et desmangeaizon, entre les pieds des dames; lesquelles, par grand dévouement envers la couronne, se fussent presque toutes offertes d'aller à Madrid, n'estoyt la noire défiance de Charles Quint, qui ne lairroit poinct au Roy licence de voir aulcuns de ses subjects ni mesme les gens de sa famille. Aussy fust-il besoin de négocier le despart de la Royne de Navarre.

Doncques, il n'estoyt bruict que de ce jeusne desplourable et du défault d'exercice amoureux si contraire à ung prince qui en estoyt si grand coustumier. Brief, de plainte en quérimonie, les femmes finèrent pas plus penser à la braguette du Roy qu'à luy-mesme.

La Royne fust première à dire que : elle soubhaittoit avoir des aësles.

A ce, respondit Monseigneur Odet de Chastillon que : elle n'avoyt poinct besoing de ce, pour estre ung ange.

Une, ce fust madame l'Admirale, s'en prenoyt à

Dieu de ne pouvoir envoïer en courrier ce qui défailloyt tant au paouvre sire, vu que chascune d'elles le presteroyt à son tour.

— Dieu a bien faict de les clouer, s'escria gentilment la Daulphine, car nos marys nous lairreroyent, en leurs absences, bien traistreusement despourveues.

Tant fust dict, tant fust pensé, que la Royne des Marguerittes fust, à sa despartie, enchargée par ces bonnes chrestiennes de bien bayser le captif pour touttes les dames du roïaulme; et, s'il leur eust esté loysible de faire provision de liesse comme de moustarde, la Royne en eust esté encumbrée à en vendre aux deux Castilles.

Ce pendant que madame Margueritte passoyt les monts, maugré les neiges, à grand renfort de mules, courant à ces consolacions comme au feu, le Roy se trouvoyt arrivé à la plus arduc pezanteur des reins où il debvoyt estre en sa vie.

Dans ceste extresme réverbération de natture, il s'ouvrist à l'empereur Charles Quint, à ceste fin d'estre pourveu d'ung miséricordieux spécifique, lui objectant que ce seroyt honte esternelle à ung roy d'en lairrer mourir ung aultre, faulte de gaillanterie.

Le Castillan se montra bon homme. Ores, pensant que il pourroyt se récuppérer de ses Hespaignoles sur la ransson de son hoste, il arraizonna brouillifiquement les gens commiz à la garde de son prizonnier, leur baillant licence occulte de lui complaire en cela.

Doncques, ung certain don Hijos de Lara-y Lopez Barra di Pinto, paouvre capittaine, desnué d'escuz, maugré sa généalogie, et qui songeoyt deppuys ung tems à querir fortune en la court de France, cuyda qu'en procurant audict seigneur ung doulx cataplasme de chair vifve, il s'ouvriroyt une porte honnestement fécunde, et de faict, ceulx qui cognoissent et la court et le bon Roy sçavent s'il se trompoyt.

Quand le dessus dict capittaine vind à son tour de roolle en la chambre du Roy de France, il luy demanda respectueuzement si son bon plaizir estoyt de luy permettre une interroguation dont il estoyt curieulx aultant que d'indulgences papales.

A quoy, le prince quittant sa mine hypochondriaque, et se mouvant en la chaire où il estoyt siz, fist ung signe de consentement.

Le capittaine lui dict de ne poinct s'offenser de la licence de son languaige; puys advouant qu'il avoyt renom d'estre, luy Roy, ung des plus grands paillardz de France, il vouloyt sçavoir de luy-mesme si les dames de sa court estoyent bien expertes en amour.

Le paouvre Roy, se ramentevant ses bons coups, lascha ung soupir tiré de creulx, et dist : — Nulles femmes d'aulcuns païs, y compris celles de la lune, ne cognoissent mieulx que les dames de France les secretz de ceste alchymie, et que, au souvenir des savoureuses, graltieuses et vigoureuses mignardizes d'une seule, il se sentoyt homme, si elle lui estoyt lors offerte, à la ferrer avec raige, sur ung ais pourri, à cent piés au-dessus d'ung précipice...

En ce disant, ce bon Roy ribauld si jamais il en fust, gettoyt la vie et la flamme par les yeulx, si druement que le capittaine, quoique brave, en sentist des tresmoussements intimes dedans sa fressure, tant flamba la très-sacrée majesté de l'amour roïal.

Mais retrouvant son couraige, il print la deffense des dames hespaignoles, se jactant que en Castille seullement faisoyt-on bien l'amour, pource que il y avoyt plus de relligion qu'en aulcun lieu de la chrestienté; et que, tant plus les femmes y avoyent paour de se damner en s'adonnant à ung amant, tant mieulx elles y alloyent, saichant que elles debvoyent prendre plaizir en la chose pour toute l'esternité. Puys il adjouxta que si le seigneur Roy vouloyt gager une des meilleures et pluz prouffictables seigneuries terriennes de son roïaulme de France, il luy donneroyt une nuictée d'amour à l'hespaignole en laquelle une Royne fortuite lui tireroyt l'asme par sa brayette s'il n'y prenoyt garde.

— Tost, tost!... fit le Roy se levant de sa chaire. Je te baillerai, de par Dieu, la terre de la Ville-aux-Dames en ma province de Touraine, avecque les plus amples priviléges de chasse et de haulte et basse justice.

Lors le capittaine, qui cognoissoyt la Dona du cardinal archevesque de Tolède, la requist de rouer de tendresse le roy de France, et lui desmonstrer le hault advantaige des ymaginacions castillannes sur le simple mouvement des Françoyses.

A quoi consentit la marqueza d'Amaëguy pour l'honneur de l'Hespaigne, et aussy pour le plaizir de sçavoir de quelle paste Dieu faisoyt les roys, vu que elle l'ignoroyt, n'en estant encore qu'aux princes de l'Ecclize.

Doncques, elle vind fougueuse comme ung lion qui ha brizé sa caige, et fit cracquer les os, la moëlle du Roy et tout si druement qu'ung austre en seroyt mort. Mais le dessus dict seigneur estoyt si bien garny, si bien affamé, si bien mordant que il ne se sentist poinct mordre, et de ce duel horrificque, la marqueza sortit quinaulde, cuydant avoir eu le dyable à confesser.

Le capittaine, confiant en sa guaisne, s'en vind saluer son seigneur, pensant à luy faire hommaige de ce fief.

Lors, le roy lui dist en manière de raillerie que les Hespaignoles estoyent d'assez bonne température; qu'elles y alloyent druement; mais que elles met-

toyent trop de phrenezie là où besoing estoyt de gentillesse ; et qu'il cuydoyt à chasque gaudisserie que ce fust ung esternuement, ou ung caz de viol; brief, que les accointances françoyses y ramenoyent le beuveur pluz altéré ne le lassant jamays, et que, avecque les dames de sa court, l'amour estoyt une doulceur sans pareille et non labeur de maistre mistron en son pestrin.

Le paouvre capittaine fust estrangement picqué de ce languaige.

Maugré la belle foy de gentilhomme dont le roy faisoyt estat, il creut que le sire vouloyt le guabeler comme ung escholier robbant ung tronson d'amour, en ung clappier de Paris.

Néanmoins, ne saichant au demourant si la marqueza n'avoyt poinct par trop hespaignolé le Roy, il demanda revanche au captif, lui baillant sa parolle que il auroyt, pour le seur, une vraye fée, et il gaigneroyt son fief.

Le roy estoyt trop courtois et guallant chevallier pour ne poinct octroïer ceste requeste, et adjouxta mesme une gentille parolle roïalle, en tesmoignant dézir de perdre la gageure.

Doncques, après vespres, le garde passa toute chaulde, en la chambre du Roy, la dame la plus blanchement follastre, à longs cheveulx, à mains velouxtées, enflant sa robbe au moindre geste, vu que elle estoyt gratieulsement rebondie ; ayant une bouche rieuze et des yeulx humides par advance, femme à rendre l'enfer saige, et dont la prime parolle eust telle puissance chordiale que la brayette du Roy en craqueta.

L'endemain, alors que la belle fust esvadée après le dejeusner du Roy, le bon capittaine vind bien heureulx et triumphant en la chambre.

A sa venue, le prizonnier de s'escrier :

— Baron de la Ville-aux-Dames, Dieu vous procure joyes pareilles !... J'ayme ma geole ! Par nostre Dame, je ne veulx point juger entre l'amour de nos pays, mais païe la gageure !...

— Je le sçavoys bien ! dit le capittaine.

— Et comment ? fist le Roy.

— Sire, c'est ma femme !...

Voilà l'origine des Larray de la Ville-aux-Dames, en nostre pays, vu que, par corruption de nom, celuy de Lara-y-Lopez fina par se dire Larray. Ce fust une bonne famille, bien affectionnée au service des Roys de France, et qui ha moult frayé.

Bientost la Royne de Navarre vind à tems pour le Roy, qui, se desgoustant de la manière hespaignole, vouloyt se gaudir à la françoyse ; mais le surpluz n'est poinct le subject de ce conte. Je me réserve de dire ailleurs comme s'y prist le légat pour espongier les peschez de la chose, et le gentil mot de nostre royne des Marguerittes, laquelle méritte une niche de saincte en ces dixains, elle, qui première, fist de si beaulx contes.

Les moralités de cettuy sont de facile entendement.

En prisme enseignement, les roys ne doibvent poinct se laisser prendre en guerre plus que leur archétype au jeu du sieur Palamedde.

Mais, de ce il conste que ce est une bien calamiteuze et horrificque playe tumbée sur le populaire que la captivité de son Roy.

Si c'eust été une royne, ou mesme une princesse, quel pire destin ! mais aussy, je cuyde que, voire chez les cannibales, la chose n'adviendroyt poinct. Y a-t-il jamays raison d'emprizonner la fleur d'ung roïaulme ? Je pense trop bonnes diableries de Astaroth, Lucifer et aultres, pour imaginer, que eulx régnant, ils voulsissent musser la joye de tous, la lumière bien faysante à quoy se chauffent les paouvres souffreteulx.

Et besoing estoyt que le pire des dyables, *id est*, une vieille meschante femme héréticque se rencontrast en ung throsne, pour dettenir la jolye Marie d'Escosse, à la honte de tous les chevalliers de la chrestienté, lesquels debvroyent estre advenuz, tous sans assignacion, aux pieds de Fotheringay, n'en lairrant aulcune pierre.

LES BONS PROPOUS

DES RELLIGIEUSES DE POISSY.

L'abbaïe de Poissy ha esté cellébrée par les vieulx autheurs comme ung lieu de liesse où les desportements des nonnains prindrent commencement, et d'où tant de bonnes histoires proceddèrent pour apprester à rire aux laïques aux deppens de nostre saincte relligion. Aussy la dessus dicte abbaïe est-elle devenue mattière à proverbes que aulcuns savants ne comprennent plus de nos jours, quoique ils les vannent et concassent de leur mieulx pour les digérer.

Si vous demandiez à ung d'eulx ce que sont les *olives de Poissy*, gravement il respondroyt que ce est une périphrase à l'endroict des truffes, et que la *manière de les accommoder*, dont on parloyt en se gaussant jadys de ces vertueulses filles, debvoyt comporter une saulce espécialle...

Voylà comme ces plumigères renconstrent vray une foys sur cent.

Pour en revenir à ces bonnes recluzes, il estoyt dict, en riant s'entend, que elles aymoyent mieulx trouver une pute qu'une femme de bien en leurs chemises.

Aulcuns aultres raillards les reprouchoyent d'imiter la vie des sainctes à leur méthode; et disoyent-ils que de la Marie Égyptiacque elles n'existimoyent que sa fasson de païer les batteliers. D'où la raillerie : *Honorer les saincts à la mode de Poissy*.

Il y a encore *le crucifix de Poissy*, lequel tenoyt chauld à l'estomach.

Puis *les mattines de Poissy*, lesquelles finissoyent par des enfants de chœur.

Enfin, d'une brave galloise bien entendeue aux frianddizes de l'amour, il estoyt dict : *Ce est une relligieuse de Poissy*.

Ceste certaine chose que vous sçavez et que l'homme ne peut que prester, ce estoyt *la clef de l'abbaïe de Poissy*.

Pour ce qui est du *portail* de ladicte abbaïe, ung chascun le cognoist de bon mattin. Cettuy portail, porte, huis, ouvrouer, baye, car toujours reste entre-bâillé, est plus facile à ouvrir qu'à fermer, et couste moult en réparations.

Brief, il ne s'inventoyt pas, dans cettuy tems, une gentillesse en amour qu'elle ne vinst du bon couvent de Poissy.

Comptez qu'il y a beaucoup de menteries et d'emphases hyperbolicques dans ces proverbes, mocqueries, bourdes et coqs-à-l'asne.

Les nonnes dudict Poissy estoyent de bonnes demoyselles qui trichoyent bien, ores-cy, ores-là, Dieu au prouffict du dyable, comme tant d'aultres, pour ce que nostre natturel est fragile; et, que encores qu'elles fussent relligieuses, elles avoyent leurs imperfections. En elles force estoyt qu'il se rencontrast ung endroict où l'estoffe manquoyt, et de là le maulvais.

Mais le vray de cela est que ces maulvaisetiez furent le faict d'une abbesse, laquelle eust quatorze enfants tous vivants, vu qu'ils avoyent esté parfaicts à loisir. Or, les amours phantasques et les drosleries d'icelle qui estoyt une fille de sang roïal mirent à la mode le couvent de Poissy. Et, lors, il n'y eust

histoire plaisantte advenue ès abbaïes de France qui ne fust issue des démangeaisons de ces paouvres filles, lesquelles auroyent bien voulu y estre seullement pour la dixme.

Puys, l'abbaïe fut resformée comme ung chascun sçayt, et l'on osta à ces sainctes nonnains le peu d'heur et de liberté dont elles jouissoyent.

En ung vieulx cartulaire de l'abbaïe de Turpenay près Chinon, qui, par ces darreniers maulvais temps, avoyt trouvé azyle en la bibliothèque d'Azay, où bien le receust le chastelain d'aujourd'huy, j'ay renconstré ung fragment sous la rubrique de : *les Heures de Poissy,* lequel ha évidemment esté composé par ung joyeulx abbé de Turpenay pour le dibvertissement de ses voisines d'Ussé, Azay, Mongauger, Sachez, et aultres lieux de ce païs.

Je le donne sous l'aucthorité du froc ; mais en l'accommodant à ma guise, vu que j'ai esté contrainct de le transvaser de lattin en françoys. Je commence.

Doncques, à Poissy, les relligieuses avoyent coustume quand Mademoiselle, fille du Roy, leur abbesse, estoyt couchiée...

Ce fust elle qui nomma *faire la petite oye*, s'en tenir, en amour, aux préliminaires,

Prolégomènes,
Avant-propos,
Préfaces,
Protocoles,
Avertissements,
Nottices,
Prodromes,
Sommaires,
Prospectus,
Arguments,
Nottes,
Prologues,
Épigraphes,
Titres,
Faulx titres,
Titres courants,
Scholies,
Remarques marginales,
Frontispices,
Observations,
Dorures sur tranche,
Jolys signets,
Fermailz,
Reigletz,
Roses,
Vignettes,
Culs de lampe,
Graveures,

Sans aulcunement ouvrir le livre joyeulx, pour lire, relire, estudier, appréhender, et comprendre le contenu. Et si rassembla-t-elle en corps de doctrine toutes les menues gaudisseries extra-judiciaires de ce beau languaige qui procedde bien des lèvres mais ne faict aulcun bruit, et le praticqua si saigement qu'elle mourust vierge de formes et point guastée. Ceste gaye science fust deppuis grandement approfundie par les dames de la court, lesquelles prenoyent des amants pour la petite oye, d'aultres pour l'honneur, et, parfois aussy, aulcuns qui avoyent sur elles droict de haulte et basse justice, estoyent maistres de tout ; estat que beaucoup préfèrent.

Je reprends :

Quand doncques ceste vertueulse princesse estoyt nue entre ses draps, sans avoir honte de rien, lesdictes filles, celles qui avoyent le menton sans riddes et le cueur gay, sortoyent à petit bruit de leurs cellules et venoyent se musser en celle d'une de leurs sœurs, laquelle estoyt fort affectionnée de toutes.

Là elles faisoyent de bonnes causettes entremeslées de confitures, dragées, beuveries, noises de jeunes filles, houspillant les vieilles, les contrefaisant en cingeries, s'en mocquant avecque innocence, disant des contes à plourer de rire, et jouant à mille jeux.

Tantost, elles mesuroyent leurs piés, cherchant les plus mignons ; comparoyent les blanches rondeurs de leurs bras ; vérifioyent quel nez avoyt l'infirmité de rougir après soupper ; comptoyent leurs grains de rousseur ; se disoyent où estoyent situez leurs signes ; estimoyent qui avoyt le tainct plus net, les plus jolies couleurs, la taille plus belle. Faictes estat que parmi ces tailles appartenant à Dieu, s'en renconstroyent de fines, de rondes, de plattes, de creusées, de bombées, de souples, de gresles, de toutes sortes. Puis, elles se disputoyent à qui falloyt moins d'estoffe pour la ceincture, et celle qui comportoyt le moins d'empans estoyt contente sans sçavoir pourquoy.

Tantost se racontoyent leurs resves et ce qu'elles y avoyent aperceu. Soubvent une ou deux, aulcunes foys toutes avoient songié tenir bien fort les clefs de l'abbaïe. Puys, se consultoyent pour leurs petits maux. L'une s'estoyt eschardé le doigt ; l'aultre avoyt ung panaris ; ceste-cy s'estoyt levée avec ung filet de sang dedans le blanc de l'œil ; ceste-là s'estoyt desmanché l'index à dire son rosaire. Toutes avoyent ung petit remue-mesnaige.

— Ha ! vous avez menti à notre mère, que vos ongles sont marqués de blanc ! disoyt l'une à sa voisine.

— Vous estes restée longtemps à confesse ce matin, ma sœur, disoyt une aultre, vous aviez donc bien des peschez mignons à desclairer ?

Puys, comme il n'y a rien qui mieulx qu'une chatte ressemble à ung chat, elles se prenoyent en

amitié, se querelloyent, se boudoyent, disputoyent, s'accordoyent, se réconcilioyent, se jalouzoyent, se pinçoyent pour rire, rioyent pour se pincer, faisoyent des tours aux novices :

Puys, souvent disoyent :

— Si ung gendarme tomboyt icy par ung tems de pluye, où donc le boutterions-nous?

— Chez la sœur Ovide, sa cellule est la plus grande, il pourroyt y entrer avec son pennache.

— Qu'est-ce à dire, s'escria la sœur Ovide, nos cellules sont-elles pas toutes pareilles?

Sur ce, mes filles de rire comme des figues meures.

Ung soir, elles approvisionnèrent leur petit concile d'une jolye novice qui avoyt dix-sept ans, paroissoyt innocente comme enfant qui naist, auroyt eu le bon Dieu sans confession, laquelle avoyt l'eaue en la bouche de ces secrettes causeries, petites beuvettes, et jousteries par lesquelles les jeunes nonnes adoulcissoyent la sacro-sainte captivité de leurs corps; et plouroyt-elle de n'y estre poinct admize.

— Hé bien, lui dist la sœur Ovide, avez-vous bien dormi, ma petite bischette?

— Oh non, fist-elle, j'ai esté mordeue par des puces.

— Ha! vous avez des puces dans vostre cellule? mais il fault vous en delivrer sur-le-champ. Sçavez-vous comment la règle de nostre Ordre enjoint de les chasser pour que jamais une sœur n'en revoye la queue d'une pendant tout le temps de sa vie conventuelle?

— Non! respondist la novice.

— Or bien, je vais vous l'enseigner. Voyez-vous des puces? Apercevez-vous vestiges de puces? Sentez-vous odeur de puces? Y a-t-il aulcune apparence de puce en ma cellule? Cherchez!...

— Je n'en trouve point, dist la petite novice qui estoyt mademoiselle de Piennes, et ne sens aultre odeur que la nostre!...

— Faictes ce que je vais vous dire et ne serez plus mordeue. Si tost que vous serez picquée, ma fille, besoing est de vous dépouiller, de lever vostre chemise et ne poinct pescher en resguardant vostre corps partoust. Vous ne debvez vous occuper que de la mauldicte puce en la cherchant avecque bonne foy, sans faire aulcune attention aux aultres choses; ne pensant qu'à la puce et à la prendre, ce qui est déjà une œuvre difficile, vu que vous pouvez vous tromper à de petites taches noires naturelles, venues en vostre peau par hérittage. En avez-vous, ma mignonne?...

— Oui, fist-elle. J'ai deux lentilles violettes, une à l'espaule et l'aultre dans le dos, un peu bas, mais elle est cachée dans la raye...

— Comment l'avez-vous veue?... demanda la sœur Perpétue.

— Je n'en sçavoys rien, c'est monsieur de Montrésor qui l'ha descouverte...

— Ha! ha! dirent les sœurs, et n'a-t-il veu que cela?

— Il a veu tout, fist-elle. J'estoys bien petite. Luy avoyt quelque chose de plus que neuf ans; et nous nous amusions à jouer...

Lors, les religieuses cuydant s'estre trop pressées de rire, la sœur Ovide reprist.

— La dessus dicte puce ha donc beau saulter de vos jambes à vos yeulx, vouloir se musser dans les creux, dans les forests, dans les foussés, aller à val, à mont, s'entester à vous eschapper, la règle de la maison ordonne de la poursuyvre couraigeusement en disant des *ave*. D'ordinaire, au troisième *ave* la beste est prinse...

— La puce? demanda la novice.

— Toujours la puce! respartist sœur Ovide. Mais, pour éviter les dangiers de ceste chasse, besoing est, en quelque lieu que vous mettiez le doigt sur la beste, de ne prendre qu'elle... Alors, sans avoir aulcun esguard à ses cris, à ses plaintes, à ses gémissements, à ses efforts, à ses tortillements, si, par adventure, elle se révolte, ce qui est un cas assez fréquent, vous la pressez sous vostre poulce, ou tout aultre doigt de la main occupée à la tenir; puis, de l'aultre main, vous cherchez une guimpe pour bander les yeulx de ceste puce et l'empescher de saulter, vu que la beste, n'y voyant plus clair, ne sçayt où aller. Ceppendant, comme elle pourroyt encore vous mordre et seroyt en caz de devenir enraigée de cholère, vous lui entr'ouvrez légièrement le bec et y mettez délicatement ung brin de buys benoist qui est au petist benoistier pendeu à vostre chevet. Alors la puce est contraincte de rester saige. Mais songez que la discipline de notre ordre ne nous octroïe la propriété d'aulcune chose sur terre, et que ceste beste ne sçauroyt vous appartenir. Or, il vous faut penser que ce est une créature de Dieu, et tascher de la lui rendre plus agréable.

Doncques, avant toute chose, besoing est de vérifier trois caz graves. A sçavoir : si la puce est masle, si elle est femelle, si elle est vierge. Prenez que elle soit vierge, ce qui est très-rare, vu que ces bestes n'ont point de mœurs, sont toutes des galloises, très-lascives, et se donnent au premier venu, vous saisissez ses pattes de derrière en les tirant de dessoubs son petit caparasson, vous les liez avecque ung de vos cheveulx, et la portez à la supérieure qui décide de son sort après avoir consulté le chapitre. Si ce est ung masle...

— A quoi peut-on voir qu'une puce est puccelle?... demanda la curieulse novice.

— D'abord, reprist la sœur Ovide, elle est triste et mélancholicque, ne rit pas comme les autres, ne

mord pas si dru, a la gueule moins ouverte, et rougit quand on la touche, vous sçavez où...

— En ce cas, respartist la novice, j'ay esté mordue par des masles...

Sur ce, les sœurs s'esclattèrent de rire tant et tant que l'une d'elles fit ung pet en la dièze, si druement attaqué qu'elle en laissa cheoir de l'eaue, et la sœur Ovide la leur monstra sur le planchier, disant:

— Voyez, il n'y ha poinct de vent sans pluye...

La novice en rit elle-même et cuyda que ces estouffades venoyent de l'apostrophe échappée à la sœur.

— Doncques, reprist la sœur Ovide, si c'est une puce masle, vous prenez vos ciseaulx, ou la dague de vostre amant, si, par hazard, il vous l'a baillée en souvenir de luy avant vostre entrée au couvent. Brief, munie d'un instrument tranchant, vous fendez avecque précaution le flanc de la puce. Attendez-vous à l'entendre japper, tousser, cracher, vous demander pardon; à la voir se tordre, suer, faire des yeux tendres, et tout ce qu'elle aura idée de faire pour se soustraire à ceste opération; mais ne vous en estonnez poinct. Raffermissez vostre couraige en songiant que vous agissez ainsy pour mettre une créature pervertie dedans la voie du salut. Alors vous prenez dextrement la fressure, le foye, les poumons, le cueur, le gezier, les parties nobles, puis vous trempez le tout à plusieurs reprises dedans l'eaue benoiste en les y lavant, les y purifiant, non pas sans implorer l'Esprit sainct de sanctifier l'intérieur de ceste beste. Enfin, vous remettez promptement toutes ces choses intestines dans le corps de la puce impatiente de les recouvrer. Étant, par ce moyen, baptisée, l'asme de ceste créature devient catholicque. Aussitost vous allez querir une aiguille et du fil et recousez le ventre de la puce avec les plus grands mesnagements, avec des esguards, des attentions, pource que vous en devez à vostre sœur en Jésus-Christ. Vous priez mesme pour elle, soin auquel vous la verrez sensible, par les génuflexions et resguards attentifs que la dame vous adressera. Brief, elle ne criera plus, n'aura plus envie de vous mordre, et il s'en renconstre soubvent qui meurent de plaisir d'estre ainsy converties à nostre saincte relligion. Vous vous comportez de mesme à l'esguard de toutes celles que vous prenez; ce que voyant, les aultres s'en vont après s'estre estomirées de la convertie, tant elles sont perverses et ont grand paour de devenir ainsi chrestiennes...

— Et elles ont bien tort assurément, dit la novice. Est-il ung plus grand bonheur que d'estre en relligion?

— Certes, reprit la sœur Ursule, ici nous sommes à l'abri des dangiers du monde, et de l'amour où il s'en renconstre tant.

— Est-ce qu'il y en a d'autres que celui de faire intempestivement ung enfant?... demanda une jeune sœur.

— Depuis le nouveau règne, respondit sœur Ursule en hochant la teste, l'amour a hérité de la leppre, du feu Saint-Anthoine, du mal des Ardents, de la plique rouge, et en a pilé toutes les fiebvres, angoisses, drogues, souffrances dans son joly mortier pour en faire issir ung effroyable mal dont le dyable a donné la recepte, heureusement pour les couvents, parce qu'il y entre ung nombre infini de dames espouvantées, lesquelles se font vertueulses par paour de cet amour.

Là-dessus, toutes se serrèrent les unes contre les aultres, effraïées des paroles, mais voulant en sçavoir davantaige.

— Et il suffit d'aimer pour souffrir!... dit une sœur.

— Oh! oui, mon doux Jésus!... s'escria la sœur Ovide.

— Vous aimeriez une paouvre petite fois ung joly gentilhomme, reprist la sœur Ursule, que vous auriez la chance de voir vos dents s'en aller une à une, vos cheveux tomber ung à ung, vos joues bleuir, vos cils se desplanter avec des douleurs sans pareilles, et l'adieu de vos plus gentilles choses vous couste bien chier... Il y a de paouvres femmes auxquelles vient une escrevisse au bout du nez, d'autres ont une beste à mille pattes qui fourmille toujours et ronge ce que nous avons de plus tendre... Enfin, le pape a esté obligé d'excommunier cette natture d'amour.

— Ah! que je suys heureuse de n'avoir rien eu de tout cela!... s'escria bien gratieulsement la novice.

En entendant ceste remembrance d'amour, les sœurs se doubtèrent que la susdicte s'estoyt ung peu desgourdie à la chaleur de quelque crucifix de Poissy et avoyt truphé la sœur Ovide, en se gaudant d'elle. Toutes se réjouirent d'avoir, en elle, une bonne robbe, bien gaie, comme de faict elle estoyt, et lui demandèrent à quelle adventure elles debvoyent sa compaignie.

— Hélas! dit-elle, je me suys laissé mordre par une grosse puce qui avait jà esté baptizée...

A ce mot, la sœur au la-dièze ne put retenir ung second soupir.

— Ah! dit la sœur Ovide, vous estes tenue de nous monstrer le troisième... Si vous parliez ce languaige au chœur, l'abbesse vous mettroyt au régime de la sœur Pestronille. Ainsi bouttez une sourdine à vostre musicque...

— Est-il vrai, vous qui avez cogneu la sœur Pestronille en son vifvant, que Dieu lui avoyt impettré le don de n'aller que deux foys l'an à la chambre des comptes?... demanda la sœur Ursule.

— Oui, fit la sœur Ovide. Et il lui arriva ung soir

de rester accropie jusques à mattines, disant : — Je suys là, à la volonté de Dieu ! Mais au premier verset, elle fut deslivrée, pour qu'elle ne manquast poinct l'office. Néanmoins la feue abbesse ne vouloyt pas que cela vint d'une espécialle faveur octroyée d'en hault, et disoyt que la vue de Dieu n'alloyt poinct si bas. Vécy le faict :

Défuncte nostre sœur, dont nostre Ordre poursuyct, à ceste heure, la canonisation en la court du Pape, et l'auroyt obtenue s'il pouvoyt payer les loyaulx coûts du Bref, Pestronille doncques, eust l'ambition d'avoir son nom escript au calendrier, ce qui me nuisoyt poinct à l'Ordre. Or, elle se mit à vivre en prières, restoyt en ecstases devant l'autel de la Vierge qui est du costé des prées, et prétendoyt entendre apertement les anges voller en paradiz, si bien qu'elle en a pu notter la musicque. Ung chascun sçait qu'elle y a prins le gentil chant de *Adoremus*, dont aulcun homme n'auroyt pu trouver ung seul soupir. Elle demouroyt des jours entiers l'œil fixe comme une estoile, jeusnant et ne mettant pas plus de nourriture en son corps qu'il n'en peut tenir dedans mon œil. Elle avoyt faict vœu de ne jamays gouster de viande ni cuite, ni vifve, et ne mangeoyt que ung frusteau de pain par jour; mais aux festes à doubles bastons elle joignoyt à son ordinaire ung peu de poisson au sel, sans aulcun soubpçon de saulce. A ceste diette, elle devind maigre elle-mesme, jaune comme saffran, seiche comme ung os de cimetière, vu que elle estoyt de complexion ardente, et ung qui auroyt eu l'heur de la cogner en auroyt tiré du feu comme d'ung caillou.

Cependant si peu qu'elle mangeast, elle n'avoyt poinct pu se soustraire à une infirmité de laquelle nous sommes plus ou moins subjectes pour notre malheur ou pour notre bonheur, puisque si ce n'estoyt pas, nous pourrions estre bien embarrassées. Or, ceste chose est l'obligation d'expulser vilainement après le respast comme tous les animaulx, un bran plus ou moins gratieulx selon les personnes. Ainsy, sœur Pestronille différoyt des aultres en ce qu'elle fiantoyt sec et dur qu'auriez dict des crottes de bische en amour, lesquelles sont bien les coctions les mieulx cimentées que aulcuns géziers produisent, si, par adventure, vous en avez rencontré sous vos piés en ung sentier de forest. Aussi, pour leur dureté sont nommeez des noueez en languaige de haulte venerie. Cecy de sœur Pestronille n'estoyt donc poinct supernatturel, vu que les jeusnes entretenoyent son tempérament en cuisson permanente. Suyvant les vieilles sœurs, sa natture estoyt si bruslante qu'en la mettant dans de l'eaue elle y faisoyt *frist* comme ung charbon. Il y a eu des sœurs qui l'ont accusée de cuire secrettement des œufs, la nuict, entre ses deux orteils, afin de supporter ses austéritez. Mais c'estoyent des mauvaisetiez inventeez pour ternir cette grande saincteté dont les aultres moustiers concevoyent jalouzie.

Nostre sœur estoyt pilottée en la voye du salut et perfection divine par l'abbé de Saint-Germain-des-Prez de Paris, sainct homme, lequel finoyt toujours ses advis par ung darrenier, qui disoyt d'offrir à Dieu toutes nos peines et de nous soubsmettre à ses voulentés, vu que rien n'arrivoyt sans son exprès commandement. Ceste doctrine, saige en apparence, a donné mattière à grosses controverses et ha esté finalement condamnée sur l'advis du cardinal Chastillon, lequel a prétendeu qu'alors il n'y auroyt plus de peschez, ce qui pourroyt amoindrir les revenus de l'ecclize.

Ma sœur Pestronille vivoyt imbue de cette sentence, sans en cognoistre le dangier.

Après le quaresme et les jeusnes du grand jubilé, pour la première fois depuis huict mois, elle eust besoing d'aller en la chambre dorée; et, de faict, y alla. Puis, là, reslevant honnestement ses cottes, elle se mit en debvoir et posture de faire ce que nous paouvres pescheuses faisons ung peu plus souvent. Ains la sœur Pestronille n'eust d'autre valiscence que d'expectorer ung commencement de la chose, qui la tint en haleine, sans que le reste voulust issir du réservoir. Encores qu'elle tortillast son bagonisier, jouast des sourcils et pressast tous les ressorts de la machine, son hoste preferoyt demourer dans ce benoist corps, mettant seulement la teste hors la fenestre naturelle comme gresnouille prenant l'aër, et ne se sentoyt nulle vocation de tumber en la vallée de misère, parmi les aultres, alléguant qu'il n'y seroyt poinct en odeur de saincteté. Et il avoyt du sens pour ung simple crottin qu'il estoyt.

La bonne saincte ayant usé de toutes voies coërcitives jusqu'à enfler oultre mesure ses muscles buccinateurs et bender les nerfs de sa face maigre de manière à les faire saillir, recogneust que nulle souffrance au monde n'estoyt si griefve, et sa douleur atteignant l'apogée des affres sphinctérielles :

— O mon Dieu ! dist-elle en poussant de rechief, je vous l'offre !...

Sur ceste oraison, la matière pierreuse se cassa net au razibus de l'orifice et choppa comme ung caillou contre les murs du pryvé, faisant croc, croc, croooc, paf. Vous comprenez, mes sœurs, qu'elle n'eust aulcun besoing de mousche-c.l, et remist le reste à l'octave.

— Adoncques elle voyoyt les anges ? dit une sœur.

— Ont-ils ung derrière ?... demanda une aultre.

— Mais non, fit Ursule. Ne sçavez-vous poinct que en ung jour d'assemblée, Dieu leur ayant ordonné de se seoir, ils lui respondirent : —Mais il n'y a pas de quoy.

Là-dessus, elles allèrent se couchier, les unes seules, les aultres presque seules. C'estoyent de bonnes filles qui ne faisoyent de tort qu'à elles.

Je ne les quitteray poinct sans racontter une adventure qui eust lieu dans leur maison, quand la réforme y passa l'éponge et les fist toutes sainctes comme ha esté dessus dict.

En cettuy temps, doncques, il y avoyt au siége de Paris ung verittable sainct qui ne sonnoyt poinct ses œuvres avec des crecelles, et n'avoyt de soulcy que des paouvres et souffretteux, lesquels il logioyt dans son cueur de bon vieulx evesque, se mettoyt en oubly pour les gens endoloris, estoyt en queste de toutes les misères afin de les panser en parolles, en secours, en soing, en argent, selon l'occurrence, advenant en la male heure des riches comme en celle des paouvres, racoustrant leurs asmes, leur ramentevant Dieu, s'employant des quatre fers à veiller sur son troupeau, le chier berger!

Doncques ce bon homme alloyt non chalant de ses soutanes, manteaulx, braguettes pourveu que les membres nuds de son ecclize fussent couverts. Et il estoyt charittable à se boutter en gaige pour saulver mesme ung mescréant de poyne. Ses serviteurs estoyent contraincts de songier à luy. Soubvent, il les rabrouoyt quand iceulx lui changeoyent, sans en estre requis, ses vestements rongez pour des neufs, et il souloyt les faire rapetasser jusques *ad extremis*.

Or, ce bon vieulx archevesque sceut que le feu sieur de Poissy lairroyt une fille sans sou ni maille, après en avoir mangié et aussy beu, voire joué la légittime. Laquelle demoiselle demouroyt en ung bouge, sans feu en hyver, sans cerizes au printems, labourant à menuz ouvraiges, ne voulant poinct se mésallier, ni vendre sa vertu. En attendant qu'il renconstrast ung jeune espoulx dont il la pust fournir, le preslat conceut de lui envoyer le moule, dans la personne de ses vieilles braguettes à raccommoder, ouvraige que la paouvre demoiselle fust moult heureuse d'avoir dans son desnument de tout.

Donc, ung jour que l'archevesque deslibéroyt à part luy se rendre au couvent de Poissy, pour veiller aux dictes filles réformées, il bailloyt à ung sien serviteur le plus vieulx de ses hault-de-chausses, qui imploroyt ung racoustraige.

— Portez cecy, Saintot, aux demoiselles de Poissy... dit-il.

Nottez que il cuydoyt dire à mademoiselle de Poissy.

Et, comme il songioyt aux affaires du cloistre, il n'enseigna poinct à son valet le logis de ladicte demoyselle, dont il avoyt discrettement célé la situacion dézespérée.

Saintot prend le hault-de-chausses à braguette et s'achemine vers Poissy, gay comme ung hoschequeue, s'arrestant avecque les amis qu'il renconstre en chemin, festant le piot chez les cabarretiers, et faisant voir bien des choses à la braguette de l'archevesque, laquelle put s'instruire en ce voyaige. Brief, il arrive au moustier de Poissy, et dist à l'abbesse que son maistre l'a envoyé devers elle pour lui remettre cecy.

Puis, le valet s'en va, lairrant à la révérende mère le vestement habitué à modeler en relief les proportions archiépiscopales de la continente natture du bon homme, selon le mode du tems, oultre l'ïmaige de ces choses dont le père esternel a privé ses anges, et qui ne peschoyent poinct par ampleur chez le preslat.

Madame l'abbesse ayant advisé les sœurs d'ung prétieulx messaige du bon archevesque, elles vindrent en haste, curieulses et affairées comme fourmis en la respublicque desquelles tumbe une bogue de chastaigne. Lors, au despacqueter de la braguette, qui s'entrebailla très-horrificquement, elles s'esclamèrent, se voilant les yeulx d'une main en appréhension de voir issir le dyable, l'abbesse ayant dict :

— Mussez-vous, mes filles, cecy est la demeure du peschié mortel!...

La mère des novices, coulant ung resguard entre ses doigts, raffermist le couraige du sainct clappier, en jurant, par ung *ave*, que aulcune beste vivante n'estoyt logiée en ceste braguette.

Lors, toutes rougisrent à leur ayse en considerant cet Habitavit, songiant que peut-estre, la voulenté du preslat estoyt que elles y descouvrissent quelque saige admonition ou parabolle évangelicque.

Ores encores que ceste veue fist certains ravaiges au cueur de ces très-vertueulses filles, elles ne tinrent aulcun compte des tresmoussements de leurs fresseures, et gettant un peu d'eaue benoiste au fond de ceste abyme, une y touchant, l'autre y passant le doigt en ung trou, toutes s'enhardisrent à la voir. Mesme, ha-t-on prétendeu, l'abbesse trouva, la prime estouffade dissipée, une voix non esmeue pour dire :

— Qu'y ha-t-il au fund de cela?... En quelle intencion nostre père nous envoye-t-il ce qui consomme la ruine des femmes?...

— Vécy quinze ans, ma mère, que je ne avoys eu licence de voir la bougette au démon!

— Taisez-vous, ma fille, vous m'empeschez de songier raisonnablement à ce qu'il est prudent de faire,

Lors tant fust tournée et rettournée, flairée, soubspezée, mirée et admirée, tirée et destirée, mise sens dessus dessoubs, ladicte braguette archiépiscopale; tant en fust deslibéré, parlé, tant y fust pensé, tant y fust resvé la nuict, le jour; que l'endemain, une petite sœur dist, après avoir chanté les mattines, en lesquelles le couvent obmist ung verset et deux respons :

— Mes sœurs, j'ai trouvé la parabolle de l'archevesque. Il nous ha baillé, par mortification, son hault-de-chausses à raccommoder, en sainct enseignement de fuyr l'oysivetié, mère abbesse de tous les vices.

Là-dessus, ce fust à qui mettroyt la main aux chausses de l'archevesque; mais l'abbesse usa de sa haulte aucthorité pour se réserver les méditations de ce rhabillage. Et si s'employa-t-elle avecque la sous-prieure, pendant plus de dix jours, à parfiler ladicte braguette, y passer des soyes, faire de doubles ourletz bien cousuz en toute humilité.

Puis, le chapitre assemblé, fust conclud que le couvent tesmoigneroyt, par ung gentil souvenir, son heur audict archevesque, de ce que il songioyt à ses filles en Dieu. Doncques, toutes, jusques à la plus novice, eusrent à faire un labeur en ces chausses de hault entendement, à ceste fin d'honorer la vertu du bonhomme.

Pendant ce, le preslat avoyt tant de pois à ramer que il mit ses chausses en oubly. Vécy comme.

Il fist cognoissance d'ung seigneur de la court, lequel ayant perdeu sa femme, vitieulse en dyable, et brehaigne, dist au bon presbtre que il avoyt la grande ambition d'en vouloir une saige, conficte en Dieu, avec laquelle il eust la chance de n'estre poinct brancheyé, d'avoir de beaulx et bons enfants, et désiroyt la tenir de sa main, ayant fiance en luy.

Ores le sainct homme lui fist si grant estat de mademoiselle de Poissy, que ceste belle fille devint tost madame de Génouilhac.

Les nopces se célebbrèrent en l'archevesché de Paris, où il y eust ung festin de qualitez, et une table bordée de dames de hault lignaige, beau monde de la court, où l'espouzée parust la plus belle, vu que il estoyt seur que elle fust puccelle, l'archevesque se portant guarant de sa fleur.

Lorsque les fruicts, compottes et pastisseries fusrent, avecque force ornements, sur la nappe, Saintot dict à l'archevesque :

— Mon seigneur, vos bien-aymées filles de Poissy vous envoyent ung beau plat pour le milieu...

— Plantez-le... fit le bonhomme en admirant ung hault esdifice de veloux, de sattin, broddé de cannetilles et bobans, en manière de vaze anticque, dont le couvercle exhaloyt odeurs superfines.

Aussitost, l'espouzée, le descouvrant, trouva sucreries, dragées, massepains, et mille confictures délicieulses, dont se resgualèrent les dames.

Puys, une d'elles, quelque dévote curieulse, apercevant une oreillette en soye et l'attirant à elle, fist voir à l'aër l'habitacle de la boussole conjugale, à la grande confusion du preslat, vu que mille rires esclattèrent comme une escoppetterie, sur tous les bancqs.

— Bien en ha-t-on faict le plat du milieu !... fist le marié. Ces demoiselles sont de saige entendement !.. Là sont les sucreries du mariaige.

Y ha-t-il meilleures moralitez que ce que ha dict monsieur de Génouilhac ? Aussy poinct n'en fault autre.

COMMENT FUST BASTI

LE CHASTEAU D'AZAY.

Jean, fils de Simon Fourniez, dict Simonnin, bourgeoys de Tours, originaire du village de Moulinot, prest de Beaune dont, à l'imitacion de aulcuns traitants, il print le nom, alors que il obtind la charge d'argentier du feu roy Loys unze, s'enfouist ung jour en Languedoc avecque sa femme, estant tumbé en grand disgrâce, et lairra son fils Jacques tout nud en Touraine.

Cettuy, qui ne possédoyt rien au monde, fors sa personne, sa cappe et son espée, mais que les vieulx dont la braguette avoit rendeu l'asme eussent cuydé bien riche, boutta dedans sa cervelle ferme intencion de saulver son père et fayre sa fortune en la court, laquelle vind pour lors en Touraine.

Dès le mattin, ce bon Tourangeaud lairroyt son ostel, et mussé dans son manteau, fors le nez qu'il mettoyt à l'esvent, le gézier vuyde, se pourmenoyt par la ville sans estre trop encumbré de ses digestions. Lors, entroyt dans les ecclizes, les estimoyt belles, inventorioyt les chappelles, esmouchoyt les tableaux, numbroyt les nefs en curieulx qui, de son temps et argent, ne sçayt que faire. A d'aultres foys, feignoyt de récitter des pastenostres; mais faisoyt de muettes prières aux dames, leur offroyt à leur despartie de l'eaue benoiste, les suyvoyt de loing et taschoyt, par ces menus services, de renconstrer quelque adventure où, au péril de sa vie, il se seroyt fourni d'ung protecteur ou d'une gratieulse maistresse.

Il avoyt, en sa ceincture, deux doublons, lesquels ils mesnagioyt plus que sa peau, vu que elle pouvoyt se refayre, et les dessus dicts doublons, nullement. Par ung chascun jour, il prenoyt sur ses denniers le prix d'une miche et de quelques meschantes pommes avecque quoy il se substantoyt; puys, beuvoyt, à son aize et discrettion, l'eaue de la Loire. Ceste saige et preudente diette, oultre que elle estoyt saine pour ses doublons, l'entretenoyt frisque et légier comme ung levrier, luy faisoyt ung entendement cler et ung cueur chauld, vu que l'eaue de la Loire est de tous les sirops le plus eschauffiant, pource que, issue de loing, elle s'est eschauffée à courir sur les gresves par avant d'estre à Tours.

Aussy, comptez que ce pauvre hère ingenioyt mille et une fortunes et bonnes renconstres auxquelles il ne s'en manquoyt que d'ung poulce que vrayes elles fussent. Ho! le bon temps!

Ung soir, Jacques de Beaune, nom que il guarda encores que il ne fust poinct seigneur de Beaune, alloyt le long des levées occupé de mauldire son estoile et tout, vu que le darrenier doublon faisoyt mine de le quitter sans nul respect, alors que, au destourner d'une petite rue, il faillist aheurter une dame voilée qui lui donna par les nazeaux une bourasque superfine de bonnes odeurs de femme.

Ceste pourmeneuse, bravement monttée sur de jolys pattins, avoyt une belle robbe de veloux italian, à granddes manches doublées en sattin; puys, pour eschantillon de sa fortune, à travers le voile, ung dyamant blanc d'ampleur raysonnable brilloyt sur son front aux rais du soleil couchant, entre des cheveulx si bien mignonnement roulés, estagés,

tressés et si nets, que ses femmes y avoyent deu passer trois heures. Elle marchoyt comme une dame qui ha coustume de n'aller qu'en littière. Ung sien paige bien armé la suyvoyt.

Ce estoyt aulcune fille folle de son corps appartenant à quelque seigneur de hault rang ou aulcune dame de la court, vu que elle levoyt bien ung peu sa cotte, et tortilloyt gentilment sa croupe, en femme de hault mouvement.

Dame ou galloise, elle plust à Jacques de Beaune, lequel ne fit point le desgousté, et prind l'imaginacion desesperée de s'attacher à elle et n'en quitter que mort.

Dans ceste visée, il se deslibéra de la pourchasser à ceste fin de sçavoir où elle le menneroyt, en paradiz ou ès limbes de l'enfer, au gibet ou dedans ung réduict d'amour, tout luy fust espoir au fund de sa misère.

La dame alla se pourmener le long de la Loire, en aval, devers le Plessis, et respiroyt, comme les carpes, la bonne frescheur de l'eaue, allant, bimbelottant, fagottant en souris qui trotte, veult tout voir et gouster à tout.

Lorsque ledict paige s'aperceust que Jacques de Beaune faisoyt de l'entesté, suivoyt la dame en toutes ses desmarches, s'arrestoyt à ses repos, et la resguardoyt niaiser, sans vergogne, comme si la chose lui estoyt loysible, il se rattourna brusquement et lui monstra une mine rouge et griesche comme celle d'ung chien qui dict :

— Arrière, messieurs!...

Mais le bon Tourangeaud avoyt ses raysons. Cuydant que si ung chien voit, sans conteste, passer ung Pape, lui baptizé pouvoyt voir ung minon de femme, il alloyt de l'avant, feignoyt de soubrire audict paige et se prélassoyt derrière ou devant la dame. Or, elle, ne disoyt mot, resguardoyt le ciel qui se coëffoyt de nuict, les estoiles, et tout pour son plaizir. Voilà qui va bien. Brief, venue en face de Portillon, elle demoura debout; puys, pour mieulx voir, regetta son dict voile sur son espaulle; et, ce faysant, lança sur le compaignon ung resguard de fine commère, pour s'enquérir s'il y avoyt aulcun dangier d'estre vollée.

Faictes estat que Jacques de Beaune pouvoyt fayre l'ouvraige de trois maris, estre aux coustés d'une princesse sans lui causer de honte : avoyt l'air brave et résolu qui plaist aux dames; et, s'il estoyt un peu bruni par le soleil force de courir devant, son tainct debvoyt apertement se blanchir soubz les courtines d'ung lict.

Les resguard coulant comme anguille, que luy darda ceste dame, lui parust estre plus animé que celuy qu'elle auroyt getté en ung livre de messe. Et doncques, il funda l'espoir d'une aubaine d'amour sur ce coup d'œil, et se reszolut à poulser l'adventure jusques au bord de la juppe, risquant, pour aller encore plus loing, non pas sa vie, vu qu'il y tenoyt peu; mais ses deux aureilles et mesme encore quelque chose.

Ores, le sire suivit en ville la dame qui rentra par la rue des Trois-Puccelles, et menna le guallant par ung escheveau meslé de petites ruelles, jusques au quarroi, où est aujourd'huy l'ostel de la Crouzille. Là, elle s'arresta au porche d'ung beau logis, auquel aheurta le paige. Puis ung sien serviteur ouvrit, et la dame rentrée, se ferma la porte, lairrant le sieur de Beaune béant, pantois et sot comme monseigneur sainct Denis devant qu'il se fust ingénié de ramasser sa teste.

Il leva le nez en l'aër pour voir s'il lui tumberoyt une goutte de faveur, et ne vid rien aultre chose, si ce n'est une lumière qui montoyt par les desgrez et couroyt par les salles, puys s'arresta à une belle croizée où debvoyt estre la dame. Croyez que le paouvre amoureulx demoura là tout mélancholifié, resvasseur, ne saichant plus à quoy se prendre.

La croizée grongna soudain et l'interrompit dans ses phantaisies. Or, cuydant que sa dame alloyt le huchier, il dressa derechef le nez, et, sans l'appuy de la dessus dicte croizée qui le préserva en façon de couvrechief, il eust récipé fort amplement de l'eaue froidde, plus le contenant du tout, vu que l'anse resta aux mains de la personne en train d'estuver l'amoureux.

Jacques de Beaune, très-heureux de ce, ne perdit poinct l'eteuf et se getta en bas du mur.

Criant :

— Je meurs!... d'une voix très-estaincte.

Puis, se roidit dans les tessons et demoura mort, attendant le reste.

Vécy les serviteurs en grand remue-mesnaige, qui, en crainte de la dame à laquelle ils advouèrent leur faulte, ouvrent l'huis, se chargent du navré, lequel faillist à rire alors que il fust ainsi convoyé par les desgrez.

— Il est froid!... disoyt le paige.

— Il a bien du sang!.... disoyt le maistre d'ostel, lequel en le tastant se conchioyt les mains dedans l'eaue.

— S'il en reviend, je funde une messe à Sainct-Gatien!... s'escria le coupable en plours.

— Madame tient de son deffunct père, et si elle fault à te faire pendre, le moindre loyer de ta poyne sera d'être boutté hors de sa mayson et de son service, respartist ung aultre. Oui, certes il est bien mort, il poise trop!...

— Ha! je suys chez une bien grande dame... pensa Jacques.

— Las, sent-il le mort? demanda le gentilhomme, autheur du meschief.

Lors, en hissant à grand poyne le Tourangeaud le long de la vis, le pourpoinct d'iceluy s'accrocha dans une tarasque de la rampe, et le mort dit :

— Ha! mon pourpoinct!...

— Il a geint! dit le coupable, sospirant de joie.

Les serviteurs de la Régente, car ce estoyt le logis de la fille du feu Roi Loys le unziesme de vertueulse mémoire, les serviteurs doncques entrèrent Jacques de Beaune en la salle, et le lairrèrent roide sur une table, ne cuydant poinct qu'il se saulvast.

— Allez querir ung maistre myrrhe, fit madame de Beaujeu, allez cy, allez là...

Et en ung *pater,* tous les gens descendisrent les desgrez.

Puys, la bonne régente despescha ses femmes à l'onguent, à la toille à bender les playes, à l'eaue du bonhomme, à tant de choses que elle demoura seule.

Lors advizant ce bel homme pasmé, dict à haulte voix, admirant sa prestance, et sa deffuncte bonne mine :

— Ha! Dieu veut me rabrouer!... Pour une paouvre petite foys que, en ma vie, ung maulvais vouloir s'est resveiglé du fund de ma natture et me l'a endyablottée, ma saincte patronne se fasche et m'enlève le plus joly gentilhomme que j'aye jamais veu!... Pasques-Dieu! par l'asme de mon père, je ferai pendre tous ceulx qui auront miz la main à son trespas...

— Madame, fit Jacques de Beaune, en saultant de l'ais où il gizoit, aux piés de la régente, je vis pour vous servir, et suys si peu meurdri que, pour ceste nuict, je vous promets aultant de joyes que il y ha de mois en l'année, à l'imitacion du sieur Hercules, baron païen.

Deppuis vingt jours, reprist le bon compaignon, se doubtant que, là, besoing estoyt de mentir ung petit pour moyenner les choses, vécy je ne sçays combien de renconstres que je fays de vous, dont je me suys affolé, et n'ozoys, par grand respect de vostre personne, m'advancer à vous; mais comptez que je suys bien yvre de vos roïalles beaulez, pour avoir inventté la bourde à quoy je doibs 'heur d'estre à vos pieds.

Là-dessus, il les baysa bien amoureulsement, et resguarda la bonne dame d'ung air à tout ruyner. Ladicte régente, par force de l'aage, lequel ne respecte poinct les roynes, estoyt, comme ung chascun sçayt, en la secunde jeunesse des dames. Or, en ceste criticque et rudde sayson, les femmes jadis saiges et desnueez d'amants convoitent, ores cy, ores là, de prendre, à l'insceu de tout, fors Dieu, aulcune nuictée d'amour, à ceste fin de ne poinct issir en l'aultre monde, les mains, le cueur et le tout vuydes, faulte d'avoir nottablement cogneu les choses espécialles que vous sçavez.

Doncques ma dicte dame de Beaujeu, sans faire de l'estonnée en escouttant la promesse de ce jeune homme, vu que les personnes roïalles doibvent estre accoustumées à tout avoir par douzains, guarda ceste parolle ambitieuze au fund de sa cervelle ou de son registre d'amour qui en grésilloyt d'advance. Puis, elle resleva le jeune Tourangeaud qui trouvoyt dedans sa mizère le couraige de soubrire à sa maistresse, laquelle avoyt la majesté d'une vieille rose, les aureilles en escarpin et le tainct d'une chatte malade; mais si bien attifée, si jolye de taille, et le pié si roïal, la croupe si bien alerte, que il pouvoyt se renconstrer, en ceste mauvaise fortune, des ressorts incogneus pour l'ayder à parfaire le verbe qu'il avoyt lasché.

— Qui estes-vous?... fist la régente en prenant l'air rheubarbatif du feu Roy.

— Je suys vostre très-fidelle subject, Jacques de Beaune, fils de vostre argentier, lequel est tumbé en disgrâce, maugré ses féaulx services.

— Hé bien, respondit la dame, rebouttez-vous sur vostre ais! J'entends venir, et il n'est poinct séant que les gens de ma maison cuydent que je suys vostre complice en ceste farce et momerie.

Ce bon fils vid, au doulx son de la voix, que la bonne dame lui pardonnoyt bien gratieulsement l'enormité de son amour. Doncques il se couchia sur la table, et songia que aulcuns seigneurs estoyent advenuz à la court en chaussant ung vieil estrier; penser qui le raccommoda parfaictement avecque son bon heur.

— Bien! fit la régente à ses meschines, ne fault rien. Ce gentilhomme est mieulx. Grâces soyent rendues à Dieu et à la saincte Vierge, il n'y aura poinct eu de meurtre en mon ostel.

En ce disant, elle passoyt la main dedans les cheveulx de l'amant qui lui estoyt à poinct tumbé du ciel; puis prenant de l'eaue du bonhomme, elle lui en frotta les tempes, défist le pourpoinct; et, soubz l'umbre de voir au salut du navré, vérifia, mieulx qu'ung greffier commiz à aulcune expertize, combien doulce et jeune estoyt la peau de ce bon petit homme si dru prometteur de liesse. Ce que ung chascun, gens et femmes, s'esbahirent de voir faire à la régente. Mais l'humanité ne messied jamais aux personnes roïalles.

Jacques se dressa, fit très-bien le déconnu, mercia très-humblement la Régente et congédia le physicien, maistres myrrhes et aultres dyables noirs se disant revenu du coup. Puys se nomma et voulust s'esvader, en saluant madame de Beaujeu comme ayant paour d'elle à cause de la disgrâce où estoyt son

père, mais sans doubte effraïé de son horrificque vœu.

— Je ne sçauroys permettre... fist-elle. Les gens qui viennent en mon logis ne doibvent poinct y recepvoir ce que vous avez receu.

Le sieur de Beaune souppera céans !... dist-elle à son maistre de l'ostel. Cil qui le ha induement cogné sera à sa discrétion, s'il se faict incontinent cognoistre. Sinon, je le fays rechercher et brancher par le prevost de l'ostel.

Entendant ce, le paige qui avoyt suivy la dame à la pourmenade s'advança.

— Ma dame, fist Jacques, qu'il lui soit accordé à ma prière et pardon et guerdon, vu que à luy doibs-je l'heur de vous voir, la faveur de soupper en vostre compaignie et peut-estre celle de faire restablir mon père en la charge qu'il ha plu à vostre glorieulx père luy commettre.

— Bien dict !... respartist la régente. D'Estouteville, fist-elle en se revirant devers le paige, je te baille une compaignie d'archiers... Mais à l'advenir ne gette plus rien par les fenestres...

Puys la Régente affrianddée dudict Beaune luy tendist la main, et il la menna fort guallamment dedans sa chambre où ils devizèrent très-bien en attendant l'apprest du soupper. Là, poinct ne faillist le sieur Jacques à desbagouler son sçavoir, justifier son père, et se bien seoir en l'esprit de ladicte dame, laquelle, comme ung chascun sçayt, pratiquoyt bien l'estat de son père et mennoyt tout en grandes vollées.

Jacques de Beaune pourpensoyt en luy-mesme que bien difficile estoyt que il couchiast avec la Régente, tels trafficqs ne se parfaysoyent poinct comme le mariaige des chattes qui ont toujours une gouttière ès toits des maysons pour y aller margauder à leur ayse. Doncques, il se gaudissoyt d'estre cogneu de la quasy-Royne, sans avoir à luy compter ce douzain dyabolicque; vu que, pour ce, besoing estoyt que meschines et gens fussent à l'escart, et l'honneur sauf. Néanmoins redoubtant l'engin de la bonne dame, parfoys il se tastoyt, se disant :

— En auroys-je l'estoffe ?...

Mais, à l'umbre de ses discours, à ce songioyt aussy la bonne régente, laquelle avoyt accommodé mainte affaire moins crochue. Et de deviser très-saigement.

Elle fist venir ung sien secrettaire, homme au faict des ymaginacions nécessaires au parfaict gouvernement du roïaulme, et lui donna en commandement de lui remettre secrettement ung faulx messaige pendant le soupper.

Puys vind le repast, auquel point ne touchia la dame, vu que son cueur estoyt gonflé comme esponge et avoyt diminué l'estomach, car toujours elle pensoyt à ce bel et duysant homme, n'ayant appetist que de luy.

Jacques ne se fit faulte de mangier, pour raysons de toutes sortes.

Bon messaiger de venir, madame la régente de tempester, fronsser les sourcils à la mode du feu Roy, de dire :

— N'aura-t-on poinct la paix en cet Estat ? Pasques-Dieu ; nous ne sçaurions avoir une vesprée de bonne !...

Et régente de se lever, de marcher.

— Holà ! ma haquenée ? Où est monsieur de Vieilleville, mon escuyer ?... Poinct. Il est en Picardie. D'Estouteville, vous allez me rejoindre avecque ma maison au chasteau d'Amboyse...

Et advizant son Jacques, elle dict :

— Vous serez mon escuïer, sieur de Beaune. Vous voulez servir le Roy ? Bonne est l'occazion. Pasques-Dieu, venez. Il y a des mescontents à rebattre, et besoing est de fidèles serviteurs.

Puys, le tems que ung vieulx paouvre eust mis à dire ung cent d'*ave*, chevaulx furent briddez, sanglez, prests, madame sur sa haquenée, et le Tourangeaud à ses coustez, courant dare, dare, au chasteau d'Amboyse, suyvis de gens d'armes.

Pour estre brief et venir au faict sans commentaires, le sieur de Beaune fust logié à douze toises de madame de Beaujeu, loin des espies. Les courtizans et tous les gens, bien estonnez, discouroyent s'enquérant d'où viendroyt l'ennemy; mais le douzainier, prins au mot, sçavoyt bien où il estoyt.

La vertu de la Régente, chose cogneue dans le roïaulme, la saulvoyt des soubpçons, vu que elle passoyt pour estre aussy imprenable que le chasteau de Péronne.

A l'heure du couvre-feu, quand tout fust clos, les aureilles et les yeulx, le chasteau muet, madame de Beaujeu renvoya sa meschine, et manda son escuïer. Escuïer de venir.

Lors, la dame et l'adventurier se virent soubz le manteau d'une haulte cheminée, accottés sur ung banc bien guarny de veloux ; puys, la curieulse régente de demander aussitost à Jacques d'une voix mignarde :

— Estes-vous poinct meurtri ?... Je suys bien maulvaise de avoir faict chevaulcher pendant douze milles ung gentil serviteur navré tout à l'heure par ung des miens. J'estoys tant en peine que je n'ai poinct voulu me couchier sans vous avoir veu. Ne souffrez-vous poinct ?...

— Je souffre d'impatience !... fit le sire au douzain, existimant que il falloyt ne poinct resnagler en cette occurrence.

— Bien vois-je, reprist-il, ma noble et toute belle

maistresse, que vostre serviteur ha trouvé grâce devant vous.

— La la, respondist-elle, ne mentiez-vous pas alors que vous me disiez... ?

— Quoy ?... fist-il.

— Mais... me avoir suyvie ceste douzaine de foys aux ecclizes et aultres lieux où j'alloys de ma personne.

— Certes... dist-il.

— Doncques, respondist la Régente, je m'estonne de n'avoir veu que au jour d'huy, ung preux jeune homme dont le couraige est si bien engravé dedans les traicts. Je ne me dédis poinct de ce que vous avez entendeu, quand je vous cuydoys navré. Vous m'agréez et vous veux bien faire...

Lors, l'heure du sacrifice dyabolicque estant sonnée, Jacques tumba aux genouils de la Régente, luy baysa piés, mains, tout, dict-on. Puys, en baysant et faysant ses préparatoires, prouva par maint argument à la vieille vertu de sa souveraine, que une dame portant le faix de l'Estat estoyt bien en droict de s'esbattre ung petit. Licence que n'admit poinct ladicte Régente, laquelle tenoyt à estre forcée, affin d'encharger son amant de tout le pesché. Ce néammoins comptez que elle s'estoyt, par advance, très-bien perfumée, attornée de nuict, et reluysoit de ses dezirs d'accointance, dont la haulte couleur luy prestoyt ung fard de bon aloy, lequel luy avoyt bien esclairci le tainct. Et maugré sa molle deffense fust, comme ung tendron, emportée d'assault en son lict roïal, où la bonne dame et le jeune douzainier s'espousèrent en conscience.

Là, de jeux en noize, de noize en riottes, de riottes en ribaulderies, de fil en esguille, la régente desclaira croire mieulx en la virginité de la Royne Marie qu'au douzain promis.

Or, par adventure, Jacques de Beaune ne trouvoyt poinct d'aage à ceste grande dame, sous les toilles, vu que tout chet en métamorphose à la lueur des lampes de nuict. Bien des femmes de cinquante ans, au jour, ont vingt ans sur le minuit, comme aulcunes ont vingt ans à midi, et cent après vespres.

Doncques Jacques, plus heureulx de ceste renconstre que de celle du Roy en ung jour de pendaison, tint derechef sa gageure. Or, madame, estonnée à part elle, y promist de son cousté bonne assistance, oultre la seigneurie d'Azay-le-Bruslé, bien guarnie de mouvances, dont elle s'engageoyt à ensaisiner son cavalier, oultre la grâce du père, si, de ce duel, elle sortoyt vaincue.

Lors, le bon filz de se dire :

— Vécy pour saulver mon père de justice.

— Cecy pour le fief !

— Cela pour les lods et ventes !

— Cettuy pour la forest d'Azay.

— *Item* pour le droit de pesche.

— Encore pour les isles de l'Indre.

— Gagnons la prairie.

— Desgageons des mains de la justice nostre terre de la Carte, si chièrement acheptée par mon père...

— Voylà pour une charge en court...

En arrivant sans encumbre à cet à-compte, il creut la dignité de sa braguette engagée, et songia que, tenant soubz luy la France, il s'en alloyt de l'honneur de la couronne. Brief, moyennant ung vœu qu'il fit à son patron monsieur sainct Jacques de luy bastir une chappelle audict lieu d'Azay, il présenta son hommaige-lige à la régente en unze périphrazes claires, nettes, limpides et bien sonnantes.

Pour ce qui est du darrenier epilogue de ce discours en bas lieu, le Tourangeaud eust l'oultre-cuydance d'en vouloir festoïer largement la Régente, luy guardant, à son resveil, ung salut d'honneste homme, et comme besoing estoyt au seigneur d'Azay de mercier sa souveraine. Ce qui estoyt saigement entendeu. Mais quand la natture est fourbeue, elle agit comme un vray cheval, se couche, mourroyt soubz le fouet paravant de bouger, et gist jusques à ce que il lui plaise de se lever guarnie de forces.

Doncques, alors que, au mattin, le faulxconneau du chasteau d'Azay entreprind de saluer la fille du Roy Loys unze, il fust contrainct, maugré ses bonnetades, de la saluer comme se saluent les souverains par des salves à poudre seulement. Aussy la Régente, au desjucher du lict, cependant que elle desjeusnoyt avecque Jacques, lequel se disoyt seigneur légittime d'Azay, print acte de ceste insuffisance pour contreduire son escuïer, et prétendit que il n'avoyt poinct gaigné la gageure, partant poinct de seigneurie.

— Ventre-saint-Paterne ! j'en ai esté bien près ! dit Jacques de Beaune. Mais, ma chière dame et noble souveraine, il n'est séant ni à vous ni à moi d'estre juges en nostre cause. Ce caz, estant ung caz allodial, doibt estre porté en vostre conseil, vu que le fief d'Azay relesve de la couronne.

— Pasques-Dieu ! respartist la régente en riant, ce qui lui advenoyt petitement, je vous donne la charge de M. de Vieilleville en ma maison, ne feray poinct rechercher vostre père, je vous baille Azay, et vous boutterai en ung office roïal si vous pouvez, mon honneur sauf, expozer le caz en plein conseil. Mais si ung mot venoyt à entascher mon renom de preude femme, je...

— Je veulx estre pendeu!... dit le douzainier, tournant la chose en rire, pource que madame de Beaujeu avoyt ung soubpçon de cholère en son visaige.

De faict, la fille de Loys le unzièsme se soulcioyt plus voulentiers de la roïaulté que de ces douzains de mièvreries, dont elle ne fit aulcun estat, vu que, cuydant avoir sa bonne nuictée sans bourse deslier, elle préféra le compte ardeu de la chose, à ung aultre douzain dont le Tourangeaud lui faysoyt offres réelles.

— Doncques, ma dame, reprist le bon compaignon, je serai, pour le seur, vostre escuïer...

Ung chascun des capittaines, secrettaires, et aultres gens ayant des offices en la régence, estonnez de la briefve despartie de madame de Beaujeu, apprindrent son esmoi, vindrent au chasteau d'Amboyze, en haste de sçavoir d'où proccedoyt le tumulte, et se trouvèrent pretz à tenir conseil, au lever de la régente.

Elle les convocqua, pour ne poinct estre soubpçonnée de les avoir truphez, et leur donna aulcunes bourdes que ils distillèrent saigement.

En fin de ceste séance, vind le nouvel escuïer, pour accompagner ladicte dame.

Voyant les conseillers levez, le hardi Tourangeaud leur demanda solution d'ung litige qui importoyt à luy et au domaine du Roy.

— Escoutez-le, fist la régente. Il dist vray.

Lors, Jacques de Beaune, sans s'espanter de l'appareil de ceste haulte justice, print la parolle ainsy, ou à peu près :

— Nobles seigneurs, je vous supplie, encores que je vais parler à vous de coquilles de noix, d'estre attentifs à ceste cause, et me pardonner la vétillerie du languaige.

Ung seigneur se pourmenant avecque ung aultre seigneur, en ung verger advizèrent ung beau noyer de Dieu, bien plantté, bien venu, bel à voir, bel à guarder, quoique ung peu creux ; ung noyer toujours frais, sentant bon, ung noyer dont vous ne vous lasseriez poinct si vous l'aviez veu ; noyer d'amour qui sembloyt l'arbre du bien et du mal, défendeu par le Seigneur Dieu, et pour lequel furent banniz nostre mère Ève et le sieur son mary.

Or, Messeigneurs, ce dict noyer fust le subject d'une légière noize entre les deux seigneurs, une de ces joyeulses gageures que nous avons coustume de faire entre amis. Le plus jeune se jacta d'envoïer douze foys, à travers ce noyer feuillu, ung baston que, pour lors, il avoyt en la main comme ung chascun de nous en ha parfoys en la sienne quand il se pourmène emmi son verger ; et, par chaque ject dudict baston jouxter par terre une noix...

Ce est-il bien le nœud du proccès?... fit Jacques se virant ung petist devers la régente.

— Oui, Messieurs, respondist-elle, surprinse de l'estocq de son escuïer.

— L'aultre gagea le contre... reprist le plaideur. Vécy mon beau parieur de getter le baston avec adresse et couraige, si gentilment et si bien, que tous deux y avoyent plaizir : puys par joyeulse protection des saincts qui soy divertissoyent sans doubte à les voir, en chaque coup tumboyt une noix ; et, de faict, en eurent douze. Mais, par caz fortuit, la darrenière des noix abattues se trouva creulse et n'avoir aulcune poulpe nourricière d'où pust venir ung aultre noyer, si jardinier l'eust voulu mettre en terre. L'homme au baston a-t-il gaigné? J'ay dict. Jugez !

— Tout est dict, fit Messire Adam Fumée, Tourangeaud qui lors avoyt les sceaux en garde. L'aultre n'ha qu'une mannière de s'en tirer.

— En quoy? dist la régente.

— En payant, madame.

— Il est par trop subtil !... fist-elle en donnant ung coup de main sur la joue de son escuïer, il sera pendeu quelque jour...

Elle cuydoyt gausser. Mais ce mot fust la réalle horoscope dudict argentier, lequel renconstra l'échelle de Montfaulcon au bout de la faveur roïalle, par la vengeance d'une aultre vieille femme, et la trahison insigne d'ung homme de Ballan, sien secrettaire, dont il avoyt faict la fortune, lequel ha nom Prévost, et non poinct Réné Gentil, comme aulcuns l'ont à grand tort appelé.

Cettuy Ganelon et maulvais serviteur bailla, dicton, à madame d'Angoulesme, la quittance de l'argent que lui avoyt compté ledict Jacques de Beaune, alors devenu baron de Semblançay, seigneur de la Carte, d'Azay et ung des plus haultz bonnetz de l'Estat. De ses deux filz, l'ung estoyt archevesque de Tours ; l'aultre, général des finances et gouverneur de Touraine. Mais cecy n'est poinct le subject des prezentes.

Ores, pour ce qui est de ceste adventure de la jeunessse du bon homme, madame de Beaujeu, à qui si beau jeu estoyt escheu, ung peu tard, bien contente de renconstrer haulte sapience et entendement des affaires publicques en son amant fortuict, luy bailla en garde l'espargne du Roy, où il se comporta si bien, multiplia si curieulsement les douzains roïaulx, que sa grand renommée lui acquist ung jour le maniement des finances dont il fust Superintendant et controolla judicieusement l'employ, non sans de bons proufficts pour luy, ce qui juste estoyt.

La bonne Régente paya la gageure et fist deslivrer à son escuïer la seigneurie d'Azay-le-Bruslé, dont le chastel avoyt été piéçà ruiné par les premiers bombardiers qui vindrent en Touraine, comme ung chascun sçayt. Et pour ce miracle pulvérin, sans l'intervention du Roy, lesdicts enginieurs eussent esté condamnez comme fauteurs et

héréticques du démon par le tribunal eccleziasticque du chapitre.

Lors, se bastissoyt aux soings de Messire Bohier, général des finances, le chasteau de Chenonceaulx, lequel, par mignardize et curiosité, bouttoyt son bastiment à cheval sur la rivierre de Cher.

Or, le baron de Semblançay, voulant aller à l'enconstre dudict Bohier, se jacta d'esdifier le sien au fund de l'Indre, où il est encore debout, comme le joyau de ceste belle vallée verde, tant il y fust solidement assiz ès pilottis. Aussi Jacques de Beaune y despendist-il trente mille escuz, oultre les corvées des siens.

Comptez en dà que ce chasteau est ung des beaulx, des gentilz, des mignons, des mieulx élabourez chasteaux de la mignonne Tourayne, et se baigne toujours en l'Indre comme une galloise princière, bien attifé de ses pavillons et croizées à dentelles, avecque jolys soldats en ses girouettes, tournant au gré du vent comme tous les soudards.

Mais fust pendeu le bon Semblançay paravant de le finer, en sorte que nul depuys ne s'est renconstré assez pourveu de denniers pour le parachever.

Ceppendant son maistre, le roy Françoys, premier du nom, y avoyt esté son hoste, et si en voit-on encore la chambre roïalle.

Au couchier du Roy, Semblançay, lequel estoyt, par ledict sire, nommé mon père, en honneur de ses cheveulx blancs, ayant entendeu dire à son maistre auquel il estoyt tant affectionné :

— Voilà douze heures bien frappeez en vostre horloge, mon chier père!

— Hé! sire, reprist le Superintendant des finances, à douze coups d'ung marteau, pour le prezent bien vieil, mais bien frappez jadis en ceste mesme heure, doibs-je ma seigneurie, l'argent despendeu en icelle et l'heur de vous servir...

Le bon Roy voulsit sçavoir ce que entendoyt son serviteur par ces estranges parolles.

Doncques, ce pendant que le sire se bouttoyt en son lict, Jacques de Beaune lui racontta l'histoire que vous sçavez.

Ledict Françoys premier, lequel estoyt friand de ces margauderies, estima la renconstre bien droslaticque, et y prist d'autant plus de dibvertissement que, alors, madame sa mère, duchesse d'Angoulesme, sur le rettourner de la vie, pourchassoyt, ung petit, le connestable de Bourbon, pour en obtenir quelques-uns de ces douzains. Maulvais amour de maulvaise femme; car, de ce, vind en péril le roïaulme, fust prins le Roy et mis à mort le paouvre Semblançay, comme ha esté cy dessus dict.

J'ai eu cure de consigner icy comment fust basti le chasteau d'Azay, parce qu'il demoure constant que ainsy prind commencement la haulte fortune de Semblançay, lequel ha moult faict pour sa ville natale que il aorna; et si employa-t-il bien une nottable somme à l'achevement des tours de la cathédrale.

Ceste bonne adventure s'est conttée, de père à filz et de seigneur à seigneur, audict lieu d'Azay-le-Ridel, où ledict récit fringue encore soubz les courtines du Roy, lesquelles ont esté curieulsement respectées jusques au jour d'huy.

Doncques est faulx de toute faulseté l'attribution de ce douzain tourangeaud à ung chevalier d'Allemaigne, qui, par ce faict, auroyt conquesté les domaines d'Ostriche à la maison de Hapsbourg.

L'autheur de notre temps qui ha mis en lumière ceste histoire, quoique bien sçavant, s'est lairré trupher par aulcuns chroniqueurs, vu que la chancellerie de l'empire romain ne faict poinct mention de cette mannière d'acquest.

Je lui en veulx d'avoir cuydé que une braguette nourrie de bierre ayt peu fournir à ceste alquemie, honneur des braguettes chinonnoises tant prizées de Rabelays. Et j'ai, pour l'advantaige du païs, la gloire d'Azay, la conscience du chastel, le renom de la maison de Beaune, d'où sont issus les Sauves et les Noirmoustiers, restably le faict dans sa véritable, historicque et mirificque gentillesse.

Si les dames vont voir le chasteau, elles treuveron encores, dans le pays, quelques douzains, mais en dettail.

LA

FAULSE COURTIZANNE.

Ce que aulcuns ne sçavent poinct, est la vérité touchant le trespassement du duc d'Orléans, frère du roy Charles sixiesme, meurtre qui advind par bon nombre de causes, dont une sera le subject de ce conte.

Cettuy prince ha esté, pour le seur, le plus grand et aspre paillard de toute la race roïalle de monseigneur sainct Loys, qui fust en son vivant roy de France ; sans mettre néammoins hors de concours aulcuns de ceulx qui ont esté les plus desbauchez de ceste bonne famille ; laquelle est si concordante aux vices et qualitez espécialles de notre brave et rigolleuse nation, que vous inventeriez mieulx l'Enfer sans monsieur Sattan, que la France sans ses valeureulx, glorieulx et ruddes braguards de Roys.

Aussy riez-vous aultant des regrattiers de philosophie qui vont disant : « Nos pères estoyent meilleurs!... » que des bonnes savattes philanthropicques, lesquelles prétendent les hommes estre en voye de perfection. Ce sont tous aveugles, lesquels n'observent poinct le plumaige des huistres et le cocquillage des oyseaulx qui jamays ne changent non plus que nos alleures. Hé doncques regoubillonez jeune, beuvez frais et ne plourez poinct, vu que ung quintal de mélancholie ne sçauroyt payer une once de frippe.

Les desportements de ce seigneur, amant de la royne Isabeau, laquelle aymoit dru, comportèrent beaucoup d'adventures playsanttes, vu que il estoyt goguenard, d'ung natturel alcibiadesque, vray Françoys de la bonne roche.

Ce fust luy, qui, premier, conceut d'avoir des relays de femmes, en sorte que, alors que il alla de Paris à Bourdeaux, treuvoyt toujours, au desseller de sa monture, ung bon repast et ung lict guarny de jolyes doubleures de chemise. Heureulx prince, qui mourust à cheval comme toujours il estoyt, voire mesme entre ses draps.

De ses comicques joyeulsetez, notre très-excellent Roy Loys le unziesme en a consigné une mirificque, au livre des *Cent Nouvelles nouvelles*, escriptes soubz ses yeulx, pendant son exil en la court de Bourgoygne, où pendant les vesprées, pour soy dibvertir, luy et son cousin Charolois se racontoyent les bons tours advenuz en cettuy tems. Puys, quand défailloyent les vrays, ung chascun de leurs courtizans leur en inventoyent à qui mieulx.

Mais, par respect pour le sang roïal, monseigneur le Dauphin ha miz la chose advenue à la dame de Cany sur le compte d'ung bourgeoys, et sous le nom de *la Médaille à revers*, que ung chascun peut lire au recueil dont il est ung des joyaulx les mieulx œuvrés et commence la centaine. Vécy le mien.

Le duc d'Orléans avoyt ung sien serviteur, seigneur de la province de Picardie, nommé Raoul d'Hocquetonville, lequel prist pour femme, au futur estrif du prince, une demoyselle alliée de la mayson de Bourgoygne, riche en dommaines ; mais, par exception aux figures d'héritières, elle estoyt d'une beaulté si esclattante que, elle présente, toutes les dames de la court, voire la royne et madame Valentine, sembloyent estre dans l'umbre.

Néammoins ce n'estoyt rien, en la dame d'Hocquetonville, que sa parenté bourguignotte, ses hoiries, sa jolyesse et mignonne natture, pour ce que ces rares advantaiges recepvoient ung lustre relligieux de sa supresme innocence, belle modestie et chaste éduquacion.

Aussy, le duc ne flaira pas longtems ceste fleur tumbée du ciel, sans en estre enfiebvré d'amour. Il cheut en mélancholie, ne se soulcia plus d'aulcun clappier, ne donna qu'à regret, de tems à aultre, ung coup de dent au friand morceau roïal de son Allemande Isabeau; puys, s'enraigea et jura de jouir par sorcellerie, par force, par trupherie, ou bonne voulenté de ceste tant gracieulse femme laquelle, par la vision de son mignon corps, le contraignoyt à s'appréhender luy-mesme pendant ses nuicts devenues tristes et vuydes.

D'abord la pourchassa très-fort de parolles dorées; mais bientost cogneut, à son aër guay, que, à part elle, estoyt conclud de demourer saige; vu que elle lui respondist sans s'estomirer de la chose, ni soy fascher comme font les femmes de court talon :

— Mon seigneur, je vous diray que je ne veulx poinct m'incommoder de l'amour d'aultruy, non par mespris des joyes qui s'y renconstrent, car bien cuysantes doibvent-elles estre, pource que si grand numbre de femmes s'y abyment, elles, leurs maysons, gloire, advenir et tout; mais par amour des enfants dont j'ai la charge. Poinct ne veulx mettre la rougeur en mon front, alors que je rebattray mes filles de ce principe servateur : que, dans la vertu sont, pour nous, le vrayes felicitez. De faict, mon seigneur, si nous avons plus de vieulx jours que de jeunes, à ceulx-là debvons-nous songier. De ceulx qui m'ont nourrie, j'ay apprins à existimer réalement la vie; et sçays que tout en est transitoire, fors la sécurité des affections natturelles. Aussy, je veulx l'estime de tous, et pardessus, celle de mon espoulx, lequel est pour moi le munde entier. Doncques ai-je désir d'estre honneste à ses yeulx. J'ay dict. Et vous supplie de me lairrer vacquer en paix aux choses de mon mesnaige, aultrement j'en refereroys sans vergogne à mon seigneur et maistre qui se retireroyt de vous.

Ceste brave response amourachant davantaige le frère du Roy, il se deslibéra d'empiéger cette noble femme, à ceste fin de la posséder morte ou vifve, et ne doubta poinct de la mettre en son greffe, se fiant à son sçavoir en ceste chasse, la plus joyeulse de toutes, où besoing est d'user des engins des aultres chasses; vu que ce joly gibbier se prend :

A courre,
Aux mirouères,
Aux flambeaulx,
De nuict,
De jour,
A la ville,
En campaigne,
Ès fourrez,
Au bord d'eaues,
Aux filetz,
Aux faulxcons deschapperonez,
A l'arrest,
A la trompe,
Au tir,
A l'appeau,
Aux retz,
Aux toilles,
A la pipée,
Au giste,
Au vol,
Au cornet,
A la glue,
A l'appast,
Au pipeau,

Enfin, à tous piéges ingeniez deppuys le bannissement d'Adam.

Puis se tue de mille manières, mais presque toujours à la chevaulchée.

Doncques, le bon sournois ne sonna plus mot de ses dezirs, mais fist donner à la dame d'Hocquetonville une charge en la mayson de la Royne.

Ores, ung jour que ladicte Isabeau s'en alloyt à Vincesnes, voir le Roy malade, et le laissoyt maistre en l'ostel Sainct-Paul, il ordonna le plus friand soupper roïal au queux, lui enjoignant de le servir dedans les chambres de la Royne. Puys, manda sa restive dame par exprest commandement et par ung paige de l'ostel.

La comtesse d'Hocquetonville, cuydant estre dezirée par madame Isabelle, pour affaire de sa charge, ou conviée à quelque esbat soudain, se hasta de venir.

Or, selon les dispositions prinses par le desloïal amoureulx, nul ne put informer la noble dame de la despartie de la princesse; doncques, elle accourust jusques en la belle salle qui est à l'ostel Sainct-Paul avant la chambre où couchioyt la Royne.

Là, vid le duc d'Orléans, seul. Lors, redoubta quelque traistre emprinse, alla vistement en la chambre, ne renconstra poinct de Royne, mais entendist ung bon franc rire de prince.

— Je suis perdeue !... fist-elle.

Puys voulust se enfuir.

Mais, le bon chasseur de femmes avoyt aposté des serviteurs dévouez, lesquels, sans cognoistre ce dont il s'en alloyt, fermèrent l'ostel, barricadèrent les portes; et, dedans ce logis, si grand que faisoyt-il le quart de Paris, la dame d'Hocqueton-

ville se trouva comme en ung désert, sans aultre secours que celuy de sa patronne et Dieu.

Lors, doubtant de tout, la paouvre dame tressaillist horrificquement et tumba sur une chaire, quand le travail de ceste embusche, si curieulsement excogitée, lui fust desmontré entre mille bons rires par son amant.

Alors que le duc fist mine de s'approucher, ceste femme se leva; puys, luy dist en s'armant de sa langue d'abord, et mettant mille malédictions en ses yeulx :

— Vous jouirez de moy, mais morte !... Ha, mon seigneur, ne me contraignez point à une lucte qui se sçaura sans doubte aulcun. En ce moment, je puys me rettirer et le sieur d'Hocquetonville ignorera la male heure que vous avez mize à toujours en ma vie. Duc, vous resguardez trop le visaige des dames pour trouver le tems d'estudier en celuy des hommes, et vous ne cognoissez poinct quel serviteur est à vous. Le sire d'Hocquetonville se feroyt hascher pour vostre usaige, tant il est bien lié à vous, en mémoire de vos bienfaicts, et aussy pource que vous lui playsez. Mais aultant il ayme, aultant il haist. Et je le cuyde homme à vous descharger, sans paour, ung coup de masse en vostre teste, pour tirer vengeance d'ung seul cri que vous me auriez contraincte à getter!... Soubhaitez-vous ma mort et la vostre, meschant?... Soyez acertené que mon tainct d'honneste femme ne sçayt guarder ni tayre mon bon ni maulvais heur? Ores bien, ne me lairrerez-vous poinct issir?...

Et le braguard de siffler.

Oyant ceste sifflerie, la bonne femme alla soudain en la chambre de la Royne, et y prind, en ung lieu que elle sçavoyt, ung ferrement agu. Puys, alors que le duc entra pour s'enquérir de ce que vouloyt dire ceste fuyte :

— Quand vous passerez ceste raye, cria-t-elle en luy monstrant le planchier, je me tuerai.

Le duc, sans s'effrayer, prind une chaire, se boutta jus la solive, et commença des arraizonnements de négociateur, ayant espoir d'eschauffier les esperitz à ceste femme faulve, et la mettre au poinct de n'y voir goutte, en lui remuant la cervelle, le cœur et le reste par les imaiges de la chose.

Doncques, il luy vind dire, avecque les fassons mignonnes dont les princes sont coustumiers, que :

D'abord, les femmes vertueulses acheptoient bien chier la vertu, vu que, en ceste fin de gaigner les choses fort incertaines de l'advenir, elles perdoyent les plus belles jouissances du prezent, pource que les marys estoyent contraincts, par haulte politicque conjugale, de ne poinct leur descouvrir la boëte aux joyaulx de l'amour, vu que cesdicts joyaux resluysoient tant dans le cueur, avoyent si chauldes délices, si chastouilleuzes voluptez, que une femme ne sçavoyt plus rester ès froiddes régions du mesnaige;

Que ceste abominacion maritale estoyt très-feslonne, en ce que, pour le moins, ung homme debvoyt-il, en recognoissance de la saige vie d'une femme de bien et de ses tant cousteulx mérittes, s'echiner, se bender, s'exterminer à la bien servir, en toutes les fassons, pigeonneries, becquetaiges, rigolleries, beuvettes, frianddises et gentilles confictures de l'amour;

Et que, si elle vouloyt gouster, ung petist, à la séraphique doulceur de ces mignonneries à elle incogneues, elle ne verroyt le restant des choses de la vie que comme festus; et, si tel estoyt sa voulenté, luy, seroyt plus muet que ne sont les trespassez; par ainsy, nul scandale ne conchieroyt sa vertu.

Puys le ruzé paillard, voyant que la dame ne se bouchoyt nullement les aureilles, entreprint de luy descripre en maniere de peintures arabesques, qui, lors, avoyent grand faveur, les lascives inventions des desbauchez. Ores doncques, il getta des flammes par les yeux, boutta mille braziers dedans ses parolles, musicqua sa voix, et prist plaizir pour luymesme à se ramentevoir les diverses méthodes de ses amies, les nommant à madame d'Hocquetonville, et luy raconttant mesme les lesbineries, chattonneries, et doulces estrainctes de la royne Isabelle, et fist usaige d'une loquèle si gratieulse et si ardamment incittante, que il creut voir lascher à la dame, ung petit, son redoutable fer agu; et lors, fist mine d'approucher.

Mais elle, honteulse d'estre prinse à resver, resguarda fièrement le diabolicque leviathan qui la tentoyt, et luy dist :

— Beau sire, je vous mercie. Vous me faites davantaige aymer mon noble espoulx, pource que, par ces choses, j'apprends qu'il m'existime moult, en ayant tel respect de moy qu'il ne deshonore poinct sa couche par les veautreries des villotières et femmes de maulvaise vie. Je me cuyderoys à jamays honnie et seroys contaminée pour l'esternité si je mettoys les piés en ces bourbiers où vont les postiqueuses. Aultre est l'espouze, aultre est la maistresse d'ung homme.

— Je gaige, dist le duc en soubriant, que dezormais vous presserez néammoins ung peu plus le sire d'Hocquetonville au déduict.

A cecy, la bonne femme frémist et s'escria :

— Vous estes ung maulvais!... Maintenantje vous mesprise et vous abomine. Quoy! ne pouvant me tollir mon honneur, vous visez à souiller mon asme! Ha! mon seigneur, vous porterez griefve peine de cettuy moment.

Si je vous pardoint,
Dieu ne l'oubliera poinct.

Ne est-ce pas vous qui avez fait ces versiculetz?

— Madame, dict le duc, paslissant de cholère, je puys vous faire lier...

— Ho, non ! je me suis faicte libre... respondist-elle en brandissant son fer agu.

Le braguard se prist à rire.

— N'ayez paour, fist-il. Je sçaurai bien vous plonger en les bourbiers où vont les postiqueuses et dont vous foignez.

— Jamays, moy vivante !

— Vous irez en plain, reprist-il, et des deux pieds, des deux mains, de vos deux tettins d'ivoire, de vos deux aultres choses blanches comme neige, de vos dents, de vos cheveulx et de tout!... Vous irez de bonne voulenté, bien lascivement et à brizer vostre chevaulcheur comme feroyt une haquenée enraigée qui casse sa croppière, piaffant, saultant et patarradant! Je le jure par sainct Castud !...

Et tost, il siffla pour faire monter ung paige. Puys, le paige venu, secrettement luy commanda d'aller querir le sire d'Hocquetonville, Savoisy, Tanneguy, Cypierre et aultres ruffians de sa bande, les invittant à soupper céans; non sans, eulx conviez, requérir aussy quelques jolyes chemises pleines de belle chair vifve.

Puis revind se seoir en sa chaire, à dix pas de la dame laquelle il n'avoyt cessé de guigner, en faysant à voix muette ses commandements au paige.

— Raoul est jaloux, dist-il. Alors, je vous doibs ung bon advis.

En ce réduict, fist-il, montrant ung huis secret, sont les huyles et senteurs superfines de la Royne. En ceste aultre petit bouge, elle faict ses estuveries et vacque à ses obligacions de femme. Je sçais, par mainte expérimentacion, que ung chacun de vos gentils becqs a son parfum espécial à quoy il se sent et est recogneu. Lors, si Raoul ha, comme vous dictes, une jalousie estranglante, ce qui est la pire de toutes, vous userez de ces senteurs de bourbeteuse, puisque bourbier y ha.

— Ha! mon seigneur, que prettendez-vous?

— Vous le sçaurez en l'heure où besoing sera que vous en soyez informée... Je ne vous veulx nul mal, et vous baille ma parole de loïal chevallier que je vous respecterai très-fort et me tairai sempiternellement sur ma desconfiture. Bref, vous cognoistrez que le duc d'Orléans ha bon cueur et se venge noblement du mespris des dames en leur donnant en main la clef du Paradiz. Seulement, prestez l'aureille aux parolles joyeuses qui se desbagouleront en la pièce voisine; et, sur toutes choses, ne toussez poinct, si vous aimez vos enfants.

Vu que aulcune issue n'estoyt en ceste chambre roïalle, et que la croix des bayes lairroyt à grand poyne la place de passer la teste, le braguard ferma l'huis de ceste chambre, acertené d'y tenir la dame captifve, et à laquelle il commanda en darrenier lieu de demourer coite.

Vécy mes rigolleurs venir en grand haste, et trouvèrent-ils ung bel et bon soupper qui rioyt ez platz vermeilz en la table; et table bien dressée, bien esclairée, belle de ses piots d'argent; et piots pleins de vin roïal. Puys, leur maistre de dire :

— Sus, sus aux bancqs, mes bons amis ! J'ai failly m'ennuïer. Or, songiant à vous, j'ai voulu faire en vostre compaignie ung bon tronson de chière lie à la méthode anticque, alors que les Griecs et Romains disoyent leurs *Pater noster* à messer Priapus et au dieu cornu qui ha nom Bacchus en tous païs. La feste sera, vère, à doubles bastons, vu que, au serdeau, viendront de jolyes corneilles à trois becqz, dont je ne sçais, deppuis le grand usaige que j'en fays, quel est le meilleur au becqueter.

Et tous recognoissant leur maistre en toute chose, s'esbaudirent à ce gay discours, fors Raoul d'Hocquetonville, qui s'advança pour dire au prince :

— Biau sire, je vous ayderai mie à la battaille, mais non en celle des juppes; en champ cloz, mais non en celuy des piots. Mes bons compaignons que vécy sont sans femmes au logiz, ains non moy. Si ai-je gentille espouse à laquelle je doibs ma compaignie, et compte de tous mes faicts et gestes.

— Doncques moi, qui suis chaussé de mariaige, je suis en faulte? fist le duc.

— Ho ! mon chier maistre, vous estes prince, et vous comportez à vostre mode...

Ces belles parolles firent, comme bien vous pensez, chauld et froid au cueur de la dame prizonnière.

— Ha ! mon Raoul ! fist-elle, tu es ung noble homme !

— Tu es, respondist le duc, ung homme que j'aime et tiens pour le plus fidelle et prizable de mes serviteurs.

Nous aultres, fit-il en resguardant les trois seigneurs, sommes des maulvais !...

Mais, Raoul, reprist-il, sieds-toy. Quand viendront les linottes, qui sont linottes de hault estaige, tu te despartiras devers ta mesnagière... Par la mort de Dieu, je t'avois traicté en homme saige, qui des joyes de l'amour extraconjugal ne sçait rien et t'avoys soigneulsement miz, en ceste chambre, la royne des Lesbines, une dyablesse en qui s'est restiré tout l'engin de la femelle. Je vouloys, une foys en ta vie, toy qui ne ha jamays eu grand goust aux saulces de l'amour et ne resves que de guerre, te bailler à cognoistre les absconses merveilles du guallant deduict,

vu qu'il est honteux à ung homme qui est à moy de mal servir une gente femme.

Sur ces dires, d'Hocquetonville s'attabla, pour complayre au prince en ce qui luy estoyt licite de faire. Doncques, tous de rire, tennir joyeulx deviz, et fourrager les dames en parolles. Puys, suyvant leurs us, se confessèrent leurs adventures, bonnes renconstres, n'espargnant aulcune femme, fors les bien aymées, trahissant les fassons especialles de chascune; d'où s'en suyvit de bonnes petites horribles confidences qui croissoyent en traistrize et paillardise à mesure que descroissoyent les piots.

Duc, guay comme ung légattaire universel, de poulser ses compaignons, disant faulx pour cognoistre le vray; et les compaignons de aller au trot, vers les platz; au galop, vers les piots, et d'enrouler leurs joyeulx deviz.

Or, en les escoutant, en s'empourprant, le sire d'Hocquetonville se deshouza, brin à brin, de ses restivetez. Maugré ses vertuz, il s'indulgea quelques dézirs de ces choses et deboula dedans ces impuretez comme ung sainct qui s'englube en ses prières.

Ce que voyant, le prince, attentif à satisfaire son ire et sa bile, se prist à luy dire en jocquetant :

— Hé, par sainct Castud, Raoul, nous sommes tous mesmes testes en ung bonnet, tous discrets hors de table. Va, nous n'en dirons rien à madame! Doncques, ventre-Dieu! je veulx te faire cognoistre les joyes du ciel.

Là, fist-il en tocquant l'huis de la chambre où estoyt la dame d'Hocquetonville, est une dame de la court et amie de la Royne; mais la plus grande prestresse de Vénuz qui fust oncques, et dont ne sauroyent approcher aulcunes courtizannes, clapottières, bourbeteuses, villotières, ni postiqueuses... Elle ha esté engendrée en ung moment où le Paradiz estoyt en joye, où la natture s'entrefiloyt, où les plantes praticquoient leurs hymenées, où les bestes hennissoyent, baudouinoyent, et où tout flamboyt d'amour. Quoique femme à prendre ung autel pour son lict, elle est néammoins trop grande dame pour se laisser voir, et trop cogneue pour proférer aultres parolles que cris d'amour. Mais poinct n'est besoing de lumière, vu que ses yeulx gettent des flammes; et poinct n'est besoing de discours, vu que elle parle par des mouvements et torsions plus rapides que celles des bestes faulves, surprinses en la feuillée. Seullement, mon bon Raoul, avecque monture si gaillarde, tiens-toy mie aux crins de la beste, lucte en bon chevaulcheur, et ne quitte poinct la selle, vu que d'ung seul ject, elle te cloueroyt aux solives, si tu avois à l'eschine ung boussin de poix. Elle ne vit que sur la plume, brusle toujours et toujours aspire à homme. Nostre paouvre amy deffunct le jeune sire de Giac, est mort blesmi par son faict, elle en ha frippé la moelle en ung printems. Vray Dieu! pour cognoistre feste pareille à celle dont elle sonne les cloches et allume les joies, quel homme ne quitteroyt le tiers de son heur à venir? et qui l'a cogneue, donneroyt, pour une seconde nuictée, l'esternité tout entière, sans nul regret.

— Mays, fit Raoul, en choses si naturellement unies, comment y ha-t-il doncques si fortes dissemblances?

— Ha! ha! ha!

Vécy mes bons compaignons de rire. Puis, animez par les vins, et sur ung clignement d'yeulx du maistre, tous se prinrent à racontter mille finesses, mignardizes, en criant, se démenant, et s'en pourleschant. Or, ne saichant poinct que une naïfve escholière estoyt là, ces braguards, qui avoyent noyé leur vergogne ez piots, desnombrèrent des choses à faire rougir les figures engravées aux cheminées, lambris et boizeries.

Puys, le duc enchérit sur tout, disant que la dame qui estoyt couchiée en la chambre, et attendoyt ung guallant, debvoyt estre l'empérière de ces ymaginacions farfallesques pource qu'elle en adjouxtoyt en chaque nuict, de diabolicquement chauldes.

Sur, ce les piots estant vuydez, le duc poulsa Raoul, qui se lairra poulser à bon escient, tant il estoyt endyablé, dedans la chambre, où, par ainsy, le prince contraignoyt la dame à deslibérer de quel poignard elle vouloyt ou vivre ou mourir.

Sur le minuict, le sire d'Hocquetonville issist très-joyeulx, non sans remords, d'avoir truphé sa bonne femme.

Lors le duc d'Orléans fist saulver madame d'Hocquetonville par une porte des jardins, à ceste fin que elle gaignast son ostel devant que son espoulx y arrivast.

— Cecy, lui dist-elle en l'aureille en passant la poterne, nous coustera chier à tous!...

Ung an après, en la vieille rue du Temple, Raoul d'Hocquetonville, qui avoyt quitté le service du duc pour celui de Jehan de Bourgoygne, deschargea, premier, ung coup de hache en la teste dudict seigneur, frère du Roy, et le navra comme ung chascun sçait.

Dans l'année, estoyt morte la dame d'Hocquetonville, ayant desperi comme fleur sans aër, ou rongée par ung taon.

Son bon mary fit engraver au marbre de sa tumbe, qui est en ung cloistre de Péronne, le deviz ensuyvant:

GY GIST

BERTHE DE BOURGOYGNE,

NOBLE ET GENTE FEMME

DE

RAOUL SIRE DE HOCQUETONVILLE.

Las! ne priez poinct pour son asme.

ELLE

Ha esté reflorir ès Cieulx,

le unze janvier

de l'an de N. S. MCCCCVIII.

EN L'AAGE DE XXII ANS,

Lairrant deux fieux et son sieur espoulx en grand deuil.

✠

Ce tombeau fust escript en beau lattin; mais pour la commodité de tous, besoing estoyt de le françoyser, encore que le mot de *gente* soit foyble pour celuy de *formosa,* qui signifie *gratieulse de formes.*

Monseigneur le duc de Bourgoygne, dict *sans paour,* en qui, paravant de mourir, se deschargea le sire de Hocquetonville de ses poynes, cimentées à chaulx et à sable en son cueur, souloyt dire, maugré son aspre dureté en ces choses, que ceste épitaphe le muoyt en mélancholie pour ung moys; et que parmy les abominacions de son cousin d'Orléans, s'en treuvoyt une pour laquelle il recommenceroyt à le meurdrir, si jà ne l'estoyt, pour ce que ce maulvais homme avoyt villainement miz le vice en la plus divine vertu de ce munde, et prostitué deux nobles cueurs, l'ung par l'autre.

Et, ce disant, il songioyt à la dame d'Hocquetonville et à la sienne, dont la pourtraicture avoyt esté induement plassée au cabinet où son couzin bouttoyt les imaiges de ses gouges.

Ceste adventure estoyt si griefvement espouventable que, alors que elle fust raconttée par le comte de Charoloys au Daulphin, deppuys le roys Loys unziesme, cettuy ne voulsist poinct que les secrettaires la missent en lumière dedans son Recueil, par esguard pour son grand uncle le duc d'Orléans, et pour Dunois son vieil compaignon, fils d'iceluy.

Mais le personnaige de la dame d'Hocquetonville est si reluysant de vertuz et beau de mélancholie, que, en sa faveur, sera pardoint à cettuy conte d'estre icy, maugré la dyabolicque invention et vengeance de monseigneur d'Orléans.

Le juste trespas de ce braguard ha néammoins cauzé plusieurs grosses guerres, que, finablement, Loys le unziesme, impacienté, esteignit à coups de hache.

Cecy nous desmontre que dans toutes choses il y a de la femme, en France et ailleurs; puys, nous enseigne que, tost ou tard, il fault payer nos follies.

LE DANGIER

D'ESTRE TROP COCQUEBIN.

Le sieur de Moncontour, bon soudard Tourangeaud, lequel en l'honneur de la battaille remportée par le duc d'Anjou, de prezent nostre très-glorieulx sire, fist bastir lez-Vouvray le chasteau ainsy nommé, vu que il se estoyt fort vaillamment comporté en ceste affaire, où il deffit le plus gros des hérecticques, et, de ce, fust authorizé à en prendre le nom. Doncques, cedict capittaine avoyt deux filz, bons catholicques, dont l'aisné très-bien en court.

Lors de la pacification, qui fust faicte par avant le stratagesme dressé au jour de Sainct-Barthes-lemy, le bonhomme revind en son manoir, lequel n'estoyt poinct aorné comme il est au jour d'huy. Mais, là, receust le triste messaige du trespas de son filz, occiz en duel par le sieur de Villequier.

Le paouvre père fust d'aultant plus navré de ce, que il avoyt moyenné ung bon estat de mariaige à cedict fils, avecque une demoyselle de la branche masle d'Amboyse. Or, par ce deccez très-piteulsement intempestif s'en alloyt tout l'heur et les advantaiges de sa famille dont il souloyt faire une grand et noble maison. Dans ceste vizée, avoyt miz son aultre filz en ung moustier, soubz la conduitte et gouvernement d'ung homme renommé pour sa saincteté, lequel le nourrissoyt très-chrestiennement selon le vœu du père, qui vouloyt, en veue de sa haulte ambition, en faire ung cardinal de méritte.

Pour ce, le bon abbé tennoyt en chartre privée ledict jeune homme, le couchioyt à ses coustez en sa cellule, ne lairroyt poulser aulcune maulvaise herbe en son esprit, l'esducquoyt en blancheur d'asme, et vraie contrition, comme debvroyent estre tous presbtres.

Cedict clerc, à dix-neuf ans sonnez, ne cognoissoyt aultre amour, que l'amour de Dieu; aultre natture, que celle des anges, lesquels n'ont poinct nos choses charnelles, pour demourer en grand pureté; vu que, sinon, en useroyent-ils bien fort. Ce que ha redoubté le roy d'en hault qui vouloyt avoir ses paiges toujours netz. Bien luy en ha pris, pource que ses petites bonnes gens ne pouvant poculer ez cabaretz et fouziller ès clappiers comme les nostres, il est divinement servi; mais aussy, comptez qu'il est seigneur de tout.

Doncques, en ce meschief, le sieur de Moncontour s'advisa de faire issir son secund filz du cloistre, luy bailler la pourpre soldatesque et courtisannesque, au lieu et place de la pourpre eccleziastique. Puys, se délibéra de le donner en mariaige à ladicte fille promise au mort, ce qui estoyt saigement pensé; pource que, tout cottonné de continence et farci de toutes sortes comme estoyt le moinillon, l'espouzée en seroyt bien servie et plus heureuse que elle n'auroyt esté avecque l'aisné, déjà bien fourraigé, desconfict, flatry par les dames de la court.

Le frocquard desfroqué, très-moutonnièrement fassonné, suyvit les sacreez voulentez de son père, et consentit audict mariaige, sans sçavoir ce que

estoyt d'une femme, ni, caz plus ardu, d'une fille.

Or, par adventure, son voyaige ayant esté empeschié par les troubles et marches des partis, ce cocquebin, plus cocquebin que n'est licite à ung homme d'estre cocquebin, ne vind au chasteau de Moncontour que la veille des nopces, qui s'y faisoyent avecque dispenses acheptées en l'archevesché de Tours.

Besoing est de dire, en ce lieu, ce que estoyt l'espouzée.

Sa mere, veufve depuis ung long tems, habitoyt le logis de Monsieur de Braguelonne, lieutenant civil du Chastelet de Paris, dont la femme d'iceluy vivoyt avecque le sieur de Lignieres au grand scandale de cettuy tems.

Mais ung chascun avoyt lors tant de solives en l'œil que nul n'avoyt licence de voir les chevrons ez yeulx d'aultruy. Doncques, en chaque famille, les gens alloyent en la voye de perdition, sans s'estomirer du voisin, les uns à l'amble, les aultres au petit trot, beaucoup au galop, le moindre numbre au pas, vu que ceste voye est fort déclive. Aussy, en ces moments, le dyable fit très-bien ses orges, en toute chose; vu que les desportements estoyent de bon air.

La paouvre anticque dame Vertu s'estoyt, grelottante, resfugiée on ne sçayt où; mais, de çy, de là, vivottoyt en compaignie de preudes femmes.

Or, dans la très-noble mayson d'Amboyse, demouroyt encore en piés la douairière de Chaumont, vieille vertu très-esprouvée, et en qui s'estoyt rettirée toute la relligion et gentilhommie de ceste belle famille. Ladicte dame avoyt prins en son giron, dès l'aage de dix ans, la petite puccelle dont s'agit en ceste adventure, ce dont madame d'Amboyse ne receust aulcun soulcy, en fust plus libre de ses mennées; et, depuys, vind voir sa fille, une foys l'an, quand la court passoyt par là.

Nonobstant ceste haulte réserve de matternité, fust conviée madame d'Amboyse aux nopces de sa demoyselle, et aussy le sieur de Braguelonne, par le bonhomme, soudard qui sçavoyt son munde.

Mais poinct ne vind à Moncontour la chière douairière, pource que ne luy en octroya poinct licence sa desplourable sciaticque, sa catharre, ni l'estat de ses jambes lesquelles ne gambilloyent plus. De ce, moult ploura la bonne femme. Si, froigna-t-elle bien de lascher, ez dangiers de la court et de la vie, ceste gente puccelle, jolye aultant que jolye peut être une jolye fille; mais si falloyt-il luy donner la vollée. Ains ce ne fust poinct sans luy promettre force messes et oraizons, dictes en chasque vesprée pour son bonheur. Et se resconforta, ung petit, la bonne dame, en songiant que son baston de vieillesse iroyt aux mains d'ung quasi-sainct, dressé à bien faire par le dessus dict abbé, lequel estoyt de sa cognoissance; ce qui ayda fort au prompt eschange des espoulx. Enfin, la baysant avecque larmes, la vertueulse douairière lui fist les darrenières recommandations que font les dames aux espouzées : comme quoy debvoyt estre en respect devant madame sa mère, et bien obéir en tout au mary.

Puys, arrive en grand fracas la puccelle, soubz la conduite des meschines, chamberières, escuïers, gentilz hommes, et gens de la mayson de Chaumont que vous eussiez cuydé son train estre celuy d'ung cardinal légat.

Doncques vindrent les deulx espoulx, la veille de leurs espouzailles. Puys, les festes faictes, furent mariez en grand pompe, au jour de Dieu, à une messe dicte au chasteau par l'évesque de Blois, lequel estoyt un grand ami du sieur de Moncontour.

Brief, se parachevèrent les festins, dances et festoyements de toute sorte jusques au mattin. Mais, par avant les coups de minuit, les filles de nopces allèrent couchier la mariée, selon la fasson de Tourayne. Et, pendant ce, fit-on mille noyzes au paouvre cocquebin pour l'entraver de aller à sa cocquebine, lequel s'y presta fort, par ignardize.

Ceppendant le bon sieur de Moncontour arresta les jocqueteurs et drosleries, pource que besoing estoyt que son fils s'occupast de bien fayre.

Doncques alla le cocquebin en la chambre de son espouzée, laquelle il estimoyt plus belle que ne l'estoyent les vierges Maries painctes ez tableaux italians, flamandz et aultres, aux pieds desquels il avoyt dict ses pastenostres. Mais comptez que bien empesché se trouvoyt-il d'estre devenu si tost ung espoulx, pource que rien ne sçavoyt de la besogne, fors que une certaine besogne estoyt à despecher; de laquelle, par grand et pudicque estrif, il n'avoyt ozé s'informer, mesme à son père, qui lui dist sommairement :

— Tu sçais ce que tu has à faire, et vas-y vaillamment!...

Lors vid la gente fille qui luy estoyt baillée, bien couchiée ès toilles de lict, curieulse en dyable, la teste de cousté, mays qui couloyt ung resguard picquant comme pointe de hallebarde, et se disoyt :

— Je doibs lui obéir...

Et, ne saichant rien, attendoyt le vouloir de ce gentilhomme, ung peu eccleziasticque, auquel, de faict, elle appartenoyt.

Ce que voyant, le chevallier de Moncontour vind auprès du lict, se gratta l'aureille, et s'y agenouilla, chose à quoy il estoyt expert.

— Avez-vous dist vos prières?... fist-il très-patepeluement.

— Non, fist-elle, je les ai oubliées. Soubhaitez-vous les dire?...

Doncques, les deux mariez commencèrent les choses du mesnaige par implorer Dieu, ce qui n'estoyt poinct mal-séant. Mais, par caz fortuict, le dyable ouist et respondist seul ceste requeste, Dieu s'occupant lors de la nouvelle et abominable relligion refformée.

— Que ha-t-on commandé à vous?... dist le mary.

— De vous aymer, dist-elle en toute naïfveté.

— Cecy ne m'ha poinct esté prescript; mais je vous ayme; et, j'en ay honte, mieulx que je n'aymoys Dieu!...

Ceste parolle n'effarouchia poinct trop la mariée.

— Je voudroys bien, repartist le marié, me boutter dedans vostre lict, sans trop vous gehenner...

— Je vous feray plasse voulentiers pource que je doibs vous estre soubzmise...

— Hé bien, fist-il, ne me resguardez poinct. Je vais me despouiller, et venir.

A ceste vertueulse parolle la demoyselle se tourna vers la ruelle, en grand expectative, vu que ce estoyt bien la prime foys que elle alloyt se trouver séparée d'ung homme par les confins d'une chemise seullement.

Puys vind le cocquebin, se glissa dedans le lict; et, par ainsy, se trouvèrent unis de faict, mais bien loing de la chose que vous sçavez.

Vites-vous jamais cinge advenu de son païs d'oultre-mer auquel pour la prime foys est baillée noix grollière? Cettuy cinge, saichant, par haulte ymaginacion cingesque, combien est délicieulse la victuaille cachée soubs ce brou, flaire, et se tortille en mille cingeries, disant je ne sçays quoy entre ses badigoinces. Hé! de quelle affection l'estudie! de quelle estude l'examine! en lequel examen la tient! puys, la tabutte, la roule, la sacqueboute de cholère; et soubvent, quand ce est un cinge de petite extraction et intelligence, lairre la noix!...

Aultant en fit paouvre cocquebin, lequel, devers le jour, fust contrainct d'advouer à sa chière femme que, ne saichant comment faire son office, ni quel estoyt ledict office, ni où se déduisoyt l'office, besoing lui estoyt de s'enquérir de ce, d'avoir ayde et secours.

— Ouy, fist-elle, vu que, par malheur, je ne vous l'enseigneray poinct...

De faict, maugré leurs inventions, essays de toute sorte, maugré mille choses dont s'ingénient les cocquebins, et dont jamays ne se doubteroyent les sçavants en mattière d'amour, les deux espoulx s'endormisrent, desolez de n'avoir poinct ouvert la noix grollière du mariaige. Mais convindrent par sapience de se dire tous deux très-bien partagiez.

Lorsque se leva la mariée, toujours demoyselle vu que elle n'avoyt poinct esté damée, se vanta très-bien de sa nuictée, et dict avoir le roy des maris, et y alla, dans ses cacquetaiges et resparties, dru comme ceulx qui ne sçavent rien de ces choses.

Aussy, ung chascun trouva la puccelle ung peu bien desgourdie; vu que, par double raillerie, une dame de la Roche-Corbon ayant incitté une jeune puccelle de la Bourdaisière, laquelle ne sçavoyt rien de la chose, à demander à la mariée:

— Combien de pains vous ha prins vostre mary sur la fournée?

— Vingt et quatre!... fist-elle.

Or, comme s'en alloyt triste le sieur marié, ce qui faysoyt grand peine à sa femme, laquelle le suyvoit de l'œil en espoir de voir finir son cocquebinage, les dames cuydèrent que la joye de ceste nuict lui coustoyt cher, et que ladicte mariée avoyt jà grand repentance de l'avoir piéçà ruyné.

Puys au desjeuner de nopces, vindrent les maulvais brocards, qui, en ce tems, estoyent dégustez comme excellents.

Ung disoyt que la mariée avoyt l'aër ouvert. Ung aultre que il s'estoyt faict de bons coups ceste nuict dans le chasteau. Cettuy-cy que le four avoyt bruslé. Cettuy-là que les deux familles avoyent perdeu quelque chose ceste nuict que elles ne retrouveroyent poinct.

Et mille aultres bourdes, coqs à l'asne, contrepeteries que par maulvais heur, ne comprist poinct le mary.

Mays vu la grand affluence de parents, voisins et aultres, nul ne s'estoyt couchié. Tous avoyent dancé, beu, ballé, rigollé comme est coustume ès nopces seigneurialles.

De ce, fust content mon dict sieur de Braguelonne, auquel madame d'Amboyse, vermillonnée par le penser des bonnes choses qui advenoyent à sa fille, gettoyt au lieutenant de son chastelet des regards d'esmerillon en manière d'assignacions gaullantes.

Le paouvre lieutenant civil, se cognoissant en recors et sergents, lui qui happoyt les tirelaines et maulvais garsons de Paris, feignoyt de ne poinct voir son heur, encores que sa vieille dame l'en requestast. Mais comptez que ceste amour de grande dame luy poisoyt bien fort. Aussy, ne tenoyt-il plus à elle que par esperit de justice, pource que, il n'estoyt poinct séant à ung lieutenant criminel de changer de maistresse comme à ung homme de court, vu que il avoyt en charge les mœurs, la police et la relligion. Ce néammoins sa rebellion debvoyt finer.

L'endemain des nopces, bon nombre de conviez se despartisrent. Lors, madame d'Amboyse, monsieur de Braguelonne et les grands parents peurent se couchier, leurs hostes descampez.

Doncques, approuchant le soupper, le sieur lieutenant alloyt recepvoir sommations à demi verbales auxquelles il n'estoyt poinct séant, comme en mattière proccessive, d'opposer aulcunes raisons dilatoires.

Or, paravant de soupper, ladicte dame d'Amboyse avoyt faict des aguasseries, plus de cent, à ceste fin de tirer le bon Braguelonne de la salle où il estoyt avecque la mariée. Mais issist au lieu et place du lieutenant, le marié, pour se pourmener en la compaignie de la mère de sa gentille femme.

Ores, en l'esprit de ce cocquebin estoyt poulsé comme champignon ung expédient, à sçavoir: d'interroguer ceste bonne dame qu'il tennoyt pour preude. Doncques se ramentevant les relligieulx préceptes de son abbé, lequel luy disoyt de s'enquérir en toute chose ez vieilz gens, experts de la vie, il cuyda confier son caz à ma dicte dame d'Amboyse.

Mais, en l'abord, fist, tout pantois et bien coi, aulcunes allées et venues, ne trouvant nul terme pour desgluber son caz. Et se taysoyt aussy très-bien la dame, vu que elle estoyt oultrageusement ferue de la cécité, surdité, paralysie voulentaire du sieur de Braguelonne.

Et disoyt, à part elle, cheminant aux costés de ce, friand à croquer, cocquebin auquel poinct ne pensoyt, n'imaginant poinct que ce chat, si bien pourveu de jeune lard, songiast au vieulx.

— Ce hon! hon! hon!... à barbe en piés de mousches.

Barbe molle, vieille, grize, ruynée, ahannée;

Barbe sans compréhension, sans vergongne, sans nul respect féminin;

Barbe qui feint de ne poinct sentir, ni voir, ni entendre;

Barbe esbarbée, abattue, desbifée;

Barbe esreinée.

Que le mal italien me délivre de ce meschant braguard à nez flatry,

Nez embrené,

Nez gellé,

Nez sans relligion,

Nez secq comme table de luth,

Nez pasle,

Nez sans asme,

Nez qui ne ha plus que de l'umbre,

Nez qui n'y voit goutte,

Nez grezillé comme feuilles de vigne,

Nez que je hais!

Nez vieulx!

Nez farci de vent...

Nez mort.

Où hai-je eu la veue de m'attacher à ce nez en truffle, à ce vieil verrouil qui ne cognoist plus sa voye?

Je donne ma part au dyable de ce vieulx nez sans honneur,

De ceste vieille barbe sans suc,

De ceste vieille teste grize,

De ce visaige de marmouset,

De ces vieilles guenippes,

De ce vieil haillon d'homme,

De ce je ne sçays quoy.

Et veulx me fournir d'ung jeune espoulx qui m'espouse bien...

Et beaucoup,

Et tous les jours,

Et me...

En cesaige penser estoyt-elle quand s'ingénia le cocquebin de desbagouler son antienne, à ceste femme si asprement chastouillée, laquelle à la prime périphrase prist feu, en son entendement, comme vieil amadou à l'escopette d'ung soudard. Puys trouvant saige d'essayer son gendre, se dit en elle-même :

— Ah! barbe jeunette, sentant bon...

Ah! joly nez tout neuf!...

Barbe fraische,

Nez cocquebin,

Barbe puccelle,

Nez plein de joye,

Barbe printannière,

Bonne clavette d'amour.

Elle eust à en dire pendant tout le cours du jardin, lequel estoyt long.

Puis, convint avecque le cocquebin, que, la nuict venue, il sçauroyt saillir de sa chambre et saulter en la sienne où elle jactoyt de le rendre plus sçavant que n'estoyt son père.

Bien fust content l'espoulx et mercia madame d'Amboyse, la requérant de ne sonner mot de ce traficq.

Pendant ce, avoyt pesté le bon vieulx Braguelonne, lequel disoyt en son asme :

— Vieille Ha Ha! vieille Hon Hon! que t'estouffe la coqueluche!

Que te ronge un cancre!

Vieille estrille esdentée!

Vieille pantophle où le pied ne tiend plus!

Vieille arquebuse!

Vieille morue de dix ans!

Vieille araignée qui ne remue plus que en s'entortillant le soir!

Vieille morte à yeulx ouverts!

Vieille berceuse du dyable!

Vieille lanterne du vieil crieur d'oublies!

Vieille de qui le resguard tue...

Vieille moustache de vieil theriacleur!

Vieille à faire plourer la mort !...

Vieille pédale d'orgue !

Vielle guaisne à cent couteaulx !

Vieulx porche d'ecclize usé par les genouilz !

Vieulx troncq où tout le monde ha miz !

Je donneroys tout mon heur à venir pour estre quitte de toy !...

Comme il parachevoyt ce légier penser, la jolye mariée qui songioyt au grand chagrin où estoyt son jeune mary, de ne poinct sçavoir les errements de ceste chose essentielle en mariaige et ne se doubtant nullement de ce que estoyt, cuyda lui saulver quelque grand estrif, honte et poynes graves, en soy instruizant. Puys compta bien l'estonner, et resjouir, en la prochaine nuictée, alors que elle luy disroyt en luy enseignant son debvoir :

— Voilà ce que est de la chose, mon bon amy...

Doncques nourrie en grand respect des vieilles gens par sa chiere douairière, elle se deslibera d'arraisonner cettuy bonhomme, avecque des manières gentilles, pour en distiller le doux mystère de l'accointance.

Ores le sieur de Braguelonne, honteux de s'estre entortillé dans les pensées navrantes de sa besogne du soir et de ne rien dire à si frisque compaignie, fist une interroguation sommaire à la jolye mariée sur ce qu'elle estoyt bien heureuse, fournie d'ung jeune mary, bien saige.

— Ouy, bien saige, fist-elle.

—Trop saige... peut-estre, dit le lieutenant soubriant.

Pour estre brief, les choses s'entrefilèrent si bien entre eux que, en entonnant ung autre canticque pétillant d'allégresse, le sieur de Braguelonne s'engagea, de ce requis, à ne rien espargner pour desemberlucoquer l'entendement de la bru de madame d'Amboyse, laquelle promist venir estudier la leçon chez luy.

Faites estat que ladicte dame d'Amboyse, apprès soupper, joua terrible musicque en haulte gamme à monsieur de Braguelonne :

Comme quoy n'avoyt aulcune recognoissance des biens que elle lui avoyt apportez : son estat, ses finances, sa fidelité, *et cætera*.

Enfin elle parla demi-heure sans avoir esvaporé le quart de son ire.

De ce, mille couteaulx furent entre eulx tirez, mais en gardèrent les guaisnes.

Pendant ce, les mariez, bien couchiez, se deslibéroyent, ung chascun à part luy, de soy esvader, pour fayre plaizir à l'aultre.

Et le cocquebin de se dire tout tresmoussé de ne sçavoir quoy ; et de vouloir aller à l'aër.

Et femme non damée de l'invitter à prendre ung rayon de lune.

Et bon cocquebin de plaindre sa petite de demourer seullette ung moment.

Brief, tous deux, en temps divers, issisrent de leur lict conjugal, en grand haste de querir la sapience, et vindrent à leurs docteurs, tous bien impatients, comme vous debvez croire.

Aussy leur fust-il baillé un bon enseignement. Comment? Je ne sçauroys le dire, pour ce que ung chascun ha sa méthode et praticque ; et que, de toutes sciences, ceste-cy est la plus mouvante en principes. Comptez seullement que jamais escholiers ne receurent plus vivement les préceptes de aulcune langue, grammaire ou leçons quelconques.

Puys revindrent les deux espoulx en leur nid, bien heureulx de se communiquer les découvertes de leurs pérégrinations scientificques.

—Ha, mon amy, fist la jolye mariée, tu en sçays déjà plus long que mon maistre !...

De ces curieulses esprouvettes, vind leur joie en mesnaige et parfaicte fidélité, pour ce que, dès leur entrée en mariaige, ils expérimentèrent combien ung chascun d'eulx avoyt des choses meilleures pour les déduicts d'amour que ceulx de tous aultres, leurs maistres comprins. Doncques, pour le demourant de leurs jours, s'en tindrent à la légitime estoffe de leurs personnes.

Aussy le sieur de Moncontour disoyt, en son vieil aage, à ses amis :

— Faites comme moi, soyez cocquz en herbe et non en gerbe.

Ce qui est la vraye moralité des brayettes conjugales.

LA

CHIÈRE NUICTÉE D'AMOUR.

En l'hyver où se emmancha la prisme prinse d'armes de ceulx de la relligion, et qui fust appelée le Tumulte d'Amboyse, ung advocat nommé Avenelles presta son logiz, sittué en la rue des Marmouzets, pour les entreveues et conventions des huguenots, estant ung des leurs, sans néammoins se doubter que le prince de Condé, La Regnaudie et aultres deslibéroyent jà d'enlever le Roy.

Cedict Avenelles estoyt une maulvaise barbe rousse, poly comme ung brin de réglisse, pasle en dyable, ainsy que sont tous chicquanous enfouys ez ténèbres du parlement; brief, le plus meschant garson d'advocat qui jamays ait vescu, riant aux pendaisons, vendant tout, vray Judas. Suyvant aulcuns autheurs, en chat fourré de hault entendement, il estoyt en ceste affaire moitié figue, moitié raizin, ainsy qu'il appert d'abundant par ce prezent conte.

Cettuy proccureur avoyt espouzé une très-gente bourgeoyse de Paris dont il estoyt jaloux à la tuer pour une fronsseure en ses draps de lict, dont elle ne auroyt pas sceu rendre rayson; ce qui eust été mal, pour ce que soubvent, il s'y renconstre d'honnestes plys; mais elle ployoyt très-bien ses toilles, et voilà tout.

Comptez, que, cognoissant le natturel hassassin et maulvais de cet homme, estoyt-elle bien fidelle la bourgeoyse, toujours preste comme ung chandelier, rengée à son debvoir comme ung bahust qui jamays ne bouge et s'ouvre à commandement. Néammoins, l'advocat l'avoyt miz soubz la tutelle et l'œil clair d'une vieille meschine, douegna laidde comme ung piot sans gueule, laquelle avoyt nourri le sieur Avenelles, et lui estoyt moult affectionnée.

Paouvre bourgeoyse, pour tout heur en son froid mesnaige, souloyt aller à ses dévocions en l'ecclize de Sainct-Jehan, sur la plasse de Gresve, où comme ung chacun sçayt, le beau munde se donnoyt rendez-vous. Puys, en disant ses pastenostres à Dieu, elle se resgualoyt par les yeulx de voir tous ces gaillants frisez, parez, empoisez, allants, venants, fringants comme de vrays papillons. Puis, fina par trier, parmi eulx tous, ung gentilhomme amy de la Roynemère, bel Italian dont elle s'affola pource qu'il estoyt dans le mai de l'aage, noblement miz, de joly mouvement, brave de mine, et estoyt tout ce que ung amant doibt estre pour donner de l'amour, plein le cueur, à une honneste femme trop serrée ez liens du mariaige, ce qui la gehenne et toujours l'incitte à se desharnacher de la règle conjugale.

Et faites estat que s'affola bien le jeune gentilhomme de la bourgeoyse, dont l'amour muet lui parla secrettement, sans que le dyable ni eulx ayent jamays sceu comment. Puis, l'ung l'autre eurent de tacites correspondances d'amour.

D'abord l'advocate ne s'attorna plus que pour venir en l'ecclize, et toujours y venoyt en nouvelles somptuositez.

Puys au lieu de songier à Dieu, ce dont Dieu se fascha, pensoyt à son beau gentilhomme, et laissant les prières s'adonnoyt au feu qui lui brusloyt le cueur, et luy humectoyt les yeulx, les lèvres et

tout, vu que ce feu se résoud toujours en eaue; et, soubvent disoyt-elle en soy :

— Ha! je donneroys ma vie pour une seule accointance avec ce joly amant qui m'aime !

Soubvent encores, au lieu de dire ses littannies à Madame la Vierge, pensoyt-elle en son cueur cecy :

— Pour sentir la bonne jeunesse de cest amant gentil et avoir joyes pleines en amour, gouster tout en ung moment, peu me chault du buscher où sont gettez les héréticques...

Puys le gentilhomme voïant les atours de ceste bonne femme et ses supercoulorations alors que il l'advisoyt, revind toujours prest de son bancq et lui adressa de ces requestes auxquelles entendent bien les dames. Puis, à part luy, disoyt :

— Par la double corne de mon père, je jure d'avoir ceste femme, encores que j'y laisseroys la vie.

Et, quand la douegna tournoyt la teste, les deux amants se serroyent, pressoyent, sentoyent, respiroyent, mangeoyent, desvoroyent et baysoyent par ung resguard à brusler la mesche d'ung harquebouzier, si harquebouzier eust esté là.

Force estoyt qu'ung amour entré si avant au cueur prist fin.

Le gentilhomme se vestit en eschollier de Montaigu, se mit à resgualler les clercs dudict Avenelles et gausser en leur compaignie à ceste fin de cognoistre les alleures de ce mary, ses heures d'absence, ses voyaiges et tout, guettant ung joinct pour l'encorner. Et vécy comme, à son dam, se rencontra le joinct.

L'advocat, contrainct de suyvre le cours de ceste conjuration, alors mesme qu'il estoyt, à part luy, conclud, le caz eschéant, de la déduire aux Guyses, se deslibéra d'aller à Bloys où lors estoyt la court en grand dangier d'estre enlevée. Saichant cela, le gentilhomme vind, premier, en la ville de Bloys, et y rubricqua ung maistre piége où debvoyt tumber le sieur Avenelles maugré sa ruse, et n'en sortir que trempé d'ung cocquaige cramoisy.

Cedict Italian, yvre d'amour, convocqua tous ses paiges et serviteurs, et les embusqua de sorte que, à l'arrivée dudict advocat, de sa femme et de sa douegna, ils leur fust desclairé par toutes les hostelleries en lesquelles ils voudroyent logier, que l'hostellerie estant pleine par le sejour de la court, ils allassent ailleurs. Puys, le gentilhomme fist tel accord avecque l'hostellier du Soleil roïal, que, luy gentilhomme, auroyt à luy toute sa mayson et l'occuperoyt, sans que nul des serviteurs accoustumez dudict logiz y demourast. Pour plus grand fiance, le Seigneur envoïa ledict maistre rostisseur et ses gens en campaigne, et aposta les siens à ceste fin que l'advocat ne sceut rien de ce traficq.

Vécy mon bon gentilhomme qui loge en son hostellerie ses siens amys, venus en la court; et, pour soy, guarde une chambre située au-dessus de celles en lesquelles il comptoyt mettre sa belle maistresse, son advocat et la douegna, non sans faire praticquer une trappe au planchier. Puys son maistre queux ayant charge de jouer le roolle de l'hostellier; ses paiges dressez en fasson de pastronnets; ses meschines, en servantes d'hostellerie, il attendist que ses espies luy convoyassent les personnaiges de ceste farce, à sçavoir : femme, mary, douegna et tout, lesquels ne faillisrent poinct à venir. Vu la grand affluence de gros seigneurs, marchands, gens d'armes, gens de service et aultres, amenez par le séjour du jeune Roy, des deux Roynes, des Guyses et de toute la court, aucune asme n'eust licence de s'esbahir ni devizer de la chausse-trappe à chicquanier, et du remue-mesnaige advenu au Soleil roïal.

Vécy doncques le sieur Avenelles, à son desbotter, rebutté luy, sa femme et la chamberière douegna, d'hostellerie en hostellerie, lequel se cuyda très-heureulx d'estre receu à ce Soleil roïal où se chauffioyt le guallant et cuisoyt l'amour. L'advocat logié, le gentilhomme se pourmena dans la cour, en guette et queste d'ung coup d'œil de sa dame et poinct trop n'attendist, vu que la demoiselle Avenelles resguarda bientost en la cour, suyvant la coustume des dames, et y recogneut, non sans ung tresmoussement de cueur, son guallant et bien-aymé gentilhomme. En dà, fust-elle bien heureulse ! Et, si, par caz fortuict, tous deux eussent esté, seul à seul, pour une once de temps, poinct n'auroyt attendeu son heur le bon gentilhomme, tant elle estoyt embrazée des piés en la teste.

— Ho! faict-il chauld aux rais de ce seigneur... dist-elle, cuydant dire de ce soleil, vu que en reluysoyt ung bon rayon.

Oyant cela, l'advocat de saulter à la croizée et de voir mon gentilhomme.

— Ha! il vous fault des seigneurs, ma mie, fist l'advocat en la tirant par le bras et la gettant comme ung de ses sacqz sur le lit. Songiez bien que si j'ay ung guallimart aux costez et non une espée, si, hai-je ung ganivet en ce guallimart; et ganivet ira bien à vostre cueur, à la moindre umbre de plumaige conjugal. Je cuyde avoir vu ce gentilhomme quelque part.

L'advocat estoyt si aigrement meschant que la demoyselle se leva, puis luy dist :

— Vère, tuez-moy! J'ay honte de vous trupher. Jamays plus ne me toucherez-vous, après m'avoir ainsy menassée. Et ne songe plus, d'huy, qu'à couchier avecque ung amant plus gentil que vous n'estes.

— Lã la, ma bischette, fist l'advocat surprins,

j'ay esté trop loing. Bayse-moi, mignonne, et qu'il me soit pardoint.

— Je ne vous bayse ni vous pardonne, fist-elle, vous estes un maulvais.

Avenelles, enraigé, voulsit avoir par force ce que l'advocate luy desniait; et, de ce, s'ensuivist ung combat d'où sortist le mary tout graphiné; mais le pire estoyt que l'advocat paraphé d'esgratigneures, estant attendeu par les conjurez qui tenoyent conseil, fust contrainct de quitter sa bonne femme en la laissant à la guarde de la vieille.

Le chicquanier dehors, gentilhomme de poser ung sien serviteur en guette, au coing de la rue, de monter à sa bienheureulse trappe, de la lever sans bruict aulcun et de huchier la dame par ung : *psit, psit,* à demi muet, lequel fust entendeu par le cueur qui, d'ordinaire, entend tout.

La demoyselle de haulser la teste et de voir le gentil amant au-dessus d'elle à quatre saults de puce.

Sur ung signe, elle prind deux lassets de grosse soye, auxquelles estoyent attachez des boucles par où elle passa les bras; et, en ung clin d'œil, fust translatée de son lict en la chambre supérieure par le ciel, qui s'estant cloz comme il avoyt esté ouvert, laissa seule la vieille meschine douesgnarde en grand meschief; alors que tournant la teste, ne vid plus ni robbe ni femme, et comprist que la femme estait robbée. Comment? par qui? par quoy? où?... Pille, Nade, Jocque, Fore! Aultant en sçavoyent les alquemistes à leurs fourneaulx en lisant Her Trippa. Seullement la vieille cognoissoyt bien le creuzet et le grand œuvre: cettuy estoyt le cocquaige; et, l'aultre, le gentil chose de l'advocate.

Elle demoura quinaulde, attendant le sieur Avenelles, aultant dire la mort; vu que, dans sa raige, il desconfiroyt tout; et ne pouvoyt soy sauver, la paouvre douegna, car, par haulte prudence, il avoit emporté les clefs.

En prime veue, trouva, la demoyselle Avenelles ung gentil soupper, bon feu en la cheminée; mais ung meilleur au cueur de son amant, lequel la prist, la baysa, avecque larmes de joye, sur les yeulx d'abord pour les mercier de leurs bonnes œillades pendant les dévocions de l'ecclize Sainct-Jehan en Gresve. Puys, poinct ne refusa son becq à l'amour, la bonne advocate embrazée, et se lairra bien adorer, presser, caresser; heureuse d'estre bien adorée, bien pressée, bien caressée; à la mode des amants affamez. Puys, tous deux furent d'accord d'estre l'ung à l'aultre durant toute la nuict, non chalants de ce qui pourroyt en advindre : elle, comptant l'advenir comme festu en comparaizon des joyes de ceste nuictée; luy, se fiant sur son crédit, son espée, pour en avoir d'aultres. Brief, tous deux, peu soulcieulx de la vie, pourveu que, en ung coup, ils mangeassent mille vies, prinsent mille délices, en en rendant, ung chascun à l'aultre, le double; cuydant elle et luy tumber en ung abyme et voulant y rouler bien accolez, en bouttant tout l'amour de leur asme avecque raige, en ung coup. En dà, s'aymoyent-ils bien! Aussy, poinct ne cognoissent l'amour, les paouvres bourgeoys qui couchent coitement avec leurs mesnaigières, vu que ils ne sçavent poinct ce qu'il y a de profunds, d'asprés frestillements de cueur, de chauldz jets de vie, de vigoureulses emprinses, alors que deux jeunes amants, blanchement uniz, reluysants de dézirs, se couplent en veue d'ung dangier de mort.

Doncques la demoyselle et le gentilhomme touchièrent peu au soupper et se couchièrent tost. Besoing est de les laisser à leur besoigne, vu que nulz mots, fors ceulx du paradiz à nous incogneus, ne diroyent leurs delitieulses angoisses et leurs angoisseulses frestillades.

Pendant ce, le sieur mari, si bien cocquusé que tout soubvenir de mariaige estoyt ballyé net par l'amour, ledict Avenelles se trouvoyt en grand empeschement.

Au conciliabule des Hugonneaulx, vind le prince de Condé, accompaigné de tous les chiefs et haults bonnets; et là, fust rezolu d'enlever la royne-mère, les Guyses, le jeune Roy, la jeune Royne et changer l'Estat.

Cecy devenu grave, l'advocat, voyant sa teste au jeu, ne sentist poinct le bois qui s'y plantoyt, et courut desbagouler la conjuration à monsieur le cardinal de Lorraine, lequel emmena mon dict chicquanous chez le duc son frère, où tous trois demourèrent à devizer, faisant belles promesses au sieur Avenelles, que ils laschèrent, à grand poyne, vers les minuict, heure à laquelle il issist secrettement du chasteau.

En cettuy moment, les paiges du gentilhomme, et tous ses gens faysoyent une medianoche endyablée, en l'honneur des nopces fortuictes de leur maistre. Ores, advenant en plein regoubilloner, au milieu de l'yvresse et hocquets joyeux, le sieur Avenelles fust perforaminé de railleries, brocards, rires, qui le firent blesmir, alors que il advint en sa chambre où ne vid que la douegna. Ceste paouvre meschine voulsit parler, mais l'advocat luy mit promptement le poing sur le gozier, et luy commanda silence par ung geste. Puys fouilla dedans sa malle et y print ung bon poignard.

Alors que il le desguaisnoyt, ung franc, naïf, joyeulx, amoureulx, gentil, céleste esclat de rire suivy d'aulcunes parolles de facile compréhension passa par la trappe. Le ruzé d'advocat, esteignant sa chandelle, vid ez fentes du planchier, au défault

de ceste huys extra-judiciaire une lumière qui luy descouvrist vaguement le mystère, vu qu'il recogneut la voix de sa femme et celle du combattant. Le mari prist la meschine par le bras et vind par les degrez, à pas de veloux, querant l'huis de la chambre où estoyent les amants et ne faillist poinct à le trouver. Entendez bien que d'une horrificque ruade d'advocat il getta bas la porte, et fust en ung sault dessus le lict où il surprint sa femme demi nue aux bras du gentilhomme.

— Ah! fist-elle.

L'amant, ayant esvité le coup, voulsit arracher le poignard aux mains du chicquanier, qui le tenoyt mie. Or, en ceste lucte de vie et de mort, le mary se sentant empesché par son lieutenant qui l'enserroyt grièfvement de ses doigts de fer, et mordeu par sa femme qui le deschiroyt à belles dents, le rongeant comme ung chien faict d'ung os, il songia vifvement à mieulx assouvir sa cholère. Doncques ce dyable nouvellement cornu commanda malicieulsement en son patois à la meschine de lier les amoureulx avec les chordes de soye de la trappe, et gettant le poignard au loing, il aida la douegna à les empiéger. Puys, la chose ainsy faicte en ung tour de main, leur mist du linge en la bouche pour les empescher de crier et courust à son bon poignard, sans mot dire.

En ce moment, entrèrent plusieurs officiers du duc de Guyse, que, pendant le combat, nul n'avoyt entendeu mettre tout à sacq dedans l'hostellerie en y quérant le sieur Avenelles. Ces soudards advertis soudain par ung cri des paiges du seigneur enlassé, baillonné, quasy tué, se jettèrent entre l'homme au poignard et les amants, le dézarmèrent, puys accomplisrent leur charge en l'arrestant et le menant en la prizon du chasteau, luy, sa femme et la douegna.

Sur ce, les gens de messieurs de Guyse recognoissant ung amy de leurs maistres, dont en ce moment la royne estoyt en poyne pour deslibérer, et qu'il leur estoyt enjoinct de mander au Conseil, le convièrent à venir avecque eulx.

Lors, en soy vestant, le gentilhomme, tost deslié, dist à part au chef de l'escorte :

Que sur sa teste, pour l'amour de luy, il eust soing de tennir le mary loing de la femme; lui promettant sa faveur, bon advancement et mesme force denniers, s'il avoyt cure de luy obéir en ce poinct.

Puis, pour plus grand fiance, il luy descouvrist le pourquoy de ceste chose, adjouxtant que si le mary se trouvoyt à portée de ceste gentille femme, il luy bailleroyt, pour le seur, une ruade au ventre, dont elle ne reviendroyt jamais. En fin de tout, luy commanda de boutter dedans la geole du chasteau, la dame, en ung endroict playsant, au rez des jardins; et l'advocat, en ung bon cachot, non sans l'enchaisner bel et bien.

Ce que promist ledict officier et fist les choses selon le vouloir du gentilhomme, qui tint compaignie à la dame jusques en la cour du chasteau, l'acertenant, que, de ce coup, elle serait veufve, et que luy, l'espouseroyt peut-estre en légitime mariaige.

De faict, le sieur Avenelles fust getté en ung cul de fosse sans aër et sa gentille femme mize en ung petit bouge au-dessus de luy, à la considéracion de son amant, lequel estoyt le sieur Scipion Sardini, noble lucquois, très-riche, et comme ha esté dessus dict, ami de la royne Catherine de Médicis, laquelle menoyt alors tout de concert avecque les Guyses.

Puys, monté vistement chez la royne, où se tenoyt lors ung grand conseil secret; la, sceut l'Italian, ce dont il s'en alloyt, et le dangier de la court. Monseigneur Sardini treuva les conseillers intimes bien empeschiez et surprins de ceste estrif; mais il les accorda tous en leur disant d'en tirer à eulx le prouffict; et, à son advis, fust deu le saige parti de logier le Roy au chasteau d'Amboyze, pour y prendre les héréticques comme renards en ung sacq, et les y occire tous.

De faict, ung chascun sçait que la Royne mère et les Guyses se tinrent en dissimulacion et comment finist le Tumulte d'Amboyse. Cecy n'est nullement l'object des prezentes.

Alors que au mattin, ung chascun quitta la chambre de la Royne-mère, où tout avoyt esté moyenné, monseigneur Sardini, ne mettant poinct l'amour de sa bourgeoyse en oubly, quoi que, lors, il fust feru grièfvement de la belle Limeuil, fille appartenant à la Royne-mère et sa parente, par la mayson de La Tour de Turenne, demanda pourquoy le bon Judas avoyt esté miz en caige.

Lors le cardinal de Lorraine lui dist que son intencion n'estoyt nullement de faire mal à ce chicquanier, mais que, redoubtant son repentir, ou en plus grand fiance de son silence jusques à la fin de l'affaire, il l'avoyt miz à l'umbre, et le libereroyt en temps et lieu.

— Le libérer!... fist le Lucquois. Nenny, bouttez-le en ung sac et gettez-moy ceste robbe noire dedans la Loyre. D'abord je le cognois, il n'est poinct de cueur à vous pardonner sa geole, et rattournera au presche. Par ainsy, ce est œuvre plaisante à Dieu que de le deffaire d'ung héréticque. Puys, personne ne sçaura vos secrets et nul de ses adhérents ne s'advizera de vous demander ce qui sera de luy advenu, pour ce que ce est ung traistre. Lairrez-moy faire saulver sa femme, et accommoder le reste; je vous en deslivrerai.

— Ah! ha! fist le cardinal, vous estes de bon

conseil. Doncques, je vais, par avant de distiller vostre advis, les faire tous deux plus estroitement dettenir. Holà!

Vind ung justiciard, auquel fust commandé de ne lairrer qui que ce fust communiquer avecque les deux prizonniers.

Puys le cardinal pria Sardini de dire à son ostel que ledict advocat s'estoyt desparti de Blois pour rattourner à ses proccez de Paris.

Les gens enchargez d'arrester l'advocat avoyent eu verballement ordre de le traiter en homme d'importance, aussy poinct ne le desnuèrent ni le despouillèrent; doncques, ledict advocat conserva trente escuz d'or en sa bourse, et se reszolut à tout perdre pour assouvir sa vengeance, et prouver, par de bons arguments, aux geoliers qu'il debvoyt lui estre loysible de voir sa femme dont il raffoloyt et vouloyt la légittime accointance.

Monseigneur Sardini, redoubtant pour sa maistresse le dangier du voisinage de ce chicquanier à cheveulx roux, et, pour elle, ayant grand paour d'aulcunes maulvaisetiez, se deslibéra de l'enlever à la nuict et la mettre en ung lieu seur. Doncques il soudoya des batteliers, et aussi leur batteau, les embusqua près du pont, et commanda trois de ses plus agiles serviteurs pour limer les barreaulx du bouge, s'encharger de la dame et la conduire au mur des jardins où il l'attendroyt.

Ces préparatives estant faictes, de bonnes limes acheptées, il obtint de parler de bon mattin à la Royne-mère dont les chambres estoyent situées au-dessus des foussez où gizoient ledict advocat et sa femme, se fiant que la royne se presteroyt voulentiers à ceste fuyte. De faict, il fust receu par elle et la pria de ne poinct trouver maulvais, qu'à l'insceu du cardinal et de M. de Guyse, il deslivrast ceste dame. Puis, l'engagea derechef très-fort à dire à monsieur de Lorraine de getter l'homme à l'eaue. A quoi la Royne dist : *Amen*.

Alors l'amant envoya vistement à sa dame ung billet et ung plat de concombres, pour l'adviser de son prochain veufvaige et de l'heure de la fuyte, dont du tout, elle fust bien contente, la bourgeoyse.

Doncques à la brune, les soudards de guette escartez par la royne, qui les envoïa voir ung rayon de lune dont elle avoyt paour, vécy mes serviteurs de lever la grille en haste, et de huchier la dame qui vind sans faulte et fust amenée au mur à monseigneur Sardini.

Mais la poterne close et l'Italian dehors avecque la dame, vécy la dame de getter sa mante, vécy la dame de se changer en ung advocat, et vécy mon dict advocat d'estreindre au col son rival et de l'estrangler en le traisnant vers l'eaue pour le boutter au fund de la Loire; et Sardini de se défendre, crier, lucter, sans pouvoir se deffaire, maugré son stylet, de ce dyable en robbe. Puys se tut en tumbant dedans ung bourbier, sous les piés de l'advocat, auquel il vid, à travers les pattineries de ce combat diabolicque et à la lueur de la lune, le visaige mouscheté du sang de sa femme. L'advocat, enraigé, quitta l'Italian le cuydant mort, et aussy pour ce que accouroyent des serviteurs armez de flambeaulx. Mais il eust le temps de saulter dedans la barque et s'esloigner en grand haste.

De ce, la paouvre demoyselle Avenelles mourust seule, vu que monseigneur Sardini, mal estranglé, fust renconstré gisant, et revind de ce meurtre. Puys, plus tard, comme chascun sçait, espouza la belle Limeuil, après que ceste jolye fille eust accouchié dedans le cabinet de la royne; grand meschief que, par amitié voulust celer la royne-mère, et que, par grand amour, couvrit de mariaige Sardini, auquel Catherine bailla la belle terre de Chaumont-sur-Loire et aussy le chasteau. Mays il avoyt néammoins esté si raigeusement estrainct, maltraicté, piétiné, escharbotté par le mary que il ne fist poinct de vieulx os et fust veufve en son printems la belle Limeuil.

Malgré son ire, l'advocat ne fust poinct recherché. Bien au contraire eut l'engin de se faire comprendre au darrenier Édict de pacification, parmi ceulx qui ne debvoyent poinct estre inquiettez, estant rattourné aux Huguenotz pour lesquelz il s'employa en Allemaigne.

Paouvre dame Avenelles, priez pour son salust, pource que elle fust gettée on ne sçayt où, poinct n'eust de prières d'ecclize ni sépulture chrestienne. Las! songiez à elle, dames dont les amours vont à bien.

LE PROSNE

DU JOYEULX CURÉ DE MEUDON.

Quand vind en darrenier lieu maistre Françoys Rabelays à la Court du roy Henry, secund du nom, ce fust en l'hyver, où debvoyt-il, par force de natture, quitter son pourpoinct de chair pour revivre esternellement en ses escripts resplendissants de ceste bonne philosophie à laquelle besoing sera de toujours revenir.

Le bonhomme avoyt lors, ou peu s'en fault, compté septante couvées d'hirundelles. Son chief homérique estoyt bien desguarny de cheveulx; mais avoyt encore sa barbe particularizée en toute majesté, et respiroyt toujours le printemps en son coi soubrire, comme vivoyt toute sapience en son ample front. Ce estoyt ung beau vieulx homme, au dire de ceulx qui ont eu l'heur de voir sa face où Socrate et Aristophanes, jadys ennemiz mais là devenuz amys, mesloyent leurs imaiges.

Doncques, oyant son extresme heure tintinnuler en ses aureilles, se deslibéra d'aller saluer le Roy de France pour ce que ledict seigneur estant venu en son chasteau des Tournelles, le bonhomme avoyt la Court à un gect de palet, vu que il demouroyt en ung logis siz ez jardins Sainct-Paul.

Se trouvèrent lors en la chambre de la royne Catherine : madame Diane, que par haute politicque elle recepvoyt en sa compaignie; le Roy; puis monsieur le connestable, les cardinaulx de Lorraine et du Bellay, messieurs de Guyse, le sieur de Birague et aultres Italians, qui se mettoyent bien avant en Court soubz le couvert de la royne; l'admiral Montgommery, les gens de service en leurs charges, et aulcuns poetes comme Melin de Sainct-Gelays, Philibert de l'Orme et le sieur Brantosme.

Apercevant le bonhomme, le roy, qui l'estimoyt facétieulx, lui dict en soubriant, après aulcuns deviz :

— Has-tu jamays degoizé aulcun prosne à tes paroissiens de Meudon?

Maistre Rabelays cuyda que le Roy vouloyt gausser, vu que il n'avoyt jamays perceu de sa cure aultre soulcy que les revenus du bénéfice, et doncques il respondist.

— Sire, mes ouailles sont en tous lieux, et mes prosnes bien entendeus de la haulte chrestienté.

Puys gettant ung resguard à tous ces gens de Court, lesquels, fors messieurs du Bellay et de Chastillon, souloyent voir, en luy, ung sçavant Triboulet, alors que il estoyt le roy des esperitz et mieulx roy que n'estoyt celuy dont les courtisans vénéroyent la bienfaysante couronne seullement, il print au bonhomme, par avant de tirer ses chausses de ce munde, ung malicieulx dezir de les philosophiquement compisser tous en la teste, comme bon Gargantua se plust à estuver les Pariziens ez tours de Nostre-Dame.

Lors il adjouta : — Si vous estes en vos bonnes, Sire, je puys vous resgualler d'ung beau petit sermon de perpétuel usaige que j'ay guardé soubz le tympan de mon aureille senestre, à ceste fin de le dire en bon lieu, par manniere de parabolle aulicque.

— Mes sieurs, fit le Roy, la parole est à maistre Françoys Rabelays, et il s'en va de nostre salut. Or, faictes silence, et prestez l'aureille, il est fécund en drosleries évangelicques.

— Sire, dist le bonhomme, je commence :

Lors tous les courtizans se tusrent et se rengèrent en ung cercle, souples comme ozier devant le père de Pantagruel qui leur desgluba le conte suyvant en parolles dont rien ne sçauroyt æquiparer l'inclyte éloquence. Mais pour ce que cettuy conte ne ha esté que verbalement conservé jusque à nous, il sera pardoint à l'autheur de l'escripre à sa guyse.

En ses vieulx jours, Gargantua estoyt coustumier de bigearries, dont s'estomiroyent moult les gens de sa mayson, mais lui estoyent bien pardonneez, vu que il avoyt d'aage sept cents et quatre ans, maugré l'advis de sainct Clément d'Alexandrie en ses Stromates, lequel veult que, en cettuy temps il eust ung quart de jour de moins, dont peu nous chault.

Doncques, ce maistre paterne voyant que tout alloyt à trac en son logiz et que ung chascun tiroyt à soy la laine, tumba en grand paour d'estre desnué en ses darreniers moments et se reszolust d'inventer une plus parfaicte gubernacion de ses domaines. Et il fist bien. Doncques, en ung réduict du logiz gargantuesque enfouist ung beau tas de froment rouge, oultre vingt potz de moustarde, et plusieurs friands morceaulx, comme :

Pruneaulx et halleberges de Touraine,

Fouaces,

Rillons,

Rillettes,

Fourmaiges d'olivet, de chieure et aultres, bien cogneus entre Langeais et Loches,

Pots beurriers,

Pastez de lièvre,

Canardz à la dodine,

Piedz de porc au son,

Navaulx et potées de pois pilez,

Jolyes petites boëtes de coingtinact d'Orléans,

Muyds de lamproye,

Bussardz de saulce verde,

Gibbier de rivière : comme francolys, tyransons, tadournes, pouacres, phénicoptères, conservez en sel marin,

Rayzins cuits,

Langues fumeez en la mannière inventée par Happa-Mousche, son célebbre aïeul;

Puys des sucreries pour Gargamelle aux bons jours,

Enfin mille autres choses dont le détail se lit au recueil des lois Ripuaires, et dedans aulcuns feuilletz saultez des Capitulaires, Pragmactiques, Établissements roïaulx, ordonnances, et institutions du temps.

Brief, le bonhomme, mettant ses bezicles en son nez ou son nez en ses bezicles, se mit à querir ung beau dragon vollant ou licorne auquel pust estre commiz en guarde ce threzor prétieulx. Et en ce grave penser se pourmena dans ses jardins.

Point ne voulust d'une Cocquesigrue, pource que les Ægyptiens s'en estoyent mal trouvez, ainsi qu'il appert des Hieroglyphes. Il rebuffa les cohortes de Cauquemarres, vu que les empereurs s'en desgoustèrent, et aussy les Romains, au rapport de ce sournoys qui ha nom Tacite. Puys, regetta les Pichrocholiers uniz en senat; les pellées de Mages, pannerées de Druides, la légion de Papimanie et les Massoretz, lesquels poulsoyent comme chiendents et envahissoyent tous les terrains, comme lui avoyt esté dict par son fils Pantagruel au rettourner de son voïaige.

Ores, le bonhomme, gaullant en Gauloys les anticques histoires, n'avoyt nulle fiance à aulcune race, et, s'il eust esté loysible, en auroyt impettré une quasy-neufve du créateur de toutes choses; mais n'ozant le rebattre de ses mievreries, paouvre Gargantua ne sçavoyt qui eslire, et se douloyt d'estre empesché de tant de biens, alors que renconstra en son chemin une petite gentille Muzaraigne de la noble race des muzaraignes, lesquels portent en ung champ d'azur tout de gueules. Ventre Mahom! comptez que ce estoyt ung beau masle, lequel avoyt la pluz belle queue de sa famille, et se pavanoyt au soleil en brave muzaraigne de Dieu, fier d'estre en ce munde, deppuys le renouveau du déluge, suyvant lettres patentes d'incontestable noblesse registreez au parlement universel, vu qu'il conste, au verbal œcumenique, une muzaraigne estre en l'arche de Noë...

Là, maistre Alcofribas soubzleva ung petit son bonnet, et dict relligieusement :

... Noé, mes seigneurs, lequel plantta les vignes, et premier eut l'heur de se saouler de vin.

Car, pour seur, une muzaraigne estoyt en la nauf, reprist-il, d'où nous sommes tous issuz; mais les hommes se sont mésalliez, et poinct les muzaraignes, pource que les muzaraignes sont jaloux de leur blazon plus que tous les aultres animaux, et ne recepvroyent poinct ung mulot des champs parmy eulx, encores que cettuy mulot auroyt l'espécial don de transmuter les grains de sable en jolyes noisettes fresches.

Ceste belle vertu de gentilhomme ayant pleu au bon Gargantua, il eust l'ymaginacion de bailler à ce Muzaraigne la lieutenance de ses grayniers, avecque les plus amples pouvoirs; la Justice, les *Committimus, Missi dominici*, Clergié, Gens d'armes, et tout. Le Muzaraigne promit de bien accomplir sa charge et faire son debvoir en féal muzaraigne, à la condicion de vivre au tas de bled, ce que bon Gargantua trouva légittime.

Vécy mon Muzaraigne de caprioler en son beau pourpris, heureulx comme ung prince qui est heureulx, allant recognoistre ses immenses païs de moustarde, contrées de sucreries, provinces de

jambons, duchiés de rayzins, comtez d'andouilles, baronnies de toutes sortes, grimpant ez tas de bled, et ballyant tout de sa queue. Brief, partout avecque honneur fust receu le Muzaraigne par les piots qui se tinrent en ung respectueulx silence, sauf ung ou deux hanaps d'or qui s'entre-choquèrent comme cloches d'ecclize, en manière de toc sainct, ce dont il se montra très-content, et les mercia, de dextre à senestre, par ung hoschement de teste, en se pourmenant dedans ung rais de lumière qui soleilloyt en son pourpris. Là resplendit si bien la couleur tannée de son pelage, que vous eussiez cuydé ung roy du Nord en sa fourreure de martre zibeline.

Puys, après ses tours, rettours, saults et caprioles, crocqua deux grains de bled assiz sur le tas, comme ung roy en cour plenière, et se creut le plus brave des muzaraignes.

En cettuy moment vindrent, en leurs trous accoutumez, messieurs de la court noctambule, vu que ils courent à petits piés ès planchiers, lesquels sont les rats, souris, et ung chascun des bestes rongeuzes, pillardes, fainéantes dont se plaignent les bourgeoys et mesnagières. Ores, toutes, voyant ce Muzaraigne eurent paour et se tindrent cois au seuil de leurs taudiz. Parmy toutes ces testes menues, maugré le dangier s'advança moult ung vieulx mescreant de la race trotteuse et grignotteuse des souris, lequel, mettant son muzeau à la croizée, eust le couraige d'envisaiger ce sieur Muzaraigne, fièrement campé sur son cul, la queue en l'aer, et recogneut finablement que ce estoyt ung dyable avecque lequel il n'y avoyt que coups de griphes à gaigner. Vécy comme.

Bon Gargantua, pour que la haulte aucthorité de son lieutenant fust universellement cogneue de tous muzaraignes, chatz, belettes, fouynes, mulotz, souris, rats, et autres maulvais garsons de mesme farine, luy avoyt trempé légièrement son muzeau, pointu comme lardoyre, dedans une huyle de muscq, dont deppuys ont heritté les muzaraignes, pour ce que cettuy se frotta, maugré les saiges advis de Gargantua, aux autres gens fouinesques. De ce, vindrent les troubles en Muzaraignoys, dont vous rendroys bon compte en ung livre d'histoire, si le temps ne me défailloyt.

Lors ce vieulx souris ou ung rat, les rabbins du Talmud ne sont poinct encore d'ung mesme adviz sur l'espèce, recognoissant à ce susdict parfum que ce Muzaraigne avoyt mission de veiller au grain des Gargantua, et avoyt esté saulpoudré de vertuz, investi de pouvoir suffisant, armé de tout poinct, eust paour de ne plus vivre, selon les coustumes souriquoises, de miettes, grignotteries, croustons, frusteaux, reliefs, boussins, morceaulx, fragments, et des mille aultres choses de cette terre promise des rats.

Ores, en ceste estrif, la bonne souris, ruzée comme ung vieulx courtizan qui ha veu deux régences et trois roys, se reszolust de taster l'esperit du Muzaraigne, et se dévoua pour le salut de toutes les maschoires ratamorphes. Cecy eust esté beau pour ung homme, mais ce estoyt bien plus, eu esguard à l'égoïsme des souris, lesquelles vivent pour elles seulles, sans pudeur ne honte; et, à ceste fin de passer plus viste, conchieroyent une hostie, rongeroyent une estole de presbtre, sans vergogne, et boyroyent en ung calice, peu soulcieulses de Dieu.

La souris s'advança faysant de jolyes courbettes, et le Muzaraigne la laissa venir ung peu prest, pour ce que besoing est de vous dire que, de leur natture, les muzaraignes y voyent peu. Lors le Curtius des grignotteurs dist ces parolles, non en patoys de souris, ains en bon toscan de Muzaraignoys :

— Seigneur, j'ai entendeu moult parler de vostre glorieulse famille, dont suys ung des serviteurs les plus devouez, et sçays toute la légende de vos ancestres, qui jadys ont esté reverez des anciens Égyptiacques, lesquels les avoyent en grand veneration et les adoroyent comme aultres oyseaux sacrez. Néammoins vostre robbe fourrée est si roïallement perfumée, et la couleur en est si superlificoquencieulsement tannée, que je doubte à vous recognoistre comme estant de ceste race, vu que je n'en ai jamays veu de si bravement vestu. Cependant vous avez esgoussé le grain à la modde anticque; vostre trompe est la trompe de sapience; vous avez rué comme ung savant muzaraigne, mais, si vray muzaraigne vous estes, bien debvez-vous avoir, je ne sçays en quel endroict de vostre aureille, je ne sçays quel conduict superauditif, que je ne sçays quel huys mirificque ferme je ne sçays comment, en je ne sçays quels moments, à vos commandements secrets, pour vous donner, je ne sçais pourquoy, licence de ne point escoutter je ne sçais quelles choses qui vous sont desplaisantes, vu la perfection de votre ouïe sacro-saincte et idoine à tout appréhender, laquelle soubvent vous blesse.

— Vère, fist le Muzaraigne. Vécy l'huis tumbé, je n'entendray rien !

— Voyons, respondist le vieulx drosle.

Et il alla en plein tas de bled, dont il se mist à convoyer la valiscence de sa cuyte pour l'hyver.

— Entendez-vous?... fist-il.

— J'entends le va-et-vient de mon cueur...

— Kouik!... firent toutes les souris, nous le trupherons bien !

Le Muzaraigne, cuydant avoir renconstré ung bon serviteur, ouvrit la trappe de l'orifice musicqual, et entendit le trictrac du grain coulant au trou.

Lors, sans avoir recours à la bonne justice des commissaires, il saulta sur le vieulx souris et l'estrangla net. Mort glorieulse! vu que ce héros mourust en plain grain, et fust canonizé comme martyre. Le Muzaraigne le print par les aureilles, et le boutta sus l'huys des grayniers à la methode de la Porte-Ottomane, où faillist mon bon Panurge estre embroché.

Au cri du mourant, toutes les souris, les rats et la gent desguerpit de ses trous en grand paour. Puys, la nuict venue, vindrent tous en la cave, convoquez pour tenir ung conseil à grabeler les affaires publicques, auquel deviz, en vertu de la loi *Papiria* et aultres, furent admises les espouzes légittimes. Les rats voulsirent passer devant les souris, et la grosse querelle des préseances faillist à guaster tout; mais ung gros rat prist sous son bras une souris; et compères rats, commères souris s'estant couplez de la sorte, tous furent assiz sur leur cul, la queue en l'aër, le muzeau tendu, les barbes frestillantes, et les yeulx brillants comme ceulx des esmerillons.

Alors commencèrent une délibéracion qui finist par des injures et ung brouillamini digne d'ung beau concile de pères œcumenicques. Les uns disoyent ouy, d'autres non, et ung chat passant eust paour et s'enfouist, en ouïssant ces bruicts estranges: Bou, bou, frou, ou, ou, houic, houic, briff, briff, nac, nac, nac, fouix, fouix, trr, trr, trr, trr, razza, za, za, zaaa, brr, brrrrr, aaa, ra, ra, ra, ra, fouix! si bien fondues ensemble en tapaige vocal, que des conseillers n'eussent pas faict mieulx en ung Hostel-de-Ville.

En ceste tempeste, une petite souris, qui ne avoyt poinct l'aage d'entrer au Parlement, vind à boutter par une fente son curieulx muzeau dont le poil estoyt fin comme est celuy des souris qui n'ont poinct esté prinses. Or, à mezure que croissoyt le tumulte, le corps suyvoyt le muzeau; puys la garse tumba bientost sur ung cercle de futaille et s'y accrocha si dextrement que vous eussiez cuydé ung gentil chief-d'œuvre engravé ez bas-reliefs anticques.

Lors, en levant les yeulx au ciel pour en perpetrer ung saige remède aux maulx de l'Estat, ung vieulx rat, advizant ceste gente souris, si doulce de forme, proclama l'Estat debvoir estre saulvé par elle. Tous les muzeaux tournez devers ceste dame de Bon Secours devindrent muetz, s'accordèrent à la lascher au Muzaraigne; et, maugré le despit d'aulcunes souris envieulses, elle fust triumphalement pourmenée en la cave, où la voyant trotter menu, mouvoir méchanicquement les ressorts de son train de derrière, dodeliner sa petiste teste fustée, brandiller ses aureilles diaphanes, se pourlescher de sa petite langue rose les babouines et la barbe naissante de son bagonisier, les vieulx rats s'énamouroyent d'elle et barytonoient, monochordisoyent de leurs badigoinces ridées et à poils blancs, comme jadys fisrent les vieulx Troyards en admirant la belle Hélène à son rattourner du bain.

Doncques, la puccelle fust laschée ez grayniers avecque mission d'emputtaner le cueur du Muzaraigne et saulver la gent ronge-grayne comme la belle Hébraïcque Esther fist jadys pour le peuple de Dieu prest le Soudan Assuerus, ainsi qu'il est escript au maistre livre, vu que Bible est issu du grec *Biblos,* comme si disiez le seul livre.

La souris promist de deslivrer les grayniers; car, par caz fortuict, ce estoyt la royne des souris, souris douillette, blondelette, grassouillette, la plus mignonne dame qui oncques eust trottiné joyeulsement ez solives, allaigrement couru ez frizes, et getté les plus gentilz cris en trouvant noix, miettes et chaplys de pain en ses pourmenades; vraye fée, jolye follette, à resguard clair comme dyamant blanc, teste menue, poil lisse, corps lascif, pattes roses, queue de veloux, une souris bien née, de beau languaige, aymant par natture à vivre couchiée, à ne rien fayre, une souris joueulse, plus ruzée que n'est ung vieulx docteur de Sorbonne cognoissant à fund les decretalles, vifve, blanche de ventre, rayée au dos, petits tettins poinctants comme ung soupçon, dents de perle, natture fresche, morceau de roy...

Ceste paincture estoyt si hardie pource que la souris sembloyt à tous estre le vray pourtraict de madame Diane, lors prezente, que les courtizans demourèrent pantois. La royne Catherine soubrioyt, mais le Roy n'avoyt nulle envie de rire. Le connestable de Montmorency, gendre de la maistresse dudict seigneur Roy, mist la main sur son espée, et en serroyt la coquille à fayre paour. Mais bon Rabelays de continuer sans vouloir entendre aux œillades des cardinaulx du Bellay et de Chastillon, en grand paour du bonhomme.

— La jolye souris, dist-il en allant son train, ne fist pas longues circumbilivaginations, et dès la prime vesprée où la courattière trotta devant le Muzaraigne elle l'engiponna pour toujours par ses coquetteries, minauderies, chatonneries, lesbineries, petits refus alleschants, resguards coulants, chiabrenas de puccelle qui veult et n'oze, aiguillons d'amourettes, moitiez de caresses, jongleries préparatoires, fiertez de souris qui sçayt son prix, noizes pour rires, rires pour noizer, vestilleries, et autres gentillesses, traistrizes féminines, gentils deviz engluants, tous piéges dont usent d'abundant les femelles de chaque pays.

Alors que apprès bien des courbettes, coups de

pattes, frosteries de muzeau, galantizes de muzaraigne amoureulx, froncement de sourcilz, soupirs, sérénades, gousteries, souppers, disners au tas de bled et autres badinneries, le superintendant des grayniers triumpha des scrupules de sa belle maistresse, ils prinrent goust à ceste incestueulse et illicite amour, et la souris devind, vu qu'elle tenoyt le Muzaraigne par sa braguette, la royne de tout, voulust emmoustarder son froment, mangier les sucreries, et tout fourraiger. Ce que permit le Muzaraigne à l'empérière de son cueur, encores que il refroignast à ceste trahizon envers ses debvoirs de Muzaraigne et serments faicts à Gargantua.

Brief poursuyvant son évangelicque emprinse, avecque une pertinacité de femme, par une nuictée où ils se gaudissoyent, la souris eust en remembrance son vieux bonhomme de père et voulsit que il mangiast à ses heures au grain, et menassa le Muzaraigne de le laisser seul à se morfundre en son pourpris, s'il ne donnoyt toute licence à la piété filiale de s'espanchier.

Doncques, en ung tour de patte, octroya ledict Muzaraigne des lettres patentes, revestues du grand scel de cire verde, avecque les lassets de soye cramoizie, au père de sa gouge, à ceste fin que le palais gargantuesque luy fust ouvert à toute heure, et pust voir sa bonne vertueulse de fille, la bayser au front, et mangier à son appetist, mais dans ung coing.

Lors vind ung vieillard à queue blanche, rat vénérable, poisant vingt-cinq onces, allant comme ung prezident à mortier, branlant le chief et suivi de quinze ou vingt neveulx, tous endentez comme des scies, lesquels desmontrèrent au Muzaraigne, par de bons dires et interlocutoires de toute sorte, que eulx, ses parents, luy seroyent féablement attachez et s'eschineroyent à lui compter les choses dont il avoyt la charge, les nottablement ranger, bel et bien estiquetter à ceste fin que alors que Gargantua viendroyt tout visiter, il trouvast les finances et l'espargne des victuailles ordonnancées au mieulx. Cecy avoyt une apparence de véritté.

Ceppendant le paouvre Muzaraigne estoyt, maugré ceste morale, gehenné par aulcuns advis d'en hault et griefs tracas de conscience muzaraignifolle. Voyant que il resnagloyt à tout et n'alloyt que d'une patte, soulcieulse du soulcy de son maistre devenu son mainmortable, ung mattin en jocquetant, la souris, qui estoyt jà grosse de ses œuvres, eut l'imaginacion de luy calmer ses doubtes et appaiser l'esperit par une consultation sorbonicquement faicte et manda les docteurs de la gent.

Alors, dans la journée, elle luy menna ung sieur Evegault, sorti d'ung fourmaige, où il vivoyt en abstinence; vieulx confesseur rataconné de haulte graisse, ung drosle de bonne mine, belle robbe noire, quarré comme une tour, légièrement tonsuré en la teste par ung coup de griffe de chat. Ce estoyt ung rat grave, à bedaine monasticque, ayant estudié les aucthoritez et sciences en mangiant les parchemins Décrétaliformes et paperasses Clémentines, livres de toute sorte, dont aulcuns fragments avoient destainct sur sa barbe grize.

Aussy, par grand honneur et révérence de sa haulte vertu, sapience et modeste vie fourmaigère, estoyt-il accompaigné par ung troupeau noir de rats noirs couplez avecque de jolyes mignones souris privées, vu que les canons du concile de Chezil n'avoyent poinct encore esté adoptez, et qu'il estoyt licitte à eulx d'avoir des femmes de bien pour concubines. Lesquels rats et souris à prébendes et bénéfices estoyent à la rengette sur deux files, que vous eussiez creu voir une procession de l'Université allant au l'endict. Et tous de flairer les victuailles.

Alors que ung chascun fust plassé pour la cérémonie, le vieulx cardinal des rats prist la parolle et fist une concion en lattin de souris pour desmontrer au Muzaraigne que nul, fors Dieu, n'estoyt au-dessus de luy; et que à Dieu seul il debvoyt obéissance; puys, force belles périphrazes fanfreluchées de citations évangelicques pour destourner les principes et emberlucoquer les assistants; enfin beaulx arraizonnements picquez de rouelles de bon sens. Laquelle concion fina par une péroraizon amplement taborinée de mots ronflants en l'honneur des muzaraignes, parmi lesquels cestuy estoyt le plus inclyte et le meilleur qui jamais eust esté soubs le soleil; dont du tout, fust esblouy le guardien des grayniers.

Ce bon gentilhomme eust de tout poinct la tourne testée ou la teste tournée et installa ces rats si beaulx diseurs en son pourpris, où se conclama nuict et jour des louanges doreez, et aulcuns gentilz canticques en son honneur, non sans celebbrer sa dame, dont ung chascun baysoyt la patte et saluoyt le muzeau.

En fin de tout, la maistresse, saichant que de jeunes rats jeusnoyent encore, voulsit parachever son œuvre. Doncques elle joua très-bien du becq en se plaignant avecque amour et faysant mille de ces minauderies dont une seule suffist soubvent, et dist au Muzaraigne : que il perdoyt le temps prétieulx à leur amour pour aller battre l'estrade et veiller à sa charge; que toujours il estoyt par voyes et par chemins, et que elle n'en jouissoyt jamays son quotient; que alors que elle avoyt envie de luy, il estoyt à cheval sur les gouttières chassant les chats; et que elle le vouloyt toujours prest comme une lance et gentil comme ung oiseau. Puys elle

s'arracha de douleur ung poil gris, se cuydant la plus malheureuze souris qui fust au munde, et ploura.

Là-dessus, le Muzaraigne luy remonstra que elle estoyt maistresse de tout, et voulsit regimber ; mais, apprès une averse de plours que lascha la dame, il implora une treve et s'enquist de ses dezirs. Lors se sechièrent tost les larmes ; et, en luy donnant sa patte à bayser, la souris luy conseilla d'armer des soudards, de bons rats esprouvez, anciens condottieri, gens seurs, qui fairoyent les rondes et les guettes. Tout fust lors saigement ordonné. Le muzaraigne eust le reste du jour à baller, dancer, baudouiner, entendre les rondeaulx et ballades que luy compozèrent les poètes, jouer du luth, de la mandore, faire des accrostiches, fester le piot et mangier.

Ung jour, sa maistresse, reslevant de ses couches, après avoir pondeu le plus joly muzaraigne souriquoizé, ou la plus jolye souris muzaraignée, je ne sçais de quel nom fust appelé ce produit d'alquémie amoureulse, que bien vous pensez les chats fourrez légitimèrent, il se fist une feste ez grayniers à laquelle ne sçauroyent se comparer aulcuns festoiements et gala de Court que vous cognoissiez, voire mesme celuy du Drap d'or. En tous les coins se rigolloyent les souris. Partout ce estoyent des dances de toutes sortes, concerts, beuvettes, apprests, sarabandes, musicques, chants joyeulx, épithalames. Les rats avoyent desfoncé les piots, descouvert les jarres, abattu les dames-jeannes, defagotté les reserves. Et, si voyoyt-on des fleuves de moustarde, des jambons deschiquetez, des tas esparpillez. Tout couloyt, fluoyt, pissoyt, rouloyt et les petits rats barbottoyent dedans les ruisseaulx de saulce verde. Les souris naviguoyent sur des sucreries, les vieulx convoyoyent les pastez. Il y avoyt des fouynes à cheval ez langues de bœuf sallées. Aulcuns mulotz nageoyent dedans les piots, et les plus rusez voituroyent le bled en leurs trous espéciaulx, prouffictant du tracas de la feste pour se fournir amplement. Personne ne passoyt devant le cotinact d'Orléans sans le saluer d'ung coup de dent et soubvent de deux. Enfin ce estoyt ung train de carnaval romain. Brief, qui eust eu l'aureille fine eust entendeu le frifri des leschefrites, les cris et clameurs des cuisines, pestillements des fourneaulx, le panpan des mortiers, le glouglou des marmittes, le hinhin des tourne-broches, le hanequinaige des panniers et corbeilles, le froufrou des pastisseries, le clicquetis des broches, et les petits pieds trottant dru comme gresle sur les planchiers. Ce estoyent des nopces affairées, des allées et venues de tous les gens ayant charge en la mayson, gens de bouche, gens de pied, gens d'escuyrie, sans nombrer la musicque, les tourdions des baladins, compliments de ung chascun, tabourins des milices, et tintamarre des trois Ordres. Brief, si grande fust la joye que tous se prinrent et menèrent ung bransle général pour célebbrer cette belle nuictée.

Mais si entendoyt-on le pas horrificque de Gargantua, lequel montoyt les degrez de son logiz pour venir en ses grayniers et faysoyt trembler les solives, planchiers et tout. Aulcuns vieux rats s'enqueroyent de ce bruit, et vu que nul ne sçavoyt ce que estoyt de ce pas seigneurial, en grand paour, aulcuns descampèrent, et fisrent bien, vu que le seigneur entra soudain. Or, advisant le remue-mesnaige de ces messieurs rats, voyant ses conserves, ses piots avallez, ses moustardes deslayées, tout couchié, gallefretté, mist le pied sur ceste vermine rigolleuze pour l'escharbotter, sans seullement luy laisser le loizir de crier ; et, par ainsi, guasta leurs biaulx habits, sattins, perles, veloux, guenilles, et desconfist la feste.

— Et que advind-il du Musaraigne?... dist le Roy quittant sa mine songeulse.

— Ha ! sire, respondist Rabelays, vécy en quoy fust injuste la gent gargantuesque. Il fust miz à mort, mais en sa qualité de gentilhomme il eust la teste trenchée. Ce estoyt mal, vu que il avoyt esté truphé.

— Tu vas bien loing, bonhomme, fist le Roy.

— Non sire, respartist Rabelays, mais bien hault. N'avez-vous pas boutté la chaire au-dessus de la couronne? Vous m'avez requis de faire ung prosne. Si l'ai-je faict évangélicquement.

— Beau curé de Court, lui dist madame Diane en l'aureille, hein ! si j'estoys meschante?...

— Ma dame, fist Rabelays, n'est-il doncques pas besoing de prémunir le Roy, vostre maistre, contre les Italians de la royne, qui abundent ici comme hannetons?

— Paouvre prescheur, lui dist le cardinal Odet en l'aureille, gaignez le païs estrangier...

— Ha, mon seigneur, respondist le bonhomme, devant peu, je seray en ung bien estrange païs.

— Vertu-Dieu, monsieur l'escripturier, dist le Connestable, lequel comme ung chascun sçayt avoyt traistreusement lairré ma demoyselle de Piennes à laquelle il estoyt fiancé, pour espouser la fille de ma dame Diane et du Roy, qui te ha faict si hardy de te prendre à si haultes personnes !... Ha ! maulvais poete, tu aymes à t'eslever ! Ores bien, je te baille ma parolle de te boutter en hault lieu.

— Nous y viendrons tous, monsieur le Connestable, respondist le bonhomme. Mais si vous estes amy de l'Estat et du Roy, vous me mercierez de l'avoir adverty des mennées des Lorrains, lesquels sont rats à tout ruyner.

— Mon bon homme, lui dist à l'aureille le Cardinal Charles de Lorraine, si besoing est de quelques escuz d'or pour mettre en lumière ton quint livre de Pantagruel, ils te seront comptez à mon espargne, vu que tu has bien dict le faict à ceste vieille lice qui ha envousté le Roy, et aussy à sa meute.

— Hé bien, messieurs, fist le Roy, quel est vostre advis de ce prosne?

— Sire, dist Meslin de Sainct-Gelays, voyant que tous estoyent contents, oncques je n'entendis meilleure pronostiquation pantagrueline. Bien nous la debvoyt celuy qui ha faict ces carmes léonins en l'abbaïe de Thelesme :

Cy vous *entrez*, qui, le sainct Evangile,
En sens *agile*, annoncez, quoy qu'on gronde.
Céans, *aurez* ung refuge, et Bastille
Contre l'*hostile* erreur qui tant postille,
Par son faulx *style* empoisonner le munde.

Tous les courtizans estant accordez à plauder le voisin, ung chascun celebbra Rabelays, qui tira ses gregues accompaigné en grand honneur, par les paiges du Roy lesquels, par ordre exprest, lui tinrent les flambeaulx.

Aulcuns ont enchargé Françoys Rabelays, impérial honneur de nostre païs, de meschanceteries et babouineries cingesques indignes de ce Homérus philosophicque, de ce prince de Sapience, de ce centre paterne d'où sont issuz, deppuys le lever de sa lumière subterrannée, bon numbre d'œuvres mirificques. Foing de ceulx qui ont conchié sa teste divine! Treuvent en toute leur vie du gravier soubs leur dent, ceulx qui ont déconnu sa saige et modicque nourriture!

Chier beuveur d'eaue claire, fidelle servateur des abstinences monachales, sçavant à vingt-cinq caratz, de quel esternuement et rire sempiternel seroys-tu prins, si, reverdissant ung boussin de temps en Chinonnoys, licence fust à toy baillée de lire les incongreus bobelinages, rataconnages et savatteries des sots en bémol et bécarre, qui ont interpresté, commenté, deschiré, honni, mesentendeu, trahi, caïné, frelatté, broddé, ton ouvraige sans pareil. Aultant Panurge treuva de chiens occupez à la robbe de sa dame en l'ecclize, aultant se sont rencontrez de chappons academicques à deux pattes, sans meninges en teste, sans sursault au diaphragme, pour embrenner ta haulte pyramide marmorine en laquelle est à jamais cimentée toute grayne de fantasticques et comicques invencions, oultre les magnificques enseignements en toute chose.

Encore que bien rares soyent les pelerins d'haleine à suyvre ta nauf en sa péregrination sublime en l'océan des idées, methodes, fumées, relligions, sapience et trupheries humaines; pour le moins, leur encens est-il de bon aloy, pur et sans meslange. Et ton omnipotence, omniscience, omnilanguaige, sont-ils par eulx bravement recogneus.

Doncques ha eu cure, ung paouvre fils de la gaye Touraine de te faire justice, quoique petitement, en magnifiant ton imaige et glorifiant tes ouvraiges d'esterne mémoire, tant cheriz de ceulx qui ayment les œuvres concentriques où l'univers moral est clous, et où se renconstrent pressées les idées philosophicques quelconques, les sciences, arts, esloquences, oultre les momeries théatrales.

LE SUCCUBE.

PROLOGUE.

Aulcuns du noble païs de Touraine, féablement esdifiez de la chaloureuse poursuytte que faict l'autheur des antiquitez, adventures, bons coups, et gentillesses de ceste benoiste contrée, cuydant que, pour le seur, il debvoyt tout sçavoir, s'enquisrent de luy, ains apprès boire s'entend, s'il avoyt descouvert la raison estymologicque dont toutes les dames de la ville estoyent bien curieulzes, et par laquelle une rue de Tours se nommoyt la rue Chaulde.

Par luy, fust respondeu que il s'estomiroyt fort de voir les anciens habitants avoir miz en oubly le grand numbre de couvents siz en ceste rue, où l'aspre continence des moines et des nonnains avoyt deu fayre tant arser les murailles, que aulcunes femmes de bien s'estoyent vues engrossées pour s'y estre pourmenées ung peu trop lentement à la vesprée.

Ung hobereau, voulant trencher du sçavant, dist que jadys tous les clappiers de la ville estoyent acculez en ce lieu.

Ung aultre se entortilla dedans les menuz suffraiges de la science, et parla d'or sans estre comprins, qualifiant les mots, accordant les mélodies de l'anticquaille et nouveautez, congreageant les usaiges, distillant les verbes, alquémizant les languaiges du deppuys le déluge, les Hébrieux, Chaldéans, Égyptiacques, Griecs, Lattins, puys Turnus qui funda Tours; puys finist le bonhomme par dire que Chauld, moins le H et le L, venoyt de *Cauda*, et que il y avoyt de la queue en ceste affaire; mais les dames n'y entendisrent rien aultre chose que la fin.

Ung vieil dist que dedans cestuy endroict estoyt jadis une source d'eaue thermale de laquelle avoyt beu son trisayeul. Brief, en moins de tems que une mousche ne auroyt miz à colleter sa voisine, il y eust une pochée d'estymologies où le vray de la chose eust esté moins tost treuvé que ung pouil en la sorde barbe d'ung capucin.

Mais ung homme docte et cogneu pour avoir miz ses bottes en divers monastères, bien despendeu de l'huyle en ses nuicts, desfoncé plus d'ung volume, et plus entassé de pièces, morceaulx, dyptiques, layettes, chartriers ou registres sur l'histoire de Touraine qu'ung mestivier n'engrange de brins de feurre au mois d'aoust, lequel, vieulx, cassé, podagre, beuvoyt en son coin, sans mot dire, fit ung soubrire de sçavant en fronssant ses badigoinces, lequel soubrire se résolust en ung : — Foing!... bien articulé, que l'autheur entendist et comprist debvoir estre gros d'une adventure historialement bonne, dont il pourroyt œuvrer les délices en ce gentil recueil.

Brief, l'endemain, cestuy podagre luy dist :

— Par vostre poesme, qui a pour titre *le Pesché vesniel*, vous avez à jamays conquesté mon estime, pource que tout y est vray de la teste aux pieds, ce que je cuyde estre une superabundance pretieulse en pareilles matières. Mays, vous ne sçavez sans doubte ce qui advenu de la moricaulde, mize en relligion par ledict sieur Bruyn de la Roche-Corbon? Moy,

bien scays-je. Doncques si ceste estymologie de rue vous poind, et aussy vostre nonne égyptiacque, je vous presterai ung curieulx et anticque pourchas, par moy renconstré dedans les *Olim* de l'Archevesché, dont les bibliothecques furent ung peu secouées en ung moment où ung chascun de nous ne sçavoyt le soir si sa teste luy demoureroyt l'endemain. Ores, par ainsy, ne serez-vous poinct en parfait contentement?

—Bien! fist l'autheur.

Or ce digne collecteur de vérittez bailla aulcuns jolys, pouldreux parchemins à l'autheur que il ha, non sans grand poyne, translatez en françoys, et qui estoyent pièces de procédure eccleziasticque, bien vieilles. Il ha creu que rien ne seroyt plus droslaticque que la réalle résurrection de ceste anticque affaire où esclatte l'ignarde naifveté du bon vieulx temps.

Adoncques, oyez. Vécy en quel ordre estoyent ces escripteures dont l'autheur ha faict usaige à sa guyse, pource que le languaige en estoyt dyabolificquement ardu.

CHAPITRE PREMIER.

CE QUE ESTOYT D'UNG SUCCUBE.

I.

✠

In nomine patris, et filii, et spiritûs sancti, amen.

L'an de Nostre Seigneur mil deux cent septante et un, pardevant moy, Hierosme Cornille, grand pénittencier, juge eccleziasticque, à ce commiz par messieurs du Chapitre de Sainct-Maurice, cathédrale de Tours, ayant de ce desliberé en prezence de nostre seigneur Jehan de Montsoreau, archevesque, sur les douloirs et quérimonies des habitants de la ville dont la requeste sera cy-dessoubs joincte; sont comparuz aulcuns hommes nobles, bourgeoys, villains du dioceze, lesquels ont dict les gestes ensuyvants sur les desportements d'ung desmon soubpçonné d'avoir prins visaige de femme, lequel afflige moult les asmes du dioceze, de prezent clous en la geole du chapitre; et, pour arriver à la vérité desdicts griefs, avons ouvert le prezent verbal, ce lundi unze décembre, apprès la messe, à ceste fin de communiquer les dires de ung chascun audict desmon, en l'interroguant sur lesdicts faicts à luy imputez et le juger suyvant les lois portées *contrà dœmonios*.

En ceste enqueste, me ha, pour escripre le tout, assisté Guillaume Tournebousche, rubriquateur du Chapitre, homme docte.

Premier, est venu devers nous Jehan, ayant nom Tortebras, bourgeoys de Tours, tenant, avecque licence, l'hostellerie de la Sigoygne en la plasse du Pont, lequel a juré sur le salust de son asme, la main en les saincts Évangiles, ne proférer aultre chose que ce que, par luy-mesme, ha esté veu et ouy. Puys, ha dict ce qui suyt.

Je desclaire que, environ deux ans avant la Sainct-Jehan où se font les feux de joye, ung gentilhomme, en prime abord à moi incogneu, mais appartenant, pour le seur, à nostre seigneur le Roy, et lors en nostre pays rattourné de la Terre Saincte, est venu chez moy me propouser de luy bailler à loyer une mayson des champs par moy bastie en la censive du Chapitre, proche le lieu dict de Sainct-Estienne, et que je la luy ai lairrée pour neuf ans moyennant trois besants d'or fin.

En ladicte mayson, ha miz ledict seigneur une belle gouge à luy, ayant apparence de femme, vestue à la méthode estrangière des Sarrazines et Mahumetisches, laquelle il ne vouloyt par aulcun lairrer voir ne approucher plus d'ung gect d'arc; ains à laquelle ai vu de mes yeulx ung plumaige bigearre en la teste, ung tainct supernatturel, et yeulx plus flambants que je ne sçauroys dire, desquels sourdoyt ung feu d'enfer.

Le deffunct chevallier, ayant menassé de mort quiconque feroyt mine de flairer ledict logiz, j'ai, par grand paour, livré ladicte mayson, et j'ai jusqu'à ce jour, secrettement guardé en mon asme aulcunes prezumptions et doubtes sur l'apparence maulvaise de ladicte estrangière, laquelle estoyt si frisque que nulle femme pareille n'avoyt esté encore veue par moy.

Plusieurs gens de toute sorte, ayant lors reputté ledict sieur chevallier pour mort, et disant luy demourer en ses piés par la vertu d'aulcuns charmes, philtres, envousteries et sorcelleries dyabolicques de ceste semblance de femme, laquelle vouloyt se logier en nostre païs, je desclaire avoir toujours veu le sieur chevallier si tellement pasle que je souloys æquiparer son visaige à la cire d'ung cierge Paschal; et, au sceu de tous les gens de l'hostellerie de la Sigoygne, cestuy chevallier ha esté miz en terre neuf jours apprès sa venue. Au dire de son escuïer, le deffunct se estoyt chaloureusement couplé avecque ladicte moresque pendant sept jours entiers, clous en ma mayson, sans estre sorti d'elle, ce que je luy ai entendeu advouer horrificquement en son lict de mort.

Aulcuns, en ce temps, ont dict, ceste dyablesse avoir accolé sur elle ledict gentilhomme par ses longs cheveulx lesquels seroyent guarniz de proprietez chauldes par lesquelles sont communicquez aux

chrestiens les feux de l'enfer soubs forme d'amour, et les faict besogner jusques à ce que leur asme soit, par ainsy, tirée de leur corps et acquize à Sattan. Mays je desclaire, de ce, ne avoir rien veu, si ce n'est ledict chevallier mort, esreiné, flatry, ne pouvant pas bouger, soubhaittant, maugré son confesseur, encore aller à sa gouge, et ha esté recogneu pour estre le seigneur de Bueil, lequel s'estoyt croissé, et se treuvoyt, au dire de aulcuns de la ville, soubs le charme d'ung démon duquel il avoyt faict la renconstre ez païs asiaticques de Damas, ou aultres lieux.

Ores doncques, ai lairré ma mayson à ladicte dame incogneue suyvant les clauzes desduictes en la charte du bail. Ledict seigneur de Bueil deffunct, ay néamoins esté en ma mayson à cette fin de sçavoir de ladicte estrangière si elle soubhaittoyt demourer en mon logiz; et, avecque grand poyne, devers elle feus mené par ung estrange homme mi-nud, noir et à yeulx blans. Lors, ay vu ladicte morisque en ung pourpris reluysant d'or et pierreries, esclairée par force lumières, jus ung tapis d'Azie, où elle estoyt vestue de legier, avec ung aultre gentilhomme qui jà perdoyt son asme, et, n'ai poinct eu le cueur assez ferme pour la resguarder, vu que ses yeulx m'eussent incitté à m'adonner à elle aussitost, pource que déjà sa voix me grezilloyt au ventre, me remplissoyt la cervelle, et me desbauchoyt l'asme. Oyant cela, par crainte de Dieu, et aussy de l'enfer, ai lasché pied soudain, luy quittant ma mayson aultant que elle la cuyderoyt guarder, tant dangereulx estoyt de voir ce tainct moresque d'où sourdoyent dyabolicques chaleurs, oultre ung pied plus menu que n'est licite à femme vraye de l'avoir, et d'entendre sa voix qui virvouchoyt au cueur; et, de ce jour, n'ai plus eu cure d'aller à ma mayson, en grand paour de cheoir en l'enfer. J'ai dict.

Audict Tortebras, avons lors reppresenté ung sieur Abyssinien, Éthiopien ou Nubien, lequel, noir de la teste aux piés, s'est trouvé desnué des choses viriles dont sont habituellement fourniz tous chrestiens, lequel ayant perseveré en son silence apprès avoir esté tourmenté, gehenné, à plusieurs foys, non sans moult geindre, ha esté convaincu de ne sçavoir parler le languaige de nostre païs. Et ledict Tortebras ha recogneu cedict Abyssinien herecticque pour avoir esté en sa maison, de compaignie avecque ledict esperit demoniacque, et soubpçonné d'avoir presté son ayde aux sortiléges.

Et ha ledict Tortebras confessé sa grand foy catholicque et desclairé ne sçavoir aultre chose si ce n'est aulcuns dires lesquels estoyent cogneus de tous aultres, et desquels il ne avoyt esté nullement tesmoing, si ce n'est pour les avoir entendeus.

Sur citation à luy donnée s'est approuché lors Mathieu, dict Cognefestu, journalier, en la coulture Sainct-Estienne, lequel apprès avoir juré ez saincts Évangiles de dire vray, nous ha confessé avoir toujours veu grand lumière au logiz de ladicte femme estrangiere, entendeu force rires extravaguants et dyabolicques aux jours et nuicts de festes et de jeusnes, notamment les jours de la semaine Saincte et de Nouël, comme si bon numbre de gens estoyent en ce logis. Puis ha dict avoir veu, ez croisées dudict logiz, verdes flouraisons de toute sorte en hyver, poulsées magicquement, especiallement des rozes par ung tems gelif et aultres choses pour lesquelles estoyt besoing de grand chaleur; mais de ce ne s'estomiroyt nullement, vu que ardoyt si fort ladicte estrangiere que, alors que elle se pourmenoyt à la vesprée au long de son mur, il treuvoyt l'endemain ses saladdes montées; et que, aulcunes foys, elle avoyt, par le froslement de sa juppe, faict partir la seve aux arbres et hasté les poulses. En fin de tout, nous ha, le dict Cognefestu, desclairé ne rien sçavoir de plus, attendeu que il labouroyt de mattin et se couchioyt en l'heure où se juchoyent les poulles.

Puys la femme dudict Cognefestu ha par nous esté requise de dire, ains apprès serment, les choses venues à sa cognoissance en ce proccez, et s'est bendée à ne rien advouer aultre chose que louanges de ladicte estrangiere, pource que deppuys sa venue, son homme la traittoyt mieulx par suitte du voisinaige de cette bonne dame qui espanchioyt l'amour dedans l'aër, comme le soleil ses rais; et aultres bourdes incongreues que nous ne avons poinct consignées icy.

Audict Cognefestu et à sa femme avons reprezenté ledict Affriquain incogneu, lequel ha esté veu par eulx ez jardins de la maison, et repputté par eulx, pour seur, estre audict démon.

En troisiesme lieu, s'est advancé messire Harduin V, seigneur de Maillé, lequel par nous reverentieulsement prié d'esclairer la relligion de l'ecclize, ha respondeu le bien vouloir; et ha, d'abundant, engagié sa foy de preulx chevallier de ne rien dire aultre chose que ce que il a veu.

Lors, ha dict avoir cogneu en l'armée des Croissez le desmon dont s'agit. Puis, en la ville de Damas, ha veu le sieur de Bueil deffunct se battre en champ clos pour en estre l'unicque tenant. La dessus dicte gouge ou desmon appartenoyt en cestuy temps au sire Geoffroy IV, seigneur de la Roche-Pozay, lequel souloyt dire l'avoir amenée de Touraine, encore que elle fust Sarrazaine, ce dont les chevalliers de France s'estomiroyent moult aultant que de sa beaulté qui faysoyt grand bruict, et mille scandaleulx ravaiges au camp. Durant le voyaige, cette gouge fust occazion de plusieurs meurtres, vu

que la Roche-Pozay avoyt jà desconfict aulcuns Croissez qui soubhaittoyent la guarder à eulx seuls, pour ce que elle donnoyt, suyvant certains seigneurs guerdonnez en secret par icelle, des joyes à nulles aultres pareilles. Mais finablement le sire de Bueil, ayant occiz Geoffroy de la Roche-Pozay, devint seigneur et maistre de ceste guaisne meurtrière et la mussa dedans ung couvent ou harem à la fasson sarrazine. Par avant ce, souloyt-on la voir et l'entendre desbagouler en ses festoyements, mille patoys d'oultre-mer, arabesques, griec de l'empire, lattin, moresque, et, d'abundant le françoys comme pas ung de ceulx qui sçavoyent au mieulx les languaiges de France en l'ost des christians, d'où vint ceste créance que elle estoyt prou demoniacque.

Ledict sire Harduin nous ha confessé n'avoir poinct jouxté pour elle en Terre Saincte, non par paour, non chaloir, ou autre cause; ains il cuydoyt que ceste heur lui estoyt advenu pour ce qu'il portoyt ung morceau de la vraye croix, et aussy avoyt à luy une noble dame du païs griec, laquelle le saulvoyt de ce dangier en le desnuant d'amour, soir et mattin, vu que elle luy prenoyt substantiellement tout, ne luy lairrant rien au cueur, ni ailleurs, pour les aultres.

Et, nous ha, ledict seigneur, acertené la femme logiée en la mayson des champs de Tortebras estre reallement ladicte Sarrazine venue ez pays de Syrie, pource que il avoyt esté convié en ung regoubilloner chez elle par le jeune sire de Croixmare, lequel trespassa le septiesme jour apprès, au dire de la dame de Croixmare, sa mère, ruiné de tout poinct par ladicte gouge, dont les accointances avoyent consumé tous ses esperitz vitaulx, et les phantaisies bigearres despendeu ses escuz.

Puys questionné, en sa qualité d'homme plein de preudhomie, sapience et d'aucthorité en ce païs, sur le penser que il avoyt de ladicte femme, et sommé par nous de se descouvrir la conscience, vu que il s'en alloyt d'ung caz très-abominable, de la foy chrestienne, et de justice divine, ha esté respondeu par ledict seigneur :

Que, par aulcuns en l'ost des Croissez luy avoyt esté dict que toujours ceste dyablesse estoyt puccelle à qui la chevaulchoyt, et que Mammon estoyt, pour le seur, en elle, occupé à luy fayre ung nouveau puccelaige pour ung chascun de ses amants, et mille autres follies de gens yvres, lesquelles n'estoyent poinct de natture à faire ung cinquiesme Évangile. Mais, pour le seur, luy vieulx chevallier sur le rettour de la vie, et ne saichant plus rien du desduict, se estoyt sentu jeune homme en ce darrenier soupper dont l'avoyt resgallé le sire de Croixmare; que la voix de cestuy démon luy estoyt advenue droict au cueur paravant de se couler par les aureilles, et luy avoyt boutté si cuysante amour au corps que sa vie s'en alloyt toute en l'endroict par où elle se donne; et que finablement, sans le secours du vin de Chypre dont il avoyt beu pour se clorre les yeux et se couchier soubs les bancqs, à ceste fin de ne plus voir les yeulx flambants de l'hostesse dyabolicque, et ne se point navrer en elle; sans doubte aulcun, eust-il desconfict le jeune Croixmare à ceste fin de jouir une seule fois de ceste femme supernatturelle. Deppuis ce, avoyt eu cure de se confesser de ce maulvais penser. Puis, par advis d'en hault, avoyt repris à son espouze sa relicque de vraye croix et estoyt demouré en son manoir; où, nonobstant ces prevoyances chrestiennes, ladicte voix lui frestilloyt aulcunes foys en la cervelle; et, au mattin, avoyt soubvent en remembrance ceste dyablesse mammalement ardente comme mesche. Et pour ce que la veue de ceste gouge estoyt si chaulde que elle le faisoyt arser comme ung homme jeune, luy quasy mort, et pour ce que il luy en coustoyt lors force transbordements d'esperitz vitaulx, nous ha requis ledict seigneur, ne poinct le confronter avecque cette empérière d'amour à laquelle, si ce n'estoyt le dyable, Dieu le Père avoyt octroïé d'estranges licences sur les choses de l'homme. Puys s'est rettiré apprès lecture de ses dires, non sans avoir recogneu le dessus dict Affricquain pour estre le serviteur et paige de la dame.

En quatriesme lieu, sur la foi baillée par nous, au nom du Chapitre et de nostre seigneur l'archevesque, de n'estre tormenté, gehenné, ne inquietté en aulcune chose, ni mannière, ne estre plus citté apprès ses dires, attendeu les voyages de son négoce et sur l'asseurance de pouvoir soy rettirer en toute liberté, est advenu ung juif, ayant nom Salomon al Rastchild, lequel, maugré l'infamie de sa personne et son judaïsme, ha par nous esté ouï, à ceste unicque fin de tout sçavoir concernant les desportements du dessus dict démon. Ains ne ha esté requis de donner aulcun serment ledict Salomon, vu que il est en dehors de l'ecclize, séparé de nous par le sang de nostre Saulveur (*trucidatus Salvator inter nos*).

Interrogué sur ce que il comparoissoyt sans le bonnet verd en la teste, et la roue jaune en la plasse du cueur apparente en son vestement, suyvant les ordonnances eccleziasticques et roïalles, ledict al Rastchild nous ha exhibé lettres patentes de dispenses octroïées par nostre seigneur le Roy et recogneues par le senneschal de Touraine et de Poictou.

Puys nous a desclairé ledict juif, avoir pour la dame logiée en la mayson de l'hostellier Tortebras faict grand négoce, à elle vendeu chandeliers d'or à plusieurs branches mignonnement engravez; platz

d'argent vermeil; hanaps enrichiz de pierres, esmeraugdes et rubiz; avoir pour elle tiré du Levant numbre d'estoffes pretieulses, tapiz de Perse, soyeries et toilles fines; enfin, choses si magnificques que aulcune royne de la chrestienté ne pouvoyt se dire si bien fournie de joyaulx, et d'ustensiles de mesnaige; et que il estoyt, pour sa part, de trois cent mille livres tournoys repceues d'elle pour les raretez à l'apchat desquelles il se estoyt employé, comme fleurs des Indes, oyseaux, plumaiges, espices, vins de Grèce et dyamants.

Requis par nous juge, de dire s'il luy avoyt fourni aulcuns ingrédients de conjurations magiques, sang de nouveau-nez, grimoires et toutes choses generalement quelconques dont font usaige les sorcieres, lui donnant licence d'advouer son caz, sans que, pour ce, il soit jamays recherché, ni inquietté; ledict al Rastchild a juré sa foy hebraïcque de ne fayre aulcunement cestuy commerce. Puis, ha dict estre engarrié en trop haults intérests pour s'adonner à telles mièvreries; vu que il estoyt l'argentier de aulcuns très-puissants comme les marquis de Montferrat, roy d'Angleterre, roy de Chypre et Jérusalem, comte de Provence, Messieurs de Venice et autres gens d'Allemaigne; avoir à luy des galéasses merchantes de toutes sortes allant en Égypte, sous la foy du soudan, et estre en ung trafficq de choses pretieulses, d'or et d'argent qui l'amenoyt soubvent en la monnaye de Tours.

D'abundant, il ha dict tennir ladicte dame dont s'agit pour très-loïalle, femme natturelle, la plus doulce de formes et la plus mignonne qu'il ayt veue. Que, sur son renom d'esperit dyabolicque, mu par imagination farfallesque, et aussy pour ce qu'il estoyt feru d'elle, il luy avoyt, en ung jour où elle estoyt veufve, propousé d'estre son guallant, ce que elle avoyt bien voulu. Ores, quoique, de ceste nuictée, il se fust longtems sentu les os desjoints, et les reins conquassez, il ne avoyt poinct experimenté, comme aulcuns disoyent, que qui tumboyt une foys là n'en revenoyt poinct, et s'y fondoyt comme plomb en ung creuset d'alquemiste.

Puys ledict Salomon, auquel nous avons lairré la liberté, suyvant le sauf-conduict, maugré ce dire, lequel prouve d'abundant ses accointances avecque le dyable, pour ce que il ha esté sauf là où tous les christians succumboyent, nous ha soubmiz ung accord, au subject dudict démon. A sçavoir: que il faysoyt offre au Chapitre de la cathédrale de donner de ladicte apparence de femme, une ransson telle, si elle estoyt condamnée à estre cuicte vifve, que la plus haulte des tours de l'ecclize Sainct-Maurice de prezent en construction pourroyt se parachever.

Ce que nous avons notté pour, de ce, estre en tems opportun deslibéré par le Chapitre assemblé.

Et ha tiré le pied ledict Salomon sans vouloir indicquer son logiz, et nous ha dict pouvoir estre informé de la délibéracion du Chapitre par ung juif de la juiverie de Tours ayant nom Tobias Nathaneus.

Audict juif ha, paravant son partement, esté repprezenté l'Affriquain, que il ha recogneu pour estre le paige du desmon. Et ha dict les Sarrazins avoir coustume de desnuer ainsy leurs serfs pour les commettre à la guette des femmes, par ung anticque usaige, ainsi qu'il appert des historiens prophanes en l'endroict de Narsès, general de Constantinopolis et aultres.

L'endemain, après la messe, est pardevers nous comparue, en cinquiesme lieu, très-noble et inclyte dame de Croixmare. Laquelle ha juré sa foy ez Saincts Évangiles, et nous ha dict, avecque larmes, avoir miz en terre son fils aisné, mort par le faict de ses extravaguantes amours avecque ung desmon femelle. Lequel homme noble avait d'aage vingt-trois ans, estoyt parfaictement complexionné, très-viril, moult barbeu comme son deffunct père. Nonobstant sa grand mouelle, en nonante jours, avoyt petitement blesmi, ruyné par ses accointances avecque le succube de la Voye Chaulde suyvant le dire du menu populaire; et, que nulle avoyt esté sa materne aucthorité sur ce fils. Finablement, en ses darreniers jours, sembloyt-il quasiment ung paouvre ver seiché dont les mesnagières font la renconstre en ung coin alors que elles ballyent les salles du logis. Et toujours, tant que il eust force d'aller, alloyt se parachever de vivre chez ceste mauldicte où se vuydoyt aussi son espargne. Puys, alors que couchié en son lict, vid advenir son extresme heure, jura, sacra, menassa, dist à tous, à sœur, frère, et à elle, la mère, mille injures; s'esmutit au nez du chapellain; renia Dieu et voulsist mourir en damné; ce dont, du tout, fusrent navrez les serviteurs de la famille, qui, pour saulver son asme et la tirer de l'enfer ont fundé deux messes annuelles en la cathédrale. Puys, pour avoir sepulteure d'iceluy en terre saincte, la mayson de Croixmare s'est engagiée à donner au chapitre, durant cent ans, la cire des chappelles et de l'ecclize, au jour de Pasques fleuries. En fin de tout, sauf les maulvaises paroles entendeues par la reverende personne de Dom Louis Pot, relligieulx de Marmoustiers, venu pour assister, en son extresme heure, le dessus dict baron de Croixmare, ladicte dame afferme ne avoir oncques entendeu proférer aulcunes parolles au deffunct touchant le desmon qui le poignoyt.

Et se est retirée la noble et inclyte dame en grand ducil.

En sixiesme lieu, pardevers nous est comparue,

sur adjournement, Jacquette, dicte Vieux-Oing, souillarde de cuisine, allant ez logiz torcher les plats, demourant de prezent en la Poissonnerie, laquelle apprès avoir juré sa foy de ne dire aulcune chose que elle ne tinst pour vraye, a desclairé ce qui suyt. A sçavoir, que, ung jour, elle, estant venue en la cuysine dudict desmon, dont elle ne avoyt nullement paour pour ce que il souloyt ne se repaistre que de masles, elle avoyt eu loizir de voir au jardin, cestuy desmon femelle superbement vestu, marchant en la compaignie d'ung chevallier avec qui elle rioyt comme femme natturelle. Lors, elle avoyt recogneu en cestuy desmon la vraye ressemblance de la Moresque mise en relligion au moustier de Nostre-Dame de l'Esgrignolle, par le deffunct senneschal de Touraine et de Poictou, messire Bruyn comte de la Roche-Corbon, laquelle moricaulde avoyt esté lairrée au lieu et plasse de l'imaige de Nostre Dame la Vierge, mère de nostre benoist servateur, robbée par des Égyptiacques, environ dix-huit ans auparavant. En ce tems duquel, à cauze des troubles advenuz en Touraine, nul ne est record, ceste garse aagée de douze ans environ, fust saulvée du buscher où elle debvoyt estre cuicte, en recepvant le baptesme, et lesdicts deffunct et deffuncte senneschalle avoyent lors esté parrain et marraine de ceste fille de l'enfer. En cestuy tems, estant lavandière au couvent, elle qui tesmoigne, avoyt soubvenir de la fuyte que fist vingt moys apprès son entrée en relligion, ladicte Égyptiacque, si subtilement que jamays ne ha esté sceu par où, ne comment elle se estoyt desportée. Lors, par tous, fust existimé que, avecque l'ayde du desmon, elle avoyt vollé en l'aer, veu que, obstant les recherches, nulle trace de sa chevaulchée ne se trouvoyt dedans le moustier où chaque chose estoyt demourée en son ordre accoustumé.

Le sieur affricquain ayant esté reprezenté à ladicte souillarde, elle a dict ne l'avoir poinct veu, encore que elle en fust curieulze, pource que il estoyt commiz à la garde de l'endroict où s'esbattoyt la moresque avec ceulx que elle grugeoyt par le douzil.

En septiesme lieu, pardevers nous ha esté traduict Hugues du Fou, fils du sieur de Bridoré, lequel aagé de vingt ans ha esté miz ez mains de messire son père, soubs caution de sa seigneurie; et par luy reprezenté en ce pourchas, duquel il dépend pour estre duement atteint et convaincu d'avoir, assisté de pluzieurs mauvais garsons incogneus, assiegé la geole de l'archevesque et du chapitre et de s'estre bendés à destourber la force de la justice ecclezias-ticque en faisant esvader le desmon dont s'agit. Maugré son maulvais vouloir, avons commandé audict Hugues du Fou de tesmoigner veridicquement touchant les choses que il doibt sçavoir dudict desmon avecque lequel il est véhémentement repputé d'avoir accointance, luy objectant, qu'il s'en va de son salut et de la vie de ladicte demoniacque. Lequel, apprès serment, ha dict.

Je jure par mon salut esternel, et par les saincts Évangiles, cy prezentes soubz ma main, tennir la femme soubpçonnée d'estre ung desmon, pour ung ange, pour femme parfaicte, et plus encore d'asme que de corps; vivant en toute honnesteté; pleine de mignonneries et superfinesses d'amour; nullement maulvaise, ains génereuze, aydant moult les paouvres et souffreteulx. Je desclaire que je l'ay veue plourant de véritables larmes au trespas de mon amy le sire de Croixmare. Et, pource que, en ce jour, elle avoyt faict vœu à Notre-Dame-la-Vierge, de ne plus recepvoir à mercy d'amour des jeunes hommes nobles, trop foybles à son service, elle me ha constamment et avecque grand couraige dennié la jouyssance de son corps, et ne me ha octroïé que l'amour et possession de son cueur, dont elle me ha faict suzerain. Deppuys ce don gratieulx, obstant ma flamme croissante, ha demouré seulette en son logiz où j'ay despendu la plus grand part de mes journées, heureulx de la voir et l'entendre. Or, si mangioys-je bien, prest d'elle, partagiant l'aer qui entroyt en son gozier, la lumière qui esclairoyt ses beaulx yeulx, treuvant à ce mettier pluz de joye que n'en ont les seigneurs du paradiz. Esleue par moy, pour estre à toujours ma dame; choisie pour estre, un jour eschéant, ma colombe, ma femme et unicque amie; moy, paouvre fol, n'ai repceu d'elle aulcun à compte sur les joyes advenir; ains, au contraire, mille vertueulx advis : comme quoy debvoys acquérir renom de bon chevallier, devenir ung homme fort, beau, ne rien craindre fors Dieu; honnorer les dames, n'en servir qu'une; et les aymer en mémoyre d'icelle; puys, alors que seroys afforti par les travaulx de la guerre, si son cueur playsoit toujours au mien, en ce temps seullement, elle seroyt à moy, pour ce que elle sçauroyt m'attendre en m'aymant très-fort...

En ce disant, ha plouré le jeune sire Hugues; et ha, plourant, adjouxté :

Que, pensant à ceste gratieulse foyble femme dont les bras luy sembloyent nagueres trop mignons pour soubstenir le léger poids de ses chaisnes d'or, il ne avoyt sceu se contenir en songiant aux fers qui la meurdrissoyent, et aux mizères dont elle estoyt traitreuzement enchargiée; et que, de ce, estoyt venue sa rébellion. Et, qu'il avoyt licence de dire ses douloirs en face la Justice, pource que sa vie estoyt si bien liée à celle de ceste delitieulse maistresse et amye que le jour où il luy adviendroyt mal, il mourroyt pour le seur.

Et ha ledict jeune homme noble vociferé mille

aultres louanges dudict desmon, lesquelles tesmoignent la vehemente envousterie pratticquée à son esguard, et preuvent d'abundant la vie abominable, immunde, incurable, et les frauduleulses sorcelleries auxquelles il est prezentement soubmiz, ce dont jugera nostre seigneur l'archevesque, à ceste fin de saulver, par exorcismes et pénittences, ceste jeune asme des piéges de l'enfer si le dyable ha esté trop avant en icelle.

Puys, avons remis ledict jeune homme noble ez mains du noble seigneur son père, apprès que par ledict Hugues ha esté recogneu l'Affricquain estre le serviteur de l'accuzée.

En huictiesme lieu, devant nous, ont, en grand honneur, amené les estaffiers de nostre seigneur l'archevesque, TRÈS-HAULTE ET REVERENDE DAME JACQUELINE DE CHAMPCHEVRIER, ABBESSE DU MOUSTIER DE NOSTRE DAME, soubz l'invocation du Mont-Carmel, au goubvernement de laquelle ha esté soubmize, par le feu sieur senneschal de Touraine, père de monseigneur le comte de la Roche-Corbon, prezentement avoué dudict couvent, l'Égyptiacque, nommée sur les fonts du baptesme, Blanche Bruyn.

A ladicte dame abbesse, avons argumenté sommairement la prezente cauze où il s'en va de la saincte ecclize, de la gloire de Dieu, de l'heur esternel des gens de ce dioceze, affligez d'ung desmon, et aussy de la vie d'une créature qui, possible, seroyt du tout innocente. Puys, la cauze élabourée, avons requiz ladicte seigneure abbesse de tesmoigner ce qui estoyt à sa cognoissance sur la disparition magicque de sa fille en Dieu, Blanche Bruyn, espouzée par nostre Saulveur, soubz le nom de sœur Claire.

Lors, ha dict la très-noble, très-haulte et très-puissante dame abbesse ce qui suit.

La sœur Claire, d'origine à elle incogneue, ains soubpçonnée d'estre de père et de mère héréticques et gens ennemys de Dieu, avoir esté vrayment mise en relligion au Moustier dont le goubvernement luy estoyt canonicquement escheu, maugré son indignité. Ladicte sœur avoir fermement accomply son noviciat et faict ses vœux suyvant la saincte règle de l'Ordre. Puys, les vœux dicts, estre cheue en grand tristesse et avoir moult blesmi. Par elle abbesse, interroguée sur sa maladdie melancholliéuse, avoyt esté respondeu par ladicte sœur avecque larmes, que elle ne en sçavoyt aulcunement la cauze; que, en elle, s'engendroyent mille et ung plours de ne plus se sentir ses beaulx cheveulx en la teste; que, en oultre de ce, avoyt soif d'aer, ne pouvoyt rezister à ses envies de saulter ez arbres, grimper, faire ses tourdions suyvant les usaiges de sa vie à plein ciel; que elle passoyt ses nuicts en larmes, resvant aux forests soubz la feuillée desquelles jadys elle couchioyt; et, en remembrance de ce, elle abhorroyt la qualité de l'aër claustral qui gehennoyt son respirouère; que en dedans d'elle, sourdoyent des vapeurs maulvaises; et que, par foys, elle estoyt interieurement dibvertie en l'ecclize par des pensers qui lui faysoyent perdre contenance. Lors ai rebattu la paouvrette des saincts enseignements de l'ecclize, luy ay remiz en mémoyre le bonheur esterne dont les femmes sans pesché jouyssoyent en paradiz, et combien estoyt transitoire la vie d'icy bas, et certaine la bonté de Dieu; lequel, pour aulcunes liesses amères perdeues, nous guardoyt ung amour sans fin. Maugré ces saiges advis maternels, l'esprit maulvais ha persisté en ladicte sœur. Et, toujours resguardoyt-elle le feuillaige des arbres, les herbes des prées par les fenestres de l'ecclize pendant les offices et temps des prières; puys, s'obstinoyt à paslir comme linge par malice à ceste fin de demourer couchiée en son lict; puis, aulcunes fois courattoyt par le cloistre comme chievre desliée du picquet. Finablement, ha maygri, perdeu sa beauté très-grande, et est tournée en ung rien. Or, en ceste estrif, nous l'abbesse, sa mère, redoubtant la voir mourir, par nous fust mize en la salle aux maladdes. Par ung mattin d'hyver, ladicte sœur ha fuy sans lairrer aulcuns vestiges de ses pas, sans bris de portes, ni locquets desmanchez, ni croizées ouvertes, ni quoy que ce soit, où son passaige fust attesté : adventure espouventable, laquelle fust existimée avoir eu lieu par le secours du desmon, qui la gehennoyt et tormentoyt. Au demourant, fust conclud par les aucthoritez de l'ecclize metropolitaine, que ceste fille d'enfer avoyt eu mission de dibvertir les nonnes de leurs sainctes voyes, et tout esblouy de leur belle vie, estoyt rattournée par les aers, au sabbat des sorciers qui l'avoyent lairrée par mocquerie de nostre sainte relligion, en la plasse de la vierge Marie.

Ayant dict, la dame abbesse ha esté en grand honneur, et suyvant l'ordonnance de N. S. archevesque, accompaignée jusqu'au moustier du Mont-Carmel.

En neufviesme lieu, devers nous, est venu, sur citation à luy donnée, Joseph, dit Leschalopier, changeur, demourant en amont du pont, à l'enseigne du Besant d'or, lequel, apprès avoir juré sa foy catholicque de ne rien dire aultre chose que le vray, sceu par luy touchant le proccez devant le tribunal ecclézíasticque, ha tesmoigné comme suyt :

Je suys ung paouvre père, moult affligé par la sacrée voulenté de Dieu. Paravant la venue du succube de la voye Chaulde, je avoys pour tout bien, ung fils beau comme ung homme noble, sçavant comme ung clerc, ayant faict des voïages plus de douze en païs estranges; au demourant, bon catholicque; se tennant à l'escart des aiguillons de l'amour, pource que, il refroignoyt au mariaige, se voyant le baston

de mes vieulx jours, l'amour de mes yeulx et la resjouissance constante de mon cœur. Ce estoyt ung fils dont ung roi de France eust esté fier, ung bon et couraigeux homme, la lumière de mon négoce, la joye de mon toit; et, en fin de tout, une richesse inestimable, vu que je suys seul en ce munde, ayant eu le maulvais heur de perdre ma compaigne et d'estre trop vieil pour fayre ung aultre moy-mesme. Or, monseigneur, ce threzor sans pair me ha esté prins et miz en l'enfer par le desmon. Oui, seigneur juge, alors que, par luy ha esté veue ceste guaisne a mille couteaulx, ceste dyablesse en qui tout est atelier de perdition, joincture de liesse, délectation et que rien ne peut assouvir, mon paouvre enfant s'empestra dedans la glue de son amour, et deppuys ne vesquit qu'entre les colomnes de Vénuz, et n'y vesquit pas ung long tems, pour ce qu'en ce lieu gist si grand chaleur que rien ne désaltère la soif de ce goulphre quand mesme vous y boutteriez les germes du munde entier. Las, doncques, mon paouvre garson, son escarcelle, ses esperances generatifves, son heur esterne, tout luy, plus que luy s'est engoulphré en ce pertuis comme ung grain de mil en la gueulle d'ung taure. Par ainsy, devenu vieulx orphelin, moy qui parle, n'auray plus d'aultre joye que de voir cuire ce desmon nourri de sang et d'or, ceste Arachné qui ha entortillé, sugé plus d'hymenées, plus de familles en herbe, plus de cueurs, plus de chrestiens qu'il n'y ha de ladres en toutes les ladreries de la chrestienté. Bruslez, tourmentez ceste ghoule, ce vampire qui paist des asmes; cette nature tigre qui boit du sang; ceste lampe amoureulse où bout le venin de toutes les vipères. Fermez ceste abyme où ung homme ne peut trouver de fund... J'offre mes denniers au Chapitre pour le buscher, et mon bras pour y boutter le feu. Veillez, seigneur juge, à bien dettenir ce dyable vu que elle ha feu plus flambant que tous aultres feux terrestres, elle ha tout le feu de l'enfer en son giron, la force de Samson en ses cheveulx, et apparences de musicques célestes en la voix. Elle charme, pour tuer le corps et l'asme en ung coup; elle soubrit, pour mordre; elle bayse, pour dévorer; brief, elle engiponneroyt ung sainct et luy feroyt renier Dieu. Mon fils, mon fils! Où est, à ceste heure, la fleur de ma vie, fleur couppée par ceste estuy féminin comme par cizeaulx. Ha seigneur, pourquoy m'avoir appelé! Qui me rendra mon fils dont l'asme ha esté absorbée par ung ventre qui donne la mort à tous et la vie à aulcun? Le dyable seul fraye et n'engendre poinct. Cecy est mon tesmoignaige que je prie maistre Tournebousche, d'escripre sans obmettre ung iota; puis m'en bailler ceddule pour que je le dise à Dieu tous les soirs en mes prières à ceste fin de toujours faire crier à ses aureilles le sang de l'innocence, et obtenir de sa mizericorde infinie le pardon de mon fils.

Suyvent vingt et sept aultres dires, dont la transcription en leur vraye objectivité, et en toutes leurs qualitez d'espace, seroyt prou fastidieulse, tireroyt moult en longueur, et dibvertyroit le fil de ce curieulx pourchas; hystoire qui, selon les préceptes anticques, doict aller droict au faict comme ung taureau en son office principal. Et doncques, vécy, en peu de motz, la mouelle de ces tesmoignaiges.

Par ung grand numbre de bons christians, bourgeoys, bourgeoyses, habitants de la noble ville de Tours, fust dict : ce desmon avoir faict tous les jours, nopces et festins roïaux; ne jamais avoir esté veue en aulcune ecclize; avoir mauldict Dieu; s'estre mocquée de ses presbtres, ne s'estre signee en aulcun lieu; parler tous les languaiges de la terre, ce qui ne ha esté octroïé par Dieu qu'aux saincts apostres; avoir esté maintes fois renconstrée par les champs, montée sur ung animal incogneu, lequel alloyt devant les nuées; ne point vieillir et avoir le visaige toujours jeune; avoir deslié sa ceincture pour le père et le fils en ung mesme jour, disant que sa porte ne peschoyt poinct; avoir de visibles influences malignes qui fluoyent d'elle pour ce que ung talmellier assis en son bancq à sa porte, l'ayant aperceu ung soir, repceut telle halenée de chaulde amour, que, rentrant, s'estoyt miz au lict, avoyt, en grand raige, beliné sa mesnagière et fust trouvé mort l'endemain, besoignant toujours; que les vieulx hommes de la ville alloyent despendre le demourant de leurs jours et de leurs escuz à son ouvrouer, pour gouster la joye des peschez de leur jeunesse, et que ils mouroyent comme mousches, tous à contre fil du ciel, et que aulcuns mourants, noircissoyent comme des maures; que ce desmon ne se lairroyt poinct voir à disner, ni à déjeusner, ni à soupper, ains mangioyt seule pource qu'elle vivoyt de cervelle humaine; que plusieurs l'avoyent veu, durant la nuict, aller ez cimetières, y gruger de jeunes morts pource que elle ne pouvoyt assouvir aultrement le dyable qui trépignoyt dedans ses entrailles, et s'y demenoyt comme ung oraige; et que, de là venoyent les bauracineulx, ascres, mordicants, nitreulx, lancinants, précipitants, et dyabolicques mouvements, estrainctes, tourdions d'amour et de voluptez, d'où pluzieurs hommes revenoyent bleuis, tordeus, mordeus, desbifez, conquassez; et que, deppuys la venue de notre Saulveur, qui avoyt emprizonné le maistre dyable au corps des goretz, aulcune beste maligne n'avoyt été veue en aulcun lieu de la terre, si malfaisante, si veneneulse, gryphante; et tant, que si on gettoyt la ville de Tours en ce champ de Vénuz, elle s'y transmuteroyt en grayne de cittés, et cestuy desmon l'avalleroyt comme fraize.

Puys mille aultres dires, propous et dépozitions d'où sourdoyt en toute claireté, la génération infernale de ceste femme, fille, sœur, aïeule, espouze, garsette ou frère du dyable; oultre les preuves abundantes de sa malfaysance et des calamitez espandues par elle en toutes les familles. Et, si licence estoyt donnée de les mettre icy conformément au roolle conservé par le bonhomme auquel en est deue la descouverte, sembleroyent ung eschantillon des cris horrificques que poulsèrent les Égyptiacques au jour de la septiesme playe. Aussi ce verbal ha-t-il faict grand honneur à Messer Guillaume Tournebousche, par lequel en sont quottez tous les caïers.

En la dixiesme vacquation, fust ainsi clous ceste enqueste arrivée en sa maturité de preuves, guarnie de tesmoignaiges authenticques, suffisamment engrossée de particularitez, complainctes, interdicts, contredicts, charges, assignacions, recolements, confessions publicques et particulières, jurements, adjournements, comparitions, controverses auxquels debvoyt respondre le desmon. Aussy, disrent partout les bourgeoys que, fust-elle reallement dyablesse, et munie des cornes intérieures mussées en sa natture avec lesquelles elle beuvoyt des hommes et les brizoyt, ceste femme debvoyt nager longtems en ceste mer d'escripteures, paravant d'atteindre, saine et saulve, l'enfer.

CHAPITRE DEUXIESME.

COMMENT FEUT PROCCEDDÉ EN L'ENDROICT DE CETTUY DESMON FEMELLE.

II.

✠

In nomine patris, et filii, et spiritûs sancti, amen.

L'an de nostre Seigneur, mil deux cent septante et ung, par-devant nous, Hiérosme Cornille, grant pénittencier, juge ecclézíasticque, à ce, commis canonicquement, sont comparus :

Le sire Philippe d'Ydré, baillif de la ville, cité de Tours et province de Touraine, demourant en son ostel, rue de la Rostisserie, en Chasteauneuf;

Maistre Jehan Ribou, Prevost de la confrairie et maistrise des Drappiers, demourant sur le quay de Bretaingne, à l'imaige de Saint-Pierre-ez-liens;

Messire Antoine Jahan, Eschevin, chief de la confrairie des Changeurs, demourant sur la plasse du pont, à l'imaige de Saint-Marc-comptant-des-livres-tournoys;

Maistre Martin Beaupertuys, capittaine des archiers de la ville, demourant au chasteau;

Jehan Rabelays, goildronneur de navires, faysant batteaulx, demourant au port de l'isle Saint-Jacques, thrésorier de la confrairie des Mariniers de la Loire;

Marc Jérosme dict Maschefer, chaussettier, à l'enseigne de Saincte-Sébastienne, prézident des Prudhommes;

Et Jacques dict de Villedomer, maistre cabaretier, vigneron, demourant en la grande rue, à la Pomme de Pin.

Auquel, sire d'Ydré, baillif, et auxquels bourgeoys de Tours, avons leu la requeste suyvante, par eulx escripte, signée et deslibérée pour estre mize soubz les yeulx du tribunal ecclézíasticque.

REQUESTE.

Nous soubssignez, tous bourgeoys de Tours, sommes venuz en l'ostel de nostre seigneur le sire d'Yvré, baillif de Touraine, en l'absence de nostre Maire, et l'avons requis d'entendre nos plainctes et quérimonies sur les faicts ensuyvants dont nous nous portons forts devant le tribunal de l'archevesque, juge des crimes ecclézíasticques, auquel doibt estre deféré le pourchas de la cauze que nous exposons.

Deppuys ung long tems, est venu en ceste ville, ung maulvais desmon soubs visaige de femme, laquelle demoure en la coulture Sainct-Estienne, dedans la maison de l'hostellier Tortebras, size en la censive du chapitre, et soubz la jurisdiction temporelle du domaine archiépiscopal. Laquelle femme estrangière fait le mettier de fille de joye en fasson proditoire, abusive, et en telle empirance de malfassons que elle menasse de ruyner la foy catholicque en ceste ville pource que ceulx qui vont à elle, en reviennent l'asme perdeue de tout poinct, refuzent l'assistance de l'ecclize, avecque mille scandaleulx discours.

Ores, considérant que ung grand numbre de ceulx qui s'adonnent à elle, sont morts; et que, advenue en nostre ville sans aultres biens que sa natture, elle ha, suyvant la clameur publicque, des richesses infinies, threzors roïaulx dont l'acquest est véhémentement soubpçonné de sorcellerie, ou sinon de volz commiz à l'ayde des attraits magicques de sa personne supernatturellement amoureulse;

Considérant que il s'en va de l'honneur et sécurité de nos familles; que jamays en ce païs ne s'est veu femme folle de son corps, ou fille d'amour, faisant avecque tel détriment, sa besoigne de galloise, et menassant si apertement et asprement la vie, les espargnes, les mœurs, chasteté, relligion, et le tout des habitants de ceste ville;

Considérant que besoing est d'une enqueste de sa personne, de ses biens, et de ses desportements,

à ceste fin de verifier si ces effects de l'amour sont légittimes et ne proccèdent poinct, ainsi que le desmontrent ses gestes, d'ung maléfice de Sattan, lequel viend soulvent visitter la chrestienté soubz forme femelle, ainsy qu'il appert des livres saincts, où il est dict que nostre benoist Saulveur fust emporté jus ung mont d'où Lucifer ou Astaroth luy monstra de fertilles dommaines en Judée, et que, en pluzieurs endroicts, ont esté veues des succubes ou desmons, ayant visaige de femme, lesquels ne voulant poinct rattourner en enfer; et, guardant en eulx ung feu insatiable, tentent de se rafreschir et substanter en aspirant des asmes;

Considérant que au caz de ladicte femme se renconstrent mille tesmoignaiges de dyablerie dont aulcuns habitants parlent ouvertement; et que il est utile pour le repos de ladicte femme que la chose soit vuydée à ceste fin qu'il ne soit poinct couru sus par aulcunes gens ruynez par le train deses maulvaisetiez;

A ces cauzes, nous supplions qu'il vous plaize soubsmettre à nostre seigneur spirituel, père de ce diocèze, le très-noble et sainct archevesque Jehan de Montsoreau, les douloirs de ses ouailles affligéez, à ceste fin qu'il y advize.

En ce faysant, vous remplirez les debvoirs de vostre charge; ainsy que nous, celuy de servateurs de la sécurité de ceste ville, chascun suyvant les choses dont il ha cure en son quartier.

Et avons signé le prezent, l'an de nostre seigneur, mil deux cent septante et ung, le jour de tous les saincts après la messe.

Maistre Tournebousche ayant parachevé la lecture de ceste requeste; par nous, Hiérosme Cornille, ha esté dict aux requérants:

Messires, aujourd'huy, persistez-vous dans ces dires; havez-vous preuves aultres que celles venues à nostre cognoissance, et vous engaigez-vous à soubstenir la véritté de cecy devant Dieu, devant les hommes, et devant l'accuzée?

Tous, fors maistre Jehan Rabelays ont perseveré dans leur créance, et le dessus dict Rabelays ha soy rettiré du pourchas disant tennir ladicte moresque pour femme natturelle, pour une bonne gouge qui n'avoyt aultre deffault que de conserver une très-haulte température d'amour.

Doncques, nous, juge commiz, après meure deliberacion, avons treuvé matière à suyvre sur la requeste desdicts bourgeoys, et ordonnons qu'il sera proccédé à l'enconstre de la femme mize en la geôle du chapitre, par toutes voyes de droict, escriptes ez canons et ordonnances *contrà dæmonios*.

Ladicte ordonnance, commutée en assignation, sera publiée par le crieur de la ville en tous les quarroys, et à son de trompe, à ceste fin d'estre cognoeue de tous, et pour ce que ung chascun tesmoigne suyvant sa conscience, puisse estre confronté avecque ledict desmon; et en fin de tout, ladicte accuzée estre pourveue d'ung deffenseur suyvant les usaiges; puis, les interroguations et le proccez estre congrument faicts.

Signé, Hiérosme Cornille.

Et plus bas,

Tournebousche.

✠

In nomine patris, et filii, et spiritûs sancti, amen.

L'an de N. S. mil deux cent septante et ung, le dixiesme jour de febvrier, après la messe, par ordonnance de nous Hierosme Cornille, juge ecclezias-ticque, ha esté tirée de la geôle du chapitre et amenée devers nous la femme prinse en la maison de l'hostellier Tortebras, située sur le domaine du chapitre de la catthédrale Sainct-Maurice, et par ainsy subjecte de la justice temporelle et seigneurialle de l'archevesché de Tours, oultre que, suyvant la nature des crimes à elle imputez, elle est soubmize au tribunal et relesve de la justice ecclezias-ticque, ce que nous lui avons faict cognoistre à ceste fin que elle n'en ignore.

Puys, après lecture serieulse, entière, et bien comprinse par elle: en prime lieu, de la requeste de la ville; puis, des dires, plaintes, accusations et proccédures qui se trouvent escriptes en vingt-deux caïers par maistre Tournebousche, et sont cy-dessus relattez; nous avons, soubs l'invocation et l'assistance de Dieu et de l'ecclize, advizé à querir la véritté, d'abord par interroguatoires faictes à ladicte accuzée.

En prime interroguation, avons requis ladicte de nous dire en quel païs ou ville avoyt prins naissance? Par elle qui parle, ha esté dit: en Mauritanie.

Puis, nous sommes enquis si elle avoyt ses père et mère ou aulcuns parents? Par elle qui parle, ha esté respondeu qu'elle ne les avoyt jamais cogneus.

Par nous ha esté requize de déclairer quel nom estoyt le sien? Par elle qui parle, ha esté dict: Zulma en langue arabe.

Par nous ha esté demandé pourquoy parloyt-elle nostre languaige? Par elle qui parle, ha esté dict: pource que elle est venue en ce païs.

Par nous ha esté demandé: En quel tems? Par elle qui parle, ha esté dict: environ douze ans.

Par nous ha esté demandé, en quel aage lors estoyt-elle? Par elle qui parle, ha esté dict: quinze ans, ou peu s'en fault.

Par nous ha esté dict : doncques vous recognoissez avoir vingt et sept années? Par elle qui parle, ha esté dict : ouy.

Par nous ha esté dict à elle que elle estoyt doncques la Mauresque trouvée en la niche de madame la Vierge, puis baptizée par l'archevesque, tenue sur les fonts par le feu seigneur de la Roche-Corbon et la demoyzelle d'Azay son espouze; puys, mize par eulz en relligion au moustier du Mont-Carmel, où par elle auroyent esté faicts vœux de chasteté, paouvreté, sitence et amour de Dieu, soubs la divine assistance de Saincte Claire. Par elle qui parle, ha esté dict : cela est vray.

Par nous lui a esté demandé si lors elle tennoyt pour évidentes les desclairacions de la très-noble et inclyte dame abbesse du Mont-Carmel, et aussy le dire de la Jacquette, dicte Vieux-Oing, souillarde ez cuisines. Par elle qui parle, ha esté dict : leurs parolles estre vrayes pour la plus grand part.

Lors, par nous lui a esté dict : doncques vous estes chrestienne? Et, par elle qui parle, ha esté respondeu : ouy, mon père.

En ce moment, par nous ha esté requize de faire le signe de la croix, et de prendre eaue benoiste, en ung benoistier, miz par Guillaume Tournebousche jouxte sa main; ce que ayant faict, et par nous ayant esté veu, ha esté admiz comme ung faict constant que Zulma la Mauritaine, dicte en nostre pays Blanche Bruyn, moynesse du Moustier soubs l'invocquation du Mont-Carmel, y nommée sœur Claire et soubpçonnée estre une faulse apparence de femme soubs laquelle seroyt ung desmon, ha, en nostre prezence, faict acte de relligion, et recogneu par ainsy la justice du tribunal ecclezias-ticque.

Lors, par nous luy ont esté dictes ces parolles : Ma fille, vous estes vehementement soupbçonnée d'avoir eu recours au dyable en la mannière dont vous estes issue du couvent, laquelle ha esté supernatturelle de tout poinct. Par elle qui parle, ha esté dict : avoir, en ce temps, naturellement gaigné les champs par l'huys de la rue, apprès vespres, soubs la robbe de dom Jehan de Marsilis, visiteur du Moustier, lequel l'avoyt logiée, elle qui parle, en ung taudis à luy, siz en la ruelle du Cupidon, proche une tour de la ville. Puys, là, ce dict presbtre avoyt, à elle qui parle, longuement et très-bien apprins les douceurs de l'amour dont, elle qui parle, estoyt lors, de tout poinct, ignorante; auxquelles douceurs elle avoyt moult prins goust, les treuvant de bel usaige. Puys le sire d'Amboyse, l'ayant aperceue, elle qui parle, à la croizée de ce retraict, avoyt esté feru pour elle d'ung grand amour. Lors, elle qui parle, l'ayant, de bon cueur aymé plus que le moyne, s'estoyt enfuie du bouge, où la dettenoyt au prouffict de son plaizir, Dom Marsilis. Et lors, elle estoyt allée, en grand erre, à Amboyse, chastel dudict seigneur où elle avoyt eu mille passe-tems, la chasse, les dances et beaulx vestements de royne. Ung jour, le sire de la Roche-Pozay, ayant esté convié par le sire d'Amboyse à venir gobelotter et se resjouir, le Baron d'Amboyse l'avoyt faict voir, elle qui parle, à son inseu, alors que elle sortoyt nue du bain. Ores, à ceste veue, ledict sieur de la Roche-Posay estant tumbé de hault mal d'amour pour elle qui parle, avoyt l'endemain desconfict en combat singulier le sire d'Amboyse; et, par grand violence, maugré ses pleurs, l'avoyt, elle, emmenée en Terre Saincte, où, elle qui parle, avoyt menné la vie des femmes bien aymées, et tenues en grand respect à cauze de leurs beaultez. Puys, apprès force adventures, estoyt, elle qui parle, revenue en ce pays, maugré ses apprehensions de maulvais heur, pource que tel estoyt le vouloir de son seigneur et maistre le baron de Bueil, lequel se mouroyt de poyne ez païs asiaticques et deziroyt revoir son manoir patrial. Ores, luy avoyt, à elle qui parle, promiz de la saulver de tout estrif. Lors, elle qui parle, avoyt eu foy et créance en luy, d'aultant que elle l'aymoit très-fort. Ains, à son arrivée en ce pays le sire de Bueil fust prins de maladdie, et trespassa desplourablement sans fayre aulcuns remeddes, maugré les ferventes requestes que lui avoyt adressées, elle qui parle, ains sans succès pource qu'il haïssoyt les physiciens, maistres myrrhes et apothecayres; et que cecy estoit toute la véritté.

Lors par nous a esté dict à l'accuzée que elle tennoyt par ainsy pour vrays les dires du bon sire Harduin et de l'hostellier Tortebras. Par elle qui parle, ha esté respondeu, que elle les recognoissoyt pour évidents pour la plus grand part, et aussy pour maulvais, calumnieux et imbécilles en aulcuns endroicts.

Lors par nous ha esté requize l'accuzée de desclairer si elle avoyt eu amour et copulation charnelle avecque tous les hommes nobles, bourgeoys et aultres dont tesmoignent les plaintes et desclairations des habittants. A quoy, par elle qui parle ha esté respondeu très-effrontément : Amour, ouy; mais copulation, je ne sçais.

Par nous, lors lui a esté dict que tous estoyent morts par son fait. Par elle qui parle, ha esté dict : que leur mort ne sçauroyt estre son faict, pource que toujours se refusoyt à eulx, et tant plus les fuyoyt, tant mieulx venoyent-ils; et la sailloyent, elle qui parle, avecque raiges infinies; et alors, que, elle qui parle, estoyt par eulx prinse, bien y alloyt-elle de tout son mouvement à la grâce de Dieu, pource que elle sentoyt des joyes à nulles autres pareilles en ceste chose. Puys, ha dict, elle qui parle,

advouer ses secrets sentiments unicquement pource que, par nous, elle estoyt requize de dire la véritté de toust; et que, elle qui parle, redoubtoyt moult les gehennements des tortionaires.

Lors, par nous, luy ha esté demandé de nous respondre à peine de tortures, en quel penser estoyt-elle, alors que ung homme noble mouroyt par suitte de ses accointances avecque elle. Lors, par elle qui parle, ha esté respondeu : que elle demouroyt toute melancholliеuse, et vouloyt se deffaire; prioyt Dieu, la Vierge et les Saincts de la recepvoir en paradiz, pource que jamays, elle qui parle, n'avoyt faict renconstre que de beaulx et bons cueurs en lesquels n'estoyt nul vice; et, que elle tumboyt, les voyant morts, en grand tristifications, se cuydoyt une créature malfaisante, ou subjecte d'un maulvais sort que elle communicquoyt comme peste.

Lors, par nous ha esté requize de dire où se faysoyent ses oraizons. Par elle qui parle, ha esté dict, que elle prioyt en son oratouère, à genouilz devant Dieu qui selon l'Évangile voit, entend tout et rezide en tous lieux.

Lors, par nous, ha esté demandé pourquoi elle ne frequentoyt poinct les ecclizes ni les offices et festes A ce, par elle qui parle, ha esté respondeu : que ceulx qui venoyent pour l'aimer avoyent esleu les jours feriez pour s'esbattre, et que, elle qui parle, faysoyt tout à leurs voulentez.

Par nous lui a esté remonstré chrestiennement que, par ainsy, elle estoyt en soubmission des hommes plus que des commandements de Dieu. Lors par elle qui parle, ha esté dict : que pour ceulx qui la bien aymoyent, elle qui parle, se seroyt gettée en buschers ardents, n'ayant oncques suyvi en son amour aultre cours que celui de sa natture; et, pour le monde poisant d'or, elle qui parle, n'eut presté ni son corps ni son amour à ung roy que elle n'eust point aymé de cueur, de piés, de teste, de cheveulx, de front, et de tout poinct. Brief, que, d'abundant, elle qui parle, n'avoyt jamais faict acte de galloise en vendant ung seul brin d'amour à ung homme que elle n'eust poinct esleu pour sien. Et, que cil qui l'avoyt tennue en ses bras une heure, ou l'avoyt baysée ung petit en la bousche, la possédoyt, elle qui parle, pour le demourant de ses jours.

Lors par nous ha esté requize de dire d'où proccédoyent les joyaulx, platz d'or, argent, pierres pretieulzes, meubles roïaulx, tappiz, *et cœtera,* vallant deux cent mille doublons, suyvant expertize treuvée en son logiz, et remiz en guarde du threzorier du chapitre. Par elle qui parle, ha esté dict : que, en nous, elle plassoyt tout son espoir, aultant qu'en Dieu mesme; mais que, elle qui parle, n'ozoyt respondre à cecy pour ce qu'il s'en alloyt des plus doulces choses de l'amour, dont elle qui parle, avoyt toujours vescu.

Puis interpellée de rechef, ha dict, elle qui parle : que si, nous juge, cognoissions en quelle faveur, elle qui parle, tennoyt celuy que elle aymoit; en quelle obedience, le suyvoyt par toute voye bonne ou maulvaise; en quelle estude luy estoyt soubmize; avec quel bonheur elle escouttoyt ses dezirs, aspiroyt les sacrées parolles desquelles sa bousche la gratifioyt; en quelle adoration avoyt sa personne; nous mesme, vieulx juge, cuyderions comme ses bien-aymez, nulle somme ne pouvoir payer ceste grand affection apprès laquelle courent tous les hommes. Puis, ha dict, elle qui parle, n'avoir jamais, de nul homme aymé par elle, sollicité nul prézent, ni guerdon; et que elle demouroyt parfaitement contente de vivre en leur cueur; que elle s'y rouloyt avecque des plaizirs intarissables et ineffables, se trouvant riche de ce cueur plus que de tout; et ne songioyt à rien aultre chose qu'à leur rendre plus de joye et bonheur, que elle n'en recepvoyt d'eulx. Mais obstant les deffenses itératives de elle qui parle, ses amoureulx se bendoyent à toujours la gratieulzement mercier. Tantost l'ung venoyt, à elle qui parle, avecque ung fermail de perles disant : — Vécy pour monstrer à ma mie que le sattin de sa peau ne me paroissoyt pas à faulx plus blanc que perles! Et le mettoyt au cou de elle qui parle, en la baysant bien fort. Elle qui parle, se choleroyt de ces follies, ains ne pouvoit reffuzer de conserver ung joyau qui leur faysoyt plaizir à voir là où ils le mettoyent sur elle. Ung chascun avoyt phantaisie diverse. Tantost, ung aultre aymoyt à deschirer les vestements pretieulx, dont, elle qui parle, se couvroyt pour lui agréer. Puis ung aultre à la vestir, elle qui parle, de saphirs aux bras, aux jambes, au col, ou en ses cheveulx. Cestuy à l'estendre ez tappiz, en de longs linceulz de soye ou veloux noir, et demouroyt des jours entiers en ecstase des perfections d'elle qui parle, à qui les choses dézirées par ses amoureulx donnoyent plaizirs infinis, pource que ces choses les faisoyent tout ayses. Puys, ha dict elle qui parle, que, comme nous ne aymons rien tant que nostre plaisir et voulons que tout esclatte en beaulté, harmonie, au dehors comme en dedans du cueur; alors, tous soubhaittoyent voir le pourpris habitté par elle qui parle, aorné des plus belles choses; et, en ce penser tous ses amoureulx se playsoyent aultant que elle à y respandre l'or, la soye et les fleurs. Or, vu que ces belles choses ne guastoyent rien, elle qui parle, n'avoyt nulle force ni commandement pour empêcher ung chevallier ou mesme ung riche bourgeoys dont elle estoyt aymée de faire à sa voulenté; et, par ainsy, se trouvoyt contrainte d'en recepvoir perfums pretieulx et aul-

tres satisfactions dont, elle qui parle, estoyt affolée. Et que telle estoyt la source de ces platz d'or, tappiz et joyaulx prins chez elle par les gens de justice.

Cy finist la prime interroguation faicte à ladicte sœur Claire, soubpçonnée d'estre ung desmon, pource que nous juge, et Guillaume Tournebousche avoyent trop grand fatigue d'entendre la voix de ladicte en leurs aureilles, et se treuvoyent l'entendement brouillé de tout poinct.

Par nous juge, ha esté assigné le secund interroguatoire à trois jours d'huy pour estre chercheez les preuves de l'obsession et prezence du desmon au corps de la dessus dicte; laquelle, suyvant le commandement du juge, ha esté réintégrée en sa geôle soubs la conduicte de maistre Guillaume Tournebousche.

✠

In nomine patris, et filii, et spiritûs sancti, amen.

Le troiziesme jour ensuyvant dudict moys de febvrier, pardevers nous, Hiérosme Cornille *et cœtera,* ha esté traduicte la sœur Claire, cy-dessus nommée, à ceste fin d'estre interroguée sur les faicts et gestes à elle imputez, et d'iceulx convaincue.

Par nous juge ha esté dict à la comparue : que, vu les diverses responses par elle données aux interroguats qui précèdent, il constoyt que oncques ne fust au pouvoir d'une simple femme, encore qu'elle fust authorizée, si telles licences estoyent baillées, à menner la vie de femme folle de son corps faysant plaizir à tous, de praticquer tant de morts et accomplir envousteries si parfaictes sans l'assistance d'ung especial desmon logié en son corps et auquel l'asme auroyt esté vendeue par ung pacte especial. Doncques, il estoit apertement desmontré que soubz son apparence gist et se mouve ung desmon autheur de ces maulx, et que elle estoyt prezentement sommée de desclairer en quel aage, elle avoyt repceu cestuy desmon; advouer les conditions attermoyées entre elle et luy; puis, dire la veritté sur leurs communs malefices. Par elle qui parle, ha esté resparti, que elle vouloyt respondre, à nous homme, comme à Dieu qui doibt estre nostre juge à tous. Lors, ha prettendu elle qui parle, n'avoir jamays veu le desmon, ne luy avoir poinct parlé, ne aulcunement soubhaité le voir; ne poinct avoir faict mettier de courtizane pource que, oncques, elle qui parle, n'avoyt praticqué les délices de toute sorte qu'invente l'amour, aultrement que meue par le plaizir que le créateur souverain avoyt miz en ceste chose, et y avoir toujours esté incittée, elle qui parle, plus par dezir d'estre doulce et bonne au chier seigneur aymé par elle, que par ung vouloir incessamment trepignant. Mais que si tel avoyt esté son vouloir, elle qui parle, nous supplioyt de songier que elle estoyt une paouvre fille affricquaine, en laquelle Dieu avoyt miz ung sang très-chauld, et, en son pensouère, si facile entendement des delices amoureuzes, que alors que ung homme la resguardoyt, elle sentoyt ung grand esmoy en son cueur; puys, que, si par dezir d'accointance, ung amoureulx seigneur la touschoyt, elle qui parle, en aulcun endroict du corps, en y coulant la main, elle estoyt, maugré tout, soubs son pouvoir, pource que le cueur lui failloyt aussitost; puys que l'apprehension et remembrance de toutes les belles joyes de l'amour se resveigloyent en son centre et y mouvoyent une aspre ardeur, laquelle gaignoyt le hault, flamboyt ez veines, et la faisoyt amour et joye de la teste aux piés. Et du jour où, premier, Dom Marsilis, en elle qui parle, avoyt ouvert la comprehension de ces choses, elle n'avoyt jamays eu aultre penser, et recognust alors que l'amour estoyt chose si parfaictement concordante à sa nature especialle que, depuys, avoyt esté prouvé à elle qui parle, que par faulte d'homme et arrouzement natturel, elle seroyt morte desseichée audict couvent. En tesmoignaige de cecy, elle qui parle, nous afferme en toute certaineté, que apprès sa fuyte dudict moustier, oncques n'eut ung jour, ni fust ung seul brin de tems en mélancholie, ne tristesse; ains toujours fust, elle qui parle, joyeulze, et par ainsy suyvist la sacrée voulenté de Dieu à son esguard, de laquelle se cuydoyt avoir esté dibvertie en tout le tems perdeu pour elle en ce moustier.

A cecy fust objecté, par nous Hierosme Cornille, audict desmon que, en ceste response, estoyt, par luy apertement blasphemé contre Dieu pource que nous avions esté faicts tous à sa plus grand gloire, et miz en ce munde pour l'honorer et le servir; avoir soubs les yeulx ses benoists comandements et vivre sainctement à ceste fin de gaigner l'heur esternel, et non estre couchiez à fayre toujours ce que les bestes elles-mesmes ne font qu'en ung tems. Lors, par ladicte sœur ha esté respondeu : que elle qui parle, avoyt moult honnoré Dieu; que, en tous les païs, avoyt eu cure des paouvres et souffreteulx, leur donnant force denniers, vestements, et plourant au veu et sceu de leurs mizères, et que, au jour du jugement darrenier, elle qui parle, souloyt esperer avoir autour d'elle bonne compaignie de sainctes œuvres plaisantes à Dieu qui crieroyent mercy pour elle. Puys, que n'estoyt son humilité, crainte d'estre repprouchée, et paour de desplaire à messieurs du chapitre, elle eust avecque joye despendeu ses biens à parachever la cathédrale de Sainct-Maurice, et y stablir des fundations pour le

salut de son asme, n'y espargnant poinct sa joye ni sa personne; et que, en ce penser, elle auroyt prins double plaisir en ses nuictiées, pource que chascun de ses amours auroyt boutté une pierre à l'esdification de ceste basilicque. Aussy, d'abundant, pour ceste fin et pour l'heur esternel d'elle qui parle, tous ceulx qui l'aymoyent auroyent-ils donné leurs biens à grand cueur.

Lors, par nous ha esté dict à ce desmon que, elle ne sçauroyt se justifier d'estre brehaigne pource que, maugré tant de copulations, nul enfant n'estoyt né d'elle; ce qui preuvoit la prezence d'ung desmon en son corps. D'abundant, Astaroth seul ou ung apostre pouvoyt parler en tout languaige, et que elle parloyt à la modde de tous pays, ce qui tesmoignoyt la prézence du dyable en elle. A ce, par elle qui parle, ha esté dict pour ce qui est des diversitez de languaige : que, de griec, elle ne sçavoyt rien aultre chose, si ce n'est : *kyrie eleison!* dont elle faysoyt grand usaige; de lattin rien, si ce n'est *Amen*, et le disoyt à Dieu soubhaitant en obtenir la liberté. Puys, que, pour le demourant, elle qui parle, avoyt eu grand douleur d'estre orbe d'enfants; et si les mesnagières en faisoyent, elle cuydoyt que ce estoyt pour ce que elles ne prenoyent que petitement plaisir en la chose; elle qui parle, ung peu trop. Mais que tel estoyt sans doubte le vouloir de Dieu qui songeoyt que par trop grand bonheur, le munde seroyt en danger de périr.

Entendant ce, et mille aultres raysons qui suffisamment establissent la prezence d'ung dyable au corps de la sœur, pource que le propre de Lucifer est de toujours trouver arraizonnements hereticques, ayant vraysemblance; avons ordonné que ladicte accuzée seroyt appliquée en nostre prezence à la torture, et moult gehennée à ceste fin de reduire ledict desmon par souffrance et le soubmettre à l'aucthorité de l'Ecclize. Doncques, avons mandé pour nous faire assistance, Françoys de Hangest, maistre myrrhe et médecin du chapitre en l'enchargeant par une ceddule cy dessoubz transcripte de recognoistre les qualitez de la natture feminine (*virtutes vulvæ*) de la dessus dicte femme pour esclairer nostre relligion, sur les modes miz en usaige par cestuy desmon pour happer les asmes en ceste voye, et descouvrir si aulcun artifice y apparoist.

Lors ha moult plouré, geint par advance ladicte Moresque, et nonobstant ses fers, se est agenouillée, implorant avecque criz et clameurs revocation de ceste ordonnance, objectant ses membres estre en tel estat de foyblesse, et ses os si tendres que elle se romproyt comme verre. Puis, en fin de tout, elle a faict offre de se rachepter de ce, par le don de ses biens au chapitre, et de vuyder incontinent le pays.

Sur ce, par nous fust requize de desclairer voulentairement soy estre et avoir toujours esté ung desmon de la natture des succubes qui sont dyables femelles, ayant charge de corrompre les chrestiens par les blandices et flagitioses délices de l'amour. A cecy, par elle qui parle, ha esté dict : que ceste affirmation seroyt ung mensonge abominable, vu que elle se estoyt toujours sentu très-bien femme natturelle.

Lors, ses fers luy ayant esté tollus par le questionnaire, ladicte a deffaict sa cotte, et nous ha meschamment et à dessein, obscurci, brouillé, adhiré l'entendement, par la veue de son corps, lequel exerce de faict sur l'homme des cohercions supernatturelles.

Maistre Guillaume Tournebousche ha, par force de natture, quitté la plume en cest endroict; et ha soy rettiré, objectant ne pouvoir, sans tentations incredibles qui luy labouroyent la cervelle, estre tesmoin de ceste torteure, pource que il sentoyt le dyable gaigner violemment sa personne.

Cy finist le secund interroguatoire, et veu que par l'appariteur et janiteur du chapitre ha esté dict, maistre Françoys de Hangest estre en campaigne, la gehenne et interroguations sont assignées à l'endemain, heure de midy, apprès la messe dicte.

Cecy ha esté escript au verbal par moy Hierosme, en l'absence de maistre Guillaume Tournebousche, en foy de quoy avons signé.

Hierosme Cornille,
grand penittencier.

REQUESTE.

Ce jourd'huy, quatorziesme jour du moys de febvrier, en prezence de moy Hierosme Cornille, sont comparus lesdicts maistres Jehan Ribou, Antoyne Jahan, Martin Beaupertuys, Jerosme Maschefer, Jacques de Ville d'Omer, et sire d'Yvré, au lieu et place du Maire de la citté de Tours lors absent. Tous plaignants designez en l'acte du pourchas faict en l'ostel de la ville, auxquels avons, sur la requeste de Blanche Bruyn, se recognoissant prezentement moynesse au moustier du Mont-Carmel, soubs le nom de sœur Claire, desclairé l'appel fait au jugement de Dieu par ladicte accuzée de possession dæmmoniacque et son offre de passer par l'épreuve de l'eaue et du feu, en prezence du chapitre et de la ville de Tours, à ceste fin de preuver ses réalitez de femme, et son innocence.

A ceste requeste ont adhéré pour leur part lesdicts accuzateurs, lesquels, attendu que la ville se porte fort, se sont engagiez à préparer la plasse,

et ung buscher convenable et approuvé des parrains de l'accuzée.

Puys, par nous juge, ha esté assigné pour terme de l'épreuve le prime jour de l'an neuf, qui sera Pasques prochain, et avons indicqué l'heure de midy, après la messe dicte : ung chascun des parties ayant recogneu ce delay estre moult suffisant.

Doncques, sera le prezent arrest crié à la diligence de ung chascun, en toutes les villes, bourgs et chasteaux de Touraine, et du pays de France à leurs soubhaits, à leurs cousts, et diligence.

HIEROSME CORNILLE.

CHAPITRE TROISIESME.

CE QUE FIST LE SUCCUBE POUR SUGCER L'ASME DU VIEULX JUGE ET CE QUE ADVINT DE CESTE DELECTATION DYABOLICQUE.

III.

Cecy est l'acte de confession extresme faicte le premier jour du moys de mars de l'an mil deux cent septante et ung, apprès la venue de N. B. Sauveur, par Hiérosme Cornille, presbtre, chanoine du Chapitre de la cathédrale de Sainct-Maurice, grand pénittencier, de tout se recognoissant indigne. Lequel, se trouvant en sa darrenière heure, et contrit de ses peschez, malfassons, forfaictures, meffaicts et maulvaisetiez, ha soubhaité ses adveux estre miz en lumière pour servir à la préconisation de la véritté, gloire de Dieu, justice du tribunal, et luy estre une allégeance à ses punitions en l'aultre munde.

Ledict Hiérosme Cornille estant en son lict de mort, ont esté convocquez pour ouir ses desclarations Jehan de La Haye (de Hagâ), Vicaire de l'ecclize Sainct-Maurice; Pierre Guyard, Thrézorier du Chapitre, commis par nostre seigneur Jehan de Montsoreau, Archevesque, pour escripre ses parolles; puis Dom Louis Pot, relligieulx du majus monasterium (Marmoustier), esleu par luy pour père spirituel et confesseur; tous trois assistez du grand et inclyte docteur Guillaume de Censoris, Archidiacre romain, de prezent en nostre dioceze envoyé (legatus) par N. S. P. le Pape. Finallement en prezence d'ung grand nombre de chrestiens venuz pour estre tesmoings du trespassement dudict Hiérosme Cornille, sur son soubhait cogneu de fayre acte de publicque repentance, vu qu'il s'en va du quaresme, et que sa parolle pourra ouvrir les yeux aux chrestiens en train de soy logier en enfer.

Et devant luy, Hiérosme, qui, pour cauze de grand foyblesse ne pouvoyt parler, a leu Dom Louis Pot, la confession ensuyvante, au grand esmoy de ladicte assistance :

« Mes frères, jusques en l'an septante neuf de mon aage, lequel est celuy où je suys; sauf les menuz peschez dont, tant sainct soit-il, ung chrestien se rend coupable envers Dieu, mais qu'il nous est loysible de rachepter par pénittence, je cuyde avoir menné une vie chrestienne et mérité le los et renom qui m'estoyt escheu en ce dioceze où je feus eslevé à la très-haulte charge de grand Penittencier, dont suis indigne. Ores saisi par l'apprehension de la gloire infinie de Dieu, espouventé des supplices qui attendent les meschants et prevaricateurs en Enfer, j'ai songié d'amoindrir l'enormité de mes forfaicts par la plus grand penittence que je puisse fayre en l'extresme heure où j'arrive. Lors ay impettré de l'Ecclize dont j'ay mescogneu, trahi, vendeu les droicts et le renom de justice, l'heur de m'accuzer publicquement en la mannière des anciens chrestiens. Je soubhaiteroys, pour tesmoigner plus grand repentance, avoir encore en moy assez de vie pour estre au portail de la cathédrale, injurié par tous mes frères, y demourer ung jour entier à genouilz, tennant ung cierge, ayant la chorde au cou, les piés nudz; vu que j'ay moult suivy les errements de l'Enfer à l'enconstre des sacrez interests de Dieu. Mays en ce grant naufraige de ma fragile vertu, ce qui vous soit ung enseignement de fuyr le vice, les piéges du Desmon et vous refugier en l'Ecclize où sont tous secours, j'ay esté si tellement envousté par Lucifer, que N. S. Jésus-Christ prendra, par l'intercession de vous tous dont je réclame l'aide et les prières, pitié de moy paouvre chrestien abuzé, dont les yeulx fondent en eaue. Aussi voudroys-je avoir une aultre vie à despendre en travaulx de penittence. Ores doncques, oyez et tremblez en grand paour!

Esleu par le Chapitre assemblé à ceste fin de fayre, instruire, et grabeler le proccez encommencé à l'endroict du Desmon qui se est produict sous la forme feminine en la personne d'une relligieulse relapse, abominable et reniant Dieu, ayant nom Zulma au pays infidelle d'où elle est venue; lequel dyable est cogneu dans le dioceze soubz celuy de Claire du Moustier du Mont-Carmel, et ha moult affligé la ville en soy mettant sous ung numbre infini d'hommes pour en conquester les asmes à Mammon, Astaroth, et Sattan, princes de l'Enfer, en leur faysant vuyder ce munde en estat de pechié mortel, et leur donnant le trespas là où se prend la vie; je suys, moy juge, tumbé, sur le tard de mes jours, en ce piége, et j'ay perdeu le sens en m'acquittant proditoirement des fonctions commizes, en grand fiance par

le Chapitre, à ma vieillesse froide. Oyez comme est subtil le Desmon, et maintenez-vous contre ses artifices.

En entendant la prime response faicte par le susdict succube, je vis avecque effroy que les fers miz en ses piés et mains n'y lairroyent aulcunes traces; et, par ainsy, feus esblouy de sa force absconse et de sa foyblesse apparente. Doncques, mon esperit se troubla soudain au veu des perfections de natture desquelles s'estoyt vesteu le dyable. J'escouttoys la musicque de sa voix, laquelle me reschauffioyt de la teste aux piés et me faysoyt soubhaiter estre jeune pour m'adonner à ce desmon, treuvant que, pour une heure passée en sa compaignie, mon heur esternel n'estoyt qu'ung foyble solde des plaizirs de l'amour goustez en ces bras mignons.

Lors, je depozai la fermeté dont doibvent demeurer guarniz les juges. Cestuy desmon, par moy questionné, m'arraizonna de telles paroles qu'en son secund interroguatoire, je feus en ferme persuasion que je feroys ung crime en mulctant et tormentant une paouvre petite créature, laquelle plouroyt comme ung enfant innocent.

Lors, adverti par une voix d'en hault de faire mon debvoir et que ces parolles dorées, ceste musicque d'apparence céleste estoyent momeries dyabolicques; que cestuy corps si gent, si dégourt se transmuteroyt en beste horriblement poileue, à griphes aguz; et ses yeulx si doulx, en tizons d'enfer; sa croupe en queue squammeuse; et sa jolye bousche roze, à levres graticulzes, en gueulle de crocodille; je revins en intencion de fayre torturer ledict succube jusques à ce que il advouast sa mission, ainsy que déjà ceste practicque avoit esté suyvie en la chrestienté.

Doncques, alors que cestuy desmon se monstra nud à moy, pour estre miz à la gehenne, je feus soudainement soubmiz à sa puissance par conjurations magicques. Je sentis mes vieulx os cracquer; ma cervelle repceut lumière chaulde; mon cueur transborda du sang jeune et bouillant; je fus allaigre en moy-mesme; et, par la vertu du philtre getté en mes yeulx, se fondisrent toutes les neiges de mon front. Je perdis cognoissance de ma vie chrestienne, et me creus ung escholier virvouchant en la campaigne, eschappé de la classe, et robbant des pommes. Je n'eus aulcune force de faire ung seul signe de croix, et ne me soubvins ne de l'ecclize, ne de Dieu le père, ne du doulx saulveur des hommes. En proye à ceste vizée, j'alloys par les rues, me ramentevant les deslices de ceste voix, l'abominable joly corps de cestuy desmon, me disant mille choses maulvaises. Puys féru et tiré par ung coup de la fourche du dyable qui se plantoyt déjà en ma teste, comme serpe en ung chesne, je feus conduit par ce fer agu, vers la geòle, maugré mon ange gardien, lequel de tems à aultre me tiroyt par le bras, et me deffendoyt contre ces tentacions; mais obstant ses saincts advis et son assistance, j'estoys tiraillé par des millions de griphes enfoncez en mon cueur, et m'en trouvai tost en ceste geòle. Alors que l'huys m'en fust ouvert, je ne vis plus aulcune apparence de prizon, pource que le succube y avoyt par le secours des maulvais génies ou fées construict ung pavillon de pourpre et de soieries, plein de perfums et de fleurs, où elle s'esbauldissoyt vesteue superbement sans avoir ni ferrements au col, ni chaisne aux piés. Je me lairrai despouiller de mes vestements ecclezíasticques, et feus miz en ung bain de senteur. Puis le desmon me couvrit d'une robbe sarrazine, me servit ung festin de metz rares, contenuz ez vazes prétieulx, coupes d'or, vins d'Asie, chants et musicques merveilleuses, et mille louanges qui me chastouillèrent l'asme par les aureilles. A mes costez se tennoyt toujours ledict succube, et sa doulce accointance détestable me distilloyt nouvelles ardeurs ez membres. Mon ange guardien me quitta. Lors, je vivoys par la lueur espouventable des yeulx de la Moresque, aspiroys à la chaulde estraincte de ce mignon corps, vouloys toujours sentir ses lèvres rouges que je cuydoys naturelles, et n'avoys nulle paour de la morseure de ses dents qui attirent au plus profund de l'Enfer. Je me playsoys à esprouver la doulceur sans pareille de ses mains, sans songier que ce estoyent des griphes immundes. Brief, je frestilloys comme ung espoulx voulant aller à sa fiancée, sans songier que ceste espouzée estoyt la mort esternelle. Je n'avoys nul soulcy des choses de ce monde, ni des intérests de Dieu, ne resvant que d'amour, des bons tettins de cette femme qui me faisoyent arser, et de sa porte d'enfer en laquelle je cuisoys de me getter. Las, mes frères! durant trois jours et trois nuicts je fus ainsy contrainct de besoigner, sans pouvoir tarir la source qui fluoyt de mes reins, en lesquels plongeoyent comme deux picques les mains de ce succube, lesquelles communicquoyent à ma paouvre vieillesse, à mes os desseichez je ne sçais quelle sueur d'amour. En prime abord, cestuy desmon, pour m'attirer à elle, fit couler en moy comme une doulceur de lait; puis, vindrent des félicitez poignantes qui me picquèrent comme ung cent d'esguilles, les os, la mouelle, la cervelle, les nerfs. Lors, à ce jeu, s'enflammèrent les choses absconses de ma teste, mon sang, mes nerfs, ma chair, mes os; puys, je bruslay du vray feu de l'enfer qui me cauza des tenaillons en mes joinctures; et une incrédible, intolérable, escueurante volupté qui laschoyt les liens de ma vie. Les cheveulx de cestuy desmon, desquels estoyt enveloppé mon paouvre corps, me ver-

soyent une rouzée de flammes, et je sentoys chaque tresse comme ung baston de gril rouge. En ceste délectation mortelle, je voyoys le visaige ardent dudict succube, qui rioyt, me disoyt mille parolles aguassantes : comme quoy j'estoys son chevallier, son seigneur, sa lance, son jour, sa joye, sa fouldre, sa vie, son bon, son meilleur chevaulcheur; et comme quoy elle avoyt dessein de s'unir à moy, encore mieulx, soubhaitant estre en ma peau, ou m'avoir en la sienne. Ce que entendant, soubs l'aiguillon de ceste langue qui me sugçoyt l'asme, je m'enfonçoys, et précipittoys plus avant dans l'enfer sans y rencontrer de fund. Puys, alors que je n'eus plus une goutte de sang en les veines, que l'asme ne me battoyt plus au corps, que je fus ruyné de tout poinct, le desmon me dist, toujours frais, blanc, rubescant, reluysant et riant :

—Paouvre fol, de me cuyder ung desmon? Hein, si je te requeroys de me vendre ton asme pour ung baiser, ne la donneroys-tu point de grand cueur?

— Oui, fis-je.

— Et si pour toujours besoigner ainsi, besoin estoyt de te nourrir du sang des nouveau-nés à ceste fin d'avoir toujours vie nouvelle à despendre en mon lict, n'en sugceroys-tu pas voulentiers?

— Oui, fis-je.

— Si pour estre toujours en cavallier chevaulchant, guay comme ung homme en son prime tems, sentant la vie, beuvant le plaizir, se plongiant au fund de la joye, comme ung nageur en Loire, ne renieroys-tu poinct Dieu, ne cracheroys-tu poinct au visaige de Jésus?

— Oui, fis-je.

— Si vingt ans de vie monasticque debvoyent t'estre encore accordez, ne les trocqueroys-tu poinct pour deux ans de ceste amour qui te brusle, et pour estre en ce joly mouvement?

— Oui, fis-je.

Lors je sentis cent griphes aguz, lesquels deschirèrent mon diaphragme comme si mille becqs d'oyseaulx de proie y prenoyent leurs becquées en criant. Puis feus enlevé subitement au-dessus de la terre sur ce dict succube, lequel avoyt desployé ses aesles et me disoyt :

— Chevaulche, chevaulche, mon chevaulcheur! Tiens-toy ferme en la croupe de ta jument, en ses crins, en son col, et chevaulche, chevaulche, mon chevaulcheur! tout chevaulche!

Par ainsi, je vis comme ung brouillard les villes de la terre, où, par ung especial don, j'aperceus ung chascun couplé avecque ung desmon femelle, et sacquebutant, engendrant en grand concupiscence, tous criant mille parolles d'amour, exclamations de toute sorte, et tous uniz, chevillez, triballant. Lors, ma cavale, à teste de moresque, me montra, vollant toujours et galloppant à travers les nuées, la terre couplée avecque le soleil, en une conjunction d'où sourdoyt ung germe d'estoilles; et là chaque munde femelle faysant la joye avecque ung munde masle. Ains, au lieu de parolles comme en disent les créatures, les mundes suoyent d'ahan nos oraiges, lanssoyent des esclairs et crioyent des tonnerres. Puys montant toujours, je vis au-dessus des mundes, la natture femelle de toutes choses, en amour avecque le prince du mouvement. Or, par mocquerie, le succube me mit au cueur de ceste saillie horrificque et perpétuelle où je feus perdeu comme ung grain de sable en la mer. Là toujours, me disoyt ma blanche cavale : — Chevaulche, chevaulche, mon bon chevaulcheur, chevaulche! tout chevaulche!

Ores, advizant le peu que estoyt ung presbtre en cestuy torrent de semences de mundes, où toujours s'accointoyent, se chevaulchoyent avec raige les metaulx, les pierres, les eaues, les aers, les tonnerres, les poissons, les plantes, les animaulx, les hommes, les esperitz, les mundes, les planettes, je reniai la foy catholicque. Alors, le succube me monstrant ceste grand tasche d'estoilles qui se voit ez cieulx me dit : ceste voye estre une goutte de semence celeste eschappée d'ung grand flux des mundes en conjunction. Là-dessus, je chevaulchai derechef le succube en raige, à la lueur de mille millions d'estoiles, et j'auroys voulu, chevaulchant, sentir la natture de ces mille millions de créateures. Lors, par ce grand effort d'amour, je tombai percluz de tout poinct en entendant ung grand rire infernal. Puis, je me vis en mon lict entouré de mes serviteurs, lesquels avoyent en le couraige de lutter avecque le desmon en gettant dedans le lict où j'estoys couchié ung plein seau d'eaue benoiste, et disant de ferventes prières à Dieu.

Lors, j'eus à soubstenir, maugré ceste assistance, ung combat horrible avecque ledict succube, duquel les griphes me tennoient le cueur, en me faysant endurer des maulx infinis. Encores que ranimé par la voix de mes serviteurs, parents et amis, je me bendasse à faire le signe sacré de la croix, le succube pozé en mon lict, au chevet, au pied, partout, s'occupoyt à me destendre les nerfs, rioyt, grimassoyt, me mettoyt mille imaiges obscènes soubs les yeulx, et me donnoyt mille dezirs maulvais.

Ce néanmoins, ayant eu pitié de moy, monseigneur l'archevesque fit venir les relliques de sainct Gatien, et lorsque la châsse eut touchié mon chevet, ledict succube fust contraint de fuyr, laissant une odeur de soulphre et d'enfer, dont mes serviteurs, amis et aultres s'esgozillèrent durant ung jour. Lors, la lumière céleste de Dieu ayant esclairé mon asme, je cogneus que j'estoys, par suite de

mes peschiez et de mon combat avecque le malin esperit, en grand dangier de mourir. Doncques, j'implorai la grâce espécialle de vivre encore ung bout de tems pour rendre gloire à Dieu et à son ecclize, en objectant les mérittes infinis de Jésus sur la croix, mort pour le salust des christians. Par ceste prière, j'obtins la faveur de recouvrer la force de m'accuzer de mes peschez, d'impettrer de tous les membres de l'ecclize de Sainct-Maurice, leur ayde et assistance pour me tirer du purgatoire où je vays racheter mes faultes par des maulx infinis. En fin de tout, je desclaire que mon arrest qui en appelle pour ledict desmon au jugement de Dieu et à l'épreuve de l'eaue benoiste et du feu est ung subterfuge deu au meschant vouloir suggéré par ledict desmon; lequel auroyt par ainsy les facultez d'eschapper à la justice du tribunal de l'archevesque et du chapitre, veu qu'il m'advoua secrettement avoir licence de fayre paroistre en sa plasse ung desmon accoustumé à ceste espreuve.

En fin de tout, je donne et legue au Chapitre de l'ecclize Sainct-Maurice mes biens de toute sorte, pour funder une chapelle en ladicte ecclize, la bastir et l'aorner, et la mettre soubs l'invocquation de sainct Hiérosme et sainct Gatien, dont l'ung est mon patron et l'aultre le saulveur de mon asme.

Cecy ouy de tous les assistants ha esté miz soubs les yeulx du tribunal ecclésiasticque par Jehan de La Haye (Johannes de Haga).

Nous, Jehan de la Haye (Johannes de Haga), esleu grant pénittencier de Sainct-Maurice, par l'assemblée généralle du chapitre, selon l'usaige et coustume de ceste ecclize, et commiz à l'effect de poursuivre à nouveau le proccez du desmon succube de prezent en la geôle du chapitre, avons ordonné une nouvelle enqueste en laquelle seront entendeus tous ceulx de ce diocèze, ayant eu cognoissance de faits à ce relatifs. Desclairons nulles les aultres proccédures, interroguatoires, arrests, et les annihilons au nom des membres de l'ecclize, assemblez en chapitre général et souverain, et disons qu'il n'y ha lieu à l'appel à Dieu proditoirement faict par le desmon, attendeu l'insigne trahizon du dyable en ceste occurrence.

Et sera ledict jugement crié à son de trompe en tous les endroicts du diocèze, ez quelz ont esté publiez les faulx edicts du moys préceddent, tous notoirement deus aux instiguations du desmon, suivant les advœulx de feu Hiérosme Cornille.

Que tous les chrestiens soient en ayde à nostre saincte ecclize et à ses commandements.

JEHAN DE LA HAYE.

CHAPITRE QUATRIESME.

COMMENT VIRVOUCHA SI DRUEMENT LA MORESQUE DE LA RUE CHAULDE QUE, A GRAND POYNE, FUST-ELLE ARSE ET CUICTE VIFVE A L'ENCONSTRE DE L'ENFER.

IV.

Cecy fust escript au moys de may de l'an 1360 *en mannière de testament.*

Mon très-chier et bien aymé fils, alors que il te sera loysible lire cecy, je seray moy, ton père, couchié dedans la tombe, implorant tes prières et te suppliant de te conduire en la vie ainsy qu'il te sera commandé par ce rescript légué pour le saige gouvernement de ta famille, ton heur et seureté; car j'ay faict cecy en ung tems où j'avoys mon sens et entendement encore frappez d'hier par la souveraine injustice des hommes.

En mon aage viril, j'eus la grand ambition de m'eslever dans l'Ecclize et y atteindre aux plus haultes dignitez pource que nulle vie ne me sembloyt plus belle. Ores, en ce grave penser, j'apprins à lire et à escripre; puis, à grand poyne, devins en estat de me mettre en clergie. Mais pource que je n'avoys nulle protection, ni saiges advis pour faire ma traisnée, j'eus l'engin de me propouzer à ceste fin d'estre escripvain, tabellion, rubriquateur du Chapitre Sainct-Martin où estoyent les plus haults et riches personnaiges de la Chrestienté, veu que le Roy de France y est simple chanoine. Doncques debvoys-je renconstrer là, mieulx que partout ailleurs, des services à rendre à aulcuns seigneurs; et par ainsy, treuver des maistres, en estre pattronné; puis, par leur moyen, entrer en relligion, et arriver à estre mittré comme ung aultre et collocqué en ung siége archiépiscopal, je ne sçays où. Mays ceste prime vizée estoyt oultre-cuydante, et ung petit trop ambitieulse, ce que Dieu me fist bien voir par l'evenement. De faict, Messire Jehan de Villedomer qui du deppuys, devind cardinal, fust miz en ceste place, et moy regetté, desconfict. Lors, en ceste male heure, je repceus une allégeance à mes soulcis par l'advis du bon vieux Hiérosme Cornille, penittencier de la cathédrale, dont je vous ai soubvent parlé. Ce chier homme me contraignist par sa doulceur, à venir tennir la plume pour le Chapitre de Sainct-Maurice et archevesché de Tours : ce que je fis, avecque honneur; veu que je estoys reputté grand escripvain.

En l'année où j'alloys entrer en presbtrise s'esmeut le fameulx proccez du Dyable de la rue Chaulde, duquel parlent encore les anciens, et dont ils disent aux jeunes à la vesprée l'histoire qui, dans

le tems, ha esté raconttée en tous les foyers de France. Or, cuydant que ce seroyt à l'advantaige de mon ambition; et, que, pour ceste assistance, le Chapitre me poulseroyt en quelques dignitez, mon bon maistre me fist commettre à l'effect d'escripre tout ce qui debvoyt estre, en ceste griefve affaire, subject à escripteure.

De prime abord, Monseigneur Hiérosme Cornille, homme approuchant octante années, et de grand sens, justice et bon entendement soubpçonna quelques meschancetez en ceste cause. Encores que il n'aymast poinct les filles folles de leurs corps et n'eust jamays ronciné de femme en sa vie, laquelle estoyt saincte et vénérable, saincteté qui l'avoyt faict eslire pour juge; ce néammoins, aussitost que les dépositions fusrent achepvées, et la paouvre garse entendeue, il demeura cler que, bien que cette joyeulse galloise eust rompeu le ban de son moustier, elle estoyt innocente de toute dyablerie; et que ses grands biens estoyent convoittez par ses ennemiz et aultres gens, que je ne veulx poinct te nommer par prudence. En ce tems, ung chascun la cuydoyt munie d'argent et d'or si habundamment que aulcuns disoyent qu'elle pouvoyt achepter la comté de Touraine, si bon lui playsoyt. Doncques, mille mensonges et calumnieuses parolles dictes sur cette fille, à laquelle les honnestes femmes portoyent envie, couroyent par le munde, et devindrent créances d'Évangile.

En ceste conjuncture, Monseigneur Hiérosme Cornille, ayant recogneu que nul desmon aultre que celuy de l'amour ne estoyt en ceste fille, luy fist consentir à demourer en ung couvent pour le restant de ses jours. Puys, acertené par aulcuns braves chevalliers, forts en guerre et riches en dommaines que ils fayroient tout pour la saulver, il l'invitta secrettement à requérir de ses accuzateurs le jugement de Dieu, non sans donner ses biens au Chapitre, à ceste fin de fayre taire les maulvaises langues.

Par ainsy, debvoyt estre préservée du buscher, la plus mignonne fleur que oncques le ciel ait lairré cheoir en nostre terre; laquelle fleur de femme ne failloyt que par une excessifve tendreur et compatissance au mal d'amour getté par ses yeux au cœur de tous ses poursuyvants. Mais le vray dyable, soubs forme de moyne, se mesla de ceste affaire; vécy comme :

Ung grand ennemy de la vertu, prudhomie et saincteté de monseigneur Hiérosme Cornille, lequel avoyt nom Jehan de la Haye, ayant sceu que en sa geôle, la paouvre fille estoyt traittée comme une royne, accuza meschantement le grand Penittencier de connivence avecque elle, et d'estre son serviteur, pource que, disoyt ce maulvais presbtre, elle le fay-soyt jeune, amoureulx et heureulx; ce dont mourust de chagrin, en ung jour, le paouvre vieillard, cognoissant à cecy que Jehan de la Haye avoyt juré sa perte et vouloyt ses dignitez. De faict nostre seigneur archevesque visita la geôle et trouva la moresque en ung lieu playsant, couchiée très-bien, sans fers, pource que, ayant miz ung diamant en ung lieu où nul n'eust cuydé qu'il y pust tennir, elle avoyt achepté la clémence du geolier. En ce temps, aulcuns disent que cestuy geolier estoyt feru d'elle; et que, par amour, ou mieulx en grand paour des jeunes barons amants de ceste femme, il en machinoyt la fuyte.

Le bonhomme Cornille estant en train de mourir; et, par le tracas de Jehan de la Haye, le Chapitre jugeant nécessaire de mettre au néant les proccédures faictes par le Penittencier, et aussi ses arrests; ledict Jehan de la Haye, lors simple Vicaire de la cathédrale, desmontra que pour ce, il suffisoyt d'ung adveu public du bon homme en son lict de mort. Lors fust gehenné, tormenté le moribond par les messieurs du chapitre, ceulx de Sainct-Martin, ceulx de Marmoustiers, par l'archevesque, et aussi par le legat du pape, à ceste fin que il se retractast à l'advantaige de l'Ecclize, à quoi ne vouloyt point consentir le bonhomme. Mais, apprès mille maulx, fust apprestée sa confession publicque à laquelle assistèrent les plus considérables gens de la ville; laquelle respandist une horreur et consternation qui fust telle que je ne sçauroys dire. Les ecclizes du diocèze fisrent des prières publicques pour ceste calamiteulse playe, et ung chascun redoubtoyt de voir le dyable devaller chez soy par le foyer. Mays le vray de cela est que mon bon maistre Hiérosme avoyt les fiebvres et voyoyt des vasches en sa salle, alors que de luy fust obtenue ceste retractation. L'accez fini, ploura grandement le paouvre sainct en saichant de moy ce trafficq. De faict il mourust entre mes bras, assisté de son médecin, dézespéré de ceste momerie, nous disant qu'il s'en alloyt aux piés de Dieu, le prier de ne point lairrer consommer une iniquité desplourable.

Ceste paouvre Moresque l'avoyt moult touchié par ses larmes, et sa repentance, veu que par avant de luy faire requérir le jugement de Dieu, il l'avoyt particulièrement confessée, et par ainsy, s'estoyt dégagiée l'asme divine qui demouroyt en ce corps, et dont il nous parloyt comme d'ung diamant digne d'aorner la saincte couronne de Dieu, alors que elle auroyt quitté la vie, apprès ses pénittences faictes.

Lors, mon chier fils, saichant par les parolles qui se disoyent par la ville et par les naïfves responses de ceste paouvre mizerable, tout le trac de ceste affaire; je desliberay, par l'advis de maistre

Françoys de Hangest, médecin du chapitre, de feindre une maladie et quitter le service de l'ecclize Sainct-Maurice et de l'archevesché, ne voulant poinct tremper la main dans le sang innocent qui crie encore et criera jusques au jour du jugement darrenier devant Dieu.

Lors fust banny le geolier; puis fust miz en sa plasse le secund fils du tortionnaire, lequel getta la moresque en ung cachot, et luy mist inhumainement aux mains et aux piés des fers poisant cinquante livres, outre une ceincture de bois. Puys la geôle fust veillée par les harbalestriers de la ville, et les gens d'armes de l'archevesque. La garse fust tormentée, gehennée, eust les os brisez; et vaincue par la douleur, fist ses aveux aux soubhaits de Jehan de la Haye et fust tost condamnée à estre bruslée en la coulture Sainct-Estienne, apprès avoir esté mize au portail de l'ecclize vesteue d'une chemise de soulphre; puis, ses biens acquiz au Chapitre, *et cætera*.

Ceste arrest fut cauze de grands troubles et prinses d'armes par la ville, pource que trois jeunes chevalliers de Touraine jurèrent de mourir au service de la paouvre fille et la deslivrer par toutes les voyes quelconques. Lors ils vindrent en ville accompaignez d'ung millier de souffreteulx, gens de poyne, vieulx souldards, gens de guerre, artizans et aultres que ladicte fille avoyt secourus, saulvez du mal, de la faim, de toute mizère; puys, fouillèrent les taudis de la ville où gizoyent ceulx auxquels elle avoyt bien faict. Lors, tous s'estant esmeus, et convocquez au rez de Mont-Louis soubs la protection des gens d'armes desdicts seigneurs, ils eusrent pour compaignons tous les maulvais garsons de vingt lieues à la ronde et vindrent ung mattin faire le siége de la prizon de l'archevesque en criant que la Moresque leur fust livrée, comme s'ils vouloyent la mettre à mort; mais, dans le faict, pour la deslivrer et la boutter secrettement sur ung coursier pour lui faire gaigner le large, vu que elle chevaulchoit comme ung escuïer. Lors, en ceste effroïable tempeste de gens, avons-nous vu entre les bastiments de l'archevesché et les ponts plus de dix mille hommes grouillants; oultre tous ceulx qui estoyent juchez sur les toicts des maisons et grimpez en tous les estaiges pour voir la sédition. Brief, il estoyt facile d'entendre, par delà la Loire, de l'aultre costé de Sainct-Symphorien, les cris horrificques des chrestiens qui y alloyent à bon escient, et de ceulx qui serroyent la geôle en intencion de faire esvader la paouvre fille. L'estouffade et oppression des corps fust si grand en ceste foule populaire altérée du sang de la paouvre fille, aux genouilz de laquelle ils seroyent tumbez tous s'ils eussent eu l'heur de la voir, que sept enfants, unze femmes et huict bourgeoys y fusrent écrasez, pilez, sans que l'on ait peu les recognoistre, vu qu'ils estoyent comme des tas de boue. Brief si ouverte estoyt la grand gueulle de ce Leviathan populaire, monstre horrible, que les clameurs en furent ouyes des Montilz-lez-Tours. Tous crioyent: — A mort la succube! — Livrez-nous le desmon! — Ha! j'en veux ung quartier! — J'en veux du poil! — A moy le pied! — A toy les crins! — A moy la teste! — A moy la chose! — Est-il rouge? — Le verra-t-on? — Le cuira-t-on? A mort! à mort! Chacun disoyt son mot. Mais le cri: — « Largesse à Dieu! à mort le succube! » estoyt getté en ung seul tems par la foule si dreument et si cruellement que les aureilles et les cueurs en saignoyent; et les aultres criaillements s'entendoyent à poyne ez logiz.

L'archevesque eust l'ymaginacion, pour calmer ceste oraige qui menassoyt de renverser tout, de sortir en grand pompe de l'ecclize, en portant Dieu, ce qui deslivra le Chapitre de sa ruyne, vu que les maulvais garsons et les seigneurs avoyent juré de détruire, brusler le cloistre, et tuer les chanoines. Doncques, par ce stratagesme, ung chascun fust contrainct de se dissouldre, et faulte de vivres, revind chez soy. Lors, les moustiers de Touraine, les seigneurs et les bourgeoys en grand appréhension de quelque pillaige pour l'endemain, fisrent une assemblée nocturne, et se rangèrent à l'advis du Chapitre. Par leurs soings, les hommes d'armes, archiers, chevalliers et bourgeoys en numbre infini, firent la guette et tuèrent ung parti de pastoureaulx, routtiers, malandrins, lesquels, saichant le remuemesnaige de Tours, venoyent grossir les mescontents.

Messire Harduin de Maillé, vieulx homme noble, arraizonna les jeunes chevalliers qui estoyent les tennants de la Mauresque et deviza saigement avecque iceulx, leur demandant: — Si pour ung minon de femme, ils vouloyent mettre la Touraine à feu et à sang; si, encores qu'ils feussent victorieulx, ils seroyent maistres des maulvais garsons appelez par eulx; que ces dicts pillardz apprès avoir ruyné les chasteaulx de leurs ennemis, viendroyent à ceulx de leurs chiefs, mais que, la rebellion encommencée n'ayant eu nul succez de prime sault pource que, quant à prezent, la plasse estoyt nette, pouvoyent-ils avoir le dessus sur l'ecclize de Tours qui invocqueroyt l'ayde du roy; puis, mille aultres propous.

A ces raizons, les jeunes chevalliers disrent que il estoyt facile au Chapitre de faire esvader nuictamment la fille; et que, par ainsy, la cause de la sédition seroyt tollue.

A ceste saige et humaine requeste, respondist monseigneur *de Censoris* légat du pape, que besoing estoyt que force demourast à la relligion et à l'ecclize. La-dessus, la paouvre garse païa pour

le tout, vu que il fust convenu que nulles recherches ne seroyent faictes sur ceste sedition.

Lors, le Chapitre eust toute licence de proccédder au supplice de la fille, auquel acte et cérémonie eccleziasticque on vind de douze lieues à la ronde. Aussy, le jour, où apprès les satisfactions divines, le succube dust estre livré à la justice séculière à ceste fin d'estre publicquement arse en ung buscher, pour une livre d'or, ung vilain, ne mesme ung abbé n'eust-il trouvé de logiz en la ville de Tours. La veille, beaucoup campèrent hors la ville soubs des tentes ou couchiez en la paille. Les vivres manquèrent et plusieurs, venus le ventre plein, s'en rettournèrent le ventre vuyde, n'ayant rien vu que flamber le feu de loing. Puys les maulvais garsons fisrent de bons coups par les chemins.

La jolye courtizanne estoyt quazy morte. Ses cheveulx avoyent blanchi. Ce ne estoyt à vrai dire que ung squelette à peine couvert de chair, et ses fers poisoyent plus qu'elle. Si elle avoyt eu de la joye en sa vie, elle le payoyt moult en cestuy moment. Ceulx qui la visrent passer disent que elle plouroyt et crioyt à faire pitié aux plus acharnez apprès elle. Aussi, en l'ecclize fust-on contrainct de luy mettre en la bouche ung baillon, que elle mordoyt comme un lézard mord ung baston. Puys, le bourreau l'attacha à ung pieu pour la soubstenir, vu que elle se laissoyt couler par moments, et tumboyt faulte de force. Puis, soudain récuperoyt ung vigoureulx poignet; car, ce néanmoins, elle put, ha-t-on dict, secouer ses chordes et s'esvader en l'ecclize où, en remembrance de son ancien mettier, elle grimpa très-agilement ez gualleries d'en hault, en vollant comme ung oizeau le long des colonnettes et frizes menues. Elle alloyt se saulver ez toitz, alors que ung souldard la visa de son arbaleste et lui plantta sa flesche dedans la cheville du pié. Maugré son pied demi-couppé, la paouvre fille courut encore par l'ecclize lestement sans en avoir cure, allant sur son os brizé, espandant son sang, tant grand paour elle avoyt des flammes du buscher. Enfin fust prinse, et liée, gettée en ung tombereau et mennée au buscher, sans que aulcun l'ait deppuys entendue crier. Le conte de sa course dans l'ecclize aydoyt le menu populaire à croire que ce fust le dyable, et aulcuns disoyent que elle avoyt vollé par les aers.

Alors que le bourreau de la ville la getta dedans le feu, elle fit deux ou trois saults horribles, et tumba au fond des flammes du buscher qui brusla le jour et la nuit.

L'endemain soir, j'allai voir s'il demouroyt quelque chose de cette gente fille, si doulce, si aymante; mais je ne trouvai plus qu'ung paouvre fragment d'os stomachal en lequel maugré ce grand feu, estoyt resté quelque peu d'humide, et que aulcuns disoyent tressaillir encore comme femme au déduict.

Je ne sçauroys, mon cher fils, dire les tristifications sans numbre et sans égale, qui, durant environ dix ans, poisèrent sur moy. Toujours estoys record de ceste ange froissé par de meschants hommes, et toujours en voyoys les yeulx pleins d'amour; brief, les dons supernatturels de ceste enfant naïfve, estoyent brillants jour et nuit devant moy, et je prioys pour elle en l'ecclize où elle avoyt esté martyrizée. Enfin, je n'avoys poinct la force ni le couraige de envisaiger, sans frémir, le grand penittencier Jehan de la Haye, qui mourust rongé par les pouils. La leppre fit justice du baillif. Le feu brusla le logiz, et la femme de Jahan; et tous ceulx qui misrent la main en ce buscher, en retirèrent de la flamme.

Cecy, mon fils bien aymé, fust cause de mille pensers que j'ay mis ici par escript pour estre à jamais la reigle de conduitte en nostre famille.

Je quittay le service de l'ecclize, et me mariai à vostre mère, de laquelle je repceus des doulceurs infinies, et avecque elle je partagiai ma vie, mon bien, mon asme et tout. Aussy fust-elle de mon advis en ces préceptes suyvants. A sçavoir:

Premièrement. Pour vivre heureulx, besoing est de demourer loing des gens d'ecclize, les honorer beaucoup sans leur bailler licence d'entrer ez logiz; non plus qu'à tous ceulx qui, par Droict, juste ou injuste, sont censez estre au-dessus de nous.

Deuxiesmement: Prendre ung estat modicque, et s'y tennir, sans jamais vouloir paroistre aulcunement riche. Avoir soing de n'exciter l'envie de personne, ni férir qui que ce soit, en aulcune sorte, pour ce que besoing est d'estre fort comme ung chesne qui tue les plantes en ses pieds, pour brizer les testes envieulses. Encores y succomberoyt-on, vu que les chesnes humains sont especiallement rares, et que aulcun Tournebousche ne doibt se flatter d'en estre ung, attendu qu'il sera Tournebousche.

Troiziesmement. Ne jamais despendre que le quart de son revenu, tayre son bien, musser sa chevance, ne se mettre en aulcune charge; aller en l'ecclize comme les aultres, et toujours guarder ses pensers en soy; vu que alors, ils sont à vous, et non à d'aultres qui s'en revestent, s'en font des chappes et les tournent à leur guyze, en forme de calumnies.

Quatriesmement. Toujours demourer en la condicion des Tournebousches, lesquels sont à prézent et à toujours drappiers. Marier ses filles à bons drappiers, envoyer ses garsons estre drappiers en d'autres villes de France, munis de ces saiges préceptes, et les nourrir en l'honneur de la drapperie, sans leur lairrer aulcun songe ambitieulx en l'esperit.

Drappier comme ung Tournebousche, doibt estre leur gloire, leurs armes, leur nom, leur devise, leur vie. Or, estant toujours drappiers; par ainsy, seront toujours les Tournebousches incogneus, et vivotteront comme de bons petits insectes, lesquels une fois logiez en une poultre, font leurs trous et vont en toute sécurité, jusques au bout de leur peloton de fil.

Cinquiesmement. Ne jamays parler aultre languaige que le languaige de la drapperie, ne poinct disputter de relligion, de goubvernement. Et, encores que, le goubvernement de l'Estat, la province, la relligion et Dieu virassent ou eussent phantaisie de aller à dextre ou à senestre, toujours en qualité de Tournebousche demourer en son drap. Par ainsy, n'estant aperceus d'aulcuns en la ville, les Tournebousches viveront en calme avecque leurs petits Tournebouschons, païant les dixmes, les imposts et tout ce qu'ils seront requiz de donner par force, soit à Dieu, soit au roy, à la ville ou à la paroësse, avecque lesquels ne fault oncques se desbattre. Aussi besoing est de reserver le patrimonial threzor pour avoir paix, achepter la paix, ne jamays rien debvoir, avoir du grain au logiz, et se rigoller les portes et croizées clozes.

Par ainsy, nul n'aura prinse ez Tournebousches, ni l'Estat, ni l'Ecclize, ni les seigneurs auxquels, le caz eschéant, s'il y ha force, vous presterez quelques escuz sans jamais nourrir l'espérance de les revoir, je dis les escuz. Ainsi tous, en toute sayson, aymeront les Tournebousches; se mocqueront des Tournebousches gens de peu, des Tournebousches à petits piés, des Tournebousches de nul entendement. Lairrez dire les ignares. Les Tournebousches ne seront ni bruslez, ni pendeus à l'advantage du roy, de l'Ecclize ou de tous aultres; et les saiges Tournebousches auront secrettement argent en leurs fouillouzes et joye au logis, à couvert de tout.

Doncques, mon cher fils, suys ces advis de mediocre et petite vie. Maintiens cecy en ta famillle, comme Charte de province. Que, toy mourant, ton successeur la maintienne comme sacré Évangile des Tournebousches, jusqu'à ce que Dieu ne veuille plus qu'il y ait de Tournebousche en ce munde.

Ceste lettre ha esté trouvée lors de l'inventaire faict en la maison de Françoys Tournebousche, seigneur de Veretz, chancellier de Monseigneur le Dauphin, et condamné, lors de la rebellion dudict seigneur contre le roy, à perdre la teste et voir tous ses biens confisquez par arrest du parlement de Paris.

Ladicte lettre ha esté remize au gouverneur de Touraine par curiozité d'histoire, et joincte aux pièces du proccez en l'Archevesché de Tours, par moi Pierre Gaultier, Eschevin, Prezident des Preudhommes.

L'autheur ayant achevé les transcriptions et deschiffraiges de ces parchemins en les restituant de leur languaige estrange, en françoys, le donateur d'iceulx lui ha dict que la rue Chaulde de Tours estoyt, suyvant aulcuns, ainsy nommée pource que le soleil y demouroyt plus qu'en tous aultres endroicts. Mais, maugré ceste version, les gens de hault entendement treuveront, en la voie chaulde dudict succube, la vraye cauze dudict nom. A quoy acquiesce l'autheur.

Cecy nous apprend à ne poinct faire abus de nostre corps, ains à en uzer saigement en veue de nostre salut.

DEZESPERANCE D'AMOUR.

En le tems où le roy Charles huictiesme eust la phantaisie d'aorner le chasteau d'Amboyse, vindrent avecque luy aulcuns ouvriers italians maystres sculpteurs, bons peintres et massons ou architectes. Lesquels fisrent ez gualleries de beaulx ouvrages, qui, par délaissement, ont esté prou guastez.

Et doncques, la Court estoyt lors en ce playsant sejour; et, comme ung chascun sçayt, le bon jeune sire aymoyt moult à voir ces gens elabourer leurs inventions. Estoyt lors parmy ces sieurs estrangiers ung Florentin, ayant nom Messer Angelo Cappara, lequel avoyt ung grand meritte, faysoyt des sculpteures et engraveures comme pas ung, nonobstant son aage, vu que aulcuns s'esbaudissoyent de le voir en son apvril et déjà si sçavant. De faict à poyne frizotoyt en son guernon les poils qui empreignent ung homme de sa majesté virile. De cestuy Angelo, les dames estoyent vrayment toutes picquéez, pour ce qu'il estoyt joly comme ung resve, mélancholique comme est la palumbe seule en son nid par mort du compaignon. Et vécy comme. Cestuy sculpteur avoyt le grand mal de paouvreté, qui gehenne la vie en ses mouvements. De faict, il vivoyt durement, mangiant peu, honteulx de ne rien avoir, et s'adonnoyt à ses talents par grand dézespoir, voulant, à toute force, gaigner la vie oysifve qui est la plus belle de toutes pour ceulx dont l'asme est occupée. Par braverie, le Florentin venoyt en la Court galamment vestu; puys, par grand timidité de jeunesse et de male heure, n'ozoyt demander ses denniers au roy qui, le voyant ainsi vestu, le cuydoyt bien fourni de tout. Courtizans, dames, ung chascun souloyt admirer ses beaulx ouvraiges et aussy le faiseur; mais, de carolus, nullement. Tous, et les dames surtout, le treuvant riche de natture, l'estimoyent suffisamment guarny de sa jeunesse, de ses longs cheveux noirs, yeulx clairs, et ne songioyent poinct à des carolus en songiant à ces choses et au demourant. De faict, elles avoyent grandement rayson, vu que ces advantaiges donnoyent à maint braguard de la court, beaulx dommaines, carolus et tout.

Maugré sa semblance de jeunesse, Messer Angelo avoyt vingt années d'aage et n'estoyt poinct sot, avoyt ung grand cueur, de belles poëzies en la teste; et de plus, estoyt homme de haulte ymaginacion. Mais en grand humilité en luy-mesme, et comme tous paouvres et souffreteulx, restoyt esbahi en voyant le succez des ignares. Puis se cuydoyt mal fassonné de corps ou d'asme, et guardoyt en luy-mesme ses pensers : je faulx, vu que il les disoyt, en ses fresches nuictées, à l'umbre, à Dieu, au dyable, à tout. Lors, se lamentoyt de porter ung cueur si chauld que, sans doubte aulcun, les femmes s'en garoyent comme d'ung fer rouge; puis, se racontoyt à lui-mesme en quelle ferveur auroyt une belle maistresse; en quel honneur seroyt-elle en sa vie; en quelle fidelité il s'attacheroyt à elle; de quelle affection la serviroyt; en quelle estude auroyt ses commandements; de quels jeulx dissiperoyt les legiers nuages de sa tristesse melancholique aux jours où le ciel s'embruneroyt. Brief, s'en pourtraictant une par ymaginacion figuline, il se rouloyt à ses

piés, les baysoyt, amignottoyt, caressoyt, mangioyt, sugçoit, aussi réallement que ung prizonnier court à travers champs, en voyant les prées par ung trou. Puys, luy parloyt à l'attendrir; puys, en grand perprinse, la serroyt à l'estouffer, la violoyt ung petit maugré son respect, et mordoyt tout en son lict de raige, querant ceste dame absente, plein de couraige à luy seul, et quinaud l'endemain alors que il en passoyt une. Neammoins, tout flambant de ses amours phantasques, il tapoyt derechef sur ses figures marmorines et engravoyt de jolys tettins à fayre venir l'eauc en la bousche de ces beaulx fruicts d'amour, sans compter les autres choses qu'il bomboyt, amenuizoyt, carressoyt de son ciseau, purifioyt de sa lime, et contournoyt à faire comprendre l'usaige parfaict de ces choses, à ung cocquebin et le decocquebiner dans le jour. Et les dames souloyent se recognoistre en ces beaultez, et de Messer Cappara toutes s'encapparassonnoyent. Et messer Cappara les frosloyt de l'œil jurant que le jour où l'une d'elles lui donneroyt son doigt à bayser, il en auroyt tout.

Entre ces dames de hault lignaige, une s'enquist ung jour de ce gentil Florentin à luy-mesme, luy demandant pourquoy se faisoyt-il si farouche; et si nulle femme de la court ne le sçauroyt apprivoiser. Puys l'invita gratieulsement à venir chez elle, à la vesprée.

Messer Angelo, de se perfumer, d'achepter ung manteau de veloux à crepines doublé de sattin, d'emprunter à ung amy une saye à grandes manches, pourpoint tailladé, chausses de soye, et de venir monter les degrez d'ung pié chauld, respirant l'espoir à plain gozier, ne saichant que fayre de son cueur qui bondissoyt et sursaultoyt comme chievre; et, pour tout dire d'ung coup, ayant par advance de l'amour de la teste aux piés à en suer dedans le dos.

Faictes estat que la dame estoyt belle. Or, messer Cappara le sçavoyt d'aultant mieux, que, en son mettier, il se cognoissoyt aux emmanchemeuts des bras, lignes du corps, secrètes entourneures de la callipygie et autres mystères. Doncques, ceste dame satisfaisoyt au règles especialles de l'art, oultre que elle estoyt blanche et mince; avoyt une voix à remuer la vie là où elle est, à fourgonner le cueur, la cervelle et le reste; brief, elle mettoyt en l'ymaginacion les délicieulses images de la chose sans faire mine d'y songier, ce qui est le propre de ces damnées femelles.

Le sculpteur la treuva size au coin du feu, dedans une haute chaire, et vécy la dame de devizer à son aize, alors que messer Angelo n'ozoyt dire aultre françoys que oui et non, ne pouvoyt renconstrer aulcunes parolles en son gozier ne aulcune idée en sa cervelle, et se seroyt brizé la teste en la cheminée, si n'avoyt eu tant d'heur à voir et ouïr sa belle maistresse, qui se jouoyt là comme ung mouscheron en ung rais de soleil.

Pour ce que, obstant ceste muette admiracion, tous deux demourèrent jusques au mitant de la nuit, en s'engluant à petits pas dedans les voyes fleuries de l'amour, le bon sculpteur s'en alla bien heureux. Chemin faisant, il conclud à part luy, que si une femme noble le guardoyt ung peu prest de sa juppe, durant quatre heures de nuict, il ne s'en falloyt pas d'ung festu qu'elle ne le laissast là jusques au mattin. Or, tirant de ces prémisses plusieurs jolys corollaires, il se reszolust à la requérir de ce que vous sçavez, comme simple femme. Doncques il se deslibéra de tout tuer, le mary, la femme ou luy, faulte de filer une heure de joye à l'ayde de sa quenouille. De faict, il s'estoyt si sérieusement enchargié d'amour, que il cuydoyt la vie estre ung foyble enjeu dans la partie de l'amour, vu que, ung seul jour y valloit mille vies.

Le Florentin tailla sa pierre en pensant à sa soirée, et, par ainsy, guasta bien des nez en songiant à aultre chose. Voyant ceste malefasson, il lairra l'ouvraige; puis se perfuma et vint gouster aux gentils propous de sa dame avecque espérance de les faire tourner en actions. Mais quand il fust en prezence de sa souveraine, la majesté feminine fist ses rayonnements, et paouvre Cappara, si tueur en la rue, se moutonna soudain en voïant sa victime.

Ce néanmoins, dévers l'heure où les dezirs s'entrechauffent, il se estoyt coulé presque sur la dame et la tenoyt bien. Il avoyt marchanddé ung baizer, l'avoyt prins, bien à son heur; car, quand elles le donnent, les dames guardent le droit de reffuser; mais alors qu'elles le lairrent robber, l'amoureulx peut en voller mille. Cecy est la rayson pour laquelle sont accoustumées toutes de se lairrer prendre. Et le Florentin en avoyt desrobbé ung bon compte et déja les choses s'entrefiloyent parfaictement, alors que la dame qui avoyt mesnagié l'estoffe, s'escria :

— Vécy mon mary!

De faict monseigneur revenoyt de jouer à la paulme, et sculpteur de quitter la place non sans recueillir la riche œillade de femme interrompue en son heur.

Cecy fust toute sa chevance, pitance et rejouissance durant ung mois; vu que, sur le bord de sa joye, toujours vennoyt mon dict sieur mary, et toujours advenoyt saigement entre ung refuz net, et ces adoulcissements dont les femmes assaisonnent leurs refuz; menuz suffraiges, qui raniment l'amour et le rendent plus fort. Et alors que sculpteur impacienté commençoyt vistement dès sa venue la battaille de la juppe, à ceste fin d'arriver à la victoire avant le mary, auquel sans doute ce remue-mes-

naige prouffictoyt; ma jolye dame, voyant ce dezir escript ez yeulx de son sculpteur, entamoyt querelles et noizes sans fin. D'abord, elle se faysoyt jalouze à faulx, pour s'entendre dire de bonnes injures d'amour, puis appaisoyt la cholère du petit par l'eaue d'ung baiser; puis, prennoyt la parolle pour ne la poinct quitter, et alloyt disant : comme quoi son amant à elle debvoyt se tennir saige; estre à ses voulentez, faulte de quoi elle ne sçauroyt lui donner son asme et sa vie; et que ce estoyt peu de chose que d'offrir à sa maistresse ung dezir; et que, elle estoyt plus couraigeuze, pource que aymant plus elle sacrifioyt dadvantaige; puys, à propos, vous laschoyt ung : — Laissez cela! dict d'un air de royne. Puis elle prenoyt à tems ung air fasché pour respondre aux repproches de Cappara :

— Si vous n'estes comme je veulx que vous soyez, je ne vous aimeray plus.

Brief, ung peu tard, le paouvre Italian vid bien que ce ne estoyt poinct ung noble amour, ung de ceulx qui ne mezurent pas la joye comme ung avare ses escuz, et que enfin ceste dame prennoyt plaisir à le faire saulter sur la couverture; et à le lairrer maistre de tout, pourveu qu'il ne touchiast poinct au joly plessis de l'amour.

A ce mettier, le Cappara devint furieux à tout tuer, et prist avecque lui de bons compaignons, ses amis, auxquels il bailla la charge d'attaquer le mary pendant le chemin qu'il faysoyt pour vennir se couchier en son logis, apprès la partie de paulme du roy.

Luy vind à sa dame, en l'heure accoustumée.

Quand les doulx jeulx de leur amour furent en bon train, lesquels jeulx estoyent baisers bien dégustez, cheveulx bien enroulez, desroulez, les mains mordeues de raige, les aureilles aussi, enfin tout le trafficq, moins ceste chose especialle que les bons autheurs treuvent abominable, avecque rayson; vécy Florentin de dire entre deux baysers qui alloyent ung peu loin.

— Ma mie, m'aymez-vous plus que tout?

— Oui! fist-elle. Vu que les parolles ne leur coustent jamais rien.

— Hé bien! respartist l'amoureux, soyez toute à moy.

— Mays, fist-elle, mon mary va vennir.

— N'est-ce que cela?

— Oui.

— J'ay des amys qui l'arresteront et ne le lairront aller que si je mets ung flambeau en ceste croizée. Puis s'il se plaint au Roy, mes amys diront que ils cuydoyent faire le tour à ung des nostres.

— Ha! mon amy, dist-elle, lairrez-moi voir si tout est bien céans muet et couchié.

Elle se leva et mit la lumière à la croizée. Ce que voyant, messer Cappara souffle la chandelle, prend son espée, et se plassant en face de ceste femme dont il cognust le mépris et l'asme feslonne.

— Je ne vous tueray pas, madame, fist-il, mays je vais vous estafiller le visaige, en sorte que vous ne cocquetterez plus avec de paouvres jeunes amoureulx dont vous jouez la vie! Vous m'avez truphé honteulsement, et n'estes poinct une femme de bien. Vous sçaurez que ung bayser ne se peut essuyer jamays en la vie d'ung amant de cueur, et que bouche baysée vaut le reste. Vous m'avez rendeu la vie poisante et maulvaise à toujours; doncques, je veux vous faire esternellement songier à ma mort, que vous causez. Et, de faict, vous ne vous mirerez oncques en vostre mirouère sans y voir aussi ma face.

Puis il leva le bras, et fist mouvoir l'espée pour tollir ung bon morceau de ces belles joues fresches en lesquelles il y avoyt trace de ses baysers.

Lors la dame luy dist qu'il estoyt ung desloïal.

— Taysez-vous, fist-il, vous m'avez dist que vous m'aimiez plus que tout. Maintenant vous dictes aultre chose. Vous me avez attiré en chasque vesprée ung peu plus hault dans le Ciel, vous me gettez d'ung coup en Enfer et vous cuydez que vostre juppe vous sauvera de la cholère d'ung amant... Non.

— Ha! mon Angelo, je suys à toy! fist-elle emmerveillée de cet homme flambant de raige.

Mais luy, se tirant à trois pas :

— Ha, robbe de court et maulvais cueur, tu aimes mieulx ton visaige que ton amant!... Tiens!

Elle blesmit, et tendist humblement le visaige; car elle comprist que, à ceste heure, sa faulseté passée faisoyt tort à son amour prezent. Puis, d'ung seul coup Angelo l'estaffila, quitta la maison, et vuyda le pays.

Le mary n'ayant point esté inquietté, pour cause de ceste lumière qui fust veue des Florentins, trouva sa femme sans sa joue senestre; mais elle ne souffla mot, maugré la douleur, vu que, deppuys l'estaffilade, elle aymoyt son Cappara plus que la vie et tout. Nonobstant ce, le mary voulut sçavoir d'où procceddoyt ceste blessure. Or, nul n'estant venu fors le Florentin, il se plaignist au roy, qui fist courir sus à son ouvrier, et commenda de le pendre, ce qui fust faict à Bloys.

Le jour de la pendaison, une dame noble eust envie de saulver cet homme de couraige, qu'elle cuydoyt estre ung amant de bonne trempe; et, pria le roy de le luy accorder, ce qu'il fit voulentiers. Mais Cappara se desclaira de tout poinct acquis à sa dame dont il ne pouvoyt chasser le soubvenir, se fist relligieulx, devind cardinal, grand sçavant, et souloyt dire, en ses vieux jours : qu'il avoyt vescu par la remembrance des joyes prinses en ces paouvres

heures souffreteulses, où il estoit à la foys très-bien et très-mal traicté de sa dame. Il y ha des autheurs qui disent que, deppuys, il alla plus loing que la juppe avec sa dame, dont la joue se refist; mays je ne sçauroys croire à cecy, veu que ce estoyt ung homme de cueur qui avoyt haulte ymaginacion des sainctes délices de l'amour.

Cecy ne nous enseigne rien de bon, si ce n'est qu'il y ha dans la vie de maulvaises renconstres; vu que ce conte est vray de tout poinct. Si, en d'aultres endroicts, l'autheur avoyt, par caz fortuict, oultrepassé le vray, cestuy lui vauldra des indulgences prest des amoureulx conclaves.

ÉPILOGUE.

Encores que ce secund dixain ait, en son frontispice, inscription qui le dize parachevé en ung tems de neige et de froideure, il viend au joly moys de juin où tout est verd, pour ce que la paouvre muse de laquelle l'autheur est subject ha eu plus de caprices, que n'en a l'amour phantasque d'une royne, et a mystérieuzement voulu getter son fruict parmi les fleurs.

Or, nul ne peut se vanter d'estre maistre de ceste fée. Tantost, alors que ung grave penser occupe l'esperit et griphe la cervelle, vécy la garse rieuze qui debagoule ses gentilz propous en l'aureille, chatouille avecque ses plumes les levres de l'autheur, mène ses sarabandes et faict son tapaige dans la mayson. Si, par cas fortuict, l'escripturier habandonne la science pour noizer, lui dist : — « Attends ma mie, j'y vais ! » et se leve en grand haste pour jouer en la compaignie de ceste folle... plus de garse ! Elle est rentrée en son trou, s'y musse, s'y roule et geint. Prenez baston à feu, baston d'ecclize, baston rusticque, baston des dames, levez-les, frappez la garse, et dictes-luy mille injures. Elle geint. Despouillez-la, elle geint. Caressez-la, mignottez-la, elle geint. Baysez-la, dictes-lui : — Hé mignonne? elle geint. Tantost elle ha froid; tantost, elle va mourir. Adieu l'amour, adieu les rires, adieu la joye, adieu les bons contes.

Mennez bien le deuil de sa mort, plourez-la, cuydez-la morte, geignez.

Alors, elle leve la teste, esclatte de rire, desploye ses aesles blanches et revole on ne sçayt où; mais tournoye en l'aer, capriole, montre sa queue dyabolicque, ses tettins de femme, ses reins forts, son visaige d'ange, secoue sa chevelure perfumée, se roule aux rays du soleil, reluyst en toute beaulté, change de couleurs comme la gorge des columbes; rit à en plourer, gette les larmes de ses yeulx en la mer où les pescheurs les treuvent transmuées en jolyes perles qui viennent aorner le front des roynes, enfin faict mille tourdions comme ung jeune cheval eschappé, lairrant voir sa crouppe vierge et des choses si gentilles qu'à la seule veue d'icelles ung pape se damneroyt.

Durant ce remue-mesnaige de la beste indomptée, il y ha des ignares et des bourgeoys qui disent au paouvre poete :

— Où est vostre monture? Où est vostre dixain? Vous estes ung pronosticqueur payen. Oui, vous estes cogneu! Vous allez aux nopces et ne faictes rien entre vos repas. Où est l'ouvraige?

Encores que, de mon natturel je soys amy de la doulceur, je vouldroys voir ung de ces gens assiz en ung pal de Turquie et leur dire d'aller en ceste équipaige à la chasse aux connilz.

Cy finist le deuxiesme dixain. Veuille le dyable le poulser de ses cornes et il sera bien repceu de la Chrestienté rieuze.

LA

FEMME SUPÉRIEURE.

LA

FEMME SUPÉRIEURE.

PREMIÈRE PARTIE.

ENTRE DEUX FEMMES.

I.

LE MÉNAGE RABOURDIN.

A Paris, où les hommes d'étude et de pensée se ressemblent, vous avez dû rencontrer plusieurs figures semblables à celle de M. Rabourdin, que ce récit prend au moment où il est chef de bureau à l'un des plus importants ministères : quarante ans, des cheveux gris d'une si jolie nuance que les femmes peuvent à la rigueur les aimer ainsi, et qui adoucissent une physionomie mélancolique ; des yeux bleus pleins de feu, un teint encore blanc, mais chaud et parsemé de quelques rougeurs violettes ; un front et un nez à la Louis XV, une bouche sérieuse, une taille élevée, maigre ou plutôt maigrie comme celle d'un homme qui relève de maladie, enfin une démarche entre l'indolence du promeneur et la méditation de l'homme occupé. Si ce portrait fait préjuger un caractère, la mise de l'homme contribuait peut-être à le mettre en relief. M. Rabourdin portait habituellement une grande redingote bleue, une cravate blanche, un gilet croisé à la Robespierre, un pantalon noir sans sous-pieds, des bas de soie gris et des souliers découverts. Rasé, lesté de sa tasse de café dès huit heures du matin, il sortait avec une exactitude d'horloge, et passait par les mêmes rues en se rendant au ministère ; mais si propre, si compassé que vous l'eussiez pris pour un Anglais allant à son ambassade. A ces traits principaux, vous devinez le père de famille harassé par des contrariétés au sein du ménage, tourmenté par des ennuis au ministère, mais assez philosophe pour prendre la vie comme elle est ; un honnête homme aimant son pays et le servant, sans se dissimuler les obstacles que l'on rencontre à vouloir le bien ; prudent parce qu'il connaît les hommes, d'une exquise politesse avec les femmes parce qu'il n'en attend plus rien ; enfin, un homme plein d'acquis, affable avec ses inférieurs, tenant à une grande distance ses égaux et d'une haute dignité avec ses chefs. A cette époque, en 1824, vous eussiez remarqué surtout en lui l'air froidement résigné de l'homme qui avait enterré les illusions de la jeunesse, qui avait renoncé à de secrètes ambitions ; vous eussiez reconnu l'homme découragé mais sans dégoût et qui persiste dans ses premiers projets, plus pour employer ses facultés que dans l'espoir d'un douteux triomphe. Il n'était décoré d'aucun ordre, et s'accusait comme d'une faiblesse d'avoir porté celui du Lis aux premiers jours de la Restauration.

La vie de cet homme offrait des particularités mystérieuses. Il n'avait jamais connu son père. Sa mère, femme chez qui le luxe éclatait, toujours parée, toujours en fête, ayant un riche equipage, dont

la beauté lui parut merveilleuse par souvenir, et qu'il voyait rarement, lui laissa peu de chose ; cependant, elle lui avait donné l'éducation vulgaire et incomplète qui produit tant d'ambitions et si peu de capacités. A seize ans, quelques jours avant la mort de sa mère, il était sorti du lycée Napoléon pour entrer comme surnuméraire dans les bureaux. Un protecteur inconnu l'avait promptement fait appointer ; à vingt-deux ans il était sous-chef, et chef à vingt-cinq. Depuis ce jour, la main qui le soutenait dans la vie n'avait plus fait sentir son pouvoir que dans une seule circonstance; elle l'avait amené, lui pauvre, dans la maison de M. Leprince, ancien commissaire-priseur, homme veuf, passant pour très-riche et père d'une fille unique. Xavier Rabourdin devint éperdument amoureux de mademoiselle Célestine Leprince, alors âgée de dix-sept ans et qui avait les prétentions de deux cent mille francs de dot. Soigneusement élevée par une mère artiste qui lui transmit tous ses talents, cette jeune personne devait attirer les regards des hommes les plus haut placés. Elle était grande, belle et admirablement bien faite ; elle peignait, était bonne musicienne, parlait plusieurs langues et avait reçu quelque teinture de science, dangereux avantage qui oblige une femme à beaucoup de précautions, si elle veut éviter toute pédanterie. Aveuglée par une tendresse mal entendue, sa mère lui avait donné de fausses espérances sur son avenir : à l'entendre, un duc ou un ambassadeur, un maréchal de France ou un ministre pouvaient seuls mettre sa fille à la place qui lui convenait dans la société. Célestine avait d'ailleurs naturellement les manières, le langage et les façons du grand monde. Sa toilette était plus riche et plus élégante que ne doit l'être celle d'une fille à marier. Un mari ne pouvait plus lui donner que le bonheur ; encore les *gâteries* continuelles de la mère, qui mourut deux ans avant le mariage de sa fille, rendaient-elles assez difficile la tâche d'un amant, car il fallait du sang-froid pour gouverner une pareille femme. Les bourgeois effrayés se retirèrent. Orphelin, sans autre fortune que sa place de chef de bureau, Xavier fut proposé par M. Leprince à Célestine qui résista longtemps. Mademoiselle Leprince n'avait aucune objection contre son prétendu : il était jeune, amoureux et beau; mais elle ne voulait pas se nommer madame Rabourdin. Le père dit à sa fille que Rabourdin était du bois dont on faisait les ministres. Célestine répondit que jamais un homme qui avait nom Rabourdin n'arriverait sous le gouvernement des Bourbons, etc., etc. Forcé dans ses retranchements, le père commit une grave indiscrétion en déclarant à sa fille que son futur serait Rabourdin *de quelque chose*, avant l'âge requis pour entrer à la chambre. Xavier devait être bientôt maître des requêtes et secrétaire général de son ministère ; de ces deux échelons, il s'élancerait dans les régions supérieures de l'administration, riche d'une fortune et d'un nom transmis par certain testament à lui connu. Le mariage se fit.

Rabourdin et sa femme crurent à cette mystérieuse puissance. Emportés par l'espérance et par le laisser aller que les premières amours conseillent aux jeunes mariés, M. et madame Rabourdin dévorèrent en cinq ans près de cent mille francs sur leur capital. Justement effrayée de ne pas voir avancer son mari, Célestine voulut employer en terres les cent mille francs restant de sa dot, placement qui donna peu de revenu ; mais un jour la succession de M. Leprince récompenserait de sages privations par les fruits d'une belle aisance. Quand le vieux commissaire-priseur vit son gendre déshérité de ses protections, il tenta, par amour pour sa fille, de réparer ce secret échec en risquant une partie de sa fortune dans une spéculation pleine de chances favorables ; mais le pauvre homme mourut de chagrin au milieu de désastres inouïs, ne laissant qu'une dizaine de beaux tableaux qui ornèrent le salon de sa fille, et quelques meubles antiques qu'elle mit au grenier. Huit années de vaine attente firent enfin comprendre à madame Rabourdin que le paternel protecteur de son mari devait avoir été surpris par la mort, que son testament avait été supprimé ou perdu. Deux ans avant la mort de M. Leprince, la place de chef de division, devenue vacante, avait été donnée à un monsieur de La Billardière, parent d'un député de la droite, fait ministre en 1823. C'était à quitter le métier. Mais Rabourdin pouvait-il abandonner huit mille francs de traitement avec gratifications, quand son ménage s'était accoutumé à les dépenser, et qu'ils formaient les trois quarts du revenu ? D'ailleurs, au bout de quelques années de patience, n'avait-il pas droit à une pension ? Quelle chute pour une femme dont les hautes prétentions au début de la vie étaient presque légitimes, et qui passait pour être une femme supérieure !

Madame Rabourdin avait justifié les espérances que donnait mademoiselle Leprince, elle possédait les éléments de l'apparente supériorité qui plaît au monde : sa vaste instruction lui permettait de parler à chacun son langage, ses talents étaient réels, elle montrait un esprit indépendant et élevé, sa conversation captivait autant par sa variété que par l'étrangeté des idées. Ces qualités, utiles et bien placées chez une souveraine, chez une ambassadrice, servaient à peu de chose dans un ménage où tout devait aller terre à terre. Les personnes qui parlent bien veulent un public, aiment à parler longtemps et fatiguent quelquefois. Pour satisfaire aux besoins

de son esprit, madame Rabourdin avait pris un jour de réception par semaine; elle allait beaucoup dans le monde, afin d'y goûter les jouissances auxquelles son amour-propre l'avait habituée. Ceux qui connaissent la vie de Paris sauront ce que souffrait une femme de cette trempe, assassinée dans son intérieur par l'exiguïté de ses moyens pécuniaires. Malgré tant de niaises déclamations sur l'argent, il faut toujours quand on habite Paris être acculé au pied des additions, rendre hommage aux chiffres, et baiser la patte fourchue du veau d'or. Quel problème! douze mille livres de rente pour défrayer un ménage composé du père, de la mère, de deux enfants, d'une femme de chambre et d'une cuisinière, le tout logé rue Duphot, au second, dans un appartement de cent louis! Prélevez la toilette et les voitures de madame avant d'évaluer les grosses dépenses de maison, car la toilette passait avant tout; voyez ce qui reste pour l'éducation des enfants (une fille de sept ans, un garçon de neuf ans dont l'entretien, malgré une bourse entière, coûtait déjà deux mille francs), vous trouverez que madame Rabourdin pouvait à peine donner trente francs par mois à son mari. Presque tous les maris parisiens en sont là, sous peine d'être des monstres. Cette femme, qui s'était crue destinée à briller dans le monde, à le dominer, vit enfin arriver le moment où elle serait forcée d'user son intelligence et ses facultés dans une lutte ignoble, inattendue, en se mesurant corps à corps avec son livre de dépense. Déjà, grande souffrance d'amour-propre! elle avait congédié son domestique mâle, lors de la mort de son père. La plupart des femmes se fatiguent dans cette lutte journalière, elles se plaignent, et finissent par se plier à leur sort; mais au lieu de déchoir, l'ambition de Célestine grandissait avec les difficultés : elle ne pouvait pas les vaincre, elle voulait les enlever; car, à ses yeux, cette complication dans les ressorts de la vie était comme un nœud gordien qui ne se dénoue pas et que le génie tranche. Loin de consentir à la mesquinerie d'une destinée bourgeoise, elle s'impatientait des retards qu'éprouvaient les grandes choses de son avenir, en accusant le sort de tromperie. Elle se croyait de bonne foi une femme supérieure. Peut-être avait-elle raison, peut-être eût-elle été grande dans de grandes circonstances, peut-être n'était-elle pas à sa place. Reconnaissons-le : il existe des variétés dans la femme comme dans l'homme que se façonnent les sociétés pour leurs besoins. Or, dans l'ordre social, comme dans l'ordre naturel, il se trouve plus de jeunes pousses qu'il n'y a d'arbres, plus de frai que de poissons arrivés à tout leur développement : beaucoup de capacités intellectuelles doivent donc mourir étouffées comme les graines qui tombent sur une roche nue. Certes, il y a des femmes de ménage, des femmes d'agrément, des femmes de luxe, des femmes exclusivement épouses, ou mères, ou amantes, des femmes purement spirituelles ou purement matérielles; comme il y a des artistes, des soldats, des artisans, des mathématiciens, des poëtes, des négociants, des gens qui entendent l'argent, l'agriculture ou l'administration. Puis la bizarrerie des événements amène des contre-sens : beaucoup d'appelés et peu d'élus, est une loi de la Cité aussi bien que du Ciel. Madame Rabourdin se jugeait très-capable d'éclairer un homme d'État, d'échauffer l'âme d'un artiste, de servir les intérêts d'un inventeur et de l'assister dans ses luttes, de se dévouer à la politique financière d'un Ouvrard, d'un Jacques Laffitte, de représenter avec éclat une haute fortune. Peut-être voulait-elle ainsi s'expliquer à elle-même son horreur pour le livre du blanchisseur, les contrôles journaliers de la cuisine, les supputations économiques et les soins d'un petit ménage. Elle se faisait supérieure là où elle avait plaisir à l'être.

En sentant aussi vivement les épines d'une position qui peut se comparer à celle de saint Laurent sur son gril, elle devait laisser échapper des cris. Aussi, dans ses paroxysmes d'ambition contrariée, dans les moments où sa vanité blessée lui causait de lancinantes douleurs, Célestine s'attaquait-elle à Xavier Rabourdin. N'était-ce pas à son mari de la placer convenablement? Si elle était un homme, elle aurait bien eu l'énergie de faire une prompte fortune pour rendre heureuse une femme aimée! Elle lui reprochait d'être trop honnête homme, ce qui, dans la bouche de certaines femmes, est un brevet d'imbécillité. Elle lui dessinait de superbes plans dans lesquels elle négligeait les obstacles qu'y apportent les hommes et les choses; puis, comme toutes les femmes animées par un sentiment violent, elle devenait en pensée plus machiavélique que le plus vieux politique, plus rouée que le plus habile homme d'affaires; son esprit concevait tout, et elle se contemplait elle-même dans l'étendue de ses idées. Au débouché de ces belles imaginations, Rabourdin, à qui la pratique était connue, restait froid. Célestine attristée jugea son mari étroit de cervelle, timide, peu compréhensif, et prit insensiblement la plus fausse opinion sur le compagnon de sa vie. D'abord, elle l'éteignait constamment par le brillant de sa discussion; puis, comme ses idées lui venaient par éclairs, elle l'arrêtait court quand il commençait à donner une explication, afin de ne pas perdre une étincelle de son esprit. Dès les premiers jours de leur mariage, en se sentant aimée et admirée par Rabourdin, Célestine fut sans façon avec lui : elle se mit au-dessus de toutes les lois conjugales et de politesse intime, en de-

mandant au nom de l'amour le pardon de ses petits méfaits ; et comme elle ne se corrigea point, elle le domina constamment. Dans cette situation, un homme se trouve vis-à-vis de sa femme comme un enfant devant son précepteur, quand il ne peut ou ne veut pas croire que l'enfant qu'il a régenté petit, soit devenu grand. Semblable à madame de Staël qui criait en plein salon à un plus grand homme qu'elle : « Savez-vous que vous venez de dire quelque chose de bien profond ! » madame Rabourdin disait de son mari : — Il a quelquefois de l'esprit. Insensiblement la dépendance dans laquelle elle continuait à le tenir se manifesta sur sa physionomie par d'imperceptibles mouvements ; son attitude et ses manières exprimèrent son manque de respect. Sans le savoir, elle nuisit donc à son mari; car en tout pays, avant de juger un homme, le monde écoute ce qu'en pense sa femme, et demande ainsi ce que les Génevois appellent *un préavis* (en génevois on prononce *préavisse*).

Quand Rabourdin s'aperçut des fautes que l'amour lui avait fait commettre, le pli était pris : il se tut et souffrit. Semblable à quelques hommes chez lesquels le sentiment et les idées sont en force égale, chez lesquels il se rencontre tout à la fois une belle âme et une cervelle bien organisée, il était l'avocat de sa femme au tribunal de son jugement : il se disait que la nature l'avait destinée à un rôle manqué par sa faute, à lui; elle était comme un cheval anglais de pur sang, un coureur attelé à une charrette pleine de moellons, elle souffrait; enfin il se condamnait. Puis, à force de les répéter, sa femme lui avait inoculé ses croyances en elle-même, les idées sont contagieuses en ménage : le Neuf Thermidor est, comme tant d'événements immenses, le résultat d'une influence féminine. Aussi, poussé par l'ambition de Célestine, Rabourdin avait-il songé depuis longtemps au moyen de la satisfaire; mais il lui cachait ses espérances pour ne pas lui en infliger les tourments. Cet homme de bien était résolu de se faire jour dans l'administration en y pratiquant une forte trouée; il voulait y produire une de ces révolutions qui placent un homme à la tête d'une partie quelconque de la société ; mais incapable de la bouleverser à son profit, il roulait des pensées utiles et rêvait un triomphe obtenu par de nobles moyens. Cette idée à la fois ambitieuse et généreuse, il est peu d'employés qui ne l'aient conçue; mais chez les employés comme chez les artistes, il y a beaucoup plus d'avortements que d'enfantements, ce qui revient au mot de Buffon : le génie c'est la patience. Mis à portée d'étudier l'administration française et d'en observer le mécanisme, Rabourdin avait opéré dans le milieu où le hasard faisait mouvoir sa pensée, ce qui, par parenthèse, est le secret de beaucoup d'œuvres humaines, et il avait fini par inventer un nouveau système d'administration. Connaissant les gens auxquels il aurait affaire, il avait respecté la machine qui fonctionnait alors, qui fonctionne encore et qui fonctionnera longtemps; car tout le monde se serait effrayé à l'idée de la refaire, et personne ne pouvait se refuser à la simplifier : le problème à résoudre était donc un meilleur emploi des mêmes forces. Dans sa plus simple expression, son plan consistait à remanier les impôts de manière à les diminuer sans que l'État perdît ses revenus, et à obtenir, avec un budget égal au budget qui soulevait alors tant de folles discussions, des résultats deux fois plus considérables que les résultats actuels. Sa longue pratique lui avait démontré qu'en toute chose la perfection était produite par de simples revirements. Économiser c'est simplifier, simplifier c'est supprimer un rouage inutile : il y a donc déplacement. Aussi son système reposait-il sur un déclassement, il se traduisait par une nouvelle nomenclature administrative. Là gît peut-être la raison de la haine que s'attirent les novateurs. Les suppressions exigées par leurs perfectionnements, et d'abord mal comprises, menacent des existences qui ne se résolvent pas facilement à changer de condition ; mais ce qui rendait Rabourdin vraiment grand était d'avoir su contenir l'enthousiasme qui saisit tous les inventeurs, d'avoir cherché patiemment un engrenage à chaque mesure afin d'éviter les chocs, en laissant au temps et à l'expérience le soin de démontrer l'excellence de chaque changement. La grandeur du résultat ferait croire à son impossibilité, si l'on perdait de vue cette pensée au milieu de la rapide analyse de ce système; car il n'est pas indifférent d'indiquer, d'après ses confidences tout incomplètes qu'elles furent, le point d'où il partit pour embrasser l'horizon administratif. Ce récit, qui tient d'ailleurs au cœur de l'intrigue, expliquera peut-être aussi quelques malheurs des mœurs présentes.

Le cœur de cet homme avait d'abord été profondément ému par les misères qu'il avait reconnues dans l'existence des employés, et il s'était demandé d'où venait leur croissante déconsidération. Il en avait recherché les causes, et les avait trouvées dans ces petites révolutions partielles qui sont comme le remous de la tempête de 1789 et que les historiens des grands mouvements sociaux négligent d'examiner, quoiqu'en définitive elles fassent les mœurs actuelles ce qu'elles sont. Autrefois, sous la monarchie, les armées bureaucratiques n'existaient point. Peu nombreux, les employés obéissaient à un premier ministre toujours en communication avec le souverain, et servaient ainsi presque directement le roi. Les chefs de ces serviteurs zélés étaient simplement nom-

més des *premiers commis*. Dans les parties d'administration que le roi ne régissait pas lui-même, comme les Fermes, les employés étaient à leurs chefs ce que les commis d'une maison de commerce sont à leurs patrons : ils apprenaient une science qui devait leur servir à se faire une fortune. Ainsi, le moindre point de la circonférence se rattachait au centre et en recevait la vie. Il y avait donc dévouement et foi. Depuis 1789, l'État, la *patrie* si l'on veut, a remplacé le prince. Au lieu de relever directement d'un premier magistrat politique, les commis sont devenus, malgré nos belles idées sur la patrie, *des employés du gouvernement;* leurs chefs flottent à tous les vents d'un pouvoir qui ne sait pas la veille s'il existera le lendemain et qui s'appelle *le ministère*. Le courant des affaires devant toujours s'expédier, il surnage une certaine quantité de commis qui se sait indispensable quoique congéable à merci et qui veut rester en place. La bureaucratie, pouvoir gigantesque mis en mouvement par des nains, est née ainsi. Si, en subordonnant toute chose et tout homme à sa volonté, Napoléon avait retardé pour un moment l'influence de la bureaucratie, ce rideau pesant placé entre le bien à faire et celui qui pourrait l'ordonner, elle s'était définitivement organisée sous le gouvernement constitutionnel, nécessairement ami des médiocrités, grand amateur de pièces probantes et de comptes, enfin tracassier comme une petite bourgeoise. Heureux de voir les ministres en lutte constante avec quatre cents petits esprits, avec dix ou douze têtes ambitieuses et de mauvaise foi, l'employé se hâta de se rendre indispensable en suppléant ses chefs : il créa le rapport, les dossiers, les cartons, les paperasses à l'appui des pièces sans lesquelles la France serait perdue, la circulaire sans laquelle elle n'irait pas; il entretint à son profit la méfiance entre la recette et la dépense, il calomnia l'administration pour le salut de l'administrateur; enfin il inventa les fils lilliputiens qui enchaînent la France à la centralisation parisienne, comme si, de 1500 à 1800, la France n'avait rien pu faire sans trente mille commis. En s'attachant à la chose publique comme le gui au poirier, l'employé s'en désintéressa complétement, et voici comme. Obligés d'obéir aux princes ou aux chambres qui leur imposent des parties prenantes au budget et forcés de garder des travailleurs, les ministres diminuaient les salaires et augmentaient les emplois, en pensant que plus il y aurait de monde employé par le gouvernement, plus le gouvernement serait fort. La loi contraire est un axiome écrit dans l'univers : il n'y a d'énergie que par la rareté des principes agissants; aussi l'événement a-t-il prouvé l'erreur du ministérialisme. Pour implanter un gouvernement au cœur d'une nation, il faut savoir y rattacher *des intérêts* et non *des hommes*. Conduit à mépriser le gouvernement qui lui retirait à la fois considération et salaire, l'employé se comportait en ce moment avec lui comme une courtisane avec un vieil amant, il lui donnait du travail pour son argent : situation aussi peu tolérable pour l'administration que pour l'employé, si tous deux osaient se tâter le pouls, et si les gros salaires n'étouffaient pas la voix des petits. Seulement occupé de se maintenir, de toucher ses appointements et d'arriver à sa pension, l'employé se croyait tout permis pour obtenir ce grand résultat. Cet état de choses amenait le servilisme du commis, il engendrait de perpétuelles intrigues au sein des ministères où les pauvres employés luttaient contre une aristocratie dégénérée qui venait pâturer dans les communaux de la bourgeoisie en exigeant des places pour ses enfants ruinés. Un homme supérieur pouvait difficilement marcher le long de ces haies tortueuses, plier, ramper, se couler dans la fange de ces sentines où les têtes remarquables effrayaient tout le monde. Un génie ambitieux se vieillit pour obtenir la triple couronne, il n'imite pas Sixte-Quint pour devenir chef de bureau. Il ne restait ou ne venait que des paresseux, des incapables ou des niais. Ainsi s'établissait lentement la médiocrité de l'administration française. Entièrement composée de petits esprits, elle mettait un obstacle à la prospérité du pays, retardait sept ans dans ses bureaux le projet d'un canal qui eût stimulé la production d'une province, s'épouvantait de tout, perpétuait les lenteurs, éternisait les abus qui la perpétuaient et l'éternisaient elle-même; elle tenait tout et le ministre même en lisières; enfin elle étouffait les hommes de talent assez hardis pour vouloir aller sans elle ou l'éclairer sur ses sottises. Le livre des pensions venait d'être publié, M. Rabourdin y vit un garçon de bureau avoir une retraite supérieure à celle des vieux colonels criblés de blessures : l'histoire de la bureaucratie était là tout entière. Autre plaie engendrée par les mœurs modernes, et qu'il comptait parmi les causes de cette secrète démoralisation! L'administration n'avait point de subordination réelle, il y régnait une égalité complète entre le chef d'une division importante et le dernier expéditionnaire : l'un était aussi savant que l'autre dans une arène où l'on se rejetait la besogne les uns aux autres. Les employés pouvaient se juger entre eux sans aucun respect. L'instruction, également dispensée sans mesure aux masses, amenait le fils d'un concierge de ministère à prononcer sur le sort d'un homme de mérite ou d'un grand propriétaire chez qui son père avait tiré le cordon de la porte. Le dernier venu pouvait donc lutter avec le plus ancien. Un surnuméraire éclaboussait son chef en allant à Longchamp dans un tilbury qui portait une jolie femme

à laquelle il indiquait, par un mouvement de son fouet, le pauvre père de famille à pied, en lui disant : *voilà mon chef!* Les libéraux nommaient cet état de choses LE PROGRÈS, Rabourdin y voyait L'ANARCHIE au cœur du pouvoir; car il voyait en résultat des intrigues agitées comme celles du sérail entre des eunuques, des femmes et des sultans imbéciles, des petitesses de religieuses, des vexations sourdes, des tyrannies de collége, des travaux diplomatiques à effrayer un ambassadeur entrepris pour une gratification ou pour une augmentation, des sauts de puces attelées à un char de carton, des malices de nègre faites au ministre lui-même; les gens réellement utiles, les travailleurs victimes des parasites; les gens dévoués à leur pays qui tranchent vigoureusement sur la masse des incapacités, succombant sous d'ignobles trahisons. Toutes les hautes places allaient appartenir à l'influence parlementaire et non à la royauté, les employés se voyaient alors dans la condition de rouages vissés à une machine, il ne s'agissait plus pour eux que d'être plus ou moins graissés; fatale conviction qui étouffait bien des mémoires écrits en conscience sur les plaies secrètes du pays, désarmait bien des courages, corrodait les probités les plus sévères, fatiguées de l'injustice et conviées à l'insouciance par de dissolvants ennuis. Un commis des frères Rothschild correspond avec toute l'Angleterre, un seul employé pourrait correspondre avec tous les préfets; mais là où l'un vient apprendre les éléments de sa fortune, l'autre perdrait inutilement son temps, sa vie et sa santé. Là était le mal. Certes un pays n'est pas immédiatement menacé de mort parce qu'un employé de talent se retire et qu'un homme médiocre le remplace. Malheureusement pour les nations, aucun homme n'est indispensable à leur existence. Mais quand tout s'est à la longue amoindri, les nations disparaissent. Chacun peut, par instruction, aller voir à Venise, à Madrid, à Amsterdam, à Stockholm et à Rome les places où existèrent d'immenses pouvoirs, aujourd'hui détruits par la petitesse qui s'y est infiltrée et a gagné les sommités : au jour d'une lutte, tout s'est trouvé faible, l'État a succombé devant une faible attaque. Mais quel problème difficile à résoudre que celui de la réhabilitation des employés, au moment où le libéralisme criait par ses journaux dans toutes les boutiques industrielles que les traitements des employés constituaient un vol perpétuel, configurait les chapitres du budget en forme de sangsues, et demandait chaque année où allait le milliard des impôts! Aux yeux de M. Rabourdin, l'employé relativement au budget était ce que le joueur est au jeu; tout ce qu'il en emporte, il le lui restitue; tout gros traitement impliquait une production. Payer mille francs par an à un homme pour lui demander toutes ses journées, n'était-ce pas organiser le vol et la misère? un forçat coûte presque autant et travaille moins; mais vouloir qu'un homme auquel l'État donnerait douze mille francs se vouât à son pays, était un contrat profitable à tous deux, et qui pouvait tenter les capacités.

Ces réflexions avaient donc conduit M. Rabourdin à une refonte du personnel. Employer peu de monde, tripler ou doubler les traitements et supprimer les pensions, prendre les employés jeunes comme faisaient Napoléon, Louis XIV, Richelieu et Ximenès, mais les garder longtemps en leur réservant les hauts emplois et de grands honneurs, étaient les points capitaux d'une réforme aussi utile à l'État qu'à l'employé. Il est difficile de raconter en détail, chapitre par chapitre, un plan qui embrassait le budget et qui descendait dans les infiniment petits de l'administration pour les synthétiser; mais peut-être une indication des principales réformes suffira-t-elle à ceux qui connaissent comme à ceux qui ignorent la constitution administrative. Quoique la position d'un historien soit dangereuse en racontant un plan qui ressemble à de la politique faite au coin du feu, encore est-il nécessaire de le crayonner, afin d'expliquer l'homme par l'œuvre. Supprimez le récit de ses travaux, vous ne voudrez plus croire le narrateur sur parole, s'il se contentait d'affirmer le talent ou l'audace d'un chef de bureau.

M. Rabourdin divisait la haute administration en trois ministères. Il avait pensé que si jadis il se trouvait des têtes assez fortes pour embrasser l'ensemble des affaires intérieures et extérieures, la France d'aujourd'hui ne manquerait jamais de Mazarin, de Suger, de Sully, de Choiseul, de Colbert pour diriger des ministères plus vastes que les ministères actuels. D'ailleurs, constitutionnellement parlant, trois ministres s'accordaient plus facilement que sept; il était moins difficile aussi de se tromper quant au talent, et peut-être la royauté éviterait-elle ainsi ces perpétuelles oscillations ministérielles qui ne permettaient de suivre aucun plan de politique extérieure, ni d'accomplir aucune amélioration intérieure. En Autriche, où des nations diverses réunies offraient des intérêts différents à concilier et à conduire sous une même couronne, deux hommes d'État supportaient en ce moment le poids des affaires publiques, sans en être accablés. La France était-elle plus pauvre que l'Allemagne en capacités politiques? D'abord, n'était-il pas naturel de réunir le ministère de la marine au ministère de la guerre? Pour Rabourdin, la marine paraissait un des comptes courants du ministère de la guerre, comme l'artillerie, la cavalerie, l'infanterie et l'intendance. N'était-ce pas un contre-sens de donner aux amiraux et aux maré-

chaux une administration séparée, quand ils marchaient vers un but commun : la défense du pays, l'attaque de l'ennemi, la protection des possessions nationales? Le ministère de l'intérieur devait réunir le commerce, la police et les finances, sous peine de mentir à son nom. Au ministère des affaires étrangères appartenaient la justice, la maison du roi, et tout ce qui dans le ministère de l'intérieur concernait les arts, les lettres et les grâces; car toute protection devait découler immédiatement du souverain, et ce ministère impliquait la présidence du conseil. Chacun de ces trois ministères ne comportait pas plus de deux cents employés à son administration centrale, où Rabourdin les logeait tous, comme jadis sous la monarchie. En prenant pour moyenne une somme de douze mille francs par tête, il ne comptait que sept millions pour des chapitres qui en coûtaient plus de vingt dans le budget actuel; car en réduisant ainsi les ministères à trois têtes, il supprimait des administrations entières devenues inutiles et les énormes frais de leurs établissements dans Paris. Il prouvait qu'un arrondissement devait être administré par dix hommes, une préfecture par douze au plus, ce qui ne supposait que cinq mille employés pour toute la France, justice et armée à part, nombre que dépassait alors le chiffre seul des employés aux ministères. Mais, dans son plan, les greffiers des tribunaux étaient chargés du régime hypothécaire, mais le ministère public était chargé de l'enregistrement et des domaines, car il avait réuni dans un même centre les parties similaires : ainsi l'hypothèque, la succession, l'enregistrement ne sortaient pas de leur cercle d'action, et ne nécessitaient que trois surnuméraires par tribunal, et trois par cour royale.

L'application constante de ce principe avait conduit Rabourdin à la réforme des finances. Il avait confondu toutes les perceptions d'impôts en une seule, en taxant la consommation en masse au lieu de taxer la propriété. Selon lui, la consommation était l'unique matière imposable en temps de paix. La contribution foncière devait être réservée pour les cas de guerre; alors seulement l'État pouvait demander des sacrifices au sol, car alors il s'agissait de le défendre; mais, en temps de paix, c'était une lourde faute politique que de l'inquiéter au delà d'une certaine limite, on ne le trouvait plus dans les grandes crises. Ainsi l'*Emprunt* pendant la paix, parce qu'il se faisait au pair et non à cinquante pour cent de perte comme dans les temps mauvais; puis, pendant la guerre, la *contribution foncière*. « L'invasion de 1814 et 1815, disait-il, a fondé en France et démontré une institution que ni Law ni Napoléon n'avaient pu établir : *le crédit*. » Malheureusement il considérait les vrais principes de cette admirable machine comme encore peu compris. Rabourdin imposait la consommation par le mode des contributions directes, en supprimant tout l'attirail des contributions indirectes; la recette de l'impôt se résolvait par un rôle unique composé de divers articles. Il abattait ainsi les gênantes barrières qui barricadent les villes auxquelles il procurait de plus gros revenus, en simplifiant leurs modes actuels de perception, énormément coûteux. Diminuer la lourdeur de l'impôt n'est pas, en matière de finance, diminuer l'impôt, c'est le mieux répartir; l'alléger c'est augmenter la masse des transactions en leur laissant plus de jeu; l'individu paye moins et l'État reçoit davantage. Cette réforme, qui peut sembler immense, reposait sur un mécanisme fort simple.

Rabourdin avait pris l'impôt personnel et mobilier comme la représentation la plus fidèle de la consommation générale. Les fortunes individuelles s'expriment admirablement en France par le loyer, par le nombre des domestiques, par les chevaux et les voitures de luxe qui se prêtent à la fiscalité; car les habitations et ce qu'elles contiennent varient peu, et disparaissent difficilement. Après avoir indiqué les moyens de confectionner un rôle de contributions mobilières plus sincère que ne l'était le rôle actuel, il répartissait les sommes que produisaient au trésor les impôts dits *indirects* en *un tant pour cent* de chaque cote individuelle. En effet, l'impôt est un prélèvement d'argent fait sur les choses ou sur les personnes, sous des déguisements plus ou moins spécieux; mais le temps de ces déguisements, bons quand il fallait extorquer l'argent, était passé dans une époque où la classe sur laquelle pèsent les impôts sait pourquoi l'État les prend et par quel mécanisme il les lui rend, car le budget n'est pas un coffre-fort, mais un arrosoir; plus il prend et répand d'eau, plus un pays prospère. Ainsi supposez six millions de *cotes aisées* (il en avait prouvé l'existence, en y comprenant les *cotes riches*), ne valait-il pas mieux leur demander directement *un droit de vin* qui ne serait pas plus ridicule que l'impôt des portes et fenêtres et produirait soixante millions, plutôt que de les tourmenter en imposant la chose même? Par cette régularisation de l'impôt, chaque particulier payerait moins en réalité, l'État recevrait davantage, et les consommateurs jouiraient d'une immense réduction dans le prix des choses que l'État ne soumettrait plus à des tortures infinies. Il conservait un droit de culture sur les vignobles, afin de protéger cette industrie contre la trop grande abondance de ses produits. Puis, pour atteindre les consommations des cotes pauvres, les patentes des débitants étaient taxées d'après la population des lieux qu'ils habitaient. Ainsi, sous trois formes : droit de vin, droit de culture et patente, le Trésor

levait une recette énorme sans frais ni vexations, là où il y avait un impôt vexatoire partagé entre ses employés et lui. L'impôt pesait ainsi sur le riche au lieu de tourmenter le pauvre. Un autre exemple. Supposez un franc ou deux par cote de droits de sel, vous obtenez six ou douze millions, la gabelle moderne disparaît, la population pauvre respire, l'agriculture est soulagée, l'État reçoit tout autant, et nulle cote ne se plaint, car cette cote est propriétaire, et peut reconnaître immédiatement les bénéfices d'un impôt ainsi réparti en voyant au fond des campagnes la vie s'améliorer; puis, d'année en année, l'État verrait le nombre des *cotes aisées* s'accroître. En supprimant l'administration des contributions indirectes, machine extrêmement coûteuse, et qui est un État dans l'État, le trésor et les particuliers y gagnaient donc énormément, à ne considérer que l'économie de ses frais de perception. Le tabac et la poudre s'affermaient en régie, sous une surveillance. Son système sur ces deux régies, développé par d'autres que lui lors du renouvellement de la loi sur les tabacs, était si convaincant qu'elle n'eût point passé dans une chambre à qui l'on n'aurait pas mis le marché à la main, comme le fit alors le ministère. Ce fut moins une question de finances qu'une question de gouvernement. L'État ne possédait plus rien en propre, ni forêts, ni mines, ni exploitations. Aux yeux de Rabourdin l'État possesseur de domaines constituait un contre-sens administratif, car il ne savait pas faire valoir et se privait de contributions; il perdait deux produits à la fois. Quant aux fabriques du gouvernement, c'était le même non-sens reporté dans la sphère de l'industrie. L'État obtenait des produits plus coûteux que ceux du commerce, plus lentement confectionnés, et perdait ses droits sur les mouvements de l'industrie à laquelle il retranchait des alimentations. Était-ce administrer un pays que d'y fabriquer au lieu d'y faire fabriquer, d'y posséder au lieu de créer le plus de possessions diverses? L'État n'exigeait plus un seul cautionnement en argent. Rabourdin n'admettait que des cautionnements hypothécaires. Voici pourquoi. Ou l'État gardait le cautionnement en nature, et c'était gêner le mouvement de l'argent; ou il l'employait à un taux supérieur à l'intérêt qu'il en donnait, et c'était un vol ignoble; ou il y perdait, et c'était une sottise; enfin, s'il disposait un jour de la masse des cautionnements, c'était dans certains cas préparer une banqueroute horrible. L'impôt territorial disparaissait donc, et les productions du sol devenaient libres. Les riches administraient gratuitement les départements, en ayant pour récompense la pairie sous certaines conditions. Les magistrats, les corps savants, les officiers inférieurs voyaient leurs services honorablement récompensés; il n'y avait pas d'employé qui n'obtînt une immense considération, méritée par l'étendue de ses travaux et l'importance de ses appointements; chacun d'eux pensait lui-même à son avenir, et la France n'avait plus sur le corps le cancer des pensions. En résultat, M. Rabourdin trouvait sept cents millions de dépenses seulement et douze cents millions de recettes. Il était clair qu'un remboursement de cinq cents millions annuels jouait avec un peu plus de force que le maigre amortissement dont il avait démontré le vice, car c'était encore selon lui l'État se faisant rentier, comme l'État s'entêtant à posséder et à fabriquer. Enfin, pour exécuter sans secousses sa réforme, et pour éviter une Saint-Barthélemy d'employés, M. Rabourdin demandait de 1825 à 1845.

Telles étaient les pensées qu'il avait mûries depuis le jour où sa place avait été donnée à M. de La Billardière, homme incapable. Ce plan si vaste en apparence, si simple en réalité, qui supprimait tant de gros états-majors et tant de petites places également inutiles, exigeait de continuels calculs, des statistiques exactes, des preuves évidentes. Il avait pendant longtemps étudié le budget sur sa double face, celle des voies et moyens, celle des dépenses; il avait passé bien des nuits à l'insu de sa femme. Ce n'était rien encore que d'avoir osé concevoir ce plan et de l'avoir superposé sur le cadavre administratif, il fallait s'adresser à un ministre capable de l'apprécier. Le succès de Rabourdin tenait donc à la tranquillité d'une politique alors toujours agitée. Il ne considéra le gouvernement comme définitivement assis qu'au moment où trois cents députés eurent le courage de former une majorité compacte, systématiquement ministérielle. Une administration fondée sur cette base s'était établie depuis que Rabourdin avait achevé ses travaux. A cette époque, le luxe de la paix due aux Bourbons faisait oublier le luxe guerrier du temps où la France brillait comme un vaste camp, prodigue et magnifique parce qu'il était victorieux. Après sa campagne en Espagne, le ministère paraissait devoir commencer une de ces paisibles carrières où le bien peut s'accomplir, et depuis trois mois, un nouveau règne avait commencé sans éprouver aucune entrave; le libéralisme de la gauche avait salué Charles X avec autant d'enthousiasme que la droite. Le moment allait être propice. N'était-ce pas un gage de durée pour une administration que de proposer et de mettre à fin une réforme dont les résultats étaient aussi grands? Jamais donc Rabourdin ne s'était montré plus soucieux, plus préoccupé le matin quand il allait par les rues au ministère, et le soir à quatre heures et demie quand il en revenait.

De son côté, madame Rabourdin désolée de sa

vie manquée, ennuyée de travailler en secret pour se procurer quelques jouissances de toilette, ne s'était jamais montrée plus aigrement mécontente; mais en femme attachée à son mari, elle regardait comme indignes d'une femme supérieure les honteux commerces par lesquels certaines femmes d'employés suppléaient à l'insuffisance des appointements. Elle était surtout humiliée d'être mariée à un homme sans énergie, car elle prenait l'immobilité du penseur politique et la préoccupation du travailleur intrépide pour l'apathique abattement de l'employé dompté par l'ennui des bureaux, et vaincu par la plus détestable de toutes les misères, par une médiocrité qui permet de vivre. Donc, vers cette époque, elle avait, dans sa grande âme, résolu de faire à elle seule la fortune de son mari, de l'élever à tout prix, et de lui cacher les ressorts qu'elle ferait jouer. Elle porta dans ses conceptions cette indépendance d'idées qui la distinguait et se complut à s'élever au-dessus des femmes en n'obéissant point à leurs petits préjugés, en ne s'embarrassant point des entraves que la société leur impose. Dans sa rage, elle se promit de battre les sots avec leurs armes, et de se jouer elle-même s'il le fallait. Elle vit enfin les choses de haut. L'occasion était favorable. M. de La Billardière, attaqué d'une maladie mortelle, allait succomber sous peu de jours. Si Rabourdin lui succédait, ses talents, car Célestine lui accordait des talents administratifs, seraient si bien appréciés, que la place de maître des requêtes, autrefois promise, lui serait donnée; elle le voyait commissaire du roi, défendant des projets de loi aux chambres : elle l'aiderait alors, elle deviendrait, s'il était besoin, son secrétaire, elle passerait des nuits. Tout cela pour aller au bois de Boulogne dans une charmante calèche, pour marcher de pair avec madame Delphine de Nucingen, pour élever son salon à la hauteur de celui du baron Gérard, pour être invitée aux grandes solennités ministérielles, pour conquérir des auditeurs, pour faire dire d'elle : Madame Rabourdin de *quelque chose* (elle ne connaissait pas encore sa terre), comme on disait madame Récamier, madame de Duras, madame Gay, madame du Cayla, etc.; enfin pour effacer surtout l'odieux nom de Rabourdin. Ces secrètes conceptions engendrèrent quelques changements dans l'intérieur du ménage. Madame Rabourdin commença par marcher d'un pas ferme dans la voie de la *dette*. Elle reprit un domestique mâle, lui fit porter une livrée insignifiante, drap brun à lisérés rouges; elle rafraîchit quelques parties de son mobilier, tendit à nouveau son appartement, l'embellit de fleurs souvent renouvelées, l'encombra des futilités qui devenaient alors à la mode; puis, elle qui avait quelques scrupules sur ses dépenses, n'hésita plus à remettre sa toilette en harmonie avec le rang auquel elle aspirait, et dont les bénéfices furent escomptés dans quelques magasins où elle fit ses provisions pour la guerre. Ses mercredis devinrent beaucoup plus suivis. Elle donna régulièrement un dîner le vendredi, ses convives furent tenus à faire une visite en prenant une tasse de thé, le mercredi suivant. Elle choisit habilement ses convives parmi les députés influents, parmi les gens qui, de loin ou de près, pouvaient servir ses intérêts, enfin elle eut un entourage fort convenable. On s'amusait beaucoup chez elle; on le disait, du moins, ce qui suffit à Paris pour attirer le monde. M. Rabourdin était si profondément occupé de son grave et grand travail, qu'il ne remarqua pas cette recrudescence de luxe au sein de son ménage. Ainsi la femme et le mari assiégeaient la même place, en opérant sur des lignes parallèles, à l'insu l'un de l'autre.

II.

MONSIEUR DES LUPEAULX.

Au ministère de Rabourdin florissait alors comme secrétaire général certain monsieur Clément Chardin des Lupeaulx, un de ces personnages que le flot des événements politiques met en saillie pendant quelques années, qu'il emporte en un jour d'orage, et que vous retrouvez sur la rive, à je ne sais quelle distance, échoués comme la carcasse d'une embarcation, mais qui semblent être encore quelque chose. Le voyageur se demande si ce débris n'a pas contenu des marchandises précieuses, servi dans de grandes circonstances, coopéré à quelque résistance, supporté le velours d'un trône ou transporté le cadavre d'une royauté. En ce moment, M. Clément des Lupeaulx (les Lupeaulx absorbait le Chardin) atteignait à son apogée, car dans les existences les plus illustres comme dans les plus obscures il y a pour l'animal comme pour les secrétaires généraux un zénith et un nadir, une période où le pelage est magnifique, où la fortune rayonne de tout son éclat. Dans la nomenclature créée par les fabulistes, M. des Lupeaulx appartenait au genre des Bertrands, et ne s'occupait qu'à trouver des Ratons. Les moralistes déploient ordinairement leur verve sur les abominations transcendantes : pour eux, les crimes sont à la cour d'assises ou à la police correctionnelle, mais les finesses sociales leur échappent; l'habileté qui triomphe sous les armes du Code est au-dessus ou au-dessous d'eux, ils n'ont ni loupe ni longue-vue; il leur faut de bonnes grosses horreurs, bien visi-

bles; toujours occupés des carnassiers, ils négligent les reptiles; heureusement pour les poëtes comiques, ils leur laissent les nuances qui colorent le Chardin des Lupeaulx.

Égoïste et vain, souple et fier, libertin et gourmand, avide à cause de ses dettes, discret comme une tombe d'où rien ne sort pour démentir l'inscription destinée aux passants, intrépide et sans peur quand il sollicitait, aimable et spirituel dans toute l'acception du mot, moqueur à propos, plein de tact, sachant vous compromettre par une caresse ou par un coup de coude, ne reculant devant aucune largeur de ruisseau et sautant avec grâce, effronté voltairien et allant à la messe à Saint-Thomas-d'Aquin quand il s'y trouvait une belle assemblée, M. le secrétaire général ressemblait à toutes les médiocrités qui forment le noyau du monde politique. Savant de la science des autres, il avait pris la position d'écouteur, et il n'en existait point de plus attentif; aussi, pour ne pas éveiller le soupçon, était-il flatteur jusqu'à la nausée, insinuant comme un parfum et caressant comme une femme. Il allait accomplir sa quarantième année. Sa jeunesse l'avait désespéré pendant longtemps, car il sentait que l'assiette de sa fortune politique dépendait de la députation. Comment était-il parvenu, se dira-t-on? par un moyen bien simple : Bonneau politique, des Lupeaulx se chargeait des missions délicates que l'on ne peut donner ni à un homme qui se respecte, ni à un homme qui ne se respecte pas; mais qui se confient à des êtres sérieux et apocryphes tout ensemble que l'on peut avouer ou désavouer à volonté. Son état était d'être toujours compromis, et il avançait autant par la défaite que par le succès. Il avait compris que sous la Restauration, temps de transactions continuelles entre les hommes, entre les choses, entre les faits accomplis et ceux qui se massaient à l'horizon, le pouvoir aurait besoin d'une femme de ménage. Une fois que dans une maison il s'introduit une vieille qui sait comment se fait et se défait le lit, où se balayent les ordures, où se jette et d'où se tire le linge sale, où se serre l'argenterie, comment s'apaise un créancier, quels gens doivent être reçus ou mis à la porte; cette créature eût-elle des vices, fût-elle sale, bancroche ou édentée, mît-elle à la loterie et prît-elle trente sous par jour pour se faire une mise, les maîtres l'aiment par habitude, tiennent devant elle conseil dans les circonstances les plus critiques : elle est là, rappelle les ressources et flaire les mystères, apporte à propos le pot de rouge et le châle, se laisse gronder, rouler par les escaliers, et le lendemain au réveil présente gaiement un excellent consommé! Quelque grand que soit un homme, il a besoin d'une femme de ménage avec laquelle il puisse être faible, indécis, disputailleur avec son propre destin, s'interroger, se répondre, et s'enhardir au combat. N'est-ce pas comme le bois mou des Sauvages, qui, frotté contre du bois dur, donne le feu? Beaucoup de génies s'allument ainsi. Napoléon faisait ménage avec Berthier, et Richelieu avec le père Joseph. Des Lupeaulx faisait ménage avec tout le monde. Il restait l'ami des ministres déchus en se constituant leur intermédiaire auprès de ceux qui arrivaient : il embaumait ainsi la dernière flatterie et parfumait le premier compliment. Il entendait d'ailleurs admirablement les petites choses auxquelles un homme d'État n'a pas le loisir de songer : il comprenait une nécessité, il obéissait bien; il relevait sa bassesse en en plaisantant le premier, afin d'en révéler tout le prix, et choisissait toujours dans les services à rendre celui que l'on n'oublierait pas. Ainsi, quand il fallut franchir le fossé qui séparait l'Empire de la Restauration, quand chacun cherchait une planche pour le passer, au moment où les roquets de l'empire se ruaient dans un dévouement de paroles, des Lupeaulx passait la frontière après avoir emprunté de fortes sommes à des usuriers. Jouant le tout pour le tout, il rachetait en Allemagne les créances les plus criardes sur le roi Louis XVIII, et liquidait par ce moyen, lui le premier, près de trois millions à vingt pour cent, car il eut le bonheur d'opérer à cheval sur 1814 et sur 1815. Les bénéfices furent dévorés par les sieurs Gobseck, Werbrust et Gigonnet, croupiers de l'entreprise : des Lupeaulx les leur avait promis, il ne jouait pas une mise, il jouait toute la banque, en sachant bien que Louis XVIII n'était pas homme à oublier cette lessive.

Des Lupeaulx fut nommé maître des requêtes, chevalier de Saint-Louis, et officier de la Légion d'honneur. Une fois grimpé, l'homme habile chercha les moyens de se maintenir sur son échelon, car dans la place forte où il s'était introduit les généraux ne conservent pas longtemps les bouches inutiles. Aussi, à son métier de ménagère et d'entremetteur avait-il joint la consultation gratuite dans les maladies secrètes du pouvoir. Après avoir reconnu chez les prétendues supériorités de la restauration une profonde infériorité relativement aux événements qui les dominaient, il avait imposé leur médiocrité politique en leur apportant, leur vendant au milieu d'une crise ce mot d'ordre que les gens de talent écoutent dans l'avenir. Ne croyez point que ceci vînt de lui-même. Autrement, des Lupeaulx eût été un homme de génie, et ce n'était qu'un homme d'esprit. Ce Bertrand allait partout, recueillait les avis, sondait les consciences et saisissait les sons qu'elles rendaient, il récoltait la science en véritable et infatigable abeille politique. Ce dictionnaire de Bayle vivant ne faisait pas comme le fa-

meux dictionnaire, il ne rapportait pas toutes les opinions sans conclure, il avait le talent de la mouche et tombait droit sur la chair la plus exquise, au milieu de la cuisine. Aussi, passait-il pour un homme d'État indispensable. Cette croyance avait pris de si profondes racines dans les esprits, que les ambitieux arrivés jugeaient nécessaire de bien le compromettre, afin de l'empêcher de monter plus haut; ils le dédommageaient par un crédit secret de son peu d'importance publique. Néanmoins, en se sentant appuyé sur tout le monde, ce pêcheur d'idées avait exigé des arrhes perpétuelles : il était rétribué par l'état-major dans la garde nationale où il avait une sinécure payée par la ville de Paris, il était commissaire du gouvernement près d'une Société Anonyme, il avait une inspection dans la maison du roi. Ses deux places inscrites au budget étaient celles de secrétaire général et de maître des requêtes. Pour le moment, il voulait être commandeur de la Légion d'honneur, gentilhomme de la chambre, comte et député. Pour être député, il fallait payer mille francs d'impôts, la misérable bicoque des Lupeaulx valait à peine cinq cents francs de rente. Où prendre l'argent pour y bâtir un château, pour l'entourer de plusieurs domaines respectables, et venir y jeter de la poudre aux yeux de tout un arrondissement? Quoique dînant tous les jours en ville, quoique logé depuis neuf ans aux frais de l'État, quoique voituré par le ministère, des Lupeaulx ne possédait guère que trente mille francs de dettes franches et liquides sur lesquelles personne n'élevait de contestation. Un mariage pouvait le mettre à flot en écopant sa barque pleine des eaux de la dette; mais le bon mariage dépendait de son avancement; son avancement voulait la députation. En cherchant les moyens de briser ce cercle vicieux, il ne voyait qu'un immense service à rendre ou quelque bonne affaire à combiner. Mais, hélas, les conspirations étaient usées, et les Bourbons avait en apparence vaincu les partis. Enfin malheureusement, depuis quelques années le gouvernement était si bien mis à jour par les sottes discussions de la gauche qui s'étudiait à rendre tout gouvernement impossible en France, qu'on ne pouvait plus y faire d'affaires ; les dernières s'étaient accomplies en Espagne, et combien n'avait-on pas crié! Puis des Lupeaulx avait multiplié les difficultés en croyant à l'amitié de son ministre, auquel il eut l'imprudence d'exprimer le désir d'être assis sur les bancs ministériels. Les ministres devinèrent d'où venait ce désir, des Lupeaulx voulait consolider une position précaire et ne plus être dans leur dépendance. Le basset se révoltait contre le chasseur. Les ministres lui donnèrent quelques coups de fouet et le caressèrent tour à tour : ils lui suscitèrent des rivaux; mais des Lupeaulx se conduisit avec eux comme une habile courtisane avec de nouvelles venues : il leur tendit des piéges, ils y tombèrent, il en fit promptement justice. Plus il se sentit menacé, plus il désira conquérir un poste inamovible ; mais il fallait jouer serré! En un instant, il pouvait tout perdre : un trait de plume abattrait ses épaulettes de colonel civil, son inspection, sa sinécure à la Société Anonyme, ses deux places et leurs avantages; en tout, six traitements conservés sous le feu de la loi sur le cumul. Souvent il menaçait son ministre comme une maîtresse menace son amant, il se disait sur le point d'épouser une riche veuve, le ministre cajolait alors le cher des Lupeaulx. Dans un de ces raccommodements, il reçut la promesse formelle d'une place à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, lors de la première vacance. C'était, disait-il, le pain d'un cheval.

Dans son admirable position, M. Clément Chardin des Lupeaulx était comme un arbre planté dans un terrain favorable, il pouvait satisfaire ses vices, ses fantaisies, ses vertus et ses défauts. Voici les fatigues de sa vie. Entre cinq ou six invitations journalières, il avait à choisir la maison où se trouvait le meilleur dîner, il allait faire rire le matin le ministre et sa femme au petit lever, caressait les enfants et jouait avec eux; puis il travaillait une heure ou deux, c'est-à-dire il s'étendait dans un bon fauteuil pour lire les journaux, dicter le sens d'une lettre, recevoir quand le ministre n'y était pas, expliquer en gros la besogne, attraper ou distribuer quelques gouttes d'eau bénite de cour, parcourir des pétitions d'un coup de lorgnon ou les apostiller par une signature qui signifiait : « *Je m'en moque, faites comme vous voudrez!* » chacun savait que quand des Lupeaulx s'intéressait à quelqu'un ou à quelque chose, il s'en mêlait personnellement. Il permettait aux employés supérieurs quelques causeries intimes sur les affaires délicates, et il écoutait leurs cancans intérieurs. De temps en temps il allait au château prendre le mot d'ordre. Enfin il attendait le ministre au retour de la Chambre quand il y avait session, pour savoir s'il fallait inventer et diriger quelque manœuvre. Le sybarite ministériel s'habillait, dînait et visitait douze ou quinze salons de huit heures à trois heures du matin. A l'Opéra, il causait avec les journalistes, car il était avec eux du dernier bien. Il y avait entre eux un continuel échange de petits services : il leur entonnait ses fausses nouvelles et gobait les leurs; il les empêchait d'attaquer tel ou tel ministre sur telle ou telle chose qui ferait, disait-il, une vraie peine à leurs femmes où à leurs maîtresses. « Dites que le projet de loi ne vaut rien, et démontrez-le si vous pouvez; mais ne dites pas que Victorine a mal dansé. Calomniez notre

affection pour nos proches en jupons, mais ne révélez pas nos farces de jeune homme. Diantre! nous avons tous fait nos vaudevilles, et nous ne savons pas ce que nous pouvons devenir par le temps qui court. Vous serez peut-être ministre, vous qui salez aujourd'hui les tartines du *Constitutionnel.* » En revanche, dans l'occasion il servait les rédacteurs, il levait tout obstacle à la représentation d'une pièce, il lâchait à propos des gratifications ou quelque bon dîner, il promettait de faciliter la conclusion d'une affaire. D'ailleurs, il aimait la littérature et protégeait les arts : il avait des autographes, de magnifiques albums *gratis,* des esquisses, des tableaux. Il faisait beaucoup de bien aux artistes en ne leur nuisant pas, en les soutenant dans certaines occasions où leur amour-propre voulait une satisfaction peu coûteuse. Aussi était-il aimé par tout ce monde de coulisses, de journalistes et d'artistes. D'abord, ils avaient les mêmes vices et la même paresse; puis ils se moquaient si bien de tout entre deux vins ou entre deux danseuses! le moyen de ne pas être amis? Si des Lupeaulx n'eût pas été secrétaire général, il aurait été journaliste. Aussi, dans la lutte des quinze années où la batte de l'épigramme ouvrit la brèche par où passa l'insurrection, des Lupeaulx ne reçut-il jamais le moindre coup.

En le voyant jouer à la boule dans le jardin du ministère avec les enfants de monseigneur, le fretin des employés se creusait la cervelle pour deviner le secret de son influence et la nature de son travail; tandis que les talons rouges de tous les ministères le regardaient comme le plus dangereux Méphistophélès, l'adoraient et lui rendaient avec usure les flatteries qu'il débitait dans une sphère plus élevée. Indéchiffrable comme une énigme hiéroglyphique pour les petits, l'utilité du secrétaire général était claire comme une règle de trois pour les intéressés.

Au physique, Clément des Lupeaulx était le reste d'un joli homme : taille de cinq pieds quatre pouces, embonpoint tolérable, le teint échauffé par la bonne chère, un air usé, une titus poudrée, de petites lunettes fines; au moins blond, couleur indiquée par une main potelée comme celle d'une vieille femme blonde, un peu trop carrée, les ongles courts, une main de satrape; le pied ne manquait pas de distinction. Passé cinq heures, il était toujours en bas de soie à jour, en souliers, pantalon noir, gilet de cachemire, mouchoir de batiste sans parfums, chaîne d'or, habit bleu de roi à boutons ciselés, et sa brochette d'ordres; le matin, des bottes craquantes et un pantalon gris. Sa tenue ressemblait beaucoup plus à celle d'un avoué madré qu'à la contenance d'un ministre. Son œil miroité par l'usage des lunettes le rendait plus laid qu'il ne l'était réellement quand par malheur il les ôtait. Pour les juges habiles, pour les gens droits que le vrai seul met à l'aise, M. des Lupeaulx était insupportable : ses façons gracieuses frisaient le mensonge, ses protestations aimables, ses vieilles gentillesses toujours neuves pour les imbéciles, montraient trop la corde. Tout homme perspicace voyait en lui une planche pourrie sur laquelle il fallait bien se garder de poser le pied.

Dès que la belle madame Rabourdin daigna s'occuper de la fortune administrative de son mari, elle devina Clément des Lupeaulx et l'étudia pour savoir si dans cette volige il y avait encore quelques fibres ligneuses assez solides pour lestement passer dessus du bureau à la division, de huit mille à douze mille francs. La femme supérieure crut pouvoir jouer ce roué politique. M. des Lupeaulx fut donc un peu cause des dépenses extraordinaires qui s'étaient faites et qui se continuaient dans le ménage de Rabourdin.

La rue Duphot, bâtie sous l'Empire, est remarquable par quelques maisons élégantes au dehors et dont les appartements ont été généralement bien entendus. Celui de madame Rabourdin avait d'excellentes dispositions, avantage qui entre pour beaucoup dans la noblesse de la vie intérieure. C'était une jolie antichambre assez vaste, éclairée sur la cour et menant à un grand salon dont les fenêtres avaient vue sur la rue. A droite de ce salon, se trouvaient le cabinet et la chambre de Rabourdin, en retour desquels était la salle à manger où l'on entrait par l'antichambre; à gauche, la chambre à coucher de madame et son cabinet de toilette, en retour desquels était le petit appartement de Clotilde. Aux jours de réception, la porte du cabinet de Rabourdin et celle de la chambre de madame restaient ouvertes. L'espace permettait de recevoir une assemblée choisie, sans se donner le ridicule qui pèse sur certaines soirées bourgeoises où le luxe s'improvise aux dépens des habitudes journalières et paraît une exception. Le salon venait d'être retendu en soie jaune avec des agréments de couleur carmélite. La chambre de madame était vêtue en étoffe *vraie perse* et meublée dans le genre *rococo.* Le cabinet de Rabourdin hérita de la tenture de l'ancien salon nettoyée, et fut orné des beaux tableaux laissés par M. Leprince. La fille du commissaire-priseur utilisa dans sa salle à manger de ravissants tapis turcs, bonne occasion saisie par son père, en les y encadrant dans de vieux ébènes d'un prix devenu exorbitant. D'admirables buffets de boulle, achetés également par le commissaire-priseur, meublèrent le pourtour de cette pièce, au milieu de laquelle scintillèrent les arabesques en cuivre incrustées dans l'écaille de la première horloge à socle qui reparut pour remettre en honneur les chefs-

d'œuvre du dix-septième siècle. Des fleurs embaumaient cet appartement plein de goût et de belles choses, où chaque détail était une œuvre d'art bien placée et bien accompagnée, où madame Rabourdin, mise avec cette originale simplicité que trouvent les artistes, se montrait comme une femme accoutumée à ces jouissances, n'en parlait pas et se contentait d'achever par les grâces de son esprit l'effet produit sur ses hôtes par cet ensemble. Grâce à son père, dès que le *rococo* fut à la mode, elle fit parler d'elle.

Quelque habitué qu'il fût aux fausses et aux réelles magnificences de tout étage, M. des Lupeaulx fut surpris chez madame Rabourdin. Le charme qui saisit cet Asmodée parisien peut s'expliquer par une comparaison. Imaginez un voyageur fatigué des mille aspects si riches de l'Italie, du Brésil, des Indes qui revient dans sa patrie et trouve sur son chemin un délicieux petit lac, comme est le lac d'Orta au pied du Mont-Rose : une île bien jetée dans des eaux calmes, coquette et simple, naïve et cependant parée, solitaire et bien accompagnée : élégants bouquets d'arbres, statues d'un bel effet. A l'entour, des rives à la fois sauvages et cultivées; le grandiose et ses tumultes au dehors, au dedans les proportions humaines. Le monde qu'il a vu se retrouve en petit, modeste et pur. Son âme reposée le convie à rester là. Un charme poétique et mélodieux l'entoure de toutes les harmonies et réveille toutes les idées; c'est à la fois une Chartreuse et la vie! Quelques jours auparavant, la belle madame Firmiani, l'une des plus ravissantes femmes du faubourg Saint-Germain, qui aimait et recevait madame Rabourdin, avait dit à des Lupeaulx invité tout exprès pour entendre cette phrase : — Pourquoi n'allez-vous donc pas chez madame? elle a des soirées délicieuses, et surtout on y dîne... mieux que chez moi. Des Lupeaulx s'était laissé surprendre une promesse par la belle madame Rabourdin qui, pour la première fois, avait levé les yeux sur lui en parlant; il y était allé, n'est-ce pas tout dire? La femme n'a qu'une ruse, s'écrie Figaro, mais elle est infaillible. En dînant chez un simple chef de bureau, des Lupeaulx se promit d'y dîner quelquefois. Grâce au jeu décent et convenable de la charmante femme que quelques rivales surnommaient déjà *la Célimène de la rue Duphot,* il y dînait tous les vendredis depuis un mois, et revenait de son propre mouvement prendre une tasse de thé le mercredi. Depuis quelques jours, après de savantes et fines perquisitions, madame Rabourdin croyait avoir trouvé dans cette planche la place d'y mettre une fois le pied. Elle ne doutait plus du succès. Sa joie intérieure ne peut être comprise que dans ces ménages d'employés où l'on a, trois ou quatre ans durant, calculé le bien-être résultant d'une nomination espérée, caressée, choyée. Combien de souffrances apaisées! combien de vœux élancés vers les divinités ministérielles! combien de visites intéressées! Enfin, grâce à sa hardiesse, madame Rabourdin entendait tinter l'heure où elle allait avoir vingt mille francs par an au lieu de douze mille.

— Et je me serai bien conduite, se disait-elle. J'ai fait un peu de dépense; mais nous ne sommes pas dans une époque où l'on va chercher les mérites qui se cachent; tandis qu'en se mettant en vue, en restant dans le monde, en cultivant ses relations, en s'en faisant de nouvelles, un homme arrive. Après tout, les ministres et leurs amis ne s'intéressent qu'aux gens qu'ils voient, et Rabourdin ne se doute pas du monde! Si je n'avais pas entortillé ces trois députés, ils auraient peut-être voulu la place de La Billardière; tandis que reçus chez moi, la vergogne les prend, ils deviennent nos appuis au lieu d'être nos rivaux. J'ai fait un peu la coquette, mais je suis heureuse que les premières niaiseries avec lesquelles on amuse les hommes aient suffi...

Le jour où commença réellement une lutte inattendue à propos de cette place, après le dîner ministériel qui précédait une de ces soirées que les ministres considéraient comme publiques, des Lupeaulx se trouvait à la cheminée auprès de la femme du ministre. En prenant sa tasse de café, il lui arriva de comprendre encore une fois madame Rabourdin parmi les sept ou huit femmes réellement supérieures de Paris. A plusieurs reprises, il avait mis au jeu madame Rabourdin comme le caporal Trim y mettait son bonnet.

— Ne le dites pas trop, cher ami, vous lui feriez du tort, lui dit la femme du ministre en riant à demi.

Aucune femme n'aime à entendre faire devant elle l'éloge d'une autre femme; toutes se réservent en ce cas la parole, afin de vinaigrer la louange.

— Ce pauvre La Billardière est en train de mourir, reprit son Excellence, sa succession administrative revient à Rabourdin qui est un de nos plus habiles employés, et envers qui nos prédécesseurs ne se sont pas bien conduits, quoique l'un d'eux ait dû sa préfecture de police sous l'empire à certain personnage payé pour s'intéresser à Rabourdin. Franchement, cher ami, vous êtes encore assez jeune pour être aimé pour vous-même...

— Si la place de La Billardière est acquise à Rabourdin, je puis être cru quand je vante la supériorité de sa femme, répliqua des Lupeaulx en sentant l'ironie du ministre, mais si madame la comtesse veut en juger par elle-même...

— Je l'inviterai à mon premier bal, n'est-ce pas? Votre femme supérieure arriverait quand j'aurais

de ces dames qui viennent ici pour se moquer de nous, et qui entendraient annoncer *madame Rabourdin.*

— Mais n'annonce-t-on pas madame Delabarre chez le ministre de l'intérieur?

— Il y a presque un *de,* dit vivement le nouveau comte en lançant un coup d'œil foudroyant à son secrétaire général, car ni lui ni sa femme n'étaient nobles.

Beaucoup de personnes crurent qu'il s'agissait d'affaires importantes, les solliciteurs demeurèrent au fond du salon. Des Lupeaulx sortit, et la comtesse nouvelle dit à son mari : — Je crois des Lupeaulx amoureux!

— Ce serait donc la première fois de sa vie, répondit-il en haussant les épaules comme pour dire à sa femme que des Lupeaulx ne s'occupait point de bagatelles sans solidité.

Le ministre vit entrer un député du centre droit et laissa sa femme pour aller caresser une voix indécise. Mais, sous le coup d'un désastre imprévu qui l'accablait, ce député voulait s'assurer une protection et venait annoncer en secret qu'il serait sous peu de jours obligé de donner sa démission. Ainsi prévenu, le ministère pouvait faire jouer ses batteries avant l'opposition.

Le ministre, c'est-à-dire des Lupeaulx, avait invité à dîner un personnage inamovible dans tous les ministères, assez embarrassé de sa personne, et qui, dans son désir de prendre une contenance digne, restait planté sur ses deux jambes réunies à la façon d'une gaîne égyptienne. Ce fonctionnaire attendait près de la cheminée le moment de remercier le secrétaire général dont la retraite brusque et imprévue le surprit au moment où il allait phraser un compliment. C'était purement et simplement le caissier du ministère, le seul employé qui ne tremblait jamais lors d'un changement. Dans ce temps, la chambre ne tripotait pas mesquinement le budget comme dans le temps déplorable où nous vivons, elle ne réduisait pas ignoblement les émoluments ministériels, elle ne faisait pas ce qu'en style de cuisine on nomme des économies de bouts de chandelles, elle accordait à chaque ministre qui prenait les affaires une indemnité dite de *déplacement;* car il en coûte autant pour entrer au ministère que pour en sortir, et l'arrivée entraîne des frais de toute nature qu'il est peu convenable d'inventorier. Cette indemnité consistait en vingt-cinq jolis petits mille francs. L'ordonnance apparaissait-elle au *Moniteur,* pendant que grands et petits, attroupés autour des poêles ou devant les cheminées, secoués par l'orage dans leurs places, se disaient : « Que va faire celui-là? va-t-il augmenter le nombre des employés, va-t-il en renvoyer deux pour en faire rentrer trois? » le paisible caissier prenait vingt-cinq beaux billets de banque, les attachait avec une épingle, gravait sur sa figure de suisse de cathédrale une expression joyeuse; il enfilait l'escalier des appartements et se faisait introduire chez monseigneur à son lever par les gens qui tous confondent, en un seul et même pouvoir, l'argent et le gardien de l'argent, le contenant et le contenu, l'idée et la forme. Le caissier saisissait le couple ministériel à l'aurore du ravissement pendant laquelle un homme d'État est benin et bon prince. Au — *Que voulez-vous?* du ministre, il répondait par l'exhibition des chiffons en disant qu'il s'empressait d'apporter à son Excellence l'indemnité d'usage; il en expliquait les motifs à madame étonnée, mais heureuse, et qui ne manquait jamais de prélever quelque chose, souvent le tout, car un déplacement est une affaire de ménage. Le caissier tournait son compliment, et glissait à monseigneur quelques phrases. — Si son Excellence daignait lui conserver sa place, si son Excellence était contente d'un service purement mécanique, si, etc. Comme un homme qui apporte vingt-cinq mille francs est toujours un digne employé, le caissier ne sortait pas sans entendre sa confirmation au poste d'où il voyait passer, repasser et trépasser les ministres depuis vingt-cinq ans. Puis il se mettait aux ordres de madame, il apportait les treize mille francs du mois en temps utile, il les avançait ou les retardait à commandement, et se ménageait ainsi, suivant une vieille expression monastique, une voix dans le chapitre.

Ancien teneur de livres au Trésor quand le Trésor avait des livres tenus en parties doubles, M. Saillard fut indemnisé par sa place actuelle quand on y renonça. C'était un gros et gras bonhomme très-fort sur la tenue des livres et très-faible en toute autre chose, rond comme un zéro, simple comme bonjour, qui venait à pas comptés comme un éléphant et s'en allait de même, à la Place-Royale où il demeurait dans le rez-de-chaussée d'un vieil hôtel à lui. Il avait pour compagnon de route monsieur Isidore Baudoyer, chef de bureau dans la division de M. La Billardière et partant collègue de Rabourdin, lequel avait épousé sa fille Élisabeth, et avait naturellement pris un appartement au-dessus du sien. Personne ne doutait au ministère que le père Saillard ne fût une bête, mais personne n'avait jamais pu savoir jusqu'où allait sa bêtise; elle était trop compacte pour être interrogée, elle ne sonnait pas le creux, elle absorbait tout sans rien rendre. Bixiou (un employé dont il sera bientôt question) avait fait sa charge en mettant une tête à perruque sur le haut d'un œuf et deux petites jambes dessous, avec cette inscription : *Né pour payer et recevoir sans jamais commettre d'erreurs. Un peu moins de bonheur, il eût*

été garçon de la banque de France; un peu plus d'ambition, il était remercié. En ce moment, le ministre regardait son caissier comme on regarde une patère ou la corniche, sans imaginer que ces deux ornements puissent entendre le discours ni comprendre une pensée secrète.

—Je tiens d'autant plus à ce que nous arrangions tout avec le préfet dans le plus profond mystère, que des Lupeaulx a des prétentions; sa bicoque est dans votre arrondissement et nous ne voulons pas de lui.

— Il n'a ni le cens, ni l'âge, dit le député.

— Oui, mais vous savez ce qui a été décidé pour Casimir Périer, relativement à l'âge. Quant à la possession annale, nous sommes à la fin de décembre, l'élection se ferait en janvier, les commissions ont la manche large pour les députés du centre, et nous ne pourrions pas nous opposer ostensiblement à la bonne volonté que l'on aurait pour notre cher des Lupeaulx.

— Mais où prendrait-il l'argent d'une propriété?

—Et comment Manuel a-t-il été possesseur d'une maison à Paris?

La patère écoutait bien à son corps défendant, et ces vives interlocutions quoique murmurées aboutissaient à l'oreille de M. Saillard par des caprices d'acoustique encore mal observés. Savez-vous quel sentiment s'empara du bonhomme en entendant ces confidences politiques? l'embarras le plus cuisant. Il était de ces gens naïfs qui se désespèrent de paraître écouter ce qu'ils ne doivent pas entendre, d'entrer là où ils ne sont pas appelés, de paraître hardis quand ils sont timides, curieux quand ils sont discrets. Le caissier se glissa sur le tapis de manière à se reculer, en sorte que le ministre le trouva fort loin, quand il l'aperçut. Saillard était un séide ministériel incapable de la moindre indiscrétion; si le ministre l'avait cru dans son secret, il n'aurait eu qu'à lui dire: *motus!* Le caissier profita de l'affluence des courtisans, regagna un fiacre de son quartier, pris à l'heure lors de ces coûteuses invitations, et revint à la Place Royale.

III.

LES TARETS.

A l'heure où le père Saillard voyageait dans Paris, son gendre et sa chère Élisabeth étaient nécessairement avec M. l'abbé Gaudron, leur directeur, occupés à faire un vertueux boston en compagnie de quelques voisins, et avec un certain Martin Falleix, fondeur en cuivre au faubourg Saint-Antoine, à qui Saillard avait prêté les fonds nécessaires pour créer un bénéficieux établissement. Ce Falleix était un honnête Auvergnat, venu le chaudron sur le dos, qui plus tard avait servi rue de Lappe un fabricant de marabouts, grand dépéceur de châteaux. Vers vingt-sept ans, altéré de bien-être tout comme un autre, Martin Falleix eut le bonheur d'être commandité par M. Saillard pour l'exploitation d'une découverte en fonderie (Brevet d'invention et médaille d'or à l'exposition de 1825). Madame Baudoyer, dont la fille unique marchait, suivant un mot du père Saillard, sur la queue de ses douze ans, avait jeté son dévolu sur Falleix, garçon trapu, noiraud, actif, de probité dégourdie; elle faisait son éducation. Suivant ses idées, cette éducation consistait à lui apprendre à jouer au boston, à bien tenir ses cartes, à ne pas laisser voir dans son jeu, à venir chez eux rasé, les mains savonnées au gros savon ordinaire, à ne pas jurer, à parler leur français, à porter des bottes au lieu de souliers, des chemises en calicot au lieu de ses chemises en toile à sacs, à relever ses cheveux au lieu de les tenir plats. Depuis huit jours, Élisabeth l'avait décidé à ôter de ses oreilles deux énormes anneaux plats, qui ressemblaient à des cerceaux.

—Vous allez trop loin, madame Baudoyer, lui dit-il en la voyant heureuse de ce sacrifice, vous prenez sur moi trop d'empire: vous me faites nettoyer les dents, ce qui les ébranle; vous me ferez bientôt brosser mes ongles et friser mes cheveux, ce qui ne va pas dans notre commerce, on n'y aime pas les muscadins.

Élisabeth Baudoyer, *née Saillard*, est une de ces figures qui se dérobent au pinceau par leur vulgarité même, et qui néanmoins doivent être esquissées, car elles offrent une expression de cette petite bourgeoisie parisienne, placée au-dessus des riches artisans et au-dessous de la haute classe, dont les qualités sont presque des vices, dont les défauts n'ont rien d'aimable, mais dont les mœurs, quoique plates, ne manquent pas d'originalité. Élisabeth avait en elle quelque chose de chétif qui faisait mal à voir. Sa taille dépassait à peine quatre pieds, sa ceinture ne comportait pas même une demi-aune, ses traits fins, ramassés vers le nez, donnaient à sa figure une vague ressemblance avec le museau d'une belette. A trente ans passés, elle semblait n'en avoir que seize ou dix-sept. Ses yeux d'un bleu de faïence, opprimés par de grosses paupières unies à l'arcade des sourcils, jetaient peu d'éclat; elle avait des cheveux d'un blond qui tirait sur le blanc, son front plat était éclairé par des plans où le jour semblait s'arrêter; son teint avait des tons gris presque plombés; le bas de son visage plus triangulaire qu'ovale

terminait irrégulièrement des contours assez généralement tourmentés; sa voix avait des intonations aigres-douces. C'était bien la petite bourgeoise conseillant son mari le soir sur l'oreiller, n'ayant pas le moindre mérite dans ses vertus; ambitieuse sans arrière-pensée, par le seul développement de l'égoïsme domestique; à la campagne elle aurait voulu s'arrondir, dans l'administration elle voulait avancer. Dire la vie de son père et de sa mère, dira toute la femme en peignant l'enfance de la jeune fille.

M. Saillard avait épousé la fille d'un marchand de meubles, établi sous les piliers des Halles. L'exiguïté de leur fortune avait primitivement obligé monsieur et madame Saillard à de constantes privations. Après trente-trois ans de mariage et vingt-neuf ans de travail dans les bureaux, la fortune des Saillard (leur société les nommait ainsi) consistait en soixante mille francs confiés à Falleix, l'hôtel de la Place Royale acheté quarante mille francs en 1804, et trente-six mille francs de dot donnés à leur fille. Dans ce capital, la succession de la veuve Bidault, mère de madame Saillard, représentait une somme de cinquante mille francs environ. Les appointements de M. Saillard avaient toujours été de quatre mille cinq cents francs, car sa place était un vrai cul-de-sac administratif qui pendant longtemps ne tenta personne. Ces quatre-vingt-dix-mille francs, amassés sou à sou, provenaient donc d'économies sordides et fort inintelligemment employées, les Saillard ne connaissaient pas d'autre manière de placer leur argent que de le porter, par sommes de dix mille francs, chez M. Laisné, le notaire du quartier Saint-Antoine, et de le prêter à cinq pour cent par première hypothèque avec subrogation dans les droits de la femme, quand l'emprunteur était marié! Madame Saillard obtint en 1804 un bureau de papier timbré dont le détail détermina l'entrée d'une servante au logis. En ce moment l'hôtel, qui valait plus de cent mille francs, en rapportait huit mille; Falleix donnait six pour cent de ses soixante mille francs, outre un partage égal des bénéfices; ainsi les Saillard avaient au moins dix-sept mille livres de rentes. Toute l'ambition du bonhomme était d'avoir la croix en prenant sa retraite.

La jeunesse d'Élisabeth fut un travail constant dans une famille dont les mœurs étaient aussi pénibles et les idées aussi simples : on y délibérait sur l'acquisition d'un chapeau pour M. Saillard, on comptait combien d'années avait duré un habit, les parapluies étaient accrochés par en haut au moyen d'une boucle en cuivre. Depuis 1804 il ne s'était pas fait une réparation à la maison, les Saillard gardaient leur rez-de-chaussée dans l'état où le précédent propriétaire le leur avait livré : les trumeaux étaient dédorés, les peintures des dessus de portes se voyaient à peine sous la couche de poussière qu'y avait mise le temps; ils conservaient dans ces grandes et belles pièces à cheminées en marbre sculpté, à plafonds dignes de ceux de Versailles, les meubles trouvés chez la veuve Bidault : des fauteuils en bois de noyer disjoints et couverts en tapisseries, des commodes en bois de rose, des guéridons à galerie en cuivre et à marbres blancs fendus, un superbe secrétaire de boulle auquel la mode n'avait pas encore rendu sa valeur, enfin le tohubohu des bonnes occasions saisies par la marchande des piliers des Halles : tableaux achetés à cause de la beauté des cadres, vaisselle d'ordre composite, c'est-à-dire un dessert en magnifiques assiettes du Japon, et le reste en porcelaine de toutes les paroisses; argenterie dépareillée, vieux cristaux, beau linge damassé, lit en tombeau garni de perse et à plumes. Au milieu de toutes ces reliques, madame Saillard habitait une bergère d'acajou moderne, les pieds sur une chaufferette brûlée à chaque trou, près d'une cheminée pleine de cendres et sans feu, sur laquelle se voyaient un cartel, des bronzes antiques, des candélabres à fleurs mais sans bougies, car elle s'éclairait avec un martinet en cuivre d'où s'élevait une haute chandelle cannelée par différents coulages.

Madame Saillard avait un visage où, malgré ses rides, se peignaient l'entêtement et la sévérité, l'étroitesse de ses idées, une probité quadrangulaire, une religion sans pitié, une avarice naïve et la paix d'une conscience nette. Dans certains tableaux flamands, vous voyez des femmes de bourgmestres ainsi composées par la nature et bien reproduites par le pinceau; mais elles ont de belles robes en velours ou d'étoffes précieuses, tandis que madame Saillard n'avait pas de robes, mais ce vêtement antique nommé dans la Touraine et dans la Picardie des cottes, ou plus généralement en France des cotillons, espèces de jupes plissées derrière et sur les côtés, mises les unes sur les autres. Son corsage était serré dans un casaquin, autre mode d'un autre âge! Elle conservait le bonnet à papillon et les souliers à talons hauts. Quoiqu'elle eût cinquante-sept ans et que ses travaux obstinés au sein du ménage lui permissent de se reposer, elle tricotait les bas de son mari, les siens et ceux d'un oncle, comme tricotent les femmes de la campagne, en marchant, en parlant, en se promenant dans le jardin, en allant voir ce qui se passait à sa cuisine.

D'abord infligée par la nécessité, l'avarice des Saillard était devenue une habitude. Au retour du bureau, le caissier mettait habit bas et faisait lui-même le beau jardin fermé sur la cour par une grille, et qu'il s'était réservé. Pendant longtemps, Élisabeth était allée le matin au marché avec sa mère,

et toutes deux avaient suffi aux soins du ménage. La mère cuisait admirablement un canard aux navets; mais, selon le père Saillard, Élisabeth n'avait pas sa pareille pour savoir accommoder aux oignons les restes d'un gigot. « C'était à manger son oncle sans s'en apercevoir. » Aussitôt qu'Élisabeth avait su tenir une aiguille, sa mère lui avait fait raccommoder le linge de la maison et les habits de son père. Sans cesse occupée comme une servante, elle ne sortait jamais seule. Quoique demeurant à deux pas du boulevard du Temple où se trouvaient Franconi, la Gaieté, l'Ambigu-Comique, et plus loin la Porte Saint-Martin, Élisabeth n'avait jamais été à la *comédie*. Quand elle eut la fantaisie de *voir ce que c'était*, avec la permission de M. Gaudron, bien entendu, M. Baudoyer la mena, par magnificence et afin de lui montrer le plus beau de tous les spectacles, à l'Opéra où se donnait alors *le Laboureur chinois*. Élisabeth trouva *la comédie* ennuyeuse comme les mouches et n'y voulut plus retourner. Le dimanche, après avoir cheminé quatre fois de la Place Royale à l'église Saint-Paul, car sa mère lui faisait pratiquer strictement les préceptes et les devoirs de la religion, son père et sa mère la conduisaient devant le café Turc où ils s'asseyaient sur des chaises placées alors entre une barrière et le mur. Les Saillard se dépêchaient d'arriver les premiers afin d'être au bon endroit, et se divertissaient à voir passer le monde. A cette époque, le Jardin Turc était le rendez-vous des élégants et élégantes du Marais, du faubourg Saint-Antoine et lieux circonvoisins. Élisabeth n'avait jamais porté que des robes d'indienne en été, de mérinos en hiver : elle les faisait elle-même, sa mère ne lui donnait que vingt francs par mois pour son entretien; mais son père, qui l'aimait beaucoup, tempérait cette rigueur par quelques présents. Elle n'avait jamais lu ce que M. l'abbé Gaudron, vicaire de Saint-Paul et le conseil de la maison, appelait des livres profanes. Ce régime avait porté ses fruits. Obligée d'employer ses sentiments à une passion quelconque, Élisabeth devint âpre au gain. Elle ne manquait ni de sens ni de perspicacité; mais les idées religieuses et son ignorance ayant enveloppé ses qualités dans un cercle d'airain, elles ne s'exercèrent que sur les choses les plus vulgaires de la vie; mais disséminées sur peu de points, elles se portaient tout entières dans l'affaire en train. Réprimé par la dévotion, son esprit naturel dut se déployer entre les limites posées par les cas de conscience qui sont un magasin de subtilités où l'intérêt choisit ses échappatoires. Semblable à ces saints personnages chez qui la religion n'a pas étouffé l'ambition, elle était capable de demander au prochain des actions blâmables pour en recueillir tout le fruit; dans l'occasion, elle eût été, comme eux, implacable pour son dû, sournoise dans les moyens; offensée, elle eût observé ses adversaires avec la perfide patience des chats, et se serait ménagé une froide et complète vengeance mise sur le compte du bon Dieu.

Jusqu'au mariage d'Élisabeth, les Saillard vécurent sans autre société que celle de l'abbé Gaudron, un Auvergnat nommé vicaire de Saint-Paul lors de la restauration du culte catholique; ils jouissaient encore de celle de M. Bidault, oncle paternel de madame Saillard, vieux marchand de papier retiré depuis l'an II de la république, alors âgé de soixante-dix-neuf ans et qui venait les voir le dimanche seulement, parce qu'on ne faisait pas d'affaires ce jour-là. Ce petit vieillard à figure d'un teint verdâtre, prise presque tout entière par un nez rouge comme celui d'un buveur et percée de deux yeux de vautour, laissait flotter ses cheveux gris sous un tricorne, portait des culottes dont les oreilles dépassaient démesurément les boucles, des bas de coton chinés, tricotés par sa nièce qu'il appelait toujours *la petite Saillard;* de gros souliers à boucles d'argent et une redingote multicolore; il ressemblait singulièrement à ces sacristains-bedeaux-sonneurs-suisses-fossoyeurs-chantres de village, que l'on prend pour des fantaisies de caricaturistes jusqu'à ce qu'on les ait vus en personne. En ce moment, il arrivait encore à pied pour dîner et s'en retournait de même rue Grenetat, où il demeurait à un troisième étage. Son métier consistait à escompter les valeurs du commerce dans le quartier Saint-Martin, où il était connu sous le sobriquet de Gigonnet, à cause du mouvement fébrile et convulsif par lequel il levait la jambe. Il avait commencé l'escompte dès l'an II, avec un Hollandais, le sieur Werbrust, ami d'un Belge nommé Gobseck. Plus tard, dans le banc de la fabrique de Saint-Paul, M. Saillard fit la connaissance de M. et madame Transon, gros négociants en poteries établis rue Lesdiguières, qui s'intéressèrent à Élisabeth et, dans l'intention de la marier, produisirent chez les Saillard le jeune Isidore Baudoyer. M. et madame Baudoyer, père et mère d'Isidore, étaient des mégissiers de la rue Censier qui avaient lentement fait une fortune médiocre dans un commerce routinier. Après avoir marié leur fils unique, auquel ils donnèrent cinquante mille francs, ils se retirèrent à l'Ile-Adam où se trouvait déjà M. Mitral, ancien huissier, frère de madame Baudoyer. Ces trois personnes venaient fréquemment à Paris, où elles avaient conservé un pied à terre en commun, dans leur maison de la rue Censier. Les Baudoyer avaient encore mille écus de rentes après avoir doté leur fils. M. Mitral, homme à perruque sinistre, à visage de la couleur de la Seine, et où brillaient deux yeux tabac d'Espagne, froid

comme une corde à puits, et sentant la souris, gardait le secret sur sa fortune ; mais il devait opérer dans la campagne, à la façon de Werbrust et Gigonnet.

Si le cercle de cette famille s'étendit, ni ses idées ni ses mœurs ne changèrent. On fêtait les saints du père, de la mère, du gendre, de la fille et de la petite-fille, l'anniversaire des naissances et des mariages, Pâques, Noël, le premier jour de l'an et les Rois. Ces fêtes occasionnaient de grands balayages et un nettoiement universel au logis, ce qui ajoutait l'utilité aux douceurs de ces cérémonies domestiques. Puis, s'offraient en grande pompe et avec accompagnement de bouquets, des cadeaux utiles : une paire de bas de soie ou un bonnet à poil pour M. Saillard, des boucles d'or, un plat d'argent pour Élisabeth ou pour son mari à qui l'on faisait peu à peu un service de vaisselle plate, des cottes en soie à madame Saillard qui les gardait en pièces. A propos du présent, on asseyait le gratifié dans un fauteuil en lui disant pendant un certain temps : — Devine ce que nous t'allons donner ! Enfin s'entamait un dîner splendide, de cinq heures de durée, auquel étaient conviés M. Gaudron, Falleix, M. Rabourdin, M. Godard, sous-chef de M. Baudoyer, le capitaine de la compagnie à laquelle appartenaient le gendre et le beau-père. M. Laisné, né prié, faisait comme M. Rabourdin, il acceptait une invitation sur six. On chantait au dessert, l'on s'embrassait avec enthousiasme en se souhaitant tous les bonheurs possibles, et l'on exposait les cadeaux, en demandant leur avis à tous les invités. Le jour du bonnet à poil, Saillard l'avait gardé sur la tête pendant le dessert à la satisfaction générale. Le soir, les simples connaissances venaient, et l'on dansait au son d'un unique violon. La cuisinière et la bonne de madame Baudoyer, la vieille Catherine servante de madame Saillard, le portier ou sa femme faisaient galerie à la porte du salon. Les domestiques recevaient un écu de trois livres pour s'acheter du vin et du café. Cette société considérait Baudoyer et Saillard comme des hommes transcendants : ils étaient employés par le gouvernement, ils avaient percé par leur mérite, ils travaillaient, disait-on, avec le ministre, ils devaient leur fortune à leurs talents, c'étaient des hommes politiques. M. Baudoyer passait pour le plus capable. Sa place de chef de bureau supposait des travaux beaucoup plus compliqués, plus ardus que ceux de la tenue d'une caisse ; puis, quoique fils d'un mégissier de la rue Censier, il avait eu le génie de faire des études, l'audace de renoncer à l'établissement de son père pour aborder les bureaux où il était parvenu à un poste, un poste éminent ; peu communicatif, il était regardé comme un profond penseur. Peut-être deviendrait-il quelque jour le député du 8e arrondissement. En entendant ces propos, il arrivait souvent à Gigonnet de pincer ses lèvres, déjà si pincées, et de jeter un coup d'œil à sa petite-nièce Élisabeth.

Au physique, Isidore était un homme âgé de trente-sept ans, grand et gros, qui transpirait facilement, et dont la tête ressemblait à celle d'un hydrocéphale. Cette tête énorme couverte de cheveux châtains et coupés ras se rattachait au col par un rouleau de chair qui doublait le collet de son habit. Il avait des bras d'Hercule, des mains dignes de Domitien, un ventre que sa sobriété contenait au majestueux, selon le mot de Brillat Savarin. Sa figure tenait beaucoup de celle de l'empereur Alexandre ; le type tartare se retrouvait dans ses petits yeux, dans son nez aplati, relevé du bout, dans sa bouche à lèvres froides et dans son menton court ; le front était bas et étroit. Malgré son tempérament lymphatique, le dévot Isidore avait pour sa femme une excessive passion que le temps n'altérait point. Malgré sa ressemblance avec le bel empereur de Russie et le terrible Domitien, Isidore était tout simplement un bureaucrate, peu capable comme chef de bureau, mais routinièrement formé au travail et qui cachait une nullité flasque sous une enveloppe si épaisse qu'aucun scalpel ne pouvait la mettre à nu. Ses études pendant lesquelles il déploya la patience et la sagesse d'un bœuf, sa tête carrée avaient trompé ses parents qui le crurent un homme extraordinaire. Méticuleux et pédant, diseur et tracassier, l'effroi de ses employés auxquels il faisait de continuelles observations, il exigeait les points et les virgules, accomplissait avec rigueur les règlements, et se montrait si terriblement exact que nul à son bureau ne manquait à s'y trouver avant lui. Baudoyer portait un habit bleu barbeau à boutons jaunes, un gilet chamois, un pantalon gris et une cravate de couleur ; il avait de larges pieds mal chaussés. La chaîne de sa montre était ornée d'un énorme paquet de vieilles breloques, parmi lesquelles il conservait en 1824 les graines d'Amérique à la mode en l'an VII.

Au sein de cette famille qui se maintenait par la force des liens religieux, par la rigueur de ses mœurs, par une pensée unique, celle de l'avarice qui devient alors comme une boussole, Élisabeth était forcée de se parler à elle-même au lieu de communiquer ses idées ; elle se sentait sans pairs qui la comprissent. Quoique les faits l'eussent contrainte à juger son mari, la dévote soutenait de son mieux l'opinion favorable à M. Baudoyer, elle lui témoignait un profond respect, honorant en lui le père de sa fille, son mari, le pouvoir temporel, disait le vicaire de Saint-Paul. Aussi aurait-elle regardé comme un péché mortel de faire un seul geste, de

lancer un seul coup d'œil, de dire une seule parole qui eût pu révéler à un étranger sa véritable opinion sur l'imbécile M. Baudoyer; elle professait même une obéissance passive pour toutes ses volontés. Tous les bruits de la vie arrivaient à son oreille, elle les recueillait, les comparait pour elle seule, et jugeait si sainement des choses et des hommes, qu'au moment où cette histoire commence elle était l'oracle secret des deux fonctionnaires, insensiblement arrivés tous deux à ne rien faire sans la consulter. Le père Saillard disait naïvement « Est-elle fûtée, ct'Élisabeth ! » mais Baudoyer ,trop sot pour ne pas être gonflé par la fausse réputation dont il jouissait dans le quartier Saint-Antoine, niait l'esprit de sa femme, tout en le mettant à profit. Élisabeth avait deviné que son oncle Bidault dit Gigonnet devait être riche et maniait des sommes énormes. Éclairée par l'intérêt, elle connaissait M. des Lupeaulx mieux que ne le connaissait le ministre. En se trouvant mariée à un imbécile, elle pensait bien que la vie aurait pu aller autrement pour elle, mais elle soupçonnait le mieux sans vouloir le connaître. Toutes ses affections douces trouvaient un aliment dans son amour pour sa fille, à qui elle évitait les peines qu'elle avait supportées dans son enfance, et elle se croyait ainsi quitte envers le monde des sentiments. Pour sa fille, elle avait décidé son père à l'acte exorbitant de son association avec Falleix. Falleix avait été présenté chez les Saillard par le vieux Bidault, qui lui prêtait de l'argent sur des marchandises. Falleix trouvait *son vieux pays* trop cher, et s'était plaint avec candeur devant les Saillard de ce que Gigonnet prenait dix-huit pour cent à un Auvergnat. La vieille madame Saillard avait osé blâmer son oncle. Falleix, âgé de vingt-huit ans, ayant fait une découverte et la communiquant à M. Saillard, paraissait devoir faire une grande fortune. Élisabeth conçut aussitôt de le *mitonner* pour sa fille, et de former elle-même son gendre, calculant ainsi à sept ans de distance. Martin Falleix rendit d'incroyables respects à madame Baudoyer, chez laquelle il reconnut un esprit supérieur. Eût-il plus tard des millions, il devait toujours appartenir à cette maison où il trouvait une famille. La petite Baudoyer lui apportait déjà gentiment à boire, et allait placer son chapeau.

Au moment où M. Saillard rentra du ministère, le boston allait son train. Élisabeth conseillait Falleix. Madame Saillard tricotait au coin du feu en regardant le jeu du vicaire de Saint-Paul. M. Baudoyer, immobile comme un terme, employait son intelligence à calculer où étaient les cartes et faisait face à Mitral, venu de l'Ile-Adam pour les fêtes de Noël. Personne ne se dérangea pour le caissier, qui se promena pendant quelques instants dans le salon, en montrant sa grosse face crispée par une méditation insolite.

— Il est toujours comme ça quand il dîne chez le ministre, ce qui n'arrive heureusement que deux fois par an, dit madame Saillard, car ils me l'exterminerait; il n'était point fait pour être dans le gouvernement. — Ah çà, j'espère, Saillard, lui dit-elle à haute voix, que tu ne vas pas garder ici ta culotte de soie et ton habit de drap d'Elbeuf : va donc quitter tout cela, ne l'use pas ici pour rien, ma mère.

— Ton père a quelque chose, dit Baudoyer à sa femme quand le caissier fut dans sa chambre à se déshabiller sans feu.

— Peut-être M. de La Billardière est-il mort, dit simplement Élisabeth, et comme il désire que tu le remplaces, ça le tracasse.

— Si je puis vous être utile à quelque chose, dit en s'inclinant le vicaire de Saint-Paul, usez de moi, j'ai l'honneur d'être connu de madame la Dauphine. Nous sommes dans un temps où il faut donner les emplois à des gens dévoués et dont les principes religieux soient inébranlables.

— Tiens, dit Falleix, faut donc des protections aux gens de mérite pour arriver dans vos états. J'ai bien fait de me faire fondeur, la pratique sait dénicher les choses bien fabriquées...

— Monsieur, répondit Baudoyer, le gouvernement est le gouvernement. Ne l'attaquez jamais ici.

— En effet, dit le vicaire, vous parlez là comme le *Constitutionnel*.

— Le *Constitutionnel* ne dit pas autre chose, reprit Baudoyer qui ne le lisait jamais.

Le caissier croyait son gendre aussi supérieur en talents à Rabourdin qu'il croyait Dieu au-dessus de saint Crépin, disait-il; mais le bonhomme souhaitait cet avancement avec naïveté. Mu par le sentiment qui porte tous les employés à monter en grade, passion violente, irréfléchie, brutale, il voulait le succès, comme il voulait la croix de la Légion d'honneur, sans rien faire contre sa conscience, et par la seule force du mérite. Selon lui, un homme qui avait eu la patience d'être assis pendant vingt-cinq ans dans un bureau, derrière un grillage, s'était tué pour la patrie et avait bien mérité la croix. Pour servir son gendre, il n'avait pas inventé autre chose que de glisser une phrase à la femme de Son Excellence, en lui apportant le traitement du mois.

— Hé bien, Saillard, tu as l'air d'avoir perdu tous tes parents? Parle-nous donc, mon fils. Dis-nous donc quelque chose! lui cria sa femme quand il rentra.

Saillard tourna sur ses talons après avoir fait un signe à sa fille, pour se défendre de parler politique devant les étrangers. Quand M. Mitral et le vicaire

furent partis, Saillard recula la table, se mit dans un fauteuil et se posa comme il se posait quand il avait un cancan de bureau à répéter, mouvements semblables aux trois coups frappés sur le théâtre à la Comédie française. Après avoir recommandé le plus profond secret à sa femme, à son gendre et à sa fille, car, quelque mince que fût le cancan, leurs places dépendaient toujours de leur discrétion, il leur raconta cette singulière et incompréhensible énigme de la démission d'un député, de l'envie bien légitime du secrétaire général d'être nommé à sa place, de la secrète opposition du ministère au vœu d'un de ses plus fermes soutiens, d'un de ses zélés serviteurs; puis l'affaire de l'âge et du cens. Ce fut une avalanche de suppositions noyée dans les raisonnements des deux employés qui se renvoyèrent l'un à l'autre des tartines de bêtises. Élisabeth fit trois questions.

— Si M. des Lupeaulx est pour nous, monsieur Baudoyer sera-t-il sûrement nommé?

— *Quien, parbleu!* s'écria le caissier.

— En 1814, mon oncle Bidault et M. Gobseck son ami l'ont obligé, pensa-t-elle. Il a des dettes!

— Oui, fit le caissier en appuyant par un sifflement piteux et prolongé sur la dernière voyelle. Il y a eu des oppositions sur le traitement, mais elles ont été levées par ordre supérieur, un mandat à vue.

— Où est sa terre des Lupeaulx?

— *Quien, parbleu!* dans le pays de ton père, de ton oncle, de Falleix, pas loin de l'arrondissement du député qui descend la garde...

Quand son colosse de mari fut couché, Élisabeth se pencha sur lui, et quoiqu'il eût taxé ses questions de *lubies :* — Mon ami, dit-elle, peut-être auras-tu la place de M. La Billardière.

— Te voilà encore avec tes imaginations, dit Baudoyer. Laisse donc M. Gaudron parler à la Dauphine, et ne te mêle pas des bureaux.

A onze heures, au moment où tout était calme à la Place Royale, M. des Lupeaulx quittait l'Opéra pour venir rue Duphot. Ce mercredi était brillant chez madame Rabourdin, plusieurs de ses habitués revinrent du théâtre et augmentèrent les groupes formés dans ses salons et où se remarquaient plusieurs célébrités nouvelles : le jeune peintre Schinner, le docteur Bianchon, Lucien de Rubempré, Octave de Camps, le comte de Granville, le vicomte de Fontaine, Dubruel le vaudevilliste, Andoche Finot le journaliste, Derville, une des plus fortes têtes du palais, le baron du Châtelet, député, des jeunes gens élégants comme Paul de Manerville et le jeune comte d'Esgrigny. Célestine servait le thé quand le secrétaire général entra. Sa toilette lui allait bien ce soir-là. Elle avait une robe de velours noir sans ornement, une écharpe de gaze noire, les cheveux bien lissés, relevés par une natte ronde, et de chaque côté les boucles tombant à l'anglaise. Ce qui distinguait cette femme, était le laisser-aller italien de l'artiste, une facile compréhension de toute chose, et la grâce avec laquelle elle souhaitait la bienvenue au moindre désir de ses amis. La nature lui avait donné une taille svelte pour se retourner lestement au premier mot d'interrogation, des yeux noirs fendus à l'orientale et inclinés comme ceux des Chinoises pour voir de côté; elle savait ménager sa voix insinuante et douce de manière à répandre un charme caressant sur toute parole, même celle jetée au hasard; elle avait de ces pieds que l'on ne voit que dans les portraits où les peintres mentent à leur aise en chaussant leurs modèles, seule flatterie qui ne compromette pas l'anatomie. Son teint un peu jaune au jour comme est celui des brunes, jetait un vif éclat aux lumières, qui faisaient briller ses cheveux et ses yeux noirs; enfin ses formes minces et découpées rappelaient à l'artiste celles de la Vénus du moyen âge trouvée par Jean Goujon, l'illustre statuaire de Diane.

M. des Lupeaulx s'arrêta sur la porte en s'appuyant l'épaule au chambranle; l'espion des idées ne se refusa pas au plaisir d'espionner un sentiment, car cette femme l'intéressait beaucoup plus qu'aucune de celles auxquelles il s'était attaché. Des Lupeaulx arrivait à l'âge où les hommes ont des prétentions excessives auprès des femmes. Les premiers cheveux blancs amènent les dernières passions, les plus violentes parce qu'elles sont à cheval sur une puissance qui finit et sur une faiblesse qui commence. Quarante ans est l'âge des folies, l'âge où l'homme veut être aimé pour lui, car alors son amour ne se soutient plus par lui-même, comme aux premiers jours de la vie où l'on peut être heureux en aimant à tort et à travers, à la façon de Chérubin; à quarante ans on veut tout, tant on craint de ne rien obtenir, tandis qu'à vingt-cinq ans on a tant de choses qu'on ne sait rien vouloir; à vingt-cinq ans on marche avec tant de forces qu'on les dissipe impunément; mais à quarante ans on prend l'abus pour la puissance. Les pensées qui saisirent en ce moment M. des Lupeaulx furent sans doute mélancoliques: ses nerfs se détendirent, le sourire agréable qui lui servait de physionomie et lui faisait comme un masque en crispant sa figure, se dissipa, l'homme vrai parut, il fut horrible. Rabourdin l'aperçut, et se dit : — Que lui est-il arrivé? Est-il en disgrâce? Puis il le surprit, les yeux attachés sur sa femme, et il enregistra ce regard dans sa mémoire. Rabourdin était un observateur trop perspicace pour ne pas connaître des Lupeaulx à fond, il le méprisait profondément; mais, comme chez les hommes très-occupés, ses sentiments n'ar-

rivaient pas à la surface; l'emportement que cause un travail aimé équivaut à la plus habile dissimulation; en sorte que pour des Lupeaulx les opinions de M. Rabourdin étaient lettres closes. Le chef de bureau l'avait vu avec peine chez lui, mais il n'avait pas voulu contrarier sa femme. En ce moment, il causait confidentiellement avec un surnuméraire qui devait jouer un rôle dans l'intrigue engendrée par la mort certaine de M. de La Billardière, il épia donc d'un regard fort distrait Célestine et des Lupeaulx.

Il n'y a que deux variétés de surnuméraires : les surnuméraires riches et les surnuméraires pauvres. Placé près du directeur général ou du chef de division qui l'initie aux secrets administratifs, le surnuméraire riche passe bientôt à quelque bel emploi. Vers cette époque, bien des familles se disaient : que ferons-nous de nos enfants ? l'armée n'offrait point de chances de fortune, toutes les carrières spéciales, le génie civil, la marine, les mines, le génie militaire, le professorat, étaient barricadés par des règlements ou défendus par des concours ; tandis que le mouvement rotatoire qui métamorphosait les préfets, sous-préfets, directeurs des contributions, receveurs, etc., en bons hommes de lanterne magique n'était soumis à aucune loi, à aucun stage. Par cette lacune, débouchèrent les surnuméraires à cabriolet, à beaux habits, à moustaches et impertinents comme des parvenus. Le surnuméraire pauvre était et sera toujours le fils de quelque veuve d'employé, qui vit sur une maigre pension et se tue à nourrir son fils jusqu'à ce qu'il arrive à la place d'expéditionnaire, et qui meurt le laissant près de son bâton de maréchal, quelque place de commis-rédacteur, de commis d'ordre, ou peut-être de sous-chef. Le jeune homme à qui parlait Rabourdin était un surnuméraire pauvre nommé Sébastien de la Roche, venu sur la pointe de ses bottes de la rue du Roi-doré au Marais, sans avoir attrapé la moindre éclaboussure. Il disait maman, n'osait lever les yeux sur madame Rabourdin dont la maison lui faisait l'effet d'un Louvre; ses gants étaient nettoyés à la gomme élastique; sa pauvre mère lui avait mis cent sous dans sa poche au cas où il serait absolument nécessaire de jouer, en lui recommandant de ne rien prendre, de rester debout, et de bien faire attention à ne pas jeter quelque lampe, quelque jolie bagatelle étalée sur une étagère. Sa mise était le noir le plus strict. Il avait une figure blonde, ses cheveux étaient d'un ton chaud, et ses yeux d'une belle teinte verte à reflets dorés. Le pauvre enfant regardait parfois madame Rabourdin à la dérobée, en se disant : — « Quelle belle femme ! » A son retour, il devait y penser jusqu'au moment où le sommeil lui clorrait la paupière. Rabourdin avait deviné la misère qui régnait dans le ménage d'une pauvre veuve pensionnée à sept cents francs et dont le fils, sorti du collége depuis peu, avait nécessairement absorbé bien des économies. Aussi était-il tout paternel pour ce pauvre surnuméraire. Il se battait souvent au conseil afin de lui obtenir une gratification, et quelquefois la prenait sur la sienne propre, quand la discussion devenait trop ardente entre les distributeurs des grâces et lui. Puis il l'accablait de travail, il le formait; il lui faisait remplir la place de M. Dubruel le faiseur de pièces de théâtre, connu dans la littérature dramatique et sur les affiches sous le nom de Cursy, lequel laissait à Sébastien cent écus sur son traitement. M. Rabourdin dans l'esprit de madame de la Roche et de son fils était à la fois un grand homme, un tyran, un ange; à lui se rattachaient toutes leurs espérances. Aussi le dévouement de Sébastien était-il sans bornes. Le surnuméraire dînait deux fois par mois chez son chef, mais en famille et amené par Rabourdin; madame ne le priait jamais que pour les bals où il lui fallait des danseurs. Son cœur battit quand il vit l'imposant M. des Lupeaulx qu'une voiture ministérielle emportait souvent à quatre heures et demie, alors qu'il déployait son parapluie sous la porte du ministère pour s'en aller au Marais. Le secrétaire général de qui son sort dépendait, qui d'un mot pouvait lui donner une place de douze cents francs (oui, douze cents francs était toute son ambition; à ce prix, sa mère et lui pouvaient être heureux !) eh bien ! ce secrétaire général ne le connaissait pas ! à peine savait-il qu'il existât un Sébastien de la Roche. Et si le fils de M. La Billardière, surnuméraire du bureau de M. Baudoyer, se trouvait aussi sous la porte, M. des Lupeaulx ne manquait jamais à le saluer par un coup de tête amical. M. Benjamin de La Billardière était fils du cousin d'un ministre.

En ce moment, M. Rabourdin grondait ce pauvre petit Sébastien, seule personne qui fût dans la confidence entière de ses immenses travaux. Le surnuméraire copiait et recopiait le fameux mémoire composé de cent cinquante feuillets de grand papier Tellière, outre les tableaux à l'appui, les résumés qui tenaient sur une simple feuille, les calculs avec accolades, titres à l'anglaise et sous-titres en ronde. Animé par sa participation mécanique à cette grande idée, l'enfant de vingt ans refaisait un tableau pour un simple grattage, il mettait sa gloire à peindre les écritures, éléments d'une si noble entreprise. Sébastien avait commis l'imprudence d'emporter au bureau la minute du travail le plus dangereux, afin d'en achever la copie. C'était un état général des employés des administrations centrales de tous les ministères à Paris, avec des indications

sur leur fortune présente et à venir, et sur leurs entreprises personnelles en dehors de leur emploi. A Paris, tout employé qui n'a pas, comme Rabourdin, une patriotique ambition ou quelque capacité supérieure, joint les fruits d'une industrie aux produits de sa place afin de pouvoir exister. Il fait comme M. Saillard, il s'intéresse à un commerce en baillant des fonds, et le soir il tient les livres de son associé. Beaucoup d'employés sont mariés à des lingères, à des débitantes de tabac, à des directrices de bureaux de loterie ou de cabinets de lecture; quelques-uns sont placés à l'orchestre d'un théâtre, beaucoup fabriquent des vaudevilles, des opéras-comiques, des mélodrames, ou dirigent des spectacles. En ce genre, on peut citer MM. Sewrin, Pixerécourt, Planard, etc.; dans leur temps Pigault-Lebrun, Piis, Duvicquet avaient des places. Le premier libraire de M. Scribe fut un employé au Trésor. Outre ces renseignements, l'état fait par Rabourdin contenait un examen des capacités morales et des facultés physiques, bien nécessaire pour bien connaître les gens chez lesquels se rencontraient l'intelligence, l'aptitude au travail et la santé, trois conditions indispensables dans des hommes qui devaient supporter le fardeau des affaires publiques, qui devaient tout faire vite et bien. Mais ce beau travail, fruit de dix années d'expérience, d'une longue connaissance des hommes et des choses, obtenu par des liaisons avec les principaux fonctionnaires des différents ministères, sentait l'espionnage et la police pour qui ne comprenait pas à quoi il se rattachait. Une seule feuille lue, M. Rabourdin pouvait être perdu. Admirant sans restriction son chef et ignorant encore les méchancetés de la bureaucratie, Sébastien avait les malheurs de la naïveté comme il en avait toutes les grâces; aussi, quoique déjà grondé pour avoir emporté ce travail, eut-il le courage d'avouer sa faute en entier: il avait serré minute et copie dans un carton où personne ne pouvait les trouver; mais en devinant l'importance de sa faute, quelques larmes roulèrent dans ses yeux.

— Allons, monsieur, lui dit avec bonté Rabourdin, plus d'imprudences, mais ne vous désolez pas. Rendez-vous demain au bureau de très-bonne heure, voici la clef d'une caisse qui est dans mon secrétaire à cylindre, elle est fermée par une serrure à combinaisons, vous l'ouvrirez en écrivant le mot Célestine, vous y serrerez copie et minute.

Ce trait de confiance sécha les larmes du gentil surnuméraire que son chef voulut contraindre à prendre une tasse de thé et des gâteaux.

— Maman me défend de prendre du thé à cause de ma poitrine, dit Sébastien.

— Hé bien, cher enfant, reprit l'imposante madame Rabourdin, voici des sandwiches et de la crème, venez là près de moi.

Elle força Sébastien à s'asseoir près d'elle à table, et le cœur du pauvre petit lui battit jusque dans la gorge en sentant la robe de cette divinité effleurer son habit. En ce moment la belle Rabourdin aperçut M. des Lupeaulx, lui sourit, et au lieu d'attendre qu'il vînt à elle, alla vers lui.

— Pourquoi restez-vous là comme si vous nous boudiez ? dit-elle.

— Je ne boudais pas, reprit-il. Mais en venant vous annoncer une bonne nouvelle, je ne pouvais m'empêcher de penser que vous seriez encore plus sévère pour moi. Je me voyais dans six mois d'ici presque étranger pour vous. Oui, vous avez trop d'esprit, et moi trop d'expérience..., de rouerie, si vous voulez ! pour que nous nous trompions l'un et l'autre. Votre but est atteint sans qu'il vous en coûte autre chose que des sourires et des paroles gracieuses...

— Nous tromper ! que voulez-vous dire ? s'écria-t-elle d'un air en apparence piqué.

— Oui, M. de La Billardière va ce soir encore plus mal, et d'après ce que m'a dit le ministre, votre mari sera nommé chef de division.

Il lui raconta ce qu'il appelait sa scène chez le ministre, la jalousie de sa femme, et ce qu'elle avait dit à propos de l'invitation qu'il ménageait à madame Rabourdin.

— M. des Lupeaulx, répondit avec dignité madame Rabourdin, permettez-moi de vous dire que mon mari est le plus ancien chef de bureau et le plus capable, que la nomination de ce vieux La Billardière a été un passe-droit qui a mis les bureaux en rumeur, que mon mari fait l'intérim depuis un an, qu'ainsi nous n'avons ni concurrent, ni rival.

— Cela est vrai.

— Eh bien ! reprit-elle en souriant et montrant les plus belles dents du monde, l'amitié que j'ai pour vous peut-elle être entachée par une pensée d'intérêt ? M'en croyez-vous capable ?

Il fit un geste de dénégation admirative.

— Ah, reprit-elle, le cœur des femmes sera toujours un secret pour les plus habiles d'entre vous. Oui, je vous ai vu venir ici avec le plus grand plaisir, et il y avait au fond de mon plaisir une idée intéressée.

— Ah !

— Vous avez, lui dit-elle à l'oreille, un avenir sans bornes, vous serez député, puis ministre ! (Quel plaisir pour un ambitieux d'entendre dérouler ces paroles dans le tuyau de son oreille par la jolie voix d'une jolie femme !) Oh ! je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-même. Rabourdin est un homme qui vous sera d'une immense utilité dans votre carrière, il fera le travail quand vous serez

à la Chambre! De même que vous rêvez le ministère, moi, je veux pour Rabourdin le conseil d'État et une direction générale. Je me suis donc mis en tête de réunir deux hommes qui ne se nuiront jamais l'un à l'autre, et peuvent se servir puissamment. N'est-ce pas là le rôle d'une femme ? Amis, vous marcherez plus vite l'un et l'autre, et il est temps pour tous deux de voguer! J'ai brûlé mes vaisseaux, ajouta-t-elle en souriant. Vous n'êtes pas aussi franc avec moi que je le suis avec vous.

— Vous ne voulez pas m'écouter, dit-il d'un air mélancolique malgré le contentement intérieur et profond que lui causait madame Rabourdin. Que me font vos promotions futures, si vous me destituez ici !

— Avant de vous écouter, dit-elle avec sa vivacité parisienne, il faudrait pouvoir nous entendre.

Et elle le laissa pour aller causer avec une comtesse de province qui faisait mine de partir.

— Cette femme est extraordinaire, se dit des Lupeaulx, je ne me reconnais plus auprès d'elle.

— Enfin, pensa madame Rabourdin en s'endormant, nous avons la place ! douze mille francs par an, les gratifications et le revenu de notre ferme des Grajeux, tout cela fera dix-neuf mille francs. Ce n'est pas l'aisance, mais ce n'est plus la misère.

Elle s'endormit en pensant à ses dettes, en supputant qu'en trois ans, par une retenue annuelle de six mille francs, elle pourrait s'acquitter. Elle était bien loin d'imaginer qu'une femme qui n'avait jamais mis le pied dans un salon, qu'une petite bourgeoise criarde et intéressée, dévote et enterrée au Marais, sans appuis ni connaissances, songeait à emporter d'assaut la place à laquelle elle asseyait son Rabourdin par avance. Madame Rabourdin eût méprisé madame Baudoyer si elle avait su l'avoir pour antagoniste, car elle ignorait la puissance de la petitesse, cette force du ver qui ronge un ormeau en en faisant le tour sous l'écorce. S'il était possible de se servir en littérature du microscope des Leuwenhoeck, des Malpighi, des Raspail, ce qu'a tenté Hoffmann, peut-être en grossissant et dessinant ces tarets qui ont mis la Hollande à deux doigts de sa perte en rongeant ses digues, ferait-on voir des figures à peu de chose près semblables à celles des sieurs Gigonnet, Mitral, Baudoyer, Saillard, Gaudron, Falleix, Transon, Godard et compagnie, tarets qui ont d'ailleurs montré leur puissance dans la trentième année de ce siècle.

DEUXIÈME PARTIE.

LES BUREAUX.

I.

QUELQUES EMPLOYÉS VUS DE TROIS QUARTS.

A Paris, presque tous les bureaux se ressemblent. En quelque ministère que vous erriez pour solliciter le moindre redressement de torts ou la plus légère faveur, vous trouverez des corridors, une première pièce où se tient le garçon de bureau, une seconde où sont les employés inférieurs, le cabinet d'un sous-chef vient ensuite à droite ou à gauche, enfin plus loin ou plus haut celui du chef de bureau. Quant au personnage immense nommé chef de division sous l'empire, parfois directeur sous la restauration, et maintenant redevenu chef de division, il loge au-dessus ou au-dessous de ses deux ou trois bureaux, quelquefois après celui d'un de ses chefs. Son appartement se distingue toujours par son ampleur, avantage bien prisé dans ces singulières alvéoles de la ruche appelée ministère ou Direction générale, si tant est qu'il subsiste une seule Direction générale ! Aujourd'hui presque tous les ministères ont absorbé ces administrations autrefois séparées. A cette agglomération, les Directeurs généraux ont perdu tout leur lustre, en perdant leurs hôtels, leurs gens, leurs salons et leur petite cour. Qui reconnaîtrait aujourd'hui dans l'homme arrivant à pied au Trésor, y montant à un deuxième étage, le Directeur général des forêts ou des contributions indirectes, jadis logé dans un magnifique hôtel rue Saint-Avoye ou rue Saint-Augustin, Conseiller, souvent Ministre d'État et pair de France? MM. Pasquier et Molé, entre autres, se sont contentés de Directions générales après avoir été ministres, mettant ainsi en pratique le mot du duc d'Antin à Louis XIV : « Sire, « quand Jésus-Christ mourait le vendredi, il sa- « vait bien qu'il reviendrait le dimanche. » Si, en perdant son luxe, le Directeur général avait gagné en étendue administrative, le mal ne serait pas énorme; mais aujourd'hui ce personnage se trouve à grand'-peine Maître des requêtes avec quelque vingt malheureux mille francs. Comme symbole de son ancienne puissance, on lui tolère un huissier en culotte, en bas de soie et en habit à la française, si toutefois l'huissier n'a pas été dernièrement réformé.

En style administratif, un bureau se compose d'un garçon, de plusieurs surnuméraires faisant la

besogne gratis pendant un certain nombre d'années, de simples expéditionnaires, de commis-rédacteurs, de commis d'ordre ou commis principaux, d'un sous-chef et d'un chef. La division, qui comprend ordinairement deux ou trois bureaux, en compte parfois davantage. Les titres dénominatifs varient selon les administrations : il peut y avoir un vérificateur au lieu d'un commis d'ordre, un teneur de livres, etc.

Carrelée comme le corridor et tendue d'un papier mesquin, la pièce où se tient le garçon de bureau est meublée d'un poêle, d'une grande table noire, plumes, encrier, quelquefois une fontaine, enfin des banquettes sans nattes pour les pieds de grues publiques, mais le garçon de bureau assis dans un bon fauteuil repose les siens sur un paillasson. Le bureau des employés est une grande pièce plus ou moins claire, rarement parquetée, le parquet et la cheminée sont spécialement affectés aux chefs de bureau et de division, ainsi que les armoires, les bureaux et les tables d'acajou, les fauteuils de maroquin rouge ou vert, les glaces, les rideaux de soie, et autres objets de luxe administratif. Le bureau des employés a un poêle dont le tuyau donne dans une cheminée bouchée, s'il y a cheminée. Le papier de tenture est uni, vert ou brun. Les tables sont en bois noir. L'industrie des employés se manifeste dans leur manière de se caser. Le frileux a sous ses pieds une espèce de pupitre en bois, l'homme à tempérament bilieux sanguin n'a qu'une sparterie ; le lymphatique qui redoute les vents coulis, l'ouverture des portes et autres causes du changement de température, se fait un petit paravent avec des cartons. Il existe une armoire où chacun met l'habit de travail, les manches en toile, les garde-vue, casquettes, calottes grecques et autres ustensiles du métier. Presque toujours la cheminée est garnie de carafes pleines d'eau, de verres et de débris de déjeuner. Dans certains locaux obscurs il y a des lampes. La porte du cabinet où se tient le sous-chef est ouverte, en sorte qu'il peut surveiller ses employés, les empêcher de trop causer, ou venir causer avec eux dans les grandes circonstances. Le mobilier des bureaux indiquerait au besoin à l'observateur la qualité de ceux qui les habitent. Les rideaux sont blancs, ou en étoffe de couleur, en coton ou en soie ; les chaises sont en merisier ou en acajou, garnies de paille, de maroquin ou d'étoffes ; les papiers sont plus ou moins frais. Mais il suffira peut-être de peindre la division de M. de La Billardière, pour que les étrangers et les gens qui vivent en province aient des idées exactes sur les mœurs intimes *des bureaux*, car ces traits principaux sont sans doute communs à toutes les administrations européennes.

D'abord, et avant tout, figurez-vous à votre fantaisie un homme ainsi rubriqué dans l'Almanach royal :

CHEF DE DIVISION.

M. le baron Flamet de la Billardière (Athanase-Jean-François-Michel), ancien Grand Prévôt du département de la Corrèze, Gentilhomme ordinaire de la Chambre, Maître des requêtes en service extraordinaire, Président du grand collége du département de la Dordogne, Officier de la Légion d'Honneur, chevalier de Saint-Louis et des Ordres étrangers du Christ, d'Isabelle, de Saint-Wladimir, etc., Membre de l'Académie du Gers, et de plusieurs autres Sociétés savantes, Vice-Président de la Société des Bonnes-Lettres, Membre de l'Association de Saint-Joseph, et de la Société des prisons, l'un des Maires de Paris, etc.

Ce personnage qui prenait un si grand développement typographique occupait cinq pieds six pouces sur trente-six lignes de large dans un lit, la tête ornée d'un bonnet de coton serré par des rubans couleur de feu, visité par l'illustre M. Alibert, médecin du roi, et par le jeune docteur Bianchon, flanqué de deux vieilles parentes, environné de fioles, linges, remèdes et autres instruments mortuaires, guetté par le curé de Saint-Roch qui lui insinuait de penser à son salut. Son fils Benjamin de La Billardière demandait tous les matins aux deux docteurs : — Croyez-vous que j'aie le bonheur de conserver mon père? Le matin même il avait fait une transposition en mettant le mot malheur à la place du mot bonheur.

La division de La Billardière était située par soixante et onze marches de longitude sous la latitude des mansardes dans l'océan ministériel d'un magnifique hôtel, au nord-est d'une cour, où jadis étaient des écuries, alors occupées par la division Clergeot. Un palier séparait les deux bureaux, dont les portes étaient étiquetées, le long d'un vaste corridor éclairé par des jours de souffrance. Les cabinets et antichambres de MM. Rabourdin et Baudoyer étaient au-dessous, au deuxième étage. Après celui de Rabourdin se trouvaient l'antichambre, le salon et les deux cabinets de M. La Billardière. Au premier étage, coupé en deux par un entresol, étaient le logement et le bureau de M. Eugène de la Brière, secrétaire particulier du ministre, communiquant par une porte dérobée au cabinet réel de Son Excellence, car après ce cabinet il y en avait un autre en harmonie avec les grands appartements où Son Excellence recevait, afin de pouvoir conférer tour à tour avec son secrétaire particulier sans témoins, et avec de grands personnages sans son secrétaire.

Trois garçons vivaient en paix à la division La Billardière, à savoir : un garçon pour les deux bu-

reaux, un autre commun aux deux chefs, et celui du directeur de la division, tous trois chauffés et habillés par l'État, portant cette livrée si connue, bleu de roi à lisérés rouges en petite tenue, et pour la grande, larges galons bleus, blancs et rouges. Celui de M. de La Billardière avait une tenue d'huissier; car, pour flatter l'amour-propre du cousin d'un ministre, le secrétaire général avait toléré cet empiétement qui d'ailleurs ennoblissait l'administration. Véritables piliers de ministères, experts des coutumes bureaucratiques, ces garçons sondaient jusqu'au tuf les employés et savaient à quel point ils pouvaient s'avancer avec eux dans le *prêt*, faisant d'ailleurs leurs commissions avec la plus entière discrétion, allant engager ou dégager au Mont-de-piété, achetant les reconnaissances, prêtant sans intérêt; mais aucun employé ne prenait d'eux la moindre somme sans rendre une gratification, les sommes étaient légères, il s'ensuivait des placements dits *à la petite semaine*. Ces serviteurs sans maîtres avaient neuf cents francs d'appointements, les étrennes et gratifications portaient leurs émoluments à douze cents francs, et ils étaient en position d'en gagner presque autant avec les employés, car les déjeuners de ceux qui déjeunaient leur passaient par les mains. Dans certains ministères, le concierge apprêtait ces déjeuners, et en 1817 la conciergerie du ministère de la guerre valait ainsi près de quatre mille francs. Les garçons trouvaient quelquefois dans leur paume droite des pièces de cent sous glissées par des solliciteurs pressés, et reçues avec une rare impassibilité. Les plus anciens ne portent la livrée de l'État qu'au ministère, et sortent en habit bourgeois.

Celui des bureaux était le plus riche, il exploitait la masse des employés. Homme de soixante ans, ayant des cheveux blancs taillés en brosse, trapu, replet, le cou d'un apoplectique, un visage commun et bourgeonné, des yeux gris, une bouche de poêle, tel est le profil d'Antoine, le plus vieux garçon du ministère. Antoine avait fait venir des Échelles en Savoie et placé ses deux neveux, Laurent et Gabriel, l'un auprès des chefs, l'autre auprès du directeur. Taillés en plein drap, comme leur oncle : trente à quarante ans, physionomie de commissionnaire, receveurs de contremarques le soir à un théâtre royal, places obtenues par l'influence de M. de La Billardière, ces deux Savoyards étaient mariés à d'habiles blanchisseuses de dentelles qui reprisaient aussi les cachemires. L'oncle non marié, ses neveux et leurs femmes vivaient tous ensemble, et beaucoup mieux que la plupart des sous-chefs. Gabriel et Laurent, ayant à peine dix ans de place, n'étaient pas arrivés à mépriser le costume du gouvernement : ils sortaient en livrée, fiers comme des auteurs dramatiques après un succès d'argent. Leur oncle, qu'ils servaient avec fanatisme et qui leur paraissait un homme subtil, les initiait lentement aux mystères du métier. Tous trois venaient ouvrir les bureaux, les nettoyaient entre sept et huit heures, lisaient les journaux ou politiquaient à leur manière sur les affaires de la division avec d'autres garçons, échangeant entre eux leurs renseignements respectifs. Aussi, comme les domestiques modernes qui savent parfaitement bien les affaires de leurs maîtres, étaient-ils dans le ministère comme des araignées au centre de leur toile, ils sentaient la plus légère commotion.

Le jeudi matin, lendemain de la soirée ministérielle et de la soirée de M. Rabourdin, au moment où l'oncle se faisait la barbe assisté de ses deux neveux dans l'antichambre de la Division, au second étage, ils furent surpris par l'arrivée imprévue d'un employé.

—C'est M. Dutocq, dit Antoine, je le reconnais à son pas de filou, il a toujours l'air de patiner, cet homme-là! Il tombe sur votre dos sans qu'on sache par où il est venu. Hier, contre son habitude, il est resté le dernier dans le bureau de la Division, excès qui ne lui est pas arrivé trois fois depuis qu'il est au ministère.

Trente-huit ans, un visage oblong à teint bilieux, des cheveux gris crépus, toujours taillés ras, un front bas, d'épais sourcils qui se rejoignaient, un nez tordu, des lèvres pincées, des yeux vert-clair qui fuyaient le regard du prochain, une taille élevée, l'épaule droite légèrement plus forte que l'autre; habit brun, gilet noir, cravate de foulard, pantalon jaunâtre, bas de laine noire, souliers à nœuds barbotants; vous voyez M. Dutocq, commis-principal du bureau Rabourdin. Incapable et flâneur, il haïssait son chef. Rien de plus naturel. Rabourdin n'avait aucun vice à flatter, aucun côté mauvais par où Dutocq aurait pu se rendre utile. Beaucoup trop noble pour lui nuire, son chef était aussi trop perspicace pour se laisser abuser par aucun semblant; Dutocq n'existait donc que par la générosité de Rabourdin et n'avait aucun espoir d'avancement tant qu'il mènerait la Division. Quoique se sentant sans moyens pour occuper la place supérieure, Dutocq connaissait assez les bureaux pour savoir que l'incapacité n'empêchait point d'émarger. L'exemple de M. La Billardière était frappant. Dutocq en serait quitte pour chercher un Rabourdin parmi ses rédacteurs. La méchanceté combinée avec l'intérêt personnel équivaut à beaucoup d'esprit; très-méchant et très-intéressé, le sieur Dutocq avait donc tâché de consolider sa position en se faisant l'espion des bureaux. Dès 1816, il prit une couleur religieuse très-foncée en pressentant la faveur dont jouiraient les gens que, dans ce temps, les niais comprenaient tous indistinctement sous le nom de *jésuites*. Appar-

tenant à la Congrégation sans être admis à ses mystères, Dutocq allait d'un bureau à l'autre, explorait les consciences en disant des gaudrioles, et venait paraphraser *ses rapports* à M. des Lupeaulx, qu'il instruisait des plus petits événements, en sorte que le secrétaire général étonnait souvent le ministre par sa profonde connaissance des affaires intimes. Bonneau tout de bon de ce Bonneau politique, Dutocq briguait l'honneur des secrets messages de des Lupeaulx, qui tolérait cet homme immonde en pensant que le hasard pouvait le lui rendre utile, ne fût-ce qu'à le tirer de peine lui ou quelque grand personnage, par un honteux mariage. L'un et l'autre se comprenaient bien; Dutocq comptait sur cette bonne fortune, en y voyant une bonne place, et il restait garçon. Dutocq avait succédé à M. Poiret l'aîné, retiré dans une pension bourgeoise, et mis à la retraite en 1815, époque à laquelle il y eut peu de choix à faire parmi les employés. Il demeurait à un cinquième étage, rue Saint-Louis-Saint-Honoré, près du Palais-Royal dans une maison à allée. Passionné pour les collections de vieilles gravures, il voulait avoir tout Rembrandt et tout Charlet, tout Ruysdaël et Callot, Albert Durer, etc. Comme la plupart des gens à collections et ceux qui font eux-mêmes leur ménage, il prétendait acheter les choses à bon marché. Il vivait dans une pension rue de Beaune, et passait la soirée dans le Palais-Royal, allant parfois au spectacle, grâce à Dubruel, qui lui donnait un billet d'auteur par semaine. Un mot sur Dubruel.

Quoique suppléé par Sébastien, auquel il abandonnait la pauvre indemnité que vous savez, Dubruel venait cependant au bureau, mais uniquement pour se croire, pour se dire sous-chef et toucher des appointements. Il faisait les petits théâtres dans le feuilleton d'un journal ministériel, où il écrivait aussi les articles demandés par les ministres : position connue, définie et inattaquable. Dubruel ne manquait d'ailleurs à aucune des petites ruses diplomatiques qui pouvaient lui concilier la bienveillance générale. Il offrait une loge à madame Rabourdin à chaque première représentation, la venait chercher en voiture et la ramenait, attention à laquelle elle se montrait sensible. Aussi, Rabourdin, très-tolérant et très-peu tracassier avec ses employés, le laissait-il aller à ses répétitions, venir à ses heures, et travailler à ses vaudevilles. M. le duc d'Aumont le savait occupé d'un roman qui devait lui être dédié. Vêtu avec le laisser aller du vaudevilliste, Dubruel portait le matin un pantalon à pied, des souliers-chaussons, un gilet mis à la réforme, une redingote olive et une cravate noire. Le soir, il avait un costume élégant, car il visait au gentleman. Dubruel demeurait dans la maison d'une actrice pour laquelle il écrivait des rôles; cette actrice logeait au-dessus de Tullia, danseuse plus remarquable par sa beauté que par son talent, et ce voisinage permettait au sous-chef de voir quelquefois un aide de camp de Charles X, célèbre à plus d'un titre, et qui lui avait fait obtenir la croix de la Légion d'honneur, après une onzième pièce de circonstance. Il travaillait en ce moment à une pièce en cinq actes pour les Français. Sébastien l'aimait beaucoup, il recevait de lui quelques billets de parterre, et applaudissait avec la foi du jeune âge aux endroits que Dubruel lui signalait comme douteux ; Sébastien le regardait comme un grand écrivain. Ce fut à Sébastien que Dubruel dit le lendemain de la première représentation d'un vaudeville produit, comme tous les vaudevilles, par trois collaborateurs, et où l'on avait sifflé dans quelques endroits : —Le public a reconnu les scènes faites à deux. — Pourquoi ne travaillez-vous pas seul? répondit naïvement Sébastien. Il y avait d'excellentes raisons pour que Dubruel ne travaillât pas seul. Il était le tiers d'un auteur dramatique qui, comme peu de personnes le savent, se compose : 1° d'un *homme à idées* chargé de tracer les sujets et de construire la charpente ou *scenario* du vaudeville ; 2° d'un *piocheur,* homme chargé de rédiger la pièce ; 3° d'un *homme-mémoire*, chargé de mettre en musique les couplets, d'arranger les chœurs et les morceaux d'ensemble, de les chanter, les superposer à la situation, qui fait aussi la recette, c'est-à-dire veille à la composition de l'affiche, en ne quittant pas le directeur qu'il n'ait indiqué pour le lendemain une pièce de la société. Dubruel était metteur en œuvre, il lisait les romans nouveaux et les mémoires au bureau, en extrayait les mots spirituels et les enregistrait pour émailler son dialogue. Cursy (son nom de guerre) était estimé par ses collaborateurs, à cause de sa parfaite exactitude ; avec lui, sûr d'être compris, l'homme aux sujets pouvait se croiser les bras. Les employés de la division l'aimaient assez pour aller en masse à ses pièces et les soutenir, car il méritait le titre de *bon enfant,* la main leste à la poche, ne se faisant jamais tirer l'oreille pour payer des glaces ou du punch, et prêtant cinquante francs sans jamais les redemander. Maison de campagne à Aulnay, rangé, plaçant son argent. Quatre mille cinq cents de sa place, douze cents de pension sur la liste civile, huit cents sur les cent mille écus d'encouragements aux arts votés par la chambre, ajoutant à ces divers produits neuf mille francs gagnés par ses 1/4, ses 1/3, ses 1/2 de vaudevilles à trois théâtres différents. Au physique, gros, gras et rond, figure de bon propriétaire.

Dutocq n'avait pas vu sans effroi ce qu'il nommait la liaison de des Lupeaulx avec madame Rabourdin, et sa rage sourde s'en était accrue. D'ail-

leurs, il avait un œil trop fureteur pour ne pas avoir deviné que Rabourdin s'adonnait à un grand travail en dehors de ses travaux officiels, et il se désespérait de n'en rien savoir ; tandis que le petit Sébastien était, en tout ou en partie, dans le secret. Dutocq avait essayé de se lier avec M. Godard, sous-chef de Baudoyer, collègue de Dubruel, et il y était parvenu. La haute estime dans laquelle Dutocq tenait Baudoyer avait ménagé son accointance avec Godard, non que Dutocq fût sincère; mais en vantant Baudoyer et ne disant rien de Rabourdin, il satisfaisait sa haine à la manière des petits esprits.

Joseph Godard était cousin de Mitral par la tante de sa mère. Quoique sa parenté avec Baudoyer fût extrêmement éloignée, elle lui avait inspiré des prétentions à la main de mademoiselle Baudoyer, et conséquemment à ses yeux Baudoyer brillait comme un génie. Il professait une haute estime pour Élisabeth et madame Saillard, sans s'être encore aperçu que madame Baudoyer mitonnait Fallcix pour sa fille. Il apportait à mademoiselle Baudoyer de petits cadeaux, des fleurs artificielles, des bonbons au jour de l'an, de jolies boîtes à ses jours de fête. Agé de vingt-six ans, travailleur sans portée, rangé comme une demoiselle, monotone et apathique, ayant les cafés, le cigare et l'équitation en horreur, couché régulièrement à dix heures du soir et levé à sept, doué de plusieurs talents de société, jouant des contredanses sur le flageolet, ce qui l'avait mis en grande faveur chez les Saillard et les Baudoyer, fifre dans la garde nationale pour ne point passer les nuits au corps de garde, Godard cultivait l'histoire naturelle : il faisait des collections de minéraux et de coquillages, savait empailler les oiseaux, entassait dans sa chambre un tas de curiosités achetées à bon marché : des pierres à paysages, des modèles de palais en liége, des pétrifications de la fontaine Saint-Allyre, etc. Il accaparait tous les flacons de parfumerie pour mettre ses échantillons de baryte, ses sulfates, sel, magnésie, coraux, etc. Il avait des papillons dans des cadres, des parasols de la Chine, des peaux de poissons séchés. Il demeurait chez sa sœur, fleuriste, rue de Richelieu. Quoique très-admiré par les mères de famille, ce jeune homme-modèle était méprisé par les ouvrières de sa sœur, et surtout par la demoiselle du comptoir, qui pendant longtemps avait espéré l'*enganter*. Maigre et fluet, de taille moyenne, les yeux cernés, ayant peu de barbe, tuant, comme disait Bixiou, les mouches au vol, Joseph Godard avait peu de soin de lui-même : ses habits étaient mal taillés, ses pantalons larges formaient le sac, il portait des bas blancs par toutes les saisons, un chapeau à petits bords et des souliers lacés. Assis au bureau, dans un fauteuil de canne, percé au milieu du siége et garni d'un rond en maroquin vert, il se plaignait beaucoup de ses digestions. Son principal vice était de proposer des parties de campagne le dimanche dans la belle saison à Montmorency, des dîners sur l'herbe, et d'aller prendre du laitage sur le boulevard du Mont-Parnasse.

Depuis six mois Dutocq commençait à aller de loin en loin chez mademoiselle Godard, espérant faire quelques affaires dans cette maison, y découvrir quelque trésor femelle. Ainsi, dans les bureaux, Baudoyer avait en Dutocq et Godard deux prôneurs. M. Saillard, incapable de juger Dutocq, lui faisait parfois de petites visites au bureau. Le jeune La Billardière, mis surnuméraire chez Baudoyer, était de leur parti. Les têtes fortes riaient beaucoup de cette alliance entre ces incapacités. Baudoyer, Godard et Dutocq avaient été surnommés par Bixiou, la Trinité sans Esprit, et le petit La Billardière l'*Agneau pascal*.

— Vous vous êtes levé matin, dit Antoine à Dutocq en prenant un air riant.

— Et vous, Antoine, répondit Dutocq, vous voyez bien que les journaux arrivent quelquefois plus tôt que vous ne nous les donnez...

— Aujourd'hui, par hasard, dit Antoine sans se déconcerter; ils ne sont jamais venus deux fois de suite à la même heure.

Les deux neveux se regardèrent à la dérobée comme pour se dire, en admirant leur oncle : — *Quel fil!*

— Quoiqu'il me rapporte deux sous par déjeuner, dit en murmurant Antoine quand il entendit Dutocq fermer la porte, j'y renoncerais bien pour ne plus l'avoir dans notre division.

— Ah! vous n'êtes pas le premier aujourd'hui, M. Sébastien, dit un quart d'heure après Antoine au surnuméraire.

— Qui donc est arrivé? demanda le pauvre enfant en pâlissant.

— M. Dutocq, répondit l'huissier Laurent.

Les natures vierges ont plus que toutes les autres un inexplicable don de seconde vue dont la cause gît peut-être dans la pureté de leur appareil nerveux en quelque sorte neuf : Sébastien avait donc deviné la haine de Dutocq contre son vénéré Rabourdin; aussi à peine Laurent eut-il prononcé ce nom, que, saisi par un horrible pressentiment, il s'écria : — Je m'en doutais! et s'élança dans le corridor avec la rapidité d'une flèche.

— Il y aura du grabuge dans les bureaux! dit Antoine en branlant sa tête blanchie et endossant son costume officiel. On voit bien que M. le baron rend ses comptes à Dieu, car madame Pochard, sa garde, m'a dit qu'il ne passerait pas la journée.

Vont-ils se remuer ici! Le vont-ils! Allez voir si tous les poêles ronflent bien, vous autres! Sabre de bois, notre monde va nous tomber sur le dos.

— C'est vrai, dit Laurent, que ce pauvre petit jeune homme a eu un fameux coup de soleil, en apprenant que ce jésuite de M. Dutocq l'avait devancé.

— Moi j'ai beau lui dire, car enfin on doit la vérité à un bon employé, et ce que j'appelle un bon employé, c'est un employé comme ce petit qui donne *recta* ses dix francs au jour de l'an, reprit Antoine. Je lui dis donc : plus vous en ferez, plus on vous en demandera et l'on vous laissera sans avancement! Eh bien, il ne m'écoute pas, il se tue à rester jusqu'à cinq heures, une heure de plus que tout le monde (*il hausse les épaules*). C'est des bêtises, on n'arrive pas comme ça, à preuve qu'il n'est pas encore question de l'appointer. Après deux ans! ça scie le dos, parole d'honneur. M. Rabourdin l'aime, mais M. Rabourdin n'est pas ministre, il fera chaud quand il le sera, les poules auront des dents, il est bien trop... Suffit! Quand je pense que je porte à émarger l'état des appointements à des farceurs qui restent chez eux, et qui y font ce qu'ils veulent, tandis que ce petit se crève, je me demande s'il y a un bon Dieu. Et qu'est-ce qu'ils vous donnent ces protégés de M. le maréchal, de M. le duc? ils vous remercient : (*il fait un signe de tête protecteur*) *merci, mon cher Antoine!* Tas de *faigniants*, travaillez donc! ou vous serez cause d'une révolution. Fallait voir s'il y avait de ces giries-là sous M. Robert-Lindet; car, moi, tel que vous me voyez, j'ai entré sous Robert-Lindet. Et sous lui, l'employé travaillait! Fallait les voir tous jusqu'à minuit, les poêles éteints, sans seulement s'en apercevoir ; mais c'est qu'aussi la guillotine était là, et c'est pas pour dire, mais c'était autre chose que de les pointer, quand ils arrivaient tard. Qu'est-ce que je dis donc là? Allez donc voir à vos poêles, et ne parlez jamais de la révolution, vous autres! Gabriel, celui du grand bureau tire comme un diable, il faut tourner un peu la clef.

Antoine se placa sur le palier, à un endroit d'où il pouvait voir déboucher les employés de dessous la porte cochère; il connaissait tous ceux du ministère et les observait dans leur allure, en remarquant les différences que présentaient leurs mises. Avant d'entrer dans le drame, il est nécessaire de dessiner ici la silhouette des principaux acteurs de la division La Billardière qui présenteront d'ailleurs quelques variétés du genre Commis et justifieront les observations de Rabourdin.

Le premier qui vint après Sébastien était un rédacteur du bureau Rabourdin, honorable père de famille, nommé monsieur Phellion. Il devait à la protection de son chef une demi-bourse au collége Henri IV pour chacun de ses deux garçons : faveur bien placée, car Phellion avait encore une fille élevée gratis dans un pensionnat où sa femme donnait des leçons de piano, où il faisait une classe d'histoire et de géographie pendant la soirée. Homme de quarante-cinq ans, sergent-major de sa compagnie, très-compatissant en paroles, mais hors d'état de donner un liard, le commis-rédacteur demeurait rue du Faubourg Saint-Jacques, non loin des Sourds-Muets, dans une maison à jardin où son local (style Phellion) ne coûtait que quatre cents francs. Fier de sa place, heureux de son sort, il s'appliquait à servir le gouvernement, se croyait utile à son pays, et se vantait de son insouciance en politique où il ne voyait jamais que LE POUVOIR. M. Rabourdin lui faisait plaisir en le priant de rester une demi-heure de plus pour achever quelque travail et il disait alors aux demoiselles La Grave, car il dînait rue Notre-Dame-des-Champs dans le pensionnat où sa femme *professait la musique :* « — Mesdemoiselles, les affaires ont exigé que je reste au bureau. Quand on appartient au gouvernement, on n'est pas son maître! » Il avait composé des livres par demandes et par réponses, à l'usage des pensionnats de jeunes demoiselles. Ces *petits traités substantiels*, comme il les nommait, se vendaient chez le libraire de l'Université, sous le nom de Catéchismes historique et géographique. Se croyant obligé d'offrir à madame Rabourdin un exemplaire papier vélin, relié en maroquin rouge de ses Catéchismes, il les avait apportés en grande tenue : culotte de soie, bas de soie, souliers à boucles d'or, etc. M. Phellion recevait le jeudi soir, après le coucher des pensionnaires, il donnait de la bière et des gâteaux. On jouait la bouillotte à cinq sous la cave. Malgré cette médiocre mise, par certains jeudis enragés, M. Laudigeois, employé à la mairie, perdait ses dix francs. Tendu de papier vert américain à bordures rouges, son salon était décoré des portraits du roi, de la Dauphine et de Madame, des deux gravures de Mazeppa d'après Horace Vernet, de celle du Convoi du Pauvre d'après Vigneron, « *tableau sublime de pensée, et qui*, selon lui, *devait consoler les dernières classes de la société en leur prouvant qu'elles avaient des amis plus dévoués que les hommes et dont les sentiments allaient plus loin que la tombe!* » A ces paroles, vous devinez l'homme qui tous les ans conduisait le jour des morts au cimetière de l'Ouest ses trois enfants auxquels il montrait les douze pieds de terre achetés à perpétuité, et dans lesquels son père et la mère de sa femme avaient été enterrés. « *Nous y viendrons tous!* » leur disait-il, pour les familiariser avec l'idée de la mort. L'un de ses plus grands plaisirs consistait à explorer les environs de Paris dont il s'était donné le carte. Possédant déjà à fond Antony, Arcueil, Bièvre, Fonte-

nay-aux-Roses, Aulnay, si célèbre par le séjour de plusieurs grands écrivains, il espérait avec le temps connaître toute la partie ouest des environs de Paris. Il destinait son fils aîné à l'administration et le second à l'École Polytechnique. Il disait à son aîné : — « Quand tu auras l'honneur d'être employé par le gouvernement ! » Il n'avait jamais osé prier *Monsieur Rabourdin de lui faire l'honneur de dîner chez lui,* quoiqu'il regarderait ce jour comme un des plus beaux de sa vie. Il disait que s'il pouvait laisser son fils marchant sur les traces d'un Rabourdin, il mourrait le plus heureux père du monde. Il rebattait si bien l'éloge de ce digne et respectable chef aux oreilles des demoiselles La Grave, qu'elles désiraient le voir, comme un jeune homme peut souhaiter de voir M. de Châteaubriand. Elles eussent été bien heureuses d'avoir *sa demoiselle* à élever. Quand, par hasard, la voiture du ministre sortait ou rentrait, qu'il y eût ou non du monde, Phellion se découvrait très-respectueusement, et prétendait que la France irait bien mieux si tout le monde honorait assez le pouvoir pour en honorer les insignes. Quand M. Rabourdin le faisait venir *en bas* pour lui expliquer un travail, Phellion tendait son intelligence, il écoutait les moindres paroles du chef comme un *dilettante* écoute un air aux Italiens. Silencieux au bureau, les pieds en l'air sur un pupitre de bois et ne les bougeant point, il étudiait sa besogne en conscience; il s'exprimait dans sa correspondance administrative avec une gravité religieuse, prenait tout au sérieux, et appuyait sur les ordres transmis par les ministres au moyen de phrases solennelles. Cet homme, si ferré sur les convenances, avait eu un désastre dans sa carrière de rédacteur, et quel désastre! Malgré le soin extrême avec lequel il minutait, il lui était arrivé de laisser échapper une phrase ainsi conçue : *Vous vous rendrez aux lieux indiqués, avec les papiers nécessaires.* Heureux de pouvoir rire aux dépens de cette innocente créature, les expéditionnaires avaient été consulter à son insu Rabourdin, qui songeant au caractère de son rédacteur, ne put s'empêcher de rire et modifia la phrase en marge par ces mots : *Vous vous rendrez sur le terrain avec toutes les pièces indiquées.* Phellion, à qui l'on vint montrer la correction, l'étudia, pesa la différence des expressions, ne craignit pas d'avouer qu'il eût été deux heures à trouver ces équivalents, et s'écria : — *M. Rabourdin est un homme de génie.* Il pensa toujours que ses collègues avaient manqué de procédés à son égard en recourant si promptement au chef; mais il avait trop de respect dans la hiérarchie pour ne pas reconnaître leur droit d'y recourir, d'autant plus qu'alors il était absent; cependant, à leur place, il aurait attendu, la circulaire ne pressait pas. Cette affaire lui fit perdre le sommeil pendant quelques nuits. Quand on voulait le fâcher, on n'avait qu'à faire allusion à la maudite phrase en lui disant quand il sortait : — *Avez-vous les papiers nécessaires?* Le digne rédacteur se retournait, lançait un regard foudroyant aux employés, et leur répondait : — *Ce que vous dites me semble fort déplacé, Messieurs.* Il y eut un jour à ce sujet une querelle si forte que Rabourdin fut obligé d'intervenir et de défendre aux employés de rappeler cette phrase. M. Phellion avait une figure de bélier pensif, peu colorée, marquée de la petite vérole, de grosses lèvres pendantes, les yeux d'un bleu clair, une taille au-dessus de la moyenne. Propre sur lui comme doit l'être un maître d'histoire et de géographie obligé de paraître devant de jeunes demoiselles, il portait de beau linge, un jabot plissé, gilet de casimir noir ouvert, laissant voir des bretelles brodées par sa fille, un diamant à sa chemise, habit noir, pantalon bleu. Il adoptait l'hiver le carrick noisette à trois collets et avait une canne plombée nécessitée par *la profonde solitude de quelques parties de son quartier.* Il s'était déshabitué de priser et citait cette réforme comme un exemple frappant de l'empire qu'un homme peut prendre sur lui-même. Il montait les escaliers lentement, car il craignait un asthme, ayant, ce qu'il appelait, la poitrine grasse. Il saluait Antoine avec dignité.

Immédiatement après M. Phellion, vient un expéditionnaire qui formait un singulier contraste avec ce vertueux bonhomme. Vimeux était un jeune homme de vingt-cinq ans, à quinze cents francs d'appointements, bien fait, cambré, d'une figure élégante et romanesque, ayant les cheveux, la barbe, les yeux, les sourcils noirs comme du jais, de belles dents, des mains charmantes, portant des moustaches si fournies, si bien peignées qu'il semblait en faire métier et marchandise. Vimeux avait une si grande aptitude à son travail qu'il l'expédiait plus promptement que personne. — « *Ce jeune homme est doué!* » disait Phellion en le voyant se croiser les jambes et ne savoir à quoi employer le reste de son temps, après avoir fait son ouvrage. — « *Et voyez! c'est perlé!* disait le rédacteur à Dubruel. Vimeux déjeunait d'une simple flûte et d'un verre d'eau, dînait pour vingt sous chez Katcomb et logeait en garni à douze francs par mois. Son bonheur, son seul plaisir était la toilette. Il se ruinait en gilets mirifiques, en pantalons collants, demi-collants, à plis ou à broderies, en bottes fines, en habits bien faits qui dessinaient sa taille, en cols ravissants, en gants frais, en chapeaux. La main ornée d'une bague à la chevalière mise par-dessus son gant, armé d'une jolie canne, il tâchait de se donner la tournure et les manières d'un jeune

homme riche ; puis, il allait, un cure-dent à la bouche, se promener dans la grande allée des Tuileries, absolument comme un millionnaire sortant de table. Il espérait qu'une femme, une Anglaise, une étrangère quelconque, ou une veuve pourrait s'amouracher de lui ; il frisait ses cheveux, étudiait l'art de jouer avec sa canne, et de lancer un regard à la manière dite *américaine*. Il avait des principes arrêtés : il épouserait une bossue à six mille livres de rente, à huit mille une femme de quarante-cinq ans, à mille écus une Anglaise. Ravi de son écriture et pris de compassion pour ce jeune homme, M. Phellion le sermonnait pour lui persuader de donner des leçons d'écriture, honorable profession qui pouvait améliorer son existence et la rendre même agréable ; il lui promettait le pensionnat des demoiselles La Grave. Mais Vimeux avait son idée si fort en tête, que personne ne pouvait l'empêcher de croire à son étoile : il continuait à s'étaler à jeun comme un esturgeon de Chevet, quoiqu'il eût vainement exposé ses énormes moustaches depuis trois ans. Endetté de trente francs pour ses déjeuners, chaque fois que Vimeux passait devant Antoine il baissait les yeux pour ne pas rencontrer son regard ; et cependant vers midi il le priait de lui aller chercher une flûte. Après avoir essayé de faire entrer quelques idées justes dans cette pauvre tête, Rabourdin avait fini par y renoncer. M. Vimeux père était greffier d'une justice de paix dans le département du Nord. Adolphe Vimeux avait dernièrement économisé Katcomb et vécu de petits pains, pour s'acheter des éperons et une cravache. On l'avait appelé M. Willaume pour railler ses calculs matrimoniaux. On ne pouvait attribuer les moqueries adressées à ce pauvre garçon qu'au génie malin qui créa le vaudeville, car il était bon camarade, et ne nuisait à personne qu'à lui-même. Primitivement dans le bureau Baudoyer, Vimeux avait intrigué pour passer chez Rabourdin, à cause de la sévérité de Baudoyer relativement *aux Anglais*, nom donné par les employés à leurs créanciers. Le jour *des Anglais* est le jour où les bureaux sont publics. Sûrs de trouver là leurs débiteurs, les créanciers affluent, ils viennent les tourmenter en leur demandant quand ils seront payés, et les menacent de mettre opposition sur leur traitement. L'implacable Baudoyer obligeait ses employés à rester. C'était à eux, disait-il, à ne pas s'endetter. Il regardait sa sévérité comme une chose nécessaire pour leur bien. Au contraire, Rabourdin protégeait les employés contre leurs créanciers qu'il mettait à la porte, disant que les bureaux n'étaient point ouverts pour les affaires privées, mais pour les affaires publiques. On s'était beaucoup moqué de Vimeux dans les deux bureaux, quand il avait fait sonner ses éperons à travers les corridors et les escaliers. Le mystificateur du ministère, Bixiou avait fait passer dans les deux divisions Clergeot et La Billardière une feuille en tête de laquelle Vimeux était caricaturé sur un cheval de carton, et où chacun était invité à souscrire pour lui acheter un cheval. M. Baudoyer était marqué pour un quintal de foin, pris sur sa consommation particulière, et chaque employé mettait une épigramme sur son voisin. Vimeux n'était pas susceptible, il souscrivit lui-même au nom de miss Fairfax.

Ce Bixiou (prononcez Bisiou) était un méchant homme qui se moquait de Dutocq aussi bien que de Rabourdin, surnommé *la vertueuse Rabourdin*. Pour exprimer la vulgarité de son chef, il l'appelait *la place Baudoyer*, le vaudevilliste se nommait *Flon-Flon*. Sans contredit l'homme le plus spirituel de la division et du ministère, mais spirituel à la façon du singe, sans portée ni suite, Bixiou était d'une si grande utilité à Baudoyer et à Godard qu'ils le protégeaient malgré sa malfaisance, il expédiait leur besogne par-dessous la jambe. Bixiou désirait la place de Godard ou de Dubruel; mais sa conduite nuisait à son avancement : tantôt il se moquait des bureaux, et c'était quand il venait de faire une bonne affaire, comme la publication des portraits dans le procès Fualdès pour lesquels il avait pris des figures au hasard, ou celle des débats du procès de Castaing ; tantôt il lui prenait une envie de parvenir, et il s'appliquait au travail ; puis il le laissait pour un vaudeville qu'il ne finissait point. D'ailleurs égoïste, avare et dépensier tout ensemble, c'est-à-dire ne dépensant son argent que pour lui; cassant, agressif et indiscret, il faisait le mal pour le mal, il attaquait surtout les faibles, ne respectait rien, ne croyait ni à la France, ni à Dieu, ni à l'art, ni aux Grecs, ni aux Turcs, ni au Champ-d'Asile, ni à la monarchie, insultant surtout ce qu'il ne comprenait point. Ce fut lui qui, le premier, mit des calottes noires à la tête de Charles X sur les pièces de cent sous. Il contrefaisait le docteur Gall à son cours, de manière à décravater le diplomate le mieux boutonné. La plaisanterie principale de ce terrible inventeur de charges consistait à chauffer les poêles outre mesure, afin de procurer des rhumes à ceux qui sortaient imprudemment de son étuve, et il avait la satisfaction de consommer le bois du gouvernement. Remarquable par ses mystifications, il les variait avec tant d'habileté, qu'il y prenait toujours quelqu'un. Son grand secret en ce genre était de deviner les désirs de chacun, il connaissait le chemin de tous les châteaux en Espagne, le rêve où l'homme est mystifiable parce qu'il cherche à s'attraper lui-même, et il vous *faisait poser* pendant des heures entières. Ainsi, ce profond ob-

servateur qui déployait un tact inouï pour une raillerie, ne savait plus user de sa puissance pour employer les hommes à sa fortune ou à son avancement. Celui qu'il aimait le plus à vexer était le jeune La Billardière, sa bête noire, son cauchemar, et que néanmoins il patelinait constamment, afin de le mieux mystifier : il lui adressait des lettres de femme amoureuse signées Comtesse de M... ou Marquise de B..., l'attirait ainsi aux jours gras dans le foyer de l'Opéra devant la pendule et le lâchait à quelque grisette, après l'avoir montré à tout le monde. Allié de Dutocq, qu'il considérait comme un mystificateur sérieux dans sa haine contre Rabourdin et dans ses éloges de Baudoyer, il l'appuyait avec amour. Jean-Jacques Bixiou était du Mans où son père avait fait de mauvaises affaires. Se trouvant sans état au sortir du collége, il avait tenté la sculpture, et y avait renoncé faute d'argent. La protection de son oncle, homme d'affaires du duc de Lenoncourt, premier gentilhomme du roi, lui procura sa place. De petite taille mais bien pris, une figure fine, remarquable par une vague ressemblance avec celle de Napoléon, lèvres minces, menton plat tombant droit, favoris châtains, vingt-sept ans, blond, voix mordante, regard étincelant, voilà Bixiou. Cet homme, tout sens et tout esprit, se perdait par une fureur pour les plaisirs de tout genre qui le jetait dans une dissipation continuelle. Intrépide chasseur de grisettes, fumeur, amuseur de gens, dîneur et soupeur, se mettant partout au diapazon, brillant aussi bien dans les coulisses qu'au bal de l'allée des Veuves, il étonnait autant à table que dans une partie de plaisir, en verve à minuit dans la rue, comme le matin si vous le preniez au saut du lit. Il n'était sombre et triste qu'avec lui-même. Lancé dans le monde singulier des actrices et des acteurs, des artistes et de certaines femmes dont la fortune est aléatoire, il vivait bien, allait au spectacle sans payer, jouait à Frascati, gagnait souvent ; enfin il se balançait dans la vie comme sur une escarpolette, sans s'inquiéter du moment où la corde casserait. Sa vivacité d'esprit, sa prodigalité d'idées, le faisaient rechercher par tous les gens qui se sont accoutumés aux rayonnements de l'intelligence ; mais aucun d'eux ne l'aimait, car incapable de retenir un bon mot, il immolait ses deux voisins à table avant la fin du premier service. Malgré sa gaieté d'épiderme, il perçait dans ses discours un secret mécontentement de sa position sociale, il aspirait à quelque chose de mieux, et le fatal démon de son esprit l'empêchait d'avoir le sérieux qui en impose tant aux sots. Il demeurait rue de Ponthieu, à un second étage où il avait trois chambres livrées à tout le désordre d'un ménage de garçon, un vrai bivouac. Il parlait souvent de quitter la France et d'aller violer la Fortune en Amérique. Aucune sorcière ne pouvait prévoir l'avenir d'un jeune homme chez qui tous les talents étaient incomplets, incapable d'assiduité, toujours ivre de plaisir, et croyant que le monde finissait le lendemain. Comme costume, il avait la prétention de n'être pas ridicule, et peut-être était-ce le seul de tout le ministère de qui la tenue ne faisait pas dire : — Voilà un employé. Il portait des bottes élégantes, un pantalon noir à sous-pieds, un gilet de fantaisie et une jolie redingote bleue, un col, éternel présent de la grisette, un chapeau de Bandoni, des gants de chevreau couleur sombre. Sa démarche, cavalière et simple à la fois, ne manquait pas de grâce. Aussi quand il fut mandé par des Lupeaulx pour une impertinence un peu trop forte inspirée par le baron de La Billardière, et menacé de destitution, se contenta-t-il de lui répondre : « — *Vous me reprendriez à cause du costume.* » Des Lupeaulx, qui le voyait en plusieurs endroits, ne put s'empêcher de rire. Sa plus jolie plaisanterie est celle inventée pour Godard, auquel il offrit un papillon rapporté de la Chine que le sous-chef garde dans sa collection et montre encore aujourd'hui, sans avoir reconnu qu'il est en papier peint. Bixiou avait fait un chef-d'œuvre pour jouer un tour à son sous-chef.

Le diable pose toujours une victime auprès d'un Bixiou. Le bureau de Baudoyer avait donc sa victime, un pauvre expéditionnaire âgé de vingt-huit ans, aux appointements de quinze cents francs, nommé Népomucène Minard. Minard s'était marié par amour avec une ouvrière fleuriste, fille d'un portier, qui travaillait chez elle pour mademoiselle Godard et que Minard avait vue rue de Richelieu dans la boutique. Étant fille, Zélie Lorain avait eu bien des fantaisies pour sortir de son état : d'abord élève du Conservatoire, tour à tour danseuse, chanteuse et actrice, elle avait songé à faire comme font beaucoup d'ouvrières, mais la peur de mal tourner et de tomber dans une effroyable misère l'avait préservée du vice. Elle flottait entre mille partis, lorsque Minard s'était dessiné nettement, une proposition de mariage à la main. Zélie gagnait six cents francs par an, Minard en avait quinze cents ; en tout deux mille : on pouvait vivre. Le mariage s'était fait, sans contrat, avec la plus grande économie. Minard et Zélie avaient été se loger auprès de la barrière de Courcelles, comme deux tourtereaux, dans un appartement de cent écus, au troisième : des rideaux de calicot blanc aux fenêtres, sur les murs un petit papier écossais à quinze sous le rouleau, carreau frotté, meubles en noyer, petite cuisine bien propre ; d'abord une première pièce où Zélie faisait ses fleurs, puis un salon meublé de chaises foncées en crin, une table ronde au milieu,

une glace, une pendule représentant une fontaine à cristal tournant, des flambeaux dorés enveloppés de gaze; enfin une chambre à coucher blanche et bleue : lit, commode et secrétaire en acajou, petit tapis rayé au bas du lit, six fauteuils et quatre chaises; dans un coin, le berceau en merisier où dormait un joli marmot d'un an. Zélie nourrissait, faisait sa cuisine, ses fleurs et son ménage. Il y avait quelque chose de touchant dans cette heureuse et laborieuse médiocrité. En se sentant aimée par Minard, Zélie l'aima sincèrement, l'amour attire l'amour, c'est l'*abyssus abyssum* de la Bible. Ce pauvre homme quittait son lit le matin pendant que sa femme dormait, il lui allait chercher ses provisions; il portait les fleurs terminées en se rendant à son bureau, en revenant il achetait les matières premières; puis en attendant le dîner, il taillait ou estampait les feuilles, garnissait les tiges, délayait les couleurs. Petit, maigre, fluet, nerveux, ayant des cheveux rouges et crépus, des yeux d'un jaune clair, un teint d'une éclatante blancheur, mais marqué de rousseurs, il avait un courage sourd et sans apparat. Il possédait la science de l'écriture au même degré que Vimeux. Au bureau, il se tenait coi, faisait sa besogne et gardait l'attitude recueillie d'un homme souffrant et songeur. Ses cils blancs et son peu de sourcils l'avaient fait surnommer le *lapin blanc* par l'implacable Bixiou. Minard était Rabourdin dans une autre sphère. Dévoré du désir de mettre sa Zélie dans une heureuse situation, il cherchait dans l'océan des besoins du luxe et de l'industrie parisienne une idée, une découverte, un perfectionnement qui lui procurât une prompte fortune. Son apparente bêtise était produite par la tension continuelle de son esprit : il allait de la moutarde blanche au Paraguay-Roux, de la pâte de Regnault à l'huile de Macassar, des briquets phosphoriques au gaz portatif, des socques articulés aux lampes hydrostatiques, embrassant ainsi les *infiniment petits* de la civilisation matérielle. Il supportait les plaisanteries de Bixiou comme un homme occupé supporte les bourdonnements d'un insecte, il ne s'en impatientait même point. Malgré son esprit, Bixiou ne devinait pas le profond mépris que Minard avait pour lui. Minard se souciait peu d'une querelle, il y voyait une perte de temps. Aussi avait-il fini par lasser son persécuteur. Il venait au bureau habillé fort simplement, gardait le pantalon de coutil jusqu'en octobre, portait des souliers et des guêtres, un gilet en poil de chèvre, un habit de castorine en hiver et de gros mérinos en été, un chapeau de paille ou un chapeau de soie à onze francs, selon les saisons, car sa gloire était sa Zélie : il se serait passé de manger pour lui acheter une robe. Il déjeunait avec sa femme et ne mangeait rien au bureau. Une fois par mois il menait Zélie au spectacle; la mère de sa femme quittait alors sa loge, et venait garder l'enfant. Minard avait remplacé Vimeux.

Dans chacun de ces bureaux il se trouvait un caractère d'employé à peu près semblable. Celui du bureau Baudoyer se nommait Colleville, celui du bureau Rabourdin se nommait Thuillier. Qui connaissait Colleville connaissait Thuillier, et réciproquement. Leur amitié, née au bureau, s'était fondée sur l'estime mutuelle de leur respective simplicité. Tous deux étaient mariés, leurs femmes venaient quelquefois les chercher au bureau, ce qui dans les administrations frappe un homme de ridicule, car une femme est toujours déplacée dans les endroits où les hommes sont réunis. Souvent elles arrivaient les jours où l'on payait les appointements, soin qui sentait la méfiance et faisait supposer que ces pauvres diables étaient sous la domination de leurs épouses. Colleville avait la passion de chercher l'horoscope des hommes célèbres dans l'anagramme de leurs noms, et Thuillier celle de faire des calembours. Colleville passait des mois entiers à décomposer des noms et les recomposer afin d'y découvrir un sens. Émerveillé par *un Corse la finira* trouvé dans *révolution française,* et par quelques exemples fameux comme celui de Catherine de Médicis, il avait érigé l'anagramme en science, et prétendait que le sort de tout homme était écrit dans une certaine combinaison des lettres de ses nom, prénoms et qualités. Depuis le récent avénement de Charles X, il s'occupait de l'anagramme du Roi. Thuillier prétendait que l'anagramme était un calembour en lettres. Colleville aimait le Vaudeville, et Thuillier, *qui jouait très-joliment du basson,* aimait l'Opéra-Comique. Colleville était gêné, Thuillier était à l'aise. Madame Colleville, bonne grosse maman, pleine d'ordre et d'économie, faisait elle-même son ménage, et n'entendait pas que Colleville s'amusât sans elle. Madame Thuillier, femme sèche et atrabilaire, vivait avec une vieille sœur qui lui payait pension. Colleville était pédant, Thuillier était gourmé; Thuillier fumait le cigare, Colleville prisait. Leur défaut commun consistait à s'entretenir des valeurs mobilières, du taux des petits pois, du prix des maquereaux, des étoffes, des parapluies, de discuter les habits, chapeaux, cannes et gants de leurs collègues, de vanter les nouvelles découvertes sans jamais y participer. Ils louaient les inventeurs de s'être occupés des intérêts du public, ils colligeaient les prospectus de librairie, les affiches à lithographies et à dessins; mais ils ne souscrivaient à rien; seulement ils disaient que s'ils avaient telle ou telle fortune, ils se donneraient bien telle ou telle chose. Un jour Colleville alla chez le libraire Ladvocat

pour le complimenter d'avoir amené la librairie à donner au public des livres satinés avec couvertures imprimées, pour l'engager à persévérer dans sa voie d'améliorations, et il ne possédait pas un livre. Colleville avait deux enfants ; mais comme madame Thuillier était inféconde, il passait pour certain que M. et madame Thuillier, arrivés à l'âge de cinquante ans, adopteraient l'un des petits Colleville. Madame Thuillier recevait le mardi ; madame Colleville ne recevait point, mais elle allait chez madame Thuillier. Madame Minard était parfois invitée, quoique sa recherche et sa mise déplussent à ces deux dames, qui se demandaient comment faisait la femme d'un pauvre employé à quinze cents francs pour avoir des chapeaux de paille d'Italie à fleurs, des robes de mousseline brodée, des par-dessous en soie, des souliers de prunelle, des fichus magnifiques, une ombrelle chinoise, et venir en fiacre ; tandis qu'à peine pouvaient-elles joindre les deux bouts, elles qui avaient deux mille quatre cents francs ; ça les passait, il y avait du micmac là-dedans. Colleville et Thuillier prenaient du ventre : celui de Colleville, rond, petit, pointu, avait, suivant un mot de Bixiou, l'impertinence de toujours passer le premier : celui de Thuillier flottait de droite à gauche ; leur dos se voûtait, ils étaient entre trente et quarante ans. On donnait des concerts d'amateurs chez Thuillier, où Godard et sa flûte, Fleury et sa clarinette faisaient leur partie, le tout pour que Thuillier jouât du basson. Colleville était endetté dans un café à l'insu de sa femme. Tous deux venaient au bureau avec des habits flétris et de couleurs passées. Sans Thuillier, le ménage Colleville aurait misérablement fini. Selon Bixiou, le papa Colleville était un *fin carotteur* (mot de coulisse) qui exploitait Thuillier. Il les avait surnommés *Aureste et Pilade*, à cause du mot Au reste, par lequel Thuillier commençait la plupart de ses phrases.

M. Poiret jeune, pour le distinguer de son frère Poiret l'aîné retiré dans la maison Vauquer, où Poiret jeune allait parfois dîner, se proposant d'y finir également ses jours, avait trente ans de service. La nature n'était pas si invariable dans ses révolutions que le pauvre homme dans les actes de sa vie : il mettait toujours ses effets au même endroit, posait sa plume au même fil du bois, s'asseyait à sa place à la même heure, se chauffait au poêle à la même minute, car sa seule vanité consistait à porter une montre infaillible, réglée d'ailleurs tous les jours sur l'Hôtel de Ville devant lequel il passait, demeurant rue du Martroi. De six heures à huit heures du matin, il tenait les livres d'une forte maison de nouveautés de la rue Saint-Antoine, et de six heures à huit heures du soir ceux d'une maison de droguerie rue des Lombards ; il gagnait ainsi mille écus, y compris les émoluments de sa place. Atteignant, à quelques mois près, le temps voulu pour avoir sa pension, il montrait une grande indifférence aux intrigues des bureaux. Semblable à son frère à qui sa retraite avait porté un coup fatal, il baisserait sans doute beaucoup quand il n'aurait plus à venir de la rue du Martroi au ministère, à s'asseoir sur sa chaise et à expédier. Chargé de faire la collection du journal auquel s'abonnait le bureau, et celle du *Moniteur*, il avait le fanatisme de cette collection ; si quelque employé perdait un numéro, l'emportait et ne le rapportait pas, Poiret jeune se faisait autoriser à sortir, se rendait immédiatement au bureau du journal, réclamait le numéro manquant et revenait enthousiasmé de la politesse du caissier, il avait toujours eu affaire à un charmant garçon, et les journalistes étaient décidément des gens aimables. Homme de taille médiocre, Poiret avait des yeux à demi éteints, un regard faible et sans chaleur, une peau tannée, ridée, grise de ton, parsemée de petits grains bleuâtres, un nez camard et une bouche rentrée où flânaient quelques dents gâtées. Aussi Thuillier disait-il que Poiret avait beau se regarder dans un miroir, il ne se voyait pas dedans (de dents). Ses bras maigres et longs étaient terminés par d'énormes mains sans aucune blancheur. Ses cheveux gris, collés par la pression de son chapeau, lui donnaient l'air d'un ecclésiastique, ressemblance peu flatteuse pour lui, car il haïssait les prêtres et le clergé, sans pouvoir expliquer ses opinions religieuses ; antipathie qui ne l'empêchait pas d'être extrêmement attaché au gouvernement quel qu'il fût. Il ne boutonnait jamais sa vieille redingote verdâtre, même par les froids les plus violents, il ne portait que des souliers à cordons, et un pantalon noir. Il se fournissait dans les mêmes maisons depuis trente ans. Quand son tailleur mourut, il demanda un congé pour aller à son enterrement, et serra la main au fils sur la fosse du père en lui assurant sa pratique. L'ami de tous ses fournisseurs, il s'informait de leurs affaires, causait avec eux, écoutait leurs doléances et les payait comptant ; s'il écrivait à quelqu'un d'eux pour ordonner un changement dans sa commande, il observait les formules les plus polies, mettait *Monsieur* en vedette, datait et faisait un brouillon de la lettre qu'il gardait dans un carton étiqueté : *Ma correspondance*. Aucune vie n'était plus en règle : il possédait tous ses mémoires acquittés, toutes ses quittances même minimes et ses livres de dépense annuelle enveloppés dans des chemises et par année, depuis son entrée au ministère. Il dînait au même restaurant, à la même place, par abonnement, au Veau-qui-tette, place du Châtelet ; les garçons lui gardaient sa place. Ne donnant pas à la maison de

droguerie cinq minutes au delà du temps dû, à huit heures et demie il arrivait dans un café situé au coin de la rue du Temple et de la rue Michel-le-Comte, le plus célèbre de son quartier, et y restait jusqu'à onze heures ; il y venait comme au Veau-qui-tette depuis trente ans et prenait une bavaroise à dix heures et demie. Il y écoutait les discussions politiques, les bras croisés sur sa canne, et le menton dans sa main droite, sans jamais y participer. La dame du comptoir, seule femme à laquelle il parlât avec plaisir, était la confidente des petits accidents de sa vie, car il possédait sa place à la table située près du comptoir. Il jouait au domino, seul jeu qu'il eût compris. Quand ses partenaires ne venaient pas, on le trouvait quelquefois endormi, le dos appuyé sur la boiserie et tenant un journal dont la planchette reposait sur le marbre de sa table. Il s'intéressait à tout ce qui se faisait dans Paris, et consacrait le dimanche à surveiller les constructions nouvelles ; il questionnait l'invalide chargé d'empêcher le public d'entrer dans l'enceinte en planches, et s'inquiétait des retards qu'éprouvaient les bâtisses, du manque de matériaux ou d'argent, des difficultés que rencontrait l'architecte. On lui entendait dire : « *J'ai vu sortir le Louvre de ses décombres, j'ai vu naître la place du Châtelet, le quai aux Fleurs, les marchés !* » Lui et son frère, nés à Troyes d'un commis des fermes, avaient été envoyés à Paris étudier dans les bureaux. Leur mère se fit remarquer par une inconduite désastreuse, car ils eurent le chagrin d'apprendre sa mort à l'hôpital de Troyes, nonobstant de nombreux envois de fonds. Non-seulement tous deux jurèrent alors de ne se jamais marier ; mais ils prirent les enfants en horreur : mal à leur aise auprès d'eux, ils les craignaient comme on peut craindre les fous, et les examinaient d'un œil hagard. L'un et l'autre avaient été écrasés de besogne sous Robert Lindet. L'administration ne fut pas juste alors envers eux, mais ils se regardaient comme heureux d'avoir conservé leurs têtes, et ne se plaignaient qu'entre eux de cette ingratitude, car ils avaient *organisé le maximum.* Quand on joua le tour à M. Phellion de faire réformer sa fameuse phrase par Rabourdin, Poiret prit Phellion à part dans le corridor en sortant et lui dit : « — *Croyez bien, monsieur, que je me suis opposé de tout mon pouvoir à ce qui a eu lieu.* » Depuis son arrivée à Paris, il n'était jamais sorti de la ville. Dès ce temps, il avait commencé un journal de sa vie où il marquait les événements saillants de la journée. Dubruel lui apprit que lord Byron faisait ainsi. Cette similitude combla Poiret de joie, et l'engagea à acheter les œuvres de lord Byron, traduction de Chastopalli, à laquelle il ne comprit rien du tout. On le surprenait souvent au bureau dans une pose mélancolique, il avait l'air de penser profondément et ne songeait à rien. Il ne connaissait pas un seul des locataires de sa maison, et gardait sur lui la clef de son domicile. Au jour de l'an, il portait lui-même ses cartes chez tous les employés de la division, et ne faisait jamais de visites. Bixiou s'avisa, par un jour de canicule, de graisser de saindoux l'intérieur d'un vieux chapeau que M. Poiret jeune (il avait cinquante-deux ans) ménageait depuis neuf années. Bixiou ne lui avait jamais vu que ce chapeau-là, il en rêvait, il le voyait en mangeant, il avait résolu dans l'intérêt de ses digestions de débarrasser les bureaux de cet immonde chapeau. Poiret jeune sortit vers quatre heures. En s'avançant dans les rues de Paris, où les rayons du soleil réfléchis par les pavés et les murailles produisent des chaleurs tropicales, il sentit sa tête inondée, lui qui suait rarement. S'estimant dès lors malade ou sur le point de le devenir, au lieu d'aller au Veau-qui-tette, il rentra chez lui, tira de son secrétaire le journal de sa vie, et consigna le fait de la manière suivante : « Aujourd'hui, 3 juillet 1823, surpris « par une sueur étrange et annonçant peut-être la « suette, maladie particulière à la Champagne, je « me dispose à consulter M. le docteur Dubois. « L'invasion du mal a commencé à la hauteur du « quai de l'École. » Tout à coup, étant sans chapeau, il reconnut que la prétendue sueur avait une cause indépendante de sa personne. Il s'essuya la figure, examina le chapeau, ne put rien découvrir, car il n'osa découdre la coiffe. Il reprit : « Porté le « chapeau chez le sieur Tournan, chapelier, rue « Saint-Martin, vu que je soupçonne une autre « cause à cette sueur qui ne serait pas alors une « sueur, mais bien l'effet d'une addition quelconque « nouvellement ou anciennement faite au chapeau. » M. Tournan lui notifia la présence d'un corps gras obtenu par la distillation d'un porc ou d'une truie. Le lendemain, il vint avec un chapeau prêté par M. Tournan en attendant le neuf, mais il ne s'était pas couché sans ajouter cette phrase à son journal : « Il est avéré que mon chapeau contenait du sain- « doux ou graisse de porc. » Ce fait inexplicable occupa pendant plus de quinze jours l'intelligence de Poiret, qui ne sut jamais comment ce phénomène avait pu se produire. On l'entretint au bureau des pluies de crapauds et autres aventures caniculaires, de la tête de Napoléon trouvée dans une racine d'ormeau, de mille bizarreries d'histoire naturelle. Vimeux lui dit qu'un jour son chapeau, à lui Vimeux, avait déteint en noir sur son visage, et que les chapeliers vendaient des drogues. Poiret alla plusieurs fois chez le sieur Tournan, afin de s'assurer de ses procédés de fabrication.

Il y avait encore chez Rabourdin un employé qui faisait l'homme courageux, professait les opinions du centre gauche et s'insurgeait contre les tyrannies de Baudoyer pour le compte des malheureux esclaves de ce bureau. Il se nommait Fleury, s'abonnait hardiment au *Constitutionnel*, portait un chapeau gris à grands bords, des bandes rouges à ses pantalons bleus, un gilet bleu à boutons dorés, et une redingote qui croisait sur la poitrine comme celle d'un maréchal des logis de gendarmerie. Quoique inébranlable dans ses principes, il restait néanmoins employé dans les bureaux; mais il y prédisait un fatal avenir au gouvernement s'il persistait à donner dans la religion; il avouait ses sympathies pour Napoléon, depuis que la mort du grand homme faisait tomber en désuétude les lois contre les partisans de l'usurpateur. Fleury, ex-capitaine de musique dans un régiment de l'ex-garde impériale, grand, beau, brun, était clarinette à la porte Saint-Martin, et malgré ses opinions, il allait aux soirées musicales de Thuillier. Bixiou ne s'était jamais permis de charge sur lui, car il paraissait capable dans l'occasion de se livrer à de grandes brutalités; il tirait très-bien le pistolet, était fort à l'escrime. Passionné souscripteur des *Victoires et Conquêtes*, il refusait de payer tout en gardant les livraisons, se fondant sur ce qu'elles dépassaient le nombre promis par le prospectus. Il adorait M. Rabourdin qui l'avait empêché d'être destitué. Il lui était échappé de dire que si jamais il arrivait malheur à M. Rabourdin par le fait de quelqu'un, il tuerait ce quelqu'un. Dutocq caressait bassement Fleury, tant il le redoutait. Fleury, criblé de dettes, jouait mille tours à ses créanciers; il connaissait la législation, ne signait point de lettre de change et avait lui-même mis sur son traitement des oppositions sous le nom de créanciers supposés, en sorte qu'il le touchait presque en entier. Véritable pilier de cafés, lié très-intimement avec Zéphirine, danseuse de la porte Saint-Martin, chez laquelle étaient ses meubles, il jouait heureusement l'écarté, faisait le charme des réunions par ses talents, il buvait un verre de vin de Champagne d'un seul coup sans mouiller ses lèvres, et savait toutes les chansons de Béranger par cœur. Il se montrait fier de sa voix pleine et sonore. Ses trois grands hommes étaient Napoléon, Bolivar et Béranger. Foy, Laffitte et Casimir Delavigne n'avaient que son estime. Fleury, vous le devinez, était du Midi, et devait finir par être éditeur responsable de quelque journal libéral.

Desroys, employé du bureau Baudoyer, était l'homme mystérieux de la division. Il ne frayait avec personne, causait peu, cachait si bien sa vie, que l'on ignorait son domicile, ses protecteurs et ses moyens d'existence. On cherchait des causes à ce silence : les uns en faisaient un carbonaro, les autres un Orléaniste, ceux-ci un espion, ceux-là un homme profond. Desroys était tout uniment le fils d'un conventionnel qui n'avait pas voté la mort. Froid et discret par tempérament, il avait jugé le monde et ne comptait que sur lui-même. Républicain en secret, admirateur de Paul-Louis Courier, il attendait du temps et de la raison publique le triomphe de ses opinions en Europe. Aussi rêvait-il la jeune Allemagne et la jeune Italie. Son cœur s'enflait de ce stupide amour collectif qu'il faut nommer l'*humanitarisme*, fils aîné de défunte Philanthropie, et qui est à la divine Charité catholique ce que le Système est à l'Art, le Raisonnement substitué à l'OEuvre. Ce consciencieux puritain de la liberté, cet apôtre d'une impossible égalité, regrettait d'être forcé par la misère de servir le gouvernement, et faisait des démarches pour entrer dans l'administration Laffitte et Caillard. Long, sec, filandreux et grave comme un homme qui se croyait appelé à donner un jour sa tête pour le grand œuvre, il vivait d'une page de Volney, étudiait Saint-Just et s'occupait d'une réhabilitation de Robespierre, considéré comme le continuateur de Jésus-Christ.

Le dernier de ces personnages qui mérite une esquisse, est le petit La Billardière. Ayant, pour son malheur, perdu sa mère, protégé par le ministre, exempt des rebuffades de la Place-Baudoyer, reçu dans tous les salons ministériels, il était haï de tout le monde, car il devait enlever une place due à la division. Les chefs se montraient polis avec lui, mais les employés l'avaient mis en dehors de leur camaraderie par une politesse grotesque inventée pour lui. Bellâtre de vingt-deux ans, long et finet, ayant les manières d'un Anglais, insultant les bureaux par sa tenue de dandy, frisé, parfumé, colleté, venant en gants jaunes, en chapeaux à coiffes toujours neuves, ayant un lorgnon, allant déjeuner au Palais-Royal, étant d'une bêtise vernissée par des manières qui sentaient l'imitation, Benjamin de la Billardière se croyait joli garçon, et avait tous les vices de la haute société sans en avoir les grâces. Sûr d'être fait *quelque chose*, il pensait d'écrire un livre pour avoir la croix comme littérateur et l'imputer à ses talents administratifs; il cajolait donc Bixiou dans le dessein de l'exploiter, mais sans avoir encore osé s'ouvrir à lui sur ce projet. Ce noble cœur attendait avec impatience la mort de son père pour succéder à un titre de baron accordé récemment : il mettait sur ses cartes *le Chevalier de La Billardière*, et avait exposé dans son cabinet ses armes encadrées (*chef d'azur à trois étoiles, et deux épées en sautoir sur un fond de sable, avec cette devise :* TOUJOURS FIDÈLE!). Ayant la

manie de s'entretenir de l'art héraldique, il avait demandé au prince de L... pourquoi ses armes étaient si chargées, et s'était attiré cette jolie réponse : « — Je ne les ai pas fait faire. » Il parlait de son dévouement à la monarchie, et des bontés que la duchesse d'Angoulême avait pour lui. Très-bien avec des Lupeaulx, il déjeunait souvent avec lui, et le croyait son ami. Bixiou, posé comme son mentor, espérait débarrasser la division et la France de ce jeune fat en le jetant dans la débauche, et il avouait hautement son projet.

Telles étaient les principales physionomies de la division La Billardière, où il se trouvait encore quelques autres employés dont les mœurs ou les figures se rapprochaient ou s'éloignaient plus ou moins de celles-ci. Il y avait par exemple, dans le bureau Baudoyer, des gens nommés Chazelle, Paulmier, employés à front chauve, frileux, bardés de flanelles, perchés à des cinquièmes étages, y cultivant des fleurs, ayant des cannes d'épine, de vieux habits râpés, le parapluie en permanence; tenant le milieu entre les portiers heureux et les ouvriers gênés, trop loin des centres administratifs pour songer à un avancement quelconque; enfin les pions de l'échiquier bureaucratique, heureux d'être de garde pour ne pas être au bureau, capables de tout pour une gratification, et dont l'existence était un problème pour ceux-là mêmes qui les employaient.

II.

LA MACHINE EN MOUVEMENT.

Il faut avoir hanté les bureaux pour reconnaître à quel point la vie y ressemble à celle des colléges; mais partout où les hommes vivent collectivement, cette similitude est frappante : au régiment, dans les tribunaux, vous retrouvez le collége plus ou moins agrandi. Tous ces employés, réunis pendant leurs séances de huit heures dans les bureaux, y voyaient une espèce de classe où il y avait des devoirs à faire, où les chefs remplaçaient les préfets d'études, où les gratifications étaient comme des prix de bonne conduite donnés à des protégés, où l'on se moquait les uns des autres, où l'on se haïssait et où il existait néanmoins une sorte de camaraderie. En ce moment, la division de M. le baron de La Billardière était en proie à une agitation extraordinaire bien justifiée par l'événement qui allait s'y accomplir, car les chefs de division ne meurent pas tous les jours, et il n'y a pas de tontine où les probabilités de vie ou de mort se calculent avec plus de sagacité que dans les bureaux. L'intérêt y étouffe toute pitié comme chez les enfants, mais avec l'hypocrisie de plus.

Vers huit heures, les employés du bureau Baudoyer arrivaient à leur poste, tandis qu'à neuf heures ceux de Rabourdin commençaient à peine à se montrer, ce qui n'empêchait pas d'expédier la besogne beaucoup plus rapidement chez Rabourdin que chez Baudoyer. Dutocq avait de graves raisons pour être venu de si bonne heure. Entré furtivement la veille dans le cabinet où travaillait Sébastien, il l'avait vu copiant un travail pour Rabourdin; il était resté secrètement, avait vu sortir Sébastien sans papiers; sûr alors de trouver cette minute assez volumineuse et la copie cachées en un endroit quelconque, il avait fouillé tous les cartons l'un après l'autre, et trouvé ce terrible état. Il s'était empressé d'aller chez le directeur d'un établissement autographique faire tirer deux exemplaires de ce travail au moyen d'une presse à copier, et possédait ainsi l'écriture même de Rabourdin. Pour ne pas éveiller le soupçon, il s'était hâté de replacer la minute dans le carton, en se rendant le premier au bureau. Retenu jusqu'à minuit, rue Duphot, Sébastien avait été devancé par la haine, malgré sa diligence : la haine demeurait rue Saint-Louis-Saint-Honoré, tandis que le dévouement demeurait rue du Roi-Doré, au Marais. Ce simple retard pesa sur toute la vie de Rabourdin. Sébastien, pressé d'ouvrir le carton, y trouva sa copie inachevée, la minute en ordre, et les serra dans la caisse de son chef. Vers la fin de décembre, il fait souvent peu clair le matin dans les bureaux, il en est même plusieurs où l'on gardait des lampes jusqu'à dix heures, Sébastien ne put donc remarquer la pression de la pierre sur le papier. Mais quand vers huit heures et demie, Rabourdin examina sa minute, il aperçut d'autant mieux l'effet produit par les procédés de l'autographie, qu'il s'en était beaucoup occupé pour vérifier si les presses autographiques remplaceraient les expéditionnaires. Le chef de bureau s'assit dans son fauteuil, prit ses pincettes, et se mit à arranger méthodiquement son feu, tant il fut absorbé par ses réflexions. Curieux de savoir entre les mains de qui se trouvait son secret, il manda Sébastien.

— Quelqu'un est venu avant vous au bureau, lui demanda-t-il.

— Oui, dit Sébastien, M. Dutocq.

— Bien, il est exact. Envoyez-moi Antoine.

Trop grand pour affliger inutilement Sébastien en lui reprochant un malheur consommé, Rabourdin ne lui dit rien. Antoine vint, Rabourdin lui demanda si la veille il n'était pas resté quelques employés après quatre heures; le garçon de bureau lui nomma Dutocq comme ayant travaillé plus tard que

M. de la Roche. Rabourdin congédia le garçon par un signe de tête, et reprit le cours de ses réflexions.

— A deux fois, j'ai empêché sa destitution, se dit-il. Voilà ma récompense.

Cette matinée devait être pour le chef de bureau comme le moment solennel où les grands capitaines décident d'une bataille en pesant toutes les chances. Connaissant mieux que personne l'esprit des bureaux, il savait qu'on n'y pardonne pas plus là qu'on ne le pardonne au collége ni à l'armée, ce qui ressemble à la délation, à l'espionnage ; qu'un homme capable de fournir des notes sur ses camarades est honni, perdu, vilipendé ; que les ministres abandonnent en ce cas leurs propres instruments. Un employé doit alors donner sa démission et quitter Paris, son honneur est à jamais taché : les explications sont inutiles, personne n'en demande ni n'en veut écouter. A ce jeu, un ministre est un grand homme, il est censé choisir les hommes ; mais un simple employé passe pour un espion, quels que soient ses motifs. Tout en mesurant le vide de ces sottises, il les savait immenses, et s'en voyait accablé. Plus surpris qu'atterré, Rabourdin chercha la meilleure conduite à tenir dans cette circonstance. Il resta donc étranger au mouvement des bureaux mis en émoi par la mort de M. de La Billardière et ne l'apprit que par le secrétaire particulier du ministre.

Or donc, dans le bureau de Baudoyer, Bixiou racontait les derniers moments du directeur de la division à Minard, à Desroys, à M. Godard qu'il avait fait sortir de son bureau, à Dutocq accouru près de lui par un double motif. Colleville et Chazelle manquaient.

Bixiou (*debout devant le poêle, à la bouche duquel il présente alternativement la semelle de chaque botte pour la sécher*). Ce matin, à sept heures et demie, je suis allé savoir des nouvelles de notre digne et respectable chef, chevalier du Christ, etc., etc., etc., etc. Mon Dieu, oui, messieurs ! il était encore hier vingt *et cœtera;* mais aujourd'hui il n'est plus rien, pas même employé. J'ai demandé les détails de sa nuit. Sa garde, qui se rend et ne meurt pas, me dit que, le matin dès cinq heures, il s'était inquiété de la famille royale. Il s'était fait lire les noms de ceux qui venaient du bureau savoir de ses nouvelles. Enfin, il avait dit : — « Emplissez ma « tabatière, donnez-moi le journal, apportez-moi « mes besicles ; changez mon ruban de la Légion « d'honneur, il est bien sale. » Vous le savez, il porte ses ordres au lit. Il avait donc toute sa connaissance, toute sa tête, toutes ses idées habituelles. Mais, bah ! dix minutes après, l'eau avait gagné, gagné, gagné le cœur, gagné la poitrine, il s'était senti mourir en sentant les kystes crever. En ce moment fatal, il a prouvé combien il avait la tête forte et combien était vaste son intelligence ! Ah ! nous ne l'avons pas apprécié, nous autres ! Nous nous moquions de lui, nous le regardions comme une ganache, tout ce qu'il y a de plus ganache, n'est-ce pas, M. Godard ?

Godard. Moi, j'estimais les talents de M. de La Billardière mieux que qui que ce soit.

Bixiou. Vous vous compreniez !

Godard. Enfin, ce n'était pas un méchant homme, il n'a jamais fait de mal à personne.

Bixiou. Pour faire le mal, il faut faire quelque chose, et il ne faisait rien. Si ce n'est pas vous qui l'aviez jugé tout à fait incapable, c'est donc Minard.

Minard (*en haussant les épaules*). Moi !

Bixiou. Eh bien, vous, Dutocq ? (*Dutocq fait un signe de violente dénégation.*) Bon ! allons, personne ! Il était donc accepté par tout le monde ici pour une tête herculéenne ! Hé bien, vous aviez raison, il a fini en homme d'esprit, de talent, de tête, enfin comme un grand homme qu'il était.

Desroys (*impatienté*). Mon Dieu, qu'a-t-il fait de si grand ? il s'est confessé !

Bixiou. Oui, monsieur, et il a voulu recevoir les saints sacrements. Mais pour les recevoir, savez-vous comment il s'y est pris ? il a mis ses habits de gentilhomme ordinaire de la chambre, tous ses ordres, enfin il s'est fait poudrer, on lui a serré sa queue dans un ruban neuf. Or, je dis qu'il n'y a qu'un homme de beaucoup de caractère qui puisse se faire faire la queue au moment de sa mort. Nous voilà huit ici, il n'y en a pas un seul de nous qui se la ferait faire. Ce n'est pas tout, il a dit, car vous savez qu'en mourant tous les hommes font un dernier *speech* (un mot anglais qui signifie *tartine parlementaire*), il a dit... Comment a-t-il dit cela ?... Ah ! « Je dois bien me parer pour recevoir le Roi du « ciel, moi qui me suis tant de fois mis sur mon « quarante et un pour aller chez le Roi de la terre ! » Voilà comment a fini M. de La Billardière, il a pris à tâche de justifier ce mot de Pythagore : On ne connaît bien les hommes qu'après leur mort.

Colleville (*entrant*). Enfin, messieurs, je vous annonce une fameuse nouvelle...

Tous. Nous la savons.

Colleville. Je vous en défie bien de la savoir ! J'y suis depuis l'avénement de Sa Majesté aux trônes collectifs de France et de Navarre. Je l'ai achevée cette nuit avec tant de peine, que madame Colleville me demandait ce que j'avais à me tant tracasser.

Dutocq. Croyez-vous qu'on ait le temps de s'occuper de vos anagrammes, quand le respectable M. de La Billardière vient d'expirer ?...

Colleville. M. La Billardière, c'te farce ! J'en viens, il vivait encore, mais on l'attend à passer...

(*Godard comprend la charge et s'en va mécontent dans son cabinet.*) Messieurs, vous ne devineriez jamais les événements que suppose l'anagramme de cette phrase sacramentelle. (*Il montre un papier.*)

Charles dix, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre.

Godard (*revenant*). Dites-le tout de suite et n'amusez pas ces messieurs.

Colleville (*triomphant et montrant la partie cachée de sa feuille de papier*).

A H. V. il cédera,
De S. Cl..d partira,
En nauf errera.
Decede à Gorix.

Toutes les lettres y sont! (*Il répète.*) A Henri cinq cédera (sa couronne), de Saint-Cloud partira, en nauf (esquif, vaisseau, felouque, corvette, tout ce que vous voudrez, c'est un vieux mot français,) errera.

Dutocq. Quel tissu d'absurdités! Comment voulez-vous que le roi cède la couronne à Henri V, son petit-fils, quand il y a monseigneur le Dauphin?

Bixiou. Qu'est-ce que Gorix? un nom de chat.

Colleville (*piqué*). L'abréviation lapidaire d'un nom de ville, Monsieur. Je l'ai cherché dans Maltebrun : Goritz, en latin *Gorixia*, située en Bohême ou Hongrie, enfin en Autriche...

Bixiou. Tyrol, provinces basques, ou Amérique du sud.

Godard (*levant les épaules et s'en allant*). Quelles bêtises!

Colleville. Bêtises, bêtises! je voudrais bien que vous vous donnassiez la peine d'étudier le fatalisme, religion de l'empereur Napoléon.

Godard (*piqué du ton de Colleville*). Monsieur Colleville, Bonaparte peut être dit *Empereur* par les historiens, mais on ne doit pas le reconnaître en cette qualité dans les bureaux.

Bixiou (*souriant*). Cherchez cette anagramme-là?

Dutocq. Si ce n'étaient pas des bêtises, vous perdriez votre place, car vous prophétisez des événements peu agréables au roi, qui, comme tout bon royaliste le présume, a eu assez de séjour à l'étranger.

Colleville. Toutes les anagrammes connues ont cependant été accomplies.

Dutocq. Avez-vous fait celle de : *Xavier Rabourdin, chef de bureau?*

Colleville. Parbleu!

Bixiou (*taillant sa plume*). Qu'avez-vous trouvé?

Colleville. Elle fait ceci :

D'abord, reva bureaux,
E-u...

Saisissez-vous bien, et il eut!

E-u fin riche.

Ce qui signifie qu'après avoir commencé dans l'administration, il la plantera là, pour faire fortune ailleurs. (*Il répète.*)

D'abord reva bureaux,
E-u fin riche.

Dutocq. C'est au moins singulier.

Bixiou. Et Isidore Baudoyer?

Colleville (*avec mystère*). Je ne voudrais pas le dire à d'autres qu'à Thuillier.

Bixiou. Gage un déjeuner que je le dis.

Colleville. Je le paye, si vous le trouvez!

Bixiou. Vous le payerez donc, en faisant un pouf à madame de Colleville. *Isidore Baudoyer* donne : *Ris d'aboyeur d'oie!*

Colleville (*frappé d'étonnement*). Vous me l'avez volé.

Bixiou. Monsieur, faites-moi l'honneur de me croire assez riche en niaiseries pour ne pas dérober celles de mon prochain.

Baudoyer (*entrant un dossier à la main*). Messieurs, je vous en prie, parlez encore un peu plus haut; vous mettez le bureau en très-bon renom auprès des administrateurs. Le digne monsieur Clergeot, qui m'a fait l'honneur de venir me demander un renseignement, entendait vos propos (*il passe chez M. Godard*).

Bixiou (*à voix basse*). L'aboyeur est bien doux ce matin, nous aurons un changement dans l'atmosphère.

Dutocq (*bas à Bixiou*). J'ai quelque chose à vous dire.

Bixiou (*tâtant le gilet de Dutocq*). Vous avez un joli gilet qui sans doute ne vous coûte presque rien. Est-ce là le secret?

Dutocq. Comment pour rien! je n'ai jamais rien payé de si cher. Cela vaut six francs l'aune au grand magasin du Revenant, rue de la Paix, une belle étoffe mate qui va bien en grand deuil.

Bixiou. Vous vous connaissez en gravures, mais vous ignorez les lois de l'étiquette, on ne peut pas être universel. La soie n'est pas admise dans le grand deuil. Aussi n'ai-je que de la laine. M. Rabourdin, M. Clergeot, le ministre sont tout laine; le faubourg Saint-Germain tout laine. Il n'y a que Minard qui ne porte pas de laine, il a peur d'être pris pour un mouton, nommé *laniger* en latin de Bucolique; il s'est dispensé, sous ce prétexte, de se mettre en deuil de Louis XVIII, grand législateur, auteur de la charte et homme d'esprit, un roi qui tiendra bien sa place dans l'histoire, comme il la tenait sur le trône, comme il la tenait bien partout; car savez-vous le

plus beau trait de sa vie? non. Eh bien! à sa seconde rentrée, en recevant tous les souverains alliés, il a passé le premier en allant à table.

Colleville (*regardant Dutocq*). Je ne vois pas...

Dutocq (*regardant Colleville*). Ni moi non plus.

Bixiou. Vous ne comprenez pas? Eh bien! Il ne se regardait pas comme chez lui. C'était spirituel, grand et épigrammatique. Les souverains n'ont pas plus compris que vous, même en se cotisant pour comprendre.

(*Baudoyer, pendant cette conversation, est au coin de la cheminée dans le cabinet de son sous-chef, et tous deux parlent à voix basse.*)

Baudoyer. Oui, le digne homme expire. Les deux ministres y sont pour recevoir son dernier soupir, mon beau-père vient d'être averti de l'événement. Si vous voulez me rendre un signalé service, vous prendrez un cabriolet et vous irez prévenir madame Baudoyer, car M. Saillard ne peut quitter sa caisse, et moi je n'ose laisser le bureau seul. Mettez-vous à sa disposition : elle a, je crois, ses vues, et pourrait vouloir faire simultanément quelques démarches.

(*Les deux fonctionnaires sortent ensemble.*)

Godard. M. Bixiou, je quitte le bureau pour la journée, ainsi restez-y.

Baudoyer (*d'un air bénin*). Vous me consulterez, s'il y avait eu...

Bixiou. Pour le coup, La Billardière est mort!

Dutocq (*à l'oreille de Bixiou*). Venez dans le cabinet.

(*Bixiou et Dutocq entrent et se regardent comme deux augures.*)

Dutocq (*parlant dans l'oreille de Bixiou*). Écoutez. Voici le moment de nous entendre pour avancer! Que diriez-vous, si nous devenions vous chef et moi sous-chef?

Bixiou (*haussant les épaules*). Allons, pas de farces!

Dutocq. Si Baudoyer était nommé, Rabourdin ne resterait pas, il donnerait sa démission. Entre nous, Baudoyer est si incapable que si Dubruel et vous, vous voulez ne pas l'aider, dans deux mois il sera renvoyé. Si je sais compter, nous aurons devant nous trois places vides.

Bixiou. Trois places qui nous passeront sous le nez, et qui seront données à des ventrus, à des laquais, à des espions, à des hommes de la Congrégation, à des...

Dutocq. A vous, mon cher, si vous voulez une fois dans votre vie employer votre esprit logiquement (*il s'arrête comme pour étudier sur la figure de Bixiou l'effet de son adverbe*). Jouons ensemble cartes sur table.

Bixiou (*impassible*). Voyons votre jeu?

Dutocq. Moi je ne veux pas être autre chose que sous-chef, je me connais, je sais que je n'ai pas comme vous les moyens d'être chef. Dubruel peut devenir directeur, vous serez son chef de bureau, il vous laissera sa place quand il aura fait sa pelote, et moi je boulotterai protégé par vous jusqu'à ma retraite.

Bixiou. Finaud! Mais par quels moyens comptez-vous mener à bien une entreprise où il s'agit de forcer la main au ministre, d'expectorer un homme de talent? Entre nous, Rabourdin est le seul homme capable de la division, et peut-être du ministère. Or il s'agit de mettre à sa place le carré de la sottise, le cube de la niaiserie, *la place Baudoyer!*

Dutocq (*se rengorgeant*). Mon cher, je puis soulever contre Rabourdin tous les bureaux! Vous savez combien Fleury l'aime? eh bien, Fleury le méprisera.

Bixiou. Être méprisé par Fleury!

Dutocq. Il ne lui restera personne. Les employés en masse iront se plaindre de lui au ministre, et ce ne sera pas seulement notre division, mais la division Clergeot, mais la division Bois-Levant, et les autres ministères.

Bixiou. C'est cela! cavalerie, infanterie, artillerie, et le corps des marins de la garde, en avant! Vous délirez, mon cher! Et moi, qu'ai-je à faire là-dedans?

Dutocq. Une caricature mordante, un dessin à tuer un homme.

Bixiou. Le payerez-vous?

Dutocq. Cent francs.

Bixiou (*en lui-même*). Il y a quelque chose.

Dutocq (*continuant*). Il faudrait le représenter habillé en boucher, mais bien ressemblant, chercher des analogies entre un bureau et une cuisine, lui mettre à la main un tranchelard, peindre les principaux employés des ministères en volailles, les encager dans une immense souricière sur laquelle on écrirait : « Exécutions administratives, » et il serait censé leur couper le cou un à un. Il y aurait des oies, des canards à têtes conformées comme les nôtres, des portraits vagues, vous comprenez! il tiendrait un volatile à la main, Baudoyer, par exemple, fait en dindon.

Bixiou. Ris d'aboyeur d'oie! (*il a regardé pendant longtemps Dutocq*). Vous avez trouvé cela, vous?

Dutocq. Oui, moi.

Bixiou (*se parlant à lui-même*). Les sentiments violents conduiraient-ils donc au même but que le génie? (*à Dutocq*) Mon cher, je ferai cela (*Dutocq laisse échapper un mouvement de joie*), quand (*point d'orgue*) je saurai sur quoi m'appuyer, car si vous ne réussissez pas, je perds ma place, et il faut que je vive. Vous êtes encore singulièrement *bon enfant*, mon cher collègue!

Dutocq. Eh bien! ne faites la lithographie que quand le succès vous sera démontré...

Bixiou. Pourquoi ne videz-vous pas votre sac tout de suite?

Dutocq. Il faut auparavant aller flairer l'air du bureau, nous reparlerons de cela tantôt (*il s'en va*).

Bixiou (*seul*). Cette raie au beurre noir, car il ressemble plus à un poisson qu'à un oiseau, ce Dutocq a eu là une bonne idée, je ne sais pas où il l'a prise. Si la *Place Baudoyer* succède à La Billardière, ce serait drôle, mieux que drôle, nous y gagnerions! (*Il rentre dans le bureau.*) Messieurs, il va y avoir de fameux changements, le papa la Billardière est décidément mort. Sans blague! parole d'honneur! Voilà Godard en course pour notre respectable chef Baudoyer, successeur présumé du défunt. (*Minard, Desroys, Colleville lèvent la tête avec étonnement, tous posent leurs plumes, Colleville se mouche.*) Nous allons avancer, nous autres! Minard sera peut-être commis principal. Pourquoi ne le serait-il pas? il est aussi bête que moi. Hein, Minard, si vous étiez à deux mille cinq cents, votre petite femme serait joliment contente et vous pourriez vous acheter des bottes.

Colleville. Mais vous ne les avez pas encore, deux mille cinq cents.

Bixiou. M. Dutocq les a, pourquoi ne les aurais-je pas cette année? M. Baudoyer les a eus.

Colleville. Par l'influence de M. Saillard. Aucun commis principal ne les a dans la division Clergeot.

Paulmier. Par exemple! M. Cochin n'a peut-être pas trois mille? Il a succédé à M. Vavasseur, qui a été dix ans sous l'empire à quatre mille, il a été remis à trois mille à la première rentrée, et est mort à deux mille cinq cents. Mais, par la protection de son frère, M. Cochin s'est fait augmenter, il a trois mille.

Colleville. M. Cochin signe *E. L. L. E. Cochin*, il se nomme Émile-Louis-Lucien-Emmanuel, ce qui *anagrammé* donne *Cochenille*. Eh bien, il est associé d'une maison de droguerie, rue des Lombards, laquelle s'enrichit par une spéculation sur cette denrée coloniale. Je le vois chez Thuillier, il est de la première force sur le violon. (*A Bixiou qui ne s'est pas encore mis au travail.*) Vous devriez venir chez Thuillier entendre un concert, mardi prochain. On joue un *quintetto* de Reicha.

Bixiou. Merci, je préfère regarder la partition.

Baudoyer (*revenant*). M. Chazelle n'est pas encore venu, vous lui ferez mes compliments, Messieurs.

Paulmier (*qui a mis un chapeau à la place de Chazelle en entendant le pas de Baudoyer*). Pardon, Monsieur, il est allé demander un dossier chez les Rabourdin.

Chazelle (*entrant sans voir Baudoyer*). Le père La Billardière est enfoncé, Messieurs! Rabourdin est chef de division, maître des requêtes! Il n'a pas volé son avancement, celui-là...

Baudoyer (*à Chazelle*). Vous avez trouvé cette nomination dans votre second chapeau, Monsieur, n'est-ce pas? (*Il lui montre le chapeau qui est à sa place.*) Voilà la troisième fois depuis le commencement du mois que vous venez après neuf heures; si vous continuez ainsi, vous ferez du chemin, mais savoir en quel sens! (*A Bixiou qui lit le journal.*) Mon cher monsieur Bixiou, de grâce, laissez le journal à ces messieurs qui s'apprêtent à déjeuner, et venez prendre la besogne d'aujourd'hui. Je ne sais pas ce que M. Rabourdin fait de Gabriel; il le garde, je crois, pour son usage particulier. Je l'ai sonné trois fois. (*Baudoyer et Bixiou sortent*).

Chazelle. Damné sort!

Paulmier. Ils ne t'ont donc pas dit en bas qu'il était monté? D'ailleurs ne pouvais-tu regarder en entrant, voir le chapeau à ta place, et l'éléphant....

Colleville (*riant*). Dans la ménagerie.

Paulmier. Il est assez gros pour être visible.

Chazelle (*au désespoir*). Parbleu, pour quatre francs soixante-quinze centimes que me donne le gouvernement par jour, je ne vois pas que l'on doive être comme des esclaves.

Fleury (*entrant*). A bas Baudoyer! vive Rabourdin! voilà le cri de la division.

Chazelle (*continuant*). Il peut bien me faire destituer s'il le veut, je n'en serai pas plus triste. Il y a mille moyens de gagner cinq francs par jour! on les gagne au Palais à faire des copies pour les avoués...

Colleville. Vous dites cela, mais une place est une place.

Fleury (*tenant le tuyau du poêle embrassé*). Encore une vexation de Baudoyer! Ah! quel singulier pistolet vous avez là? Parlez-moi de M. Rabourdin, voilà un homme. Il m'a mis de la besogne sur ma table, il faudrait trois jours pour l'expédier ici. Eh bien! il l'aura pour ce soir quatre heures. Mais il n'est pas sur mes talons pour m'empêcher de venir causer avec les amis. Dites donc, Messieurs, il y a du remue-ménage! Dubruel est mandé au secrétariat général, Dutocq y va! Tout le monde se demande qui sera nommé. Ce serait une fameuse injustice si Rabourdin *la gobait!* Ma foi! je quitterais le ministère (*personne ne répond*). Avez-vous trouvé votre anagramme, papa Colleville?

Colleville. Oui, la voici.

Fleury (*penché sur le bureau de Colleville*). Fameux! fameux! Voilà ce qui ne manquera pas d'arriver si le gouvernement continue son métier d'hypocrite. S'il disait franchement son intention sans conserver d'arrière-pensée, les libéraux verraient alors ce qu'ils auraient à faire. Un gouvernement qui a contre lui ses meilleurs amis, et des hommes comme ceux des *Débats*, comme Chateaubriand et Royer-Collard! ça fait pitié!

Colleville (*après avoir consulté ses collègues*). Tenez, Fleury, vous êtes un bon enfant; mais ne parlez pas politique ici, vous ne savez pas le tort que vous nous faites.

Fleury (*sèchement*). Adieu, Messieurs. Je vais expédier. (*Il revient.*) Savez-vous que le théâtre a fait hier mille écus avec la pièce nouvelle, quoiqu'elle soit à sa quarantième représentation? Vous devriez venir la voir, Philippe y est superbe.

En ce moment, des Lupeaulx recevait au secrétariat Dubruel, à la suite duquel Dutocq s'était mis. Des Lupeaulx avait appris par son valet de chambre la mort de M. de La Billardière et voulait plaire aux deux ministres en faisant paraître le soir même un article nécrologique.

— Bonjour, mon cher Dubruel, dit-il au sous-chef en le voyant entrer et le laissant debout. Vous savez la nouvelle? La Billardière est mort, les deux ministres étaient présents quand il a été administré; le bonhomme a fortement recommandé Rabourdin, disant qu'il mourrait bien malheureux s'il ne savait pas avoir pour successeur celui qui constamment avait rempli sa place. Il paraît que l'agonie est une question où l'on avoue tout... Le ministre s'est d'autant plus engagé, que son intention comme celle du conseil est de récompenser les nombreux services de M. Rabourdin (*il hoche la tête*). Le Conseil d'État réclame ses lumières. On dit que M. de La Billardière quitte la division de défunt son père, et passe à la Commision du Sceau. C'est comme si le roi lui faisait un cadeau de cent mille francs, la place est comme une charge de notaire et peut se vendre. Cette nouvelle réjouira votre division, car on pouvait croire que Benjamin y serait placé. Dubruel, il faudrait brocher dix ou douze lignes en manière de *fait-Paris*, sur le bonhomme. Leurs Excellences y jetteront un coup d'œil (*il lit les journaux*). Savez-vous la vie du papa La Billardière? Non? eh bien! il a été mêlé aux affaires de la Vendée et n'a jamais voulu transiger avec le premier consul. Il a un peu chouanné. C'est né en Bretagne d'une famille parlementaire. Quel âge avait-il? N'importe! Arrangez bien ça... *La loyauté qui ne s'est jamais démentie... une religion éclairée...* (le pauvre bonhomme avait pour manie de ne jamais mettre le pied dans une église), donnez-lui *du pieux serviteur...* Amenez gentiment qu'il a pu chanter le cantique de Siméon à l'avénement de Charles X : ils s'aimaient l'un l'autre. Je crois qu'il a coopéré à l'affaire de Quiberon et justifié le roi dans une brochure qu'il a publiée, vous pouvez donc appuyer sur le dévouement. Enfin, pesez bien vos mots, afin que les autres journaux ne se moquent pas de nous, et apportez-moi l'article. Vous étiez hier chez Rabourdin?

— Oui, *Monseigneur*, dit Dubruel. Ah pardon!

— Il n'y a pas de mal, répondit en riant des Lupeaulx.

— Sa femme était délicieusement belle, reprit Dubruel, il n'y a pas deux femmes pareilles dans Paris : il y en a d'aussi spirituelles, mais il n'y en a pas d'aussi gracieusement spirituelles; une femme peut être plus belle, mais il est difficile qu'elle soit aussi variée dans sa beauté. Enfin elle sait tout, il ne faudrait pas se dire un secret en latin devant elle. Si j'avais une femme semblable, je croirais pouvoir parvenir à tout.

— Vous avez plus d'esprit qu'il n'est permis à un auteur d'en avoir, répondit des Lupeaulx avec un mouvement de vanité.

Puis il se détourna pour apercevoir Dutocq, et lui dit : — Ah! bonjour, Dutocq. Je vous ai fait demander pour vous prier de me prêter votre Charlet, s'il est complet; la comtesse ne connaît rien de Charlet.

Dubruel se retira.

— Pourquoi venez-vous sans être appelé? dit durement des Lupeaulx à Dutocq quand ils furent seuls. L'État est-il en péril, pour venir me trouver à dix heures, au moment où je vais déjeuner avec Son Excellence?

— Peut-être, Monsieur, dit Dutocq. Si j'avais eu l'honneur de vous voir, vous n'auriez sans doute pas fait l'éloge du sieur Rabourdin après avoir lu le vôtre tracé par lui.

Dutocq ouvrit sa redingote, prit un cahier de papier moulé sur ses côtes gauches, et le posa sur le bureau de des Lupeaulx, à un endroit marqué. Puis il alla pousser le verrou, craignant une explosion. Voici ce que lut le secrétaire général à son article pendant que Dutocq fermait la porte.

M. des Lupeaulx. « Un gouvernement se déconsidère en employant ostensiblement un tel homme « qui a sa spécialité dans la police diplomatique. « On peut l'opposer avec succès aux flibustiers politiques des autres cabinets, ce serait dommage « de l'employer à la police intérieure : il est au-« dessus de l'espion vulgaire, il comprend un plan, « il saurait mener à bien une infamie nécessaire et « savamment couvrir sa retraite. »

Des Lupeaulx était succinctement analysé en cinq ou six phrases, la quintessence du portrait biographique placé au commencement de cette histoire. Aux premiers mots, le secrétaire général se sentit jugé par un homme plus fort que lui; mais il voulut se réserver d'examiner ce travail qui allait loin et haut, sans livrer ses secrets à un homme comme Dutocq. Des Lupeaulx montra donc à l'espion un visage calme et grave; car le secrétaire général,

comme les avoués et les magistrats, comme les diplomates et tous ceux qui sont obligés de fouiller le cœur humain, ne s'étonnait plus de rien, il était rompu aux trahisons, aux ruses de la haine, aux piéges, et pouvait recevoir dans le dos une blessure, sans que son visage en parlât.

— Comment vous êtes-vous procuré cette pièce?

Dutocq raconta sa bonne fortune. En l'écoutant, la figure de des Lupeaulx ne témoignait aucune approbation. Aussi l'espion finit-il en grande crainte le récit qu'il avait commencé triomphalement.

— Dutocq, vous avez mis le doigt entre l'écorce et l'arbre, répondit sèchement le secrétaire général. Si vous ne voulez pas vous faire de très-puissants ennemis, gardez le plus profond secret sur ceci, qui est un travail de la plus haute importance et à moi connu.

Des Lupeaulx renvoya Dutocq par un de ces regards qui sont plus expressifs que la parole.

— Ah, ce scélérat de Rabourdin s'en mêle aussi! se disait Dutocq épouvanté de trouver un rival dans son chef. Il est dans l'état-major quand je suis à pied! Je ne l'aurais pas cru!

A tous ses motifs d'aversion contre Rabourdin se joignit la jalousie de l'homme de métier contre un confrère, un des plus violents ingrédients de haine.

Quand des Lupeaulx fut seul, il tomba dans une étrange méditation. De quel pouvoir Rabourdin était-il l'instrument? Fallait-il profiter de ce singulier document pour le perdre, ou s'en armer pour réussir auprès de sa femme? Ce mystère fut tout obscur pour des Lupeaulx, qui parcourait avec effroi les pages de cet état où les hommes de sa connaissance étaient jugés avec une profondeur inouïe. Il admirait Rabourdin, tout en se sentant blessé au cœur par lui. L'heure du déjeuner le surprit dans sa lecture.

— Monseigneur va vous attendre si vous ne descendez pas, vint lui dire le valet de chambre du ministre.

Le ministre déjeunait avec sa femme, ses enfants et des Lupeaulx, sans domestiques; car le repas du matin est en général le seul moment d'intimité que les hommes d'État peuvent conquérir sur le mouvement de leurs dévorantes affaires. Mais malgré les ingénieuses barrières par lesquelles ils défendent cette heure de causerie intime et de laisser aller donnée à leur famille et à leurs affections, y a-t-il des grands et des petits qui savent les franchir. Les affaires viennent souvent, comme en ce moment, se jeter à travers leur joie.

— Je croyais Rabourdin un homme au-dessus des employés ordinaires, et le voilà qui, dix minutes après la mort de La Billardière, vient de me faire parvenir par La Brière un vrai billet de théâtre. Tenez, dit le ministre à des Lupeaulx en lui donnant un papier qu'il roulait entre ses doigts.

Rabourdin, trop noble pour songer au sens honteux que la mort de M. La Billardière prêtait à sa lettre, ne l'avait pas retirée des mains de La Brière en apprenant par lui la nouvelle. Des Lupeaulx lut ce qui suit :

« *Monseigneur,*

« *Si vingt-trois ans de services irréprochables peuvent mériter une faveur, je supplie Votre Excellence de m'accorder une audience aujourd'hui même, il s'agit d'une affaire où mon honneur se trouve engagé.* »

Suivaient les formules de respect.

— Pauvre homme, dit des Lupeaulx avec un ton de compassion qui laissa le ministre dans son erreur. Nous sommes entre nous, faites-le venir. Vous avez conseil après la Chambre, et Votre Excellence doit aujourd'hui répondre à l'opposition; il n'y a pas d'autre heure où vous puissiez le recevoir.

Des Lupeaulx se leva, demanda l'huissier, lui dit un mot, et revint s'asseoir à table.

— Je l'ajourne au dessert, dit-il.

Comme tous les ministres de la restauration, le ministre était un homme sans jeunesse. La charte concédée par Louis XVIII avait le défaut de lier les mains aux rois en les forçant à livrer les destinées du pays aux quadragénaires de la chambre des députés et aux septuagénaires de la pairie, de les dépouiller du droit de saisir un homme de talent politique là où il était, malgré sa jeunesse ou malgré la pauvreté de sa condition. Napoléon seul avait pu employer des jeunes gens à son choix, sans être arrêté par aucune considération. Aussi, depuis la chute de cette grande volonté, l'énergie avait-elle déserté le pouvoir; et, faire succéder la mollesse à la vigueur, est un contraste plus dangereux en France qu'en tout autre pays. En général, les ministres arrivés vieux ont été médiocres, tandis que les ministres pris jeunes ont été l'honneur des monarchies européennes et des républiques où ils dirigèrent les affaires. Le monde retentissait encore de la lutte de Pitt et de Napoléon, deux hommes qui conduisirent la politique à l'âge où les Henri de Navarre, les Richelieu, les Mazarin, les Colbert, les Louvois, les d'Orange, les Guise, les la Rovère, les Machiavel, enfin tous les grands hommes connus, partis d'en bas ou nés aux environs des trônes, commencèrent à gouverner des États. La Convention, modèle d'énergie, fut composée en grande partie de têtes jeunes. Aucun souverain ne doit oublier qu'elle sut opposer quatorze armées à l'Europe. Sa politique, fatale aux yeux de ceux qui tiennent pour le pouvoir absolu, n'en était pas moins dictée par les vrais principes. Elle se conduisit comme un grand roi. Après dix ou douze années de luttes parlemen-

taires, après avoir ressassé la politique et s'y être harassé, ce ministre avait été véritablement intronisé par un parti qui le considérait comme son homme d'affaires. Heureusement pour lui-même, il approchait plus de soixante ans que de cinquante : s'il avait conservé quelque vigueur juvénile, il aurait été promptement brisé; mais habitué à rompre, à faire retraite, à revenir à la charge, il pouvait se laisser frapper tour à tour par son parti, par l'opposition, par la cour, par le clergé, en leur opposant la force d'inertie d'une matière à la fois molle et consistante ; enfin il avait les bénéfices de son malheur. Gehenné dans mille questions de gouvernement, comme est le jugement d'un vieil avocat après avoir tout plaidé, son esprit ne possédait plus ce vif que gardent les esprits solitaires, ni cette prompte décision des gens accoutumés de bonne heure à l'action, et qui se distingue chez les jeunes militaires. Pouvait-il en être autrement ? il avait constamment chicané au lieu de juger ; il avait critiqué les effets sans assister aux causes ; il avait surtout la tête pleine des mille théories qu'un parti lance à son chef, des programmes que les intérêts privés apportent à un orateur d'avenir, en l'embarrassant de plans et de conseils inexécutables. Loin d'arriver frais, il était arrivé fatigué de ses marches et contre-marches. Puis en prenant position sur la sommité tant désirée, il s'y était accroché à mille buissons épineux, il y avait trouvé mille volontés contraires à concilier. Si les hommes d'État de la restauration avaient pu suivre leurs propres idées, leurs capacités auraient été moins exposées à la critique ; mais si leurs vouloirs furent entraînés, leur âge ne comportait plus la résistance qu'on sait opposer au début de la vie à ces intrigues à la fois basses et élevées qui vainquirent quelquefois Richelieu, et auxquelles, dans une sphère moins élevée, Rabourdin allait se prendre. Après les tiraillements de leurs premières luttes, ces gens moins vieux que vieillis eurent les tiraillements ministériels. Ainsi leurs yeux se troublaient déjà quand il fallait la perspicacité de l'aigle, leur esprit était lassé quand il fallait redoubler de verve. Le ministre à qui Rabourdin voulait se confier entendait journellement des hommes d'une incontestable supériorité lui exposer les théories les plus ingénieuses, applicables ou inapplicables aux affaires de la France. Ces gens à qui les difficultés de la politique générale étaient cachées l'assaillaient au retour d'une bataille parlementaire, d'une lutte avec les secrètes imbécillités de la cour, ou à la veille d'un combat avec l'esprit public, ou le lendemain d'une question diplomatique qui avait déchiré le conseil en trois opinions. Dans cette situation, un ministre tient naturellement un bâillement tout prêt au service de la première phrase où il s'agit de mieux ordonner la chose publique. Il ne se faisait pas alors de dîner où les plus audacieux spéculateurs, où les hommes des coulisses financières et politiques, ne résumassent en un mot profond les opinions de la bourse et de la banque, celles surprises à la diplomatie, et les plans que comportait la situation de l'Europe. Le ministre avait sa femme de ménage pour ruminer cette nourriture, pour contrôler et analyser les intérêts qui parlaient par tant de voix habiles. Des Lupeaulx lui allait, et il croyait en lui. Des Lupeaulx lui triait les conseils qui lui convenaient ; car son malheur, qui sera celui de tous les ministres quinquagénaires, était de biaiser avec toutes les difficultés : avec le journalisme, que l'on voulait en ce moment amortir sourdement au lieu de l'abattre franchement ; avec la question financière, comme avec les questions d'industrie; avec le clergé, comme avec la question des biens nationaux; avec le libéralisme, comme avec la Chambre. Cet homme avait tourné le pouvoir en sept ans, il croyait pouvoir tourner ainsi toutes les questions. Il est si naturel de vouloir se maintenir par les moyens qui servirent à s'élever, que nul n'osait blâmer un système inventé par la médiocrité pour plaire à des esprits médiocres. La Restauration et la Révolution polonaise ont su démontrer, aux nations comme aux princes, ce que vaut un homme, et ce qui arrive quand il leur manque.

Rabourdin s'était dit tout cela. Mais il venait de se décider à jouer le tout pour le tout, comme un homme qui lassé par le jeu ne s'accorde plus qu'un coup; et le hasard lui donnait un tricheur pour adversaire en la personne de des Lupeaulx. Néanmoins, quelle que fût sa sagacité, le chef de bureau, plus savant en administration qu'en optique parlementaire, n'imaginait pas toute la vérité : il ne savait pas que le grand travail qui avait rempli sa vie allait devenir une théorie pour le ministre ; et qu'il était impossible à l'homme d'État de ne pas le confondre avec les novateurs du dessert, avec les causeurs du coin du feu.

Au moment où le ministre debout, au lieu de penser à Rabourdin, songeait à Casimir Périer, et n'était retenu que par sa femme qui lui offrait une grappe de raisin, le chef de bureau fut annoncé par l'huissier. Des Lupeaulx avait bien compté sur la disposition où devait être le ministre préoccupé de ses improvisations; aussi voyant l'homme d'État aux prises avec sa femme, alla-t-il au-devant de Rabourdin, et le foudroya-t-il par ces paroles :

— Son Excellence et moi nous sommes instruits de ce qui vous préoccupe, et vous n'avez rien à craindre (*baissant la voix*) ni de Dutocq (*reprenant sa voix ordinaire*) ni de qui que ce soit.

— Ne vous tourmentez point, Rabourdin, lui dit Son Excellence avec bonté, mais en faisant un mouvement de retraite.

Rabourdin s'avança respectueusement, et le ministre ne put l'éviter.

— Votre Excellence daignerait-elle me permettre de lui dire deux mots en particulier? fit Rabourdin en jetant à l'Excellence une œillade mystérieuse.

Le ministre regarda la pendule et se dirigea vers la fenêtre où le suivit le pauvre chef.

— Quand pourrai-je avoir l'honneur de soumettre l'affaire à Votre Excellence, afin de lui expliquer le nouveau plan d'administration auquel se rattache la pièce que l'on doit entacher...

— Un plan d'administration! dit le ministre en fronçant les sourcils et l'interrompant. Si vous avez quelque chose en ce genre à me communiquer, attendez le jour où nous travaillerons ensemble : j'ai conseil aujourd'hui, je dois une réponse à la Chambre sur l'incident que l'opposition a élevé hier à la fin de la séance. Votre jour est mercredi prochain, nous n'avons pas travaillé hier, car hier je n'ai pu m'occuper des affaires du ministère. Les affaires politiques ont nui aux affaires purement administratives.

— Je remets mon honneur avec confiance entre les mains de Votre Excellence, dit gravement Rabourdin, et je la supplie de ne pas oublier qu'elle ne m'a pas laissé le temps d'une explication immédiate.

— Mais ne craignez donc rien, dit des Lupeaulx en s'avançant entre le ministre et Rabourdin, avant huit jours vous serez sans doute nommé...

Le ministre se mit à rire en songeant à l'enthousiasme de des Lupeaulx pour madame Rabourdin, il regarda sa femme qui sourit; Rabourdin, surpris de ce jeu muet, en chercha la signification, il cessa de regarder le ministre un moment, et l'Excellence en profita pour se sauver.

— Nous causerons ensemble de tout cela, dit des Lupeaulx, devant qui le chef de bureau se trouva seul, non sans surprise. Mais n'en voulez pas à Dutocq, je vous réponds de lui.

— Madame Rabourdin est une femme charmante, dit la femme du ministre au chef du bureau pour lui dire quelque chose.

Les enfants regardaient Rabourdin avec curiosité. Rabourdin s'attendait à quelque chose de solennel, et il était comme un gros poisson pris dans les mailles d'un léger filet, il se débattait avec lui-même.

— Madame la comtesse est bien bonne, dit-il.

— N'aurai-je pas le plaisir de la voir un mercredi? dit la comtesse. Amenez-nous-la.

— Madame Rabourdin reçoit le mercredi, répondit des Lupeaulx qui connaissait la banalité des mercredis officiels; mais si vous avez tant de bonté pour elle, vous avez bientôt, je crois, une soirée intime.

La femme du ministre se leva contrariée.

— Vous êtes le maître de mes cérémonies, dit-elle à des Lupeaulx.

Paroles ambiguës par lesquelles elle exprima la contrariété que lui causait des Lupeaulx en entreprenant sur ses soirées intimes où elle n'admettait que des personnes de choix. Elle sortit en saluant Rabourdin. Des Lupeaulx et le chef de bureau furent donc seuls dans le petit salon où le ministre déjeunait en famille. Des Lupeaulx froissait entre ses doigts la lettre confidentielle que la Brière avait remise au ministre. Rabourdin la reconnut.

— Vous ne me connaissez pas bien, dit-il au chef de bureau en lui souriant. Vendredi soir, nous nous entendrons à fond. En ce moment, je dois faire l'audience, le ministre me la laisse aujourd'hui sur le dos, car il se prépare pour la Chambre. Mais je vous le répète, Rabourdin, ne craignez rien.

Rabourdin chemina lentement par les escaliers, confondu de la singulière tournure que prenaient les choses. Il s'était cru dénoncé par Dutocq, et ne se trompait point. Des Lupeaulx avait entre les mains l'état où il était jugé si sévèrement et des Lupeaulx le caressait! Les gens droits comprennent difficilement les intrigues embrouillées, et Rabourdin se perdait dans ce dédale, sans pouvoir deviner le jeu que jouait le secrétaire général.

— Ou il n'a pas lu son article, ou il aime ma femme!

Telles furent les deux pensées auxquelles s'arrêta le chef en traversant la cour, car le regard qu'il avait saisi la veille entre Célestine et des Lupeaulx lui revint dans la mémoire comme un éclair.

Pendant l'absence de Rabourdin, son bureau fut nécessairement en proie à une agitation violente, car dans les ministères les rapports entre les employés et leurs supérieurs sont si bien réglés, que quand l'huissier du ministre vient de la part de Son Excellence chez un chef de bureau, surtout à l'heure où elle n'est pas visible, il se fait de grands commentaires; mais la coïncidence de cette communication extrajudiciaire avec la mort de M. de la Billardière lui donnait une importance insolite. M. Saillard apprit le fait par M. Clergeot, et l'annonça fort tristement à son gendre. Bixiou, qui travaillait avec son chef, le sut, le laissa causer avec son beau-père et se transporta dans les bureaux de Rabourdin, où les travaux étaient interrompus.

Bixiou (*entrant*). Il fait chaud chez vous, messieurs! Vous ne savez pas ce qui se passe en bas. *La vertueuse Rabourdin* est enfoncée! Oui, destitué! Une scène horrible chez le ministre.

Dutocq (*il regarde Bixiou*). Est-ce vrai?

Bixiou. A qui cela peut-il faire de la peine? ce n'est pas à vous, vous deviendrez sous-chef et Dubruel chef. M. Baudoyer passe à la division.

Fleury. Je gage cent francs que Baudoyer ne sera jamais chef de division.

Vimeux. Je me mets dans le pari. Vous y mettez-vous, M. Poiret?

Poiret. J'ai ma retraite au premier janvier.

Bixiou. Comment! nous ne verrons plus vos souliers à cordons? que deviendra le ministère? Qui se met de mon pari?

Dutocq. Je ne puis en être, je parierais à coup sûr. M. Rabourdin est nommé; M. de La Billardière l'a recommandé sur son lit de mort aux deux ministres, en s'accusant d'avoir touché les émoluments d'une place dont M. Rabourdin faisait le travail : il a eu des scrupules de conscience; et, sauf tout ordre supérieur, ils lui ont promis, pour le calmer, de nommer M. Rabourdin.

Bixiou. Messieurs, mettez-vous tous contre moi: vous voilà sept, car vous en serez, M. Phellion. Je parie un dîner de cinq cents francs au Rocher de Cancale que M. Rabourdin n'a pas la place de M. La Billardière. Ça ne vous coûtera pas cent francs à chacun, et moi j'en risque cinq cents; je vous fais la chouette enfin. Ça va-t-il? En êtes-vous, Dubruel?

Phellion (*posant sa plume*). *Môsieur,* sur quoi fondez-vous cette proposition aléatoire, car aléatoire est le mot; mais je me trompe en employant le terme de proposition, c'est *contrat* que je voulais dire? Le pari constitue un contrat.

Fleury. Non, car on ne peut donner le nom de contrat qu'aux conventions reconnues par le code, et le code n'accorde pas d'action pour le pari.

Dutocq. C'est le reconnaître que de le proscrire.

Bixiou. Ça, c'est fort, mon petit Dutocq!

Poiret. Par exemple.

Fleury. C'est juste. C'est comme se refuser au payement de ses dettes, on les reconnaît.

Thuillier. Calembour judiciaire!

Poiret. Je suis aussi curieux que M. Phellion de savoir sur quelles raisons s'appuie M. Bixiou...

Bixiou (*criant à travers le bureau*). En êtes-vous, Dubruel?

Dubruel (*apparaissant*). Sac-à-papier, messieurs, j'ai quelque chose de difficile à faire, c'est la réclame pour la mort de M. de La Billardière : de grâce! un peu de silence, vous rirez et parierez après.

Thuillier. Rirez et pas rirez! vous entreprenez sur mes calembours!

Bixiou (*allant dans le bureau de Dubruel*). C'est vrai, Dubruel, l'éloge d'un bon homme est une chose bien difficile, j'aurais plus tôt fait sa charge!

Dubruel. Aidez-moi donc, Bixiou!

Bixiou. Je veux bien, quoique ces articles-là se fassent mieux en mangeant.

Dubruel. Nous donnerons ensemble. (*Lisant.*) « La religion et la monarchie perdent tous les jours « quelques-uns de ceux qui combattirent pour elle « dans les temps révolutionnaires...

Bixiou. Mauvais. Je mettrais : « La mort exerce « particulièrement ses ravages parmi les plus vieux « défenseurs de la monarchie et les plus fidèles ser- « viteurs du Roi dont le cœur saigne de tous ces « coups. » (*Dubruel écrit rapidement.*) « M. le baron « Flamet de La Billardière est mort ce matin d'une « hydropisie de poitrine, causée par une affection « au cœur. » Voyez-vous, il n'est pas indifférent de prouver que l'on a du cœur dans les bureaux. Faut-il couler là une petite tartine sur les émotions des royalistes pendant la terreur? Hein! ça ne ferait pas mal. Mais non, les petits journaux diraient que les émotions ont plus frappé sur les intestins que sur le cœur. N'en parlons pas. Qu'avez-vous mis?

Dubruel (*lisant*). « Issu d'une vieille souche « parlementaire...

Bixiou. Très-bien cela! c'est poétique et vrai.

Dubruel (*continuant*). « Où le dévouement pour « le trône était héréditaire, aussi bien que l'atta- « chement à la foi de nos pères, M. de La Billardière...

Bixiou. Je mettrais « M. le baron. »

Dubruel. Mais il ne l'était pas en 1789...

Bixiou. C'est égal, vous savez que, sous l'empire, Fouché rapportant une anecdote sur la Convention où Robespierre lui parlait, la contait ainsi : « Robespierre me dit : « Duc d'Otrante, vous irez à « l'Hôtel de Ville! » Il y a donc un précédent.

Dubruel. Laissez-moi noter ce mot-là! Mais ne mettons pas « le baron, » car j'ai réservé pour la fin les faveurs qui ont plu sur lui.

Bixiou. Ah! bien! C'est le coup de théâtre, le tableau d'ensemble de l'article.

Dubruel. Voyez-vous?... « En nommant M. de la « Billardière, baron, gentilhomme ordinaire...

Bixiou (*à part*). Très-ordinaire.

Dubruel. « De la chambre, etc., le roi récom- « pensa tout ensemble les services rendus par le « prévôt qui sut concilier la rigueur de ses fonctions « avec la mansuétude ordinaire aux Bourbons, et le « courage du Vendéen qui n'a pas plié le genou « devant l'idole impériale. Il laisse un fils, héritier « de son dévouement et de ses talents, etc. »

Bixiou. N'est-ce pas trop monté de ton, trop riche de couleurs? j'éteindrais un peu cette poésie : l'idole impériale, plier le genou! Le vaudeville gâte la main et l'on ne sait plus tenir le style de la pédestre prose. Je mettrais : « il appartenait au petit « nombre de ceux qui, » etc. Simplifiez, il s'agit d'un homme simple.

Dubruel. Encore un mot de vaudeville. Vous feriez votre fortune au théâtre, Bixiou!

Bixiou. Qu'avez-vous mis sur Quiberon? (*Il lit.*) Ce n'est pas cela! Voilà comment je rédigerais : « Il assuma sur lui dans un ouvrage récemment pu- « blié tous les malheurs de l'expédition de Quibe- « ron, en donnant ainsi la mesure de son dévoue- « ment qui ne reculait devant aucun sacrifice. » C'est fin, spirituel, et vous sauvez La Billardière.

Dubruel. Aux dépens de qui?

Bixiou (*sérieux comme un prêtre qui monte en chaire*). De Hoche et de Tallien. Vous ne savez donc pas l'histoire?

Dubruel. Non. J'ai souscrit à la collection des Baudouin, mais je n'ai pas encore eu le temps de l'ouvrir : il n'y a pas de sujet de vaudeville là dedans.

Phellion (*à la porte*). Nous voudrions tous savoir, monsieur Bixiou, qui peut vous inciter à croire que le vertueux et digne monsieur Rabourdin, qui fait l'intérim de la division depuis neuf mois, qui est le plus ancien chef de bureau du ministère, et que le ministre, au retour de chez M. de La Billardière, a envoyé chercher par son huissier, ne sera pas nommé chef de division?

Bixiou. Papa Phellion, vous connaissez la géographie?

Phellion (*se rengorgeant*). Monsieur, je m'en flatte.

Bixiou. L'histoire?

Phellion (*d'un air modeste*). Peut-être.

Bixiou (*le regardant*). Votre diamant est mal accroché, il va tomber. Eh bien, vous ne connaissez pas le cœur humain; vous n'êtes pas plus avancé là dedans que dans les environs de Paris.

Poiret (*bas à Vimeux*). Les environs de Paris? Je croyais qu'il s'agissait de M. Rabourdin.

Bixiou. Le bureau Rabourdin parie-t-il en masse contre moi?

Tous. Oui.

Bixiou. Dubruel, en êtes-vous?

Dubruel. Je crois bien. Il est dans notre intérêt que notre chef passe, alors chacun dans notre bureau avance d'un cran.

Thuillier. D'un crâne. (*Bas à Phellion.*) Il est joli celui-là.

Bixiou. Je gagnerai. Voici ma raison. Vous la comprendrez difficilement, mais enfin je vous la dirai tout de même. Je joue le jeu du diable. Il est juste que M. Rabourdin soit nommé (*il regarde Dutocq*). En lui, l'ancienneté, le talent et l'honneur sont reconnus, appréciés et récompensés. La nomination est même dans l'intérêt bien entendu de l'administration. (*Phellion, Poiret et Thuillier écoutent sans rien comprendre et sont comme des gens qui cherchent à voir clair dans les ténèbres.*) Eh bien, à cause de toutes ces convenances et de tous ces mérites, en reconnaissant combien la mesure est équitable et sage, je parie qu'elle n'aura pas lieu. Oui! elle manquera comme ont manqué les expéditions de Boulogne et de Russie, où le génie avait rassemblé toutes les chances de succès; elle manquera comme manque ici-bas tout ce qui semble juste et bon.

Dubruel. Qui sera donc nommé?

Bixiou. Plus je considère Baudoyer, plus il me semble réunir toutes les qualités contraires; conséquemment il sera chef de division.

Dutocq (*poussé à bout*). Mais M. des Lupeaulx, qui m'a fait venir pour me demander mon Charlet, m'a dit que M. Rabourdin allait être nommé, et que le petit La Billardière passait référendaire au Sceau.

Bixiou. Nommé! nommé! La nomination ne se signera seulement pas dans dix jours. On nommera pour le jour de l'an. Tenez, regardez votre chef dans la cour, et dites-moi si ma vertueuse Rabourdin a la mine d'un homme en faveur, on le croirait destitué! (*Fleury se précipite à la fenêtre.*) Adieu, messieurs; je vais aller annoncer à M. Baudoyer votre nomination de M. Rabourdin, ça le fera toujours enrager, le saint homme! Puis je lui raconterai notre pari, pour lui remettre le cœur : c'est ce que nous nommons au théâtre une péripétie, n'est-ce pas, Dubruel? Qu'est-ce que cela me fait? Si je gagne, il me prendra pour sous-chef. (*Il sort.*)

Poiret. Tout le monde accorde de l'esprit à ce monsieur, eh bien, moi, je ne puis jamais rien comprendre à ses discours (*il expédie toujours*). Je l'écoute, je l'écoute, j'entends des paroles et ne saisis aucun sens : il parle des environs de Paris à propos du cœur humain, et (*il pose sa plume et va au poêle*) dit qu'il joue le jeu du diable, à propos des expéditions de Russie et de Boulogne! Il faudrait d'abord admettre que le diable joue, et savoir quel jeu? Je vois d'abord le jeu de dominos... (*il se mouche.*)

Fleury (*interrompant*). Il est onze heures, le père Poiret se mouche.

Dubruel. C'est vrai. Déjà! Je cours au secrétariat.

Poiret. Où en étais-je?

Thuillier. *Domino*, au Seigneur; car il s'agit du diable, et le diable est un suzerain sans charte. Mais ceci vise plus à la pointe qu'au calembour. Ceci est le jeu de mots.

(*Sébastien entre pour prendre des circulaires à signer et à collationner.*)

Vimeux. Vous voilà, beau jeune homme. Le temps de vos peines est fini, vous serez appointé! M. Rabourdin sera nommé! Vous étiez hier à la soirée de madame Rabourdin. Êtes-vous heureux

d'aller là ! On dit qu'il y a des femmes superbes.

Sébastien. Je ne sais pas.

Fleury. Vous êtes aveugle ?

Sébastien. Je ne regarde point ce que je ne saurais avoir.

Phellion (*enchanté*). Bien dit ! jeune homme.

Vimeux. Vous faites bien attention à madame Rabourdin, que diable ! une femme charmante.

Fleury. Bah ! des formes maigres. Je l'ai vue aux Tuileries, j'aime bien mieux Percillié.

Phellion. Mais qu'a de commun une actrice avec la femme d'un chef de bureau ?

Dutocq. Toutes deux jouent la comédie.

Fleury. (*regardant Dutocq de travers*). Le physique n'a rien à faire avec le moral, et si vous entendez par là que...

Dutocq. Moi, je n'entends rien.

Un profond silence s'établit de une heure à trois heures. Tous les employés travaillent. Dubruel n'est pas revenu.

Vers trois heures et demie, les apprêts du départ, le brossage des chapeaux, le changement des habits, s'opéra simultanément dans tous les bureaux du ministère. Cette chère demi-heure, employée à de petits soins domestiques, abrégeait d'autant la séance ; les pièces trop chaudes s'attiédissaient, l'odeur s'évaporait, le silence revenait, et à quatre heures il ne restait plus que les véritables employés, ceux qui prenaient leur état au sérieux. Un ministre aurait pu connaître les travailleurs de son ministère en faisant une tournée à quatre heures précises, espionnage qu'aucun de ces graves personnages ne s'est permis. A cette heure, dans les cours, quelques chefs s'abordèrent pour se communiquer leurs idés sur l'événement de la journée. Généralement, en s'en allant deux à deux, trois à trois, on concluait en faveur de Rabourdin ; mais les vieux routiers comme M. Clergeot, branlaient le chef en disant : *habent sua sidera lites*. Saillard et Baudoyer furent poliment évités, car personne ne savait quelle parole leur dire au sujet de la mort de la Billardière : chacun comprenait que Baudoyer pouvait désirer une place qui ne lui était pas due.

III.

LES TARETS A L'OUVRAGE.

Quand le gendre et le beau-père se trouvèrent à une certaine distance du ministère, Saillard rompit le silence en disant : — Cela va mal pour toi, mon pauvre Baudoyer.

— Je ne comprends pas, répondit le chef, à quoi songe Élisabeth qui a employé Godard à avoir, dare dare, un passe-port pour Falleix. Elle a, m'a dit Godard, loué une chaise de poste d'après l'avis de mon oncle Mitral, et à cette heure, Falleix est en route pour son pays.

— Sans doute une affaire de notre commerce, dit Saillard.

— Notre commerce le plus pressé dans ce moment était de songer à la place de M. de La Billardière.

Ils se trouvaient alors à la hauteur du Palais-Royal dans la rue Saint-Honoré. Dutocq les salua et les aborda.

—Monsieur, dit-il à Baudoyer, si je puis vous être utile en quelque chose dans les circonstances où vous vous trouvez, disposez de moi, car je ne vous suis pas moins dévoué que M. Godard.

— Une semblable démarche est au moins consolante, dit Baudoyer; on a l'estime des honnêtes gens.

— Si vous daigniez employer votre influence pour me placer auprès de vous comme sous-chef en prenant Bixiou pour votre chef, vous feriez la fortune de deux hommes capables de tout pour votre élévation.

—Vous raillez-vous de nous, monsieur? dit Saillard en faisant de gros yeux bêtes.

— Loin de moi cette pensée, dit Dutocq. Je viens de l'imprimerie y porter, de la part de M. le secrétaire général, le mot sur M. de La Billardière. L'article que j'y ai lu m'a donné la plus haute estime pour vos talents. Quand il faudra achever le Rabourdin, je puis donner un fier coup de hache, daignez vous en souvenir.

Dutocq disparut.

— Je veux être pendu si j'y comprends un mot, dit le caissier en regardant Baudoyer dont les petits yeux annonçaient une stupéfaction singulière. Il faudra faire acheter le journal ce soir.

Quand Saillard et son gendre entrèrent dans le salon du rez-de-chaussée, ils y trouvèrent un grand feu, madame Saillard, Élisabeth, M. Gaudron, et le curé de Saint-Paul. Le curé se tourna vers M. Baudoyer, à qui sa femme fit un signe d'intelligence peu compris.

— Monsieur, dit le curé, je n'ai pas voulu tarder à venir vous remercier du magnifique cadeau par lequel vous avez embelli ma pauvre église. Je n'osais pas m'endetter pour lui acheter ce bel ostensoir, digne d'une cathédrale. Vous, qui êtes un de nos plus pieux et assidus paroissiens, vous deviez plus que tout autre être frappé du dénûment de notre maître-autel. Je vais voir, dans quelques moments, monseigneur le coadjuteur, et il vous témoignera bientôt sa satisfaction.

— Je n'ai rien fait encore,... dit Baudoyer.

— Monsieur le curé, répondit sa femme en lui coupant la parole, je puis trahir son secret tout entier. M. Baudoyer compte achever son œuvre en vous donnant un dais pour la prochaine Fête-Dieu. Mais cette acquisition tient un peu à l'état de nos finances, et nos finances tiennent à notre avancement.

— Dieu récompense ceux qui l'honorent, dit M. Gaudron en se retirant avec le curé.

— Pourquoi, dit M. Saillard à M. Gaudron et au curé, ne nous faites-vous pas l'honneur de manger avec nous la fortune du pot?

— Restez, mon fils, dit le curé à Gaudron. Vous me savez invité par M. le curé de Saint-Roch, qui demain enterre M. de La Billardière.

— M. le curé de Saint-Roch peut-il dire un mot pour nous? demanda Baudoyer que sa femme tira violemment par le pan de sa redingote.

— Mais tais-toi donc, Baudoyer, lui dit-elle en l'attirant dans un coin pour lui souffler à l'oreille : — Tu as donné à la paroisse un ostensoir de cinq mille francs. Je t'expliquerai tout.

L'avare Baudoyer fit une grimace horrible et resta songeur pendant tout le dîner.

— Pourquoi donc t'es-tu tant remuée à propos du passe-port de Falleix? de quoi te mêles-tu? lui demanda-t-il enfin.

— Il me semble que les affaires de Falleix sont un peu les nôtres, répondit sèchement Élisabeth en jetant un regard à son mari pour lui montrer M. Gaudron devant lequel il devait se taire.

—Certainement, dit le père Saillard.

— Vous êtes arrivé, j'espère, à temps au bureau du journal, demanda Élisabeth à M. Gaudron en lui servant le potage.

—Oui, chère madame, répondit le vicaire. Aussitôt que le directeur du journal a eu lu le mot du secrétaire de la grande aumônerie, il n'a plus fait la moindre difficulté. La petite note a été mise par ses soins à la place la plus convenable, je n'y aurais jamais songé; mais ce jeune homme du journal a l'intelligence éveillée. Les défenseurs de la religion pourront combattre l'impiété sans désavantage, il y a beaucoup de talents dans les journaux royalistes. J'ai tout lieu de penser que le succès couronnera vos espérances.

Le mot de l'énigme arriva quand le dîner fut fini. La feuille ministérielle, achetée par le portier, contenait aux *faits-Paris* les deux articles suivants entre filets.

« M. le baron de La Billardière est mort ce ma-
« tin après une longue et douloureuse maladie. Le
« Roi perd un serviteur dévoué, l'Église un de ses
« plus pieux enfants. La fin de M. de La Billardière
« a dignement couronné sa belle vie, consacrée tout
« entière, dans des temps mauvais, à des missions
« périlleuses, et vouée encore naguère aux fonctions
« les plus difficiles. M. de La Billardière fut grand
« prévôt dans un département où son caractère
« triompha des obstacles que la rébellion y multi-
« pliait. Il avait accepté une direction ardue où ses
« lumières ne furent pas moins utiles que l'aménité
« française de ses manières, pour concilier les af-
« faires graves qui s'y sont traitées. Nulles récom-
« penses n'ont été mieux méritées que celles par
« lesquelles le roi Louis XVIII et S. M. se sont plu
« à couronner une fidélité qui n'avait pas chancelé
« sous l'usurpateur. Cette vieille famille revivra dans
« un rejeton héritier des talents et du dévouement de
« l'homme excellent dont nous déplorons la perte.
« Déjà S. M. a fait savoir, par un mot gracieux,
« qu'elle comptait M. Benjamin de La Billardière
« au nombre de ses gentilshommes ordinaires de la
« chambre.

« Les nombreux amis qui n'auraient pas reçu de
« billets de faire part, ou chez lesquels ils n'arri-
« veraient pas à temps, sont prévenus que les ob-
« sèques se feront demain à quatre heures, à l'église
« de Saint-Roch. Le sermon sera prononcé par M. de
« Grandvignau. »

« M. Isidore Baudoyer, représentant d'une des
« plus anciennes familles de la bourgeoisie pari-
« sienne, et chef de bureau dans la division La Bil-
« lardière, vient de rappeler les vieilles traditions
« de piété qui distinguaient ces grandes familles,
« si jalouses de la splendeur de la religion et si amies
« de ses monuments. L'église de Saint-Paul manquait
« d'un ostensoir en rapport avec la magnificence de
« cette basilique, due à la compagnie de Jésus. Ni
« la fabrique ni le curé n'étaient assez riches pour
« en orner l'autel. M. Baudoyer a fait don à cette
« paroisse de l'ostensoir que plusieurs personnes ont
« admiré chez M. Cahier, orfèvre du roi. Grâce à
« cet homme pieux, qui n'a pas reculé devant l'énor-
« mité du prix, l'église de Saint-Paul possède au-
« jourd'hui ce chef-d'œuvre d'orfévrerie, dont les
« dessins sont dus à M. Fragonard. Nous aimons à
« publier un fait qui prouve combien sont vaines les
« déclamations du libéralisme sur l'esprit de la bour-
« geoisie parisienne. De tout temps, la haute bour-
« geoisie fut royaliste; elle le prouvera toujours dans
« l'occasion. »

—Le prix était de cinq mille francs, dit l'abbé Gau-

dron ; mais, en faveur de l'argent comptant, M. Cahier a modéré ses prétentions.

— *Représentant d'une des plus anciennes familles de la bourgeoisie parisienne!* disait Saillard. Ça y est, et dans le Journal officiel.

— Cher monsieur Gaudron, aidez donc mon père à composer une phrase qu'il pourrait glisser dans l'oreille de madame la comtesse en lui portant le traitement du mois, une phrase qui dise bien tout! Je vais vous laisser. Je dois sortir avec mon oncle Mitral. Croiriez-vous qu'il m'a été impossible de trouver mon oncle Bidault! Et dans quel chenil demeure-t-il? Enfin M. Mitral, qui connaît ses allures, dit qu'il a fini ses affaires entre huit heures et midi ; que, passé cette heure, on ne peut le trouver qu'à un café nommé café Thémis, un singulier nom...

— Il y rend la justice, dit en riant l'abbé Gaudron.

— Non. Il est situé au coin de la rue Dauphine et du quai des Augustins, et il y joue tous les soirs aux dominos avec son ami M. Gobseck. Je ne veux pas aller là toute seule, mon oncle me conduit et me ramène.

En ce moment, Mitral montra sa figure jaune plaquée de sa perruque qui semblait faite en chiendent, et fit signe à sa nièce de venir afin de ne pas dissiper un temps payé deux francs l'heure. Madame Baudoyer sortit donc sans rien expliquer à son père ni à son mari.

— Le ciel, dit M. Gaudron à Baudoyer quand Élisabeth fut partie, vous a donné dans cette femme un trésor de prudence et de vertus, un modèle de sagesse, une chrétienne en qui se trouve un entendement divin. La religion seule forme des caractères aussi complets. Demain je dirai la messe pour le succès de la bonne cause! Il faut, dans l'intérêt de la monarchie et de la religion, que vous soyez nommé. M. Rabourdin est un libéral, abonné au *Journal des Débats*, journal funeste qui fait la guerre à M. le comte de Villèle pour servir les intérêts froissés de M. de Chateaubriand. Son Éminence lira ce soir le journal, quand ce ne serait qu'à cause de son pauvre ami M. de La Billardière, et monseigneur le coadjuteur lui parlera de vous et de Rabourdin. Je connais M. le curé! Quand on pense à sa chère église, il ne vous oublie pas dans son prône. Or, il a l'honneur en ce moment de dîner avec le coadjuteur chez M. le curé de Saint-Roch.

Ces paroles commençaient à faire comprendre à Saillard et à Baudoyer qu'Élisabeth n'était pas restée oisive depuis le moment où Godard l'avait avertie.

— Est-elle rusée, c't'Élisabeth! s'écria Saillard en appréciant avec plus de justesse que ne le faisait l'abbé, le rapide chemin de taupe tracé par sa fille.

— Elle a envoyé M. Godard savoir à la porte de M. Rabourdin quel journal il recevait, dit Gaudron, et je l'ai dit au secrétaire de Son Éminence ; car nous sommes dans un moment où l'Église et le trône doivent bien connaître quels sont leurs amis, quels sont leurs ennemis.

— Voilà cinq jours que je cherche une phrase à dire à la femme de Son Excellence, dit Saillard.

— Tout Paris lit cela! s'écria Baudoyer dont les yeux étaient attachés sur le journal.

— Votre éloge nous coûte quatre mille huit cents francs, mon fiston! dit madame Saillard.

— Vous avez embelli la maison de Dieu, répondit l'abbé Gaudron.

— Nous pouvions faire notre salut sans cela, reprit-elle. Mais, si Baudoyer a la place, elle vaut huit mille francs de plus, le sacrifice ne sera pas grand. Et s'il ne l'avait pas?... Hein, ma mère! dit-elle en regardant son mari.

— Eh bien! dit Saillard enthousiasmé, nous regagnerons cela chez Falleix. Élisabeth aurait bien dû nous dire pourquoi il s'est envolé. Mais cherchons la phrase. Voilà ce que j'ai déjà trouvé. *Madame, si vous vouliez dire deux mots à Son Excellence...*

— *Vouliez*, dit Gaudron, *daigniez*, pour parler plus respectueusement. D'ailleurs il faut savoir avant tout si madame la Dauphine vous accorde sa protection, car alors vous pourriez lui insinuer de coopérer aux désirs de Son Altesse Royale.

— Il faudrait aussi désigner la place vacante, dit Baudoyer.

— *Madame la comtesse*, reprit Saillard en se levant et regardant sa femme avec un sourire agréable.

— Jésus! Saillard, es-tu drôle comme ça! Mais, mon fils, prends donc garde, tu la feras rire, c'te femme?

— *Madame la comtesse...* (*En regardant sa femme.*) Suis-je mieux?

— Oui, mon poulet.

— *La place de feu le digne M. La Billardière est vacante; mon gendre, M. Baudoyer...*

— *Homme de talent et de haute piété*, souffla Gaudron.

— Écris, Baudoyer, cria le père Saillard, écris la phrase.

Baudoyer prit naïvement une plume et écrivit sans rougir son propre éloge, absolument comme eût fait un grand homme moderne, en rendant compte d'un de ses livres.

— *Madame la comtesse...* Vois-tu, ma mère, dit Saillard à sa femme, je suppose que tu es la femme du ministre.

— Me prends-tu pour une bête? Je le devine bien.

— *La place de feu le digne M. de La Billardière est vacante; mon gendre, M. Baudoyer, homme d'un talent consommé et de haute piété* (il regarde M. Gaudron qui réfléchit), *serait bien heureux s'il l'avait.* Ha! ce n'est pas mal, c'est bref et ça dit tout.

— Mais attends donc, Saillard, tu vois bien que M. l'abbé rumine, lui dit sa femme; ne le trouble donc pas.

— *Serait bien heureux si vous daigniez vous intéresser à lui,* reprit Gaudron, *et en disant quelques mots à Son Excellence, vous seriez agréable à madame la Dauphine, de laquelle il a le bonheur d'être le protégé.*

—Ah, monsieur Gaudron, cette phrase vaut l'ostensoir, je regrette moins les quatre mille huit cents... D'ailleurs, dis donc, Baudoyer, tu les payeras, mon garçon! As-tu écrit?

— Je te ferai répéter cela, ma mère, dit madame Saillard, et tu me le réciteras matin et soir. Oui, elle est bien troussée cette phrase-là! Êtes-vous heureux d'être aussi savant, M. Gaudron! Voilà ce que c'est que d'étudier dans les séminaires, on apprend à parler à Dieu et à ses saints.

— Et bon, lui dit Baudoyer en lui serrant les mains. Est-ce vous qui avez rédigé?... demanda-t-il en montrant le journal.

— Non, répondit Gaudron; il est du secrétaire de Son Éminence, un jeune abbé qui m'a de grandes obligations : j'ai payé sa pension au séminaire.

—Un bienfait a toujours sa récompense, dit Baudoyer.

Pendant que ces quatre personnes s'attablaient pour faire leur boston, Élisabeth et son oncle Mitral atteignaient le café Thémis. Ils s'étaient entretenus en chemin de l'affaire que le tact d'Élisabeth lui avait indiquée comme le plus puissant levier pour forcer le cabinet ministériel. Mais l'oncle Mitral, huissier fort en chicane, surtout en expédients et précautions judiciaires, regarda l'honneur de sa famille comme intéressé au triomphe de son neveu. Son avarice lui faisait sonder le coffre-fort de Gigonnet, et il savait que cette succession revenait à son neveu Baudoyer; il lui voulait donc une position en harmonie avec la fortune des Baudoyer, des Saillard, de Gigonnet et avec la sienne, qui reviendraient toutes à la petite Baudoyer. A quoi ne devait pas prétendre une fille dont la fortune irait à plus de cent mille livres de rente! Il avait adopté les idées de sa nièce et les avait étendues. Aussi avait-il accéléré le départ de Falleix en lui expliquant comment on allait vite en poste. Puis il avait réfléchi pendant son dîner sur la courbure qu'il convenait d'imprimer au ressort inventé par Élisabeth. En arrivant, il lui dit que lui seul pouvait arranger l'affaire avec Gigonnet, et la fit rester dans le fiacre, à la porte du café, afin qu'elle n'intervînt qu'en temps et lieu. A travers les vitres, Élisabeth aperçut les deux figures de Gobseck et de son oncle Bidault qui se détachaient sur le fond jaune vif des boiseries de ce vieux café, comme deux têtes de camées, froides et impassibles dans l'attitude que le graveur leur a données. Ils étaient entourés de vieux visages où le vingt-cinq pour cent d'escompte semblait écrit dans les rides circulaires qui partaient du nez et retroussaient des pommettes glacées : ces physionomies s'animèrent à l'aspect de Mitral, et les yeux brillèrent d'une curiosité tigresque.

— Hé, hé, c'est le papa Mitral! s'écria un vieillard qui faisait l'escompte de la librairie, un vieux singe qui se connaît en grimaces.

— Et vous, vous êtes un vieux corbeau qui se connaît en cadavres.

—Hé, hé, pas mal, dit le sévère Gobseck.

— Que venez-vous faire ici, mon fils? venez-vous saisir notre ami Palma? lui demanda Gigonnet en lui montrant un escompteur qui avait une trogne de vieux portier.

— Votre petite-nièce Élisabeth est là, papa Gigonnet, lui dit Mitral à l'oreille.

— Quoi, des malheurs?... dit Bidault en fronçant les sourcils et prenant un air tendre comme celui du bourreau quand il s'apprête à officier. Son nez si rouge perdit un peu de sa couleur.

— Eh bien! ce serait des malheurs, n'aideriez-vous pas la fille de votre petite Saillard qui vous tricote vos bas depuis trente ans?

— S'il y avait des garanties, je ne dis pas! Il y a du Falleix là dedans, il fait autant d'affaires que les Boigue, avec quoi? avec son intelligence, n'est-ce pas? Enfin Saillard n'est pas un enfant, et puis ça ne me regarde pas, moi, les malheurs de mes proches. J'ai pour principe de ne jamais me laisser aller ni avec mes amis, ni avec mes parents, car on ne peut périr que par les endroits faibles. Adressez-vous à Gobseck, il est doux.

Les escompteurs applaudirent à cette doctrine par un mouvement de leurs têtes métalliques; et qui les eût vus, aurait cru entendre les cris de machines mal graissées.

— Allons, Gigonnet, un peu de tendresse, lui dit Gobseck en lui lançant un regard ironique. On t'a tricoté des bas pendant trente ans, ça vaut quelque chose.

— Vous êtes entre vous, dit Mitral, on peut parler. Je suis amené par une bonne affaire...

— Pourquoi venez-vous donc à nous, si elle est bonne? dit aigrement Gigonnet en interrompant Mitral.

— Un gars qui était gentilhomme de la chambre,

un vieux... son nom?... La Billardière est mort.

— On le sait, dit Gobseck, et votre neveu donne des ostensoirs aux églises! Voilà le journal.

— Il n'est pas si bête que de les donner, il les vend, papa Gobseck, reprit Mitral avec orgueil. Il s'agit d'avoir la place de M. de La Billardière, et pour y arriver, il est nécessaire de saisir...

— *Saisir*, toujours huissier, dit Palma en frappant amicalement sur l'épaule de Mitral. J'aime cela, moi!

— De saisir, reprit Mitral, le sieur Chardin des Lupeaulx entre nos griffes. Or, Élisabeth en a trouvé le moyen, et il est...

— Élisabeth, s'écria Gigonnet en interrompant encore. Chère petite créature, elle tient de son grand-père, de mon pauvre frère! Bidault n'avait pas son pareil! Ah! si vous l'aviez vu aux ventes de vieux meubles! Quel tact! quel fil! Que veut-elle?

— Tiens, tiens, dit Mitral, vous retrouvez bien vite vos entrailles, papa Gigonnet. Ce phénomène doit avoir ses causes.

— Enfant! dit Gobseck à Gigonnet. Toujours trop vif!

— Allons, Gobseck et Gigonnet, mes maîtres, vous avez besoin de des Lupeaulx; vous vous souvenez de l'avoir plumé, vous avez peur qu'il ne vous redemande un peu de son duvet.

— Disons-lui l'affaire, reprit Gobseck en s'adressant à Gigonnet; Mitral est des nôtres, il ne voudrait pas faire un mauvais trait à ses anciennes pratiques. Eh bien, Mitral, nous venons, entre nous trois (*il regarde si personne n'écoute*), d'acheter des créances contestées et qui sont en liquidation.

— Que pouvez-vous sacrifier?

— Rien, dit Gobseck. On ne nous sait pas là. Dutillet est notre prête-nom, lui et ses hommes.

— Écoutez-moi, Gigonnet? dit Mitral, car il fait froid et votre petite-nièce attend. Vous me comprendrez en trois mots. Il faut envoyer entre vous deux, sans intérêt, cent cinquante mille francs à Falleix qui maintenant brûle la route à trente lieues de Paris, avec un courrier en avant : il se rend à la magnifique terre des Lupeaulx. Il connaît le pays, il va acheter autour de la bicoque du secrétaire général, pour lesdits cent cinquante mille francs, d'excellentes terres qui vaudront toujours bien leur prix. On a neuf jours pour l'enregistrement des actes notariés, ne perdez pas ceci de vue. Avec cette petite augmentation, la terre des Lupeaulx payera plus de mille francs d'impôts. *Ergo*, des Lupeaulx devient électeur du grand collége, éligible, comte et tout ce qu'il voudra! Vous savez quel est le député qui s'est coulé? (*Assentiment général.*) Des Lupeaulx se couperait une jambe pour être député. Mais pour avoir, en son nom, les contrats que nous lui montrerons, en les hypothéquant, bien entendu, de notre prêt avec subrogation dans les droits des vendeurs... Ah! ah! vous y êtes?... Il nous faut d'abord la place pour Baudoyer. Après, nous vous le repasserons! Falleix reste au pays et prépare la matière électorale; ainsi vous couchez des Lupeaulx en joue par Falleix pendant tout le temps de l'élection, une élection d'arrondissement où les amis de Falleix font la majorité. Y a-t-il du Falleix là-dedans, papa Gigonnet?

— Il y a aussi du Mitral, reprit l'homme aux cadavres. C'est bien joué.

— C'est fait, dit Gigonnet. Pas vrai, Gobseck? Falleix nous signera des contre-valeurs, et mettra l'hypothèque en son nom; j'irai voir des Lupeaulx en temps utile.

— Et nous, dit Gobseck, nous sommes volés! Quelle école!

— Quoi, papa? dit Mitral. Je voudrais bien connaître le voleur.

— Hé! nous ne pouvons être volés que par nous-mêmes. Nous avons cru bien faire en achetant les créances sur des Lupeaulx à trente-cinq pour cent de remise.

— Vous les hypothéquerez sur sa terre et vous le tiendrez encore par les intérêts! répondit Mitral.

— Juste, dit Gobseck.

Après avoir échangé un fin regard avec Gobseck et Palma, Bidault dit Gigonnet vint à la porte du café, se fit ouvrir le fiacre.

— Élisabeth, va ton train, ma fille, lui dit-il. Nous tenons ton homme, mais ne néglige pas les accessoires; c'est bien commencé, rusée! Achève, tu as l'estime de ton oncle!... Et il lui frappa gaiement dans la main.

— Mais, dit Mitral, le *père aux cadavres* peut nous donner un coup de main, en allant ce soir à la boutique de son journal y faire saisir la balle au bond, et rempoigner l'article ministériel. Va toute seule, ma petite, je ne veux pas le lâcher.

— Demain les fonds partiront à leur destination, par un mot au receveur général; nous avons entre nous ici pour cent mille écus de son papier, dit Gobseck à Mitral quand l'huissier vint parler à l'escompteur.

Le lendemain, les nombreux abonnés d'un journal libéral lurent dans les premiers Paris un article entre filets, inséré d'autorité par celui des personnages du café Thémis qui faisait l'escompte de la librairie, de l'imprimerie, de la papeterie, et auquel certains rédacteurs et propriétaires du journal ne pouvaient rien refuser. Voici l'article.

« Hier un journal ministériel indiquait évidem-

« ment comme successeur du baron de La Billardière « M. Baudoyer, un des citoyens les plus recommandables d'un quartier populeux où sa bienfaisance n'est pas moins connue que la piété sur laquelle appuie tant la feuille ministérielle ; elle « aurait pu parler de ses talents ! Mais a-t-elle songé « qu'en vantant l'antiquité bourgeoise de M. Baudoyer, qui certes est une noblesse tout comme une « autre, elle indiquait la cause de l'exclusion vraisemblable de son candidat ? Perfidie gratuite ! La « bonne dame caresse celui qu'elle tue, suivant son « habitude. Nommer M. Baudoyer, ce serait rendre « hommage aux vertus et aux talents des classes « moyennes dont nous serons toujours les avocats, « quoique nous voyions notre cause souvent perdue. « Cette nomination serait un acte de justice et de « bonne politique, le ministère ne se le permettra « pas. La feuille religieuse a, cette fois, plus d'esprit que ses patrons. On la grondera. »

Le lendemain matin, vendredi, jour de dîner chez madame Rabourdin, que des Lupeaulx avait laissée à minuit éblouissante de beauté sur l'escalier des Bouffons donnant le bras à madame Firmiani, le vieux roué se réveilla, ses idées de vengeance calmées ou plutôt rafraîchies : il était plein du dernier regard échangé avec madame Rabourdin.

— Je m'assurerai Rabourdin en lui pardonnant d'abord, et je le rattraperai plus tard. Pour le moment, s'il n'avait pas sa place, il faudrait renoncer à une femme qui peut devenir un des plus précieux instruments d'une haute fortune politique ; elle comprend tout, ne recule devant aucune idée ; et puis, je ne saurais pas avant le ministre quel plan d'administration a conçu Rabourdin ! Allons, cher des Lupeaulx, il s'agit de tout vaincre pour elle. Vous avez eu beau faire la grimace, madame la comtesse, vous l'inviterez à votre première soirée intime.

Des Lupeaulx était un de ces hommes qui, pour satisfaire une passion, savent mettre leur vengeance dans un coin de leur cœur. Ainsi son parti fut pris, il résolut de faire nommer Rabourdin.

—Je vous prouverai, cher chef, que je mérite une belle place dans votre bagne diplomatique, se dit-il en s'asseyant dans son cabinet et décachetant les journaux.

Il savait trop bien, à cinq heures, ce que devait contenir la feuille ministérielle, pour s'amuser à la lire ; mais il l'ouvrit pour regarder l'article de La Billardière, en pensant à l'embarras dans lequel Dubruel l'avait mis, en lui apportant la railleuse rédaction de Bixiou. Il ne put s'empêcher de rire en relisant la biographie de feu le comte de Fontaine, mort quelques jours auparavant, et qu'il avait réimprimée pour La Billardière, quand tout à coup ses yeux furent éblouis par le nom de Baudoyer. Il lut avec fureur le spécieux article qui engageait le ministère. Il sonna vivement et fit demander Dutocq pour l'envoyer au journal. Quel fut son étonnement en lisant la réponse de l'opposition ! car par hasard ce fut la feuille libérale qui lui vint la première sous la main. La chose était sérieuse. Il connaissait cette partie, et le maître qui brouillait ses cartes lui parut un Grec de la première force. Disposer avec cette habileté de deux journaux opposés, à l'instant, dans la même soirée, et commencer le combat à dix jours de la nomination ! Il reconnut la plume du rédacteur libéral, et se promit de le questionner le soir à l'Opéra. Dutocq parut.

— Lisez, lui dit des Lupeaulx en lui tendant les deux journaux et continuant à parcourir les autres feuilles pour savoir si Baudoyer y avait remué quelque autre corde. — Allez savoir qui s'est avisé de compromettre ainsi le ministère.

— Ce n'est toujours pas M. Baudoyer, répondit Dutocq, il n'a pas quitté son bureau hier. Je n'ai pas besoin d'aller au journal. En y apportant votre article hier, j'ai vu l'abbé qui s'est présenté muni d'une lettre de la grande aumônerie, et devant laquelle vous eussiez plié vous-même.

— Dutocq, vous en voulez à M. Rabourdin, et ce n'est pas bien, car il a deux fois empêché votre destitution. Mais nous ne sommes pas maîtres de nos sentiments : on peut haïr son bienfaiteur. Seulement, sachez que si vous vous permettez contre lui la moindre traîtrise, avant que je vous aie donné le mot d'ordre, ce sera votre perte, vous me compterez comme votre ennemi. Quant au journal de mon ami, que la grande aumônerie lui prenne notre nombre d'abonnements, si elle veut s'en servir exclusivement. Nous sommes à la fin de l'année, la question de l'abonnement sera bientôt discutée, et nous nous entendrons ! Quant à la place de La Billardière, il y a un moyen d'en finir, c'est d'y nommer aujourd'hui même.

— Messieurs, dit Dutocq en rentrant au bureau et s'adressant à ses collègues, je ne sais pas si Bixiou a le don de lire dans l'avenir, mais si vous n'avez pas lu le journal ministériel, je vous engage à y étudier l'article Baudoyer ; puis, comme M. Fleury a la feuille de l'opposition, vous pourrez en voir la fin. Certes M. Rabourdin a du talent ; mais un homme qui, par le temps qui court, donne aux églises des ostensoirs de six mille francs, a diablement de talent aussi.

Bixiou (*entrant*). Que dites-vous de *la première aux Corinthiens* contenue dans notre journal religieux, et de l'*Épître aux ministres* qui est dans le journal libéral ? Comment va M. Rabourdin, Dubruel ?

Dubruel (*arrivant*). Je ne sais pas. (*Il emmène Bixiou dans son cabinet et lui dit à voix basse.*) Mon cher, votre manière d'aider les gens ressemble aux

façons du bourreau qui vous met les pieds sur les épaules pour vous plus promptement casser le cou. Vous m'avez fait avoir une chasse de des Lupeaulx que ma bêtise m'a méritée. Il était joli l'article sur La Billardière. Je n'oublierai pas ce trait-là. La première phrase semblait dire au Roi : *Il faut mourir.* Celle sur Quiberon signifiait clairement que le Roi était un... Enfin tout était ironique.

Bixiou (*se mettant à rire*). Tiens, vous vous fâchez ! On ne peut donc plus *blaguer ?*

Dubruel. Blaguer ! blaguer ! Quand vous voudrez être sous-chef, on vous répondra par des blagues, mon cher.

Bixiou. Sommes-nous fâchés ?

Dubruel. Oui.

Bixiou. Eh bien ! tant pis pour vous.

Dubruel (*songeur et inquiet*). Pardonneriez-vous cela, vous ?

Bixiou (*câlin*). A un ami ? je crois bien. (*On entend la voix de Fleury.*) Voilà Fleury qui maudit Baudoyer. Hein ! est-ce bien joué ? Baudoyer aura la place. (*Confidentiellement.*) Après tout, tant mieux. Dubruel, suivez bien les conséquences. Rabourdin serait un lâche de rester sous Baudoyer, il donnera sa démission et ça nous fera deux places. Vous serez chef, et vous me prendrez avec vous comme sous-chef. Nous ferons des vaudevilles ensemble, et je vous piocherai la besogne au bureau.

Dubruel (*souriant*). Tiens, je ne songeais pas à cela. Pauvre Rabourdin ! ça me ferait de la peine, cependant.

Bixiou. Ah ! voilà comment vous l'aimez ? (*Changeant de ton.*) Eh bien, je ne le plains pas non plus. Après tout, il est riche ; sa femme donne des soirées, elle est jolie. Un homme qui a une belle femme peut tout ce qu'il veut. Allons, mon bon Dubruel, adieu, sans rancune ! (*Il sort de son bureau.*) Adieu, messieurs. Ne vous disais-je pas hier qu'un homme qui n'avait que des vertus et du talent était bien pauvre ?

Fleury. Vous êtes riche, vous !

Bixiou. Pas mal, cher Cincinnatus ! Mais vous me donnerez à dîner au *Rocher de Cancale.*

Poiret. Il m'est toujours impossible de le comprendre.

Phellion (*d'un air élégiaque*). M. Rabourdin lit si rarement les journaux, qu'il serait peut-être utile de les lui porter en nous en privant momentanément. (*Fleury lui tend son journal, Vimeux celui du bureau ; il prend les journaux et sort.*)

En ce moment, des Lupeaulx, qui descendait pour déjeuner avec le ministre, se demandait si, avant d'employer la fine fleur de sa science pour le mari, la prudence ne commandait pas de sonder le cœur de la femme, afin de savoir s'il serait récompensé de son dévouement. Il se tâtait le peu de cœur qu'il avait lorsque, sur l'escalier, il rencontra son avoué, qui lui dit en souriant : « — Deux mots, monseigneur ? » avec cette familiarité des gens qui se savent indispensables.

— Quoi, mon cher Brocq ? fit l'homme politique. Que m'arrive-t-il ? Ils se fâchent ces messieurs, et ne savent pas faire comme moi : attendre !

— J'accours vous prévenir que toutes vos créances sont entre les mains des sieurs Gobseck et Gigonnet, sous les noms d'un sieur Palma et d'un sieur Brasquet.

— Des hommes à qui j'ai fait gagner des sommes immenses !

— Vous aurez quittance, lui dit l'avoué à l'oreille. Gigonnet s'appelle Bidault, il est l'oncle de Saillard votre caissier, et Saillard est le beau-père d'un certain Baudoyer qui a des droits à la place vacante dans votre ministère. Voyez. Je ne vous retiens pas, j'ai dû vous prévenir.

— Merci, fit des Lupeaulx en saluant l'avoué d'un air fin.

Voilà de ces sacrifices immenses ! se dit-il. Il est impossible d'en parler à une femme, pensa-t-il. Vaut-elle la quittance de toutes mes dettes ? J'irai la voir ce matin.

Ainsi la belle madame Rabourdin allait être dans quelques heures l'arbitre des destinées de son mari sans qu'aucune puissance pût la prévenir de l'importance de ses réponses, sans qu'aucun signal l'avertît de composer son maintien et sa voix. Et, par malheur, elle se croyait sûre du succès, elle ne savait pas Rabourdin miné de toutes parts par le travail sourd des tarets.

— Eh bien ! monseigneur, dit des Lupeaulx en entrant dans le petit salon où l'on déjeunait, avez-vous lu les articles sur Baudoyer ?

— Pour l'amour de Dieu, mon cher, répondit le ministre, laissons les affaires dans ce moment-ci. On m'a cassé la tête, hier, de cet ostensoir. Pour sauver Rabourdin, il faudra faire de sa nomination une affaire de conseil, si je ne veux pas avoir la main forcée. C'est à dégoûter des affaires.

— Voulez-vous me livrer la conduite de ce vaudeville, et ne pas vous en occuper ? je vous égayerai tous les matins par le récit de la partie d'échecs que je jouerai contre la grande aumônerie.

— Eh bien ! lui dit le ministre ; faites le travail avec le chef du personnel. Savez-vous que rien n'est plus propre à frapper l'esprit du roi que les raisons contenues dans le journal de l'opposition ? Menez donc un ministère avec des Baudoyer !

— Un imbécile dévot, reprit des Lupeaulx, et incapable comme...

— Comme La Billardière, dit le ministre.

— La Billardière avait au moins les manières du

gentilhomme ordinaire de la chambre, reprit des Lupeaulx. Madame, dit-il, en s'adressant à la comtesse, il y a maintenant nécessité d'inviter madame Rabourdin à votre première soirée intime. Je vous ferai observer qu'elle a pour amie madame Firmiani; elles étaient ensemble hier aux Italiens, et je l'ai connue chez madame Firmiani. D'ailleurs, vous verrez si elle est de nature à compromettre un salon.

— Invitez-la, ma chère, dit le ministre, et parlons d'autre chose.

— Elle est donc dans mes griffes! dit des Lupeaulx en remontant chez lui pour faire une toilette du matin.

TROISIÈME PARTIE.

A QUI LA PLACE.

I.

SCÈNE DE MÉNAGE.

Les ménages parisiens sont dévorés par le besoin de se mettre en harmonie avec le luxe qui les environne de toutes parts, aussi en est-il peu qui aient la sagesse de conformer leur situation extérieure à leur budget intérieur. Mais ce vice tient peut-être à un patriotisme tout français et qui a pour but de conserver à la France sa suprématie en fait de costume. La France règne par le vêtement sur toute l'Europe, et chacun sent la nécessité de garder un sceptre commercial qui fait de la mode en France ce qu'est la marine en Angleterre. Cette patriotique fureur qui porte à tout sacrifier *au paroistre,* comme disait d'Aubigné sous Henri IV, est cause de travaux secrets et immenses qui prennent toute la matinée des femmes parisiennes, quand elles veulent, ainsi que le voulait madame Rabourdin, obtenir avec douze mille livres de rente le train que beaucoup de riches ne se donnent pas avec trente mille.

Ainsi, les vendredis, jours de dîner, madame Rabourdin aidait la femme de chambre à faire les appartements; car la cuisinière allait de bonne heure à la Halle, et le domestique nettoyait l'argenterie, façonnait les serviettes, brossait les cristaux. Le malavisé qui, par une distraction de la portière, serait monté vers onze heures ou midi chez madame Rabourdin, l'eût trouvée, au milieu du désordre le moins pittoresque, en robe de chambre, les pieds dans de vieilles pantoufles, mal coiffée, arrangeant elle-même ses lampes, disposant elle-même ses jardinières ou se cuisinant à la hâte un déjeuner peu poétique. Le visiteur à qui les mystères de la vie parisienne auraient été inconnus eût certes appris à ne pas mettre le pied dans les coulisses du théâtre. Bientôt signalé comme un homme capable des plus grandes noirceurs, la femme surprise dans ses mystères du matin aurait parlé de sa bêtise et de son indiscrétion de manière à le ruiner. La Parisienne, si indulgente pour les curiosités qui lui profitent, est implacable pour celles qui lui font perdre ses prestiges. Aussi une pareille invasion domiciliaire n'est-elle pas, comme dit la police correctionnelle, une attaque à la pudeur, mais un vol avec effraction, le vol de ce qu'il y a de plus précieux, *le crédit!* Une femme se laisse volontiers surprendre peu vêtue, les cheveux tombants; quand tous ses cheveux sont à elle, elle y gagne; mais elle ne veut pas se laisser voir faisant elle-même son appartement, elle y perd *son paroistre.*

Madame Rabourdin était dans tous les apprêts de son vendredi, au milieu des provisions pêchées par sa cuisinière dans l'océan de la Halle, alors que M. des Lupeaulx se rendait sournoisement chez elle. Certes, il était bien le dernier que la belle Rabourdin attendait. Aussi, en entendant craquer ses bottes sur le palier, s'écria-t-elle: — Déjà le coiffeur!

Exclamation aussi peu agréable pour des Lupeaulx que la vue de des Lupeaulx le fut pour elle. Elle se sauva dans sa chambre à coucher où régnait un effroyable gâchis de meubles qui ne veulent pas être vus, de choses hétérogènes en fait d'élégance, un vrai mardi-gras domestique. L'effronté des Lupeaulx la suivit, tant il la trouva piquante dans son déshabillé. Ses yeux avaient je ne sais quoi d'alléchant! la chair, vue par un hiatus de camisole, semblait mille fois plus attrayante que quand elle se bombait gracieusement depuis la ligne circulaire tracée sur le dos par le surjet du velours, jusqu'aux rondeurs fuyantes du plus joli col de cygne où jamais un amant ait posé son baiser avant le bal. L'œil errant sur une femme parée qui montre une magnifique poitrine croit voir le dessert monté de quelque beau dîner; mais le regard qui se coule entre l'étoffe froissée par le sommeil embrasse des coins friands, et s'en régale comme on dévore un fruit volé qui rougit entre deux feuilles, sur l'espalier.

— Attendez, attendez! cria-t-elle en verrouillant son désordre, et sonnant Thérèse, sa fille, la cuisinière, le domestique, implorant un châle et souhaitant le coup de sifflet du machiniste à l'Opéra.

Et le coup de sifflet partit. Et en un tour de main, autre phénomène! la chambre prit un air de matin fort piquant en harmonie avec une toilette subite-

ment combinée, pour la plus grande gloire de cette femme évidemment supérieure en ceci.

— Vous, dit-elle! Et à cette heure! Que se passe-t-il donc?

— Les choses les plus graves du monde, répondit des Lupeaulx. Il s'agit aujourd'hui de bien nous comprendre.

Célestine regarda cet homme à travers ses lunettes et comprit.

— Mon principal vice, répondit-elle, est d'être prodigieusement fantasque, ainsi je ne mêle pas mes affections à la politique; parlons politique, affaires, et nous verrons après. Ce n'est pas, d'ailleurs, une fantaisie, mais une conséquence de mon goût d'artiste qui me défend de faire hurler les couleurs, d'allier des choses disparates, et m'ordonne d'éviter les dissonances. Nous avons notre politique aussi!

Déjà le son de la voix, la gentillesse des manières avaient produit leur effet et métamorphosé la brutalité du secrétaire général en courtoisie sentimentale. Elle l'avait rappelé à ses obligations d'amant. Une jolie femme habile se fait comme une atmosphère où les nerfs se détendent, où les sentiments s'adoucissent.

— Vous ignorez ce qui se passe, reprit brutalement des Lupeaulx, car il tenait à se monter brutal. Lisez!

Et il offrit à la gracieuse Rabourdin les deux journaux où il avait entouré chaque article en encre rouge.

En lisant, le châle se décroisa sans que Célestine s'en aperçût ou par l'effet d'une volonté bien déguisée. Des Lupeaulx ne garda pas plus qu'elle son sang froid, car il était à l'âge où la force des fantaisies est en raison de leur rapidité.

— Comment, dit-elle, mais c'est affreux! Qu'est-ce que ce Baudoyer?

— Un baudet, fit des Lupeaulx. Mais vous le voyez! il porte des reliques, et arrivera conduit par la main habile qui tient la bride.

Le souvenir de ses dettes passa devant les yeux de madame Rabourdin, et l'éblouit comme si elle eût vu deux éclairs consécutifs. Ses oreilles tintèrent à coups redoublés sous la pression du sang qui battait dans ses artères; elle resta tout hébétée, regardant une patère sans la voir.

— Mais vous nous êtes fidèle! dit-elle à des Lupeaulx en le regardant de manière à se l'attacher.

— C'est selon, fit-il en répondant à son regard par un coup d'œil inquisitif qui fit rougir le blanc des yeux de cette pauvre femme.

— S'il vous faut des arrhes, vous perdriez tout le prix, dit-elle en riant. Je vous faisais plus grand que vous ne l'êtes. Et vous, vous me croyez bien petite, bien pensionnaire.

— Vous ne m'avez pas compris, reprit-il d'un air fin. Je voulais dire que je ne pouvais pas servir un homme qui joue contre moi, comme l'Étourdi contre Mascarille.

— Que signifie ceci?

— Voici ce qui vous prouvera que je suis grand.

Et il présenta à madame Rabourdin l'état volé par Dutocq, en le lui offrant à l'endroit où son mari l'avait analysé si savamment.

— Lisez!

Célestine reconnut l'écriture, lut, et pâlit sous ce coup d'assommoir.

— Toutes les administrations y sont, dit des Lupeaulx.

— Mais heureusement, dit-elle, vous seul possédez ce travail que je ne puis m'expliquer.

— Celui qui l'a volé n'est pas si niais que de ne pas en avoir un double, il est trop menteur pour l'avouer et trop intelligent dans son métier pour le livrer; je n'ai même pas tenté d'en parler.

— Qui est-ce?

— Votre commis principal.

— Dutocq! On n'est jamais puni que de ses bienfaits! Mais, reprit-elle, c'est un chien qui veut un os.

— Savez-vous ce qu'on veut m'offrir à moi, pauvre diable de secrétaire général?

— Quoi?

— Je dois trente et quelques malheureux mille francs, vous allez prendre une bien méchante opinion de moi en sachant que je ne dois pas davantage; mais enfin en cela je suis petit! Eh bien, l'oncle de Baudoyer vient d'acheter mes créances et sans doute se dispose à m'en rendre les titres.

— Mais c'est infernal, tout cela.

— Du tout, c'est monarchique et religieux, car la grande aumônerie s'en mêle...

— Que ferez-vous?

— Que m'ordonnez-vous de faire? dit-il avec une grâce adorable en lui tendant la main.

Célestine ne le trouva plus ni laid, ni vieux, ni poudré à frimas, ni secrétaire général, ni quoi que ce soit d'immonde; mais elle ne lui donna pas la main : le soir dans son salon elle la lui aurait laissé prendre cent fois; mais le matin et seule, le geste constituait une promesse un peu trop positive, et pouvait mener loin.

— Et l'on dit que les hommes d'État n'ont pas de cœur! s'écria-t-elle en voulant compenser la dureté du refus par la grâce de la parole. Cela m'effrayait, ajouta-t-elle en prenant l'air le plus innocent du monde.

— Quelle calomnie! répondit des Lupeaulx; un des plus immobiles diplomates et qui garde le pouvoir depuis qu'il est né, vient d'épouser la fille d'une actrice, et de la faire recevoir à la cour la plus ferrée sur les quartiers de noblesse?

— Et vous nous soutiendrez.

— Je fais le travail des nominations. Mais pas de tricherie!

Elle lui tendit sa main à baiser et lui donna un petit soufflet sur la joue.

— Vous êtes à moi, dit-elle.

Des Lupeaulx admira ce mot. Le soir, à l'Opéra, le fat le raconta de cette manière : « Une femme ne voulant pas dire à un homme qu'elle était à lui, aveu qu'une femme comme il faut ne fait jamais, lui a dit : — Vous êtes à moi. Comment trouvez-vous le détour ? »

— Mais soyez mon alliée, reprit-il. Votre mari a parlé au ministre d'un plan d'administration auquel se rattache l'état dans lequel je suis si bien traité; sachez-le, dites-le-moi ce soir.

— Ce sera fait, dit-elle sans voir grande importance à ce qui avait amené des Lupeaulx chez elle.

— Madame, le coiffeur.

— Il s'est bien fait attendre, pensa Célestine. Je ne sais pas comment je m'en serais tirée, s'il avait tardé.

— Vous ne savez pas jusqu'où va mon dévouement, lui dit des Lupeaulx en se levant. Vous serez invitée à la première soirée particulière de la femme du ministre...

— Ah, vous êtes un ange, dit-elle. Et je vois maintenant combien vous m'aimez : vous m'aimez avec intelligence.

— Ce soir, chère enfant, reprit-il, j'irai savoir à l'Opéra quels sont les diables qui conspirent pour Baudoyer, et nous mesurerons nos griffes.

— Oui, mais vous dînez ici, n'est-ce pas? j'ai fait trouver les choses que vous aimez.

— Tout cela cependant ressemble tant à l'amour, qu'il serait doux d'être longtemps trompé ainsi ! se dit des Lupeaulx en descendant les escaliers. Mais si elle se moque de moi, je le saurai ! Je lui prépare le plus habile de tous les piéges avant la signature, afin de pouvoir lire dans son cœur. Mes petites chattes, nous vous connaissons! car, après tout, les femmes sont tout ce que nous sommes! Vingt-huit ans et vertueuse, et ici, rue Duphot! c'est un bonheur bien rare, qui vaut la peine d'être cultivé.

Le papillon éligible sautillait par les escaliers.

— Mon Dieu, cet homme-là, sans ses lunettes, poudré, doit être bien drôle en robe de chambre, se disait Célestine. Il a le harpon dans le dos, et me remorque enfin là où je voulais aller, chez le ministre. Il a joué son rôle dans ma comédie.

Quand, à cinq heures, Rabourdin rentra pour s'habiller, sa femme vint assister à sa toilette, et lui apporta cet état que, comme la pantoufle du conte des Mille et une Nuits, le pauvre homme devait rencontrer partout.

— Qui t'a remis cela? dit Rabourdin stupéfait.

— M. des Lupeaulx.

— Il est venu ! demanda Rabourdin en jetant à sa femme un de ces regards qui certes auraient fait pâlir une coupable, mais qui trouva un front de marbre et un œil rieur.

— Et il reviendra dîner, répondit-elle. Pourquoi votre air effarouché ?

— Ma chère, dit Rabourdin, des Lupeaulx est mortellement offensé par moi; ces gens-là ne pardonnent pas, et il me caresse ! Crois-tu que je ne voie pas pourquoi ?

— Cet homme, reprit-elle, me paraît avoir un goût très-délicat; je ne puis le blâmer, car je ne sais rien de plus flatteur pour une femme que de réveiller un palais blasé. Après...

— Trêve de plaisanterie, Célestine ! Épargne un homme accablé. Je ne puis rencontrer le ministre, et mon honneur est au jeu.

— Mon Dieu, non. Dutocq aura la promesse d'une place, et tu seras nommé chef de division.

— Je te devine, chère enfant, dit Rabourdin; mais le jeu que tu joues est aussi déshonorant que la réalité. Le mensonge est le mensonge, et une honnête femme...

—Laisse-moi donc me servir des armes employées contre nous.

— Célestine, plus cet homme se verra sottement pris au piége, plus il s'acharnera sur moi.

— Et si je le renverse!

Rabourdin regarda sa femme avec étonnement.

— Je ne pense qu'à ton élévation, et il était temps, mon pauvre ami! Mais tu prends le chien de chasse pour le gibier, reprit-elle après une pause. Dans quelques jours des Lupeaulx aura très-bien accompli sa mission. Pendant que tu cherches à parler au ministre, et avant que tu ne puisses le voir, moi je lui aurai parlé. Tu as sué sang et eau pour enfanter un plan que tu me cachais, et en trois mois ta femme aura fait plus d'ouvrage que toi en six ans. Dis-moi ton beau système?

Rabourdin, tout en se faisant la barbe et après avoir obtenu de sa femme la promesse de ne pas dire un seul mot de ses travaux, en la prévenant que confier une seule idée à des Lupeaulx, c'était mettre le chat à même la jatte de lait, commença l'explication de ses travaux.

—Comment, Rabourdin, ne m'as-tu pas parlé de cela? dit Célestine en coupant la parole à son mari dès la cinquième phrase. Mais tu te serais épargné des peines inutiles. Que l'on soit aveuglé pendant un moment par une idée, je le conçois; mais pendant six ou sept ans, voilà ce que je ne conçois pas. Tu veux réduire le budget, c'est l'idée vulgaire et bourgeoise ! Mais il faudrait arriver à un budget de

deux milliards, la France serait deux fois plus grande. Un système neuf, ce serait de tout faire mouvoir par l'emprunt. Le trésor le plus pauvre est celui qui se trouve plein d'écus sans emploi ; la mission d'un ministère des finances est de jeter l'argent par les fenêtres, il lui rentre par ses caves, et tu veux lui faire entasser des trésors ! Mais il faut multiplier les emplois au lieu de les réduire. Au lieu de rembourser les rentes, il faut multiplier les rentiers. Si les Bourbons veulent régner en paix, ils doivent créer des rentiers dans les dernières bourgades, et surtout ne pas laisser les étrangers toucher des intérêts en France, car ils nous en demanderont un jour le capital ; tandis que si toute la rente est en France, ni la France ni le crédit ne périront. Voilà ce qui a sauvé l'Angleterre. Ton plan est un plan de petite bourgeoise. Un homme ambitieux n'aurait dû se présenter devant le ministère qu'en recommençant Law sans ses chances mauvaises, en expliquant la puissance du crédit, en démontrant comme quoi nous ne devons pas amortir le capital, mais les intérêts, comme font les Anglais...

— Allons, Célestine, dit Rabourdin, mêle toutes les idées ensemble, contrarie-les ; amuse-t-en comme de joujoux ! je suis habitué à cela. Mais ne critique pas un travail que tu ne connais pas encore.

— Est-ce que j'ai besoin, dit-elle, de connaître un plan dont l'esprit est d'administrer la France avec six mille employés au lieu de vingt mille ? Mais, mon ami, fût-ce un plan d'homme de génie, un roi de France se ferait détrôner en voulant l'exécuter. On soumet une aristocratie féodale en abattant quelques têtes, mais on ne soumet pas une hydre à mille pattes. Non, l'on n'écrase pas les petits, ils sont trop plats sous le pied. Et c'est avec les ministres actuels, entre nous de pauvres sires, que tu veux remuer ainsi les hommes ? Mais on remue les intérêts, et l'on ne remue pas les hommes : ils crient trop ; tandis que les écus sont muets.

— Mais, Célestine, si tu parles toujours, et si tu fais de l'esprit à côté de la question, nous ne nous entendrons jamais...

— Ah ! je comprends à quoi mène l'état où tu as classé les capacités administratives, reprit-elle sans avoir écouté son mari. Mon Dieu, mais tu as aiguisé toi-même le couperet pour te faire trancher la tête. Sainte Vierge ! pourquoi ne m'as-tu pas consultée, au moins, je t'aurais empêché d'écrire une seule ligne, ou tout au moins, si tu l'avais voulu faire, je l'aurais copiée moi-même, et elle ne serait jamais sortie d'ici... Pourquoi, mon Dieu, ne m'avoir rien dit ! Voilà les hommes ! ils sont capables de dormir auprès d'une femme en gardant un secret pendant sept ans ! Se cacher d'une pauvre femme pendant sept années, douter de son dévouement ? Horreur !

— Mais, dit Rabourdin impatienté, voici onze ans que je n'ai jamais pu discuter avec toi sans que tu me coupes la parole et sans que tu ne substitues aussitôt tes idées aux miennes... Tu ne sais rien de mon travail.

— Rien ! je sais tout !

— Dis-le-moi donc ? s'écria Rabourdin impatienté pour la première fois depuis son mariage.

— Tiens, il est six heures et demie, fais ta barbe, habille-toi, répondit-elle comme répondent toutes les femmes quand on les presse sur un point où elles doivent se taire. Je vais achever ma toilette, et nous ajournerons la discussion, car je ne veux pas être agacée le jour où je reçois. Mon Dieu, le pauvre homme ! dit-elle en sortant, travailler sept ans pour accoucher de sa mort ! Et se défier de sa femme !

Elle rentra.

— Si tu m'avais écoutée dans le temps, tu n'aurais pas intercédé pour conserver ton commis principal, et il a sans doute une copie autographiée de ce maudit état ! Adieu, homme d'esprit !

Elle vit son mari dans une si tragique attitude de douleur, qu'elle comprit avoir été trop loin, elle courut à lui, le saisit tout barbouillé de savon, et l'embrassa tendrement.

— Cher Xavier, ne te fâche pas, lui dit-elle, ce soir nous étudierons le plan, et tu parleras à ton aise, j'écouterai bien. Je ne demande pas mieux que d'être la femme de Mahomet !

Elle se mit à rire. Rabourdin ne put s'empêcher de rire aussi, car elle avait de la mousse blanche aux lèvres, et sa voix avait déployé les trésors de la plus pure et de la plus solide affection.

— Va t'habiller, mon enfant, et surtout ne dis rien à des Lupeaulx, jure-le-moi ? voilà la seule pénitence que je t'impose.

— *Impose,* dit-elle, je ne jure rien !

— Allons, Célestine, j'ai dit en riant une chose sérieuse.

— Ce soir, répondit-elle, ton secrétaire général saura que nous avons à combattre ; et moi, je sais qui attaquer.

— Qui ? dit Rabourdin.

— Le ministre, répondit-elle en se grandissant de deux pieds.

Malgré la grâce amoureuse de sa chère Célestine, Rabourdin, en s'habillant, ne put empêcher quelques douloureuses pensées d'obscurcir son front.

— Quand saura-t-elle m'apprécier ? se disait-il. Elle n'a pas même compris qu'elle seule était la cause de tout ce travail ! Quel brise-raison, et quelle intelligence ! Si je ne m'étais pas marié, je serais déjà bien haut et bien riche ! J'aurais économisé cinq mille francs par an sur mes appointements. En les employant bien, j'aurais aujourd'hui

dix mille livres de rente en dehors de ma place, je serais garçon et j'aurais la chance de devenir par un mariage... Oui, reprit-il en s'interrompant, mais j'ai Célestine et mes deux enfants.

Il se rejeta sur son bonheur. Dans le plus heureux ménage, il y a toujours des moments de regret. Il vint au salon et contempla son appartement.

— Il n'y a pas dans Paris deux femmes qui s'entendent à la vie comme elle. Avec douze mille livres de rente faire tout cela! dit-il en regardant les jardinières pleines de fleurs, et songeant aux jouissances de vanité que le monde allait lui donner. Elle était faite pour être la femme d'un ministre. Quand je pense que celle du mien ne lui sert à rien : elle a l'air d'une bonne grosse bourgeoise, et quand elle se trouve au château, dans les salons...

Il se pinça les lèvres. Les hommes très-occupés ont des idées si fausses en ménage, qu'on peut également leur faire croire qu'avec cent mille francs on n'a rien, et qu'avec douze mille francs on a tout. Quoique très-impatiemment attendu, malgré les flatteries préparées pour ses appétits de gourmet émérite, des Lupeaulx ne vint pas dîner, il ne se montra que très-tard dans la soirée, à minuit, heure à laquelle la causerie devient, dans tous les salons, plus intime et confidentielle. Andoche Finot le journaliste était resté.

— Je sais tout, dit des Lupeaulx quand il fut bien assis sur la causeuse au coin du feu, sa tasse de thé à la main, madame Rabourdin debout devant lui, tenant une assiette pleine de sandwiches et de tranches d'un gâteau bien justement nommé *gâteau de plomb*. Finot, mon cher et spirituel ami, vous pourrez rendre service à notre gracieuse reine en lâchant quelques chiens après des hommes dont nous causerons. Vous avez contre vous, dit-il à M. Rabourdin, en baissant la voix pour n'être entendu que des trois personnes auxquelles il s'adressait, des usuriers et le clergé, l'argent et l'Église. L'article du journal libéral a été demandé par un vieil escompteur à qui l'on avait des obligations, mais le petit bonhomme qui l'a fait s'en soucie peu. La rédaction en chef de ce journal change dans trois jours, et nous reviendrons là-dessus. L'opposition royaliste, car nous avons, grâce à M. de Châteaubriand, une opposition royaliste, c'est-à-dire qu'il y a des royalistes qui passent aux libéraux, mais ne faisons pas de haute politique : ces assassins de Charles X m'ont promis leur appui, en mettant votre nomination pour prix à leur approbation de la loi proposée par le ministre. Toutes mes batteries sont dressées. Si l'on nous impose Baudoyer, nous dirons : « Tel et tel journal, et messieurs *tels et tels* attaqueront votre projet favori; ainsi toute la presse sera contre (car les journaux ministériels que je tiens seront muets et mous, ils n'auront pas de peine à l'être, ils le sont assez, n'est-ce pas, Finot?). Nommez Rabourdin, et vous aurez l'opinion pour vous. » Pauvres Bonifaces de gens de province qui se carrent dans leurs fauteuils au coin du feu, très-heureux de l'indépendance des organes de l'opinion, ah! ah!

— Hi, hi, hi! fit Andoche Finot.

— Ainsi, soyez tranquille, dit des Lupeaulx. J'ai tout arrangé ce soir. La grande aumônerie pliera.

— J'aurais mieux aimé perdre tout espoir et vous avoir à dîner, lui dit Célestine à l'oreille en le regardant d'un air fâché.

— Voici qui m'obtiendra ma grâce, reprit-il en lui remettant une invitation pour la soirée de mardi.

Elle l'ouvrit, et le plaisir le plus rouge anima ses traits. Aucune jouissance ne peut se comparer à celle de la vanité triomphante.

— Vous savez ce qu'est la soirée du mardi, reprit des Lupeaulx en prenant un air mystérieux; c'est dans notre ministère comme le Petit-Château à la cour. Vous serez au cœur du pouvoir! Il y aura la comtesse, qui est toujours en faveur malgré la mort de Louis XVIII, son cher vicomte, la petite madame Walsham, la marquise d'Espard, votre chère Firmiani, que j'ai priée afin que vous trouviez un appui dans le cas où les femmes vous *blackboleraient*. Je veux vous voir au milieu de ce monde-là.

Célestine hochait la tête comme un *pur sang* avant la course, et relisait l'invitation comme Baudoyer et Saillard avaient relu leurs articles dans les journaux, sans pouvoir s'en rassasier.

— Là d'abord, et un jour aux Tuileries, dit-elle à des Lupeaulx.

Des Lupeaulx fut effrayé du mot et de l'attitude, tant ils exprimaient d'ambition et de sécurité.

— Ne serais-je qu'un marche-pied? se dit-il.

Il se leva, s'en alla dans la chambre à coucher de madame Rabourdin, et y fut suivi par elle, car elle avait compris à un geste du secrétaire général qu'il voulait lui parler en secret.

— Hé bien! le plan? dit-il.

— Bah! des bêtises d'honnête homme! Il veut supprimer quinze mille employés et n'en garder que cinq ou six mille, vous n'avez pas idée d'une monstruosité pareille, je vous ferai lire son mémoire quand la copie en sera terminée. Il est de bonne foi. Son catalogue analytique des employés a été dicté par la pensée la plus vertueuse. Pauvre cher homme!

Des Lupeaulx fut d'autant plus rassuré par le rire vrai qui accompagnait ces railleuses et méprisantes paroles, qu'il se connaissait en mensonges, et que, pour le moment, Célestine était de bonne foi.

— Mais enfin, le fond de tout cela? demanda-t-il.

— Hé bien, il veut supprimer la contribution foncière en la remplaçant par des impôts de consommation.

— Mais il y a déjà un an qu'Ouvrard a proposé un plan à peu près semblable, et le ministre des finances médite de dégrever l'impôt foncier.

—Là, quand je lui disais que ce n'était pas neuf! s'écria Célestine en riant.

—Oui, mais s'il s'est rencontré avec le plus grand financier de l'époque, un homme qui, je vous le dis entre nous, est le Napoléon de la finance; il doit y avoir au moins quelques idées dans ses moyens d'exécution.

— Tout est vulgaire, fit-elle en imprimant à ses lèvres une moue dédaigneuse. Songez donc qu'il veut gouverner et administrer la France avec cinq ou six mille employés, tandis qu'il faudrait au contraire qu'il n'y eût pas en France une seule personne qui ne fût intéressée au maintien de la monarchie.

Des Lupeaulx parut satisfait de trouver un homme médiocre dans l'homme auquel il accordait des talents supérieurs.

— Êtes-vous bien sûr de la nomination? Voulez-vous un conseil de femme? lui dit-elle.

— Elles s'entendent mieux que nous en trahisons élégantes, fit des Lupeaulx en hochant la tête.

— Hé bien! dites *Baudoyer* à la cour et à la grande-aumônerie, pour leur ôter tout soupçon et les endormir; mais au dernier moment, écrivez *Rabourdin*.

— Il y a des femmes qui disent *oui* tant qu'on a besoin d'un homme, et *non* quand il a joué son rôle, répondit des Lupeaulx.

—J'en connais, lui dit-elle en riant. Mais elles sont bien sottes, car en politique, on se retrouve toujours; c'est bon avec les niais, et vous êtes homme d'esprit. Selon moi, la plus grande faute que l'on puisse commettre dans la vie est de se brouiller avec un homme supérieur.

— Non, dit des Lupeaulx, car il pardonne; mais avec de petits esprits rancuniers qui n'ont pas autre chose à faire qu'à se venger.

Quand tout le monde fut parti, Rabourdin resta chez sa femme, et après avoir exigé pour une seule fois son attention, il put lui expliquer son plan en lui faisant comprendre qu'il ne restreignait point et augmentait au contraire le budget, en lui montrant à quels travaux s'employaient les deniers publics, en lui expliquant comment l'État décuplait le mouvement de l'argent en faisant entrer le sien pour un tiers ou pour un quart dans des dépenses qui seraient supportées par des intérêts privés ou de localité; enfin il lui prouva que son plan était moins une œuvre de théorie qu'une œuvre fertile en moyens d'exécution. Célestine, enthousiasmée, sauta au cou de son mari et s'assit au coin du feu sur ses genoux.

— Enfin j'ai donc en toi le mari que je rêvais! dit-elle. L'ignorance où j'étais de ton mérite t'a sauvé des griffes de des Lupeaulx. Je t'ai calomnié merveilleusement et de bon cœur!

Cet homme pleura de bonheur. Il avait donc enfin son jour de triomphe. Après avoir tout entrepris pour plaire à sa femme, il était grand aux yeux de son seul public!

— Et, pour qui te connaît si bon, si doux, si égal de caractère, si aimant, tu es dix fois plus grand. Mais, dit-elle, un homme de génie est toujours plus ou moins enfant, et tu es un enfant, un enfant bien aimé.

Elle tira son invitation de l'endroit où les femmes mettent ce qu'elles veulent cacher, et la lui montra.

— Voilà ce que je voulais, dit-elle; des Lupeaulx m'a mise en présence du ministre, et fût-il de bronze, cette Excellence sera pendant quelque temps mon serviteur.

II.

MADAME RABOURDIN PRÉSENTÉE.

Dès le lendemain, Célestine s'occupa de sa présentation au cercle intime du ministre. C'était sa grande journée, à elle! Jamais courtisane ne prit tant de soin d'elle-même que cette honnête femme en prit de sa personne. Jamais couturière ne fut plus tourmentée que la sienne, et jamais couturière ne comprit mieux l'importance de son art. Enfin, madame Rabourdin n'oublia rien. Elle alla elle-même chez un loueur de voitures, pour choisir un coupé qui ne fût ni vieux, ni bourgeois, ni insolent. Son domestique fut tenu, comme les domestiques de bonne maison, d'avoir l'air d'un maître. Puis, vers dix heures du soir, le fameux mardi, elle sortit dans une délicieuse toilette de deuil. Elle était coiffée avec des grappes de raisin en jais du plus beau travail, une parure de mille écus commandée chez Fossin par une Anglaise partie sans la prendre. Les feuilles étaient en lames de fer estampé, légères comme de véritables feuilles de vigne, et l'artiste n'avait pas oublié ces vrilles si gracieuses, destinées à s'entortiller dans les boucles, comme elles s'accrochent à tout rameau. Les bracelets, le collier et les pendants d'oreilles étaient en fer dit de Berlin; mais ces délicates arabesques venaient de Vienne, et semblaient avoir été faites par ces fées

qui, dans les contes, sont chargées par quelque Carabosse jalouse d'amasser des yeux de fourmis, ou de filer des pièces de toile contenues dans une noisette. Sa taille, amincie par le noir, avait été mise en relief par une robe d'une coupe étudiée, et qui s'arrêtait à l'épaule dans la courbure, sans épaulettes; à chaque mouvement, il semblait que la femme, comme un papillon, allait sortir de son enveloppe, et néanmoins la robe tenait par une invention de la divine couturière. La robe était en mousseline de laine, étoffe que le fabricant n'avait pas encore envoyée à Paris, une divine étoffe qui plus tard eut un succès fou. Son pied, chaussé d'un bas à mailles fines et d'un soulier de satin turc, car le grand deuil excluait le satin de soie, avait une tournure supérieure. Célestine était bien belle ainsi. Son teint, ravivé par un bain au son, avait un éclat doux. Ses yeux, baignés par les ondes de l'espoir, étincelants d'esprit, attestaient cette supériorité dont parlait alors l'heureux et fier des Lupeaulx.

Elle fit bien son entrée, et les femmes sauront apprécier le sens de cette phrase. Elle salua gracieusement la femme du ministre, en conciliant le respect qu'elle lui devait avec sa propre valeur à elle, et ne la choqua point tout en se posant dans sa majesté, car chaque belle femme est une reine. Aussi eut-elle avec le ministre cette jolie impertinence que les femmes peuvent se permettre avec les hommes, fussent-ils grands ducs. Elle examina le terrain en s'asseyant, et se trouva dans une de ces soirées choisies, peu nombreuses, où les femmes peuvent se toiser, se bien apprécier, où la moindre parole retentit dans toutes les oreilles, où chaque regard porte coup, où la conversation est un duel avec témoins, où ce qui est médiocre devient plat, mais où tout mérite est accueilli silencieusement, comme étant au niveau de chaque esprit. Rabourdin avait été se confiner dans un salon voisin où l'on jouait, et il resta planté sur ses pieds à faire galerie, ce qui prouvait qu'il ne manquait pas d'esprit.

— Ma chère, dit la marquise d'Espard à la comtesse jadis en faveur, Paris est unique! il sort, sans qu'on s'y attende et sans qu'on sache d'où, des femmes comme celle-ci, qui semblent tout pouvoir et tout vouloir...

— Mais elle peut et veut tout, madame, dit des Lupeaulx en se rengorgeant.

En ce moment, la rusée Rabourdin courtisait la femme du ministre. Stylée, la veille, par des Lupeaulx, qui connaissait les endroits faibles de la comtesse, elle la caressait, sans avoir l'air d'y toucher. Puis elle garda le silence à propos, car des Lupeaulx, tout amoureux qu'il était, avait remarqué les défauts de cette femme, et lui avait dit la veille: *Surtout ne parlez pas trop!* Exorbitante preuve d'attachement, car si Bertrand Barrère a laissé ce sublime axiome : — *N'interromps pas une femme qui danse pour lui donner un avis*, on peut y ajouter celui-ci : *Ne reproche pas à une femme de semer ses perles!* afin de rendre ce chapitre du code civil femelle complet. La conversation devint générale. De temps en temps, madame Rabourdin y mit la langue comme une chatte bien apprise met la patte sur les dentelles de sa maîtresse, en veloutant ses griffes.

Comme cœur, le ministre avait peu de fantaisies. La Restauration n'en eut pas de plus fini sur l'article de la galanterie. L'opposition du *Miroir*, de la *Pandore*, du *Figaro* ne trouva pas le plus léger battement d'artère à lui reprocher. Sa maîtresse était l'Étoile, et, chose bizarre, elle lui fut fidèle dans le malheur, tant elle y avait gagné! Madame Rabourdin savait cela; mais elle savait aussi qu'il revient des esprits dans les vieux châteaux, elle s'était donc mis en tête de rendre le ministre jaloux du bonheur, encore sous bénéfice d'inventaire, dont paraissait jouir des Lupeaulx. En ce moment, des Lupeaulx se gargarisait avec le nom de Célestine. Pour la lancer, il se tuait à faire comprendre à la marquise d'Espard, à madame Walsham et à la comtesse, dans une conversation à huit oreilles, qu'elles devaient admettre madame Rabourdin dans leur coalition, et madame Firmiani l'appuyait. Au bout d'une heure, le ministre avait été fortement égratigné. L'esprit de madame Rabourdin lui plaisait; elle avait séduit sa femme qui, tout enchantée de cette sirène, venait de l'inviter à venir quand elle le voudrait.

— Car, ma chère, avait dit la femme du ministre à Célestine, votre mari sera bientôt directeur : l'intention du ministre est de réunir deux divisions et d'en faire une direction, vous serez des nôtres.

L'Excellence emmena madame Rabourdin pour lui montrer une pièce de son appartement devenue célèbre par les prétendues profusions que l'opposition lui avait reprochées, et démontrer la niaiserie du journalisme. Il lui donna le bras.

— En vérité, madame, vous devriez bien nous faire la grâce, à la comtesse et à moi, de venir souvent...

Et il lui débita des galanteries de ministre.

— Mais, Monseigneur, dit-elle en lui lançant un de ces regards que les femmes tiennent en réserve, il me semble que cela dépend de vous.

— Comment?

— Mais vous pouvez m'en donner le droit.

— Expliquez-vous?

— Non, je me suis dit en venant ici que je n'aurais pas le mauvais goût de faire la solliciteuse.

— Parlez ! les *placets* de ce genre ne sont pas *déplacés*, dit le ministre en riant, car il n'y a rien comme les bêtises de ce genre pour amuser ces hommes graves.

— Hé bien, il est ridicule à la femme d'un chef de bureau de paraître souvent ici, tandis que la femme d'un directeur n'y serait pas *déplacée*.

— Laissons cela, dit le ministre, votre mari est un homme indispensable, et il est nommé.

— Dites-vous votre vraie vérité ?

— Voulez-vous venir voir sa nomination dans mon cabinet, le travail est fait.

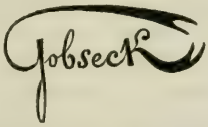
— Eh bien ! dit-elle en restant dans un coin seule avec le ministre dont l'empressement avait une vivacité suspecte, laissez-moi vous dire que je puis vous en récompenser...

Elle allait dévoiler le plan de son mari, lorsque des Lupeaulx, venu sur la pointe du pied, fit un : « *broum ! broum !* » de colère qui annonçait qu'il ne voulait pas entendre ce qu'il avait écouté. Le ministre lança un regard plein de mauvaise humeur au vieux fat pris au piége. Impatient de sa conquête, des Lupeaulx avait pressé outre mesure le travail du personnel, l'avait remis au ministre, et voulait venir apporter le lendemain la nomination à celle qui passait pour sa maîtresse.

En ce moment, le valet de chambre du ministre se présenta d'un air mystérieux et dit à des Lupeaulx que son valet de chambre l'avait prié de lui remettre aussitôt cette lettre en le prévenant de sa haute importance. Le secrétaire général alla près d'une lampe, et lut un mot ainsi conçu :

Contre mon habitude, j'attends dans votre antichambre, et il n'y a pas un instant à perdre pour vous arranger avec

Votre serviteur



Le secrétaire général frémit en reconnaissant cette signature. Il eût été dommage de ne pas la donner en autographe, car elle est rare sur la place, et doit être précieuse pour ceux qui cherchent à deviner le caractère des gens d'après la physionomie de leur signature. Si jamais image hiéroglyphique exprima quelque animal, assurément c'est ce nom où l'initiale et la finale figurent une vorace gueule de requin, insatiable, toujours ouverte, accrochant et dévorant tout, le fort et le faible. Il a été impossible de typographier l'écriture, elle est trop fine, trop menue et trop serrée, quoique nette ; mais on peut l'imaginer, la phrase n'occupait qu'une ligne. L'avarice seule pouvait inspirer une phrase aussi insolemment impérative et aussi cruellement irréprochable, claire et muette, qui disait tout et ne trahissait rien. Gobseck vous serait inconnu, qu'à l'aspect de cette ligne qui vous faisait venir sans être un ordre, vous eussiez deviné l'implacable usurier de la rue des Grès. Aussi, comme un cerf-volant qui reçoit un violent coup de rappel, des Lupeaulx donna-t-il aussitôt de la tête, et s'en alla-t-il chez lui, songeant à toute sa position compromise. Figurez-vous un général en chef à qui son aide de camp vient dire : « Il arrive à l'ennemi trente mille hommes de troupes fraîches qui nous prennent à revers ! »

Un seul mot éclaircira l'arrivée des sieurs Gigonnet et Gobseck sur le champ de bataille, car ils étaient tous deux chez des Lupeaulx. A huit heures du soir, Martin Falleix, venu sur l'aile des vents en vertu de trois francs de guides et d'un postillon en avant, avait apporté les actes d'acquisition à la date de la veille. Aussitôt les contrats portés au café Thémis par Mitral avaient passé dans les mains des deux usuriers, qui s'étaient empressés de se rendre au ministère, mais à pied. Onze heures sonnaient, des Lupeaulx tressaillit en voyant les deux sinistres figures émerillonnées par un regard aussi direct que la balle d'un pistolet, et brillant comme la flamme du coup.

— Hé bien ! qu'y a-t-il, mes maîtres ?

Les usuriers restèrent froids et immobiles. Gigonnet montra tour à tour les pièces et le valet de chambre.

— Passons dans mon cabinet, dit des Lupeaulx en renvoyant par un geste son valet de chambre.

— Vous entendez le français à ravir, dit Gigonnet.

— Venez-vous tourmenter un homme qui vous a fait gagner à chacun trois cent mille francs ? dit-il en laissant échapper un mouvement de hauteur.

— Et qui nous en fera gagner encore, j'espère, dit Gigonnet.

— Une affaire ! reprit des Lupeaulx. Si vous avez besoin de moi, j'ai de la mémoire.

— Et nous le vôtre, répondit Gobseck.

— On payera mes dettes, dit dédaigneusement des Lupeaulx pour ne pas se laisser entamer.

— Vrai ! dit Gobseck.

— Allons au fait, mon fils, dit Gigonnet. Vous ne vous poserez pas comme ça dans votre cravate, avec nous c'est inutile. Prenez ces actes, et lisez-les.

Les deux usuriers inventorièrent le cabinet de des Lupeaulx, pendant qu'il lisait avec étonnement et stupéfaction ces contrats qui lui semblaient jetés des nues par les anges.

— N'avez-vous pas en nous des hommes d'affaire intelligents ? dit Gigonnet.

— Mais à quoi dois-je une si habile coopération ? fit des Lupeaulx inquiet.

— Nous savions, il y a huit jours, ce que sans nous vous ne sauriez que demain. Monsieur de Grimaudan est forcé de donner sa démission.

Les yeux de des Lupeaulx se dilatèrent comme des marguerites.

— Votre ministre vous jouait ce tour-là, dit le concis Gobseck.

— Vous êtes mes maîtres, dit le secrétaire général en s'inclinant avec un profond respect.

— Juste ! dit Gobseck.

— Mais vous allez m'étrangler...

— Possible !

— Eh bien, à l'œuvre, bourreaux ! reprit en souriant le secrétaire général.

— Vous voyez, reprit Gobseck, vos créances sont inscrites avec l'argent prêté pour l'acquisition.

— Voici les titres, dit Gigonnet en tirant de la poche de sa redingote verdâtre des dossiers d'avoué.

— Vous avez trois ans pour rembourser le tout, dit Gobseck.

— Mais, dit des Lupeaulx effrayé de tant de complaisance et d'un arrangement aussi fantastique, que voulez-vous de moi ?

— La place de La Billardière pour Baudoyer, dit vivement Gigonnet.

— C'est bien peu de chose, quoique j'aie l'impossible à faire, répondit des Lupeaulx, car je me suis lié les mains.

— Vous rongerez les cordes avec vos dents, dit Gobseck, elles sont pointues !

— Est-ce tout ? dit des Lupeaulx.

— Nous gardons les pièces jusqu'à l'admission de ces créances-là, dit Gigonnet en mettant un état sous les yeux du secrétaire général. Si elles ne sont pas reconnues par la commission dans six jours, vos noms sur cet acte seront remplacés par ceux d'un autre.

— Vous êtes habiles ! s'écria le secrétaire général.

— Juste, dit Gobseck.

— Voilà tout ? fit des Lupeaulx.

— Oui.

— Est-ce fait ? demanda Gigonnet.

Des Lupeaulx inclina la tête.

— Eh bien, signez cette procuration, dit Gobseck. Dans deux jours la nomination de Baudoyer, dans six les créances reconnues et...

— Et quoi ? dit des Lupeaulx.

— Nous vous garantissons...

— Quoi ? fit des Lupeaulx de plus en plus étonné.

— Votre nomination, répondit Gigonnet en se grandissant sur ses ergots ; car nous faisons la majorité avec cinquante-deux voix de fermiers et d'industriels qui obéiront à votre prêteur.

Des Lupeaulx serra la main de Gigonnet.

— Il n'y a qu'entre nous que les malentendus sont impossibles, dit-il ; voilà ce qui s'appelle des affaires ! Aussi vous y mettrai-je la réjouissance.

— Juste, dit Gobseck.

— Que sera-ce ? demanda Gigonnet.

— La croix pour votre imbécile de neveu.

— Bon, fit Gigonnet. Vous le connaissez bien !

Ils se saluèrent, et des Lupeaulx les reconduisit jusque sur l'escalier.

— Ce sont donc les envoyés secrets de quelques puissances étrangères, se dirent les deux valets de chambre.

Dans la rue, les deux usuriers se regardèrent en riant, à la lueur d'un réverbère.

—Il nous devra neuf mille francs d'intérêts par an, et la terre en rapporte cinq net, s'écria Gigonnet.

— Il est dans nos mains pour longtemps, dit Gobseck.

— Il bâtira, il fera des folies, répondit Gigonnet, Falleix achètera la terre.

— Son affaire est d'être député, il se moque du reste, dit Gobseck.

— Hé, hé !

— Hé, hé !

Ces petites exclamations sèches servaient de rire aux deux usuriers qui se rendirent à pied au café Thémis.

Des Lupeaulx revint au salon et trouva madame Rabourdin faisant très-bien la roue, elle était charmante, et le ministre, ordinairement si triste, avait une figure déridée et gracieuse.

— Elle opère des miracles ! se dit des Lupeaulx. Quelle femme précieuse ! il faut la pénétrer jusqu'au fond du cœur.

— Elle est décidément très-bien, votre petite dame, dit la marquise au secrétaire général, il ne lui manque que votre nom !...

— Oui, son seul tort est d'être la fille d'un commissaire-priseur ; elle périra par le défaut de naissance, répondit des Lupeaulx d'un air froid qui contrastait avec la chaleur qu'il mettait à parler de madame Rabourdin un instant auparavant.

La marquise le regarda fixement.

— Vous leur avez jeté un coup d'œil qui ne m'a pas échappé, dit-elle, il a percé le nuage de vos lunettes. Vous êtes amusants tous deux, à vous disputer cet os-là.

Comme elle passait la porte, le ministre courut à elle et la reconduisit.

— Hé bien, dit des Lupeaulx à madame Rabourdin, que dites-vous de notre ministre ?

— Il est charmant, répondit-elle. Vraiment (*elle éleva la voix pour se faire entendre de la femme de l'Excellence*) il faut les connaître pour les apprécier ces pauvres ministres : les petits journaux et les ca-

lomnies de l'opposition défigurent tant les hommes politiques que l'on finit par se laisser influencer ; mais ces préventions tournent à leur avantage quand on les voit.

— Il est très-bien, dit des Lupeaulx.

— Eh bien, je vous assure qu'on peut l'aimer, dit-elle avec bonhomie.

— Chère enfant, dit des Lupeaulx en prenant à son tour un air bonhomme et câlin, vous avez fait la chose impossible.

— Quoi? dit-elle.

— Vous avez ressuscité un mort, je ne lui croyais plus de cœur. Demandez à sa femme? il en a juste pour défrayer une fantaisie. Mais profitez-en : venez par ici, ne soyez pas étonnée.

Il emmena madame Rabourdin dans le boudoir et s'assit avec elle sur le divan.

— Vous êtes une rusée, et je vous en aime davantage. Entre nous, vous êtes une femme supérieure. Des Lupeaulx vous a conduite ici, tout est dit, n'est-ce pas? D'ailleurs, quand on se décide à aimer par intérêt, il vaut mieux prendre un sexagénaire ministre qu'un quadragénaire secrétaire général; il y a plus de profit et moins d'ennuis. Je suis un homme à lunettes, à tête poudrée, usé par les plaisirs, le bel amour que cela fait ! Oh ! je me suis dit cela ! S'il faut absolument accorder quelque chose à l'utile, je ne serai jamais l'agréable, n'est-ce pas? Il faut être fou pour ne pas savoir raisonner sa position. Vous pouvez m'avouer la vérité, me montrer le fond de votre cœur, nous sommes deux associés, et non pas deux amants. Si j'ai quelque caprice, vous êtes trop supérieure pour faire attention à de telles misères, et vous me les passerez; autrement, vous auriez des idées de petite pensionnaire ou de bourgeoise de la rue Saint-Denis ! Bah ! nous sommes plus élevés que tout cela, vous et moi. Voilà la marquise d'Espard qui s'en va, croyez-vous qu'elle ne pense pas ainsi? Nous nous sommes entendus ensemble il y a deux ans (le fat!), eh bien ! elle n'a qu'à m'écrire un mot, et il n'est pas long : *Mon cher des Lupeaulx, vous m'obligerez de faire telle ou telle chose !* C'est exécuté ponctuellement. Vous autres femmes, il ne vous en coûte rien pour avoir ce que vous voulez. Hé bien donc, enjuponnez le ministre, chère enfant, je vous y aiderai, c'est dans mon intérêt; je lui voudrais une femme qui l'influençât, il ne m'échapperait pas, car il m'échappe quelquefois, et cela se conçoit : je ne le tiens que par sa raison, et en m'entendant avec une jolie femme, je le tiendrais par sa folie. Ainsi, restons bons amis... et partageons le crédit que vous aurez.

Madame Rabourdin écoutait dans le plus profond étonnement cette singulière profession de rouerie, et la naïveté du commerçant politique excluait toute idée de surprise.

— Croyez-vous qu'il ait fait attention à moi? lui demanda-t-elle prise au piége.

— Je le connais, j'en suis sûr.

— Est-il vrai que la nomination de Rabourdin soit signée?

— Je lui ai remis le travail ce matin. Mais ce n'est rien encore que d'être directeur, il faut être maître des requêtes...

— Oui, dit-elle.

— Eh bien, rentrez, coquetez avec l'Excellence.

— Vraiment, dit-elle, ce n'est que de ce soir que j'ai pu bien vous connaître. Vous n'avez rien de vulgaire.

— Ainsi donc, reprit des Lupeaulx, nous sommes deux vieux amis, et nous supprimons les airs tendres, l'amour ennuyeux pour entendre la question comme sous la Régence, où l'on avait beaucoup d'esprit.

— Vous êtes vraiment fort, et vous avez mon admiration, dit-elle en souriant et lui tendant la main. Vous saurez que l'on fait plus pour son ami que pour son...

Elle n'acheva pas et rentra.

— Chère petite, se dit des Lupeaulx à lui-même en la regardant aborder le ministre, des Lupeaulx n'a plus de remords à se retourner contre toi ! Demain soir, en m'offrant une tasse de thé, tu m'offriras ce dont je ne veux plus... Tout est dit ! quand nous avons quarante ans, les femmes nous attrapent toujours, on ne peut plus être aimé !

Il rentra dans le salon après s'être toisé dans la glace et s'être reconnu pour un fort joli homme politique, mais pour un parfait invalide de Cythère. En ce moment, madame Rabourdin se résumait; elle méditait de s'en aller et s'efforçait de laisser dans l'esprit de chacun une dernière et gracieuse impression. Elle y réussit. Contre la coutume des salons, quand elle ne fut plus là, chacun s'écria : « La charmante femme ! » Le ministre la reconduisit jusqu'à la dernière porte.

— Je suis bien sûr que demain vous penserez à moi? dit-il au ménage en faisant ainsi allusion à la nomination.

Il y a si peu de hauts fonctionnaires dont les femmes soient agréables, dit le ministre en rentrant, que je suis tout content de notre acquisition.

— Ne la trouvez-vous pas un peu envahissante ? dit des Lupeaulx d'un air piqué.

Les femmes échangèrent entre elles des regards expressifs. La rivalité du ministre et de son secrétaire général les amusait. Alors eut lieu l'une de ces jolies mystifications auxquelles s'entendent admira-

blement les femmes. Elles animèrent le ministre et des Lupeaulx en s'occupant de madame Rabourdin. L'une la trouvait apprêtée et visant à l'esprit; l'autre comparait les grâces de la bourgeoisie aux manières de la grande compagnie. Des Lupeaulx défendit Célestine comme on défend ses ennemis dans les salons.

— Rendez-lui donc justice, mesdames! n'est-il pas extraordinaire que la fille d'un commissaire-priseur soit aussi bien? Voyez d'où elle est partie, et voyez où elle est? elle ira aux Tuileries, elle en a la prétention, elle me l'a dit.

— Si elle est la fille d'un commissaire, dit la comtesse en souriant, en quoi cela peut-il nuire à l'avancement de son mari?

— Par le temps qui court, n'est-ce pas? dit la femme du ministre en se pincant les lèvres.

— Madame, dit sévèrement le ministre à la comtesse, avec des mots pareils, que malheureusement la cour n'épargne à personne, on prépare des révolutions. Vous ne sauriez croire combien la conduite peu mesurée de l'aristocratie déplaît à certains personnages clairvoyants du château. Si j'étais grand seigneur, au lieu d'être un petit gentilhomme de province qui semble être là où je suis pour faire vos affaires, la monarchie ne serait pas aussi mal assise que je la vois.

— Tu es nommé, mon cher, dit Célestine en serrant la main de son mari. Sans des Lupeaulx, j'eusse expliqué ton plan au ministre; mais ce sera pour mardi prochain, et tu pourras ainsi devenir plus promptement maître des requêtes.

Dans la vie de toutes les femmes, il est un jour où elles ont brillé de tout leur éclat, et qui leur donne un éternel souvenir auquel elles reviennent complaisamment. Quand madame Rabourdin défit un à un les artifices de sa parure, elle récapitula sa soirée en la comptant parmi ses jours de gloire et de bonheur : toutes ses beautés avaient été jalousées, elle avait été vantée par la femme du ministre, heureuse de l'opposer à ses amies; toutes ses vanités avaient rayonné au profit de l'amour conjugal. Rabourdin était nommé!

— N'étais-je pas bien, ce soir? dit-elle à son mari, comme si elle avait eu besoin de l'animer.

En ce moment Mitral, qui attendait au café Thémis les deux usuriers, les vit entrer et n'aperçut rien sur ces deux figures impassibles.

— Où en sommes-nous? leur dit-il quand ils furent attablés.

— Eh bien, comme toujours, dit Gigonnet.

— La victoire aux écus, répondit Gobseck.

Mitral prit un cabriolet, alla trouver les Saillard et les Baudoyer, chez qui le boston s'était prolongé; mais il ne restait plus que l'abbé Gaudron, car Falleix, quasi mort de fatigue, était allé se coucher.

— Vous serez nommé, mon neveu, et l'on vous réserve une surprise.

— Quoi? dit Saillard.

— La croix! s'écria Mitral.

— Dieu protége ceux qui songent à ses autels! dit Gaudron.

On chantait ainsi le *Te Deum* dans les deux camps avec un égal bonheur.

III.

EN AVANT LES TARETS!

Le lendemain, mercredi, M. Rabourdin devait travailler avec le ministre, car il faisait l'intérim depuis la maladie de défunt La Billardière. Ces jours-là, les employés étaient fort exacts, les garçons de bureaux très-empressés, car les jours de signature tout est en l'air dans les bureaux, et pourquoi? personne ne le sait. Les trois garçons étaient donc à leur poste, et se flattaient d'avoir quelque gratification, car le bruit de la nomination de M. Rabourdin s'était répandu la veille par les soins de des Lupeaulx. L'oncle Antoine et l'huissier Laurent se trouvaient en grande tenue, quand, à huit heures moins un quart, le garçon du secrétariat vint prier Antoine de remettre en secret à M. Dutocq une lettre que le secrétaire général lui avait dit d'aller porter chez le commis principal à sept heures.

— Je ne sais pas comment cela s'est fait, mon vieux, j'ai dormi, dormi, que je ne fais que de me réveiller. Il me chanterait une gamme d'enfer s'il savait qu'elle n'est pas à son adresse, au lieu que, comme ça, je lui soutiendrai que je l'ai remise moi-même chez M. Dutocq. Un fameux secret, père Antoine, ne dites rien aux employés; parole, il me renverrait, je perdrais ma place pour un seul mot, a-t-il dit.

— Qu'est-ce qu'il y a donc dedans? dit Antoine.

— Rien. Je l'ai regardée, comme ça, tenez.

Et il fit bâiller la lettre qui ne laissa voir que du blanc.

— C'est aujourd'hui le grand jour pour vous, Laurent, dit le garçon du secrétariat, vous allez avoir un nouveau directeur. Décidément on fait des économies, on réunit deux divisions en une direction, gare aux garçons!

— Oui, neuf employés mis à la retraite avec le père Clergeot, dit Dutocq qui arrivait. Comment savez-vous cela, vous autres?

Antoine présenta la lettre à Dutocq, qui dégringola les escaliers et courut au secrétariat après l'avoir ouverte.

Depuis le jour de la mort de M. La Billardière, après avoir bien bavardé, les deux bureaux Rabourdin et Baudoyer avaient fini par reprendre leur physionomie accoutumée et les habitudes du *dolce far niente* administratif. Cependant la fin de l'année imprimait dans les bureaux une sorte d'application studieuse, de même qu'elle donne quelque chose de plus onctueusement servile aux portiers. Chacun venait à l'heure, on remarquait plus de monde après quatre heures, car la distribution des gratifications dépendait des dernières impressions qu'on laissait de soi dans l'esprit des chefs.

La veille, la nouvelle de la réunion des deux divisions La Billardière et Clergeot en une direction, sous une dénomination nouvelle, avait agité les deux divisions. On savait le nombre des employés mis à la retraite, mais on ignorait leurs noms. On supposait bien que Poiret ne serait pas remplacé, on ferait l'économie de sa place. Le petit La Billardière s'en était allé; deux nouveaux surnuméraires arrivaient; et, circonstance effrayante! ils étaient fils de députés. La nouvelle jetée la veille dans les bureaux, au moment où les employés partaient, avait imprimé la terreur dans les consciences. Aussi, pendant la demi-heure d'arrivée, y eut-il des causeries autour des poêles. Avant que personne ne fût arrivé, Dutocq vit des Lupeaulx à sa toilette; et, sans quitter son rasoir, le secrétaire général lui jeta le coup d'œil du général intimant un ordre.

— Sommes-nous seuls? lui dit-il.

— Oui, monsieur.

— Hé bien, marchez sur Rabourdin, en avant et ferme! Vous devez avoir gardé une copie de son état.

— Oui.

— Vous me comprenez : *Indè iræ!* Il nous faut un *tolle* général. Sachez inventer quelque chose pour activer les clameurs...

— Je puis faire faire une caricature, mais je n'ai pas cinq cents francs à donner...

— Qui la fera?

— Bixiou!

— Il aura cinq cents francs, et sera sous-chef sous Dubruel, et vous sous Godard.

— Mais il ne me croira pas.

— Voulez-vous me compromettre par hasard! allez, ou sinon rien, entendez-vous?

— Si M. Baudoyer est directeur, il pourrait prêter la somme...

— Oui, il le sera. Laissez-moi, dépêchez-vous, et n'ayez pas l'air de m'avoir vu, descendez par le petit escalier.

Pendant que Dutocq revenait au bureau le cœur palpitant de joie, et se demandant par quels moyens il exciterait la rumeur contre son chef sans trop se compromettre, Bixiou était entré chez les Rabourdin pour leur dire un petit bonjour. Croyant avoir perdu, le mystificateur trouva plaisant de se poser comme ayant gagné.

Bixiou (*imitant la voix de Phellion*). Messieurs, je vous salue, et vous dépose un bonjour collectif. J'indique dimanche prochain pour le dîner au Rocher de Cancale; mais une question grave se présente, les employés supprimés en sont-ils?

Poiret. Même ceux qui prennent leur retraite.

Bixiou. Ça m'est égal, ce n'est pas moi qui paye (*stupéfaction générale*). Baudoyer est nommé, je voudrais déjà l'entendre appelant *Laurent!* (*Il copie Baudoyer*).

Laurent, serrez ma haire avec ma discipline.

(*Tous pouffent de rire.*)

Ris d'aboyeur d'oie! Colleville a raison avec ses anagrammes, car vous savez l'anagramme de *Rabourdin, chef de bureau,* c'est :

D'abord rêva bureau,
e, u, fin riche.

Si je m'appelais *Charles X, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre,* je tremblerais à voir le destin que me prophétise mon anagramme s'accomplir ainsi.

Thuillier. Ha çà! vous voulez rire?

Bixiou (*lui riant au nez*). Ris au laid (riz au lait)! Il est joli celui-là, papa Thuillier, car vous n'êtes pas beau. Rabourdin donne sa démission, de rage de savoir Baudoyer directeur.

Vimeux (*entrant*). Quelle farce! Antoine, à qui je rendais trente ou quarante francs, m'a dit que monsieur et madame Rabourdin avaient été reçus hier à la soirée particulière du ministre et y étaient restés jusqu'à minuit moins un quart; Son Excellence a reconduit madame Rabourdin jusque sur l'escalier, il paraît qu'elle était divinement mise. Enfin, il est certainement directeur; Riffé, l'expéditionnaire du personnel, a passé la nuit pour achever plus promptement le travail : ce n'est plus un mystère. M. Clergeot a sa retraite. Après trente ans de service, ce n'est pas une disgrâce. M. Cochin qui est riche...

Bixiou. Selon Colleville, il fait *cochenille.*

Vimeux. Mais il est dans la cochenille, car il est associé de la maison Grosmort, rue des Lombards. Eh bien! il a sa retraite. Poiret a sa retraite. Tous deux ne sont pas remplacés. Voilà le positif, le reste n'est pas connu. La nomination de M. Rabourdin vient ce matin, parce qu'on craint des intrigues.

Bixiou. Quelles intrigues?

Fleury. Baudoyer, parbleu ! Le parti prêtre l'appuie, et voilà un nouvel article du journal libéral : il n'a que deux lignes, mais il est drôle. (Il lit.)

« Quelques personnes parlaient hier, au foyer des « Italiens, de la rentrée de M. de Chateaubriand au « ministère, et se fondaient sur le choix que l'on a « fait de M. Rabourdin, le protégé des amis du no- « ble vicomte, pour remplir la place primitivement « destinée à M. Baudoyer. Le parti prêtre n'aura « pu reculer que devant une transaction avec le « grand écrivain. »

Canaille !

Dutocq (*entrant après avoir entendu*). Qui canaille? Rabourdin. Vous savez donc la nouvelle?

Fleury (*roulant des yeux féroces*). Rabourdin, une canaille ! Êtes-vous fou, Dutocq, et voulez-vous une balle pour vous mettre du plomb dans la cervelle?

Dutocq. Je n'ai rien dit contre M. Rabourdin, seulement on vient de me confier sous le secret dans la cour qu'il avait dénoncé beaucoup d'employés, donné des notes, enfin que sa faveur avait pour cause un travail sur les ministères où chacun de nous est enfoncé...

Phellion (*d'une voix forte*). M. Rabourdin est incapable...

Bixiou. C'est du propre ! dites donc, Dutocq?

(*Ils se disent un mot à l'oreille, et sortent dans le corridor.*)

Bixiou. Qu'est-ce qu'il arrive donc?

Dutocq. Vous souvenez-vous de la caricature?

Bixiou. Oui, eh bien?

Dutocq. Faites-la, vous êtes sous-chef, et vous aurez une fameuse gratification. Voyez-vous, mon cher, il y a zizanie dans les régions supérieures. Le ministère est engagé envers Rabourdin, mais s'il ne nomme pas Baudoyer, il se brouille avec le clergé. Vous ne savez pas? le Roi, le Dauphin et la Dauphine, la grande aumônerie, enfin la Cour veut Baudoyer, le ministre veut Rabourdin.

Bixiou. Bon !...

Dutocq. Pour pouvoir se rapprocher, car le ministre a vu la nécessité de céder, il veut tuer la difficulté. Il faut une cause pour se défaire de Rabourdin. On a donc déniché un ancien travail fait par lui sur les administrations pour les épurer, et il en circule quelque chose. Du moins, voilà comment j'essaye de m'expliquer la chose. Faites le dessin, vous entrez dans le jeu des sommités, vous servez à la fois le ministère, la cour, tout le monde et vous êtes nommé. Comprenez-vous?

Bixiou. Je ne comprends pas comment vous pouvez savoir tout cela, ou bien vous l'inventez.

Dutocq. Voulez-vous que je vous montre votre article?

Bixiou. Oui.

Dutocq. Eh bien ! venez chez moi, car je veux remettre ce travail en des mains sûres.

Bixiou. Allez-y tout seul. (*Il rentre dans le bureau des Rabourdin.*) Il n'est question que de ce que vous a dit Dutocq, parole d'honneur. M. Rabourdin aurait donné des notes peu flatteuses sur les employés à réformer. Le secret de son élévation est là. Nous vivons dans un temps où rien n'étonne. (*Il se drape comme Talma.*)

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes,
Et vous vous étonnez, insensés que vous êtes !

de trouver une cause de ce genre à la faveur d'un homme ? Mon Baudoyer est trop bête pour réussir par des moyens semblables ! Agréez mon compliment, messieurs, vous êtes sous un illustre chef. (*Il sort.*)

Poiret. Je quitterai le ministère sans avoir jamais pu comprendre une seule phrase de ce monsieur-là. Qu'est-ce qu'il veut dire avec ses têtes tombées ?

Fleury. Parbleu, les quatre sergents de la Rochelle, Berton, Ney, Caron, les frères Faucher, tous les massacres !

Phellion. Il avance légèrement des choses hasardées.

Fleury. Dites donc qu'il ment, qu'il blague ! et que dans sa gueule le vrai prend la tournure du vert-de-gris.

Phellion. Vos paroles sont hors la loi de la politesse et des égards que l'on se doit entre collègues.

Vimeux. Il me semble que si ce qu'il dit est faux, on nomme cela des calomnies, des diffamations, et qu'un diffamateur mérite des coups de cravache.

Fleury (*s'animant*). Et si les bureaux sont un endroit public, cela va droit en police correctionnelle.

Phellion (*voulant éviter une querelle, il essaye de détourner la conversation.*) Messieurs, du calme. Je travaille à un nouveau petit traité sur la morale, et j'en suis à l'âme.

Fleury (*l'interrompant*). Qu'en dites-vous, monsieur Phellion ?

Phellion (*lisant*).

D. *Qu'est-ce que l'âme de l'homme ?*

R. *C'est une substance spirituelle qui pense et qui raisonne.*

Fleury. Une substance spirituelle, c'est comme si on disait un moellon immatériel.

Poiret. Laissez donc dire...

Phellion (*reprenant*).

D. *D'où vient l'âme ?*

R. *Elle vient de Dieu, qui l'a créée d'une nature simple et indivisible, et dont par conséquent on ne peut concevoir la destructibilité, et il a dit.*

Poiret. Dieu ?

Phellion. Oui, monsieur. La tradition est là.

FLEURY (*à Poiret*). N'interrompez donc pas, vous-même!

PHELLION (*reprenant*). *Et il a dit qu'il l'avait créée immortelle, c'est-à-dire qu'elle ne mourra jamais.*

D. *A quoi sert l'âme?*

R. *A comprendre, vouloir et se souvenir : ce qui constitue l'entendement, la volonté, la mémoire.*

D. *A quoi sert l'entendement?*

R. *A connaître. C'est l'œil de l'âme.*

THUILLIER. Et l'âme est l'œil du corps!

PHELLION (*continuant*).

D. *Que doit connaître l'entendement?*

R. *La vérité.*

D. *Pourquoi l'homme a-t-il une volonté?*

R. *Pour aimer le bien et haïr le mal.*

D. *Qu'est-ce que le bien?*

R. *Ce qui rend heureux.*

THUILLIER. Et vous écrivez cela pour des demoiselles?

PHELLION. Oui! (*Continuant.*)

D. *Combien y a-t-il de sortes de biens?*

FLEURY. C'est prodigieusement leste!

PHELLION (*indigné*). Oh! monsieur! (*Se calmant.*) Voici d'ailleurs la réponse. J'en suis là (*il lit*).

R. *Il y a deux sortes de biens, le bien éternel et le bien temporel.*

POIRET (*il fait une mine de mépris*). Et cela se vendra beaucoup!

PHELLION. J'ose l'espérer. Il faut une grande contention d'esprit pour établir le système des demandes et des réponses, voilà pourquoi je vous priais de me laisser penser, car les réponses...

THUILLIER (*interrompant*). Au reste, les réponses pourront se vendre à part...

POIRET. Est-ce un calembour?

THUILLIER. Oui. On en fera de la salade (*de raiponces*).

PHELLION. J'ai eu le tort grave de vous interrompre (*il se replonge la tête dans ses cartons*). Mais (*en lui-même*) ils ne pensent plus à M. Rabourdin.

En ce moment il se passait entre des Lupeaulx et le ministre une scène qui décida du sort de Rabourdin. Avant le déjeuner, le secrétaire général était venu trouver l'Excellence dans son cabinet, en s'assurant que la Brière ne pouvait rien entendre.

— Votre Excellence ne joue pas franchement avec moi...

— Nous voilà brouillés, pensa le ministre, parce que sa maîtresse m'a fait des coquetteries hier. (*Haut.*) Je vous croyais moins enfant, mon cher ami.

— Ami, reprit le secrétaire général, je vais bien le savoir.

Le ministre regarda fièrement des Lupeaulx.

— Nous sommes entre nous, et nous pouvons nous expliquer. Le député de l'arrondissement où se trouve *ma terre* des Lupeaulx...

— C'est donc bien décidément une terre? dit en riant le ministre pour cacher sa surprise.

— Augmentée de deux cent mille francs d'acquisitions, reprit négligemment des Lupeaulx. Vous connaissiez la démission de ce député depuis dix jours, et vous ne m'avez point prévenu; vous ne le deviez pas. Mais vous saviez très-bien que je désire m'asseoir en plein centre. Avez-vous songé que je puis me rejeter dans la Doctrine, qui vous dévorera, vous et la monarchie, si l'on continue à laisser ce parti recruter les hommes d'un certain talent méconnus? Savez-vous qu'il n'y a pas dans une nation plus de cinquante ou soixante têtes dangereuses, et où le génie est en rapport avec l'ambition? Savoir gouverner, c'est connaître ces têtes-là pour les couper ou les acheter. Je ne sais pas si j'ai du talent, mais j'ai de l'ambition, et vous commettez la faute de ne pas vous entendre avec un homme qui ne vous veut que du bien. Le sacre éblouira un moment, mais après?... Après, la guerre des mots et des discussions recommencera, s'envenimera. Eh bien, pour ce qui vous concerne, ne me trouvez pas dans le centre gauche, croyez-moi? Malgré les manœuvres de votre préfet, à qui sans doute il est parvenu des instructions confidentielles contre moi, j'aurai la majorité. Le moment est venu de nous bien comprendre. Après un petit coup de Jarnac on devient quelquefois bons amis. Je serai nommé comte à propos du sacre, et l'on ne refusera pas à mes services le grand cordon de la Légion; ainsi je tiens moins à ces deux points qu'à une chose où votre intérêt seul se trouve engagé... Vous n'avez pas encore nommé Rabourdin, j'ai eu des nouvelles ce matin, vous satisferez bien du monde en nommant Baudoyer...

— Nommer Baudoyer! s'écria le ministre, vous le connaissez?

— Oui, dit des Lupeaulx; mais quand son incapacité sera prouvée, vous le destituerez ou vous prierez ses protecteurs de l'employer chez eux. Vous aurez ainsi pour vos amis une direction importante à donner, ce qui facilitera quelque transaction pour vous défaire de quelque ambitieux.

— Je lui ai promis...

— Oui, mais je ne vous demande pas de changer aujourd'hui même. Je sais le danger de dire oui et non dans la même journée. Remettez les nominations, vous pourrez les signer après-demain; car après-demain vous reconnaîtrez qu'il est impossible de conserver Rabourdin, de qui d'ailleurs vous aurez reçu une belle et bonne démission.

— Sa démission!

— Oui.

— Pourquoi?...

— Il est l'homme d'un pouvoir inconnu pour lequel il a fait l'espionnage en grand dans tous les ministères, et la chose a été découverte par une inadvertance ; on en parle, les employés sont furieux. De grâce, ne travaillez pas aujourd'hui avec lui, laissez-moi trouver un biais pour vous en dispenser. Allez chez le Roi, je suis sûr que vous trouverez des personnes contentes de votre concession à propos de Baudoyer, vous obtiendrez quelque chose en échange. Puis, vous serez bien fort plus tard en le destituant, puisqu'on vous l'aura pour ainsi dire imposé.

— Qui vous a fait changer ainsi sur le compte de Rabourdin?

— Aideriez-vous M. de Chateaubriand à faire un article contre le ministère? Eh bien, voici comment Rabourdin me traite dans son état (*il donne sa note au ministre*). Il organise un gouvernement tout entier, sans doute au profit d'une société que nous ne connaissons pas. Je vais rester son ami pour le surveiller; je crois que je rendrai quelque grand service qui me mènera à la pairie, car la pairie est le seul objet de mes désirs. Sachez-le bien, je ne veux ni ministère ni quoi que ce soit qui puisse vous contrarier, je vise à la pairie qui me permettra d'épouser la fille de quelque maison de banque avec deux cent mille livres de rente. Ainsi, laissez-moi vous rendre quelques grands services qui fassent dire au roi que j'ai sauvé le trône. Il y a longtemps que je le dis : le libéralisme ne nous livrera plus de bataille rangée ; il a renoncé aux conspirations, au carbonarisme, aux prises d'armes, il mine en dessous et il se prépare à un complet *ôte-toi de là que je m'y mette!* Croyez-vous que je me sois mis bien avec la femme de Rabourdin pour mon plaisir? non, j'avais des renseignements! Ainsi deux choses aujourd'hui : l'ajournement des nominations, et votre coopération *sincère* à mon élection. Vous verrez si vers la fin de la session, je ne vous aurai pas largement payé ma dette.

Pour toute réponse, le ministre prit le travail du personnel et le tendit à des Lupeaulx.

— Je vais lui faire dire, reprit des Lupeaulx, que vous remettez le travail à samedi.

Le ministre consentit par un signe de tête. Le garçon du secrétaire traversa bientôt les cours et vint chez Rabourdin pour le prévenir que le travail était remis à samedi, jour où la chambre ne s'occupait que de pétitions et où le ministre avait toute sa journée. En ce moment même, Saillard glissait sa phrase à la femme du ministre, qui lui répondit avec dignité qu'elle ne se mêlait point d'affaires d'État et que d'ailleurs elle avait entendu dire que M. Rabourdin était nommé. Saillard épouvanté monta chez Baudoyer et trouva Dutocq, Godard et Bixiou, dans un état d'exaspération difficile à décrire, car ils parcouraient la terrible minute du travail de Rabourdin sur les employés.

Bixiou (*En montrant du doigt un passage*). Vous voilà, père Saillard!

Saillard : La caisse est à supprimer dans tous les ministères qui doivent avoir leurs comptes courants au trésor. Saillard est riche et n'a nul besoin de pension.

Voulez-vous voir votre gendre? (*Il feuillette.*)

Baudoyer : Complétement incapable. Remercié sans pension, il est riche.

Et l'ami Godard? (*Il feuillette.*)

Godard : A renvoyer! une pension du tiers de son traitement.

Enfin nous y sommes tous. Moi, je suis *un artiste à faire employer par la liste civile, à l'Opéra, aux Menus-Plaisirs, au Muséum. Beaucoup de capacité, peu de tenue, incapable d'application, esprit remuant.* Ah! je t'en donnerai de l'artiste!

Saillard. C'est joli!

Bixiou. Que dit-il de notre mystérieux Desroys? (*Il feuillette et lit.*)

Desroys : Homme dangereux en ce qu'il est inébranlable en des principes contraires à tout pouvoir monarchique ; fils de conventionnel, il admire la Convention et peut devenir un pernicieux publiciste.

Baudoyer. La police n'est pas si habile!

Godard. Mais je vais au secrétariat général porter une plainte en règle ; il faut nous retirer tous en masse, si un pareil homme est nommé.

Dutocq. Écoutez-moi, messieurs! de la prudence. Si vous vous souleviez d'abord, nous serions accusés de vengeance et d'intérêt personnel! Non, laissez courir le bruit tout doucement, et quand l'administration entière sera soulevée, vos démarches auront l'assentiment général.

Bixiou. Dutocq est dans les principes du grand air inventé par le sublime Rossini pour *Basilio,* et qui prouve que ce grand compositeur est un homme politique! Ceci me semble juste et convenable. Je compte mettre ma carte chez M. Rabourdin, demain matin, et je vais faire graver Bixiou ; puis comme titres, au-dessous : *Peu de tenue, incapable d'application, esprit remuant.*

Godard. Bonne idée, messieurs. Faisons faire nos cartes, et que M. Rabourdin les ait toutes demain matin.

Baudoyer. M. Bixiou, chargez-vous de ce petit détail, et faites détruire les planches après qu'on en aura tiré une seule épreuve.

Dutocq (*prenant à part Bixiou*). Eh bien, voulez-vous dessiner la charge, maintenant?

Bixiou. Je comprends, mon cher, que vous êtes dans le secret depuis dix jours. (*Il le regarde dans le blanc des yeux.*) Serai-je sous-chef?

Dutocq. Ma parole d'honneur ; et cinq cents francs de gratification, comme je vous l'ai dit. Vous ne savez pas quel service vous rendez à des gens puissants.

Bixiou. Vous les connaissez ?

Dutocq. Oui.

Bixiou. Eh bien, je veux leur parler.

Dutocq (*sèchement*). Faites la charge ou ne la faites pas, vous serez sous-chef ou vous ne le serez pas.

Bixiou. Eh bien, voyons les cinq cents francs?

Dutocq. Je vous les donnerai contre le dessin.

Bixiou. En avant ! Il courra demain dans les bureaux. Allons donc *embêter* les Rabourdin. (*Parlant à Saillard, à Godard et à Baudoyer qui causent entre eux à voix basse.*) Nous allons aller travailler.

(*Il sort avec Dutocq et arrive au bureau Rabourdin. A son aspect, Fleury, Thuillier, Vimeux s'animent.*)

Bixiou. Eh bien, qu'avez-vous, messieurs ? Ce que je vous ai dit est si vrai que vous pouvez aller voir les preuves d'une infâme délation chez le vertueux, l'honnête, l'estimable, probe et pieux M. Baudoyer, qui certes est incapable... lui... au moins, de faire un pareil métier. Votre chef a inventé quelque guillotine pour les employés, c'est sûr, allez voir ! suivez le monde, on ne paye pas si l'on est mécontent, ainsi vous jouirez de votre malheur, gratis. Aussi les nominations sont-elles remises, les bureaux sont en rumeur, et Rabourdin vient d'être prévenu que le ministre ne travaillerait pas avec lui aujourd'hui.

Phellion et Poiret demeurèrent seuls dans le bureau. Le premier aimait trop Rabourdin pour aller chercher une conviction qui pouvait lui nuire; le second n'avait plus que dix jours à rester au bureau. En ce moment, Sébastien descendit pour venir chercher ce qui devait être compris dans les pièces à signer. Il fut assez étonné, sans en rien témoigner, de trouver à midi le bureau désert.

Phellion. Mon jeune ami (*Il se lève, cas rare*), savez-vous ce qui se passe, quels bruits courent sur *môsieur* Rabourdin que vous aimez et (*Il baisse la voix et s'approche de l'oreille de Sébastien*) que j'aime autant que je l'estime. On dit qu'il a commis l'imprudence de laisser traîner un travail sur les employés...

A ces mots Phellion s'arrêta, car il fut obligé de soutenir dans ses bras nerveux le jeune Sébastien, qui devint pâle comme une rose blanche, et qui défaillit presque sur une chaise.

Phellion. Une clef dans le dos ! môsieur Poiret, avez-vous une clef ?

Poiret. J'ai toujours celle de mon domicile.

Le vieux Poiret jeune insinua sa clef dans le dos de Sébastien, à qui Phellion fit boire un verre d'eau froide. Le pauvre enfant n'ouvrit les yeux que pour verser un torrent de larmes. Il s'alla mettre la tête sur le bureau de Phellion, en s'y renversant le corps abandonné comme si la foudre l'eût atteint, et ses sanglots furent si pénétrants, si vrais, si abondants, que, pour la première fois de sa vie, Poiret fut ému par la douleur d'autrui.

Phellion (*grossissant sa voix*). Allons, allons, mon jeune ami, du courage ! Dans les grandes circonstances il en faut. Vous êtes un homme. Qu'y a-t-il? en quoi ceci peut-il vous émouvoir aussi démesurément ?

Sébastien (*à travers ses sanglots*). C'est moi qui ai perdu M. Rabourdin. J'ai laissé l'état !... Je l'ai copié, j'ai tué mon bienfaiteur, j'en mourrai. Un si grand homme ! un homme qui eût été ministre !

Poiret (*en se couchant*). C'est donc vrai qu'il a fait les rapports !

Sébastien (*à travers ses sanglots*). Mais c'était pour... Allons, je vais dire ses secrets, maintenant ! Ah ! le misérable Dutocq ! c'est lui qui l'a volé...

Et les pleurs, les sanglots recommencèrent si bien, que de son cabinet Rabourdin entendit les larmes, distingua la voix, et monta. Le chef trouva Sébastien presque évanoui, comme un Christ, entre les bras de Phellion et de Poiret, qui singeaient grotesquement la pose des deux Maries et dont les figures étaient crispées par l'attendrissement.

Rabourdin. Qu'y a-t-il, messieurs ?

(*Sébastien se dresse sur ses pieds et tombe sur ses genoux devant Rabourdin.*)

Sébastien. Je vous ai perdu, monsieur ! L'état, Dutocq le montre, il l'a sans doute surpris !

Rabourdin (*calme*). Je le savais. (*Il relève Sébastien et l'emmène.*) Vous êtes un enfant, mon ami. (*Il s'adresse à Phellion.*) Où sont ces messieurs?

Phellion. Môsieur, il sont allés voir dans le cabinet de M. Baudoyer un état que l'on dit...

Rabourdin. Assez. (*Il sort en tenant Sébastien.*)

(*Poiret et Phellion se regardent en proie à une vive surprise, et ne savent quelles idées se communiquer.*)

Poiret. M. Rabourdin !...

Phellion. M. Rabourdin !

Poiret. Par exemple, M. Rabourdin.

Phellion. Avez-vous vu comme il était calme et digne...

Poiret. Il y aurait quelque chose là-dessous que cela ne m'étonnerait point.

Phellion. Un homme d'honneur, pur, sans tache.

Poiret. Et ce Dutocq ?

Phellion. Môsieur Poiret, vous pensez ce que je pense sur Dutocq, ne me comprenez-vous pas ?

Poiret. (*En donnant deux ou trois petits coups de tête, il répond d'un air fin.*) Oui.

(*Tous les employés rentrent.*)

Fleury. En voilà une sévère! et après avoir lu je ne le crois pas encore. M. Rabourdin, le roi des hommes! ma foi, s'il y a des espions parmi ces hommes-là, c'est à dégoûter de la vertu. Je le mettais dans les héros de Plutarque.

Vimeux. Oh c'est vrai!

Poiret (*songeant qu'il n'a plus que dix jours.*) Mais, messieurs, que dites-vous de celui qui a dérobé l'état, qui a guetté M. Rabourdin? (*Dutocq s'en va.*)

Fleury. C'est un Judas Iscariote! Qui est-ce?

Phellion (*finement*). Il n'est certes pas parmi nous.

Vimeux (*illuminé*). C'est Dutocq.

Phellion. Je n'en ai point la preuve, môsieur. Pendant que vous étiez absent, ce jeune homme, môsieur Delaroche, a failli mourir. Tenez, voyez ses larmes sur le bureau!...

Poiret. Nous l'avons tenu dans nos bras évanoui. Et la clef de mon domicile, tiens, tiens, il l'a toujours dans le dos. (*Poiret sort.*)

Vimeux. Le ministre n'a pas voulu travailler avec Rabourdin aujourd'hui, et M. Saillard, à qui le chef du personnel a dit deux mots, est venu prévenir M. Baudoyer de faire une demande pour la croix de la Légion d'honneur; il y en a une pour le jour de l'an accordée au Bureau, et elle est donnée à M. Baudoyer. Est-ce clair? M. Rabourdin est sacrifié par ceux-là mêmes qui l'emploient. Voilà ce que dit Bixiou. Nous étions tous supprimés, excepté Phellion et Sébastien.

Dubruel (*arrivant*). Hé bien, messieurs, est-ce vrai?

Thuillier. De la dernière exactitude.

Dubruel (*remettant son chapeau*). Adieu, messieurs. (*Il sort.*)

Thuillier. Il ne s'amuse pas dans les feux de file; il va chez le maréchal, chez le duc d'Aumont, chez le vicomte, et il sera notre chef de bureau.

Phellion. Il avait pourtant l'air d'aimer môsieur Rabourdin.

Poiret (*rentrant*). J'ai eu toutes les peines du monde à avoir la clef de mon domicile; ce petit fond en larmes, et M. Rabourdin a disparu complétement.

(*Dutocq et Bixiou rentrent.*)

Bixiou. Hé bien, messieurs, il se passe d'étranges choses dans votre bureau! Dubruel? (*Il regarde dans le cabinet*). Parti!

Thuillier. En course!

Bixiou. Et Rabourdin?

Fleury. Fondu! dire qu'un homme, le roi des hommes!...

Poiret. Dans sa douleur, monsieur Dutocq, le petit Sébastien vous accuse d'avoir surpris l'état il y a dix jours...

Bixiou (*en regardant Dutocq*). Il faut vous laver de ce reproche, mon cher. (*Tous les employés contemplent fixement Dutocq.*)

Dutocq. Où est-il, ce petit aspic qui le copiait?

Bixiou. Comment savez-vous qu'il le copiait? Mon cher, il n'y a que le diamant qui puisse polir le diamant? (*Dutocq sort.*)

Poiret. Écoutez, monsieur Bixiou, je n'ai plus que sept jours et demi à rester dans les bureaux, et je voudrais une fois, une seule fois, avoir l'honneur de vous comprendre! Faites-moi l'honneur de m'expliquer en quoi le diamant est utile dans cette circonstance...

Bixiou. Cela veut dire, papa, car je veux bien une fois descendre jusqu'à vous, que de même que le diamant peut seul user le diamant, de même il n'y a qu'un *curieux* qui puisse vaincre un *curieux*.

Fleury. Curieux est mis ici pour espion.

Poiret. Eh bien! pourquoi n'avez-vous pas rédigé votre pensée ainsi?

Bixiou. Est-ce que je rédige, quand je parle?

IV.

M. Rabourdin avait couru chez le ministre. Le ministre était à la Chambre. Rabourdin se rendit à la chambre des députés, où il écrivit un mot au ministre. Le ministre était à la tribune, occupé d'une chaude discussion. Rabourdin attendit, non pas dans la salle des conférences, mais il se posta dans la cour, et se décida malgré le froid à faire faction devant la voiture de l'Excellence afin de lui parler quand elle y monterait. L'huissier lui avait dit que le ministre était engagé dans une tempête soulevée par les dix-neuf de l'extrême gauche, et qu'il y avait une séance orageuse. Rabourdin se promenait dans la largeur de la cour du palais, en proie à une agitation fébrile, et il attendit cinq mortelles heures. A six heures et demie le défilé commença; mais le chasseur du ministre vint dire au cocher devant Rabourdin :

— Hé! Jean! monseigneur est parti avec le ministre de la guerre; ils vont chez le Roi, et de là dînent ensemble. Nous irons le chercher à dix heures, car il y aura conseil.

Rabourdin revint à pas lents chez lui, dans un abattement facile à concevoir. Il était sept heures. Il eut à peine le temps de s'habiller, et quand il se

montra dans le salon, sa femme lui dit joyeusement:
— Hé bien, tu es nommé !

Rabourdin leva la tête par un mouvement d'horrible mélancolie, et répondit : Je crains bien de ne plus remettre les pieds au ministère.

— Quoi? dit sa femme agitée d'une horrible anxiété.

— Mon mémoire sur les employés court les bureaux, et il m'a été impossible de joindre le ministre!

Célestine eut une vision rapide, et, par un de ses éclairs infernaux, le démon lui montra le sens de sa dernière conversation avec des Lupeaulx.

— Si je m'étais conduite en femme vulgaire, pensa-t-elle, nous aurions eu la place.

Elle contempla Rabourdin avec une sorte de douleur. Il se fit un triste silence, et le dîner se passa dans de mutuelles méditations.

— Et c'est notre mercredi! dit-elle.

— Tout n'est pas perdu, ma chère Célestine, dit Rabourdin en mettant un baiser sur le front de sa femme, peut-être pourrai-je parler demain matin au ministre et tout s'expliquera. Sébastien a passé hier la nuit, toutes les copies sont achevées et collationnées, je le prierai de me lire, en mettant tout sur son bureau. La Brière m'aidera. L'on ne condamne jamais un homme sans l'entendre.

— Je suis curieuse de savoir si M. des Lupeaulx viendra nous voir aujourd'hui.

— Lui, certes, il n'y manquera pas, dit Rabourdin. Il y a du tigre chez lui, il aime à lécher le sang !

— Mon pauvre ami, reprit sa femme en lui prenant la main, je ne sais pas comment l'homme qui pouvait concevoir une aussi belle réforme n'a pas vu qu'elle ne devait être communiquée à personne. Ce sont de ces idées qu'un homme garde dans sa conscience, car lui seul peut les appliquer. Il fallait faire dans ta sphère comme Napoléon dans la sienne. Il s'est plié, tordu, il a rampé! Oui, il a rampé! car pour devenir général en chef il a épousé la maîtresse de Barras. Il fallait attendre : se faire nommer député, suivre les mouvements de la politique, tantôt au fond de la mer, tantôt sur le dos d'une lame, et, comme M. de Villèle, prendre la devise *col tempo : Tout vient à point pour qui sait attendre*. Il a visé le pouvoir pendant sept ans, et a commencé en 1814 par une protestation contre la charte à l'âge où tu te trouves aujourd'hui. Voilà la faute! tu t'es subordonné, quand tu es fait pour ordonner.

L'arrivée du jeune peintre Schinner imposa silence à la femme et au mari, que ces paroles rendirent songeur.

— Chère amie, lui dit-il en lui serrant la main, le dévouement d'un pauvre peintre est bien inutile; mais, dans ces circonstances, un ami doit renouveler son hommage-lige.

— Quoi? dit-elle.

— Vous m'avez fait acheter le journal du soir. Baudoyer est nommé directeur, et on le dit porté pour la croix de la Légion d'honneur...

— Je suis le plus ancien, et j'ai vingt-quatre ans de service, dit en souriant Rabourdin.

Le salon s'emplit de personnes à qui les mouvements administratifs étaient inconnus. Dubruel ne vint pas. Madame Rabourdin redoubla de gaieté, de grâce, comme le cheval qui, blessé dans la bataille, trouve encore des forces pour porter son maître.

— Elle est bien courageuse, dirent quelques femmes qui furent charmantes pour elle, car elle était dans le malheur.

— Elle a eu cependant bien des attentions pour des Lupeaulx, dit la baronne du Châtelet à la vicomtesse de Fontaine.

— Croyez-vous que,... demanda la vicomtesse.

— Mais, M. Rabourdin aurait au moins eu la croix! dit madame Firmiani défendant son amie.

Vers onze heures et demie des Lupeaulx apparut, et l'on ne peut le peindre qu'en disant que ses lunettes étaient tristes et ses yeux gais; mais les lunettes enveloppaient si bien ses regards qu'il fallait être physionomiste pour découvrir leur expression diabolique. Il alla serrer la main à Rabourdin, qui ne put se dispenser de la lui laisser prendre.

— Nous avons à causer ensemble, lui dit-il en allant s'asseoir auprès de la belle Rabourdin qui le reçut à merveille.

— Eh! fit-il en lui jetant un regard de côté, vous êtes grande, et je vous trouve comme je vous imaginais, sublime dans la déroute. Savez-vous qu'il est bien rare à une personne supérieure de répondre à l'idée qu'on se fait d'elle? la défaite ne vous accable pas... (*à l'oreille*) et vous avez raison : nous triompherons! Votre sort est toujours entre vos mains, tant que vous aurez pour allié un homme qui vous adore. Nous tiendrons conseil.

— Mais Baudoyer est-il nommé? lui demanda-t-elle.

— Oui, dit le secrétaire général.

— Est-il décoré?

— Pas encore, mais il le sera.

— Eh bien!

— Vous ne connaissez pas la politique.

Pendant que cette soirée semblait éternelle à madame Rabourdin, il se passait à la Place-Royale une de ces comédies qui se jouent dans sept salons à Paris, lors de chaque changement de ministère. Le salon des Saillard était plein. Monsieur et madame Transon arrivèrent à huit heures. Ma-

dame Transon embrassa madame Baudoyer *née Saillard.* M. Bataille, capitaine de la garde nationale, vint avec son épouse et le curé de Saint-Paul.

— Monsieur Baudoyer, dit madame Transon, je veux être la première à vous faire mon compliment, l'on a rendu justice à vos talents. Allons, vous avez bien gagné votre avancement.

— Vous voilà directeur, dit M. Transon en se frottant les mains, c'est très-flatteur pour le quartier.

— Et l'on peut bien dire que c'est sans intrigue, s'écria le père Saillard; nous ne sommes pas intrigants, nous autres! nous n'allons pas dans les soirées intimes du ministre!

L'oncle Mitral se frotta le nez en souriant et regarda sa nièce Élisabeth qui causait avec Gigonnet. Falleix ne savait que penser de l'aveuglement du père Saillard et de Baudoyer. MM. Dutocq, Bixiou, Dubruel et Godard entrèrent.

— Quelles boules! dit Bixiou à Dubruel, quelle belle caricature si on les dessinait sous formes de raies, de dorades, et de clacquarts (nom vulgaire d'un coquillage) dansant une sarabande.

— Monsieur le directeur, dit Dubruel, je viens vous féliciter, ou plutôt nous nous félicitons nous-mêmes de vous avoir à la tête de la direction, et nous venons vous assurer du zèle avec lequel nous coopérerons à vos travaux.

M. et madame Baudoyer, père et mère du nouveau directeur, étaient là jouissant de la gloire de leur fils et de leur belle-fille. L'oncle Bidault, qui avait dîné au logis, avait un petit regard frétillant qui épouvanta Bixiou.

— En voilà un, dit-il à Dubruel en montrant Gigonnet, qui peut faire un personnage de vaudeville? Qu'est-ce que ça vend? un Chinois pareil devrait servir d'enseigne aux Deux Magots. Et quelle redingote? je croyais qu'il n'y avait que Poiret capable d'en montrer une semblable après dix ans d'exposition publique aux intempéries parisiennes.

— Baudoyer est magnifique, dit Dubruel.

— Étourdissant, répondit Bixiou.

— Messieurs, leur dit Baudoyer, voici mon oncle propre, M. Mitral, et mon grand-oncle par ma femme, M. Bidault.

Gigonnet et Mitral jetèrent sur les trois employés un de ces regards profonds où éclatait la couleur de l'or et qui firent leur impression sur les deux rieurs.

— Hein, dit Bixiou sous les arcades de la Place Royale, avez-vous bien examiné les deux oncles? deux exemplaires de Shylock. Ils vont, je le parie, à la Halle placer leurs écus à cent pour cent par semaine. Ils prêtent sur gage, ils vendent des habits, des galons, des fromages, des femmes et des enfants; ils sont arabes-juifs-génois-grecs-génevois-lombards et parisiens, nourris par une louve et enfantés par une Turque.

— Je crois bien, l'oncle Mitral a été huissier, dit Godard.

— Voyez-vous! dit Dubruel.

— Je vais aller achever la pierre, reprit Bixiou, mais je voudrais bien voir le salon de M. Rabourdin : vous êtes bien heureux de pouvoir y aller, Dubruel.

— Moi? dit le vaudevilliste, que voulez-vous que j'y fasse, ma figure ne se prête pas aux compliments de condoléance. Et puis, c'est bien vulgaire aujourd'hui d'aller faire queue chez les gens destitués.

A minuit, le salon de madame Rabourdin était désert, il ne restait plus que deux ou trois personnes, des Lupeaulx et les maîtres de la maison. Quand Schinner, madame Firmiani et M. Octave de Camps furent partis, des Lupeaulx se leva d'un air mystérieux, se plaça le dos à la pendule, et regarda tour à tour la femme et le mari.

— Mes amis, leur dit-il, rien n'est perdu, car le ministre et moi nous vous restons. Dutocq entre deux pouvoirs a préféré celui qui lui paraissait le plus fort. Il a servi la grande aumônerie et la cour, il m'a trahi, c'est dans l'ordre; un homme politique ne se plaint jamais, seulement il sera destitué demain, et replacé sans doute à la préfecture de police, car la grande aumônerie ne l'abandonnera pas.

Et il fit une longue tirade sur la grande aumônerie, sur les dangers que courait le gouvernement à s'appuyer sur l'Église, sur les Jésuites, etc.

Mais il n'est pas inutile de faire observer que la cour et la grande aumônerie, à laquelle des journaux libéraux accordaient une influence énorme sur l'administration, s'étaient très-peu mêlés du sieur Baudoyer. Ces petites intrigues se mouraient dans la haute sphère devant les grands intérêts qui s'y agitaient. Si quelques paroles furent arrachées par l'importunité du curé de Saint-Paul et de M. Gaudron, la sollicitation s'était tue à la première observation du ministre. Les passions seules faisaient la police de la Congrégation en se dénonçant les unes les autres. Le pouvoir occulte de cette association bien permise en présence de l'effrontée société de la Doctrine, intitulée *aide-toi le ciel t'aidera,* ne devenait formidable que par l'action dont la dotaient gratuitement les subordonnés en s'en menaçant à l'envi. Enfin les calomnies libérales se plaisaient à configurer la grande aumônerie en un géant politique, administratif, civil et militaire. La peur se fera toujours des idoles. En ce moment, Baudoyer croyait à la grande aumônerie, tandis que la seule aumônerie qui l'avait protégé siégeait au café Thémis. Il est, à certaines époques, des noms,

des institutions, des pouvoirs à qui l'on prête tous les malheurs, à qui l'on dénie leurs talents, et qui servent de raison coefficiente aux sots. De même que M. de Talleyrand salue tout événement par un bon mot, de même en ce moment de la restauration, la grande aumônerie faisait et défaisait tout. Malheureusement elle ne faisait ni ne défaisait rien. Son influence n'était entre les mains ni d'un cardinal de Richelieu ni d'un cardinal Mazarin; mais entre les mains d'une espèce de cardinal de Fleury qui, timide pendant cinq ans, n'osa que pendant un jour, et osa mal, car la doctrine fit impunément à Saint-Merry plus que Charles X ne prétendait. Sans l'article sur la censure si sottement mis dans la nouvelle Charte, le journalisme aurait eu son Saint-Merry aussi.

— Restez chef de bureau sous Baudoyer, ayez ce courage, reprit des Lupeaulx, soyez un véritable homme politique; laissez les pensées et les mouvements généreux de côté, renfermez-vous dans vos fonctions; ne dites pas un mot à votre chef, ne lui donnez pas un conseil, ne faites rien sans son ordre. En trois mois Baudoyer quittera le ministère ou destitué ou déporté sur une autre plage administrative. Il ira à la maison du roi, peut-être. Il m'est arrivé deux fois dans ma vie d'être ainsi couché sous une avalanche de niaiseries, j'ai laissé passer.

— Oui, dit Rabourdin, mais vous n'étiez pas calomnié, atteint dans votre honneur, compromis...

— Ah! ah! ah! dit des Lupeaulx en interrompant le chef de bureau par un rire homérique; mais c'est là le pain quotidien de tout homme remarquable dans le beau pays de France, et il y a deux manières de prendre la chose : ou d'être au-dessous, et il faut plier bagage et s'en aller planter des choux; ou d'être au-dessus, et marcher sans crainte, sans même tourner la tête.

— Je n'ai pour moi qu'une seule manière de dénouer le nœud coulant que l'espionnage et la trahison m'ont mis autour du cou, reprit Rabourdin, c'est de m'expliquer immédiatement avec le ministre, et si vous m'êtes aussi sincèrement attaché que vous le dites, vous pouvez me mettre face à face avec lui demain.

— Vous voulez lui exposer votre plan d'administration...

Rabourdin inclina la tête.

— Eh bien! confiez-moi vos plans, vos mémoires, et je vous jure qu'il y passera la nuit.

— Allons-y donc, dit vivement Rabourdin, car c'est bien le moins qu'après six ans de travaux j'aie la jouissance des deux ou trois heures pendant lesquelles un ministre du roi sera forcé d'applaudir à tant de persévérance.

Mis, par la ténacité de Rabourdin, sur un chemin sans buissons où la ruse pût s'abriter, des Lupeaulx hésita pendant un moment et regarda madame Rabourdin en se demandant : « — Qui triomphera de ma haine pour lui ou de mon goût pour elle? » Il dit alors au chef de bureau : — Si vous n'avez pas de confiance en moi, je vois que vous serez toujours pour moi l'homme de votre *note secrète*. Adieu, madame.

Madame Rabourdin le salua froidement. Célestine et Xavier se retirèrent chacun de leur côté sans se rien dire, tant ils étaient oppressés par le malheur. La femme songeait à l'horrible situation dans laquelle elle se trouvait vis-à-vis de son mari. Le chef de bureau, qui se résolvait à ne plus remettre les pieds au ministère et à donner sa démission, était perdu dans l'immensité de ses réflexions; il s'agissait pour lui de changer de vie et de prendre une voie nouvelle. Il resta pendant toute la nuit devant son feu, sans apercevoir Célestine qui vint à plusieurs reprises sur la pointe du pied, dans ses vêtements de nuit.

— Puisque je dois aller une dernière fois au ministère pour retirer mes papiers et mettre Baudoyer au fait des affaires, tentons-y l'effet de ma démission, se dit-il.

— Il rédigea sa démission, médita les expressions de la lettre dans laquelle il la mit et que voici :

« Monseigneur,

« J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence ma « démission sous ce pli, mais j'ose croire qu'elle se « souviendra de m'avoir entendu lui dire que j'a- « vais remis mon honneur entre ses mains, et qu'il « dépendait d'une explication immédiate. Cette « explication, je l'ai vainement implorée, et au- « jourd'hui peut-être serait-elle inutile, alors qu'un « fragment de mes immenses travaux sur l'admi- « nistration, surpris et défiguré, court dans les « bureaux, est mal interprété par la haine, et me « force à me retirer devant la tacite réprobation du « pouvoir. Votre Excellence a pu penser qu'il s'a- « gissait d'avancement, quand je ne songeais qu'à « la gloire de son ministère et au bien public : il « m'importait de rectifier ses idées à cet égard. »

Suivaient les formules de respect.

Il était sept heures et demie quand cet homme eut consommé le sacrifice de ses idées, car il brûla tout son travail; et après, il s'assoupit, la tête appuyée sur son fauteuil, vaincu par ses émotions. Il fut réveillé par une sensation bizarre sur ses mains qu'il trouva couvertes des larmes de sa femme, agenouillée devant lui. Célestine était venue lire la démission. Elle avait mesuré l'étendue de la chute, ils allaient être réduits à quatre mille livres de rente. Elle avait supputé ses dettes, elles montaient à trente-deux mille francs! C'était la

plus ignoble de toutes les misères. Et cet homme si noble et si confiant ignorait l'abus qu'elle s'était permis de la fortune confiée à ses soins. Elle sanglotait à ses pieds, belle comme une Madeleine.

— Le malheur est complet, dit-il dans son effroi, je suis déshonoré au ministère, et déshonoré...

L'éclair de l'honneur pur scintilla dans les yeux de Célestine, elle se dressa comme un cheval effarouché, jeta sur Rabourdin un regard foudroyant.

— Moi ! *moi !* lui dit-elle sur deux tons sublimes. Suis-je donc une femme vulgaire? Ne serais-tu pas nommé, si j'avais failli? Mais, reprit-elle, il est plus facile de croire à cela qu'à la vérité.

— Qu'y a-t-il? dit Rabourdin.

— Tout en deux mots, reprit-elle. Nous devons trente mille francs.

Rabourdin saisit sa femme par un geste fou et l'assit sur ses genoux avec joie.

— Console-toi, ma chère, dit-il avec un son de voix où perçait une adorable bonté qui changea l'amertume de ses larmes en je ne sais quoi de doux. Moi aussi j'ai fait des fautes ! j'ai travaillé fort inutilement pour mon pays, ou du moins j'ai cru pouvoir lui être utile... Maintenant, je vais marcher dans un autre sentier. Si j'avais vendu des épices, nous serions millionnaires! eh bien, faisons-nous épiciers. Tu n'as que vingt-huit ans, mon ange! Eh bien, dans dix ans, l'industrie t'aura rendu le luxe que tu aimes, et auquel nous renoncerons pendant quelques jours. Moi aussi, chère enfant, je ne suis pas un mari vulgaire. Nous vendrons notre ferme ! elle a depuis sept ans gagné de valeur. Cette plus-value et notre mobilier payeront *mes* dettes (elle l'embrassa), et nous aurons cent mille francs à employer dans un commerce quelconque. Avant un mois, j'aurai choisi quelque spéculation. Le hasard qui a fait rencontrer un Martin Falleix à Saillard ne nous manquera pas. Attends-moi pour déjeuner; je reviendrai du ministère à onze heures, libre de mon collier de misère.

Célestine le serra dans ses bras avec une force que n'ont point les hommes dans leurs moments les plus en colère, car la femme est plus forte par le sentiment que l'homme n'est fort par sa puissance. Elle pleurait, riait, sanglotait et parlait tout ensemble.

Quand, à huit heures, Rabourdin sortit, la portière lui remit les cartes railleuses de Baudoyer, de Bixiou, de Godard et autres. Néanmoins, il se rendit au ministère, et y trouva Sébastien à la porte, qui le supplia de ne point venir dans les bureaux, où il courait une infâme caricature sur lui.

— Si vous voulez m'en adoucir l'amertume, apportez-la-moi ici, dit-il, car je vais porter ma démission moi-même au valet de chambre du ministre afin qu'elle ne soit pas dénaturée, en suivant la voie administrative. J'ai mes raisons en vous demandant la caricature.

Quand, après s'être assuré, moyennant quelques pièces d'or, que sa lettre était entre les mains du ministre, Rabourdin revint dans la cour, il trouva Sébastien en larmes, qui lui présenta la lithographie.

— Il y a là beaucoup d'esprit, dit Rabourdin en montrant au surnuméraire un front serein comme le fut celui du Sauveur quand on lui mit sa couronne d'épines.

Il entra dans les bureaux d'un air calme, et alla d'abord chez Baudoyer, qu'il pria de venir à la division pour recevoir de lui les instructions relatives aux affaires qu'il devait désormais diriger.

— Attendu, dit-il devant Godard et les employés, que ma démission est entre les mains du ministre.

— Monsieur, dit-il en apercevant Bixiou, allant droit à lui et lui montrant la lithographie, n'avais-je pas raison de prétendre que vous étiez un artiste? il est seulement dommage que vous ayez dirigé la pointe de votre crayon contre un homme qui ne pouvait pas être jugé de cette manière, ni dans les bureaux.

Puis il entraîna Baudoyer dans l'appartement de feu La Billardière. A la porte se trouvaient Phellion et Sébastien, les seuls qui dans ce grand désastre particulier osassent lui rester ostensiblement fidèles. Rabourdin, apercevant les yeux de Phellion humides, ne put s'empêcher de lui serrer la main.

— Mòsieur, dit le bonhomme, si nous pouvons vous être utiles à quelque chose, disposez de nous...

— Entrez donc, mes amis, leur dit Rabourdin avec une grâce noble. Sébastien, mon enfant, écrivez votre démission et envoyez-la par Laurent, car vous devez être enveloppé dans la calomnie qui m'a renversé. J'aurai soin de votre avenir, nous ne nous quitterons pas.

Sébastien fondit en larmes.

M. Rabourdin s'enferma dans la division avec M. Baudoyer. Phellion l'aida à mettre l'imbécile chef de bureau en présence de toutes les difficultés administratives. A chaque dossier que Rabourdin expliquait, à chaque carton ouvert, Baudoyer agrandissait ses petits yeux.

— Adieu, monsieur, lui dit enfin Rabourdin d'un air à la fois solennel et railleur.

Sébastien avait pendant ce temps-là fait les paquets de papiers appartenant au chef de bureau, et les avait emportés chez lui dans un fiacre. Rabourdin passa par la grande cour du ministère où tous les employés étaient aux fenêtres, et il y attendit

un moment les ordres du ministre. Le ministre ne bougea pas. Phellion et Sébastien tenaient compagnie à Rabourdin. Phellion escorta courageusement l'homme tombé jusqu'à la rue Duphot en lui exprimant une respectueuse admiration. Il revint satisfait de lui, reprendre sa place, après avoir rendu les honneurs funèbres au talent administratif méconnu.

Bixiou (*voyant entrer Phellion*).

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.

Phellion. Oui, Mòsieur !

Poiret. Qu'est-ce que cela veut dire?

Fleury. Que le parti-prêtre se réjouit, et que M. Rabourdin a l'estime des gens d'honneur.

Dutocq (*piqué*). Vous ne disiez pas cela hier.

Fleury. Si vous m'adressez encore la parole, vous aurez ma main sur la figure, car il est certain que vous avez *chippé* le travail de M. Rabourdin (*Dutocq sort*). Allez vous plaindre à M. des Lupeaulx, espion !

Bixiou (*riant et grimaçant comme un singe*). Je suis curieux de savoir comment ira la division? M. Rabourdin était un homme si remarquable qu'il devait avoir ses vues en faisant ce travail. Le ministère perd une fameuse tête. (*Il se frotte les mains.*)

Laurent. M. Fleury est mandé au secrétariat.

Tous. Il est enfoncé !

Bixiou. Dutocq a déjà fait destituer ce pauvre Desroys, accusé de vouloir couper les têtes.

Thuillier. Des rois?

Bixiou. Recevez mes compliments : il est joli, celui-là !

LA DERNIÈRE FÉE.

LA DERNIÈRE FÉE.

I.

LE CHIMISTE.

Il était une fois un chimiste et sa femme qui faisaient bon ménage et vivaient heureux. Le chimiste, toujours occupé, ses lunettes sur le nez, entretenait le feu de ses fourneaux et soufflait quelquefois pendant tout un jour avec un soufflet usé et noirci: il ne disait mot, et sa femme, assise dans le laboratoire, ne se plaignait ni de la fumée, ni de la vapeur du charbon, ni de l'odeur ; elle parlait rarement, et son langage le plus ordinaire était l'aimable sourire qui venait errer sur ses lèvres charmantes, lorsque, fatigué de ses travaux, le chimiste s'avisait de jeter un regard sur sa femme chérie. Elle était belle et n'avait rien de désagréable dans sa personne; mais comme ils passaient tous deux la journée entière dans leur laboratoire, qu'ils ne se regardaient pas souvent et qu'ils s'adoraient, ils ne pensaient guère à leur toilette, et l'on ne se serait pas aperçu de leur beauté au premier abord.

Ce laboratoire qu'ils habitaient ressemblait assez à une cave. Les parois des murs auraient pu rendre trente quintaux de noir de fumée si l'on avait voulu les nettoyer. Les vitres des fenêtres, à ogive et à petits carreaux retenus par des plombs, avaient conquis un *veto* sur le jour qu'elles ne laissaient presque plus passer, tant elles étaient empreintes de poussière. Au dehors, une vigne joyeuse, qui tapissait le mur, avait jeté sur les fenêtres un réseau de sarments entrelacés. Le carreau, humide et toujours sale, offrait de singuliers accidents : çà et là l'on apercevait un rond ou un carré net comme une pièce qui sort de la Monnaie, parce qu'un objet de physique y avait séjourné pendant quelque temps. Des sillons tracés dans la poussière par le balai disaient combien de fois une main généreuse avait tenté de débrouiller ce chaos. Souvent on entendait la voix d'un cricri qui se réjouissait de n'être pas troublé dans son asile, et plus d'une souris trottait tranquillement dans ce séjour de l'innocence, de la paix et de la chimie, sans craindre les trébuchets provocateurs.

Au milieu de cet amas de tables, de bouteilles et d'instruments, le chimiste, les cheveux couverts des débris blanchâtres de son charbon, penchait son visage sur une cornue, et la clarté du feu, rougissant tout ce qui l'entourait, venait mourir sur la femme du chimiste, qui, tour à tour, travaillait et regardait cet intérieur d'un air satisfait... La voûte noire, l'absence du soleil qui ne se montrait que par l'espace que la porte laissait entre elle et le sol, l'attirail chimique, un mari chimiste, tout cela ne plairait pas à tout le monde; mais puisque le chimiste et sa femme se trouvaient heureux, personne ne doit les censurer, car on donnerait à penser que le bonheur tient à un coup de balai, à la mort d'un cricri, à une toile d'araignée, ou à la queue d'une pauvre souris : le bonheur tient à bien autre chose.

Un matin de printemps, on avait ouvert une fenêtre ; l'air pur circulait, et le soleil, envoyant dans

le laboratoire un de ses plus beaux rayons, traçait une ligne brillante où volaient une multitude de petits atomes de poussière qui semblaient courir les uns après les autres comme les essaims de mouches au-dessus des ruisseaux par une belle soirée d'été. Les pensées du chimiste étaient aussi nombreuses, aussi remuantes que les essaims, de manière que la douce influence de l'air leur donna une direction tout opposée à celle qui d'habitude les portait au cerveau. Le chimiste regarda donc sa femme. Elle était assise sur un fauteuil vermoulu et s'amusait à contempler pour la millième fois les estampes du *Cabinet des Fées;* son ingénuité était peinte sur sa figure; ses cheveux d'or pâle, arrangés à la vierge, ajoutaient une auréole d'innocence à ses yeux bleus sans malice. Elle devina que son mari la regardait et quitta son livre. Le chimiste réfléchit, pendant ce moment d'un silence expressif, que la jeune fille dont il n'avait fait jusqu'alors que l'amour de ses yeux et qu'une douce récréation pendant ses longs travaux, pouvait ne pas prendre autant d'intérêt que lui aux expériences et aux études qui l'absorbaient tout entier.

Depuis ce jour il entoura de soins cette jeune femme dont le bonheur lui était confié; il lui consacra souvent une heure entière dans la journée.

Au bout d'un an tant de nobles sacrifices reçurent une douce récompense; la femme du chimiste mit au monde un enfant beau comme le jour.

Alors le laboratoire devint le théâtre de scènes plus touchantes et plus variées que celles dont nous venons de donner un court aperçu: la voûte noire retentit de cris enfantins, et le chimiste n'y trouva point à redire. Caliban, unique et vieux serviteur de la maison, quittant la bêche, accourait regarder par la fenêtre, tâchait de faire sourire sa figure horrible et de prendre une douce voix pour parler à l'enfant. Enfin, la femme du chimiste, toujours assise sur son fauteuil vermoulu, faisait sauter sur ses genoux le marmot, qu'elle couvrait de baisers aussitôt qu'il souriait. Elle excitait son rire, et s'il cassait une fiole, le chimiste en riait sans se fâcher de la perte de ses élixirs. Enfin, sa femme, cette jeune paysanne qu'il avait épousée pour sa naïveté et le peu d'étendue de ses connaissances, déployait toute son âme sur son enfant, devenait spirituelle pour tout ce qui le concernait; elle vivait du souffle de ce petit être, qui jouait sur son sein, et le bienheureux chimiste s'apercevait que la nature avait des creusets plus beaux que les siens et une méthode de combiner les mixtes bien supérieure à la sienne.

Ce chimiste était un des esprits les plus étonnants et les plus originaux que le feu du soleil ait jamais échauffés. Si les idées dépendent de la forme intérieure du cerveau, le sien devait avoir l'aspect bizarre de ces produits chimiques que les apothicaires exposent à la curiosité des passants, et qui présentent de si brillantes cristallisations. Depuis son jeune âge il n'avait vécu que pour les arts et ne s'était occupé que d'étudier les sciences naturelles avec ardeur: aussi avait-il acquis un savoir si profond et si solide sur la nature humaine, que d'abord il eut, comme on vient de le voir, un enfant, mais qu'ensuite il parvint à connaître si bien tous les ressorts physiques de notre machine, que par la seule inspection de l'œil il découvrait les symptômes, la marche et les causes d'une maladie, et rapidement le malade guérissait. Cette perfection de science ne regardait pas seulement le corps, elle s'appliquait à l'âme, et il discernait la cause de nos peines et de nos plaisirs, de nos passions et de nos vertus avec une telle supériorité que d'abord il avait atteint, lui et sa femme, la perfection du bonheur; qu'ensuite il savait tout d'un coup ce qui manquait à tel ou tel homme pour être heureux, et cela après l'avoir examiné pendant un instant; et pour peu qu'il tâtât le crâne, le pied, et palpât l'épine du dos, il disait ce que, dans telle situation sociale donnée, il devait faire et même dire.

Ce qui prouve son extrême sagesse et la sublimité de son esprit, c'est qu'ayant atteint le faîte de la science humaine il vivait dans son laboratoire entre un cricri, une souris, Caliban, quelques araignées, sa femme et son enfant. Certes, le chimiste aurait pu aller à Paris où il aurait amassé un faisceau de gloire si gros qu'il y en aurait eu pour cent mille hommes; mais il avait réfléchi et vu:

Que s'il guérissait tout le monde, tout le monde viendrait à lui; qu'il n'y aurait plus eu de malades, partant plus de médecins, et qu'alors les médecins l'auraient invité à passer dans le troisième hémisphère;

Que, devinant tous les intérêts, il aurait accommodé tous les procès, et que les avoués imitant les médecins, sa science lui ferait encore courir le danger de tomber dans les mains des procureurs, plus cruels que les médecins (car il tranchait la question);

Que si le gouvernement apprenait qu'il pouvait faire du diamant, on l'aurait enfermé comme l'âne de Peau-d'âne, pour lui faire toujours faire du diamant, ou peut-être lui crèverait-on les yeux pour qu'il n'en fît pas, et dans ce cas il trouvait les gouvernements plus cruels que les médecins et que les procureurs.

Qu'enfin la perfectibilité de la raison humaine devenait la ruine de la société, qui ne subsiste que par les folies, les maladies, les niaiseries, les passions, les démangeaisons et les contributions de chacun. Alors il avait eu l'incroyable raison de comparer la gloire qu'il aurait acquise à la fumée de son

fourneau, les richesses au charbon qui noircit les mains et dont la vapeur finit par tuer; et saisissant le dieu du bonheur par les oreilles, il tâchait de ne jamais le lâcher en ne sortant jamais de sa chaumière.

Ce fut ainsi qu'il simplifia son existence : pour se donner une occupation, il chercha à découvrir de nouveaux secrets, prit une femme jolie qui ne faisait rien, ne savait rien et ne parlait presque pas, un domestique idiot; et il décréta que, pour eux tous, la nature commencerait à la porte de la cabane et finirait au mur du jardin; le soir ils allaient se promener sous une allée couverte, admiraient l'air pur du ciel : le chimiste complimentait Caliban sur la tenue du jardin, et il comparait la lueur mystérieuse des étoiles à la lueur amoureuse des yeux de sa femme. Elle souriait en pensant qu'elle était belle comme une étoile, et elle adorait son mari; Caliban admirait qu'on eût tant d'esprit; et ils rentraient dans leur chaumière, heureux, contents, riant des hommes, que le chimiste leur montrait se démenant pour attraper des bulles de savon qui leur crevaient dans les mains; et ces trois êtres cheminaient ainsi dans la vie, n'ayant pas le temps de désirer, parce qu'ils travaillaient tout le jour et dormaient toute la nuit. Heureux, mille fois heureux!...

Là-dessus, le chimiste, frappant dans ses mains et déposant un baiser sur les lèvres de sa femme, qui croyait que tous les hommes étaient chimistes, s'applaudissait de son parti, et disait qu'il avait résolu le plus grand problème, celui d'une vie heureuse.

Partant de là, il remuait de plus en plus ses creusets, cherchait avec une ardeur sans pareille à dérober un secret de plus à la nature, et tâchait d'expliquer à sa femme ce qu'il faisait : elle n'y comprenait rien, mais elle écoutait avec attention, comme si elle eût compris quelque chose.

Ces trois êtres n'avaient plus aucune communication avec le reste de la création, et il s'agit de prouver que cela pouvait être : pour cela il faut remonter dans leur vie passée et expliquer par quels moyens ils vivaient dans une retraite aussi profonde.

Au bout de leur chaumière fleurissait un jardin qui semblait être fait exprès pour eux : les légumes prenaient plaisir à y venir, la treille pliait sous le raisin, et une source pure et limpide arrosait ce petit coin de terre promise. Le chimiste avait prouvé à sa femme (car elle croyait à tout ce que disait son mari) qu'en ne mangeant que des légumes on éteignait le feu des passions; ils vivaient donc du produit de ce terrain, où deux poules trouvaient leur nourriture, et une vache son herbe fraîche. Caliban, le domestique de ce fortuné ménage, faisait la vendange et la moisson, mondait le blé au moyen d'une machine inventée par le chimiste, et ce bon serviteur ne connaissait d'autre existence que de se lever au jour, cultiver le jardin, manger sobrement, apprêter le repas du chimiste, filer en hiver, faire de la toile et se recoucher : du reste, il avait supprimé l'usage de la pensée comme un exercice trop fatigant, et le *nec plus ultrà* de son emploi était d'aller payer chez le percepteur de la commune les dix-sept francs d'impositions que devait le chimiste pour ses deux arpents, sa femme, ses poules, son cricri, sa souris, ses araignées, Caliban, la vache, le marmot, le rat, et un pauvre caniche noir qui était l'ami de toute la maison. Ainsi le gouvernement français assemblait les deux chambres, avait des armées de conscrits avec leurs fusils et leurs habits, capitaines, colonels, chefs d'état-major, aumôniers, le tout pour donner l'assistance et la protection de ses sept immenses ministères et de sa colossale administration à quatorze choses assez insignifiantes pour une modique somme de dix-sept francs! En vérité, comment peut-on se plaindre de la pesanteur des impôts?...

La chaumière dans laquelle vivaient... Que vois-je? quinze pages, grand Dieu! les temps sont si durs que jamais on ne pourrait lire un chapitre plus long.

II

OPINION DU CHIMISTE.

La chaumière dans laquelle vivaient ces quatre êtres, tous faits les uns pour les autres, mérite une exacte description : on ne saurait d'ailleurs mettre trop de réalité dans les détails d'un conte de fée. Il faut, par la vérité du récit, faire oublier que la base en est fausse. Cette chaumière de bonheur était donc située à vingt lieues de Paris, dans un de ces vallons où la nature semble s'être retirée avec tous ses trésors : c'étaient les accidents de terrain les plus variés, les arbres les plus élégants, les prairies les plus riantes, les ruisseaux les plus limpides; ici une vigne pendante, là une agreste cabane, plus loin un moulin et sa cascade sonore; et souvent on entendait, au sein du paysage, s'élever la voix pure d'une jeune fille chantant sans art quelque chanson naïve; alors la ritournelle monotone, se mariant aux accents de la flûte pastorale, ajoutait aux délices de la nature le charme de la mélancolie, qui ne vient jamais que de l'homme : enfin, c'était une vallée si riante, si écartée, si loin de toutes les cités, que tous les ministres disgraciés eussent voulu vivre là pendant les premiers moments de leur chute.

Comme le chimiste n'offrait aux voleurs que des livres de science, du charbon, des cornues, de petites bouteilles et de l'encre, il avait pu sans danger venir habiter cette chaumière assise sur le penchant d'une jolie colline et qui était assez éloignée du village voisin. Le chimiste laissait toujours sa porte ouverte, et ce dernier trait complète admirablement la peinture de ses mœurs simples. La chaumière était placée de manière que la cheminée se trouvait de niveau avec le plateau de la colline au-dessus de laquelle commençait une immense forêt d'où le chimiste tirait son charbon et les précieux ingrédients dont il avait besoin.

Quiconque a un peu voyagé sait qu'il y a en France des endroits reculés, de petits villages enfoncés dans les terres, loin des routes, où l'on vit dans une profonde ignorance des choses de ce monde, où l'on n'apprend les révolutions du monde politique que par le changement des armes qui se trouvent gravées en tête de l'avis du percepteur, ou sur l'enseigne du débitant de poudre et de tabac, enseigne qui, par parenthèse, contient l'histoire des trente dernières années, écrites en six couches de différentes couleurs, des villages enfin où ceux qui ne payent pas de contributions et ne prennent pas de tabac vivent et meurent sans connaître quel est le mortel qui gouverne, où jamais on n'entendra parler du *Paraguay-Roux*, de la pâte *pectorale de Regnault*, de *lord Byron*, du *gaz hydrogène*, des marabouts, des duchesses et des porteurs d'eau. C'est un grand malheur pour les souverains, les directeurs de théâtres, les poëtes, les entrepreneurs, et surtout pour les duchesses, mais enfin c'est la vérité, et cette observation lumineuse n'a pas d'autre but que de prévenir que le village à un quart de lieue duquel se trouvait l'habitation du chimiste était un de ces villages privilégiés.

Ce n'est rien encore... L'habitation du chimiste était entourée d'un autre cordon sanitaire d'ignorance d'autant plus impossible à franchir qu'il avait été établi par la superstition et par le bedeau du village. Pour en bien sentir la force, il faut se reporter à l'époque de l'arrivée du chimiste dans cette contrée.

Il faisait nuit, une nuit assez obscure, car la lune roulait entre de gros nuages noirs : c'était un samedi, jour du sabbat, et le dernier samedi du mois de décembre, époque sinistre. Caliban conduisait par la bride un mauvais cheval efflanqué qui avait l'air de celui de l'Apocalypse, celui dont on compte les os et qui porte la Mort : ce cheval traînait une charrette à claire-voie qui laissait apercevoir un monde de matras, de cornues, d'instruments de physique, de quarts de cercle, de cercles tout entiers, de fioles, de lunettes, de fourneaux, etc. ; et du sein de cette cargaison chimique s'élevait le chimiste en personne, la tête couverte d'un bonnet de poil d'ours, portant des besicles, et retenant de ses deux mains ses livres et ses ingrédients. Le vent d'hiver sifflait, et plus d'une branche d'arbre tombait sur les toits de chaume, en produisant un bruit qui faisait resserrer le cercle de ceux qui veillaient au coin du feu en écoutant les contes d'une vieille dont le visage ressemblait aux pommes de reinette que l'on mange à la Pentecôte. La terre, étant couverte de neige, ne permit pas d'entendre les pas du cheval et de Caliban, ni le bruit de la charrette infernale, de manière que l'on crut, en voyant passer cet épouvantable cortége, à travers de mauvaises vitres pleines de défauts, qu'il dansait dans les airs. La cloche qui sonnait en ce moment pour un mort, les contes effroyables des grand'mères, la peur, les jurements de Caliban, les sifflements de la tempête, la lueur sanglante de la lune, qui donnait à ce spectacle l'air d'un convoi diabolique, tout contribua à semer l'épouvante, de telle sorte que celui qui vendit, même avec peine, la chaumière et l'enclos au chimiste passa les écus au vinaigre. Il ne put même les faire prendre qu'à la ville voisine, où il alla pour la première fois de sa vie.

Tout cela n'aurait eu aucune suite, si quelque temps après on avait vu le chimiste se promener comme une personne naturelle, venir au marché, boire au cabaret et fumer une pipe ; mais non, rien de tout cela n'arriva.

Alors on se hasarda (car la curiosité est la même partout) à examiner ce qui se passait chez l'envoyé du diable. L'on ne vit rien sortir de chez lui, tout y paraissait mort : seulement une abondante et noire fumée bouillonnait au-dessus de l'énorme cheminée de la chaumière, d'où l'on conclut que Satan avait établi là un soupirail de l'enfer ; d'autant plus que le chimiste venait d'élargir sa cheminée, de manière qu'un cavalier avec sa lance, sa banderole, son cheval, sa carabine et ses deux moustaches, y aurait passé sans que la cocarde de son shako eût été endommagée. Certes, en voyant une telle cheminée toujours occupée à vomir une si étrange fumée, le paysan le plus impassible devait en conclure des choses sinistres : d'autres se seraient peut-être étonnés de ce qu'elle n'eût pas fumé ; mais au village, et surtout dans un village ignorant, on procède autrement que partout ailleurs.

Ce qui mit le comble à la terreur et acheva de construire un rempart impénétrable entre la chaumière et le village, ce fut le récit du bedeau. Ce dernier, fort de la puissance sacerdotale à laquelle il tenait comme un clerc d'huissier tient à la justice, se hasarda un soir à passer devant l'habitation, d'autant plus que le curé avait désiré savoir si le

chimiste pourrait, nonobstant la diablerie, rendre le pain bénit. Le bedeau, homme important dans le village (car il savait calculer et lisait tout couramment), le bedeau, qui faisait l'esprit fort, aperçut l'effroyable Caliban assis sur une grosse pierre couverte de mousse et jouant avec son cher caniche noir, qui appuyait sa tête spirituelle et intelligente sur celle du domestique au nez retroussé et aux grosses lèvres qui laissaient voir des dents larges comme des palettes. Le chimiste avait le visage noir comme un four : il était habillé grotesquement, comme tous les savants occupés; il caressait sa longue barbe noire avec ses mains effilées comme celles d'un accoucheur; et la femme du chimiste appuyait sa jolie tête, brillante d'amour, sur l'épaule de son mari, mêlait l'or de ses blonds cheveux aux boucles abondantes de la chevelure de jais du chimiste; ses mains blanches et délicates, passées autour du cou de son époux, indiquaient qu'elle voulait l'empêcher de méditer et qu'elle souhaitait un doux regard de tendresse. Le soleil du couchant répandait sur ce groupe une teinte rougeâtre qui fit croire au bedeau que la chaumière était le porche de l'enfer. Ce que l'on raconte de la tentation de saint Antoine lui revint dans l'esprit, et Caliban lui parut un grand singe assis sur une grosse tortue; son chien fut un démon cornu; une pierre couverte de mousse verte, le gros crapaud qui sautait dans le pot à eau du saint; la belle moitié du chimiste fut la jolie diablesse aux mains d'amour, au visage céleste et aux yeux de courtisane qui veut payer son terme; enfin, le chimiste lui sembla le diable en chef entouré de serpents, et la bêche de Caliban devint sa fourche. Mais ce qui causa le désordre des sens du bedeau, c'est que, quand il arriva, le cricri, la poule, la vache et le chien crièrent, que le chimiste et sa femme riaient aux éclats, et que Caliban jurait parce que le chien lui avait mordu l'oreille. Le bedeau eut une peur effroyable, et il s'enfuit en croyant avoir mille panerées de diables à ses trousses : il raconta partout qu'il avait couru les plus grands dangers, et que ce serait folie que d'aller sur la colline où demeurait le chimiste ou plutôt le diable.

Dans les temps de superstition où l'on brûlait les jeunes filles qui avaient le cauchemar en prétendant qu'elles étaient la proie d'un *incube*, on a vu des choses moins étonnantes que ne l'était le récit du bedeau. Le village ignorant crut le rapport de ce personnage, et l'on ne regarda plus la chaumière qu'avec un effroi mêlé de curiosité : ainsi donc une double barrière d'ignorance et de crainte servait d'enceinte à ce village et à cette chaumière bienheureuse, qui se trouvait, comme on l'a vu plus haut, séparée du reste de la création.

Revenons donc au chimiste et à sa douce et ignorante femme, à Caliban l'idiot et au petit Abel, au cricri, à la souris, etc.

Lorsque Abel grandit, il joua avec le chien, fourra souvent ses doigts mignons dans le trou du cricri et tourmenta la souris; mais toutes ces bonnes bêtes ne s'en fâchèrent pas, d'autant plus qu'Abel ayant pris un jour le cricri, sa mère lui fit comprendre qu'il ne fallait pas le blesser... Ah! elle en savait assez, la pauvre mère, quand elle lui expliqua ce qu'elle souffrirait si l'on blessait Abel : aussi le cher enfant laissa aller la pauvre bête en liberté et la regarda marcher en souriant du doux sourire d'un ange. A ce tableau, qu'on trouvera peut-être trop naïf, le chimiste quitta ses fourneaux, laissa s'évaporer un des plus beaux fluides qu'on ait jamais découverts, et, s'asseyant sur une escabelle, il se mit à jouer avec son enfant; et Caliban, appuyant tout son corps sur sa bêche, pensa au mariage...

Abel ne fut contenu dans aucun lange, ses membres délicats se développèrent en liberté, il se roulait dans le laboratoire en faisant frémir sa mère à chaque fois qu'il heurtait des bouteilles, des poisons et des acides; mais Abel la rassurait en criant de sa voix douce :

— Je prends garde, ma petite mère!...

Et il confondait les milliers de boucles de ses beaux cheveux bruns avec les toiles d'araignée, il se barbouillait le visage de charbon, il grimpait sur les fourneaux, voulait goûter à tout, toucher tout, riait, folâtrait sans chagrin, sans contrainte; et la nature souriait au tableau divin que présentait le laboratoire où elle régnait en souveraine.

Mais qui pourrait exprimer la joie, les délices, les trépignements d'Abel, lorsque sa mère, ouvrant un volume du *Cabinet des Fées*, lui en montrait les estampes? Il déployait toute la force de ses beaux yeux noirs, humides de la sève de l'enfance, et il ressemblait à un enfant Jésus de Raphaël, quand, groupé autour de sa mère, qui semblait encore une vierge pure, il admirait *Serpentin vert, Gracieuse et Percinet, l'Oiseau bleu, la Fée Truitonne;* mais la gravure la plus belle, celle qui excitait le plus son extase, était l'apparition de la *fée Abricotine*.

La figure d'Abel annonçait la finesse et la naïveté conciliées dans un caractère de tendresse, de douceur, d'amour et de courage, qui aurait fait de lui, à l'âge de dix-huit ans, le plus joli page que jamais la cour d'une princesse eût pu voir; mais le chimiste avait sur lui des desseins trop bizarres pour que l'on vît jamais son enfant à la cour d'un prince.

Ce grand homme, toujours méditant, toujours cherchant, avait fini par trouver : ses réflexions lui apprirent qu'il existait pour l'homme social beaucoup plus de maux que de biens. Il prétendait qu'Adam et Ève n'étaient heureux en paradis que

parce qu'ils y avaient vécu dans l'ignorance, et que cette figure de la Bible nous montrait la route du bonheur; que la civilisation donnait, il est vrai, des jouissances étonnantes, mais que les désirs, les pêines y étaient aussi cruels que les plaisirs y étaient vifs; qu'alors, dans l'état de nature, on avait tous les maux de moins, plus l'ignorance des plaisirs, et enfin qu'on jouissait de peu, mais que ce peu se trouvait sans mélange comme l'eau qui sort de la source.

C'était cette doctrine qui l'avait conduit à la chaumière où sa femme, Caliban et lui coulaient une vie exempte d'alarmes, une vie rustique, large, poétique même. L'amour, la reconnaissance, la bienveillance et un léger travail remplissaient leurs âmes, et la douce alliance de tout ce que la nature présente à l'homme, jointe aux sentiments les plus simples, composait leur code. Les fruits paraient leur table, le jour du ciel était le leur, l'eau pure les désaltérait, leurs habits étaient modestes : Caliban se trouvait là comme un humble ami dont le cœur ne concevait qu'une seule idée, la reconnaissance du chien et sa fidélité touchante, son obéissance sans murmure et sa douceur passive. Que leur manquait-il? Le chimiste adorait sa femme, la femme adorait son mari, leurs cœurs ne faisaient qu'un, et toutes leurs nuits étaient éclairées par *la lune de miel*. Que de femmes troqueraient leurs hôtels, diamants, parures, etc., pour l'habit de lin de la chimiste, la chaumière et le reste, comme dit la Fontaine!

Le chimiste, heureux de son essai, avait donc décrété que son cher Abel serait nourri dans de tels principes; qu'on laisserait son cœur se développer ainsi que son joli corps, comme il plairait à l'indulgente nature; qu'on ne le tourmenterait pas pour lui apprendre des sciences funestes. Sa mère, sa tendre mère, qui le couvait sans cesse des yeux, son père qui l'aimait tout autant, quoique plus gravement, Caliban et le chien, étaient les seuls êtres qu'il devait connaître; la chaumière devait être pour lui l'univers, et le jardin toute la nature, et quant à ses jeux, quelques cailloux et de la boue suffiraient longtemps à l'amuser. Ainsi le chimiste, par cet *obscurantisme* raisonné, et raisonnable peut-être, avait extrêmement simplifié l'éducation.

Son heureux enfant ne se plaignit jamais : le rire naïf de l'enfance était toujours sur ses lèvres, ses gestes et son parler étaient également exempts de contrainte, et le chimiste répondait complaisamment à toutes les interrogations curieuses de son fils, mais de manière à faire prévaloir le principe sur lequel reposait la vie future de son cher Abel. Il se flattait d'autant plus de la réussite, que sa science lui donnant l'espoir de parvenir à une vieillesse très-avancée, il aurait le temps de rendre son fils philosophe comme lui. La mère, persuadée que son mari était une vivante image de Dieu, pensait qu'il agissait pour le mieux et se conformait à ses desseins; d'ailleurs, il n'y aurait pas eu chez elle une assez grande force de pensée pour apercevoir des objections, ni assez de détermination pour les exprimer. Elle montrait donc une soumission parfaite et sincère, ne pensant qu'à son enfant, trouvant tout bien, et croyant comme article de foi ce que lui disait son mari. Comme femme, elle avait raison; comme mère, elle n'avait pas tort non plus : car elle vivait tranquille et heureuse, et, devant ce bonheur à son chimiste, elle se disait naturellement :

— Grâce à lui, mon fils sera heureux comme je le suis.

Cependant, le bon chimiste, en véritable sage, pourvut à tout ce qui pouvait arriver et instruisit sa femme qu'il avait enterré sous le foyer de la grande cheminée de son laboratoire un talisman contre toutes les peines qu'elle aurait à supporter, elle et son fils, si lui, leur protecteur, venait à mourir par un accident quelconque; mais il l'avertit aussi qu'on ne devait lever la pierre qu'au moment de quitter la chaumière pour aller autre part. Puis, ayant réuni tous ses livres dans un même endroit et rangé dans le plus bel ordre ses fioles, ses instruments, ses bouteilles, ses cornues, il cessa de concentrer dans la chimie toute son existence. On continua cependant à se tenir dans le laboratoire où le chimiste avait fait dresser le lit d'Abel afin d'avoir toujours son fils sous les yeux, et qui était devenu réellement la chambre d'Abel.

Tout cela ne se fit qu'insensiblement, car les événements ne se succédaient qu'à de longs intervalles pour cette paisible colonie. Abel, véritable enfant de la nature, avait grandi et atteignait déjà quinze ans : le chimiste en avait alors cinquante, et la mère quarante. Le père en cheveux blancs (car l'étude et l'application produisirent cet effet avant l'âge), le père consacrait tout son temps à maintenir Abel dans la route qu'il lui avait tracée, et ne s'occupait plus de chimie que pour subvenir aux dépenses occasionnées par ce fils chéri. La tradition sur la chaumière du diable en protégeait toujours les habitants, et aucun incident fâcheux ne troublait leur bonheur.

III

CE BON CHIMISTE MEURT.

Le laps de temps qui s'écoula entre le tableau que présente le laboratoire du premier chapitre et l'époque dont nous allons nous occuper, a dû amener des changements qui exigent une autre description.

L'on ne se couchait plus avec le soleil l'hiver; sur les cinq heures, Caliban allumait une lampe remplie d'une huile fabriquée par le chimiste. Ce dernier s'asseyait sur le fauteuil vermoulu, sa femme prenait l'escabelle, Caliban nettoyait ses graines sur un bout de la table, et l'on fermait la porte. Le vieillard en cheveux blancs, dont le visage et le teint jaunâtre étaient chargés de rides que la lueur de la lampe rendait encore plus saillantes, tenait le *Cabinet des Fées*, et, séduit par les supplications d'un beau jeune homme, avait consenti à lui apprendre à lire les contes de fées dont les estampes avaient fait le charme de son enfance. La mère écoutait son fils épeler, comme si son débit difficile, répété et fastidieux, eût été la musique des anges; elle avait, de son côté, appris à broder et décorait le col rabattu de son fils d'un feston que le père avait tracé à l'encre bleue; ou bien elle cousait un vêtement du moyen âge, qu'elle avait réussi à copier d'après une estampe du *Prince Charmant*. Or, comme à cette époque on portait à Paris des redingotes courtes et des pantalons plissés au milieu et en bas comme ceux des Turcs, ce vêtement n'avait rien de ridicule et rendait son fils mille fois plus beau que *Percinet*, l'amant de *Gracieuse*.

En effet, entre la chimiste et son mari, un jeune homme âgé de seize ans se tenait respectueusement debout : il était d'une assez belle taille, admirablement bien proportionné, ses formes étaient distinguées et d'une élégance peu commune. Ses yeux pleins de feu respiraient la candeur et l'innocence; son front, pur comme celui de Diane et blanc comme l'ivoire, faisait ressortir le jais de ses cheveux, qui retombaient en boucles sur ses épaules de neige. Son visage avait cette fleur de jeunesse, cette vivacité de couleur, ce moelleux des traits, cet air vierge, cette fierté gracieuse qui réalisent à nos regards l'idée que l'on se fait des jeunes Grecs ou des anges. Ses yeux fendus en amande et bordés de longs cils ne quittaient le livre qu'il feuilletait que pour solliciter un doux regard de sa mère; et souvent, quand il avait lu une phrase entière, il déposait un baiser sur le front serein du vieillard.

Caliban quittait souvent son ouvrage pour admirer à la dérobée ce chef-d'œuvre de la nature, l'idole de sa mère : et tout semblait sourire à ce groupe de vertu qui se trouvait sous cette voûte noire, au milieu des fourneaux et de l'attirail chimique, comme un bouquet de fleurs sauvages écloses dans un antre embarrassé de décombres.

Abel, dans son enfance, avait fait sa plus douce joie de voir les estampes des contes de fées; à seize ans, il essayait à les lire : ces magiques aventures étaient le sujet de toutes ses méditations, et la force de sa raison dans toute la séve de son développement se porta sur le charme des féeries. Son ignorance, sa naïveté contribuèrent à lui faire croire à l'existence de ces charmantes créatures que l'on nomme du nom de *fées*... car il ne conçut jamais la pensée de révoquer en doute la véracité des historiens; cette riante mythologie des temps modernes se trouvait d'ailleurs tellement en rapport avec son âme tendre et disposée à la douce religion du mystère, qu'on l'aurait chagriné en le détrompant. Il était tellement persuadé de la réalité des contes de fées et des brillantes inventions de l'Orient, qu'il ne faisait même aucune question à ce sujet. Ainsi, pendant deux ou trois années, aider son père dans ses travaux chimiques, aider Caliban dans les soins du jardin, se promener avec le chimiste dans la forêt, le soir lire à la famille les rêveries des *Mille et une Nuits*, etc., lui composèrent une existence de joie et de bonheur. Sa naïveté, sa bonté de cœur, l'excellence de ses belles qualités se déployèrent, et le bon chimiste s'applaudissait avec sa femme en voyant que ce fils, leur joie et leur bonheur, se plairait comme eux dans cette modeste habitation, ayant à ses côtés une femme jolie et quelque autre Caliban.

Mais le ciel avait décidé qu'il en serait autrement : en effet, un jour que le chimiste travaillait à ses fourneaux, son fils et sa femme le laissèrent seul et fermèrent la porte du laboratoire. Le vieillard, qui était sur le point de découvrir le secret de faire de l'or, avait passé plusieurs nuits : il s'endormit de fatigue, la vapeur délétère du charbon l'étouffa. Au retour de leur promenade de la forêt, la chimiste et Abel trouvèrent Caliban qui pleurait à genoux devant son maître. La femme resta dans la même attitude, Abel essaya de relever son père, il le trouva froid; alors il prit la tête du vieillard sur ses genoux, et tâcha de lui rendre la vie à force de baisers. A la fin, il comprit l'idée de la mort et couvrit de larmes le corps inanimé de son père. Le chimiste portait encore sur son visage cette douceur qui avait fait le charme de sa vie et de ceux qui l'entourèrent.

Quand la nuit fut venue, à la douce clarté de la lune, les trois habitants de la chaumière déposèrent le corps de leur ami dans une fosse que Caliban creusa en pleurant, et l'aurore surprit le groupe agenouillé devant le tertre de gazon. On n'avait pas encore prononcé une parole, et le silence ne fut troublé que par le concert des oiseaux.

— Ils nous annoncent, dit alors Abel, que l'âme de mon père est montée vers les cieux!... mais elle a passé par les fleurs dont sa tombe est couverte...

— Tu crois, mon fils? répondit la mère en regardant tour à tour Abel et la tombe.

— Certainement, dit Abel.

— Ah! laisse-moi penser, continua-t-elle, qu'elle

est toute en toi!... Et une douce espérance se glissant dans son cœur désolé, elle pencha sa tête sur l'épaule de son fils. Caliban, sans rien entendre, ne cessait de regarder la tombe de son maître adoré; et loin de regretter que toutes les sciences y fussent ensevelies, il n'y voyait qu'une seule chose, son maître, c'est-à-dire, sa propre existence.

Les trois habitants de la chaumière rentrèrent silencieusement dans le laboratoire, dont tous les meubles leur rappelèrent toujours le chimiste aimé: ils trouvèrent quelques douceurs dans ces souvenirs, mais longtemps leur intérieur offrit l'image de la douleur peinte dans le tableau du *Retour de Sextus:* souvent la mère et le fils restèrent oisifs regardant le fourneau, et Caliban pleura en allumant la lampe, car l'huile que le chimiste avait faite tirait à sa fin, et il pensait qu'il ne pouvait plus leur en fabriquer.

Ce ne fut que bien longtemps après cette époque de peine, que le jeune Abel grava, sur la tombe du chimiste, ces mots que le génie oriental qui vivait dans sa tête lui dicta sans doute :

« Comme la jeune fille qui, sur les bords du « Gange, consulte l'avenir de ses amours, en livrant « au courant du fleuve une barque légère composée « des feuilles du dattier, et suit des yeux la lumière « qu'elle y a placée, nous avions chargé une frêle « nacelle de toutes nos espérances, mais le fleuve « l'a engloutie. »

Un an après, Abel n'eut à changer que peu de chose à son épitaphe, car la veuve du chimiste n'eut pas assez de l'amour de son fils pour supporter la vie, et elle fut enterrée près de celui dont elle avait été la compagne fidèle.

Abel, inconsolable, ne sortit pas de la chaumière, n'ouvrit plus le *Cabinet des Fées,* et ne connut dans l'univers que le laboratoire où il avait joué avec son père et sa mère bien-aimée; il sortait au déclin du jour, et s'en allait lentement s'asseoir sous un saule pleureur à côté du tombeau: Caliban ne disait mot, mais respirait avec ardeur les douces émanations des fleurs que le zéphyr balançait doucement sur les deux tombeaux, en croyant respirer les âmes de ses maîtres; et l'étoile du soir les surprenait souvent au milieu d'une rêverie sombre. Abel, l'enfant de la nature, se complaisait en son chagrin, sans chercher à le secouer comme l'habitant des villes; et quelquefois, lorsque son cœur, trop oppressé, ne pouvait contenir le monde de pensées vierges et pures écloses dans son âme chaste, il parlait à Caliban avec la poétique énergie du sauvage :

— Écoute, disait-il : nous vivions de leur vie; pourquoi ne mourons-nous pas, puisqu'ils ne sont plus? Ce jardin est désert, ces fleurs ne me plaisent plus; la lune, qui me souriait autrefois, se cache dans les nuages, sans que je regrette sa lumière, et je n'aime que le bruit harmonieux du vent de la forêt, parce qu'il m'apporte quelquefois les échos de leurs voix qui me parlent du haut du ciel. Cultivons ces roses; elles naissent de leurs cendres; leur odeur, c'est leur âme; ce lis sera ma mère, et ce lilas aux grappes odorantes sera mon père, dont la science et le génie s'exhalent en parfums...

Caliban comprenait ce chant de douleur, et si quelque oiseau chantait, il le chassait doucement, car sa joie leur était importune à tous deux. C'est ainsi que ces deux âmes innocentes se confondaient toujours dans la même rêverie, dans les mêmes regrets. Ils étaient chrétiens sans le savoir.

Un soir, Caliban dit à Abel :

— Abel, l'orage courbe la fleur, mais elle se relève...

— Il en est qui se brisent, répondit le jeune homme.

Caliban ne put répondre, mais il pleura...

Ces deux êtres restèrent longtemps sans idées, sans connaissances, sans secours, au milieu du monde, et comme dans une île déserte que l'Océan aurait entourée de toutes parts. Cependant, au bout de quelques mois, Abel se remit à lire ses contes de fées : mais bientôt il ne les lut plus que le matin, parce que Caliban lui fit observer qu'ils usaient l'huile fabriquée par son père, et qu'il faudrait la ménager pour qu'elle durât toute leur vie.

Caliban écoutait les contes, et ils se récréaient l'un l'autre en se communiquant leurs pensées sur la nature des fées. Enfin, Abel finit par désirer voir une fée, et il ne savait comment s'y prendre pour en évoquer une; il lisait, relisait, et voyait toujours que les fées venaient d'elles-mêmes lorsqu'on était malheureux. Alors il disait à Caliban :

— Pourquoi n'avons-nous pas vu déjà des fées?... Ah! s'écria-t-il, je devine... Mon père était un génie, ma mère une fée, et... ils nous ont abandonnés... ils reviendront!...

Ce jour-là, l'espoir naquit dans son cœur; il redevint gai comme aux jours où il se jouait sur le sein de sa mère, qu'il appela la fée *Bonne,* et souvent l'envie lui prenait de lever la pierre de la cheminée; mais, se souvenant que sa mère lui avait dit qu'il fallait qu'il fût malheureux et prêt à aller habiter autre part, il ne pouvait se résoudre à quitter la cabane de son père : il avait même l'attention scrupuleuse de ne rien déranger de ce qui se trouvait dans le laboratoire, qui resta dans l'état où le chimiste l'avait laissé. Le culte des enfants de la nature pour les objets de leur vénération est plein des

recherches les plus gracieuses, et leur douleur est plus noble que celle que l'on peint par des vêtements : le deuil de l'âme est la *religion* de la *peine*, celui du corps est une *dévotion*.

— Je suis sûr, disait Abel à Caliban en regardant la cheminée avec une vive curiosité, qu'il y a là-dessous l'entrée d'un palais souterrain, comme le jardin où Aladin a pris sa lampe; que les marches sont en saphir, que les colonnes sont de diamant, les fruits en or, les grenades remplies de pepins de rubis, qu'en secouant les roses on a des pluies d'or et d'argent, et qu'une petite fée avec sa baguette est sur un trône de nacre de perle, et qu'elle est belle comme une matinée de printemps ; elle est entourée d'oiseaux-mouches; elle a un char attelé de colombes, et elle me ferait revoir mon père et ma mère...

— Mais, Abel, disait Caliban, tu parles comme un livre...

C'était un spectacle curieux que de voir ce vieux et difforme serviteur à côté d'Abel, dont les formes, la beauté, les doux regards, la chevelure en désordre, donnaient l'idée d'un ange causant avec un gnome. Souvent Abel disait à Caliban :

— Tu es laid, Caliban, parce que tu n'es pas fils de fée comme moi! Regarde comme la fleur rougit et se fane, comme le rossignol meurt après avoir chanté, comme souvent un orage abîme nos rosiers, comme l'autre jour un chêne plus grand que moi est tombé... Moi, je ne change pas, ma voix retentit, ma joue se colore, mes yeux brillent, et je reste beau, parce que je suis fils de fée...

— C'est vrai, disait Caliban; moi je suis du Mans.

— Qu'est-ce que le Mans? demandait Abel.

— C'est un endroit où il y a beaucoup de monde et des autorités; c'est une ville.

— Une ville comme dans nos contes? Il y a des princes, des mandarins, des princesses?

— Et des poulardes, ajouta Caliban.

Voilà dans quel état se trouvait Abel à l'âge de dix-huit ans : la somme de toutes ses idées était dans le *Cabinet des Fées*, sa vie était toute contemplative et rêveuse, et la force de sa riche imagination et de son âme orientale se portait sur des êtres chimériques; son parler tenait du langage plein d'images et de comparaisons des Orientaux, et son intelligence s'ouvrait à toutes leurs superstitions.

Cependant le village qu'il voyait souvent sans désirer d'y aller, puisque son père le lui avait défendu, et que d'ailleurs il ne voulait pas se mêler parmi les hommes, le village avait subi de grands changements par rapport aux idées que l'on conçut jadis sur la chaumière du diable. D'abord, lorsqu'on apprit la mort du chimiste et celle de sa femme, on commença à perdre un peu de la terreur qu'inspirait la chaumière de la colline; ensuite, on ne vit plus de fumée sortir de la terrible cheminée, et ce changement produisit le plus grand effet. Enfin, depuis peu, les jeunes gens qui jadis avaient été envoyés à l'armée revinrent licenciés et traitèrent de *conscrits* ceux qui disaient que le diable avait habité dans le pays. Alors on eut honte de croire qu'il y eût du danger à aller vers la cabane du chimiste, et Jacques Bontemps, maréchal des logis des cuirassiers de la garde, leur prouva que le bedeau n'était qu'une bête, mais que sa fille Catherine n'avait pas sa pareille dans le monde, et que lorsqu'on avait *tété z'à* Moscou, en Espagne *zet* en Égypte, *ous qu'il y* avait un gaillard de soleil qui desséchait la coloquinte, on se connaissait en diable et en filles.

Ce n'est guère qu'à cette époque que commence réellement l'histoire que nous racontons, et ce qui précède est dans la catégorie de ce que le spectateur doit savoir quand on lève le rideau : mais de ce moment la toile se lève.

IV

UNE FÉE.

La dernière partie du précédent chapitre a fait connaître Jacques Bontemps et Catherine, fille du bedeau.

Or, on saura que Grandvani, le bedeau, était un personnage : de bedeau il devint maire et le plus riche du village, parce qu'il eut le bon sens d'acheter les biens de l'Église pendant la révolution, afin, disait-il, qu'ils ne sortissent pas des mains du *clergé*. Le feu du ciel, ajoutait-il, ne descendrait pas sur lui, quoique acquéreur, parce qu'il avait de bonnes intentions; mais, *in petto*, il se promettait d'en jouir bien et dûment.

Alors on conçoit comment, vingt ans après, il pouvait être à son aise, ayant acheté beaucoup pour peu. Sa fille Catherine était la plus jolie du village comme il en était le plus riche, et elle se trouvait en butte aux désirs de mille prétendants.

Jacques Bontemps, avec lequel on vient de faire connaissance par l'échantillon de son langage, rapporté (trop fidèlement peut-être) dans le chapitre précédent, Jacques Bontemps était un ancien militaire renvoyé sans pension parce qu'il n'avait que vingt ans de service, et il mangeait le reste de sa réserve d'écus pour se maintenir en grande tenue et épouser Catherine. Il avait écrit à un de ses anciens camarades qui était garçon de bureau au ministère des finances, afin qu'il intriguât et lui fît obtenir la place du percepteur de la commune, pré-

tendant que celui qui la remplissait était une *perruque* qui avait *du foin dans ses sabots* (expression littéralement extraite de sa lettre). Il espérait épouser mademoiselle Catherine s'il parvenait à évincer le vieux percepteur, et il ne négligeait rien pour arriver à ses fins.

Ce maréchal des logis était bien le meilleur enfant du monde : il avait gagné la croix à Austerlitz ; mais, revenu dans son pays, il voulut soutenir son ruban rouge par ses discours, et s'attribua un crédit qu'il n'avait pas. Disons-le : Jacques Bontemps était un peu hâbleur ; mais disons aussi, pour sa justification, qu'il y avait été poussé si insensiblement par l'envie d'exalter la gloire de la France et l'ascendant des braves comme lui sur les autres hommes, mais surtout par le désir de faire croire au maire qu'il aurait en lui un gendre puissant, que si l'on ajoute à cela une disposition naturelle à l'amplification, on lui pardonnera volontiers.

Ainsi, il ne se faisait nul scrupule de diminuer le nombre de nos régiments à Bautzen et de doubler le nombre des ennemis, de dire qu'il était entré avec quinze cavaliers et le général Lasalle dans Stettin, et qu'à eux seize, en trente-deux coups de sabre et un galop, ils avaient emporté la ville. Les paysans en cercle dressaient leurs oreilles et ouvraient de grands yeux quand le maréchal leur racontait que, souvent, un petit méchant tambour, avec ses deux baguettes, faisait une tournée aux avant-postes ennemis, et rapportait quinze cosaques avec leurs chevaux, la bride, les lances, la peau de mouton et tout.

Quand, après avoir dit qu'il était ordinaire de sauter par l'embrasure d'un canon, pendant qu'il reculait après avoir craché sa mitraille, et de s'emparer, lui cinquième, d'une coquine de batterie qui gênait le *petit tondu* dans ses opérations, il retroussait ses deux moustaches, et disait en faisant tomber la cendre de sa pipe et secouant la tête :

— Voilà comme on gagne la croix !...

Puis, si l'un de ses camarades lui faisait observer dans un coin que c'était un acte de courage que l'on n'entreprenait qu'avec le diable au corps, Bontemps, lui jetant un coup d'œil de maître, lui répliquait :

— Laisse donc, mon vieux !...

L'autre, devant une aussi grave considération, gardait le silence, et de son côté enchérissait sur M. Bontemps.

Ainsi le maréchal des logis, homme de cinq pieds six pouces, ayant le visage basané, cette démarche guerrière, cet air sans façon de nos soldats cosmopolites, avait réussi à persuader au maire ex-bedeau qu'il connaissait les grands généraux, les conseillers d'État, la cour même, et qu'il avait du crédit.

Depuis longtemps il y avait, entre une commune voisine et celle que M. Grandvani administrait, un procès pour les biens des deux communes qui restaient indivis. Chaque commune voulait en avoir plus que l'autre, et depuis dix ans on plaidait, on obtenait des décrets, des arrêtés, et l'affaire ne finissait pas. Les maires n'avaient pas le moyen d'aller à Paris suivre les avocats, les juges, les ministères, dépenser un argent immense en dîners, en voitures, en présents, et les communes encore moins. Alors le maire, ne se refusant point à croire les discours de Bontemps, lui demandait, pour toute preuve de son crédit, d'arranger une affaire où il avait raison, et qui n'en était encore qu'au conseil de préfecture.

Jacques, en homme prudent, avait commencé par demander du temps et se proposait, dans l'intervalle, de si bien s'intriguer auprès de mademoiselle Catherine qu'elle deviendrait amoureuse de lui ; et partant de là, il se promettait de si bien mener la chose, que le maire ne pourrait pas faire autrement que de le marier avec Catherine, ou plutôt, de lui proposer d'épouser Catherine. Il faisait passer sa correspondance avec son garçon de bureau pour une correspondance avec les chefs, et comme son camarade lui adressait ses lettres sous le couvert du ministère, M. Jacques Bontemps avait l'air d'un homme d'importance lorsqu'on trouvait les enveloppes qu'il avait soin de laisser traîner. S'il eût pu obtenir la place de percepteur, il aurait couronné son entreprise d'une réussite complète, et tout le pays se serait prosterné devant son pouvoir. On ne sait même pas, s'il eût payé des contributions, si, après un si bel exploit, il n'eût pas été nommé député par les communes environnantes. Alors on aurait entendu sur les bancs législatifs plus d'une de ces expressions qui échappèrent à quelques-uns de nos mandataires pendant l'orage des séances importantes.

Le village était, comme on le voit, en proie à des intrigues tout aussi difficiles et nombreuses que celles du *Mariage de Figaro*. Le percepteur était en butte aux traits de Bontemps, qui voulait sa place, et le percepteur la défendait avec courage : de là, parti pour et contre, discours, nuances d'opinion, disputes. Jacques Bontemps cependant faisait bonne mine au percepteur, et le percepteur à Bontemps, c'était comme à la cour ; rien n'y manquait que les habits dorés, le beau langage, des carrosses et un bruit de changement de ministère.

Abel et Caliban planaient sur ces intrigues et sur ces manœuvres, comme le sage que Lucrèce représente contemplant du haut des nuages les habitants de la terre qui courent sans cesse haletants après l'or et la fortune.

L'heureux Abel vivait dans le monde charmant des lutins, des farfadets, des génies, des fées, des

enchanteurs, des princes, des jolies princesses et des jardins enchantés auprès desquels le paradis terrestre est sans charmes. Il attendait une fée comme les Juifs le Messie : il lisait et relisait les contes; et, après les avoir lus, il disait à Caliban qu'il éprouvait l'envie de voler vers les cieux, de se saisir d'un nuage doré, et d'aller écouter sur la cime des rochers les sons éthérés qui devaient trahir la demeure de ces êtres charmants. Il s'était figuré une fée, et il l'adorait : lorsque, le soir, un fil s'enflammait, et qu'un long sillon de lumière brillait dans les airs, il courait vers la forêt, à l'arbre où s'était arrêté le nuage de feu, et il se désolait d'avoir manqué la fée. Si, à la nuit, une brise harmonieuse se glissait sous le feuillage et caressait le jardin, il s'écriait :

— Caliban, ma fée va passer!...

Ils attendaient : Caliban, levant le nez, restait ébahi, et le pauvre Abel, après avoir longtemps cherché, rentrait tristement. Le lendemain matin, s'il apercevait des fleurs fraîches écloses, il disait que la fée avait regardé son jardin. Enfin, pendant son sommeil, il voyait des fées; et, s'éveillant en sursaut, il écoutait en rassemblant toutes ses forces d'audition, et prenait le doux murmure du vent pour le rire agaçant et moqueur d'une fée mutine.

Un matin, il était assis à la porte de la chaumine sur la pierre qui lui servait de banc : il avait pour vêtement une espèce de redingote, et un pantalon à la turque; sa belle chemise brodée rabattue laissait voir son joli cou; et ses cheveux, bouclés comme ceux d'Antinoüs, lui donnaient l'air d'un dieu de l'antiquité lisant Homère pour voir si le poëte l'a bien dépeint. La vigne semblait prendre plaisir à ombrager de son pampre le fils du chimiste; la rosée brillait dans le gazon sur lequel reposaient ses pieds; il y avait des fleurs autour de lui, il en portait sur sa tête; il était là, lisant l'histoire de ces deux enfants de fée qui portent des étoiles d'or sur leurs fronts, lorsque tout à coup il entendit de loin le pas léger d'une femme dont la robe semblait frémir. Son imagination travaillant, il attendit avec une sorte d'anxiété celle qu'un buisson lui cachait encore. Il vit bientôt s'avancer une jeune fille simplement vêtue; ses cheveux noirs s'échappaient de dessous un madras élégamment noué sur sa tête, sa démarche était vive et légère, elle avait un corsage rouge et une robe blanche, et son visage brillait d'une fraîcheur attrayante; son cou était blanc, ses bras nus avaient du poli, de la rondeur, et ses mains charmantes auraient fait honneur à plus d'une belle dame; sa figure exprimait la naïveté, et une grâce pure, sans apprêt, décorait ses mouvements. Elle montait le sentier assez vite; mais aussitôt qu'elle aperçut Abel, elle s'arrêta, le contempla avec une surprise mêlée d'admiration, et se prit à rougir. Elle ne remarqua pas sur-le-champ avec quelle avidité Abel l'examinait; mais bientôt elle baissa les yeux, et parut délibérer en elle-même si elle passerait ou ne passerait pas devant la chaumière.

De même que certains hommes, dans leurs poses, dans leur démarche, dans tout l'ensemble de leur être, renferment la dignité, la force, il est des femmes qui réunissent à un haut degré de perfection *ce qui est de la femme*, et qui sont entourées d'un cortége de séductions, d'attraits, de grâces et de jolies manières. La jeune fille en avait beaucoup plus qu'il n'en fallait pour bouleverser la tête d'un jeune homme qui n'avait jamais vu que Caliban, sa mère et un vieux chimiste à son fourneau. Après un instant de silence et d'examen, Abel s'élança rapidement; la jeune fille se retira, mais la grande beauté du jeune homme, et surtout la candeur qui brillait dans toute sa personne, firent qu'elle ne s'enfuit que jusqu'au buisson : Abel l'y suivit, et, la prenant par sa main qu'il sentit trembler, il lui dit avec l'accent enchanteur du plus touchant organe que l'on pût entendre :

— Tu n'es pas une fée, car ta main tremble : tu rougis, tu marches sur la terre et tu n'as pas de baguette, mais tu es aussi jolie qu'une fée...

La jeune fille retira sa main, et ne comprit rien à ce discours, si ce n'est qu'il était flatteur pour elle. Elle ne répondit pas, mais elle regarda Abel de manière à lui faire savoir qu'elle n'oublierait pas un mot de la phrase qu'il venait de prononcer, et que pendant longtemps elle en chercherait le sens.

— Viens t'asseoir à côté de moi, sur ma pierre...., lui dit-il en accompagnant sa phrase d'un sourire d'invitation.

Ils y allèrent; un instant de silence régna encore, et ce fut Abel qui le rompit en disant :

— Je voudrais être souvent assis près de toi!...

La jeune fille lui répondit :

— Vous me faites honneur...

Abel la regarda avec inquiétude, comme pour lui demander ce qu'elle entendait par ces paroles; mais elle continua en lui disant :

— C'est vous qui demeurez dans cette chaumière-là?

— Oui, répondit-il; et vous, vous venez du village qui est là-bas? Je ne pourrai pas y aller, car mon père et ma mère me l'ont défendu : cela me fera de la peine maintenant.

— Ah! vous ne pourrez pas venir?... dit-elle avec un naïf accent de regret.

— Non, répliqua Abel, mais tu viendras dans ma chaumière; elle est bien belle. Tu y verras les habits dont mon père l'enchanteur s'est servi pendant qu'il habita cette terre; je les conserve

soigneusement avec ceux de la fée ma mère...

La jeune fille le regardait avec un profond étonnement; et plus elle le regardait, plus elle admirait la beauté rare de ce jeune homme, véritable merveille d'amour.

— Tu as sans doute un nom, continua-t-il avec ingénuité, comme toutes les princesses? Sans connaître le tien, je te nommerais *Charme-du-Cœur*.

— Ah! dit-elle, je m'appelle Catherine...

— Qu'est-ce que cela veut dire? reprit-il, en croyant que son nom signifiait quelque qualité, ainsi que les noms de princesses dans les contes arabes.

— Cela signifie que je suis fille de M. Grandvani, le maire du village...

A ce moment, Caliban, qui se trouvait dans la cabane, entendant une autre voix que celle de son jeune maître, accourut, et montra tout à coup sa tête hideuse: la jeune fille eut peur et s'enfuit. Abel la regarda fuir, se leva pour la suivre des yeux, et lorsque Caliban lui demanda ce que c'était, il lui dit:

— C'est une jeune fille presque aussi belle que *Gracieuse!* Comment ferai-je pour la revoir?..... C'est peut-être une fée déguisée...

Catherine, en s'enfuyant, pensait au beau jeune homme, et lorsqu'elle fut arrivée au village, elle avait déjà assez raisonné pour se promettre de cacher à tout le monde la rencontre qu'elle venait de faire. Plus elle y réfléchissait et moins elle pouvait se persuader qu'Abel fût une créature humaine; il lui était apparu si dissemblable des êtres qu'elle voyait journellement, qu'elle devait le croire d'une nature supérieure. Elle ne cessa de penser à cette céleste figure, au coloris brillant, à la fraîcheur, à la naïveté d'Abel; et le soir, Jacques Bontemps s'aperçut qu'elle répondait tout de travers à ses questions, et qu'elle était distraite. Abel, de son côté, songea beaucoup à l'être nouveau pour lui, qu'il avait vu le matin en réalité. Les contes de fées qu'il méditait l'avaient bien instruit des sentiments humains : il n'ignorait pas qu'il existât *un amour*, puisque chaque conte était basé, comme tous les contes du monde, sur deux amants persécutés. Mais les ouvrages qu'il lisait ne lui en disaient jamais assez sur une telle matière, et tout ce qu'il en pouvait conclure, c'était cet axiome : qu'un homme aime une femme, et réciproquement qu'une femme aime un homme; pour lui il n'aimait qu'une fée, et l'impression que la jolie Catherine avait produite sur lui était loin d'atteindre à la vivacité de celle qu'une fée lui aurait fait éprouver. Cependant, plus il se contemplait lui-même et plus il trouvait que l'image de Catherine était gravée dans son cœur.

Le lendemain et pendant quelques jours, il accourut, le matin, se placer sur le chemin, revint s'asseoir sur sa pierre et attendit Catherine. Le quatrième jour, il la vit venir de loin : elle marchait lentement en regardant autour d'elle; il s'avança à sa rencontre, et, la ramenant en silence sur son banc rustique, il la contempla un instant, puis lui dit :

— Catherine, car j'ai retenu ton nom, tu es plus parée que l'autre jour : tu as une rose dans tes cheveux, ton sein est couvert d'une *étoffe de rosée*, tes mains sont embellies par un cercle d'or? Il s'arrêta et la regarda, comme pour attendre sa réponse.

Catherine rougit beaucoup plus fort et baissa les yeux; mais songeant à l'ignorance du jeune inconnu, elle releva ses paupières et lui dit :

— C'est que dans le monde d'où je viens nous changeons de parure pour les personnes auxquelles nous voulons plaire....

— Est-ce que l'on plaît par ses habits?... reprit-il avec vivacité; ah! que je voudrais en avoir de beaux, si jamais je rencontre une fée!...

— Qu'est-ce qu'une fée? demanda Catherine.

— Une fée, répondit Abel en souriant, c'est un esprit divin qui revêt une forme humaine et nous apparaît porté sur un nuage : les fées sont vêtues de robes qui ressemblent à l'azur des cieux; leur visage est étincelant et doux comme une étoile; elles marchent sur les fleurs sans les courber, et, comme l'abeille, se nourrissent de miel; elles boivent la rosée, et habitent le calice des fleurs. Souvent une fée se glisse le long d'une branche, et descend comme une flamme légère et brillante; elle embellit la nature, y règne en souveraine, rend heureux tous ceux qu'elle protége, et leur donne des talismans contre le malheur. Souvent même elle les emmène dans des palais à colonnes d'or et de diamants, dont les pavés sont de marbre et les voûtes comme celles du ciel; enfin elle vous entoure d'un nuage de prestiges, de bonheur... et cet enchantement vous tombe du ciel, un matin, une nuit, à l'improviste.

— En ce cas, dit Catherine, l'amour est une féerie qu'on a dans le cœur. Et ses yeux, resplendissants de tendresse, vinrent se confondre dans ceux d'Abel par un regard d'admiration.

— L'amour, reprit Abel en prenant la main de Catherine, c'est un mot qui n'est pas nouveau pour moi; mais je ne conçois pas tout ce qu'il exprime.

A cette phrase ingénue, Catherine sentit son cœur se gonfler; elle retira tout doucement sa main et la porta à ses yeux pour essuyer les larmes brillantes qui y roulaient. Abel, naïf et tendre, s'approcha d'elle sans mot dire, et tâcha de recueillir les larmes de Catherine avec ses longs cheveux noirs bouclés.

— L'amour, dit alors la jolie paysanne, est une souffrance...

— Oh! non, continua Abel, on doit être heureux quand on aime! Si ma fée se présentait à mes re-

gards, je sens que je l'aimerais : alors je n'oserais l'approcher, je la respecterais, je l'admirerais en silence sans lui rien dire; car il me semblerait qu'une parole souillerait son âme; je serais content de penser à elle. Je ne lui prendrais pas la main comme à toi, mais j'aimerais à respirer la fleur dont elle aurait respiré le parfum; et si c'était une rose, elle sentirait alors une odeur mille fois plus suave. Je préférerais plutôt la peine avec elle que le plaisir avec les autres; lorsqu'elle serait partie, je la verrais encore, toujours!... Elle serait ma mère, mon père, ma sœur tout à la fois... tout pour moi... Tout me viendrait d'elle : lumière, bonheur, joie... Si elle parlait loin de moi, je pressentirais sa parole; car je l'accompagnerais partout. Enfin je vivrais en elle, elle serait mon matin, mon jour, mon soleil, plus que toute la nature...

— Assez!..... assez!..... dit Catherine en sanglotant.

— Tu pleures?... reprit-il; pourquoi? aurais-tu de la peine?

— Oui, dit-elle : tenez, ce village que vous voyez n'est que peines et que tourments.

Et Catherine, détournant son attention, lui fit le tableau des intrigues et des malheurs du hameau.

Abel ne comprenait rien à ce discours, sinon que les êtres dont il s'agissait étaient malheureux : alors il s'écria :

— Eh bien! qu'ils fassent comme moi!... qu'ils aient une cabane, un jardin, et qu'ils soient heureux! Qu'ils viennent ici, je les consolerai!...

— Il est des infortunes que l'on ne saurait adoucir...

— C'est vrai, dit Abel en pensant à son chagrin alors qu'il perdit son père; mais, reprit-il, ils n'ont pas tous vu mourir leurs parents?...

— Ah! dit-elle, il est encore d'autres malheurs!... Nous avons dans le vallon une jeune fille dont je vous raconterai l'histoire, la première fois que je viendrai... si je viens!... ajouta-t-elle, et vous me direz si on peut la consoler...

— Si tu viens!... répéta Abel, et pourquoi ne viendrais-tu pas?...

Catherine essaya de lui faire comprendre les idées de bienséance et de morale qui sont la base de la société; mais Abel n'y entendit rien, et lui répondit :

— Je ne vois pas pourquoi vous défendez là-bas de faire ce qui rend heureux.

Catherine regarda longtemps Abel avec un sentiment pénible, et elle s'en alla lentement.

V

L'AMOUR AU VILLAGE.

Catherine, jeune fille sans éducation, ignorante et naïve, s'apercevait cependant de l'ingénuité d'Abel, et ne pouvait se l'expliquer. Ce qu'il lui avait dit des fées fut pour elle l'objet de grandes méditations : enfin, elle eut une conférence avec le curé pour savoir s'il existait des fées.

Le curé, homme instruit, vit bien, par la nature des questions de Catherine, qu'elle avait un puissant motif pour les faire : alors il était bien naturel qu'il essayât de confesser la jeune fille. Catherine, trop simple pour résister aux questions du curé, lui apprit tout ce qui s'était passé : ce dernier tomba dans un profond étonnement, en apprenant que, dans le siècle où nous sommes, il existait un jeune homme aussi voisin de l'état de nature. Ignorant les circonstances qui avaient amené Abel à ce point de crédulité et de *sauvagerie,* le curé s'imagina que c'était quelque jeune homme qui avait perdu la tête, et il s'efforça de démontrer à Catherine qu'elle courait de grands dangers auprès de cet être extraordinaire. Il lui prouva de plus que les fées étaient des personnages imaginaires créés par pure fantaisie, et, pour le lui faire comprendre, il lui lut et lui expliqua le conte de Peau-d'âne, une fable de la Fontaine, un conte oriental, et l'engagea à ne plus retourner à la colline.

Catherine, en quittant le curé, trouvait qu'Abel n'était point fou; qu'elle ne courait aucun danger auprès de lui, si ce n'est le plus grand de tous, celui d'aimer sans espoir de l'être. Pour réussir, elle résolut de faire un dernier effort auprès de son ami de la montagne, en lui racontant l'histoire de la jeune moissonneuse.

Elle accourut donc un matin, et, s'asseyant sans façon à ses côtés, elle commença par lui dire qu'il n'y avait point de fées; puis elle tâcha de lui faire comprendre les raisonnements du curé.

— Catherine, répondit gravement Abel, on ne me prouvera jamais qu'il n'y a que nous dans la nature. Qui a fait tout ce que nous voyons? C'est un grand génie. Il y a la fée des fleurs, la fée des eaux, la fée des airs. Est-ce que tu n'es pas portée, comme moi, à aimer quelque chose hors de toi?

— Oh! oui, dit-elle.

— Eh bien, n'imagines-tu pas des fleurs qui ne se fanent point, et un jour qui n'aura point de nuit? Tout cela se trouve chez les fées : les fées demeurent par-delà les cieux, car les cieux sont le parvis de leur temple, et les étoiles sont les marques de leurs pas. Lorsqu'une tempête couvre le ciel, c'est que de mauvais génies se sont échappés de leurs prisons, ou qu'ils ont cassé les bouteilles qui les renfermaient. Catherine, est-ce que tu n'as pas envie quelquefois d'être autre part que là où tu es? Ne désires-tu pas voler dans les airs, et te confondre dans une adoration amoureuse, comme celle que j'ai pour une fée?

— Si, dit-elle bien doucement ; je suis chrétienne et j'aime Dieu.

— Dieu ! reprit Abel, quel est-il ?

— C'est lui qui nous a *faits à son image, pour le servir et l'adorer...*, dit-elle d'après son catéchisme.

— Ah ! j'entends, continua Abel, Dieu est le roi des fées et des génies.

— Mais le curé m'a dit qu'il n'y a pas de fées !... dit-elle avec dépit.

— Qu'est-ce que le curé ? demanda sur-le-champ Abel.

Il fut impossible à Catherine de faire entendre à Abel ce que c'était qu'un curé : elle s'embarqua dans une explication de l'ordre social, et ne put achever son explication, parce qu'elle s'y entortilla. Enfin, elle s'en tira en concluant qu'un curé était un homme qui ne se mariait point parce qu'il ne devait aimer que Dieu, le prier pour tout le monde, et s'habiller de noir.

— On ne prie donc pas Dieu soi-même ?... dit Abel. Mais, reprit-il, si ton curé t'a montré dans un livre qu'il n'existait point de fées, je m'en vais te montrer dans un autre qu'il y a des fées !...

Il courut chercher un volume de contes, et lui fit voir l'estampe de l'apparition de la fée Abricotine.

— Puisque vous voulez qu'il y ait des fées, j'y croirai ! dit-elle en rougissant ; et quand cela ne serait pas, croire à votre erreur m'est plus doux que connaître la vérité.

— Catherine, dit Abel avec cette joie d'enfance, cette curiosité naïve d'un jeune écureuil qui court de branche en branche en jouant avec chaque fruit, Catherine, tu m'as promis une histoire : dis-la-moi, car j'aime à t'entendre parler...

Catherine sentit alors dans son cœur un mouvement qui ressemblait fort à celui de la peur. En effet, son propre sort allait se décider.

HISTOIRE DE LA JEUNE MOISSONNEUSE.

A la dernière moisson, dit-elle en montrant les champs de la vallée, il est venu de la Lorraine (c'est un pays tout là-bas, dont les habitants sont pauvres et viennent au printemps pour faire nos moissons) ; il est venu, disais-je, une jeune fille avec sa mère. Elles étaient bien pauvres toutes deux ; la mère était âgée, mais, malgré ses infirmités, elle a fait le chemin avec sa fille.

Sa fille se nomme Juliette : elle est jolie comme une rose qui vient de s'ouvrir ; et, sous son grand chapeau de paille, elle a l'air, avec ses cheveux blonds, d'une violette qui se cache sous une feuille sèche. Ses bras sont longs et lisses comme la branche d'un jeune bouleau, et jadis son sourire était gracieux comme une matinée de printemps. Elles sont venues toutes les deux à cette ferme que vous voyez là-bas, à la fin du village : elles ont demandé à faire la moisson, on le leur a permis.

Le fermier a pour fils un beau jeune homme grand, bien fait, basané : c'est lui qui laboure lui-même et qui mène lui-même ses voitures ; il est le plus adroit du village au tir et à l'arc ; il sait lire et écrire, et chante à l'église le dimanche ; enfin c'est lui qui dirige les moissonneurs et tous les ouvriers de la ferme.

Il se trouva dans la salle de la ferme lorsque Juliette et sa mère se présentèrent : aussitôt que Juliette l'aperçut, elle pâlit et se sentit disposée à l'aimer, parce qu'il était beau.

— Si j'aimais, dit Abel en l'interrompant, je n'aimerais pas que la beauté...

— Juliette supposait apparemment, reprit Catherine, que l'âme de ce jeune homme était comme l'enveloppe, et la pauvre enfant, avant de savoir si elle serait payée de retour, se laissa aller à chérir le fils du fermier.

Alors elle ne moissonna jamais que dans les pièces où il était ; elle le regardait à la dérobée, et, s'il s'arrêtait quelque part, elle ne souffrait pas qu'un autre allât couper les épis qu'il avait froissés : s'il s'asseyait sur une gerbe, elle la rapportait sur sa tête. Enfin elle tâchait de se trouver toujours auprès de lui, de manière que, lorsqu'il se plaignait de la chaleur, elle lui présentait le vase de grès plein d'eau qu'elle apportait avec elle, et faisait consacrer par lui cette bouteille, qui lui devenait chère aussitôt que ses lèvres y avaient touché : on remarqua même qu'elle ne souffrit plus que sa pauvre mère s'en servît. Et elle préféra, toute pauvre qu'elle est, en acheter une autre, et malgré sa faiblesse en porter deux au lieu d'une.

Lorsque Antoine parlait, elle tremblait en elle-même, et recueillait les moindres sons de cette voix chérie : s'il lui adressait la parole, elle rougissait et n'osait le regarder ; enfin, elle l'aimait de toutes les forces de son âme, saisissant avec ardeur le moment présent et ne pensant pas à l'avenir.

La mère s'aperçut que sa fille était changée, car, tout en ayant toujours autant d'amour pour elle, Juliette avait des distractions. Un jour qu'Antoine avait aidé Juliette à charger sa javelle, et que leurs mains s'étaient rencontrées avec leurs regards, elle laissa sa mère porter seule le fardeau dont elle avait coutume de la débarrasser.

Alors, le soir, la mère dit à Juliette :

— Mon enfant, l'air de ce pays-ci ne te convient pas, retournons en Lorraine.

Juliette lui répondit que maintenant la Lorraine était ici pour elle. La mère vit bien qu'il n'y avait plus de remède, et elles continuèrent à faire la moisson.

Antoine n'ignora pas longtemps l'amour que Juliette avait pour lui, parce qu'une nuit il la vit dans la cour de la ferme, assise sur une pierre et ne dormant pas : elle regardait tour à tour le ciel et l'endroit de la maison où il reposait. Comme il était nuit, qu'elle croyait tout le monde endormi, que tout se taisait, et que l'on aurait pu entendre le bruit des nuages qui roulaient dans l'air, elle envoya un baiser à la chambre où reposait Antoine. Cette muette et silencieuse adoration, cet amour secret plurent au jeune homme qui, dès lors, devint auprès de Juliette plus attentif qu'il ne l'avait été jusqu'alors... Écoutez-vous? dit Catherine à Abel.

— Oui, oui, répondit le jeune homme qui semblait rêver.

Alors Catherine répéta sa phrase en le regardant :

— Et, continua-t-elle, Antoine donna à Juliette moins d'ouvrage qu'aux autres. Lorsqu'il faisait trop chaud, il lui disait de se reposer, et elle se reposait avec sa mère, parce que c'était lui qui le leur avait dit. A table, il avait soin qu'elle fût bien servie; et un jour il lui mit une fleur à sa place. Juliette prit la fleur, la cacha dans son sein; cette fleur, quoique flétrie, y est encore. Un soir, lorsque tout le monde était couché, Juliette et Antoine allèrent s'asseoir sous un arbre du jardin de la ferme, et ils s'entretinrent longtemps : Antoine fut charmé de la grâce et de l'esprit de la jeune fille. Dès lors ils s'aimèrent l'un l'autre avec ardeur et en secret. Juliette fut tout à fait heureuse, quand elle vit que son amour était partagé par celui qu'elle adorait, et elle se livra avec enthousiasme à l'espérance. Lorsqu'elle vit qu'Antoine était bien épris d'elle, alors ils changèrent de rôle : ce fut Antoine qui embrassa avec amour tout ce qu'elle portait ou touchait; il la regardait moissonner, et l'aidait ainsi que sa mère, qui, malgré sa longue expérience, commença à croire que tout cela finirait bien. Alors la vieille mère souriait en voyant le fils du fermier danser le soir avec Juliette, et ne pas l'embrasser à la contredanse à laquelle chacun s'embrasse, chose qui lui parut d'un bon augure. Enfin, un soir, en revenant à la ferme, Juliette, qui avait pris le bras d'Antoine, lui dit : « Mon ami que j'aime d'amour, tu m'as donné une fleur de la terre, et mille autres fleurs qui viennent du ciel; en retour, je ne puis te donner que ce ruban qui me sert de ceinture, prends-le, et souviens-toi qu'en te l'offrant, je t'ai donné tout moi-même. » Antoine prit le ruban et le garda toujours : il voulut un baiser, mais Juliette le refusa. Ils en vinrent à se comprendre d'un regard, à lire dans les yeux l'un de l'autre, à ne plus pouvoir se quitter : ils confondirent leurs cœurs et savourèrent les délices d'un amour délicat et pur. Il n'y avait plus pour eux d'heures ni de temps, de saison ni de terre : ils étaient tout âme; et ils finirent par prendre les gestes, le parler, les manières l'un de l'autre; par penser l'un comme l'autre; enfin Antoine était tout Juliette, et Juliette tout Antoine. Alors un matin que Juliette avait pleuré, parce que le fermier parlait de la fin de la moisson et de payer les moissonneuses, Antoine dit à son père qu'il aimait Juliette, et voulait l'épouser. Le soir même, le fermier, qui voulait me marier à son fils, chassa Juliette de sa ferme, après lui avoir donné ce qu'il lui devait; enfin il dit à son fils qu'il ne consentirait jamais à son mariage avec la Lorraine, parce qu'elle était trop pauvre. Juliette sortit sans pleurer, mais elle était pâle comme une morte : elle a été recueillie par un autre fermier, chez lequel elle travaille avec sa mère, sans rien gagner; mais elle ne veut pas quitter le pays habité par Antoine, et la pauvre fille est encore heureuse de respirer l'air qu'il respire. J'ai été la trouver un matin, et je lui ai dit : « Juliette, sois sûre que je n'épouserai jamais Antoine, et si tu as besoin de quelque chose, tu trouveras en moi une amie qui te secourra en tout avec plaisir!... »

— C'est bien! s'écria Abel en frappant dans ses mains comme un spectateur trop ému.

Catherine fut interdite, tant la joie que lui causa cette louange, qui ne regardait que l'âme, fut violente et douce à son cœur!...

— Depuis ce temps, continua-t-elle, Juliette n'a d'autres plaisirs que de voir Antoine à l'église, de l'apercevoir quelquefois dans les champs; rarement ils se trouvent ensemble, mais alors ils se parlent avec un extrême plaisir, ils se jurent d'être l'un à l'autre. Cependant Juliette se reproche d'avoir attiré sur la tête d'Antoine la colère de son père, car le fermier a déclaré à son fils que, s'il n'épousait pas celle qu'il lui donnerait pour femme, il le déshériterait en vendant ses biens. Juliette est triste, sans espoir, elle se consume et elle ressemble à une jeune fleur rongée par un ver : tout le village l'aime et la plaint, et cependant elle se meurt d'amour. Maintenant, ajouta Catherine, quel remède trouverez-vous à de pareils maux?...

Abel garda le silence.

— Mais, continua Catherine, supposez qu'Antoine n'eût pas aimé Juliette, et que Juliette l'eût toujours adoré : dites-moi s'il existerait, pour une âme pleine d'amour, un malheur plus grand!

En prononçant ces derniers mots, sa voix tremblait, elle regardait Abel avec anxiété, et elle attendait sa réponse, comme la fleur d'été brûlée par les feux du soleil attend la rosée du soir.

— Il me semble, répondit Abel d'un ton indifférent, que le véritable amour finit par vaincre tous les obstacles; les bonnes fées triomphent toujours...

— Triompherais-je ?..... se demanda Catherine.,

Depuis ce jour, Catherine vint souvent causer avec Abel; et la pauvre enfant aima le fils du chimiste avec la même ardeur que Juliette aimait Antoine.

Cependant le bruit se répandit dans le village qu'il y avait à la chaumière de la colline un jeune homme beau comme le jour, ravissant et céleste, et qu'un démon infernal servait; qu'il avait hérité du chimiste le pouvoir de commander à la nature; qu'il avait des entretiens avec des fées, des lutins, que l'on comprit sous la dénomination d'*esprits;* et qu'enfin, on le voyait quelquefois le soir, au clair de la lune, causer avec un revenant qui voltigeait comme une ombre. Ces bruits coururent par toute la contrée, et, ce qui les accrédita, ce fut la défense que le curé fit dans un prône, aux jeunes filles, d'aller à la colline.

Cependant Abel aimait Catherine, mais comme on aime une sœur, et il se nourrissait toujours de ses douces rêveries. Il était d'autant plus dévoré du désir de voir une fée, que ses songes lui offraient souvent des images fantastiques qu'il embrassait avec ardeur, et qu'il croyait quelquefois, à son réveil, avoir réellement vues.

Il faisait ses confidences à Catherine, qui contenait ses larmes, mais qui, en s'en allant, pleurait de se voir dédaignée pour des êtres imaginaires que le curé lui avait dit ne pouvoir jamais exister. Elle espéra que son tour arriverait.

Elle venait toujours voir Abel le matin, parce que c'était un matin qu'elle l'avait rencontré pour la première fois : de manière que ses courses à la colline n'avaient encore été remarquées de personne; et d'ailleurs, son père, connaissant son innocence et l'horreur qu'il lui avait inspirée pour la colline, ne concevait aucun soupçon.

Cependant, lorsqu'un jour Catherine s'aperçut qu'elle devait aimer Abel sans espoir d'en être aimée, elle commença à pâlir : le changement de sa figure et de ses manières n'échappa point à l'œil du maréchal des logis des cuirassiers de la garde, Jacques Bontemps, qui, tous les soirs, lui faisait sa cour. Il remarquait que, depuis un certain temps, il n'était pas vu aussi bien par Catherine qui, le comparant avec Abel, dont les manières étaient naturelles, élégantes et naïves, ne trouvait plus le ton brusque, les gestes dégagés et le langage de Bontemps d'aussi bon goût. Néanmoins il se flattait toujours de l'épouser, car il avait reçu une lettre qui lui donnait beaucoup d'espoir : en effet, son ami le garçon de bureau venait d'être nommé à la place importante de garçon de cabinet particulier du ministre. Ce fut alors qu'il rédigea une pétition au ministre pour avoir la place de percepteur, et il l'envoya à son ami pour la poser sur le bureau de l'Excellence, à la première occasion. Il passa un temps infini à rédiger sa pétition, mais enfin il accoucha, après quinze jours de réflexions, d'un morceau curieux que nous transcrirons littéralement.

« [1] Monseigneur,

« Votre Excellence apprendra avec surprise que « dans la commune de V*** il n'y a pour percepteur « qu'une vieille *ganache* qui, dans la machine dont « Votre Excellence est l'âme, se trouve un rouage « sans cambouis : cela étant, Jacques Bontemps, « maréchal des logis, auquel, par parenthèse, on « a refusé une pension de retraite, parce qu'il lui « manquait un an de service, *vu qu'on* l'avait bien « licencié exprès; *mais,* attendu que Votre Excel- « lence n'était pas ministre alors, on ne peut lui en « faire un reproche, *mais qu'il* n'en est pas moins « sans pension.

« Cependant, il va, sans faire d'embarras, vous « prier, Monseigneur, de lui donner la place du « percepteur. Toutefois Monseigneur fera bien de « l'admettre à la retraite, parce que le pétitionnaire « ne veut que la place du percepteur, et non lui « nuire dans votre esprit : il ne vous en coûtera, « Monseigneur, qu'un trait de plume; et le soussi- « gné pétitionnaire a le plaisir de vous faire sou- « venir qu'il se trouvait de garde à la porte de Son « Excellence avant qu'elle fût ministre, *et qu'il* l'a « sauvé des Cosaques, sans quoi Monseigneur ne « serait pas Son Excellence aujourd'hui.

« Le pétitionnaire ne doute pas des sentiments « de reconnaissance de Monseigneur, avec lequel il « a l'honneur d'être, etc.

« Jacques Bontemps. »

Cela fait, il rassembla toute la somme de ses idées pour faire un précis dans le même genre de l'affaire de la commune, et l'envoya à un de ses anciens généraux, en lui recommandant de le remettre à un conseiller d'État, « afin, disait-il, de faire rendre sur-le-champ une ordonnance du roi. »

Après de telles dépêches, Jacques Bontemps déclara au père de Catherine qu'avant un mois il serait, lui Bontemps, nommé percepteur, et que le procès

[1] Copié sur l'original.

serait terminé. L'ancien bedeau répondit qu'alors Catherine deviendrait sa femme, et Catherine poussa un soupir.

VI

LA FÉE DES PERLES.

Abel avait fini par désespérer de voir jamais une fée, et, depuis trois ou quatre jours, il avait même resserré tous ses livres de féerie, qu'il savait par cœur, ayant enfin résolu de ne plus les ouvrir. Comme tous ceux qui commencent à douter d'une chose sur laquelle ils ont placé leur bonheur, il s'abandonnait à une mélancolie douce : il trouvait du vide en lui-même, et pensait à Catherine. Tous les éléments de l'amour étaient en lui sans qu'il fût amoureux. Son activité de pensée se repliait dans des rêveries sans objet qui le plongèrent, pendant l'absence de Catherine, dans une sorte d'engourdissement moral. En un mot, il éprouvait ce besoin d'aimer qui nous obsède au sortir de l'enfance et qui donne aux premières amours tant de charme et tant de ferveur.

Un soir, après avoir contemplé pendant longtemps l'aspect du ciel, Abel, dans son langage oriental, apostropha le firmament :

— Nuages, dit-il, qui souvent vous arrêtez sur le sommet des montagnes, et déposez le génie qui rafraîchit la terre, envoyez sur ma chaumière quelque lutin léger qui m'instruise, ou qui me prescrive quelque entreprise difficile où je puisse mettre toute mon âme : qu'il m'ordonne de me précipiter dans un lac, au fond duquel je dois trouver les lions qui gardent une jeune fée, assise sur un diamant, et endormie depuis des siècles par les artifices d'un cruel enchanteur. Étoile, conduis-moi vers celle que je dois aimer... Rayon divin qui pars du sein de la reine des nuits, guide-moi dans la contrée où se trouve Farucknaz, où le *roc* déploie ses ailes, où s'élèvent les mille colonnes d'or des châteaux des fées. Ah! bientôt, dit-il à Caliban qui l'écoutait sans le comprendre, bientôt! demain peut-être, je fouillerai la cheminée, et nous irons autre part : car les princes, dans mes contes, vont par le monde, et c'est ainsi qu'ils rencontrent des fées, déguisées en mendiantes, en vieilles femmes; mais, ajouta-t-il, comment abandonner le champ où repose ma mère?... Et Catherine, et toi, Caliban, qui ne peux plus marcher!

Caliban lui baisa la main.

— Je voudrais aimer!.... s'écria Abel : mes fleurs, ma chaumière, mes plantes ne me suffisent plus!... je suis seul!... ô fée des amours!... bonne fée qui avez si bien servi le prince Lutin, venez à mon secours!

Il rentra, se coucha tristement sur son lit, dans le laboratoire, et ne tarda pas à dormir d'un profond sommeil, ainsi que Caliban qui habitait une chambre éloignée de la sienne.

Il était environ minuit : le plus profond silence régnait autour de la cabane et n'était troublé que par le vent frais de la nuit, qui balançait mollement les branches des arbres; quelques chouettes criaient dans le lointain : la lune était cachée par de gros nuages. Abel rêvait qu'une fée allait paraître, il entendait dans son rêve les accords enchanteurs d'une musique tout aérienne, et au milieu des sons il écoutait avec ce ravissement pur d'une âme dégagée du corps la voix argentine de la fée. Il s'éveille en sursaut, la douce musique du rêve continue.... bientôt elle cesse... Quel spectacle!

Pour en donner une juste idée, il faudrait pouvoir décrire le tableau d'Endymion, montrer Abel, tout aussi beau que le berger aimé de Diane, couché dans cette attitude si gracieuse, et coloré, comme lui, par la lueur amoureuse qui annonce la déesse. Mais ici, dans le laboratoire, la déesse était arrivée! Abel stupéfait a vu sortir de sa cheminée l'objet de ses rêves, une fée, mais la plus jolie des fées, la fée des amours!....

Elle s'avance au milieu d'un nuage de lumière blanche comme celle d'une étoile; cette lumière est produite par une lampe de bronze que la fée a laissée dans la cheminée, et qu'alors Abel ne peut plus voir. Cette lampe d'une forme antique jette un éclat qui semble un rayon céleste et qui illumine le laboratoire. Abel croit encore rêver, il s'abandonne, le cou tendu, au délice de contempler celle dont il vient d'entendre la voix enchanteresse.

Le chant et la musique ont cessé... Du sein de son trône de lumière, la fée semble insulter la terre qu'elle dédaigne de toucher de ses pieds de neige. Elle est habillée d'une étoffe blanche tellement éblouissante que l'image qu'Abel s'était faite des vêtements d'une fée est surpassée. Ses cheveux noirs comme du jais étaient parsemés de perles dont la blancheur charmante, plus douce que celle du diamant, faisait ressembler sa tête à une touffe de verdure chargée de mille gouttes de rosée.

Une ceinture de perles entourait une taille svelte, légère et voluptueuse : un collier de perles à quinze rangs ne fut distingué qu'avec peine par Abel, parce qu'il semblait se confondre avec la peau de la fée, tant elle était blanche; à ses bras polis, délicats et satinés, brillaient des bracelets de perles, et sa robe était brodée de perles. Elle tenait une baguette de nacre de perle, et du sommet de sa tête pendait, par derrière, un voile léger.

Cette fille de l'air était petite, mignonne, vive, légère, mais rien ne pourrait donner l'idée de son visage. Il renfermait tous les caractères : la bonté, alliée à la fierté douce, la grandeur, l'amour, la grâce, et ce charme indéfinissable qui résulte de l'envie de plaire. Ses yeux vifs, pleins d'un feu humide, avaient ce cercle noir qui en double l'éclat, et ils avaient de plus cette étonnante expression de volupté que donne une large, longue et belle paupière lorsqu'elle s'avance sur le milieu de l'œil, et qu'elle semble cacher la prunelle où brille tout le feu de l'amour : sur sa joue en fleur, resplendissait l'éclat d'une pomme brillante, et sa bouche souriait comme une rose qui s'ouvre, en laissant voir des dents rivales des perles de sa toilette. Son divin sourire annonçait une pensée pure et fraîche comme son haleine, et la pose élégante de son cou, qui s'élevait du milieu de la courbe gracieuse de ses épaules comme une colonne d'albâtre, indiquait qu'elle avait étudié la majesté dans les cieux. Son sein, tout voilé qu'il était par une gaze aérienne, fut dévoré par l'œil *charmé* d'Abel qui, dans le silence de la nuit, put entendre le murmure de ces globes d'ivoire.

Voir tout cela fut l'affaire d'une minute; Abel semblait craindre que son souffle ne fît envoler cette apparition divine, et il n'osait regarder la fée dont les yeux lui parurent deux étoiles du ciel. La fée se complaisait à jouir de l'étonnement d'Abel, et son regard était celui d'une admiration curieuse. Elle baissa et leva ses yeux tour à tour, jusqu'à ce qu'enfin Abel, entendant la respiration de la fée, ne douta plus de la réalité de cette brillante apparition; il se prosterna, et, levant son visage angélique, il lui dit avec enthousiasme et avec la voix de l'adoration:

— Tu es sans doute la *fée des Perles?*...

Elle sourit et baissa la tête en signe d'approbation : ce doux mouvement faisant briller un gros diamant qui se trouvait au milieu de son front pur, Abel crut que le nuage de lumière tremblait par secousses, et décrivait des cercles multipliés, comme lorsque l'on jette un caillou dans une eau limpide.

— Belle fée des Perles, continua-t-il avec une ingénuité charmante, vous avez donc entendu ma voix?... Prenez avec vos blanches mains, prenez les rênes de ma vie! je veux vous appartenir tout entier, si toutefois j'en suis digne; mais l'offrande d'un cœur pur est, je crois, ce qu'il y a de plus beau sur la terre. Ah! venez quelquefois dans ma chaumière, je vous chercherai les larmes du repentir, si c'est votre emploi de les recueillir : je vous élèverai des temples, des autels, je vivrai pour vous, je... Mais parlez, je tremble que vous ne soyez que la fille d'un rêve.

Raphaël nous a représenté des anges, des séraphins, agenouillés devant l'Éternel, et il a rassemblé la perfection humaine dans une posture qui, malgré son humilité, brille de grâce; leurs visages resplendissent et semblent jeter un reflet sur la terre qu'ils couvrent des milliers de boucles de leurs chevelures d'or : tel était Abel en prière devant sa fée. Elle l'admirait, et un instant son teint de lis devint plus blanc et sa rougeur plus vive, ses yeux brillèrent, et une expression divine erra sur sa figure radieuse. Quand Abel eut fini sa prière, elle agita doucement sa tête et prononça ces mots :

— Abel, je verrai si tu seras digne de ce que tu demandes : pendant quelque temps je viendrai me glisser dans ta chaumière, comme le rayon de lune qui répand une lueur argentée et brille au milieu des nuits!... si tu le mérites, je serai ton amie, ton étoile, et.....

Elle s'arrêta comme si elle eût craint de faire une trop grande promesse.

En entendant cette voix d'ange qui se glissa dans son oreille comme les derniers sons d'une harpe, Abel resta frappé d'étonnement : cet organe allait droit à son cœur, il écoutait de l'âme ces accents qui paraissaient sortir de celle de la fée. La douce musique qui avait précédé cette apparition n'était pas plus suave que ce doux accord.

— Ah! s'écria-t-il, quand, transporté sur un nuage, j'entendrais les divins accents des harpes d'or dont Catherine m'a dit que les chérubins jouaient devant son Dieu, je n'aurais pas autant de plaisir que n'en donne une syllabe prononcée par vous!... L'oiseau qui chante avant de mourir, le rossignol, le *loxia* d'or, et le baiser d'une mère ne sont pas plus doux. O fée des Perles, n'êtes-vous pas la reine de toutes les fées, comme la perle est la reine de l'Océan?

La fée lui sourit, et l'enivra par ce sourire.

— Si j'étais éternel, s'écria-t-il avec force, un sourire pareil tous les mille ans, et je serais heureux!... Mais souriez-moi encore... et je meurs content : votre sourire me charmera jusque dans la nuit de la tombe; j'aimerais mieux la mort avec ce souvenir que la vie sans vous!...

— Abel, adieu! dit-elle d'une voix tendre.

Abel se prosterna, et quand il releva sa tête, l'obscurité la plus complète régnait : la fée avait disparu comme elle était venue, et le jeune homme s'efforça en vain de distinguer la place qu'elle avait occupée; il ne vit, pour nous servir de l'admirable expression de Milton : *Il ne vit que les ténèbres, et n'entendit que le silence.* Cependant il distingua dans le lointain un bruit sourd comme celui du tonnerre; alors, il courut hors de la chaumière, il gravit la colline, et vers la forêt il aperçut un char lumineux emporté avec la rapidité d'un nuage des tempêtes. Il rentra, et jusqu'au jour il ne put dormir, il

voyait toujours la fée des Perles et son nuage de lumière : il entendait cette douce voix et se précipitait comme pour saisir le pied lumineux qu'il avait vu briller dans un cothurne d'une étoffe argentée; il se frottait parfois les yeux, mais il ne pouvait douter.

Au jour, il eut la preuve de l'apparition céleste : le tabouret de sa mère était devant la cheminée, et il trouva dessus quelques perles détachées de la robe de la fée. Il voulut visiter la cheminée : il trouva à ses pieds les débris d'un énorme bocal que son père avait placé sur le manteau de la cheminée, et sur l'étiquette duquel Abel se souvint d'avoir toujours lu le premier mot, *Esprit*.

— C'est cela, se dit-il, mon père tenait là la fée enfermée, et son temps a fini cette nuit.

Enfin, il entra dans la cheminée, et il aperçut que, dans l'un des côtés, son père, lorsqu'il l'agrandit avec Caliban, avait laissé un petit escalier pratiqué dans le roc, et sur quelques marches il vit encore des perles.

Alors il courut réveiller Caliban et lui raconta la venue de la fée. Le vieux serviteur se réjouit, et lorsque son jeune maître eut fini, il lui dit :

— Abel, je deviens vieux et je mourrai bientôt : il faut demander à ta fée, pour t'éviter la peine de cultiver le jardin, de moudre le blé et de semer les légumes, de le faire faire par des lutins.

— Si elle pouvait te faire vivre toujours! dit Abel; mais les fées n'en ont pas le pouvoir.

Cependant ce point étant douteux, il se promit de revoir le *Cabinet des Fées* et de chercher des exemples. Alors Caliban se réjouit, espérant qu'à quelque page oubliée Abel trouverait un brevet d'immortalité pour eux.

Abel sortit, et le premier objet qui frappa ses regards fut, à une centaine de pas de la chaumière, une masse blanchâtre qu'il n'avait pas coutume d'y voir. Il se souvenait bien qu'à cette même place il existait quelque chose auparavant; mais ce ne fut qu'après une grande heure de méditation qu'il se rappela que c'était l'énorme buisson qui lui avait caché Catherine, la première fois qu'elle s'aventura sur la colline. Il y courut; il vit que le buisson avait été brûlé, pour découvrir une énorme pierre autour de laquelle il croissait et qu'il dérobait à tous les regards. Cette pierre était carrée, et il aperçut des caractères bizarres tracés sur la table qui recouvrait cette espèce de monument rustique. Au bas de ce bloc carré se trouvait une dalle extraordinairement large et vaste, ensevelie depuis longues années sous le terrain : on avait bêché la terre, et cette dalle blanche, au milieu de laquelle se trouvait un gros anneau de fer, était alors dégagée de tout ce qui l'avait cachée depuis si longtemps, puisque le buisson avait pu y croître. Ce travail assez considérable eut lieu sans qu'Abel eût pu l'entendre, et cette réflexion lui fit penser que c'était un tour de la jolie fée des Perles, et que ce monument et ses caractères hiéroglyphiques signifiaient des choses bien importantes. Il se coucha par terre, l'oreille sur la dalle, et il entendit un bruit sourd qu'il prit pour celui de quelques lutins, mais qui, réellement, était produit par la même cause qui fait bruire l'onde de la mer dans les coquillages que les enfants approchent de leur oreille.

Il se releva et chercha un sens aux caractères, mais ce fut une chose impossible, car ils n'en avaient point, quoique Abel y pût distinguer quelques chiffres effacés par le temps.

Il regardait encore ce singulier monument lorsqu'il entendit un pas léger comme celui d'un fantôme; il avança la tête et crut que c'était la fée; il aperçut Catherine qui, malgré son chagrin, vint gaiement à sa rencontre. Abel ne put cacher un mouvement de dépit en voyant qu'il se trompait : ce geste ne pouvait échapper à l'œil de Catherine.

— Qu'avez-vous? lui dit-elle en tremblant comme une feuille d'hiver.

— Je croyais, répondit-il avec un doux sourire, qui pour le moment rassura la pauvre Catherine, je croyais que c'était la fée...

— Quelle fée? dit-elle avec surprise.

— La fée des Perles, répliqua Abel avec des yeux brillants d'amour; oh! qu'elle est belle!... Catherine, eh bien! qu'as-tu? tu détournes les yeux?....

— Oui, dit-elle d'une voix étouffée, je ne saurais voir les vôtres lorsqu'ils ont cette expression... et qu'elle n'est pas pour moi, pensa-t-elle.

— Qu'as-tu, ma petite Catherine? dit-il avec un doux accent; tu pleures? tu souffres donc?

— Oh! oui, je souffre!

Et Catherine sanglotait; elle se retourne et le voit pleurer :

— Tu pleures aussi! reprit-elle.

Et sur-le-champ ses larmes parurent se sécher.

— Puis-je voir ta peine sans en éprouver? répondit Abel; n'es-tu pas ma sœur, puisque tu es le seul être qui m'ait souri le premier sans être mon père, ma mère, ni Caliban?...

— Eh bien, dit Catherine en cachant son désespoir, quelle est cette fée?

Alors Abel, avec tout le feu du jeune âge, avec tout le feu de l'amour, lui fit une description animée et brillante de la vision céleste qu'il avait eue la nuit : à chaque instant, les phrases les plus énergiques d'un langage que le frottement de la civilisation n'avait pas encore altéré arrivèrent sur ses lèvres enflammées, et n'instruisirent que trop la malheureuse Catherine, qui écoutait encore avec

plaisir cet arrêt de mort, comme un criminel repentant qui se fait un besoin de son supplice.

— Enfin, dit Abel en finissant et en montrant les cieux, ce n'est que par delà cette écharpe diaprée que naissent et vivent des fleurs aussi brillantes; elles viennent du parterre des jardins de ton Dieu, que j'aime encore plus, depuis qu'il a permis que je visse des roses qui ont habité près de son trône, et qui en rapportent une rosée de lumière, de parfums et de charmes dont la nature d'ici-bas n'a pas d'exemple. Oui, Catherine, la blancheur d'un lis vierge, les mille couleurs des oiseaux de l'Orient, le doux chant des cygnes, l'odeur de l'ambre, le visage des houris de Mahomet..... rassemble toutes les merveilles de la nature, et ce chef-d'œuvre sera au-dessous d'elle...

— Vous l'aimerez?... dit Catherine en tressaillant et en épiant sa réponse.

— Je n'oserais, de peur que mon amour ne ternît sa pureté!...

— Mais si elle est belle, reprit Catherine, et qu'elle ne vous aime point?...

— Tu me soulèves trop de pensées! dit-il en se frappant le cœur; j'en ai trop là, elles m'étouffent!.....

— Vous l'aimez et elle vous aimera, dit alors Catherine en fondant en larmes; car une femme qui vous aura vu ne pourra jamais oublier la douceur de votre visage...

Ayant dit, Catherine s'enfuit à travers les ronces en pleurant toujours... mais elle s'arrêta, revint précipitamment; et, s'asseyant près de lui, sur la grosse pierre, elle lui dit :

— Abel, sois heureux, et je serai heureuse...

Elle se leva et s'enfuit.

Le jeune homme pensif la suivit des yeux. Pendant quelque temps, il ne pensa plus à la fée des Perles. Les discours et les regards expressifs de Catherine lui revinrent à l'esprit, mais ce ne fut qu'une vague préoccupation ayant sa source dans un sentiment confus qu'il ne chercha point à s'expliquer.

VII

LA LAMPE MERVEILLEUSE.

Pendant plusieurs jours, l'âme d'Abel vécut du souvenir que lui laissa l'apparition de la fée des Perles, mais bientôt il ressentit un besoin de la revoir qui arriva promptement à l'impatience : il se tenait éveillé pendant la nuit, afin de ne pas perdre un seul moment la vue de la jolie fée quand elle viendrait. Il se parait avec recherche, il baignait ses cheveux dans l'eau claire de la fontaine, tandis que Caliban tâchait de rendre le beau col brodé aussi blanc que la neige; puis Abel tressait sur sa jambe les nattes qui rattachaient ses sandales de bois, sur lesquelles son pied ressemblait au pied d'une statue antique.

Un soir, il cueillit avec Caliban un énorme bouquet de roses, et il les effeuilla dans le laboratoire qu'il tapissa de feuillages. Il nettoya la cheminée par laquelle descendait la petite fée, et il y attacha des rameaux de lilas, afin qu'elle trouvât un chemin parfumé.

La nuit suivante, à l'heure de minuit, heure que les fées, que toutes les fées chérissent, parce que le silence et le mystère qui plaisent à leurs âmes aimantes règnent alors partout, une musique d'une douceur divine se fit entendre dans la chaumière, unie au chant argentin et caressant de la *fée des Perles*. Cette mélodie semblait descendre des nuages. Abel se réveilla aussitôt et vit la fée au milieu de son cortége de lumière, qui s'étendait sur tout le laboratoire comme le voile d'air que l'on remarque quelquefois sur la terre quand, par un beau jour de printemps, on regarde une vallée du haut de la colline.

La charmante fée s'était assise sur le fauteuil vermoulu, et regardait dormir son protégé : aussitôt qu'Abel ouvrit les yeux, elle cessa de chanter, et son visage prit une expression moins tendre. Abel, qui, depuis la première apparition, se couchait habillé, se leva et fut se mettre à genoux à quelques pas de la *fée*. Un moment de silence régna entre eux, car elle paraissait prendre plaisir à l'admiration du jeune homme, dont les regards la parcouraient avidement, comme s'il eût revu après une longue séparation un ami tendrement aimé. Enfin il lui dit avec une naïveté charmante :

— Vous avez donc cassé la grande bouteille où mon père vous avait renfermée?

— Oui, répondit-elle en souriant, et c'est parce qu'il m'a tirée des mains d'un enchanteur, mon ennemi, que j'ai juré de vous protéger...

— De me protéger!... répéta-t-il lentement avec l'accent du regret et le regard du reproche.

— Que me voulez-vous de plus?... dit la fée, qui le comprit parfaitement.

— Je ne sais, répondit-il.

Mais après un moment de silence et d'hésitation, il ajouta avec cet air à la fois soumis et passionné qui prête tant de force aux paroles d'amour:

— Je voudrais ne jamais vous quitter!... ne m'avez-vous pas rendu la vie que je mène insupportable? Que deviendrais-je si je ne pensais pas à vous et si votre image ne remplissait tous mes moments?... Une chose maintenant ne me plaît qu'autant qu'il peut y avoir du rapport entre elle et vous. J'avais du bonheur plein mon âme en cueillant ces

roses, parce que vous deviez en fouler les feuilles que j'ai répandues ici. Autrefois, j'aimais à écouter le murmure de notre fontaine, je contemplais, sans rien souhaiter, la campagne et le ciel : aujourd'hui, tout cela n'a du charme pour moi que parce que je crois vous voir et vous entendre dans tout. Belle fée, j'ignore en quels lieux est votre demeure... mais je suis certain que vous êtes là aussi!...

Et il montrait son cœur.

La fée l'écoutait avec plaisir (car les fées sont des femmes). Elle lui montra du bout de sa baguette de nacre l'escabelle, comme pour lui dire de s'y asseoir; Abel s'y plaça avec timidité et en regardant toujours la fée. En s'asseyant, il aperçut la belle lampe qui brillait dans la cheminée, et pendant un instant il la considéra avec surprise et en silence. La fée le regarda et parut deviner sa pensée; elle sourit.

— Belle fée, dit Abel, pourriez-vous prolonger l'existence de Caliban?

Elle remua la tête en signe de refus, et répondit de sa voix douce :

— Nous pouvons donner ou ôter la vie, mais non la faire durer plus qu'il n'est marqué; Dieu nous l'a défendu.

— Vous reconnaissez donc le Dieu de Catherine?

— Qu'est-ce que Catherine? s'écria la fée en sortant de l'espèce d'impassibilité dans laquelle elle s'efforçait de rester; n'est-ce pas une jeune et jolie fille que vous aimez?

— Oh! non, je ne l'aime pas!... repartit vivement Abel; car nous rions ensemble; je lui prends la main; à ses côtés je reste maître de moi-même. Enfin je la chéris comme une sœur... elle avait du chagrin l'autre jour, et j'ai pleuré avec elle!...

— Abel, écoutez! si vous avez quelque demande à me faire, parlez! je puis vous accorder tout ce que vous voudrez!...

— Je ne veux rien pour moi, s'écria-t-il avec douceur, car en ce moment je suis heureux; mais je sens que j'aurais du plaisir à revoir encore mon père, ma tendre mère, la *fée Bonne :* vous devez les connaître, faites que je jouisse une fois de leur doux aspect.

— Il faudra, répondit la fée, que je consulte mes livres, et, si cela se peut, je vous les montrerai.

— Ah! douce fée, s'écria Abel, je voudrais bien voir aussi votre palais, le lieu de votre séjour habituel!

— Et pourquoi? demanda-t-elle.

— Parce qu'alors, dit Abel, je vous verrais toujours là, et vous ne seriez presque jamais absente pour moi.

Elle parut vivement touchée de cette réponse, et elle promit à Abel de satisfaire ses souhaits. Elle jeta sur lui un regard plein de complaisance et peut-être même un sentiment encore plus délicat, et elle fit un mouvement de se retirer.

— Ah! restez! dit Abel en saisissant sa jolie main, qu'elle retira soudain.

Le pauvre jeune homme, lisant le dédain sur le visage de la fée des Perles, crut l'avoir offensée; il se retira tout honteux, la regarda de l'air d'un coupable qui implore sa grâce, et une larme roula dans ses yeux.

La fée, tout émue, se rapprocha de lui et approcha sa main des lèvres du jeune homme. Abel y déposa un baiser tendre et respectueux, et il sentit cette douce main trembler.

Dans cette seconde entrevue, la fée était déjà comme gênée : elle n'avait plus sur sa figure cet air riant qu'Abel remarqua la première fois; mais le fils du chimiste était trop ému lui-même pour s'apercevoir de ce changement. La fée regarda avec attention le laboratoire et surtout les habits du chimiste et de sa femme; puis elle se tourna vers Abel et lui dit :

— La rosée va se distiller sur les fleurs; l'aurore se lève; voici l'heure où nous disparaissons! adieu...

Puis, légère et gracieuse, elle saisit sa lampe brillante, et s'élançant dans la cheminée, elle s'éleva en l'air comme un jeune écureuil qui gravit un arbre en se balançant mollement sur les branches et jouant avec les feuilles.

Abel resta tout étourdi : cette seconde visite de la fée avait développé le sentiment qui, depuis la première, flottait indistinctement dans l'âme du naïf jeune homme. Pourtant ce n'était point encore de l'amour dans le sens restreint de ce mot, car il y manquait l'espoir. Après le départ de la fée, Abel se souvint de l'expression singulière que prenait par instants le visage de cette céleste créature et de l'embarras inexplicable pour lui qu'elle révélait alors dans sa contenance. Il demeura jusqu'au jour plongé dans cette méditation, et Caliban le trouva dans la posture où la fée l'avait laissé.

— Caliban, elle m'a dit qu'elle ne pouvait pas retarder l'instant de ta mort...

Caliban regarda la terre avec tristesse, et, lorsqu'il releva la tête, Abel aperçut une grosse larme qui roulait dans les rides du vieillard.

— Abel, il faudra donc que je te quitte!... au moins tu me mettras avec ton père, n'est-ce pas?...

Abel le lui promit.

Quelques jours après, la fée lui apparut encore, et vint l'avertir qu'il devait se résoudre à courir les plus grands dangers s'il voulait voir le palais qu'elle habitait. Abel lui répondit que rien ne pouvait l'arrêter devant une telle perspective. Alors la fée lui donna sa baguette de nacre, qui, pour cette fois

seulement, obéirait aux ordres qu'un étranger lui intimerait; et elle lui parla ainsi :

— Demain, Abel, lorsque toute la nature sera ensevelie dans le sommeil et que tu auras entendu minuit sonner à l'horloge du village, alors tu frapperas de cette baguette la pierre qui se trouve à cent pas de ta chaumière; elle se lèvera et t'ouvrira un gouffre dans lequel il faudra te précipiter; lorsque tes pieds auront rencontré le sol, tu marcheras hardiment jusqu'à ce que tu voies une lumière qui ne sera visible que pour toi seul et qui te guidera vers mon palais.

La fée disparut comme les autres fois. Abel tenait à la main la baguette magique, et il ne cessait de la baiser en pensant que les mains de la fée l'avaient touchée. Il ne savait qu'en faire : à chaque instant il la plaçait dans un endroit, puis dans un autre, s'éloignait et revenait la voir comme si c'eût été la fée elle-même.

Au temps où Napoléon tenait l'Europe courbée sous sa main puissante et paraissait aux hommes environné d'un éclat surhumain, il confia son portefeuille à un jeune auditeur qui devait le suivre à l'armée.

L'auditeur, quand il eut le portefeuille, ne sut plus qu'en faire : il consultait tout le monde, demandant comment on tenait le portefeuille d'un empereur, et dans quelle substance précieuse on l'enfermait. Il ne le quittait pas des yeux, comme si Napoléon et son génie y fussent contenus. Si quelqu'un passait à côté, il le regardait avec inquiétude: quelqu'un venait-il le voir? avant de lui demander comment il se portait, il lui faisait voir le portefeuille; il répétait à tout le monde qu'il avait chez lui le portefeuille de S. M.; enfin il était fou... Ainsi en fut-il d'Abel et de la baguette de la fée, si ce n'est que les folies de l'amour prouvent une organisation encore jeune, et que les singeries de l'auditeur annoncent une âme étroite. On juge si Abel attendit avec impatience que l'heure indiquée arrivât.

Caliban voulut absolument l'accompagner, et ils furent tous les deux à minuit auprès de la pierre en question. Lorsque le dernier coup de l'horloge retentit dans les airs, Abel frappa bien doucement la dalle, et elle se leva brusquement : alors l'ouverture vomit sur-le-champ une grande quantité de flammes, et Caliban regarda Abel avec effroi; mais l'intrépide jeune homme, fermant les yeux, s'élança dans le cratère de ce petit volcan, et Caliban l'y suivit. Ils tombèrent sur une matière molle et flexible, qui les reçut avec complaisance : ils entendirent la pierre retomber avec fracas, et ils se trouvèrent dans la plus affreuse obscurité. Abel se releva, et, mettant sa main en avant, il marcha courageusement en appelant Caliban; mais il n'entendit plus ce fidèle serviteur : il tâtonna partout pour le retrouver, ce fut en vain; alors il se décida à marcher en avant. Il erra longtemps sans rencontrer aucun obstacle; le plus profond silence régnait, ainsi que la plus grande obscurité; il chemina si longtemps, toujours entouré de ce cortége de terreur, qu'il crut que la nuit devait s'être écoulée. Tout à coup un bruit horrible dont il n'avait jamais eu l'idée retentit comme un coup de tonnerre, la voûte sous laquelle il marchait en fut ébranlée et sembla près de s'écrouler. Après ce premier frisson de crainte involontaire, il se remit à marcher; mais, à chaque instant, le bruit se renouvelait et semblait se rapprocher. Abel s'arrêta et s'assit sur une pierre froide; là, le plus terrible spectacle vint l'épouvanter. En effet, ses yeux se portaient toujours en avant par un mouvement naturel, et il cherchait à voir : cet effort le fatiguait; ce fut alors que le bruit cessa, et que, dans le lointain, un point lumineux et blanchâtre commença à paraître. Insensiblement, cette lueur s'étendit, prit un corps, et ce corps était celui d'un géant, qui, avec une massue, s'approcha brusquement et leva sur la tête d'Abel le tronc d'arbre qu'il faisait mouvoir. Abel se leva et courut au géant; mais il entendit un rire effroyable, et le géant se mit à danser et à reculer en sautillant et tenant toujours sa massue levée. Alors Abel courut avec rapidité sur cette épouvantable vision : lorsqu'il fut sur le point de l'atteindre, le géant se résolut en une ligne d'une finesse extrême, et se changea en un serpent qui siffla de toutes ses forces, et s'élança à chaque instant sur Abel, qui, dans cette perplexité, cherchait à l'atteindre avec la baguette de nacre. Au moment où il le toucha de sa baguette, il se retira jusqu'au lointain le plus obscur; et là, il revint avec fureur; pendant la route, il se changea tout à coup en squelette, son corps se balança sur deux os desséchés, et Abel vit le jour à travers ses côtes vides, il entendit crier les ossements, enfin un rire de l'enfer éclata et le glaça de terreur. En cet instant, la fée et tous ses riants prestiges se présentant à son imagination, il ferma les yeux et se mit à courir en avant; lorsqu'il fut las, il s'assit, ouvrit les yeux et ne vit plus rien. Il se releva et continua sa route : bientôt il aperçut une lueur douce au bout du souterrain qu'il venait de parcourir, et lorsqu'il l'atteignit il ne vit plus que les eaux d'un lac qui réfléchissait une multitude de lumières.

Bientôt il se trouva dans une grotte tapissée de coquillages plus rares les uns que les autres : cette grotte était au bord d'un lac limpide que des arbres lumineux entouraient de tous côtés. Une barque dorée flottait devant le hardi jeune homme, qui s'élança sur-le-champ dans la nacelle en essayant de la guider vers un magnifique pavillon chinois qu'il

voyait pour la première fois en réalité. Aussitôt qu'il fut dans la barque, des deux côtés de la rive une douce musique répandit dans les airs les sons les plus harmonieux.

Abel jouissait du plus magnifique spectacle qui pût flatter son âme amie du merveilleux : il naviguait sur un lac au milieu d'un océan de lumière qui effaçait l'éclat des étoiles d'un ciel pur comme l'onde qui caressait sa barque par des flots lumineux. Il voyait un pavillon chinois s'élever du sein des eaux, et chaque angle, chaque pointe était garnie d'une perle grosse comme un œuf, et contenait une lumière qui, à travers cette enveloppe orientale, jetait une lumière mystérieuse comme la fée de ce lieu. Les eaux paraissaient se perdre sous le pavillon divin, à travers les vitraux duquel il apercevait des figures se mouvoir et danser comme les sylphes.

Lorsque sa barque aborda contre le pavillon, il entendit une musique délicieuse et les cris de joie de la troupe des fées qui dansaient. Il sortit, et tout à coup deux grands et forts inconnus s'emparèrent de lui, le jetèrent dans une espèce de boîte et l'emportèrent avec une extrême rapidité : il voulut briser la caisse dans laquelle il se sentait pressé, mais les éclats de rire qui suivirent ses vains efforts lui rappelèrent que les forces humaines étaient impuissantes contre les enchantements des fées.

Enfin, le même bruit qu'il avait entendu pendant sa course pénible se fit entendre, sa prison parut se briser, et il se trouva seul, au milieu d'un nuage blanchâtre, dans un lieu qui ressemblait à tout ce qu'il se figurait du palais d'une fée.

C'était un salon circulaire : la coupole était soutenue par des colonnes de marbre blanc, et l'intervalle de chaque colonne était garni d'une étoffe rouge très-précieuse qui se rattachait par des griffes de lion en or à la frise. Le parquet, composé de bois précieux, offrait les dessins les plus ingénieux : un lustre qu'il crut de diamants pendait du milieu de la voûte qui lui semblait un ciel, tant elle était peinte avec habileté, et ce lustre jetait des feux dont il ne put soutenir l'éclat. Du sein de quatre trépieds d'or s'exhalaient les plus doux parfums : tout autour de ce salon merveilleux régnait un divan où se trouvaient des coussins de pourpre en profusion, et la richesse du bois était encore augmentée par des dorures. Entre chaque colonne s'élevait un piédestal en bronze, sur lequel il vit de belles statues élevées en l'honneur des fées les plus célèbres; il y lut les noms de la fée *Urgèle*, la fée *Gentille*, la fée *des Eaux*, etc.

Dans sa surprise, il n'aperçut pas d'abord une porte ouverte, et il fallut que de la pièce voisine il entendît une voix bien connue pour qu'il se précipitât sur-le-champ... autre étonnement!...

Il entra dans le lieu que la fée habitait toujours. La lumière venait d'en haut, mais elle était voilée par un immense plafond composé d'une étoffe blanche comme la neige, et plissée à mille plis, de manière que le jour avait une blancheur douce comme la fée elle-même.

Ce réduit divin était de forme carrée. Aux quatre coins, des piédestaux de cristal supportaient des cassolettes d'où s'exhalaient les parfums les plus suaves. Une fois qu'Abel fut entré, il n'aperçut plus la porte, parce que les murs (si c'étaient des murs) étaient garnis d'une substance précieuse d'un blanc mat, qui laissait briller de grandes coquilles de nacre de perle artistement posées, et dont les brillantes cannelures à couleurs changeantes décoraient ce boudoir de la fée. Le bas de chaque coquille contenait un gland de perle, fort bien imité; et la plinthe du haut et du bas de l'appartement était figurée par une ceinture de perles, large d'un demi-pied : les coquilles tranchaient, par le blanc azuré de leur nacre, sur le fond qui était d'un blanc mat. Tous les meubles, au lieu de bois, étaient en nacre et enrichis de sujets en argent mat; leur étoffe était le satin le plus brillant, broché de perles figurées par le dessin. Partout des fleurs, d'un blanc délicat, répandaient leur odeur de jasmin, d'oranger, de myrte. Au milieu de la pièce, un vaste bassin d'albâtre sculpté contenait un Amour soufflant dans une conque une eau limpide qui jaillissait à moitié de la hauteur de l'appartement, et s'échappait ensuite par la colonne de marbre, sur laquelle le bassin était posé : cette eau murmurante rafraîchissait l'air et disposait à la rêverie. Enfin, au fond de cette espèce de nuage de blancheur, Abel, stupéfait d'une telle recherche, aperçut sur une estrade d'argent la fée couchée sur un lit qui lui sembla de rosée, tant étaient blancs les tissus qu'elle foulait. Une profusion de perles, semées sur tout ce qui lui servait, faisait reconnaître la fée des Perles, et sa beauté était si vraie, qu'aussitôt qu'on la regardait, la magnificence du lieu disparaissait et l'on ne voyait plus qu'elle.

Sur un *somno* d'argent mat, la belle lampe de bronze jetait un éclat d'une douceur mystérieuse, en ne laissant de jour que ce qu'il en fallait pour apercevoir la beauté de cet asile qu'une lumière trop vive aurait rendu fatigant pour l'œil.

La jolie fée se leva, courut vers Abel : il n'entendit pas le son de ses pas, car elle marchait sur un tapis blanc comme la neige; enfin il était plongé dans un tel ravissement, qu'il ne pouvait pas prononcer un seul mot. Il contempla la fée, tomba à genoux, posa sa tête amoureuse sur les pieds de la déesse, et les couvrit de baisers : les boucles de sa belle chevelure caressèrent les pieds de la fée, qui

jouissait de son étonnement avec un plaisir indicible.

— Allons, relevez-vous, dit-elle d'un son de voix charmant, et ne faites pas de folies!...

Si Abel avait pu voir le coloris qui couvrit le visage de la fée, il aurait été au comble de la joie. Elle entraîna le jeune homme sur un sofa de satin blanc : ils s'y assirent ensemble, et la fée, lui reprenant sa baguette, frappa trois coups sur le *somno*.

Soudain une musique aérienne se fit entendre : Abel, dans son extase, saisit la main de la fée; ils restèrent à côté l'un de l'autre pendant tout le temps que dura la musique, et le pauvre Abel, ivre d'amour, confondit son âme dans celle de son amie. Ses yeux venaient mourir à chaque instant dans ceux de la fée, qui ne se fâcha point de ce muet hommage, et parut même y prendre plaisir. Enfin, au moment où trois voix divines chantèrent, dans une langue inconnue, un morceau dont chaque note était un accent de l'amour, Abel et la fée se serrèrent mutuellement les mains, rougirent ensemble, et leurs cœurs battirent à l'unisson; alors, insensiblement, la fée retira sa main, et Abel crut avoir tout perdu, quand il ne sentit plus les doigts délicats de cet ange d'amour et de beauté.

— Pourquoi, dit-il, pourquoi vous ai-je demandé à venir en ces lieux? je ne puis plus vivre sur la terre, mais bien dans ce nuage que vous habitez : ma chaumière, mon jardin, mes fleurs, vous m'avez tout enlevé; car tout va me déplaire, et vous ne m'aurez rien donné.

— Ingrat, dit la fée d'un ton de reproche, pour quoi comptez-vous le souvenir de ce moment qui, même pour moi, ne sera pas sans charme? oui, mon palais est *plein!* splendide, ajouta-t-elle, magnifique; mais songez, Abel, que la plus brillante habitation d'une fée est un cœur pur, un cœur tout à elle, un cœur grand, généreux, sensible.

Abel la regarda d'un air qui signifiait qu'il offrait le sien.

— Je vous entends, dit-elle avec un fin sourire; je vous entends, Abel... mais pour communiquer avec les génies, il faut de vastes connaissances que vous n'avez pas.

— Et puis-je les acquérir? demanda-t-il vivement.

— Oui, répondit-elle; et si vous y parvenez j'aurai une grande preuve... de votre... aptitude aux sciences.

— Belle fée, dit Abel, vous m'avez promis de m'évoquer l'ombre de mon père... Ah! si vous en avez le pouvoir!...

Il se mit à genoux.

La fée se leva, le prit par la main; et pendant qu'il regardait cette voûte blanche qui brillait d'un doux éclat, elle déposa sur cette main chérie un baiser, en rassemblant son âme sous le léger espace que ses lèvres embrassèrent : Abel se retourna, mais la fée majestueuse prit un air de dignité froide, et refoula son plaisir dans le plus profond de son cœur : Abel, interdit, baissa les yeux. Alors la fée toucha, de sa baguette, une coquille qui disparut soudain : un léger bruit fit regarder Abel qui vit son père soufflant ses fourneaux, et sa mère brodant son col : il porta la main sur son cou, pour s'assurer que ce gage d'amour maternel y était encore, et il resta muet de stupeur, et en proie à l'effroi. Il jeta un cri, s'avança, porta ses mains en avant, mais il fut arrêté par une substance froide comme la glace, dure comme du diamant, et il s'évanouit.

A son réveil, il se trouva dans les bras de la fée qui était plus pâle que lui : elle tenait un mouchoir dont elle effleurait son visage, et les plus doux parfums l'avaient fait revenir. Ce moment fut un des plus beaux instants de sa vie; ses yeux rencontrèrent les yeux inquiets de la fée qui le regardait avec amour. Contempler ce doux visage, fut une sensation délicieuse : il ne se sentait pas encore : il naissait à la vie, avec cette différence qu'il se sentait naître, et qu'il semblait tirer son existence des yeux de la fée. Il n'avait plus aucun souvenir, aucune perception de lui-même. Plongé dans un calme ravissant, tranquille, heureux, n'appartenant plus à la terre, il ne savait plus qui il était, où il se trouvait... non, il aimait, et voyait l'objet de son amour lui sourire au sein d'un nuage de volupté, de grâce et de richesse.

La fée des Perles était coiffée de manière à réaliser l'idée d'un ange : ses boucles rassemblées sur son front, ses yeux compatissants.... Abel se crut au ciel... : mais quand elle le vit ouvrir les yeux, elle le quitta et sortit. Abel se trouva donc seul dans ce lieu de délices avec son extase et ses souvenirs. Après une rêverie d'amour, suave comme l'air de la patrie, il aperçut la lampe; alors se souvenant de l'histoire d'Aladin, il conçut l'idée de s'approprier celle de la fée, à laquelle au surplus il ne faisait aucun tort, « — parce que, se dit-il, si c'est un talisman, elle n'en manque pas; si ce n'est qu'une lampe, je ne la priverai pas d'un meuble bien précieux... »

Ce qui le confirma dans la pensée que cette lampe était un talisman, ce fut son peu de richesse, car elle n'était que de bronze; ensuite, une fée ne doit rien avoir qui ne soit enchanté. Bref il souffla la lampe, et la glissa dans son sein, se promettant de l'essayer à la première occasion.

La fée revint bientôt, apportant dans un vase, précieux et blanc comme du lait, un breuvage qu'elle exigea qu'Abel prît aussitôt. Pendant qu'il buvait, elle s'aperçut bien facilement du larcin

qu'Abel venait de commettre; et se souvenant de la manière dont il avait regardé cette lampe, elle devina dans quelle intention le vol avait été commis.

— Ingrat, s'écria-t-elle d'une voix harmonieuse qu'elle voulait vainement rendre sévère, je vous comble de bienfaits, je satisfais vos désirs, je fais pour vous ce que jamais fée n'a fait pour personne, puisque je vous introduis dans ma demeure, au risque d'être réprimandée par toutes les fées qui l'apprendront!... et vous vous emparez d'un de mes talismans les plus précieux, celui qu'un enchanteur du grand bazar a vendu si cher?...

Abel était à ses genoux :

— Petite fée, dit-il, ne vous mettez pas en courroux, car vous me feriez périr de douleur...

— Allez, continua-t-elle, ma seule vengeance est de vous la donner en vous disant ce qu'il faut faire pour s'en servir. Frottez-la auprès de la grande pierre cabalistique qui se trouve près de votre chaumière, frappez trois fois, du pied gauche, sur la dalle qui doit en être proche (dalle précieuse que votre père avait ensevelie, et que j'ai eu tant de peine à reconnaître!) alors vous obtiendrez du génie de la lampe tout ce que vous voudrez. Adieu, méritez ma présence...

Elle le prit par la main, et, sortant de son mystérieux asile, elle le guida dans l'obscurité à travers une longue galerie : la fée prononça quelques mots dans une langue étrangère : alors trois hommes se saisirent de lui, le mirent sur un coussin moelleux, en lui couvrant les yeux d'un bandeau, puis il se sentit emporté avec rapidité; il s'endormit, et après un sommeil très-long et très-profond, il se réveilla, se trouva sur son lit dans le laboratoire. Caliban était à ses côtés, et paraissait inquiet..... Abel crut avoir songé; il se frotta les yeux, et regarda son vieux serviteur qui le contemplait avec une vive inquiétude.

VIII

ESSAI DE LA LAMPE.

— Caliban, n'ai-je point fait un songe? n'es-tu pas venu avec moi dans ce gouffre hier au soir?...

— Hier au soir! dit le vieux serviteur; avant-hier, Abel!... car voici un jour et une nuit que je suis dans l'inquiétude. Aussitôt, continua-t-il, que je suis tombé dans ce vilain trou, deux inconnus m'ont saisi et m'ont gardé pendant quelque temps; après quoi, ils ont rouvert le gouffre et m'ont rejeté sur la terre. J'ai couru te chercher partout, mais tout le monde a fui devant moi : enfin je suis revenu ce soir, et je t'ai trouvé dormant.

Abel se leva, et lorsqu'il aperçut sa lampe il ne put douter de la réalité de son aventure.

— Caliban, s'écria-t-il, nous sommes les rois de la terre! tiens, vois cette lampe! c'est un talisman que m'a donné la fée...

Et là-dessus il lui raconta tout ce qui lui était arrivé. Caliban, émerveillé, dit à Abel qu'il fallait faire sur-le-champ l'essai de la lampe. Alors ils sortirent et coururent au lieu indiqué avec un empressement que l'on doit concevoir.

Abel se plaça debout sur la grande pierre, frotta sa lampe, et de son pied gauche frappa trois coups; puis, avec la naïveté de l'enfance, Caliban et lui se retirèrent et s'accroupirent en essayant de regarder par-dessous la pierre, qui fut brusquement soulevée : un génie charmant, couronné de fleurs, vêtu d'une robe blanche garnie de perles et s'appuyant avec grâce sur un nègre effroyable armé d'un cimeterre étincelant, fit entendre une voix harmonieuse, douce et presque aussi tendre que celle de la fée.

— Salut, maître adoré, salut! je viens pour recevoir tes ordres, prévenir tes souhaits, épouser tes haines et t'obéir, quelque chose que tu ordonnes : soit qu'il faille comme le vent devancer les nuages, consumer tout comme la flamme, courir comme une onde légère, m'élever en colonne, me changer en diamants, ou devenir le brillant tapis que tu voudras fouler, je suis à toi. Que désires-tu, mon maître?... parle, j'attends.

Lorsqu'il eut terminé son chant, Abel et Caliban, saisis de surprise, contemplèrent la beauté de ce groupe, car le génie ressemblait à une jeune fille assise auprès d'une statue de bronze. Abel et Caliban, se regardant l'un l'autre, ne surent plus que demander. A la fin, le vieux serviteur leur dit :

— Je veux que notre jardin soit soigné et que vous le fassiez bêcher, de façon que je n'aie plus qu'à semer et à recueillir : je veux de la farine toute broyée et blanche comme du lait.

— Oui, dit Abel...

Le génie et le nègre disparurent aussitôt, et la pierre, qui semblait vivante, se referma brusquement en laissant Abel et Caliban dans l'étonnement; ils regardèrent encore la dalle et crurent rêver. Le vieux serviteur essaya de la soulever par l'anneau de fer, mais cela lui fut impossible; alors ils restèrent convaincus que la pierre était enchantée. Enfin ils se mirent à examiner la lampe avec la même curiosité que l'enfant qui cherche à casser son joujou pour découvrir ce qu'il renferme.

Abel, plongé dans l'embarras par la multiplicité de ses désirs, ne trouva d'autre moyen pour mettre un terme à sa rêverie que de penser aux perfections de la fée et au charme céleste des derniers moments qu'il avait passés à ses côtés.

L'amour s'empara de tout son être, et désormais il lui fut impossible de ne pas mêler le souvenir de la fée à toutes ses pensées ; il la voyait sans cesse et lui rapportait tous ses désirs.

Lorsque Caliban rentra au logis, il faisait presque nuit : il heurta un objet très-lourd qu'il trouva sur son passage, et quand il y porta les mains, elles s'y enfoncèrent. Il les retira pleines de la plus belle farine de froment que jamais la meule d'un moulin ait broyée, et il se hâta de transporter le sac dans la chaumière. A travers les vitres de son réduit, il aperçut trois esclaves habillés tout de blanc qui défrichaient très-lestement un grand carré de terre à la lueur de la lune. Il sortit et les regarda faire en se croisant les bras, et prenant un plaisir divin à voir son ouvrage s'achever par enchantement : il s'approcha, et leur parla, mais ils ne se dérangèrent pas, ne firent aucun mouvement, et ne parurent pas avoir entendu. Caliban, émerveillé, bénit la lampe, la fée, le ciel, et rendit grâce à Dieu de ce qu'enfin Abel avait un talisman qui ne les laisserait manquer de rien.

— Parbleu! dit-il tout haut, il y a quarante ans que je n'ai mangé de viande et fait de repas, il faudra que je demande un splendide déjeuner pour demain matin...

Abel était dehors, la lune jetait sur le vallon une écharpe de lumière qui invitait à la méditation : il entendit au bas de la colline une voix mélancolique qui modulait les plaintes les plus attendrissantes ; cet hymne de la souffrance, qui retentissait au milieu du silence le plus solennel, le frappa fortement.

— Il y a des êtres malheureux dans ce vallon, se dit-il, et je puis les secourir!..... Il s'avança et tâcha de voir celle qui chantait si tristement. Il aperçut une figure se mouvoir lentement parmi les peupliers sonores qui bordaient les rives du ruisseau. On eût dit une de ces ombres dont les corps n'ont pas obtenu la sépulture, et qui errent aux bords du Styx, suivant les récits des poëtes. Ses mouvements avaient cette indécision, ce laisser-aller d'un être à qui tout est indifférent, parce que son cœur est plein d'une seule idée, d'un seul désir. Elle semblait parcourir la vallée pour lui dire adieu.

En ce moment, un soupir étouffé annonça Catherine : Abel courut à sa rencontre, et, lui montrant sa lampe, il lui dit avec joie :

— Catherine, demande-moi tout ce que tu voudras ; ce talisman précieux que je possède comblera tes vœux...

— Ah! dit-elle, ce que je désire ne viendra jamais de cette lampe de fer.

— Si, ma petite Catherine...

Alors il lui raconta sa dernière aventure, et la pauvre paysanne eut le cœur rempli d'amertume en écoutant les expressions d'amour dont se servit Abel.

— Ah! Catherine, dit-il en terminant, ce malheur dont tu me parles d'aimer sans l'être, j'en ressentirai la cruelle souffrance. Comment dire à une fée : « Je vous aime!... » comment oser la regarder avec cette pensée qui doit se lire alors sur le front?...

— Pourquoi n'aimeriez-vous pas plutôt, dit vivement Catherine, une jeune fille qui vous porterait dans son cœur et pour qui vous seriez ce que la fée est pour vous? ..

Elle s'arrêta, et un long silence régna. Au bout de quelques instants, la jeune fille, qui errait dans le vallon, fit entendre son chant de désespoir : il disait qu'elle aimait en vain. Ces accents parurent prophétiques à Catherine, qui se prit à pleurer.

— Catherine! s'écria Abel, oh! tu me caches quelque chagrin! c'est mal, car maintenant je puis tout pour ton bonheur.

— Je songeais, dit-elle en faisant un effort sur elle-même, je songeais à cette pauvre Juliette que je viens d'entendre.

— Eh quoi! c'est elle? répondit Abel ; ah! dis-lui de venir, Catherine, et ma lampe lèvera tous les obstacles qui la séparent d'Antoine...

Catherine se précipita à travers les buissons en admirant le bon cœur de son bien-aimé et sans comprendre comment il rendrait Juliette heureuse. Mais elle allait, elle courait, elle volait ; car elle et Juliette étaient plongées dans le même malheur, et l'on parlait de secourir sa sœur de misère amoureuse.

Juliette arriva : elle était belle mais pâle, et sur sa blanche figure on remarquait des traces qui disaient qu'elle fut pleine de gentillesse et de gaieté avant que l'amour n'eût allumé le feu qui brillait dans ses yeux. Elle s'assit, et son regard annonçait une inquiétude vague. Juliette n'était plus elle-même, ou plutôt elle vivait en dehors d'elle-même, et là où elle se posait avec grâce on n'avait que ses formes élégantes et pures, car son âme voyageait toujours. Catherine, en la contemplant, lisait dans ses yeux le sort qui l'attendait elle-même : quand elle dit à Juliette qu'Abel avait le pouvoir de la rendre épouse d'Antoine, une lueur d'espoir erra sur son visage comme ces feux errants qui courent dans la cendre d'un papier déjà consumé. Elle leva les yeux sur Abel, dont la rare beauté ne parut pas l'avoir frappée, et elle répondit lentement en regardant la terre :

— La tombe sera mon lit nuptial, et les chants de l'église seront ma chanson de noces... Antoine! Antoine!...

Puis elle contempla la voûte des cieux et les étoiles, le manteau d'azur et la vallée.

— Adieu, adieu..., dit-elle.

— Catherine, dit Abel, que faut-il pour lui faire épouser celui qu'elle aime?

— J'imagine, répondit-elle, que vingt mille francs lèveraient tous les obstacles...

Abel frappa les trois coups, frotta la lampe, et lorsque le génie eut chanté son hymne d'obéissance, qui plongea dans l'étonnement Catherine et Juliette, Abel demanda vingt mille francs.

— Avant que vos artères aient battu dix fois, répondit le génie, vous aurez reçu ce que vous désirez...

Il disparut et reparut aussitôt : il mit un genou en terre et montra un gros sac d'or que le nègre laissa tomber à terre : ils attendirent qu'Abel leur donnât l'ordre de se retirer, et ils partirent bientôt en chantant.

Une émanation d'une suavité extraordinaire remplissait l'air de son parfum. Catherine et Juliette, ébahies, restèrent stupéfaites ; elles regardaient tour à tour Abel, sa lampe et la pierre, mais Abel plus longtemps que le reste, car il leur sembla, par son attitude, un ange descendu des cieux. Juliette, l'heureuse Juliette, le contempla avec une effusion de cœur qui fit briller son visage de cette joie enivrante que donne l'amour heureux, et sur-le-champ sa gentillesse et ses grâces premières reparurent dans son attitude et dans ses mouvements.

— Si vous êtes un homme, dit-elle avec un doux sourire, vous serez dans mon âme presqu'un rival d'Antoine! votre place sera toujours marquée au coin de notre feu dans notre chaumière, et personne ne s'y mettra.

— Te voilà heureuse, toi!... lui dit Catherine en soupirant.

— Oh! oui, bien heureuse!... répliqua Juliette en tournant ses regards sur la ferme où reposait celui qu'elle aimait.

Un sourire de mélancolie erra sur les lèvres de Catherine, et elle dit avec un peu d'amertume :

— Pour des femmes qui épousent leur bien-aimé, les vertus ne sont plus difficiles à pratiquer!...

Abel les regardait avec une naïve curiosité et ne comprenait pas les remerciments dont il était l'objet; car il éprouvait un si grand plaisir, qu'il se sentait en quelque sorte redevable de quelque chose à Juliette et à Catherine.

Il leur prit leurs mains, les serra contre son cœur, ce qui fit tressaillir Catherine, et il leur dit avec cet enthousiasme du jeune âge qui a quelque chose d'attendrissant, parce qu'il sort brûlant de l'âme :

— Ah! vous m'avez fait connaître le plaisir des fées!... Amenez-moi tous les malheureux!

Juliette se promit bien de revenir souvent à cette pierre de la colline, et les deux jeunes filles, soulevant le sac rempli d'or, s'en allèrent en retournant souvent la tête. Abel les regarda descendre et gagner le village.

IX

DE L'EMPIRE DES FÉES.

Abel resta quelque temps plongé dans le souvenir de cette scène.

Il crut que sa chère fée viendrait le visiter cette nuit même, mais il se trompa, et passa tout le temps à la désirer en pensant tour à tour aux enchantements qu'il avait surmontés, au lac brillant qu'il avait traversé, et surtout au berceau de nacre sous lequel il avait admiré la fée des Perles. Le serrement de main par lequel ils s'étaient mutuellement témoigné le bonheur qu'ils trouvaient à se voir avait produit sur Abel une impression vive et nouvelle ; il se la retraçait avec tant de fidélité, qu'il croyait par instants sentir encore la main de la fée dans la sienne.

Le matin, il fut d'une tristesse mortelle : il allait à la pierre, essayait de la soulever pour retrouver le chemin du palais enchanté, mais ses efforts furent inutiles. Il revint s'asseoir sur son banc rustique, en tâchant de consumer les heures pour se déguiser à lui-même le temps qui le séparait de la nuit prochaine, pendant laquelle il espérait que la fée paraîtrait. Comme tous les enfants de la nature qui n'ont jamais qu'une idée, un désir, et qui ne conçoivent pas qu'on s'en puisse distraire, Abel ne pensait qu'à une seule chose, à la fée.

Tout à coup, il entendit une voix céleste qui murmurait si doucement un chant d'amour, que l'air n'en était que faiblement ébranlé. Elle était là, derrière lui : plus de prestige!...

Une simple robe blanche garnie par le bas de quelques perles, une ceinture de satin blanc, des roses blanches dans ses cheveux et un joli cothurne blanc composaient sa parure. Elle s'assit à côté d'Abel, et avant qu'il eût prononcé un seul mot elle lui dit :

— Je viens vous voir, privée de toute ma pompe, car vous vous êtes placé presqu'à côté d'une fée par l'emploi que vous avez fait du talisman. Abel, ajouta-t-elle en tremblant un peu, la bienfaisance pure, sans autre vue que celle de faire le bien, est une des perfections de Dieu, auquel les fées et les hommes doivent tout... Je suis contente, dit-elle en le regardant et en baissant les yeux aussitôt.

Le doux sourire dont elle accompagna sa dernière phrase enivra tellement le pauvre Abel qu'il ne put rien répondre, et ils restèrent tous deux muets et troublés. La fée surtout paraissait jouir d'une sensation longtemps désirée : elle contemplait Abel

avec un air d'inquiétude qui semblait dire : Me parlera-t-il?... Ses yeux respiraient le désir et l'amour, et rien n'était plus attrayant que ce visage resplendissant de grâce et de tendresse...

— Ah! dit Abel après l'avoir admirée comme à la dérobée en lui jetant de ces regards de côté qui veulent dire tant de choses, vous avez beau prendre les habits d'une mortelle, on voit toujours que vous êtes une fée.

— Non, répondit-elle, en ce moment je ne suis plus fée : vous pouvez me parler comme à votre égale, et je suis sans force pour me fâcher contre vous.

Toute la contenance d'Abel avait déjà dit : J'aime; mais, tout en le pensant, une invincible pudeur l'empêchait de prononcer cette divine parole qui lui semblait un véritable crime; ou plutôt, la crainte d'offenser la fée et d'apprendre qu'elle ne partageait pas un amour aussi insensé retenait sa langue captive. En ce moment il était au suprême degré sous l'influence de cette pudeur, apanage des grandes âmes, qui fait qu'au jeune âge on ne peut que tressaillir à l'aspect d'une jeune beauté, l'adorer en silence, se trouver heureux d'avoir effleuré sa main ou sa robe, et baiser la trace de ses pas lorsqu'elle a disparu.

La petite fée s'aperçut bien de ce muet hommage : aussi le savourait-elle en silence avec un délice inexprimable! car qui peut sans une joie indicible régner despotiquement sur un cœur plein d'amour, sur un cœur dans lequel nul autre objet ne trouve de place!

— Abel, dit-elle, pendant quelques jours vous ne me verrez pas; car je suis obligée de me rendre à une grande fête, à laquelle beaucoup de fées et beaucoup d'enchanteurs assisteront.

— Que cela doit être beau! s'écria Abel, et comme je voudrais voir une telle assemblée où vous serez la plus belle sans doute!...

— Rien n'est plus facile, répondit la fée; mais lorsque je vous aurai dit ce qui s'y passe, si votre envie n'est pas satisfaite, un jour je vous y mènerai. Écoutez-moi bien :

« A l'heure à laquelle tout dort dans la nature, les fées et les enchanteurs montent dans leurs chars et arrivent les uns après les autres dans le palais du génie qui donne la fête : chacun a bien soin de tâcher de venir le dernier, afin que sa parure, étant vue la dernière, obtienne la victoire, car les fées tiennent singulièrement à faire triompher leur toilette. Cette circonstance singulière change dans l'empire des fées le temps et ses modifications; car si l'on doit se rendre au palais à dix heures de la nuit, cela signifie minuit, et personne n'arrive avant une heure du matin. Les enchanteurs sont tous vêtus de noir, parce qu'ils ont sagement pensé que l'absence de toute couleur leur était très-profitable, en ce que les couleurs sont quelquefois un objet de trouble et de confusion dans le royaume des fées. Pour éviter les désordres, tous se mettent en noir, de manière qu'on ne peut se reconnaître que par le langage; car chaque couleur a son grimoire, son parler, ses habitudes : les génies blancs voient tout en rose, les génies bleus tout en noir, et les génies rouges ne voient pas grand'chose. Ces différentes sortes de génies ont chacune une bannière et un mot auxquels se rattachent leurs actions et leurs pensées, et ils ne s'aperçoivent pas qu'ils désirent tous la même chose sous différents noms. Il y a bien encore des génies-quarterons qui sont de toutes les couleurs; mais leur dictionnaire est si bref et leur ventre si gros, qu'on les estime peu, car ils sont toujours pour la couleur dominante; c'est *le fonds de boutique* du pouvoir que les enchanteurs se disputent. Ils disent toujours la même chose, et ressemblent aux statues de nos jardins, qui restent à tous les propriétaires, de manière qu'on les reconnaît sur-le-champ, d'autant plus qu'ils n'ont pas de baguette, puisque leur pouvoir est subordonné à celui de l'enchanteur du jour : c'est ce qui fait qu'ils ont toujours faim et qu'ils ont toujours l'air de manger pour la faim à venir, en ce qu'ils ont peur qu'un jour un des trois partis étant assez fort et n'ayant plus besoin d'eux, on ne les laisse pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire des chevaux à toutes selles, des sacs à tout grain, des consciences mobiles, et qu'enfin on ne les renvoie régner dans les airs, diriger les nuages fugaces, se grouper en brouillards autour du soleil, ou, bien mieux, nuancer et fondre les couleurs de l'arc-en-ciel.

« Ce sont des enchanteurs de toutes ces classes qui viennent à cette réunion avec une multitude de fées, et voici ce qui s'y passe. Lorsque les vieilles fées arrivent, on les place sur des bancs d'honneur le long des murailles, et là elles se contentent de voir ce qui se fait sans y prendre part, parce qu'elles sont vieilles; mais leur langue ayant hérité de toute l'activité de leur corps, elles se dédommagent en babillant sur les jeunes fées et sur les enchanteurs. Si un génie regarde trop une petite fée, elles crient au scandale, et toute cette tapisserie remue comme s'il s'agissait d'une révolution. Comme on a tout prévu, les vieilles fées ont de petits morceaux de bois garnis de satin, et quand elles s'ennuient elles étendent le satin devant leur visage et bâillent en silence; car il est défendu, dans l'empire des fées, d'ouvrir la bouche autrement que pour parler et pour manger. Ensuite les vieilles fées gardent les places et les manteaux des jeunes, et leur rendent mille petits services, comme de découvrir aux en-

chanteurs que telle fée qui paraît droite comme un jonc n'obtient sa taille délicieuse qu'à force de s'arrondir par de petits coussins adroitement placés. Elles voient d'une lieue de loin les fées qui ont mis une substance rouge sur leurs joues trop pâles, et disent aux jeunes enchanteurs de se bien garder de les embrasser, de peur d'emporter leurs couleurs : elles devinent les jeux de cartes que l'on place au fond de son cothurne lorsqu'on est trop petite, et toutes les ruses qu'elles ont pratiquées jadis elles les mettent au jour. Alors les jeunes fées s'en vengent en marchant sur la queue des petits chiens, dont toutes les vieilles fées sont folles. En effet, si le chien vient à périr, elles en gardent le portrait sur leur boîte comme celui d'un amant chéri, ou bien encore les jeunes fées se moquent des prétentions des vieilles, et c'est là, mon cher Abel, un de leurs grands amusements.

« Le palais est tout éclairé par des feux artificiels reproduits par des diamants, et il est orné de cailloux broyés et réduits en grands miroirs, afin qu'une fée, en passant, puisse voir si sa toilette ne se dérange pas, et fasse signe à tel enchanteur qu'elle comprend ce qu'il a voulu lui dire par tel ou tel signe.

« Alors, quand presque tout le monde est arrivé, chaque enchanteur prend une fée, et aux sons de la musique ils se mettent tous à danser, à traverser la principale salle du palais, avec des manières plus ou moins jolies, en traçant de bizarres figures par leur danse, et c'est à qui sautera, dansera, traversera, tournera avec plus d'adresse et de gravité. Enfin pendant que tout le monde saute, danse et fait semblant de s'amuser, on traite les affaires les plus sérieuses. Un génie qui saute est beaucoup plus traitable; on obtient plus facilement de lui ce qu'on en désire. Si l'un de vous entrait alors sans entendre la musique, il jouirait du plus singulier spectacle qui soit au monde ; il verrait deux cents divinités presque toujours en l'air, jouant des pieds sans but, sans vouloir rien atteindre, et remuant la tête, les yeux et la langue à qui mieux mieux. Pour cette sotte fête d'un moment, pour cette danse aérienne, les toilettes les plus somptueuses sont prodiguées, tandis que leur prix soulagerait des milliers de malheureux.

« Enfin les enchanteurs et les vieilles fées, dont toutes les articulations sont racornies, dont les fibres sont trop dures, et qui, par conséquent, ne peuvent plus sauter, se rendent dans d'autres salles : là ils sont tous debout devant une table, occupés à regarder deux enchanteurs qui tiennent de petits cartons : c'est leur plus sublime occupation, leur langage le plus cher, leur amusement favori, leur rêve, leur pensée unique.

« En effet, pendant tout le temps que dure la fête, la salle où sont les tables vertes et les cartons ne se désemplit pas : tous les génies bleus, blancs ou rouges (car à ce moment, rangs, opinions, distinctions, tout disparaît), tous donc ne quittent pas des yeux les petits cartons coloriés qui vont et viennent. Si l'un de vous, voulant profiter des discours admirables que les plus grands des enchanteurs doivent tenir lorsqu'ils se rassemblent, écoutait, il entendrait : Quatre à quatre, trois à un, un à, deux à, trois à, un à quatre, quatre à rien, trois à rien. Gagné! perdu! Rien ne va plus?..... vingt francs à prendre! un danseur... Le roi, la vole, le coup du lion, la fourche royale, etc. Ces mots et ces cartons ont un tel attrait que les fées et les génies oublient de boire et de manger, et que la salle s'écroulerait qu'ils ne s'en apercevraient que si l'on venait leur dire que le palais est décavé.

« Quand les fées et les génies sont las de traverser en tous sens les salons de l'enchanteur et qu'ils voient le jour paraître, ils s'en vont sans rien dire à l'enchanteur qui les a reçus, et comme ils ne l'ont pas même cherché en entrant, il arrive souvent qu'un enchanteur qui donne une fête ne sait pas quels sont les génies qu'il a vus.

« Tel est le principal amusement des fées : c'est un de leurs plaisirs favoris, pendant la durée duquel elles oublient la terre et ses habitants, les malheureux, les malades, tout, et même on se fait une gloire à ces assemblées d'avoir un langage plaisant par lequel tout, jusqu'aux choses les plus sérieuses et les plus lamentables, est présenté sous une forme badine ou ridicule, et l'on fait assaut de cruautés plaisantes. Si une jolie petite fée apprend que la famine désole une contrée, que les habitants n'ont pas un grain de blé pour faire du pain, elle répondra : — Que ne mangent-ils de la brioche?... »

— J'aime mieux secourir quelque Juliette avec ma lampe que de goûter ces plaisirs-là, dit Abel.

— Cher enfant! s'écria la fée, vous êtes heureux d'être seul dans cette petite chaumière!... car l'empire des fées a bien d'autres singularités que je vous expliquerai quelque jour, et notre pouvoir nous est vendu plus cher que vous ne pouvez le penser....

— Il est cependant un lieu tel, répondit-il timidement, que toutes les chaumières sont des lieux de souffrance quand on l'a vu.....

— Je vous entends, répondit la fée en souriant : eh bien! ne voulez-vous pas m'accompagner un moment sur cette route terrestre... vers ce lieu?...

Il se leva, et, la prenant par la main, ils marchèrent ensemble vers la forêt. Abel avait la tête pleine d'idées nouvelles que le récit singulier de la fée venait de faire naître; le silence était donc entre eux deux comme un ami commun qui leur eût servi de

médiateur et auquel ils auraient confié leurs pensées. Par instant, Abel regardait sa belle et gentille compagne à la dérobée, comme s'il avait eu quelque pensée secrète à lui dévoiler; puis il baissait les yeux et ne pouvait parler, de peur de l'offenser. Dans ces moments, on est plus que jamais porté à faire des questions insignifiantes, soit pour s'enhardir à parler, soit pour tromper le désir qui dévore.

— Ah! dit Abel en tremblant, nous avançons vers la forêt : racontez-moi, je vous supplie, racontez-moi encore ce qui se passe dans l'empire des fées, car j'aime le son de votre voix comme jadis j'aimais à entendre parler ma mère.....

— Cher enfant, répondit-elle avec une vive émotion, plus je vous instruirai des usages de l'empire des fées, et plus vous trouverez ses habitants à plaindre. Par exemple, croyez-vous que le mariage d'une fée et d'un enchanteur se passe comme vous imaginez que doive se faire l'union de deux cœurs?... Voyons, Abel, que pensez-vous de l'amour? votre âme pure ne vous en a-t-elle rien révélé?

— Ah! dit Abel, l'amour est la fusion de deux âmes en une seule : c'est une sympathie qui réunit tellement deux cœurs que l'un n'a pas un sentiment qui ne soit partagé par l'autre : c'est..... mais non, ce sentiment perd à être défini, car je sens quelque chose d'immense qui me confond, là je sens aussi que le langage humain cesse de me suffire; enfin j'imagine (pour tâcher de dire quelque chose qui puisse rendre ma pensée) qu'une fois que l'on aime l'amour s'empare si bien de tout notre être, qu'il n'y a plus que lui en nous, comme lorsqu'on est sur l'Océan dans une barque et qu'on n'aperçoit plus que le ciel et l'eau qui se confondent.

— Eh bien! Abel, reprit la fée, dans notre empire on ne s'inquiète nullement des sentiments : aussitôt qu'un enchanteur a une petite fée à marier, on commence par la parer un peu mieux qu'à l'ordinaire, et l'on regarde combien, dans sa famille, on peut avoir de dragons volants à l'écurie et d'esclaves dans le palais; mais surtout on examine avec un soin curieux quel poids a la baguette de la famille, si cette baguette est de diamant, d'or, d'argent, de cuivre ou de fer, et à quel titre on la possède. Ces importantes observations une fois faites, le père et la mère tiennent à leur fille des discours répétés qui équivalent à ceci : « — Mon enfant, vous avez dix-huit ans (car les fées prennent de l'âge tout comme un mortel), or c'est une honte de ne pas être mariée à vingt ans : tâchez donc de tendre vos filets et de prendre un mari, l'année sera peut-être bonne; mais, attendu que nous avons deux hippogriffes à notre char et un esclave derrière, que notre baguette de famille pèse trente carats, et qu'elle est de l'or le plus pur, il vous faut un enchanteur qui ait une baguette digne de la vôtre. Vous n'aurez pas de vertus, vous serez indigne de vivre si vous ne trouvez pas un enchanteur qui ait un char à deux hippogriffes. Nous avons cinq cents ans d'ancienneté dans l'empire des fées, il faut donc que votre mari soit d'une race d'enchanteur égale à la nôtre... Gardez-vous bien de jamais lever les yeux sur les génies! marchez droite, conservez-vous pour celui qui vous plaira, mais qu'il ait une belle baguette, de beaux dragons à son char, et que sa famille ait au moins quatre cents ans de date dans le royaume..... » Là-dessus, un matin ou un soir, c'est tout un, le père amène par la main un enchanteur tel quel, et lorsqu'il est resté une heure ou deux auprès de sa fille et qu'il est parti, la mère, sur un signe du père, dit à la fée : « Mon enfant, ce génie est bossu, bien fait, laid ou beau, cela importe peu; ce génie, mon enfant, a quatre hippogriffes à son char; il possède une baguette de diamant; il reviendra demain; tâche de lui plaire, car il faut qu'il soit ton mari..... » Alors la petite fée, qui est curieuse et qui veut savoir pourquoi on la marie, n'y regarde pas à deux fois. Ignorant ce qui constitue le bonheur ou le malheur, elle consent parce qu'elle ne peut pas faire autrement : alors, au bout de quinze jours, elle devient l'épouse du génie uniquement parce qu'il a une baguette de diamant. Elle sera heureuse si le caractère du génie est bon, malheureuse dans le cas contraire, cela n'importe à personne : les baguettes sont du même genre, c'est là l'essentiel. Aussi, souvent, presque toujours même, les fées sont malheureuses... Alors, pour se venger, elles s'amusent à contrarier leur mari : tout ce qui vient de lui est toujours mal venu; s'il a de bonnes qualités, on en convient, mais il y a toujours quelque chose, quelque vice qui les gâte, et ce vice équivaut à ceci ; C'est un mari. L'enchanteur, de son côté, ne saurait aimer sa fée, parce que c'est toujours *la même fée*, et qu'elle n'a pas le bon esprit, comme le font quelques-unes de nous, de se métamorphoser de mille manières, de sorte qu'elles offrent mille fées en une seule : alors la plupart des mariages sont malheureux...

— Et vous, demanda sur-le-champ Abel, êtes-vous heureuse ou malheureuse? vous avez une belle baguette, de qui la tenez-vous?

— D'un enchanteur qui me fut bien cher..., dit-elle alors (et les larmes lui vinrent aux yeux). J'ai été mariée, mon enchanteur est mort, et j'ai été bien malheureuse!... Un jour je vous raconterai mon infortune : qu'il vous suffise de savoir que je suis libre, et l'une des plus puissantes et des plus riches de toutes les fées.....

Ils étaient sur la lisière de la forêt : là, la fée des

Perles dégagea doucement son bras que tenait Abel, et, par un geste, elle lui défendit de la suivre; bientôt elle disparut en laissant le jeune homme en proie à son délire. En effet, il venait de voir, pendant cette matinée, la fée des Perles peut-être encore plus belle que lorsqu'elle arriva, la nuit, entourée du prestige de son pouvoir. Elle s'était montrée sous le costume le plus élégant et le plus simple; elle avait petillé d'esprit et de grâces; sa taille fine et délicate, la beauté pure de son visage, le charme de son âme tendre, tout s'était déployé avec une vivacité, une plénitude qui l'avaient enivré.

— Ah! je l'aime!... s'écria-t-il après avoir écouté longtemps le bruit lointain du char qui emportait la fée; serai-je sûr que mon hommage ne lui déplaira pas?... hélas! aurai-je jamais la pureté d'âme, de désir et de pensée digne de cette créature des cieux?... Toute la douceur de la nature est dans ses yeux, et ses yeux semblent être un faible voile à travers lequel on aperçoit son âme!... Que faire pour la mériter?... Ensuite, m'aimera-t-elle?...

Telles furent ses pensées en revenant lentement à la chaumière : le souvenir de cette charmante matinée se gravait éternellement dans son cœur; car il devait toujours se souvenir des moindres paroles, des moindres gestes de la fée, ainsi que de l'aspect que présentait le ciel pendant leur conversation.

Abel, en approchant de sa chaumière, entendit des cris de joie immodérés, des éclats de rire et un bruit de bouteilles et de plats; il se hâta d'entrer par la haie du jardin. Il trouva Caliban assis sur une escabelle et accoudé sur une table couverte des débris d'une foule de mets : le vieux serviteur était ivre; il tenait d'une main une bouteille, de l'autre un verre et il chantait à gorge déployée. Tout ce qu'Abel put tirer de lui, ce fut d'apprendre que le matin il était allé frotter la lampe à la pierre enchantée, qu'il avait demandé au génie un bon festin qui, dans l'espace de deux heures, lui avait été apporté et servi par les gens de la fée. Abel laissa le pauvre Caliban au milieu de ses bouteilles, et ce vieux serviteur, en perdant la raison, ne perdit pas grand'chose.

X

CATHERINE.

Pendant que ces événements se passaient à la chaumière du chimiste, le village était en révolution, et l'on ne saurait en donner une image complète qu'en introduisant le lecteur dans la maison de M. Grandvani, le père de la jolie Catherine.

Le village dont cette maison faisait partie n'avait qu'une seule rue tortueuse, obéissant ainsi à la loi qui veut que toutes les choses humaines aillent de travers; les chaumières avaient chacune son petit jardin, sa cour pleine de paille, son écurie ou son étable, et enfin sa basse-cour; toutes contenaient des paysans laborieux, pauvres, mais ayant une même somme de bonheur et de malheur que les habitants des villes, si ce n'est que leurs affections et leurs désirs portaient sur de plus simples objets. A moitié chemin s'élevait l'église, peu différente des autres habitations, mais pourvue d'un clocher, historien véridique qui présidait à la vie et à la mort, comme à toutes les occupations des habitants. Devant l'église simple et sans faste, une place entourée de grands ormes voyait tous les dimanches les ébats d'une jeune troupe dansante, entendait le gros rire excité par le vin, seul amour des vieillards; et là, la renommée, l'opinion publique dressaient leurs tréteaux tout comme ailleurs, bien qu'ils fussent de bois couvert encore de son écorce.

Sur cette place était une maison un peu moins humble que les autres; elle avait un premier étage orné de trois croisées à persiennes vertes; la porte était peinte avec un soin tout particulier, et le Girodet de l'endroit avait su trouver deux teintes de gris pour figurer des moulures; enfin, au-dessus de la porte, il avait écrit *Mairie* sans faute d'orthographe, parce qu'il avait peint ce mot sacramentel à l'aide du *Bulletin des Lois*. De chaque côté de la porte s'élevait un rosier entouré d'un petit treillage vert, et ces deux arbustes portaient leurs têtes touffues garnies de roses jusqu'aux persiennes du premier, habité par la charmante Catherine.

Cette maison était la seule, celle du curé exceptée, qui fût couverte en tuiles rouges et qui eût un grenier où l'on pouvait étendre et sécher la percale que soulevait le sein de Catherine, et la cravate dont le maire avait fait son écharpe.

En entrant dans cette maison on reconnaissait sur-le-champ la présence d'une jeune fille, car la propreté la plus recherchée était la seule chose qui décorât l'escalier antique qui s'offrait aux regards. D'un côté était la cuisine à large cheminée, aux fourneaux de terre cuite, au carreau toujours brun, quoique propre; le coffre au pain, l'armoire aux provisions, la poêle suspendue, la table reluisante, tout était net, et il n'y avait pas une seule araignée pour écouter le bruit mélancolique des gouttes d'eau qui s'échappaient lentement de la fontaine d'osier qui garnissait un des angles de la salle.

De l'autre côté était la chambre de Grandvani : au fond, on voyait le lit à colonnes torses antiques et à rideaux de serge verte; le plancher en solives de noyer et le carreau de tuile étaient propres et toujours frottés; sur la cheminée de pierre de liais

était un miroir à côté duquel pendait l'almanach de l'année; et de l'autre, une mauvaise estampe qui représentait *la mort de ce pauvre Crédit*, tué par les peintres, les musiciens, les auteurs, les acteurs, les agioteurs, avec une longue histoire qui commentait cette tragique aventure; mais le dessinateur, ne pouvant représenter les gouvernements sous une forme matérielle, attendu qu'ils en changent trop souvent, avait omis une partie des assassins du pauvre *Crédit*.

En face de la cheminée se trouvait une longue boîte qui contenait le balancier d'une horloge à sonnerie surmontée de la statue d'un animal dont la dorure s'effaçait; le papier qui décorait le mur était chargé de ces oiseaux qui chantent et vous regardent sans cesse du même œil, ce que ne font pas les gens en place et les amis.

La fenêtre était ornée de deux rideaux d'indienne à mille fleurs, doublée de calicot; et c'est là qu'une chaise en permanence devant une petite table à ouvrage en manière de chiffonnière, sur laquelle des ciseaux, un dé, du fil, de la cire, la veste de Grandvani, une collerette à moitié brodée, indiquaient la place habituelle de Catherine : c'est là qu'elle se met, parce que là elle aperçoit, à travers le carreau, tous ceux qui passent sur la place. Avant de connaître Abel, elle voyait venir de loin le maréchal Jacques Bontemps, et son père savait quand il approchait en voyant Catherine venir l'embrasser; car elle n'osait avouer qu'elle accourait pour se regarder dans la glace, afin de s'assurer que son fichu était droit, sa figure gentille, et ses boucles de cheveux bien posées; elle rougissait, écoutait, et courait ouvrir la porte, après avoir mis une chaise à côté de son père.

Pour Grandvani, il était au coin de sa cheminée, du côté de son lit, dans une grande bergère de velours d'Utrecht dont on ne distinguait plus la couleur primitive; mais il y avait lieu de croire qu'elle fut jaune jadis, attendu qu'elle était presque blanche, tant elle était usée, et que le jaune seul devient blanc. Ce vieillard, toujours en culotte noire, en bas noirs, avec un habit bleu à gros boutons de métal taillé à facettes, et portant un bonnet gris en forme de pâté, tel qu'en ont les conducteurs de diligence, ce vieillard, bon homme et jovial, un peu avare, aimant le vin, mais encore plus sa fille, agissait dans le pays dont il était le coq comme les autocrates d'Orient, c'est-à-dire qu'il sortait rarement, et son occupation favorite était de jaser et de lire. Il avait à côté de lui une table sur laquelle gisaient les registres de la mairie, un encrier, quelques plumes, le cachet, signe de son pouvoir; enfin, une Bible à estampes, plus les lois et ordonnances qu'on lui envoyait et d'où il tirait les principes de sa conduite en cherchant à deviner ceux du gouvernement, recherche dans laquelle il était aidé puissamment par Jacques Bontemps, ce qui fait qu'il se trouvaient deux à s'égarer dans ce labyrinthe inextricable.

Le plus souvent le silence régnait, et le balancier de l'horloge était seul à parler, surtout depuis que Catherine aimait Abel.

Les meubles de cette chambre étaient à l'avenant : une table de noyer qui avait servi à plus d'une fête, des chaises garnies de coussins d'indienne, des fauteuils antiques, et sur la cheminée, devant la glace, une bonne Vierge de plâtre tenant son enfant aux joues couvertes d'un peu de carmin, un portrait en plâtre du roi et un buste de Bonaparte composaient l'ameublement de cette demeure de paix et de tranquillité.

C'était devant ce foyer et devant Grandvani que l'on venait vider toutes les querelles du village; il en était le roi, et n'avait pas d'autres ministres que le curé et le maréchal des logis, tous gens de bonne composition, n'aimant ni les récréations, ni les interventions, ni les révolutions, ni les destitutions, ni les épurations, ni les conspirations, ni les réconciliations véritables ou non.

Ce salon de paix respirait donc une aisance champêtre et un calme qui plaisaient à l'âme; mais il aurait paru le paradis à qui eût vu la charmante Catherine assise sur sa chaise, le visage éclairé par le jour, la main agile à tirer le point, doucement rêveuse et regardant son père avec une tendresse douce et calme, un plaisir pur; écartant parfois les boucles de ses cheveux de dessus son front blanc et riche d'innocence, et se levant pour chasser quelques grains de poussière, seule chose qu'elle pût haïr au monde. Telle elle était jadis, naïve, rieuse, le regard vif, mais ignorant et chaste, écoutant tout avec une curiosité de vierge, et souriant à ce qu'elle ne comprenait pas; mais au moment que nous allons décrire, si l'ameublement, la chambre, l'air, le bon Grandvani, rien n'est changé, la pauvre enfant n'est plus la même.

Une lampe est placée sur la cheminée, Grandvani est à demi assoupi dans sa bergère, et Catherine se brode un fichu de mousseline à la lueur rougeâtre de l'astre nocturne qui brille dans cette modeste chambre; Françoise, la domestique, est dans un coin qui tourne son rouet et file en silence. La pauvre Catherine, qui jadis causait à tort et à travers sur ce qui se passait au village et remplissait auprès de son père l'office d'une gazette et l'empêchait de dormir après son dîner, Catherine est muette, même après l'événement qui étonne le village et dont le bruit n'a pas encore franchi le seuil de la maison du maire : cependant Catherine connaît le fait,

puisqu'elle est une des actrices et qu'elle a vu de ses yeux ce qui *stupéfie* le village entier; oui, mais Catherine est muette, et laisse endormir son père, qui longtemps tâche de retenir sa tabatière, qui enfin s'échappe d'entre ses doigts; Catherine tire le point de son feston lentement, souvent elle s'arrête, lève les yeux, croit apercevoir une image chérie et se plaît à cette contemplation.

La pauvre enfant aime, elle aime de l'âme, ses sens n'y sont pour rien; elle voudrait entendre toujours cette douce voix qui parle enchantement et féerie; elle voudrait toujours mêler par un regard son âme à celle de celui qui lui paraît toute beauté, tout amour.

Le silence règne si bien dans la chambre, que l'on peut compter les mouvements de l'horloge et du rouet de Françoise; tout à coup on frappe à la porte, et plusieurs voix se font entendre : on remarque celle de Jacques Bontemps. Catherine ne se lève plus précipitamment; ce n'est plus elle qui court ouvrir la porte; elle ne regarde plus au miroir encadré dans du bois noir travaillé et sculpté; non, elle reste immobile, des pleurs sont près de ternir le cristal de ses yeux, et c'est Françoise qui se lève et court ouvrir la porte : à ce bruit Grandvani s'éveille.

Le père d'Antoine et le maréchal des logis entrent, et leur contenance annonce qu'un événement extraordinaire a eu lieu.

— Bonjour, M. le maire, dit le gros fermier en s'asseyant auprès de Grandvani.

— Cela va-t-il bien, père Grandvani? dit le grand cuirassier en secouant la main du père de Catherine. Et vous, mademoiselle, ajouta-t-il en s'adressant à la jeune fille, vous ne reconnaissez donc plus vos amis, puisque depuis un temps infini vous ne venez plus ouvrir?... C'est que j'entendais bien à travers la porte quand c'était vous! vous fredonniez si joliment un petit refrain de chanson...

Catherine ne répondit rien, et Jacques Bontemps la regarda avec étonnement.

— M. le maire, dit le gros fermier en tournant son chapeau entre ses mains, je viens pour une affaire de conséquence : mademoiselle Catherine vous en a sans doute parlé, car il n'y a pas un enfant dans le village qui n'en cause.

— Qu'est-ce donc? répondit Grandvani; non, je ne sais rien..... Françoise, apporte-nous une bouteille de vin : cela nous rincera le gosier.

— Et la poussière s'en ira en paroles, ajouta le soldat.

— Figurez-vous, continua le fermier, que cette petite Juliette qui voulait épouser mon fils est revenue cette nuit chez elle avec vingt mille francs en or.

— Bah!..... dit Grandvani en ouvrant de grands yeux; où donc les aurait-elle pris?.....

— Ah! mais voilà!... reprit Jacques Bontemps; c'est *qu'il* y en a *qui* disent *qu'elle qui* n'avait pas un sou vaillant, et qui avait le diable au corps pour Antoine, aura été détrousser quelqu'un! car une fille qui aime, c'est pire qu'un régiment de grenadiers...

Ici Catherine se mit à rougir et interrompit brusquement le cuirassier en s'écriant :

— Fi! que c'est mal d'accuser cette pauvre Juliette d'une action aussi infâme!... Elle qui est si douce, si aimante, si jolie, comment voulez-vous...

— Ah! vous en savez quelque chose, dit le fermier, car tout le village dit que vous l'avez aidée à porter jusque chez elle le sac d'or...

— Certainement, répondit Catherine.

— Ah! père Grandvani, s'écria le cuirassier, voyez donc votre fille! en a-t-elle un pied de rouge sur la figure!

Grandvani, regardant sa fille, lui dit d'un ton qu'il voulait rendre sévère :

— Catherine, que signifie ce mystère? qu'est-il donc arrivé? Est-ce que ce serait toi qui aurais ouvert si doucement la porte à dix heures? J'ai cru que c'était Françoise... et je cherchais déjà qui pouvait être son amoureux.

— Oui, mon père, c'est moi...

A ces mots Grandvani posa son verre sur la table, Françoise quitta son rouet, le cuirassier caressa sa moustache, le fermier ne tourna plus son chapeau, et tous les quatre restèrent immobiles, l'œil attaché sur Catherine, la bouche béante; et la pauvre enfant regardant le fermier lui dit :

— Eh bien! père Verniaud, vous allez rendre votre fils heureux puisque Juliette est riche, et vous venez sans doute ici remplir les formalités?

— Non, mademoiselle, reprit le fermier, tant que je ne saurai pas à quelle source Juliette a puisé ces vingt mille francs, je ne bougerai pas.

— Allons, ma fille, dis-nous d'où cela lui est tombé?...

Alors Catherine, en rougissant mainte et mainte fois, raconta l'apparition du génie de la lampe aussitôt qu'un beau jeune homme la frottait en frappant sur une pierre enchantée. Elle dit tout ce qu'elle savait sur le fils du chimiste, et ses éloges naïfs, sa candeur, allumèrent la bile de Jacques Bontemps, qui s'écria :

— *Nom d'un petit bonhomme!* j'y vois clair! et ce beau conscrit-là est quelque malin qui n'aura fait que payer ce qu'il prenait... Par le tuyau de ma pipe, mille bombes! vous ne serez pas le grand-père du garçon de votre fils, père Verniaud, car cette magie-là cache quelque *farce*, et je vous dis

que c'est une *couleur* que mademoiselle Catherine vous donne. Une lampe qui crache des génies qui ont des écus! à d'autres!... l'argent est si haut que personne ne peut l'atteindre! comment veut-on qu'il pousse comme cela?...

— J'ai dit la vérité, reprit Catherine avec un accent plein d'innocence : ce que j'ai raconté, je l'ai vu, et quant à Juliette, je ne comprends pas ce que M. Bontemps veut en dire.

— Je sais bien qu'avant la révolution, dit le maire, cette chaumière avait une cheminée comme celle d'une forge, et lorsque j'y fus, par l'ordre de M. le curé, j'y vis comme des diables; mais il se pourrait bien qu'on y ait fait de la fausse monnaie...

L'idée de Grandvani fut saisie avec avidité, et sur-le-champ on envoya Françoise chercher Juliette.

Elle vint : Antoine l'accompagnait; ils se tenaient par la main; le bonheur le plus pur animait leurs yeux, leurs mouvements, leur contenance. Ils ne disaient pas un seul mot sans se consulter de l'œil, ne restaient pas une minute sans se regarder, et semblaient craindre que le Temps avec tous ses siècles n'eût pas assez d'espace pour suffire à leurs tendresses. Antoine, grand, fort; Juliette, mince, fluette, jolie, étaient là, devant le maire, comme un modèle, une image éternelle d'une heureuse union.

— Voyons, dit le maire, une des pièces d'or de votre dot?...

Juliette en jeta une sur la table, et tout le monde la fit retentir sur le carreau, sur le manteau de la cheminée, et toujours elle fit entendre ce son pur au bruit duquel tombent les consciences des hommes et les murailles des villes, après lequel tout le monde court, et dont le tintamarre le plus bruyant ne vaut pas une minute de plaisir.

— C'est bien extraordinaire!..... s'écria Grandvani, convaincu que la pièce était de bon aloi.

— Allons, dit le fermier, craignant déjà que les vingt mille francs ne lui échappassent; puisque mademoiselle Catherine est témoin du fait, Antoine épousera Juliette, quitte à vérifier l'existence de la lampe : ce sera un bien pour le village, si l'on peut avoir tout ce que l'on désire.

Il ne fut question que de la *Lampe merveilleuse* dans tout le village, et tout le monde tourna des regards d'envie vers la chaumière : les uns révoquaient en doute une pareille aventure; les autres, en voyant Juliette avec sa dot, souhaitaient qu'il leur en arrivât autant; enfin, tous désiraient voir le bel habitant de la chaumière du diable. Au milieu de toutes ces circonstances, il y eut un tel contentement de l'heureuse réussite des amours de Juliette et d'Antoine, que tous les matins les jeunes filles du village vinrent mettre une fleur aux bans qui étaient affichés à la porte de la mairie.

Ces rubans, ces fleurs, Catherine les voyait, et chaque jour ils excitaient une vive peine au fond de son cœur, car la félicité de Juliette lui faisait comparer son sort au sien, et cette comparaison lui était bien cruelle.

Quelques jours après cette scène, elle fut trouver Juliette, et lui dit :

— Tu es heureuse, toi!... ô ma chère amie! j'ai hérité de tout ton malheur! j'aime ton bienfaiteur; aide-moi, je t'en supplie, à rester seule en possession d'aller à la chaumière de la colline : tu vois comme tout le monde dans le village parle de se rendre à son habitation pour *le* voir *lui*, sa lampe, car c'est la lampe plus que *lui*-même qu'ils veulent examiner. Ils l'importuneront, il verra d'autres femmes que moi! n'est-ce pas assez que j'aie déjà sa fée pour rivale? Aide-moi donc, ma chère Juliette, et publions qu'il a dit qu'il ne voulait correspondre qu'avec l'une de nous deux; et tu auras bien soin, si quelqu'un désire quelque chose, de toujours t'en rapporter à moi.

En entendant ce discours entremêlé de pleurs, Juliette consentit à tout, mais elle supplia de son côté Catherine de faire en sorte que le bel inconnu vînt à sa noce et fût témoin du bonheur qui était son ouvrage.

Lorsque cette singulière volonté du fils du chimiste se répandit dans le village, Jacques Bontemps, réfléchissant au changement de conduite de Catherine, commença à soupçonner quelque *drôlerie*, car telle fut son expression, et il se promit bien de découvrir le secret de cette aventure mystérieuse.

XI

LA LAMPE EST VOLÉE.

Un matin, Catherine revint à la chaumière qui contenait toute sa vie et tout son bonheur : elle aperçut Abel assis sur son banc, et aussitôt qu'elle vit celui qu'elle aimait, l'expression de tristesse qui assombrissait son visage fit place à l'animation de la joie la plus pure. Abel était triste, elle le vit sur-le-champ, et sur-le-champ elle devint triste, car elle ressemblait à ces nuages qui, dans le ciel, empruntent leurs couleurs au soleil.

— Qu'avez-vous? lui dit-elle d'un ton qui respirait une tendre compassion.

— Hélas! répondit-il, voilà trois jours que je ne saurais vivre sans elle. Ah! ma chère Catherine, elle me rend la vie par un regard : loin d'elle ou sans elle, tout est froid, sans couleur, terne, mort; rien ne me plaît : tout à l'heure j'ai dit quelque

chose de dur à Caliban, et le pauvre homme a pleuré! j'aurais voulu me mettre à ses genoux et lui demander pardon; mais quand il a vu ma douleur, il a prétendu qu'il voudrait toujours être maltraité ainsi : j'ai pleuré à mon tour, et je me suis réfugié là, sur un banc, pour penser à la jolie fée des Perles.

— Elle est donc bien jolie?... dit Catherine, oubliant en ce moment toutes les recommandations du village.

— Je le sais à peine, répondit Abel; car, alors que je la vois, je crois avoir une vision céleste qui me présente une âme pure dégagée de toute forme humaine.

— Vous n'aimerez personne au monde?... demanda Catherine en tremblant.

— Oui, dit Abel, je n'aimerai qu'elle d'amour, mais je sens que je t'aime aussi!

Catherine resta pensive : ce mot, bien qu'il n'exprimât point le sentiment qu'elle demandait, lui causait pourtant une vive émotion.

Elle rompit de nouveau le silence pour supplier Abel de venir à la noce de Juliette. Abel s'y refusa longtemps; mais Catherine mit une si gracieuse insistance dans ses prières que le fils du chimiste consentit enfin à descendre au village.

— Catherine, dit-il alors, c'est à une condition : je ne t'ai rien donné qui te rappelât l'amitié fraternelle que je t'ai vouée. Eh bien! je veux qu'à cette fête, où chacun se parera de son mieux, tu sois la plus brillante. Viens donc!...

Et, la prenant par la main, il la conduisit auprès de la pierre. Abel ayant rempli la formalité d'usage en frottant la lampe qu'il portait toujours sur lui, le joli génie, la tête couronnée de fleurs toujours fraîches, parut sur-le-champ : Abel lui demanda une parure superbe pour Catherine. Le génie cueillit un long brin d'herbe encore chargé de rosée, et mesura la taille svelte de la jeune fille, qui rougissait; puis, il promit d'obéir aux ordres de son maître le plus promptement possible.

La pauvre Catherine s'en alla toute joyeuse annoncer cette nouvelle à Juliette.

— Il viendra, lui dit-elle; sans doute, tous les regards tomberont sur lui, et moi seule je pourrai presser sa main, moi seule je le connais; ah! ce bonheur est beaucoup, c'est tout... oui, c'est tout ce que je demanderais au ciel!

A quelques jours de là, Catherine était prête à se coucher; soudain grand bruit sur la place, elle ouvre sa fenêtre et aperçoit un cavalier qui se dirige vers sa maison. Le cavalier approche, il s'arrête devant la porte de Catherine, qui descend; alors, sans mot dire, l'inconnu lui remet un paquet sur lequel elle lut à la clarté de la lune, seul réverbère qui existât au village : *A mademoiselle Catherine Grandvani.*

On pense bien que Catherine ne dormit guère lorsque après être revenue dans sa modeste chambre elle eut défait le paquet et admiré une charmante parure, composée d'une robe de dessous en satin blanc et d'une autre robe qui lui sembla être de la dentelle, mais qui en réalité n'était qu'un très-beau tulle brodé : un rang de fausses perles, qu'elle eut garde de ne pas croire véritables, serpentait autour des crevés qui formaient la garniture, et le corsage de cette robe charmante était d'une élégance qui ravit Catherine. En effet, le haut des manches était garni de glands de perles qui jouaient autour des bras, et une guirlande de petites perles était brodée sur le busc et autour de la taille.

Un peigne en or garni de perles, des souliers de satin noir, des gants blancs glacés et très-fins complétaient cette parure; enfin Catherine trouva au fond du carton un collier délicieux et des boucles d'oreilles formés de gros grains de jais magnifique. Cette toilette, où rien n'était oublié, avait évidemment été choisie par la main d'une femme, car les fées sont des femmes. La fée, sans doute, avait pensé qu'il n'y avait qu'elle dont la peau fût d'une blancheur assez parfaite pour que les perles ne l'altérassent point. Le collier noir était-il une épigramme à sa rivale, ou une attention délicate? La question est difficile à décider : quoi qu'il en soit, le collier fut la seule chose que Catherine osât essayer : elle dégagea son joli cou, mit le collier noir, et sauta de joie, frappa dans ses mains en voyant combien sa peau d'albâtre paraissait mille fois plus blanche par l'opposition de ce bijou.

Elle s'en fut à sa croisée, regarda dans les airs du côté de la colline, et là son cœur adressa mille tendresses d'amour à son idole chérie; les zéphyrs se chargèrent sans doute de porter ses adorations à leur adresse.

— On a beau dire, ajouta-t-elle en revenant à sa glace, une fille a un tout autre air avec des bijoux! cela donne une tournure...

Et la naïve enfant, transportée d'un orgueil bien pardonnable (car il n'était point uni à de perfides desseins), et pensant à l'effet qu'elle produirait à la noce de Juliette, courut éveiller Françoise, et une seconde fois elle admira devant un miroir le bon goût de sa parure, dont elle jouit doublement en voyant l'étonnement de la servante.

— Ah! s'écria-t-elle quand elle fut couchée, celui qui me donne une telle parure doit m'aimer...

Le jour tant désiré du mariage d'Antoine et de Juliette arriva. Il faudrait le génie qui a dirigé les pinceaux de l'école hollandaise pour donner une idée du tableau que présenta la place de l'église.

Sous les ormeaux touffus on avait semé du sable

fin et formé une place carrée ; à l'une des extrémités, quelques tonneaux vides, recouverts par des planches, servaient de piédestal aux deux ménétriers du village, dont les violons étaient garnis de rubans de toutes les couleurs. Autour de cet orchestre bien simple, une foule de jeunes gens et de jeunes filles, tous endimanchés, et respirant cette gaieté franche des gens qui ne sont point blasés sur le plaisir, riaient, dansaient et folâtraient. Il régnait au milieu de ce bruit et de cette confusion un air d'entraînement et de bonheur qui inspirait l'envie de s'y mêler.

Autour de la place il y avait des tables toutes dressées où les vieillards, en habit de gala, parlaient, raisonnaient et déraisonnaient en se versant à boire ou en jouant aux cartes. Quelques-uns cependant restaient debout, les mains croisées derrière le dos, et contemplaient les ébats de la jeunesse en se souvenant de leurs jeunes années et faisait des réflexions demi-tristes, demi-plaisantes sur la vieillesse. Ces visages hâlés et ridés par le travail souriaient tous, et ces voix cassées répétaient encore les joyeux chants de la jeunesse.

Le couple fortuné n'était pas encore arrivé, et Catherine manquait aussi. Catherine, après la messe, s'était habillée furtivement, et furtivement avait été chercher son cher Abel. Aussi, après la danse, on regardait du côté de la rue, et une inquiétude grave se manifestait sur les visages des gens de la noce privés des souverains de la fête : une curiosité encore plus forte agitait les esprits, car on n'avait pas oublié que Juliette s'était vantée de voir à sa noce son beau bienfaiteur, le fils du chimiste.

— Viendra-t-il avec sa lampe? demandait une jeune paysanne.

— On dit qu'il est beau comme un ange du ciel, disait une autre.

— Savez-vous, disait un fermier dans un coin à l'un de ses confrères, que le gros Mathurin n'est pas sûr de renouveler son bail pour la belle ferme de madame la duchesse de Sommerset, cette dame anglaise si riche, et que c'est une bonne chose à faire que d'en offrir douze mille francs? Si cette lampe dont on parle tant avait le pouvoir de signer des baux, ce serait encore mieux.

— Est-ce que tu crois ces bêtises-là? répondit le fermier.

A ce moment, de petits enfants parurent dans la grande rue du village, et ils accoururent avec cet air d'étonnement qui donnait lieu de croire qu'il arrivait quelque chose d'extraordinaire : ils retournaient la tête mainte et mainte fois, s'arrêtaient, regardaient, et puis accouraient en silence et comme stupéfaits. Bientôt l'on vit arriver sur la place Catherine dans sa brillante toilette, donnant le bras à Antoine, et le fils du chimiste conduisant la jolie Juliette; le père d'Antoine suivait respectueusement Abel, car un homme qui jette vingt mille francs à une jeune fille qu'il voit pour la première fois et dont il n'attend rien, n'était pas à dédaigner. A l'aspect de ce quadrille, le silence régna et l'on accourut en haie sur son passage : il semblait que l'on n'eût pas assez d'yeux pour contempler Abel, dont la mise singulière et la beauté frappaient d'étonnement tous les paysans. La lampe surtout, cette lampe qu'il portait en sautoir comme la chose la plus précieuse qu'il eût au monde, puisqu'elle venait de la fée des Perles, la lampe semblait un soleil dont tout le monde voulait avoir un rayon. Ce ne fut que longtemps après que cette première fureur de curiosité eut été assouvie qu'un long murmure se fit entendre quand on vit Catherine aussi belle, aussi resplendissante.

Le percepteur se trouvait à côté de Jacques Bontemps, qui, à l'aspect de Catherine habillée aussi somptueusement, avait froncé le sourcil et remué la tête d'une manière singulière; le percepteur dit à l'un de ses partisans, assez haut pour que le cuirassier l'entendît :

— Voilà ce que c'est que de connaître des enchanteurs! ils donnent de belles robes; voyez mademoiselle Catherine, elle a joliment frotté la lampe, puisque l'on dit qu'il faut la frotter pour avoir ce qu'on veut...

Le ton ironique de ces paroles enflamma le maréchal des logis, qui, se tournant vers le pauvre percepteur, le regarda de manière à le faire taire sur-le-champ.

— Sac à chiffres! s'écria-t-il, par mon *bancal* (c'est le nom que les cuirassiers donnent à leur sabre), il ne tient à rien que je ne te... Si jamais j'entends une syllabe de médisance sur Catherine, je coupe les oreilles de l'orateur! c'est entendu... marchez au pas, et gare la bombe!...

Jacques Bontemps aimait Catherine, il l'aimait profondément, quoique ses manières brusques semblassent incompatibles avec un sentiment aussi délicat que l'amour. Il serait mort pour Catherine avec le même sang-froid que s'il eût obéi à son capitaine.

Abel se tint debout contre les tonneaux, c'est assez dire que Catherine n'eut pas d'autre place; Jacques Bontemps vint trouver la fille du maire; il la regarda avec un air d'intérêt et de douleur, et lui dit à l'oreille de manière que personne ne pût entendre :

— Catherine, je t'aime du plus profond de mon cœur, et quand tu serais éprise d'un autre je ne t'en chérirais pas moins; mais, mon enfant, la vanité te perdra, ces beaux habits te trahissent, et tout le

monde en jase : tu peux être plus belle pour les autres, mais pour ceux qui t'aiment, sous quelque forme qu'on te voie, tu seras toujours la même... Qui t'a donné cette parure?

— La lampe, dit-elle en rougissant.

— La lampe!... répéta le cuirassier en hochant la tête : ah! Catherine, Catherine, je m'en assurerai!

La jolie fille n'entendit pas ces derniers mots. En effet, la présence d'Abel, qui ne parlait qu'à elle et lui gardait sa place, avait rendu la pauvre Catherine presque ivre de bonheur : elle était gaie, vive, animée, et sa folie amoureuse semblait se répandre sur toute l'assemblée.

Catherine venait à chaque instant recueillir les paroles d'Abel, interroger son âme, épier ses regards, jouer avec la lampe qu'un cordon de soie passé autour de son cou laissait pendre sur son cœur; et Abel, de son côté, avec la naïveté qui le distinguait, passait ses doigts dans la chevelure de Catherine, lui pressait la main devant tout le monde, et tout le monde enviait le bonheur de Catherine, et personne, pas même Grandvani, n'osait parler à ce beau jeune homme.

— Tu es bien jolie aujourd'hui, Catherine, lui disait Abel.

Et Catherine de danser en souriant à chacun et de dire à Juliette :

— Je suis la plus heureuse qui soit en ce moment sur la terre : il m'aimera...

Jamais il n'y eut pour Catherine une plus heureuse journée, une époque de sa vie plus belle. Les incidents les plus simples de cette fête se gravèrent dans sa mémoire en traits ineffaçables.

Pendant qu'elle dansait avec tant d'abandon et de charme, son collier noir se détacha et tomba aux pieds d'Abel. Il le ramassa, le tint longtemps entre ses mains, le froissa, s'en amusa. Catherine, après la contredanse, s'aperçut de l'absence de son collier, elle le chercha; Abel, le cachant aussitôt dans son sein, la laissa quelques moments en proie à son inquiétude.

— Mon collier!... dit-elle.

Et tout le monde de chercher :

— Je n'y attache de prix, dit-elle à Abel, que parce qu'il vient de vous!...

Abel le tira de son sein, baisa le collier et le passa lui-même au cou de Catherine, qui furtivement embrassa le collier à la même place. Le collier dès ce jour fut un trésor pour elle.

Après chaque contredanse, elle accourait vers Abel avec la joie, la légèreté, le bonheur d'un jeune faon qui retourne à sa mère après avoir été jouer un moment sur l'herbe fraîche : regarder cet amant chéri pendant qu'elle dansait, désirer la fin de la figure pour se trouver à ses côtés et lui presser la main, tels furent les délicieux riens qui animèrent cette soirée. Il faut avoir aimé, il faut avoir senti son cœur brisé par le dernier coup de l'heure du rendez-vous lorsqu'on vous a dit : « A telle heure je vous attendrai... » pour apprécier la joie de Catherine.

Catherine, en qui le bonheur exaltait tous les sentiments tendres, accourait quelquefois par compassion à côté de Jacques Bontemps, le lutinait, plaisantait avec lui; et le pauvre cuirassier était satisfait de ce *bonheur de reflet*, tant Catherine mettait de grâce et de coquetterie à le lui prodiguer. Enfin elle parut si charmante, que toutes les jeunes filles et les jeunes gens, les femmes et les vieillards, tout le village enfin l'admirait et lui portait non pas envie, mais ce sentiment qui se trouve entre l'admiration et la jalousie. Cette fête fut son triomphe, le plus beau jour de sa vie, et toute cette clarté céleste venait de la présence de celui qu'elle aimait; elle s'était étourdie sur l'avenir et jouissait du présent qu'elle embrassait avec ardeur.

Au milieu de la fête, on apporta au maréchal des logis un paquet timbré du cachet du ministère des finances. Catherine était auprès de Jacques lorsque celui qui allait chercher les lettres apporta cette importante dépêche.

— Ah! dit Catherine en saisissant la lettre, vous nous parlez toujours de votre correspondance avec les ministres : moi je veux savoir comment ils parlent, ou du moins comment ils écrivent; donnez-moi cela, M. Jacques.

— Non, Catherine, non, répliqua le cuirassier qui, voyant le percepteur accourir, craignit que ce papier n'annonçât la nomination de son rival.

— Lorsqu'on aime quelqu'un, répondit Catherine, on n'a rien de caché pour lui.....

Et la petite mutine s'enfuit à côté d'Abel en tenant le paquet et faisant mine de le décacheter.

— Et bien, jurez-moi de m'épouser si cette lettre contient ma nomination, ou si l'on m'y donne l'espoir d'être nommé.

— L'épouser!.... répéta Catherine en regardant tour à tour le cuirassier, la lettre et Abel.

Tout le monde faisait cercle et attendait avec impatience : Jacques n'était pas tranquille, car on allait découvrir la vérité quant à son prétendu crédit, et Catherine tenait son sort entre ses mains.

Catherine, regardant la lampe, jugea qu'elle ne s'engageait pas à grand'chose; car, disait-elle :

— Le génie, ayant tout pouvoir, me dégagera de ma promesse, si Abel vient à m'aimer.....

Elle promit devant tout le village d'épouser le cuirassier, si la lettre lui donnait l'espoir d'être percepteur, et le père Grandvani engagea sa parole avec celle de sa fille.

Le cuirassier changea de couleur lorsqu'il vit l'enveloppe tomber en morceaux et le silence régner.

Abel regardait cette scène avec curiosité sans y rien comprendre. Pendant toute cette fête même, il avait eu cette insouciance que donne la mélancolie, et, ne pensant qu'à sa fée, il jouissait peu d'un bonheur qui était son ouvrage.

A peine Catherine eut-elle lu des yeux les premières lignes, qu'elle plia la lettre et la remit à Jacques Bontemps, qui crut, avec tout le village, que Catherine devenait sa femme : le percepteur frémit, mais il eut sujet d'être joyeux, car le visage de Bontemps n'annonça pas le plaisir. En effet, voici ce que contenait la lettre :

« Monsieur,

« Son Excellence a été indignée de la manière « dont vous avez réclamé sa protection, et le sou- « venir de l'obligation que Monseigneur vous a eue « vous a seul préservé des effets de sa colère. Ca- « lomnier, quand on a été soldat, est un mauvais « moyen d'arriver à son but : l'employé que vous « cherchez à évincer est un honnête homme et a « toujours bien rempli ses devoirs : il n'a pas encore « acquis le temps de service nécessaire pour être « mis à la retraite, et le style de votre placet n'a pas « engagé Son Excellence à vous chercher un autre « emploi, etc. »

Jacques Bontemps, atterré, admira la délicatesse de Catherine ; mais quand Grandvani vint lui demander quelles nouvelles il recevait, il n'eut d'autre ressource que de rappeler toute son audace : il lui répondit qu'il serait nommé à la place de percepteur, et que Son Excellence venait de la lui promettre aussitôt qu'on aurait trouvé une autre place pour le percepteur actuel.

— Eh bien! qu'à cela ne tienne, M. Bontemps, répliqua le percepteur : le receveur de L*** vient de mourir, qu'on me donne cette recette particulière, et je vous cède ma perception avec plaisir...

— On verra!... répondit Bontemps avec l'air d'un ministre en faveur, on verra... dans quelque temps.

Le cuirassier, pensif, contemplait Abel et Catherine, et il frémissait de rage : tout à coup, en voyant le ruban qui tenait la lampe merveilleuse, il conçut l'idée de s'en rendre le maître.

— Si cette lampe, se dit-il, a donné vingt mille francs, des robes, des bijoux, si elle est aussi puissante qu'on le dit, le génie que j'aurai à mes ordres me fera avoir la place.

Alors, quand la fête fut sur le point de finir, que la nuit fut venue et qu'Abel parla de s'en aller, Jacques Bontemps se glissa derrière les tonneaux, se munit d'une paire de ciseaux, coupa le ruban, se saisit du précieux talisman, et avant qu'Abel s'en fût aperçu, le cuirassier était déjà loin, possesseur de ce bijou miraculeux et en proie à la joie la plus vive.

Juliette et Catherine reconduisirent Abel jusqu'à sa chaumière : Caliban l'attendait avec une vive impatience. En se séparant des deux jeunes filles, il les embrassa avec une candeur toute virginale, et Catherine, retirée dans sa modeste chambre, se jeta à genoux, éleva au ciel une fervente prière pour le remercier du bonheur de cette journée : le baiser d'Abel, tout chaste qu'il était, lui brûlait encore les lèvres.

XII

ABEL DANS L'EMPIRE DES FÉES.

Le rusé cuirassier ne se possédait pas de joie de tenir la lampe en sa possession : il mit dans sa confidence un de ses anciens camarades, et pendant la moitié de la nuit ils furent avec le talisman comme le savetier de la Fontaine avec ses cent écus ; ils ne savaient où cacher leur trésor. Le cuirassier, ignorant les formalités qu'il fallait remplir pour faire paraître le génie de la lampe, avait beau frotter et appeler, rien ne venait. Ils furent forcés d'attendre le jour, et Jacques Bontemps se promit d'apprendre de Catherine la manière dont on se servait de ce talisman.

Le soldat fut donc voir Catherine, et, après mille détours, il arriva à lui demander des renseignements sur le fils du chimiste, et, feignant de se refuser à croire à la puissance de la lampe, il fit détailler à Catherine tout ce que l'on faisait pour évoquer le génie. Alors, à la nuit tombante, le maréchal des logis se rendit à la colline avec son camarade, et après avoir cherché et trouvé la pierre, ils firent comparaître le petit génie, qui leur chanta son hymne d'obéissance.

Le cuirassier et le hussard restèrent la bouche béante et en admiration devant le groupe qui s'offrait à leurs regards : la beauté de la jolie fille qui les regardait avec surprise, tout en s'inclinant devant la lampe, leur fit oublier ce qu'ils voulaient.

— Je donnerais encore bien cet outil-là, dit le hussard en montrant la lampe, pour embrasser ce petit génie.

— Que voulez-vous? répéta la jolie voix douce.

— Je veux, reprit le cuirassier, que vous obteniez sur-le-champ pour Jacques Bontemps, ancien maréchal des logis des cuirassiers de la garde, la place de percepteur de la commune de V***, et, s'il est possible, la place de receveur de L*** pour celui qui est le percepteur actuel, car il ne faut blesser les intérêts de personne.

Le nègre et le génie s'entre-regardèrent : l'Africain disparut, et revint promptement écrire sous la dictée de Jacques ce qu'il voulait. Quand cela fut fait, le génie s'écria en agitant son écharpe d'or :

— Avant que vos yeux aient goûté trois fois le sommeil, que vous ayez respiré six mille fois, que vous ayez vu trois aurores et trois rosées du soir, vous aurez été satisfait. Je vais courir sur les airs, traverser les cieux, et mon maître sera content....

Une flamme bleuâtre s'échappa de dessous leur trône, et ils disparurent en laissant les deux soldats en proie à la plus étrange surprise.

— Jacques, dit le hussard, ce n'est pas bien de n'avoir pensé qu'à toi : ne pouvais-tu pas demander quelque chose pour moi? J'épouserais la sœur d'Antoine si j'avais du bien. La ferme de madame la duchesse de Sommerset est à louer : demande un bail pour moi. Le gros Thomas veut en donner quinze mille francs, tâche que la duchesse me la cède à douze mille francs; j'épouserai la sœur d'Antoine, et je deviendrai riche.

Jacques frotta la lampe, appela le génie, qui reparut avec la même soumission.

— Va trouver, lui dit le cuirassier, la duchesse de Sommerset; qu'elle loue sa ferme à Jean Leblanc, ancien hussard de la garde, moyennant douze mille francs, et qu'on apporte le bail à signer au plus tôt, avec cinquante bouteilles de vin de Champagne que nous boirons en l'honneur de la duchesse, la plus jolie femme du monde! Mais je veux, de plus, que le procès qui tient tant aux côtes du maire de la commune soit terminé. Allez...

— Avant que vous ayez acheté ce qu'il faut pour exploiter la ferme des *Granges,* vous aurez un bon bail bien signé...

Et il disparut.

— C'est un vrai miracle!... s'écria le cuirassier, pourvu que ce ne soit pas *une couleur* que l'on nous donne...

Ils essayèrent de lever la pierre, et firent de vains efforts pour découvrir, à la clarté de la lune, les ressorts qui dirigeaient ce phénomène de la terre; ils ne purent y réussir, et ils s'en allèrent en faisant mille projets : le cuirassier, pour le temps où il serait percepteur et époux de Catherine; le hussard, pour celui où il serait fermier et mari de Suzette.

Ils s'en allèrent en chantant de joie; le nouveau percepteur envoyait déjà ses avertissements, et le fermier comptait ses vaches et ses moutons.

Pendant qu'ils bâtissaient leurs châteaux en Espagne, Abel était plongé dans le plus grand chagrin : il avait perdu sa chère lampe, il la cherchait partout et ne la trouvait point. Aidé de Caliban, il partit pour le village, persuadé qu'ils la trouveraient sur la route, si elle était tombée, et ils comptaient (les bonnes âmes!...) que si on la leur avait prise, on la leur rendrait. Jamais les plaintes d'un amant qui a perdu sa maîtresse n'approcheront de la douleur qui éclatait dans les regrets d'Abel.

A moitié chemin, ils rencontrèrent la jolie Catherine qui fredonnait une chanson d'amour.

— Qu'as-tu, mon Abel? dit-elle avec crainte en l'arrêtant et en lui prenant la main; tu es triste! oh! dis-moi ce qui te fait souffrir : les larmes que l'on verse à deux ont moins d'amertume, et je sens que je serais heureuse si tu répandais ta peine dans mon cœur.

— Catherine, dit-il, j'ai perdu ma lampe...

A ce mot, la fille du maire l'arrêta, elle resta tout interdite; et l'on ne peut comparer l'état de son âme qu'à une chambre noire dans laquelle s'introduit un rayon de soleil. En effet, les interrogations curieuses de Jacques lui revinrent à l'esprit comme un trait de lumière.

— Abel, dit-elle, c'est moi qui suis cause de ta peine, car c'est à ma prière que tu es descendu dans le vallon : c'est à moi de tout faire pour te rendre ta lampe que l'on t'a dérobée... Attends-moi, espère, et dans peu tu vas me revoir...

Elle sauta à travers les ronces et les épines en prenant le chemin le plus court et le plus difficile : elle se sentait mille fois plus agile en courant pour son cher Abel. Caliban la regardait, craignant à chaque instant de la voir tomber; mais l'amour la soutenait.

Elle traverse la prairie, arrive au village, court chez Bontemps, ouvre la porte avec violence et trouve le cuirassier et son camarade en contemplation devant la lampe. Avant que Jacques ait fait un mouvement, elle a saisi le trésor de son cher Abel, et lançant un regard foudroyant à Jacques :

— Comment, lui dit-elle, avez-vous pu priver le bienfaiteur de Juliette de son talisman? Il en serait mort, le pauvre enfant!...

Jacques et Jean sont stupéfaits. Catherine s'échappe et court avec encore plus d'ardeur vers la colline : les gens du village qui la virent ainsi voler avec la lampe crurent que le talisman magique la faisait marcher sur les airs, et l'on vint dire à Grandvani que sa fille emportée par la lampe allait on ne savait où...

Elle arrive haletante, et du bas de la colline elle crie à Abel :

— Abel, la voilà!... sois tranquille....

Elle gravit la montagne et arrive enfin auprès de lui.

— Abel, dit-elle tout émue, ah! Catherine a vécu, si Catherine une fois a pu te causer un moment de plaisir...

— Du plaisir! reprit Abel, ah! je te dois la plus grande joie de ma vie...

— Que je meure donc! répondit-elle en confondant son âme dans celle d'Abel par un regard; que je meure!...

— N'est-ce pas un présent de ma fée? disait Abel en baisant sa lampe.

Ce mot frappa au cœur la pauvre Catherine, qui resta pendant un moment immobile et silencieuse.

— Abel, dit-elle enfin, permets à ta petite Catherine de te demander une chose.... mais, reprit-elle après s'être arrêtée et l'avoir regardé avec douleur, je voudrais que tu me promisses de faire ce que je désire sans que tu connusses encore ce dont il s'agit.

— Je le promets, dit-il.

— Eh bien! continua la jolie paysanne, je voudrais voir ta fée sans en être vue... Je veux savoir si elle est si jolie, si jolie, que rien au monde ne puisse l'effacer.

— Je tâcherai, dit Abel, et quelque nuit tu essayeras à te cacher dans le laboratoire.

— Elle t'aime donc bien cette fée?... demanda Catherine.

— Je me contente de l'aimer, répondit Abel, et je n'ose espérer qu'elle ait de l'amour pour moi...

— Tu seras donc heureux, continua Catherine, en chérissant un être surnaturel qui ne t'aimera pas?

Abel se tut : ce silence fit renaître un peu d'espoir dans l'âme de la petite paysanne, qui, après avoir contemplé son bien-aimé, s'en retourna lentement chez elle. Elle s'assit à côté de son père et lui raconta le vol de la lampe, puis elle rêva, soupira; mille fois dans la journée elle sentait les larmes lui venir aux yeux; elle regardait fixement la muraille, et croyait toujours voir Abel.

A quelques jours de là, un courrier traversa rapidement le village, s'arrêta à la porte de Jacques Bontemps, lui remit un paquet scellé du sceau du ministère des finances; le cuirassier, en l'ouvrant, trouva sa nomination à la place de percepteur, celle du percepteur à la place de receveur, une ordonnance du roi qui terminait le procès, et une promesse de bail signée de la duchesse de Sommerset, telle que Jacques Bontemps l'avait souhaitée; enfin, par une lettre, un notaire indiquait que l'on attendrait, à un jour nommé, Jean Leblanc pour passer l'acte.

— Et les bouteilles de vin de Champagne?... demanda Jacques.

— Il y a longtemps qu'elles sont dans votre cave! répondit le messager, qui remonta à cheval et disparut au grand galop.

Le cuirassier, tout ébahi, descendit pourtant dans sa cave, et trouva effectivement les bouteilles couchées avec soin sur des lattes, et si bien arrangées qu'il ne put douter que cela n'eût été fait récemment. Tout triomphant, il apparut bientôt chez Grandvani, suivi du percepteur et de Jean Leblanc : il remit au maire l'ordonnance du roi, et réclama la main de Catherine.

A cette demande, la pauvre enfant pâlit, rougit, trembla, et ne trouva pour le moment d'autre expédient que de demander un délai de quelques jours, qui lui fut accordé.

Laissons Jean Leblanc et Jacques Bontemps regretter de n'avoir pas exigé du génie de la lampe cent mille livres de rente; laissons tous les villageois, frappés d'étonnement et d'admiration, regretter que le curé absent ne pût leur dire enfin si l'on ne commettait pas de péché en croyant à la toute-puissance des fées; laissons même pour un instant Catherine, tout intéressante qu'elle soit, laissons-la pleurer et se désoler seule au milieu du transport général, et revenons au fils du chimiste et à la charmante fée des Perles.

Depuis quelques jours Abel avait été privé des merveilleuses apparitions de celle qu'il adorait. Sa mélancolie commençait à devenir extrême, et Caliban s'inquiétait déjà en voyant pâlir les joues de son jeune maître, dont les discours et les actions lui semblaient parfois dénoter la folie.

— Je ne puis vivre sans elle, disait Abel au vieux serviteur : tout m'est insupportable. J'ai lu que la vie est un banquet, eh bien! je ne désire à ce banquet qu'un seul mets auquel je ne puis atteindre, et tout le reste me répugne.....

Une nuit, il dormait profondément : il se sentit dans son sommeil entraîner rapidement; il lui semblait qu'il avait des ailes et qu'il volait; il mettait ses mains au devant de lui, se croyant toujours près de tomber; il se réveilla enfin au milieu de ces pénibles sensations... Il se vit alors à côté de la charmante fée, dans un char aérien; elle le regardait dormir, et à son réveil son regard encore troublé par le sommeil rencontra les yeux petillants de la fée des Perles; des chevaux infatigables emportaient le char qui volait comme un nuage poussé par la tempête.

Abel était presque dans les bras de la fée, dont il pouvait même savourer le souffle; et que devint-il quand la pensée lui vint qu'il avait dû reposer sa tête sur le sein de cette divine créature!

Elle le regardait encore sans mot dire, et ses yeux semblaient envoyer une flamme humide dont Abel s'enivrait avec délices.

— Où suis-je?... dit-il enfin.

— Près de votre fée..., répondit-elle d'une voix émue qui augmenta encore le trouble d'Abel.

— Où allons-nous?...

— Dans l'empire des fées : n'avez-vous pas désiré d'être témoin des scènes magiques auxquelles assis-

tent les génies, les enchanteurs et les fées?... Mon char vous entraîne à l'une de leurs assemblées les plus brillantes!...

— Quoi! s'écria-t-il, je les verrai face à face?...

— Oui, répondit la fée, mais à une condition; écoutez : lorsque je vous le dirai, vous fermerez les yeux; car vous risqueriez de perdre la vue, si dans certains moments la lumière vous frappait...

Abel promit ce que la fée lui demandait par un simple signe de tête; car il était plongé dans une ineffable admiration en contemplant la rare beauté de la fée des Perles. Elle était vêtue avec une somptuosité élégante qui l'embellissait encore, sans que tout cet éclat nuisît à la douceur qui était peinte sur sa figure avec l'amour et la bonté.

Sa tête était couronnée de fleurs et de fruits artistement posés, les boucles noires de ses cheveux encadraient son front et venaient se jouer auprès de ses yeux, de manière à ajouter encore à la finesse de son regard et à doubler l'éclat de sa peau satinée et doucement colorée..... Elle se taisait, mais les regards qu'elle levait sur Abel et qu'elle abaissait aussitôt semblaient dire au jeune homme de parler à son tour, et que chaque mot qui sortirait de sa bouche serait accueilli avec ravissement. Leurs pensées pendant ce charmant silence voyagèrent sans doute dans la même région, car leurs mains se joignirent, se pressèrent involontairement, et Abel s'écria avec sa naïveté gracieuse :

— Je souffre!... mon cœur est comme gonflé!

— Auriez-vous quelque peine?... dit la fée.

— Non, dit-il, je crois que c'est, au contraire, trop de bonheur...

La fée rougit et détourna les yeux sans répondre; et ce moment ne sortit jamais de la mémoire d'Abel. Il se sentit alors assez de hardiesse pour parler de son amour; mais une invincible crainte, une pudeur insurmontable lui glaça les sens et retint sa langue captive.

Tout le temps que dura ce voyage, leurs yeux seuls parlèrent, et souvent un sourire charmant vint errer sur leurs lèvres, et leur fit comprendre qu'ils s'entendaient. Connaît-on rien de plus délicieux que ce langage de l'âme, cette puissance sympathique qui, sans le secours incomplet de la parole humaine, nous fait deviner ce que pense, ce que souhaite, ce que désire l'objet que nous aimons? Dans cette région pure de la pensée, dégagée des grossières sensations du corps, règne un charme subtil que nulle parole humaine ne peut rendre, puisque nulle parole humaine ne peut donner l'idée d'un mystère qui ne peut être que senti. Il semble qu'en ces moments trop rares, une flamme légère aille d'un cœur à l'autre y porter successivement le jour de la pensée et une fraîcheur, un délice indicibles.

Abel et la fée des Perles goûtèrent donc cette volupté surhumaine, et ces deux merveilles de nature, ayant des âmes dignes de la perfection de leurs corps, s'entendirent parfaitement et si bien, qu'à la fin du voyage les yeux d'Abel devenant de plus en plus expressifs, la charmante fée fit avec son éventail un petit geste plein de délicatesse et de grâce, pour l'engager à baisser ses belles paupières aux longs cils, et elle lui dit :

— Silence, Abel!...

A cette phrase, la seule qui eût été prononcée depuis une heure, ils se regardèrent et se mirent à rire.

— Ah! dit Abel, je ne connais rien de plus délicieux qu'un amour qui naît et grandit au milieu de la recherche, du luxe et de l'élégance! Vous voir toujours parée, respirant les plus doux parfums, entourée du prestige de votre puissance! ah! c'en est trop!... si je ne suis que votre protégé, je veux mourir!...

— Vous, mourir?... ah! vivez, Abel! vivez pour moi!...

A ce moment, elle posa sa main sur les yeux d'Abel, et Abel entendit un bruit confus, une multitude de cris et de voix; mais au bout d'un quart d'heure, ils s'arrêtèrent : la fée lui recommanda de bien fermer les yeux; et, le prenant par la main, elle le guida à travers des galeries et des escaliers. Enfin, ils parvinrent à un lieu où la petite fée fit asseoir Abel, et lui permit d'ouvrir les yeux en ne regardant qu'elle.

— Et quand les cieux seraient ouverts, dit-il, je ne pourrais voir que vous!...

Comme il achevait, une musique enivrante commença, et la fée abaissant de sa jolie main un panneau qui se trouvait devant eux, Abel resta muet de surprise devant le magique tableau qui s'offrait à ses regards.

Un vaste cirque décoré de colonnes d'or et de guirlandes, de rosaces, de filets, de plinthes, d'ornements en or, contenait une foule innombrable de génies et d'enchanteurs; le cirque en était noir : d'étage en étage, Abel aperçut une foule de fées plus jolies les unes que les autres; elles lui apparurent environnées d'un nuage de lumière; car, entre chaque rangée de fées, brillait un lustre de diamants chargé de bougies qui répandaient un éclat merveilleux. Leurs toilettes rivalisaient de richesse et d'élégance; elles riaient, causaient et badinaient avec des enchanteurs et des génies qui se trouvaient placés derrière elles. Un immense soleil brillant et orné de cristaux répandait dans ce palais superbe un fleuve de lumière.

Le plus profond silence régnait et tous écoutaient avec attention une musique ravissante : Abel

se crut dans les cieux, il crut entendre les magiques accords des anges; il était profondément ému et ne pouvait que serrer la main de sa petite fée, qui jouissait de son étonnement avec un plaisir indicible.

— Cachez-vous bien dans cet angle, lui dit-elle, car si les fées mes compagnes s'aperçoivent de la présence d'un mortel à mes côtés, je suis perdue!... j'ai déjà eu de la peine à vous faire passer, quoique vous soyez vêtu comme un génie...

En effet, Abel portait un costume absolument semblable aux plus beaux vêtements qu'il voyait aux génies. Il se retourna, se regarda dans une glace, admira cet enchantement en se voyant lui-même; peut-être même éprouva-t-il un mouvement de coquetterie, en s'apercevant qu'il était plus beau que la plupart des génies qu'il voyait.

Tout à coup la musique cessa, et un coup de baguette du génie qui présidait à la musique fit enlever subitement une décoration magique qui attirait l'attention d'Abel, et un spectacle encore bien plus surprenant vint le plonger dans un océan de jouissances nouvelles.

Un palais orné d'une profusion de colonnes de marbre et de porphyre, avec des galeries à perte de vue et des ornements d'une somptuosité merveilleuse, vint s'offrir à ses regards comme par enchantement : une foule brillante de fées et de génies habillés magnifiquement, et dont quelques-uns lui retraçaient le génie de la lampe, entonnèrent un chant de joie, qui lui étourdit un peu les oreilles, mais la jolie fée des Perles lui dit qu'il fallait être un génie pour sentir toute l'harmonie de ces accords, et que ce chant ne convenait qu'à la troupe immortelle des enchanteurs, que les hommes n'y comprenaient rien.

— Attendez un peu, continua-t-elle, et vous allez voir les génies en proie à une espèce de frénésie qui leur fera élever leurs mains et les frapper avec rage les unes contre les autres; car ici, il se passe des choses qui vont bien vous surprendre.

En effet, au bout d'un quart d'heure, il y eut un fracas tel qu'Abel fut obligé de se boucher les oreilles; cependant nombre de merveilles se succédaient pour l'étonner : un palais fut remplacé par une forêt, des champs et des chaumières; la chaumière par un jardin, le jardin par un cachot, le cachot par des lieux qui le ravirent d'admiration.

Il n'avait pas assez d'yeux ni d'oreilles pour entendre les chants et la musique, et pour voir les danses des plus jolies fées. Ces tableaux magiques étaient entremêlés des remarques piquantes et spirituelles de la fée des Perles qui par intervalles lui expliquait les usages de l'empire des fées.

— Les génies que vous voyez ici rassemblés, lui disait-elle, ont de singulières manies : on peut leur toucher la main, les doigts, le bras, l'épaule, tout le corps enfin, excepté la joue... Aussitôt que la joue d'un génie est seulement effleurée par un autre génie, on ne peut la laver qu'avec du sang; c'est là une des bizarreries auxquelles se sont soumis les enchanteurs. Ensuite ils ont ce qu'ils nomment *leur patriotisme,* qui consiste à se louanger eux-mêmes sur leur courage et sur leur gloire; ce serait un attentat que de reconnaître le courage des autres nations de génies. Ce n'est pas tout; voyez-vous certains enchanteurs qui portent un ruban rouge à leur vêtement? eh bien, ce ruban-là est une de leurs passions. Suspendez une friandise dans une salle, et amenez des dogues, ils se fatigueront à sauter pour en avoir quelques morceaux; il en est ainsi des génies pour le ruban : ils se fatiguent et se consument en efforts pour en avoir quelque morceau, et une fois qu'ils l'ont, ce n'est plus rien pour eux. Enfin vous voyez des génies en linge bien blanc, avec des habits propres et des bijoux recherchés, hélas! voilà ce qui leur plaît le plus!... Vous, Abel, avec votre âme sensible, noble et fière, malgré le cortége de vertus et de grâces qui vous accompagne, avec votre belle figure, si vous n'étiez pas mis avec recherche comme vous l'êtes en ce moment, le dernier des enchanteurs aurait sur vous la préférence. Entre autres usages, ils ont des génies qui leur apprennent l'art de se tuer les uns les autres élégamment et conformément à certaines règles. Ensuite, si parmi les génies il y en a de vraiment supérieurs, tant qu'ils vivent on n'y prend pas garde; aussitôt qu'ils ne sont plus, on les célèbre. En général, les génies ici mettent de la grandeur dans les petites choses et de la petitesse dans les grandes : il faut dépenser dix fois plus pour se promener que pour manger; il y a des animaux même qui coûtent à entretenir plus que les hommes. Enfin la religion des génies consiste à se mettre à genoux, lire dans un livre, écouter les hymnes; mais faire du bien, sauver les malheureux, dépouiller le *moi* et s'oublier un peu, ah! il n'y a que de bons génies bien rares qui allient l'un et l'autre, c'est-à-dire, le culte extérieur avec ce culte intérieur qui gît dans la conscience: pour la plupart, le culte extérieur est tout, et ils croient gagner le ciel comme on gagne une tour aux échecs, à force de manœuvres, d'adresse et de calcul.

— Ce que vous me dites là, répond Abel, m'étonne encore plus que tout ce que je vois.

— Ah! répondit-elle, vous apprendrez bien encore des choses plus étonnantes.

— Continuez, dit Abel, je préfère vous entendre; car pour l'harmonie de vos accents je donnerais tout l'orchestre de vos génies.

— Nous n'avons plus le temps de causer, répli-

qua la fée des Perles, car la fête sera bientôt finie; tenez, dit-elle en lui montrant une enchanteresse qui arrivait, regardez attentivement.

Abel fut émerveillé du spectacle que lui donna celle qu'il n'hésita point à nommer *la fée de la Danse*. En effet, en voyant ses pieds effleurer à peine la terre, Abel se demandait si cette jeune fée n'était pas une ombre fugitive dégagée du poids du corps. Mais cette danse de volupté n'était rien en comparaison du jeu muet de la physionomie de la fée et des affections qu'elle exprimait par ses mouvements et les moindres attitudes de son corps souple et léger.

Elle regrettait un amant chéri, que le sort des combats avait fait succomber sous l'effort des ennemis : chaque mouvement de cette admirable fée peignait si bien la douleur, qu'elle faisait passer toute sa peine dans l'âme de ceux qui la regardaient. Enfin elle devint folle, et Abel, frémissant de terreur, serrait avec force la main de la fée des Perles; le sentiment ingénu qu'il manifestait ainsi causait un plaisir inouï à la fée des Perles, car elle avait en quelque sorte les prémices des émotions de ce jeune cœur. Elle jouissait des larmes qu'il donnait à de feintes infortunes, parce que ces pleurs lui faisaient voir dans toute son étendue la bonté de l'âme d'Abel.

Lorsque la jeune fille folle rencontra dans les champs une noce de village qui lui rappela son mariage, et qu'elle aperçut les vêtements d'innocence de la fiancée, elle exprima qu'elle aussi elle avait été conduite à l'église parée d'un costume semblable; se reportant alors à ce temps de bonheur, elle commença une danse vive et gracieuse qu'une terreur sourde lui faisait suspendre par instants; ce mélange de la folie et de la gaieté, ces réminiscences du malheur et du bonheur exprimées par ce pas saccadé, tantôt vif, tantôt lent, arrachèrent à Abel un cri de douleur et d'admiration.

Enfin, au milieu du plus grand paroxysme de la folie de la jeune fille, son époux qu'elle croyait mort arrive, il arrive à ses côtés : elle le prend pour la vision d'un songe d'amour, elle n'ose l'approcher, elle ne s'y décide que par degrés, elle avance timidement la main, elle le touche, elle appuie fortement, sent le cœur battre, elle le regarde, voit trop d'amour dans ses yeux pour douter de son existence, et sa raison se réveillant dans toute sa plénitude, des larmes de bonheur coulent de ses yeux, elle s'évanouit et meurt de plaisir.

A ce moment la fée fut obligée d'emmener Abel, qui pleurait tant que toute l'assemblée commençait à jeter les yeux sur la loge.

— Fermez les yeux !... lui criait la fée qui l'entraînait.

Bientôt Abel, ayant repris tout à fait ses sens, se retrouva dans le char de la fée.

— Où allons-nous encore? demanda-t-il.

— A mon palais, répondit-elle, et pendant quelque temps vous vivrez de la vie des fées.

En effet, le char entra sous une voûte, Abel et la fée descendirent, et la gentille enchanteresse guida son protégé à travers un magnifique escalier à colonnes de marbre.

XIII

ABEL CHEZ LA FÉE DES PERLES.

A l'approche de la fée, des esclaves magnifiquement vêtus ouvrirent respectueusement les portes des appartements dont l'élégance fut un nouveau sujet d'étonnement pour Abel qui s'arrêtait dans toutes les pièces pour contempler les curiosités merveilleuses qui les embellissaient.

Arrivés dans la grande salle de réception, la fée prit Abel par la main, et lui montrant sur la cheminée un admirable groupe en bronze, elle lui fit voir comment on marquait les heures dans l'empire des fées, et elle lui dit :

— Il est tard, Abel, suivez cette jeune esclave. Ici, continua-t-elle, je vous laisse maître d'aller et de venir comme bon vous semblera, pourvu que vous ne sortiez pas de mon palais; adieu.

Elle disparut.

Abel fut transporté dans un réduit divin, presque aussi magnifique que le *boudoir des Perles*, mais plus simple. A peine était-il couché dans un lit éblouissant de blancheur et composé d'étoffes douces comme de la soie, qu'il entendît de magiques accords : une lente et douce harmonie l'invita au sommeil, et il s'endormit bercé par cette musique enchanteresse.

La rapidité des sensations de cette nuit de féerie ne lui avait pas laissé l'usage de la pensée, et il s'endormit sans avoir eu le temps de réfléchir à tout ce qu'il avait vu : il ne pouvait que jouir, et soit par suite de cette multiplicité de sensations, soit par l'effet d'une veille à laquelle il n'était pas accoutumé, une grande fatigue rendit son sommeil très-profond, de façon qu'il trouva que l'on dormait bien mieux chez les fées qu'ici-bas.

Il est un phénomène du sommeil que tout le monde doit avoir observé : souvent, malgré l'état d'impassibilité et d'atonie momentanée dans lequel se trouve notre âme, on éprouve une espèce de pressentiment qui semble procéder d'un instinct qui ne sommeillerait jamais en nous. Ce pressentiment nous avertit de nous réveiller, soit parce qu'il est telle ou telle heure, soit parce qu'un bruit léger,

que nos sens ont perçu sans que nous en ayons eu une révélation bien claire, a retenti dans notre appartement : ce fut par une prévision de ce genre qu'au matin Abel se réveilla.

Il croyoit sentir que sa chère fée des Perles était là.... Il ouvrit les yeux, et à travers le voile de ce demi-sommeil du matin, il aperçut le charmant visage de sa protectrice. Elle était penchée sur une harpe, et ses jolies mains, en errant sur les cordes harmonieuses, leur faisaient rendre des sons qui remplirent l'âme d'Abel d'une joie indicible : une volupté pure semblait l'environner, l'enlacer de toutes parts.

La fée des Perles jouissait du réveil de son cher Abel, comme la nature du retour du soleil. La fée était mise avec une simplicité qui contrastait avec la recherche et la richesse de son vêtement de la veille : une robe de mousseline blanche semblait un léger voile jeté sur ses formes ravissantes.

— Eh bien, comment vous trouvez-vous, dit-elle, dans le palais d'une fée?...

Et elle s'assit sur le bord de la couche du jeune homme avec une liberté moins amoureuse que maternelle.

La fée, sans attendre la réponse d'Abel, se mit à jouer et à folâtrer avec lui. La vivacité de ses questions, de ses reparties, la manière dont sa conversation toujours gaie effleurait mille sujets en un instant, enfin l'ensemble de ses manières aurait indiqué à tout autre qu'à Abel une âme aimante, il est vrai, mais trop vive pour être constante. Elle semblait faire d'Abel un jouet, un amusement : la naïveté de cet enfant de la nature, la candeur de son âme l'étonnait, et elle était comme une déesse qui se joue d'un mortel et qui, tout en l'aimant, ne voudrait sacrifier aucun des plaisirs ou des devoirs de sa divinité.

Abel avait trop d'amour et trop peu d'expérience pour la juger ainsi; il ne voyait que les mille gentillesses et les rares perfections de cet être charmant.

Elle le laissa bientôt, pour lui préparer de ses mains un repas qu'elle vint l'engager à prendre. Elle l'entraîna vers une salle à colonnes de marbre, et le fit asseoir sur un divan, devant une table chargée d'une foule de mets et de choses qui excitèrent l'étonnement d'Abel.

Il n'osait toucher les cristaux précieux dont il était entouré, il avait peur d'effleurer un linge d'une blancheur éblouissante, et il admirait l'argenterie travaillée et sculptée qui contenait des mets inconnus pour lui.

Sa chère fée était à ses côtés, ils n'étaient séparés que par un coussin de pourpre, et souvent il pouvait toucher sa main, son bras et la gaze qui la couvrait; c'était elle qui le servait, et l'usage de l'empire des fées qui l'enchanta le plus, c'est que la fée partagea chaque chose avec lui, et qu'ils se servirent du même verre.

— C'est, lui dit-elle, un usage bien ancien ; nous l'avons aboli, mais je trouve que nous avons eu tort [1].

C'était ainsi que la fée cherchait à faire tomber la barrière de respect qui la séparait d'Abel. Pour ce dernier, il n'osait se livrer à une liberté qu'il commençait à désirer et à comprendre; il voyait toujours la fée imposante et majestueuse, quoique l'amour répandit sur cette scène une magie indéfinissable : tout ce qu'il se permettait, c'était d'oser bien timidement saisir et caresser les doigts de la fée en prenant son verre, et de rougir quand elle feignait d'en être courroucée. Il achevait un mets avec avidité quand elle l'avait commencé, il imprimait ses lèvres enflammées sur le cristal au même endroit que la fée avait effleuré, et il dévorait un regard, une parole avec encore plus d'ardeur; bien que mille pensées se pressassent dans son esprit, il n'osait prononcer un seul mot; il semblait que toute sa vie fût derrière le cristal limpide des yeux de sa divinité.

La pauvre Catherine, cette fille si simple et si modeste, pouvait-elle être quelque chose pour Abel et entrer en comparaison avec la fée des Perles?...

Quoique Catherine aimât avec ardeur, elle n'eut même pas un souvenir. S'il n'y a dans le monde qu'une certaine somme de chaque sentiment dont chaque être prenne sa part, Catherine avait dans le cœur tout l'amour de la nature, et elle y avait de plus toute la simplicité, toute la candeur désirables; mais pouvait-elle posséder, comme la fée, ce cortége de perfections, cette majesté, cette grandeur, et les séduisants enchantements de la richesse et du pouvoir? D'un côté vivait l'amour avec tous ses sacrifices, de l'autre tout autant d'amour pour le moment, une manière moins naïve de le témoigner, mais assurément plus de grâces : de plus, la fée était aimée : que dis-je aimée? adorée!... Alors l'amour d'Abel joint à celui de la fée embellissait chaque sourire, chaque mouvement, d'un charme que Catherine trouvait bien à Abel, mais qu'Abel ne trouvait pas à Catherine.

A la fin du repas, Abel avait déjà gagné un peu d'aisance, et il commençait à sourire à sa fée et à oser lui prendre la main, la serrer et y déposer un baiser, mais furtivement et lorsqu'elle avait l'air de n'y pas prendre garde, quoiqu'elle savourât la douceur de cette caresse divine.

[1] Dans les siècles de chevalerie, lorsqu'une dame voulait favoriser un chevalier, elle le faisait asseoir dans un repas auprès d'elle, et ils mangeaient ensemble.

(Lacurne Sainte-Palaye.)

Tout le temps s'écoula en folâtreries d'amour : la fée avait un talent admirable pour toujours divertir Abel, soit par des discours petillants d'esprit, soit en chantant auprès de lui, soit en faisant sortir du sein de sa harpe de magiques concerts. Pour Abel, il était en proie à l'une des plus grandes souffrances qu'un homme puisse ressentir.

En effet, à chaque moment, l'amour croissait en son âme comme les eaux dans une inondation lorsque les digues sont rompues; depuis son entrée dans le palais de la fée, il voulait se mettre à ses genoux et lui déclarer son amour. A chaque instant il se disait : « Je vais parler!.... » mais une invincible crainte, une pudeur secrète l'arrêtait, soit qu'il redoutât le courroux de sa fée, soit qu'il eût peur de ne jamais exprimer tout ce qu'il sentait. Les tortures de cette indécision étaient terribles pour Abel, car il était à chaque instant devant sa fée comme un joueur qui risque sa fortune, et qui, dans un instant, sera au comble du bonheur ou dans la tombe. Souvent il prononçait imaginairement les phrases de son amoureux discours, et lorsqu'il était sur le point de les répéter à sa fée, un regard, un geste, une parole l'arrêtaient. La fée elle-même semblait savoir ce qui se passait dans l'âme d'Abel et se faire un jeu de le tourmenter.

Enfin, le soir, à la lueur mystérieuse des bougies et après avoir contemplé la fée brillant de tout l'éclat de sa beauté et de son esprit doucement ingénieux, Abel, sans tomber à ses genoux, lui prit la main, et surmontant son invincible terreur, il lui dit :

— Belle fée!...

Quand il prononça ce mot avec l'idée de le faire suivre de toute la peinture de ce qu'il ressentait, son cœur reçut une plus forte portion de sang, et un mouvement d'une force incroyable fit tressaillir tout son être.

— Belle fée, dit-il, depuis longtemps je veux vous parler et je n'ose; j'ignore ce que mon cœur ressent pour vous, mais ce que je sais, c'est que je ne puis en donner idée qu'en vous disant : Je vous aime!... J'ai presque honte de vous avouer que je vous aime tout à la fois moins et plus que ma mère: je vous aime moins, car j'éprouve en moi quelque chose de tumultueux quand vous me regardez, tandis que l'aspect de ma mère ne me troublait pas. Mais vous, quand je vous vois, je tremble, je suis bouleversé. J'aurais donné ma vie pour ma mère : je voudrais pouvoir en sacrifier mille pour vous; j'embrassais mille fois ma mère, et un seul baiser me semble un crime commis envers vous; j'en éprouve le désir et je n'ose le satisfaire. En un mot, je souffre auprès de vous; j'étais calme et heureux auprès de ma mère, et cependant j'aime à être à vos côtés; j'accourais à la voix de ma mère, la vôtre me fait tressaillir : enfin, que vous dirai-je? N'ayant que l'amour d'un père ou d'une mère pour pouvoir me rendre compte de ce que j'éprouve, il me semble que vous êtes pour moi une mère que j'aime d'amour... Vous qui êtes toute-puissante, vous pourriez peut-être m'ôter de l'âme ce monde de pensées que j'ai de trop, et donner à ma tendresse une expression plus douce, plus pure, moins fougueuse, car souvent je me sens transporté (le dirai-je?) par une fureur que j'ai peine à contenir... j'ai besoin d'une de vos paroles... vos lèvres sont trop vermeilles, elles me tentent, et je me reproche chaque pensée... quand votre sourire semble m'inviter...

A ce mot, la fée se leva; Abel eut une terrible crainte de l'avoir offensée, il tomba à ses genoux, et la retenant par sa robe :

— Ah! belle fée, continua-t-il, que je meure si je vous ai déplu! Mon langage, je le sens, n'est pas digne de vous; mais n'ayant jamais aimé et n'aimant que vous, j'ignore comment, dans votre empire, on parle d'amour; je ne suis qu'un simple mortel, mais tout mortel que je suis, je me sens tant d'amour dans le cœur que je ne désespère pas de me rapprocher de vous...

Des larmes sortaient de ses yeux, il était charmant dans sa posture d'humilité; ses yeux suppliants, qui brillaient à travers ses pleurs, lui valurent de la part de la fée le sourire le plus divin qui jamais ait erré sur des lèvres humaines, c'est-à-dire de forme humaine.

Elle le releva sans mot dire, et le conduisit elle-même vers le réduit qu'elle lui avait destiné dans son palais. Lorsqu'il y entra, elle lui présenta sa main et s'esquiva comme pour lui cacher son émotion.

Le lendemain, Abel se réveilla : le sourire par lequel la fée avait accueilli son discours était comme gravé dans son cœur; il croyait la voir essuyer furtivement une larme d'amour. Il fut surpris, après ce doux accueil, de ne pas entendre cette musique enchanteresse dont les accords présidaient à son réveil; il ouvre les yeux pour admirer la somptuosité du lieu où il dormait... il voit le laboratoire, les cornues, les fourneaux, la cheminée, la poussière. Le chant des oiseaux de son jardin fut la seule musique qui accueillit son réveil : le désespoir s'empara de son âme, il vit qu'il venait de passer une nuit en proie aux illusions trop charmantes d'un rêve d'amour, et que tout son bonheur était l'ouvrage de son imagination. Il se rappela combien il avait vu la fée séduisante et belle, et il repassa tristement en son âme les événements de la nuit.

XIV

CE QU'EST LA FÉE DES PERLES.

Abel s'habilla, et en voyant les vêtements de son rêve il commença à croire que les sensations multipliées qu'il avait éprouvées pourraient bien être réelles, quoique le souvenir qu'il en gardait fût couvert de ces vapeurs qui environnent les illusions de la nuit. Il aperçut Caliban, qui vint à lui : ce bon et vieux serviteur se réjouit de revoir son jeune maître, et bientôt, l'entraînant hors de la chaumière, il lui montra la pauvre Catherine assise sur la pierre; la jolie paysanne était posée avec grâce, et la douleur la plus vive se peignait dans son attitude.

Abel s'approcha; Catherine leva la tête, jeta un cri, et se précipita en pleurant dans les bras du jeune homme.

— Pendant trois jours, dit-elle, je suis venue chaque matin, attendant mon soleil, ma vie... mais rien ne dissipait la nuit de mon âme. Je me disais chaque fois, en gravissant la colline : « Aujourd'hui il y sera!... » Je me le disais en descendant; j'étais triste parce que tu n'étais pas arrivé... Ah! si j'avais un ennemi et que je lui voulusse du mal, je lui souhaiterais d'attendre trois jours... celui qu'il aimerait.

— Catherine!... ma chère Catherine!...

— Ah! cher Abel, que vous êtes beau!... ah! laissez-moi vous regarder!...

— C'est la fée qui a tissu ce linge, c'est elle qui a brodé les fleurs de cette étoffe précieuse.

— La fée, toujours la fée!...

— Ah! Catherine, elle m'aime... j'en suis certain... j'ai vu son palais, l'empire des fées... j'en suis étourdi...

Et Abel raconta à Catherine les merveilles dont il avait été témoin et les attentions délicates de la fée, comment elle lui versait le lait pour tempérer une liqueur divine qui augmentait dans le cerveau l'activité de la pensée et animait l'amour, etc., etc.

— Je le ferais bien comme elle, dit Catherine d'un air boudeur; mais, Abel, je t'en conjure, rends-moi témoin d'une apparition de la fée.

— Viens ce soir, lui répondit Abel; elle doit me reprendre la lampe dont elle a prétendu que je n'avais plus besoin : car, ô Catherine, je n'ose te dire mon espoir.

— Elle t'épousera, la fée?... dit Catherine.

— Je le crois, répondit-il, mais j'ignore comment un homme peut devenir le mari d'une fée...

— Est-on heureux, répliqua Catherine, en se mariant avec une femme qui a plus de pouvoir que nous?... Si elle te trompait?...

— Impossible!... s'écria Abel; impossible!... Pour dire cela, il faut n'avoir pas vu son sourire.

Catherine regarda Abel, et, ne pouvant retenir ses larmes, elle s'enfuit après avoir promis de revenir le soir.

Elle vint, en effet, à la nuit tombante : elle avait assisté au coucher de son bon vieux père, qui l'avait grondée doucement, parce que, disait-il, à l'approche de son mariage, elle courait beaucoup trop, seule et dans les champs : Jacques Bontemps s'en était plaint.

Elle avait calmé son père à force de caresses et de baisers... puis, mettant Françoise dans sa confidence, elle avait quitté son lit virginal et était accourue à la chaumière pour voir la fée et surtout pour revoir son bien-aimé.

Abel était assis sur ce même fauteuil vermoulu qui avait fait les délices de son enfance, il avait les coudes sur la table où jadis Caliban nettoyait ses graines, et il pensait à sa fée : la lampe éclairait le laboratoire. Catherine, faisant signe à Caliban, se glissa légèrement en passant par la porte à demi entr'ouverte, et, s'approchant bien doucement d'Abel, elle le salua par un baiser.

— Ah! c'est toi, Catherine!...

— Oui, dit-elle, je viens voir la fée...

Mais son divin sourire disait qu'Abel occupait toutes ses pensées.

— Où te cacherons-nous? répondit celui-ci en regardant de tous côtés. L'avis de Caliban prévalut, et il fut décidé que le grand fauteuil vermoulu serait placé entre les fourneaux et la cheminée, et que, dans le petit espace qui se trouverait ainsi ménagé, Catherine se tiendrait accroupie en silence, et qu'aussitôt que la fée tournerait la tête de ce côté, elle se blottirait de son mieux.

Catherine s'efforça de cacher son chagrin, elle folâtra avec Abel toute la soirée : les manières caressantes de son ami lui donnaient de l'espoir chaque fois qu'elle causait et jouait avec lui.

Enfin, Abel se jeta sur son lit, Caliban se retira, et à l'heure de minuit la fée des Perles parut dans son brillant costume, plus belle, plus mignonne, plus vive que jamais; elle parcourut le laboratoire, toucha de ses mains tout ce qui servait à Abel; elle lui parlait, elle l'écoutait. Ils s'assirent sur le lit, et là, la jolie fée, déployant ses grâces et le prestige de sa coquetterie, apparut à Catherine comme la reine de la nature. La pauvre enfant, cachée dans un coin, mettait son mouchoir sur sa bouche pour étouffer ses sanglots, car elle désespéra de jamais l'emporter sur une créature aussi ravissante que la fée des Perles.

— Hélas! se disait-elle, pourquoi le soleil a-t-il, malgré toutes mes précautions, altéré la blancheur de mes mains? pourquoi ne suis-je pas fée?... Oh! oui,

c'est une fée! car il n'y a pas de femme sur la terre qui puisse avoir cet esprit, cette grâce! Grand Dieu! l'amour est logé dans ses yeux!... quel regard!...

— Abel, disait la fée, dans peu vous saurez à quoi je me soumets pour faire votre bonheur... vous ne me verrez plus que comme une mortelle, j'abdique pour vous l'empire des fées et tous les honneurs attachés à mon rang.

— Quelle preuve d'amour plus belle que celle-là puis-je donner? se disait Catherine en baignant son mouchoir de ses larmes.

Abel, au comble de la joie, embrassait avec ardeur les mains de la fée, il la couvrait de ses baisers et elle souriait; enfin elle-même (ce qui brisa le cœur de Catherine), elle-même déposa sur les lèvres d'Abel un baiser d'adieu que le fils du chimiste parut savourer avec délices. La fée, qui ne paraissait pas moins émue, s'échappa tout à coup en emportant la lampe merveilleuse.

Abel fut rappelé à la vie par la douce Catherine : elle pleurait à chaudes larmes, et son chagrin était si violent qu'Abel au désespoir ne savait que faire pour apaiser la douleur de Catherine.

— Elle est trop belle!... oh! oui, tu dois l'aimer, tu ne peux faire autrement! et moi... je n'ai plus qu'à mourir! Toi qui connais les secrets de ton père, fais-moi mourir... Abel, je sens que je ne puis vivre sans toi... tu es pour moi plus qu'un frère... ah! que vais-je devenir?

Abel passa le reste de la nuit à apaiser Catherine; il ne put calmer son désespoir qu'en l'abusant et en lui jurant qu'il l'aimait tendrement et qu'ils seraient toujours ensemble. Catherine répondait qu'elle savait bien qu'il la trompait, mais qu'elle aimait à l'entendre parler ainsi, et, bercée par un espoir dont elle connaissait le peu de réalité, elle sécha ses larmes et parut avoir recouvré un peu de calme. Au matin, elle commença à raisonner, elle reprit courage, embrassa Abel, et quitta sa demeure, résolue à n'y plus revenir. O serments d'amour!

En sortant de la chaumière, elle était tellement troublée par son désespoir et par l'idée qu'il lui fallait épouser Jacques Bontemps, qu'elle prit le chemin de la forêt : elle regardait à terre, et s'en allait essuyant de temps en temps ses larmes; tout à coup elle remarqua, sur le chemin, des perles qui annonçaient que la fée avait passé par là. En regardant tout autour, elle vit sur le sable la trace des roues d'une voiture : le peu de largeur des ornières indiquait une voiture élégante : elle s'avisa de suivre la route que l'équipage de la fée avait prise, et en suivant ce chemin chaque pas qu'elle fit lui glissa dans l'âme un rayon d'espoir.

Elle marcha longtemps, et lorsqu'elle fut aux trois quarts de la forêt elle se disait :

— Si la fée n'était par hasard qu'une femme comme moi, je pourrais lutter d'amour avec elle, et j'aime tant, que je l'emporterais peut-être... Ensuite, si elle n'est pas fée, elle aura trompé Abel en faisant valoir les sacrifices qu'elle lui fait, et moi je n'ai jamais trompé Abel.

En passant ainsi des conjectures aux projets, Catherine ne s'aperçut pas de la longueur du chemin : elle traversa toute la forêt, et les traces des roues la conduisirent à un magnifique château entouré d'un parc célèbre par sa magnificence, les aspects pittoresques, les eaux et les arbres rares qui en faisaient l'ornement : elle reconnut sur-le-champ le château qu'habitait la duchesse de Sommerset : alors une idée vague que la fée pouvait n'être pas autre que cette jeune veuve célèbre par son esprit, sa beauté, et plus encore par sa richesse et par sa bienfaisance, vint s'offrir à l'esprit de Catherine.

La duchesse de Sommerset recevait tout le monde avec affabilité : Catherine demanda à la voir, et l'on ne fit aucune difficulté de l'introduire. Catherine trembla de tous ses membres en traversant les cours, les escaliers et les appartements. Enfin, arrivée au salon principal, une jeune femme de chambre, qu'elle reconnut pour être le génie de la lampe, lui ouvrit la porte du boudoir dont Abel lui avait fait la description; elle jeta les yeux sur la duchesse, reconnut la fée et s'évanouit.

Sur-le-champ la duchesse lui prodigua elle-même les secours d'usage, et quand la jolie paysanne fut revenue, elle lui fit plusieurs questions avec un accent de bonté qui allait droit au cœur.

— Ah! madame! s'écria Catherine avec la voix du désespoir, vos richesses, votre pouvoir, rien, rien au monde, non rien ne peut me soulager!...

— Mais qu'avez-vous, mon enfant?

— Ah! madame, je vous ai vue! cela me suffit : sur le reste je dois garder le plus profond silence... On dit, continua Catherine, on dit que vous êtes bonne et bienfaisante : eh bien! ce que je vous dirais empoisonnerait votre bonheur dans sa source... Allez; adieu, madame; soyez heureuse!... Cependant ce fut moi qui le vis la première! il m'appartenait... Oh! dit-elle en mettant la main sur sa bouche, gardons, gardons mon secret, et mourons avec lui...

La duchesse étonnée contemplait avec attendrissement la jeune paysanne, et la plaignait déjà, tout en ignorant la cause des pleurs qu'elle versait. Enfin, la seule grâce que demanda Catherine, ce fut que madame la comtesse la fit reconduire en voiture jusqu'au village de V***.

La duchesse ordonna de satisfaire le désir de Catherine, et en même temps elle donna des ordres secrets à ses gens pour que l'on s'informât de

l'aventure qui amenait cette jeune fille au château.

Lorsque l'on vit le brillant équipage parcourir le village et s'arrêter devant la maison de Grandvani, la population presque tout entière accourut et vit descendre Catherine mourante : elle avait les yeux rouges, le visage pâle, et l'on fut forcé de l'aider à descendre de la voiture, si faible et si douloureusement affectée, qu'elle ne ressemblait plus à cette jeune fille riante, pleine de vigueur et de santé, qu'un jour auparavant on nommait la reine du village.

Sur le seuil de la porte de la maison du maire était Jacques Bontemps, les bras croisés, le regard presque farouche et la douleur peinte sur le front. En effet, Grandvani s'était aperçu de l'absence de sa fille, et dès le matin il avait envoyé chercher le nouveau percepteur pour lui conter la douleur que lui causait cet événement. Le vieux soldat, qui aimait la jolie paysanne plutôt en père qu'en amant, avait mêlé ses pleurs à ceux de Grandvani; mais en voyant descendre Catherine en cet état d'un brillant équipage, une idée importune qu'il lui était impossible de chasser lui perça le cœur, et il maudissait déjà *le grand seigneur* qui, sous le costume et à l'aide de la fausse naïveté d'*Abel*, était venu séduire la rose du village, la perle du vallon, la jolie Catherine; et déjà il méditait de la venger.

Catherine, avec cette ingénuité charmante, la moindre grâce de son caractère, se précipita dans les bras de Jacques Bontemps et y versa un torrent de larmes; alors le soldat percepteur, à cet aspect, sentit sa sévérité s'évanouir; il emporta Catherine, la déposa auprès de son vieux père étonné, et Françoise vint se joindre au groupe attentif, qui épia la première parole de la jeune paysanne.

Elle se jeta dans les bras de son père pour l'embrasser; mais le vieillard, avec cette puissance paternelle et cette conscience d'honneur dont l'expression est si imposante, la repoussa d'un geste si dédaigneux que Jacques lui-même en frémit.

Un torrent de larmes s'échappa de nouveau des yeux de Catherine, qui, rassemblant ses forces, se leva et voulut sortir : elle jeta à Bontemps un regard d'indignation et d'innocence, et à son père un sourire qui lui valut son pardon, car ce sourire était de ceux que lancent les innocents pour toute réponse à d'injustes accusations.

Cette scène eut lieu dans le plus profond silence; chacun s'était compris.

— Je viens, dit Catherine en se rasseyant, je viens du château de la duchesse de Sommerset : j'y ai été conduite par des circonstances sur lesquelles je dois garder le silence, et je prie ceux qui m'aiment de ne jamais me rappeler cette époque de douleur.

Cette phrase, dite avec une simplicité naïve et une candeur inimaginable par la rusée Catherine, qui ne faisait pas mention de son séjour à la chaumière d'Abel, satisfit au delà de leurs vœux et le cuirassier et le père Grandvani.

La jeune fille ne dit plus rien, et la douleur qu'elle avait dans l'âme l'empêcha même de remarquer les attentions de son fiancé, attentions que Grandvani voyait avec plaisir. Jusqu'ici Catherine avait eu de l'espoir, mais cette matinée donna le coup de la mort à ses amours; et l'espérance, cette belle plante que l'on cultive avec tant de bonheur au matin de la vie, était pour elle séchée dans sa racine.

XV

CORRESPONDANCE.

On doit être curieux de savoir pourquoi la duchesse de Sommerset devint la *fée des Perles*, et par quels moyens elle opéra les prodiges qui étonnèrent Abel. Pour satisfaire cette curiosité naturelle, on n'a qu'à jeter les yeux sur les lettres suivantes que l'on a extraites de la correspondance de la duchesse avec une de ses amies. Ces lettres en apprendront mille fois plus sur le caractère véritable de cette dame que tout ce que l'on en pourrait raconter, et montreront comment elle savait allier un cœur capable de sentiments profonds, et même de constance, avec un esprit des plus impressionnables.

La duchesse était venue en France après la mort du duc de Sommerset; elle s'était liée avec la marquise de Stainville, dont le caractère léger mais charmant de spontanéité et de gaieté, la piquante amabilité et la grâce spirituelle lui plurent singulièrement : c'était à cette amie que les lettres suivantes étaient adressées.

Lettre de la duchesse de Sommerset à madame la marquise de Stainville.

« Du château de Joigny, le...

« Vous vous plaignez, ma chère, de ma retraite, de mon silence, de mon apathie, et jamais femme n'a été plus occupée que moi. Comme je vous ai confié toute ma vie, je ne vois pas pourquoi je ne vous conterais pas, sous la foi du secret, qui, à Paris, est sacré pendant vingt-quatre heures, l'aventure qui me retient depuis si longtemps au fond des bois, à douze grandes lieues de la capitale.

« La folie de toute ma vie, mon idée fixe fut d'être aimée pour moi. Naguère je crus être parvenue à mon but, et le duc de Sommerset m'a détrompée bien cruellement en me montrant que l'ambition, l'amour-propre, la vanité blessée, ne pardonnent même pas à l'amour. Vous autres Françaises, que l'on prend par un mot spirituel, par le mérite d'une

belle jambe, enfin qui aimez avec la tête plus souvent qu'avec le cœur, vous ne pourrez jamais comprendre (je parle en général; il est, je pense, des exceptions), vous ne comprendrez jamais combien l'inertie est cruelle pour un cœur que ni la coquetterie, ni les petits triomphes de l'amour-propre, ni le bal, ni tout le bruit du monde ne sauraient distraire, et qui n'aspire qu'au bonheur d'aimer et d'être aimé.

« Depuis la mort de lord Sommerset et même avant, mon âme était vide et je ne vivais plus; l'existence était pour moi sans charme. En effet, quelle est la vie d'une femme? C'est un besoin incessant d'amour; il faut que toujours elle soit occupée au bonheur d'un être adoré; il y a en nous un trésor de sentiments qu'il nous faut à chaque instant répandre sur une créature qui ne soit pas nous.

« Dans les églises, aux jours de fêtes, il y a des enfants qui portent des corbeilles pleines de roses et qui ne sont occupés qu'à parsemer de fleurs les lieux par où le Seigneur doit passer : voilà l'ouvrage de la vie d'une femme. Nous avons beau être fières et paraître reines, que celle qui aime sincèrement rentre dans le fond de son cœur, elle trouvera pour *son seigneur* une obéissance, une crainte, une *servance* réelles! Pour aimer, il faut croire à la perfection et la trouver dans l'être adoré : cet être est un dieu mortel, et l'amour une religion terrestre; or, nous ne pouvons qu'être les esclaves d'un homme que nous voyons ainsi. Écoutez, chère amie, je suis Anglaise, et par conséquent amante de la rêverie et des sentiments extrêmes : eh bien! ce que je vous décris, je l'ai dans l'âme : je trouve le bonheur dans un sourire de l'être que je chéris; une parole de lui me ravit au ciel, et j'attends ce sourire, ce mot comme un Arabe du désert attend une goutte de pluie.

« Cette douce occupation de toujours chercher à rendre la vie aimable à un être que l'on adore est mon essence. Quel plaisir de s'anéantir dans une autre âme que la sienne, de partager ses peines, ses douleurs, ses voluptés! Nous sommes nées pour cela, car nous avons un sens de plus que les hommes, c'est ce sens d'instinct qui nous porte à leur plaire; enfin, chère amie, je ne sais comment font certaines femmes pour étouffer ce foyer d'amour que toutes doivent nourrir comme un feu divin.

« Eh bien! si je vous dis que j'ai rencontré ici un être auquel je rattache tous ces sentiments, toutes ces pensées, vous étonnerez-vous encore de ce que je reste si longtemps à la campagne? C'est une histoire qui a commencé par être plaisante, mais qui maintenant est sérieuse au premier chef, car il s'agit de mariage.

« Figurez-vous que le curé d'un des villages voisins est venu me rendre visite; je l'ai fait rester à dîner, et au dessert il m'a parlé d'un jeune fou qui habite tout près de son village : ce jeune homme croit à l'existence des fées, il n'a aucune notion sur le monde et la société, et il n'est jamais sorti de sa chaumière.

« Soudain l'idée me vint de m'amuser de cet être singulier et de me faire passer à ses yeux pour une fée. Après avoir pris mille et mille renseignements, tourné la nuit autour de sa cabane, je remarquai qu'une cheminée était assez large pour qu'on pût descendre dans l'intérieur : alors je me commandai toute une toilette de magicienne, sans oublier la baguette, et une nuit je me mis en route, non pas dans un char traîné par des dragons, mais dans ma voiture. Je la fis arrêter sur la lisière de la forêt : crainte de la pluie je me fis porter dans une *chaise* jusqu'à la chaumière. Figurez-vous, ma chère, que je fis mon apparition aux sons d'une musique délicieuse!... Dans cette cabane grossière je rencontrai le plus bel être qu'il soit possible de voir... son premier regard m'a convaincue que j'étais venue chercher mon maître. Je pensais faire une ingénieuse plaisanterie, je cherchais un amusement, j'ai trouvé l'amour le plus sérieux. Je voulais enchanter, et c'est moi qui fus *enchantée*.

« Il n'y a de folies que je n'aie faites : j'ai donné à ce jeune homme une fête superbe, avec illuminations, musique, etc.; on a cru que cette fête était pour lord V***, mais moi seule et mes gens, qui me gardent un inviolable secret, connaissaient le héros véritable, que j'ai soumis à de rudes épreuves. Par un hasard favorable à mes desseins, l'aqueduc qui amenait autrefois les eaux dans le parc est immense, car le château que j'ai acheté a été bâti par le duc de C*** qui le possédait avant la révolution, et il avait dépensé des sommes énormes pour créer la belle rivière factice qui fait le principal charme de cette délicieuse habitation : les conduits souterrains ont été construits en briques, et sont si vastes, que plusieurs personnes peuvent s'y promener debout. On avait été obligé de bâtir ainsi ces espèces de voûtes souterraines à cause de la nature des eaux qui y passaient autrefois, et que je rétablirai, j'espère. Ces eaux entraînent beaucoup de sable dans leur cours, et autant pour éviter que les canaux ne se comblassent, que pour en faciliter le nettoyage, l'aqueduc fut construit sur des dimensions presque romaines. Les *regards* surtout sont immenses, et forment des salles souterraines que l'on trouve de distance en distance. En consultant le plan de cet aqueduc, j'ai vu qu'il y avait un de ces *regards* non loin de la chaumière où habite mon enchanteur. Alors j'ai fait vite et vite nettoyer le souterrain et le bien-aimé n'est venu à cette fête qu'après avoir subi quelques tours de fantasma-

gorie et combattu contre des fantômes de lanterne magique. Ce boudoir que vous avez tant admiré a été construit uniquement pour *lui;* car en me voyant couverte de perles, il m'a nommée la fée des Perles : j'ai, comme vous imaginez bien, voulu soutenir ma dignité, et j'ai prodigué les merveilles. J'ai fait habiller un de mes gens avec les habits de son père : les endroits où ils étaient usés m'ont indiqué sa pose, ses gestes, son attitude; et dans une glace, je lui ai fait voir son père mort depuis longtemps.

« Il s'est avisé de croire que ma lampe de nuit était un talisman : j'ai donc fait habiller ma femme de chambre en génie, elle joue ce rôle à merveille ; je lui ai fait lire la *Tempête* de Shakespeare, et elle a très-bien saisi le genre d'*Ariel*. On a adapté au *regard* des eaux une machine, et toutes les fois qu'il y frappe, on satisfait à ses désirs. J'ai fait apporter tout ce qu'il peut souhaiter; et du reste, comme il y a des relais dans la forêt, l'on vient m'instruire à la minute de tout ce qu'il veut : il y a également des relais sur la route de Paris, et dans ce centre de la civilisation, j'obtiens bien vite à prix d'or ce qu'il a souhaité. Mes gens ont ordre d'obéir à tout ce que veut le possesseur de la lampe, et je me suis assuré de leur dévouement et de leur discrétion.

« Il y a quinze jours, il m'a fait courir tous les ministères pour des places : heureusement que le crédit de lord V*** m'a été très-utile, et en un tour de main j'ai tout obtenu.

« Mais le comble du bonheur, c'est qu'il m'aime autant et même peut-être plus que je ne l'aime; car j'en suis arrivée à me confondre ainsi devant lui : c'est l'âme la plus pure et le cœur le plus aimant dans le corps d'un ange du ciel; son regard est céleste, enfin il est si modeste, si tendre, qu'il réalise l'idéal que mon imagination avait dessiné. C'est une des heureuses créatures d'amour et de bonheur, une de ces fleurs que l'on rencontre rarement sur la terre, et il a fallu les bizarres circonstances qui ont entouré sa vie jusqu'à présent pour amener un homme à cette perfection de nature : ah! il est bien la preuve vivante du principe qui consacre la bonté et la beauté innées de l'homme. Tous les sentiments généreux composent la fleur de son âme, en laquelle rien de mal ne croît : comment ne pas aimer, ne pas chérir une telle créature? Aussi ai-je rattaché toute ma vie à ce cher Abel, car Abel est son nom, et il exprime bien sa ressemblance avec ce premier juste de la terre. Ne croyez pas, d'après ce que je vous en dis, qu'il soit d'une fadeur ridicule; il est fin et spirituel; son langage est exalté et tient à celui des Orientaux, avec cette différence toutefois qu'il est souvent énergique et concis comme celui d'un homme de la nature qui n'exprime que des idées.

« Concevez-vous maintenant que l'on puisse rester enfoncée dans les bois? Mais, chère amie, j'ai une crainte, et c'est à vous que je m'adresse pour la faire cesser : j'ai peur, si je l'épouse, que tout Paris ne se moque de moi. La duchesse de Sommerset épouser! qui? M. Abel..., jeune homme sans fortune, sans éducation! Il est vrai qu'il en saura bientôt tout autant que je voudrai qu'il en sache... Je n'ai qu'à lui apporter des livres grecs et latins, et lui dire qu'il faut qu'il étudie la langue des génies, il l'aura bien vite apprise pour l'amour de moi! mais qu'importe le grec, le latin à une femme de mon rang qui ne veut vivre que pour lui, qui ne souffrira pas que d'autres êtres l'approchent? Oui, je veux que sa vie soit un éternel enchantement, je veux me consacrer à son bonheur, élever une barrière entre le monde et lui, qu'il reste comme dans un sanctuaire dont je défendrai l'approche à tout ce qui peut causer peine ou douleur, en tâchant néanmoins que cette perpétuelle féerie n'ait rien de monotone. La divine mélancolie, la bienfaisance, les larmes sur le malheur d'autrui, ne seront point bannies de notre temple; car je trouve qu'après avoir ainsi pleuré on a ajouté une plus grande portion d'âme à son âme. Je ne me fierai même pas à mon amour et à la multiplicité des sensations pour éviter l'ennui, le dégoût, et les autres harpies de l'existence qui flétrissent tout; la douce étude, les arts et les sciences succéderont à l'enivrement du monde, la campagne aux salons, de même que, dans la nature, l'automne succède à l'été, le printemps à l'hiver.

« Ah! je l'épouserai, car je me sens digne de lui : il m'a nommée sa fée, je veux l'être toujours, et toujours le combler de tendresse et des témoignages de ma reconnaissance. Quelle vie! quel bonheur!... ah! son amour me rend la plus heureuse des femmes, il n'est pas sur la terre de joie que je puisse comparer à ma joie : elle vient du ciel.

« Ce qui me rassure sur le mariage que je projette, c'est que, dix jours après, on n'en parlera plus à Paris; car vous n'avez qu'une certaine dose d'attention, et si l'on n'a parlé de la chute d'un grand empire que pendant six jours, je ne vois pas pourquoi l'on s'entretiendrait plus de deux nuits sur mon union.

« Je suis tellement folle que, voyant Abel heureux de me croire une fée, je n'ose le détromper. Adieu, j'attends votre réponse, etc., etc... »

Lettre de madame de Stainville.

« L'un de nos poëtes, homme charmant, je ne sais lequel, a écrit ces vers :

. . . . . Mariez-vous au plus tôt :
Dès demain, si l'on peut; aujourd'hui, s'il le faut.

J'ignore si je vous les écris justes, mais tels qu'ils sont ils forment la meilleure ordonnance que le médecin ait jamais écrite : elle est de style gai, conforme à la maladie. Eh quoi! vous craignez ce qu'on en dira? Que voulez-vous que les Parisiens disent d'une des plus jolies femmes de l'Angleterre lorsqu'elle a cinquante mille livres sterling de rente, sinon que tout ce qu'elle fait est délicieux! Oui, ma chère amie, vous ne mettriez pas de chapeau, vous iriez tête nue, que cela deviendrait la mode.

« Je voudrais bien savoir s'il y a beaucoup de forêts en France où il pousse des maris comme le vôtre, car je vous vois déjà mariée. J'ai déjà pensé à la robe que je ferai faire : elle sera divine, aussi gracieuse que votre manière d'envisager l'amour, quoique je trouve que vous nous mettiez bien bas. Mes genoux sont la chose que j'épargne le plus, et j'aurais honte d'être ainsi en contemplation devant mon époux : qu'il soit dans mes bras, soit! je tâcherai qu'il y soit bien, mais moi à ses genoux!... fi donc! vous nous abaissez par trop en mettant les hommes si haut. J'imagine, moi, que les hommes sont un peu faits pour nous, et que leur vie doit recevoir sa flamme de nous : la preuve qu'ils sont faits à notre usage, c'est que nous sommes mères, et par conséquent les maîtresses du monde.

« Ayant été très-sottement mariée, et aimant mon mari pour faire comme tout le monde, puisque j'entends dire partout que c'est l'esprit du siècle que de s'en tenir là... d'ailleurs, c'est un brave homme, et je ne voudrais pas lui faire de la peine pour trente amants!.... Où en suis-je donc? ah!... oui, j'ai été néanmoins mariée très-sottement, en ce que j'ai vingt-deux ans et que M. de Stainville en a quarante-neuf, ce qui fait que lorsque j'en aurai trente il en aura cinquante-sept, si je sais bien compter; or, imaginez-vous que je puisse *déverser ma sensibilité* sur un sexagénaire, *rattacher ma vie à* lui, *m'occuper de son bonheur?* Pendant qu'il prendra une prise de tabac, j'aurai mille pensées; quand il montera par une portière de la voiture, je sortirai par l'autre : en vérité, l'avenir m'effraye, et je vous trouve bien heureuse d'épouser un beau jeune homme que vous aimez. Mais cependant ce pauvre Stainville a des qualités, je l'aime; mais écoutez-moi, car je vais crier bien fort en vous écrivant mon dernier mot : — Mariez-vous!

« Votre Abel a-t-il des moustaches? monte-t-il bien à cheval? connaît-il Rossini, lord Byron? quelle est son habitude? penche-t-il la tête, marche-t-il droit ou se balance-t-il légèrement en marchant? Vous ne m'avez pas donné de détails sur sa personne. Eh! mais j'y pense, ma chère, vous avez horriblement calomnié les Françaises en disant qu'elles n'aiment que de la tête : pensez-y et vous réformerez ce jugement en voyant madame S..., madame G..., etc., qui ont eu tant d'amants et qui ont si peu de tête.

« Je vais ce soir aux Bouffes : je pense toujours à vous lorsque je vois votre loge vide : on me demande de vos nouvelles, et je dis à tout le monde que vous êtes en province pour émousser un peu la finesse de votre esprit, parce que vous écrasiez tout le monde par votre amabilité, et que vous ne voulez plus vous faire d'ennemis que par votre beauté. Songez-y bien, ma chère, vous allez perdre beaucoup dans cette solitude; revenez à Paris promptement! sans cela, point de salut. Je réfléchis à ce que vous dites du besoin qu'ont les femmes de rejeter leur sensibilité sur quelque chose, et je ris comme une folle, parce que j'ai un petit singe que j'aime à la passion depuis quinze jours; ce qui fera que j'aimerai toujours mon mari, c'est que je me sens un faible pour les pauvres bêtes; cela me préservera de trahir la foi conjugale! Ah! je suis profondément philosophe, et je n'ai pas, pendant quinze ans, cousu, brodé et peint à l'aquarelle, effleuré mon piano et chanteronné des airs pour ne rien savoir. Adieu, chère amie!

« *P. S.* Le ponceau est en vogue, je vous écris cela pour votre *gouverne :* tout serait perdu, si Abel ne vous voyait pas en *ponceau.* Oh! le joli nom qu'*Abel!*... êtes-vous heureuse de pouvoir y joindre de tendres épithètes comme *mon cher Abel*, *mon doux Abel,* sans que cela soit ridicule! c'est encore un avantage que j'ai perdu avec Stainville : comment l'appeler mon doux *Marc*, mon cher *Marc!* cela jure par trop; c'est comme du satin accouplé avec l'étoffe dont on fait les robes des juges et des procureurs... Adieu, chère Jenny... Jenny! dans peu nous dirons : Abel et Jenny.

« Il ne faut pas, ma chère amie, que mon post-scriptum ait été fait pour des chiffons, j'en aurais honte; et l'on serait tenté, vous la première, de me prendre pour une femme légère qui ne sait pas qu'un post-scriptum doit contenir toute la pensée véritable qui fait écrire une lettre, de même que Dieu mit toute sa pensée chez nous qui sommes le *post-scriptum* de la création. Or, chère amie de mon âme, voulez-vous me permettre de vous dire une bonne fois, qu'avec vos grands yeux noirs, humides et fendus en amande, votre air de reine, votre taille de sylphide et votre spirituelle doctrine d'esclavage d'amour, vous ne valez pas mieux qu'une autre, et que votre dévotion maritale ne vous empêchera pas de suivre le torrent, d'aimer toutes les fleurs qui se trouveront sur votre route et d'en respirer le parfum sans croire faire mal. Eh!

mais je fais du style, je crois, dans mon post-scriptum, il ne me reste plus qu'à y mettre de la logique et je suis une femme perdue; et pourquoi ne raisonnerais-je pas juste une fois en ma vie? Or, voulez-vous que je vous prouve que mon sentiment à votre égard est juste? Je tiens votre lettre, chère Jenny, et j'y vois que vous avez furieusement peur du qu'en dira-t-on!... si vous épousez votre amant parce qu'il se nomme Abel!... Si jamais je rencontre un être et que sa vue jette en moi cette folie que l'on nomme amour, non-seulement il me serait égal de mourir pour lui, mais une pensée que je mets hors du post-scriptum, et que je vous dis d'âme à âme, c'est que j'aimerais à mourir même déshonorée si cela pouvait lui plaire, entendez-vous, duchesse!... entendez-vous, jolie petite femme qui dites aimer, qui êtes riche, jeune et belle, et qu'un nom arrête! J'imagine que vous aimerez mieux que cela un jour, et que vous vous méprenez sur votre sentiment pour Abel; mais bah! épousez toujours, nous verrons après!... Adieu. »

Deuxième lettre de la duchesse de Sommerset à madame la marquise de Stainville.

« Ah! chère Sophie, vous m'avez effrayée! Quoi! je n'aimerais pas Abel? quoi! si je comprends bien votre pensée, ce seraient les piquants détails de cette aventure qui m'auraient séduite, et le sentiment qui a envahi tout mon être devrait passer, et je ferais le malheur de cette âme divine que j'adore! Non, non, vous vous trompez, vous n'avez écouté, en écrivant votre lettre, que le bruit petillant des grelots de la *Folie* dont vous êtes le plus charmant portrait que j'aie jamais admiré. Ah! venez, venez au plus tôt, examinez-moi, et si dans ma conduite, dans mon sentiment, vous pouvez trouver quelque symptôme d'inconstance, je me résous à ne jamais épouser Abel si je dois un jour le chagriner : votre lettre me fait frémir à chaque instant du jour, maintenant je m'écoute aimer Abel comme le malade qui s'écoute respirer. Dites-moi, folle : ne passer aucune journée sans en remplir les plus courts instants de son souvenir, faire tout en son nom, dire son nom mille fois involontairement, en parler à Maria tout le jour, ne plus savoir donner aucun ordre, ne plus pouvoir me mêler de mon intérieur, passer des fils quand je fais de la tapisserie, ne plus connaître les heures, vouloir à chaque instant aller faire la *fée*, et le maudire de ce qu'il ne souhaite pas des choses difficiles à réaliser, n'est-ce pas l'aimer? voyons, répondez! venez, examinez!... et je vous assure que jamais je ne pourrai supporter la vue d'un autre être que lui. Allez, petite laide, vous êtes jalouse de mon bonheur! mais aussi a-t-on jamais pu prétendre qu'une femme comme moi peut ne pas toujours aimer? ne croyez-vous pas aussi que je puisse vous haïr quelque jour? Adieu. »

Réponse de madame de Stainville.

« Allons, belle duchesse, croyez-vous que je veuille vous manger votre Abel? ne dirait-on pas qu'il n'y a plus de moustaches et de jeunes officiers dans le monde? Grand Dieu! quelle pétulance! on croirait que j'ai griffonné moi-même votre réponse: D'abord, ma chère, je n'irai pas vous voir, parce que je ne trouverais point d'Italiens dans vos forêts et que les modes arriveraient trop tard dans votre château; mais je consens à déposer pour vous la marotte que je tiens, à me taire sur les modes nouvelles, à ne vous rien dire des couleurs en vogue, à quitter mon piano et mon singe, quoique ce dernier me fasse mourir de rire depuis que j'ai trouvé le moyen de lui faire prendre le tabac de Stainville avec des fraises; enfin je ne m'occuperai plus du budget et des élections; je quitte un moment tout le cortége des jolies femmes, depuis le député jusqu'à la perruche, depuis le châle jusqu'au pair de France; et puisque je parle à une femme au-dessus des autres femmes, j'espère que cela ne me fera pas le moindre tort de parler raison, de déchirer le voile et de raisonner sur nous-mêmes comme si nous n'y étions pour rien.

« Jamais la pensée de nier votre amour pour Abel n'a germé dans ma tête, je vous accorde que vous l'adorez; mais que vous soyez destinée à le chérir toujours comme à présent, voilà ce que je ne crois pas; je nie que nous puissions aimer toujours la même personne. Quoi! cet axiome dont il me reste à vous fournir les preuves vous arrêterait-il? Épousez toujours Abel; et qu'est-ce que sera un grain de sable de plus sur le bord de la mer, une goutte de plus dans l'Océan, une feuille de plus aux arbres? Votre mari ne sera-t-il pas toujours très-heureux? et qu'est-ce qu'un homme, ma chère amie, et tout ce qui peut lui arriver, pour nous? Croyez-vous qu'ils nous soient aussi attachés qu'ils le disent? J'ai, toute jeune que je suis et tout évaporée que je parais, déjà reçu des confidences; il est vrai que j'aime la dissipation, mais je n'ai jamais trahi un secret et une amie, et je vous jure que toutes ces pauvres femmes ont été bien dupes; je vous le répète, les hommes sont faits pour nous; ils sont encore bien heureux qu'il ne nous prenne pas des envies de devenir raisonnables. Nul n'est malheureux d'être quitté; nous ne sommes plus dans un siècle où l'on meurt d'amour.

« Chère duchesse, considérez un peu ce que c'est que le sentiment que l'on nomme *amour*, voyez-le

sans le prisme qui vous abuse : est-ce un sentiment qui puisse durer jusque dans le dernier âge? non : alors il peut s'éteindre avec votre beauté, avec celle d'Abel, ou par d'autres circonstances que je ne cherche pas, dont je souhaite l'éloignement, mais qui peuvent arriver, et vous ne pouvez pas assurer qu'il vivra jusqu'à demain : vous me direz que votre amour pour Abel est au-dessus de tout enivrement des sens; mais croyez-vous que la belle âme qui vous attire n'ait pas sa coquetterie comme le corps, et ne pensez-vous pas que le mariage n'ait à vous découvrir bien des imperfections en elle? Passez-moi l'impiété qu'il y a à raconter l'histoire du peintre du roi de Suède : il vous arrivera ce qui lui arriva.

« A la table de l'ambassadeur de France, un abbé exaltait la grandeur de Dieu et les joies que l'on aurait à le contempler face à face dans le paradis : « Il est beau, votre Dieu, dit le peintre, « mais il ne peut pas l'être plus que l'Apollon du « Belvédère, et je m'en suis lassé.... »

« Vous me demanderez, ma chère, ce qu'il en adviendra : eh! mon Dieu, Abel, vous répondrai-je, fera comme tous les maris. Adieu; ma couturière m'attend, et d'ailleurs je ne supporterais pas plus longtemps la fatigue d'une lettre si raisonneuse. »

La duchesse de Sommerset ne répondit pas à cette lettre.

XVI

ADIEUX DE CATHERINE.

Le pauvre Catherine fut quelque temps en proie à un chagrin si profond qu'elle ne sortit pas de sa modeste chambre, et qu'elle feignit d'être malade, ce que l'on put croire d'après l'altération de sa douce physionomie. Cependant, un matin elle se leva, voulut se promener, et se dirigea lentement vers la colline; car un dernier sourire de l'espérance l'avait soutenue.

— La duchesse est bien belle, mais, s'était-elle dit, elle a trompé Abel, et je vais voir ce qu'Abel en pensera.

Elle monta languissamment le chemin tortueux de la chaumière, elle arriva près d'Abel, et une douce rougeur se mêla à la pâleur de son visage. Abel était sur la pierre, faisant des projets pour l'avenir, car il ne pouvait douter de son bonheur, et il ne pensait qu'à rendre la fée la plus heureuse des fées.

— Je tâcherai, se disait-il, d'aller avec elle loin, bien loin des génies et des hommes : nous serons dans un palais brillant, entouré de jardins délicieux; là, ignorés et contents, je serai pour elle l'esclave le plus dévoué, le plus attentif. De même qu'elle me versait l'ambroisie dans son divin séjour il y a quelque temps, de même, moi, j'épierai sa pensée, ses désirs. Exécuter ses ordres sera mon délice; un regard, ma plus grande joie; enfin elle sera une espèce de divinité visible que j'adorerai sans cesse en me confondant sans cesse avec elle : nos pensées, nos vœux seront les mêmes, et ma vie sera tout amour.

Ici Catherine parut.

— Oh! Catherine, dit Abel, comme tu es changée!... qu'as-tu donc?...

— Abel, répliqua-t-elle en s'asseyant à côté de lui, tu es donc heureux d'aimer une fée?

— Oh! oui.

— C'est sans doute cette qualité de fée, ce pouvoir brillant, ce prestige des fées qui te charment?

— Oui, Catherine; je volerai avec elle sur les nuages, nos sentiments s'épureront dans la haute région du ciel. O bonheur!

— Eh bien! continua Catherine en proie à un doute cruel, si ta fée n'était pas une fée, si ce n'était qu'une femme comme moi... si elle t'avait trompé...

Abel resta muet, ses yeux exprimèrent tour à tour une foule de sentiments divers, et la pauvre Catherine consultait son visage comme un criminel qui attend sa sentence consulte les yeux des jurés qui sortent de leur salle de délibération; son cœur battait avec une force et une rapidité étonnantes : la joie d'abord, le doute ensuite, puis la joie; mais enfin le plus grand chagrin l'agita, car Abel finit par s'écrier :

— Ah! chère Catherine, quelle idée oses-tu me présenter?... Si c'était vrai... eh bien! je serais le plus heureux des hommes, car elle ne serait plus au-dessus de moi : je sens dans mon cœur tant d'amour, une si grande conscience de force, qu'alors elle tiendrait son bonheur de moi. Son pouvoir me la faisait adorer, sa faiblesse me la rendrait encore plus précieuse!... Ah! Catherine, puisses-tu dire vrai!

— Tu l'apprendras bientôt, répondit la jeune paysanne en se levant, et dans peu tu recevras les adieux de ta petite Catherine : alors, dit-elle, tu me connaîtras... car dans le monde brillant où t'entraînera la duchesse de Sommerset, ta gentille fée... Catherine serait déplacée!... Que dis-je? elle nuirait à ton bonheur, car tu es trop sensible pour ne pas me plaindre : mais je tâcherai que mon souvenir ne trouble pas tes prospérités... Abel, je ne puis pas me plaindre de ton choix, car la duchesse mérite qu'on l'aime... elle éclipse toutes les femmes de la terre. Adieu, Abel.

— Ce que tu me dis, répondit-il, me fait frisson-

ner... Quel accent! s'écria-t-il après un moment de silence.

— Chut!... dit-elle en mettant son joli doigt sur ses lèvres, je ne te demande qu'une grâce, c'est de ne pas quitter ta chaumière sans avoir reçu l'adieu de Catherine... Adieu, j'entends dans le lointain un équipage... c'est elle! c'est la duchesse! adieu!...

Elle s'enfuit à travers les rochers avec la démarche d'un être privé de raison.

En effet, ainsi qu'elle l'avait dit, une brillante calèche arriva devant la chaumière, et la duchesse de Sommerset en descendit. Abel la reçut dans ses bras et s'écria :

— Catherine vient de me dire que vous n'étiez pas une fée.

— Non, répondit-elle, car les fées n'existent pas, c'est une création imaginaire...

— Qu'êtes-vous donc?...

— Plus qu'une fée!... dit-elle.

— Eh quoi?... répondit Abel avec une vive curiosité.

— Je suis, dit-elle en embrassant son bien-aimé, je suis une femme qui aime! qui se consacre à votre existence, qui tâchera de l'embellir, qui sacrifie rang, fortune, honneurs, préjugés, qui brûle toutes les vanités humaines comme un encens à peine digne de l'autel de l'amour... Votre âme naïve ne peut pas encore connaître la société, ses bizarreries, ses distinctions. Un jour, Abel, vous comprendrez l'espèce de sacrifice que je vous fais, vous serez même étonné qu'une femme du monde en ait été capable; mais en voyant chaque jour combien je vous aime, vous le trouverez tout simple... Quand je vous dirai que je suis duchesse, que j'ai plus d'un million de revenu, vous n'en saurez pas davantage! Vous, vous n'avez rien, si ce n'est un trésor que rien n'égale : une belle âme et un cœur aimant. Voyez, je dépouille tout sentiment de coquetterie; elle est inutile avec l'élève de la nature : je viens à vous, je vous prends la main, je la serre contre mon cœur, je dépose sur vos lèvres un baiser d'amour, et je vous dis avec la naïveté que vous avez dans l'âme, et dont je n'ai qu'un reflet : Abel, je t'aime! veux-tu marcher avec moi dans la vie? Je te sourirai toujours, ta vie sera un enchantement continuel, et je tâcherai d'être toujours une fée pour toi.

Abel était aux genoux de la duchesse, sa tête se confondait avec les pieds de cette charmante femme, et des pleurs mouillèrent même le cothurne élégant qu'elle portait.

— Relevez-vous, Abel; c'est sur mon cœur qu'il faut venir!...

Elle s'assit à côté de lui.

— Voulez-vous, dit-elle en souriant, que je vous emmène, et quitter dès ce jour cette chaumière pour venir habiter mon hôtel, le vôtre c'est-à-dire, car tout est à vous?

— O chère fée! oui, *fée!* ce nom vous restera toujours!... puis-je quitter ce lieu subitement? puis-je abandonner Caliban, Catherine, ma sœur d'amour, sans leur dire adieu? Je vais donc aller habiter les villes avec vous! Mon père m'a dit qu'alors je devrais lever la pierre de la cheminée et que j'y trouverais un talisman.

— Eh bien, mon cher Abel, je vous laisse jusqu'à demain! Mon amour, permets que je vienne t'enlever de ces lieux et jouir toujours de ton regard, de ta présence...

— Oui, oui, dit Abel au comble de la joie.

Après avoir passé ensemble une matinée délicieuse, un de ces moments où l'âme seule s'épanche, où l'on jouit en quelque sorte d'une double existence, la duchesse quitta son époux en espérance et le laissa ivre de bonheur.

Il dit à Caliban :

— Vieil ami, je te donne ma cabane et mon jardin, sois-y heureux : tous les ans je viendrai te voir, je te donnerai quelqu'un pour être Caliban auprès de toi comme tu le fus pour moi. Conserve bien cette chaumière : mon père y respire pour moi! son âme semble réfugiée sous ces fourneaux, son tombeau est ici près, ce lieu doit être sacré, rien ne doit le profaner.

Caliban lui dit :

— Si tu dois être heureux, va-t'en, Abel! Mais ton père était sage, et il voulait que tu restasses ici : crains que le monde ne vaille pas cette solitude... et, dit le vieillard, que cette femme...

Il n'acheva pas, mais il parut douter du bonheur d'Abel.

Ils levèrent ensemble la pierre de la cheminée et trouvèrent un coffre pesant : leur surprise fut extrême en l'ouvrant, car il était plein de diamants de la plus grande beauté, soit qu'ils eussent été faits par le chimiste, soit qu'il eût ainsi réalisé sa fortune.

— Ah! s'écria Abel, si je pouvais être aussi riche qu'elle!

De vieux parchemins étaient joints aux diamants : Abel trouva qu'il avait un nom de plus que celui d'Abel, et que ce nom était *le comte Osterwald.* Comme un homme récemment anobli sera indigné en apprenant que cette découverte ne causa pas la moindre émotion à Abel!

Caliban se rendit au village : il entra dans la maison du maire pour annoncer à Catherine que le lendemain Abel partirait avec la duchesse de Sommerset. Catherine était au coin du feu et jouait mélancoliquement avec le collier de jais, son plus cher trésor. Son père, qu'elle n'amusait plus par ses douces chansons, dormait : elle répondit à peine à

Caliban, et lorsqu'il fut parti, elle cacha son visage entre ses mains et se mit à pleurer : pressée de questions par son père, que les sanglots de la jeune fille avaient réveillé, elle ne voulut jamais répondre. Bontemps arriva, et Catherine se retira précipitamment, ne voulant rendre personne témoin de sa douleur.

Le lendemain matin, elle vint à la chaumière ; elle était mise exactement comme elle l'était lorsque Abel la vit pour la première fois. Elle rentra dans la chaumière ; mais aussitôt qu'elle en eut franchi la porte, elle fondit en larmes. Force lui fut de se laisser tomber sur le fauteuil vermoulu, et elle regarda Abel sans pouvoir parler.

Le jeune homme s'approcha, lui prit la main sans qu'elle s'y opposât, et lui dit :

— Catherine, je vais quitter ces lieux, mais toi tu y resteras ; alors sois sûre que j'y reviendrai souvent, à moins que tu ne préfères venir avec moi...

— Aller avec toi ! Abel ! Abel !... *je t'accompagnerai* de l'âme, je te suivrai partout de mes pensées !... Apprends (il eût peut-être mieux valu me taire, mais cet effort est au-dessus de mes forces), apprends donc que je t'aime d'amour, que je n'aimerai que toi, que ta tendresse fraternelle n'est rien.... que dis-je ? elle est toute ma consolation. Mais ce n'était pas encore assez ; aussi depuis longtemps je sèche de désespoir, je te perds pour toujours, mais jamais je ne pourrai t'oublier ! Abel, que je suis malheureuse !... la raison me disait que cela ne pouvait être autrement, mais mon cœur espérait toujours.

Les sanglots l'empêchèrent d'achever.

— Ah ! Catherine, s'écria Abel, que tu me brises le cœur !... que je voudrais te voir heureuse ! Que faut-il faire pour cela ? On dit que dans le monde les richesses sont quelque chose pour le bonheur... Tiens, Catherine, tiens !...

Et saisissant une poignée de gros diamants, il la versa sur Catherine.

— Abel ! s'écria-t-elle en pleurant, est-ce digne de toi ? Rien peut-il consoler un cœur privé de ce qu'il aime ?...

Et par un mouvement de mépris et d'indignation rapide comme la pensée, elle se leva, jeta par terre les diamants, et regardant Abel avec une tendresse ineffable et une profonde tristesse, elle lui dit :

— Donne-moi, au moins, un baiser ! embrasse-moi pour me dire adieu ; pour une caresse de toi, je donnerais tout le bonheur que peuvent renfermer la terre et les cieux !...

Abel la saisit par sa taille délicate, et déposa, sur les lèvres brûlantes de la jeune fille, un tendre baiser de frère... Catherine pâlit et s'évanouit disant :

— Je puis mourir ! ah !...

Catherine, pâle et presque inanimée, était dans les bras d'Abel quand la duchesse entra.

— Madame, dit Catherine en reprenant ses sens, puissiez-vous ignorer à jamais ce que me coûtera votre bonheur !... mais rendez-le toujours heureux et je serai contente !...

Elle se retourna vers Abel, le contempla quelques instants, et emportant l'image de son bien-aimé dans son cœur, elle disparut.

Abel, resté seul avec la fée, l'instruisit de tout ce que son père avait fait pour lui, et la duchesse fut au comble de la joie en apprenant qu'Abel était comte et riche à millions ; cette joie était bien naturelle : désormais ce mariage réunissait toutes les convenances et n'offrait plus de prise à la médisance... Catherine aurait-elle eu ce mouvement de joie ?... Oh ! non, elle aimait trop bien, et eût-elle été princesse, elle aurait tout quitté pour suivre son amant dans l'exil et dans la misère.

La pauvre Catherine rentra chez son père. Là, Jacques Bontemps et Grandvani la pressèrent de consentir au mariage projeté pour elle, et la jeune fille, regardant d'un air morne le cuirassier, fit un mouvement de tête en signe d'adhésion. Ce consentement, qui devait combler de joie tous les intéressés, n'inspira qu'une sinistre inquiétude par la manière dont il fut donné.

On se regarda en se demandant des yeux :

— Qu'a-t-elle donc ?...

La joie disparut de la maison. Bientôt aussi les couleurs de Catherine s'effacèrent, elle devint distraite, elle erra plutôt qu'elle ne marcha. Souvent elle regardait et ne voyait pas.

Cependant, à Paris, l'aventure de la duchesse de Sommerset était dans toutes les bouches. Son mariage résolu, les deux fiancés n'attendirent pas longtemps : il en fut de même au village.

En effet, on avait coutume, dans le village de Catherine comme dans certaines autres parties de la France, de faire, pour ce qu'on nomme les *accords*, une fête semblable à celle des noces, et les fiançailles se célébrent à l'église avec la même solennité que le mariage. Cette fête préparatoire eut lieu au village en même temps que la fête véritable du mariage de la duchesse se célébrait à Paris.

XVII

LA NOCE DE LA VILLE ET LES FIANÇAILLES DU HAMEAU.

A Paris, dans le magnifique hôtel de madame la duchesse de Sommerset, une foule joyeuse inondait tous les salons où brillaient les toilettes les plus somptueuses et les plus jolies femmes. Chaque pièce de l'hôtel, dans les appartements de réception,

était décorée de plusieurs lustres ornés d'une multitude de bougies qui se reflétaient innombrables dans les glaces. Les meubles les plus précieux, les plus élégants, le velours aux riches reflets, le satin éclatant, les porcelaines de prix, les dorures, les bronzes ciselés, les cristaux remplis de fleurs artificielles, les parfums, enfin tout ce que le luxe le plus ingénieux des temps modernes a pu inventer de recherches, de voluptés, de délicatesses, était réuni dans ce palais, et rassemblait tous ses trophées autour du couple le plus heureux que jamais ait réuni l'hymen.

Accourus sur la foi de la Renommée, pour contempler le fils du chimiste, le charmant, le noble, le riche héros de cette aventure singulière, les nombreux amis de la duchesse et beaucoup d'inconnus affluaient à son hôtel : la rue du faubourg du Roule était encombrée d'équipages plus brillants les uns que les autres, et la foule des valets garnissait le péristyle et la cour.

Dans une des galeries de l'hôtel, on avait dressé un festin somptueux : les murs étaient ornés des tableaux des plus fameux maîtres, et les curieux ne pouvaient s'arracher à la contemplation de cette magnifique collection digne d'un souverain; plusieurs personnes, moins artistes mais plus gastronomes (ce qui se compense), reposaient leur admiration et leur tête, en abaissant leurs regards sur l'ordonnance d'une longue table où brillaient l'argenterie, les flambeaux, les plats, les décorations magiques, les mets les plus recherchés, les dernières productions du luxe, les ciselures, les vases, chefs-d'œuvre de tous les arts, depuis l'orfévrerie jusqu'à la pâtisserie : c'était un véritable enchantement.

Dans le salon principal, entre mille beautés, Jenny de Sommerset, portant le riche costume de la *Fée des Perles*, éclipsait les plus belles favorites de la mode et attirait tous les regards : sa distinction, sa parfaite beauté, sa grâce la rendaient en ce moment l'objet de toutes les pensées, et de même que tout dans la nature obéit à l'influence du soleil, tous les assistants ne semblaient plus vivre que par elle et se mouvaient autour d'elle : elle était le centre d'une multitude de rayons.

Pour le comte Osterwald, il régnait en souverain sur la fée, comme sa fée régnait sur tout le reste. On ne doit pas appeler *vivre* ce qui se passait en ce moment dans son être : toutes les femmes l'admiraient, et il n'est personne qui ne convînt que ce sentiment était juste, car Abel, au milieu des élégants qui l'entouraient, se faisait remarquer par sa grâce naturelle, et l'emportait surtout par l'expression divine de son visage. Une candeur d'ange, qui n'était pas sans un mélange de fierté, un regard humide et pénétrant, une chevelure flottant en boucles arrondies et noires comme du jais, des formes pures, une taille élancée et l'air de force, la grâce mâle qui résultait de cet accord de perfection, faisaient de lui la réalisation de cette magnifique statue grecque sur laquelle on a rassemblé toutes les beautés humaines pour composer un ensemble divin.

Abel se trouvait transplanté du sein de la vie ignorante d'un solitaire et d'un sauvage, au faîte de la civilisation, au milieu de tout ce que la société offre de plus séduisant; il y était accompagné de celle qu'il aimait, et jouissait de la volupté surhumaine de la voir la reine de ce cercle : il sentait que tout le monde lui enviait son bonheur, et ses idées avaient pris assez d'extension pour qu'il s'aperçût qu'en ce moment il était le seul être, par cinquante millions d'hommes, qui pût posséder un bonheur auquel toute la création semblait concourir.

En effet, bientôt la musique la plus harmonieuse donna le signal de cette fête, et Abel se sentit plongé dans un nuage de voluptés si multipliées que son âme n'avait plus de forces pour penser : il parcourait des yeux cette profusion de richesse, et les rapportait toujours vers sa chère petite fée qui l'enivrait des regards les plus animés, les plus amoureux, les plus doux. Tout leur souriait, l'univers entier se courbait sous leur amour. Jamais conte de fée ne lui avait donné l'image d'une semblable fête : enfin, il n'avait pas assez de sens et de facultés pour jouir et pour sentir. Comment aurait-il donc pensé à Catherine?...

Catherine, la pauvre enfant! son nom nous rappelle au village. On connaît le modeste asile du père Grandvani : cette cuisine si propre est encombrée, et Françoise suffit à peine à gouverner les fourneaux. La chambre du maire a été débarrassée des meubles qui la garnissaient : sur la table qu'occupait autrefois l'ouvrage de Catherine, on a établi la modeste vaisselle de faïence blanche du maire. Quelques tasses de porcelaine blanche, des fruits mal servis, une argenterie peu nombreuse, mais une gaieté franche sur tous les visages, tels sont les ornements du festin qui se prépare.

Le maréchal des logis des cuirassiers de la garde est là : son habit d'uniforme bien brossé est relevé par l'éclat de sa grosse croix, large comme un petit écu; il retrousse sa moustache et rêve aussi profondément qu'il lui est possible en regardant Catherine. La pauvre fille est debout devant la modeste cheminée : Juliette achève la toilette de la mariée, en lui attachant le bouquet virginal et emblématique. Catherine est fort pâle; elle ouvre de grands yeux sans voir, ses lèvres sans couleur s'entr'ouvrent douloureusement, et un souffle pénible s'échappe d'entre ses dents blanches. La parure qu'elle a re-

vêtue est celle qu'Abel lui a donnée. Catherine veut mettre un de ses gants, elle ne peut y parvenir; trois fois sa main a passé à côté de l'ouverture du gant blanc; elle regarde lamentablement Juliette, qui laisse échapper une larme; car, pour Catherine, elle a les yeux secs. On ne pleure que lorsque les larmes doivent soulager.

Le père Grandvani, qui vient pour admirer sa fille, l'examine plus attentivement, et une terreur profonde s'empare de lui; il n'ose parler, il ne peut que regarder sa chère fille. Bontemps lui-même partage pour la première fois de sa vie les craintes instinctives de son futur beau-père; il cherche dans sa tête ce qui peut être arrivé à sa fiancée; il tremble même que Catherine ne veuille pas être sa femme, et il a déjà sur les lèvres ces mots de consolation banale qui vont à toutes les souffrances; enfin, il a un instant l'idée de dire à Catherine qu'il ne sera pour elle qu'un second père. Mais s'apercevant de l'inquiétude du maire, il tâche d'abord de consoler celui-ci, commençant ainsi par le plus facile. Il se rassure bientôt lui-même à ses propres raisons, et met de bonne foi la souffrance de Catherine sur le compte de la pudeur naturelle à une jeune fille. Le pauvre Grandvani, avec cette bonté que l'on ne rencontre qu'au village, attira sa fille dans un coin, et lui fit observer tout bas qu'il ne s'agissait encore que des fiançailles, et qu'elle avait le temps de réfléchir.

Alors Catherine, saisissant son père, lui passa ses bras autour du cou, et, dans une étreinte pleine de force et de reconnaissance, déposa sur le front du vieillard un baiser filial qui en disait plus que tous les remercîments.

Le pauvre père la bénit par un sourire.

On alla en silence à l'église. Tout cela fut comme un songe pour Catherine : elle s'agenouilla machinalement et donna sa main au prêtre d'un air distrait. Le curé trouva cette main froide, regarda Catherine, et secoua la tête involontairement. Cette touchante cérémonie, que l'on a mal fait d'abolir en ce qu'elle laissait encore un intervalle entre l'union de l'âme et celle que consacre le mariage, fut marquée par une prophétie alarmante. Les fiancés revenaient vers la maison de Catherine, ils étaient accompagnés de violons et d'une troupe joyeuse; chaque paysan avait à sa boutonnière un nœud de rubans, car tout le village adorait Catherine; cette dernière, pâle, triste, contrastait singulièrement avec la joie qui l'entourait : on eût dit qu'on célébrait une funèbre fête et que Catherine représentait une ombre.

Une vieille femme, assise sous un orme touffu, vit passer ce cortége : elle jeta un regard sinistre sur la fiancée, et dit tout bas à une autre vieille qui était à côté d'elle :

— L'accordée mourra avant que le mariage soit accompli...

La chambre de Grandvani reçut les conviés. Juliette et Catherine montèrent ensemble par l'escalier antique et entrèrent dans la chambre virginale de Catherine. Cette pièce était tenue avec une propreté extrême : en y entrant, on devinait que l'être charmant qui habitait ce lieu simple, décoré de blanche percale et de meubles modestes, était un ange de pureté et de grâces : tout y reluisait de fraîcheur, on y respirait l'air du ciel; un esprit d'ordre et de sagesse régnait en ce lieu, et répétait que la jeune vierge était l'innocence même, et que ses pensées d'amour, naïves et enfantines, n'avaient jamais fait naître en son sein que de chastes souhaits.

— Juliette, dit-elle, j'aime Dieu, mais presque autant Abel... Il ne faut tromper personne ici-bas : je ne puis vivre avec Jacques, et la vie n'est rien sans le charme d'un amour partagé... Je vais donc partir; ne me dis rien, ne cherche pas à me détourner de mon dessein, il est inébranlable. Je préfère un coup de poignard à mille coups d'épingle pendant ma vie... Je n'ai que lui dans mon cœur, tu le sais... Ce n'est pas parce que sa figure est belle, car il eût été laid que j'aurais été encore plus contente d'un regard! Il est heureux maintenant, lui!... Demain tu lui écriras! tu lui diras que Catherine est morte. Me plaindra-t-il? crois-tu? Oh! il ne peut encore m'avoir oubliée, car enfin je suis la première personne qu'il ait vue. Eh bien, que j'aie la consolation d'être pleurée de lui, que je sache qu'il m'a pleurée, que je le voie une fois encore, et puis je ne demande plus rien à la vie. Je mourrai, mais je penserai à lui là-haut, je veillerai à ce que rien ne manque à son bonheur.

Juliette pleurait.

— Tu pleures, ma sœur chérie? Cesse, ne me plains pas. Il me disait qu'il y a des esprits divins et invisibles qui se révèlent dans la fraîcheur de la rosée, dans les parfums des fleurs, la brise du matin, dans les célestes lueurs, et qui enfin voltigent sans cesse autour de nous. Je serai ainsi, et je me tiendrai toujours près de lui. Adieu, Juliette.

— Ah! laisse-moi espérer que tu guériras et que tu reviendras, dit l'épouse d'Antoine.

— Oui, reprit Catherine, espère, car j'espère moi-même : tout n'est pas terminé peut-être...

Elles se séparèrent en pleurant, et Catherine, se jetant dans les bras de son amie, lui donna un tendre baiser d'espoir ou d'adieu. Tout avait été préparé d'avance par Catherine et son amie, de manière à ce qu'il ne restât aucune trace de la disparition de Catherine.

Juliette descendit; elle trouva les convives au-

tour de la table; elle prit sa place au milieu d'eux ; on était déjà tout joyeux; on commençait à parler autant qu'on mangeait; on songeait à la danse qui devait suivre. Mais Jacques Bontemps et Grandvani s'inquiétèrent de ce que Catherine ne descendait point; les conviés se regardèrent en silence et Juliette se dit : « Voilà le moment. »

Cependant on s'efforça de rire et de manger pendant quelques minutes encore; mais l'intrépide cuirassier sentait son cœur défaillir; et le père, en versant du vin à ses hôtes, tremblait si fort qu'il en répandait sur la table; à la fin il demanda sa fille; on la chercha partout, on ne put la trouver!

Un silence lugubre s'empara de cette maison préparée pour une réjouissance, et on n'entendit plus que le balancier de l'horloge qui mesurait des instants d'angoisse et de terreur. Juliette, qui avait promis le secret, tâchait de paraître étonnée comme les autres; pour inquiète, elle l'était avec plus de raison que personne. Les conviés quittèrent la maison. Grandvani, Bontemps et Juliette restèrent seuls, ne sachant que faire, que penser, et ne se communiquant leurs sombres conjectures que par de mornes regards. Grandvani regardait toujours la porte, et quand Françoise l'ouvrait il tressaillait, mais c'était à chaque fois un redoublement de tristesse, car sa fille ne devait point reparaître. Le village entier était plongé dans la stupeur.

Cependant, abandonnons comme Catherine le village et retournons à Paris, où les fêtes du mariage d'Abel se terminaient d'une façon moins brusque et plus gaie. Vers le matin, quand les teintes indécises de la première aurore commencèrent à blanchir les faîtes des brillants hôtels du faubourg du Roule, la mariée et les personnages invités à la fête somptueuse de la duchesse de Sommerset commencèrent à descendre de l'apogée de l'enivrement. La coquetterie, la musique, la danse, toutes puissantes que soient leurs excitations, ne sauraient prolonger un bal que jusqu'au matin; d'ailleurs, comme tout est renversé dans les habitudes du monde civilisé, il est naturel que le jour fasse songer à la retraite et au sommeil. Les convives, quittant le bal, s'étaient donc rassemblés en de nouvelles salles autour d'un repas somptueux.

La chaleur excessive avait fait ouvrir quelques fenêtres de l'hôtel. Au moment où l'on vint avertir madame la duchesse que l'on avait servi, Abel respirait l'air frais qui accompagnait le faible crépuscule de la nuit.

— Viens donc, cher ami! lui dit sa fiancée, qui, voyant qu'il ne quittait pas le balcon, s'appuya légèrement sur son épaule en le tirant doucement.

— Ne vois-tu rien là, en bas? lui répondit Abel.

Elle avança la tête, et ils aperçurent ensemble une forme blanchâtre, que la demi-obscurité du matin et la lumière vacillante des lanternes ne laissaient voir que d'une manière confuse. Bientôt ils virent cette forme se mouvoir et se rapprocher assez pour qu'ils pussent voir que c'était une femme, mais non distinguer ses traits. Elle allait et venait, elle se haussait sur la pointe du pied, puis elle s'arrêtait comme si elle eût voulu entrer... Tout à coup elle examina la croisée où se penchaient les deux amants, et sembla s'anéantir dans la contemplation des deux charmants êtres dont la lumière du salon semblait caresser les contours en les rendant saisissables à la vue. Abel rassembla ses souvenirs; il crut... ne fut pas sûr que ce fût Catherine... cependant c'était bien quelque chose qui lui ressemblait : il pensa reconnaître la toilette de la noce de Juliette... Il hésitait... Sa charmante fiancée, sous prétexte qu'on attendait, l'entraîna. Alors, quand il quitta la fenêtre, des accents de douleur, des paroles prononcées d'une voix entrecoupée, mais pleine de charme, arrivèrent à son oreille. Il s'arrêta et crut entendre cette femme faire des vœux pour son bonheur et se réjouir. Il regarda de nouveau dans la rue, et vit bien réellement cette femme agenouillée, élever les bras vers lui, puis disparaître en lui disant adieu avec un accent d'une tristesse impossible à rendre.

L'entraînement de la fête, la joie du repas nuptial, les enchantements de cette galerie miraculeuse, la présence d'une foule qui le félicitait sans cesse de ses regards et de ses paroles effacèrent promptement la pénible impression qu'Abel avait ressentie de cet étrange incident. Il crut bientôt avoir rêvé. Catherine ne pouvait être qu'au village.

Les derniers éclats de la joie retentissaient encore dans les salons, mais Abel et la fée des Perles s'étaient déjà retirés... Abel, perdu dans un torrent de délices, ne pouvait pas s'inquiéter si ailleurs on mourait, on vivait, on était heureux ou malheureux, s'il n'était pas la cause, innocente à la vérité, de la peine qui dévorait des êtres sensibles : on venait de prodiguer une somme immense; elle venait de s'évanouir en jouissances d'orgueil, fumée légère!... en vins, en mets, en bons mots, causes d'indigestions et de brouilles... Mais, si l'on pensait à cela, on ne prendrait aucun plaisir dans le monde, on pleurerait toujours!... Vive la joie! nargue le chagrin!

Le jour de ses fiançailles, Jacques Bontemps passa la nuit à courir le village : il avait la mort dans l'âme et offrait de donner sa perception pour une seule nouvelle de Catherine. Personne ne l'avait vue. Grandvani aurait donné ses richesses pour une

seule boucle des cheveux de sa chère Catherine, son seul enfant, sa joie et son bonheur. Il voyait sa maison vide, il ne devait plus voir sa jolie Catherine, si gentille, si aimable, si bonne!... cette nuit-là devait assombrir sa vie tout entière.

Le lendemain de son mariage, Abel, ivre de joie et de bonheur, au comble des jouissances humaines, devait aller se promener aux Champs-Élysées. La duchesse avait le dessein de lui faire parcourir Paris et de l'initier à tous les mystères de la civilisation. Ils étaient prêts à partir et se donnaient auparavant encore un baiser. Leurs mains étaient confondues; ils se pressaient avec amour, et une calèche attelée de six chevaux les attendait dans la cour de l'hôtel.

A ce moment, la femme de chambre de la duchesse entra et remit à Abel une lettre qu'on venait d'apporter pour lui. Cette lettre, cachetée de noir et grossièrement pliée, rappela tout d'abord à Abel le souvenir de Catherine, et lui sembla avoir quelque rapport avec cette femme qu'il avait aperçue le matin des fenêtres de l'hôtel. Il l'ouvrit donc en tremblant, son émotion augmentait à mesure qu'il la lisait, et quand il eut fini il se laissa tomber sur une chaise et pleura abondamment. La duchesse s'empressa de le questionner, mais il ne put répondre qu'en lui donnant la lettre que nous transcrivons ici.

« Monsieur,

« Je sais combien vous serez désolé de ce que je « vais vous apprendre. Je vous aurais peut-être « épargné ce chagrin si je n'étais liée par une pro- « messe que je ne puis violer. Sachez donc que notre « chère Catherine n'est plus. Elle est morte hier en « prononçant votre nom. Elle n'a pu vivre sans vous « voir. Un peu avant, elle m'a appelée pour me faire « promettre de vous écrire, et aussi de l'enterrer « avec tout ce que vous lui avez donné. Je vous ai « envoyé une boucle de ses cheveux. Je suis sûre « que vous garderez ce triste souvenir, car vous êtes « bon, et vous ne pouvez vous empêcher d'aimer « un peu celle qui vous aimait tant. C'est Dieu qui « a voulu tout cela. Prions-le ensemble pour notre « pauvre amie. Adieu, monsieur, soyez heureux, « c'est le dernier vœu de Catherine.

« Juliette, femme d'Antoine. »

La duchesse avait l'âme trop tendre et trop élevée pour ne pas plaindre cette malheureuse enfant morte d'amour, et pour être jalouse des larmes que son mari lui donnait. Elle pleura donc avec Abel, sachant d'ailleurs que c'est la seule consolation raisonnable.

XVIII

LE VALET DE CHAMBRE.

La mort de Catherine fit une profonde impression sur l'âme d'Abel, et ce fut alors que les moindres actions, les paroles, les gestes même de la pauvre fille revinrent dans la mémoire du jeune comte comme autant de traits de lumière qui lui peignirent un amour sublime. Jenny avait trop d'esprit et de finesse pour ne pas s'apercevoir de l'effet que ce lugubre tableau produisit sur son mari, et avec un art infini, elle sut le plonger dans le tourbillon des plaisirs du monde.

Néanmoins, lorsque Abel était dans un bal, que tous les regards tombaient sur lui et sur sa charmante femme, qui déployait pour lui plaire toute la féerie d'un esprit délicat et d'une âme pleine d'amour, un observateur aurait remarqué sur sa physionomie les traces du regret et de la douleur.

Un jour il assistait à la représentation d'une pièce triste où une jeune fille mourait d'amour sans avoir obtenu un seul regard de celui qu'elle adorait. La pièce finie, il s'écria doucement, les larmes aux yeux : « Pauvre Catherine!... » La comtesse et madame de Stainville se regardèrent en silence, la comtesse pâlit, et Abel, s'apercevant alors de la douleur qu'il avait causée à sa femme, lui prit la main et la serra avec expression.

— Oh! que je suis heureuse de n'aimer que moi!... dit en riant la marquise de Stainville.

Ce soir-là Abel eut encore une aventure qui lui fit ressentir une peine peut-être encore plus cuisante : il rentra chez lui avec sa femme et la marquise, c'était un de leurs jours de réception; le jeune comte se trouva au milieu d'un cercle d'hommes instruits qui discutaient sur un sujet intéressant : un point délicat à décider fit que par politesse tout le monde se tourna vers le maître de la maison, à la décision duquel on semblait s'en rapporter. Abel resta muet, n'ayant aucune connaissance sur la matière en discussion. La jeune comtesse, témoin de ce fâcheux événement, ressentit une douleur profonde, et la rougeur d'Abel, qui ne savait rien dissimuler, lui perça le cœur d'un trait poignant.

Mais il n'en parut rien, la comtesse prit le parti de plaisanter agréablement son mari sur son ignorance et de lui donner occasion de faire briller les grâces naturelles de son esprit. Mais plus les saillies d'Abel furent heureuses, plus elles firent ressortir cette même ignorance qu'elles ne purent dissimuler;

et comme il est une classe de gens qui, désolés de la supériorité que donnent les titres et la richesse, ne cherchent qu'à s'en venger lorsqu'ils en trouvent l'occasion, on sut bientôt dans toute la haute société que le comte Osterwald n'avait point reçu d'éducation.

La comtesse alors vit moins de monde et s'empressa de faire lire à Abel tous les éléments des sciences; elle les lui expliquait elle-même, et aussitôt qu'elle apprenait que tel ou tel maître montrait telle ou telle science en vingt-quatre ou trente leçons, elle confiait Abel à ces charlatans d'instruction, qui touchaient le prix des cachets et laissaient le jeune comte avec une foule de préceptes dont l'abondance ne lui servait à rien, faute de temps et des explications nécessaires.

Ces dégoûts dont le vase amer des sciences couvre le miel qui ne se trouve qu'au fond de la *dive* bouteille, comme le dit Rabelais, la tension perpétuelle de l'esprit, le désespoir qui s'empare de l'âme à l'aspect de tout ce qu'il faut acquérir, jetèrent Abel dans une mélancolie que sa femme, avec tout son prestige, avait peine à dissiper parfois.

Le jeune comte était, comme on a pu le voir, un de ces caractères bouillants, exaltés, qui se précipitent à corps perdu dans un sentiment, comme dans un gros d'ennemis s'ils étaient à l'armée, de manière que, malgré les charmantes manières de sa jolie fée, il se trouva au bout de trois mois de mariage comme un autre au bout de trois ans.

Déjà il était privé de cette ivresse qui fait oublier le monde entier : sa plus grande félicité ne consistait plus que dans cette satisfaction d'amour-propre que l'on ressent en se voyant envié. Lorsqu'il se trouvait dans une assemblée, il jouissait de contempler la comtesse, sur laquelle tous les hommes jetaient des regards d'admiration ; il sentait un plaisir nouveau sans s'apercevoir que cette sensation était le signe évident d'une passion moindre. Enfin il n'avait plus cette ardeur première, cette chaleur de sentiment qui semblent produire un nuage au milieu duquel on est séparé du monde entier.

De plus, au comble de la richesse, au faîte des honneurs, n'ayant jamais été malheureux, ne vivant que parmi toutes les jouissances du luxe et les recherches de la civilisation, il eut bientôt parcouru le cercle des créations humaines, éprouva bien du plaisir à le recommencer ; mais il en fut bientôt rassasié, et l'on sait qu'il n'y a que les gens riches, au faîte du pouvoir, qui se coupent la gorge par ennui : le malheureux qui lutte sans cesse a un espoir, l'opulence qui possède tout n'en a plus.

La jeune comtesse adorait Abel, et, chose étonnante, le profond amour qu'elle avait pour son mari nuisait en quelque sorte à leur bonheur, et c'est ce que la vive et spirituelle marquise de Stainville avait peine à lui faire comprendre.

— Chère amie, lui disait-elle, je commence à craindre que ma prédiction ne se réalise. Vous réglez mal vos rapports avec votre mari : eh! ma chère, avez-vous jamais vu de grandes passions durer longtemps? Une femme qui aime avec ardeur a bientôt rassasié son époux ; elle s'imagine qu'elle n'a qu'à dire comme vous : « Me voilà avec mon âme aimante, qui, comme une glace fidèle, ne réfléchit qu'une seule image; vous serez toujours le dieu de ce cœur qui vous adore, etc., etc. » Tout cela est trop simple : un homme alors est dans la position d'un grand seigneur qui se voit tous les jours assailli par les solliciteurs ; il leur dit : « Mettez là votre pétition, je verrai... » Supposez, au contraire, chère comtesse, une femme, comme moi par exemple, qui aimerait Abel tout autant que vous, mais conservant sa tête; j'aurais l'air d'être étourdie, volage ; je lui donnerais à chaque instant des craintes, je le rendrais jaloux, je ne le laisserais pas une minute tranquille : aujourd'hui je serais détestable, demain encore plus détestable, le surlendemain un regard aurait un prix, une grâce nouvelle : enfin je transporterais tout le charme qui environne une maîtresse dans la sotte position du mariage. Il faut, pour faire durer l'amour, beaucoup plus d'esprit que pour aimer, quoiqu'il en faille prodigieusement : il faut déployer chaque jour des trésors inconnus ; voilà pourquoi les femmes d'une beauté parfaite, comme vous, n'ont jamais produit de passions durables, et que des beautés d'un ordre inférieur, des laides même, mais d'une physionomie spirituelle et pleine de grâces, ont rendu les hommes constants. En effet, les femmes qui sont belles croient qu'il leur suffit de se montrer pour plaire : aussi une femme qui pourrait réunir à une beauté parfaite les secrets qui font aimer les laides, subjuguerait le monde entier comme Cléopâtre, Ninon, etc.; mais la nature n'est pas injuste; elle égalise tout, chacun a son lot, et de telles femmes ne sont que des hasards.

— On voit bien, lui répondit la comtesse, que vous n'aimez pas... l'amour ignore ces calculs.

— Alors, je ne vous prédis que des malheurs, répliqua la marquise. Mais brisons là-dessus, je n'aime pas à affliger mes amis ; je ne suis envieuse du bonheur de personne, et je reste entre un miroir et un chapeau dans mon heureuse indifférence...

Quelques jours après cette conversation, il arriva une aventure qui jeta quelque froid entre Abel et la comtesse. Le comte venait d'être quitté par un de ses valets de chambre, et un jeune homme s'offrit pour le remplacer.

Le comte et la comtesse déjeunaient ensemble, et, riant comme deux jeunes fous, se passaient une tasse de café en buvant l'un après l'autre, et se défendant mutuellement de boire en dernier. Abel, dans ce doux jeu accompagné de mille folâtreries voluptueuses, semblait avoir retrouvé toute la ferveur d'amour qu'il témoigna le jour qu'il fut introduit pour la première fois dans le palais de la fée des Perles. La jeune comtesse le fit observer en riant. Abel, comme troublé par un fâcheux souvenir, dit mélancoliquement : « Catherine vivait alors! » En ce moment, l'intendant demanda à présenter le jeune homme qui s'offrait pour remplacer le domestique sorti : les deux époux consentirent par un signe de tête.

On vit entrer alors un jeune homme dont l'aspect fit tressaillir et frissonner Abel, car il avait tellement la taille de Catherine et son maintien, que la ressemblance était frappante. Aux premiers mots que l'inconnu prononça, Abel reconnut l'organe chéri de sa sœur chérie; mais en examinant le jeune postulant, il fondit en larmes, car il vit qu'il était impossible que ce fût elle. En effet, Catherine avait les cheveux blonds et Justin était brun : Catherine parlait sans accent, et Justin grasseyait; enfin la fille de Grandvani était fraîche comme une fleur, et Justin, pâle et languissant, ressemblait à un lis fané; les sourcils de Catherine étaient peu fournis, Justin les avait épais, noirs, et des favoris qui se cachaient dans un col de chemise très-haut détruisaient toute illusion aussitôt qu'on examinait Justin; et cependant c'était la même coupe de figure, la même délicatesse dans le nez et le même fini dans les formes.

L'agitation du comte n'échappa point à l'œil pénétrant de Jenny, qui vit sur-le-champ tout le mal que cette ressemblance causerait perpétuellement à son cher Abel, et aussitôt que Justin se fut respectueusement avancé vers le comte, Jenny s'écria, avec un air impérieux :

— Ce jeune homme est beaucoup trop jeune, c'est un enfant, et M. le comte a besoin d'un homme fait au service.

— Ma chère, répondit Abel un peu brusquement, laissez-moi choisir, je vous prie, les gens que je destine à mon service; je trouve ce garçon de mon goût.

La comtesse se tut, et le comte parut absorbé dans une profonde rêverie en contemplant Justin. La comtesse, très-émue par la première phrase désobligeante pour elle qu'Abel eût encore prononcée, et piquée de voir son autorité méconnue devant Justin et l'intendant, prit un air froid et parut ne se mêler en rien de cette affaire.

— Avez-vous déjà eu des maîtres?

— Je n'en ai eu qu'un! répondit Justin en tremblant et visiblement affecté.

— Pourquoi l'avez-vous quitté?

— Ce n'est pas moi qui l'ai quitté, c'est lui qui est parti.

— De quel pays êtes-vous?

— De Paris.

— Vous n'avez pas de parents dans le village de V....?

— Non, monsieur.

A ce moment, la comtesse se mit à examiner Justin avec la plus grande attention, et marqua de l'étonnement en voyant le pied du jeune homme; en effet, ce pied était si petit et si soigneusement chaussé, que si Jenny elle-même avait eu la fantaisie de s'habiller en homme, le sien n'aurait pas été plus mignon et plus délicat. Cette circonstance et la voix douce et tendre de ce jeune inconnu donnèrent de l'inquiétude à la comtesse; elle fit un signe à l'intendant qui sortit ainsi que Justin, et ce dernier en s'en allant ne cessa de regarder Abel.

— Mon ami, dit Jenny en prenant la main d'Abel et la serrant sur son cœur, tu m'aimes, n'est-ce pas?... eh bien, si le malheur ou le plaisir de celle qui sera pendant toute ta vie ta compagne et ton amie te sont chers, ne prends pas ce jeune homme pour domestique... S'il t'intéresse, donnons-lui tout ce qu'il voudra, faisons-lui un sort; mais, je t'en supplie, ne le garde pas; j'ai un pressentiment qu'il nous fera beaucoup de mal; si ce n'est à toi, ce sera à ta Jenny.

— Mais, chère petite fée, vous êtes bien exigeante, et vous commandez avec un son de voix si enivrant qu'il est presque impossible de vous refuser; ah! Jenny!... je t'avoue que ce jeune enfant me cause tant de plaisir à voir que ce sera un sacrifice que de le refuser.

— Veux-tu que je t'en évite la peine?

— Non, dit Abel, je veux encore le revoir...

— Eh bien, je te laisse, et je me confie tellement à ton amour, que j'espère ne pas avoir supplié en vain mon seigneur et maître.

Elle sortit en souriant avec grâce, en le regardant avec tant d'amour qu'Abel résolut de lui obéir.

Justin rentra, et sa ressemblance avec Catherine frappa tellement Abel que, ne doutant plus que ce fût elle, mais résolu de n'en rien laisser voir, il lui sourit, et le jeune homme détourna la tête pour ne pas voir le comte : il l'avait cependant regardé en face, tout à l'heure, lorsque la figure d'Abel n'exprimait rien de tendre, mais il semblait que Justin redoutât la bienveillance de son maître.

— Jeune homme, lui dit Osterwald, vous êtes beaucoup trop jeune et trop faible pour me servir : comment feriez-vous pour m'attendre pendant la

nuit, monter derrière ma voiture, tel temps qu'il fasse, et cependant vous lever matin, pour faire tout ce qu'exige mon service particulier ?

A ces mots, des larmes roulèrent dans les yeux de Justin; il s'avança timidement vers le comte, et se jetant à ses genoux il lui dit tendrement et avec l'organe enchanteur de Catherine :

— Monsieur le comte, vous avez une réputation de bonté qui m'a attiré à vous, oh! ne la démentez pas en me refusant pour serviteur; donnez-moi l'emploi que vous voudrez, le plus désagréable, le plus difficile, pourvu que je sois dans votre maison; ne craignez pas que je manque de force, je vous assure que pour votre service j'en aurai plus que tous vos autres serviteurs ensemble...

A ces mots, les larmes gagnèrent si fort Justin, qu'il ne put achever.

Abel était tellement ému, que les pleurs de l'inconnu firent couler les siens.

— Jeune homme, dit-il, quelle circonstance a donc pu vous attacher à moi avec tant de force, et par quel hasard...?

— Ah! monsieur le comte, ne m'interrogez pas; mais si vous avez pitié d'un malheureux et que vous ne vouliez pas sa mort, de grâce, laissez-moi ici et agréez mes services!

Abel ne put résister, il s'écria :

— Puisque tu m'offres tant de ressemblance avec une femme que j'ai tendrement aimée, homme ou femme, Justin ou Catherine, reste, tu es à mon service.

Justin s'approcha, baisa avec effusion la main d'Abel et sortit.

Cette aventure fit une peine extrême à la comtesse, qui manifesta l'aversion la plus complète pour Justin.

Ce dernier se concilia en peu de temps l'amitié de tous ses camarades; il leur évitait tout ce qu'ils avaient à faire quand il s'agissait du service d'Abel. Prononçait-on le nom du comte, Justin rougissait; s'entendait-il sonner par lui, il tremblait; à table, il ne pouvait pas lui donner une assiette ou ce qu'il demandait sans faire paraître l'émotion la plus vive. Souvent, quand son service était achevé, on le voyait tomber dans une profonde rêverie, et quelquefois des larmes roulaient dans ses yeux. Bientôt on remarqua dans sa conduite les plus grandes singularités : il ne refusait pas de se mettre à table avec les autres domestiques, mais il n'y mangeait pas, et on ne l'aperçut jamais faire ses repas; on entra dans sa chambre par surprise, et on ne vit aucune trace d'habitation. Il causait rarement avec ses camarades, et n'avait avec eux que les rapports que le service mettait entre eux; on découvrit par sa conduite qu'il était fier, et cependant il portait la livrée du comte avec une espèce d'orgueil.

Le comte ne paraissait point surpris de la conduite de Justin : il en recevait des soins mille fois plus délicats que ceux dont la comtesse l'accablait. Justin répandait sur la vie d'Abel une influence qui, de jour en jour, devait devenir plus forte.

Sa ressemblance incomplète avec Catherine faisait que le jeune comte ne pouvait se passer de sa présence, et il éprouvait une grande douceur à recevoir ses attentions et ses services.

Bientôt il finit par le prendre pour son confident, et quand il avait quelque peine secrète il l'appelait, et le jeune homme lui donnait des consolations toujours sages et marquées au coin d'une amitié si vive que le jeune comte n'hésitait pas à le traiter comme un égal.

La comtesse marcha de peine en peine depuis le moment où Justin entra chez elle. La vue de ce jeune homme la faisait souffrir, et, malgré son étonnante douceur et l'amour qu'elle avait pour Abel, elle ne put cacher son aversion, ce qui amena des scènes souvent fâcheuses : Abel ayant déclaré qu'il garderait toujours Justin, ce fut un éternel sujet de discorde; et plus la comtesse aimait son mari, plus elle était exigeante et sans ménagement dans ses plaintes. Il est difficile de marquer les lignes imperceptibles par lesquelles deux époux qui s'aiment arrivent à des moments de froideur dont la multiplicité produit pour l'un ou pour l'autre un sentiment tiède et une réserve insultante pour les premiers temps de leur amour.

Malgré leur amitié mutuelle et l'exaltation qu'Abel avait jadis manifestée pour la fée des Perles, le comte et la comtesse d'Osterwald n'arrivèrent que trop tôt à ce point de tendresse conjugale qui sans doute est marqué sur la *carte du pays de Tendre* et qui porte un nom que beaucoup de ménages connaissent. Cependant on doit rendre justice à Jenny en disant qu'elle aimait toujours Abel avec la même ardeur que lorsqu'elle venait le visiter dans la chaumière du chimiste; mais les circonstances lui donnèrent d'abord l'apparence d'un changement dans sa conduite, ainsi que le chapitre suivant le fera voir.

XIX

UN RIVAL.

La comtesse donnait très-souvent des concerts où les meilleurs artistes se faisaient une gloire de paraître. Avant son mariage avec Abel, un jeune officier italien, banni des États du roi de Sardaigne par une condamnation politique, avait été attiré à ces réunions par la grande réputation de beauté de la duchesse de Sommerset.

La première fois qu'il la vit, il en tomba éperdument amoureux; mais alors il y avait une telle distance entre elle et lui qu'il se réduisit au silence et se contenta de l'adorer de loin comme une espèce de divinité que l'on n'ose approcher. Lorsque la duchesse se retira dans son château et vécut dans une retraite absolue, il perdit l'espérance de la revoir et partit pour la Suisse, d'où il put exercer une grande influence sur ses adhérents et fomenter de loin les troubles qui éclatèrent depuis dans le Piémont. Au retour de madame d'Osterwald, sa célébrité s'était tellement accrue qu'il crut pouvoir désormais réussir auprès de la belle duchesse lorsqu'il reparaîtrait entouré de tant de gloire.

La duchesse s'était très-bien aperçue de la profonde passion qu'elle avait allumée dans le cœur du jeune officier, et elle en avait souvent plaisanté avec la marquise de Stainville.

Quelques mois après l'union de la duchesse avec le comte d'Osterwald, on annonça la prochaine arrivée du célèbre comte Tambroni à Paris. Cette nouvelle se répandit rapidement, et mainte belle dame en parlait avec un feu qui faisait pressentir que l'heureux exilé n'avait qu'à paraître pour exploiter son infortune. Paris n'est-il pas la patrie de tous les gens qui n'en ont point? Tambroni était assez bien de taille, et avait pour lui cette physionomie spirituelle, vive et animée qui distingue les hommes à talents; sa tête était forte, embellie d'une chevelure du Midi, de ces forêts de cheveux noirs bouclés et ondoyants; enfin, sa conversation se ressentait de son caractère, elle était brillante, animée, étincelante d'esprit.

La première maison où il voulut être reçu, en dépit d'une foule d'autres, fut celle de madame de Stainville, et il déclara à la vive et spirituelle marquise qu'il ne revenait que pour la duchesse de Sommerset. Madame de Stainville lui apprit que son amie avait fait un mariage d'inclination. Tambroni voulut d'abord s'en retourner sans la revoir, car il l'aimait avec une telle ardeur qu'en la sachant heureuse il éprouvait une espèce de satisfaction cruelle. La marquise le retint, et lorsqu'elle apprit à Jenny que l'illustre proscrit avait abandonné les intérêts de sa gloire pour l'amour d'elle, la comtesse éprouva un mouvement de vanité et de contentement qui n'échappa point à l'œil observateur de la marquise.

Madame d'Osterwald annonça un grand concert, et fit, par son amie, prier Tambroni d'y venir. La fête fut superbe, aucun des invités ne manqua, et Jenny éprouva une des plus grandes révolutions que puisse subir le cœur d'une femme aimante. En effet, Tambroni réunissait sur lui tous les regards: rangs, fortune, honneurs, beauté, tout disparaissait devant l'intérêt de curiosité qu'il exploitait avec adresse et que ses talents variés changeaient facilement en admiration. Jenny, à l'aspect de Tambroni, ne pouvait douter qu'elle ne régnât sur son âme comme il régnait lui-même à Turin; elle regardait tour à tour Abel et Tambroni : son mari faisait tressaillir tout son être, elle l'aimait, et cependant le triomphe de cet homme qui l'adorait éveillait en elle de si vives sensations d'amour-propre et d'orgueil qu'elle se sentait enivrée.

— Il faut avouer, ma chère, lui disait son amie, qu'un homme tel que Tambroni est tout autre que ton Abel! Dieu! si j'étais libre, rien ne m'empêcherait d'être l'esclave d'un homme comme celui-là. C'est alors que je comprendrais ta doctrine d'amour; mais aimer cet homme, c'est être la compagne du soleil.

— Oui, répondit Jenny; mais vois aussi avec quelle naïveté, avec quelle franchise le comte lui rend justice, avec quel feu il le loue, et comme il s'attache à son char avec bonne grâce! Il semble déployer toute son âme de tendresse et de bonté sur son rival.

— Eh! quel est le jeune homme de vingt-deux ans, répliqua la marquise, qui ne s'enthousiasmerait de Tambroni? quel est l'écolier sortant du collége qui n'est pas comme Abel, joli comme une femme, la figure fraîche, les yeux brillants, et l'âme susceptible de toutes les impressions tendres, ouverte à tous les amours? Et comment oses-tu comparer l'éclat du soleil à celui d'une fleur des champs?...

En prononçant ces derniers mots, un fin sourire leur donna un air d'épigramme pour Abel.

A cet instant, Tambroni se mit au piano et chanta une romance qui fit la plus grande impression sur l'assemblée. C'était un sujet de Schiller dont voici la ballade en peu de mots :

« Un jeune chevalier aimait une demoiselle, et « lui dit : — Voulez-vous m'aimer? la terre sera « pour moi le ciel!...—La demoiselle lui donna de « l'espoir; il part pour la terre sainte, et pendant « qu'il combat elle prend le voile. Il revient et la « respecte; il la chante, et les échos du monastère « redirent ses chansons de mélancolie : un jour il « expira, les yeux tournés vers la cellule de celle « qu'il adorait : voilà tout ce que l'on sut de son « amour... »

En entendant cette romance, il était impossible à l'être le plus impassible de n'être pas attendri. Tambroni, en chantant, ne cessa pas de regarder les deux amies, et, en finissant, le feu qui sortait de ses yeux brilla à travers quelques larmes qui roulèrent le long de ses joues.

— Ah! s'il m'aimait, dit la marquise à son mari, je te conseillerais de m'enfermer dans une tour d'ai-

rain et de mettre des lits de mousse tout autour pour m'empêcher de me casser les jambes en sautant par les fenêtres!...

Abel était à côté de sa femme; il compara cette fête à son mariage, et une idée triste l'assaillit en voyant que Tambroni le remplaçait...

Le jeune comte fut tendre auprès de Jenny, mais elle fut pensive, ne fit aucune attention à lui et n'eut des yeux que pour le célèbre Italien. Alors Abel tourna sa vue sur l'assemblée comme pour invoquer machinalement quelque protecteur, et à la porte il aperçut Justin plus beau que jamais. Le pauvre jeune homme ne voyait que son maître, il se tenait respectueusement debout, et s'appuyant la tête sur la muraille, il suivait le comte des yeux, comme un pauvre chien qui, couché sur la terre, lève la tête au moindre bruit que fait son maître et semble ne faire qu'un avec lui. Le comte sortit et l'appela.

— Eh bien! Justin, voici un homme qui a bien du talent; il a dû te causer bien du plaisir!

— Non, monseigneur; j'ai vu avec bien plus de joie que vous étiez le plus beau de cette assemblée.

Abel tressaillit.

— Pauvre Catherine! se disait-il; c'est ainsi qu'elle aurait parlé.....

Il regarda Justin en souriant; alors Justin s'éloigna, car il pâlissait quand son maître lui souriait.

Abel le suivit et lui dit :

— Justin, sortons; je suis fatigué de cette soirée.

La comtesse ne s'aperçut pas de l'absence de son mari.

— Vous êtes triste, lui dit Justin quand il fut rentré dans son appartement; voulez-vous que je vous amuse par quelque récit ainsi que je le fais quelquefois? J'ai remarqué que cela vous plaisait

— Voyons, répondit le comte avec indifférence.

— Monseigneur, dit-il, c'est l'histoire d'une jeune fille amoureuse.

— Vit-elle encore? demanda-t-il avec vivacité.

— Elle n'est plus, répondit Justin; elle a disparu de la terre sans obtenir une seule larme, et tout son bonheur consiste à voltiger autour de celui qu'elle adora; elle plane sur sa tête; ce fut une vierge tendre qui, un matin de printemps, sourit à un chef-d'œuvre de la nature, le porte dans son cœur et n'aime que lui. Il fut indifférent, ne s'aperçut pas de cet amour profond, et brisa ce cœur aimant par des coups répétés qui l'entraînèrent vers la tombe. Jusqu'à son dernier moment elle l'a salué et béni. Personne qu'elle-même n'a connu l'amour qu'elle avait dans le cœur; un jour elle osa dire à celui qu'elle adorait : « Je t'aime! »

— Eh bien? s'écria vivement le jeune comte.

— Eh bien, monseigneur, il lui a dit froidement : « Tâche d'être heureuse sans moi... » Alors elle fut heureuse sans lui.

— Comment? demanda le comte.

— Monseigneur, elle le voit sans cesse du haut du ciel, elle tâche de jeter à pleines mains les fleurs sur la route qu'il parcourt, elle arrache les épines des roses...

— Justin! s'écria Abel, j'aime mieux ton histoire que la brillante musique de mes soirées.... Mais ton histoire est faite à plaisir!....

— Non, monseigneur; si vous voulez que je continue, vous verrez...

— Non, cesse; elle m'émeut trop fortement...

Justin se tut avec cette soumission qui plaît tant; il regarda son maître avec complaisance et intérêt, car en ce moment la figure d'Abel exprimait le chagrin.

— Si c'était vous qu'elle eût aimé, dit Justin en tremblant, j'imagine qu'elle n'aurait pas été si malheureuse?.... Répondez, monseigneur...

— Oui, répondit Abel, et je désire que mon hommage franchisse la sphère terrestre et la console aux cieux...

En prononçant cette phrase, Abel pensait acquitter sa dette avec Catherine.

— Eh bien, monseigneur, si votre âme envoie un gage d'amour aux cieux, n'en donneriez-vous pas un sur la terre? Me voici à vos genoux, déposez sur mon front un baiser d'amour, et l'esprit de l'infortunée tressaillira de joie, je la connais, et ma prière du soir lui dira de porter ce baiser vers le trône du Dieu des repentirs.

— Justin, êtes-vous fou?

Et cependant Abel ne put se défendre d'embrasser cet aimable jeune homme. Justin chancela lorsque les lèvres d'Abel effleurèrent son front, et il parut sur le point de s'évanouir.

En ce moment Tambroni se retirait du salon de la comtesse sans avoir adressé à Jenny un seul mot; il s'était contenté de la contempler à la dérobée; la jeune comtesse fut en quelque sorte piquée de cette espèce de dédain, et, s'il eût été possible de lire dans l'âme de Jenny, on aurait peut-être trouvé quelque commencement d'amour dans ce dépit.

Elle revint trouver Abel, et, le voyant très-ému avec Justin, elle parut mécontente de la coïncidence de sentiments qui apparaissait sur leurs figures. Le comte s'aperçut que les temps étaient bien changés à l'espèce d'aigreur et de sécheresse qui régna dans les manières et dans la conversation de Jenny.

De jour en jour le jeune Abel se déplut dans le tourbillon du monde, et parfois il regretta le bonheur de sa jeunesse; le souvenir des préceptes de son père et l'exemple qu'il lui avait légué en finis-

sant ses jours loin du monde et à côté d'une jeune paysanne ignorante, fructifiaient dans son âme et il les commentait souvent.

— Catherine, se disait-il, aurait passé sa vie avec moi dans cette chaumière, elle aurait toujours été la même, nous aurions été heureux loin des villes, mais elle est morte, et... morte pour moi! Qu'a-t-on besoin de science pour être heureux? Je pâlis sur les livres, tandis que Brunck, l'helléniste, a brûlé tous les siens en ordonnant qu'on ne lui en parlât jamais...

Alors, un matin que ces idées avaient germé dans son âme et produit une longue méditation à la suite de laquelle il avait été amené à conclure que l'existence telle que son père la conçut était la seule où l'homme fût heureux, il s'avisa, à la fin du déjeuner, de proposer à la comtesse de venir vivre dans la chaumière bâtie par son père et d'abandonner le monde et ses pompes.

La jeune comtesse aurait certes été capable de ce sacrifice dans les premiers temps de sa passion pour Abel, mais en ce moment la société avait pour elle un attrait invincible; tout ce qui lui rendit Abel séduisant avait disparu, et l'amour de Tambroni lui apportait au contraire une moisson de louanges délicates et un immense trésor de plaisirs purs et chastes.

Cependant elle n'avait nullement envie de trahir son mari, qu'elle adorait, mais elle ne voulait pas non plus lui sacrifier la volupté si charmante de se sentir idolâtrée par un homme aussi célèbre que Tambroni.

Elle ressemblait parfaitement à cette jeune fille descendue chez les morts, et qui, parcourant les bords du Léthé, dont l'onde fait tout oublier, voulait y tremper son pied délicat et non y périr; ou encore, comme Ève, qui, avant de manger la pomme, ne voulut que la sentir, la voir, l'effleurer. C'est ce qui explique le refus positif par lequel elle répondit à la proposition d'Abel.

Ce dernier lui reprocha tendrement la diminution de son amour : la comtesse lui répliqua que jadis il n'aurait pas hasardé de la contrarier; mais tout en mettant beaucoup d'esprit et de tendresse, l'un et l'autre, dans cette dispute, il leur était facile de s'apercevoir que le premier amour avait perdu ses ailes, et cette discussion se termina par cette phrase d'Abel :

— Catherine ne m'aurait jamais rien refusé...

Justin entrait à ce moment, et jamais il ne montra un visage plus riant et plus épanoui; l'esprit et l'âme de Catherine semblaient être en lui et avoir entendu cette phrase, car Justin rougissait comme aurait rougi Catherine.

On sent que par la pente naturelle imprimée à l'esprit humain, pente qui a pris cours depuis la première défense faite à l'homme, Abel trouva la vie du monde mille fois plus insipide depuis qu'il eut en tête l'idée d'un bonheur plus parfait aux champs, loin du rire moqueur de ceux qui avaient plus d'instruction que lui sans avoir sa belle âme; bientôt il finit par être blasé sur tout et tomba dans une profonde mélancolie.

Il fuyait les bals et les fêtes, les spectacles et toute la société, et souvent le comte Osterwald était au fond de son appartement tandis que sa femme présidait aux amusements d'une brillante assemblée où Tambroni paraissait dans tout l'éclat de sa gloire. Alors Abel ressemblait au roi Charles VI, que la petite reine Odette de Champdivers consolait tandis qu'Isabeau de Bavière dansait avec le duc d'Orléans dans le palais où souffrait son mari.

En effet, Justin, prévenant et affectueux comme une femme, déployait une amitié qui saisissait toutes les avenues du cœur d'Abel; et pendant les accès d'humeur du jeune comte, alors qu'il était morose et paraissait haïr les hommes, Justin, comme David à Saül, venait prodiguer à Abel toute la richesse des consolations, et souvent, par ses caresses, attirait un sourire sur les lèvres de son maître.

Cependant la jeune comtesse ne négligeait rien de son côté pour tirer Abel de sa misanthropie, et une chose qui consolait le comte, c'était de trouver toujours le même amour chez sa tendre fée : cette tendresse était sa planche de salut, et il semblait à chaque instant se sauver sur le cœur de la seule femme qui lui restât dans le monde des deux qui lui avaient présenté la coupe gracieuse des premières amours : cette croyance qu'il n'y avait pas d'homme au monde qui pût lui ravir son trésor et qu'il régnait en souverain dans l'âme de Jenny, lui était si douce, qu'une preuve du contraire, et même l'apparence, aurait suffi pour troubler à jamais son bonheur et sa raison peut-être.

Souvent, la comtesse, en recevant les marques de son amour, avait des moments d'attendrissement, et jouissait de n'avoir d'autre rivale que l'ombre de Catherine qui semblait errer autour d'Abel.

XX

LE CHIMISTE AVAIT RAISON. — CONCLUSION.

Aux environs de Leith, en Écosse, est une chaumière située sur les bords d'un ruisseau : des peupliers ombragent la chaumière et bordent les rives du ruisseau.

Au commencement de l'automne de 181., les habitants de ce village voyaient une jeune fille, parfaitement belle, conduire les pas d'un jeune

homme, avec toute l'attention de l'amour, avec tout son dévouement.

Ils marchaient ensemble en faisant retentir les feuilles séchées qui tombaient des arbres. La jeune fille regardait au loin pour s'assurer qu'aucun objet proscrit n'offenserait la vue du malheureux auquel elle s'était dévouée. Si, par hasard, le jeune homme aux cheveux épars, à la démarche hasardée, lui échappait pour gravir les rochers, se suspendre aux arbres, ou courir du côté du ruisseau défendu, elle avait une telle ardeur à le devancer qu'elle l'atteignait, lui parlait de sa douce voix, et le ramenait paisible et calmé sur un banc de gazon. S'il était silencieux, elle imitait ce silence et le caressait doucement, le flattait et passait ses mains dans sa longue chevelure noire, qu'il laissait croître. Parlait-il, elle l'écoutait avec une soumission respectueuse, et trouvait un triste et sauvage plaisir à entendre les accents de cette voix chérie, quoiqu'elle rendît des sons dénués de sens et qu'elle ne peignît aucune pensée. C'étaient les accords errants d'un orgue dont une main enfantine parcourt le clavier mobile. Elle épiait ses regards et croyait à chaque instant que la tranquillité dont elle entourait l'infortuné leur rendrait cette expression primitive, cette lucidité de tendresse et d'amour, cette pureté qu'elle adorait.

Elle était belle, et l'on voyait que son jeune compagnon avait été comme elle, car ses yeux noirs étaient grands, sa figure d'une belle forme, ses manières distinguées; mais le chagrin n'avait laissé de tout cela que des vestiges.

Le malheureux voyait le ciel avec indifférence; il recevait avec indifférence les soins de son amie, et avec indifférence il regardait le doux visage de cet ange d'amour. Elle était belle cependant.

A leur retour à la chaumière, ils trouvaient un repas frugal préparé par un vieillard centenaire qui n'avait guère plus de sens que son jeune maître. Il fallait qu'il rassemblât toute la somme de ses idées pour arroser le jardin qui leur fournissait les mets de leur table champêtre; à peine avait-il la force de bêcher la terre, de recueillir les graines et de les semer : il parlait tout seul comme si sa tête eût été dérangée.

— Je finis ma vie comme je l'ai commencée, disait-il; je crains Dieu, j'aime mon maître et j'arrose mon jardin. Je n'ai jamais eu de trésors : ceux qui en ont possédé et qui ont mon âge n'ont rien de plus que moi...

Il aidait la jeune fille à asseoir son maître à la table, et lorsque le jeune homme devenait furieux, ils unissaient leurs forces pour le retenir et l'empêcher d'attenter à ses jours.

Quand ces accès commençaient, la jeune fille pleurait, et souvent ses larmes et ses caresses prévenaient les convulsions de l'être qu'elle soignait et qui ne lui avait jamais causé que de la douleur. Elle ne cessait de l'aimer, car il était bon.

Quelquefois elle essayait de lui parler raison et elle lui disait :

— Regardez-moi, je n'ai plus noirci mes cheveux pour les rendre méconnaissables; de même que mon cœur, ils n'ont pas changé; mes yeux respirent la même tendresse : je ne grasseye plus, je suis toujours Catherine.

— Catherine! répétait Abel machinalement et avec la même intonation, Catherine!....

Quelquefois il changeait de ton, redisait ce nom avec mille inflexions de voix différentes, comme si tour à tour il se moquait, ou la plaignait, ou l'appelait, etc.

La pauvre fille, pour obtenir quelque lueur de raison de celui qu'elle adorait toujours, lui présentait le collier noir qu'elle conservait avec reconnaissance. L'infortuné le prenait, le tournait entre ses doigts, le baisait, lui faisait l'accueil par lequel on témoigne sa joie à un ami, souvent le rendait en se taisant, souvent pleurait, et quelquefois disait :

— Elle est morte!

— Non, répondait Catherine, elle n'est pas morte; elle a voulu te le persuader, pour que tu ne craignisses pas d'accueillir Justin et de le garder près de toi. Son fiancé a renoncé à elle quoiqu'il l'aimât passionnément. Elle a été longtemps malade, mais elle vit, elle t'aime toujours!...

Il répétait :

— Elle est morte!...

Le bon vieillard venait se placer devant lui et tâchait d'en être reconnu, il lui disait :

— Je suis Caliban...

Pour toute réponse, Abel hochait la tête, et quelquefois pleurait sans mot dire.

En vain Catherine désirait-elle avoir des renseignements sur la catastrophe qui avait plongé son tendre ami dans un état aussi désespérant; il lui était interdit de le tenter, car c'était alors que le jeune comte tombait en d'horribles crises. Alors, dans ses accès de terreur, les mots entrecoupés, les demi-confidences qu'il faisait, donnaient des lumières sur ces événements; mais Catherine avait toujours calmé jusque-là ces accès, préférant le repos d'Abel à tous les détails qu'elle ignorait.

C'est ainsi que, par degrés, elle avait appris tout ce qu'il fallait éviter avec soin. Prononcer le nom de Tambroni, de *fée des Perles*, de *comtesse de Sommerset*, suffisait pour lui donner une crise.

Mais le hasard voulut que Catherine apprît tout. Un soir, Abel était calme; le pauvre jeune homme au front soucieux, au visage décoloré, maigre et hâve, s'appuyait sur sa compagne, qu'il commen-

çait à connaître de la connaissance qu'a l'enfant pour sa nourrice, qu'il pressent plutôt qu'il ne la voit : Abel s'appuyait sur le bras de Catherine, et tous deux marchaient sur la rive aux peupliers, sans que le jeune homme jetât sur l'eau de ces regards qui faisaient trembler son amie. Le soleil se couchait et répandait sur les rochers des teintes d'or foncé : toute la nature était tranquille. Catherine venait d'asseoir l'infortuné sur un banc de gazon qu'elle avait construit elle-même. Elle entourait de son châle la tête du malade, afin que la fraîcheur du soir n'influât pas sur ses idées; enfin, elle espérait un retour de raison, car depuis deux jours Abel paraissait revivre.

Tout à coup, dans le lointain, l'on entendit les sons d'un hautbois : Abel écoute; son œil s'anime, et il remue ses cheveux comme un lion qui veut combattre. Le hautbois paraissait s'approcher, et le malheureux reconnut la célèbre romance que Tambroni chanta la première fois qu'il vint chez madame d'Osterwald. La fureur d'Abel grandit comme le point noir que les navigateurs redoutent avec tant de raison, puisqu'il finit par exciter une horrible tempête. Abel commença par s'écrier :

— Justin! Justin!

Sa voix devint rauque et sa respiration embarrassée.

— Entendez-vous cet air? Il l'a composé pour elle. On se plaignait que ce noble génie oubliât les soins de sa gloire depuis qu'il habitait Paris; une passion invincible le dominait. M'entends-tu, Justin?

Alors il saisit la main de la pauvre Catherine tremblante, et il la serra violemment. A ce moment, le hautbois recommença l'air, et Abel emmena Catherine vers un rocher en lui disant :

— Justin, juge de mon malheur! je lui dois la vie, à cet homme; je l'ai provoqué; mon ignorance de l'escrime et le juste ressentiment d'une injure que la mort seule pouvait laver me firent choisir le plus meurtrier de tous les duels; un pistolet seul fut chargé, le hasard le fit tomber entre ses mains, on nous plaça à deux pas l'un de l'autre; nous devions tirer en même temps, mon adversaire me laissa tirer seul, puis déchargeant son arme sur un arbrisseau qu'il brisa : « Monsieur le comte, me dit-il, injustement soupçonné par vous, je suis heureux de vous laisser la vie; croyez bien que si j'étais coupable, je serais trop heureux pour exposer mes jours sans les défendre. » Tu vois, lui dit-il, que mon malheur est sans ressource. Il a fui avec elle; oh! je veux les chercher non pas pour la revoir, mais pour l'immoler à ma rage; pour les frapper tous deux.

Abel s'arrêta; il descendit la colline lentement après ce paroxysme qui l'avait couvert d'une sueur froide, croisa ses bras, s'assit sur un tertre et resta longtemps plongé dans une sombre méditation.

Tout à coup il se roula par terre en poussant des cris inarticulés. Catherine appela les paysans, on se rendit maître de lui, et on le transporta à la chaumière.

Depuis ce moment, Catherine fit veiller aux environs pour que jamais aucune musique ne pût parvenir aux oreilles d'Abel.

Ce fut un matin de printemps, quand la nature semblait renaître, que cette fête du cœur fut célébrée par leurs âmes avec la rapidité de l'éclair. Catherine et Caliban avaient ramené Abel à son insu dans la chaumière de son père : l'ordre qui y régnait jadis y avait été rétabli; Catherine, assise dans le vieux fauteuil vermoulu, tenait la tête d'Abel entre ses mains, et parfois elle l'appuyait sur son sein. Caliban les regardait et faisait des vœux pour que l'infortuné, après avoir retrouvé le calme, retrouvât enfin le bonheur.

Tout à coup Abel, dont les yeux seuls témoignaient depuis quelques jours du retour de sa raison, regarde fixement Catherine, et la contemple attentivement; enfin, il s'écrie :

— C'est Catherine!.....

Un long baiser suivit ce mot, qui, pour Catherine, renfermait toutes les joies de la terre.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

LES CHOUANS. 5
JANE LA PALE. 143

CONTES DROSLATICQUES.

Avertissement du libraire. 271
Prologue. 273
La belle Impéria. 275
Le péché vesniel. 283
La mie du roy. 299
L'héritier du dyable. 305
Les joyeulsetez du roy Loys le Unziesme. 313
La connestable. 321
La puccelle de Thilhouze. 329
Le frère d'armes. 333
Le curé d'Azay-le-Rideau. 341
L'apostrophe. 345
Prologue. 351
Les trois clercs de Sainct-Nicholas. 355
Le jeusne de Françoys Ier. 363
Les bons propous des relligieuses de Poissy. 367
Comment fust basti le chasteau d'Azay. 375
La faulse courtizanne. 383
Le dangier d'estre trop cocquebin. 389
La chière nuictée d'amour. 395
Le prosne du joyeulx curé de Meudon. 401
Le succube. 409
Dezesperance d'amour. 431

LA FEMME SUPÉRIEURE. 435
LA DERNIÈRE FÉE. 515